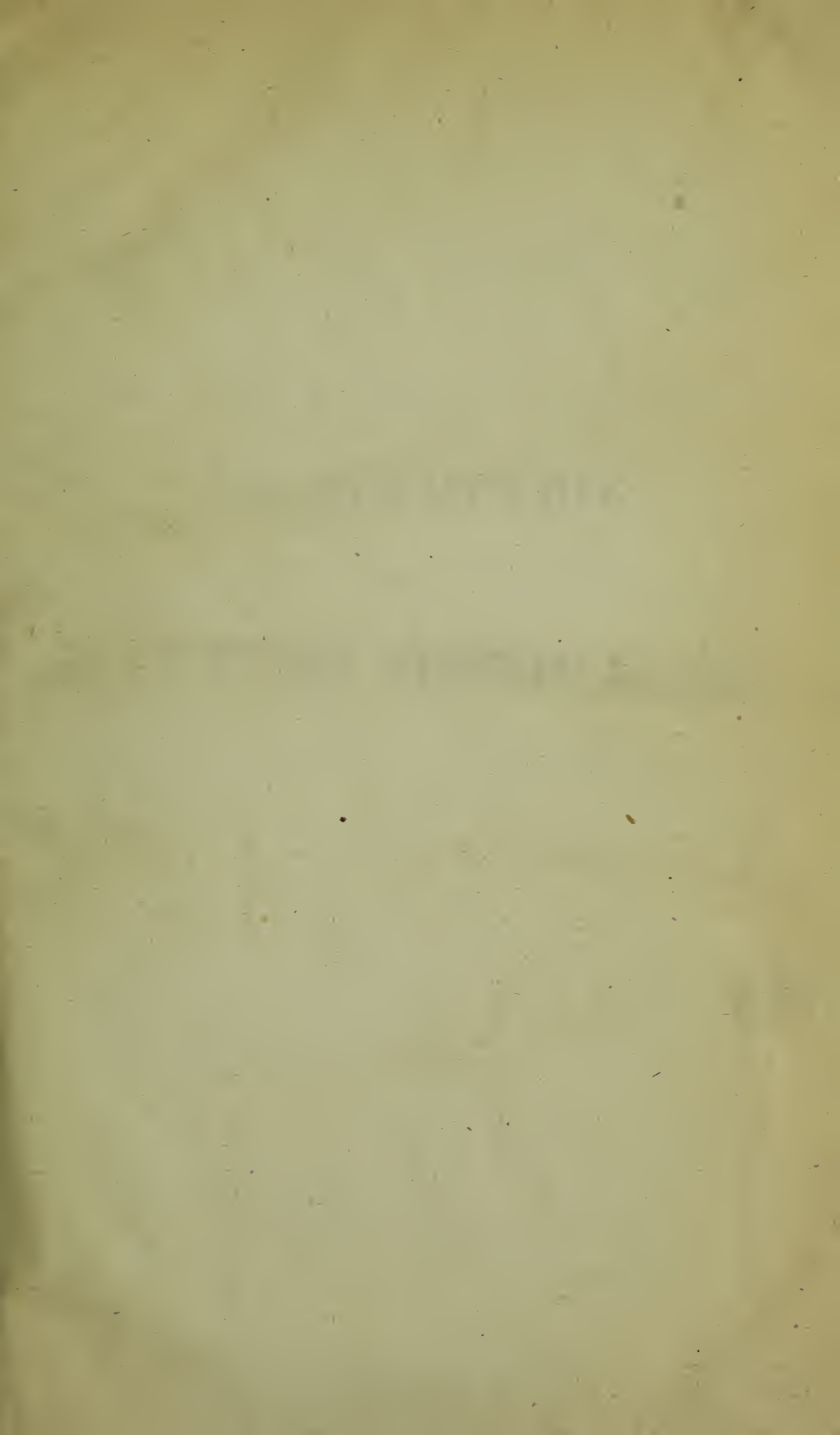
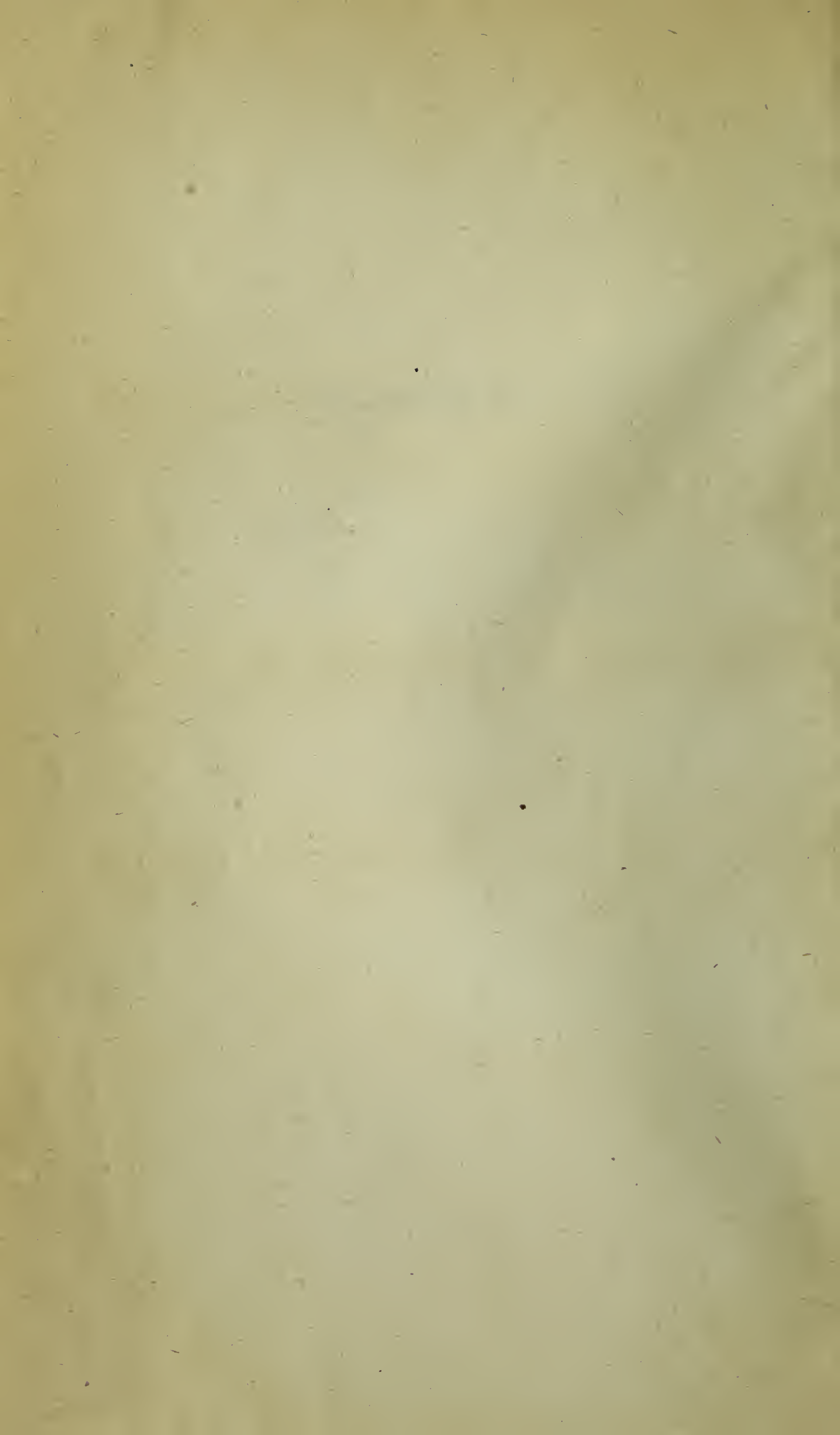






ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

PARIS. — IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES;

OU

TRAITÉ GÉNÉRAL, MÉTHODIQUE ET COMPLET DES DIVERSES BRANCHES DE L'ART DE GUÉRIR;

PAR MM. BAYLE, BAUDELOCQUE, BEUGNOT, BOUSQUET, BRACHET, BRICHETEAU, CAPURON, CAVENTOU, CAYOL, CLARION, CLOQUET, COTTEREAU, DOUBLE, FUSTER, GERDY, GIBERT, GUÉRARD, LAENNEC, LISFRANC, MALLE, MARTINET, RÉCAMIER, DE SALLE, SÉGALAS, SERRES, AUGUSTE THILLAYE, VELPEAU, VIREY.

M. BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

SEPTIÈME DIVISION.

COLLECTION DES AUTEURS CLASSIQUES.

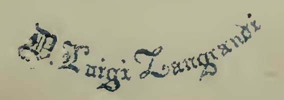
TISSOT.

PARIS.

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE,

RUE SERVANDONI, 17.

1840.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Parmi les médecins du dernier siècle dont les travaux ont rendu le plus de services à la médecine pratique, on doit compter en première ligne le célèbre Tissot ; aussi, en a-t-il été des ouvrages du médecin de Lausanne comme de tous ceux qu'a inspirés une saine et exacte observation de la nature. Plus heureux que tant d'écrits qu'engendre l'esprit de système, et qui meurent presque en naissant, ils ont survécu à leur siècle et ils ne cesseront d'être lus et consultés.

« On peut diviser les ouvrages de Tissot en ceux qui ont été destinés à éclairer les gens du monde sur leur principal intérêt, la conservation de leur santé, et ceux qui ont été écrits pour les hommes instruits sur des matières qui exigent des connaissances plus approfondies en médecine.

» Parmi les premiers, sont : l'Avis au peuple, le Traité des maladies des gens du monde, le Traité sur la santé des gens de lettres, et celui de l'onanisme.

» Les ouvrages dans lesquels Tissot a traité des matières plus difficiles et plus profondes, sont : ses Observations et Leçons de médecine prati-

que, son Traité des nerfs, celui de l'épilepsie, de la catalepsie, de la migraine et de diverses maladies du cerveau, sa Dissertation sur l'épidémie de Lausanne, ouvrage qui a été regardé comme un chef-d'œuvre. » (*Hallé*, en tête des œuvres de Tissot.)

Quoique tous ces ouvrages aient à divers titres un mérite incontestable, nous avons cru devoir retrancher de cette nouvelle édition la plupart de ceux qui sont destinés aux gens du monde, par la raison que l'*Encyclopédie des Sciences Médicales*, dans laquelle figure cette collection des œuvres de Tissot, est uniquement consacrée aux travaux solides et profonds des praticiens célèbres.

Cette édition a été faite sur celle des œuvres complètes de Tissot que le professeur Hallé a publiées en 1809.

ŒUVRES DE TISSOT,

Professeur de Médecine à l'Université de Pavie,
Médecin de S. M. britannique, membre de la Société royale de Médecine de Londres,
de l'Académie de Bâle, etc., etc.

ŒUVRES DE TISSOT.

TRAITÉ DES NERFS

ET

DE LEURS MALADIES [1].

PRÉFACE.

Les nerfs ne sont point à l'abri des dérangements qui en altèrent les fonctions; leurs maladies ont pu exister de tout temps, et existaient sans doute déjà à l'époque où les médecins ont commencé à observer et à écrire leurs observations; mais elles étaient sûrement beaucoup moins fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui; et cela par deux raisons : l'une, c'est que les hommes étaient en général plus robustes et plus rarement malades, il y avait moins de maladies de toute espèce; l'autre, c'est que les causes qui produisent plus particulièrement les maladies des nerfs se sont multipliées dans une plus grande proportion, depuis un certain temps, que les autres causes générales de maladies, dont quelques-unes paraissent même diminuer (1); ainsi ces maladies sont devenues plus fréquentes dans une proportion beaucoup plus considérable que les autres, et je ne crains pas de dire que si elles étaient autrefois les plus rares, elles sont aujourd'hui les

(1) La première partie de l'excellent traité de Tissot sur les nerfs étant consacrée à la description anatomique de ces organes, et ne contenant rien qui ne soit généralement connu, j'ai cru devoir la supprimer, et ne conserver que la partie classique, celle qui est relative aux fonctions et aux maladies du système nerveux. (*Note du rédacteur de l'Encyclopédie des sciences médicales.*)

(1) J'ai indiqué les principales dans le Traité de la Santé des gens de lettres, publié il y a dix ans, et je les détaillerai plus particulièrement dans celui-ci. On réimprima cet article dans le Mercure de France peu de temps après que cet ouvrage eut paru.

plus fréquentes, surtout dans les villes.

Ce petit nombre de maux de nerfs qui existaient anciennement est sans doute l'une des causes pourquoi les premiers médecins n'en ont presque pas parlé, et paraissent n'avoir reconnu pour maladies des nerfs que la paralysie, et celles dans lesquelles les convulsions sont évidentes, quoiqu'en lisant leurs observations on trouve quelques histoires de maladies auxquelles ils n'ont point donné de noms et point assigné de causes, mais qui étaient certainement les mêmes maladies que l'on compte aujourd'hui parmi les maladies de nerfs, parce que l'on s'est assuré qu'elles dépendent de la lésion de leurs fonctions (1).

Une seconde raison de ce que les anciens médecins n'ont point assigné leur vraie cause à ces maladies, c'est qu'il y a une difficulté à les reconnaître qui n'existe point pour la plupart des autres. Il est aisé de dire que l'esquinancie est une maladie de la gorge, l'asthme une maladie du poumon, la dysenterie une maladie des intestins; mais il n'est pas aussi facile de décider que les pleurs d'une femme vaporeuse qui ne se plaint que d'avoir le cou serré par une boule qui est montée de son bas-ventre, et qui l'étouffe, ou que les frayeurs et les angoisses d'un homme hypochondre sont des maux de nerfs, et le coup d'œil le plus perçant et le plus observateur ne suffit point pour découvrir d'abord que l'épilepsie la plus forte est une maladie du même genre que ce dérangement qui verdit les excréments de l'enfant quelques jours après sa naissance, et qui souvent ne se manifeste par aucun autre symptôme, ou que ce léger malaise qui fait rendre une quantité excessive d'urine aqueuse; et il n'a pas été naturel de penser d'abord que la même cause qui bouleversait toute la machine par la violence de l'action qu'elle lui faisait éprouver, pouvait se manifester par la perte absolue du sentiment.

L'estomac, le foie, la vessie, ont une place unique : on leur rapporte aisément les maladies qui attaquent cette place; mais les nerfs sont partout; tous leurs rameaux peuvent souffrir indépendamment les uns des autres, et leurs dérangements produisent souvent des symptômes si ressemblants aux maladies des mêmes parties produites par des causes absolument différentes, qu'il est très-aisé d'y être trompé, et qu'il était peut-être impossible que les premiers médecins ne le fussent pas; parce que, quoique les maux de nerfs aient sans doute leurs symptômes caractéristiques que je chercherai à faire connaître distinctement dans un des articles de cet ouvrage, ces caractères sont fort éloignés de se présenter d'abord; il semble au contraire que ces maux sont toujours sous le masque, et il n'y a presque aucun symptôme de maladie qu'ils ne puissent produire : pour lever ce masque, il fallait une bien longue suite d'observations; il fallait que les observateurs se multipliassent, que les observations fussent plus fréquentes, que leur communication entre les différents observateurs, et par-là même leur comparaison, fût plus aisée; que les maladies fussent plus marquées, qu'il y eût des observateurs dans les pays où elles sont le plus fréquentes, que l'observation attentive des causes fît juger sur quelles parties elles pouvaient porter leurs effets, que l'inutilité des remèdes, dans des cas qui paraissent semblables à d'autres dans lesquels ils avaient

(1) Galien avait déjà eu une connaissance anatomique et physiologique de ces parties fort supérieure à ce que l'on pourrait le penser de son siècle, et peu éloignée, dans les descriptions des gros troncs et dans les principaux articles de leurs usages, de ce que l'on en connaît aujourd'hui, mais très-éloignée dans les détails anatomiques, physiologiques et pathologiques. Ainsi l'on pourrait dire que l'on n'a rien ajouté à l'essentiel de sa doctrine, mais que l'on en a développé toutes les branches.

eu du succès, fît juger de leur dissemblance; il fallait nécessairement que l'ouverture de quelques cadavres, en faisant voir qu'il n'y avait aucun vice dans les organes où l'on en avait supposé, prouvât que le dérangement de leurs fonctions ne dépendait pas d'un dérangement organique, d'un vice permanent, mais de quelque vice dont l'action pouvait être puissante, et n'était pas continue; il fallait encore connaître toutes les parties où se distribuent les nerfs, connaître leurs usages, connaître celles dont la structure est telle que l'action des nerfs peut y être marquée, et toutes ces connaissances ne pouvaient pas être celles des premiers siècles; il fallait surtout peut-être que le hasard offrît à quelque médecin éclairé ces changements singuliers, dont je rapporterai plusieurs exemples dans le chapitre où je traite des métastases nerveuses, dans lesquelles on ne peut pas méconnaître, dans une maladie qui n'a point d'abord les apparences d'une affection nerveuse, l'action d'une même cause qui produisait évidemment dans une autre partie une convulsion ou une paralysie, seules formes sous lesquelles, comme je l'ai déjà dit, on ait dû reconnaître d'abord les affections nerveuses, qui toutes se bornent en effet presque à ces deux; mais dans des degrés si différents, et avec des effets si variés, qu'on doit être peu surpris s'il a fallu des siècles avant que de faire cette découverte, qui est proprement due à Sydenham, puisque c'est lui qui le premier a parfaitement vu cette protéiformité des maux de nerfs, et remarqué en même temps que tous ces symptômes si multipliés dépendaient uniquement du trop ou du trop peu d'action nerveuse.

Il n'était cependant pas le premier qui eût rapporté l'hystérie aux nerfs : cette découverte avait été faite par Charles Pison, médecin lorrain (1), et on conjecture, en lisant son ouvrage, qu'il y avait été conduit par l'observation de quelques cas dans lesquels les métastases étaient fréquentes. Willis, médecin anglais très-éclairé et très-anatomiste, contemporain de Sydenham, qui a même écrit avant lui, connut aussi très-bien plusieurs branches des maux de nerfs; mais ils ne les virent cependant ni l'un ni l'autre dans toute leur étendue; ils ne connurent ni toutes les variétés de leur marche, ni surtout toutes les causes de leurs dérangements, et ils étaient bien éloignés d'assigner tous les genres de traitement qu'ils exigent.

Depuis eux, cette partie de la médecine n'acquit, pendant très-long-temps, aucune perfection; il semble même que leurs découvertes furent ignorées ou mal appréciées, puisque dans plusieurs ouvrages qui avaient paru depuis eux on avait écrit sur les maux de nerfs tout comme si leurs ouvrages n'avaient jamais existé; on en était revenu aux anciens systèmes pour les explications; on avait donné les traitements les moins convenables, et pendant cinquante ans cette partie de la pratique avait plutôt perdu que gagné. En 1750, Cheyne et Hofmann étaient presque les seuls qui depuis eux eussent bien écrit sur les maux de nerfs; mais ils n'étaient pas allés beaucoup plus loin qu'eux; l'ouvrage de M. Boerhaave était encore ignoré, et en joignant les connaissances que l'on devait à Pison, à Willis, à Sydenham, à Cheyne,

(1) On peut penser avec beaucoup de vraisemblance, que ni Sydenham, ni même Willis, dont l'érudition paraît avoir été plus étendue, n'ont eu aucune connaissance de l'ouvrage de Pison, *De morbis ex colluvie et diluvie ortis*, 1618, quoiqu'il eût paru plus de trente ans avant qu'ils écrivissent. Pison a encore les erreurs de la physiologie des siècles précédents. L'ouvrage de Harvey, qui parut dix ans après le sien, ouvrit les vrais principes de cette science, et Willis est un de ceux qui en ont les premiers et le mieux profité.

à Hoffmann, et à un petit nombre d'autres médecins qui avaient donné quelques observations utiles, on était encore fort éloigné d'avoir des lumières suffisantes, puisque (1) Sydenham même, qui en a si bien donné l'histoire, n'a qu'un seul traitement, qui, étant incompatible avec tant de tempéraments, tant de causes, tant de symptômes, ne pouvait pas même être essayé dans tous les cas où l'on reconnaissait cependant évidemment la maladie à laquelle il l'a appliqué, parce que les circonstances qui l'excluent, plus rares en Angleterre que dans beaucoup d'autres pays, lui avaient échappé. Ce traitement convient dans les cas où la fibre trop lâche, l'action trop faible des vaisseaux, le sang trop dissous, sont la cause du mal; mais il nuirait dans une multitude d'autres cas, et l'on ne peut pas taire qu'il a souvent nui, et qu'il nuit peut-être encore tous les jours.

Appelé à voir fréquemment des maladies de nerfs, bien convaincu par un examen attentif que, quoique l'imagination exagère au malade les souffrances et le danger de son état, ce sont des maux physiques tout aussi réels que la pleurésie et la jaunisse; que s'ils sont rarement dangereux, ils sont presque toujours très à charge, et que s'ils n'abrègent pas souvent la vie, ils en ôtent les douceurs, qu'ils troublent le bonheur du malade, de ses proches, de tout ce qui l'environne; que, par leur influence sur le moral, ils font apercevoir les objets sous un point de vue très-faux, et que la conduite étant une suite de la façon de voir, ils jettent souvent dans des écarts très-fâcheux; en un mot, qu'ils métamorphosent souvent le malade, et toujours à son désavantage : je donnai toute mon attention à l'histoire de leur marche, à la variété de leurs causes, à celle des traitements qu'ils demandent, et je me rendis compte de beaucoup de contrariétés apparentes, qui cessent d'en être quand on a étudié attentivement cette partie.

Après avoir travaillé pour moi, je pensai que mon travail pourrait en épargner à d'autres, et dès l'an 1759, je pensais à cet ouvrage : j'en formai le plan, et je ne prévoyais pas que l'exécution dût en être différée si long-temps. Ceux de MM. Boerhaave, Whytt et Lorry, publiés en 1761, 1764 et 1765, ne parurent pas devoir me le faire perdre de vue; tous les trois sont remplis d'excellentes choses; et le dernier surtout, quoique la plus grande partie n'appartienne pas aux maladies nerveuses, offre les principes les plus vrais, et est rempli des observations les plus lumineuses; mais leurs plans, comme je le dirai plus particulièrement des deux premiers dans le premier chapitre, ne sont pas les mêmes que le mien. En 1769, je n'avais presque plus qu'à mettre au net mes manuscrits, et à insérer dans les places où elles devaient se trouver toutes les observations, soit celles des autres, soit les miennes, que je n'avais fait qu'indiquer dans mes canevas. Quelques circonstances particulières m'ayant déterminé à finir le chapitre de l'épilepsie le premier, je le donnai à l'imprimeur pour avancer toujours l'ouvrage; il fut imprimé en 1770, et il s'en est distribué quelques exemplaires. Pendant qu'on l'imprimait, je finis la

(1) On avait cependant écrit plusieurs ouvrages qu'il serait fort inutile d'indiquer, et qui sont presque tous tombés dans l'oubli; ceux qui veulent en connaître les titres et s'en faire quelque idée, peuvent consulter la traduction française de l'ouvrage de Whytt sur les vapeurs. Le traducteur, M. le Bégue de Prêle, a mis à la fin du second volume, une analyse courte, mais exacte, des principaux auteurs qui ont écrit sur les vapeurs, et une simple indication des autres. Il y en a un par feu M. Dumoulin, qui ne dut pas laisser prévoir, quand il parut, la réputation future de l'auteur, et qu'il serait pendant cinquante ans le médecin de confiance d'une des plus grandes villes du monde.

partie anatomique : on l'imprima tout de suite (1), et je ne doutais pas qu'elle ne fût suivie immédiatement du reste : si j'avais pu travailler de suite, les trois premiers volumes auraient été finis en très-peu de temps; mais le dérangement que ma santé éprouva à cette époque me força d'abandonner un ouvrage qui exigeait nécessairement un travail suivi et une attention très soutenue. Quoiqu'elle ait commencé à se rétablir deux ans après, par l'usage des eaux de Spa, la nécessité de la ménager, jointe à l'augmentation des occupations pratiques et à quelques autres circonstances, ne m'a point permis de reprendre cet ouvrage aussitôt que je l'avais espéré; mais pendant ces six ans je ne l'ai pas perdu de vue, et je l'ai augmenté d'un nombre considérable d'observations que j'ai eu occasion de faire, de plusieurs autres que j'ai trouvées dans les ouvrages que j'ai lus depuis ce temps-là : j'ai développé davantage quelques articles, j'en ai ajouté plusieurs (1), et espérant actuellement pouvoir le finir sans interruption, je vais tracer une esquisse très-abrégée de mon plan, et je serai charmé si les médecins qui ont été à même de voir beaucoup de maux de nerfs, qui ont tenu compte de ce qu'ils ont vu, qui s'en sont occupés, voulaient me communiquer leurs observations et leurs idées : je les recevrais avec reconnaissance, je serais empressé à leur en faire honneur, et ils auraient le plaisir de concourir à la perfection d'un ouvrage qui, s'il était aussi bien fait que je conçois qu'il peut l'être, répandrait un grand jour sur plusieurs objets de pratique très-intéressants, et qui se présentent tous les jours.

Je commence par donner l'anatomie des nerfs aussi étendue qu'elle m'a paru devoir l'être, pour que, après l'avoir lue, on puisse saisir aisément l'histoire de leurs maladies. Je passe ensuite à leur physiologie, c'est-à-dire à l'exposition de ce que l'on connaît et de ce que l'on peut raisonnablement croire de leur façon d'agir, dont l'entier mécanisme ne nous sera jamais parfaitement connu, puisque l'action essentielle se passe dans des infiniment petits qui nous échapperont toujours, et tient à des connaissan-

(1) Je prie les lecteurs instruits de vouloir bien faire attention à cette date (1770) de l'impression de la partie anatomique, parce qu'elle me justifie de n'avoir point fait usage de quelques ouvrages sur les nerfs, antérieurs à la publication de celui-ci, mais postérieurs à l'impression des huit premières feuilles. Ceux dont je regrette le plus de n'avoir pas pu profiter, sont la belle Dissertation de M. Lobstein, *De Nervis duræ matris*, Strasb., 1773; le bel ouvrage de M. Neubaver, *Descriptio academica nervorum cardiacorum*, dont la première section a paru en 1773, et dont on attend la suite avec impatience; J. Bang, *Descriptio nervorum cervicalium*, ouvrage très-court, mais dans lequel j'ai trouvé quelques descriptions qui ne me paraissent pas avoir été données précédemment; et le très-bon ouvrage de M. Sabatier, *Traité complet d'Anatomie*, 4 vol. in-12, fig., dans lequel il a considérablement ajouté à ce qu'il avait dit des nerfs dans son édition de l'Anatomie de Verdier. Je me suis aussi procuré, depuis ce temps-là quelques ouvrages fort antérieurs, mais que je n'avais pas pu trouver plus tôt, entre autres les belles Epîtres de M. Huber à M. Vigrud : *De Nervo intercostali deque nervis octavi et noni paris, deque accessoria*, in-4°, 1774; et de M. Schmiedel à M. Verner : *De controversa nervi intercostalis origine*, in-4°, 1747, qui renferment l'une et l'autre des observations très-utiles. Je regrette de n'avoir pas pu me procurer celle de M. Schmiedel : *De actione nervorum*.

(1) Je dois avouer ici que ce long repos de l'ouvrage et ces additions multipliées en différents temps, sont cause qu'il se trouve plusieurs articles qui ne sont placés où ils auraient dû l'être, quelques autres qui sont mal liés, d'autres qui sont répétés; la rapidité avec laquelle j'ai souvent été obligé de recevoir les dernières épreuves, fait qu'il est resté quelques fautes grossières de style, de ponctuation et même d'orthographe, qu'il m'a paru inutile d'indiquer dans un errata.

ces sur la nature des êtres immatériels, auxquelles il est absurde de penser que nous puissions jamais atteindre : j'espère avoir donné à cette partie toute la clarté dont elle est susceptible : je crains seulement que beaucoup de médecins ne la trouvent trop longue, et ne jugent qu'un très-gros volume d'anatomie et de physiologie est déplacé à la tête d'un ouvrage de pratique; mais je suis intimement convaincu qu'il est impossible de se faire une idée exacte d'une maladie, si l'on ne connaît pas et les parties qui en sont le siége, et leurs fonctions dans l'état de santé, que j'ose affirmer que le peu de progrès de la pratique vient du peu d'instruction des médecins dans l'anatomie et dans la physiologie. J'ai vu que plus on acquiert de connaissance dans ces deux parties, plus on acquiert de facilité à saisir les causes des maladies, et par-là même les vraies indications. Il m'a paru important, surtout pour les maux de nerfs, de donner des principes sur leur physiologie qui pussent servir à apprécier les différents systèmes sur leur pathologie, et l'exposition de ces principes ne pouvait pas être courte. Les observations sur les ligatures des nerfs, sur les irritants mécaniques, sur les venins, ont trop contribué à m'éclairer moi-même pour que j'aie pu les croire étrangères à cet ouvrage ; et si l'on me dit que je pouvais les supposer connues, je répondrai que j'aurais bien voulu, mais que je n'ai pas cru pouvoir le faire. La plupart des médecins négligent malheureusement trop les connaissances anatomiques et physiologiques, sans lesquelles, quoi que puissent dire les sophistes de l'empirisme, il n'y aura jamais de pratique sûre, et je crois que l'on rend service à l'humanité en les forçant à s'instruire de la théorie des fonctions d'un organe, en même temps qu'ils apprennent à remédier à ses maladies. C'est en lisant, en relisant, en étudiant la Physiologie de M. Haller, ouvrage dont j'ai tiré tant de faits pour la première partie de celui-ci, qu'un médecin peut se faire des principes de pratique plus simples, plus sûrs, plus lumineux, que presque tous ceux que l'on trouve dans la plupart des ouvrages des praticiens auxquels je crois ne pouvoir trop conseiller cette lecture, qui deviendra encore plus intéressante dans la seconde édition (1) de cet excellent livre, dont l'illustre auteur vient de nous être enlevé à un âge qui, quoique avancé, laissait cependant espérer à ses amis de le voir vivre encore plusieurs années, pour faire honneur à l'humanité et répandre de nouvelles lumières sur ces parties des sciences, auxquelles il continuait de se livrer avec autant de courage et de succès que dans la plus grande force de l'âge.

De l'examen des fonctions des nerfs dans l'état de santé, il est nécessaire de passer à l'exposition générale des différentes façons dont leur action peut être interrompue par le dérangement des nerfs mêmes, ou par celui des parties à l'action desquelles la leur est nécessairement liée : c'est la première partie de la pathologie; la seconde traite des causes qui peuvent opérer ces dérangements, et ces causes se rangent naturellement sous deux classes : les causes physiques et les causes morales. Je les ai traitées l'une et l'autre avec un soin proportionné à l'importance de la matière; et dans

(1) M. Haller, mort le 12 décembre 1777, pendant que l'on imprimait la feuille précédente, m'a écrit qu'elle paraîtrait sous le titre de *Functiones corporis humani*, que le manuscrit en était fini, qu'il y aurait des changements et des augmentations considérables, et que ses propres idées y seraient plus développées que dans la première édition, comme je le lui avais demandé à différentes reprises. Une amitié soutenue depuis vingt-quatre ans, une correspondance régulière et fréquente pendant tout ce temps-là, m'ont fait si bien connaître ce grand homme, que je dois sentir mieux qu'un autre toute l'étendue de cette perte.

la seconde j'examine, d'après une multitude de faits, les effets des différentes passions sur l'économie animale.

Si quelques personnes trouvent peut-être que dans ce chapitre, et dans l'article de la physiologie, où j'ai dû décrire la marche des passions, je me suis trop étendu sur des objets qui tiennent plus au moral de l'homme qu'à son physique, je leur répondrai qu'il est impossible d'avoir une connaissance de la partie physique sans connaître la morale, tout comme on ne peut bien juger de l'homme moral que quand on a vu sa liaison avec l'homme physique, et l'on a eu raison de dire que c'est à la médecine à traiter des passions. Je suis convaincu que très-souvent les soins du médecin ne sont malheureux que parce qu'il ne connaît pas assez le moral de son malade, et j'ai vu plus d'une fois que je ne devais quelques succès qu'à cette connaissance. Je suis également persuadé que les faux systèmes de tant de moralistes ne viennent que de ce qu'ils n'ont point envisagé les influences des causes physiques sur la façon de penser. Eh! comment, en effet, connaître séparément deux êtres aussi étroitement unis, et qui exercent continuellement une action réciproque l'un sur l'autre? C'est sans doute ce qui a déterminé M. Boerhaave, dans son Traité des maux de nerfs, à traiter, non-seulement des passions, mais de l'âme en général et de toutes ses facultés (1).

Je commence l'énumération des causes physiques par la disposition native; je passe ensuite au climat, à l'éducation, aux erreurs dans les choses non naturelles, aux différentes maladies dont celles des nerfs sont une suite, aux remèdes mal administrés, source féconde et la plus difficile à détruire des maux de nerfs.

On verra dans ce chapitre que l'âcreté des humeurs dont on s'est trop occupé autrefois, et à laquelle quelques médecins, irrités de cet abus, n'ont voulu donner aucune influence, sont une des causes les plus fréquentes de ces maux, et que quelquefois l'on a attribué mal à propos à des maux de nerfs des accidents qui ne sont produits que par une petite fièvre que l'âcreté des humeurs occasionne, et que l'on augmente par un traitement chaud. Je remarque dans ce chapitre que ces mêmes causes qui disposent aux maux des nerfs sont aussi celles qui en déterminent les accès, et qu'elles se trouvent par-là même tout à la fois causes prédisposantes et causes procatartiques. Je placerai à la suite des causes morales l'examen des sympathies nerveuses, c'est-à-dire de cette liaison entre les fonctions de différents rameaux nerveux, qui fait que les lésions de l'un entraînent souvent celles de l'autre; de façon même que celui sur lequel la cause agit immédiatement paraît quelquefois moins affecté que celui sur lequel elle n'agit que par une suite de cette communication; communication qui existe en tout temps, qui a vraisemblablement ses fonctions dans l'état de santé, et dont on aurait pu parler par-là même dans la physiologie; mais elles sont alors si obscures, leurs influences sur les fonctions si peu connues, qu'on les aurait peut-être toujours ignorées, si l'état maladif ne les avait pas rendues plus sensibles; c'est ce qui m'a engagé à n'en parler que dans la pathologie, dont le dernier chapitre a pour objet les métastases nerveuses, qui paraissent dépendre beaucoup du même principe d'organisation qui produit les sympathies, et par lesquelles on entend le passage d'une cause irritante d'un rameau de nerf à un autre. Dans les sympathies, il y a transport d'effet, si l'on peut employer cette expression; la cause agit dans un endroit, et l'effet se manifeste dans un autre; dans les métastases il y a transport de

(1) P. 348-420.

causes. Il m'a été impossible de bien traiter les métastases nerveuses sans parler des autres espèces, et cela a amené presque inévitablement un court parallèle entre les maladies aiguës et les maladies chroniques, parallèle qui serait intéressant et utile, mais qui demanderait à être traité avec plus de détails que je n'ai dû le faire ici. L'article sur lequel j'insiste le plus, c'est l'existence réelle des crises, et par-là même la nécessité de la coction dans plusieurs maladies chroniques, même dans celles des nerfs. Après cet exposé général des lésions des nerfs, je passe au traitement en général, et comme le traitement suppose la connaissance, c'est au commencement de ce chapitre que j'examine avec la plus grande attention la différence qu'il y a entre les maladies purement nerveuses, dans lesquelles les nerfs seuls sont malades, et celles dans lesquelles ils ne sont malades que par accident; je donne les caractères qui servent à distinguer les maux de nerfs, et j'examine aussi si ces maladies purement nerveuses dépendent constamment d'une seule cause, comme quelques médecins l'ont établi, ou si elles peuvent avoir plusieurs causes différentes, comme on le voit tous les jours si évidemment. De la variété des causes naît celle des indications, de celle des indications celle des traitements, qui doivent être très-différents; et je donne les caractères auxquels il faut s'attacher pour juger quel est celui qui est indiqué dans chaque cas : je tâche de rappeler à leurs vrais principes les principaux traitements, d'indiquer leurs effets, de les apprécier, de les dépouiller de ce que l'enthousiasme leur prête, et de leur restituer ce que l'animosité leur ôte. Il n'y a point de médecin un peu instruit qui ignore que cet objet important n'a point encore été traité; je fais voir les avantages d'un régime doux, de la diète blanche, du lait d'ânesse; je détaille les effets des remèdes généraux, des eaux acidules et des eaux thermales, de l'aimant, de l'électricité et de quelques autres remèdes, dont la tractation ne me paraît pas devoir appartenir plus particulièrement à quelque chapitre particulier.

Après avoir traité tous les objets généraux, je passe au détail des maladies; on a vu dans la physiologie que les nerfs servent aux sensations, au mouvement sous lequel je comprends la circulation sur laquelle ils influent, à la nutrition, et aux sécrétions : c'est relativement à ces quatre fonctions essentielles que l'on peut envisager leurs lésions.

En tant qu'ils servent au mouvement, ou ils sont incapables de rendre le mouvement, de là des maladies soporeuses, surtout l'apoplexie et la paralysie qui appartient aussi aux vices des sensations, et le tremblement qui est une maladie paralytique; ou ils produisent un mouvement involontaire, de là les maladies convulsives.

L'article de la paralysie est très-étendu; je m'étais déjà occupé de cette maladie dans un autre ouvrage (1), et j'en ai repris la tractation avec beaucoup de de soin : on trouvera dans ce chapitre des observations sur un très-grand nombre de paralysies produites par des causes très-différentes sur diverses parties, dont les effets sont très-variés, et qui demandent beaucoup de variétés dans le traitement. On le trouvera peut-être fort long; mais ce reproche n'en est point un, si la longueur n'est pas produite par les répétitions ou les inutilités. Je n'envisage dans le chapitre des convulsions que les convulsions en général, le tétanos, le *chorea viti*, mot dont on a trop étendu la signification, les convulsions produites par des causes externes, les convulsions des petits enfants, et celles de la dentition. L'épilepsie et les con-

(1) Epistola Hallero, de Variolis, Apoplexia et Hydrope.

vulsions particulières des différents organes auront leurs articles séparés, puisqu'il n'est pas possible de joindre toutes les maladies convulsives particulières au chapitre des convulsions en général, comme j'ai joint celui des paralysies des différentes parties à celui de l'apoplexie et de la paralysie en général, parce qu'elles exigent une tractation beaucoup plus longue.

Mais avant que de parler de la paralysie et des convulsions, j'ai placé un chapitre sur cet état des nerfs que l'on désigne par le nom de mobilité, état extrêmement fréquent, souvent très-fâcheux, quelquefois général dans les nerfs, d'autres fois borné à une seule paire ou même à un seul rameau; que l'on peut envisager comme une disposition prochaine à tous les maux des nerfs, et qui consiste en ce que les effets de toutes les impressions, tant externes qu'internes, soit morales, soit physiques, sont beaucoup trop forts; et la réaction dans les organes étant aussi excessive, il en résulte des bouleversements continuels dans l'économie animale pour la plus légère cause d'irritation; cet état de mobilité est celui des enfants, et il explique pourquoi ils sont si sujets aux maladies nerveuses.

Après avoir traité des maladies des nerfs comme organes du mouvement, j'examine les lésions dont ils sont susceptibles, en tant qu'organes des sensations; de là naissent la douleur, la perte des sensations et les erreurs, objets très-intéressant et trop négligé : on trouvera dans cet article plus d'observations réunies que l'on n'en a vu ailleurs. Des erreurs des sens, je passe à la folie, que l'on peut envisager comme une fausse sensation qui sert de base à tous les jugements de l'âme, et ces jugements ne répondant pas par-là même aux objets externes, paraissent erronés à tous les spectateurs; je n'ai rien négligé pour répandre quelque jour sur les causes et le traitement de cette cruelle et effrayante maladie, dont il paraît que les médecins ne se sont point occupés jusqu'à présent autant qu'il aurait été à souhaiter. C'est ici où j'ai parlé du vertige, maladie qui tient aux erreurs des sens, et quelquefois même à celle des idées, qui aurait pu aussi se placer parmi les maladies soporeuses, puisque souvent il tient à la même cause, et que quelquefois il en est le précurseur; j'ai vu plus d'une fois un violent accès de vertige accompagné d'une légère paralysie.

Les sensations doivent se faire sans douleur, et après avoir parlé précédemment de la douleur comme cause de maladies, il faut examiner en quoi elle consiste; j'indique ses principales causes, et les remèdes qui leur conviennent; il y a de vraies douleurs nerveuses, un rhumatisme nerveux indépendant de tout autre vice; c'est ici qu'il faut en parler, ainsi que du clou hystérique.

On jugera sans doute que le chapitre des dérangements des sensations aurait dû précéder celui des lésions du mouvement; mais comme dans la paralysie complète et dans les convulsions décidées, on voit les maladies des nerfs très-nettement, il m'a paru qu'il fallait les présenter sous ces deux formes avant que de venir aux maladies qui, quoiqu'elles appartiennent à l'une ou à l'autre de ces classes, n'en offrent les phénomènes que si faiblement, qu'il ne serait pas aisé de les reconnaître, si l'on n'était pas déjà familiarisé avec les maladies principales.

L'action des nerfs étant nécessaire à la nutrition, si cette action est dérangée, la nutrition ne se fait pas; il en résulte ce que l'on appelle atrophie, marasme, consomption, et cette maladie est, ou générale si tous les nerfs sont lésés, ou particulière s'il n'y a que quelques branches offensées. M. Whitt est le premier qui ait traité spécialement cette matière, en tant qu'elle appartient aux maux de nerfs; mais il ne l'a pas traitée dans

toute l'étendue dont elle est susceptible.

Après avoir parlé des dérangements qui nuisent à la nutrition, je parle de ceux qui, agissant sur les organes sécrétoires, en troublent souvent l'action, et produisent un très-grand nombre de maladies, dont on ne traite quelquefois que le symptôme, sans apercevoir la vraie cause ; ce qui expose les malades à beaucoup de mauvais traitements, dont ils sont souvent les victimes pendant plusieurs années. C'est principalement dans les cas de cette espèce que les malades ne se rétablissent réellement que quand, las du peu de succès des remèdes, ils les abandonnent entièrement ; souvent alors les nerfs n'étant plus irrités par des secours nuisibles, et la nature, aidée par un régime convenable, rétablissant peu à peu leur action, on voit finir des maladies très-fâcheuses et très-graves. C'est dans ce chapitre que je parle des tumeurs nerveuses, accident extrêmement rare; de l'état de la caroncule lacrymale, des singularités des urines.

Je dois remarquer ici que les erreurs des sens tiennent toutes au trop ou au trop peu de mouvement des esprits animaux, ou à l'irrégularité de ce mouvement ; que l'atrophie dépend évidemment de l'affaiblissement ou de la cessation totale de l'action nerveuse, et que le dérangement des sécrétions tenant ordinairement à un mouvement spasmodique dans les organes sécrétoires, quelquefois à leur paralysie, il est vrai de dire, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, que tous les maux de nerfs peuvent proprement se réduire à la paralysie et au spasme, ou à la convulsion qui est une alternative très-prompte du spasme à l'état naturel, ou à la paralysie.

Du traitement des maladies générales, je reviens à celui des maladies convulsives particulières, en suivant exactement l'ordre des parties. La première est l'épilepsie, après laquelle je place la catalepsie; mais je préviens que ce chapitre est bien court, puisque je n'ai presque rien observé moi-même sur cette maladie très-rare partout et en tout temps, que je n'en ai vu que quelques accidents, et que jamais je ne l'ai observée complète et parfaitement caractérisée.

Je passe ensuite à la migraine, qui est évidemment une maladie des nerfs, très-fréquente, très-fâcheuse, et qui est une de celles sur lesquelles j'ai trouvé le moins de lumière dans tous les ouvrages de médecine.

Je place à la suite de la migraine un chapitre qui renferme plusieurs observations de maladies qui ont évidemment leur siége dans le cerveau, qui n'appartiennent proprement à aucune maladie caractérisée, mais dont les accidents très-graves et très-fâcheux tiennent des paralytiques et des spasmodiques ; qui ne sont point rares, et sur lesquelles il m'a paru important de fixer au moins l'attention, et de répandre quelque jour qui serve à déterminer les vues générales du traitement, et qui prévienne les essais dangereux que l'on fait très-souvent.

Les veilles opiniâtres m'ont aussi paru mériter un article, et c'est ici sa place. A la suite des veilles, j'ai parlé des sommeils maladifs, qui, s'ils appartiennent par leurs phénomènes à la classe des maladies soporeuses, appartiennent le plus ordinairement par leurs causes à celle des maladies convulsives.

Les chapitres suivants ont pour objet les convulsions des yeux, des muscles des joues et des lèvres, connues sous le nom de *tic douloureux*, et celles des muscles de la mâchoire, maladie souvent très-grave, endémique dans quelques pays, surtout parmi les enfants, et qui se présente partout. Je parle aussi du torticolis. Je passe ensuite aux maladies spasmodiques et convulsives des parties intérieures de la bouche, du larynx, et surtout du pharynx et de l'œsophage, qui sont très-communes et assez graves ; il

y a un chapitre sur la rage, qui est évidemment une maladie convulsive; et je traite avec beaucoup de détail, dans le chapitre suivant, l'asthme convulsif, maladie cruelle, et qui, comme tous les autres maux de nerfs, me paraît être devenue plus fréquente depuis plusieurs années.

Le cauchemar, la coqueluche ou toux convulsive, les évanouissements, les palpitations, les intermittences, et les autres maladies du cœur qui ne dépendent que de l'action lésée des nerfs qui s'y distribuent, et j'en ai vu de très rares; le hoquet, lés spasmes du diaphragme et de l'estomac, les coliques véritablement nerveuses, les jaunisses qui dépendent de la même cause, coliques que Sydenham a bien connues, et que l'on a mal à propos niées, sont les sujets des chapitres suivants. Je passe ensuite aux irritations nerveuses de la vessie et de la matrice : ce dernier chapitre traite des coliques menstruelles et des convulsions des femmes en couche. Après cela, je viens enfin aux *vapeurs* et à l'*hypochondrie*, ces maladies qui seules ont été l'objet de tant de traités, et qui dépendent du désordre des nerfs les plus importants du bas-ventre. Après en avoir donné une description très-détaillée, j'indique les principales opinions que l'on a eues sur leurs causes, je cherche à établir la véritable et à démêler la différence qui se trouve entre ces deux maladies, et que j'ai vues sous leurs formes les plus variées. Je donne les causes des différents caractères que l'on observe souvent dans chacune, et enfin j'indique ce que j'ai vu réussir le mieux dans ces maux, je développe les causes de leur opiniâtreté, et cette recherche conduit aux moyens de vaincre cette opiniâtreté : peut-être que cet article, bien lu par les malades, sera un de ceux qui contribueront le plus à rendre cet ouvrage utile.

Enfin, après m'être occupé des maladies qui appartiennent proprement au *système nerveux*, mot par lequel on doit entendre *le cerveau et le cervelet, la moelle alongée, la moelle épinière, et tous les nerfs répandus dans tout le corps*, j'examine l'influence des nerfs dans les maladies chroniques et aiguës, et surtout dans les fièvres; et je prouve une vérité déjà connue par plusieurs auteurs, mais point assez généralement : c'est que les fièvres intermittentes sont de véritables maux de nerfs; j'en donne l'histoire, la théorie et la pratique, et je développe les principales causes de la périodicité dans les maladies, question que je crois importante, et sur laquelle je n'ai rien vu jusqu'à présent qui m'ait paru fort satisfaisant. Je finirai peut-être par une récapitulation générale, dans laquelle je présenterai en abrégé les différents objets essentiels de tout cet ouvrage, et surtout les principales vérités pratiques que l'on doit toujours avoir sous les yeux, quand on traite les maux de nerfs.

Partout j'ai cherché à être clair et à ne rien omettre de ce qui m'a paru pouvoir être utile : j'espère que ceux qui savent et qui sauront davantage rempliront un jour les vides de cet ouvrage, et, profitant des lumières que le temps donnera sur ces matières, comme sur tous les autres objets de physique, corrigeront les fautes qui me sont échappées, et perfectionneront ce que j'ai commencé; mais j'ose croire que, en attendant mieux, cet ouvrage, tel qu'il est, sera utile, et plus utile peut-être en montrant ce qu'il faut éviter qu'en indiquant ce qu'il faut faire. Au moins il est certain que dans le grand nombre d'histoires des maladies de nerfs qui ont passé sous mes yeux j'en ai trouvé plus de la moitié qui avaient été produites ou qui étaient entretenues par des erreurs de traitement.

L'analyse que je viens de donner ne présente qu'imparfaitement les objets dont je traite, puisqu'il y a plusieurs maladies nerveuses qui tiennent si étroitement à d'autres qu'il est impossible de

les séparer. Le chapitre des causes physiques et celui des remèdes en général sont surtout ceux où il y a le plus de choses qui ne paraissent pas, au premier coup d'œil, devoir s'y trouver, et parmi lesquelles il y en a qui pourront donner des vues utiles aux personnes appelées à exercer la médecine, sans avoir eu les occasions ou la facilité de réfléchir attentivement à l'action de tous les moyens qu'elles emploient : c'est ce manque d'attention sur les effets de ce que l'on ordonne qui me paraît être la cause de cette multitude d'erreurs qui se commettent tous les jours en médecine, et qui font tant de mal.

Qu'est-ce qu'il y a à changer dans ce malade que je suis chargé de conduire? Qu'opérera ce que je vais lui ordonner? Voilà les deux questions que tout médecin devrait se faire, les deux questions sur lesquelles roule toute la pratique de la médecine, et auxquelles j'ose dire qu'il est possible de répondre avec plus de certitude qu'on ne le croit ordinairement; mais j'avoue avec un vrai regret que l'on pourrait aussi demander combien y a-t-il de médecins qui se les proposent, et combien qui puissent y répondre (1) avec cette justesse qui est nécessaire pour s'assurer au moins de ne jamais nuire : et ne pas nuire doit être le premier objet de la médecine : on peut toujours espérer, avec quelques lumières et de la sagesse, de le remplir. Être utile n'est pas un bonheur aussi fréquent : il y a des cas difficiles dans lesquels les moyens de guérison ne peuvent pas être aisément saisis ; il y en a dans lesquels l'art n'a plus de ressources : les maux de nerfs en offrent trop souvent des exemples, et alors il faut avoir le courage de les abandonner à celles de la nature, à qui l'on ne donne pas toute la confiance qu'elle mérite, parce que l'on ne s'occupe point assez à connaître sa marche et à apprécier ses forces ; le manque de lumières sur cet article est une autre source d'erreurs dans l'exercice d'une science dans laquelle toutes les erreurs sont malheureusement de conséquence. Je me féliciterai si cet ouvrage peut contribuer à en prévenir quelques-unes, et je serai sincèrement reconnaissant pour ceux de MM. les médecins qui voudront bien m'indiquer, avec cette honnêteté que l'amour du vrai et du bien devrait toujours inspirer, celles qui peuvent m'être échappées dans un ouvrage tel que celui-ci. Je l'ai destiné aux médecins : par-là même je n'ai dû en retrancher ni l'historique des découvertes, ni les discussions, ni les petits détails, ni les citations que j'ai déjà justifiées dans la préface d'un autre ouvrage, ni les notes, qui sont souvent indispensables pour exposer des points de doctrine nécessaires à l'éclaircissement du sujet, et déplacés dans le texte. Tous ces articles sont importants pour ceux qui se vouent à l'étude et à la pratique de la médecine, ils sont superflus et même incommodes pour les autres lecteurs; mais ce n'est pas pour ces derniers que j'ai écrit, et l'on ne doit jamais juger un ouvrage que d'après le but de l'auteur.

Après avoir établi des principes que j'ai crus vrais, je leur ai comparé toutes les opinions avant que d'en adopter aucune, et quelquefois j'ai donné mes raisons; d'autres fois je les ai supprimées, pour éviter des longueurs qui n'auraient rien appris; mais toujours en rejetant les opinions j'ai évité tout ce qui pourrait faire de la peine à leurs auteurs, et

(1) Il faut que chaque médecin ait présente cette belle remarque de M. Boerhaave, l'un de ceux à qui sûrement elle était le moins applicable : « Je trouve toujours, dit-il, des explications de tous les phénomènes à donner à des malades ignorants, très-satisfaisantes pour eux; mais j'ai souvent une très-grande difficulté à m'en rendre compte à moi-même. » *Prælect. ad inst.*, t. VI.

partout je me suis fait un plaisir de rendre justice et de payer le tribut d'éloges auxquels ont droit ceux qui m'ont fourni des lumières sûres. Quand j'ai proposé mes propres conjectures, sans pouvoir m'en démontrer la vérité, je ne les ai jamais données que pour des conjectures, avec le ton du doute et avec le désir le plus vrai d'acquérir des connaissances plus sûres sur des objets qui sont tous de la plus grande importance. Je finis cette longue préface en disant avec la plus grande sincérité : *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti.*

DES NERFS

ET

DE LEURS MALADIES.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA MATIÈRE, SON IMPORTANCE.

§ 1er. Les nerfs sont des cordons blanchâtres très-sensibles qui naissent de la base du cerveau et de la moelle de l'épine, et qui se répandant, en se divisant toujours en plus petits cordons, vont se distribuer dans tout le corps, et sont les organes du sentiment et du mouvement. — Les parties où l'on ne trouve point de nerfs ne sont susceptibles d'aucun mouvement et n'ont aucune sensibilité ; telle est cette partie qu'on appelle le tissu cellulaire ou la membrane graisseuse, qui est fort étendue chez tous les hommes, et très-considérable chez ceux qui sont gras, mais qui est dénuée de tout sentiment, et qui n'a de mouvement que celui que lui impriment les parties voisines, à la plupart d'enveloppe. On trouve des nerfs, dit M. de Haller (1), dans tous les animaux qui ont un cerveau et une moelle épinière, et même dans les insectes et les vers à coquille ; on ne les a pas encore démontrés avec certitude dans les polypes et les autres zoophytes ; et comme il est cependant évident que les polypes appartiennent au genre animal, on ne peut assigner les nerfs comme faisant la différence entre ce genre et le végétal.

(1) *Elementa Physiolog.*, liv. x, sect. VI, § I, t. IV, p. 185.

§ 2. Si l'on fait attention que toute l'économie animale roule sur le mouvement et le sentiment, on comprendra d'abord combien le rôle des nerfs est important. Ils ont part à toutes les fonctions, et, dans la plupart, ils sont l'agent principal. Feu M. de Sauvages n'a pas craint d'établir que le système nerveux est la partie la plus importante de la machine humaine (1), et M. Hofmann avait avancé avant lui que toutes les maladies sont des affections des nerfs (2). Cette proposition est trop générale ; il n'est pas exact de dire que tous les maux sont des maux de nerfs; mais on peut assurer que dans tous les maux les nerfs souffrent (3), et restreindre le nom de maladies de nerfs à celles dans lesquelles les mouvements des parties qui ont des muscles ou des fibres musculaires et le sentiment sont plus essentiellement altérés : on sera surpris de voir quelle est l'étendue de cette classe, dont je suis très-éloigné d'avoir développé toutes les branches, malgré tous mes soins et toute mon attention.

§ 3. Galien, qu'on place immédiatement après Hippocrate dans le catalo-

(1) Sauvages et Raisin, *Embryologia*, § XXII.

(2) *Medicina rational.*, t. III, sect. prim., cap. IV.

(3) *Dissertation upon the nerves* by W. Smith, Lond., 1768, p. 143.

gue des grands médecins, croit qu'on ne peut bien traiter d'une maladie que quand on connaît exactement la partie malade et ses fonctions (1). J'ai senti la justesse de cette idée, et elle m'a servi de guide dans la composition de cet ouvrage, que je commencerai par une description des nerfs, qui ne sera point telle qu'on la désirerait dans un livre d'anatomie, mais suffisante pour pouvoir comprendre la variété étonnante de phénomènes que l'histoire de leurs maladies offrira : je donne ensuite le précis de ce que l'on connaît de plus certain de leur nature et de la façon dont ils agissent. Nos connaissances sont encore fort bornées sur ce dernier article, que de nouvelles recherches éclairciront peut-être davantage, mais qui restera éternellement obscur dans plusieurs points, parce qu'une partie de la scène se passe dans des infiniment petits qui échappent à l'œil armé même des meilleurs microscopes.—A la description des nerfs et de leurs usages, je ferai succéder l'histoire des différentes lésions auxquelles ils peuvent être exposés, c'est-à-dire celle de leurs maladies en général ; j'examinerai ensuite les causes les plus ordinaires de ces dérangements, et les moyens généraux d'y remédier ; après quoi j'entrerai dans le détail de ces maladies ; j'en ferai l'histoire et j'en donnerai le traitement : sous cet article je réunirai les directions des médecins qui en ont écrit avant moi, et tout ce que mes propres observations m'ont appris.

§ 4. Quelques parties de ce plan ont été exécutées avec le plus grand succès par des hommes très-supérieurs, mais aucun ne l'a encore embrassé tout entier. Le grand Boerhaave, à qui la médecine a les obligations les plus essentielles (2), et M. Whyt, célèbre professeur à Edimbourg, sont les deux médecins qui ont écrit le mieux, et qui ont donné les ouvrages les plus considérables sur les maux de nerfs (3); mais quoique nous ayons plusieurs articles communs, j'en ai un plus grand nombre dont ils n'ont pas même parlé, et dans ceux que nous avons traités les uns et les autres, je me suis enrichi de leur travail. M. Whyt n'a proprement traité que des vapeurs et de leurs différents symptômes; et quoique M. Boerhaave, dont l'ouvrage est un posthume recueilli sur trois différents cahiers de ses élèves, paraisse s'être proposé le même objet que moi, le système qu'il avait adopté sur les nerfs, en les regardant comme l'origine de toutes les parties solides du corps humain, système qui était celui de Wepfer (1), l'a conduit à omettre des maladies qui appartiennent véritablement aux nerfs, et à traiter de plusieurs autres qui leur sont étrangères. On pourrait appeler son ouvrage, Traité des maladies des solides du corps humain ; et quand on ne juge de ce qu'il doit contenir que par le titre de l'ouvrage, sans connaître la doctrine de l'auteur sur les nerfs, on est bien éloigné de prévoir qu'il parle des pâles couleurs, des maux de dents, des panaris, des ongles, des verrues, des cors, et qu'il ne dit rien ou ne parle que par occasion des vapeurs et de l'hypochondrie, dont M. Whyt a fait l'objet de son ouvrage, des erreurs des sens, de la migraine, du tétanos, des convulsions, de l'asthme convulsif et de plusieurs autres maux qu'on s'attendait à voir traiter dans son ouvrage.

§ 5. Outre ces deux livres essentiels, et ce que tous les auteurs qui ont donné des traités entiers de pratique ont écrit sur ces maladies, plusieurs autres médecins, parmi lesquels il faut distinguer Ch. Pison, médecin de Pont-à-Mousson, au commencement du siècle dernier (2); Willis, célèbre médecin de Londres, il y a cent ans (3), l'immortel Sydenham

(1) *Vocalium instrumentorum dissectio*, cap. I, Charteri, t. IV, p. 219.

(2) On ne voit pas sans indignation, dans quelques-uns de ces ouvrages pleins de mots et vides de choses, tels qu'il en paraît tous les jours, qu'on lit le matin et qu'on oublie le soir, le ton avec lequel leurs auteurs parlent de cet illustre médecin.

(3) L'ouvrage de M. Boerhaave est intitulé : *Prælectiones academicæ de nervorum*, à *Van* Ems *editæ*, 2, vol. XII, Leid. 1761. Celui de M. Whyt est : *Observations on the nature causes and cure of disorders called nervous*, *hypocondriac or hysteric.*, in-8°. *Edimbourg*, 1764. Il a été traduit en français.

(1) *De Cicut. aquatic.*, p. 87.

(2) *Caroli Pisonis selectorum observationum et consiliorum Liber singularis*, 1618, et Leyde, 1753. Je citerai souvent cet excellent ouvrage.

(3) Dans deux ouvrages différents, *Cerebri anatom. nervorumque descriptio et usus*, et *De anima brutorum exercitationes duæ.*

son contemporain, à qui l'on doit un traité des maladies hystériques, qui ne sera peut-être jamais égalé quant au diagnostic, et qui m'a servi de guide (1), M. Raulin et M. Pomme, plusieurs autres médecins, dis-je, ont écrit sur les maux de nerfs avec plus ou moins de succès : j'aurai occasion de parler de leurs ouvrages dans la suite; il n'y en a point qui ne m'ait été de quelque utilité, et qui par là même n'ait quelque droit à ma reconnaissance (2); mais je leur dois cependant beaucoup moins qu'aux simples observateurs qui m'ont fourni les faits les plus intéressants : j'en ai même trouvé dans les ouvrages où je les cherchais le moins; les livres de chirurgie, les naturalistes, les voyageurs, les historiens ont contribué à enrichir cet ouvrage, et mes propres observations en font une partie considérable : on ne les trouvera point toujours réunis sous le chapitre auquel elles paraissent d'abord appartenir par le titre; mais je les ai distribuées, tout comme celles que j'ai empruntées des autres médecins, dans les endroits où elles m'ont paru convenir le mieux. J'ai rapporté dans l'histoire d'une maladie celles qui pouvaient le mieux la développer; je les ai placées sous l'article des causes, quand elles en éclaircissaient bien les effets, et dans celui des remèdes quand elles en prouvaient bien l'efficace; j'ai espéré par ce moyen les rendre plus utiles, et l'ouvrage moins fastidieux. On en trouvera peut-être qui paraîtront minutieuses aux médecins instruits; mais c'est pour ceux qui ne le sont pas encore que j'écris : ces observations, que ceux qui ont beaucoup vu trouveront peu importantes, sont précisément celles qui se présentent tous les jours, celles par-là même qu'il importe le plus de faire connaître aux médecins commençants; elles doivent être l'objet de leurs premiers soins, et ce n'est qu'en se familiarisant avec elles qu'ils parviendront à n'être point étonnés de ces cas extraordinaires qui se présentent rarement, et pour lesquels on consulte ordinairement les médecins qui ont déjà acquis quelque réputation.

§ 6. Quelques personnes me feront peut-être un autre reproche, c'est d'avoir embrassé plusieurs articles qu'on ne range point ordinairement parmi les maux de nerfs, et qui d'abord paraissent étrangers à cette matière; mais ce n'est que quand on ne l'a pas vue dans toute son étendue, et un examen un peu plus attentif fera saisir aisément la liaison qu'il y a entre tous les articles de cet ouvrage. J'avoue que je ne l'avais pas pressentie en le commençant, et que je n'avais pas prévu que je m'occuperais de plusieurs articles qui tiennent actuellement une place assez considérable, et auxquels j'ai été conduit par la tractation des autres, et par la nécessité de remplir les lacunes que leur omission laissait dans la suite des matières. Ainsi tout ce que l'on peut me dire, c'est qu'à cet égard mon ouvrage est moins incomplet que ceux qui ont paru précédemment, et je voudrais bien que l'on n'eût pas de plus solides objections à me faire.

DES FONCTIONS DES NERFS.

§ 253 (1). On peut réduire les fonctions des nerfs à quatre : 1° sentir; 2° déterminer l'action des muscles; 3° aider à la nutrition; 4° aider aux sécrétions.

DES SENS.

§ 254. Ce n'est que par l'entremise des sens que nous apercevons les corps étrangers. Le tact, le goût, l'odorat, la vue et l'ouïe nous apprennent de ces corps tout ce qu'il nous est important d'en connaître pour nos besoins; les impressions que nous en recevons produisent chez nous une sensation qui, suivant qu'elle est agréable ou désagréable, nous détermine à chercher à nous soustraire à cette impression, ou à la laisser agir. Quoique l'on ne donne proprement le nom de tact qu'aux sens dont

(1) *Dissertatio epistolaris ad Guill. Colb. de variolis et affectione hysterica.* 1681.

(2) Peut-être même qu'on me blâmera d'avoir employé et cité des auteurs fort peu connus; je répondrai qu'il y a peu de mauvais livres dans lesquels on ne trouve quelque chose de bon, et je pense comme M. Morgagni, *præfat ad epist. anat. medic.*, § II, qu'avant d'écrire sur un sujet, il est important de connaître, autant que cela est possible, tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

(1) Les paragraphes qui précèdent celui-ci, et qui manquent dans cette édition, se rapportent à la partie anatomique du Traité des nerfs que j'ai cru devoir retrancher. (*Note du rédacteur de l'Encyclopédie des sciences médicales.*)

la peau est l'organe, on a très-bien vu que tous les sens doivent se réduire au seul tact, puisque dans tous il n'y a d'action que quand un corps étranger a touché ou fait toucher par un corps intermédiaire les nerfs destinés à la sensation; mais cet acte s'opérant par des corps dont la façon d'agir est différente, les sens, pour recevoir ces différentes impressions, ont dû être organisés différemment; et la langue, destinée à juger du degré et de la qualité des saveurs, n'a pas été faite comme le fond de l'œil qui est destiné à juger de la force de la lumière ou de la variété des couleurs. — Dans les quatre premiers sens, les corps étrangers agissent par eux-mêmes ou par leurs émanations, sur les nerfs destinés à la sensation; la peau ne sent que les corps qui la touchent; la langue ne savoure que les corps que la salive dissout sur les papilles nerveuses, ou qui y arrivent tout dissous; le nez ne distingue l'odeur des corps que quand leurs parties odorantes sont appliquées aux nerfs sentants de la membrane pituitaire; et nous ne voyons rien si les rayons de la lumière n'arrivent pas à la rétine; mais dans l'ouïe les objets externes n'agissent qu'à l'aide d'une machine intermédiaire. Les corps d'où part la sensation ne parviennent ni en tout ni en partie à l'organe des sens, et ce n'est point eux que nous apercevons par l'ouïe, ce n'est qu'une de leurs façons d'être, un de leurs mouvements, et un mouvement qui nous est très-souvent imperceptible par la vue et par le tact; et ce mouvement, nous ne l'apercevons que quand il est communiqué à l'air, et que l'air le transmet jusqu'à nous; mais cet air même n'arrive point aux nerfs de l'ouïe; il ne frappe que le tympan, et celui-ci, à l'aide des osselets, va communiquer le mouvement qu'il reçoit à l'eau du labyrinthe, dont l'action sur les nerfs qu'elle baigne leur imprime un mouvement analogue à celui de l'air qui avait transmis les vibrations du corps sonore (1).

§ 255. On doit surtout rapporter à ce même sens du tact pris généralement, ce que tous les nerfs du corps, dans quelque partie qu'ils soient, éprouvent quand leurs extrémités, ou à nu, ou revêtues d'une très-mince enveloppe, sont touchées par quelques corps dont l'application ne leur est pas habituelle, et cette sensation varie beaucoup dans les différentes parties. Les nerfs développés dans la fibre musculaire en sont très-susceptibles; développés dans les viscères, ils le sont moins et inégalement dans les différents viscères; développés dans les os où ils ne reçoivent habituellement d'autre impression que celle d'un fluide fort doux qui s'y meut fort lentement, s'ils viennent à être irrités par quelque cause, ils peuvent souffrir beaucoup. En général, ce tact interne ne se fait apercevoir presque que par la douleur, et cette dispensation est très-sage, puisque nous ne devons avoir le sentiment de nos fonctions que quand elles se dérangent, afin que l'avis de la douleur nous ouvre les yeux sur ce dérangement, et nous détermine à y remédier. On voit encore par là que c'est au sens du tact qu'il faut rapporter le sentiment de la soif et de la faim, qui sont le commencement d'un sentiment douloureux produit par une humeur légèrement âcre qui commence à irriter les nerfs de la gorge et ceux de l'estomac. Ces sensations indiquent un besoin, et partout où la nature a voulu qu'il existât un besoin, elle a attaché du plaisir à le satisfaire.

§ 256. Tous les sens, quand leur organe est bien constitué, ont de commun d'offrir dans cet organe des nerfs arrangés de la façon la plus propre à recevoir l'impression des objets de la classe qu'il est destiné à apercevoir: d'être affectés différemment par les différents objets de cette classe, et de rendre au sensorium commune, à l'aide du mouvement que le fluide nerveux reçoit, une impression analogue à celle que l'objet a imprimée. Si les organes des sens viennent à se déranger, les impressions ne sont plus justes, et si nous jugions les objets d'après ces impressions, ils nous égareraient; ce sera l'objet d'un chapitre de la partie pratique de cet ouvrage.

§ 257. On a demandé si tous les nerfs étaient capables de toutes les sensations?

(1) Cette vérité, découverte par M. Cotunni, célèbre médecin de Naples, il y a quatorze ou quinze ans, a été de nouveau développée et éclaircie, jusques à l'évidence, dans une excellente dissertation de M. Meckel, fils de celui que j'ai cité si souvent dans le cours de cet ouvrage, et qui est mort en 1774. La dissertation de monsieur son fils annonce un homme qui à vingt-un ans est très-grand anatomiste. Phil. Fred. Meckel, *De labyrinthi auris contentis*. Argentor., 1777.

M. Boerhaave le niait, et M. Raaw son ami le soutenait (1); mais cette différence ne peut venir sans doute que de ce qu'ils ne s'entendaient pas. Quand on s'entend, il paraît que la réponse ne peut être qu'uniforme. — M. Raaw n'a pas pu vouloir dire, comme on l'a fort bien remarqué, que les particules odorantes portées sur le poumon nous fissent flairer l'odeur des fleurs, et il est bien évident que le tact ne démêle pas la saveur des aliments appliqués sur la main; mais si l'on demande : La structure de tous les nerfs est-elle la même, et les changements qui font que les uns touchent, les autres voient, des troisièmes entendent, n'ont-ils lieu que dans leur expansion dans l'organe, de façon que si le nerf optique était développé comme l'acoustique l'est dans le limaçon, il pût entendre? la réponse ne paraît presque pas douteuse. Tout ce que nous connaissons des nerfs nous annonce que leur structure est la même; le tact leur est commun à tous; il n'y a presque aucun nerf de la tête, si l'on en excepte la première et la seconde paire, qui ne fournisse des nerfs pour les muscles et pour la peau de la tête; la cinquième paire en fournit pour le goût, pour l'odorat, pour le tact, pour le mouvement musculaire. Il paraît donc que les mêmes nerfs sont propres à toutes les fonctions nerveuses. Les rameaux du nerf de la cinquième paire qui vont au nez, y sont arrangés autrement dans la membrane pituitaire qu'ils ne le sont à la langue; dans le premier organe ils sentent, dans le second ils goûtent; mais il est bien vraisemblable que celui de ces rameaux qui va au nez, s'il était allé à la langue, y aurait distingué les sels comme il distingue actuellement les huiles essentielles, ou que porté à l'œil il aurait vu; ainsi l'on peut dire avec vraisemblance que tous les nerfs seraient propres à toutes les sensations, si leurs extrémités étaient portées aux organes de ces sensations, et épanouies convenablement à ces organes. Il n'y a qu'à lire la névrologie de M. Raaw, pour s'assurer qu'il n'a pas voulu dire autre chose (2). On voit que les nerfs du cerveau, du cervelet et de la moelle épinière peuvent tous servir au tact et au mouvement musculaire. Ce n'est peut-être qu'un peu plus ou moins de dépouillement qui les rend plus ou moins propres à telle ou à telle sensation plus qu'à une autre; et l'on remarque évidemment, comme l'a déjà vu M. Haller, que la même cause capable d'agir sur deux sens, quand elle a un certain degré de force, n'agit que sur un quand elle est plus faible; c'est ainsi que les rayons du soleil sont sentis par le nerf optique et par les nerfs de la peau, auxquels ils font éprouver le sentiment de la chaleur; ceux de la lune ne sont aperçus que par l'œil. Ce n'est qu'à cette même différence de dépouillement que l'on doit sans doute attribuer l'extrême différence qu'il y a entre le degré, et même entre l'espèce de la sensibilité du tact dans différentes parties qui en sont également l'organe, et entre lesquelles on ne peut sans doute supposer aucune différence que dans leurs extrémités; différence qui fait : 1° non-seulement qu'ils ne sont ni plus ni moins affectés, mais encore qu'ils sont différemment affectés par les mêmes corps; 2° que les uns sont affectés par certains corps et non par les autres; 3° que les mêmes nerfs chez la même personne sont affectés, dans certaines circonstances, par des impressions qui ne les affectent pas dans d'autres. — Un caractère commun des nerfs de tous les sens, c'est d'éprouver de la douleur, quand les impressions sont trop fortes : une lumière trop vive fait mal à l'œil, et il cherche à l'éviter; excessive, elle détruit le nerf, ou au moins sa sensibilité : on devient aveugle; certains bruits aigus font une douleur vive à beaucoup de gens; un certain degré de chaleur est doux, plus fort il brûle; il en est de même des saveurs, des odeurs mêmes. Il est donc très-vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que l'organisation est la même dans tous les nerfs, et que leur différence d'aptitude à tel ou à tel usage ne dépend que de leur façon d'être dans l'organe.

DES PASSIONS.

§ 258. Il se présente ici une question encore plus intéressante, et à laquelle je

(1) Boerhaave, *Prælect. ad instit.*, § 571, t. IV, p. 442.

(2) « Omnes hi nervi ratione substantiæ internæ non differunt, et qui sensui famulantur iidem inservire possunt : ita ut differens effectus, qui a nervis editur, differentiæ potius organorum quibus inserantur quam nervorum ipsorum differentiis adscribendus sit. » Raw, *Collegium anatomicum*, in-fol. Leips., 1720.

voudrais bien pouvoir donner une réponse satisfaisante. En tant qu'organes des sensations, les nerfs ne le sont-ils pas aussi des passions? N'est-ce pas eux qui les font éprouver à l'âme? N'est-ce pas par eux que l'âme passionnée réagit sur le corps?— La réponse aux différentes parties de cette question exige des observations qui paraissent d'abord tenir à la métaphysique et à la morale plus qu'à la médecine, et qui au premier coup-d'œil paraîtront déplacées ici, comme j'en ai déjà prévenu dans la préface. Mais l'influence des passions sur l'économie animale est si grande, elles sont une cause si universelle des maux de nerfs, qu'il m'a paru indispensablement nécessaire d'établir les principes qui peuvent répandre quelque jour sur cette matière, sans entrer cependant ici dans les détails des effets que je réserve pour le chapitre des causes morales. — Si je me suis peut-être trop étendu, s'il y a des choses qui ne paraissent pas nécessaires à mon plan, c'est qu'il est presque impossible d'isoler absolument quelques parties d'un sujet de celles auxquelles elles sont liées.

§ 259. Pour parvenir à se faire une idée des passions, de leurs espèces, de leurs caractères, de leurs effets, il faut remonter à ce principe simple que j'ai établi plus haut: c'est que quand l'impression du corps externe sur les sens est agréable, nous désirons la garder, et que quand elle est désagréable, nous cherchons à la fuir; or, par une loi invariable que l'auteur de la nature a établie dans la formation de l'homme, quand une sensation ou une idée sont telles que l'âme aime à les garder, elle est forcée à aimer leur objet; et elle est forcée à avoir de l'aversion pour lui, c'est-à-dire à le craindre et à le fuir, quand l'idée ou la sensation sont telles qu'elle désire de les perdre.—Si l'on demandait qu'est-ce qui fait qu'une sensation est agréable ou désagréable, on pourrait dire: qu'elle est agréable, quand l'âme juge, par l'état du *sensorium*, qu'elle met le corps dans un état qui ne peut point nuire à sa conservation; désagréable, quand elle peut nuire à cette conservation; et comme l'exercice des fonctions est nécessaire à la conservation et au bon état de l'organe, l'exercice modéré de nos facultés, tant morales que corporelles, est un besoin; par-là même, quand il est satisfait, nous éprouvons un plaisir. Plus le plaisir de la jouissance est grand, et quand il est très-grand on l'appelle volupté (1), plus le désir de la prolonger est vif; on ne doit cependant encore, à ce qu'il me paraît, appeler ce premier état de l'âme que plaisir. — Réciproquement, plus l'impression aura été désagréable, plus le désir de la voir finir sera vif; mais ce n'est encore, je crois, que peine. — Si, avec la fin de l'impression, il ne nous en restait que le simple souvenir, il n'y aurait point de passion; mais quand un état, qu'on aurait désiré de prolonger, finit, on doit regretter qu'il ait fini, et désirer qu'il se reproduise; tout comme on doit être bien aise qu'un état douloureux cesse, et craindre de le voir se reproduire; et c'est ce désir et cette crainte qui sont le germe des passions. — Quoiqu'au moment où un état finissait, nous ayons désiré ou craint qu'il se reproduisît, si nous ne sommes ramenés à cet objet que quand le cours naturel des circonstances nous y ramène, la passion n'existe point encore; sans quoi nous aurions autant de passions que nous avons éprouvé de sensations, dont nous désirerions ou dont nous craindrions le retour. — Mais si les impressions de plaisir ou de peine que nous avons gardées nous ramènent à l'objet qui nous les a occasionnées, sans que cet objet nous soit rappelé par aucune autre circonstance; si ce rappel nous occupe dans des temps où les circonstances devraient fixer notre attention sur d'autres objets, alors la passion existe, et on voit qu'elle est susceptible d'une infinité de nuances, depuis son premier degré qui n'est presque rien de plus qu'un souvenir agréable, jusqu'à ce dernier période, rare heureusement, qui, ne nous laissant plus voir qu'un seul objet, et nous rendant par-là même incapable de raisonner juste sur les autres, devient une vraie folie.

On a défini les passions, commotions trop fortes ou démesurées; cette définition doit être conservée, mais cependant elle ne présente l'idée que des passions externes, ou des accès de passions, ou des passions très-courtes: elle convient parfaitement pour peindre l'état d'un homme qui aura eu un accès de jalousie, de colère, de

(1) *Volupté* ne se dit proprement que du sentiment du plaisir corporel, c'est-à-dire dû aux sens; *joie* est le mot consacré au sentiment du plaisir moral; mais on verra plus bas que joie peut avoir une autre signification, et que volupté peut se dire de tous les plaisirs très-vifs.

frayeur, et qui n'en aura peut-être jamais d'autres; mais présente-t-elle d'abord l'idée d'un amant passionné, d'un jaloux habituel, d'un ambitieux, d'un avare? Je puis me tromper, mais il me paraît qu'elle laisse quelque chose à désirer, et je crois que l'on pourrait les définir: un sentiment si vif pour un objet, qu'il nous le rappelle avec plaisir ou avec peine, quand nous devrions être occupés d'un autre. Cette définition renferme les passions agréables et les passions désagréables, ce qu'un amant éprouve en pensant à sa maîtresse et en pensant à son rival; elle donne leur caractère commun, elle convient à tous leurs degrés; on pourrait définir séparément les premières, attachement pour un objet qui nous rappelle à lui, et nous en rend le souvenir agréable, quand nous devrions être occupés d'un autre; et les secondes, aversion pour un objet qui nous rappelle à lui, et nous en rend le souvenir désagréable, quand nous devrions être occupés d'un autre. Ces définitions rendent mieux que la première l'ensemble d'une passion; on pourrait les réunir, en disant: sentiment si vif pour un objet qu'il nous le rappelle avec plaisir ou avec peine, et quelquefois par une commotion démesurée, etc. — Les aversions en général occupent moins fortement que les affections; cette règle n'est cependant pas sans exception. J'ai été consulté en 1775 par un ecclésiastique français, dont la santé était détruite, sans qu'il pût assigner d'autre cause à son mal que l'agitation vive et continuelle dans laquelle le tenait une aversion, ou une antipathie très-forte pour une personne dont l'idée le poursuivait partout, et l'occupait jour et nuit avec la plus grande peine. Si l'attachement naît tout-à-coup, il est ordinairement très-vif; mais celui qui naît plus lentement peut acquérir tout autant de vivacité, et même, comme dans le premier cas on n'a sans doute pas vu l'objet sous toutes ses faces, il est possible qu'à mesure qu'on le verra mieux, il se trouve des côtés qui seront peut-être un objet d'aversion, ou au moins diminueront l'attachement; au contraire, quand l'attachement est venu graduellement à mesure que l'on a mieux connu, il est à présumer qu'il sera difficile de l'affaiblir, il doit être plus durable (1).

Il est aisé de conclure de tout ce que je viens de dire, que l'on a eu raison de réduire toutes les passions à deux classes, *attachement* et *aversion*. — Pour mieux éclaircir ces principes, appliquons-les à quelques exemples, et prenons d'abord un objet qui nous offre une des passions les plus faibles, une passion à peine susceptible de ce nom. L'homme qui a appétit et à qui l'on sert plusieurs mets bien apprêtés, éprouve un plaisir en les savourant; il sent qu'il a ce plaisir; mais le repas fini, il l'oublie, et il n'y repense que le lendemain, en se mettant à la même table. Jusqu'à présent il n'y a que du plaisir, puisque l'on n'a été rappelé à son objet que par les circonstances; mais les occasions des bons mets se répètent plusieurs fois de suite, le souvenir en se remettant à la table est plus vif, plus agréable; quand on a rassasié son appétit, on est fâché qu'il ne suffise plus à d'autres mets, on se lève de table avec le regret d'avoir laissé des plats intacts : voilà le germe de la passion ; dans quelques jours, elle aura fait des progrès ; on repensera à ce qu'on a laissé et à ce qu'on retrouvera ; on comparera les différents mets que l'on a trouvé les meilleurs ; on saura d'où ils viennent, comment on peut se les procurer le plus parfaits possibles, quel est leur vrai sol, leur vraie saison ; on préférera ce plaisir à tous les plaisirs ; la vue d'un mets exquis produira une vraie émotion : le plaisir qu'on préfère à tous les plaisirs est bientôt préféré aux affaires ; on passera sa vie à table, on s'occupera de la table, on aura la passion de la friandise ; ce n'est pas une belle passion, mais c'est cependant une passion à laquelle le bonheur et la fortune de bien des familles ont été sacrifiés, et sa marche est celle de toutes les autres. L'aversion contraire fait les mêmes pas; le mets simple devient indifférent, quand le mets recherché commence à devenir très-agréable ; bientôt il est pénible, en-

(1) On juge aisément que l'homme est le seul habitant de la terre qui soit susceptible de véritable passion, de passion suivie ; l'animal n'a que des désirs et des aversions violentes pour l'objet présent, et ce n'est pas passion dans tout le sens de ce mot, ce n'en est que les accès : il connaît les appétits, mais non pas l'amour. Quelques exemples que l'on peut citer, pour prouver les passions des animaux, sont si rares et ordinairement si embellis, qu'ils ne paraissent pas devoir faire une exception à la règle.

fin insupportable, et l'on n'y pense point sans dégoût.

Les passions dont les autres sens peuvent être la cause naissent de même; des tableaux agréables, de la bonne musique, ne sont d'abord qu'un plaisir pour l'œil et l'oreille juste; bientôt c'est un goût qui est, si l'on veut, un premier degré de la passion, puisqu'il procure une émotion vive, et laisse un souvenir agréable que la plus légère circonstance rappelle promptement et garde longtemps; dans quelque temps il aura les deux caractères de la passion : occuper fortement et exclure les autres objets. L'aversion du mauvais augmente par la jouissance du bon : une ombre trop claire ou trop forte; une fausse attitude, un membre disproportionné au tout, irritent le vrai connaisseur en peinture; un faux ton, une mesure prolongée ou précipitée, un son aigre déplaisent d'abord au bon musicien, ils l'irritent, ils lui font mal, enfin ils le courroucent, et dans sa vivacité il brise avec violence l'instrument qui lui a procuré cette douleur. Nous ne sommes encore qu'aux passions dont un seul sens est la cause, et nous observons déjà des effets très-forts; nous voyons déjà la passion égarer la volonté, c'est-à-dire lui faire faire tout ce que le désir ou l'aversion du moment exige, sans consulter la raison, pour savoir si ce procédé est conforme à ce qu'exigent les circonstances. Mais la passion ne voit que son objet pris dans le moment présent et isolé; c'est là son caractère. La raison est le résultat de tous les jugements particuliers sur toutes les circonstances d'un sujet et sur les nôtres; elle suppose donc l'examen impartial de toutes les idées, et cet examen suppose une attention égale pour toutes; mais la passion qui n'en voit qu'une, ne combine rien, et la volonté qui veut mal, parce qu'elle veut d'après un faux jugement, agit mal, puisque son action n'est point adaptée au concours des circonstances; et comme elle veut fortement, ses moyens sont violents, et ses effets ravageants : voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la marche générale des passions. Non-seulement la passion égare la volonté, en la faisant agir contre la raison, elle égare quelquefois la raison même, parce qu'uniquement occupée de son objet, elle lui prête des couleurs, elle forme des sophismes en sa faveur, et la raison séduite la sert, sans se douter qu'elle se trompe.

§ 260. Les plaisirs purement des sens ne sont pas les seuls dont nous soyons susceptibles : il en est des simples idées comme des sensations, il y en a d'agréables et de désagréables; nous voudrions perpétuer les unes et éviter les autres. Ainsi il y a des passions qui, quoique leurs objets aient été primitivement transmis par les sens, ne se rapportent à aucun sens, et c'est le plus grand nombre; il n'est pas aisé de les compter toutes; il est peut-être même difficile de les ranger exactement sous un certain nombre de classes; cependant on peut dire en général que si nous trouvons chez nous un certain nombre de besoins de l'âme qui satisfaits donnent du plaisir, frustrés donnent de la peine, on pourra rapporter à quelqu'un de ces différents besoins les différentes circonstances qui peuvent influer sur notre plaisir et sur notre peine, sur notre bonheur et sur notre malheur, puisque le bonheur n'est qu'une succession de moments de plaisir, et le malheur une succession de moments de peine (1). Il faut remarquer ici que si tous les hommes ont le même nombre de sens, et sont par-là même capables des mêmes passions sensuelles quand tous leurs sens sont bien constitués, on ne peut pas dire que toutes les âmes aient les mêmes besoins; ou si elles en naissent capables, ils ne se développent pas également dans toutes : ainsi elles ne peuvent pas toutes avoir les mêmes passions morales : les unes sont susceptibles d'une espèce, les autres d'une autre; et comme les passions sensuelles se joi-

(1) La *tristesse* et la *gaîté* sont des caractères; la *joie* et le *chagrin* ne sont proprement, comme on l'a très-bien dit, que des situations de l'âme, ou des réflexions sur le bonheur dont on jouit, ou sur le malheur que l'on éprouve. Le désir d'une jouissance physique est *appétit;* celui d'un bien moral, *amour. L'espérance* ou la *crainte* sont l'attente probable d'un bien ou d'un mal; elles sont d'autant plus vives, que le bien ou le mal sont plus désirés ou plus craints, et l'attente plus probable. On les définit aussi, l'amour ou la haine d'un bien ou d'un mal futurs. Le *désespoir* est proprement la certitude irrévocable du mal; mais il se prend aussi pour malheur extrême, parce que, sans doute, dans le malheur extrême, on est toujours persuadé qu'il n'y a aucun soulagement à espérer.

gnent aux passions morales, cette combinaison rend la marche des passions plus difficile à observer, et leurs effets plus compliqués.

§ 261. Après ces observations, je puis passer aux différents besoins dont l'âme est susceptible. On a vu que l'exercice des facultés corporelles était un besoin, et que, par cette raison, en se livrant à cet exercice, on avait un plaisir : il en est de même de l'esprit, il faut qu'il ait de l'action, il lui faut des sensations nouvelles, et c'est son premier besoin ; c'est peut-être le seul qui soit général, et c'est pour le satisfaire que sont nés les divertissements, dont la plupart servent en même temps à satisfaire le besoin des facultés du corps et de l'esprit. Si ces divertissements suffisent pour procurer à l'âme autant d'exercice qu'il lui en faut pour ne pas désirer un changement de situation, elle s'amuse ; si ce manque d'action n'est pas suffisant, elle s'ennuie. L'attachement pour l'amusement peut augmenter graduellement, comme nous avons vu augmenter l'attachement pour la bonne chère ; il peut devenir passion pour les amusements en général, ou pour tel amusement en particulier ; il y a des gens qui ont une passion effrénée pour le plaisir, sans tenir à aucun amusement particulier, et il n'y a peut-être pas un seul amusement, si futile qu'il soit, qui n'ait été la seule passion de plus d'une personne. Domitien s'occupait délicieusement à tuer des mouches. — L'aversion pour l'ennui peut devenir telle qu'on lui sacrifie sa vie même, et l'ennui est la seule cause du *heimhveh*, dont je parlerai ailleurs. Mais un écrivain célèbre a-t-il pu dire avec justesse que nous devions tous les grands hommes à l'ennui? Je suis fort éloigné de le croire et fort étonné qu'on ait pu le penser.

§ 262. Le plaisir d'avoir ses facultés occupées par un amusement vide de tout autre plaisir, ou de tout autre avantage que celui de ne pas s'ennuyer, ne suffit pas à beaucoup de gens qui trouvent chez eux d'autres désirs plus actifs qu'il faut satisfaire. Des trois principaux auxquels on peut, à ce que je crois, rapporter tous les autres, le premier est par-là même le second besoin de l'âme ; c'est la curiosité ou le désir d'étendre le nombre de ses idées, principe qui paraît lui être bien naturel, puisqu'étant faite pour penser, c'est-à-dire pour apercevoir, et toutes les choses étant enchaînées de façon que chaque chose en suit une et en précède une autre, on ne peut aimer à apercevoir une chose, sans désirer d'en apercevoir une autre (1); ce goût renferme plusieurs goûts subordonnés qui peuvent contribuer à le satisfaire.

Le troisième besoin de l'âme, c'est le désir d'être le plus heureux possible par toutes les jouissances agréables ; c'est l'amour de soi, et peut-être qu'à la rigueur ce principe renferme tous les autres ; mais je crois cependant qu'on peut l'envisager comme distinct, et il me paraît aussi qu'on peut le diviser en deux espèces : le désir des jouissances réelles et le désir des jouissances d'opinion, c'est-à-dire celui de paraître aux yeux des autres le plus à notre avantage possible. On pourrait laisser à la première le nom d'amour de soi, et à la seconde le nom d'amour-propre : mécontent, il intimide ; satisfait, il rend fat. — L'amour de l'ordre est le quatrième besoin de l'âme : divisé en deux parties, l'ordre moral et l'ordre physique, il devient la source d'une multitude de passions qui ont leur source dans les goûts mêmes de l'âme pour les différentes espèces d'ordres ; goût qui en général est sans doute indépendant de son union avec le corps, mais que cette union applique à plusieurs cas particuliers. C'est ce goût général pour l'ordre moral qui nous attache au bon, à l'honnête, à la vertu, et renferme les plaisirs du cœur (2), ou qui nous fai-

(1) Montesquieu, Essai sur le goût.

(2) On parle tous les jours de l'esprit et du cœur, et l'on en parle comme de deux choses différentes ; le sont-elles réellement, et quelle est leur différence? Cette question est assez intéressante pour que l'on me permette de m'y arrêter un moment.

La différence qu'on a établie entre l'âme et l'esprit (*De l'homme*, t. I, p. 162) est un pur jeu de mots : il n'y a chez chaque homme qu'un seul principe sentant, et toutes les espèces de sensations appartiennent à ce principe ; mais on vient de voir qu'elles sont de différentes classes, qu'elles l'affectent différemment, et plus ou moins à proportion de ce qu'elles satisfont chez lui des besoins plus ou moins pressants. On sait aussi que chaque affection de l'âme est accompagnée d'une réaction sur le corps, très-souvent imperceptible, mais qui devient plus forte à mesure que l'impression tient à un principe plus intéressant pour l'individu, et par-là même pour la masse

sant saisir l'ordre dans les idées, nous donne les plaisirs de l'esprit; c'est ce même principe qui, nous faisant remarquer la beauté et l'ordre dans les objets corporels, et dans les arts qui les imitent, nous donne le goût du beau physique; et comme il n'y a aucun de ces objets qui ne puisse être cause de plaisir, il n'y en a aucun qui ne puisse être objet de passion. On a vu des hommes passionnés pour la symétrie, ne s'occuper que de l'arrangement de ce qui les entoure, y consacrer leur vie et leur fortune; et le goût des contrastes était la passion de ce Sicilien dont parle M. Brydone, cet habile et aimable voyageur, qui passait sa vie et consacrait sa fortune à imaginer et à faire exécuter des monstres factices.

§ 263. Il n'y a pas une de ces classes qui ne nous offre les exemples des passions les plus fortes. Mais on a eu raison

---

des individus, pour l'humanité. La classe des sensations qui tiennent au principe de l'amour de soi et des autres, étant bien plus liée à notre conservation, à notre bonheur et au bonheur commun, l'impression a dû être plus forte, la réaction par-là même sur les nerfs plus considérable, et les nerfs sur lesquels cette réaction se fait sentir, sont les nerfs qui se distribuent au cœur, au diaphragme, à la partie supérieure de l'estomac; en un mot, à ces nerfs que l'on couvre en appliquant la main sur le creux de l'estomac. C'est donc là où l'on doit apercevoir un changement marqué, toutes les fois que l'âme est affectée par quelque idée qui tient à la sensibilité. La sensibilité fera donc sentir son action sur cette partie; elle y opérera même des changements considérables, en agissant sur le mouvement du cœur et sur celui de la respiration : de là les serrements de cœur, l'étouffement, les larmes qui tiennent à un dérangement de la respiration, les évanouissements et des accidents plus considérables; de là cette idée simple de rapporter ces impressions au cœur, de les appeler plaisirs et peines du cœur, puisque le cœur y est intéressé réellement, quoiqu'il ne le soit que par la réaction de l'âme qui la première a reçu l'impression. Le cœur est donc, en effet, dans un état physique différent, suivant les différentes impressions de cette espèce que nous éprouvons; et comme c'est d'après le résultat de ces impressions que plusieurs de nos déterminations les plus importantes se règlent, c'est ce qui a fait naître le désir de voir dans le cœur, de lire dans le cœur, de placer fenêtre au cœur. Le souvenir d'avoir fait le bien rend le jeu de ces organes aisé; le souvenir contraire les serre et donne de l'angoisse.

Les idées qui tiennent à une autre classe, étant bien moins importantes et à l'individu et à la généralité des êtres, n'occasionnent point autant cette réaction sur le corps : elles sont, pour ainsi dire, bornées à l'esprit à qui elles sont agréables ou désagréables par un principe moins intéressant; c'est à l'esprit uniquement que l'on a dû les rapporter, puisqu'on ne sent pas leur réaction, quoique assurément elle ne soit pas nulle, et que quelquefois même elle soit très-marquée. N'est-ce pas, en effet, à cette réaction involontaire, pour me borner à cet exemple, que l'on doit rapporter le rire que le ridicule fait partir, et qu'aucun effort ne peut arrêter. Après être convenu de ces vérités, après s'être bien dit, c'est l'âme ou l'esprit qui sent tout, on pourrait dire que l'œil, l'oreille, l'odorat, le goût, le tact, sont les sens des corps externes; l'esprit, le sens des idées, et le cœur, celui des sentiments moraux. L'esprit voit, connaît, décide; le cœur sent, aime, secourt. Tout ce qui tient à la conservation, au bien-être, à la bonté, est du district du cœur; tout ce qui ne tient qu'au jugement, au goût, à l'imagination, est du ressort de l'esprit : tout comme on peut être aveugle et avoir l'ouïe très-fine, de même l'esprit peut être très-juste et le cœur très-dur; et réciproquement le cœur peut être très-sensible et l'esprit très-épais. Ce qui prouve évidemment que cette impression que les choses sensibles font sur le cœur, n'est que la suite de la réaction de l'âme, c'est que des personnes qui ont les nerfs très-fermes sont extrêmement affectées par une impression morale, telle que le récit d'un malheur, celui d'un acte de bonté, d'une preuve de vertu, d'un trait de courage, pendant que d'autres qui ont les nerfs très-mobiles n'en sont point touchées. Suivant que les principes de sensualité, de curiosité, de sensibilité, dominent dans l'âme, on est plus ou moins affecté par tel ou tel genre de plaisir, plus ou moins livré à telle ou telle passion; si celui de curiosité était généralement aussi vif que celui de sensualité, il y aurait eu autant de savants passionnés que de voluptueux; les premiers auraient autant de plaisir à découvrir une vérité que les seconds à jouir de tout ce qui flatte le plus leurs sens.

d'observer que dans la troisième classe il y a des circonstances où l'on se trompe du but au moyen. L'autorité et les richesses ne sont proprement que les moyens d'avoir des jouissances agréables; cependant on se passionne pour ces moyens, sans penser jamais à jouir. On doit encore remarquer qu'il y a des passions qui ne sont en quelque façon qu'accidentelles, c'est-à-dire, qui sont les suites d'une autre passion ; telle est, par exemple, la jalousie. Le grand désir de la possession d'un bien est nécessairement accompagné de la crainte de le perdre, et tout ce qui paraît nous menacer de ce malheur devient l'objet de notre aversion.

§ 264. Il n'y a qu'une seule passion, et la plus laide de toutes, c'est l'envie, que l'on ne sait sous quelle classe ranger. Faudrait-il admettre un cinquième désir dans l'âme humaine, celui de l'inhumanité, le désir du malheur des autres ; ou plutôt ne doit-on pas la placer dans la classe des passions qui tiennent à l'amour de soi ? Un désir vague et sourd de posséder tous les biens, d'être exclusivement heureux, croyant par-là l'être davantage, fait que l'on est affligé quand quelque autre est riche ou fortuné. — Après ces observations sur les passions en général, et leur classification, j'indiquerai en peu de mots la marche de deux des passions les plus fortes, et dont l'action est très-marquée sur l'économie animale : l'amour proprement dit, et l'amour divin. J'ai déjà rapporté dans d'autres ouvrages, et on trouvera dans celui-ci, plusieurs exemples de maux de nerfs dérivés de ces deux causes. Nous avons vu plus haut la marche des passions qui ne tiennent qu'aux sens ; l'amour divin nous en offre une purement morale ; et l'amour proprement dit nous présente ces deux passions réunies : il est passion morale et physique; il renferme *amour* pris dans le sens général de ce mot, et appétit; il tient aux besoins de l'âme et aux désirs voluptueux que lui fait éprouver l'état du corps ; car, que l'on ne s'y trompe point, ces deux principes existent certainement toujours dans ce sentiment; ôtez-en le désir physique, vous le réduisez à l'amitié : ou, s'il est trop fort pour que vous vouliez lui donner ce nom, vous en faites quelque chose qui se rapprochera de l'amour divin, une espèce d'idolâtrie, un sentiment plutôt imaginé que véritablement senti, cet amour platonique si vanté, et vraisemblablement si chimérique ; si vous en retranchez la partie morale, qui tient peut-être aux quatre classes des plaisirs de l'âme, ce n'est plus amour, c'est purement appétit sensuel. Mais quoique l'amour tienne à ces deux principes qui s'y trouvent constamment, ils n'y sont pas toujours également forts ; souvent l'un domine beaucoup sur l'autre : les différences entre les personnes aimées, les caractères, les goûts, les tempéraments des personnes aimantes, mettent à cet égard-là des variétés étonnantes ; les temps, les lieux, les situations augmentent ou diminuent d'un moment à l'autre la force de ces deux principes. N'est-il pas vraisemblable que l'amour dans lequel le principe moral domine est le plus fort, le plus durable, et que celui dans lequel le principe physique l'emporte est le plus violent, mais le plus fragile? Le premier tient à son objet par bien plus de nœuds que le second, il lui est bien plus difficile d'en trouver un autre qui le remplace ; on peut plaire par une multitude de moyens, et sans doute la personne qui plairait partout ne pourrait jamais être quittée ; toutes les avenues pour un autre attachement seraient fermées. Quand on ne plaît que par quelques-uns de ces moyens, d'autres peuvent plaire par des moyens différents ; ce nouvel intérêt peut devenir le plus fort, et le changement arrive parce qu'on ne pouvait pas l'éviter ; mais comment s'était formée cette passion ? Elle suit la marche que j'ai tracée plus haut en parlant des passions des sens, mais elle agit sur des principes infiniment plus sensibles; elle sera donc infiniment plus forte : suivons-la chez un homme, c'est ordinairement le sexe par lequel elle commence, et la marche est la même pour les deux sexes ; c'est de sa marche dont je m'occupe, elle doit être décrite, son tableau aurait dû être peint. On voit une personne pour la première fois; ce qu'on voit d'elle plaît, et procure une sensation agréable, des idées douces; on la retrouve le lendemain ; on est bien aise de la retrouver, parce qu'on se rappelle qu'on a eu du plaisir à la voir; on la voit avec plus d'attention, parce qu'on commence à la regarder avec intérêt; mieux vue, elle fait une impression plus vive; on regrette déjà de la quitter, on s'empresse à la retrouver le troisième jour ; ce n'est peut-être encore cependant que comme on s'empresserait à chercher tout autre

plaisir : mais bientôt tout ce qui avait d'abord plu chez elle plaît davantage; tout ce que l'on y trouve de nouveau plaît également; et par cette loi de la nature, que j'ai indiquée plus haut, qui veut qu'on aime tout ce qui nous procure des sensations flatteuses, on s'attache à cette femme avec une force qui dépend des choses aimables qu'on trouve chez elle, et de l'aptitude que l'on a à aimer; si elle réunit tout ce qui peut intéresser, les charmes de l'esprit, les qualités et les agréments du caractère, les grâces (1) de la figure, l'attachement qu'elle inspire doit être le plus fort possible, et d'autant plus fort que l'homme qu'elle s'attachera sera plus à même de sentir son prix à tous ses égards : presque tous sentent celui d'une jolie figure; celui des autres qualités échappe plus souvent, et c'est peut-être une peine pour bien des femmes de n'être aimées que pour une partie de leur valeur.

A mesure que l'attachement augmente, le désir de retrouver ce qu'on aime devient plus fort; il éteint tous les autres, il absorbe toutes les idées : on ne verrait plus qu'un objet si la raison ou les circonstances nécessaires, souvent plus fortes que la raison, ne rappelaient pas à d'autres; plus on le voit, plus on est heureux, et l'amour augmente avec le bonheur (2) : on n'a plus qu'un but, c'est de plaire, et plus qu'une occupation, c'est d'y travailler. Cette seule femme est tout pour l'homme qui l'aime; les soins mêmes que l'on se donne pour parvenir à l'intéresser rendent tous les jours l'attachement plus fort; l'imagination le fortifie encore, parce qu'elle ne présente jamais l'objet aimé que sous les formes les plus agréables; on s'applaudit de son sentiment, on en est flatté : c'est un plaisir, et ce plaisir devient un nouveau lien, que chaque jour resserre et que les succès même affermissent. Mais voilà peut-être déjà plus de détails qu'il n'en faudrait sur cet article, dans un ouvrage dont les passions ne sont point l'objet principal. On comprend, par cet exposé de la marche de cette passion, comment elle peut naître tout à coup avec une espèce de transport; comment elle peut être assez forte au bout de quelques jours, et disparaître bientôt après; comment une même femme peut être aimée par différents hommes, qui n'ont d'ailleurs aucun goût commun; enfin, on peut répondre à une multitude d'autres questions de cette espèce, la plupart très-futiles, presque toutes souvent agitées, et qui toutes se trouvent naturellement éclaircies, quand on en a saisi le principe.

Si l'amour proprement dit tient à toutes les classes des passions, l'amour divin est bien sûrement une passion purement morale. La plus grande admiration pour l'Être qui a tout arrangé, la plus grande reconnaissance pour l'Être à qui nous devons tout, ont naturellement dû inspirer le plus grand attachement à tout homme capable de sentir la beauté de l'univers et d'éprouver une juste reconnaissance. Cet attachement doit être extrême chez toute âme honnête, et il ne peut pas y avoir d'excès dans son degré; mais il peut être chargé d'erreurs dans ses principes et entraîner des suites funestes, si, se persuadant faussement que Dieu ne nous a faits que pour lui, et, ne se regardant que comme destinés à le chérir, en tant qu'il est la source du bien et du bon, on se livre entièrement à cet amour spéculatif; si, oubliant que la vraie façon de lui témoigner son respect et son attachement est de faire ce qui peut lui plaire, et que ce qui plaît à l'auteur de tout ordre, c'est que chaque être ait une vocation utile et la remplisse, on les néglige toutes, et on ne s'impose de devoir que celui de contempler Dieu et de le chérir dans une totale inaction (2),

(1) De Piles ne les a-t-il pas fort bien connues en les définissant : « Ce qui plaît et ce qui gagne le cœur sans passer par l'esprit. »

(2) Que l'on n'objecte point les très-fréquents exemples contraires; il n'y a sûrement aucune exception réelle à la règle; elle est dans les lois de la nature; mais ces exemples de passions heureuses et éteintes viennent, 1° de ce qu'on a confondu le désir avec l'attachement; 2° de ce qu'on appelle passion des semblants de passion qui se proposent un but, et cessent de feindre quand ils l'ont atteint; 3° de ce qu'à mesure que la connaissance d'un objet devient plus intime, on lui découvre souvent beaucoup de défauts, qui déplaisent et diminuent l'intérêt. On cesse d'être attaché non pas parce qu'on était heureux, mais parce que l'étroite liaison a amené à la parfaite connaissance, et la connaissance au détachement.

(1) C'est ressembler à un amant qui passerait toute sa vie à contempler de

on s'en occupe tout entier, heureux uniquement par lui, tout à lui, cette passion à laquelle tout rappelle, parce que tous les fils tiennent à l'anneau dont ils émanent, et que chaque jour offre de nouveaux sujets d'admiration et de reconnaissance, et augmente par-là même l'attachement; cette passion, dis-je, comme toutes les autres, détruit les forces, jette dans le marasme, dans la paralysie, dans tous les maux de nerfs; et même si la méditation est assez vive et assez continuelle pour ne laisser aucun repos au cerveau, elle l'use, elle l'altère, et elle en trouble assez les fonctions pour jeter dans cette folie dévote dont j'ai déjà parlé dans un autre ouvrage, et dont je reparlerai en traitant de la folie. Cette passion a la même marche que toutes les autres; un premier regard attentif sur *les ouvrages de la nature*, dont on a dit avec tant de vérité et de force, *qu'ils sont les pas de Dieu* (1), remplit de plaisir; une seconde vue donne plus de plaisir encore; la troisième fait naître l'attachement, et avec une âme plus capable d'admirer que de raisonner, un cœur sensible et des circonstances qui nous éloignent des objets qui pourraient distraire notre attention, on est bientôt livré à cet enthousiasme divin qui a eu souvent ses héros, mais qui malheureusement a eu aussi ses mimes, comme l'amour ordinaire, mais mimes d'autant plus vils que l'objet en est plus grand et plus sacré. Jouant la dévotion, et de cette vertu, la première de toutes, qui doit être celle de tous les gens honnêtes, de tous les pays, de tous les âges, de tous les états, de cette vertu, dis-je, ou plutôt de ce sentiment, faisant une profession, prenant le mot et laissant la chose, se consacrant tout entiers aux petites pratiques religieuses, ils font trop souvent de ce masque sacré ce que les valets de pied des princes font quelquefois de la livrée de leurs maîtres : ils s'en autorisent pour se livrer impunément à tous les désordres (2).

loin la maison de sa maîtresse, et, immobile dans son coin, ne lui donnerait d'autre marque de son amour, et n'emploierait d'autre moyen pour lui plaire que de soupirer profondément, et de dire de temps en temps : « Qu'elle est belle et combien je l'aime ! »

(1) M. de Voltaire, art. *Dieu*.

(2) La secte de ce qu'on appelle les *dévots*, qu'il faut bien distinguer de ceux qui ont la vraie dévotion, a les plus grands rapports avec la secte des pharisiens.

Tout détail ultérieur sur d'autres passions serait déplacé ici, d'autant plus que je serai obligé d'y revenir; mais il me reste à dire quelque chose de leur action sur le corps. — On peut d'abord établir, comme un principe démontré, que tant que l'âme reçoit des sensations et pense, elle a quelque action sur la machine, elle y entretient quelque mouvement; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à remarquer, 1° que quelqu'un qui pense long-temps et fortement se fatigue, s'use, s'échauffe : j'ai connu une femme dont les nerfs étaient très-délicats, qui, quand elle s'occupait quelques heures de suite d'un objet qui l'intéressait, sentait les forces de son corps s'affaiblir à mesure qu'elle pensait; 2° que quelqu'un qui donne trop de temps au sommeil tombe dans des maux qu'évite celui qui vit dans une totale inaction, mais en pensant et sans dormir. — Si une simple idée opère quelque changement sur le corps, il est bien naturel qu'une affection beaucoup plus vive opère plus fortement; quand l'impression est très-forte, la réaction est immense, et cette réaction paraît absolument involontaire. Essayons, non pas de l'expliquer, mais de nous en faire au moins une idée vague, et qui n'ait rien de choquant. Un homme sensible apprend une nouvelle, ou voit un événement qui lui donne la plus grande colère, toute sa machine en est absolument altérée : son pouls bat avec une vitesse et une force qui font sortir le sang par le nez, les yeux, les oreilles, et qui produiront un anévrisme; ses nerfs entrent en convulsion, et resteront tremblants toute sa vie; sa bile dérangée s'épanche, lui donne la jaunisse, et finit par le jeter dans une fièvre continue. Que s'est-il passé chez cet homme-là ? rien de violent dans ses sens. Qu'on lui ait appris l'événement à voix basse, qu'il l'ait lu lui-même ou qu'il l'ait vu, c'est la même chose : ce n'est point la partie physique de la sensation qui est forte dans ce cas, c'est la perception morale. Qu'en résulte-t-il ? douleur et irritation contre la cause de sa douleur, mais à un tel degré que l'âme troublée et agissant dans ce trouble sur le *sensorium*, sans penser à lui imprimer aucune action, sans savoir quelle action elle lui imprime, elle lui en donne

une très-forte, et cette action se communiquant à tous les nerfs, l'effet est prodigieux, souvent mortel (1). Il faut même faire attention que, dans ce cas-ci, en agissant sur tout le *sensorium*, il en résulte des mouvements qui sont bien la suite de l'action de l'âme, mais qui n'en sont pas moins absolument indépendants d'elle, et dont elle ne tient point les rênes en santé : elle est, dans ce cas-là, comme un artiste préposé à un instrument garni d'une multitude de touches différentes, dont il régirait le plus grand nombre, mais dont plusieurs seraient absolument hors de sa portée; toutes cependant aboutissent à un même cercle, et le mouvement imprimé à ce cercle peut les mettre toutes en jeu. Si l'artiste, dans un moment de folie, sans savoir ce qu'il fait, ébranle avec violence ce cercle, toute la machine est en mouvement; mais les sons qu'elle rend sont affreux, et la plupart de ses parties sont endommagées. J'ai pris l'exemple de l'aversion la plus forte (2), qui est la passion la plus active; il est aisé d'appliquer ce principe à toutes les autres, et l'on sentira qu'il est naturel que les passions occasionnées par le plaisir, et qui, comme je l'ai dit, mettent vraisemblablement le corps dans un état favorable à sa conservation, opèrent des mouvements qui lui sont favorables, et qu'au contraire celles qui sont pénibles produisent des effets défavorables; quelquefois même leur plus grand danger vient d'une cessation d'action. La vérité de toutes ces assertions sera prouvée dans un autre chapitre par les faits.

§ 265. Il faut faire ici deux remarques : la première, c'est que les passions, même les plus agréables, nuisent, ou quand elles occupent trop continuement, et cela par la raison indiquée dans le paragraphe précédent, ou quand leur impression est trop vive et produit un changement que l'organisation ne soutient pas sans être altérée : voilà pourquoi la grande joie tue comme le grand chagrin; la seconde, c'est que de l'origine et de la marche des passions on peut encore conclure que l'époque de leur plus grande force est celle de la vie où l'âme a acquis toutes les siennes : c'est à l'époque où l'on pense avec le plus d'énergie que l'on se passionne le plus fortement. Si, dans la jeunesse, la passion fait faire plus d'écarts et est plus bruyante, c'est que c'est l'âge du bruit et des écarts; mais l'époque où elle est le plus forte, c'est celle où il est le plus difficile de la déraciner, où elle trouve le plus de ressources, où elle emploie le plus de moyens, et ce n'est pas la première jeunesse; il serait même contradictoire que l'âge où la façon de voir et de juger n'est pas formée, et où elle change par-là même tous les jours, où ce qui nous avait plu un jour doit nous plaire moins quelque temps après, parce que nous le verrons autrement; il serait contradictoire, dis-je, que ce fût l'époque où les passions sont le plus fortes; mais ce doit être l'époque où elles sont le plus multipliées, parce que la nouveauté ajoute alors aux charmes de toutes les impressions agréables, et cet attrait se perd à mesure que l'on connaît plus toutes les impressions. On peut aussi juger qu'en général les passions doivent être plus fortes chez les hommes que chez les femmes; mais la multitude des affaires peuvent souvent ou les affaiblir ou leur donner l'air plus faibles, pendant que plus de loisir et moins de distraction chez les femmes font qu'elles se renforcent, ou au moins qu'elles paraissent plus fortes.

DU MOUVEMENT MUSCULAIRE.

§ 266. Tout muscle exerce son action en se raccourcissant, et l'on n'a point encore assigné les bornes de ce raccourcissement : les physiologistes qui avaient établi que le muscle ne pouvait se raccourcir que d'un tiers de sa longueur s'étaient évidemment trompés. Les expériences ont prouvé que les muscles creux pouvaient se resserrer au point d'oblitérer entièrement leurs cavités; le polype se raccourcit de onze douzièmes; et tous les médecins ont pu voir que, dans de violents spasmes, un muscle se réduit à une très-petite partie de sa longueur. — L'effet de la contraction du muscle dépend du degré de raccourcissement, de la forme du muscle, de ses attaches, des parties sur lesquelles il agit, de celles qui l'entourent, de l'augmentation d'action qu'il produit dans la circulation;

---

(1) On a appelé avec raison les passions, *la fièvre des esprits*. Boerh., *Prælect.*, t. VII, p. 163.

(2) C'est ainsi, je crois, que l'on peut envisager la colère, et c'est à ce titre qu'elle est passion : on pourrait peut-être aussi ne l'envisager, ainsi que le chagrin, que comme effet des passions.

mais tous ces objets, qui tiennent à la physiologie, seraient déplacés ici, et je ne m'occuperai pas non plus des différents systèmes imaginés depuis deux cents ans pour expliquer cette action (1) : je me bornerai à exposer la cause qui me paraît la seule vraie, et dans laquelle les nerfs jouent un rôle très-essentiel. Pour la découvrir, il faut se rappeler les expériences rapportées plus haut d'après MM. Haller et Zimmermann : elles ont prouvé que toute fibre musculaire que l'on irrite se raccourcit et rapproche ses extrémités : c'est cette propriété qu'on appelle *irritabilité*. Elle est inhérente à tous les muscles, mais elle est plus forte dans les uns que dans les autres : le cœur est celui dans lequel elle est le plus puissante; elle est toujours plus faible dans les muscles soumis à la volonté, et plus forte dans ceux qui sont chargés des mouvements involontaires, et tout muscle dans lequel elle existe encore n'attend qu'un stimulus pour se contracter. Elle dure quelque temps après la mort (2) : chez les animaux à sang chaud, presque aussi long-temps que les muscles conservent leur chaleur; dans les animaux à sang froid, on la trouve encore plusieurs heures après qu'ils sont refroidis; et cette force inhérente aux muscles avait été très-bien vue par M. Simpson, qui avait dit positivement que c'est dans la structure des muscles qu'il faut chercher la cause de leur contraction, que les stimulus ne font que déterminer (1).

Nous avons vu les effets de plusieurs stimulus étrangers; mais le plus puissant de tous, celui qui stimule tous les muscles, c'est le fluide nerveux : tous les muscles sont garnis de nerfs qui s'y divisent en leurs dernières fibrilles, et ces fibrilles n'ont qu'à répandre leur fluide pour que sur-le-champ le muscle se contracte, comme nous l'avons vu se contracter en le touchant avec le scalpel ou l'esprit de vitriol; si l'action des nerfs se soutient, l'irritant étant continuellement appliqué, la contraction qui en est l'effet dure; si l'action des nerfs cesse, la contraction finit jusqu'à ce que cette action recommence. En liant le nerf, il n'y a plus de contraction volontaire dans le muscle, puisque le stimulus des esprits animaux n'y peut plus arriver; mais l'irritabilité, ou la disposition à se contracter, subsiste, puisque l'application d'un stimulus étranger le fait contracter. Ces expériences, mille fois répétées, prouvent évidemment que l'irritabilité est inhérente au muscle et indépendante des nerfs; mais que l'afflux des esprits animaux est un stimulus dont l'âme se sert pour le contracter à son gré, pendant que d'autres stimulus opèrent des mouvements indépendants d'elle. Le sang stimule le cœur, les aliments et les boissons stimulent les intestins, la bile stimule ses propres couloirs, la vésicule, les intestins, les vaisseaux sanguins, si elle est repompée; les excréments stimulent le rectum, le fœtus stimule l'utérus : et ces stimulus sont tels que les mouve-

(1) Les Stahliens refusent tout moyen à l'âme pour mouvoir les muscles, et établissent qu'elle les meut immédiatement par sa volonté sans le secours des nerfs qui, comme les vaisseaux, n'ont, suivant eux, d'autre influence que celle de maintenir les muscles dans l'état de perfection dans lequel ils doivent être pour pouvoir exécuter les volontés de l'âme. Ce système est bien développé dans la dissertation intitulée : *Fibra motrix animata.* Præside. E. Camerario. Tubing., 1716. Un seul fait suffirait pour détruire entièrement tout ce système, c'est que la ligature ou la section du nerf détruisent sur-le-champ la contraction volontaire du muscle, quoiqu'il conserve toute son irritabilité, et qu'il se contracte aussi fortement par l'application des stimulus étrangers qu'il le faisait auparavant. Les nerfs sont donc le moyen par lequel l'âme meut les muscles.

(2) Dans un petit ouvrage imprimé en 1694, *la Guérison du cancer au sein*, par Houppeville, on trouve un exemple bien frappant de l'irritabilité, dont on n'a point tiré parti. On avait amputé la mamelle droite qui était monstrueuse, et on emporta *une partie large comme la main et épaisse comme un écu blanc de la chair du muscle pectoral* : cette chair remuait de temps en temps par un mouvement qui faisait retirer ses deux extrémités vers son centre; et quand on la piquait avec la pointe du bistouri, autant de fois elle remuait plus fortement, ce qui dura plus d'un quart d'heure. M. Albinus avait aussi vu qu'en irritant les différents muscles du col d'un coq d'Inde décapité, chaque muscle se contractait séparément. Ces observations ne sont-elles pas des démonstrations de la vérité de l'irritabilité antérieures à l'époque où l'on fixe proprement sa découverte?

(1) *Tentamina medica*, p. 12, 17, 102, 108, 110.

ments opérés en même temps par les nerfs, dans les mêmes muscles, peuvent bien en altérer l'effet, mais non pas le détruire. On doit même dire, pour être exact, que la volonté n'a point d'empire sur les mouvements purement vitaux ; et quand l'âme le dérange, c'est, comme je l'ai expliqué plus haut, dans le trouble des passions, lorsqu'elle produit ces mouvements violents dont elle ne prévoit pas même l'effet, et qui altère toute la machine ; car, quoique Lancisi ait dit que l'on pouvait à volonté animer le mouvement du sang (1), quoique M. Cheyne ait cité l'exemple du colonel Townsend, qui pouvait faire cesser ce mouvement (ce qu'il n'opérait vraisemblablement qu'en agissant sur les organes de la respiration, qui dépendent de la volonté, ou en s'occupant profondément de quelque idée triste qui peut conduire à la syncope, ou en se mettant dans l'attitude la plus tranquillisante et dans le plus grand repos), il est certain, je le répète, que l'âme ne régit point les mouvements vitaux ; et sans doute l'auteur de la nature n'a pas jugé à propos d'étendre jusque-là le pouvoir qu'il lui a donné sur la machine à laquelle il l'a préposée. Le vrai stimulus du cœur, c'est le sang, et Wepfer l'avait déjà dit dans ses Recherches sur le siége de l'apoplexie.

On a objecté que la ligature des vaisseaux qui vont au muscle empêchait aussi qu'on ne pût le contracter à volonté, et le rendait paralytique, et qu'ainsi les artères paraissaient partager avec les nerfs le principe de l'action musculaire; mais cette objection ne prouve rien, parce qu'elle porte sur une expérience mal présentée : la ligature rend sur-le-champ le muscle sourd aux efforts de la volonté, parce que le nerf est l'agent qui lui porte ses ordres ; ainsi, quoiqu'il pût les exécuter, il ne le fait plus, parce que le messager ne parvient pas jusqu'à lui. La ligature de l'artère ne le rend paralytique qu'au bout d'un certain temps, quelquefois de plusieurs heures, et cela parce que l'afflux continuel du sang était nécessaire à l'entretien du muscle dans son état naturel et sain ; quand cet afflux manque, son organisation s'altère, il perd ses propriétés et devient incapable de ses fonctions : l'action des nerfs arrive inutilement, il n'est plus organisé pour réagir, et il ne réagit plus, pas même contre les stimulus étrangers. Si quelquefois la ligature de l'artère a paralysé d'abord le muscle, c'est sans doute parce qu'en liant l'artère on avait lié quelque nerf.

(1) De vena azygos.

§ 267. Une autre observation très-importante, surtout relativement aux maux de nerfs, qu'il faut faire sur l'irritabilité, c'est qu'outre ces différences en plus ou en moins dans différents organes, différence qu'on pourrait appeler *de quantité*, il y en a une autre qu'on pourrait appeler *de qualité*, qui consiste en ce que les mêmes stimulus n'ont point la même aptitude à irriter tous les organes. Chaque organe, je l'ai déjà remarqué, a pour ainsi dire son stimulus qui lui est adapté, qui le stimule plus puissamment et mieux qu'un autre ; mais ce même stimulus, appliqué à d'autres organes, soit qu'il n'agisse que sur l'irritabilité, soit qu'il agisse aussi, comme cela est très-vraisemblable, sur la sensibilité, opérera de faux mouvements : ainsi, le sang, qui est le vrai stimulus du cœur, porté dans l'estomac, y produit des nausées et des défaillances. L'air n'affecte les poumons qu'agréablement et l'estomac en est angoissé ; ces aliments qui donnent du bien-être à l'estomac sont insoutenables à la trachée-artère, et la bile, nécessaire au mouvement des intestins, jette le poumon dans la plus forte irritation. Il paraît donc que la sensibilité et l'irritation ont non-seulement leurs degrés, mais aussi leur façon d'être, et que quelques variétés, dans l'une ou dans l'autre, ou dans ces deux propriétés, analogues à celle qui fait que les nerfs voient au fond de l'œil et entendent dans le labyrinthe, font que les nerfs, qui sont agréablement titillés par un peu de pain dans l'estomac, en sont convulsés, s'il touche la membrane interne de la trachée-artère. M. Whyt, qui a très-bien vu cette différence, a bien senti aussi toute la nécessité d'y faire attention dans la considération des maux de nerfs (1); il finit par une réflexion très-heureuse. N'est-ce point à cette cause, dit-il, qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi, dans certaines maladies, certaines parties sont affectées préférablement à d'autres, et pourquoi certains remèdes agissent sur certains organes plutôt que sur d'autres? S'il est per-

(1) Observations on the nature, etc. Of hysteries disorders, pages 112, 113, 120, 121, etc.

mis de placer ici une conjecture, j'ajouterai qu'il est vraisemblable que l'aptitude de certains organes à mieux ou à moins bien dissoudre certains stimulus ou à les altérer, doit contribuer à varier beaucoup leur action, et que cette seconde cause a beaucoup de part à cet effet.

§ 268. On demandera peut-être en quoi consiste l'irritabilité du muscle? On n'a point encore répondu à cette question ; mais on a vu cependant qu'elle paraît tenir à la partie glutineuse du muscle, et qu'elle varie suivant l'état de ce gluten. On voit aussi que, partout où il y aura des fibres musculaires, les nerfs pourront y étendre leur action, et y produire des contractions. — Outre les muscles proprement dits, on a démontré des fibres musculaires dans l'estomac, les intestins, la vessie, les uretères, les gros vaisseaux ; les médecins qui admettaient l'irritabilité, sans s'être assurés par les expériences où elle résidait, l'avaient placée partout où ils croyaient en avoir besoin, et avaient peut-être trop étendu son domaine ; ceux qui ne l'ont admise que là où l'expérience l'a démontrée, l'ont beaucoup plus resserrée : mais en général on doit remarquer, 1° que la fibre musculaire étant le plus grand agent de la machine animale, doit naturellement être fort répandue ; 2° que la couleur rouge sous laquelle elle nous frappe dans les grands muscles, et sous laquelle nous sommes si portés à la chercher, que quelquefois nous ne la croyons pas où elle est, parce qu'elle n'y a pas ce caractère, ne lui est point essentielle ; 3° qu'elle peut exister sans que les expériences puissent la découvrir, puisqu'elle peut être assez petite pour échapper à nos yeux, et pour que ses effets nous échappent également ; 4° que, quoique ces effets nous échappent, ils n'en ont pas moins des effets très-marqués dans l'économie animale, et qu'ainsi nous avons droit d'admettre des fibres musculaires, non pas aussi généralement qu'on l'a fait dans des organes où l'anatomie, la raison et l'analogie nous persuadent qu'il ne peut point y en avoir, mais oui bien dans plusieurs parties où l'anatomie et les expériences ne nous en font point voir, mais où l'analogie nous permet d'en soupçonner (1), et où les phénomènes de la santé, et surtout de la maladie, nous persuadent qu'il s'en trouve : j'avoue que je suis très-porté à en admettre dans tous les vaisseaux sanguins, jusqu'à leurs dernières ramifications (1) ; et c'est à cette action musculaire qu'il faut rapporter l'action des nerfs sur la circulation, action si forte, si fréquente et si bien démontrée, que j'en aurais fait une cinquième fonction des nerfs, si je ne la regardais pas comme l'effet de l'action des nerfs sur les fibres musculaires des vaisseaux, façon de l'envisager qui fait que j'ai dû en parler ici.

L'action des nerfs sur le cœur, que l'on doit regarder comme le premier des vaisseaux, est excessivement marquée, quoiqu'elle ne soit jamais volontaire ; cet organe est chez quelques personnes (2) l'organe sur lequel tous les mouvements de l'âme, qui ne sont opérés que par les nerfs, ont le plus d'influence ; la circulation en est absolument dérangée, mais ce n'est pas seulement sur le cœur, c'est sur les oreillettes, c'est sur les gros vaisseaux, qui sont si évidemment musculeux, que les nerfs agissent ; les fibres musculaires des gros vaisseaux paraissent diminuer à mesure que l'on s'éloigne du cœur, et deviennent bientôt invisibles : mais en existent-elles moins? C'est, comme je l'ai déjà dit, ce que je ne suppose pas. 1° Les fibres musculaires des gros vaisseaux n'ont point de bornes fixes ; dans différents sujets on les suit

---

(1) Est-il impossible que les fibres musculaires aient dans leurs dernières divisions une autre forme que celle que nous observons dans les derniers muscles que nous pouvons apercevoir? Est-il impossible que les irritants que nous pouvons leur appliquer soient assez forts pour détruire absolument leur texture? Si l'on veut penser à l'anatomie comparée, se représenter les dernières fibres musculaires d'un petit insecte, se rappeler que le génie, la patience, l'adresse de M. Lyonet, ont découvert quatre mille et quarante-un muscles bien distincts dans une même chenille (*Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule,* in-4°, 1762, p. 288 et 584), on ne sera pas surpris si je crois que le siége de la fibre musculaire doit être fort étendu.

(1) N'est-ce pas la même idée de M. Haller, l. x, sect. VIII, § 31, tom. IV, p. 507, quand il dit : *Nervorum potestatem,* etc.?

(2) Je dis chez quelques personnes, parce qu'il y en a chez lesquelles ces mouvements paraissent agir principalement sur le diaphragme et peu sur le cœur.

plus ou moins long-temps chez les uns que chez les autres; si elles se perdent pour nos yeux, ce n'est que parce qu'elles sont moins grosses et moins rouges, mais on ne voit aucune borne où la nature des vaisseaux paraisse changer; et comme leurs fonctions sont les mêmes partout, il est à présumer que leur composition est la même et qu'elle ne nous échappe que par sa petitesse, ou plutôt quelques parties sensibles, dans les gros vaisseaux, par la couleur, cessent de l'être par la décoloration. On a vu des muscles considérables dont l'existence était bien constatée par leur action, peu d'heures avant la mort, n'être point connaissables dans le cadavre, mais se confondre, par la décoloration et l'altération de leur forme, parmi le tissu cellulaire; il est donc très-possible qu'il existe des fibres musculaires invisibles pour nous en tout temps. 2° L'action des nerfs sur d'autres vaisseaux que les plus considérables, est une vérité démontrée par les faits, admise par tous les physiologistes. M. Haller en avait fait le sujet d'une très-belle dissertation (1), dans laquelle il l'établit par les faits, et il l'expliquait par la constriction des cordons qui forment les plexus nerveux qui entourent les troncs de plusieurs artères considérables (2), et auxquels il attribuait l'action d'un lacs, qui, en se serrant, serre le corps qu'il entoure (1), et ce système ingénieux et plausible était déjà adopté par presque tous les physiologistes, quand l'auteur lui-même, convaincu, par de nouvelles observations, que cette constriction des cordons nerveux n'avait jamais lieu (2), se hâta de le détruire; mais les faits qu'il expliquait subsistent; leur dépendance des nerfs reste démontrée (3); on peut les expliquer très-bien en laissant une action musculaire aux vaisseaux, et il est peut-être plus dans les voies de la nature de se servir de ce moyen commun, démontré simple, qui lui sert à cet usage dans une partie de ces mêmes vaisseaux, que de supposer un autre moyen d'action des nerfs sur les parties non musculaires des membranes des petits vaisseaux : s'il est démontré que l'action des nerfs s'étend sur les petits vaisseaux, comme sur les plus grands, il est à présumer que c'est par le même moyen, à l'aide des fibres muscu-

(1) *De nervorum in arterias imperio*, respondente Beckelmann. Gœtting, 1774, et *Opuscul.*, t. I, p. 513, dans laquelle il ne fait que développer ce qu'il avait dit de ce système, deux ans auparavant, dans ses notes sur les préleçons de M. Boerhaave, t. III, p. 616, t. IV, p. 449. C'est Willis qui l'avait proposé le premier; Vieussens l'avait adopté, p. 197; et M. Duverney, dont les écrits ont été composés cinquante ans avant ceux de M. Haller, mais publiés long-temps après, le réfute par de très-fortes raisons, et donne en même temps d'excellentes réflexions sur les réseaux nerveux autour des artères. *OEuvres anatom.*, t. I, p. 83. Valsalva, non content de l'anneau nerveux que Willis avait aussi établi autour du nerf optique, y avait supposé un anneau musculaire, que M. Morgagni n'a pas pu voir; mais il trouve cependant qu'il serait plus aisé de comprendre la contraction d'un anneau musculaire, que celle d'un anneau nervin. Epist. 18, § 1, et 16, § 23.

(2) La méningienne, la temporale, la carotide interne, la thyroïde, la sous-clavière, la cœliaque, la mésentérique, la mésocolique, la splénique, la rénale, etc.

(1) « In nervorum minutioribus sectionibus non potuimus non videre multis locis eorum funiculos arterias amplecti, mediasque continere; et cum plusculis locis hujusmodi nerveas ansas videremus, facile certe erat suspicatu adstrictos ipsos medias arterias posse coercere, aut laxare laxatos. » Ib., § 2 et 3.

(2) Dissertation sur les parties irritables et sensibles.

(3) « Quæ ab animi affectibus in corporibus succedunt mutationes in motu sanguinis, in secretionibus, non patiuntur nos dubitare de nervorum in arterias imperio. » Ib., § 7. Ne pourrait-on point penser que ces plexus nerveux, qui entourent les artères dont M. Camper lui-même avoue qu'il ignore l'usage, ne sont pas faits pour elles; mais que la nature se sert des artères pour donner un point d'appui aux plexus nécessaires à d'autres usages, et qu'ils se forment autour des artères, parce qu'ils s'y forment dans moins d'espace et avec moins de gêne? M. Molinelli a vu que le nerf privé de l'appui de l'artère grossit considérablement, que le tissu cellulaire s'étend, qu'il écarte les fibres nerveuses (Supplément à la chirurgie d'Heister, t. I, p. 113), ce qui doit nécessairement produire du dérangement dans ses fonctions. La nature, pour étayer tout à la fois tous les rameaux d'un plexus, a-t-elle pris le parti de les appuyer sur une artère? M. Duverney assigne d'autres raisons qui paraissent fort plausibles.

laires. Je regarde donc comme vrai que les nerfs peuvent agir sur les petits vaisseaux sanguins, à l'aide des fibres musculaires, et que réciproquement le sang contenu dans les vaisseaux peut agir sur les nerfs : voilà sans doute pourquoi M. Haller, qui s'est occupé avec tant de succès de l'histoire des vaisseaux, a toujours vu que les membranes des artères avaient beaucoup de nerfs à proportion de leur volume (1), et ce double principe me servira, dans la partie pratique de cet ouvrage, à expliquer plusieurs faits qui sans cela seraient peu explicables. Mais il faut bien faire attention que ces changements que les nerfs opèrent sur la circulation sont de deux espèces, ou universels, ou particuliers : quand tout le corps tremble, ou entre en convulsion par la frayeur, quand la vitesse du pouls est doublée dans la colère, alors le cerveau tout entier est intéressé, l'action de tous les nerfs est déployée; mais, dans beaucoup de circonstances, la généralité des nerfs ne paraît point souffrir, l'action du cerveau n'est point changée ; il n'y a que quelques rameaux de nerfs qui aient agi sur quelques branches artérielles, et agi à l'aide de leurs fibres musculaires. On doit donc accorder à tous les vaisseaux l'irritabilité et la sensibilité, et il faut en même temps faire attention à une vérité que l'on n'aurait pas prévue, mais que les expériences ont démontrée : c'est que les stimulus qui agissent le plus sur l'irritabilité ne sont pas ceux qui agissent le plus sur la sensibilité, ou que l'action des stimulus n'est point la même pour les muscles et pour les nerfs; il paraît, au contraire, que les causes qui irritent le moins l'irritabilité sont celles qui irritent le plus la sensibilité. L'air réveille bien mieux l'action du cœur que les acides les plus forts ; l'électricité, qui stimule puissamment les muscles, ne produit point une douleur proportionnée. Il y a des stimulus, tels que l'ellébore, qui donnent des convulsions, tandis que d'autres, beaucoup plus âcres, et dont l'application est beaucoup plus douloureuse, n'en produisent point. Les femmes hystériques peuvent éprouver les plus violentes convulsions sans aucune douleur, et les muscles de l'animal mis à nu se contractent et palpitent, sans qu'il en ait le sentiment, pendant que souvent le cancer, le calcul, les autres causes les plus douloureuses n'occasionnent aucun mouvement; enfin on voit quelquefois les muscles paralysés souffrir de grandes douleurs (1); et, en réfléchissant sur cette matière, on sentira aisément que, si les mêmes causes qui stimulent les nerfs avaient déterminé le mouvement dans les muscles, presque toutes nos sensations auraient été continuellement accompagnées de mouvements qui n'auraient pas dépendu de nous, qui auraient été un obstacle aux mouvements volontaires, qui auraient troublé toute notre vie ; et réciproquement, si ce qui peut irriter les muscles avait irrité les nerfs, les mouvements vitaux et ceux des mouvements naturels qui dépendent de l'irritation des humeurs sur certains muscles, ces mouvements dont j'ai parlé plus haut, les mouvements du cœur, celui des intestins, de l'anus, de la vésicule, de la vessie, des canaux excrétoires des glandes, auraient été accompagnés d'un sentiment de douleur continuel qui aurait rendu notre vie amère, et qui aurait même troublé toutes ces fonctions, parce que, partout où il y a irritation nerveuse, il se fait un afflux d'humeurs, ou il se produit un spasme, et que l'une ou l'autre de ces causes, quelque opposées qu'elles soient, troublent les fonctions de l'organe sur lequel elles agissent ; enfin, quand ce sentiment n'aurait pas été une douleur, qu'il n'aurait été qu'une sensation, il eût été également fâcheux, puisqu'une sensation continuelle aurait eu plusieurs inconvénients : 1° elle nous aurait bientôt épuisé, en nous ôtant tout repos ; 2° elle nous aurait rendus incapables d'apercevoir nettement les sensations étrangères qui nous sont si nécessaires, puisqu'elles nous instruisent de l'action des corps étrangers sur nous; 3° nous n'aurions pas eu une seule sensation, mais plusieurs, ce qui nous aurait jetés dans un état de trouble continuel; 4° nos facultés pensantes, qui ne se développent parfaitement que quand nous

(1) Nervi certe in membranas arteriarum plusculi pro partis exiguitate abeunt. Ibid., 9.

(1) Haller, *Element phys.*. liv. II, sect. II, § 10, t. IV, p. 460. Tous ces faits, et une multitude d'autres analogues, prouvent évidemment la distinction réelle entre l'irritabilité et la sensibilité; il n'y a que la prévention la plus opiniâtre qui puisse persister à vouloir les confondre.

n'éprouvons presqu'aucune sensation, ne se seraient jamais bien développées; nous aurions été des êtres bornés à apercevoir nous-mêmes, d'une façon confuse, le jeu de nos organes. On voit par là l'erreur, et elle a été assez générale, de tous les physiologistes qui ont cru que si nous n'apercevions pas le mouvement de notre cœur, c'est parce que l'habitude faisait que nous n'y donnions plus d'attention. La vraie raison, c'est que nous n'avons jamais dû le sentir, et que si nous avions dû le sentir, nous ne serions pas ce que nous sommes. Quand nous l'apercevons, c'est qu'il y a autre chose que le mouvement ordinaire, ou plutôt c'est que ce mouvement, augmenté ou dérangé, produit des effets qui entraînent une sensation, et cet effet rentre dans le plan de la puissance créatrice, qui a voulu que les sensations pénibles produites par le dérangement des fonctions fixassent notre attention sur ce dérangement, et nous portassent à en chercher les causes pour pouvoir y remédier.

§ 269. Avant que de quitter cette matière, je dois ajouter que, quoique l'irritabilité soit une propriété du muscle, indépendante du nerf, puisqu'il la conserve après que le nerf est coupé, et que, quoique le nerf ne soit, par rapport au muscle, que le vecteur du stimulus qui doit le faire contracter, il est cependant vraisemblable que le nerf entre dans la composition d'un muscle complètement organisé; qu'habituellement il y exerce une petite action par l'efflux continu, mais imperceptible, du fluide nerveux, dû à son mouvement progressif; que cette action est nécessaire à l'état de perfection du muscle; qu'aussi long-temps qu'il en jouit, il est plus propre à toutes ses fonctions; que son irritabilité même en est en meilleur état; et nous voyons en effet dans les parties paralysées, qu'indépendamment de l'inaptitude au mouvement, ce muscle souffre de la perte de ses nerfs comme nous avons vu qu'il souffrait de la perte de ses vaisseaux, mais beaucoup plus tard : l'abord du sang, celui des esprits animaux ne sont point le muscle, ne sont point son irritabilité, mais sont nécessaires, du plus au moins, à son bon état qui ne peut pas se détruire sans que ses fonctions en souffrent; l'un lui apporte la substance qui doit le nourrir et le réparer; les autres aident cette nutrition et cette réparation. Ce n'est point la sève qui forme l'irritabilité de la sensitive; mais si elle manque, l'organisation s'altère et l'irritabilité se perd.

On voit, par tout ce que je viens de dire, combien la sensibilité et l'irritabilité diffèrent, combien il est important de ne pas les confondre, et combien on doit être en garde contre l'erreur, encore trop commune, de les prendre souvent l'une pour l'autre; pour la prévenir, je vais rappeler sommairement leurs différences : 1° les nerfs ne sont point irritables, aucun stimulus ne les force à se raccourcir; 2° le muscle conserve toute son irritabilité quand on a coupé le nerf qui s'y distribue; 3° la sensibilité est un changement qu'éprouve l'ame en suite d'un changement dans le corps, qui lui est transmis par les nerfs; l'irritabilité est un raccourcissement du muscle que l'ame ne sent pas. Qui est-ce en effet qui a jamais éprouvé une sensation en santé par la contraction de ses muscles, et dans les animaux quand on a coupé le nerf? On peut mettre en jeu l'irritabilité musculaire par tous les stimulus les plus âcres, sans que l'ame le sente : elle a lieu dans les animaux qui n'ont point de cerveau. 4° La sensibilité finit avec la vie, quelquefois avant; l'irritabilité dure après la mort, peut subsister dans le muscle séparé du corps, et ne cesse totalement que quand l'organisation est altérée; on peut même croire que si les dérangements qui surviennent dans cette organisation étaient fort simples, et de nature à pouvoir être rétablis après un long terme, par quelques secours simples, l'irritabilité et la vie pourraient se rétablir très-long-temps après avoir cessé. Si, dans quelques animalcules, la privation de l'humidité nécessaire à l'irritabilité n'occasionne aucune altération essentielle, cette humidité, rendue au bout d'un très-long terme, rendra la vie, parce qu'il n'est arrivé de changement que la sécheresse; mais, dans les grands animaux, il survient beaucoup d'altérations totalement irréparables au bout d'un certain temps, et l'irritabilité ne se rétablit pas, parce que son organe est détruit : c'est la durée de l'irritabilité qui fait la ténacité de la vie. 5° Les stimulus de ces propriétés sont absolument différents; 6° elles ne sont point dans la même proportion. Le cœur, qui est le plus irritable des muscles, n'a qu'une sensibilité très-médiocre — N'est-ce pas un principe semblable à l'irritabilité qui fait que certaines plantes périssent dès que le cours de la sève se trouve suspendu pendant un temps très-court, et que d'au-

tres conservent une aptitude à être revivifiées par la simple humectation, lors même qu'elles paraissent absolument sèches?

Je passe actuellement à la troisième fonction des nerfs, celle d'aider à la nutrition.

DE LA NUTRITION.

§ 270. La nutrition, cette fonction importante à laquelle l'animal doit son accroissement et sa conservation, a deux parties, l'assimilation et l'application ; il faut que les aliments que nous prenons commencent par s'animaliser, et par s'animaliser conformément à chacun des individus qui en fait usage ; le gramen ne s'animalise pas dans le cheval comme dans le bœuf, ni le pain dans l'homme comme dans le chien (1). Après avoir pris ce caractère de ressemblance avec les humeurs de l'animal auquel ils sont destinés, ils deviennent partie de cet animal, et c'est cette seconde partie de la nutrition que l'on appelle proprement nutrition ; la première est presque entièrement ce qu'on appelle digestion. Je ne dois point entrer dans les détails de ces deux belles opérations de la nature, il me suffit de faire voir que les nerfs y ont beaucoup de part, et qu'ils y concourent dans plusieurs endroits, et vraisemblablement de plusieurs façons.

§ 271. L'estomac est l'organe qui a le plus de part à la digestion, que l'on doit regarder comme la première opération de la nutrition ; et la quantité de nerfs qui se distribuent dans ce viscère suffirait pour prouver que les nerfs sont très-nécessaires à cette fonction. On en retrouve aussi beaucoup dans les intestins, quoique moins que dans l'estomac ; et comme ce qui s'exerce à l'ordinaire d'action musculaire dans ces parties est principalement dû au stimulus des aliments ou des humeurs qui y affluent, qu'elle est à l'ordinaire indépendante du stimulus des nerfs, on voit évidemment que c'est pour un autre usage que celui de l'action musculaire qu'il s'y trouve une si grande quantité de nerfs ; si l'estomac en a plus que le diaphragme, c'est sans doute pour que les esprits animaux y agissent comme

(1) On voit que, parlant ici de la nutrition en général, je n'envisagerai comme aliments que les végétaux, et alors cette proposition : *Il faut que les aliments commencent par s'animaliser*, est généralement vraie ; mais, pour les animaux carnassiers qui vivent de nourritures animales, cette première partie de la nutrition est en partie faite ; les aliments tirés des animaux sont déjà animalisés en général, mais ils ne sont pas animalisés pour tel ou tel animal, et les particules de la chair d'un mouton ne peuvent devenir partie du loup qui le dévore qu'après avoir subi de nouvelles métamorphoses, beaucoup moindres, il est vrai, que celles qu'auraient subies les aliments dont il s'est nourri, si le loup les eût pris immédiatement, puisque le mouton a déjà fait une grande partie de l'ouvrage ; mais les métamorphoses qui restent à faire sont cependant assez considérables encore pour exiger de bons organes. Si l'on voulait traiter la nutrition d'une manière complète, il faudrait commencer à l'envisager dans les végétaux, qui paraissent être l'agent dont la nature s'est servie pour adapter à la nature des animaux des particules minérales qui par elles-mêmes y étaient ineptes, et pour lui réadapter d'autres particules qui, après avoir servi à cet usage, en étaient devenues incapables ; peut-être que certains animaux ne sont destinés qu'à faire cette préparation pour d'autres ; peut-être que la terre est le seul nutritif, moyennant qu'elle soit alliée à une certaine portion d'eau, d'air et de feu ; mais peu d'animaux savent se nourrir immédiatement de terre brute ; la fonction des plantes est de la préparer pour un très-grand nombre ; quelques-uns de ceux-ci la préparent pour d'autres : la terre ne peut nourrir la fourmi qu'elle n'ait été grain, et le grain ne peut nourrir le fourmillon qu'il n'ait été fourmi. Ces mêmes végétaux ont la faculté de redonner aux particules putrides et incapables de nourrir plus long-temps une altération qui les rend de nouveau propres à cette importante fonction ; peut-être que quelques animaux ont une vertu semblable. Une suite d'observations sur la nutrition des plantes et sur celle des petits animaux répandrait le plus grand jour sur ces conjectures et sur l'histoire de la nutrition ; et elle démontrerait peut-être aux plus incrédules que les *molécules organiques vivantes* sont un être de raison, et que c'est l'organisation des plantes qui est le secret que la nature emploie pour adapter et réadapter toutes les molécules élémentaires à l'usage des êtres vivants. La corruption sépare les éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu ; l'assemblage qui en était composé meurt ; les végétaux le réintègrent, il revient à la vie.

fluide autant que comme stimulus, et que si on se rappelle les expériences rapportées plus haut sur les ligatures des nerfs de l'estomac qui ont occasionné la pourriture de tout ce qui y était renfermé, on comprendra aisément combien l'action des nerfs est importante à cette fonction; on ne peut pas, il est vrai, espérer de démontrer en quoi elle consiste, mais on peut conjecturer avec assez de vraisemblance qu'elle sert de trois façons : 1° en se mêlant aux aliments, et à ce titre, on pourrait placer les esprits animaux parmi les liqueurs digestives; 2° en favorisant l'action musculaire; 3° en aidant les sécrétions qui se font dans cet organe.

§ 272. Le mélange des esprits animaux aux sucs digestifs est présumé, d'après cette quantité de nerfs qui s'épanouissent dans l'estomac, et qui le rendent si sensible. Il ne faut pas penser qu'ils s'y épanchent tout-à-coup au gré de la volonté comme dans le muscle; j'ai déjà dit que la volonté ne leur commandait point; mais, par une suite de ce mouvement progressif que l'on ne peut pas refuser de reconnaître dans tous les nerfs, et qui ici est aidé par le mouvement continuel propre à l'estomac, par celui que lui imprime continuellement le diaphragme; par l'irritation douce, mais continuée, que les aliments y produisent; c'est cette titillation qui fait que les extrémités des nerfs se vident avec plus de facilité, et l'effet de ce mélange est peut-être : 1° d'aider à stimuler un peu mieux les fibres musculaires, dont ils sont le stimulus le plus efficace ; 2° de donner aux aliments par leur mélange un commencement de cette animalisation, ou générale, ou particulière, qui leur est si nécessaire ; et je vois que cette dernière idée a vraisemblablement été celle de M. Boerhaave, puisqu'on la trouve dans ses préleçons (1), et qu'elle est répétée et détaillée dans les commentaires sur les instituts, par Haymann, qui a été un de ses derniers auditeurs. Un des usages des nerfs de l'estomac, dit-il, c'est que le fluide nerveux, la plus animalisée de nos humeurs, donne ce caractère aux aliments (2); et, dans un autre endroit, il établit que les nerfs en assez grand nombre, qui vont au pancréas, partie qui n'est point musculaire et peu sentante, sont destinés sans doute à donner au suc pancréatique ce caractère d'humeur humaine qu'il portera au chyle (1). Si l'on fait attention à ce que j'ai dit plus haut de l'effet de l'action habituelle des nerfs sur les muscles, on sentira aisément que dans un viscère aussi musculeux que l'estomac, si les nerfs manquent ou sont dérangés, les fonctions doivent beaucoup souffrir; ainsi, à ce second titre, l'influence des nerfs sur la digestion doit être très considérable ; et il faut rappeler ici une observation importante de Vieussens, c'est que, comme le nombre des ramifications de la huitième paire et de l'intercostale varient beaucoup, il y a des personnes chez qui tous les organes auxquels elles se distribuent en ont plus que d'autres, ce qui doit faire une grande différence dans leur force, et par là même dans la régularité et la constance de leurs fonctions (2). — Comme la digestion dépend en grande partie des humeurs gastriques qui y abordent, et que, de quelque façon que s'en fasse la sécrétion, soit par la simple exhalation des vaisseaux artériels, soit par le moyen des glandes, les nerfs ont beaucoup d'influence sur cette sécrétion, leur lésion influera sur la nutrition à ce troisième titre. — On comprend par tout ce que je viens de dire, pourquoi, si les nerfs sont paralysés, les digestions ne se font plus ; pourquoi le chagrin et les fortes contentions de l'âme, qui diminuent l'action des nerfs, nuisent si fort à la digestion ; pourquoi dans le temps de la digestion ; qui emploie beaucoup d'esprits animaux, il est bon de ne point s'appliquer et de ne pas s'exercer fortement, quelquefois même il est inutile de dormir; quoique dans d'autres cas, et surtout pour les personnes qui ont beaucoup de sang, ce soit une pratique dangereuse ; enfin on comprend comment l'action de l'estomac sur les aliments étant si fort affaiblie par la ligature du nerf, les aliments, au lieu d'y subir les changements que cette action lui imprime, et qui est si différente de la putréfaction, n'ont dû que s'y pourrir,

(1) T. I, p. 306.
(2) § 86, n. 4, t. III, p. 269

(1) « Non incredibile est spiritum nervosum dictum *succo pancreatico* imprimere characterem humanum; qua de causa facultate aliena in inquilina immutandi præditi esse observantur. » Ibid., § 100, t. III, p. 497. Silvius, mort professeur à Leyde, en 1669, avait déjà donné pour cinquième usage aux esprits animaux, d'opérer plusieurs changements dans les liqueurs auxquelles ils se mêlent. Silvii *Oper. omnia.*
(2) Liv. III, p. 180.

comme dans un endroit fort chaud et fort humide. — Si la putréfaction est plus considérable dans les plaies après la ligature du nerf, c'est sans doute encore par la même raison; ces fluides épanchés dans un lieu chaud et humide, qui n'éprouvent plus l'action des nerfs, sont plus tôt déterminés à la putréfaction ; peut-être aussi que cette plus grande quantité de pus vient de ce que, l'action des vaisseaux absorbants étant affaiblie, ils ont moins repompé de liquide.

§ 273. Tout ce que j'ai dit de l'estomac est vrai des intestins, et l'est aussi des vaisseaux chyleux et sanguins, dans lesquels le chyle passe au sortir des intestins ; partout il trouve des nerfs, partout ces nerfs aident à l'action des vaisseaux; et comme c'est en grande partie à cette action qu'il faut attribuer la dernière partie de la nutrition, la parfaite assimilation et l'application, il est aisé de comprendre comment cette partie souffre par l'affaiblissement de l'action des nerfs. Une seconde cause d'affaiblissement ou de diminution d'action dans ces vaisseaux, c'est que les nerfs n'y versent plus cette petite portion d'esprits animaux qui s'exhale partout où les nerfs s'ouvrent, et qui rend les humeurs plus irritantes, en même temps que, les animalisant davantage de l'animalité individuelle, elle les rend plus propres à être appliquées. Enfin la cessation de l'exercice musculaire qui cesse avec l'action des nerfs, et qui est un des grands agents de la nutrition, est une cause d'atrophie dans les membres paralysés (1). Voilà sans doute pourquoi, partout où les nerfs sont lésés, la nutrition manque, les muscles se flétrissent, les parties s'atrophient et enfin se dessèchent, comme on le verra dans la partie pratique de cet ouvrage : aussi M. Monro a déjà très-bien dit que la paralysie et l'atrophie, qui ordinairement s'accompagnent réciproquement, prouvent que la nutrition, le sentiment et le mouvement dépendent ordinairement de la même cause (1), et je suis persuadé que c'est pour n'avoir pas vu que l'atrophie dépend ordinairement de la lésion des nerfs que les médecins ont si rarement réussi à la guérir quand elle est parvenue à un certain point. Si la nutrition est plus prompte dans l'enfant, une des raisons, car il y en a plusieurs, c'est que les nerfs sont plus considérables à cet âge, proportion gardée ; et, à mesure que cette proportion diminue, la promptitude de la nutrition s'arrête. Mais peut-on dire que les esprits animaux soient le suc alimentaire qui opère la réparation des parties perdues? Cette idée adoptée par plusieurs physiologistes est absolument erronée, comme on l'a très-bien démontré (2); ce n'est pas un fluide aussi subtil, qui est le dernier travail de la machine humaine, qui sert à en réparer les parties; la nutrition s'opère par des parties beaucoup plus visqueuses et moins élaborées (3) ; ainsi les esprits animaux servent à la nutrition comme agents, et non point comme matière; s'ils rentrent dans la composition des parties, ils n'en sont qu'une bien petite portion, mais qui, sans doute, doit

---

(1) C'est à ce défaut d'action sur les vaisseaux qu'il faut attribuer la diminution considérable de chaleur que l'on remarque presque toujours sur les membres paralytiques, et même l'affaiblissement sensible du pouls dans les artères. Dans les animaux à sang froid, chez lesquels l'irritabilité est beaucoup plus forte et l'action des nerfs moins importante, cet affaiblissement dans l'action des vaisseaux, par la lésion des nerfs, est beaucoup moins sensible. M. Monro le fils, ayant fait une suite d'expériences très-ingénieuses pour observer la différente façon d'agir des remèdes sur les nerfs ou sur les vaisseaux, a vu qu'en coupant les nerfs qui vont aux jambes de derrière d'une grenouille, on lui faisait perdre sur-le-champ le mouvement et la sensibilité, mais que l'action des vaisseaux se soutenait sans affaiblissement pendant plusieurs mois. *Essais and observ. physical and litterary*, t. III, p. 296; ce qui n'arriverait sûrement pas chez un animal à sang chaud.

(1) *On nerves*, § 65, etc.

(2) *Élém. physiol.*, liv. x, sect. VIII, § 30, t. IV, p. 404. On voit dans une note de M. Haller qu'une savante Italienne, Olive Sambuco, avait écrit un ouvrage dans lequel elle présentait l'homme comme un arbre qui avait ses racines dans le cerveau, d'où il tirait ses sucs nourriciers.

(3) C'est sans doute pout remédier à cette difficulté, que Vieussens, liv. I, ch. XV et XVIII, avait composé le suc nerveux de deux parties : l'une, plus épaisse, qui était une sérosité dépouillée, et qu'il appelait suc nerveux nourricier; l'autre, sèche, invisible, éthérée, engagée dans la première, et qu'il appelle les vrais esprits animaux.

contribuer à leur donner beaucoup de force. M. Haller pense que c'est par cette raison que les muscles fort exercés deviennent plus forts (1). Cette idée ingénieuse est vraisemblable ; mais cette cause n'est pas la seule, et l'adunation plus forte des molécules, suite nécessaire de la pression qui a toujours lieu dans la contraction, est sûrement bien plus efficace. Il est vraisemblable que l'action des nerfs sur les muscles ne se borne pas aux effets que je viens d'indiquer, et quand on s'occupe attentivement des phénomènes qu'offre l'animal sain, et surtout de ceux que l'on observe dans les maladies, il est impossible de se refuser à penser qu'une multitude de maladies aiguës, fiévreuses, douloureuses, ne dépendent que de l'action des nerfs sur les fibres musculaires, soit dans les muscles proprement dits, soit dans les vaisseaux, affaiblie, augmentée, ou variée ; et, quoique l'examen de cette influence ne fût pas absolument étranger ici, cependant, comme ses effets produisent des maladies qui ont des caractères fort différents de celles que l'on est en usage d'appeler maux de nerfs, cette recherche doit être renvoyée ou à la pathologie générale, ou à la pathologie de chacune de ces maladies. Je passe à la dernière fonction des nerfs, qui est de concourir aux sécrétions.

DES SÉCRÉTIONS.

§ 274. Le mécanisme encore trop obscur des sécrétions n'est point du ressort de cet ouvrage, mais je dois prouver l'influence des nerfs sur cette importante fonction ; cette influence est la source d'une multitude de phénomènes dans les maux de nerfs, qui seraient absolument inintelligibles, si on ne la connaissait pas, et j'ai vu plusieurs exemples d'erreurs funestes dans le traitement, qui ne venaient que de ce qu'on l'avait méconnue. Je n'entends pas ici par sécrétion seulement l'office des glandes, mais aussi cette séparation, la plus abondante de toutes, qui se fait par la peau, connue sous le nom de transpiration cutanée, et qui se fait assurément sans aucun appareil glanduleux ; l'action des nerfs sur cette évacuation est évidente, puisque l'on a remarqué, à différentes reprises, qu'une violente affection de l'âme pouvait l'arrêter tout-à-coup ; la peau, de douce et moite, devient tout-à-coup sèche, rude, et le spasme fermant cette issue aux sérosités, il s'en fait tout-à-coup un reflux sur les reins, dont les couloirs aussi resserrés, mais moins complétement, ne laissent passer que la partie la plus aqueuse ; j'ai même vu que presque généralement chez les personnes sujettes aux maux de nerfs, cette évacuation se fait mal, et leur peau est presque habituellement plus sèche qu'elle ne devrait l'être. Ce n'est point sur les glandes que les nerfs agissent dans ce cas, mais c'est sur les petites artères exhalantes ; et cette action, comme je l'ai déjà dit, s'opère vraisemblablement par la constriction des fibres musculaires que l'on a droit d'y supposer, comme la joie et le plaisir augmentent sans doute la transpiration, en augmentant l'action des vaisseaux.

Mais l'action des passions serre également les couloirs proprement glanduleux ; on n'en voit que trop d'exemples après le chagrin ou la frayeur qui arrêtent quelquefois sur-le-champ le flux de la bile et procurent la jaunisse ; et en général l'influence des nerfs sur les couloirs et sur les glandes peut occasionner un grand nombre d'obstructions. — Le spasme serre quelquefois pendant plusieurs jours totalement les reins, et il ne se sépare pas une goutte d'urine. M. Van Swieten a vu un squirrhe au sein être la suite immédiate d'une frayeur subite, et cet effet ne pouvait être produit que par le spasme des glandes. On voit donc évidemment par tous ces faits que les nerfs ont une action sur les glandes ; mais quelle est la cause de cette action ? c'est ce qu'on ne pourra vraisemblablement jamais décider ; n'est-ce qu'en agissant sur les vaisseaux qui vont à la glande et fournissent à la sécrétion ; ou est-ce en agissant sur les parties mêmes qui sont propres à la glande, et dont la nature n'est pas encore parfaitement connue ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans paraître musculaire à l'œil, elle a son irritabilité particulière, et que cette irritabilité est excitable par l'action des nerfs. M. Haller, qui a été si attentif à ne pas trop étendre le domaine de l'irritabilité, affirme positivement celle des glandes (1), et la prouve par un grand

(1) *Supplément à l'Encyclopédie*, art. *Muscle*. Vieussens avait-il eu une idée semblable, en disant que les nerfs agissent en augmentant l'élasticité du muscle qui se contracte?

(1) « Etsi mechanica cultelli aut acûs

nombre de faits qui avaient porté des médecins à attribuer toutes les sécrétions et leurs différences à l'action des nerfs : « C'est aller trop loin, dit-il, mais on ne » peut pas douter que l'efficace de la » puissance nerveuse ne soit très-consi- » dérable ; et il est même fort à présumer » que, quoique l'anatomie ne nous les » découvre point, il faut admettre dans » les glandes des muscles imperceptibles, » qui, sollicités par une humeur irri- » tante, serrent et relâchent alternative- » ment leurs follicules (1). »

§ 275. Cette influence des nerfs sur les sécrétions n'est pas moins sensible sur les excrétions, et elle opère des effets très-marqués. Si les fibres musculaires des intestins sont dans un état de relâchement ou de contraction, la marche des excréments est absolument altérée ; si le sphincter de l'anus est serré spasmodiquement, et cet accident n'est pas rare chez les enfants, les selles sont supprimées ; si celui de la vessie est dans le même état, le malade tombe tout-à-coup dans une ischurie ; et l'on verra, dans le chapitre de la paralysie, une cessation entière des fonctions de la vessie et des intestins produite par les lésions de la moelle de l'épine qui détruisent les fonctions des nerfs qui en sortent. On me dira peut-être que cette influence des nerfs sur les excrétions n'est point un genre d'action particulier, que ce n'est qu'une suite de leur action sur les fibres musculaires, et j'en conviens aisément ; mais les excrétions sont une fonction si importante, si fréquente, si différente, au premier coup-d'œil, de l'action musculaire, qu'il fallait nécessairement au moins l'indiquer : d'ailleurs, les muscles qui servent à la régie des excrétions paraissent plus sensibles à l'action nerveuse que les autres, et ils éprouvent des irrégularités dans le temps telles que l'on ne peut en remarquer aucune dans l'action des autres muscles ; enfin peut-être que toutes les fonctions des nerfs se réduisent presque uniquement à agir sur la fibre musculaire, qui paraît en effet le grand agent des machines animales : les nerfs lui impriment le mouvement, et ce mouvement opère tous les autres ; mais les effets de ces mouvements sont variés, et il a fallu nécessairement indiquer ces principales variétés, que j'ai réduites, comme on l'a vu, au mouvement musculaire proprement dit, à la circulation, à la nutrition, à la sécrétion et aux excrétions. — L'action des nerfs sur les glandes, leur influence sur les sécrétions et sur les excrétions, ne sont donc point douteuses, et elles nous serviront à expliquer un grand nombre de faits pratiques, à découvrir la cause de plusieurs maladies et à saisir les indications qu'elles nous présentent. Ce sera un objet essentiel de la partie pratique de cet ouvrage, qui en est la principale, celle qui a été mon premier objet, et à laquelle celle-ci ne sert que d'introduction ; introduction plus longue, il est vrai, que je ne l'avais prévu d'abord, mais à laquelle, en la relisant attentivement, je n'ai cependant trouvé aucun retranchement à faire, puisqu'il n'y a aucun article qui ne m'ait paru propre à répandre du jour sur la partie suivante dont je vais m'occuper en commençant par les maladies particulières au corps même du nerf, et aux esprits animaux.

---

irritatio nullum conspicuum motum producat, non ideo a glandulis irritabilis natura abest, et fere ubique et excretionem et ipsam secretionem præcipitat. » *Elem. phys.*, liv. VII, sect. III, § 12, t. II, p. 438; et liv. II, sect. IV, § 8; et prim. lin., ch. VI, surtout § 203, 221, 233. N'est il pas étonnant, après un passage aussi précis, que M. Marherr dise positivement : *Omnem vim irritabilem glandulis Hallerus denegat. Prælect. in Boerhaave Instit.* ad § 242, t. II, p. 328, et qu'il s'occupe à le réfuter ? C'est avec cette attention et cette exactitude que beaucoup d'ouvrages modernes, qui ont de la célébrité, sont écrits. Pour prouver l'action des nerfs sur les glandes, M. Marherr allègue la rougeur subite qui a lieu quand on éprouve un léger mouvement de honte ; mais cette rougeur n'a rien de commun avec les glandes.

(1) Ibid., p. 442.

MALADIES DES NERFS.

CHAPITRE I[er].

DES MALADIES DES NERFS MÊMES (1).

ARTICLE I[er]. — DIFFÉRENTES OPINIONS SUR LES MALADIES DES NERFS.

§ 1[er]. Quand on traite des maladies du cœur, de l'estomac, des reins, de la matrice, on est d'abord entendu, on sait que l'on traite des maladies qui ont leur siége dans ces parties, qui altèrent leurs fonctions, et la lésion de ces fonctions est la preuve de l'existence de ces maladies. En parlant des maux de nerfs, il n'est pas aussi aisé de se faire entendre, parce que les nerfs n'ayant pas des fonctions évidentes pour nous, mais n'étant que des agents qui déterminent l'action d'autres parties, c'est dans l'action de ces dernières qu'il faut voir celle des nerfs, c'est par la lésion des fonctions des unes qu'il faut deviner les maladies des autres, que Galien a définies les mouvements dépravés des organes qui éprouvent les mouvements sains (2). Les nerfs sont des cordes cachées qui, dans une salle de spectacle, font jouer les machines que l'on nous présente : quand ces machines jouent mal, nous jugeons que les cordes sont dérangées, et nous cherchons quel peut être ce dérangement. — Cet enfant a des convulsions, je ne vois pas ses nerfs, et quand je les verrais, ils me paraîtraient peut-être très-sains ; mais je vois des mouvements très-violents dans les muscles : j'appelle cependant sa maladie une maladie de nerfs, et cette maladie est la lésion de l'opération qui se passe entre les nerfs et les muscles ; je rapporte donc sa maladie à la partie dont les fonctions me paraissent les plus importantes, et c'est ainsi qu'il faut concevoir les maux de nerfs, puisque, à parler exactement, la paralysie et les convulsions seraient des maladies des muscles. Organes essentiels dans plusieurs fonctions importantes que j'ai assignées plus haut, on met sous leur nom les désordres que ces fonctions éprouvent, quoique souvent ils ne dépendent point d'eux, mais d'autres causes qu'il faudra distinguer, telles surtout que l'irritabilité, dont l'action est continuellement combinée avec celle des nerfs. Ils ont cependant leurs maladies particulières : ce sont celles que j'examinerai dans ce chapitre. Mais malheureusement, par cela même que les nerfs, quoique parties principales dans la plupart des fonctions, n'ont point une action qui puisse tomber sous nos sens, et que leurs lésions mêmes se perdent le plus souvent dans la petitesse des parties intéressées, nous ne pouvons presque juger de la plupart de leurs maladies propres que par analogie: il est vrai qu'une analogie sage équivaut à une démonstration.

§ 2. M. Hofmann, à qui l'on doit cependant plusieurs belles observations et plusieurs conseils très-intéressants sur les maux de nerfs, dont j'aurai occasion de faire usage dans cet ouvrage, avait, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, beaucoup trop étendu les maladies du genre nerveux, par lequel il entendait toutes les membranes du corps, même les membranes vasculaires; et par faiblesse des nerfs, il désignait cette disposition des dernières fibrilles qui fait que, trop peu cohérentes entre elles, elles ne résistent point assez aux impressions qu'elles reçoivent (1). On voit que cette

(1) Ce titre fait le sujet de toute la première partie de l'ouvrage de M. Boerhaave ; mais c'est que sous ce titre, comme je l'ai déjà dit dans le premier chapitre, ce grand médecin renfermait toutes les maladies des solides.

(2) *De Tremore*, ch. II, Chart., t. VII, p. 200.

(1) « Ergo nervosi generis debilitas nihil aliud est quam ea omnium nervearum, membraneacearum ac vasculosarum partium in toto corpore structura, quâ ex

idée, qui tient au même système de Wepfer, adopté par M. Boerhaave, est absolument erronée, et menerait à traiter des maladies les plus étrangères aux nerfs, de celles des seules parties sur lesquelles les nerfs n'exercent peut-être que la plus petite action, et où ils ne se trouvent que parce qu'il en faut pour la nutrition et l'action des vaisseaux : ce serait ramener l'erreur des anciens, qui confondaient sous le nom de *nerfs*, les tendons, les membranes et les ligaments, au lieu que partout je bornerai l'idée du système nerveux à la définition que j'en ai donnée dans la préface, c'est-à-dire au cerveau, au cervelet, à la moelle épinière et aux nerfs proprement dits. Toutes ces parties sont composées de vaisseaux contenants et de liqueurs contenues, de solides et de fluides : elles seront donc nécessairement sujettes aux maladies des solides, à celles des fluides, et à celles qui résultent de l'action des uns sur les autres; les canaux peuvent être trop forts ou trop faibles, trop dilatés ou trop resserrés; les fluides peuvent être en trop grande ou en trop petite quantité, trop visqueux ou trop dissous, trop âcres ou trop peu stimulants, et chacune de ces causes produira des effets différents, dont je reparlerai plus bas. Les vérités simples et qui se présentent naturellement ont été trop peu vues ou mal vues, et il paraît que la plupart des médecins qui se sont occupés de ces matières n'ont voulu reconnaître qu'une cause de dérangement. M. Cheyne et M. Kloeckof ont presque tout rapporté au relâchement. M. W. Smitt, l'un des derniers médecins anglais qui aient écrit sur les maux de nerfs (1), ne reconnaît non plus d'autres causes que le relâchement, et adopte entièrement les idées de M. Cheyne. M. Pome, et ceux qui ont pensé comme lui, n'ont vu que de la raideur et de la sécheresse, qui n'existe, dit M. Lieutaud, que très-rarement (2); MM. Boerhaave et Whytt ont aussi en général plus vu les maladies de nerfs qui tiennent au relâchement que celles qui dépendent des vices contraires. M. Lorry a très-bien vu les deux causes opposées, mais il n'entrait pas dans son plan de s'occuper d'une énumération exacte des causes qui peuvent influer sur l'action même des nerfs; et Allen est proprement le premier qui ait indiqué positivement la différence des causes et des traitements: L'essentiel du traitement, dit-il, c'est de connaître si le sang est trop lâche ou trop élastique (1). Il indique fort bien les symptômes qui caractérisent l'un et l'autre de ces états, et il fait connaître les deux espèces de cures opposées; mais il se trompe dans l'application.

§ 3. Cheyne est positif : Depuis le bâillement ou la pandiculation, dit il, qui est le plus léger de tous les maux de nerfs, jusqu'à l'apoplexie, qui en est le plus fâcheux, tous ne paraissent que les différents degrés d'une seule et même maladie, qui est la faiblesse, le relâchement et le manque d'élasticité des parties solides (2). Il faut après cela une observation à laquelle beaucoup de médecins n'ont pas fait assez d'attention, mais qui en mérite beaucoup, parce qu'elle est bien vraie, c'est qu'il est bien rare que l'âcreté des humeurs ne se joigne pas au vice des solides. Il distingue ensuite trois classes de maux de nerfs : 1° ceux dans lesquels le principal symptôme est la diminution de la faculté de sentir, depuis la stupeur jusqu'à l'apoplexie; 2° ceux qui consistent dans l'affaiblissement ou la perte totale des mouvements volontaires, depuis le plus léger tremblement jusqu'à la paralysie; 3° ceux qui consistent dans le spasme ou la convulsion. — M. Kloeckof, dans un excellent ouvrage *sur les maladies de l'esprit* (3) *qui dépendent de l'affaiblissement du cerveau*, établit aussi que c'est à cet affaiblissement que l'on doit les maladies des nerfs. Les effets prochains, dit-il, de cet affaiblissement sont une trop facile flexion des fibres, qui fait qu'elles cèdent trop à l'impression, et quelquefois en sont altérées; leur dilatation trop aisée, d'où il résulte qu'elles admettent trop de fluide, et un

causa levissima in præternaturalem agi possunt motionem. » De affect. spasm. hypocond. inveter., § 5. *Opera omnia*, t. VII, p. 218.

(1) *A Dissertation upon the nerves* In-8°. Lond., 1768.

(2) Tom. II, p. 163.

(1) *Synopsis*, § 404.

(2) Cheyne, *De fibra*, § 7.

(3) *De morbis animi ex infirmato tenore medulæ cerebri*. In-8°. Utrech., 1753. Il appelle affaiblissement ce degré de force dans la fibre qui est au-dessous de celui qu'elle devrait avoir relativement à l'âge, aux sexes et aux autres circonstances, p. 15.

fluide mal élaboré (1); trop de facilité à être comprimées ou à s'affaisser sur elles-mêmes, ce qui fait qu'elles ne reçoivent point ou ne reçoivent qu'en partie les liqueurs qu'elles devraient transmettre; leur trop faible action sur les liquides, ce qui fait qu'ils s'amassent et croupissent; leur trop ou trop peu d'aptitude à recevoir et à rendre le mouvement. Je ne détaillerai ni n'examinerai ces différentes divisions, mais j'ajouterai une autre observation de M. Kloeckof, qui confirme ce que M. Cheyne dit de la possibilité qu'il y a que les humeurs soient viciées, c'est que les vices des liqueurs séparées du sang, quoiqu'elles échappent à nos sens, doivent cependant être semblables à ceux du sang dont elles sont séparées (2), et l'on peut regarder cette vérité comme un théorême, qui nous fournira des connaissances sûres dans la suite de cette partie.

§ 4. M. Pome, trouvant bien peu de choses véritablement satisfaisantes sur les maux de nerfs, voyant que l'incertitude sur leur caractère et leur cause rendait l'effet des traitements très-incertain, ayant trouvé des malades chez lesquels l'indication des remèdes relâchants et adoucissants était très marquée, et ayant fait, à l'aide de cette méthode, les cures les plus belles, conclut avec raison que là où les relâchants réussissaient, il n'y avait pas relâchement, mais un vice opposé. Tout est exact jusque-là; mais, rappelant un très-ancien système (3), qui lui paraissait justifié par ce qu'il voyait, il crut qu'il n'y a de maux de nerfs que ceux qui sont produits par la sécheresse, la raideur, la tension, le racornissement : c'est nier une chose parce qu'on ne l'a pas vue, et cette conclusion est vicieuse, en ce qu'elle exclut tout un genre de causes de maux de nerfs, et nie les observations les mieux attestées des maladies de nerfs traitées par de très-grands médecins, et guéries par des méthodes entièrement opposées a la sienne; il résulte nécessairement de là, qu'en suivant uniquement son système on classerait dans les maladies hystériques des maladies qui en sont totalement indépendantes (1). Ce n'était point un ininconvénient pour l'auteur, qui a trop de génie et de lumières, et qui est trop observateur, pour n'avoir pas su se conduire en pratique indépendamment de tout système; mais ce serait un inconvénient pour d'autres, et il est très-important d'apprécier exactement chaque cause et de n'en exclure aucune.

L'ouvrage de M. Pome, très-bien fait et rempli de très-belles observations, a fait époque en médecine, et l'on aura toujours à cet habile médecin l'obligation d'avoir développé une cause très-puissante des maux de nerfs, d'avoir assigné ses caractères, d'avoir fait connaître la vraie méthode du traitement, et d'avoir montré jusqu'à quel point on pouvait en porter la force et la durée; mais il serait fâcheux qu'il persuadât à quelqu'un que tous les maux de nerfs dépendent de leur desséchement et du racornissement des membranes, et les excellents ouvrages de MM. Whytt, Boerhaave, Lorry, qui parurent à peu près dans le même temps que celui de M. Pome, et qui ont bien assigné les autres causes et décrit les traitements qui leur conviennent, sont les garants irrévocables de leur existence (2). D'ailleurs, dans les cas même où le desséchement était le plus marqué, et où les relâchants ont opéré les plus heureux

---

(1) M. Lobb, en parlant de l'action des nerfs dans son Traité des fièvres (*Rational method of curing fevers*, § 141), établit que le trop grand diamètre des tuyaux nerveux occasionne des faiblesses, des défaillances, et toutes sortes d'accidents hystériques et nerveux, et il se plaint de ce que l'on n'a pas donné assez d'attention aux effets de cette trop grande dilatation ou constriction.

(2) Cheyne, *De fibra*, § 7.

(3) Galien, *De loc. affect.*, liv. III, ch. IX, Chart., t. VII, p. 438, a déjà rejeté cette idée, que les membranes et les nerfs se sèchent comme un parchemin.

(1) On en trouve, si je ne me trompe, des exemples dans les articles *Flux hémorrhoïdal*, *Jaunisse hypocondriaque*. Lui-même paraît avoir été hypocondriaque avec matière, et non pas simplement vaporeux, puisqu'une diarrhée bilieuse le guérit, p. 230. L'hémiplégie spasmodique dont il parle, p. 257, paraît, par les causes qu'il lui assigne, paralysie d'engorgement et non de spasme; et p. 565, en assignant la syncope comme le caractère de l'hystérie, il la trouve dans la femme qu'Hippocrate guérit par de l'eau froide : c'était une femme forte et robuste qui avait pris un remède trop violent, qui agissait comme un poison.

(2) Atonia admodum frequenter spasmos invehit. Lorry, t. II, p. 160.

effets, il faut bien faire attention que, quoique les nerfs participassent aux vices généraux de la constitution, qui étaient en effet trop de raideur et de sécheresse, ils sont cependant toujours la partie qui en est le moins susceptible. Dans les corps les plus secs, on les trouve toujours mous, flexibles, flasques; aussi M. Portal, qui a tant ouvert de cadavres, nie toute tension, crispation, raideur, etc., dans les nerfs (1) : ainsi il faut prendre ces expressions dans leur vrai sens, et les borner à désigner plus de densité dans les membranes des nerfs qu'elles ne devraient naturellement en avoir ; l'épiderme est la seule partie du corps humain à laquelle la crispation et le desséchement puissent proprement convenir. Mais il peut, sans doute, y avoir une grande différence dans l'état des solides et des liquides de toutes les parties, et ces différences doivent avoir des effets différents, et exigent des secours différents. — M. Hill (2) met le siége des maux de nerfs dans la moelle du cerveau; il les divise en ceux qui viennent d'un manque et ceux qui viennent d'un excès de sensibilité; et il a trouvé des moelles du cerveau qui paraissaient abreuvées d'une humeur trop épaisse, et d'autres d'une humeur trop claire. Les maladies qui viennent du manque de sensibilité, et dépendent de l'humeur trop visqueuse, ne sont d'abord que de légers maux de nerfs, mais elles deviennent ensuite des maux très-fâcheux; elles commencent par de la pesanteur et un sentiment de froid à la tête, une confusion d'idées, du penchant au sommeil, à la rêverie, à la tristesse ; mauvais appétit, estomac faible, respiration difficile, abattement d'esprit, trouble de la vue, paresse. Dans l'autre espèce (on voit que c'est celle de M. Pome), de fréquentes palpitations, des défaillances, des maux de tête violents, mais passagers; des insomnies, pendant lesquelles l'imagination travaille continuellement, sont les premiers symptômes. On voit ici la différence marquée de deux causes ; mais cette distinction ne répand point encore tout le jour nécessaire sur cette partie importante de la pathologie, que l'on ne peut se flatter d'éclaircir qu'en la ramenant aux principes les plus simples de vaisseaux ou de fibres, et d'un fluide renfermé.

(1) Voyez ses remarques sur l'Anatomie de M. Lieutaud, t. I, p. 683.

(2) The construction of the nerves and causes of nervous disorders. In-8°. Lond., 1758, p. 21, 29, 38.

ARTICLE II. — MALADIES PROPRES DES NERFS.

§ 5. Le cerveau et les nerfs seront donc susceptibles de toutes les maladies des fibres et des fluides; ainsi, quoique toujours dans un état de grande mollesse, relativement à tous les autres vaisseaux, il est certain qu'ils pourront être dans un état de trop de relâchement relativement à leur état moyen, celui dans lequel ils sont le plus propres à remplir leurs fonctions; état qui varie sans doute dans chaque individu, comme on voit varier l'état des autres fibres; qui a aussi des différences de sexe, d'âge, de pays, mais qui doit avoir un rapport assez constant avec l'état des fibres dans le reste du corps. Les esprits animaux doivent aussi avoir un état relatif aux organes qui les filtrent, ou au sang qui les fournit; ils seront, comme tous les fluides, ou trop ou trop peu abondants, relativement aux vaisseaux qui les contiennent; trop épais, trop visqueux, ou trop tenus, et c'est un très grand défaut; ils seront, comme toutes les liqueurs, séparés dans quelque organe sécrétoire, et destinés à servir de stimulus, ou trop insipides, ou trop âcres. On s'étonne d'abord d'entendre parler du trop de viscosité, de ténuité, d'âcreté, d'un fluide que j'ai décrit comme le plus tenu des fluides humains, et comme ne devant avoir ni saveur ni odeur, etc.; mais c'est que tout est relatif, et que nous ne pouvons jamais connaître les qualités absolues des corps. Ce fluide, qui nous échappe par cette extrême ténuité, qui nous empêche de le voir, par son insipidité relative aux organes de notre goût, par son manque d'odeur, doit cependant avoir une certaine consistance, sans quoi il ne serait pas contenu même dans ses propres vaisseaux ; cette consistance est donc susceptible d'augmentation ou de diminution (1); et quoiqu'il n'ait rien qui stimule

(1) Les esprits animaux doivent être susceptibles de toutes les altérations des autres fluides. M. Haller a établi que les vices du sang rouge infectaient toutes les autres humeurs : *ad Boerh.*, § 444, note *c*, t. III, p. 667. Mandeville avait dit : Les esprits animaux ont leur ton, leur consis-

notre langue, ou nos narines, il doit cependant avoir une vertu stimulante que les muscles aperçoivent, qui est leur moteur; et cette vertu peut être plus ou moins forte, comme toutes les autres qualités des corps. Nombre de faits nous prouvent qu'elle est en effet quelquefois beaucoup plus forte que d'autres. On voit donc évidemment que les nerfs, pris dès leur origine, sont susceptibles de plusieurs maladies, et que les maladies du cerveau seront en partie celles des nerfs mêmes, puisque toute la moelle allongée et vraisemblablement toute la substance médullaire, ne sont que des nerfs; mais les maladies de la substance corticale, les épanchements qui peuvent se faire dans le cerveau même, les accidents des gros vaisseaux qui vont au cerveau ou qui en reviennent, les épanchements entre le cerveau et le crâne, les maladies des membranes, celle des os mêmes, sont autant de causes qui agissent sur le cerveau, et qui, en gênant les nerfs à leur origine, en dérangent les fonctions et produisent des maladies que l'on range parmi les maux de nerfs, quoiqu'à proprement parler elles n'en soient pas, comme M. Boerhaave l'a déjà remarqué. En traitant de toutes ces causes, il dit positivement qu'il faut bien les distinguer des maux de nerfs (1), et c'est ce qui fait que je n'en parlerai pas ici : je les renvoie aux chapitres où je traiterai de l'apoplexie, des convulsions, de l'épilepsie et de quelques autres maladies, où elles se trouveront placées plus naturellement.

§ 6. A ces causes, qui peuvent léser les fonctions des nerfs, et qui ont leur siége dans les nerfs mêmes, il faut en ajouter encore d'autres que je crois devoir indiquer ici, afin d'avoir le catalogue complet de ces causes prochaines, avant que de les examiner en détail. Ces causes sont : 1° un vice dans le sensorium; 2° des vices dans les enveloppes des nerfs; 3° des vices dans les parties qui les environnent, et qui troublent leur action; 4° un vice dans l'irritabilité musculaire, ou, pour éviter toute erreur, s'ils agissent sur d'autres parties que les parties musculaires, un vice de réceptivité dans les parties dont la réaction est nécessaire pour que l'action des nerfs produise son effet. Si, pour opérer quelque effet à l'aide d'une bille que je pousse contre une paroi, je dois être aidé par l'élasticité de cette paroi qui doit repousser ma bille, l'effet cessera, quoique la première impulsion soit suffisante, si la paroi a perdu son ressort. Je veux contracter le doigt index, il faut pour cela deux choses : 1° que les esprits animaux coulent dans les muscles fléchisseurs; 2° que les muscles fléchisseurs, stimulés par ces esprits animaux, se contractent; s'ils en sont devenus incapables, le stimulus s'applique en vain, il n'y a plus d'effet : cette cause est rare, mais elle existe.

§ 7. On voit qu'il résulte de ce que j'ai dit dans les paragraphes précédents, que les causes prochaines des maladies des nerfs, soit qu'elles appartiennent aux nerfs mêmes, ou aux parties dont les lésions produisent nécessairement celles des nerfs, peuvent se rapporter aux suivantes : 1° toutes les causes maladives qui ont leur siége dans l'intérieur du crâne; 2° celles qui intéressent les nerfs mêmes, soit dans leurs parties solides, soit dans la consistance des esprits animaux; 3° l'âcreté de ces esprits; 4° les maladies du sensorium commune; 5° les maladies du muscle qui altèrent son irritabilité; 6° les obstructions dans les nerfs; 7° celles des enveloppes des nerfs; 8° celles des parties qui les entourent. — Les causes prédisposantes, qui seront l'objet du chapitre suivant, sont celles qui occasionnent les maladies des nerfs mêmes, et quelques-unes de celles du cerveau, celles du sensorium commune, et les vices de l'irritabilité. J'ai déjà remarqué dans la préface que ces mêmes causes sont aussi celles qui déterminent les accès.

§ 8. Les vices des nerfs existants, ou dans leur partie solide, ou dans leur partie fluide, sont analogues, comme je l'ai déjà dit, à ceux de toutes les fibres et de tous les fluides; mais on découvre à l'œil, pour ainsi dire, et au tact, ces vices dans plusieurs parties; le trop de raideur, ou la trop grande faiblesse des fibres musculaires, sont palpables; on juge avec certitude, par l'inspection, du trop d'épaississement de la salive, de l'urine, du cerumen des oreilles; et il y a des symptômes presque caractéristiques, pour

tance, leurs parties, comme le sang, p. 206. Il croyait que ces différents états ont de grandes influences sur le caractère, 207, et Sennert avait déjà assigné leurs vices.

(1) *De morb. nervor.*, p. 29, 30, *et passim.*

nous faire juger si la bile est trop inerte ou trop âcre, trop visqueuse ou trop coulante ; il n'en est malheureusement pas de même des nerfs, leur état ne tombe point sous nos sens ; souvent après les maladies de nerfs les plus fortes, on ne peut apercevoir aucune lésion dans tout le système nerveux, et nous n'avons point de caractère aussi certain pour reconnaître de quelle espèce est celle qu'ils éprouvent; cela est cependant important à connaître. Pour s'aider dans cette recherche, on peut établir que, quoique souvent il y ait des parties dont la force ou la faiblesse sont très-disproportionnées à la force ou à la faiblesse des autres parties, cependant, en général, il y a un rapport entre la force de toutes les fibres et l'état de tous les fluides du corps animal (1) ; ainsi, partout où nous trouverons tous les symptômes d'une fibre trop molle et trop lâche, de trop d'aquosité partout, de liqueurs trop peu stimulantes, nous pouvons présumer que l'action de tous les vaisseaux étant trop faible, le sang étant trop aqueux, le cerveau et les nerfs seront aussi trop faibles (2), le fluide nerveux trop aqueux, peut-être les muscles trop irritables, puisqu'il paraît que l'irritabilité, dans les mêmes parties, est en raison inverse de la densité du gluten. Si, avec ces symptômes, je trouve tous ceux qui annoncent les maux de nerfs, je ne douterai pas que le vice ne tienne au vice général de la machine, et je le traiterai conséquemment. C. Pison est le premier qui ait vu que les maux de nerfs pouvaient être l'effet d'une constitution trop aqueuse; mais, fondé sur quelques observations (3), il établit un système général directement opposé à celui qui n'admet que la tension, et il se trompa ; les maux de nerfs viennent de l'un et de l'autre de ces états.

Ce qui prouve démonstrativement que l'état d'atonie, et celui de relâchement, sont très-compatibles avec les maux de nerfs, c'est l'extrême convulsibilité des enfants. Tout est mou chez eux, tout est aqueux, le gluten n'est qu'une gelée, le sang est sans consistance, leurs humeurs sont insipides ; cependant c'est l'âge où la convulsibilité est le plus forte. Considérez dans son berceau un enfant attaqué du mallet, vous voyez d'abord les muscles de ses lèvres, bientôt ceux des yeux, ensuite ceux de tout le visage, puis des doigts, du poignet, de la poitrine, enfin ceux de tout le corps, passer successivement des plus légers mouvements involontaires aux convulsions les plus violentes. En même temps son cou se gonfle, sa respiration se précipite, son ventre se tend ; il vomit et il urine prodigieusement ; il passe de cet état à l'évanouissement, et de l'évanouissement aux convulsions ; il éprouve donc tout ce qu'éprouve une femme hystérique dans l'accès le plus fort, et sans doute il en a les mêmes angoisses ; il a donc tous les maux de nerfs dans l'état le plus opposé à celui de la raideur; le moment de sa vie où il est le plus mou est aussi celui où il est le plus convulsible. L'âge, en diminuant la mollesse, diminuera ses dispositions aux convulsions; tout ce qui accélérera la force des fibres, sans les irriter, dissipera la cause du mal. On dira que ces convulsions sont l'effet d'un acide qui irrite les nerfs très sensibles de l'estomac : cela est vrai ; mais faites avaler un acide bien plus fort à cet enfant devenu vieux et desséché, à l'époque où cette souplesse, qui faisait que rien ne se casse chez l'enfant, a disparu et a fait place à une sécheresse qui rend tout fragile, à cette époque où les parties molles se pétrifient, où le cerveau même perd de sa souplesse, vous ne lui donnerez sûrement pas des convulsions; il faut alors les stimulus les plus forts pour les produire. Si ce même vieillard vient à s'aliter dans sa décrépitude; si le séjour au lit, si un régime presque tout végétal ou laiteux rendent un peu de mollesse à ses fibres; si vous voyez sa peau s'assouplir, s'amollir, ses rides se remplir, comme je l'ai vu chez une femme de quatre-vingt-treize ans; en un mot, si son état

---

(1) C'est cette harmonie, établie en général chez tous les animaux, presque toujours subsistante chez les animaux sauvages, très-souvent altérée chez l'homme par toutes les erreurs de régime dès l'enfance, et plus à proportion qu'il est plus civilisé, quelquefois chez les animaux domestiques, qui est une raison de ce que les animaux ont une santé beaucoup plus ferme que celle de l'homme.

(2) On a déjà vu, § 137, que la nature paraît avoir pris toutes les précautions possibles pour les maintenir toujours dans la plus grande mollesse.

(3) Il trouva dans le cadavre d'un épileptique le cerveau inondé d'eau, et les membranes absolument relâchées (page 159). Cela n'était pas suffisant pour établir que toutes les maladies de nerfs dépendaient de trop de sérosité.

se rapproche de celui de l'enfance, la mobilité renaît, et vous verrez survenir des convulsions qui n'avaient peut-être jamais existé, ou qui avaient cessé depuis quatre-vingt-dix ans. — A cette preuve tirée des âges, ajoutez celle tirée des sexes, vous verrez encore que celui chez lequel la fibre est le plus molle, le sang le plus aqueux, est aussi celui chez lequel les maux de nerfs sont le plus fréquents. Chez la plupart des femmes hystériques le sang est peu consistant; leurs vaisseaux, leurs viscères sont une machine moins solide, une muraille bâtie avec un mortier qui n'a pas assez de fermeté (1).

Parcourez les différents pays, c'est dans ceux où l'air est le plus humide, où les végétaux sont le plus aqueux, les aliments le plus gras, où l'on fait le plus d'usage des eaux chaudes, que vous trouverez le plus de maux de nerfs. — Si l'on fait attention aux saisons, c'est ou pendant les grandes chaleurs, qui relâchent, ou pendant les saisons pluvieuses, qui humectent, ou surtout pendant les vents chauds du midi, qui relâchent et qui humectent tout à la fois, que l'on remarque le plus de ces maux. Consultez ceux qui ont éprouvé les inflences du sirocco, et ils vous attesteront que ce qu'ils éprouvent est exactement l'état de la plus cruelle hypochondrie nerveuse; le vent du nord qui dessèche arrive, et l'hypochondrie cesse. J'ai conduit pendant quelques années une femme extrêmement vaporeuse, qui, dans un air pesant, humide, et jamais rafraîchi par le vent du nord, ne pouvait pas faire cent pas sans avoir un accès hystérique, mais qui, dans un air vif et sec, faisait aisément une lieue sans en être incommodée. Quand le vent du nord soufflait, elle s'arrêtait pour le respirer mieux, elle sentait qu'il lui donnait de la force, du bien-être et de la gaîté. Si l'on compare cet état avec celui d'une femme dont je parle ailleurs, qui éprouvait les mêmes maux et ne respirait à son aise que dans une vapeur émolliente, il me semble que ces seuls faits suffisent pour démontrer que les mêmes symptômes nerveux peuvent dépendre de causes diamétralement opposées.

L'homme le plus robuste, le plus sec, le plus brûlé par les travaux, par les liqueurs, ne connaît pas les maux de nerfs; aucune cause morale ou physique ne pourra lui occasionner les symptômes qui les caractérisent; mais cet homme prend une fièvre inflammatoire, on le saigne, on le baigne, on le fait vivre de lait d'amandes, de décoction d'orge, d'eau de poulet, de farineux légers; on lui donne des bains, des lavements, on lui fait des fomentations aqueuses : au bout de quelques semaines, son corps est devenu mou, son sang est aqueux, ses nerfs de *parchemin sec* sont devenus des nerfs de *parchemin mouillé*; et alors cet homme fort, robuste, ferme, cet homme que rien n'aurait ému, devient une femme hystérique : les odeurs, les surprises, les nouvelles intéressantes, les nouvelles fâcheuses, les aliments un peu trop âcres ou en trop grande quantité, lui donneront tous les symptômes de l'hystérie, tremblement, palpitation, crainte, angoisse, gonflement, urines aqueuses, évanouissements, sursauts, etc. Vous n'avez fait que le relâcher, et vous l'avez rendu vaporeux. — Une personne très-bien portante, très-saine, très-robuste, est tout à coup affectée par une violente passion qui lui fait éprouver des convulsions générales, et elle reste sujette pour le reste de sa vie à la plus grande mobilité : il n'y a ici ni raideur, ni dessèchement, ni tension permanente; mais le *sensorium* a porté les esprits animaux avec plus d'impétuosité dans tous les nerfs, qui ont été trop dilatés; et comme ils sont dénués de cette élasticité qui réparerait cet effet, ils restent trop faibles, et le mouvement des esprits animaux trop facile et irrégulier; état que l'on a avec raison nommé *force hystérique*, puisque c'est celui qui, dans le plus

---

(1) Cette plus grande mollesse des fibres chez les femmes est évidente, et n'aurait pas besoin d'être prouvée; elle est conforme à leur destination : mais outre cela, elle a été démontrée avec la plus grande rigueur par M. Clifton, dans ses belles observations sur l'épaisseur des vaisseaux; et M. de la Sone, dans un excellent mémoire, intitulé *Recherches sur la structure des artères*, non-seulement établit cette différence, mais désigne la partie dans laquelle elle réside : c'est *la lame intérieure de la tunique propre des artères*. La lame extérieure est assez molle et lâche dans l'homme comme dans la femme; mais, chez l'homme, la membrane interne devient une membrane très-forte, au lieu que chez la femme elle conserve partout la même mollesse. *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 1756, p. 170, et surtout p. 131.

grand nombre des cas, paraît faire la base de cette maladie.

Les fortes hémorrhagies, qui relâchent promptement, et font dans quelques heures les effets que nous venons de voir opérer par les maladies aiguës, donnent la même disposition aux maux de nerfs, et surtout cette pusillanimité qui fait tout craindre, et cette mobilité qui dispose continuellement au tremblement, aux convulsions et à l'évanouissement. On a remarqué il y a long-temps qu'après des blessures qui leur ont fait perdre beaucoup de sang, les soldats les plus intrépides perdent tout leur courage, jusqu'à ce que, la force des fibres rétablie, la densité du sang revenue, en un mot, l'état de laxité et d'humidité étant dissipé, ils redeviennent ce qu'ils étaient avant la blessure; et d'une personne faible, molle, pusillanime, on peut, en lui donnant une nourriture succulente, du bon vin, des liqueurs, en faire un brave pour qui il n'y a plus de dangers (1). On verra il est vrai, dans un autre chapitre, que ces forces factices laissant ensuite plus de faiblesse, la mobilité n'en devient que plus forte et la pusillanimité plus marquée, ce qui prouve évidemment qu'elle peut être la suite du trop de relâchement des nerfs. L'homme fort devient vaporeux par l'inaction, et le seul exercice peut rendre robuste la femme la plus vaporeuse. Qu'ont opéré ces deux moyens différents? l'inaction a jeté l'homme dans l'atonie, l'exercice a donné de la raideur aux fibres trop molles de la femme : le premier a pris des maux de nerfs, la seconde a cessé d'en avoir. M. Senac était persuadé que l'exercice était le spécifique des vapeurs, et il le prouvait par des observations générales (2); et de ces observations générales, si nous passions aux observations particulières, nous en aurions une multitude qui viendraient les étayer; il s'en trouvera dans le cours de cet ouvrage : je me borne ici à une seule, tirée de l'ouvrage de M. Van Swieten (3), qui, en parlant de la fibre lâche, nous apprend que la jeune fille la plus lâche qu'il ait jamais vue était en même temps la plus mobile : le plus petit bruit, le plus petit rayon de lumière, la jetait dans les convulsions; il se passait dans son ventre les mouvements les plus extraordinaires : le relâchement était si grand que les toniques furent absolument inutiles, jusqu'à ce que M. Van Swieten eût pris le parti de lui faire embander les bras, les jambes, les cuisses et tout le tronc, afin de soutenir le ton des fibres : moyennant ce secours, les remèdes opérèrent, toutes les fibres et les nerfs reprirent leur action : la malade guérit; et dans un autre endroit, il établit positivement que plus la fabrique du cerveau est molle, plus les convulsions sont fréquentes (1). De tous ces effets, il me paraît que l'on peut conclure que les maux de nerfs, tous les symptômes vaporeux et hypochondres, peuvent naître du trop de relâchement dans les nerfs et du trop d'aquosité du fluide nerveux. Se refuser à admettre cette vérité, ce serait, il me semble, vouloir se refuser à l'évidence des raisons et des faits, ce serait vouloir interdire à une classe nombreuse de malades les secours qui peuvent leur être utiles, ce serait se priver du plaisir de les soulager (2).

Je n'entreprendrai point d'expliquer cet effet; mais en général on doit penser que les fibres nerveuses doivent avoir une certaine proportion de force relative aux autres vaisseaux, qu'elles doivent avoir une certaine densité relative au fluide qu'elles contiennent, afin qu'il y ait un certain degré d'adhésion; que ce fluide doit avoir une certaine densité, une certaine viscosité; que par-là même, si les nerfs sont trop lâches et les esprits animaux trop ténus, trop mobiles, faisant trop peu de résistance à l'action du sensorium et à celle des sens, en éprouvant trop peu de la part de leurs propres tubes, leurs mouvements doivent être plus

(1) Smith, *Dissertation upon the nerves*, p. 110; et Boerh., *De m. n.*, p. 161.

(2) Traité du cœur, l. IV, ch. XII, § 13, t. II, p. 571.

(3) *Commentarii in aphorism.*, tom. I, § 28.

(1) § 1074, t. III, p. 403.

(2) Les anciens avaient raison en disant que le cerveau et les nerfs étaient froids. Tous les anatomistes et tous les physiologistes conviendront nécessairement que la nature, en prenant toutes les précautions pour y affaiblir l'action des vaisseaux, a voulu que la chaleur, et par là même la force, la densité, la sécheresse, y fussent moins considérables que partout ailleurs. (Sur cette frigidité du cerveau, on peut voir Ballonius, t. I, p. 62.) On a cependant voulu, de nos jours, établir la source de la chaleur dans le cerveau.

prompts, plus impétueux, plus irréguliers; et leur cours, portant la contraction dans les muscles, y produira le spasme, la tension, la raideur, les serremens, en un mot tous les symptômes qui, au premier coup d'œil, donneraient l'idée d'une fibre trop forte. La faiblesse du système nerveux peut être si grande, par l'extrême relâchement de toutes les fibres, que son action est presque réduite à rien : quand les fibres sont si lâches (1), le cœur bat lentement, les contractions des artères sont faibles, le sang étant trop peu agité, trop peu travaillé, trop peu atténué, mu trop lentement dans les artères du cerveau; la matière des esprits animaux n'est point préparée, il s'en sépare peu; les tubes, même nerveux, trop lâches, peu remplis, affaissés, les transmettent mal : ce moyen de communication entre l'âme et les sens est incapable de remplir ses fonctions; les impressions sur les sens étant faiblement rendues, les sensations sont faibles, imparfaites, irrégulières; les idées lentes, pesantes, engourdies, les facultés enveloppées : on vit dans un état habituel de stupeur, d'assoupissement, d'imbécillité, et cet état est une des causes de l'imbécillité réelle.

§ 9. Si les nerfs sont susceptibles de trop de relâchement et les esprits animaux de trop d'aquosité, les vices contraires peuvent sans doute avoir lieu; le cerveau, les nerfs, peuvent avoir plus de fermeté, de dureté, de densité, qu'ils n'en devraient avoir pour que leurs fonctions se fissent parfaitement; les esprits animaux doivent contracter des vices analogues, et il en résultera des maux de nerfs; il n'est pas même difficile de comprendre qu'il en peut résulter à peu près les mêmes effets que je viens de décrire. D'ailleurs, le recueil des belles observations de M. Pome, la multitude de celles que peuvent faire tous les autres médecins, le grand nombre de maladies de nerfs dans lesquelles j'emploie tous les jours les bains, les aqueux, tous les relâchants, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait grand nombre de maladies de nerfs dans lesquelles la méthode de M. Pome (2) est la seule bonne. Cependant, doit-on croire que cette cause soit extrêmement fréquente? J'avoue que plusieurs raisons m'empêchent de le penser; et 1° comme il est évident que les pays où la fibre est le plus forte, le plus ferme, que le sexe chez lequel on retrouve le plus cette fermeté, que l'ordre des hommes dans lequel elle est le plus fréquente, sont, toutes autres circonstances d'ailleurs égales, ceux chez lesquels les maux de nerfs sont le moins fréquents, on sera sans doute porté à croire qu'un état de nerfs analogue à celui des autres parties, qui constitue la santé la plus ferme, n'est pas celui qui doit le plus souvent les déranger, et que de ce qu'il y a dans le temps des accès de convulsions une tension, une dureté, une raideur étonnantes dans toutes les parties musculaires, en conclure la raideur des nerfs serait une erreur aussi palpable que si, dans une machine dont l'eau serait le premier mobile, on concluait de la tension et de la raideur des ressorts, que le premier mobile est bien tendu, bien sec, bien raide.

2° Si l'on fait attention aux causes qui peuvent porter le desséchement et la raideur dans une partie, ou y mettre de la mollesse, on verra que le cerveau étant la partie qui reçoit le plus de sang, celle où l'action des vaisseaux, dont la trop grande force dessèche, est la moindre; celle où l'application des causes externes, qui pourraient occasionner ce desséchement, est le moins sensible; celle, en un mot, où il y a le plus de secours pour le prévenir, ne doit pas y être fréquemment sujette. On me dira peut-être qu'il n'y a qu'une bien petite partie des nerfs qui soit dans le cerveau, et j'en conviens; mais il n'y a personne qui ne sente aisément que leur état à leur origine a la plus grande influence sur celui de tout leur cours, et d'ailleurs les causes qui peuvent prévenir le desséchement et la raideur des nerfs se retrouvent presque partout; tout concourt à ce que les nerfs se maintiennent mous, et si l'on fait attention que la partie solide du cerveau n'en est pas la vingtième partie, on comprendra que, pour donner trop de raideur à des fibres toujours baignées par dix-neuf fois leur poids de liquide, il faut des causes bien fortes.

3° Les causes tirées des aliments, des boissons, des remèdes dont l'effet est de produire la chaleur, la sécheresse, agissent moins sur le cerveau que sur toute autre partie; il y a un grand nombre de

(1) Smith, *On nerves*, p. 110.

(2) Il l'a trop bien développée et trop perfectionnée, pour qu'on ne lui donne pas son nom; c'est une faible marque de la reconnaissance des malades et du public qui lui est bien due.

ces causes, telles que tous les spiritueux, qui épaississent et endurcissent la bile, sèchent l'estomac et les intestins, et qui n'ont d'autre effet essentiel sur le cerveau que d'y porter plus de sang, qui en diminue l'action, qui y croupit, et qui l'amollit par là même plus qu'il ne le dessèche.

4° Si l'on fait attention aux observations anatomiques bien faites, on verra que les cas dans lesquels on a trouvé le cerveau plus léger, plus sec, plus dur, ont été ceux des fous hypochondres avec matière, ou des maniaques, et que les causes de ces maladies, leurs symptômes, leurs effets, sont absolument différents de ceux qui forment l'état des maux des nerfs proprement dits.

5° La raideur, telle qu'on peut supposer celle de la fibre nerveuse, ne paraît pas devoir mener à l'extrême mobilité, puisqu'enfin ce ne peut jamais être que plus de fermeté, et qu'un dessèchement réel est impossible; les nerfs desséchés offrent un corps presque semblable à du succin qui serait absolument hors d'état de fonctionner; d'ailleurs, la raideur même des fibres, à moins qu'elle ne fût extrêmement élastique, ne dispose point à plus de vibratilité.

6° La raideur des solides suppose nécessairement l'épaississement des fluides qui les abreuvent; elle suppose par là même plus d'adhésion entre les solides et les fluides : elle entraîne donc nécessairement moins de disposition à la mobilité, et il ne faut point oublier cet aphorisme de M. Boerhaave, vrai dans tous les cas : c'est que la raideur des vaisseaux les rendant moins flexibles et plus étroits, ils résistent davantage au mouvement des liquides (1).

7° La saignée, qui est le vrai remède de la raideur, de la ténacité; la saignée, qui est le plus puissant relâchant, fait rarement du bien dans les maux de nerfs, même dans ceux pour lesquels on emploie le plus les autres relâchants; elle nuit au contraire très souvent, et les partisans de la méthode calmante la déconseillent assez généralement; au lieu qu'elle fait le plus grand bien dans les maladies inflammatoires, où il y a tension, chaleur, épaississement. Je sais bien que ce vice d'adhésion augmentée ne nuirait pas à la vitesse des esprits animaux, dans le système de ceux qui les nient; mais je suppose toujours que cette négation est une chimère; d'ailleurs, en supposant un certain degré de force pour l'action parfaite des nerfs, les rendre plus raides ne paraît pas, comme je l'ai déjà dit, un moyen propre à les rendre plus mobiles.

8° Les succès même de la méthode relâchante ne prouvent point toujours qu'il y eût trop de raideur et de tension, comme on le verra tout à l'heure.

9° Il faut remarquer que, lors même que l'ensemble d'un malade présente le coup-d'œil du plus grand dessèchement, parce que tout est rappetissé, il arrive cependant souvent que chaque fibre est molle, flasque, sans consistance; la peau même, quoique rude au toucher et au coup-d'œil, a une flaccidité que l'on remarque en l'examinant attentivement.

§ 10. De ces observations réunies, je me crois donc en droit de conclure que, quoique sans doute il y ait des cas dans lesquels il y a une augmentation de raideur, de dessèchement, de densité, dans les fibres nerveuses, et qu'il en résulte des désordres dans leur action; cependant cet état est beaucoup plus rare que celui d'atonie, et produit plutôt la mélancolie et la manie que les maladies hystériques. Il est cependant très-vraisemblable qu'il peut y avoir un degré d'augmentation de tension dans les nerfs qui contribue à rendre le mouvement du fluide nerveux plus prompt, plus fort, plus irrégulier qu'il ne devrait l'être, et qui produise par là des accidents nombreux. — Mais d'où viennent donc ces maladies nerveuses dans lesquelles la méthode relâchante réussit si bien, et qui sont si fréquentes, quoique l'état des nerfs qui exigerait cette méthode soit rare? De trois causes : de l'âcreté des esprits animaux, d'un vice du *sensorium commune*, et de différentes causes d'irritation répandues dans différentes parties. On voit que cela nous mène aux troisièmes, quatrièmes et cinquièmes causes prochaines des maux de nerfs (1).

(1) Aphor. 53 et 52.

(1) L'ouvrage de M. Pome n'a occasionné de disputes que parce qu'il a pris un titre trop général, en traitant une matière particulière. S'il eût spécifié dans son titre, comme il l'a fait dans quelques endroits de l'ouvrage, l'espèce de maux de nerfs dont il traitait, il n'aurait pas trouvé un seul contradicteur.

§ 11. Tous les faits démontrent qu'il y a un certain degré de force stimulante dans tous les fluides, qui les rend le plus propres possible à la perfection de l'opération qu'ils doivent produire. Si cette force stimulante est trop faible, les fonctions languissent; si elle est trop forte, les fonctions sont trop animées. La bile trop visqueuse et trop peu amère ne détermine point assez le mouvement de ses vaisseaux, elle y séjourne trop long-temps, s'y épaissit, s'y durcit, les obstrue, et cessant de stimuler les intestins, leur action s'affaiblit aussi considérablement; si elle est trop active, elle entretient une irritation, une chaleur, des douleurs, une diarrhée continuelle. Le sang lui-même, qui est le premier stimulus du cœur, dénué des principes suffisants, laisse languir son action; s'il en est trop chargé, il donne la fièvre (1). — Il n'y a aucune raison qui puisse empêcher cet excès d'âcreté (j'emploie ce mot pour abréger) d'infecter tous les fluides séparés de la masse du sang, et l'on ne peut pas raisonnablement douter que les esprits animaux ne soient dans le même cas (2), par une cause différente de celle de leur trop grande ténuité dont j'ai parlé plus haut, et que cet excès de force stimulante n'ait des inconvénients réels, puisque la même cause, qui met en mouvement un stimulus qui est tel qu'il doit être, opérera des effets beaucoup plus considérables, et qui peuvent devenir excessifs, si ce stimulus opère plus qu'il ne doit opérer; et cet excès de puissance dans les esprits opérera sans doute sur trois parties : sur le sensorium, sur les fibres musculaires, et sur les nerfs mêmes; puisqu'il est très-vraisemblable que, dans tous les animaux, le fluide qu'un vaisseau charrie exerce quelque action sur ce vaisseau, et ce vaisseau quelque réaction sur le fluide, différente de ce qui se passerait dans des tuyaux inanimés, ou plutôt dans des tuyaux morts, puisqu'il est très-apparent que dans les végétaux mêmes les vaisseaux exercent sur leur fluide une action qui constitue la vie de la plante, et qui a ses degrés. On peut donc établir que les esprits animaux trop âcres produiront des irritations sur le *sensorium commune*, sur les fibres musculaires, quel que soit leur emploi, et sur les membranes nerveuses mêmes; irritations dont toutes les maladies convulsives, toutes celles du cerveau, les douleurs, les crampes, toutes les irrégularités dans la circulation, dans les sécrétions, dans les excrétions, peuvent être la suite. Je suis même intimement persuadé que l'âcreté du fluide nerveux, jointe à celle de la masse générale des humeurs, ou des différentes humeurs particulières, âcreté qui sera l'objet d'un des articles du chapitre neuvième, appliquée à différentes extrémités des nerfs, est une des causes les plus fréquentes de leurs maladies; et l'on trouvera les preuves détaillées de cette assertion dans l'endroit que je viens de citer. M. Boerhaave et M. Whytt placent l'un et l'autre cette âcreté parmi les causes les plus fréquentes; ceux qui nient les esprits animaux se privent de cette cause, et peut-être que la nécessité de la remplacer n'a pas peu contribué à faire attribuer aux nerfs une raideur dont ils ne sont point susceptibles. Le fluide nerveux est même sans doute susceptible d'autres vices que celui de trop ou de trop peu de vertu stimulante; il peut se dénaturer de façon à ne pas transmettre exactement les sensations qu'il reçoit : de là une partie peut-être des erreurs des sens; car, comme la salive peut être altérée de façon à nous faire trouver dans les aliments ou dans les boissons des saveurs qui n'y existèrent jamais, les esprits animaux altérés peuvent nous donner, ou au moins concourir à nous donner des idées très-fausses des objets; et cette cause, jointe à des

---

(1) Il y a très-long-temps que l'on a senti que les esprits animaux étaient susceptibles d'altération, et Sennert, qui a fait un très-bon recueil de ce que l'on avait écrit avant lui sur toutes les parties de la médecine, a donné un chapitre très-bien fait sur cette matière. (*De vitis spirit. animal. Medecin. pract.*, liv. I, part. I, ch. XV.) Il assigne les caractères qu'ils doivent avoir pour être parfaitement constitués, et il caractérise ensuite les altérations qu'ils peuvent éprouver, et qui les rendent incapables de bien remplir leurs fonctions. Je me borne à les indiquer : ils peuvent être trop chauds, trop froids, trop épais, impurs, avoir perdu leur transparence, être trop peu abondants, être agités.

(2) « Cette même liqueur acquiert quelquefois aussi un vice d'âcreté, d'acidité et de salé, qui est la cause immédiate des maux de nerfs. » *Essai théorique et pratique sur les maux des nerfs*, pag. 14. C'est aller peut-être trop loin que de vouloir fixer le genre d'âcreté que les esprits peuvent contracter.

vices dans la partie solide du nerf et dans le sensorium commun, dans le mouvement des esprits animaux et dans l'organe, expliqueront plus bas toutes les erreurs des sens, et peut être ces bizarreries de l'idiosyncrasie, qui font que certaines choses affectent si singulièrement quelques personnes.

Ces différentes altérations des esprits animaux sont admises et regardées comme une cause très-fréquente de maladies par beaucoup de médecins éclairés. M. Pome croit que le fluide nerveux est le siége de plusieurs maladies très-graves, telles que les fièvres nerveuses malignes, les pestes, les effets funestes des odeurs de plusieurs poisons (1); et il dit ailleurs que, comme la stagnation des autres humeurs produit des maladies, de même celle des esprits animaux produit l'apoplexie, la paralysie, le vertige. M. Lobb est persuadé que, comme toutes les autres liqueurs animales, les esprits animaux ne sont pas un fluide simple, mais composé, et que, quelque subtil qu'il soit, il peut être altéré; il ajoute même que sans ce principe il y a beaucoup de maux de nerfs qui seraient inexplicables (2). Ils peuvent, dit-il, devenir âcres, et, en stimulant leurs tubes, ils peuvent occasionner des effets terribles, tels que les plus violentes convulsions et des douleurs aiguës (3). Trop visqueux, ils produisent l'engourdissement des sens, la paralysie, la léthargie; trop fins, ils deviennent la cause d'une faiblesse générale dans toutes les fonctions (4). Enfin, puisque le mouvement que les nerfs portent aux parties, et le sentiment qu'ils portent au sensorium, s'opèrent vraisemblablement, comme je l'ai dit plus haut, par des espèces différentes de mouvement dans les esprits animaux, il est aisé de sentir que les causes qui peuvent agir sur le principe d'un de ces mouvements, n'agiront pas sur l'autre, et qu'il est très-possible que, dans les mêmes nerfs, l'un de ces mouvements subsiste et l'autre s'éteigne. Mais ne trouvera-t-on point que je me livre beaucoup aux conjectures, et que ce chapitre est trop systématique? Je ne serai point surpris, si quelqu'un fait cette remarque; cependant j'espère que les lecteurs en état de suivre le fil de ces discussions jugeront que, de toutes ces conjectures, il n'y en a aucune qui ne soit déduite de faits dont la vérité n'est pas contestée, et partout j'ai cherché à ne pas m'écarter des lois les plus sévères de l'analogie (1). — Les esprits animaux peuvent non-seulement être viciés, mais l'action des nerfs peut être endommagée par le manque d'une quantité suffisante; et ce manque peut être occasionné, ou par la formation empêchée, ou par la trop grande dissipation.

§ 12. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit du sensorium, dont je développerai davantage les fonctions, en parlant des convulsions et de la folie, on comprendra que, puisqu'il est l'organe sur lequel s'exerce l'action des esprits animaux, mus par quelque impression faite à leurs extrémités, le degré de sensibilité qu'il aura variera considérablement les effets de l'action des nerfs sur lui, et par là même les perceptions et les sensations de l'âme. Je ne craindrai pas même de dire que cette sensibilité peut être si grande, que les idées les plus indifférentes, celles qui ne devaient être que de simples perceptions, deviennent des sensations par la douleur qui les accompagne; et quoique cette plus forte impression tienne sans doute aussi à l'état des nerfs, il est très-vraisemblable qu'elle dépend beaucoup plus de l'état du sensorium; on peut en juger par l'espèce de sentiment de trouble, de peine, de confusion, que l'on éprouve dans le cerveau, et par la disposition à l'insomnie qui accompagne ordinairement cet état. En général, c'est sans doute à ce sensorium qu'il faut rapporter une partie de l'extrême sensibilité. J'ai dit plus haut où il était: c'est là où les nerfs commencent à être nerfs. Mais qu'est-il? c'est ce qu'il est impossible sans doute de jamais savoir; c'est une organisation particulière et unique, ou de la fin des artères, ou du commencement des nerfs: il est même bon de

(1) Princip. Méd., p. 28 et 30.

(2) Rational method. of curing fever, p. 46.

(3) Rational method. of curing fever, p. 145.

(4) Rational method. of curing fever, p. 146, 147.

(1) Je vois que M. Planer le fils, *De vi corporis in memoria*, a craint la même remarque que moi; il commence l'article où il traite des vices du fluide nerveux, par se justifier de ce qu'il traite des maladies d'un fluide dont la composition est si peu connue, et il se justifie à peu près comme moi.

remarquer qu'il semble qu'elle a dû être placée entre l'organe par lequel lui arrivent les sensations et la substance corticale, qui n'a point de sensibilité ; des sensations qui seraient parties de trop près, qui auraient eu leur siége immédiatement auprès de lui, auraient peut-être nui à la netteté de ce qu'il devait éprouver. Dans ce moment, la propriété qui nous occupe, c'est celle qu'il a d'être susceptible de plus ou de moins d'action, c'est-à-dire d'une réceptivité et d'une réaction plus ou moins fortes, puisqu'on ne peut point nier qu'outre l'action qu'il exerce sur les nerfs, en vertu de celle que l'âme a exercée sur lui, il n'ait une réaction physique indépendante de tout être moral. Il paraît même qu'il peut être dans un tel état d'irritation et de réaction, qu'alors il est incapable de transmettre à l'âme ce qu'il éprouve ; tous ses caractères sont dérangés, elle ne les lie plus, et il réagit sur les nerfs avec une force excessive et le plus grand désordre : tel est, par exemple, le cas de l'épilepsie, celui de quelques affections soporeuses, de quelques paralysies. On verra, dans le chapitre des sympathies, que c'est sans doute aussi à cette réaction purement physique qu'il faut principalement les attribuer ; et, dans l'histoire de la mobilité, j'y aurai recours pour expliquer plusieurs phénomènes dont les causes concourantes ne rendraient pas une raison suffisante.

Mais, outre le défaut de plus ou de moins d'action, le sensorium peut avoir d'autres vices, et être susceptible de faux mouvements qui rendent mal les impressions qu'il reçoit, et qui par-là même les dénaturent ; j'ai dit ailleurs que s'il a des mouvements disproportionnés à leurs causes, ou différents de ce qu'ils doivent être, il induit l'âme en erreur, et lui fait porter de faux jugements ; il est le miroir dans lequel elle voit l'état des objets étrangers, et souvent celui de son propre corps : si le miroir, au lieu de rester une surface plate qui les rende tels qu'ils sont, devient concave, convexe ou irrégulier, il en résulte une multitude d'images erronées ; l'âme voit donc tout mal, et elle déraisonne. — On dira peut-être ici : Quand il n'y a point de corps étranger qui agisse sur les nerfs, comment peuvent-ils transmettre quelque impression au sensorium ? Cette question si naturelle n'a peut-être jamais été faite ; elle est cependant importante, et il faut y avoir répondu pour comprendre plusieurs espèces de douleurs. L'action des nerfs sur le sensorium s'exerce par les liquides, ou par les solides mêmes appliqués aux extrémités des nerfs développés dans les parties, et animés par cette action vitale, continuellement existante dans tous les vaisseaux, et qui est plus que suffisante pour imprimer à l'extrémité des nerfs un mouvement plus fort que celui que peuvent imprimer un rayon de lumière ou la faible ondulation d'une colonne d'air. Ainsi toutes les fois que dans l'intérieur de notre corps il naîtra quelque cause qui rendra les fluides trop âcres, qui déplacera quelques parties solides, ou qu'il y aura quelque action augmentée qui appliquera trop fortement aux nerfs ce qui ne devait que les toucher trop légèrement pour produire une sensation, il naîtra une douleur de cause interne ; et l'on voit par-là que l'on peut presque toujours diminuer ces espèces de douleurs, quelquefois même les faire cesser entièrement, en se tenant dans le plus parfait repos, et en réduisant par-là l'action interne, cette action qui porte l'irritant contre les nerfs, au plus petit degré possible. La patience, dans ces cas, est à la lettre le vrai remède de la douleur, et j'ai vu très-souvent combien ce remède est efficace.

§ 13. Si le plus ou le moins d'aptitude du sensorium à recevoir les impressions que les nerfs lui transmettent, produit des effets différents, on comprend que le plus ou le moins d'irritabilité des muscles doit aussi varier très-considérablement les effets de l'action des nerfs, ou de celle des autres causes irritantes (1). Si le muscle est extrêmement irritable, le même stimulus, soit qu'il vienne par le nerf, soit qu'il vienne d'ailleurs, opérera un effet beaucoup plus considérable qu'il n'aurait fait sur des muscles beaucoup moins irritables ; il y aura convulsion, produite par une cause qui n'aurait opéré qu'une simple contraction sur un muscle qui n'aurait que son juste degré d'irritabilité ; si ce degré est en dessous de ce qu'il devait être, la même cause ne pro-

---

(1) On verra, dans le chapitre des convulsions, que dans plusieurs cas la cause de l'irritation ne vient pas au muscle par le nerf, et Lancisi (*de gangliis*) avait déjà dit que, si une humeur âcre s'épanche sur le muscle, elle en produit les contractions, sans que les nerfs soient intéressés.

duira pas son effet complet, la contraction sera trop faible (1). — A quoi reconnaîtra-t-on que l'irritabilité est trop forte ou trop faible? J'ai déjà dit que dans les effets qui dépendent nécessairement de plusieurs causes dont l'action est toujours combinée, il est très-difficile d'assigner exactement la part que chacune a à l'effet total, et de déterminer par-là même avec précision ses degrés de plus ou de moins; heureusement que cette détermination n'est pas toujours fort nécessaire, puisque souvent ces différentes causes éprouvent des variations analogues, qui tiennent aux mêmes causes et exigent le même traitement. On peut cependant trouver quelques indications qui nous aident à conjecturer s'il y a un vice dans l'irritabilité; ces indications se tirent ou du sujet malade, ou des symptômes de la maladie, ou des causes qui l'ont occasionnée.

a. Les expériences ont appris que l'irritabilité était plus grande chez les jeunes sujets que chez les vieux, chez les femmes que chez les hommes, et sans doute chez les femelles des animaux que chez les mâles, chez les animaux à sang froid que chez les animaux à sang chaud; ce qui vient peut-être de ce qu'ils ont la fibre plus lâche et le gluten moins compacte; on sera donc fondé à juger avec vraisemblance que chez les très-jeunes sujets, chez les femmes, chez les sujets qui ont en général la fibre un peu lâche, l'irritabilité trop forte a part à la cause du mal; et voilà sans doute pourquoi j'ai vu souvent que chez les femmes qui ont la fibre moins forte, la peau fort fine et fort blanche, et les cheveux blonds, le bain froid diminue considérablement la convulsibilité, rompt les spasmes, et peut s'ordonner dans le temps même du spasme; au lieu que chez les femmes d'un tempérament opposé, et cependant également convulsif, il produit des effets contraires, et, ordonné dans le temps du spasme, il l'augmente presque toujours.

b. Quand, dans une maladie nerveuse, les symptômes de convulsion ou de spasme sont les symptômes dominants, quand ce sont les parties extérieures qui sont le plus attaquées, quand les circonstances qui ne peuvent agir que sur les muscles externes, telles que les mouvements, les positions, les ligatures, le produisent; quand il y a peu de douleurs, de malaise, d'angoisse; quand la tête n'est point ou très-peu intéressée, on doit encore soupçonner l'irritabilité augmentée.

c. Si la maladie est l'effet de causes morales, dont l'action altère toujours le sensorium, ou de causes physiques qui aient porté singulièrement sur le cerveau, telles qu'un coup, une chute, une blessure, un coup de soleil, des excès d'application, il est très-vraisemblable que c'est dans le cerveau qu'il faut chercher le vice; si les causes sont de nature à avoir plutôt agi sur les fibres musculaires que sur le cerveau, il est probable que c'est dans l'irritabilité qu'est le siége du mal. — Il y a sans doute un grand nombre de causes passagères qui influent sur l'irritabilité du muscle et qui peuvent en diminuer la contractibilité; la pléthore m'a paru évidemment plusieurs fois opérer cet effet, et voilà peut-être une des raisons pourquoi le sommeil chez quelques personnes pléthoriques affaiblit si fort l'action musculaire; on a vu que les narcotiques produisent presque continuellement cet effet; la graisse, qui émousse l'action de tous les stimulants, le produira aussi. — On comprend par-là que les maladies de l'irritabilité doivent nécessairement être prises en considération dans l'examen des maladies nerveuses, et elles peuvent y avoir une part si considérable, que j'ai cru devoir les envisager en même temps que celles du nerf même. Avant que de passer aux autres maladies de ces organes, je ferai ici quelques remarques sur celles de leurs causes dont j'ai déjà parlé. — La première qui se présente, c'est que l'exposition de ces différentes causes prouve combien se sont trompés ceux qui ont tout rapporté à une seule, quelle qu'elle fût. — La seconde, c'est que ces causes, surtout les trois dernières, ne produisent presque que des accidents de sensibilité et de mobilité augmentée; ce sont elles qui, combinées surtout avec une âcreté dans la masse des humeurs, plus ou moins

(1) Thom. Eraste, né à Baden, et mort professeur à Bâle en 1581, est un des premiers, si je ne me trompe, qui ait dit qu'il y avait deux causes des convulsions, une qui tient au propre vice des muscles, et une qui dépend du cerveau; il ne connaissait pas l'irritabilité, mais il avait vu un de ses effets. Son assertion devint ensuite un sujet de controverse; les uns n'admettaient qu'une de ces causes, et les autres l'autre. (V. Châtelain, *Traité des vapeurs*, p. 87.)

générale, produisent presque toutes les maladies nerveuses de l'espèce de celles dont M. Pome a donné l'histoire, et c'est en remédiant à l'âcreté et aux autres causes d'irritation, d'échauffement, d'épaississement inflammatoire chronique, que ses remèdes ont si bien réussi. — La troisième, c'est que la première cause, la seconde, la troisième, et l'obstruction des nerfs dont je parlerai dans le second paragraphe après celui-ci, sont proprement les seules maladies des nerfs; mais que, comme les nerfs sont un instrument, quand il est dérangé, le travail qu'il opère doit être lésé; ainsi de leurs maladies il en résultera beaucoup d'autres, puisqu'ils concourent à presque toutes les fonctions importantes; mais ces maladies, je le répète, ne sont point des maladies de nerfs, quoique l'usage, auquel je me conformerai, leur ait donné ce nom. Si l'on voulait parler exactement, il faudrait appeler les maladies, que l'on désigne ordinairement sous le nom de *maux de nerfs,* maladies du cerveau et des muscles. — La quatrième, c'est que ces vices peuvent être répandus dans tout le sensorium, dans tous les nerfs, dans tous les muscles, ou n'en intéresser qu'une partie; de là des maladies plus générales, ou plus particulières.

La cinquième, c'est que ce sont les maladies qui dépendent de ces trois causes, qui sont comprises sous les noms généraux d'extrême sensibilité, ou de trop grande mobilité, que j'ai dit que l'on devait appeler délicatesse de nerfs, dont je reparlerai ailleurs, et que ces mouvements trop violents, trop prompts, trop irréguliers des esprits animaux qui forment la mobilité, s'appellent ataxie ou perturbation; et cette ataxie que j'ai vue si souvent dans tous ses degrés, dont la violence et les effets m'ont étonné si souvent, dont j'ai eu pendant long-temps peine à me rendre une raison satisfaisante, m'a toujours paru, depuis que je suis venu à me l'expliquer, dépendre, quand elle est venue à ce degré, de l'extrême sensibilité du sensorium, de la grande mobilité des nerfs, et du trop d'irritabilité des muscles; une seule de ces causes ne la produit presque jamais. Je suis persuadé que tous les médecins qui voudront bien observer attentivement les cas de grande mobilité, après avoir réfléchi aux principes que j'ai établis dans ce chapitre, penseront comme moi que les trois causes concourent du plus au moins dans la formation de ces maladies, désignées par le mot d'extrême mobilité, quoiqu'il puisse y avoir des convulsions peut-être plus fortes sans leur concours. — Une sixième réflexion à faire, c'est qu'il n'y a point de ces différentes causes qui ne soit admise par des médecins très-éclairés, et qui se sont occupés de ces maladies; mais malheureusement, soit que le hasard n'ait présenté à chacun d'eux que des maladies produites par la même cause, soit qu'un peu trop décidés pour un système, avant que d'avoir vu assez de faits, ils ne soient pas revenus d'une première idée, la plupart n'ont vu qu'une cause et ont exclu les autres : on a vu plusieurs partisans du seul relâchement des fibres. M. Pome n'admet que leur raideur; et l'estimable auteur de l'*Essai théorique et pratique*, que j'ai déjà cité, n'admet que les vices des esprits animaux : ces vices sont, ou le trop d'épaississement, ou le trop d'âcreté, et cette âcreté est ou acide, ou saline (1). De cette division, il tire l'explication des principaux symptômes et les différents traitements qui consistent, dans le premier cas, à fondre et à évacuer; dans le second, à délayer, adoucir et corriger les acides; dans le troisième, à dissoudre et à enlever les molécules salines. Il est sûr que les esprits animaux peuvent être altérés différemment, que ces différentes altérations produiront des symptômes différents, et que l'on pourra présumer ces espèces d'altérations d'après celles qui règnent dans la masse du sang; mais il est également vrai que l'on ne peut pas faire dépendre tous les maux de nerfs des simples altérations du fluide nerveux.

§ 14. Commme en traitant une matière on doit toujours comparer sa marche à celle des auteurs qui en ont déjà le mieux traité, je dois observer ici que, sans entrer dans le détail de ces causes, M. Whytt comprend l'état des nerfs qu'elles occasionnent sous le nom de trop grande délicatesse et trop grande sensibilité du genre nerveux, dont il fait la cause prédisposante générale des maux de nerfs; il comprend, sous le nom de cause prédisposante particulière, la délicatesse, la trop grande sensibilité ou la sensibilité erronée de quelque organe particulier; ces deux causes, qui me paraissent plutôt un effet de celles dont je viens de traiter sous le nom de causes

(1) P. 14, 15, 38, 39.

prochaines, sont l'objet de son troisième chapitre, qui renferme plusieurs observations intéressantes, dont je rapporterai quelques-unes en parlant de la mobilité. Je dois dire aussi que M. Boerhaave a un chapitre assez long sur les maladies du *sensorium commune* (1) ; mais c'est que dans ce chapitre il traite des maladies et des affections de l'âme, et discute même quelques questions relatives à l'anatomie du cerveau, au lieu que je me suis proposé simplement ici d'établir qu'il était susceptible de dérangement, réservant pour d'autres chapitres les maladies qui sont les suites de ce dérangement. Je reviens actuellement à une autre maladie du nerf, c'est son obstruction.

§ 15. Les sensations ne se portant des parties externes au cerveau, et les mouvements volontaires n'étant portés du cerveau aux parties que par le mouvement aisé des esprits animaux, si ce mouvement vient à être intercepté, les fonctions cessent : on a vu plus haut les effets des sections des nerfs, et ceux des ligatures qui interceptent toute communication entre le cerveau et les parties ; s'il se forme des obstructions dans les nerfs, les effets en seront les mêmes, et il est aisé que ces obstructions se forment, ou par la pression externe des membranes enveloppantes et des corps ambiants, ce sera l'objet des articles suivants, ou par le trop grand relâchement, ou par l'adunation des parois, ou par l'épaississement et l'induration du fluide nerveux (2); en un mot, on peut appliquer ici ce que tous les pathologistes, et M. Boerhaave, mieux qu'aucun autre, ont dit des causes de l'obstruction, qui, dans les nerfs, ainsi que dans les autres vaisseaux, peut être complète ou incomplète, résoluble ou irrésoluble. Si ici, comme dans tout ce qui regarde le cerveau, notre imagination est effrayée de se peindre les tableaux aussi en petit, la raison nous rassure et nous en démontre la possibilité. — L'obstruction peut être de nature à empêcher le mouvement dans une partie, et à le permettre dans une autre; c'est à cette cause qu'il faut rapporter principalement différentes espèces de paralysies, l'engourdissement ou la perte des sens, l'atrophie, et en général les accidents nerveux, qui dépendent d'une diminution dans la vitesse ou dans la force du mouvement.

MALADIES DES ENVELOPPES DES NERFS.

§ 16. Composées de cellulosité plus ou moins compacte, et de beaucoup de vaisseaux, les enveloppes des nerfs doivent être sujettes aux maladies dont ces deux parties sont susceptibles, et M. Boerhaave en a fait le tableau général de plus exact (1); il pourra y naître, dit-il, des inflammations de toutes espèces, des érysipèles, des anévrismes, des varices, des concrétions; leurs membranes peuvent devenir cartilagineuses et osseuses même; il pourra s'y former la suppuration, le squirrhe, la gangrène (2), le sphacèle même; et toutes ces maladies peuvent intéresser les fonctions du nerf; d'autres fois elles ne les altèrent pas, et son action se conserve dans toute son intégrité; de là ce grand médecin remarque que l'on doit envisager les maladies des nerfs dans trois endroits : dans le cerveau, où ils ne sont point encore revêtus de cette enveloppe; dans les parties où ils vont se terminer, et où ils en sont dépouillés; dans leur route, où ils en sont revêtus. Leur tissu cellulaire, dit-il, peut être le siége des maux de nerfs qui ne l'ont pas dans le cerveau, et c'est à cette cause sans doute qu'il faut rapporter les paralysies particulières de quelques muscles (3); il rapporte à deux clas-

(1) P. 458, 510.

(2) Cette liqueur est de sa nature très-déliée, mais souvent elle acquiert un vice de ténacité, de grossièreté qui l'empêche de couler avec facilité par les vaisseaux sécrétoires et excrétoires; elle s'y arrête et y forme des engorgements qui sont souvent les causes antécédentes des maladies de nerfs. (*Essai théorique et pratique sur les maladies de nerfs,* p. 14.)

(1) De morb. nervorum, article I, pag. 61, etc.

(2) On trouve dans l'utile recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires, publié par M. Richard, t. I, p. 376, l'observation d'un plexus mésentérique gangréné. Les symptômes de la maladie, qui n'avait duré que quinze à seize heures, avaient été des douleurs excessives dans le ventre, une faiblesse pareille à celle d'une syncope, le froid des extrémités, et la perte du pouls.

(3) M. Schwencke vit une fille âgée de vingt ans, à qui une passion mêlée de peur et de colère avait fait perdre la voix depuis trois semaines, et qu'il guérit

ses les accidents que ces vices des enveloppes peuvent éprouver, la compression et l'érosion. Une tumeur inflammatoire qui se forme dans la tunique cellulaire, si elle est assez considérable pour comprimer le nerf même, le rendra inutile: il en naîtra une paralysie par l'impossibilité à l'exécution du mouvement des esprits animaux, et il peut même arriver que quand l'inflammation se résoudra, le mouvement des nerfs ne se rétablisse point, parce que la compression et la stagnation les ont collés et rendus imperméables ; ce nerf est donc perdu, et s'il servait aux fonctions vitales, la mort peut s'ensuivre (1).

Il n'y a point de médecin qui n'ait observé plus d'une fois dans les maladies inflammatoires, et dans d'autres maladies aiguës, lors même que le cerveau n'est point embarrassé, des affaiblissements sensibles, des stupeurs, quelquefois de vraies paralysies de quelques parties, qui m'ont toujours paru dépendre de cette inflammation des gaînes des nerfs, excepté quand elle est produite par la compression de quelque organe engorgé qui les serre. Lancisi (2) rapporte le cas d'un jeune homme qui, au sortir de la petite vérole, se releva paralytique des extrémités inférieures, et il attribue cette paralysie à l'engorgement des ganglions, qu'il place dans un endroit où il est rare qu'il y en ait ; mais il est très-apparent qu'elle dépendait de l'engorgement de la gaîne des nerfs sciatiques. De quelque cause que vienne la compression, l'effet est le même. M. Tarin, disséquant le cadavre d'un paralytique qui avait perdu la voix depuis quelques mois, trouva le tronc de la huitième paire d'un côté, un peu au-dessus de l'origine du récurrent, altéré par une tumeur de sept ou huit lignes de longueur, et quatre à cinq de diamètre, formée par une gelée fort épaisse, épanchée dans la cellulosité, et enveloppée par une membrane très-forte (1). On voit que cette tumeur avait produit sur l'action du récurrent le même effet que nous avons vu résulter des ligatures. — En disséquant des cadavres de gens morts aveugles, M. Morgagni trouva une fois le nerf optique engorgé par une humeur fort trouble, une autre fois par un mucus épais (2); et dans le cadavre d'un homme tué par une chute, il trouva les deux principaux troncs du crural, dans tout le trajet de la cuisse, si engorgés de graisse, qu'il y en avait beaucoup plus que de fibres nerveuses ; et ce qu'il ajoute est bien intéressant, c'est que, quoiqu'il eût déjà vu souvent les cordons nerveux engorgés par la graisse, ce qui est contraire à l'opinion commune, surtout à celle de ceux qui regardent les nerfs comme des cordes tendues, il n'avait pas cru qu'il pût s'en faire un aussi grand amas ; et il est aisé de comprendre, dit-il, que s'il s'y formait un amas de quelque autre matière, il pourrait en résulter tous les maux que l'on impute aux vices des nerfs mêmes (3). M. Cheselden donne la description d'une tumeur à peu près de la grosseur d'un œuf de pigeon formée au centre du nerf cubital, un peu au-dessous du coude, qui était de nature cystique; les fibres nerveuses écartées étaient répandues à sa surface ; elle occasionnait un grand engourdissement de toutes les parties inférieures, et une douleur excessive au plus léger tact, ou au plus léger mouvement; on l'amputa, la douleur cessa entièrement, et l'engourdissement n'augmenta que bien peu (4). M. Camper a aussi donné deux observations très intéressantes sur les tumeurs des nerfs (5).

---

sur-le-champ en frottant les nerfs le long de la trachée-artère (E. V. Limburg, *De Corpor. consent.*, § 106). Il est bien probable que l'engorgement s'était formé dans les enveloppes du nerf récurrent ; cependant serait-il impossible qu'il se fût produit quelque dérangement dans les tubes nerveux mêmes, précisément dans le nerf récurrent, et non dans les autres rameaux de la même paire? Je ne le crois point.

(1) Boerh., ibid., p. 64.

(2) De gangliis, p. 117.

(1) *Encyclop.*, t. VII, art. *Ganglion*.

(2) *De sedib. et caus. morbor.*, Ep. 13, art. 8 et 9; Ep. 52, art. 30. Law a vu une cécité produite par une hydatide qui comprimait le nerf optique, et Blegni par une concrétion pierreuse dans le nerf optique même. *Zodiac. Med. Gall.*, ann. 1, avril, obs. 14. C'est d'une cause semblable que peut dépendre la paralysie du sterno-mastoïdien. Haller ad Boerh., t. II, p. 580.

(3) De sedib. et caus. morb. Ep. 69, t. IX, p. 446.

(4) The anatomy of the human. body. Long. pl. 28. Il est à présumer que l'engourdissement aura diminué dans la suite.

(5) Demonst. anatom. pathol., l. I, ch. II, § 5.

Il dit qu'elles se forment ordinairement dans les enveloppes des nerfs subcutanés; une de celles dont il parle, et il en a vu plusieurs autres, était près du coude, l'autre près du genou : il dit qu'il faut les emporter, et il amputa la première avec le plus grand succès. La cellulosité des gaînes nerveuses, comme celle de toutes les autres parties du corps, est susceptible d'hydropisie, et je l'ai vue dans une étendue de plus de trois pouces sur le nerf sciatique droit, chez un homme qui avait perdu l'usage des parties inférieures après une chute, et qui était mort hydropique. M. Boerhaave croit (1) que dans la leucoflegmatie toutes les enveloppes nerveuses se ressentent de l'infiltration, et il est fort à présumer qu'un état de leucoflegmatie, qui durerait très-long-temps, affecterait enfin toutes les parties du tissu cellulaire; mais il faut long-temps sans doute pour que cela arrive : dans le cas dont je viens de parler, l'engorgement était particulier à la partie que je désigne, et il me paraît qu'il n'est pas nécessaire de recourir à cette cause pour expliquer l'affaiblissement de l'action musculaire dans cette maladie. — Ces enveloppes participent aussi aux autres vices de la membrane cellulaire qui les entoure, et l'on a remarqué qu'elle s'épaissit considérablement dans le voisinage des tumeurs blanches des articulations; remarque qui peut servir à rapporter à leur véritable cause quelques-uns des phénomènes qui accompagnent ces maladies (2). — M. de Haen trouva deux tumeurs dans le même nerf phrénique, l'une au milieu de sa longueur, l'autre très-près du diaphragme; et M. Coopman a aussi vu le nerf phrénique, du côté gauche, traverser dans la poitrine une glande presque pierreuse ou osseuse (3).

§ 17. Si du pus, de la sanie, ou une autre humeur fort âcre se forme, ou s'épanche dans les gaînes des nerfs, elle viendra, dit M. Boerhaave, à ronger le nerf même, et produira des douleurs très-vives, quoiqu'il n'y ait aucun vice dans le cerveau, ni dans l'extrémité des nerfs (1); mais à la fin cependant la partie médullaire même vient à être endommagée, et les fonctions du nerf cessent après de longues douleurs.

§ 18. M. Cotunni, dans un excellent ouvrage (2), a prouvé par les raisons les plus fortes qu'il y a une sciatique qui ne dépend que d'un épanchement dans les enveloppes du nerf sciatique, et je reviendrai à donner plus de détails sur cette maladie dans le seizième chapitre. — M. Boerhaave a fait de la goutte une maladie uniquement de nerfs; il en distingue de deux espèces : l'une, dit-il, et elle est très-rare, consiste peut-être dans une dégénération des esprits animaux; l'autre a son siége dans les enveloppes des nerfs, et se manifeste par la tumeur et l'inflammation (3). M. Isenflamm demande si c'est dans les tuniques des nerfs que réside la cause des fièvres périodiques, et il remarque que cette extrême sensibilité au froid, et en général à tous les changements de temps, cette espèce de douleur habituelle, cette diminution dans l'aptitude au mouvement que l'on observe souvent dans les parties qui ont souffert d'un violent froid, et les fluxions invétérées et opiniâtres, qui sont une maladie assez fréquente, et qu'il ne faut pas dissiper inconsidérément, pourraient bien avoir leur cause et leur siége dans ces mêmes enveloppes (4), dont les maladies avaient aussi été très-bien connues par M. Zinn (5); après avoir parlé de la cellulosité qui les compose, il dit qu'elle est le siége de plusieurs maladies nerveuses, dans lesquelles le cerveau et la moelle de l'épine sont sains. « Ce sont, » ajoute-t-il, les seules curables, car, dès » que la moelle est attaquée, il ne paraît » pas qu'elle soit accessible à l'action des » remèdes; et s'en prendre à l'altération » des esprits, c'est débiter de vaines conjectures (6). Les paralysies de plusieurs

(1) De Morbis nervorum, p. 78.

(2) Reymar, *De Tumoribus albis*, et Halleri, *Collect. thes. pract.*, t. VI, p. 437.

(3) On doit à M. Coopman une excellente traduction latine de l'anatomie des nerfs, de M. Monro, qu'il a enrichie de notes très-intéressantes, et d'une névrotomie fort courte, mais fort bonne, p. 160.

(1) La façon dont le nerf est irrité dans ces sortes de cas ne me paraît pas encore absolument éclaircie.

(2) De Ischiade nervosa.

(3) P. 67.

(4) De vasis nervorum, § 30.

(5) Mémoire sur les enveloppes des nerfs. Mém. de Berlin, 1753. Coll. de M. Paul, t. II, p. 444.

(6) Les lésions considérables de la moelle sont sans doute incurables, et j'examinerai, dans le chapitre du pro-

» parties paraissent produites par de pe-
» tits vaisseaux gonflés et obstrués par
» quelque humeur répandue dans le tissu
» cellulaire, coagulée et accrue au point
» d'y produire une tumeur, ou enfin par
» une humeur déposée par métastase. »
Ce sont les seules paralysies qu'il croie guérissables par l'électricité; et M. Boerhaave croit avec plus de raison que ce sont les seules qui soient guérissables par les remèdes externes (1). C'est à l'inflammation de ces enveloppes que M. Zinn attribua aussi les accidents des panaris, neuf ans avant que l'ouvrage de M. Boerhaave parût, et ceux qui sont une suite de la lésion des tendons.

§ 19. Les ganglions, qui ont des enveloppes de la même espèce que les nerfs, sont sujets aux mêmes accidents; et Vieussens avait attribué à l'humeur qui s'y épanche, si elle est âcre ou si elle le devient, une grande partie des maux de nerfs (2). Lancisi avait adopté son système, et l'étendait au plexus; faire de cette irritation une cause générale des maux de nerfs, c'est aller beaucoup trop loin; mais il est vrai que les inflammations, les endurcissements, les dépôts qui peuvent se faire dans les ganglions, lèsent nécessairement beaucoup les fonctions de tous les nerfs qui en partent. Les maladies qui arrivent aux enveloppes de la moelle de l'épine sont du même genre; j'en aurais parlé ici, si elles ne m'avaient paru appartenir plus particulièrement au chapitre de la paralysie.

§ 20. On voit par tout cet article que les enveloppes des nerfs sont le siége de plusieurs de leurs maladies, indépendantes de l'état du cerveau et d'aucun vice dans leur partie médullaire; il est important de s'être assuré de cette vérité, et il le serait beaucoup d'avoir des caractères certains pour les reconnaître; ces caractères nous manquent, mais on peut cependant en général présumer cette cause : 1° quand on trouve dans quelques parties des accidents qui paraissent ne pouvoir dépendre que de l'action lésée des nerfs, et qu'en même temps on ne trouve aucun symptôme de lésion dans le cerveau ni dans le reste du genre nerveux. 2° Cette première considération acquiert une nouvelle force, si l'on n'a point lieu de soupçonner dans le voisinage du tronc nerveux, dont on présume la lésion, quelque tumeur qui le comprime. 3° Si l'accident a été précédé par quelque maladie, ou par quelque accident de nature à occasionner un engorgement dans les troncs nerveux; un coup, une chute, une pression peuvent opérer cet effet, et l'on en trouvera des exemples dans le chapitre où je traiterai des causes prédisposantes aux maux de nerfs; une forte contusion occasionne presque toujours un épanchement qui, s'il a lieu dans les gaînes des nerfs, peut très-aisément les paralyser; c'est ainsi que Galien comprit que le siége de la cause de la paralysie des doigts était dans la moelle des nerfs vertébraux où l'humidité froide avait produit un engorgement. 4° Une douleur fixe dans quelque partie où l'on est sûr que passe le tronc nerveux, qui se distribue aux parties souffrantes. J'ai eu un malade, qu'une diarrhée habituelle supprimée jeta dans des douleurs de sciatique qui se dissipèrent par un mauvais traitement; le malade éprouva d'abord une douleur fixe au haut des vertèbres lombaires, un peu du côté gauche, et perdit peu à peu l'usage et la sensibilité des cuisses et des jambes, surtout de la gauche; il n'était même plus entièrement le maître des sphincters de l'anus et de la vessie; il est donc bien évident qu'il y avait un engorgement dans la moelle épinière, qui comprimait les nerfs qui sortent précisément au-dessous de l'endroit de la douleur, et c'est sans doute aux engorgements plus ou moins forts qui se forment dans les enveloppes des nerfs, après de longues maladies rhumatismales mal traitées, que l'on doit attribuer ce marasme qui leur succède souvent, et dont on voit un si grand nombre d'exemples chez le peuple. 5° Les premiers effets des remèdes peuvent beaucoup servir à confirmer ou à affaiblir ces conjectures.

---

nostic, jusqu'à quel point s'étend la difficulté de guérir les maux de nerfs; mais dire que quand la moelle est attaquée, elle est incurable, c'est une erreur qui peut venir de ce que M. Zinn n'avait pas vu assez de malades; il n'y a point de partie absolument hors de la portée des remèdes; dire que tout ce qu'on peut débiter de l'altération des esprits animaux n'est qu'une simple conjecture, est une décision précipitée, avant que de s'être occupé expressément de cette matière.

(1) Prælect., t. II, p. 580.

(2) Neurograph., l. III, ch. V, p. 190.

VICES DANS LES CORPS QUI ENTOURENT LES NERFS.

§ 21. Les mêmes accidents que produit un engorgement dans les enveloppes du nerf peuvent être occasionnés par une tumeur dans son voisinage qui le comprime, et ces accidents sont fréquents : il en résulte une diminution dans la sensibilité, dans le mouvement et dans la nutrition de la partie qui tire ses nerfs du tronc comprimé. On trouve dans Plater l'observation d'un jeune homme qui, après une forte fièvre, resta sujet à de très-violents maux de tête ; bientôt il perdit la vue de l'œil gauche, ensuite de l'œil droit, et enfin mourut avec les symptômes les plus cruels : la cause de tous ces accidents était une tumeur qui comprimait les nerfs optiques à leur sortie du cerveau (1). M. Drelincourt en a vu une entre le cerveau et le cervelet occasionner d'abord la cécité, ensuite la surdité, et successivement la perte de tous les sens, de toutes les fonctions animales, et enfin des vitales (2). J'ai vu une tumeur vénérienne au-dessous du pli du bras empêcher absolument tout mouvement de flexion dans les doigts ; mais il se rétablit à mesure que la tumeur diminuait par le traitement; et où qu'elles soient placées, elles doivent produire des effets semblables. Les obstructions dans le bas-ventre peuvent occasionner par cette pression sur les nerfs des symptômes que, manque d'attention à cette cause, on pourrait rapporter à d'autres, au grand détriment du malade. M. Winslow l'avait bien vu, et j'ai sous les yeux une de ses consultations pour un malade qui vint vers moi quelques années après, dans laquelle il y a un passage qui me paraît mériter l'attention de tous les médecins : « Cette obstruction s'étend même par une traînée fort mince vers le milieu du haut de la région lombaire, et là paraît gêner le plexus nerveux sur l'aorte descendante : de là la faiblesse du genre nerveux et celle de la pulsation artérielle (3). » En observant attentivement les rachitiques, on se persuade aisément que les compressions que souffrent les nerfs contribuent beaucoup à différents accidents dans la nutrition et dans les forces musculaires qu'ils éprouvent souvent. L'excès même de la graisse, malgré sa mollesse, produira une compression assez forte pour gêner l'action des nerfs et occasionner un engourdissement habituel.

Voilà toutes les maladies auxquelles les nerfs mêmes sont sujets : ce sont les causes prochaines des dérangements des fonctions auxquels ils servent, les éléments en quelque façon de ces maladies, les premières dont il a fallu m'occuper ; mais ces maladies mêmes du genre nerveux, l'atonie des nerfs, les vices du sensorium, ceux des esprits animaux, sont préparés, et ensuite mis en action par d'autres causes, qui sont les causes prédisposantes et occasionnelles, dont je m'occuperai dans les chapitres suivants. Je finirai celui-ci par quelques observations sur ce que l'on doit entendre par les nerfs faibles ou forts, et sur quelques autres expressions dont on se sert tous les jours en parlant des maux de nerfs, et qui, mal entendues, donnent souvent de fausses idées, et conduisent quelquefois à de mauvais traitements.

DES NERFS FORTS ET DES NERFS FAIBLES.

§ 22. On est fort quand on peut faire avec facilité toutes les choses qui exigent de la force et auxquelles on est naturellement appelé; un organe est fort quand il fait toutes ses fonctions sans être troublé par des causes auxquelles il est naturellement exposé; les nerfs sont forts quand ils font toutes leurs fonctions sans être dérangés par des causes à l'impression desquelles ils sont naturellement exposés, telles que des variations de temps, des bruits imprévus, des aliments ou des boissons un peu plus âcres, des événements moins agréables. Si au contraire plusieurs de ces impressions, auxquelles on ne peut se soustraire qu'avec des précautions, affectent le genre nerveux au point de nous faire éprouver du malaise ou de déranger les fonctions, c'est ce qu'on appelle avoir les nerfs faibles. Je connais plusieurs malades à qui une idée désagréable après le repas donne une indigestion, d'autres que l'approche de la neige fait souffrir dans tout leur corps; on dira : ces personnes ont les nerfs faibles, et cela sera exactement vrai; c'est-à-dire leurs nerfs n'exécutent

---

(1) Obs., t. I, p. 102.

(2) Flammerdinge, *De Apoplexia* 12. Sepulch., t. I, p. 123.

(3) Du 27 septembre 1749. Je ne retrouve point le mémoire du malade, et je ne me rappelle qu'imparfaitement sa maladie.

pas leurs fonctions avec assez de force pour qu'elles ne soient pas dérangées par des causes auxquelles on est généralement exposé dans le cours de la vie, et qui n'affectent pas les personnes bien portantes. Il n'y a point d'équivoque jusqu'à présent; mais le mot de faiblesse, transporté de l'effet à la cause, en a occasionné une qui a procuré plus d'une erreur : on a dit que des nerfs faibles étaient des nerfs lâches, et avaient besoin de fortifiants. En conséquence, perdant de vue toutes les causes que nous avons assignées aux maux de nerfs, excepté l'atonie, qui en est une assez fréquente, mais qui n'exclut point les autres, on s'était laissé aller à traiter par les toniques toutes les maladies dans lesquelles on trouvait de la mobilité. Tout ce que j'ai dit dans ce chapitre prouve combien cette méthode avait souvent d'inconvénients et les accidents qui pouvaient en résulter; et je puis dire que l'état affreux dans lequel je vis, il y a vingt-trois ans, une jeune personne qui avait les nerfs très-délicats, et qui était sujette à quelques légers mouvements convulsifs, après un long usage d'un vin chalibé et aromatique, prescrit par un médecin très-célèbre, et que j'ai vu réussir souvent dans d'autres maux de nerfs, mais qui alors était contre-indiqué, est une des circonstances qui m'ont déterminé le plus fortement à m'occuper des maux de nerfs. Les saignées, l'orgeat pour toute boisson, les lavements émollients et un régime tout végétal, le plus doux possible, lui firent beaucoup de bien. Elle avait donc les nerfs faibles, et les toniques ne lui convenaient pas; aussi il serait mieux sans doute de changer cette expression; celle de sensibilité est trop souvent employée dans le sens moral pour pouvoir être celle qui est la plus propre à désigner le trop peu de force des nerfs : on peut être fort sensible et avoir les nerfs très-bons. Ils ne sont point irritables dans le vrai sens de ce mot : ainsi, l'expression d'irritabilité nerveuse, quoique employée par de très-habiles médecins, n'est point une dénomination convenable, et celles qui conviennent le mieux sont sans doute la délicatesse des nerfs ou la mobilité. La *grande délicatesse* des nerfs (c'est l'expression adoptée par M. Whytt) présente à tout le monde l'idée des nerfs affectés par les plus légères causes; celle de la mobilité suppose également des organes du mouvement trop susceptibles des impressions et sur lesquels elles occasionnent des effets trop considérables : ainsi, l'une ou l'autre de ces expressions sont celles que l'on doit employer pour parler avec exactitude, et éviter d'être conduit à l'erreur par l'abus des mots.

§ 23. Tous les jours des personnes qui ont les nerfs très-délicats demandent si elles les ont trop tendus ou trop lâches. Ce n'est souvent ni l'un ni l'autre, puisque l'on a vu que cette délicatesse tenait fréquemment à l'état du fluide nerveux, à celui du sensorium, à celui des muscles, à une humeur âcre et répandue qui irrite le genre nerveux, et en général il faut faire attention, j'en parlerai plus en détail ailleurs, qu'un stimulus, formé dans quelque partie, peut irriter les nerfs si continuement que, quoique naturellement bons, ils occasionnent tous les symptômes qui caractérisent les nerfs les plus délicats; et comme souvent ces symptômes sont les seuls par lesquels la cause se manifeste, sans en produire aucun local qui serve à la faire découvrir, ce n'est qu'une grande attention qui peut guider sûrement dans ces cas-là : si on se laisse aller à traiter les maladies uniquement pour des nerfs délicats, quelque méthode que l'on suive, on ne les guérit point, et quelquefois on leur nuit. J'ai vu en 1755 un homme fort, robuste, bien portant, atteint peu à peu, dans l'espace de dix ou douze jours, de mouvements convulsifs et de spasmes, qui attaquèrent d'abord le bas-ventre, mais qui successivement portèrent sur tous les muscles, même sur ceux du visage, et qui troublaient absolument son sommeil. D'ailleurs, sans fièvre, sans mal de tête, sans dégoût, sans coliques, sans qu'aucune cause morale ou physique parût l'avoir affecté, il n'y avait que l'épidémie régnante de fièvres bilieuses et le lieu des premiers spasmes qui pût m'éclairer sur la cause : je lui donnai un laxatif qui le soulagea, ce qui me détermina à lui en redonner d'autres; ce ne fut qu'après l'avoir purgé six fois dans l'espace de quinze jours qu'il fut parfaitement guéri. On voit très-souvent des hommes, qui n'ont jamais senti leurs nerfs, attaqués de mobilité, de tristesse, d'hypochondrie, d'insomnie, sans aucune cause apparente, et surtout au premier printemps ou dans les grandes chaleurs. A la première époque, c'est presque toujours l'indication d'un besoin de saigner ou de purger; à la seconde, rarement un besoin de saigner, presque toujours un besoin de purger, qui quelquefois se

manifeste par d'autres symptômes, mais plus ordinairement par des symptômes nerveux : du sel et de la manne calment d'abord les nerfs et rétablissent l'ordre; et en général il faut bien faire attention que les maladies purement des nerfs (j'appelle ainsi celles qui dépendent des causes que j'ai assignées plus haut sous les nos 2, 3, 4, 5 et 6, assez fortes pour occasionner des accidents un peu marqués, sans qu'il y ait quelque part un foyer d'irritation) sont plus rares que l'on ne pense. L'inattention à chercher ce foyer les multiplie et fait qu'on leur oppose souvent un traitement inutile. J'ai vu une femme qui avait passé tout un été, il y a quelques années, dans toute l'angoisse des vapeurs hypochondriaques, et à qui tous les toniques n'avaient fait et ne pouvaient faire aucun bien : une diarrhée bilieuse qui survint au commencement de l'automne lui rendit toute sa santé. Pourquoi, dira-t-on, appeler ces maladies nerveuses? Cette question est sensée; peut-être il serait mieux de les rapporter à leur cause, et l'homme dont j'ai parlé plus haut avait sans doute une maladie bilieuse; mais elle était si bien masquée sous les symptômes des maux de nerfs qu'il n'était pas aisé de reconnaître sa vraie origine; et comme c'est par les symptômes que nous pouvons classer les maladies, c'est toujours, ce me semble, à la classe où les placent leurs symptômes que l'on doit les rapporter, en s'occupant des différentes causes qui peuvent les produire.

Il y a une délicatesse des nerfs telle que des causes qui ne sont point maladives pour des nerfs sains jettent dans le trouble ceux qui en sont attaqués : c'est donc là proprement les maladies nerveuses pures, puisque, ne pouvant assigner aucune cause irritante dont on puisse s'occuper, c'est sur la réceptivité des nerfs qu'il faut agir. Mais j'appellerai également maladies de nerfs celles dans lesquelles tous les symptômes dépendent de la lésion des fonctions des nerfs, quoique cette lésion tienne à une cause sensible, et qui est celle qu'il faut traiter. Si l'on ne prenait pas ce parti, les maladies des nerfs les plus graves, les plus fâcheuses, les plus rebelles, celles dans lesquelles les nerfs sont le plus attaqués, seraient exclues de cette classe. L'épilepsie, le tétanos, le chorea viti, qui dépendraient de quelque irritation mécanique, ne seraient point des maux de nerfs, et l'on ne saurait par-là même à quelle classe les rapporter. Continuons donc à appeler maladies des nerfs celles que nous avons définies plus haut sous ce nom, mais en ajoutant, pour éviter toute dispute et, ce qui est bien plus important, toute confusion, que l'on peut appeler *maladies des nerfs primitives* celles qui dépendent uniquement de la délicatesse des nerfs, puisqu'elles sont déterminées par des causes qui tiennent à l'usage ordinaire des choses non naturelles, et qui sont si légères qu'on ne peut très-souvent point les assigner; et que l'on doit appeler *maladies des nerfs secondaires* celles dans lesquelles les nerfs, sans avoir une délicatesse maladive, sont attaqués parce qu'ils sont stimulés ou par des causes maladives ou par des erreurs marquées dans les choses non naturelles.—Tout médecin instruit verra d'abord, d'après cette division que presque toutes les maladies de nerfs, et généralement toutes les maladies convulsives, peuvent avoir des espèces primitives et secondaires; souvent les deux causes se trouvent réunies, c'est-à-dire que les nerfs sont très-délicats, et qu'outre cela il y a une cause irritante maladive : alors les effets sont très-violents, et si la cause irritante est habituelle ou se reproduit souvent, et est de nature à n'être que difficilement détruite, ces personnes jouissent de très-peu de moments passables : victimes tour à tour des accidents qui ne dépendent que de la délicatesse nerveuse irritée par des causes imperceptibles, de ceux qui dépendent de la cause morbifique seule, et de ceux qui dépendent de son action sur les nerfs, ils éprouvent successivement une variété de maux produits par cette complication de causes, qui en occasionne dans le traitement, dont je parlerai dans le chapitre douzième. Pour distinguer entre les effets de ces différentes causes, il faut assigner exactement les caractères des maux de nerfs, et ceux qui servent à faire connaître s'ils sont primitifs ou secondaires : ce sera l'objet d'un article du neuvième chapitre, dans lequel je traiterai des causes morales des maux de nerfs. Je vais actuellement m'occuper des causes physiques.

CHAPITRE II.

DES CAUSES PHYSIQUES PRÉDISPOSANTES ET DÉTERMINANTES DES MAUX DE NERFS.

§ 24. Je me suis occupé dans le cha-

pitre précédent des maladies des nerfs mêmes, et de celles des esprits animaux, c'est-à-dire que j'ai examiné quel est cet état des nerfs qui fait qu'incapables d'exercer leurs fonctions régulièrement, il en résulte ces lésions dans les fonctions auxquelles ils concourent, que l'on appelle maladies nerveuses. Il reste à rechercher quelles sont les causes qui produisent ces dispositions maladives dans les nerfs et dans les muscles dont j'ai parlé plus haut, ce sont les causes prédisposantes; et quelles sont celles qui, quand la cause prochaine existe, en déterminent les accès, ce sont les causes occasionnelles, qui sont presque toujours les mêmes que les prédisposantes: ainsi je ne les séparerai point, et je me contente de les diviser en deux classes, les physiques et les morales (1).

Si je présentais ici le tableau des causes de quelques autres auteurs, on verrait que, sous des dénominations et des divisions un peu différentes, les mêmes causes principales se retrouvent chez les uns et chez les autres, et cela ne peut pas être autrement; mais il peut y en avoir de moins considérables, auxquelles les uns ont fait attention et non pas les autres. Je crois que l'on peut les rapporter aux classes suivantes qui ont leurs sous-divisions : *a* la constitution, *b* les choses non naturelles, *c* la douleur, *d* la pléthore, *e* les évacuations trop abondantes et les évacuations supprimées, *f* les irritants, *g* les maladies aiguës, *h* les maladies chroniques, *i* les accidents externes. Dans la première division, je comprendrai : 1° les vices d'hérédité; 2° ceux des nativités; 3° les dérangements d'organisation ou de configuration, ou généraux ou particuliers; 4° une crue trop prompte; 5° et enfin les erreurs de l'éducation qui ne dégénèrent que trop souvent en vice de constitution, et que je place ici par cette raison, plutôt que d'en parler dans les différents articles de la classe suivante.

Les choses non naturelles, quand on en retranche l'article des passions, sous lequel je comprendrai toute action trop soutenue de l'âme, se réduisent à cinq, qui sont : l'air, les aliments et les boissons, le sommeil et la veille, l'exercice et le repos, les excrétions et les rétentions, sous lesquelles on comprend les plaisirs de l'amour. A l'article de l'air, je parlerai de l'influence des climats, des saisons, des heures. — Dans l'article des excrétions et des rétentions, il sera question des influences de la suppression des règles, et par-là même de la grossesse; de la cessation des règles à l'âge critique; des dangers du nourrissage; des excès vénériens. Je passe ensuite aux effets de la douleur, article important, comme je l'ai dit dans la préface. Je viens après cela aux effets de la pléthore, à ceux des hémorrhagies, des autres évacuations maladives trop abondantes en général, et des pertes blanches en particulier. J'examine les suites fâcheuses des irritants quelconques, celles de l'âcreté des humeurs, celles des irritants placés dans quelqu'organe particulier; et c'est ici que je parle des effets des poisons et des remèdes violents; celles des humeurs âcres répercutées; les accidents externes, l'électricité, l'aimant, les maladies aiguës; les effets des maladies chroniques, surtout des mauvaises digestions, considérées comme causes de maladies, me fournissent autant d'articles. En traitant de toutes ces causes, je les envisagerai comme causes prédisposantes, et comme causes occasionnelles; mais comme les unes tiennent à la diététique, les autres à l'histoire des maladies, on ne doit point croire que je me propose de dire sur chacune tout ce que l'on peut en dire; ce serait fondre dans cet ouvrage des matières qui en sont très-distinctes, et sortir de mon plan : dans plusieurs endroits, je serai obligé de répéter ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages fort répandus : je suppose partout que l'on est instruit des parties fondamentales de la médecine.

ARTICLE 1er. — DES VICES DE LA CONSTITUTION.

Heureusement toutes les maladies des pères ne se transmettent pas aux enfants; mais on ne peut point se refuser aux faits nombreux qui ont prouvé en tout temps et prouvent partout aux médecins attentifs qu'il y en a plusieurs qui sont une vraie hérédité; et quoiqu'avec de l'esprit on puisse présenter des arguments spécieux contre cette triste succession, ceux mêmes qui la nient n'ont qu'à

(1) On aurait pu n'en faire qu'un chapitre et parler des causes morales, qui ne sont que les passions, à leur article, parmi les choses non naturelles; mais elles sont si importantes que j'ai cru devoir en faire un chapitre à part.

regarder autour d'eux pour la voir attestée par les observations. Je sortirais de mon sujet, si je m'occupais ici de la recherche de toutes les maladies héréditaires, des preuves de leur réalité et de leur explication ; mais j'ose hasarder une conjecture sur ce dernier article. N'est-il pas vraisemblable que chaque viscère a son influence particulière sur la masse des humeurs ; que l'état des humeurs est par-là même le résultat de ces différentes actions, et n'a-t-on pas des preuves journalières et malheureusement souvent fâcheuses des changements qui arrivent dans l'état du sang par la lésion des différents organes? N'est il donc pas vraisemblable que l'état du sang chez quelqu'un qui a tel ou tel viscère lésé n'est pas ce qu'il serait, si ce viscère était en bon état? et ce qui est démontré par l'observation pour les viscères importants, n'est-il pas vrai également pour les organes qui le sont moins? n'est-ce pas à cette cause que tient ce principe cité plus haut, que chaque animal se forme son sang, et que celui d'un animal ne peut pas convenir à un autre? Je crois donc pouvoir admettre cette cause comme démontrée, et je dis : Si le sang de la mère ne reçoit pas la préparation convenable dans tel et tel organe, il sera vicié, et il est certain qu'il agira sur les vaisseaux de l'enfant autrement qu'il n'aurait fait s'il eût été sain ; mais n'est-il pas à présumer que cette différence dans son action sera sans doute plus marquée sur les vaisseaux correspondants de l'enfant que sur les autres? J'avoue que je ne puis presque pas me refuser à le croire, et il me semble qu'un sang qui n'aura pas reçu dans le foie de la mère l'élaboration nécessaire sera un stimulus moins propre à stimuler le foie de l'enfant, puisque les mêmes organes obéissent aux mêmes stimulus. Si cela est, ce principe expliquera très-bien l'hérédité des maladies maternelles, et il serait aisé de faire voir comment l'hérédité des maladies paternelles peut aussi en résulter ; mais sans m'occuper plus longtemps de sa cause, je reviens à sa réalité. Admise presque généralement de tous les médecins dans tous les siècles, on peut dire qu'elle est une de ces vérités dont personne ne doute, excepté ceux qui veulent douter. Il y a peu de parties qui ne soient faibles dans certaines familles, et il est aisé de comprendre que la faiblesse du système nerveux doit être aussi héréditaire que celle d'aucune autre. Les apoplexies, les paralysies sont héréditaires ; les épilepsies le sont trop fréquemment ; l'hypochondrie, l'hystérie se transmettent. Lancisi a vu la dilatation du ventricule droit et de l'oreillette droite héréditaire dans quatre générations, et produire chez l'aïeul, le grand-père, le père et le fils les mêmes symptômes. Ainsi, on ne peut pas douter que la faiblesse du genre nerveux dont toutes ces maladies dépendent ne le soit aussi. M. Van Swieten l'établissait dans la mobilité du sensorium commun (1) avec une confiance fondée sur un grand nombre de faits ; M. Viridet croyait qu'un vice scorbutique ou une disposition convulsive dans les parents peuvent transmettre des convulsions aux enfants, et il en cite des exemples : « On m'apporta de » la campagne, dit-il, un enfant qui n'a- » vait pas deux ans, lequel avait des va- » peurs continuelles, des inquiétudes et » des spasmes qui agitaient différentes » parties ; j'ai vu à Berne une fille de » trois ans qui était dans un mouvement » presque continuel avec des vapeurs, à » laquelle les rafraîchissants et les bains » tièdes furent très-utiles. Il y a ici une » fille de dix ans qui est aussi née d'un » père sujet à cette incommodité, la- » quelle, dès le berceau, est dans les » mouvements convulsifs de toutes les » parties de son corps (2). » De toutes les personnes attaquées de maux de nerfs que j'ai traitées, celles qui avaient le plus de mobilité étaient une jeune personne, et un homme d'environ quarante ans, l'un et l'autre d'une ville de la Suisse allemande : la jeune personne était née d'une mère abîmée elle-même par ces maux, et qui les avait transmis à sa fille, chez qui ils s'étaient manifestés dès son plus bas âge ; la grand'mère même en avait été attaquée, et des vices aussi inhérents ne s'effacent jamais. L'homme dont je donnerai l'histoire ailleurs était fils, petit-fils, frère, de parents hypochondriaques. Villis avait déjà indiqué cette hérédité. Le cerveau, dit-il, peut naître faible (3), et chez ceux qui

---

(1) T. III, p. 402.

(2) Traité des vapeurs, p. 47.

(3) De morbis convulsiv., ch. I, p. 8 et 9, et dans un autre endroit, p. 82, en rapportant l'observation d'un homme qui eut des maux de nerfs affreux ; il commence son observation en disant : « L'homme illustre dont je parle, fils de

ont reçu cette disposition, la plus légère cause peut occasionner le mal. Pour le prouver, il rapporte l'observation d'une jeune personne chez qui un catarrhe arrêté par la fumée du succin occasionna de très-grands mouvements convulsifs; c'était une fille de vingt ans, fille d'un père accablé de maux de nerfs et sujette elle-même à une migraine très-violente et périodique, dont chaque accès durait plusieurs jours; dans une attaque, au printemps, la douleur diminua, et la malade fut attaquée d'un violent rhume accompagné de crachats clairs et abondants, et de légers ulcères des narines, de la bouche et de la gorge; ce fut pour la délivrer de cette légère incommodité qu'une femme lui conseilla de se parfumer avec de la vapeur de succin: la fluxion cessa en effet tout de suite; mais elle se plaignit d'abord de vertiges et d'un violent mal de tête avec un tintement d'oreilles, et le troisième jour elle fut attaquée de convulsions dans les muscles de la langue, qui, se répandant sur tous les muscles extérieurs de tout le corps, excepté sur ceux des yeux et du visage, lui firent exécuter pendant six jours les mouvements les plus prompts, les plus violents, les plus extraordinaires et les plus pénibles. Les parties internes ne furent point attaquées (1).

Mandeville, cet ingénieux auteur de la fable des abeilles et d'un ouvrage sur les maux de nerfs, reconnaît également cette faiblesse native (2), qu'Andrée démontre par l'histoire d'une jeune personne qui, fille d'une mère sujette aux évanouissements, fut sujette, dès son enfance, aux évanouissements les plus graves (3). Perry en fait la première cause de ce genre de maux (4). Mais de toutes les observations qui attestent l'hérédité des maladies nerveuses, la plus frappante est celle que rapporte M. Delius (5). Une jeune fille née de parents déjà âgés, ayant souffert assez long-temps du froid, éprouva des contractions spasmodiques des mains et des lèvres qui ne se dissipèrent que par beaucoup de chaleur, et depuis lors toutes les fois qu'elle était exposée au froid, elle éprouvait les mêmes spasmes: s'étant mariée, elle eut des enfants qui héritèrent du même mal et qui le communiquèrent aux leurs; ceux-ci le portèrent dans d'autres familles; et une fille mariée dans un autre endroit avec un homme très-sain a déjà deux enfants atteints du même mal. En se mariant, on en est venu dans le quartier à éviter les alliances avec tout ce qui est issu de cette famille: chez tous les descendants, comme chez la mère, aucune cause, excepté le froid, ne produit ces accidents, et chez les femmes exposées souvent à avoir les mains dans l'eau, sa trop grande fraîcheur les fait naître. Le mal commence toujours par les mains; les doigts se courbent et se serrent; les paupières se resserrent sans cependant fermer entièrement les yeux; la bouche se tord d'un ou d'autre côté; et si le froid est considérable, les malades souffrent des douleurs vives dans les articulations des pieds et des genoux. Des habits chauds et l'exercice les garantissent; l'inaction leur est fâcheuse, et ils sont souvent attaqués en hiver dans les temples; on a remarqué que leurs mains paraissaient plus chaudes que celles des autres personnes exposées au même degré de froid. Il est inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver cette hérédité; j'en ai vu trop d'exemples pour pouvoir la révoquer en doute, et, j'ai vérifié en même temps plusieurs fois une remarque déjà faite par d'autres, c'est que les enfants qui ont des rapports de ressemblance extérieure avec leurs parents sont aussi ceux qui héritent le plus de leurs maladies (1).

Il en est de la délicatesse des nerfs comme de la faiblesse héréditaire de tous les autres organes; elle est d'autant plus difficile à détruire qu'elle est plus inhérente à la constitution; cependant elle n'est pas absolument incurable, mais elle exige, dès la naissance, des soins dont je parlerai ailleurs. — Il y a des

---

père et descendant d'ancêtres sujets aux maux de cerveau et de nerfs, a commencé à éprouver, quand il a été parvenu à cet âge où l'on a acquis toute sa consistance, le développement de ce germe morbifique.

(1) De morb. conv., ch. IX, p. 88.

(2) Treatise of the hypocondriack and hysterics diseases. In-8°. Lond., 1730.

(3) P. 101,

(4) A mechanical account of the hysteric passion. In-8°. Lond., 1755, p. 195.

(5) De Catalepsi. Erlang., 1754. Il l'avait consignée avec tous ses détails dans un journal allemand en 1751. Il ne donne ici qu'un extrait.

(1) Berkeley, De Hæmoptoc. Edin., 1762, p. 5.

maux de nerfs qui, sans être héréditaires, peuvent être un vice de nativité : c'est un fait généralement connu que peu de gens naissent avec une égale force des différents organes, ce qui serait la base de la plus parfaite santé, mais que quelque partie est plus faible que les autres ; et M. Zimmermann a établi, d'après beaucoup d'observations, que c'est celle sur laquelle les suites des émotions se manifestent le plus (1) ; les nerfs peuvent être dans ce cas, et plusieurs enfants, nés de père et de mère très-sains, apportent quelquefois une délicatesse du genre nerveux qui se manifeste dès les premiers jours de leur naissance par une convulsibilité indépendante de l'état de leur estomac, par beaucoup de faiblesse, et par très-peu de sommeil, symptômes qui réunis chez des enfants de pères et de mères sujets aux maux de nerfs annoncent presque certainement qu'ils en ont hérité, surtout s'ils sont en même temps plus pâles et plus maigres que les enfants ne le sont ordinairement à cette époque. La délicatesse héréditaire et celle de nativité ne diffèrent donc que relativement à leur cause première, mais se ressemblent par leurs caractères et par leurs effets, et exigent les mêmes secours. On ne peut pas sans doute assigner les causes qui produisent cette faiblesse de certaines parties plutôt que d'autres ; on peut seulement établir qu'elles tiennent à celles qui influent sur la nutrition dans le fœtus, et qu'elles peuvent se reproduire plusieurs fois chez la même mère, sans qu'avec la plus grande attention on puisse les découvrir ; j'ai vu plusieurs enfants de père et de mère très-sains naître tous avec les nerfs les plus délicats ; et quatre fils de la même femme qui avait le genre nerveux très-bon, naître si convulsibles, que sans pouvoir soupçonner aucun embarras, aucun irritant dans l'estomac et dans le bas-ventre, ils étaient, dès le moment de leur naissance, dans des convulsions presque continuelles ; les trois premiers périrent dans les six premières semaines de leur âge ; le quatrième eut aussi des convulsions dont il ne mourut pas ; il vécut huit ou neuf mois, il se remplissait même pendant ce temps-là, et devint plus gras et plus gros que les enfants de cet âge ne doivent l'être. Mais c'était un remplissage et non pas une vraie nutrition ; ses nerfs trop faibles faisaient mal cette fonction ; aussi il ne prenait point de forces, et ses fibres restaient sans consistance. Enfin cette masse molle vint à se fondre tout-à-coup, il tomba dans un vrai marasme nerveux très-prompt, et, presque sans aucune évacuation, il parvint en quelques jours à un état de dépérissement que l'on ne peut pas dépeindre ; la peau de son corps et de ses membres ressemblait à de petits sacs vides ; et alternativement paralysé et convulsé, tout ce dépérissement fut l'affaire de six jours. On a vu en Hollande une petite fille née de parents sains, qui, dès sa naissance, eut de la disposition à la frénésie (1). — Je dois remarquer ici que si les nerfs sont chez beaucoup de gens la partie faible, il y en a aussi chez qui ils sont partie forte, et toutes les causes qui généralement amènent les maux de nerfs chez les autres se trouvent réunies chez eux, sans que jamais on voie aucun des accidents qui annoncent que les fonctions de ces parties sont lésées ; j'en ai vu plusieurs exemples, et j'ai été surtout étonné de celui d'une femme qui avait été faible et languissante toute sa vie, dont je devins le médecin dans le temps où elle approchait de la crise de la cessation des règles, époque où les maux de nerfs se développent quelquefois avec tant de force. Je l'ai vue dix-sept ans languissante, éprouvant toutes les maladies qui jettent dans celles des nerfs, exposée à plusieurs impressions morales et physiques qui les font naître, sans que jamais j'aie pu découvrir un seul symptôme qui annonçât la plus légère irrégularité dans leur action ; ils étaient absolument invulnérables et très-propres à toutes leurs fonctions ; la tête était très-bien organisée, les facultés promptes, tous les sens très-bons. Et cette observation rappelle celle de Pechlin, qui prouve qu'il y a des organisations de cerveau si bien faites et si fortement constituées, que rien de ce qui en altère les fonctions

---

(1) *Traité de l'Expérience*, t. II, p. 598. J'avertis que dans tout ce que je citerai de cet excellent livre, je ne cite point la traduction française, mais l'excellent extrait que je dois à son amitié, qu'il avait fait pour moi, peu de temps après la publication de son ouvrage, et dans lequel il citait les pages de l'édition originale. J'espère qu'il en paraîtra une traduction revue par lui-même.

Tissot.

(1) De Melle, De vi vitali.

chez les autres ne peut les déranger ; il parle fort en détail d'un jeune homme âgé d'environ vingt ans, abîmé par tous les symptômes du scorbut, qui accablait son còrps sous la quantité des aliments les plus gras, les plus tenaces, les plus indigestes, pris sans règle, à toutes heures, six ou sept fois par jour, et noyés dans des quantités de vin et de bière, sans que jamais sa tête en reçût la moindre altération. On n'a vu personne qui eût plus de génie, de mémoire, de savoir, de justesse, de netteté ; il s'avait tout, il parlait de tout presque sans avoir aucune application. Dans le même endroit, un enfant âgé seulement de douze ans, pâle, cachectique, vermineux, mangeant démesurément, était un autre prodige de mémoire, d'intelligence et de science (1). Ces exemples servent à répondre à une question que Weper s'était proposée, et qui était très-sensée (2). Pourquoi, dit-il, une âcreté insensible produit-elle souvent tant de maux de nerfs, tandis que d'autres fois des âcretés corrosives n'en produisent aucun ? C'est qu'il y a des nerfs si délicats que le plus petit stimulus en trouble entièrement les fonctions, et d'autres si peu mobiles que rien ne peut altérer leur marche. D'ailleurs, il faut bien faire attention que la même cause d'irritation produit quelquefois des spasmes, d'autres fois de la douleur, d'autres fois de la fièvre. Quelques malades sont plus sujets à la fièvre, d'aûtres aux douleurs, d'autres aux spasmes ; mais il n'en est pas moins vrai que le même stimulus chez la même personne peut produire successivement ces trois effets : l'alternative surtout entre le spasme et la douleur est très-fréquente. Il n'est donc pas douteux que les nerfs ont une fermeté ou une faiblesse native, et que quand on reconnaît ce dernier état, un des premiers soins de l'éducation doit être de le corriger : elle le peut si elle est bien dirigée ; au lieu qu'une mauvaise éducation l'augmente sensiblement, le donne même lorsqu'il n'existe pas, et doit être mise au rang des causes principales des maux de nerfs. Mais comme les erreurs de l'éducation physique portent sur l'abus des choses non naturelles, dont je parlerai dans les articles suivants, et dont les effets sont d'autant plus marqués, qu'ils ont lieu sur des sujets plus jeunes, je me bornerai ici à quelques observations générales. La première, c'est que les vices du lait jettent souvent un germe de maux de nerfs que rien ne peut détruire ; un lait âcre les tient, à cet âge tendre, dans un état d'irritation continuelle qui nuit à leurs forces, et que rien ne peut réparer, si l'on n'y remédie pas d'abord ; et le seul moyen efficace d'y remédier, si l'on s'en aperçoit à temps, c'est-à-dire avant que le temps du nourrissage soit fini, c'est de donner à l'enfant un lait frais et le mieux choisi possible, et de le faire nourrir plus long-temps que l'on n'aurait fait sans cela. La sécheresse et la rudesse de sa peau, son peu de sommeil, son inquiétude continuelle, sont les caractères qui annoncent un lait âcre et nuisible ; on peut aussi l'inférer du peu d'avidité pour le sein, et de la facilité avec laquelle on les accoutume à d'autres aliments. Au sevrage, ils prospèrent souvent beaucoup, ils peuvent devenir assez forts, et avoir les apparences d'être robustes ; mais malgré ces apparences, à moins que les suites de l'éducation n'y aient remédié, les nerfs en général, et surtout ceux de l'estomac et des intestins resteront toujours d'une très-grande sensibilité.

La seconde observation que je ferai, c'est que la grande quantité d'aliments, les aliments nourrissants, gras, pâteux, les appartements et les habillements chauds, l'habitude d'avoir la tête fort couverte, le peu d'action, donnent aux enfants une mollesse de fibres qui paraît d'abord réussir à merveille ; ils grandissent, ils grossissent, ils prennent de l'embonpoint, ils ont de belles couleurs, ils paraissent à merveille, mais toute cette structure peu consistante est sans durée : la nutrition a été abondante, mais peu ferme ; les nerfs sont la partie qui a le plus souffert, et souvent à l'âge de sept ou huit ans, ces enfants tombent dans des maladies affreuses, combinées de putridité et de convulsions, qui paraissent particulières à ce genre d'éducation. S'ils survivent, ils tombent à un âge plus avancé dans les maux de nerfs les plus fâcheux ; les femmes se fanent avec la plus grande facilité, et deviennent vaporeuses à leur première couche ; les hommes sont hypochondres à vingt ans. Sans réunir toutes ces circonstances, il suffit de tenir les enfants trop au chaud, de les faire veiller trop tard, de les empêcher de prendre assez d'exercice, ou de leur faire craindre les variations de l'air, pour les disposer à une délicatesse

(1) Lib. III, obs. 4.
(2) De morbis capitis, p. 540.

de nerfs qui fera leur malheur dans la suite.

La troisième remarque, c'est que la pernicieuse habitude de trop serrer les jeunes filles équivaut seule à toutes les autres erreurs de l'éducation : tous les organes digestifs comprimés et leur action affaiblie par la respiration dérangent absolument la nutrition. Il en résulte une multitude de maux qui sont étrangers à cet ouvrage ; mais le plus marqué est une mobilité extrême dans le genre nerveux, qui se développe principalement vers l'âge de quatorze ou quinze ans, et amène à cette époque les faiblesses, les défaillances, les étouffements, l'insomnie, les convulsions, la mélancolie; et un marasme mortel au bout de quelques années (1). J'ai développé fort au long, dans l'ouvrage sur la *santé des gens de lettres*, le danger d'une application précoce ; ainsi je n'entrerai ici dans aucun détail, et je me contenterai de faire remarquer que le trop d'application entraîne les mêmes maux. La gêne même et la contrainte produisent cet effet ; la liberté de l'enfance trop gênée amène l'ennui, et de l'ennui naissent l'inaction, le dégoût, la tristesse, les mauvaises digestions, une transpiration irrégulière, la formation des âcretés, tous les maux de nerfs. La dureté avec les enfants, cette sécheresse, cette aigreur, ce ton d'autorité absolue qui ont présidé long-temps à l'éducation, qui n'y président encore que trop dans plusieurs maisons où l'on croit qu'il est de la dignité paternelle de paraître froid et sec, sont une des causes de l'affaiblissement du genre nerveux, et j'ai vu une malade abîmée de vapeurs, qui était convaincue qu'elle ne les devait qu'à l'émotion, la crainte et le chagrin continuels dans lesquels une belle-mère l'avait tenue pendant plusieurs années ; mais cette cause appartient proprement aux causes morales qui ne sont pas l'objet de ce chapitre.

Le feu de la première jeunesse doit avoir son essor, et j'ai vu un grand nombre de femmes dont on ne pouvait attribuer les maux de nerfs qu'à ce qu'elles avaient été forcées de paraître grandes filles trop tôt.

§ 25. La crue trop prompte est encore une des causes les plus ordinaires des maux de nerfs ; cette nutrition trop rapide n'a point de fermeté ; les fibres restent toujours lâches, les humeurs ne sont pas suffisamment élaborées, les fibres nerveuses n'acquièrent point le ton qu'elles devraient avoir, ni les esprits animaux leur consistance ; les muscles conservent trop d'irritabilité et n'acquièrent pas assez de densité ; les sujets restent toujours faibles, languissants ; leurs nerfs sont très-mobiles ; et j'ai vu des jeunes personnes tomber, par cette cause, dans des états de convulsions, d'hystérie, d'hypochondrie les plus fâcheux. Le cœur est l'organe qui, dans ces cas-là, m'a paru le plus affecté, et ces personnes sont très-souvent en proie aux palpitations les plus incommodes ; toutes les fonctions se font faiblement; on tombe souvent dans le marasme, et, lors même qu'on ne succombe pas, la santé s'en ressent toute la vie. Une des personnes chez qui j'ai vu les maux de nerfs les plus violents, est une dame allemande qui, à douze ans, avait la hauteur d'un homme ordinaire, et un embonpoint excessif. Dans ces cas, les fibres des muscles, des viscères, des nerfs trop lâches, les fluides trop peu denses et trop peu élastiques, le gluten trop irritable, auraient besoin pour se rétablir d'une action du cœur et des vaisseaux plus forte ; mais ces parties sont également trop faibles, ainsi c'est presque de l'art seul que l'on doit attendre quelque chose, et si l'art se trompe, les suites de ses erreurs sont terribles. Peut-être que les premiers dérangements auraient été aisés à guérir si l'on avait suivi une meilleure méthode ; mais je ne sais sur quels principes on la traita par les saignées et par les purgatifs, la cause augmenta, les accidents devinrent plus graves, et la malade conserva nécessairement toute sa vie une trop grande délicatesse.— Les lésions considérables dans la conformation de la charpente osseuse endommagent en général toutes les fonctions, et surtout les fonctions vitales, plus que les fonctions nerveuses ; cependant, à la longue, le vice des fonctions entraîne celui des nerfs; et j'ai vu des femmes conduites par cette cause à des maux de nerfs très-fâcheux, que les secours diététiques peuvent adoucir, mais dont il

(1) « Toutes les maladies de l'estomac, la cessation totale et continue du flux menstruel avec toutes ses suites, un air bouffi, des érysipèles, tous les maux hystériques, évanouissements, mélancolie profonde, accouchements difficiles, et même quelquefois des apoplexies, sont la suite de cette pression déraisonnable. » Zimmermann, t. II, p. 550. *Voy.* Winslow, Platner.

faut connaître la cause première pour ne pas fatiguer les malades par des remèdes inutiles, et qui continués long-temps deviendraient nuisibles. Je finirai cet article en remarquant que toutes les erreurs dans les choses non naturelles dont je vais parler, ont des suites d'autant plus fâcheuses qu'on y est exposé plus jeune.

ARTICLE II. — DES MAUVAIS EFFETS DE L'AIR.

§ 26. Tout ce que j'ai dit dans la première partie, des effets funestes d'un air vénéneux, prouve combien l'air peut avoir d'influence sur le genre nerveux. L'effet de ces différentes variations relativement à la pesanteur, à la chaleur, à la sécheresse, aux exhalaisons dont il peut être imprégné, a été apprécié par plusieurs écrivains diététiques; mais M. Berryat, médecin à Auxerre, est le seul qui ait suivi pendant long-temps l'effet de l'augmentation ou de la diminution du poids de l'air sur les personnes attaquées de maux de nerfs, et surtout sur une jeune personne qui éprouvait de très-violentes convulsions depuis dix ou douze ans, et il était parvenu à pouvoir assigner son état d'après la hauteur du baromètre (1). Sans avoir suivi des observations avec cette même attention, on remarque tous les jours qu'il y a des pays et des saisons où les maux de nerfs sont plus fréquents. Les climats d'une température sèche, plutôt chaude que froide, sont en général très-favorables aux nerfs, et quoique quelquefois ces pays offrent les maladies nerveuses les plus effrayantes, cependant à l'ordinaire les nerfs y sont fermes, peu délicats, la mobilité rare : tel est l'état de la plupart des pays qui sont dans la zône tempérée, au midi du quarante-cinquième degré ; si, sous cette latitude, on trouve quelques endroits où ils soient plus fréquents, il faut en chercher la cause dans quelque circonstance particulière à ce canton. On trouve des maladies de nerfs horribles dans quelques endroits de la zône torride, qui sont tout à la fois très-humides et très-chauds, et où la fibre est par-là même lâche, où les humeurs sont extrêmement âcres et où elles se raréfient quelquefois tout-à-coup très-fortement. Les climats très-froids donnent à la fibre une fermeté et aux humeurs une densité qui font que les maux de nerfs n'y sont jamais que les effets de quelque cause accidentelle ; mais la vraie patrie de la délicatesse du genre nerveux, est entre le quarante-cinquième et le cinquante-cinquième degré de latitude ; et dans cet espace, ils sont plus fréquents, à proportion que différentes circonstances concourent plus ou moins à aider les effets de l'air qui est très-dissemblable dans ces différents endroits. M. Huxam a vu que les saisons humides les occasionnaient (1), et sans doute, l'humidité, et surtout l'humidité jointe à la chaleur, sont les dispositions de l'air qui agissent le plus comme causes prédisposantes. MM. Bisset et Lind ont donné là-dessus l'un et l'autre de très-belles observations (2); cependant la chaleur est aussi une cause occasionnelle. Un observateur exact et véridique remarqua que, pendant l'été de 1706, qui fut d'une chaleur excessive, plusieurs personnes qui n'avaient jamais eu de vapeurs, en furent attaquées, et celles qui y étaient sujettes en furent beaucoup travaillées (3). M. Zimmerman a souvent observé que, pendant les grandes chaleurs, les personnes vaporeuses tombent, sans aucune autre cause, dans de grandes faiblesses, des évanouissements fréquents, des convulsions, des diarrhées qui ne finissent que quand le temps se rafraîchit (4). M. Dodart avait vu un jeune homme qui perdait toutes ses idées, et tombait dans l'imbécillité quand il faisait chaud (5). Les grandes chaleurs de l'été, et en été le milieu du jour, sont fâcheux pour les femmes qui ont les nerfs très-délicats, surtout si elles ont en même temps la fibre molle ; elles voudraient retrancher deux ou trois mois de l'année, ou au moins, dans ces trois mois, sept ou huit heures par jour ; depuis les neuf ou dix heures du matin jusqu'à cinq du soir, sans force, étouffantes, angoissées, tristes, inquiètes; elles ne se lèvent que pour désirer d'être à la fin du jour. Si, dans ces circonstances, il survient un vent du nord, il leur rend la vie et le bonheur ; celui du midi, chargé de parties humides et chaudes, détruit toutes leurs forces et les met au déses-

(1) Mémoires présentés, t. II, p. 456.

(1) Observat., t. I, p. 47.

(2) Bisset, Medical constitut of Great Britan., p. 15, 16, 127, 130. Lind, On diseases of hot climates, p. 170, 258, etc.

(3) Viridet, Traité des vapeurs, p. 48.

(4) Mém. de l'Académie des sciences.

(5) Expér., t. II, p. 148.

poir. Leur pouls qui, du reste, est presque toujours un huitième plus vite en été qu'en hiver, est vite, petit et souvent irrégulier; aux approches d'un orage un peu fort, elles ont une vraie fièvre nerveuse. Il est bien certain que l'état de l'atmosphère, dans ces moments peut agir sur des nerfs mêmes qui ne sont pas excessivement délicats, et j'ai vu très-souvent un homme bien portant, et qui assurément ne craint pas les tonnerres, me les annoncer vingt-quatre heures à l'avance par des palpitations qui ne l'ont jamais trompé ; on a déjà vu toutes les influences du sirocco ; et il est aisé de comprendre qu'une constitution de l'air qui peut faire périr en quelques heures les feuilles des arbres, corrompre les viandes, gâter le lait, doit être capable de stimuler bien puissamment le genre nerveux. Pendant les grandes chaleurs, les accès d'épilepsie sont ordinairement plus fréquents.

Mais le froid est souvent aussi une cause occasionnelle très-forte. Hippocrate a déjà vu que le froid appliqué aux nerfs nus dans les plaies et dans les ulcères leur nuisait, et pouvait produire des convulsions (1). Galien a aussi vu le froid produire l'apoplexie et toutes les espèces de tétanos (2). On le remarque souvent en Angleterre. On a vu, dans le nord de l'Allemagne, le spasme de la mâchoire, de violentes convulsions, l'emprostotonos en être la suite(3); et il règne quelquefois tout-à-coup, dans le Malabar, un vent excessivement froid, dont on ne peut pas même se défendre dans les maisons, et qui occasionne de violentes convulsions (4). Mais c'est surtout chez les personnes qui, sans avoir la fibre lâche, ont une grande délicatesse dans le genre nerveux, les humeurs âcres, la peau très-sensible, que les effets du froid sont pernicieux ; il arrête la transpiration, et le spasme des nerfs cutanés se communiquant à tous les autres, toutes les fonctions souffrent, la respiration est gênée, l'estomac se serre et ne digère plus, la sécrétion de la bile s'arrête, les règles sont retardées, si elles fluent elles se suppriment, le sommeil se perd, on éprouve un malaise, on pourrait dire de la douleur dans tout son corps. Et ces mêmes personnes se portent parfaitement bien à l'époque de ces grandes chaleurs qui tuent celles dont la délicatesse du genre nerveux ne tient qu'à la faiblesse de la fibre. Il y a beaucoup de femmes, dans ce cas, qui, pour ne pas souffrir, sont obligées de se renfermer dans les appartements pendant quatre mois de l'année, et qui, malgré cette précaution, ne se mettent point entièrement à l'abri des effets du froid. M. Zimmermann a vu une femme vaporeuse, âgée de soixante-trois ans, qui, après s'être refroidi les bras, prit subitement des spasmes si affreux dans tout le corps, qu'il lui paraissait qu'on lui arrachait tout à la fois toutes ses chairs et tous ses membres; elle avait en même temps des douleurs si affreuses dans l'estomac et les intestins, que malgré sa fermeté, elle se tordait dans son lit comme un ver (1). Et j'ai vu très-souvent un homme âgé et qui avait les nerfs délicats, à qui le froid de pieds donnait constamment une espèce de spasme cutané, qui, gagnant avec un sentiment de froid et de malaise jusqu'au sommet de la tête, redescendait sur le front et lui obscurcissait considérablement la vue jusqu'à ce qu'il fût réchauffé. Viridet avait observé que l'hypochondrie était très-fréquente, surtout en hiver, sur les hautes montagnes de ce canton : il en vit plus de trente dans un seul hiver à Gessenay. « Plusieurs, dit-il » étaient tourmentés de spasmes affreux » qui devinrent même mortels »; c'était principalement parmi ceux qui n'étaient pas natifs de cet endroit, et qui étaient, par-là même, plus affectés par la vivacité de ce climat, où l'air, dit-il, est chargé de tant d'acides ; et il ajoute une autre raison très-sensée et très-importante : ceux du pays auraient le même sort, si, par le lait, les hordeats et les avenats, ils n'enveloppaient ces puissants acides (2).

---

(1) *Aphor.*, l. v, aphor. 17, 18, 19, 20, et ailleurs. Celse, l. I, chap. II. C'est d'après cette idée sans doute qu'un habile chirurgien de Cologne, il y a près de deux cents ans, faisait tenir sous les plaies et les ulcères, pendant le pansement, un réchaud plein de braise; méthode dont Fabri de Hilden, qui avait été son élève, a vu lui-même les excellents effets, qui a été rappelée de temps en temps, et dernièrement dans quelques hôpitaux français.

(2) De morborum differentiis, ch. v, chant., t. VII.

(3) Marx, De spasmis, § 29.

(4) Cartheuser, De morbis endemicis, p. 181.

(1) Expériences, t. II, p. 156, 15, 17.

(2) Traité des vapeurs, p. 184.

C'est une observation faite depuis longtemps, et vérifiée tous les jours, que dans les grands froids, les personnes qui ont les nerfs très-délicats, quelquefois même tous les malades, ne peuvent pas dormir.

Les influences de l'air se font souvent sentir évidemment aux nerfs dans les temps d'épidémies. On a observé dans les hôpitaux beaucoup plus de maladies convulsives dans ce temps que dans un autre. Werlhoff remarque avec étonnement que, dans le seul mois de mai de l'an 1733, il vit huit femmes attaquées, pour la première fois, d'une mélancolie hystérique, accompagnée de délire (1), ce qui ne pouvait dépendre que d'un vice dans l'air. J'ai vu en 1765, dans le temps que nous avions une épidémie nombreuse de maladies putrides, qu'il y eut beaucoup plus de convulsions, de vapeurs, de paralysies que dans tout autre temps. Villis et Sydenham avaient déjà observé des fièvres épidémiques qui attaquaient principalement les fonctions des nerfs, et ça été un des caractères essentiels de celle qui a régné ici pendant le printemps et l'été de 1776. Son premier caractère a été d'attaquer principalement les jeunes gens depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de vingt; le second était d'affecter singulièrement leurs nerfs, avec une fièvre très-modérée, plusieurs rêvaient assez continuement, mais faiblement; chez d'autres, sans rêveries marquées, la façon de penser était si changée, qu'ils étaient singuliers, tristes, oublieux, apathiques, vaporeux; plusieurs ont eu des rêveries très-fortes, très-soutenues, qui ont duré long-temps après la fièvre; dans le même temps plusieurs autres personnes sont tombées dans un état de rêverie presque sans fièvre, qui n'en était que plus fâcheux; enfin, un troisième caractère qui rapprochait encore cette fièvre des maux de nerfs, c'est qu'elle ne soutenait presque aucun remède violent, elle ne voulait que le traitement le plus doux, et, comme dans l'épidémie de Sydenham, ses suites ne se dissipaient parfaitement que quand on quittait les remèdes.

ART. III. — DES ALIMENTS ET DES BOISSONS.

§ 27. Les erreurs dans l'usage des aliments, excepté dans l'enfance, ne sont une cause prédisposante des maux de nerfs qu'autant que par des erreurs réitérées, surtout dans la quantité, on vient à ruiner l'estomac et à détruire entièrement la faculté digestive; on tombe alors dans les maux de nerfs, parce qu'on ne digère plus. Mais s'il n'y a pas d'aliment usuel dont un usage modéré dispose aux maux de nerfs, il y a quelques aliments qui affectent très-facilement les nerfs délicats, et quelquefois même les nerfs les plus forts. J'ai vu un grand nombre de femmes à vapeurs, que le persil met dans un état si violent, qu'on les croirait presque empoisonnées, et l'on trouve dans le *Journal de médecine* (1) l'histoire d'un cas dans lequel cette plante occasionna des convulsions. Les fraises et les écrevisses sont deux autres aliments qui produisent cet effet sur un assez grand nombre de gens, et chez tous ceux qu'elles incommodent, elles occasionnent presque les mêmes symptômes essentiels, qui sont une grande angoisse dans l'estomac, et une ébullition plus ou moins abondante, plus ou moins générale, et accompagnée de démangeaisons quelquefois insupportables. M. Van Swieten a vu les yeux d'écrevisses mêmes produire cet effet, et l'explication qu'il en donne sert à expliquer tous les faits de cette espèce. Feu M. Viridet, ce sage praticien de Morgues, à qui l'on doit deux ouvrages trop peu connus, et qui sont pleins d'observations pratiques utiles, a vu les bouillons d'écrevisses produire des effets très-irritants (2). Les moules produisent aussi souvent des effets semblables et même très-graves; mais comme il est très-vraisemblable que ce n'est que les moules malades, on doit les regarder alors comme un poison, et non pas comme un aliment. Riedlin parle de deux hommes à l'un desquels l'usage des corneilles donnait un spasme dans les pieds (3), et celui des alouettes donnait à l'autre un spasme dans les bras (4). J'ai vu une femme chez qui les fraises n'ont produit un mauvais

(1) Commerc. litterar., p. 184.

(1) T. XXIII, p. 145.

(2) *Dissertation sur les vapeurs*. In-12, Yverdon, 1726, p. 179. Une femme à qui il avait donné une drachme de yeux d'écrevisses fut, pendant la nuit, dans la tension de toutes les parties de son corps. J'ai connu deux hommes qui pouvaient manger des écrevisses, mais la soupe aux écrevisses les incommodait extrêmement.

(3) Lin. Medic., ann. prim., p. 30.

(4) Iter Medicum, p. 17.

effet qu'un seul été, qui suivit une maladie catarrhale assez légère, mais qui lui avait laissé le genre nerveux fort affecté; toutes les fois qu'elle en mangea, elle éprouva tous les malaises d'un accès de vapeur. Viridet a été témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté : quatre sœurs qui aimaient passionnément ce fruit, et qui en avaient mangé sans aucun inconvénient jusqu'à l'âge de puberté, en furent depuis lors très-incommodées; elles apercevaient une grande démangeaison au gosier, et par tout le corps. Après cet accident, qui leur était commun, l'aînée tombait dans un assoupissement accablant; la puînée était saisie d'un érysipèle par tout le corps; la troisième avait un bruit d'oreille qui finissait par un autre, semblable à celui d'une montre quand la chaîne se rompt; tout le corps de la quatrième s'enflait, et elle restait dans cet état pendant plus de trente heures : chez ses sœurs il ne durait que dix ou douze (1).

Ces cas sont rares, et dépendent d'un petit nombre d'aliments qu'il est aisé d'éviter ; mais quand une fois les nerfs sont affectés, et surtout quand la délicatesse de ceux de l'estomac est parvenue à un certain degré, tous les aliments peuvent devenir la cause occasionnelle la plus fréquente de leurs dérangements, soit par leur quantité, soit par leur qualité. Cette sensibilité des nerfs de l'estomac est quelquefois portée au point que le repas le plus léger, le plus simple, a les effets les plus violents et les plus douloureux, pour peu qu'il se trouve au-dessus des forces digestives ; le travail qu'éprouve l'estomac devient un foyer d'irritation pour tout le genre nerveux : on étouffe, on évanouit, on est tout à la fois dans l'assoupissement le plus angoissant et dans l'impossibilité de dormir ; le spasme même peut aller jusqu'à donner toutes les apparences d'une apoplexie. Je connais un homme dans la fleur de l'âge, qui a les nerfs délicats, et qui a été sujet pendant quelques années à un asthme convulsif, qui, dès qu'il a un peu trop mangé, est excessivement mal à son aise, inquiet, silencieux et colère. Quand l'estomac est si délicat, il n'y a qu'un très-petit nombre d'aliments qui soient tolérables; tous les autres incommodent; et en général, ce sont ceux qui sont ou flatueux ou acides qui sont les plus dangereux : dans le premier genre, les simples haricots sont ceux qui incommodent le plus, et j'ai vu plusieurs fois qu'ils occasionnaient un accès de vapeur avec une angoisse, une tristesse, et des larmes intarissables. Les fruits comme flatueux et comme acides deviennent également irritants, et j'ai plusieurs exemples de femmes qui ne pouvaient soutenir d'autre légume que les pommes de terre (1), ce farineux doux, peu savoureux, il est vrai, mais très-digestif, et qui est de tous les légumes celui dont on peut généralement manger la plus grande quantité sans en ressentir aucune incommodité. La polente, qui est la farine du maïs ou blé de Turquie, est encore un farineux doux, digestible, et qui est souvent une ressource pour des personnes dont l'estomac sensible se refuse à presque tous les aliments ; mais elle doit être fraîche : conservée plus de quelques semaines, elle prend une âcreté qui la rend moins agréable et moins saine. Il faut rappeler ici une observation importante faite par un très-bon observateur (2), c'est que l'action des nerfs est bien moins marquée chez les peuples qui vivent de farineux! Cette observation nous fournit cette conséquence bien simple, c'est qu'en général les farineux seront indiqués toutes les fois que l'action des nerfs est trop vive.

Le mouton est pour d'autres le mets le plus convenable ; et il faut faire attention que souvent les aliments trop délicats, trop légers, les bouillons, les aliments aqueux, sont nuisibles quand les fibres de l'estomac sont déjà trop molles, ses muscles trop irritables, ses nerfs irrités par quelque humeur trop âcre. Les aliments solides, résistants, quelquefois même gras et presque indigestes pour des estomacs ordinaires, sont ceux que ces estomacs digèrent le mieux. J'ai fait vivre une femme, dont les nerfs étaient naturellement fort délicats, et dont ceux de l'estomac avaient acquis une délicatesse telle, que tous les aliments, et surtout ceux qu'on appelle les plus légers, qu'elle avait tous essayés, la faisaient souffrir considérablement, et qu'elle les rendait tous, en lui conseillant de ne vivre que de croûtes dorées et de pâté froid; elle ne prit rien autre pendant

(1) Traité du bon chyle, t. I. p. 142.

(1) Solanum tuberosum.

(2) M. Bomare, Dict. d'hist. nat., art. *Farine*.

quatre mois, et elle put ensuite y joindre l'usage des fruits. Ch. Pison avait déjà très-bien vu que dans plusieurs cas de mobilité, les mets délicats, les bouillons, les aliments aqueux, étaient nuisibles, et qu'un régime sec était plus convenable (1) : mais on avait ensuite donné trop d'extension à ce conseil, en voulant, d'après le système que tout était atonie, réduire toutes les personnes qui ont le genre nerveux délicat, à un régime sec, sans faire attention que, dans un autre endroit, ce même Pison, trop éclairé pour admettre des règles générales, défendait la viande, les œufs, le vin, et tous les stimulants (2). D'autres circonstances exigent d'autres aliments : j'ai soigné une jeune personne dont la mobilité était portée presque au plus haut degré, et qui ne pouvait pas manger une seule bouchée de viande, ni boire une demi-tasse de bouillon, qu'elle n'éprouvât une toux et une oppression qui la mettaient dans un état violent ; les aliments végétaux, surtout les farineux cuits avec du lait, la fatiguaient moins. Et j'ai été obligé de tenir pendant neuf mois une femme de la plus grande mobilité, et dont j'aurai occasion de reparler, qui avait en même temps beaucoup d'obstructions, et pour qui je craignais un ulcère à la matrice, au lait d'ânesse et aux fruits fondants pour toute nourriture ; elle n'en soutenait aucune autre sans éprouver des étouffements convulsifs, et sa seule boisson était l'eau fraîche. J'ai connu un malade dont les nerfs de l'estomac et des intestins avaient acquis une telle sensibilité par des remèdes violents, que tous les aliments lui occasionnaient les plus vives douleurs, il fut obligé, après une multitude d'essais, de se réduire à vivre, pendant nombre d'années, d'un peu de pain sans sel, de bouillon de tripes, et de courge simplement bouillie à l'eau et aussi sans sel : tout autre aliment, toute autre boisson que l'eau était un stimulus qui lui donnait des douleurs et de l'angoisse. Dans plusieurs cas, le lait est le seul aliment que les nerfs puissent soutenir, et l'on verra ailleurs que s'il est quelquefois l'aliment le plus convenable, il est aussi souvent le meilleur remède.

§ 28. Les sucreries sont un des aliments les moins convenables dans les cas de mobilité, et Forestus, cet habile observateur hollandais, l'un des hommes auxquels la pratique doit le plus, a vu une femme à qui elles donnaient toujours un accès de vapeur (1). C'est dans cette circonstance d'extrême sensibilité que l'on se laisse quelquefois aller à deux usages qui sont tous deux très-fâcheux ; l'un, c'est de se réduire à ne vivre que de bouillon très-fort, qui, dans le moment même, ranime, et fait quelquefois moins souffrir que d'autres aliments, mais dont l'effet constant est d'augmenter, au bout de quelque temps, l'irritabilité et la faiblesse ; l'autre, c'est de soulager ces malaises si fréquents après le repas, par des liqueurs ou des élixirs chauds, qui pendant quelque temps donnent un bien-être momentané, mais aggravent presque toujours le fond du mal. — Parmi les aliments qui nuisent au genre nerveux, il faut nécessairement placer l'ergot ou blé cornu, qui a été souvent cause épidémique des maladies nerveuses les plus graves, que j'ai décrites avec soin dans un petit ouvrage imprimé il y a seize ans, et qui se trouvera dans le chap. 23 de cet ouvrage.

DES BOISSONS.

§ 29. Il n'en est pas des boissons comme des aliments ; elles sont non-seulement fréquemment causes occasionnelles, mais aussi causes prédisposantes. L'abus du vin, dont l'effet est de produire une tension dans les vaisseaux du cerveau, le dérangement des facultés et des sens, le vertige, le tremblement, la faiblesse de tous les muscles, conduit nécessairement aux maux de nerfs, et surtout au tremblement, à la paralysie, à l'hypochondrie, quand on ne vient à en faire excès que peu à peu ; mais si on se livre à ces excès tout à coup, il en résulte des épilepsies, des manies, des convulsions de toute espèce. On peut envisager l'état d'un homme ivre comme une apoplexie, dont la cause passagère et mobile se dissipe entièrement au bout de quelques heures : aussi elle ne laisse pas d'abord de suites fâcheuses ; mais à la longue, les nerfs perdent toute leur force, les esprits animaux toute leur énergie. Les vaisseaux du cerveau, quoique les plus fins de tous, sont dans le même état que les plus considérables ; comme

(1) De morb. a coll. seros., p. 165.
(2) Ibid., 330.

(1) Lib. XXVIII, obs. 28.

eux ils passent de l'état de distension à celui de relâchement : ils tombent à la fin dans une totale atonie, et les liquides, devenus d'abord visqueux, tombent ensuite dans une totale dissolution ; et cet état de faiblesse laisse dans l'abattement, la tristesse, les vapeurs les plus angoissantes. Quand il a été souvent répété, les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton sans secours, et le buveur reste anéanti jusqu'à ce qu'il ait repris du vin ou des cordiaux plus chauds ; l'effet même rend la réitération de sa cause nécessaire, et rien n'est plus triste et plus fâcheux que l'état d'un homme qui s'est abruti par le vin (1). Mais avant que d'en être à ce point, et heureusement il n'est plus commun aujourd'hui d'y arriver, on peut éprouver, par un excès même peu considérable de cette liqueur, tous les maux de nerfs. J'ai connu plusieurs hommes qu'un léger excès en boisson le soir jette le lendemain dans la faiblesse, la pusillanimité, le désespoir et les pleurs d'une femme hystérique. La belle observation de M. Gaubius, qui parle d'une femme que la boisson des liqueurs jetait dans un désespoir affreux, sans aucune autre marque de rêverie, ce qui rendait la découverte de la cause très-difficile, se présente à tous les médecins ; et je connais un ouvrier qui n'a d'autre rêverie que celle de se croire meurtrier et poursuivi, et de vouloir absolument se sauver par les fenêtres. Il est donc certain que l'excès du vin peut donner tous les maux de nerfs aux personnes mêmes les moins faites pour en avoir ; mais ces premiers maux de nerfs se dissipent avec l'action du vin : ce n'est qu'en la réitérant souvent qu'elle vicie absolument tout le genre nerveux, et les maladies qui en résultent sont d'une opiniâtreté qui ne résiste que trop souvent aux remèdes les plus appropriés. Je dois ajouter qu'indépendamment de son action immédiate sur le cerveau, le vin devient cause de maux de nerfs, en détruisant totalement les digestions, qui périssent toujours au bout de quelques années de boisson.

§ 30. Quand la mobilité est une fois établie, le vin est une des causes occasionnelles les plus ordinaires et les plus sûres, et je n'ai pu parvenir à guérir un très-grand nombre de femmes, et même d'hommes, qu'en leur défendant absolument cette boisson. Cette réflexion, tous les jours rebattue, que l'on a l'estomac faible, et qu'il faut du vin pour le fortifier, est une idée presque constamment fausse. L'eau est beaucoup plus digestive, le vin ne l'est que très-rarement, et seulement dans certains cas comme remède ; et au bout de très-peu de jours, toutes ces personnes, qui avaient craint d'abandonner le vin, digèrent beaucoup mieux, souffrent moins, ont plus d'appétit, et recouvrent la gaîté et le sommeil. — Dès que les nerfs sont parvenus à un certain degré de délicatesse, le vin les irrite presque toujours, et cela d'autant plus sûrement que comme ceux de l'estomac sont ordinairement ceux qui en ont le plus, l'irritant se trouve appliqué sur sa partie faible ; quelquefois il irrite sur-le-champ, et j'ai connu une femme à qui le quart d'un verre de vin de Cheres donne des étouffements effrayants. D'autres fois il n'irrite qu'après s'être aigri, mais alors ses effets irritants n'en sont que plus durables, parce que cette disposition à la fermentation acide s'efface très-lentement. Les vins trop spiritueux occasionnent la première espèce d'irritation, les vins acescents produisent la seconde. Ceux qui nuisent le moins sont les vins d'Alicante, les vrais muscats de France, et ceux de Grèce et de Syracuse ; mais en général, excepté dans les cas où l'on a besoin d'un cordial prompt, et où il faut l'employer comme remède du moment, et dans ceux où l'atonie est la cause première du mal, et où il y a dans l'estomac plus de faiblesse que de mobilité, les personnes sujettes aux maux de nerfs doivent renoncer entièrement à l'usage ordinaire du vin. Pison le défendait comme très-contraire (1). Mandeville a très-bien remarqué que s'il faisait quelquefois du bien dans les cas de maux de nerfs, ce n'était qu'à ceux qui n'en faisaient point un usage ordinaire (2) ; et M. Linch (3) remarque que les acides étant une des premières causes de ces maux, il faut nécessairement, pour les guérir, renoncer au vin. On trouve dans un ouvrage moderne une observation bien propre à démontrer ses

(1) M. Van Swieten a donné un tableau très-exact de l'état des ivrognes de profession, aphor. 629.

(1) Ibid., p. 164. Ailleurs il l'appelle un poison, p. 154.
(2) Ibid., p. 375.
(3) Linch., p. 237.

effets irritants. J'ai connu, dit l'auteur, un homme qui, s'il en buvait le matin à son déjeûner, ne pouvait faire de longues courses sans être fatigué : il éprouvait un serrement dans les entrailles et des lassitudes dans les jambes; il devenait jaune au point de faire croire qu'il regorgeait de bile. Il substitua le lait au vin : il en devint plus agile et plus fort, c'est-à-dire qu'il faisait de très-longues courses sans en être fatigué; ses entrailles avaient le jeu plus libre, il n'y avait plus ni serrement ni flatuosité (1). Hoffmann faisait même quitter la bière pour ne boire que de l'eau (2). Cependant, la bière, si elle est assez forte pour n'être pas flatueuse et relâchante, est une boisson douce, nourrissante, fortifiante, dont plusieurs personnes, qui ont le genre nerveux très-délicat et que le vin irrite, se trouvent très-bien, et qui en général doit toujours être préférée au vin.

§ 31. Les liqueurs ont les inconvénients du vin, comme spiritueux et comme destructives des digestions; mais elles n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir comme le vin; et quelques personnes, dont la fibre très-lâche exige habituellement une boisson plus tonique que l'eau, et à qui le vin donne ces aigreurs, se sont quelquefois bien trouvées de mettre dans leur eau quelques gouttes d'une liqueur agréable, et dans ces cas c'est l'eau de cannelle qu'il faut préférer.

§ 32. Les eaux chaudes de la nature du thé, c'est-à-dire les infusions chaudes de fleurs ou d'herbes, sont assurément une des principales causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs : cette manie avait été portée à la fin du siècle passé, et pendant les cinquante premières années de celui-ci, à un excès qui était véritablement destructif. Cette quantité d'eau chaude ruinait les digestions, soit en affaiblissant l'action des fibres qu'elle relâche, soit en affaiblissant l'action des sucs digestifs, de quelque espèce qu'ils soient, qui, trop délayés, n'ont plus la même efficacité; portée dans les intestins, elle a les mêmes inconvénients : le chyle trop aqueux affaiblit aussi l'action de tous les vaisseaux, et donne un sang trop fluide, trop peu travaillé; toutes les sécrétions s'en ressentent; le cerveau, dont les vaisseaux sont naturellement lâches, s'en ressent plus que les autres; les esprits animaux n'ont plus les mêmes qualités : ainsi, l'action du sensorium est altérée, le mouvement des esprits animaux se trouve par-là affaibli ou vicié, et les esprits animaux sont moins propres à leur office. Le désordre des digestions allant en augmentant, tous les accidents croissent par cette seule cause. Un second inconvénient tout aussi grand, c'est que l'eau chaude détruit cette fine mucosité qui tapisse l'œsophage, l'estomac, les intestins, tous les vaisseaux, et qui affaiblit l'impression de tous les aliments et de toutes les boissons sur l'estomac, du chyle sur les intestins, du sang sur les vaisseaux, et de toutes les humeurs sur les organes qui les séparent, et sur les réservoirs qui les conservent; de là il résulte que tout ce qui n'était qu'un stimulus doux, destiné à animer l'action des organes, devient un irritant qui produit la douleur, la mobilité, le dérangement de toutes les fonctions, les convulsions, le spasme, le tremblement et la paralysie, qui sont si souvent la suite du spasme; les humeurs mal préparées, sont âcres; les nerfs, partout dépouillés, sont trop sensibles; les fibres musculaires, par une suite du vice du gluten, et parce qu'elles sont aussi trop à nu, sont trop irritables : ainsi, il y a irritation, et par-là même douleur, surtout à l'estomac, malaise, angoisse, faiblesse, insomnie, maigreur, mobilité, petite fièvre, humeur, tristesse, urine excessive, sueurs trop aisées, diarrhée ou constipation, pertes blanches, et successivement, si le mal est porté à son comble, tous les maux de nerfs et tous ceux ensuite du relâchement des fibres.

§ 33. Tous ces inconvénients attachés à la simple boisson de l'eau chaude sont augmentés ou diminués par la nature des fleurs ou des herbes infusées; celles qui sont un peu mucilagineuses, telles que le tilleul, les violettes, diminuent l'effet dissolvant et la destruction du mucus : il en résultera donc moins d'irritation et de maux de nerfs; celles qui sont aromatiques, telles que la mélisse, la sauge, n'entraîneront pas aussi promptement l'affaiblissement des digestions et l'atonie de tous les vaisseaux : ainsi, en connaissant les principes de chaque plante, on peut toujours apprécier le résultat de ses effets, quand elle est noyée dans beaucoup d'eau chaude; mais de toutes ces boissons, celle dont on fait le plus d'u-

(1) Traité des principaux objets de médecine, par M. Robert. In-12, 1766, t. II, p. 65.

(2) Observ. 5.

sage, celle qui a introduit l'abus, celle qui le soutient en beaucoup d'endroits, c'est le thé, dont j'ai apprécié les effets ailleurs, et qui, n'étant ni mucilagineux ni aromatique, est certainement le plus nuisible. Si l'on corrige l'effet relâchant en le chargeant beaucoup, ce qui le rend véritablement astringent, on augmente son effet corrosif, dont les suites sont encore plus fâcheuses, et l'on a une observation qui prouve que le thé est nuisible aux nerfs par lui-même, indépendamment de toute eau chaude. Une jeune fille de douze ans, très-bien portante, perdit assez promptement l'appétit, devint pâle, languissante; les muscles du visage du côté gauche devinrent paralytiques, et sa langue commençait à s'embarrasser. Après les recherches les plus exactes, il fut vérifié que tous ces accidents dépendaient d'une assez grande quantité de thé qu'elle avait mangé pendant six semaines, et ils cédèrent à la cessation de la cause, et à quelques remèdes. M. Andrée, célèbre médecin à Londres, à qui l'on doit cette observation, est persuadé qu'un plus long usage aurait détruit absolument sa constitution. Il ne craint pas d'affirmer que son usage est une des principales causes des tremblements, des vertiges, des insomnies, des paralysies, et de tous les accidents hystériques et hypochondriaques si fréquents à Londres (1).

§ 34. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs du café, qui est en général moins cause prédisposante que cause occasionnelle; et de toutes les eaux chaudes, il n'y en a aucune qui ne puisse le devenir, dès que les nerfs de l'estomac sont devenus très-mobiles. Une tasse de thé donne à plusieurs femmes hystériques, à des hommes hypochondres, un malaise, une anxiété, des bâillements, des étouffements extrêmement forts; le café donne une agitation générale, des palpitations, et quelquefois une tristesse profonde et un vrai désespoir, effet diamétralement opposé à celui qu'il produit souvent quand, pris après le repas, il aide l'estomac à se débarrasser plus promptement du travail de la digestion, et dissipe la pesanteur, l'engourdissement, le malaise, l'espèce d'ennui qui en était la suite. M. Viridet parle d'un médecin qui, s'étant livré à cet usage, éprouva longtemps des spasmes dangereux, et d'une femme qui tomba dans un dégoût tel qu'elle ne pouvait presque plus prendre autre chose : sans maladie, son pouls devint plus petit, puis intermittent; son cœur se serra, et elle mourut tout à coup. Une autre femme qui, à l'excès dans la quantité joignait un trop grand degré de torréfaction, tomba dans des coliques cruelles, qui ne cessaient que par un spasme universel, et au spasme succédaient les coliques (1). J'ai vu une femme alsacienne, qui me consultait pour un asthme, à qui une petite dose de café donnait de la tristesse, une angoisse au creux de l'estomac, et un serrement jusqu'à la gorge, avec une sécheresse de bouche qui l'empêchait absolument d'avaler; et je connais un homme fort robuste, le moins fait en apparence pour avoir des maux de nerfs, qui en était le plus éloigné, et que trop de café, pris d'abord dans la vue de prévenir l'embonpoint, et ensuite par une habitude qui dégénère si aisément en prétendu besoin, a jeté dans une telle mobilité que la plus petite cause morale ou physique lui donne un étourdissement effrayant : il a gâté sa santé, et son embonpoint lui reste. Il suffit quelquefois d'abandonner le café pour détruire une disposition spasmodique. J'ai vu un homme, âgé de plus de soixante-dix ans, qui sentait, depuis près de deux ans, une grande raideur dans le pouce qui l'empêchait d'écrire, et qui augmentait successivement. Il quitta le café, qui était son déjeûner ordinaire, pour le chocolat, dont il n'eut pas fait usage pendant huit jours qu'il se sentit soulagé, et au bout de quelques semaines, il put écrire aisément. M. Pome a vu une jeune religieuse, d'un tempérament bilieux, sanguin, et d'une constitution des plus robustes, attaquée subitement, après avoir fait un usage immodéré du café, de la cardialgie la plus cruelle, avec des évanouissements convulsifs (2); et les personnes sujettes aux convulsions qui dépendent de la mobilité du genre nerveux ne peuvent point en prendre sans avoir des accès plus ou moins forts. Quelque vanté qu'il soit dans la migraine, il a souvent ses dangers, comme on le verra dans le chapitre où je traiterai de cette maladie, et je connais deux fem-

---

(1) *Coses of the epilepsy histeries fits, etc.*, p. 248.

(1) Traité des vapeurs, p. 48.

(2) Traité des affections vaporeuses des deux sexes, t. I, p. 157.

mes chez qui il la rend infiniment plus forte, lorsque des soins empressés et nuisibles, comme on en trouve partout, les ont obligées à en prendre. Il donne même toujours un mal de tête à quelques personnes; celles qu'il soulage sont celles chez qui le mal de tête dépend d'embarras dans l'estomac ou de matières glaireuses qui retardent les digestions; et l'on peut donner comme une des règles qui souffrent le moins d'exception, que les eaux chaudes disposent aux maux de nerfs, et en déterminent les accès quand les causes subsistent déjà.

ARTICLE IV. — DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE, DE L'EXERCICE ET DU REPOS.

§ 35. Les dangers des veilles forcées étant à peu près les mêmes que ceux de trop d'exercice, et le trop de sommeil étant un repos excessif, on peut très-bien réunir ces quatre causes dans cet article. L'inaction, en jetant tous les vaisseaux dans le relâchement, tous les fluides dans un état de viscosité, en ralentissant toutes les sécrétions, devient un germe de toutes les espèces de maux chroniques (1). Mais les maux de nerfs sont surtout l'un des premiers effets de cette inaction; et cela est si vrai que les paysans les plus robustes, occupés tout à coup à des arts sédentaires, deviennent vaporeux. Mais le sommeil prolongé, qui est une inaction complète, produit ces maux-là avec bien plus de certitude encore : le sang, dans le sommeil, s'accumule dans le cerveau; s'il y est trop long-temps, les vaisseaux trop distendus s'affaiblissent et perdent tout leur ton; le sang même se décompose, la sérosité s'en sépare, l'organisation souffre, les esprits animaux se vicient, et depuis les plus légères vapeurs jusqu'à la folie, tous les maux de nerfs peuvent en être la suite : on peut dire que le sommeil est une paralysie passagère, dans laquelle l'action volontaire de tous les muscles cesse; si elle se prolonge, on éprouve tous les maux qui résultent d'une paralysie véritable (2), on tombe dans une faiblesse réelle, et si l'on dort un peu trop long-temps, on est dans le besoin de dormir davantage. M. Boerhaave a connu un médecin qui, se livrant par goût au sommeil, et ayant d'abord dormi quelques jours de suite, avait déjà perdu à son réveil beaucoup de ses connaissances; ensuite ayant continué à se retirer dans une chambre tranquille et obscure, il devint tout-à fait fou, et le fut jusqu'à sa mort (1). L'état de faiblesse, qui fait le sommeil, est sans doute cause de ce que souvent les maladies spasmodiques prévalent pendant le sommeil, et que les accès que l'on éprouve alors sont plus violents qu'en d'autres temps. Je connais un malade très-mobile qui, très-souvent, et surtout à l'approche des temps pluvieux, éprouve, au moment où il va s'endormir, de violentes secousses convulsives, surtout à l'estomac et dans la poitrine, quelquefois dans tout le corps, qui le réveillent, et le reprennent deux, trois, jusqu'à quatre fois; et M. Martin, médecin de Lausanne, avait vu un malade, sans doute très-pléthorique, qui avait des mouvements convulsifs, s'il restait au lit après son premier sommeil (2).

§ 36. Quoique l'exercice soit le vrai préservatif des maux de nerfs, il peut cependant être porté à un excès qui, épuisant et irritant tout à la fois, peut occasionner de vrais maux spasmodiques; Willis en cite déjà des exemples (3); Perry les confirme (4); et j'ai vu en 1766, un homme fort robuste et à la fleur de son âge, attaqué de douleurs cruelles dans tout le corps et de crampes violentes aux mains et aux jambes, qui l'empêchaient de les ouvrir et de les étendre, dont le mal dépendait de cette cause; il avait eu différentes attaques de ces mêmes accès depuis deux ans, et le premier l'avait attaqué, en arrivant chez lui, après une trop forte journée par des mauvais

---

(1) Madame de Sévigné avait bien raison en disant : « Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur selle. » Lett. LXXXIII, t. I, p. 287.

(2) Une observation qui me paraît prouver la diminution prodigieuse de l'action dans le sommeil, et il est important en pratique d'apprécier cette différence, c'est qu'un homme qui s'endort en plein air, quand le thermomètre est à 8 ou 9 degrés au-dessous de 0, y meurt ordinairement, tandis que l'homme en action peut soutenir un froid de 30 degrés et au-delà.

(1) Prælect., ad § 590, t. IV, p. 512. Ne peut-on pas soupçonner que ce grand goût pour le sommeil était maladif, et dépendait de quelque compression dans le cerveau?

(2) Mémoires de l'Acad. des sciences, 1732.

(3) *De morbis convulv.*, ch. V, p. 46.

(4) *On nervous diseases*, p. 197.

chemins à demi gelés. Il avait même éprouvé sur la fin de la route des douleurs par tout le corps, et des contractions douloureuses des doigts, qu'il sentit ne point dépendre du froid qui n'était pas assez fort (1). Mais ces cas sont rares, et en général on doit placer l'exercice parmi les remèdes plutôt que parmi les causes des maux de nerfs; si les veilles, qui sont une espèce d'exercice, conduisent cependant à tous ces maux, c'est que les veilles sont l'action et l'action trop soutenue du cerveau même; c'est qu'elles le font agir dans le temps qu'il devrait se réparer; c'est qu'étant l'instrument de la fabrique des esprits animaux, et leur moteur, si une action continuelle empêche cette réparation, son organisation s'altère, ses fonctions se dérangent; la structure du sensorium qui, comme je l'ai déjà dit, a besoin d'être réparée, s'altère; les esprits animaux deviennent trop âcres, les nerfs même trop secs; c'est ici une des causes qui produit l'espèce des vapeurs dont M. Pome s'est principalement occupé; les veilles volontaires amènent cet état que je viens de décrire, et cet état donne les veilles involontaires, dont je parlerai dans un autre article, et qui sont une des maladies les plus opiniâtres. J'ai fait moi-même la triste épreuve que six semaines de veilles presque continues, à l'âge de dix-neuf ans, ôtaient pour toujours le retour d'un sommeil aussi long, aussi suivi et aussi paisible qu'on doit l'éprouver, quand on se porte d'ailleurs bien, et que l'on prend de l'exercice. Les veilles nuisent, non-seulement en agissant sur le cerveau, mais en nuisant à la nutrition qui ne se fait bien que pendant le sommeil; elles entretiennent trop d'action dans la machine, et elles ont même tous les inconvénients d'une action excessive. Cette augmentation dans la vitesse du pouls que l'on éprouve tous les soirs, et que le sommeil calme, ne cesse plus si l'on ne dort pas; le sang s'échauffe, la transpiration se fait moins bien, la peau se sèche; il naît de l'âcreté dans les humeurs; cette mucosité, qui tapisse toutes les cavités, diminue; ainsi, il en résulte que les nerfs sont plus mobiles, qu'ils se trouvent partout plus à nu, et que les humeurs sont plus âcres; ce sont les trois dispositions les plus propres à faire éclore tout les maux de nerfs. J'ai vu une femme très-bien portante, que quelques semaines de veille jetèrent dans des vapeurs, qui ne cessèrent que quand la nature eut porté à la peau l'humeur âcre, qui était une suite de ces veilles. Le premier accident nerveux que les veilles occasionnent, c'est le tremblement, auquel succèdent la mobilité, les palpitations, et, enfin, une convulsibilité qui dégénère quelquefois en vraies convulsions.

ARTICLE V. — DES EXCRÉTIONS ET DES RÉTENTIONS.

§ 39. Si les humeurs qui doivent être évacuées sont retenues, ou si celles qui devraient rester sont évacuées, il en résulte également plusieurs maladies, parmi lesquelles celles des nerfs sont les plus fréquentes et les plus nombreuses. —La trop grande évacuation de la salive, en affaiblissant les digestions, conduit à l'hystérie et à l'hypocondrie (1). M. Boerhaave, qui attribue à la mastication continuelle du bétel le nombre d'hypocondres que l'on trouve aux Indes, nous apprend que l'usage des pastilles aromatiques s'etant introduit à la cour de France, dans le siècle dernier, il en était aussi résulté plusieurs hypocondries; et j'ai vu ici, en 1766, un jeune libraire de Lyon à qui l'on avait conseillé les pilules de Keiser, pour des dartres, et qui ayant beaucoup salivé, eut le genre nerveux si fort affecté par cette évacuation, qu'il éprouvait presque continuellement les mêmes suffocations que les femmes à vapeurs, et qu'il pleurait involontairement; outre cela il se croyait à chaque instant prêt à mourir; il ne voyait autour de lui que des cadavres, et ce spectacle était accompagné d'un sentiment d'angoisse affreux. On trouve dans Turner (2) une observation assez semblable, c'est celle d'un homme hypocondre qui, croyant être infecté, fut traité par un

---

(1) On pourrait peut-être placer ici une observation de Viridet, *Traité des vapeurs*, p. 126. « Un vieillard, dit-il, qui avait souffert extraordinairement sur les galères, tombait dans des oppressions et d'autres spasmes que l'on ne pouvait calmer qu'en agitant continuellement les parties qui en étaient attaquées.

(1) M. Burton, un des meilleurs auteurs diététiques, est persuadé qu'en trop crachant on peut se procurer tous les maux de nerfs. *On non-naturals*, p. 296.

(2) Traité des maladies vénériennes, t. I, p. 187.

charlatan qui le fit violemment saliver. Il sortit du traitement maigre, faible, et avec la tête entièrement tournée; il est vrai que, dans ces cas-là, il faut ajouter au mal que fait la salivation celui qui résulte de la fièvre, de l'inflammation, des douleurs, de l'insomnie, et des autres circonstances maladives qui accompagnent une forte salivation; on peut regarder ceux qui en sortent comme relevant d'une maladie très-grave; mais il n'en est pas moins vrai que l'abondance de la salivation est la cause principale du mal. Le libraire dont je viens de parler avait salivé prodigieusement, presque sans douleur et sans fièvre.

§ 38. La constipation est une cause occasionnelle très-fréquente des maux de nerfs; quand on y est sujet, elle les aggrave; les excréments retenus deviennent un stimulus pour des nerfs délicats, qui les irrite assez puissamment pour donner des accès de vapeurs, l'hypochondrie, d'étouffements; il est important de la prévenir, et il est d'autant plus nécessaire d'y faire attention, qu'elle est très-ordinaire chez ces malades; c'est un effet de la maladie qui, réagissant sur elle-même, en devient une nouvelle cause. Dans les maladies qui ont leur siége dans la tête, dans les épilepsies, les paralysies, les vertiges, les craintes d'apoplexie, il est également important de prévenir la constipation, qui agit non-seulement comme irritant, mais qui détermine une plus grande quantité de sang au cerveau, parce que la gêne de la circulation dans le bas ventre, produit nécessairement un reflux dans les parties supérieures. Mais si la constipation est souvent cause occasionnelle, il est rare qu'elle soit cause prédisposante, et si dans un corps dont les nerfs seraient bien constitués, la constipation venait à les déranger, ce ne serait qu'après avoir occasionné d'autres maladies qui en sont les suites plus immédiates, et qui détermineraient les maux de nerfs.

§ 39. La diminution et l'augmentation de l'urine sont aussi deux causes qui peuvent occasionner des maux de nerfs. Quand quelque vice dans les reins empêche cette sécrétion, ou quand l'urine retenue dans la vessie y devient âcre, il en résulte, soit par l'irritation qu'elle produit sur la vessie même, soit par celle qu'elle occasionne dans d'autres parties (1), il en résulte, dis-je, des irritations nerveuses que j'ai vu occasionner chez le même malade (un tailleur allemand, âgé d'environ soixante ans, et assez sain, mais buveur) deux accès d'asthme convulsif et un accès d'épilepsie. On m'appela près ce dernier; je trouvai le malade profondément assoupi; d'après tout ce qu'on me disait des accès précédents et de sa santé ordinaire, ne sachant à quoi attribuer ses maux, et voulant m'aider de tous les signes possibles, je demandai à voir l'urine; on en chercha inutilement, et il fut aisé de vérifier qu'il n'en avait point rendu depuis plus de deux fois vingt-quatre heures; je fis chercher un chirurgien qui, ayant introduit la sonde, en tira une grande quantité si fétide, que l'on fut obligé d'ouvrir promptement la chambre et de la parfumer; le malade revint bientôt à lui; quelques tasses d'infusion de tamarin le remirent parfaitement; et l'ayant revu quelques mois après, il m'assura n'avoir jamais eu aucun retour de mal. J'ai vu des mouvements convulsifs et une toux convulsive invétérée se terminer par de violentes ardeurs d'urine, et se reproduire quand elles cessaient; le changement était surtout rendu sensible par la cessation de la toux qui était presque continue, et qui cessait dans l'instant même où l'ardeur commençait, et recommençait dès que l'ardeur cessait, cette alternative dura pendant quelques semaines, mais les ardeurs d'urine ne duraient que trois ou quatre jours, et la toux douze ou quinze. J'ai vu souvent chez d'autres malades, que des urines très-chargées les mettaient à leur aise; si elles étaient moins colorées sans être plus abondantes, tous les nerfs étaient dans un état d'irritation qui prouvait que l'urine chargée entraînait des parties âcres qui les irritaient. Andrée cite un cas analogue à celui dont je viens de donner l'histoire, qui sera placé ailleurs; et M. Morgagni a aussi remarqué qu'une trop grande quantité d'urine, en laissant les sels moins délayés, augmente les convulsions qui dépendent d'âcreté (1). La quantité excessive d'urine nuit encore en jetant dans un véritable épuisement, et l'épuisement conduit à la mobilité; aussi l'hypochondrie est une des premières suites du diabétès; mais en général cette cause est assez rare.

---

(1) Urinæ suppressio tremores inducere solet, materia ad cerebrum dilata. Gorter comp., tr. 22.

(1) De sedib. et caus. morb. Ep. 9, § 7 et 11.

§ 40. Si la transpiration, qui est plus considérable que les urines, vient à se déranger, et elle se dérange très-aisément, ce dérangement a des suites bien plus funestes; son organe, continuellement exposé à l'action de tous les agents externes, souffre très-fréquemment, et dès que ses fonctions sont viciées, la masse des humeurs se trouve surchargée de parties âcres et irritantes qui deviennent un stimulus capable de produire une foule d'effets fâcheux: mais pour me borner à ceux qui intéressent singulièrement le genre nerveux, il occasionne ou une mobilité générale, en tenant partout les nerfs dans un état d'irritation, ou des convulsions plus ou moins violentes de tout le corps ou de quelque organe particulier. L'accident qui en résulte le plus fréquemment, c'est une espèce d'oppression convulsive, ou une angoisse sourde, que les malades ont peine à peindre, mais que j'ai vu souvent chez les femmes qui ont les nerfs fort délicats, et qui tombent dans cet état dès que le grand froid, l'humidité, une émotion, les veilles, ou quelque autre circonstance ont arrêté la transpiration. — C'est à la diminution de cette évacuation, sans cause apparente, qu'il faut sans doute attribuer des maux de nerfs qui viennent peu à peu sans qu'il soit possible de démêler ce qui les occasionne; un paysan, âgé de cinquante-six ans, qui ne paraissait point usé, vint me consulter en 1765, pour des mouvements convulsifs dont il avait commencé à être attaqué depuis quatre ans, et qui, successivement, étaient devenus plus forts; il les éprouvait surtout dans les bras et dans les jambes, quelquefois dans tout le corps; ils le saisissaient tout-à-coup, ordinairement quand il était en repos, ou dans une action très-modérée, jamais quand il marchait, plus souvent et plus fortement au lit, et durant plus ou moins long-temps, mais toujours sans douleur, sans que cela l'eût affaibli, et sans aucun dérangement dans sa santé. Il ne s'était livré à aucun excès, il n'avait eu aucune maladie, ni aucun chagrin, n'avait fait aucune chute, n'avait reçu aucun coup, n'avait rien changé à son genre de vie; en un mot, je ne pus découvrir aucune cause apparente de ce mal; je ne vis qu'une transpiration diminuée, et par là même un sang un peu âcre qui pût l'occasionner: les remèdes dirigés sur cette indication le soulagèrent assez promptement. — Les coliques convulsives chez les personnes qui y sont sujettes, sont une autre suite de la même suppression, qui se présente très-souvent. — Quand on est accoutumé à des sueurs abondantes, leur suppression occasionne des accidents plus prompts et plus violents que celle de la transpiration ordinaire. J'ai vu une paysanne forte et robuste, âgée de cinquante-trois ans, et se portant très-bien, mais sujette, depuis la suppression des règles, à des sueurs considérables tous les matins, qui, ayant glissé dans un sentier au commencement d'une pluie qui la surprit, se fit assez mal au pied pour ne pouvoir pas achever sa route seule, et attendit plus d'une heure, exposée à une grosse pluie, sans qu'il parût personne qui pût lui aider; les sueurs ordinaires ne revinrent point les trois matins suivants; elle passa le troisième jour dans un malaise et une faiblesse très-grande, et la nuit elle éprouva de violents mouvements convulsifs dans les muscles de la mâchoire, du cou, du dos, des bras, avec la plus grande gêne dans la respiration; sa peau était, en même temps, de la plus grande sécheresse. Une boisson abondante d'eau et de lait pendant quelques jours, quelques bains tièdes, et, deux soirs de suite, une dose de laudanum liquide de Sydenham, rétablirent entièrement les sueurs, et lui rendirent la santé. Villis a déjà fait une observation assez semblable (1); et l'on en trouve, dans le *Sepulchretum* de Bonnet, deux très-frappantes: l'une est celle d'un jeune homme de quatorze ans, dont la sueur, à la fin d'un troisième accès de fièvre, fut arrêtée par imprudence, et qui tomba dans des convulsions de la bouche, du cou, et de toutes les autres parties; il eut un violent tétanos; plusieurs parties se paralysèrent; il perdit absolument la parole, et resta dans cet état plus de quinze jours; une fièvre continue l'en tira. La seconde est celle d'un homme masqué qui, ayant fort chaud sous la masque, ne put pas s'essuyer; la sueur se refroidit, et il eut des convulsions dans les muscles de la bouche (2). La transpiration du poumon peut sans doute aussi être lésée, et une dame, dont je reparlerai plus d'une fois, qui était sujette aux maux de nerfs les plus fâcheux, et surtout à une gêne habituelle de la respiration, qu'elle sentait être

(1) De morb. convuls., ch. v, p. 6.
(2) T. I, p. 3.

spasmodique, et qui était accompagnée d'un sentiment de sécheresse dans la poitrine, se trouva tout-à-coup singulièrement soulagée par les vapeurs des bains publics de Plombières; elle sentait le jeu de sa respiration devenir plus aisé; elle l'eut ensuite plus facile, et la poitrine moins sèche.

§ 41. Les évacuations trop abondantes par les selles mènent aussi aux maux de nerfs. En général, les personnes très-robustes sont disposées à la constipation; des organes digestifs très-forts développent tout ce que les aliments ont de nutritif, et les vaisseaux absorbants ayant toute leur énergie en tirent tout ce qu'ils peuvent fournir; il reste très-peu de matière excrémentitielle, et les intestins n'étant ni trop sensibles ni trop irritables, ne sont pas stimulés par ce peu d'excréments, et ne sont pas obligés de les expulser trop souvent; dans ce cas, les aliments sont véritablement utiles, et augmentent les forces; mais si, par des dispositions différentes, on a de fréquentes déjections, les aliments nourrissent beaucoup moins, on est moins réparé, la fibre acquiert moins de force, les humeurs sont moins élaborées, elles restent crues et irritantes, la séparation des esprits animaux est moins abondante, ils sont moins qualifiés; ainsi, la mobilité est plus grande, et il est très-ordinaire de voir les personnes trop relâchées avoir le genre nerveux fort délicat; quoiqu'il y ait cependant aussi souvent une constipation opiniâtre dans les maux de nerfs. Quand le mal dégénère en véritable diarrhée, les maux de nerfs peuvent devenir très-considérables par le relâchement général et l'épuisement absolu dans lequel on tombe; une diarrhée très-forte a les mêmes dangers qu'une hémorrhagie; et elle nuit aussi en dépouillant les intestins de leur mucosité, qui est souvent très-long-temps à se réparer, ou ne se répare jamais; les nerfs de ces parties restent par-là même dans un état de sensibilité habituelle, qui influe sur celle de tous les autres. On voit souvent, après une diarrhée abondante, une mobilité si grande, que le jour, le bruit, les odeurs sont insupportables; l'estomac ne supporte plus rien, et les intestins acquièrent une telle sensibilité, que tout ce qui y passe fait souffrir des douleurs vives, et occasionne des convulsions; d'ailleurs, l'état de langueur des nerfs de l'estomac et des intestins, entraîne celui de ceux de tout le corps; le dégoût, les maux de cœur qui accompagnent souvent cette maladie; l'insomnie qui en est une suite, contribuent à jeter les nerfs dans un dérangement total; et on ne guérit jamais leurs maladies aussi long-temps que la diarrhée subsiste, à moins qu'elle ne soit critique et n'emporte la cause de la maladie, comme on le voit quelquefois.

§ 42. De toutes les évacuations, il n'y en a point, soit qu'elle soit excessive, soit qu'elle soit insuffisante, qui ait des suites plus funestes que celles des humeurs destinées chez l'un et l'autre sexe, à la reproduction de l'espace. J'ai donné, avec le plus grand détail, le tableau de ces maux dans un ouvrage où ces détails étaient nécessaires; ils seraient déplacés ici, et je me bornerai à rappeler en peu de mots les principaux accidents qui sont la suite de ces excès vénériens, et à présenter quelques observations sur les suites de l'excessive continence. Je ferai ici une observation, c'est que le vrai sperme donné aux seuls mâles, étant bien plus travaillé et d'une bien plus grande importance que l'humeur que perdent les femmes, les maux qui résultent de ces excès, sont, en général, bien plus fréquents chez les premiers (1); mais cette humeur étant très-susceptible chez les femmes de devenir âcres, les accidents qui en résultent sont ordinairement plus violents que chez les hommes.

Les principaux symptômes qui sont la suite de ces excès, et qui dépendent et de l'évacuation même et des mouvements convulsifs qui l'accompagnent, sont l'extrême mobilité, l'affaiblissement général, celui de l'ouïe et de la vue, la diminution de toutes les facultés, les vapeurs, l'hypochondrie, la paralysie, les convulsions, l'épilepsie même. M. Kimmermann a vu une jeune femme qui s'était blessée plusieurs fois après des coliques spasmodiques très-fortes, et qui avoua enfin que ces coliques étaient la suite des devoirs conjugaux remplis trop souvent par son mari; ce qui lui occasionnait une extrême faiblesse, et ensuite ces douleurs atroces et insupportables (2).

Les désordres qui résultent de l'hu-

(1) J'ai cependant été consulté pour un mari et une femme chez qui les mêmes excès occasionnaient les mêmes accidents, peut-être même plus forts chez la femme.

(2) Exper., t. II, p. 563.

meur trop amassée, corrompue, devenue âcre, sont ordinairement plus prompts, plus violents, et portent singulièrement à la tête; ce qui fait qu'ils sont presque toujours accompagnés, ou d'une profonde hypochondrie avec une pudeur excessive aussi long-temps que l'on conserve la raison, ou d'une folie déclarée avec l'impudicité la plus effrénée, quand cette raison est perdue; les accidents dépendent et de l'irritation physique sur les nerfs, et de ce que l'état de désir continu dans lequel elle jette le cerveau, entraîne tous les inconvénients qui résultent de l'insomnie, de la tension d'esprit soutenue, de l'inquiétude, de la honte, du désespoir.

Les maux qui dépendent de cette dernière cause, plus secrets encore que ceux qui dépendent des excès, n'en sont pas moins réels, et n'en méritent pas moins les soins des médecins; les malades même ont d'autant plus de droit à intéresser, que c'est toujours le sentiment de la vertu et du devoir qui les a jetés dans cet état, dont le tableau forme un argument si fort contre ces établissements où le premier engagement est de sacrifier à jamais des désirs dont on ne connaît pas la force à l'âge où l'on promet de les vaincre. On verra, dans le chapitre de la folie, l'histoire bien frappante d'un curé de Guyenne, que la fougue du tempérament réprimée par la force de la volonté, jeta dans le délire le plus complet. Les accidents sont cependant en général plus fréquents chez les femmes, par la raison déjà alléguée, et parce qu'elles ont plus de mœurs. Sans parler des histoires peut-être trop exagérées des femmes de Milet, et de celles de Lyon dans le quatrième siècle, on a une observation bien attestée que la fureur utérine peut être épidémique. Stegman la vit à Mansfeld, « en juin, juillet, août » 1698; il y eut des manies, des mélan» colies et des fureurs utérines, qui ré» gnaient épidémiquement dans cette » ville; je vis, ajoute-t-il, dix-huit de ces » dernières (1), » et les succès du mariage chez quelques femmes attaquées de maux de nerfs prouvent l'existence de cette cause. Schmid vit une femme accablée de toutes sortes d'accidents hystériques, qui avait été saignée cent soixante-seize fois, et avait pris beaucoup d'autres remèdes inutilement, que le seul mariage guérit (1); mais on a abusé de ce petit nombre d'observations, pour en conclure que le mariage est le remède à tous les maux des jeunes personnes; on verra ailleurs qu'il n'y a rien de plus faux, et dans le même endroit où Schmid rapporte l'observation que je viens de citer, il ajoute celle de l'inutilité du mariage chez une autre femme hystérique.

(1) Amb. Stegman, Histor. epid. Mansfeld, ann. 1698. V. Sydenham, Oper. omn., t. II, p. 125.

(1) Medicina septentrion., t. II, p. 48.

ARTICLE VI. — DES RÈGLES.

§ 43. Une autre évacuation qui a une influence très-marquée sur les nerfs, c'est celle des règles. Elles occasionnent fréquemment des maux de nerfs, dans cinq cas différents: 1° chez les jeunes personnes avant que de s'établir; 2° chez les personnes délicates toutes les fois qu'elles reviennent; 3° quand elles se suppriment tout-à-coup; 4° à l'époque naturelle de leur cessation, environ à l'âge de cinquante ans; 5° quand elles sont trop abondantes et dégénèrent en pertes (2). Je dois parler ici des quatre premiers cas; le dernier rentrera dans l'article des hémorrhagies en général.

§ 44. L'approche de l'âge de puberté est un temps de crise pour les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; mais il est beaucoup plus marqué chez les jeunes filles par trois raisons: la première, c'est qu'il y a un développement plus considérable à faire, une évacuation qui leur est particulière à amener, et que le développement des seins, qui est quelquefois douloureux, ajoute au travail du développement de l'utérus; la seconde, c'est qu'ayant naturellement le genre nerveux plus délicat, elles sont extrêmement travaillées par ces développements, qui sont peu sensibles chez les jeunes garçons, dont les nerfs n'ont pas la même mobilité; la dernière, c'est que leur genre de vie concourt à augmenter les accidents, au lieu que celui des jeunes gens d'un autre sexe est un remède continuellement appliqué. Chez les jeunes filles, l'estomac est ordinairement derangé, elles ont peu d'appétit, et digèrent mal; souvent elles vivent d'ali-

(2) Hippocrate avait déjà dit, liv. V, aph. 57, que les règles trop et trop peu abondantes étaient également une cause de maladie.

ments âcres : ces mauvaises digestions amènent la faiblesse ; la faiblesse jette dans l'inaction ; les sécrétions et les excrétions se dérangent ; ainsi, tout se réunit pour affaiblir le genre nerveux. Le concours de ces circonstances fait que leurs nerfs acquièrent souvent la plus grande mobilité, et il n'est pas rare de voir, à cette époque, ces jeunes personnes éprouver des accidents hystériques très-forts, qui vont en augmentant jusqu'à ce que les règles aient paru, et qui sont souvent rendus plus graves par les secours ; parce que, pour remédier aux premiers accidents, ou pour hâter l'évacuation, on se permet quantité de remèdes violents, qui affaiblissent et troublent la machine dans un temps où elle est en action, où elle achève ses développements, où elle prend son accroissement, en un mot, où elle a le plus besoin de toutes ses forces, et de l'emploi le plus harmonique de ces forces ; et ce traitement devient le germe d'une langueur qui durera aussi long-temps que la vie.

Je dois l'avouer ici, ce sont les erreurs dans le traitement des maladies de cet âge qui ont occasionné le plus de dérangement dans la santé des femmes. J'ai peu vu de convulsions plus fortes que celles de deux personnes, l'une âgée de quinze ans, l'autre de seize, qui, l'une et l'autre, avaient joui jusqu'à quatorze ans d'une très-bonne santé ; à cette époque, elles étaient tombées dans un état de faiblesse, de langueur, de sensibilité ; chez l'une, on avait tout attribué à la pléthore, et on l'avait saignée, évacuée, mise au régime le plus faible ; chez l'autre, on avait accusé la faiblesse de la nature, et on l'avait aidée par les toniques, les spiritueux, les substances volatiles ; le résultat avait été le même, une excessive mobilité, et des convulsions qui ne s'adoucirent que par la cessation absolue des remèdes pendant quelque temps, et la reprise des remèdes très-doux dans la suite ; il serait inutile d'accumuler les observations de cette espèce, elles sont trop fréquentes ; mais je dois faire remarquer que sans qu'il y ait de faute dans le traitement, les jeunes personnes prennent souvent des convulsions à cette époque, mais qui sont peu fâcheuses, et dont elles se guérissent radicalement ; et je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est qu'il y a des jeunes filles qui ne sont point du tout pléthoriques, qui ne sont que délicates, qui ne sont pas dans le cas d'avoir besoin de règles, et que l'on tue en voulant les forcer. J'en ai vu chez qui elles ne s'établissaient qu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans ; il y en a pour qui elles sont toujours une évacuation fâcheuse, qui ne sont bien qu'à leur approche, parce qu'alors elles ont autant de sang qu'il leur en faut, et qui sont mal d'abord après, parce qu'elles sont épuisées ; il faudrait, pour qu'elles fussent très-bien, leur donner périodiquement un peu de sang, plutôt que de leur en ôter.

§ 45. Après avoir eu bien de la peine à s'établir une première fois, les règles continuent souvent à être accompagnées d'accidents très-graves ; l'engorgement des vaisseaux, à l'approche des règles, forme un foyer d'irritation qui devient un stimulus assez fort pour occasionner des douleurs aiguës, dont je parlerai sous le nom de *coliques menstruelles*, et ces douleurs occasionnent quelquefois de très-fortes convulsions. J'ai vu plusieurs malades chez qui elles commençaient plus de vingt-quatre heures avant l'arrivée des règles, et chez qui elles duraient souvent plusieurs heures, presque sans interruption ; quand elles sont aussi fortes, elles laissent presque toujours les nerfs dans un état de faiblesse et de mobilité, qui dispose à toutes les maladies nerveuses.

Je reparlerai de ces coliques en traitant des spasmes de l'utérus ; mais il faut remarquer que parmi les femmes qui n'ont pas de douleurs à cette époque, il y en a cependant qui sont moins bien à l'approche des règles que dans d'autres temps, et cela est même général pour le plus grand nombre ; elles ont un peu de pesanteur, d'engourdissement, d'assoupissement, moins de force et de gaîté ; ces accidents dépendent peut-être un peu de la pléthore générale, mais principalement de la pléthore de l'utérus ; et ce qui le démontre, c'est qu'une évacuation très-peu considérable par les règles les soulage d'abord ; ce qui prouve aussi que le genre nerveux est très-intéressé dans ces circonstances, c'est que les femmes sont beaucoup plus sensibles, à cette époque, à toutes les impressions morales et physiques, plus susceptibles surtout de tristesse, d'ennui, de vivacité, de frayeur ; plus sensibles à la fatigue, au froid, à la chaleur ; leur estomac est aussi beaucoup plus délicat, et demande beaucoup plus de ménagement.

§ 46. Mais les accidents nerveux les

plus graves sont ceux qui viennent de la suppression des règles, quand une fois elles ont été régulièrement établies. Les causes de cette suppression ont lieu entre deux époques, et alors les règles manquent quand elles devraient revenir, et c'est alors seulement que les symptômes se développent; ou elles agissent quand les règles sont déjà établies; et les symptômes se déclarent presque toujours sur-le-champ, et sont bien plus violents que dans le premier cas, surtout si la suppression se fait dans les premiers jours; c'est encore un de ces cas dans lesquels les erreurs du traitement sont si funestes. — Si la suppression est la suite d'une affection nerveuse, d'une maladie spasmodique, et que, sans faire attention à cette cause, on veuille forcer le retour des règles par des remèdes violents, on jette les malades dans un état fâcheux, qu'Hippocrate a déjà connu quand il a dit que si les convulsions ou les défaillances surviennent pendant les règles c'est un mal (1), puisqu'en effet cela les supprime presque toujours, et les suppressions qui arrivent à cette époque produisent des maladies quelquefois si bizarres, que ce sont sans doute des maladies de cette espèce qui ont persuadé autrefois, dans les siècles d'ignorance où les maladies étaient mal observées et mal connues, que les malades étaient possédés, et, ce que j'aurais eu peine à croire, si je n'avais pas la lettre qui l'atteste, l'ont persuadé encore depuis peu à toute une famille très-distinguée dans une province d'un royaume voisin. Mademoiselle C. de ***, âgée de vingt ans, traversait une rue dans le temps de ses règles: un gros paquet de linge tombe à côté d'elle; elle est effrayée, les règles se suppriment, et elle prend des palpitations et quelques défaillances; entre autres remèdes irritants, on lui fit boire, pour rappeler les règles, beaucoup d'eau de Balaruc; l'effet de ce traitement fut tel qu'elle tomba dans des convulsions d'une force, d'une longueur, d'une fréquence et d'une bizarrerie si extraordinaire, qu'après avoir épuisé tous les secours physiques de la province, et avoir fait inutilement quelques consultations ailleurs, on ne vit qu'une cause surnaturelle et très-malfaisante qui pût opérer une telle maladie; on accuse le Diable, et, après mûre délibération, après avoir bien décidé que tous les secours de la médecine seraient inutiles, on convient que l'exorcisation est la seule voie de salut. Le jour est marqué, les ecclésiastiques du voisinage sont convoqués, l'heure approchait, la cérémonie allait commencer, quand M. le M. D., ami de la maison, arrive par hasard; on était déjà réuni dans le lieu où la cérémonie allait s'exécuter; il ne trouve qu'un domestique de qui il a beaucoup de peine à savoir ce qui se passe d'extraordinaire; enfin, instruit, il court à son ami, raisonne avec lui, lui fait sentir toute l'extravagance de cette opération, et en obtient le temps nécessaire pour m'écrire. Je ne vis que les suites naturelles d'une irritation excessive, occasionnée par des remèdes violents; je crus qu'il fallait traiter la malade comme une personne empoisonnée; j'ordonnai l'usage du lait pour tout aliment, tout remède, toute boisson, et les accidents ne tardèrent pas à disparaître: ils n'auraient jamais eu lieu si l'on se fût borné, après la frayeur, à quelques bains tièdes, à un régime doux, à quelque boisson délayante et un peu diaphorétique, et à un exercice fréquent; c'est presque le seul traitement qui convienne dans ces cas. J'ai vu une fille de dix-huit ans qui, fatiguée pendant deux mois à soigner un malade, n'eut pas son retour au temps marqué et resta languissante; une seconde époque ayant également passé sans évacuation, elle commença à avoir de fréquents vertiges avec des envies de vomir continuelles, mais inutiles; bientôt les vertiges furent suivis d'évanouissements, et les évanouissements de mouvements convulsifs, surtout dans les muscles de la poitrine et des bras, qui alarmaient tous les assistants, qui duraient quelquefois deux heures et revenaient trois ou quatre fois dans le jour; elle fut soulagée au bout de quelques jours; mais elle se trouva plus mal à l'approche du troisième retour qui manqua encore, et ne fut entièrement guérie que quand les règles se furent rétablies, le quatrième mois. Les exemples de cette espèce sont si fréquents, qu'il serait inutile d'en citer un plus grand nombre; et je passe à la cessation

(1) L. v, aphor. 56. Il a indiqué dans plusieurs autres endroits les accidents qui résultent de leur suppression. V. *De Superf.*, n° 24; *De morb. mul.*, l. I, n° 10, *De Virg. morb.*, n° 2. Celse les indique aussi, l. II, ch. VII, p. 59; et ces différents passages se trouvent réunis dans les commentaires de Rieger, t. II, p. 129.

que l'âge amène naturellement, plus souvent à l'âge de quarante-sept à quarante-huit ans qu'à celui de cinquante; plusieurs fois dès l'âge de quarante, même chez quelques femmes, sans cause maladive, beaucoup plus tôt. J'ai connu trois sœurs qui les avaient perdues à trente-six ans, époque où elles avaient aussi cessé chez leur mère; quelques femmes les conservent jusques à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, mais ces cas ne sont pas fréquents, et l'on peut établir qu'en général les règles subsistent trente et un ou trente-deux ans. — On a regardé l'époque de leur cessation comme un âge très-dangereux pour les femmes, et il a sans doute ses dangers; mais je suis persuadé qu'ils sont bien moins grands qu'on ne le croit ordinairement, et quoiqu'il meure plusieurs femmes à cet âge, ce n'est point par nécessité, mais, comme je l'ai dit ailleurs, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai vu mourir aucune femme des suites de cette époque, et j'ai tout lieu de croire, d'après un grand nombre d'observations, que les accidents de cet âge sont le plus souvent l'effet de la négligence ou du traitement, et qu'on peut les prévenir. J'ai déjà donné, dans l'Avis au peuple, quelques préceptes généraux, dont l'expérience a prouvé l'utilité à beaucoup de femmes; mais comme cette matière est intéressante, qu'elle n'est point étrangère à un traité de maux de nerfs, puisque c'est une époque où réellement ils s'affectent très-aisément, et que, jusqu'à l'excellent mémoire de M. Fothergill, inséré dans un ouvrage très-intéressant, mais peu répandu hors de l'Angleterre (1), on n'avait rien de bon sur cette matière; puis d'ailleurs que cet habile médecin n'a pas envisagé son sujet sous le même point de vue que moi, on me permettra, non point de traiter cette matière en détail, mais de donner quelques principes dont la vérité m'est démontrée par l'expérience, et dont l'application simple et facile peut prévenir un grand nombre d'accidents fâcheux. Je donnerai en même temps l'essentiel des observations de M. Fothergill.

§ 47. Destinées à nourrir un enfant dans leur sein et de leur substance, les femmes ont dû être formées de façon qu'il pût s'amasser chez elles, un excédant de nourriture, et qu'il s'amassât dans l'endroit où l'enfant doit se nourrir, et leur organisation répond parfaitement à ces deux fins; les vaisseaux plus lâches, dès le moment de leur naissance, que ceux des hommes, opérant une action moins forte, la déperdition chez elles est moins considérable, et la pléthore bien plus aisée; les artères de l'utérus, plus lâches encore que les autres, font que l'excès du sang s'y porte plutôt qu'ailleurs; c'est le magasin pour la nourriture du fœtus. Mais on n'a pas toujours un enfant à nourrir, et si les humeurs accumulées dans l'utérus n'avaient point eu d'écoulement, sa tension aurait augmenté au point de dégénérer en maladies très-graves; il fallait donc que le sang pût s'y amasser, et en même temps s'évacuer quand il ne serait pas nécessaire et qu'il y en aurait assez pour devenir incommode; c'est à quoi la nature a pourvu en faisant les veines de l'utérus moins faibles proportionnellement que les artères. Quand celles-ci sont distendues à un certain point, et que cette surcharge leur devient incommode, stimulées par ce sang même, elles augmentent la force de leur contraction; et trouvant de la résistance dans les veines, ce superflu s'évacue par les ramifications de ces artères qui s'ouvrent dans la cavité même de l'utérus, quelquefois peut-être du vagin, et qui, à l'ordinaire, ne donnent que cette fine sérosité qui fait la transpiration interne de toutes les cavités (1). Cette pléthore locale étant évacuée, les artères dilatées reprennent leur diamètre, l'écoulement finit et tout rentre dans le premier état; mais les mêmes causes subsistant, le même effet se reproduit au bout d'un terme qui est assez généralement, chez toutes les femmes, celui de vingt-neuf à trente jours. — Cette évacuation commence quand une femme a presque fini sa crue, qu'elle peut préparer plus de sang qu'il ne lui en faut pour sa propre nourriture; elle finit environ à l'âge où l'on cesse de pouvoir fournir à l'entretien d'un en-

(1) Medical observations and inquiries, vol. v, Lond. 1776; Of the management proper at the cessation of the menses, p. 160.

(1) On sent bien que je ne suis point entré dans les détails anatomiques et physiologiques nécessaires à une tractation entière de cette fonction, mais je ne l'ai pas dû, et je renvoie à la physiologie de M. Haller.

fant, et où l'on ne peut préparer à vivre que pour soi : on forme moins de sang, et les artères de l'utérus, en acquérant plus de force, sont moins disposées à en recevoir l'excédant; l'évacuation finit, et comme le remarque très-bien M. Fothergill, si la diminution dans la provision pour les règles, et l'affaissement ou la diminution des vaisseaux qui doivent en recevoir ou en évacuer l'excédant, avançaient dans la même proportion, cette évacuation finirait sans aucun accident, et c'est ce qui arrive à la plus grande partie des femmes qui passent cette époque sans s'en apercevoir; vérité qu'il est important d'inculquer, puisqu'il n'est pas douteux que la seule idée de ce danger, le nom *d'âge critique*, donné à cet âge, jette dans l'esprit de presque toutes celles qui en approchent une crainte qui, les occupant continuellement, leur fait un mal très-réel, et de celles qui sont mortes dans ce temps-là, il y en a peut-être plus de la moitié dont on peut dire, à la lettre, qu'elles sont mortes de peur. — Ce qui avait fortifié cette crainte, fondée d'abord sur quelques faits, c'est l'opinion chimérique que le sang menstruel était vénéneux, et que retenu il agissait comme un poison : cette opinion, que l'on ne trouve point chez les anciens médecins grecs, mais qui est une erreur que nous tenons des Arabes, qui, vivant dans un pays très-chaud, pouvaient avoir eu quelques exemples de sang menstruel croupi dans la cavité de l'utérus et altéré, et qui avaient amplifié cette idée, s'est encore chargée de toutes sortes de contes entre les mains des femmes du peuple; ce sang est le même que tout autre, aussi long-temps qu'il est dans ses vaisseaux; quoiqu'il s'y amasse, il n'y croupit pas; et quand il y croupirait, il ne s'y corromprait pas au point de devenir vénéneux. Si quelques femmes se plaignent dans le temps des règles de quelques symptômes qui indiquent de l'âcreté, ils dépendent, non point de ce que le sang qui se porte à l'utérus est âcre, mais 1° ou de l'âcreté générale de la masse du sang, ou 2° de ce que le sang qui croupit épanché dans l'utérus ou dans le vagin, s'y altère et peut réellement acquérir un degré d'âcreté assez considérable. Ce n'est donc point comme poison qu'il nuit, et les accidents de cet âge tiennent uniquement à ce que le rapport entre la masse du sang et les résistances de l'utérus diminuent; mais cette cause simple peut se combiner de plusieurs façons, et il en résulte des effets assez variés que l'on peut réduire aux suivants : 1° des engorgements dans l'utérus même ou dans les parties qui en dépendent; 2° des engorgements dans les autres viscères du bas-ventre; 3° une pléthore générale; 4° l'irritation du genre nerveux; 5° des hémorrhagies.

Les engorgements ont lieu quand la pléthore subsiste, que les artères principales conservent leur faiblesse, et que les artères exhalantes ou les veines acquièrent plus de raideur : les personnes qui ont toujours eu les règles douloureuses sont sujettes à cet engorgement, soit de l'utérus, soit des trompes, des ovaires, et même des organes extérieurs, parce que la résistance à l'afflux du sang ne diminuant pas, et celle à l'évacuation augmentant, il faut nécessairement qu'il se forme un engorgement; et ses suites sont toutes celles qui peuvent venir d'une telle cause : les plus légères sont un léger malaise, un peu de douleur, un léger sentiment de pesanteur au bas du ventre; les plus graves sont les ulcères, les squirrhes, les cancers et les compressions sur les parties voisines, d'où résulte une nouvelle cause de dérangement. — Si la pléthore subsiste et que les vaisseaux de l'utérus se refusent à la recevoir, ce sont souvent les vaisseaux des viscères voisins qui s'engorgent : on voit à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins et un pissement de sang, rarement un engorgement douloureux des vaisseaux de la vessie; mais ce qui est le plus fréquent, c'est l'engorgement du foie, qui produit quelquefois la jaunisse, et peut même dégénérer en squirrhe, et surtout l'engorgement des vaisseaux de l'estomac et des intestins : aussi il est de la dernière importance, quand les malades sont attaqués de fortes coliques à cet âge, de faire bien attention à cette cause : si on la perd de vue, comme cela n'est que trop fréquent, il en résulte, chez les personnes robustes et vives, des coliques inflammatoires; chez d'autres, la maladie noire, très-souvent un grand dérangement d'estomac et un affaiblissement sensible des digestions.

Quand la pléthore existe sans qu'aucune partie se surcharge particulièrement, il en résulte une pléthore génée rale, et tous les organes peuvent en être affectés, et souvent le sont successivement, suivant que les causes occasionnelles déterminent plus ou moins de sang sur telle ou telle partie : les vertiges, les

maux de tête, tous les accidents de la pléthore, du cerveau, les palpitations, l'essoufflement, le rhumatisme, sont les suites de cet état; et quelquefois cette communion d'office qu'il y a entre l'utérus et les seins fait que quand l'évacuation périodique diminue, les seins se gonflent (1), s'engorgent et peuvent devenir squirrheux. Les nerfs souffrent dans cette circonstance par plusieurs raisons, dont les principales sont : *a* l'espèce d'irritation continuelle, fort légère il est vrai, qu'il y a dans l'utérus. On a vu que quelques femmes souffrent à l'approche des règles, jusqu'à ce que l'évacuation soit faite, et dans ce cas, la matrice est souvent, pendant des années, dans un état assez ressemblant à celui dans lequel elle est avant les règles. *b* Quand les humeurs sont long-temps dans un même organe, elles acquièrent un peu d'âcreté, et cette âcreté repompée irrite sans être un poison. *c* Il ne peut point arriver de changement dans la circulation d'un organe considérable que ce changement n'ait de l'influence sur toute la machine : tous les organes sont du plus au moins irrités, et il en résulte une plus grande mobilité, par une suite de ce principe constant que quand les nerfs sont déjà légèrement irrités par une cause quelconque, la plus petite cause ajoutée produit un effet considérable. *d* L'estomac est souvent affecté, soit à raison de la pléthore particulière, soit à raison de la pléthore générale, soit parce que quand l'utérus est affecté, l'estomac souffre constamment, et le dérangement de l'estomac nuisant à la digestion, les nerfs s'en ressentent. *e* La pléthore affectant le cerveau, ses fonctions en souffrent nécessairement. *f* Enfin, presque toutes les sécrétions se trouvant un peu lésées, et surtout la transpiration, les humeurs acquièrent nécessairement une âcreté qui devient une cause de mobilité, et qui produit plusieurs effets qui lui sont propres.

Enfin, les hémorrhagies sont un des autres accidents de cette époque, dont les effets seront appréciés dans celui des articles suivants, où je parlerai des hémorrhagies en général. Je remarquerai seulement ici que, comme les règles peuvent être beaucoup plus abondantes chez quelques femmes que chez d'autres, sans cependant l'être trop, on doit se servir, pour décider si elles sont excessives, des caractères assignés par Hoffmann : Elles sont trop abondantes, dit-il, quand elles laissent dans un état de grande faiblesse, qu'il en résulte un dérangement dans les autres fonctions, comme du dégoût, des crudités, un gonflement de l'estomac, un mauvais teint, un pouls faible, un sommeil inquiet et fatigant (1). On dira sans doute : puisque la suppression des règles peut produire tant de maux, n'a-t-on pas raison de la regarder comme une époque très-dangereuse? Je réponds à cela : 1° que l'observation dépose qu'une multitude de femmes, sans aucun secours, la passent sans s'en apercevoir; que chez celles qui s'en trouvent très-mal, il est presque toujours possible d'en découvrir la cause dans les erreurs de leur conduite et dans celles de leur traitement; enfin que, conduites d'après des principes sûrs, il n'en meurt point, à moins qu'elles n'aient d'autres maux; 2° que comme on prévoit la cause, que ses effets se déclarent lentement, peu à peu, qu'ils sont rarement continus, mais se manifestent, cessent, reparaissent, on a ordinairement tout le temps de les combattre; 3° que souvent la nature elle-même se ménage des crises qui remettent l'équilibre dans la machine. Une courte histoire des principaux symptômes que l'on éprouve à cette époque et des crises qui surviennent quelquefois, prouvera la vérité de mes deux dernières assertions. Il est très-rare que la suppression se fasse tout à coup : elle s'annonce presque toujours quelques mois, souvent quelques années à l'avance, par quelques-uns des accidents suivants, car aucune femme ne les a sans doute jamais tous réunis. Les premiers symptômes ne sont quelquefois qu'un peu de malaise à l'époque des règles; d'autres fois, la quantité de l'évacuation diminue ou les époques s'éloi-

(1) Ce gonflement des seins, joint à la suppression des règles et au dérangement de l'estomac, a souvent persuadé à plusieurs femmes que cette suppression dépendait d'une grossesse; elles l'ont espéré non-seulement pendant neuf mois, mais quelquefois pendant plus d'un an. Un peu d'attention à l'état de l'utérus explique aisément tous les symptômes de ces prétendues grossesses qui sont le fruit de l'âge, et on comprend aisément comment quelquefois elles dégénèrent en maladies très-graves, et comment d'autres fois elles se dissipent sans accidents, sans évacuations, sans remèdes.

(1) Medecin ration., t. IV, p. 2.

gnent, et souvent sans qu'il en résulte aucune incommodité; quelquefois il y a quelques légères indispositions pendant ces retards, comme un peu de pesanteur, de dégoût, de gonflement, d'insomnie ou d'assoupissement; si les intervalles sont longs et que l'on ne fasse rien, ces symptômes peuvent augmenter : on voit alors paraître tous les accidents hystériques possibles, depuis les feux au visage, les chaleurs après le repas, les petites sueurs momentanées, jusqu'aux défaillances et à l'apoplexie hystérique. Andrée vit une femme très-forte qui, à l'âge de quarante-six ans, sans aucune autre cause que le retard, ou plutôt l'irrégularité des règles depuis quelque temps, fut tout à coup attaquée de convulsions les plus fortes, très-courtes à la vérité, mais revenant si fréquemment qu'on n'osait pas la saigner, crainte d'être surpris par un accès (1). On éprouve assez souvent une grande tristesse, un dégoût, une apathie, quelquefois des absences de mémoire, d'autres fois de légers délires. J'ai vu la femme la plus raisonnable, la plus spirituelle, une femme rare, rêver presque imperceptiblement, et avec le calme et la gaîté qui lui étaient naturels, mais presque continuellement pendant deux ans; elle avait en même temps une inquiétude de corps si forte qu'elle ne pouvait pas rester assise plus de quelques minutes : elle souffrait horriblement si elle s'obstinait; elle ne pouvait ni rester dans son lit ni souvent y dormir : elle se remit parfaitement par le régime le plus simple et le plus doux. Chez quelques femmes, les règles, au lieu de diminuer, deviennent ou plus abondantes ou plus fréquentes, quelquefois même elles dégénèrent en pertes, qui leur donnent de l'épuisement, des faiblesses, une toux sèche, des syncopes, des palpitations, une mobilité excessive, et des insomnies, qui sont un des symptômes les plus opiniâtres. Sans un changement sensible dans le temps et la quantité des règles, il survient des symptômes locaux, tels que des pertes blanches, abondantes et âcres, des pesanteurs dans toute la région du bas-ventre, un sentiment de pesanteur en marchant, une chaleur habituelle dans ces parties, des démangeaisons, des boutons, des tumeurs, en un mot tous les signes d'engorgement aux parties externes; des ténesmes, de fréquentes envies d'uriner, un engourdissement habituel des extrémités, une enflure des jambes; et tous ces symptômes augmentent à l'approche des règles, et diminuent quand elles ont passé. Les femmes qui ont les nerfs délicats et les humeurs âcres sont sujettes à éprouver des enflures, tantôt particulières aux mains, aux bras, aux jambes, tantôt presque générales, accompagnées d'un malaise universel, qui durent quelquefois des semaines, et qui n'ont de danger qu'autant que l'on se méprend sur leur nature, et qu'on les traite comme des enflures hydropiques. En général, toutes les indispositions habituelles sont plus fortes à cet âge-là, et les attaques en sont plus fréquentes, et c'est souvent par l'augmentation de ces maladies que les femmes périssent.

Quand la nature se suffit à elle-même ou quand, après avoir négligé ces accidents, on y remédie à temps, le mal, après être parvenu à un certain période, s'arrête et va en diminuant, jusqu'à ce que, au bout d'un certain temps, l'équilibre soit rétabli; et alors les fibres se trouvant généralement plus fortes, et cette évacuation qui, périodiquement tous les mois, altérait un peu leur santé, n'existant plus, les femmes prennent très-souvent beaucoup plus de force et une santé beaucoup plus robuste que celle dont elles jouissaient auparavant. — Des femmes hystériques jusqu'à cet âge cessent de l'être; celles qui craignaient tout ne craignent plus rien. J'ai dit ailleurs qu'après s'être servies de lunettes pendant dix ans, elles pouvaient souvent les quitter; et j'ai vu une dame sujette à un spasme de l'œsophage, qui la saisissait souvent en mangeant et l'empêchait absolument de rien avaler pendant quelques heures, le perdre après la cessation de ses règles.

Quand les pertes reviennent périodiquement à de certaines époques, elles doivent peu alarmer, et, moyennant qu'elles ne jettent point dans une faiblesse assez grande pour déranger les fonctions, c'est une des terminaisons les plus favorables; mais celles qui, sans être périodiques, reviennent tout à coup avec une grande abondance, et cessent aussi subitement, sont l'effet d'un spasme général, dont il est plus difficile de prévoir

---

(1) Cas 13, p. 166. Il ordonna la saignée, et il avait raison; mais il ordonna les purgatifs, qui étaient bien moins indiqués, parce que, quoiqu'ils diminuent la masse des humeurs, ils le font en irritant, et ils nuisent plus à ce titre qu'ils ne font de bien en évacuant.

les suites, et qui par-là même demande plus d'attention. Les premières arrivent chez les femmes pléthoriques bien constituées, les autres chez les femmes plus mobiles, souvent sans pléthore réelle : les premières sont souvent un bien, les secondes peuvent souvent être un mal. M. Forthergill remarque avec raison que les hémorrhagies les plus dangereuses sont celles qui dépendent d'un âcre cancéreux déposé sur la matrice; il a vu une fièvre intermittente à cette époque, dont chaque accès amenait une hémorrhagie ; et j'ai vu cinq femmes qui avaient à chaque époque quelques jours de fièvre plus ou moins forte, au bout desquels elles étaient très-bien. Chez deux, la fièvre fut quelquefois assez forte pour exiger une saignée ; chez les autres, de simples délayants, les nitreux et les lavements, joints à une diète austère, suffisaient; j'en ai vu une chez laquelle cet état a duré trois ans, et l'a laissée à merveille. J'ai vu quelquefois, dans le temps où les fièvres intermittentes étaient épidémiques, que cette époque finissait par une fièvre de cette espèce, qui, dissipant le superflu, fondant les engorgements, rétablissant l'équilibre, augmentant la transpiration, les laisse très-bien.

§ 48. Quand les fibres acquièrent assez de force pour ne plus laisser former de pléthore, et que l'harmonie est rétablie dans les fonctions, tout est fini : la disposition a changé, la malade n'a plus besoin d'aucune évacuation extraordinaire; mais cela n'arrive pas toujours, ce besoin de quelque évacuation reste, et alors la nature y pourvoit ordinairement en substituant quelque autre évacuation, par une suite de cet admirable mécanisme qui sait, quand il est surchargé, se débarrasser de cette surcharge. Plusieurs femmes tombent dans des diarrhées quelquefois périodiques, d'autres fois irrégulières, mais fréquentes : d'autres éprouvent des hémorrhagies par les narines ; mais l'évacuation critique qui survient le plus souvent, c'est la sueur : elle revient comme la diarrhée, ou régulièrement à l'époque des règles pendant quelques jours, ou plus rarement, mais pour un plus long terme et plus abondante, ou enfin tous les matins régulièrement pendant plusieurs années; il arrive même quelquefois qu'à cette époque la sueur étant devenue habituelle, sa cessation entraîne de plus grands maux que celle des règles mêmes. J'ai vu une femme qui tomba dans des sueurs qui revenaient trente-cinq ou quarante fois par jour, et ne duraient qu'une minute ou deux, mais si abondantes qu'elle était toute mouillée. Il y avait huit mois qu'elles duraient : elles avaient commencé quatre jours après le premier retard des règles, qui n'avaient jamais reparu, et elle était réduite à un état de maigreur et de faiblesse qu'il est rare de trouver sans une vraie consomption. Une crise d'un genre bien différent, si on peut lui donner ce nom, c'est celle qui arrive à quelques femmes très-bien portantes, qui ont le sang très doux, l'estomac très-bon, et chez lesquelles la nutrition se soutient : les règles diminuent insensiblement sans aucun accident, et à mesure qu'elles diminuent, l'excédant de nourriture se changeant en graisse, elles prennent pendant quelques années un embonpoint qui, s'il n'est que médiocre, leur assure toujours une excellente santé pour longtemps, et, réparant en quelque sorte les outrages du temps, remplit la peau, prévient les rides, et rend plusieurs femmes mieux pour la figure après cette époque qu'elles n'étaient quelques années auparavant; mais quelquefois il est excessif et devient un fardeau, qui, au bout d'un certain temps, peut dégénérer en maladie. Quand cet embonpoint n'est pas général, mais que la graisse se dépose uniquement sur l'omentum, il n'y a que le ventre qui grossisse. Si la malade s'effraie, et que le médecin se trompe, elle craint une hydropisie, il trouve des obstructions, et le traitement lui donne bientôt une maladie réelle.

Si les humeurs se portent à la peau, sans être assez atténuées pour s'évacuer par la sueur, il peut en résulter des maladies de la peau très-longues et très-opiniâtres.

Les érysipèles du visage sont encore une maladie qui est fréquente dans ce temps-là : j'ai vu une femme qui en eut quinze les deux premières années; elles devinrent plus rares les deux années suivantes, et elle n'en eut qu'une, qui fut la dernière, la cinquième année, mais elle n'avait aucun autre mal, et quand l'érysipèle, qui n'était pas fort considérable, était passée, elle se portait à merveille. Je parlerai du traitement qui convient à cette époque, dans le chapitre du traitement général.

ARTICLE VII. — DE LA PLÉTHORE ET DES HÉMORRHAGIES.

§ 49. Après avoir envisagé les choses

non naturelles, en tant que leurs abus peuvent occasionner des maux de nerfs, je passe aux principales causes maladives qui les produisent tous les jours : dans l'ordre que je leur ai assigné plus haut, la pléthore est la première, et je traiterai dans ce même article des suites des hémorrhagies. Ces deux causes, quoique diamétralement opposées, conduisent l'une et l'autre aux maux de nerfs, et les plus anciens médecins l'ont déjà vu (1).

J'ai dit plus haut que la pléthore qui naissait de la cessation ou de la suppression des règles pouvait occasionner différents maux de nerfs; et si l'on fait attention qu'il va proportionnellement une plus grande quantité de sang au cerveau qu'aux autres parties, on comprendra aisément que quand la pléthore existe, c'est le cerveau, et par là même les nerfs qui doivent être le plus sensiblement lésés; l'engorgement de la substance corticale influe nécessairement sur la médullaire dont les nerfs ne sont qu'une continuation; la pression produit ses effets; l'inégalité de la pression en produit d'autres; l'irritation du sensorium commun a les siens; ainsi, du vice dans la séparation, et de celui dans la détermination des esprits animaux, résultent nécessairement toutes les maladies de la tête et toutes celles des nerfs. « Leurs » fonctions seront ou empêchées, ou » troublées, ou augmentées; de là naî- » tront toutes les affections de l'âme, des » sensations plus vives, des fureurs, des » convulsions, des paralysies, la priva- » tion des sens, le carus, l'apoplexie et la » mort (2); » et de quelque cause que vienne la pléthore, soit qu'elle se soit formée peu à peu, soit qu'elle soit la suite de quelque hémorrhagie habituelle supprimée, telle que les saignements de nez, les règles, les hémorrhoïdes; soit qu'elle soit occasionnée tout-à-coup par l'excès du vin, soit qu'elle ne soit que partielle et déterminée à la tête par quelque circonstance particulière, telle que la chaleur du feu, l'action du soleil, il peut en résulter les accidents nerveux les plus forts. J'ai vu chez une jeune femme très-sanguine et accoutumée à de fréquents saignements de nez qui s'arrêtèrent, des convulsions très-fortes revenir très-souvent pendant plusieurs mois à la suite de cette suppression, n'être affaiblies que par les saignées et ne céder qu'au retour des hémorrhagies. On verra, dans le chapitre de l'épilepsie, cette maladie produite plusieurs fois, et renouvelée très-souvent par les causes qui portent le sang à la tête, et M. Boerhaave parle d'un homme à qui l'excès du vin de Bourgogne avait occasionné un spasme si général, qu'il était raide comme une statue; une saignée de deux livres, en le délivrant de la pléthore et en diminuant la pression qu'éprouvait le cerveau, le rétablit sur-le-champ (1).

§ 50. Mais indépendamment de la pression que la pléthore produit sur ce viscère, et de l'irrégularité qu'elle occasionne dans les mouvements des nerfs, elle nuit encore par la gêne qu'elle apporte à toutes les fonctions, gêne qui a toujours quelque influence sur le genre nerveux par la compression qu'elle produit sur les rameaux des nerfs, dont cette compression trouble les fonctions, et par les engorgements douloureux qui deviennent un foyer d'irritation, dont souvent toute la machine se ressent; mais quand la pléthore agit de cette façon, ses effets rentrent dans ceux de la douleur, dont je parlerai ailleurs.

§ 51. J'ai déjà dit que les hémorrhagies excessives changeaient la constitution, rendaient mou, efféminé, pusillanime; le sang qui est le stimulus du cœur manquant, ses contractions sont faibles, l'action de tous les vaisseaux est languissante, on tombe dans une atonie générale, la nutrition se fait mal, toutes les sécrétions sont altérées, et celle des esprits animaux est celle qui souffre le plus, parce que c'est celle qui, pour se faire bien, exige plus de perfection dans toutes les fonctions; elles peuvent même produire la mobilité la plus excessive et les convulsions les plus fortes. Une évacuation très-médiocre, si elle ne convient pas, peut aussi avoir des effets très-marqués sur les nerfs. J'ai vu un homme de trente ans bien portant, mais dont la fibre était un peu lâche, qui, ayant été saigné sur la fin d'un rhume, éprouva, au moment où la saignée fut faite, une espèce de fourmillement dans tout le corps, qui fut immédiatement suivi d'une crampe générale et très-douloureuse;

(1) Hippocrate, aph. 39, l. VI. Convulsio fit aut a repletione aut ab evacuatione.

(2) Boerhaave, De morbis nervor., p. 133.

(1) De morbis nervor., p. 134.

tous les muscles se raidirent, et il se plaignit d'un serrement entre la poitrine et le ventre, qui le suffoquait; ces accidents se dissipèrent naturellement au bout de quelques minutes, mais ils se sont reproduits toutes les fois qu'il a eu quelques sujets de chagrin, et M. Viridet dit qu'ayant fait tirer huit onces de sang à un homme, qui se leva contre son avis, il fut saisi d'une convulsion si violente par tout le corps, avec la bouche et les yeux ouverts, que les secours ordinaires n'opérèrent rien, et cet état ne cessa qu'en appliquant de l'esprit-de-vin immédiatement sur l'épiglotte (1); il vit aussi une autre femme qui avait le sang scorbutique, à qui on eut à peine tiré cinq onces de sang pour un violent mal de dents qui durait depuis cinq jours, qu'il lui survint un mouvement convulsif de toutes les parties du corps (2). M. Van Swieten a vu une femme à qui des pertes de sang dans une grossesse donnèrent d'abord des défaillances réitérées, ensuite de si fortes palpitations, que, ne pouvant faire aucun mouvement sans en éprouver, elle fut obligée de passer douze ans au lit (3). Une demoiselle âgée de dix-neuf ans, bien portante jusqu'à cet âge, fut attaquée de maux de tête violents pour lesquels on lui tira, au bout de six semaines, quatorze onces de sang; cette saignée la jeta tout-à-coup dans une mobilité excessive; tout la faisait tressaillir, lui donnait des palpitations, des étouffements, des angoisses; cet état très-fâcheux durait encore au bout de dix ans, et pendant tout ce temps elle n'avait pas été tolérablement pendant dix mois. Peut-être la saignée eût été utile d'abord, peut-être qu'elle eût été utile encore quand on la fit, si elle n'eût pas été trop forte; mais il ne faut jamais oublier que la saignée, qui convient parfaitement au commencement d'une maladie qui vient de pléthore, peut nuire quand la longueur du mal a affaibli, tout comme le retour des règles qui peut guérir d'abord les maux qui dépendent de leur suppression, les aggrave quand la malade est déjà tombée dans la faiblesse, la langueur, l'épuisement, et qu'elle a plus besoin de nourriture que d'évacuations. Des hémorrhoïdes trop abondantes jetèrent une femme de quarante-cinq ans dans une mobilité excessive, accompagnée de beaucoup de peines et d'angoisses, et surtout d'une agitation singulière dans toute la surface du corps; et une autre femme, à peu près du même âge, avait, après des pertes utérines, une telle mobilité, que la plus légère affection lui donnait une agitation extrême pendant plusieurs heures, une très-mauvaise nuit, une pesanteur et une chaleur à la tête excessivement incommodes. Quelquefois cet excès de mobilité porte principalement sur quelques organes; une femme que des pertes avaient rendue très-faible et très mobile, et à qui elles avaient laissé du dégoût, avait contracté surtout une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'il suffisait qu'elle entendît parler d'aliments pour vomir. Une évacuation peu abondante par les sangsues appliquées au fondement d'une jeune personne hypochondre, ne fit qu'ajouter une extrême mobilité à l'hypochondrie, et en général, après des hémorrhagies même modérées, on est exposé à des spasmes dans les intestins, qui donnent souvent de la tristesse, des gonflements; la sensibilité de l'épigastre devient telle, que l'on ne peut supporter aucune ligature, et j'ai vu une femme qui, étant venue me consulter pour des obstructions du foie, dix-sept jours après une fausse-couche dans laquelle elle avait beaucoup perdu, avait cette sensibilité de l'épigastre et des hypochondres si forte, qu'en la touchant assez légèrement au creux de l'estomac, je lui procurai une syncope convulsive, et elle fut quelques heures avant que de recouvrer une entière respiration.

§ 52. Mais comment les hémorrhagies jettent-elles dans la mobilité? Elles occasionnent cet effet de plusieurs façons : 1° en produisant l'atonie, qui devient palpable après les hémorrhagies, dès qu'elles sont au point d'affaiblir, et est quelquefois si marquée, que Viridet a vu les chairs devenir molles comme des éponges (1) après une fausse couche; 2° en affaiblissant sensiblement l'action du cœur; 3° en changeant la nature du sang; tout cela se fait très-promptement; 4° en dérangeant les digestions et souvent toutes les sécrétions; 5° vraisemblablement en augmentant l'irritabilité, comme on ne peut presque pas en douter, si l'on fait attention que les animaux à sang

(1) Des vapeurs, p. 36.
(2) Ibid., p. 133.
(3) T. IV, p. 489.

(1) P. 136.

froid, qui ont toujours moins de sang, sont presque toujours plus irritables que les animaux à sang chaud; que les jeunes animaux chez qui le sang est moins dense, c'est-à-dire plus rapproché de l'état du sang après les hémorrhagies, le sont plus que les vieux; que les parties des animaux morts avec tout leur sang sont ordinairement moins irritables que celles de ceux qui sont morts après des hémorrhagies, et enfin que les remèdes qui aident à la réparation du sang rouge diminuent l'irritabilité.

ARTICLE VII. — DE LA GROSSESSE, DES COUCHES, DU NOURRISSAGE, ET DES PERTES BLANCHES.

§ 53. Il paraîtra peut-être qu'il eût été plus naturel de parler de la grossesse immédiatement après avoir parlé des règles; mais comme la pléthore est une des principales causes du désordre que les grossesses mettent dans les nerfs, j'ai cru devoir en parler avant de parler des grossesses.

Si quelquefois le mariage peut remédier aux accidents nerveux qui sont la suite du besoin physique de l'amour, comme on en a des exemples déjà cités plus haut (1); si une couche remédie aux coliques et même aux convulsions qui attaquent souvent à chaque retour des règles, et si à ces titres le mariage est quelquefois utile dans les maux de nerfs, beaucoup plus souvent la grossesse les irrite chez les femmes qui les ont délicats, et souvent elle les rend tels chez celles qui ne les avaient jamais sentis. Ces assurances banales, que se permettent même quelquefois des médecins éclairés, que le mariage remédiera à tous les maux dont se plaignent les jeunes personnes, sont, ou une fade plaisanterie, ou une bévue bien grossière, puisqu'un très-grand nombre de femmes sujettes aux maux de nerfs en fixent l'origine à une grossesse ou à une couche, et cette erreur est d'autant plus impardonnable, que Galien avait déjà dit positivement que si le mariage était utile à quelques femmes, il était nuisible à d'autres (2), et qu'à moins de vouloir fermer absolument les yeux, on ne peut point n'être pas frappé du nombre de personnes auxquelles il nuit. M. Mandeville dit positivement, en parlant des jeunes personnes à qui on le conseille, que le remède peut quelquefois devenir pire que le mal (1). Il est surtout aussi dangereux que ridicule de le conseiller comme remède aux filles très-jeunes et qui n'ont pas encore fait leur crue; un état qui suppose un superflu de nourriture, qui affaiblit, qui dispose aux maux de nerfs les femmes même les plus fortes, doit nécessairement affaiblir celles qui s'y engagent avant que d'être nourries elles-mêmes, avant que leurs fibres aient toutes leurs forces, et leurs nerfs toute leur consistance. On verra dans le chapitre de la *Mobilité*, à quel degré cette maladie fut portée chez une femme mariée à quinze ans, et dont M. Lorry a conservé l'histoire pour prouver le danger du mariage aussi jeune; danger que M. Hoffmann avait déjà indiqué dans ses recherches sur l'âge le plus propre à cet état (1).

§ 54. Sans parler des regrets et des autres causes morales qui très souvent altèrent les nerfs dès les premières semaines du mariage, et sont les causes du changement que l'on remarque souvent chez de jeunes femmes, même avant la grossesse, cet état amène nécessairement des conditions physiques qui influent sur le genre nerveux.

§ 55. Une première cause d'irritation pour les nerfs, c'est celle que reçoit l'utérus, et qui chez quelques femmes est si marquée, que dès l'instant de la conception, elles éprouvent des symptômes évidemment nerveux; et c'est à cette première cause, qui dépend de l'irritation que produit le sperme absorbé, et des changements peu sensibles, mais continus, qui surviennent dès ce moment dans les ovaires, les trompes, l'utérus, qu'il faut rapporter les malaises, les nausées, l'insomnie, les faiblesses que les femmes éprouvent souvent dès ces pre-

(1) Monsieur le traducteur italien de l'Onanisme en rapporte un exemple.

(2) De loc. affect., l. VI, c. V. Chart., t. VII, p. 518.

(1) Ibid., p. 307.

(2) *De ætate conjugio opportuna*, § 16. *Oper. omn.*, in-fol., t. IX, p. 446. M. Junter a aussi combattu cette opinion qui fait regarder le mariage comme le remède de tous les maux des jeunes filles. *De commodis ambigui matrimonii hystericarum*, Hallæ, 1755. « On en promet beaucoup, on en espère beaucoup, et l'événement en est fâcheux. » Préf.

miers moments, avant que la pléthore puisse y avoir aucune part; effets qui dépendent de ce *consensus* ou de cette *sympathie* qu'il y a entre tous les nerfs; mais qui est plus particulière entre certains nerfs, et très-étroite entre ceux de l'utérus et de l'estomac, comme on le verra plus bas. — Une seconde cause, c'est la pléthore qui se forme presque constamment chez toutes les femmes grosses, et qui est évidente chez la plupart; on a vu plus haut comment la pléthore influait sur les nerfs; et je puis ajouter ici une autre cause beaucoup moins remarquée, et qui a échappé à presque tous les médecins: c'est une espèce de légère disposition à l'épaississement inflammatoire du sang, qui se marque par l'état de celui qu'on leur tire, par une fréquence assez sensible du pouls, avec un caractère de dureté, que j'ai vu chez plusieurs femmes être une marque sûre de grossesse; par une disposition aux furoncles, par la difficulté avec laquelle les plus légères excoriations se cicatrisent, par la couleur des urines, par la sécheresse de la peau, par le bon effet des saignées : cet état forme une irritation habituelle dans tous les vaisseaux, qui ne contribue pas peu à rendre les femmes enceintes très-mobiles. C'est encore à cette cause qu'il faut principalement attribuer les insomnies dont elles sont souvent travaillées, qui seules suffiraient pour les jeter dans toutes sortes de maux de nerfs, et qui sont si habituelles chez quelques femmes, qu'à ce seul symptôme elles jugeraient avec certitude de leur grossesse.

Ce n'est qu'à la pléthore que l'on doit attribuer les convulsions très-fortes qu'éprouvait, pendant trois grossesses consécutives, une femme dont parle M. Lecat, et qui n'en eut aucun accès dans une grossesse suivante, pendant laquelle tout son corps devint exactement de la couleur d'un nègre (1); couleur que j'ai vue une fois sur tout le ventre et toute la poitrine, une autre fois sur toutes les cuisses de deux femmes. La pléthore dans la première grossesse, en distendant les vaisseaux, irritait tous les nerfs; dans la dernière, la nature débarrassa les vaisseaux de ce sang surabondant; elle en forma une ecchymose cutanée générale, et l'irritation des nerfs cessa; elle aurait pu, au lieu de cette hémorrhagie dans le tissu cellulaire, produire des hémorrhagies du nez qui auraient prévenu et les convulsions et la noirceur. — Une autre cause, c'est la compression sur les viscères du bas-ventre, d'où il résulte de la gêne dans les sécrétions et les excrétions; celle de la bile est le plus sensiblement dérangée, et cet âcre mêlé aux humeurs devient pour les nerfs un puissant stimulant. — Cette compression peut aussi quelquefois devenir douloureuse; et cette douleur se joignant à celles que la distension de l'utérus peut occasionner, et à celles qui dépendent des coups que l'enfant donne à l'utérus, et qui sont assez vifs pour faire évanouir plusieurs femmes, devient une quatrième cause de maux de nerfs. — Le dérangement des digestions et les goûts dépravés qui, chez les femmes qui s'y livrent, entraînent souvent des erreurs véritablement dangereuses, sont une cinquième cause physique; et si à toutes ces causes, qu'il m'a paru important de faire connaître avec quelque détail, parce que l'on ne peut espérer d'être utile aux femmes dans leurs grossesses, qu'autant que l'on cherche à démêler quelle est celle de ces causes qui contribue le plus à leur dérangement; si à toutes ces causes, dis-je, on joint cette espèce de crainte si ordinaire dans les premières grossesses, et qui chez quelques femmes existe dans toutes, et leur fait craindre de mourir dans leur couche, on comprendra facilement comment les nerfs se dérangent si aisément à cette époque, et pourquoi c'est si souvent d'une grossesse que les femmes les plus attaquées de ces maux en datent le commencement. Quelquefois ces dérangements ne sont qu'une extrême sensibilité, une mobilité trop grande; toutes les affections morales et physiques les affectent trop; elles s'inquiètent, elles se chagrinent; d'autres fois le mal est plus fort, elles sont sujettes à des évanouissements complets, ou à de légers mouvements convulsifs, quelquefois à des spasmes particuliers; j'ai vu une femme qui, dans ses grossesses, perdait souvent la vue, une autre qui devenait sujette au cauchemar; on verra plus bas que l'épilepsie même peut être un effet de la grossesse, et M. Levret cite le cas d'une femme qui, après avoir eu, dans une première grossesse, des étouffements hystériques, eut tous les jours, dans la seconde, au bout de quelques semaines, un accès de convulsions dans les muscles extérieurs, car aucun viscère ne fut ja-

(1) Mém. de Prusse, t. II, préf., p. 72.

mais attaqué; ces accès duraient plusieurs heures; au milieu de la grossesse, au lieu d'un accès par jour, elle en eut deux si longs, qu'entre les deux, ils duraient plus de dix-huit heures par jour; et ils étaient si réguliers pour le moment de leur arrivée, qu'ils servaient à faire juger de la justesse des montres. Toutes les fonctions se faisaient très-bien, et de tous les organes internes, ceux de la voix paraissaient les seuls affaiblis; il n'y avait rien d'extraordinaire du côté de la matrice; les douleurs de l'enfantement commencèrent pendant un accès, mais les convulsions diminuaient à mesure que les douleurs augmentaient, et elles finirent entièrement une heure avant l'accouchement. Des saignées du bras furent le seul remède, et l'on en essaya beaucoup, qui procura quelque soulagement au commencement; à la fin elles devinrent inutiles (1). Cette observation, décrite par l'auteur avec beaucoup de soin et de détails, est intéressante, premièrement parce qu'elle démontre mieux qu'aucune autre combien la grossesse dispose les nerfs aux convulsions, puisqu'il s'agit d'une femme bien portante, dont la grossesse n'est accompagnée d'aucun autre symptôme; qui, en un mot, n'a aucune maladie, si ce n'est d'être enceinte, et qui passe dans des convulsions la moitié du temps que cet état dure; en second lieu, parce qu'elle rassure sur le danger dont on croit les femmes enceintes menacées, quand elles ont des convulsions; danger qui décide quelquefois à hasarder, pour les en délivrer, des remèdes plus dangereux que le mal, dont le danger est réel sans doute jusqu'à un certain point, puisque les convulsions peuvent nuire à l'enfant et hâter l'accouchement, mais qui n'est pas aussi grand qu'on l'imagine ordinairement, puisque des femmes épileptiques ont souvent plusieurs accès dans leurs grossesses, sans que cet état en soit troublé: j'ai vu plusieurs femmes enceintes avoir différentes attaques de convulsions sans aucun accident; et j'ai été consulté, mais pour d'autres maux, par une dame à qui quatre grossesses, les seules qu'elle ait eues, donnaient une si grande convulsibilité, que la plus légère frayeur, et même les rêves effrayants lui occasionnaient des convulsions assez fortes, dont avant et après ses grossesses elle n'avait jamais eu la moindre atteinte; et cela sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux pour elle ou pour ses enfants. Enfin cette observation prouve encore que ce changement que l'état de l'utérus produit dans les nerfs les dispose réellement à la convulsibilité; car en appréciant les effets de la saignée, on voit évidemment que l'on ne peut pas l'attribuer à la pléthore, puisqu'il n'y avait aucune douleur dans l'utérus, aucun symptôme d'irritation dans les viscères voisins, point de vomissement, point de colique, point de constipation; cet état singulier ne dépendait point non plus de causes morales; et il ne reste réellement d'autre cause à lui assigner que ce changement opéré dans tous les muscles qui tirent des nerfs de la moelle épinière par le changement que la grossesse produisit dans les nerfs de la matrice; effet qui est singulièrement bien démontré par deux observations que l'on trouve dans les Mémoires des Curieux de la nature; l'une est celle d'une femme qui, hors de ses grossesses, avait de fréquents accès d'épilepsie, et qui n'en éprouvait plus aucun dès qu'elle était enceinte (1); la seconde est celle d'une femme de Ferrare, chez qui l'épilepsie était un signe certain de grossesse; elle en avait régulièrement deux accès par mois pendant que cet état durait, et jamais en d'autres temps (2). Des détails exacts sur le tempérament de ces deux femmes serviraient sans doute à expliquer ces deux faits: on peut présumer que la première avait la fibre et le sang lâche; que la seconde avait la fibre forte, beaucoup de sang et un sang dense. — Les grossesses nombreuses, surtout s'il n'y a pas des intervalles assez considérables pour laisser reprendre complètement les forces entre deux, conduisent très-souvent à des maux de nerfs qu'une ou deux grossesses, ou le même nombre de grossesses, mais plus éloignées, n'auraient pas produits; et ces maux sont très-opiniâtres, parce que toutes les fibres se trouvent alors dans un état de relâchement considérable.

DES COUCHES.

§ 56. Si la grossesse dispose aux maux de nerfs, le temps de la couche est une

(1) Abus des règles générales.

(1) A. C. N. Decur. II, ann. 8, p. 229.
(2) Ibid., ann. 10, p. 160.

autre époque de la vie dans laquelle ils naissent bien plus souvent. Je parlerai des convulsions qui attaquent pendant le travail et après la couche, dans le chapitre des *spasmes de la matrice*; mais je crois devoir indiquer ici les principales raisons de la délicatesse des nerfs à cette époque ; ces raisons sont : 1° la grossesse qui a précédé et qui leur en a déjà donné beaucoup; 2° la crainte augmentée à l'approche du terme; 3° les douleurs; 4° les efforts qui, étant des espèces de mouvements convulsifs qui intéressent souvent tous les muscles laissent les nerfs sensiblement plus délicats; 5° l'affaiblissement qui est la suite de la perte, et qui dans les accouchements longs est augmenté par la fièvre, la diète, l'insomnie; 6° les causes morales de joie, de plaisir, de peine, d'inquiétude; 7° les changements qui arrivent à cette époque dans la machine, qui doit prendre un nouvel arrangement; changements qui ne se font jamais sans intéresser le genre nerveux ; 8° l'état de moiteur dans lequel les femmes sont ordinairement pendant plusieurs jours et pendant lequel toutes les impressions sont plus fortes; 9° la fièvre de lait, les douleurs qu'occasionne le gonflement des seins, souvent celles des premiers jours de l'allaitement.

§ 57. Il est aisé de comprendre comment toutes ces circonstances disposent les nerfs à la plus grande mobilité; aussi les femmes les plus fortes passent quelquefois dans quelques heures à une sensibilité extrême; le jour, le bruit, les odeurs, la poussière les jettent dans le malaise et dans la douleur; elles ne peuvent ni voir, ni parler, ni entendre; le retard d'un bouillon pour quelques minutes les fait évanouir ; ce bouillon, trop fort ou trop abondant, leur donne la plus grande angoisse; et l'on sent aisément qu'un très-léger principe d'irritation, ou formé intérieurement, ou dépendant de causes externes, peut occasionner les accidents nerveux les plus violents et les plus fâcheux; parce que toute la machine étant dans un état de faiblesse, tous les organes résistent bien moins au désordre que produit l'irritation des nerfs qu'ils ne font dans le temps de la santé; aussi quoique la grossesse soit, comme je l'ai dit, une époque féconde en maux de nerfs, et que l'état de couche ne dure presque qu'autant de jours que la grossesse de mois, dans le nombre de maux de nerfs que j'ai vus, il y en a bien autant qui remontent à des couches qu'à des grossesses, et ce sont ordinairement ceux qui sont accompagnés des accidents nerveux les plus graves et les plus fâcheux. La sensibilité est si grande que le simple air frais produit des accidents violents : Vanderviel a vu une femme qui, pour être sortie le quatorzième jour de ses couches, fut attaquée de paralysie d'un côté des muscles du visage, et de mouvements spasmodiques de l'autre (1); et Muralt a vu un accès de convulsions pour avoir été à la selle dans un endroit frais le sixième jour des couches (2). La même sensibilité s'étend aux impressions morales; les plus faibles ont souvent les plus grandes influences, et un léger chagrin à cette époque peut devenir mortel. On en trouve un exemple frappant dans M. Morgagni (3). Il est vrai que, quoique plusieurs circonstances se réunissent pour rendre les nerfs délicats à cette époque, cette disposition est fort augmentée ou diminuée par le traitement; je donnerai, dans un autre chapitre, celui qui est le plus propre à prévenir ce grand affaiblissement du genre nerveux, qui ayant commencé dans la grossesse, et augmenté pendant le temps de la couche, fait souvent de nouveaux progrès dans le temps de l'allaitement.

DU NOURRISSAGE.

§ 58. Il est dans les plans de la nature que les mères nourrissent leurs enfants ; elle a tout arrangé pour cela, elle leur en fait un devoir, et elle les a attachées à ce devoir par le plaisir : toutes les reflexions, toutes les déclamations, on peut dire toutes les injures des moralistes contre celles qui ne le font pas, sont inutiles pour prouver qu'on le doit quand on le peut; c'est une vérité dont personne ne doute : mais elles ne prouveront jamais que toutes les femmes le puissent, ni qu'elles le doivent quand elles ne le peuvent pas ; et dire : Cela doit être, donc cela est, est un sophisme dans lequel tombent trop souvent des auteurs qui écrivent sur des matières de faits, sans en avoir vu un assez grand nombre, et qui égarent ceux qui, s'en laissant imposer par un appareil philosophique et un ton décidé, se refu-

(1) Observat., cent. II, obs. 12, t. II, p. 102.
(2) Mededin. Septent., t. II, p. 48.
(3) De sedibus et caus., t. II, p. 242.

sent à ce qu'ils voient, quelquefois à ce qu'ils éprouvent, pour se laisser guider par les opinions erronées de quelques hommes qui, dans leur enthousiasme pour le bien, ne veulent pas permettre qu'aucun individu s'éloigne des lois générales du beau plan de la nature; et plus d'une femme a été la victime de son opiniâtreté à nourrir, quoiqu'elle en fût incapable. Nourrir est la fonction d'une femme bien portante, et tout comme beaucoup de femmes languissantes aggravent leurs maux par leurs grossesses, elles peuvent aussi les augmenter par le nourrissage. J'ai dit plus haut combien il était ridicule et dangereux de croire que le mariage guérissait toutes les filles de leurs maux; il ne l'est pas moins de penser que tous ceux des suites de couchent viennent de ce qu'on ne nourrit pas. Le lait fourvoyé produit de grands maux, j'en ai parlé ailleurs; mais le nourrissage en produit de très considérables; et si l'on fait attention que partout on voit les femmes les plus fortes, les plus robustes, les mieux portantes s'affaiblir en nourrissant, on comprendra combien cette fonction, quelque naturelle qu'elle soit, peut épuiser; et quoique l'on ne s'en aperçoive pas chez la généralité des femmes, cet effet doit être très-marqué sur celles qui sont faibles. Quelques observations bien simples, mais frappantes, démontreront, en faisant voir ce qu'il faut pour pouvoir être bonne nourrice sans en être incommodée, que plusieurs femmes ne peuvent pas l'être. 1° Une bonne nourrice doit nécessairement prendre plus d'aliments qu'elle ne faisait et les bien digérer, ou s'affaiblir (1); ainsi une femme qui a l'estomac faible, mauvais, lent, une femme qui a des obstructions et qui est incapable de digérer ce qu'il lui faut pour vivre, le sera bien plus encore de digérer ce qu'il faut pour la subsistance d'un enfant. On me dira qu'en commençant à nourrir elles prennent de l'appétit, et que souvent elles digèrent beaucoup mieux qu'auparavant : je conviens que cela est vrai pour beaucoup de femmes; et ce changement heureux, que j'ai vu surtout chez les femmes d'un tempérament un peu lâche, et que j'attribue au plaisir moral d'être mère et à l'action des nerfs qui est certainement augmentée par la titillation que la succion produit, et qui chez plusieurs femmes est accompagnée d'un sentiment délicieux, ce changement, dis-je, est le caractère le plus certain que l'on peut être nourrice et bonne nourrice; mais les femmes chez lesquelles on le trouve ont beaucoup d'appétit, beaucoup de lait, un lait doux, un excellent sommeil; loin de s'affaiblir, elles se portent mieux, elles engraissent, quelquefois même leurs humeurs plus rafraîchies devenant plus douces, les maux de nerfs diminuent, et ce sont ces femmes-là qui ont souvent moins de vapeurs et de maux de nerfs quand elles nourrissent que quand elles ne nourrissent pas; mais il s'en faut beaucoup que toutes soient dans ce cas; il y en a plusieurs dont l'estomac, réellement trop mauvais pour être rétabli par les deux causes dont je viens de parler, se refuse à la digestion de ce surplus d'aliment nécessaire; le besoin d'en prendre davantage s'annonce cependant par un sentiment d'anéantissement; mais ces aliments, mal digérés et corrompus, les jettent dans le dégoût; elles mangent tous les jours moins, et il arrive, ou qu'il se forme moins de lait, et l'enfant souffre, ou que la formation du lait continuant à être aussi abondante, l'enfant prospère et la mère tombe dans la maigreur, l'insomnie, la faiblesse; ses nerfs étant dérangés par le manque de matière nutritive qui empêche une séparation suffisante des esprits animaux, et irrités par l'âcreté des humeurs, la tristesse, les étouffements, l'insomnie, les convulsions, en un mot, tous les maux de nerfs arrivent successivement; je trouve même dans un bon ouvrage l'histoire d'une femme qui, dès qu'elle avait nourri pendant quelque temps, tombait dans la démence (1); et une autre, dont les maux de nerfs extrêmement variés m'ont fourni plusieurs faits qui se trouveront dans différents endroits de cet ouvrage, n'en accusait d'autre cause qu'une grossesse à l'âge de seize ans, et ensuite un nourrissage qui l'avait mise dans l'état de la plus grande faiblesse et de la mobilité la plus excessive; elle éprouvait des maux de nerfs affreux, et entre autres accidents elle avait un mouve-

(1) M. Simpson ayant pesé une nourrice bien portante et qui avait assez de lait, et l'ayant repesée six semaines après, trouva que dans cet intervalle elle avait perdu seize livres. Young, *De lacte*. Edimb., 1761, p. 6.

(1) Brachelius, V. Thes. medic. pract., t. VII, p. 434.

ment continuel dans les yeux avec des douleurs aiguës, que la plus forte compression ne diminuait point; le mal commençait par la convulsion de la poitrine, et ensuite il survenait tout-à-coup des douleurs atroces de la tête, ou de tout le corps; aussi cette cause n'a point échappé à ceux qui se sont occupés avec attention des maux de nerfs, et Higmor, l'un des premiers qui ait bien vu les différentes causes de l'hystérie et de l'hypochondrie, est aussi le premier qui ait placé le nourrissage parmi les causes de cette première maladie (1). M. Gaubius, qui a écrit avec tant de sagesse, et si bien pesé tout ce qu'il a écrit, est positif sur les dangers de cette évacuation : « L'excrétion du lait, supérieure aux forces de celle qui nourrit, cause, après » avoir ôté au corps sa nourriture, la » faiblesse, la pâleur, la maigreur, le » désordre dans la circulation, la fièvre » lente, la phthisie, les sueurs abondantes et les fausses-couches; la force » nerveuse s'affaiblit aussi; elles tombent dans une grande irritabilité, le » manque de courage, la faiblesse, les » palpitations, le vertige, l'affaiblissement des sens, surtout de la vue, et » tous les symptômes vaporeux (2). »

Ces exemples sont si fréquents, ils ont si souvent obligé à quitter avec le plus grand regret les nourrissages commencés avec le plus grand plaisir et continués avec le plus grand courage, que vouloir soutenir que le nourrissage est toujours possible et utile, parce qu'il est dans les vues de la nature, est une idée aussi fausse que de soutenir qu'il n'y a point de maladies, parce que nos corps sont organisés pour se bien porter. L'impossibilité de nourrir est une maladie qui dépend de plusieurs causes; j'en ai déjà assigné une qui dépend de l'état des organes digestifs; il y en a une seconde qui dépend de la poitrine : si elle est faible, elle est ordinairement bientôt fatiguée par le nourrissage; si la quantité de chyle est augmentée, le poumon se trouve souvent dans l'état dans lequel il est quelques heures après le repas chez les personnes étiques, état qui dépend du passage du chyle dans le poumon, pour lequel il est un irritant, et en tant qu'il fait pléthore, et en tant que c'est une humeur crue. On sait combien ces retours périodiques de fièvre chyleuse laissent les malades faibles, et l'on comprend combien, chez une nourrice, cet état souvent et fortement réitéré peut affaiblir la poitrine; si la nourrice est dégoûtée et fait peu de chyle, la poitrine souffre alors par l'âcreté des humeurs, l'afautissement, la fièvre. Ainsi, il n'est point surprenant que l'on voie tant de nourrices, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques semaines, se plaindre de douleurs de poitrine, tousser, maigrir, avoir alternativement chaud ou froid, prendre des feux au visage, être altérées. Si, à cette époque, on ne les oblige pas à cesser de nourrir, le mal peut faire des progrès si rapides que bientôt on sera à tard, et il arrivera ou qu'elles tomberont d'abord dans l'étisie, ou qu'elles lutteront pendant quelques années contre un état de langueur, et finiront par périr victimes de leur courage. Si les règles reviennent après avoir nourri quelques mois, et reviennent abondantes, il est indispensablement nécessaire de sévrer : j'ai vu plusieurs femmes dans ces circonstances prendre une toux sèche, une fièvre lente, des douleurs excessives, et périr, si elles demandaient du secours trop tard, n'échapper même qu'avec peine lorsqu'elles étaient secourues d'abord.

Une autre observation à faire avant que de conseiller à une femme de nourrir, c'est que les femmes qui ont le genre nerveux très-délicat sont peu propres à être bonnes nourrices : premièrement parce qu'elles sont extrêmement susceptibles d'émotions, et que les émotions altèrent toujours un peu le lait et souvent le diminuent; qu'elles peuvent d'ailleurs produire des accidents fâcheux pour les mères même. Les vaisseaux laiteux, accompagnés de beaucoup de nerfs, déjà bien connus par Vieussens (1), sont excessivement susceptibles de serrements spasmodiques, et j'ai vu souvent des tumeurs très-fortes au sein chez les femmes, surtout si elles nourrissent après la colère, le chagrin, la frayeur. M. Van Swieten avait vu un squirrhe du sein qui était une suite de la peur (2); et c'est surtout ces femmes à nerfs délicats chez qui cette disposition augmente sensiblement quand elles veulent nourrir. — L'inquiétude, le dérangement et le manque de sommeil sont des circonstances qui ajoutent au

(1) P. 39.
(2) Pathol. Instit.

(1) L. III, chap. VII, il les appelle *nervo-laiteux*.
(2) T. I, p. 190.

mal de l'évacuation laiteuse, et qui font qu'il y a un très-grand nombre de femmes qui ne peuvent point s'exposer à nourrir, et qui font très-sagement de s'en dispenser, puisque cette entreprise leur nuirait, et que, quoi que l'on dise de l'horreur qu'il y a à confier son enfant à des mercenaires, quoique l'on exagère les dangers d'un lait étranger, vingt-cinq ans des observations les plus attentives m'ont prouvé que l'on trouve un grand nombre de très-bonnes nourrices, que les enfants prospèrent très-bien entre leurs mains, que souvent il y a de l'avantage à ne point les nourrir du lait maternel, et que la plus grande marque d'amitié que quelques mères puissent leur donner à cette époque, c'est de renoncer au plaisir de les nourrir elles-mêmes, plaisir dont j'ai eu quelquefois bien de la peine à obtenir le sacrifice; et il restera toujours vrai que, quoique la loi de la nature soit que chaque mère nourrisse son enfant, il y a un grand nombre de cas dans lesquels on ne peut pas s'y astreindre sans risque pour la mère et pour l'enfant : c'était déjà pour beaucoup de mères une trop grosse tâche de nourrir un enfant dans leur sein pendant neuf mois, sans le nourrir encore de leur lait; et pour beaucoup d'enfants, ça été un malheur assez long d'être formés de mauvais sucs avant leur naissance, sans en être encore abreuvés après.

C'est une erreur de croire que l'on ne puisse pas se dispenser de nourrir, sans s'exposer aux ravages du lait, puisqu'avec des attentions sur la fin de la grossesse et dans le commencement des couches, on peut presque toujours se flatter de les prévenir. La fonction du moraliste se réduit donc dans ce cas à dire que toute mère en état de nourrir son enfant doit le nourrir. C'est sans doute le cri de la nature et celui du sentiment, mais c'est aussi celui de tous les médecins honnêtes, raisonnables, éclairés, observateurs, et c'est à eux à décider si elle est en état. Si, sans être médecin, et médecin habitué à voir un grand nombre de femmes en couche, on veut affirmer que cela est toujours possible et n'a jamais d'inconvénient, ce n'est plus ni raisonner ni exhorter, c'est faire des phrases et rien de plus : ces déclamations outrées, ces injures prodiguées, répétées si souvent depuis Aulu-Gelle, dont le discours est le meilleur de tous, et a servi de magasin à tous les autres, jusqu'à nos jours, par des moralistes qui ont en tête un ordre idéal, souvent contradictoire à l'ordre réel, et qui n'imaginent pas même qu'il puisse y en avoir un autre; par des médecins qui parlent à chaque instant de la nature, sans s'être jamais demandé ce que signifie ce mot, ou par des médecins éclairés, mais qui ont peu vu de malades; enfin par une multitude de gens qui, ne pensant jamais et n'ayant pas les connaissances nécessaires pour penser sur cette matière, répètent en écho ce qu'ils entendent dire; toutes ces déclamations, dis-je, sont non-seulement inutiles, mais dangereuses. La femme véritablement marâtre qui, ayant du lait, de la santé, et n'en étant empêchée par aucune circonstance, se refusera au devoir et au plaisir de nourrir son enfant, n'y sera pas ramenée par les grands mots de partage odieux et maudit par la nature, de demi-maternité, de femme détestable, de monstre affreux, d'attentat odieux et digne de toutes les exécrations de toute la terre; la femme ferme et sensée qui le désirerait, et qui sent qu'elle ne le peut pas, n'y fera aucune attention; mais la femme faible, que ces grands mots étonneront, l'entreprendra contre toute raison, et l'enfant en sera la victime. J'en ai vu plusieurs qui, s'opiniâtrant à nourrir sans le pouvoir, auraient fait mourir leurs enfants de faim, si on n'avait pas trouvé heureusement une nourrice qui les sauvait; ou si, cédant par convenance aux représentations, elles ne l'entreprennent pas, elles croiront également avoir tort d'avoir cédé. Que ne croit-on pas quand on s'est laissé surprendre par une opinion! Elles auront des remords, et leur vie sera empoisonnée.

Quelquefois le lait se porte au sein si abondamment, soit qu'on ait nourri ou non, qu'il s'écoule sans succion, et forme ce que M. Boerhaave appelle un *diabète mammaire*, qui jette dans l'épuisement. Il en rapporte un exemple chez une femme qui avait nourri longtemps (1), et j'en ai vu deux exemples chez deux femmes qui n'avaient pas nourri : l'une est une femme de ce pays, que cet écoulement, qui dura plus de huit mois, jeta dans un épuisement dont elle ne s'est jamais relevée; l'autre une Française, la même qui perd la vue dans ses grossesses, et chez qui l'abondance du lait était si grande qu'elle perçait les matelas, les couettes et les paillasses, ce qui

(1) Prælect., ad § 380, t. III, p. 303.

la conduisit à une mobilité excessive qui subsistait encore bien des années après.

DES PERTES BLANCHES.

§ 59. Une autre maladie qui, comme les précédentes, est particulière aux femmes, et qui leur donne beaucoup de maux de nerfs, ce sont les pertes blanches, qui, étant une évacuation habituelle de la partie lymphatique du sang, affaiblissent la nutrition, rendent le sang âcre, et conduisent aux maux de nerfs par ces deux causes, le manque de nutrition et l'âcreté; aussi il est très-rare de voir des femmes sujettes à cette évacuation qui n'aient pas au bout d'un certain temps les nerfs très-délicats, et quand elle est très-abondante, elle les jette dans la mobilité la plus considérable, dans une sensibilité excessive au creux de l'estomac, dans l'insomnie, les étouffements, une inquiétude et une mauvaise humeur habituelles, la mélancolie la plus noire, que j'ai vue deux fois dégénérer en vraie démence. — Les effets de cette évacuation sur les nerfs sont si marqués que les jours, les heures mêmes où elle est plus forte, elle occasionne d'abord un changement sensible sur les nerfs. J'ai vu plusieurs femmes dont l'état pouvait faire juger avec certitude si la perte était abondante ou légère; et réciproquement l'état des nerfs influe si fort sur les pertes blanches, que la plus petite affection de l'âme les augmente sur-le-champ. J'ai vu une jeune femme qui en était fort incommodée, et à qui la frayeur ou le chagrin donnaient d'abord une augmentation si considérable que c'était un véritable flux, qui l'obligeait à se tenir assise, quelquefois à se coucher, et la laissait dans une grande faiblesse et dans une mobilité si grande pendant quelques heures, qu'une seconde affection, un bruit considérable, un événement indifférent, mais imprévu, lui donnaient un tremblement si fort qu'on pouvait le regarder comme des convulsions; et j'ai été consulté par une jeune femme de Lyon, dont les nerfs avaient été fort affectés par trois ans de douleurs continuelles à l'estomac, à qui un chagrin violent occasionna sur-le-champ une perte blanche abondante, qui passa peu à peu. Une frayeur la rappela, et elle durait depuis long-temps quand elle vint me consulter; et une malade, dont j'ai déjà parlé à l'article du nourrissage, n'avait jamais de pertes blanches que quand elle éprouvait quelque violente affection de l'âme.

Je finirai cet article par remarquer qu'en faisant attention que toutes les causes dont je viens de parler et celles de l'article sixième, étant particulières aux femmes, il n'est pas étonnant qu'elles soient beaucoup plus sujettes aux maux de nerfs que les hommes. Il y a encore quelques autres causes de cette différence; j'en ai déjà indiqué quelques-unes, les autres se présenteront successivement, et je les réunirai toutes dans un autre endroit.

ARTICLE IX. — DE LA DOULEUR.

§ 60. Je n'examine point encore la nature, les causes, le traitement de la douleur, ce sera l'objet d'un autre article : je ne l'envisage ici qu'en tant qu'elle dispose aux maux de nerfs. Elle est un irritant : c'est peut-être le plus puissant, puisque l'action de la plupart des irritants se borne à la produire; et comme l'effet des irritants est d'augmenter le mouvement, d'abord dans la partie où se fait l'irritation, ensuite dans les parties voisines, enfin dans tout le corps, le premier effet de la douleur forte et continuée sera la plus grande chaleur, ensuite l'inflammation même de la partie. Il n'y a que trop de gens qui ont éprouvé cet effet après de fortes douleurs de dents; mais l'augmentation de chaleur et l'inflammation d'une partie peuvent produire une fièvre générale, très-forte, accompagnée des symptômes les plus graves de la fièvre. Chez les personnes qui, par leur constitution, sont plus susceptibles d'irritation nerveuse que d'inflammation et de fièvre, la douleur produit des spasmes, des tremblements, de fortes convulsions, et tous les accidents que les spasmes et les convulsions peuvent produire, la mort même, si elle est très-vive, puisqu'une irritation très-forte des nerfs tue très-promptement. M. Whytt vit une jeune femme délicate qu'un mal de dents jeta dans des convulsions et une insensibilité qui durèrent plusieurs heures, et revinrent toutes les fois que la douleur se renouvela (1). J'ai vu, chez une femme dont les nerfs n'avaient jamais été attaqués, une douleur très-vive produire un tremblement général très-fort, qui dura plusieurs heures; et M. Janin, dans son excellent ouvrage (2), cite une femme

(1) Chap. III, p. 116.
(2) Observation sur les maladies des yeux, p. 50.

dont les yeux étaient devenus si sensibles par l'inflammation, que la vivacité de la douleur occasionnée par la lumière la fit tomber en syncope. Quelquefois ces deux genres de désordres fiévreux et convulsifs se compliquent ; et, sans d'aussi grands accidents, une douleur forte et souvent répétée, en ôtant l'appétit, en privant du sommeil, en dérangeant la nutrition, conduit à une extrême mobilité, à une sensibilité excessive, à une impossibilité de recouvrer le sommeil, à l'abattement, à la langueur, aux pertes blanches chez les femmes; en un mot, la douleur est le destructeur de la santé, et négliger les douleurs qui ne sont accompagnées d'aucun symptôme dangereux, est sans doute une cruauté; mais c'est aussi une preuve d'ignorance, puisque, si l'on avait observé les effets de la douleur, on aurait vu, 1° qu'elle indique toujours un dérangement dans la santé : elle est la sentinelle que la nature a chargé de veiller à la conservation des parties, et quand on l'éprouve, c'est le cri de cette sentinelle qui avertit que l'ennemi est présent. 2° Il est tout aussi absurde de ne pas chercher à détruire la cause d'une douleur qui vient du dérangement intérieur, qu'il le serait de ne pas soustraire sa main à l'action d'un feu qui la brûle ou d'une épine qui la déchire. Elle est une source féconde de maux, elle détruit entièrement la santé, et il n'y a rien de si ordinaire que de voir les femmes les plus jeunes et les plus belles fanées par quelques mois de douleurs, au point d'être absolument méconnaissables. Ainsi, l'on peut avec raison compter la douleur comme une des causes qui disposent aux maux de nerfs, et je crois que c'est une des plus puissantes.

ARTICLE X. — DES IRRITANTS.

§ 61. On a déjà vu dans la première partie que toutes les liqueurs âcres et irritantes, appliquées aux nerfs, donnaient des convulsions et occasionnaient tous les accidents qui peuvent résulter des mouvements des nerfs les plus violents et les plus irréguliers ; on a aussi vu, dans un article de ce chapitre, que les aliments ou les boissons âcres irritaient sensiblement le genre nerveux; il y a beaucoup d'autres causes irritantes, et ce sont ces causes, parmi les causes physiques, qui produisent le plus de maux de nerfs. Pour apprécier mieux leurs effets, je les distinguerai : 1° en humeurs âcres; 2° en irritants mécaniques. — Je considérerai aussi sous cet article ces vices internes de quelque partie qui, ayant une sensibilité extrême, est irritée par des humeurs qui ne seraient point un irritant pour elle si elle n'était pas dans un état maladif. Il n'y a proprement point de cause irritante ; mais une partie ayant acquis trop de sensibilité, tout devient irritant, et les effets sont les mêmes que s'il y avait une cause d'irritation. Enfin, je rapporterai à ce chapitre les effets des remèdes âcres.

DES HUMEURS ACRES.

§ 62. L'homme sain a naturellement les humeurs douces : elles ne doivent avoir d'autre vertu stimulante que celle qui leur est nécessaire pour exciter dans les solides les mouvements qu'ils doivent exécuter, et quand elles n'ont que ce degré de stimulus, on ne doit point les appeler âcres, puisque, quoiquelles puissent le paraître à nos sens, elles ne sont cependant que ce qu'elles doivent être : c'est ainsi que le fiel le plus amer pour notre langue n'est point sensé âcre, s'il ne l'est qu'au point nécessaire, pour donner aux intestins une action suffisante; mais si cette vertu stimulante est portée à un trop haut degré, ou si elle s'altère ; si, sans être plus stimulante, elle l'est autrement qu'elle ne doit l'être, au lieu de produire dans les parties qu'elle arrose le mouvement naturel, elle fait naître un mouvement plus considérable et maladif, qui peut produire ou de la douleur, ou de la fièvre, ou de l'inflammation, ou des convulsions, car c'est à ces quatre articles qu'on peut réduire les effets des irritants; ils ont même été réduits à un plus général, que M. Gorter propose comme une loi de l'économie animale, et qu'il établit dans ces termes : *Dans les animaux vivants, toutes les parties mobiles peuvent être forcées, par l'application des stimulants, à un plus grand mouvement, accompagné de resserrement* (1); d'où il est aisé de comprendre que si les irritants nuisent toujours dans un corps sain, il y a un grand nombre de circonstances de maladies dans lesquelles ils peuvent devenir utiles.

§ 63. Il n'est pas facile d'assigner toutes les causes qui peuvent produire de l'âcreté, et ce n'est pas ici où je dois les

---

(1) Compen., tr. 84, § 4.

rechercher ; mais en général, on peut dire que, 1° les digestions viciées, 2° l'usage long ou réitéré d'aliments ou de boissons âcres, 3° les sécrétions ou les excrétions altérées par quelque cause que ce soit, 4° l'infection, 5° l'altération que les maladies laissent dans la masse des humeurs, sont les principales; il faut ajouter que, sans qu'il se forme aucune humeur âcre, une humeur qui se fourvoie, peut devenir irritante pour des organes sur lesquels elle ne doit pas naturellemeut agir. Les passions de l'ame portent aussi très-souvent de l'âcreté dans les humeurs, ou en affaiblissant les digestions, ou en troublant les sécrétions et les excrétions, ou enfin, en altérant l'action de tous les vaisseaux, dont l'action changée altère d'abord le caractère des fluides. On a remarqué que l'hermine n'a de l'odeur que quand elle est irritée, et quoique cet effet dépende sans doute beaucoup de la transpiration augmentée, il est très-vraisemblable que les humeurs sont réellement altérées (1).

§ 64. Dès qu'il existe une humeur âcre, elle peut irriter, et ses effets varieront (2) suivant son degré d'activité, suivant ses caractères, suivant qu'elle est plus ou moins répandue, suivant les humeurs auxquelles elle s'allie, suivant les organes qu'elle irrite, suivant leur réceptivité, si l'on veut me passer ce terme, suivant la force avec laquelle elle est appliquée, enfin, suivant que cette partie a plus ou moins d'influence sur d'autres. — On a vu, dans le détail des expériences faites avec les poisons liquides, que l'effet était toujours proportionné à l'activité du poison, et il en est de même de l'effet des humeurs âcres, toutes choses d'ailleurs égales : si l'on pouvait apprécier exactement les différents degrés d'âcreté, on verrait que l'effet est toujours en proportion avec chacun de ces degrés. — Les caractères de l'âcreté varient aussi considérablement ses effets; on s'est convaincu de cette vérité par les expériences, et l'histoire des maladies prouve que cette même différence se retrouve dans les effets des humeurs âcres, naturelles ; elles ont toutes les effets généraux d'irritation, mais chacune a ses effets caractéristiques ; l'irritation des acides n'a pas ceux des alcalis ; les premiers irritent plus les nerfs et donnent les convulsions, les seconds produisent plus souvent la fièvre. L'alun de plume, pour me servir de l'exemple de M. Gorter, occasionne un prurit insupportable, et les cantharides appliquées sur la même peau, font lever des vessies. Le virus de la petite vérole et celui de la rougeole irritent, mais leur façon d'irriter n'est pas la même: ils n'irritent pas également tous les organes. Les âcres mêmes, qui produisent des maladies du même genre, occasionnent souvent des symptômes très-différents; j'ai déjà dit que notre dernière épidémie de fièvres putrides avait attaqué singulièrement le genre nerveux ; celle de Naples, si bien décrite par M. Sarcone, avait presque autant de caractères de maladie nerveuse que de maladie fiévreuse; les rêveries, l'horreur de l'eau, la crainte de la lumière, étaient des symptômes assez fréquents (1).

On comprend aisément que, suivant que l'âcre est plus ou moins répandu, ses effets doivent être très-différents, tout comme quand il s'attache à une humeur ou à une autre; mais je dois faire ici une remarque très-importante pour le traitement des maux de nerfs, c'est qu'une âcreté généralement répandue, et agissant sur presque tous les organes, ne produit pas des effets aussi frappants d'irritation, que quand elle n'agit que sur un seul organe, dont l'état comparé à celui des autres, rend les symptômes de l'irritation plus apparents; et il résulte de là un mal réel, c'est que l'on se trompe sur la cause, et l'on attribue à un tout autre principe ce qui dépend de cette humeur âcre. J'ai vu si souvent des maux de nerfs longs, invétérés, opiniâtres, qui dépendaient de cette cause, et que l'on traitait par des méthodes directement contraires, que je ne puis trop inviter tous les médecins à y faire la plus grande attention. Cette humeur âcre, mêlée à toute la masse du sang, entretient tous les nerfs dans une espèce d'irritation continuelle, qui leur donne la plus grande sensibilité, et en même temps entretient une espèce de petite fièvre habituelle; les symptômes ner-

(1) Hist. natur. suplem., t. III, p. 166.

(2) « Idem irritamentum variis corporis partibus applicatum, varia producit, prout pars differentes exercet functiones, magis minusque sentit; ad motum animalem, vel vitalem villos habet. » Gorter, tr. 84, § 7.

(1) Sarcone, Histor. ragionat. de mal. observat. in Napol., p. 452.

veux sont plus sensibles; on ne voit qu'eux, on décide que la maladie est une maladie nerveuse; mais comme on ne voit aucune partie singulièrement attaquée, que l'action d'un stimulant ne se fait pas remarquer évidemment sur quelque organe particulier, on ne pense point à un stimulant, on accuse vaguement la faiblesse des nerfs; on fait peu d'attention au pouls parce qu'on se persuade que dans les maladies nerveuses il n'est point un caractère sûr; ou, si on le trouve trop vite, on attribue cette vitesse à une irrégularité nerveuse; on néglige par là même le seul symptôme qui pourrait conduire à la vraie cause, et on la perd entièrement de vue; on donne des toniques, des fortifiants, des calmants; le mal empire, les nerfs s'irritent davantage, les symptômes nerveux sont plus apparents; on s'affermit cependant dans son idée et dans son traitement, et tout va de mal en pis. Je le répète donc, un sang âcre est souvent une cause fréquente de maux de nerfs, quelquefois sans fièvre, souvent avec une petite fièvre, trop peu considérable pour que les symptômes fiévreux soient apparents; et cependant, si l'on perd de vue cette cause, on nuit à coup sûr au malade; elle n'exige qu'un traitement, c'est d'adoucir cette humeur âcre, et de ralentir le pouls. Je parlerai des moyens dans le chapitre du traitement; on est frappé alors de la rapidité avec laquelle le mieux arrive, et l'on remarque constamment que les nerfs ne se calment qu'à mesure que le pouls perd de sa vitesse.

Mais la même humeur âcre produit encore des symptômes absolument différents, suivant les différents organes qu'elle attaque; et en effet, on comprend très-bien que les lésions du mouvement, dans chaque organe, doivent avoir des effets très-variés, soit que ces lésions y augmentent simplement le mouvement, soit qu'elles le rendent irrégulier, soit qu'elles occasionnent des serrements. M. Gorter a peint cette variété avec beaucoup de précision et de netteté, et son tableau doit être placé ici : « Un irritant, dit-il, appliqué au globe de » l'œil, occasionne, outre la douleur et » les phénomènes généraux (qui sont la » rougeur, la tumeur), des larmes abon- » dantes; l'irritation des narines, une » abondante sécrétion de mucosité et » l'éternuement; en mettant des choses » âcres dans la bouche, on fait cracher; » en irritant la gorge, on donne des nau- » sées, et en irritant l'estomac on pro- » duit la cardialgie, des nausées, le vo- » missement; l'irritation des intestins » occasionne des douleurs de colique ou » un flux de ventre; celle du rectum, le » ténesme; celle des reins, la néphréti- » que, la suppression des urines ou leur » trop grande abondance; celle de la » trachée artère fait tousser; celle des » poumons donne l'asthme; celle du » cœur et des artères, des palpitations, » des mouvements irréguliers, la fièvre; » celle de quelque rameau particulier ar- » tériel, l'inflammation; dans les orga- » nes sécrétoires et excrétoires, elle » augmente les sécrétions, les suspend, » les trouble, et produit quelquefois des » liqueurs très-surprenantes (1)». — On a vu plus haut que quoique la structure de tous les nerfs fût sans doute la même, la différente façon dont ils étaient développés dans les organes, les rendait susceptibles de différentes sensations; et cette variété dans l'aptitude à recevoir certaines sensations, s'étend sans doute à différentes parties du même organe, comme on le voit évidemment sur la peau, dont les différentes parties n'ont ni le même degré ni le même genre de tact. C'est cette différence qui fait que ce qui est stimulant doux pour un organe, est stimulant très-âcre pour un autre qui n'est pas destiné à en être stimulé habituellement, et c'est ce qui forme la différente réceptivité des organes, et ce qui fait qu'un corps très-insipide pour les nerfs de la langue, peut irriter ceux de l'estomac, au point de donner des convulsions affreuses. M. Whytt a très-bien vu (2) que c'est par ce principe qu'il faut expliquer pourquoi certains levains épidémiques s'attachent, les uns aux yeux, les autres à la gorge, à la poitrine, à l'estomac; il a raison de donner beaucoup de part aux nerfs dans ce phénomène; mais il faut aussi y faire entrer la considération des différentes humeurs qui tapissent les différents organes. C'est cette même cause qui explique pourquoi certaines épidémies attaquent, les unes les enfants, les autres les adultes, les femmes, les vieillards; et l'on juge aisément que, dans ces cas, la variété des humeurs contribue autant à la différence de la réceptivité, que la différence dans l'état d'expansion des nerfs.

---

(1) Compend., t. 84, § 9.
(2) P. 121.

§ 65. Le même instrument piquant poussé avec plus ou moins de force, produit des effets plus ou moins considérables; il en est de même d'un irritant quelconque: une humeur âcre portée sur les organes avec beaucoup de force, y occasionne de plus grands désordres que quand elle y est portée faiblement, et voilà pourquoi, dans la plupart des douleurs, tout ce qui diminue l'action les soulage, tout ce qui l'augmente les irrite. — D'après ces remarques générales sur les différentes circonstances qui peuvent varier l'effet de l'âcreté, remarques qui peuvent s'appliquer à tous les irritants, on comprendra mieux tous les symptômes qui peuvent dépendre des humeurs âcres, dont il serait impossible de donner une liste exacte, puisque les différentes combinaisons des causes qui les produisent, peuvent tous les jours en produire de différentes; et d'ailleurs cette liste serait déplacée ici. Mais que l'âcreté soit une des principales causes prédisposantes et occasionnelles des maux de nerfs, c'est ce dont on ne peut douter, si l'on fait attention, 1° à tous les effets que j'ai rapportés des poisons âcres; 2° à ce que j'ai dit des suites de la douleur qui est toujours un des principaux effets des irritants; 3° à la multitude de maux de nerfs qui dépendent trop évidemment d'une humeur âcre, pour qu'on puisse se le dissimuler; aussi M. Whytt dit positivement qu'il a été convaincu par le nombre de faits dont il a été témoin, que les maux de nerfs dépendent souvent d'une matière qui irrite le genre nerveux (1); il le prouve par deux observations; l'une est celle d'un jeune garçon qui, à la suite d'une chute sur la tête, eut pendant plusieurs mois une succession d'accidents presque tous nerveux, et même de violentes convulsions qui ne cessèrent qu'après des évacuations depus par les narines et par l'oreille (2); l'autre est celle d'une fille âgée de vingt-cinq à trente ans qui, ayant arrêté des sueurs qu'elle avait tous les matins, par suite d'une fièvre d'accès irrégulier, fut attaquée d'une toux et d'une oppression convulsive, de gonflements hystériques avec des urines claires, d'étouffements, de convulsions dans les cuisses, dans les jambes et dans presque tout le corps; accidents qui durèrent jusqu'à ce que la matière âcre se fût déposée sous l'aisselle où elle forma une tumeur inflammatoire, qui abcéda et laissa la malade parfaitement bien (1). Galien avait déjà averti, d'après Pelops, que la corruption spontanée des humeurs occasionnait des convulsions (2), et l'on a remarqué, dès les premiers temps de la médecine, que l'éruption de quelques boutons autour des lèvres terminait les fièvres d'accès, qui sont une véritable maladie de nerfs. Je viens de voir une éruption semblable, mais plus étendue, terminer chez un enfant de quatre ans et demi, assez cacochyme, des convulsions qui l'avaient attaqué cinq fois dans huit jours, et auxquelles il n'avait jamais été sujet; et les exemples de convulsions, chez de plus petits enfants, terminées par l'éruption des croûtes de lait, ou de la râche, ne sont pas rares. Il n'y a rien de si ordinaire que les convulsions produites au même âge par l'humeur de la petite vérole, de la rougeole, de la fièvre scarlatine, au moment où elles ont infecté toute la masse des humeurs, et ne sont point encore sorties, c'est-à-dire immédiatement avant l'éruption; le premier bouton paraît et ordinairement les convulsions cessent. Une étrangère qui était venue chercher ici du soulagement pour un état de convulsion affreux, et dont je reparlerai ailleurs, n'était tolérablement bien que quand elle avait quelque éruption, et ses nerfs étaient constamment d'autant mieux que sa peau était plus malade. On verra, dans le chapitre de l'épilepsie, cette maladie alterner avec une éruption très-forte. — J'ai soigné dans différentes circonstances une autre femme accablée de toutes sortes de maux de nerfs, qu'elle devait à des remèdes violents pris contre les opilations, et qui, après avoir essuyé tous les accidents nerveux possibles pendant plusieurs semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, se trouvait tout-à-coup bien, dès qu'il paraissait une petite éruption, ou plutôt une légère rougeur à la peau dans l'intérieur du doigt auriculaire gauche. Est-ce donc, dira-t-on, ce peu d'humeur âcre déposé sur une aussi petite place qui occasionnait tous ces accidents? Non; tout comme ce n'est pas la quantité de virus déposé dans le premier bouton varioleux, à peine sensible, qui produisait un instant

(1) Chap. I, § 1, p. 144.
(2) Ibid.

(1) Ibid., 149.
(2) De locis affect., l. III. ch. 7.

auparavant ces convulsions qui alarmaient toute une famille; mais c'est que ces éruptions n'arrivent que quand la nature irritée par l'humeur âcre l'a préparée à être expulsée, quand le spasme de la peau finit, quand la liberté de la transpiration recommence, et quand, en même temps, l'action des vaisseaux se relâche; ces changements sont frappants dans les éruptions des maladies aiguës, mais quoique moins sensibles dans les autres, ils n'en sont pas moins réels, et ils n'échappent pas à ceux qui savent observer : la coction est en grande partie faite, l'irritation cesse, l'évacuation critique commence, toutes les sécrétions se faisant mieux, le calme renaît.

J'ai vu un ecclésiastique extrêmement goutteux et perclus par plus de nodosités que je n'en ai jamais vu à d'autres, souffrir des douleurs dans toute la peau de la tête, si violentes, qu'elles épuisaient sa patience; elles étaient accompagnées de légères contractions convulsives dans tous les muscles de ces parties, qui durèrent plusieurs jours, au bout desquels il commença à paraître des vessies jaunes, nombreuses, répandues principalement sur le front et sur les tempes; à mesure qu'elles paraissaient, les douleurs diminuaient; mais si on ne les ouvrait pas d'abord, elles rongeaient la peau, et il est resté plusieurs cicatrices très-profondes (1). Cette observation m'en rappelle une qui n'est pas parfaitement semblable, mais qui paraît dépendre aussi d'une humeur âcre, et qui m'a été communiquée par M. Cabanis, qui observe aussi bien qu'il opère, et qui réunit dans le degré le plus rare toutes les parties qui font le grand chirurgien. Un homme vint lui dire, si vous ne me guérissez pas, je vais me casser la tête pour me délivrer de la douleur que je ressens depuis quelques heures au-dessus de l'œil; M. Cabanis examina la partie dans laquelle on ne voyait aucun changement, si ce n'est peut-être un très-léger gonflement, et lui indiqua quelque léger remède; deux heures après, le patient vint le prier de le panser, en lui disant qu'il était guéri; au milieu de la plus violente douleur, la peau s'était ouverte et le sang avait jailli. Il y avait effectivement à la peau une petite ouverture qui ne paraissait faite ni par un instrument tranchant, ni par contusion. J'ai vu plusieurs femmes qui ont alternativement des rougeurs et des chaleurs au visage, des douleurs très-vives à la peau, des spasmes intérieurs, ou d'autres accidents nerveux qui cessent dès que la peau se couvre de boutons; on voit évidemment que ces accidents que j'ai observés à différentes reprises, dans leur degré le plus fort, chez une mère et une fille, dépendent d'une humeur âcre; les eaux de Seltzer ont toujours guéri promptement la mère; la fille, chez qui le mal était plus passager, avait quelquefois un spasme très-douloureux qui partait de l'estomac et montait jusqu'à la gorge, et qu'un peu de chocolat soulageait d'abord. J'ai vu à la mère des rougeurs et des chaleurs subites dans tout le corps, comme l'on en a au visage. Elle a eu quelquefois des rages de faim pendant quelques heures; d'autres fois des douleurs générales et aiguës dans toute la peau, que l'on ne soulageait qu'en la pinçant aussi fortement qu'il était possible, ce qui lui faifait un bien singulier, quoique le serrement eût été assez fort pour laisser, pendant quelques jours, l'ecchymose des contusions.

Feu M. Rosen a vu l'humeur d'un pourpre chronique produire des spasmes violents du muscle crotaphite (1); et l'on voit, dans une autre observation, que le retard d'une éruption qui avait accoutumé de se faire habituellement, produisit un spasme des doigts (2). Viridet a déjà averti que les vapeurs cessent souvent quand la goutte survient, et il remarque fort bien que ces deux maladies ont souvent une cause commune, puisque l'on trouve quelquefois (on peut dire souvent) du tuf dans les articulations des femmes hystériques (3). J'ai vu en 1765, dans le comté de Neuchâtel, une jeune

(1) Kœning rapporte dans sa *Lithogénésie*, qu'une éruption de vessies, grande comme la paume de la main, renfermait une humeur si âcre, que la douleur jetait le malade dans le délire. *Thes. medic. practit.*, t. III, p. 477.

(1) Theses medico-practic., tom. VI, p. 195.

(2) Bundell, De rariorib. morb. Gœtt., 1762, § 10.

(3) Traité des vapeurs, p. 148. Willis a un chapitre tout entier sur les maladies spasmodiques produites par différents venins, un autre sur celles qui dépendent d'une âcreté fiévreuse, un troisième sur celles que produit l'âcre scorbutique.

femme qui tomba peu de temps après ses couches, dans des vapeurs accompagnées d'un délire continu, qui me parurent ne pouvoir dépendre que d'un âcre répandu sur le genre nerveux; je lui conseillai les délayants les plus doux et les plus propres à rappeler la transpiration qui se faisait mal; au bout de quelques jours la miliaire parut, et dès cet instant les vapeurs et le délire cessèrent. Des convulsions périodiques furent guéries par des sueurs périodiques aux époques où les convulsions devaient revenir (1) : les convulsions n'étaient donc, dans ce cas, que l'effet d'une humeur âcre, qui irritait le genre nerveux, jusqu'à ce qu'elle se fût portée à la peau ou évacuée par les sueurs. J'ai traité un enfant de quatre ans sujet à la râche, qui parlait très-bien, mais qui toutes les fois qu'il devait se faire une nouvelle éruption, perdait presque entièrement l'usage de la parole quelques jours à l'avance.

Le lait épanché, lorsqu'il n'a point encore formé de dépôt, irrite tout le genre nerveux et produit des vapeurs qui ne finissent que quand il s'est dissipé peu à peu par les évacuations, ou déposé sur quelque partie. Une dame, qui avait depuis long-temps une dartre au front, qui disparut tout-à-coup, souffrit pendant huit jours les douleurs les plus atroces dans toutes les parties de son corps, et l'on voit tous les jours les personnes sujettes à avoir des boutons au visage, n'être bien qu'autant qu'ils existent; dès qu'ils disparaissent, elles tombent dans la langueur, la faiblesse et différents accidents. On ne voit pas toujours, il est vrai, paraître des maux de nerfs marqués, mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'irritation des nerfs qui, troublant la circulation, empêchant la nutrition, altérant les sécrétions, et surtout la transpiration, occasionne tous ces dérangements, et c'est une observation très-importante, et pas assez faite, que les mêmes causes qui répercutent une humeur âcre, dérangent en même temps la transpiration, et que c'est à ce dérangement, autant qu'à la disparition de l'humeur, qu'il faut attribuer les maux qui en sont la suite. On remarque souvent que la peau sèche pendant tout le temps que l'éruption a disparu, s'amollit quand les boutons reparaissent. L'application même d'une vapeur âcre peut produire des maux de nerfs fâcheux, par la simple inhalation. On trouve dans le *Journal des savants*, l'observation d'un homme qui, ayant eu le bras exposé à la vapeur d'un puits méphytique, en devint paralytique (1); et le véridique Viridet rapporte un fait qui mérite d'être cité : « Un » pasteur du voisinage m'ayant dit qu'il » connaissait les fièvres malignes par le » frémissement qu'il apercevait aux doigts » avec lesquels il avait pressé l'artère (2), » je doutais de l'exactitude de sa remar- » que : peu de temps après, j'eus occasion » d'en connaître la vérité. Etant survenu » au printemps une fièvre maligne ac- » compagnée de pourpre, de transports » au cerveau et d'un dévoiement, qui fut » mortelle à bien des gens, je remarquai, » après avoir visité mes malades, un en- » gourdissement en l'un de mes bras, et » quelquefois en tous les deux : ce qui » m'obligea à ne toucher l'artère que » d'une main; alors j'aperçus, outre l'en- » gourdissement du bras, un amortisse- » ment dans tout ce côté (3). »

§ 66. Si les humeurs âcres formées dans la masse du sang, irritent assez le genre nerveux pour en procurer tous les dérangements, avant que d'être déposées à la peau, leurs ravages sont bien plus considérables, quand après y avoir été déposées, elles l'abandonnent, et que repompées dans la masse du sang, ou elles l'infectent de nouveau et produisent des symptômes universels, ou en se déposant sur quelque organe particulier, y occasionnent les accidents les plus fâcheux.

Les ouvrages des observateurs sont pleins de maux de nerfs produits par des éruptions répercutées (4), et presque tous les chapitres de cet ouvrage en fournissent des exemples; on en trouvera d'autres dans celui des métastases; ainsi je me bornerai à en rapporter ici un petit nombre, qui ne seraient pas placés si naturellement ailleurs. Un malade, qui avait depuis très-long-temps une douleur

(1) Hippocrates de inustionibus, p. 149, ouvrage de M. Ferand.

(1) Journal des savants, 1667, p. 52, et Behrens, Select. diæt., p. 18.

(2) Galien avait déjà fait une remarque à peu près semblable.

(3) Des vapeurs, p. 91.

(4) On peut en voir un grand nombre dans Schenkius, dans Fabri de Hilden, dans Raimond, Traité des maladies qu'il ne faut pas guérir, et dans Triller, *Nulla medicina interdum optim. medic.*

fort vive à la jambe, et qui était, en 1768, à Plombières, pour y prendre les bains, fut obligé d'en partir peu de jours après y être arrivé, pour un voyage à Nanci, où on lui conseilla une application grasse et spiritueuse, qui fit disparaître les douleurs, mais il fut attaqué d'un tremblement général, d'un bégaiement et d'un étourdissement tel, qu'il se croyait au moment de prendre une attaque d'apoplexie; il se hâta de retourner à Plombières ; la douleur de jambe revint, et les accidents nerveux cessèrent dès qu'elle reparut. Dans ce cas, le danger ne fut que passager, parce que l'humeur se reporta sur la partie dont on l'avait chassée, et c'est ce qui rend cet exemple plus frappant; mais cela n'arrive pas toujours. M. Monro vit un jeune homme attaqué d'une fièvre éruptive, alors épidémique, à Edimbourg; l'éruption disparut tout-à-coup, et le malade eut des spasmes dans les entrailles et des convulsions dans tout le corps, avec une douleur aiguë au doigt du pied gauche; cette jambe se paralysa, se gangréna, et le malade périt au bout de trois mois (1). J'ai vu une fille qui eut tout le corps couvert d'une ébullition toute simple, qui rentra tout-à-coup, et dès ce moment elle conserva une oppression continuelle, et de temps en temps un spasme si violent au creux de l'estomac, qu'elle étouffait si elle ne pouvait pas pleurer ou crier. On voit, par ces exemples, qu'une humeur âcre peut donner des maux de nerfs affreux aux personnes qui y ont le moins de disposition ; elle est, tout à la fois, cause prédisposante et occasionnelle; mais souvent un sang âcre, sans donner des maux de nerfs, dispose seulement les nerfs à être plus facilement affectés, parce qu'un sang de cette espèce suppose nécessairement une nutrition moins bien faite, une mucosité moins consistante, et une légère irritation habituelle dans le genre nerveux. Dans cet état, une cause d'irritation qui n'aurait presque pas eu d'action sur d'autres nerfs, peut en avoir une très-considérable. On sent aussi combien il est important d'être très-circonspect dans le traitement des maladies cutanées, et combien il importe, en traitant des malades attaqués de maux de nerfs, de savoir s'ils n'ont jamais été attaqués d'aucune maladie éruptive, puisque les maladies de cette espèce, rentrées, sont une cause très-fréquente de tous les accidents nerveux. En général, on doit soupçonner une âcreté existante, quand on trouve le pouls trop vite et la peau trop sèche.

Ces disparitions d'éruption tiennent ordinairement ou à quelques causes d'affaiblissement, telles que les hémorrhagies, les diarrhées, la fatigue, l'inanition, les traitements qui diminuent trop l'action des vaisseaux; ou à quelque passion de l'âme, soit qu'elle agisse en affaiblissant l'action nerveuse, comme le chagrin, soit qu'elle produise un spasme cutané ; ou à quelque irritation dans les organes intérieurs, ou enfin à quelque circonstance externe, soit qu'elle soit accidentelle, comme le froid, l'humidité; soit qu'elle soit une erreur de traitement, comme dans le cas que j'ai cité plus haut, et dans une multitude de cas qui se présentent tous les jours, et offrent un nombre de malades victimes ou de l'ignorance officieuse de leurs amis, de leurs parents, de leurs voisins, ou de l'ignorance impardonnable de ceux mêmes dont la vocation les oblige à être instruits de toutes les causes physiques qui peuvent nuire à l'humanité, ou de l'ignorance effrontée et fourbe de la tourbe des charlatans, engeance destructive, assassins tolérés, dont l'existence prouve à quel point la bonne police est encore éloignée de sa perfection dans le plus grand nombre des états de l'Europe.

§ 67. On doit mettre dans la même classe que les éruptions rentrées les écoulements invétérés, soit naturels, soit artificiels, arrêtés tout à coup et sans les précautions nécessaires, ou qui cessent spontanément. Sthal cite le cas d'un ulcère au bras, desséché, qui occasionna des convulsions du même côté de la tête (1), et tous les collecteurs d'observations en fournissent de cette espèce : on en trouvera plus d'un exemple dans la suite de cet ouvrage.

§ 68. Une humeur très-âcre, en irritant simplement les parties extérieures, sans aucun signe de résorption, peut occasionner des accidents nerveux fort graves. Willis cite l'observation d'une jeune personne de seize ans, à qui une chute de cheval occasionna une violente contusion au sein, qui, au bout de quatre ans, avait dégénéré en tumeur cancé-

(1) An account of inoculat. Edimb., 1765, p. 49.

(1) De metaschematismis morborum, § 72.

reuse si douloureuse et si sensible que la malade ne pouvait dormir ni jour ni nuit : elle ne pouvait supporter ni le plus léger tact, ni même le plus petit bruit ou les plus légères secousses de la chambre. Bientôt cette partie devint un centre d'où il partait des mouvements convulsifs, qui se portèrent d'abord sur l'estomac et les hypochondres, ensuite, attaquant le cerveau même, ils la jetaient dans une anestésie entière, qui était suivie des convulsions générales les plus violentes : ces accès vagues et irréguliers ne l'attaquaient, dans les commencements, que quand quelque circonstance occasionnait un redoublement de douleurs, mais ensuite ils devinrent habituels et l'attaquaient deux fois par jour (1). M. Visoni, célèbre médecin de Naples, a vu des convulsions, produites par l'irritation d'un cancer, si violentes que les articulations se luxaient (2); et l'on trouve ailleurs d'autres exemples semblables.

§ 69. Je n'ai parlé de l'âcreté qu'en tant qu'elle irrite et produit de la douleur ou des spasmes; mais il ne faut point perdre de vue que comme il y a des poisons qui donnent des spasmes ou des convulsions, et d'autres qui paralysent, de même il y a telle dégénération des humeurs qui peut aussi paralyser; et si M. Visoni a vu l'humeur cancéreuse occasionner des convulsions violentes, M. Senac a vu cette même humeur repompée affaiblir entièrement l'action des nerfs et occasionner des défaillances, comme les virus pestilentiels (3) : ainsi, la dégénération des humeurs peut occasionner des accidents paralytiques tout comme des convulsifs.

§ 70. Fixée dans quelque partie intérieure, l'humeur âcre produit les mêmes accidents. On a vu dans la première partie l'effet des poisons appliqués à l'estomac, et les poisons ne sont qu'un irritant très-âcre; et l'on a vu plus haut que des aliments ou des boissons âcres occasionnaient toutes sortes d'accidents nerveux. Les acides sont surtout l'âcre qui paraît le stimulant le plus incommode pour les nerfs de cette partie : ils les rendent quelquefois si sensibles que non-seulement les aliments un peu irritants, mais même tous les aliments, à quelque petite quantité qu'on les prenne, produisent des spasmes, des crampes, des douleurs atroces. On voit tous les jours des acides donner des convulsions violentes aux petits enfants, observation qui suffirait seule pour prouver assez combien ils sont irritants pour les nerfs; et il est très-ordinaire de voir des femmes à qui une petite quantité d'acide donne des douleurs vives dans tout le corps, dans les talons mêmes, des élancements aigus dans quelque partie, des étouffements, qui leur font craindre de mourir sur-le-champ, des tristesses affreuses, de l'humeur, de l'inquiétude, des insomnies, des rongements cruels dans l'estomac, une chaleur brûlante à la gorge, accidents qui cessent au moment où elles rendent une gorgée aigre, dont l'évacuation les fait passer sur-le-champ du plus grand malaise au bien-être le plus complet. Les personnes qui sont dans ce cas ne supportent point les aliments susceptibles de s'aigrir facilement, tels que la plupart des végétaux comestibles, que l'on peut diviser en racines, en feuilles, en fruits et en graines : la plus petite quantité d'épinards, un quartier de pomme ou de poire, la moitié d'une pêche, s'aigrissent dans le moment, et suffisent pour occasionner tous les accidents dont je viens de parler. Le lait, que l'on peut regarder comme une nourriture végétale, étant déjà un peu animalisé, s'aigrit généralement moins que les autres végétaux, et j'ai même essayé plusieurs fois, et presque toujours avec le plus grand succès, de le donner pour toute nourriture à des personnes à qui des aigreurs opiniâtres occasionnaient les accidents les plus graves, que tous les aliments incommodaient, que les remèdes les plus doux irritaient. J'envisageais, dans ce cas, les acides comme un vrai poison, et je traitais les malades comme empoisonnés; mais alors il faut absolument se borner à ne prendre que du lait avec un peu de pain et de l'eau, qui est la seule boisson qui puisse leur convenir. Le vin est, dans ce cas-là, un irritant presque insoutenable : il augmente les aigreurs, il donne de l'angoisse, de la tristesse, et surtout il augmente tous les maux de tête qui dépendent des aigreurs de l'estomac. M. Robert rapporte une observation que j'ai

---

(1) Willis ne donne point les détails de la cure; il dit simplement, après beaucoup de remèdes inutiles, les bains de Bath lui firent du bien; elle se maria, eut des enfants et guérit peu à peu. *De morb. conv.*, ch. VI.

(2) Sarcone, Historia ragionata della febr. epid., etc., p. 504.

(3) Liv. IV, ch. III.

déjà citée, qui prouve bien à quel point il irrite (1). Quelquefois les acides peuvent occasionner des maux de nerfs très-forts, sans paraître affecter l'estomac. J'ai vu une femme toujours bien portante, mais qui n'avait cependant pas l'estomac très-fort, attaquée tout à coup, après avoir mangé pendant quelque temps beaucoup de raisins, qui ne l'avaient point purgée, de douleurs excessives, qui commencèrent sous l'épaule gauche, se répandirent sous le sein, montèrent au cou, et occasionnèrent des mouvements convulsifs dans le bras et dans le visage du côté gauche : les douleurs étaient si fortes que, dans quelques instants, elles la jetaient dans le délire; et quoique le mal n'eût duré que trois jours, le bras, au bout de six semaines, n'avait pas recouvré toutes ses forces. Eloignée des secours pendant l'accès, la malade s'était bornée à se faire frotter et à boire des camomilles. Il est à présumer que des absorbants, ou même quelques alcalis pendant l'accès, l'auraient considérablement abrégé. — On trouve dans Wepfer l'histoire d'une femme qui, ayant fait abus d'acides dans une couche, acquit une telle sensibilité de nerfs des l'estomac qu'elle ne pouvait plus prendre le moindre acide sans avoir un évanouissement (2), et pendant long-temps, elle ne put supporter aucun purgatif.

§ 71. Une autre cause d'irritation qui d'abord n'offre pas l'idée d'humeur âcre, et qui pourrait être placée parmi les causes mécaniques, ce sont les matières glaireuses, qu'on ne serait pas porté à croire un stimulus violent, mais qui en produisent cependant tous les effets, soit qu'elles soient dans l'estomac, soit qu'elles soient dans les intestins. Il paraît qu'elles irritent par leur volume, par leur poids, par l'âcreté qu'elles contractent quelquefois, et dont se plaignent si fort quelques-uns des malades qui en rendent, par la gêne qu'elles apportent à toutes les fonctions de l'estomac, peut-être par une espèce de titillation, semblable à celle de quelque matière huileuse, qui est désagréable aux nerfs, peut-être en gênant la circulation et les sécrétions dans les parties qu'elles tapissent; ce qu'il y a de certain, c'est que de quelque façon qu'elles agissent, leur irritation sur les nerfs est très-marquée : elles produisent un sentiment de malaise habituel à l'estomac, accompagné quelquefois d'un sentiment de glace, d'autres fois d'un sentiment de feu; une tristesse presque continuelle, des rongements, du dégoût, des nausées, des vomissements, des coliques, un sentiment d'engourdissement dans tout le ventre, et quelquefois dans les extrémités ou inférieures ou supérieures; on éprouve aussi des palpitations, des intermittences, des larmes intarissables, un changement singulier dans le visage, des insomnies opiniâtres, quelquefois un vrai délire, des convulsions même. Viridet vit une demoiselle chez qui ces matières glaireuses s'étaient formées à la suite de chagrins et d'occupations, et à qui elles occasionnaient des vapeurs et des défaillances : « Elle perdait le sentiment tantôt d'une » partie, tantôt de l'autre, et quelquefois » de tout le corps; sa voix s'arrêtait tout » à coup, et elle ne pouvait parler des » jours entiers : elle se guérit à mesure » qu'il dissipa ces glaires par des dé- » tersifs et des évacuants de temps en » temps (1), et ensuite les remèdes né- » cessaires pour en prévenir la forma- » tion. » Et il parle d'une autre dame travaillée cruellement d'une affection hystérique, et dont l'estomac était si endolori qu'il ne pouvait souffrir aucun purgatif, quoiqu'il fût cependant nécessaire d'évacuer de temps en temps les matières glaireuses croupissantes. Un jour, dans un violent accès, il fallut lui donner un narcotique, « dont l'action causa un vo- » missement pendant vingt-quatre heu- » res, qui fut suivi d'un calme de plus » d'un mois : » ce bon succès nous engea dans la suite à lui réitérer, dans les mêmes occasions, le même émétique, qui continua à produire la même évacuation et le même soulagement (2).

M. Whytt a vu un garçon de quatorze ans sujet à un *chorea viti*, pour lequel on avait employé inutilement plusieurs remèdes, et qui se guérit parfaitement par une diarrhée spontanée, qui lui fit rendre beaucoup de glaires durcies (3). Cette cause, malheureusement très-fréquente, est en même temps très-opiniâtre : elle tient à un vice dans ces glandes, les plus simples de toutes, qui se trouvent dans

(1) Observations de médecine, t. II, p. 65, obs. 58.
(2) De cicut. aquat.

(1) Traité des vapeurs, p. 148.
(2) Traité des vapeurs, p. 220.
(3) P. 195.

la troisième cellulosité de l'estomac et des intestins, et qui sont destinées à séparer cette fine mucosité qui revêt toutes ces cavités : quand elles viennent à en séparer trop ou d'une qualité trop épaisse, elle s'amasse, s'épaissit, s'altère, et produit tous les mauvais effets dont j'ai parlé; les évacuants, surtout les émétiques, soulagent pour le moment; cela fait que les malades les aiment, mais ils ne guérissent point, ni près de là ; et les médecins éclairés les craignent avec raison ; mais cette crainte doit avoir ses bornes, et en interdire absolument l'usage, c'est exposer les malades à de longs traitements, souvent très-inutiles, ou les mettre dans le cas de recourir à des empiriques, dont les évacuants violents les soulagent d'abord, parce qu'une évacuation était nécessaire, et les jettent ensuite dans les maux les plus fâcheux, parce qu'après avoir agi d'abord sur les matières glaireuses, ils continuent à agir sur la mucosité nécessaire, sur les nerfs mêmes, et occasionnent des accidents funestes. Un premier émétique, en faisant rendre beaucoup de glaires, soulagea une femme sujette à des coliques habituelles; le second fit moins de bien : le troisième la jeta dans des inquiétudes, des vapeurs, des défaillances et des spasmes dont elle mourut (1).

§ 72. Une bile trop âcre ou qui, en croupissant, se corrompt dans le duodenum est encore un stimulus qui occasionne très-fréquemment des maux de nerfs très-forts, soit en irritant simplement le duodenum, l'estomac, les intestins, et c'est en irritant ces organes qu'elle produit souvent dans les maladies aiguës des convulsions, qui cessent quand le malade a vomi quelques gorgées de liqueur amère, soit en repassant dans la masse du sang. J'ai rapporté plus haut l'exemple d'un malade à qui des amas bilieux donnaient des accidents véritablement nerveux, et cela est très-ordinaire : non-seulement la bile, mais toutes les cacochylies amassées dans les premières voies sont une source féconde d'hypochondrie et des maux de nerfs les plus graves. M. Whytt parle d'un enfant que quelques humeurs âcres dans les intestins jetèrent dans des douleurs violentes de ventre et de tête, avec délire et perte de connaissance. La saignée et les vésicatoires ne lui firent rien : deux doses de calomélas et de rhubarbe, qui lui procurèrent quelques selles, le guérirent parfaitement (1).

J'ai vu une femme de vingt-sept ans que l'on traitait depuis long-temps pour des accès de convulsions si forts, et accompagnés de symptômes si variés, que plusieurs personnes les croyaient épileptiques, ils ne l'étaient cependant point : et on avait employé inutilement une multitude d'anti-spasmodiques ; au bout de quelques années elle vint ici ; après un examen très-attentif, je crus être sûr que les nerfs n'étaient point fort délicats, que les humeurs n'étaient point âcres, et que les matières amassées dans les premières voies étaient la seule cause du mal ; des boissons délayantes rendues purgatives par des laxatifs très-doux l'évacuaient considérablement, et à mesure qu'elle était évacuée, le ventre, qu'elle avait très-gros, diminuait, les forces augmentaient et les accès devenaient plus rares, plus faibles, et ils disparurent tout-à-fait au bout de quelques mois. Une autre femme à peu près dans le même état, mais d'une constitution plus délicate, avait les intestins si lâches, qu'il s'y amassait des quantités immenses d'excréments qui formaient un volume prodigieux, que l'on aurait pu prendre pour des obstructions; quand les amas étaient faits, elle avait tous les accidents nerveux possibles, mais ils cessaient après des évacuations immenses qui la laissaient dans une faiblesse extrême ; on voit souvent des malades qu'une humeur bilieuse jette dans l'assoupissement, l'angoisse, l'oppression, symptômes qui cessent dès que l'on délaie cette humeur âcre par beaucoup d'eau simple, ou qu'on l'enveloppe par de légers farineux, tels que l'orgeat ; mais cette dernière méthode n'est qu'un palliatif auquel on ne pourrait pas recourir souvent sans danger, et la première n'est point suffisante; la véritable cure consiste à corriger cette humeur par des boissons acides, ou à l'évacuer par des purgatifs doux. — Chez les sujets très-délicats, comme beaucoup de femmes hystériques ou d'hommes hypochondres, il suffit d'une selle retardée pour produire des accès très-forts. — Dans les très-grandes chaleurs, j'ai vu des accès d'épilepsie revenir plus fréquemment, et à cette époque les urines étaient moins abondantes, fort chargées et fétides; ce qui prouvait que les humeurs étaient

(1) Tr. des vapeurs, p. 186.

(2) P. 197.

plus âcres et par là même plus irritantes. — Des humeurs âcres placées dans d'autres parties peuvent produire également des accidents nerveux très-forts, dont on trouvera différents exemples dans le cours de cet ouvrage; on sait que le coqueluche ne dépend que d'une humeur âcre fixée sur les nerfs des parties qui sont le siége de cette maladie; et l'on trouvera dans Viridet quelques observations qui méritent d'être rapportées, quoiqu'elles ne soient pas de la plus grande justesse anatomique; la première est celle d'une dame âgée, qui depuis trois mois était travaillée jour et nuit d'une inquiétude dans une petite partie de la poitrine, qui dépendait d'une âcreté épanchée dans un ganglion correspondant à cette partie; il croit que des maux de cette espèce, des frémissements locaux, dépendent de l'irritation de quelque plexus (1); et il attribue à une humeur glaireuse et très-âcre, déposée sur les muscles du bras droit, où elle formait au-dessous du coude, sans aucune rougeur ni tumeur, une ceinture de quatre travers de doigts, accompagnée d'un sentiment continuel de froid; il attribue, dis-je, au dépôt de cette humeur âcre, les accidents nerveux, très-variés, que la malade éprouvait, et qui avaient tous leur centre dans cet endroit; il en partait tout les jours des sensations, comme de petites flammes, qui allaient jusqu'au bout des doigts, avec des douleurs quelquefois si violentes qu'il semblait qu'on lui arrachait les ongles; si ce sentiment de flamme, au lieu de descendre, montait du côté de la tête, il causait quelquefois dans la mâchoire ou à la tempe le même sentiment que si l'on y eût enfoncé un fer rouge; dans l'oreille, le même bruit que fait la chaîne d'une montre montée en se cassant; le mal passait quelquefois de l'autre côté de la tête, et y produisait les mêmes accidents; la malade était tourmentée pendant deux ou trois heures de mouvements convulsifs dans tout son corps; au milieu du paroxysme elle avait un appétit dévorant; ensuite elle tombait dans une espèce de fureur. Elle fut délivrée de ces accidents par le vomissement d'une quantité prodigieuse de pituite fort claire (2). Il ajoute ailleurs que si elle soulevait le bras, si elle parlait ou si elle chantait un peu haut, ces mouvements déterminaient un accès. Le même auteur vit un jeune paysan mélancolique, chez qui le siége du spasme était au-dessous de la rate, dans une tumeur cutanée, large de quatre doigts et de deux lignes d'élévation, qui n'était point rouge, et ne lui faisait que peu de douleurs; il en partait un sentiment comme de fourmis, à l'existence desquelles l'imagination frappée du malade croyait fortement, qui montaient au cou, lequel grossissait considérablement; le visage s'enflait, ces deux parties devenaient livides, le malade alors craignait d'être suffoqué; un quart-d'heure après, la chaleur se répandait sur la poitrine et sur tout le reste du corps (1). Mais les glaires ne sont jamais plus fâcheuses que quand elles sont le foyer d'un principe acide, qui acquiert alors une fixité étonnante, et contre lequel les absorbants ordinaires échouent entièrement; souvent même ils nuisent, s'ils ne sont pas joints à des sels alcalis ou à quelque stimulus. J'ai vu cette combinaison de matières glaireuses et acides occasionner des accidents effrayants à une fille dans la force de l'âge, mais dont l'estomac était mauvais de tout temps; les acccidents commençaient par de l'angoisse au creux de l'estomac, il en partait un sentiment de chaleur qui montait rapidement jusqu'à la gorge, la langue enflaît rapidement et si fortement que la respiration et la tête s'embarrassaient; on avait craint, à différentes reprises, qu'elle ne pérît d'apoplexie ou d'étouffement; et on l'avait saignée souvent dans les accès qui n'en devenaient que plus fréquents; il y avait près de deux ans qu'elle était dans cet état quand elle vint me consulter : m'étant bien assuré de la cause du mal, je dirigeai le traitement uniquement contre cette cause, et à mesure que les glaires et les acides ont diminué, les accès se sont affaiblis, se sont éloignés, et ont enfin totalement cessé; dès le commencement de la cure on n'a point réitéré la saignée.

IRRITANTS MÉCANIQUES.

§ 73. Si les humeurs âcres peuvent ir-

---

(1) Traité des vapeurs, p. 84.

(2) Ibid., p. 151. Le remède qu'il employa était une infusion de *sedum* à fleurs blanches, faite dans de la bière, dont elle prit tous les matins pendant dix jours deux verres, qui lui firent rejeter une quantité prodigieuse de glaires acides. Ibid., p. 185.

(1) Ibid., p. 157.

riter si fortement, des irritations mécaniques produites par des corps solides n'opéreront pas des effets moins marqués; parmi ces causes, on doit placer les vers, qui ne sont point la cause de tous les maux des enfants, comme on le croit tous les jours, qui peuvent cependant occasionner très-souvent des accidents convulsifs, tels que des rongements, des coliques, des gonflements, des vomissements, des tristesses, des ris, des oppressions, des irritations, des irrégularités du pouls rares, de longues intermittences, des convulsions fréquentes et fortes, dont on verra des exemples ailleurs; un changement marqué dans les yeux, une dilatation frappante de la prunelle; quelquefois ils font loucher, d'autres fois bégayer, très-souvent ils produisent de longs maux de tête et des vertiges habituels : je rapporte ailleurs plusieurs exemples d'épilepsie qui en dépendaient, et on trouve dans les observateurs plusieurs maladies convulsives dont ils étaient la cause (1). Mon digne ami, M. Butini, si distingué par son génie, ses connaissances, son art d'observer, et ses succès, et qui, j'espère, ne tardera pas à faire part au public de ses observations sur les maux de nerfs, et sur d'autres objets de pratique, observations qui seront un vrai trésor pour la médecine, m'a dit, depuis l'impression du traité de l'épilepsie, qu'il avait vu les vers produire cette maladie chez un cocher qui avait l'air le plus fort et le plus robuste. J'ai rapporté dans l'*avis au Peuple*, le cas d'un enfant à qui ils occasionnaient des douleurs si vives dans toute la peau qu'on ne pouvait pas le toucher; et M. Viridet parle d'une femme accablée de vapeurs, d'évanouissements, de défaillances, qui tomba enfin dans une syncope de plus de quarante heures, et à laquelle aucun remède ne fit du bien excepté un purgatif vermifuge qui lui fit rendre plus de cent vers, et la guérit : « un remède semblable guérit une femme travaillée de vapeurs pendant le jour, et de frayeurs pendant la nuit (2) ». C'est aux vers qu'il faut rapporter le cas de convulsions singulières rapportées par Junker (3), et celui que l'on trouve dans le Journal de Savants, et que l'on verra avec plaisir ici. « M. Perrault a vu une fille de vingt-deux ans, qui régulièrement depuis deux ans avait tous les jours, à une même heure, une violente convulsion qui se terminait par un vomissement de vers avec quelques eaux. M. Perrault lui en vit rendre trente, elle en rendait quelqufois davantage; ayant remarqué que les remèdes chauds qu'elle avait pris avaient été inutiles, et ayant vu qu'en versant de l'eau froide sur ces vers, il les tuait d'abord, il la guérit avec de l'eau à la glace (1). »

§ 74. On peut placer, après les vers, les vents qui, quoique l'air soit un fluide, agissent réellement comme un irritant solide, puisque ce n'est jamais que par la distension et la compression qu'ils occasionnent, qu'ils peuvent nuire; et souvent leur irritation est assez forte pour produire les accidents nerveux les plus violents, surtout si les intestins sont naturellement délicats, ou s'ils sont déjà irrités par quelque autre cause; ce qui arrive souvent, puisqu'à moins que les flatuosités ne dépendent d'un accès d'aliments ou de boissons trop venteuses, ou d'une digestion qui se fait mal, elles sont très-souvent la suite d'une humeur âcre qui produit des spasmes dans les intestins. Quoique les vents ne soient que l'effet d'une autre cause, il n'en est pas moins vrai qu'ils deviennent eux-mêmes cause et cause très-active, qui souvent exige des secours particuliers.

§ 75. Il n'y a aucun médecin qui n'ait vu les coliques produites par les calculs biliaires, occasionner quelquefois des convulsions, et on en observe de fréquentes dans les coliques néphrétiques. Les convulsions qui attaquent les enfants quand les dents poussent appartiennent encore à cette cause; et les dents gâtées dans un âge plus avancé peuvent également produire des maux de nerfs qui résistent à tous les remèdes, si l'on n'en découvre pas la vraie cause; un enfant de neuf ans éprouvait depuis sept ou huit mois des mouvements convulsifs de la mâchoire inférieure, très-fréquents, très-forts, très-alarmants, pour lesquels on avait employé inutilement tous les anti-spasmodiques; un habile chirurgien de Lyon ayant eu occasion de le voir dans un voyage à Gex, se douta, en exa-

(1) Journal de médecine, t. XXXIV, p. 425. Bosch., p. 332. Cotunn, De sedib. variol., § 33. Hôpit. milit., t. II p. 468.

(2) Traité des vapeurs, p. 102.

(3) De motibus terrificis quibusdam. Halæ.

(1) Journal des savants, t. IV, p. 154; pour 1675.

minant la bouche, de la cause du mal ; il arracha les dents et l'enfant fut guéri. J'ai vu quelquefois qu'à l'âge de sept ans, ou à l'époque de la seconde dentition, les enfants, qui parlaient le mieux, bégayaient pendant quelque temps. L'éruption des dernières dents molaires, que l'on appelle ordinairement dents de sagesse, peut aussi occasionner des accidents nerveux très-graves. Alberti avait déjà vu une fille de vingt-huit ans chez qui le temps de cette dentition fut accompagné de mouvements convulsifs (1). Et j'ai vu sur la fin de ses jours, une personne à peu près du même âge, chez qui l'éruption des deux premières avait été accompagnée de douleurs de dents, de mâchoire, de tête, très-vives, et de convulsions fortes et fréquentes qui s'étaient dissipées presque sans secours ; six mois après, l'éruption de la troisième ramena les mêmes accidents mais plus forts ; les remèdes violents déterminèrent la fièvre la plus fâcheuse, et au bout de trois mois la malade était dans une véritable étisie pulmonaire, dont elle périt peu de jours après que je l'eus vue ; depuis l'éruption de la dent les convulsions avaient fini. — Les excroissances osseuses, les tumeurs quelconques qui irritent ou le cerveau, ou les nerfs dans quelque autre partie, sont aussi des causes prédisposantes et occasionnelles des maux de nerfs. Une jeune fille Genevoise âgée de dix ans, éprouva pendant deux ans des convulsions très-violentes de tout le corps, accompagnées très-souvent de perte des sens ; elle fut dix-huit mois aveugle sans que l'on aperçût aucun vice dans les yeux ; de temps en temps elle était sourde, quelquefois muette ; mais ses facultés intellectuelles ne souffrirent jamais quoiqu'elle éprouvât continuellement des douleurs vives qu'elle ne pouvait souvent pas expliquer ; tous les remèdes furent inutiles, et la superstition commençait à accuser des causes surnaturelles, quand la maladie parut se relâcher ; la malade reprit un peu de forces, elle recouvra l'usage de tous ses sens, elle put marcher, elle sortit même ; mais dans le moment où l'on commençait à espérer, les douleurs revinrent plus aiguës et accompagnées de spasmes si forts qu'ils la tuèrent le sixième jour. Le cerveau était très-sain ; les dérangements des autres viscères n'étaient pas de nature à occasionner tous les accidents qu'elle avait éprouvés ; mais la vraie cause du mal était une tumeur glanduleuse, et dans plusieurs de ses parties presque cartilagineuse, épaisse de deux pouces, large de cinq et de toute la longueur des vertèbres lombaires, auxquelles elle était si adhérente, qu'on ne put l'en séparer qu'en la déchirant totalement ; composée de différents tubercules durs et pointus, elle irritait les nerfs qui sortaient des lombes, et ceux des différents plexus du bas-ventre, irritation qui produisait, et toutes les convulsions qui boulversaient tout ls corps, et les spasmes qui faisaient perdre la vue, l'ouïe et la voix (1). M. Portal rapporte le cas de madame la comtesse de Roye, qui appartient aussi à cet article : elle se plaignait de très-vives douleurs au bout du pied gauche, trois ou quatre heures après avoir mangé ; tous les remèdes externes et internes furent inutiles, et l'ouverture du cadavre fit voir que ses douleurs étaient produites par la compression que l'intestin colon et les fausses côtes, déplacées par un dérangement considérable de l'épine, produisaient sur les nerfs lombaires (2). On verra dans le chapitre de l'épilepsie, cette maladie occasionnée par une petite tumeur cutanée de la grosseur d'un pois ; et un homme fort goutteux ayant éprouvé de grandes douleurs de bras, elles se terminèrent par une petite tumeur dure, appuyée sur le rayon, un peu au-dessus du carpe, et fort douloureuse ; il eut, dès qu'elle fut formée, une si grande faiblesse dans les jambes qu'il ne pouvait pas marcher, et il était souvent attaqué de violents mouvements convulsifs dans la mâchoire inférieure. On emporta la tumeur, et l'opération ne fut pas plutôt faite, qu'il recouvra la faculté de marcher, et dès ce moment, il n'eut aucun retour de convulsions de la mâchoire. Viridet rapporte un fait dans lequel une bien petite cause produisit des accidents vaporeux ; une étincelle tomba sur le poignet d'un médecin, la rougeur dura plusieurs jours ; il s'y forma une croûte qui sécha et tomba ; il lui survint des vapeurs, des inquiétudes, des fatigues et

(1) Alberti, De dentibus serotinis. Halæ, 1737.

(1) Manget lui-même, Sepulch. anatom., l. I, sect. 13. Append., obs. 4, t. I, p. 339.

(2) Mémoires de l'Académie royale, 1770 et 1772.

une insomnie fatigante qu'il ne savait à quoi attribuer ; des chaleurs passagères qu'il éprouvait quelquefois dans l'endroit brûlé, le portèrent à y soupçonner quelque levin âcre ; quoiqu'il n'y eût point d'élévation, il voulut ouvrir la cicatrice ; il en sortit la grosseur d'un pois de matière blanche, et tous les accidents cessèrent (1).

SENSIBILITÉ MALADIVE DE QUELQUES PARTIES.

§ 76. J'ai dit qu'une troisième cause d'irritation était l'extrême sensibilité de quelque partie qui ne pouvant pas supporter les impressions inévitables les plus douces pour les mêmes organes sains, se trouve dans un état d'irritation continuelle ; cette irritation donne au genre nerveux la plus grande mobilité, et souvent il en résulte des maux de nerfs très-graves. Cette disposition peut être ou native, ou l'effet d'une lésion accidentelle, mais actuelle, ou l'effet d'une lésion passée. Galien parle d'un malade qui avait une douleur continuelle à l'estomac, et il l'attribue à un sentiment trop exquis de nerfs (2) ; remarque bien importante, et qui mieux connue et bien appliquée par les médecins des siècles suivants, aurait épargné beaucoup de remèdes et beaucoup de maux à un grand nombre de malades. — Je connais deux femmes qui ne peuvent prendre aucun purgatif sans éprouver presque d'abord, après des douleurs de tête si fortes qu'elles en empêchent l'effet, et ce symptôme dépend uniquement de la sensibilité des nerfs de l'estomac ; c'est à cette sensibilité extrême que l'on doit rapporter le cas de cette dame qui ne pouvait soutenir que des marrons, et vomissait tous les autres aliments ; et je fus consulté, il y a vingt ans, par un Neuchâtelais qui, depuis une fièvre, avait conservé une toux violente et des vomissements, qui rares d'abord, étaient enfin devenus habituels ; il ne gardait plus ni aliments ni boissons, et il n'y avait aucun remède spiritueux, aromatique ou amer qu'il n'eût essayé ; ses nerfs avaient en même temps acquis une grande sensibilité ; tout l'émouvait, il était maigre, faible, tremblant. Après l'avoir examiné attentivement, je crus ne pouvoir accuser que le trop de sensibilité des nerfs de l'estomac, à laquelle il y avait peut-être une disposition native que la fièvre et les remèdes employés pour la combattre avaient augmentée, et que le traitement destiné à arrêter les vomissements avait porté à cet excès ; je lui défendis tous les remèdes, et lui conseillai de ne se nourrir que de farineux et de ne boire que de l'orgeat ; il n'avait jamais pu soutenir le lait ; ces secours lui réussirent si bien, que dès le premier jour il vomit moins, et il fut guéri le quinzième. Wepfer guérit aussi par l'usage de l'orgeat un hoquet invétéré qui avait résisté aux autres remèdes (1).

§ 77. Les parties les moins délicates peuvent le devenir trop par quelque cause d'irritation dont l'impression ne se dissipe jamais parfaitement ; on verra plus bas que les remèdes violents produisent souvent cet effet, et toute autre cause d'irritation peut le produire. J'ai vu à Soleure un chanoine qui, ayant eu, à l'âge de vingt-trois ans, une colique affreuse pour avoir mangé trop de concombres, avait conservé depuis lors, il y avait dix-huit ans, un sentiment douloureux dans la partie qui avait été le siége de la colique ; il part souvent de ce point des spasmes qui montent à la poitrine, à la gorge, à la tête, avec beaucoup d'angoisse et de douleur ; souvent au milieu d'une selle il survient une constriction spasmodique de l'anus qui la supprime totalement, et des exemples analogues, mais moins graves, sont très-fréquents.

§ 78. Garengeot parle d'un jeune homme qui ayant eu la pierre et en ayant beaucoup souffert, conserva, même après l'opération, une sensibilité excessive dans tout le corps.

§ 79. Une ulcération dans quelque partie interne peut aussi occasionner des accidents très-graves ; M. Raulin cite le cas d'un homme sujet à des vapeurs spasmodiques et convulsives qui partaient de l'estomac ; on le traita par des purgatifs réitérés ; le mal empira, la région épigastrique devint douloureuse et se météorisa ; on voulut encore lui faire prendre, malgré M. Raulin, de l'eau de casse qui occasionna des mouvements convulsifs, des vomissements et de si grandes agitations qu'on crut le malade près de sa fin ; peu de jours après, il rendit par

(1) Viridet, *Vapeurs*, p. 90.

(2) De sanit. tuend., l. VI, ch. X. Chart., t. VI, p. 177.

(1) De cicut. aquatic., p. 83.

le vomissement une portion de la membrane veloutée, et quelques autres portions encore dans la suite; il y eut une vraie suppuration et un ulcère; alors les nerfs de l'estomac étant à nu, les vapeurs convulsives, les faiblesses et les syncopes se succédèrent jusqu'à ce qu'elles fussent terminées par la mort (1). Une jeune fille éprouvait des douleurs vives sous les fausses côtes gauches, avec de fréquents mouvements convulsifs; cet état dura six semaines, au bout desquelles elle mourut, et l'on trouva le diaphragme attaqué de plusieurs ulcérations, à l'irritation desquelles on n'hésita pas d'attribuer les convulsions (2); et l'on voit dans M. Morgagni (3) des accidents nerveux très-graves qui dépendaient d'un simple vice de la tunique interne de l'aorte, et qui prouvent quelle influence peut avoir sur tout le genre nerveux l'irritation d'une seule partie. L'on peut aussi rapporter ici des accidents nerveux qui dépendent des vices du cœur, des oreillettes, ou des grands vaisseaux; accidents qui sont quelquefois très-marqués, mais qui souvent se confondent avec ceux qui dépendent du dérangement de la circulation.

DES REMÈDES TROP VIOLENTS.

§ 80. Parmi les causes des maux de nerfs, il faut compter les remèdes violents, et il est triste de pouvoir dire qu'après les passions, c'est peut-être celle qui en produit le plus. Un émétique ou un purgatif trop forts ou mal indiqués sont de vrais poisons, en ont tous les effets, et nuisent aux nerfs de plusieurs façons. 1° Par l'irritation actuelle, ils produisent quelquefois des convulsions violentes; et une forte attaque de convulsions laisse dans les nerfs une disposition à la convulsibilité, qui fait que, dans la suite, la plus légère cause reproduit les accès. 2° L'évacuation prodigieuse qu'ils occasionnent dispose aux maux de nerfs, comme toutes les causes affaiblissantes, et peut-être qu'il se perd alors une grande quantité d'esprits animaux. 3° En détruisant la mucosité des premières voies, ils laissent les nerfs de ces parties à nu, et par là même excessivement sensibles. 4° Les autres désordres qu'ils peuvent laisser dans l'économie animale, surtout le dérangement des digestions, conduisent à ces mêmes maux: aussi les grands accidents nerveux produits par cette cause sont extrêmement fréquents, et je dois le réitérer, un très-grand nombre de maux de nerfs sont l'effet des remèdes. Je parlerai des émétiques et des purgatifs avant que de parler des simples altérants. J'ai été consulté par une femme qu'un émétique trop fort au commencement d'une fièvre catarrhale mit dans l'état le plus triste pendant quatre mois; la lumière, l'odeur la plus faible, le plus petit bruit, le plus léger mouvement la mettaient au non plus; dès ce moment, elle a été sujette à de très-fréquents étouffements, et elle rapportait à cette époque l'origine des maux pour lesquels elle me consultait trente ans après. Une autre femme jeune et bien portante ayant eu une frayeur sur l'eau qui lui occasionna quelques dérangements pour lesquels on consulta un homme qui réunissait un peu de réputation à beaucoup d'ignorance, prit onze émétiques en assez peu de jours, et tomba dans une mobilité si excessive, qu'elle ne pouvait plus supporter aucune impression; son état n'était tolérable qu'autant qu'elle était immobile au fond de son lit, dans une chambre complètement obscure, et où il n'y avait personne; le service indispensable se faisait par une seule garde qui était obligée de se déchausser, quoique le plancher fût couvert de plusieurs tapis les uns sur les autres; on la servait sans aucune lumière; les manches des cuillers étaient garnis pour éviter le bruit et le froid; l'haleine de sa garde lui occasionnait des douleurs et des mouvements convulsifs; il n'y avait qu'un certain degré de tiédeur auquel les aliments et les boissons lui fussent supportables; un peu au-dessus ou au-dessous, ils lui donnaient des spasmes par l'impression douloureuse qu'ils occasionnaient dans la bouche; une quantité un peu trop forte lui donnait des spasmes d'une autre espèce par l'irritation de l'estomac; cet état dura très-long-temps et l'a rendue languissante pour le reste de ses jours. La femme de chambre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ayant pris d'un chirurgien, à la campagne, pour des maux d'estomac, du tartre émétique, elle éprouva des douleurs atroces, des évanouissements, des convulsions affreuses. Etant consulté, d'abord je conseillai un mélange d'eau et

(1) Traité des vapeurs, p. 146.
(2) Sepulchret., l. I, sect. 13, obs. 24, t. I, p. 330.
(3) De sedib. morb., t. II, p. 236 et 37.

de lait, dont l'usage arrêta les accidents; mais elle resta si faible pendant plusieurs jours, que quoiqu'elle parût bien, aussi long-temps qu'elle était couchée, les mêmes accidents reparaissaient si elle voulait seulement s'asseoir sur son lit; une forte décoction de racine d'althea et de grande consoude la rétablirent passablement; mais l'ayant revue quelques années après, elle me dit qu'elle n'avait point repris sa première santé; et il y a eu dans un village de ce pays une robuste paysanne qu'un purgatif pris d'un charlatan mit dans un état si violent, qu'elle a fini ses jours, au bout de plus de vingt ans, dans un lit d'où elle n'avait pas pu sortir depuis ce moment. J'ai vu une dame de Remiremont à qui des pilules composées d'aloës, de rhubarbe, de diagrède, et de gomme ammoniaque, avaient laissé un tremblement qu'elle conservera vraisemblablement toute sa vie; et la dame dont j'ai parlé comme victime du mariage et du nourrissage, étant encore trop jeune, eut après une très-petite dose de rhubarbe, des évacuations prodigieuses, des douleurs très-vives, des spasmes, et tomba dans une délicatesse si grande des sens, que toutes les sensations étaient douloureuses; il lui en coûtait de voir, d'entendre, de goûter, de sentir, de toucher; un purgatif plus doux que la rhubarbe, la crême de tartre, ordonnée pour une petite fièvre qui vraisemblablement était nerveuse, à un homme fort hypocondre, le jetta dans un état violent de douleurs et de convulsions.

§ 81. Les premières observations font voir les purgatifs violents comme cause prédisposante et occasionnelle des maux de nerfs les plus fâcheux; les dernières prouvent que, quand le genre nerveux est déjà extrêmement mobile, et que les purgatifs ne peuvent pas détruire la cause de la mobilité, ceux mêmes qui passent pour les plus doux produisent souvent des effets fâcheux, les eaux minérales mêmes, si vantées dans les maux de nerfs, peuvent nuire; il arrive souvent que prises sans nécessité par des personnes bien portantes, elles leur occasionnent des vapeurs, des bâillements, de l'ennui, des rongements, une mobilité considérable (1); et en général les purgatifs conviennent si peu, quand on a le genre nerveux un peu délicat, que j'ai vu très-souvent un homme qui, toutes les fois qu'il se purge, a pendant tout le jour la sensibilité d'un enfant délicat ou d'une femme vaporeuse; tout événement est pour lui un chagrin, et il est totalement incapable de raisonner. Une femme qui était venue ici pour sa santé, n'avait eu de maux de nerfs qu'après un engorgement des glandes du cou, pour lequel, après quelques autres remèdes, on lui ordonna les eaux de Vals, dont quatre verres lui donnèrent des douleurs horribles dans tout le corps, et une angoisse inexprimable, qui lui laissa les nerfs très-délicats; aussi quelque temps après le chirurgien lui ayant annoncé qu'il faudrait faire une incision, la frayeur lui donna pendant deux heures les convulsions les plus violentes avec les mêmes douleurs, et l'opération ne se fit point; au bout de quelque temps la nature amena une salivation très-abondante qui fondait journellement la glande, mais qui était âcre et par-là même incommode; la malade se plaignit des ulcérations qu'elle avait dans la bouche; on lui ordonna un purgatif, sans réfléchir combien il était dangereux de troubler cette crise, et combien aisément les crises se dérangent chez les gens fort délicats; pendant l'opération même du purgatif, la salivation se supprima tout-à-coup, la glande revint plus considérable qu'elle n'avait été, et durait encore au bout d'un an. Sydenham avait déjà averti que les purgatifs nuisaient aux hypochondres; ils détruisent en quelques heures, dit-il, ce que l'on a gagné en quelques semaines, et M. Boerhaave précautionne contre leur usage dans les vapeurs; il est aisé, dit-il, de se tromper dans ce cas; les malades se plaignent qu'ils sentent un poids dans les organes de la digestion, ce qui ne dépend ordinairement que de quelque léger spasme qui arrête quelque portion d'air ou d'aliments; ils pressent les médecins de leur donner quelque purgatif, et s'ils ont cette faiblesse, ils voient, mais trop tard, quel mauvais effet il en résulte (1). J'ai vu une femme délicate qui, après l'effet d'un purgatif, tombait toujours dans un assoupissement assez long et assez considérable; et Sydenham avait vu que cet assoupissement, suite de l'ataxie que les purgatifs produisent, pouvait devenir funeste aux

(1) Mandeville rapporte les mauvais effets de celles d'Epsom dans un cas de cette espèce, p. 12.

(1) De morb. nervor., p. 172.

vieillards, et devait rendre très-circonspect sur leur usage. M. de Haen avertit de leur danger pour les hypochondres (1). Staahl a vu un malade délicat mourir des spasmes que produisit un purgatif âcre. Baader parle d'un autre chez qui un émétique antimonial produisit l'épilepsie et une mobilité excessive (2). Viridet rapporte deux exemples frappants; l'un est celui d'un artisan à qui on avait donné un purgatif qu'il n'évacua point, mais occasionna un spasme si violent des bras et des jambes, qu'il était au désespoir, et priait ce sage médecin que l'on avait appelé, de lui faire couper ces parties; les remèdes le guérirent promptement: mais peu de temps après, une fille de chambre prit par précaution un purgatif qui causa un spasme si violent qu'elle en mourut en un quart-d'heure (3); et M. Lorry rapporte dans son excellent ouvrage sur la mélancolie, deux exemples bien plus effrayants que ceux dans lesquels on a été tué promptement, puisque la mort ne vint qu'après un long temps de maux les plus affreux : j'ai vu dit cet habile médecin, la mélancolie nerveuse, au plus haut degré, produite par un seul purgatif chez un homme de lettres, qui, s'étant plaint de langueur d'estomac à un apothicaire, en reçut une poudre purgative qu'il devait prendre en se couchant, et qui produisit des douleurs atroces dans l'estomac et bientôt après dans les intestins. Il en résulta des vomissements énormes et un flux de ventre accompagné de douleurs qu'on ne peut pas décrire, si violents qu'on aurait cru que le malade se fondait en entier; le bas-ventre se serra, les hypochondres s'enflèrent, et le malade, ayant perdu sa mémoire et son imagination, resta presque imbécille; il ne sortait d'une espèce de léthargie que pour se livrer à une colère et à des cris affreux; ses yeux se cavèrent entièrement, ses narines étaient serrées, sa maigreur affreuse, et vrai squelette, il vécut deux ans dans cet état misérable, ne sentant son existence que quand il éprouvait les douleurs du spasme (4). Le second exemple est, s'il est possible, encore plus cruel. Un homme de lettres, âgé d'environ soixante-dix ans, que différents revers de fortune avaient jeté dans un état de tristesse, mais sans maladie, se plaignit pendant une couple de jours d'une douleur médiocre dans l'estomac (1), pour laquelle il consulta un apothicaire, qui, sans aucune préparation, sans aucune direction, et uniquement pour vendre son remède, lui donna deux doses d'un purgatif aléotique, dont il devait prendre la seconde si la première n'opérait pas suffisamment; la première n'opéra point et le malade dîna; après dîner il éprouva une douleur très-vive dans les intestins, qui se calma et qui revint à différentes reprises; ennuyé de cet état, il avala la seconde dose qui fut à peine arrivée dans l'estomac, qu'elle produisit la scène la plus cruelle. Les douleurs de ventre cessèrent et firent place à un grand mal de tête si affreux, *que je vis*, dit M. Lorry, *et je ne l'ai vu qu'alors*, *les cheveux se dresser véritablement sur la tête* (2); il appelait la mort à grands cris. L'huile d'amandes douces, les bouillons de poulet et les émulsions calmèrent les douleurs, et lui firent rendre des excréments durs et noirs; mais il resta dans un délire triste et une constipation opiniâtre, et s'il avait quelques selles naturelles, c'étaient encore de matières dures, et si on le purgeait, il rendait de la pure bile jaune et le reste de sa vie fut partagé entre deux états qui se succédaient alternativement; le premier était une fureur violente, accompagnée d'hurlements semblables à ceux d'une bête féroce; le second était une imbécillité accompagnée d'un regard farouche, de mots prononcés à demi-voix, d'une disposition prochaine à la fureur. Enfin, au bout de trois ans, une fièvre accompagnée de vomissements de sang, termina cette triste carrière (3). Il semble que

(1) De hemorrhoidib., p. 72.

(2) Observationes, obs. 22, p. 107.

(3) Traité des vapeurs, p. 192. Il cite au même endroit un troisième exemple d'un homme mort dans l'action de l'émétique.

(4) De melancoliâ, t. I, p. 122.

(1) C'était sans doute cette espèce de douleur si bien caractérisée dans le passage de M. Boerhaave que j'ai rapporté plus haut, et qui doit toujours être présent à tous les médecins.

(2) J'ai vu le même spectacle plusieurs fois sur un enfant de sept à huit ans; quand il se fâchait, ses cheveux se dressaient aussi fortement que les poils sur le cou d'un chien.

(3) Ibid., 322. On trouve aussi de violentes convulsions après un fort purgatif dans Andrée, cas 19, p. 152. Tous les recueils d'observations en contiennent. Wepfer a vu un tempérament absolument ruiné par le verre d'antimoine, *De cicut.*

ces deux seuls exemples devraient suffire pour déterminer toute la vigilance de la police sur la distribution des remèdes; la sûreté des maisons et des lits des malades est plus importante que celle des grands chemins, parce que les assassins domestiques n'ayant à craindre ni la résistance de celui qu'ils attaquent, ni les châtiments de la justice, volent et tuent avec la plus grande effronterie. Après avoir fini cet article, j'ai reçu une consultation pour une dame d'Orléans, qui, ayant gardé une fluxion sur les yeux, à la suite de la petite vérole, eut recours à un charlatan, *dont les remèdes guérirent les yeux aux dépends de la poitrine;* il survint une toux à laquelle se joignit bientôt après une oppression très-forte, pour lesquelles un autre charlatan à urine lui donna des remèdes chauds et incendiaires qui aggravèrent le mal; à celui-ci en succéda un troisième, qui lui fit prendre un purgatif dont l'effet fut de lui donner, pendant trois jours, des convulsions qui faisaient craindre à chaque instant qu'elle ne succombât.

§ 82. Les lavements irritants ne sont point indifférents pour les personnes qui ont le genre nerveux délicat. Une femme hystérique qui était fort constipée, ayant employé inutilement différents secours pour se relâcher, prit enfin un lavement dans lequel il y avait une dragme de feuilles de tabac; elle éprouva bientôt des douleurs de ventre affreuses; il survint des angoisses, des défaillances, et elle mourut au bout de quelques heures (1).

§ 83. Les émétiques et les purgatifs ne sont pas les seuls remèdes qui peuvent occasionner des accidents très-graves. Fabri de Hilden a vu un remède anti-goutteux qui, au bout d'une heure, fit perdre la vue, ensuite l'ouïe, la voix, l'intelligence, et tua au bout de trente-deux heures (2). M. Morgagni vit des effets terribles du mercure doux ordonné par un charlatan à un enfant, qui, au bout de peu d'instants perdit la vue et tomba dans des convulsions accompagnées d'accidents singuliers que je placerai dans un autre chapitre (1); et je rapporterai, en parlant de la paralysie, l'état affreux dans lequel un spécifique fameux mit une jeune fille inoculée à Paris. Un médecin éclairé m'a dit avoir vu deux femmes, l'une fort jeune, l'autre d'un âge mûr, à qui l'usage de l'éponge donna des convulsions (2); et il peut-se trouver des nerfs si sensibles, qu'une dose ordinaire de nitre leur donne des accidents convulsifs; M. Alexander en rapporte un exemple frappant (3); il est très-ordinaire de trouver des personnes à qui il donne des coliques; et j'ai dit ailleurs qu'un inconvénient dans l'usage continué des seuls neutres, c'est qu'ils occasionnent des anxiétés au creux de l'estomac. Un officier français à qui l'échauffement, l'épuisement, l'ardeur du soleil pendant une marche de plusieurs heures, avaient occasionné quelques accès de mouvements convulsifs qui lui laissaient sur la peau quelques taches livides, suite si fréquente et si naturelle du spasme; ayant consulté sur son état, ces taches persuadèrent qu'il avait le scorbut, et on lui fit prendae le vin de Mouret, anti-scorbutique âcre, dont l'usage le jeta dans des maux de nerfs les plus cruels qui exigèrent dix-huit mois du traitement le plus régulier et le plus exact. Viridet a vu les sels volatils mettre à l'agonie une femme à qui l'on en avait ordonné dans une colique hystérique (4); et plus d'une fois des potions spiritueuses ordonnées dans des cas convulsifs, produits par des causes qui exigeaient d'autres secours, ont accasionné des accidents très-graves, que l'on attribuait à l'insuffisance du remède, et auxquels on opposait des doses redoublées, qui ont aggravé et perpétué des maux qui, abandonnés à la nature, auraient été légers et passagers.

---

aquat., p. 258. Viridet cite un homme à qui un purgatif violent donna des convulsions et un serrement de gosier qui fit craindre sa mort pendant plusieurs heures. *Du bon chyle,* p. 454.

(1) Acta physic. Helvet., t. 5, p. 330.

(2) Oper. omnia, Præfat., p. 3.

(1) De sedibus et caus., ep. 10, § 16, t. II, p. 41.

(2) Le remède était sans doute mal préparé, ou les malades extrêmement délicates; il y en a qui ne soutiennent aucun remède fondant; mais cet effet et beaucoup d'autres dont on charge l'éponge, ne doivent point empêcher un usage sage, puisqu'elle est le remède le plus sûr, et même un remède assez sûr dans le traitement des goîtres; je l'emploie très-souvent sous différentes formes, suivant le différent état des malades.

(3) Experimentals essays, p. 160.

(4) P. 191.

§ 84. Les irritants, même externes, peuvent devenir causes de maux de nerfs, et il y a peu de médecins qui n'aient eu occasion de voir quelque accident nerveux occasionné par l'application imprudente des vésicatoires à des personnes à qui ils ne convenaient pas. J'ai vu un homme naturellement très robuste, à qui on avait appliqué un si grand nombre de vésicatoires dans une fièvre inflammatoire, que deux ans et demi après, quand il vint dans ce pays, il était encore tourmenté par la strangurie, par de fréquents évanouissements convulsifs, et par une telle mobilité dans les muscles du cou, que s'il le tournait un peu vite, ceux qui servaient à ce mouvemet entraient en spasme, et retenaient le cou tourné douloureusement pendant quelque temps. Il serait aisé, mais inutile, de grossir considérablement ce martyrologe : je ne reparlerai même point ici des poisons dont j'ai suffisamment décrit les effets plus haut; ils nuisent comme les remèdes violents, et les impressions qu'ils laissent sont presque indélébiles; il y a peu de médecins qui n'aient vu des maux de nerfs, suite de poisons, qui ont affaibli tout le genre nerveux, détruit les digestions et dépouillé l'estomac et les intestins de leur mucosité. — Je passe à une autre cause de maux de nerfs, ce sont les lésions occasionnées par les accidents externes, tels que les chutes, les coups, les mertrissures, les constrictions, les attitudes ; mais je crois devoir, avant que de quitter l'article des remèdes âcres, rappeler ce que j'ai dit ailleurs de l'application continuelle à des nerfs très-sensibles, d'un irritant, que la mode dépouille de tout ce qu'il a de rebutant, pour lui prêter des agréments factices qui le rendent l'idole de ceux mêmes à qui il fait le plus de mal ; car croire que le tabac soit une poudre innocente, c'est une erreur que des faits journaliers démentent; des hommes hypochondres, des femmes faibles, délicates, vaporeuses, celles même qui ne savent pas s'en passer, ne peuvent souvent pas le prendre à jeun, quelquefois pas même avant le dîner; il faut qu'elles aient acquis des forces pour résister aux effets de l'irritation, sans quoi elles en sont incommodées; il leur donne des vertiges, des spasmes, des maux de cœur, des évanouissements ; on croit même avoir vu celui d'Espagne occasionner des folies qui ne cédaient qu'à sa privation. M. Lorry connaît une femme sujette aux vapeurs quand elle en prend, et qui en est exempte quand elle n'en prend pas (1) ; et je connais une dame à qui on l'a conseillé à différentes reprises pour des maux de tête, et qui n'a jamais pu s'y accoutumer; il lui donne constamment des envies de vomir. L'irritation locale de la membrane pituitaire, l'engorgement, l'épaississement qui en sont la suite peuvent avoir des influences fâcheuses sur la voix et la rendre désagréable.

ARTICLE XI. — DES LÉSIONS EXTERNES.

§ 85. J'ai vu une femme qui avait au cou une petite verrue pendante, qui augmentait pendant ses grossesses. Pour prévenir cette augmentation, elle la liait avec une soie; et un jour, l'ayant trop serrée, elle prit des convulsions générales, qui lui firent perdre la parole et avaient tous les symptômes de l'épilepsie, excepté la perte totale de connaissance. Willis a vu la simple compression des glandes inguinales, par un bandage qui gênait et occasionnait de la douleur, produire, au bout de quinze jours, chez une jeune fille de douze ans, qui se portait à merveille, des vertiges, un sentiment d'engourdissement dans la tête, et de fortes convulsions, qui revenaient fréquemment (2). Si la pression des glandes extérieures peut avoir une action aussi marquée sur les nerfs, il n'est point étonnant que celle des viscères internes ait des effets encore plus graves. J'ai vu un paysan robuste qui ayant aidé à tourner pendant quelques heures un cabestan, et ayant souffert une forte pression du levier sur le ventre, sentit, dès ce moment, dans cette partie, un poids, accompagné d'un sentiment de malaise et d'inquiétude continuelles, avec une insomnie opiniâtre, et au bout de quinze jours de fortes convulsions, pour lesquelles il me consulta, je crus devoir le traiter d'abord comme quelqu'un qui a été fortement meurtri. Je commençai par la saignée, les délayants, le nitre ; ensuite je lui donnai la valériane : il se remit parfaitement bien, et jouit quinze mois de la plus parfaite santé. Au bout de ce temps, s'étant baigné les jambes dans l'eau très-froide, dans un moment où il avait très-chaud, il reprit presque sur-le-champ des convulsions, qui dégénérèrent en épi-

(1) T. 1, p. 123.
(2) De morbis convulsivis.

lepsie, pour laquelle on lui donna des remèdes violents, qui le tuèrent au bout de quelque temps. Et j'ai sous les yeux une lettre d'un professeur de philosophie dans un célèbre collége de France qui offre des faits intéressants : « Il y a quatre mois, dit-il, que, poussant quelque » chose avec violence, en m'appuyant » sur l'estomac, j'éprouvai une secousse » dans cette région, qui fut plus sensible » que douloureuse. Je crus d'abord avoir » un vaisseau cassé, mais la chose n'ayant » pas eu de suite pour le moment, je me » rassurai. Cependant, peu de temps » après, je tombai dans une apathie uni- » verselle, pour laquelle je fus saigné : » je perdis entièrement le sommeil. Je » vais toujours en dépérissant : de gros » et gras que j'étais, je suis devenu fort » maigre dans toutes les parties du corps. » J'ai des tiraillements au cou, un cer- » tain tortillement dans le gosier; depuis » peu de jours après l'accident, j'ai eu » continuellement les cuisses et les jam- » bes en sueur; je sens dans tout mon » corps un certain froid qui me fait dire » qu'un sang glacé circule dans mes vei- » nes. » On voit évidemment par cet exposé que la nutrition a été détruite, et l'action de tous les nerfs lésée par la contusion, qui a porté sur les principaux plexus de l'épigastre. Viridet vit un homme qui, ayant soutenu seul l'effort d'une poutre que l'on descendait dans une cave, et dont l'extrémité, qui appuyait contre son ventre, lésa considérablement toutes ces parties, ne pouvait se tenir ni debout ni assis, sans sentir une douleur au-dessus des reins, suivie de vapeurs, qui montaient à la tête et descendaient aux lombes : ce mouvement continuait jusqu'à ce que la pâleur et la sueur parussent. Le pouls devenait alors intermittent et d'une faiblesse excessive, et il serait mort en quelques moments, s'il ne se fût couché; mais dans cette situation il se remettait aisément. Il fut plus d'un an dans cet état (1). Un autre exemple bien singulier de l'irritation que peuvent occasionner dans les nerfs intérieurs les lésions externes, est celui d'une jeune fille à qui l'on dit, à la suite d'une maladie, qu'elle avait l'estomac ouvert. Une paysanne, qui était en réputation pour remettre ce dérangement imaginaire, mania très-rudement l'estomac et les fausses côtes, et dès ce moment, sitôt qu'elle était couchée sur le côté droit, elle parlait continuellement et avec tant de précipitation qu'on n'entendait point ce qu'elle disait. Son pouls devenait d'abord fréquent, ensuite faible, et après cela si intermittent, qu'elle serait morte si on l'avait laissée un demi-quart d'heure en cette situation : pour la faire revenir de cet état, il ne fallait que la faire remettre sur son dos ou sur le côté gauche (1). Un enfant de dix ans, fort et robuste, ayant reçu d'un autre enfant un coup du côté droit de l'épigastre, tomba à terre sans sentiment et sans mouvement; et depuis lors, il avait tous les jours des accidents très-forts de convulsions qui lui ôtaient entièrement la connaissance, et au bout d'un mois avaient considérablement affaibli sa mémoire et ses facultés. On voit évidemment, ajoute M. Andrée, par les symptômes qui ont été la suite de ce coup, qu'il avait affecté les nerfs. On trouve aussi dans les nouveaux mémoires des Curieux de la nature une observation qui prouve combien le genre nerveux peut être affecté par quelque lésion, occasionnée par une force extérieure; mais il me paraît superflu d'en rapporter ici les détails, qui sont fort longs. Ils offrent une succession de symptômes de convulsions, de pertes des sens, de rêveries, de palpitations, d'irrégularités dans le pouls, de défaillances, que M. Rau, médecin de Geflingen, attribue tous à l'irritation portée aux nerfs hépatique et splénique par une motte de terre très-dure, poussée fortement contre l'épigastre et l'hypochondre droit, irritation qui se communique à tous les rameaux de la paire vague et de l'intercostale (2). La lésion même des nerfs des extrémités peut intéresser tous les autres nerfs, et Wepfer a vu une espèce de paralysie singulière et très-légère, être la suite d'un coup de pied de cheval à la jambe; le coup fut d'abord très-sensible, mais ne laissa presque point de marque extérieure. Au bout de quelque temps, le malade y sentit de temps en temps un peu de chaleur; dans la suite, cette chaleur s'étendit, elle montait jusqu'à la tête; elle était surtout sensible à la nuque, d'où elle se répandait sur les bras jusqu'à l'extrémité des doigts, sur toute la poitrine, et une partie du bas-ventre : elle ne

(1) Ibid., p. 103.

(1) Ibid., p. 94.

(2) Nova acta curiosor. natur., t. III, obs. 38, p. 149.

durait pas plus d'un quart-d'heure, mais affaiblissait si fort le malade qu'il ne pouvait se soutenir, et avait la parole embarrassée ; le pied avait moins de fermeté et de force que l'autre (1). On verra dans le chapitre des convulsions que les nerfs blessés immédiatement peuvent occasionner les spasmes les plus violents : s'ils sont coupés tout-à-fait, le sentiment se perd dans la partie où ils se portaient, à moins qu'elle n'en reçoive de quelques autres troncs. Un simple coup un peu fort peut altérer le nerf pour toujours. Un de mes amis m'a assuré, il y a très-long-temps, qu'une de ses sœurs, à qui on avait fait en badinant donner un très-fort coup de coude sur une table sur laquelle elle était appuyée, n'avait jamais eu autant de force, de sensibilité et d'embonpoint dans cette main que dans l'autre.

§ 86. De simples ébranlements douloureux peuvent opérer les effets les plus fâcheux sur les nerfs. J'ai vu une femme qui, après avoir passé près d'un an dans des vapeurs très-fortes, en était parfaitement bien guérie depuis six mois, et que l'arrachement nécessaire d'une dent, qu'elle ne craignait point, qui ne fut pas même excessivement douloureux ni suivi d'une hémorrhagie considérable, rejeta pour quelques semaines dans les mêmes maux. D'abord, après l'opération, elle eut un violent tremblement, et tous les anciens symptômes revinrent successivement. On lit dans l'ouvrage de M. Bourdet que si l'on frappe le poussoir avec une masse de plomb, ce coup peut occasionner dans le cerveau un ébranlement très-dangereux (2).

§ 87. De simples attitudes, en gênant quelques rameaux de nerfs ou en les comprimant, sont capables de produire des accidents violents et qui intéressent toute la machine, tant est grande la liaison qu'il y a entre tout le système nerveux. Une observation bien intéressante en ce genre est celle de M. Guettard : ce célèbre naturaliste s'étant endormi sur un fauteuil, le coussin glissa ; et comme il avait les jambes appuyées horizontalement, l'os sacrum et les dernières vertèbres des lombes se trouvaient comprimés. Faisant un effort, à son réveil, pour se relever, il sentit une douleur vive ; il se tint tranquille quelques minutes ; la douleur continuant, il fit pour sonner un second effort, qui augmenta la douleur ; près un troisième effort pour tirer le cordon de la sonnette, il devint froid comme marbre, depuis la tête jusqu'aux pieds : il sentit ses bras s'affaiblir et perdit le mouvement depuis la ceinture en bas. Quand on arriva, il était penché sur le bras du fauteuil, les bras pendants, incapable de se mouvoir : on le porta sur son lit. Il sentit le froid augmenter d'une manière prodigieuse; sa respiration devint difficile et ne s'exécutait que par sanglots. La faiblesse des bras augmenta ; il sentait des picotements jusqu'au bout des doigts, comme si on l'eût piqué avec des épingles. Il se sentait quelques dispositions légères à vomir : on le réchauffa en le couvrant par tout le corps de serviettes chaudes, même sur le visage. Aussi longtemps que dura le froid, le pouls était petit, concentré, presque insensible, le visage verdâtre et défiguré, le cerveau légèrement embarrassé. Il craignait de mourir ou de rester paralytique ; mais les forces des bras revinrent, et la paralysie des jambes se dissipa à mesure qu'il se réchauffa : au bout d'une demi-heure, il ne lui resta qu'un peu de faiblesse et une douleur supportable au croupion. Il sortit le lendemain, mais la faiblesse dura tout le jour. La paralysie vint de la compression des nerfs lombaires, les nausées, la gêne dans la respiration, le ralentissement dans la circulation, par-là même le froid et la pâleur, venaient de la communication des nerfs lombaires avec ceux de la huitième paire (1).

Platérus a vu une trop longue compression du bras, par le poids du corps, y produire un affaiblissement dans le mouvement et une perte de sentiment, qui n'étaient pas dissipés au bout de deux ans (2); et M. Monro remarque que la compression des troncs des nerfs ulnaire et radial par les béquilles peut occasionner la faiblesse et l'atrophie des bras (3). M. Winslow a vu un mouvement convulsif singulier dans le larynx, qui était la suite d'un mouvement ou plutôt d'une attitude du cou trop réitérée, qui avait jeté les muscles dans un état spasmodique. Le fait et l'explication méritent d'ê-

---

(1) De morb., obs. 164, p. 796.
(2) Recherches et observations sur l'art du dentiste, t. II, p. 116.

(1) Hist. de l'Acad. roy. des sciences, 1759, p. 66, etc.
(2) Observat., p. 91.
(3) De nervis, p. 176.

tre lus dans l'original, parce que l'on y apprend à rapporter à des causes très-simples des faits qui paraissent d'abord très-embarrassants (1). — On doit aussi placer ici une très-belle observation de M. Boucher, médecin à Lille. « Il vit un » homme, âgé d'environ quarante ans, » naturellement sain et fort, dont la ma- » ladie était de trembler de tout le corps » avec convulsion. Ce mal était perma- » nent depuis trois mois, et ne faisait » qu'augmenter de jour en jour, de fa- » çon qu'il craignait de se trouver enfin » réduit à se désister de son travail, qui » est très-rude, et consiste à repasser à la » meule de grandes cisailles, qui servent » à tondre les draps. Tout le corps de ce- » lui qui agit est dans un état d'ébran- » lement violent et singulier, qui est une » espèce d'électrisation continuelle. Le » genre nerveux est donc alors dans une » commotion générale, qui, étant sou- » vent récidivée, doit nécessairement » le faire tomber dans une sorte d'ato- » nie (2). »

On pourrait dire que certaines situations (3), certains mouvements, donnent aussi des maux de nerfs : le mouvement d'un vaisseau, et même celui du plus petit bateau, celui d'une litière, d'une chaise à porteur, le rebours d'une voiture, donnent des vertiges, des maux de cœur, qui, comme MM. Simpson et Gorter (4) l'ont fort bien remarqué, ne peuvent point s'expliquer par les lois ordinaires de la mécanique, mais qui dépendent de la constitution particulière de l'estomac, à qui ce mouvement d'arrière en avant et d'avant en arrière donne cette espèce d'irritation qui forme les nausées, et d'où naissent les vertiges. On a voulu expliquer le mal de mer par la simple frayeur (5); mais, outre que la frayeur n'occasionne point ces accidents, elle produirait plutôt la diarrhée. Il est évident, 1° que c'est un effet mécanique parfaitement semblable à celui que donne le mouvement d'une litière, celui d'une chaise à porteur; 2° que les gens les moins craintifs y sont souvent très-exposés, et que quelquefois les plus timides ne l'éprouvent pas : j'ai connu un capitaine de vaisseau anglais, qui avait navigué pendant trente ans, qui n'avait jamais cessé d'être tourmenté par le mal de mer; 3° que le mal n'est point proportionné au danger; que quelquefois même il cesse dans le grand danger, quand le genre nerveux, fortement occupé, devient insensible aux irritants ordinaires (1). Le vertige dans tous ces cas suit les maux de cœur, et dépend du dérangement de l'estomac; celui que l'on se procure en tournant rapidement dépend d'une autre cause, c'est l'afflux d'une trop grande quantité de sang : il pourrait conduire à l'apoplexie, et dans ce cas les maux de cœur sont la suite du vertige; celui que l'on éprouve en regardant d'un lieu très-élevé, et que l'on ne peut pas attribuer à la seule crainte, qui ne donne pas des vertiges, ou celui que l'on éprouve en voyant tourner, tient aussi aux causes de cet article; mais j'en reparlerai en traitant du vertige dans un autre chapitre.

ARTICLE XII. — DE L'ÉLECTRICITÉ ET DE L'AIMANT.

§ 88. Ne doit-on pas placer parmi les causes possibles des maux de nerfs deux forces, dont nous reparlerons en traitant des remèdes, l'aimant et l'électricité? En appréciant les effets de cette dernière dans un autre ouvrage, j'ai déjà fait voir qu'elle donnait des convulsions; et M. Lorry cite un homme qui, ayant été violemment électrisé, conserva depuis lors une si grande sensibilité aux temps orageux que toutes les fois qu'il tonnait il éprouvait, sans aucune frayeur, des convulsions très-fortes; observation importante, et qui seule me paraît devoir rendre très-circonspect sur l'usage d'un remède très-actif (2), et que l'on dit vrai-

---

(1) Mémoires de l'Acad. roy., 1735, p. 418, éd. 12.

(2) Journal de médecine, t. XII, p. 20.

(3) Une cause de maladie mobile peut être mise en jeu par le changement de position. Willis, *Cerepr. anat.*, cap. V, a vu un jeune homme qui prenait des palpitations et s'évanouissait s'il levait la tête, ce qui dépendait d'une humeur âcre épanchée dans le cerveau, et l'on trouvera quelques observations semblables dans le chapitre de l'*Épilepsie*.

(4) Simpson, Dissert. medic., p. 130, 133. Gorter, Medic. Hypocr., aph. 144, § 3.

(5) Hey de morbo ex navigatione oriundo. Erlangg., 1748.

(1) Le mal de mer est pour quelques personnes un état affreux et l'on sait que Cicéron aima mieux retourner à Gaëte, présenter sa tête à Popilius, que de supporter plus long-temps l'état dans lequel la tourmente du vaisseau le mettait.

(2) T. I, p. 109.

semblablement regarder comme le plus puissant des stimulants. De toutes les observations que j'ai lues sur les effets de l'aimant (je n'en ai fait aucune moi-même), les plus prouvantes sont celles qui nous apprennent qu'un fort aimant engourdit une torpille jusqu'au point de la paralyser, effet qui est analogue à celui d'apaiser les maux de dents, et qui peut faire croire avec plus de facilité que puisque ce minéral peut occasionner des accidents paralytiques, il n'est pas impossible qu'il ait une vertu anti-spasmodique.

ARTICLE XIII. — DES MALADIES AIGUES.

§ 89. Je n'envisage point ici l'influence des nerfs dans les maladies aiguës : cette influence, qui est très-grande et qu'il est très-important de connaître, sera l'objet d'un des derniers chapitres de cet ouvrage; je m'occupe dans cet article de l'influence des maladies aiguës sur les nerfs, et cette influence est très-forte. J'ai remarqué plus haut que quelquefois une grande sensibilité dans le genre nerveux et des humeurs fort âcres pouvaient produire une petite fièvre habituelle, et que si l'on ne faisait pas attention à cette circonstance, tous les accidents empiraient. Il peut aussi arriver qu'une fièvre accidentelle, qui ne dépend point de maux de nerfs, et qui attaque au milieu de la plus parfaite santé, irrite les nerfs au point que le désordre qu'elle y produit rende les symptômes nerveux plus considérables que les symptômes fébriles, et qu'on s'y laisse tromper. La fièvre donne des vapeurs, de la sensibilité, de la tristesse, du malaise au creux de l'estomac, des douleurs après avoir avalé quelque chose; on croit que les vapeurs font le mal essentiel, on accuse la faiblesse des nerfs, et par des remèdes chauds on augmente tous les accidents. L'examen attentif du pouls, de l'œil, de la langue, de la peau, des urines, ne manquerait jamais de prévenir tout équivoque à cet égard; et quelquefois la saignée, d'autres fois une purgation, les nitreux, les acides, les aqueux quelconques, dissipent le mal, qui se guérit sans avoir été connu, parce que la fièvre, irritant les nerfs, se masquait sous les symptômes qui en caractérisent les dérangements, et qui cessent avec la fièvre. D'autres fois la fièvre non-seulement les irrite pendant qu'elle dure, mais les laisse même très-malades; quelquefois, dans des fièvres très-legères, mais un peu longues, l'inaction, le régime, l'ennui, jettent le malade dans des vapeurs qui, ajoutant à la maladie, peuvent aisément en troubler la marche. Un caractère pour reconnaître cet état, c'est que la sensibilité et les petits accidents nerveux augmentent dans les moments où la fièvre est la plus faible. Toutes les maladies aiguës, soit inflammatoires, soit putrides, simples ou malignes, peuvent produire cet effet par une suite des différentes lésions qu'elles laissent dans la machine, et il est très ordinaire de voir des hommes forts, après une fièvre violente la mieux terminée, avoir des maux de nerfs, parce que, comme je l'ai dit ailleurs, une maladie aiguë, quoique bien terminée, laisse les fibres lâches, le sang trop peu dense, l'estomac faible, la mucosité qui revêt toutes les cavités trop ténue, les vaisseaux trop peu remplis, et que toutes ces conditions donnent des maux de nerfs.

J'ai vu des hommes très-forts craindre dans leur convalescence l'odeur des roses et de toutes les fleurs que les femmes à vapeurs ne peuvent pas supporter, et avoir la même sensibilité pour tout, les mêmes angoisses; les enfants mêmes, dans la convalescence des maladies aiguës, craignent quelquefois excessivement le bruit (1). Mais de toutes les fièvres, celles qui laissent le plus sûrement les nerfs en désordre, ce sont : *a* celles qui ont été accompagnées de beaucoup d'assoupissement ou de délire; *b* les fièvres véritablement malignes, qui attaquent les principes de la force nerveuse : c'est après les fièvres de cette espèce que l'on voit les pertes de mémoire, l'affaiblissement des sens, l'imbécillité, la mobilité la plus marquée, les vapeurs, l'hypochondrie; et enfin *c* les fièvres éruptives, dont l'âcre qui en constitue le caractère produit souvent des accidents nerveux avant l'éruption, et laisse les nerfs dans un état de sensibilité très-considérable; mais dans tous ces cas, si la

---

(1) Viridet avait vu qu'à la fin des maladies aiguës, quand on veut dormir, il survient des assauts qui empêchent le sommeil, p. 134; et Perry (*Mechanical account of the hysteric passion*, p. 196) dit positivement : « Les maladies hystériques sont souvent la suite des fièvres aiguës, et j'ai vu, dans plusieurs cas, les symptômes d'hystérie augmenter à mesure que ceux de la fièvre diminuaient. »

maladie a été bien traitée, à mesure que les forces reviennent, les accidents nerveux disparaissent, et au bout d'un certain temps, les malades en sont aussi exempts qu'avant leur maladie. Ainsi les dérangements que les malades éprouvent ne sont que passagers, parce que, dans un corps bien organisé, quand la maladie n'a laissé que la faiblesse, à moins qu'elle ne soit extrême ou le malade très-âgé, les forces se réparent toujours et la machine revient à son premier état. Mais il n'en est pas de même quand la maladie a été mal terminée, que les crises ont été imparfaites, et qu'il est resté ou de l'âcreté dans toute la masse des humeurs ou un foyer d'irritation dans quelque partie particulière, soit par le dépôt de l'humeur âcre, soit par une dénudation de quelque partie importante, qui peut être la suite de la maladie ou des remèdes, ou enfin par un affaiblissement de quelque organe important plus grand que celui des autres parties, parce que quand la faiblesse n'est pas en même proportion pour tous les organes, souvent ceux qui sont les plus affaiblis le restent toujours.

§ 90. La compression que les nerfs éprouvent par l'enflure de quelque partie enflammée peut encore produire des accidents nerveux, et c'est sans doute de quelque circonstance de cette espèce que dépendait la paralysie du bras gauche que Galien observa après une forte inflammation de poitrine, mais qui fut très-passagère (1). C'est à la crise imparfaite de l'âcre fiévreux irritant qu'il faut rapporter principalement les affections nerveuses qui succèdent aux fièvres éruptives, telles surtout que la miliaire ou la fièvre écarlatine, qui sont celles dont l'âcre, plus subtil et plus versatile, si je puis me servir de ce mot, laisse le plus d'accidents nerveux. J'ai vu un ancien officier, l'homme naturellement le plus ferme, accablé de tous les accidents et de toutes les faiblesses des femmes hystériques, et des craintes les plus funestes des hypochondres, dont le mal avait commencé six ans auparavant par une fièvre miliaire, qui lui laissa une grande mobilité. Deux ans ensuite, un retour de la même maladie fit faire de très-grands progrès au mal; enfin, une troisième attaque, deux ans après la seconde, le mit dans le triste état dans lequel je le vis. J'ai aussi été consulté par une femme qui, après une fièvre écarlatine très-forte, accompagnée d'un violent mal de gorge, était tombée dans une telle mobilité que la plus petite émotion lui donnait sur-le-champ les palpitations les plus violentes, et des convulsions qui fermaient les doigts avec tant de force qu'il était impossible de les ouvrir; ils devenaient en même temps extrêmement enflés et livides.

(1) De locis affectis, liv. IV, chap. VII. Chart., t. VII, p. 464.

§ 91. La dénudation des intestins par la destruction de leur mucosité pendant le cours de la fièvre laisse dans les nerfs de ces parties une sensibilité qui, se communiquant aux nerfs de tout le corps, les jette dans l'état le plus misérable; et j'ai connu sur la fin de ses jours un homme qu'une dysenterie mal traitée vingt ans auparavant avait réduit à l'état d'hypochondrie le plus fâcheux, qui véritablement avait été aggravé par les remèdes toniques et échauffants. Il avait un symptôme singulier, c'était une pusillanimité si grande quelques heures après le repas qu'il avait des frayeurs continuelles et ne cessait de fondre en larmes pendant que cet état durait.

§ 92. L'humeur âcre de la coqueluche, qui est souvent une maladie chronique, est aussi une cause fréquente, quoique peu remarquée, des maux de nerfs. Ses effets pendant que la maladie dure sont entièrement convulsifs, aussi on doit la placer parmi les maladies nerveuses; mais après même qu'elle a cessé, si elle n'a pas été très-bien conduite, elle laisse des maux de nerfs qui durent des années, quelquefois toute la vie; et j'en réserve les exemples pour le chapitre où je traiterai de cette maladie. Je passe actuellement aux maladies chroniques, dernière cause physique des maux de nerfs.

ARTICLE XIV. — DES MALADIES CHRONIQUES.

§ 93. L'effet de toute maladie étant d'altérer quelque fonction, et l'altération d'une fonction influant nécessairement sur toutes les autres, il est inévitable, à moins que le genre nerveux n'ait une force considérable, que les maux de langueur ne l'altèrent aussi bien que les maladies aiguës, et cette altération peut dépendre d'un grand nombre de causes, dont les unes ont lieu dans quelques maladies, les autres dans d'autres.—Les maladies des organes digestifs sont celles dont l'influence sur le genre nerveux est la plus marquée : dès que

l'estomac est attaqué, comme il est extrêmement garni de nerfs, et de nerfs qui sont liés avec tout le corps, tous s'en ressentent plus ou moins; et ainsi la seule irritation locale de l'estomac peut produire de grands accidents nerveux. On en a vu des exemples en parlant des acides et des glaires, on en verra beaucoup d'autres dans la suite de cet ouvrage. Mais les mauvaises digestions sont une autre cause très-générale de maux de nerfs : dès que les aliments ne reçoivent pas les préparations nécessaires, le chile n'est plus ce qu'il doit être, la masse du sang est altérée; toutes les sécrétions s'en ressentent, et celle des esprits animaux, qui, étant la plus importante, est celle qui exige le plus de perfection dans toutes les opérations précédentes, est celle qui s'en ressent le plus. Voilà pourquoi il est bien rare que les digestions soient dérangées un certain temps sans que l'on remarque quelque affaiblissement dans le genre nerveux; et si à ces causes il se joint quelque vice local dans l'estomac, comme une ulcération, une obstruction, les symptômes qui en résultent sont affreux. Villis rapporte le cas d'une femme de cinquante ans qui, quand ses règles lui manquèrent, se plaignit d'abord d'une douleur très-vive dans le sein gauche, qui passa. Elle eut des douleurs dans l'estomac : il s'y forma une tumeur dure, qui occasionna d'abord des douleurs, des gonflements, des nausées, des vomissements, et ensuite des spasmes, de l'insomnie, un trouble d'âme continuel et de fréquentes défaillances, accidents qui tous dépendaient de cette tumeur (1).

§ 94. Les obstructions des autres viscères peuvent aussi contribuer à donner des maux de nerfs, mais c'est d'une façon lente, en tant qu'elles troublent les fonctions, surtout la digestion, et qu'elles altèrent à un certain point la masse du sang, et voilà pourquoi celles du foie en occasionnent plus souvent que les autres; mais elles n'occasionnent des accidents graves que quand elles compriment quelque tronc nerveux essentiel, ou quand, dégénérées de squirrhe en cancer, elles irritent par leur humeur âcre, et alors ce n'est plus comme obstruction qu'elles nuisent : ainsi, il ne faut point penser, toutes les fois que l'on trouve des obstructions et des maux de nerfs, qu'ils dépendent des obstructions. On en voit tous les jours d'énormes chez des personnes qui ont les nerfs très-bons; et chez plusieurs malades qui avaient des obstructions prodigieuses et des nerfs très-délicats, souvent même des maladies de nerfs très-graves, j'ai vu souvent de la façon la plus évidente que les obstructions ne contribuaient point aux maux de nerfs; il est même bien plus ordinaire que les maux de nerfs produisent des obstructions, qu'il ne l'est que les obstructions produisent les maux de nerfs, comme je l'ai déjà dit en parlant des sécrétions. Cependant, il peut se trouver des cas dans lesquels l'obstruction est la seule cause de convulsion, et M. Whytt a vu une petite fille qui, dès sa naissance, avait été tourmentée de vents, de coliques et de convulsions, qui mourut à cinq mois, et dans le cadavre de laquelle on ne trouva d'autre vice qu'un squirrhe, qui occupait une partie du colon d'environ cinq doigts de longueur (1).

§ 95. Les maladies chroniques qui ne dépendent que de l'atonie, comme l'anasarque et quelques autres espèces d'hydropisie, n'irritent les nerfs que quand elles ont fait assez de progrès pour que la corruption des humeurs épanchées, agissant par son âcreté, produise différents spasmes, quelquefois même des convulsions fortes; mais alors ce sont des symptômes de cette maladie, symptômes dont je parlerai dans un autre chapitre, qui ne surviennent presque que quand la maladie est désespérée, et ainsi on peut à peine placer les maladies de cette espèce parmi les causes prédisposantes de maux de nerfs; je puis en dire presque autant des maladies qui sont produites par une suppuration interne. J'ai dit que les acides irritaient plus la sensibilité des nerfs que l'irritabilité des muscles, le pus au contraire paraît réveiller l'irritabilité musculaire plutôt que l'action des nerfs, et l'on voit périr

(1) Les convulsions, dans les cas de cette espèce, sont la suite et des douleurs que souffre l'estomac, et de la compression qu'il occasionne sur les nerfs voisins. Willis ajoute que tous les évacuants, les anti-scorbutiques, les anti-hystériques, lui faisaient du mal; que la saignée à l'aide des sangsues, et le lait d'ânesse lui firent du bien, et qu'ensuite les acidules la soulagèrent beaucoup. *De morb. convuls.*, ch. VI, p. 58.

(1) P. 210, § 93.

d'étisie plusieurs malades, sans avoir aucune atteinte de maux de nerfs ; s'il en survient, ce n'est presque jamais que quelques jours, tout au plus quelques semaines avant la mort, à moins que la suppuration ne porte sur quelque partie très-sensible, comme l'estomac, les intestins, la vessie ; mais encore, dans ce cas, comme dans celui des maladies précédentes, les maux de nerfs sont un symptôme de la maladie, ou plutôt de ce dépérissement auquel la maladie a conduit ; et dans un état de dépérissement considérable, de quelque cause qu'il puisse venir, le manque d'une sécrétion suffisante des esprits animaux, leur âcreté, celle de toutes les humeurs, le manque de mucosité doivent souvent produire des maux de nerfs. J'ai vu une fille qui, les deux derniers mois d'une étisie, avait alternativement des moments d'angoisse nerveuse cruelle, des rêveries, des pleurs, des sursauts, et des douleurs vagues et très-passagères dans tous les membres, et une autre âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui, dans une étisie lente, éprouva à différentes reprises des convulsions violentes, des spasmes soutenus, des paralysies passagères, pendant plus d'un an ; j'ai vu un homme âgé de vingt-six ans, et très-vigoureux avant sa maladie, qui, étant tombé dans l'étisie à la suite d'une maladie aiguë mal terminée, éprouva un changement singulier dans sa physionomie qui dépendait de ce que les muscles des yeux étaient habituellement dans un état de spasme, qui dérangeant leur position, faisait que l'œil droit voyait les objets un pouce plus haut que l'œil gauche. — Ces accidents dépendent ordinairement de la résorption du pus et de son dépôt sur quelque rameau nerveux ; ils ont lieu, ou quand l'expectoration ne se fait pas bien, ou sur la fin de la maladie, quand les sueurs sont fort diminuées ou supprimées, ou quand les nerfs sont naturellement délicats ; mais, malgré ces observations, on ne peut pas placer les maladies à suppuration parmi les causes des maux de nerfs.

§ 96. Le virus vénérien ne les produit presque que quand le dernier degré de dépérissement, ou quand il a occasionné des exostoses et des caries ; on voit cependant quelquefois des convulsions produites par ce mal dans un degré moins avancé, et l'on en trouve un exemple marqué dans les observations de Fabri de Hilden ; mais ces petits nombres de cas ne font pas une exception à la règle. Les virus cutanés chroniques et le scorbut rentrent dans la classe des âcres ; ainsi, l'on peut dire en général que les maladies chroniques, si l'on en excepte celles des organes digestifs, les obstructions et quelques ulcérations internes dans les parties sensibles, sont peu causes prédisposantes de maux de nerfs ; mais elles peuvent cependant être causes occasionnelles chez les sujets qui ont les nerfs forts délicats, ou même quand elles sont parvenues à un certain point, les occasionner comme un de leurs symptômes ; symptôme qui alors est presque toujours fâcheux.

§ 97. La goutte, dans le système ordinaire, agit comme un âcre irritant, et il est vrai que l'on remarque chez plusieurs goutteux, surtout quelque temps avant l'accès, plusieurs symptômes d'un irritant qui agit sur presque tous les nerfs, mais singulièrement sur ceux de l'estomac et du bas-ventre ; j'ai déjà dit que quelquefois l'apparition de la goutte dissipait les vapeurs ; on peut voir tous les jours qu'elle dissipe l'hypocondrie ; dans le système de M. Cullen, elle est une affection des nerfs mêmes, ainsi quelque système que l'on adopte, on comprend qu'elle doit avoir une grande influence sur cette partie. On m'amena, il y a quelques années, de la campagne, un jeune homme de dix-neuf ans, qui, après avoir eu pendant trois ans des douleurs de sciatiques très-fortes, prit, par le conseil d'un chirurgien, des bains froids; après le cinquième, la douleur se dissipa, mais il fut attaqué de mouvements singuliers dans le bras, la jambe et la cuisse du côté opposé, et dans la langue. Des bains domestiques chauds, des vésicatoires, le lait et des poudres légèrement diaphorétiques le soulagèrent d'abord considérablement; mais je le perdis de vue, et j'ai ignoré s'il s'était parfaitement guéri. Quelle que puisse être, sur le genre nerveux, l'influence de toutes les causes physiques dont je viens d'examiner les effets, je ne crains point de dire que celle des causes morales, qui seront l'objet du chapitre suivant, est bien plus considérable, et je vais m'en occuper.

CHAPITRE II.

DES CAUSES MORALES DES MAUX DE NERFS.

§ 98. Placés entre l'âme et le corps, moyen de communication entre les deux, les nerfs ont à souffrir dès qu'ils reçoivent

de l'un ou de l'autre des impressions trop fortes; mais comme ils sont plus immédiatement exposés à l'action de l'âme, et que cette action est souvent plus forte que celle d'aucune cause étrangère, il n'est pas surprenant, s'ils ont plus à en souffrir que du corps. Si le corps par ses maladies, dit M. de Fontenelle, a le droit d'affliger l'âme, l'âme à son tour exerce bien le même droit sur le corps. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs de l'action des deux substances l'une sur l'autre; je me contenterai de rappeler que j'ai établi une action immédiate, mais dont le mode nous est inconnu, de l'âme sur le *sensorium commune*, et que cette action varie suivant la façon dont l'âme est affectée; c'est de la variété de cette action sur les mêmes fibres nerveuses, du plus ou moins de degré de force et de durée de chacune de ces actions des différentes fibres sur lesquelles elle agit, de la différence des organes auxquels ces nerfs aboutissent, que dépendent tous les effets des passions; ainsi, si l'âme augmente cette action, et c'est l'effet de la joie, de l'amour, de la colère, de la frayeur; ou si elle la diminue, et c'est l'effet de la tristesse et de la crainte (1); si elle opère l'un ou l'autre de ces changements fortement ou faiblement, si elle opère sur les fibres qui vont à certains muscles et non pas sur d'autres, si elle agit sur les muscles ou sur les glandes, si elle agit sur toute le longueur des vaisseaux sécrétoires et y augmente le mouvement, ou si elle serre leurs extrémités, si elle ferme les vaisseaux excrétoires, si elle serre le corps des viscères creux, ou si elle en ferme les sphincters, si son action est passagère ou soutenue, enfin, si tous ses effets cessent avec elle, ou si elle a laissé des dérangements permanents, on comprend que les résultats seront absolument différents. Une très-forte action de l'âme peut produire l'effet du stimulus le plus actif, ou général ou particulier; la cessation de son action sur quelque organe, ou la diminution considérable de cette action, produira sur les nerfs l'effet d'une ligature plus ou moins forte; en un mot, presque tous les mouvements paraissant s'opérer dans la machine animale par la fibre musculaire, dont l'action est régie par celle des nerfs qui l'augmente, la diminue, ou l'altère, suivant la façon dont ils agissent sur les fibres musculaires, et l'action des nerfs variant au gré des idées ou des passions dont l'âme est occupée, il est aisé de comprendre que la variété de ces mouvements peut opérer de grands changegements dans l'économie physique de l'homme. Ainsi, comme on l'a très-bien dit, les affections de l'âme qui ne changent que les serrements des nerfs, occasionnent des changements surprenants dans les sécrétions, et peuvent faire sortir le sang et la bile par les pores de la peau (1); et cette variété de passions n'existant point dans l'animal, on voit par là pourquoi les dérangements de cette espèce sont moins fréquents chez lui (2). Mais pour comprendre exactement toutes les variétés des effets des passions, il faut encore faire attention : 1° Que parmi les dérangements physiques du sensorium, il peut y en avoir qui le rendent trop susceptible de mouvement, et alors ceux que l'action de l'âme lui imprime peuvent en déterminer d'autres qui en sont indépendants, qu'elle ne peut plus réprimer et qui ont également leurs effets : une forte impression mécanique sur les nerfs peut aussi déterminer le sensorium à une action involontaire. 2° Les effets d'une cause de passion varieront suivant que l'âme en sera plus ou moins affectée; aussi, Galien avait déjà très-bien remarqué que les effets des passions ne sont pas aussi marqués chez les hommes qui ont l'âme forte (3), et suivant que le sensorium et les nerfs seront plus ou moins mobiles, et que les fibres musculaires sur lesquelles se portera l'action des nerfs seront plus ou moins irritables. D'après ces principes dont la simplicité me paraît devoir les mettre à la portée de tout physicien, j'es-

(1) De cette augmentation ou de cette diminution du mouvement du cœur, on pourrait diviser les passions, relativement à leurs effets généraux, en actives et en passives; dans les premières, le mouvement est augmenté; dans les secondes, il est diminué.

(1) Prim. lin. phys., § 227.

(2) M. Haller a présenté les caractères et les effets des passions avec la plus grande exactitude et la plus grande précision. *Elem. phys.*, l. XVII, Sest. 2, § 5, 6 et 7, et a indiqué, mais sans les détailler, une multitude d'observations; on en trouve aussi plusieurs dans sa dissertation *De imperio nervorum in arter.*

(3) De locis affectis, lib. V, ch. I. Chart., t. VII, p. 480.

père qu'il suffira de rapporter les effets des différentes passions, et qu'il sera aisé à chacun de les expliquer, sans que je sois obligé d'entrer dans ces détails qui deviendraient longs et seraient extrêmement fastidieux pour tous ceux à qui ils ne seraient pas nécessaires; mais avant que de rapporter les différentes observations qui prouvent toute l'efficacité des passions sur le corps, j'examinerai les effets d'une forte tension de l'âme, soit qu'elle soit vivement occupée de plusieurs objets, soit qu'elle se concentre fortement sur un seul; et ceux de l'imagination exaltée qu'il faut bien séparer des premiers, puisqu'ils sont très-différents. Il est d'autant plus important de bien apprécier les effets d'une forte tension, qu'ils se retrouvent dans presque toutes les passions, dont l'objet fixe toujours trop fortement l'âme qui en est occupée.

ARTICLE 1er. — DES EFFETS DE LA FORTE TENSION DE L'AME, ET DE CEUX DE L'IMAGINATION.

§ 99. Je me suis occupé des effets d'une attention long-temps soutenue, ou d'une forte méditation, dans l'ouvrage que j'ai donné sur la santé des gens de lettres; j'ai prouvé que c'était une des causes qui détruisait le plus le genre nerveux, et je ne puis ici que rappeler ce que j'ai dit alors (1). — On ne peut point se refuser à cette vérité, que pendant que l'âme est concentrée sur un seul objet, et qu'elle le médite profondément, l'action des nerfs est comme suspendue dans tout le corps, toutes les fonctions s'opèrent lentement, la sécrétion du fluide nerveux paraît souffrir, il s'en sépare moins, il est moins bien travaillé; sa distribution souffre encore davantage; il peut donc éprouver les changements maladifs qu'éprouvent les liqueurs croupissantes; on tombe, par l'affaiblissement des nerfs, dans les mêmes maux que produit l'inaction ou l'épuisement, et l'on a vu que ces deux causes conduisaient à tous les maux de nerfs. — Le cerveau lui-même souffre, et les dérangements qu'il éprouve dépendent de trois lois de l'économie animale; la première, c'est *que quand l'âme long-temps occupée, a imprimé une trop forte action au cerveau, elle n'est plus maîtresse de la réprimer*. La seconde, c'est *que les humeurs se portent à la partie qui est en action*. La troisième, c'est *que la fibre animale se durcit par l'exercice*. — Ces trois lois et le croupissement du fluide nerveux que j'ai établi, comme le premier effet d'une forte méditation, expliquent tous les effets fâcheux, et ils sont en grand nombre, qui résultent de la tension d'esprit; il n'y a presque point de maladies chroniques, et surtout de maladies de nerfs qu'elles ne puissent produire; la folie même en est une suite fréquente; mais je renvoie les observations sur cette maladie au chapitre qui en traitera spécialement. Les autres effets, les plus ordinaires, sont d'affaiblir, d'épuiser, de jeter dans l'insomnie, dans la maigreur, quelquefois dans la fièvre lente, presque toujours dans le dérangement des digestions, dans l'hypocondrie, dans la mobilité, et de ces premiers pas, par un passage aisé, dans les maladies les plus fâcheuses. Pechlin a vu qu'une forte méditation donnait des sueurs abondantes à quelques hommes, la diarrhée à d'autres, et ôtait l'usage des jambes à des troisièmes. Il parle aussi d'un homme qui s'évanouissait s'il méditait trop long-temps; d'une femme à qui quelques heures d'une lecture attentive donnaient des convulsions, et d'une autre personne qui éprouvait aussi des convulsions en pensant à une chose désagréable (1). Viridet dit avoir vu une dame à qui toute application donnait une colique violente (2); et l'observation de feu M. Bordeu, qui connaissait un homme dont le bras enflait considérablement, dès qu'il pensait ou qu'il éprouvait une sensation vive (3), est une de celles qui me paraissent prouver le plus sensiblement l'effet de l'action de l'âme sur le corps. Galien a déjà conservé l'histoire d'un grammairien qui avait un accès d'épilepsie toutes les fois qu'il méditait profondément ou qu'il enseignait avec chaleur. M. Hoffman fut consulté par un jeune homme qui était dans le même cas, et j'ai vu souvent, aussi bien que Van Swieten, des enfants de la plus grande espérance, devenir épileptiques, quand des maîtres durs et imprudents les forçaient d'étudier sans relâche. L'accident singulier arrivé à M. le chevalier d'Epernay, qui, après quatre mois de travaux assidus, perdit, sans aucun symptôme de maladie,

(1) Voyez surtout p. 43, jusques à 60.

(1) *Observ. physic. medic. lib. tres.* 4. Hamb., 1691, l. III, obs. 6.

(2) *Traité du bon chyle.* t. II, p. 646.

(3) *Prix de l'Acad. de chir.*, t. VI, p. 199.

la barbe, les cils et les sourcils, enfin les cheveux et tous les poils du corps, prouve démonstrativement l'influence de la méditation sur les nerfs, et celle des nerfs sur la nutrition (1). Quelquefois cependant l'attention peut être le remède momentané de la mobilité ; j'ai vu une femme dont la mobilité était extrême, et qui n'en avait presque aucune si elle lisait quelque chose avec attention ; elle n'apercevait plus alors des bruits qui, dans d'autres moments, lui auraient donné des convulsions; mais après avoir fini la lecture, la mobilité n'en était que plus forte.

§ 100. Si les effets de la tension de l'âme concentrée par la méditation peuvent être funestes et sont toujours fâcheux, l'action de l'âme augmentée par une succession rapide d'idées produit des effets très-différents, et qui peuvent devenir très-favorables au corps. M. Mead en rapporte deux exemples frappants. Le premier est celui d'une fille de vingt ans, qu'une succession de différentes maladies de langueur avait jetée dans une hydropisie ascite, accompagnée du marasme le plus décidé; tous les remèdes étaient inutiles, et elle était déclarée absolument incurable, quand tout-à-coup elle devint folle; alors son corps reprit des forces, son ventre diminua, elle put soutenir les remèdes, ils opérèrent favorablement, et au bout de quelques mois elle recouvra sa santé et sa raison. Le second est celui d'une autre fille âgée de vingt-huit ans, qui, après avoir eu des crachements de sang, était tombée dans une fièvre lente accompagnée de maigreur, de crachats purulents, de sueurs nocturnes et d'autres accidents qui annonçaient une mort prochaine; elle commença à avoir des craintes sur son salut, ces craintes dégénérèrent bientôt en folie religieuse, et son imagination égarée lui présentait continuellement des supplices affreux et éternels; mais à mesure que la folie augmentait, la chaleur fébrile diminuait, les crachats étaient moins abondants, les sueurs s'arrêtaient, et elle était si sensiblement mieux qu'on la crut au moment d'une guérison parfaite ; mais la folie ayant diminué et s'étant réduite à une simple mélancolie, dont les effets ne sont jamais favorables, la première maladie reprit des forces et la tua (2).

(1) *Gazette de France*, 23 févr. 1763, t. II, part. I.

(2) Mead, *Monita medica*, ch. III, p. 45.

M. Baker rapporte un autre fait qui ne prouve pas moins l'influence de l'âme sur le corps; un homme du plus beau génie, et célèbre par ses talents pour l'éloquence et la poésie, affecté de ne point jouir d'une faveur telle qu'il croyait la mériter, irrité contre ses ennemis, contre ses amis et contre lui-même, tomba d'abord dans le marasme le plus complet, et ensuite dans une folie entière; dès qu'il fut fou, la nutrition recommença à se faire, il reprit sa santé et redevint gras (1). C'est ici qu'il faut placer l'histoire du rhéteur Gallus Vibius, qui tendant toutes les forces de son âme pour comprendre les causes de la folie, devint fou lui-même. N'est-ce pas à un acte trop fort de l'âme, sans aucun mélange de frayeur, que l'on doit rapporter l'exemple récent de cette jeune fille, qui, familiarisée par son père avec l'idée du suicide, et trouvant sous sa main un pistolet qu'elle crut chargé, mais qui ne l'était point, l'appuie avec transport sur son front, tire en criant *je suis morte*, *heureusement je suis morte !* cette image de la mort trop profondément imprimée pour s'effacer, la jeta dans le délire, et elle mourut frénétique le lendemain (2). — Le fils du Crésus voyant, à la prise de Sardis, un soldat persan qui allait assassiner son père, acquiert la faculté de parler qu'il n'avait jamais eue, et crie, *soldat, épargne Crésus* (3), et le paralytique à qui la frayeur du feu rend l'usage de ses jambes, sont de ces exemples qui prouvent qu'une très-forte action sur le sensorium peut rétablir le cours intercepté des esprits animaux et lever les obstacles qui le gênaient; tout comme les exemples précédents prouvent que la simple augmentation de l'action des vaisseaux, animée par la folie, qui a agi comme un tonique, a suffi pour guérir l'hydropisie, l'étisie, le marasme.

§ 101. Ces cas, où l'attente d'un grand événement entretient les restes d'une vie mourante, s'expliquent encore par les mêmes principes. L'âme ranime l'ac-

(1) G. Baker, *De affectib. animi*. 4. Cantabrig., 1755, p. 20. On verra dans le chapitre de la folie l'histoire d'une folie religieuse, décrite par M. Dufieu, dont les accès avaient la plus grande influence sur la santé. Dufieu, *Dictionn. rais.*, t. I, p. 48.

(2) *Année littér.*, 1777, t. IV, p. 45.

(3) Hérodote, l. I, t. I, p. 78.

tion du sensorium, la vie se soutient par l'artifice de ces forces réunies jusqu'à l'événement; mais alors cet agent extraordinaire manque et la mort est très-prompte. Pechlin (1) vit, dans l'invasion des Français en Hollande, en 1672, une femme très-âgée et très-malade, qui, maltraitée, chassée de chez elle et totalement dépouillée par les soldats, fut menée toute nue par ses fils, sur un traîneau, à quelques lieues de là ; la diarrhée, le délire, la gangrène, l'extrême faiblesse, un pouls à peine sensible, et que l'on n'apercevait que par ses irrégularités, annonçaient une mort très-prochaine; elle ne parle que de temps en temps, mais c'est avec chaleur, pour demander des nouvelles de sa fille; elle fait connaître par des mots entrecoupés, par des gestes, qu'elle ne peut pas mourir sans l'avoir vue; on voit que son existence ne tient plus qu'à sa tendre inquiétude sur le sort de cette fille chérie qui ne paraît que le huitième jour; et il y avait alors près de trois jours que la mère était froide, sans pouls, et ne donnait plus de marque de sentiment; sa fille parle, elle l'entend, revient à elle, l'embrasse avec joie, et meurt en l'embrassant (2). On voit avec un peu d'attention qu'il n'est point nécessaire de recourir à de nouveaux principes différents de l'âme pour expliquer tous ces phénomènes; mais on comprend aussi que des hommes éclairés ont pu croïre ces principes nécessaires et les imaginer, sans devoir être déclarés aussi ridicules que le décident quelques métaphysiciens trop intolérants ; ces principes sont l'*Ame sensitive* d'Aristote, de Platon, d'Empedocles ; l'*Archœus* de Van Helmont; les *Natures plastiques* de Cudworth; et le *Président du système nerveux* de Wepfer, qui est, selon lui, l'auteur des convulsions (3).

On a des exemples qui prouvent que l'âme aperçoit ce qui se passe dans le corps, lors même qu'elle ne peut plus donner aucun signe de cet aperçu; peut-être même qu'elle ne s'exerce quelquefois que par un seul sens, pendant que les autres sont réellement dans un état de mort. Un homme âgé de soixante-six ans était regardé comme mort depuis quelques heures; on avait marqué le moment de l'ouverture du cadavre et celui de l'enterrement; deux prêtres étaient gardes dans la chambre, et ayant pris une dispute pour savoir lequel des deux réciterait les prières d'usage, ils firent tant de bruit qu'un parent entra pour les appaiser, et ayant par curiosité découvert le visage du mort, pour voir s'il avait beaucoup changé, il crut y remarquer quelque mouvement; ce qui le détermina à approcher la chandelle du nez et de la bouche, et à lui toucher attentivement les tempes; mais il ne put découvrir aucune apparence de respiration et de pouls, et il se retirait plus convaincu que jamais que sa mort était bien réelle; en se retirant, il crut encore apercevoir le même mouvement; il lui frotta le nez, les tempes, les lèvres avec du vin, il lui en mit dans la bouche sans qu'il donnât aucun signe de vie, et il allait l'abandonner de nouveau quand il s'aperçut qu'il commençait à savourer le vin; il lui en remit dans la bouche; quand il en eut avalé quelques cuillerées, il ouvrit les yeux, et, enfin, étant revenu de sa faiblesse, il raconta tout ce qui s'était passé entre ses gardes sans en omettre la moindre circonstance (1). Une

---

(1) L. III obs. 3.

(2) C'est cette espèce d'attente de l'âme que Racine a si bien exprimée en peignant Étéocle mourant, mais qui ne peut pas expirer qu'il n'ait tué son frère :

. . . . et son âme irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée,

(2) *De cicut. aquat.* Préface. *Molitur præses*, *imperat præses*, sont des expressions fréquentes chez lui, p. 156, etc. Apulée, dans son histoire de Psyché, avait mis à ses ordres un être qu'elle ne voit pas, qu'elle ne connaît pas, qui exécute ce qu'elle veut avec tant de promptitude et d'exactitude, qu'elle croit l'exécuter elle-même sans savoir comment. On voit que ce domestique de Psyché est le même que les natures plastiques, auxquelles Cudworth donnait deux caractères; le premier, d'être immatérielles, le second, d'agir sur la matière avec un ordre constant et réglé. L'âme sensitive de Lamy n'était qu'une matière ténue, « l'âme et les esprits sont la même chose; » je me suis plus souvent servi du mot » d'esprit pour signifier la portion de » l'âme contenue dans les nerfs, et du mot » âme pour signifier les esprits contenus » dans le cerveau, » p. 205. Tous ces systèmes ne lèvent aucune des difficultés pour lesquelles on les a imaginées, et ils augmentent l'obscurité. Il faut savoir ne pas vouloir expliquer ce qui doit nous être inintelligible.

(1) *Réflexions sur la nature des remèdes,*

femme crue morte, après une fièvre continue, entendait tout ce qui se disait et se faisait pour sa sépulture ; quelque effort qu'elle fît pour faire connaître qu'elle vivait encore elle n'en pouvait pas venir à bout ; enfin entendant les lamentations et les gémissements d'une tante qu'elle avait toujours regardée comme une mère, qui se désespérait, et qui se jeta sur son corps pour l'embrasser, elle fit un dernier effort et poussa un cri qu'elle ne put faire suivre d'aucun autre signe de vie, mais qui fut cause qu'on lui appliqua des ventouses et d'autres remèdes qui la ranimèrent et la rappelèrent à la vie (1). Ces deux observations m'ont paru, aussi bien que la précédente, de la plus grande importance et digne de toute l'attention des physiologistes et des psychologistes les plus éclairés ; ce sont des faits contre lesquels viennent se briser la foule des sophismes étalés avec tant d'appareil dans tant d'ouvrages écrits en faveur du matérialisme et qui ne prouvent que contre leurs auteurs.

§ 102. Les effets de l'imagination fortement affectée peuvent aller au point de faire éprouver involontairement les mêmes mouvements que la personne qu'on a sous les yeux. Il entra dans l'hôpital de Villamané, dans la nouvelle France, en 1698, une fille attaquée d'un hoquet convulsif très-fort ; il y avait dans la salle où on la mit quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes ; trois jours après son entrée elles commencèrent toutes à prendre le même hoquet et des convulsions très-fortes qui se reproduisaient fréquemment et désolaient les religieuses ; on ne put les guérir qu'en les séparant et en les menaçant de la plus forte discipline si l'accès revenait ; l'impression de la crainte du châtiment dissipa l'impression imitative, les accès ne revinrent pas (1) ; et, ce qu'il est important de remarquer, parce que cela donne une nouvelle force aux observations citées plus haut d'après MM. Mead et Baker, elles se trouvèrent guéries des maladies pour lesquelles elles étaient entrées à l'hôpital. M. Nicole connaissait une maison religieuse où il était arrivé un fait semblable mais plus frappant. « C'était une communauté très-
» nombreuse de filles, lesquelles se trou-
» vaient saisies, tous les jours à la
» même heure, d'un accès de vapeurs le
» plus singulier et pour sa nature et
» pour son universalité, car tout le cou-
» vent y tombait tout à la fois ; on en-
» tendait un miaulement général par
» toute la maison qui durait jusqu'à plu-
» sieurs heures au grand scandale de la
» religion et du voisinage qui entendait
» miauler toutes ces filles. On ne trouva
» pas de meilleur moyen, plus prompt,
» ni plus efficace pour arrêter ces ima-
» ginations blessées, qu'en les frappant
» d'une autre imagination qui les retînt
» toutes et toutes à la fois. Ce fut
» de leur faire signifier, par ordre des
» magistrats, qu'il y aurait à la porte
» du couvent une compagnie de sol-
» dats, qui, au premier miaulement,
» entreraient dans le couvent, et que sur-
» le-champ ces soldats fouetteraient cha-
» que fille qui aurait miaulé ; il n'en
» fallut pas davantage pour faire cesser
» cette ridicule scène ; car l'imagination
» de ces religieuses, frappée par la honte
» qu'elles auraient d'être fouettées par
» des soldats, les réduisit à un si parfait
» silence que les soldats n'eurent pas à
» exécuter une seule fois leur commis-
» sion (2). »

L'histoire de la maison de charité de Harlem est parfaitement semblable à celle que je viens de rapporter. Une jeune fille entretenue dans cette maison tomba, après une frayeur, dans des accès de convulsions qui revenaient périodiquement ; une autre jeune fille qui l'assistait dans un de ces accès fut attaquée du même mal ; le lendemain une seconde, le surlendemain une troisième, et successivement presque tous les jeunes gens de la maison tant filles que garçons ; tous les secours furent inutiles ; enfin on eut

---

par M. Saint-André, Rouen, in-12, 1700. C'est sans doute le même auteur qui, vingt-cinq ans après, publia des *Lettres au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers*, Paris, in-12, 1725, dans lesquelles il prouve très-bien que tous les phénomènes attribués à ces trois causes, sont ou une suite naturelle de causes physiques très-simples, ou le résultat de la friponnerie ; on y trouve des observations intéressantes pour la médecine, dont je ferai usage plus bas.

(1) Ibid.

(1) *Naturalisme des convulsions*, in-12. Soleure, 1733, t. II, p. 116.

(2) Même ouvrage, *Réponse à la lettre à un confesseur*, p. 30.

recours à Boerhaave, qui, instruit du peu de succès des remèdes précédents, et ayant été témoin qu'un premier accès en donnait sur-le-champ à presque tous ceux qui se trouvaient dans la même salle, jugea que l'imagination frappée était la seule cause du mal, et ordonna, en présence de tous ces jeunes gens, comme le seul remède qui restât à essayer, d'avoir des fourneaux ardents dans différents endroits de la salle où il y eût des fers rouges, dont il prescrivit la figure, toujours prêts à être appliqués dans un endroit du bras qu'il désigna pour y faire une profonde brûlure au premier moment de l'accès. L'effroi que ce remède occasionna eut le plus prompt succès, et la maladie ne reparut plus (1). On doit rapporter ici l'exemple d'une imitation forcée plus générale encore que celles dont je viens de parler, puisqu'elle portait sur toutes les actions dont on était témoin. Donalt Monro, né à Strachborg près d'Aberdeen, vieillard petit, faible, maigre, avait été sujet, dès sa plus tendre enfance, à imiter, malgré lui, tous les mouvements qu'il voyait faire aux autres; de quelque mouvement qu'il fût témoin il était obligé de le rendre tout de suite dans la plus grande exactitude. Soit que ce fût des mouvements de la tête, ou des yeux, ou des lèvres, ou des bras, des mains, des pieds, etc., il les rendait sur-le-champ avec la plus grande facilité; si on lui serrait les mains pendant qu'un autre gesticulait en sa présence, il faisait tous ses efforts pour se débarrasser, parce, disait-il, que cette gêne le faisait souffrir dans le cœur et dans le cerveau; en public il était obligé de marcher les yeux fermés, et s'il était en compagnie il était obligé de tourner le dos aux autres (2). N'est-ce pas au même principe que l'on doit rapporter le bâillement involontaire que l'on éprouve en voyant bâiller, et les efforts pour vomir dont on est saisi en voyant vomir? Les délires contagieux, si on peut se servir de ce terme, puisque les travers de l'esprit le sont plus que les maux du corps, les délires contagieux, dis-je, sont des cas de la même espèce que ceux dont je viens de parler; tels étaient les délires des femmes de Milet et de celles de Lyon, qui prenaient tout-à-coup le dégoût de la vie et se précipitaient; et la façon de les guérir, en rendant un arrêt qui ordonnait de faire porter les cadavres nus sur une claie, est une nouvelle preuve de la force de l'imagination; elles rougissaient de honte; après leur mort leur imagination leur présentait l'infamie à laquelle leur cadavre serait exposé comme si elles l'avaient éprouvée elles-mêmes, et le sentiment douloureux de cet affront futur les déterminait au sacrifice de ce qui leur paraissait un bien présent.

(1) Kauw, *Impetum faciens*, § 406.
(2) Ibid., § 394, tiré des *Trans. philos. Abridg.*, t. III, p. 8.

§ 103. La force de l'imagination va jusqu'à nous offrir comme continuellement présents des objets éloignés; comme réels des objets factices, quelquefois même des objets chimériques; c'est ainsi que Spinello, après avoir peint le diable, fut si effrayé lui-même des traits terribles qu'il lui avait donnés, que tout le reste de sa vie il crut le voir à ses côtés lui reprocher de l'avoir fait si laid. Et pour prendre des exemples plus simples, c'est ainsi que l'idée d'un plat désiré fait venir l'eau à la bouche, que celle d'un plat dégoûtant fait vomir tout comme si on le voyait, et qu'un morceau de cire présenté comme une araignée à une personne qui les craignait, lui occasionna, dit M. Zimmerman, des spasmes et un tétanos. C'est par le même principe que le malade qui, dans une fièvre ardente, croyait voir un étang à côté de son lit, et désirait passionnément de s'y baigner, se trouva presque guéri après s'être roulé sur le pavé de sa chambre (1); le froid du marbre lui fit sans doute du bien, mais l'imagination en augmenta vraisemblablement l'effet.

§ 104. En appréciant les effets de l'imagination, il faut bien faire attention qu'ils ne sont pas toujours ses effets immédiats, mais ceux d'une autre passion qu'elle met en jeu, et dont les effets sont quelquefois diamétralement opposés aux siens: ainsi, quand un jeune homme, frappé de la mort de son ami, et s'imaginant devoir mourir de la même maladie, perd peu à peu sa santé, et tombe, au bout de quelques semaines, dans une maladie putride, c'est que son imagination lui a présenté un objet effrayant, et que la frayeur l'a disposé à la putridité. Il en est de même de toutes les autres maladies contagieuses: ce n'est sûremeent pas l'imagination qui les produit, comme elle

(1) Sigward, *De vi imaginationis*, p. 22.

produit les maladies nerveuses ; au contraire, elle pourrait les éloigner, parce que l'action des vaisseaux, augmentée par l'imagination, pourrait évacuer d'abord un léger principe d'infection ; mais dans le temps de ces maladies, l'imagination présente un objet qui imprime une crainte continuelle, et l'un des effets de la crainte étant de diminuer l'action des vaisseaux, l'infection se fait bien plus aisément, et une cause dont l'effet eût été nul sans cette disposition, peut devenir très-efficace. Ce sont ces effets de la crainte qui font que, dans les maladies, quelques événements imprévus, comme la mort d'un malade atteint du même mal, celle d'un parent, d'un contemporain, produisent souvent tout-à-coup des événements si fâcheux. C'est encore ce même principe qui a pu être cause que des morts sont arrivées dans le moment prédit : l'âme effrayée a produit l'affaiblissement, qui est l'effet naturel de la crainte; à mesure que le temps marqué approchait, la frayeur augmentait; l'affaiblissement et le dérangement augmentaient dans la plus grande proportion; le sentiment de cet affaiblissement, ajoutant à la certitude de la prédiction, l'augmentait encore, et les derniers jours ont nécessairement dû être mortels. Si, au lieu d'inspirer la crainte, l'imagination présente un objet de confiance, au lieu de produire ou d'aggraver les maux, elle les dissipera. Si les amulettes, les charmes, les charlatans, ont quelquefois guéri, c'est que l'imagination, trompée sur leur puissance, inspire pour eux la plus grande confiance, et en dissipant la crainte, qui seule suffit pour rendre incurables les maladies les moins graves, ils font ce que ferait la présence d'un médecin en qui l'on aurait la plus juste et la plus grande confiance : c'est cette même confiance qui donne souvent aux remèdes les plus inefficaces, et que l'on ne prescrit que pour amuser le malade, tels que des pilules de mie de pain dorées (1), une action qui n'est que celle de l'espérance, et qui devient salutaire. Mais on a cependant quelquefois trop étendu le pouvoir de l'imagination, en lui faisant opérer des faits qui n'ont jamais eu lieu, comme la guérison de la rage par le bain de mer, et celle des écrouelles par le tact des rois.

§ 105. Occupée fortement d'un objet, exaltée sur cet objet, l'âme peut arranger toutes les circonstances d'un fait qui la regarde avec le plus grand ordre, quoique cet objet soit éloigné; et si le fait arrive avec quelqu'une de ces circonstances, on croit avoir *deviné* ou prédit. C'est ici le cas, si le narré est bien exact, du jeune homme qui annonça la mort de son ami, avant que l'on pût en avoir la nouvelle (1).

§ 106. Les effets de l'imagination sont ordinairement plus frappants pendant le sommeil, parce que rien ne peut alors nous avertir de ses erreurs : elle se livre par là même tout entière à son égarement; et il peut y avoir des états de veille qui, à cet égard, ressemblent au sommeil. C'est ainsi que, quand les enthousiastes se sont livrés avec tant de force à la contemplation d'un seul objet qu'ils n'en voient point d'autre, ils sont autant absorbés dans cette idée que si leurs sens étaient enchaînés par le sommeil; et M. Zimmermann rapporte des observations en ce genre très-intéressantes. — On doit mettre dans la classe des enthousiastes les prétendus sorciers, qui sont ou des fripons (ce ne sont pas ceux

---

(1) Ridlin est, je crois, le premier qui les ait imaginées; et c'était une idée heureuse; on l'a attribuée depuis lors à Boerhaave, à Dumoulin et à plusieurs autres médecins, qui n'ont fait que profiter de celle de Ridlin.

(1) L'abbé de Saint-Pierre nous a conservé l'histoire détaillée de ce fait (*Journal de Trévoux*, 1728), et Camérarius en a fait l'objet d'une dissertation. Un jeune homme nommé Bezuel, et son ami Desfontaines, s'étaient promis, en se séparant en août 1696, que le premier qui mourrait viendrait voir son ami après sa mort, et la lui apprendre. Bezuel en allant aux champs vers les moissonneurs, prend un accès de fièvre avec délire, qui revient le lendemain et le surlendemain; après le troisième, il dit que son ami mort lui a apparu, et il compte plusieurs circonstances de cette mort, qui était en effet réelle, et quelques circonstances se trouvent vraies : c'est une tête fréquemment occupée d'un objet, qui prend la fièvre. Dans cette circonstance, on comprend qu'il a dû rêver à Desfontaines, le croire mort, le voir revenir et entendre son récit; le rêve était donc dans l'ordre des choses, et aurait eu lieu, quoique la mort ne fût pas arrivée. Les circonstances vraies dépendaient de ce que Bezuel connaissait du voyage de son ami, des lieux où il allait, etc.

dont je parle) ou des têtes faibles et des imaginations ardentes, échauffées encore par des narcotiques. Ceux-ci, dupes de leur crédulité, de leur curiosité et de leur fausse confiance, frappés vivement des objets qu'on leur a peints avec des couleurs très-fortes, s'en occupant continuellement, enivrés par les poisons qu'on leur fait avaler, se frappent tellement l'imagination de ce qu'ils rêvent dans leurs moments d'exaltation que rien ne peut les tirer de leur erreur. J'ai vu encore en 1762 un homme fermement persuadé qu'il passait la nuit en Espagne, dans un endroit qu'il me dépeignait avec beaucoup de suite et de détail. L'idée de sorcellerie est cependant presque entièrement détruite aujourd'hui, au moins dans ce pays, même parmi la portion la plus grossière du peuple. Elle se perd moins dans d'autres endroits, et il n'est plus surprenant qu'elle conserve encore quelque droit dans des têtes faibles et ignorantes, puisqu'elle a trouvé un défenseur dans l'un des médecins les plus éclairés de ce siècle. Il y a cependant plus de deux mille ans qu'Hippocrate avait prévenu les médecins contre une erreur si grossière, en rangeant les possessions parmi les symptômes de l'hypochondrie (1); et l'on trouve dans un ouvrage peu connu, mais généralement très-sensé, et j'ai déjà cité un passage qui renferme tout ce qu'il y a de bon à dire sur ce sujet :« Un fou, un mélancolique, » une fille travaillée de vapeurs, s'ima- » gine qu'elle est obsédée; l'idée qu'elle » s'en forge lui fait faire mille extrava- » gances et lui fait souffrir mille peines » de corps et d'esprit. Persuadée que le » diable la tourmente et la suit partout, » elle en fait mille contes, et les assure » si positivement qu'on a peine à ne les » point croire (2); le peuple surtout croi- » rait faire un crime s'il n'ajoutait pas foi » à tout ce qu'elle dit, s'il n'attribuait » pas au démon tout ce qu'il lui voit » faire et tout ce qu'il lui entend dire » d'extraordinaire. La crainte se met » quelquefois de la partie et dérègle l'i- » magination des gens timides et faibles » d'esprit, qui se persuadent qu'un grand » homme noir les obsède, qu'il les pousse » à se pendre, à se noyer, à se jeter dans » des précipices (1). »

Il y a des cas dans lesquels l'âme peut être si fortement occupée, sans enthousiasme, qu'elle se détache presque entièrement du corps; et M. Hecquet cite l'exemple très-bien avéré d'un homme de lettres qui, quand il pensait fortement, tombait en extase, prenait des convulsions et perdait tout sentiment. Archimède et Viette n'entendaient, ne voyaient, n'apercevaient rien de ce qui se passait autour d'eux; et en combinant ces effets possibles d'une imagination exaltée avec ce que peuvent l'astuce, la vanité et l'intérêt, on expliquera aisément ces prétendus miracles enfantés par l'esprit de secte, qui, pendant cinquante ans, ont scandalisé tous les gens sensés et amusé tous les rieurs, non-seulement de Paris, théâtre de la farce, mais de toute l'Europe, qui ne dédaignait pas de s'en occuper.

§ 107. C'est cette même influence d'une forte imagination sur les malades qui peut servir à expliquer le très-petit nombre de guérisons opérées, si tant est qu'il y en ait eu d'opérées par le curé charlatan qui faisait des miracles il y a quelques années dans la Bavière; et il faut en général établir que la magie étant une chimère, les cures qu'on lui attribue dépendent de quelqu'une des causes suivantes, que M. Kauw Boerhaave a le premier bien indiquées : 1° la guérison spontanée de la maladie; 2° la stupidité du public, qui, portant toute son attention sur ce qu'on lui présente, ne pense point à tout ce qu'on lui cache; 3° la force de l'imagination excitée avec soin et mise en œuvre avec adresse; 4° la vertu de quelque remède extérieur, ordonné comme simple amulette, mais qui a une

---

(1) « Ex morbis quibusdam nervorum adeo fortiter pavent homines, ut delirent et dæmones quosdam videre se putent ipsis infestos, quandoque interdiu, aliquando vero utroque tempore, postea ab hujus modi spectris, multi jam se strangulaverunt; plures autem mulieres quam viri. »

(2) Les déclarations des théologiens et des médecins sensés et honnêtes, dans la fameuse affaire des possédées de Loudun (a), furent, *multa ficta, pauca vera, a dæmone nulla*. Je n'ai point pu voir l'ouvrage de François Pidoux, médecin de Poitiers, sur cette scène dont l'atrocité ne laissa pas voir tout le ridicule.

(a) Non, ce fut dans l'affaire de Marthe Brossier de Romorantin.

(1) *Lettres de M. de Saint-André au sujet de la magie*, etc., in-12. Paris, 1725.

efficacité réelle; 5° la fourbe, qui feint des maladies pour en faire opérer la guérison; 6°, dit encore M. Kauw, l'idée que tout est plein de démons (1). — La vraie guérison des sorciers, des magiciens, des obsédés, des possédés, est très-bien indiquée dans l'ouvrage de M. de Saint-André : « On n'entendrait plus » parler, dit-il, de filles et de femmes » possédées, si d'abord qu'il en paraît » quelqu'une on l'arrêtait, on la faisait » jeûner au pain et à l'eau, et on la fouet- » tait vivement deux ou trois fois le jour : » je voudrais qu'on mît les femmes et les » filles aux repenties, et les hommes, s'il » y en a, sous la direction des frères de » Saint-Yon ou de Saint-Lazare. C'est » un bon moyen d'empêcher que ces four- » bes n'en imposent au peuple et ne pro- » fitent de sa crédulité (2). »

§ 108. Après avoir présenté les effets que la tension des facultés produit sur le genre nerveux, je dois dire un mot, avant que de quitter cette matière, d'un effet singulier et qu'on a souvent cru miraculeux, c'est le changement que l'état des nerfs peut produire sur les facultés : il consiste en ce que les facultés, et surtout la mémoire, paraissent réellement augmentées, au point que le malade se trouve avoir des connaissances qu'on ne pouvait pas même lui soupçonner. « On » a vu un jeune homme à qui son pré- » cepteur n'avait jamais rien pu appren- » dre, et qui ne savait point joindre, » comme on dit, l'adjectif à son substan- » tif, parler latin sans hésiter, après » quelques jours de fièvre maligne, réci- » ter des choses qu'il n'avait jamais sues, » et développer des idées qui jusque-là » ne l'avaient point frappé (3). » Deux autres jeunes gens, à mesure que leur santé se détruisait, se trouvèrent également pleins de connaissances qui leur étaient étrangères. Huart (4) parle d'un paysan fort grossier que la frénésie rendit excessivement éloquent, et du page d'un seigneur espagnol, très-borné et très-ignorant, à qui la maladie donna les plus belles connaissances en politique. Fernel parle aussi d'un page de Henri second très-ignorant, qui était tombé malade, parlait bon grec, et l'on peut s'en fier à Fernel. Erasme vit un Italien parler, dans les accès d'une maladie, l'allemand, qu'il n'avait jamais appris; et j'ai vu moi-même, en 1766, une fille du peuple, du bon sens le plus commun, âgée de vingt-quatre ans, sujette à de fréquentes et fortes convulsions, qui produisaient des effets bien différents : quelquefois elles la laissaient dans une léthargie complète pendant trois ou quatre jours; d'autres fois, il lui restait, après l'accès, une force d'imagination et de mémoire, et une volubilité de langue étonnantes : elle mettait dans ses discours une multitude d'idées fortes et d'images frappantes; elle récitait un grand nombre de morceaux de prose ou de vers français qu'elle n'avait jamais sus; elle parlait même quelquefois en latin, mais rarement et peu : au bout de quelques jours, elle retombait dans son état naturel, qui était d'être très-bornée et peu instruite. Il n'y avait ni exagération, ni fraude, ni intérêt, ni but : c'était une pauvre fille dont les parents affligés, mais honnêtes, et fort éloignés de penser à faire du malheur de leur fille un objet de gain pour eux, me consultaient sur son état, qui avait été suivi et bien attesté par deux hommes éclairés et très-véridiques. On trouve dans les observations de Wepfer celle d'une jeune fille qui, dans des accès de délire spasmodique, chantait des chansons, qu'elle ne savait pas auparavant, dans des langues qu'elle ignorait (1); « et l'on a des exemples de per- » sonnes stupides qui, étant dans le dé- » lire, raisonnaient avec justesse, par- » laient avec éloquence, faisaient sur les » sujets qu'on leur proposait des vers » très-justes et très-naturels (2). »

Tous ces faits, et tous les autres de cette espèce que l'on cite et que l'on pourra observer à l'avenir, ne tiennent ni aux miracles ni à la magie : la simple disposition du *sensorium*, changée par la maladie, opère tous ces effets. Des impressions reçues précédemment, mais faibles et incapables d'opérer aucun effet sur un sensorium peu mobile, acquièrent une

(1) *Impetum fac.*, § 415, 416, etc. Quelques-unes de ces causes concourent, comme on l'a déjà vu, à opérer les guérisons qu'opèrent les charlatans non sorciers, mais tout aussi fourbes et aussi ignorants qu'eux.

(2) *Lettres sur la magie*, p. 272.

(3) *Medicin. Septent.*, t. I, p. 88.

(4) *Examen des Esprits*, chap. IV et ailleurs.

(1) Obs. 115, p. 517.

(2) Saint-André, *Lettres sur la magie*, p. 36.

nouvelle force, parce qu'il acquiert une organisation plus exquise, plus facile, mieux jouante : comme tel poids qui n'opérait aucun mouvement pendant qu'il était attaché à une machine rouillée, lui donne la plus grande action dès qu'elle est repolie. Tout ce que le premier écolier, tout ce que les pages avaient entendu dans le cours de leur éducation, souvent très-soignée, n'avait pas fait une impression assez forte pour leur être resté présent ; mais par le changement heureux arrivé dans leur organisation, ces légers vestiges se trouvent plus efficaces, et ils opèrent les plus grands effets. Il en est de même de la fille dont j'ai parlé : des morceaux qu'elle pouvait avoir entendus dans les maisons où elle avait servi, des phrases latines aperçues en s'occupant à quelque service dans une chambre où l'on fait une leçon, quelques morceaux de poésie entendus dans les mêmes circonstances, des prières qu'on avait voulu lui apprendre, mais qu'elle n'avait pas retenues, qu'elle ne saura même plus quand l'accès sera passé, des fragments de sermons, reparaissent alors avec force. La malade de Wepfer avait entendu toutes les chansons qu'elle chantait dans ses délires, mais les vestiges qu'elles avaient laissés n'étaient pas suffisants avant la maladie pour les rappeler. Quelquefois même il a pu arriver que la maladie ait opéré tous ces faits, qui paraissent si étonnants, uniquement en détruisant cette extrême timidité qui enveloppe, qui tue en quelque façon toutes les facultés, et en donnant cette hardiesse qui les développe, qui les vivifie, je dirais presque qui les crée. J'ai vu, il y a dix-huit ans, un étranger, âgé alors de dix-neuf ans, qui avait du génie, des connaissances, de l'honnêteté, mais froid, timide, taciturne, hypochondre, parlant peu, ne contant rien, ne riant jamais, qui, dans la convalescence d'une fièvre maligne très-longue, acquit une vivacité, une gaîté, une volubilité singulières ; il parlait beaucoup, avec feu, avec assurance, avec la plus grande justesse et la plus grande gaîté : je n'ai jamais ouï conter plus plaisamment, plus rapidement et plus agréablement.

L'organisation d'un sot n'est pas celle de l'homme de génie ; mais que la maladie varie cette organisation, pourquoi le pâtre grossier ne pourrait-il pas acquérir la sagacité, la force, l'éloquence de Démosthène, comme Démosthène peut passer à la plus complète imbécillité ? Avant que de quitter l'article de l'imagination, je dois ajouter que l'on se sert très-souvent d'elle contre elle-même, et quand elle a produit une erreur permanente et forte, le seul moyen de la dissiper, c'est de chercher à remplir l'imagination de quelqu'autre impression plus forte. On verra dans le chapitre de l'hypochondrie avec quel succès on peut employer ce moyen dans des cas où tous les moyens physiques ont échoué. Je prouverai dans le chapitre de l'épilepsie que l'imagination des mères ne peut avoir aucune influence sur les enfants.

ARTICLE II.—DES EFFETS DES PASSIONS.

Après avoir présenté les effets d'une attention trop soutenue et trop concentrée, et ceux d'une imagination trop exaltée, je reviens aux effets des passions sur les nerfs, et par là même sur toute l'économie animale ; il serait ridicule de vouloir me renfermer dans les lésions purement nerveuses ; ce serait déchirer un tableau en lambeaux, pour n'en faire voir que la partie dont on a parlé.

§ 109. Toutes les passions peuvent se réduire aux suivantes : 1° la joie ; 2° l'espérance ; 3° l'amour, sous lequel on peut comprendre celui de la gloire ; 4° le désir, sous lequel il faut comprendre l'ambition et l'avarice, qui s'y rangent mieux que sous l'amour, puisque l'amour a des jouissances complètes au-delà desquelles il ne désire rien, au lieu que rien ne satisfait les désirs de l'ambitieux et de l'avare, qui, par là même, restent toujours désirs ; 5° la haine ; 6° l'envie ; 7° la jalousie ; 8° la colère ; 9° la tristesse, dont le dernier degré est le désespoir ; 10° la crainte et la frayeur ; 11° la honte et la pudeur ; 12° la miséricorde ; 13° l'orgueil ; et 14° le rire. — Je m'occuperai de toutes dans l'ordre dans lequel je viens de les rapporter. — Plusieurs ont le double effet de produire dans l'âme une volonté forte, et de la disposer à prendre des arrangements en conséquence ; mais, outre cet effet, qui est sans doute le but auquel elles sont destinées, puisque sans passions il n'existerait que des déterminations faibles, une conduite molle, peu de plaisirs ; outre cet effet, dis-je, dès qu'elles sont un peu vives, elles en ont un second que j'ai déjà indiqué dans la première partie, c'est de produire un changement dans le *sensorium commune*, indépendant de notre volonté, qui occasionne

dans les nerfs une action dont les effets sont marqués sur les fonctions de l'économie animale ; et c'est ce dernier effet que je dois décrire, puisque c'est principalement celui qui produit tant de maux de nerfs. Mais il faut cependant faire attention que, quoique ces mouvements soient très-souvent nuisibles, ils sont souvent aussi utiles, et en général ils paraissent presque tous avoir une fin relative à la volonté que l'âme doit éprouver, ou mettre le corps dans l'état dans lequel il convient qu'il soit, vu les circonstances.

Dans la grande joie, nous n'avons qu'à sentir ; les vœux remplis ne laissent rien à faire pour le moment, tous les solides se relâchent, et peut-être que la diminution de la résistance partout, laissant un plus libre cours aux esprits animaux, le sentiment en est plus exquis. — Le désir, en hâtant le mouvement des esprits animaux et du sang, rend le corps plus agile et plus capable d'opérer tous les mouvements nécessaires pour parvenir à son but. — L'espérance, qui est de tous les états de l'âme le plus favorable au corps, lui assure une durée qui le mettra à même de jouir du bien qu'il attend. — L'espèce d'abattement moral et physique qui succède à la volupté physique conduit au repos qui est nécessaire. — Les esprits arrêtés par la crainte suspendent l'emploi de nos forces, et par là même nous empêchent de courir vers le danger; mais quand le danger est présent, la frayeur augmente tout-à-coup assez nos forces pour que nous puissions nous en éloigner. — En nous donnant une action prodigieuse, la colère nous met à même de repousser l'insulte qui nous irrite. On peut encore remarquer sur les passions, en général, que leurs effets étant opposés, se détruisent souvent, et que par là même l'une peut réparer le mal que l'autre a fait. Les effets de la joie, et surtout du rire, dissipent ceux de la tristesse ; l'amour relâche, et la colère contracte ; la crainte diminue le mouvement, et l'espérance l'augmente. Mais toutes ces vérités, qu'il importe si fort au médecin de connaître, seront rendues plus sensibles par le détail des différents effets de chaque passion.

ARTICLE III. — DE LA JOIE.

§ 110. La joie est cet état dans lequel l'âme éprouve un grand plaisir, est contente, satisfaite, heureuse. Ce n'est proprement point une situation morale qui, de quelque cause qu'elle vienne, produit des effets physiques très-souvent fort sensibles, et toujours favorables quand elle est modérée, quelquefois funestes quand elle est extrême. Elle anime l'action de l'âme même, et celle de toute la machine ; elle donne des idées ; elle fait penser plus vivement, plus fortement ; les yeux sont plus brillants, la circulation plus forte, plus égale ; et j'ai observé très-souvent qu'elle fait disparaître les intermittences chez les personnes qui y sont le plus sujettes. Les sécrétions et les excrétions se font mieux, la transpiration est plus abondante, et l'on a remarqué qu'elle colore les urines chez les personnes languissantes qui les ont ordinairement crues. Les digestions sont plus aisées et meilleures, le sommeil est plus long et plus doux, les guérisons sont plus faciles, les convalescences plus courtes, la vie plus longue ; et l'on a dit avec raison que c'est à ce principe qu'il faut rapporter la longévité de plusieurs hommes célèbres, dont la vie était une course dans une carrière agréable (1). Pechlin vit un homme âgé et attaqué d'une forte jaunisse, avec une fièvre lente, rebelle à tous les remèdes, que le plaisir de la naissance d'un fils guérit très-promptement; et de simples impressions agréables, qui peuvent à peine s'appeler joie, produisent les effets les plus heureux. Le plaisir que fit à M. Peiresc une lettre du président de Thou, le guérit d'une paralysie dont il était attaqué depuis quelque temps, et qui affectait surtout la langue, dont il recouvra si bien l'usage dans le moment même, qu'il put chanter un hymne plaisant que M. de Thou avait renfermé dans sa lettre. Quelque temps auparavant, il avait été guéri d'une affection rhumatismale par la lecture d'une préface qui l'avait fait beaucoup rire. Conringius fut guéri d'une fièvre tierce par le plaisir de causer avec Meibomius. Alexandre de Palerme guérit Alphonse-le-Sage d'une maladie de langueur en lui lisant Quinte-Curce, et la

(1) *Elément physiol.*, liv. XVII, sect. II, § 5, t. V, p. 581. Aretée avait déjà bien apprécié les effets de la gaîté, « delectationis quidem hi fructus sunt, bona concoctio, carnis conveniens incrementum, corporis floridus color; tristitiæ vero istorum contraria. » *De morb. chron.*, l. II, chap. VI, édit. in-fol. Leid, p. 57.

lecture de Tite-Live produisit le même effet sur Ferdinand V (1).

§ 111. Mais cette même joie qui produit des effets si favorables peut en avoir de funestes si elle devient trop vive. L'augmentation dans la force et dans la vitesse des battements du cœur peut devenir palpitation ; modérée, elle avait fait disparaître les intermittences ; excessive, elle peut occasionner la plus grande irrégularité, qui dépend sans doute ou de l'irrégularité même de l'action nerveuse, ou de ce que les obstacles au mouvement du sang ne cèdent pas en proportion de l'augmentation de la vitesse. J'ai connu une femme presque septuagénaire à qui une joie vive donnait un tremblement dans le cœur et dans l'artère, tel qu'il était impossible d'en compter les pulsations. Le poumon se trouve tout-à-coup surchargé de sang, ce qui produit une légère angoisse, et un sentiment de gonflement que l'on exprime en disant que l'on a le cœur gros et qui fait couler des larmes. L'effet physique est, à cet égard, le même que dans le chagrin et que dans quelques douleurs, et les larmes coulent dans des situations bien opposées ; mais, dans le premier cas elles coulent avec le sentiment le plus délicieux, dans le second avec le sentiment le plus amer. M. Gorter vit une femme qu'une joie imprévue jeta dans un crachement de sang mortel (2).

L'agitation peut être assez vive pour donner la fièvre la plus forte ; d'autres fois il survient des défaillances, quelquefois des accidents paralytiques ; on a vu un homme dont le genre nerveux et les facultés avaient été affaiblis par une joie imprévue, qui tombait souvent, s'il éprouvait de nouveau le même sentiment, dans un bégaiement considérable et une hémiplégie complète de tout le coté droit (3) : elle peut aussi égarer les facultés, et la mère de Thamas-Koulikan, fidèle alors à son souverain, tomba dans un vrai délire pendant plusieurs jours en apprenant que son fils avait battu l'armée des rebelles (4). Les observateurs et les historiens nous ont eux-mêmes conservé les exemples des morts subites produites par la joie excessive : on voit dans l'histoire romaine une mère qui avait cru son fils tué à la bataille de Cannes mourir de joie en le revoyant. J'ai rapporté ailleurs (1) l'histoire de Diagoras, qui mourut de joie d'avoir vu couronner ses trois fils, et celle de Sophocle et de Philipides, j'aurais pu ajouter de Denis, morts de plaisir d'avoir été couronnés ou au moins applaudis eux-mêmes. M. Boerhaave rapporte l'histoire d'une fille dont la famille était dans la misère, et qui, appelée aux Indes par un frère qui s'y était enrichi, mourut de joie en voyant les superbes effets qu'il lui destinait (2) ; et tout le monde sait, parce que tout le monde lit les éloges de M. de Fontenelle, que l'héritière de Leibnitz mourut de joie en ouvrant un vieux coffre qui se trouva plein d'argent. Léon X mourut de joie en apprenant les malheurs des Français. Quelle est la cause de ces morts ? Est-ce une transpiration excessive des esprits animaux, comme l'ont cru Sanctorius et Nogues, son premier commentateur ? Est-ce une apoplexie, comme la rougeur et la chaleur pourraient, dit M. Haller, le persuader, comme Aretée paraît déjà l'avoir pensé, et comme MM. Junker et Gaubius l'affirment positivement ? Est-ce que le cœur se paralyse tout-à-coup comme d'autres l'ont cru ? Il me paraît qu'aucune de ces opinions n'est satisfaisante, et que l'on ne pourra vraisemblablement expliquer ces faits avec confiance que quand on aura eu quelque triste occasion d'ouvrir le cadavre de quelqu'un mort pour cette raison. On peut croire que plusieurs causes y concourent : et 1° il est certain qu'il y a une trop grande dissipation instantanée des esprits animaux ; 2° le sang est porté avec promptitude et violence aux extrémités par la forte contraction du cœur, et n'en revenant pas avec la même vitesse, le cœur n'est pas stimulé quand il devrait l'être, il y a par là même une défaillance ; mais le cœur ne perd pas si vite son irritabilité et le retour du sang, dont le retard irait difficilement à quelques secondes, rétablirait la circulation si le mal ne dépendait que de cette cause ; 3° on peut aussi penser que le sang porté au cerveau peut donner une apoplexie en occasionnant une hémor-

(1) Verdries, *De æquilib. ment. et corpor.*

(2) *De perspir. insensib.*, p. 545.

(3) Weber, *Observat. medic.*, in-12. 1765. fascic. alt., p. 67.

(4) Gaubius, *Sermo alter*, p. 36.

(1) *De la santé des gens du monde.*

(2) *De morbis nervorum*, p. 553.

rhagie comme on a vu qu'il en produisait dans le poumon ; mais je suis très-porté à croire que la trop forte action qu'éprouve le sensorium commun le paralyse absolument; cette paralysie est au moins aussi facile à comprendre que celle du cœur ; et l'on trouvera dans la suite de cet ouvrage plusieurs exemples qui persuadent qu'une très-forte action sur cet organe peut le détruire sur-le-champ, ou au moins en détruire quelque partie essentielle. Les animaux mêmes peuvent être la victime de leur joie, et je crois devoir rappeler ici un fait consigné dans des mémoires très-véridiques : « Un chien couchant que je n'avais pas vu depuis deux ans, me reconnaissant comme s'il ne m'eût perdu que depuis deux jours, vint me sauter au cou, d'où l'on me l'arracha raide mort de la joie qu'il avait eue de me retrouver (1). »

DE L'ESPÉRANCE.

§ 112. L'espérance est une joie future ; on se réjouit de l'événement heureux que l'on attend; elle a tout les bons effets de cet état, et elle n'en a aucun des inconvénients, parce que l'attente du bien ne peut jamais affecter aussi vivement que sa jouissance; ainsi, l'espérance est l'état de l'âme le plus favorable à la santé, et il n'y a personne qui n'ait pu en remarquer souvent tous les bons effets. On peut même observer que la forte espérance d'un grand bien a soutenu, jusqu'à l'âge le plus avancé, la santé de personnes de qui les autres circonstances n'étaient rien moins que propres à la conserver.

DE L'AMOUR.

§ 113. L'amour est la passion que j'ai placée entre la joie et l'espérance, parce qu'il a beaucoup de caractères communs avec ces deux états de l'âme ; il en a aussi qui lui sont particuliers, et l'on pourrait distinguer dans ce sentiment tout ce qui dépend de l'attention continuellement fixée sur un seul objet; tout ce qui tient au contentement du sentiment heureux (2), et toutes les peines qui peuvent être la suite d'un attachement très-fort; ainsi, on ne peut pas ne le voir que sous une de ses faces, on jugerait mal de ses effets; il faut faire attention à toutes. En l'envisageant d'abord sous son beau côté, c'est une joie continue et il en a tous les bons effets ; comme elle, il anime le pouls et il facilite toutes les fonctions ; si la vivacité du sentiment est très-forte, l'action du cœur très-augmentée devient palpitation, mais cette palpitation douce si vantée par les poètes et romanciers : il donne de la rougeur, une chaleur générale, une espèce de tremblement très-fort, mais point pénible, qui laisse cependant faible, parce que la faiblesse est, dans tous les cas, une suite de l'action augmentée. Les effets de ce sentiment sont donc heureux quand il l'est lui-même, et il n'est point si rare de voir un fort attachement dissiper les maladies de langueur qui avaient résisté à tous les remèdes, parce qu'aucun remède n'augmente l'action des vaisseaux, et ne réussit par là même dans les maladies qui dépendent de la faiblesse de cette action aussi bien qu'un sentiment vif, doux et soutenu. J'ai beaucoup vu un homme qui, étant dans un état de consomption presque désespéré, inspira par sa douceur et son honnêteté une simple pitié à une femme charmante, qui se faisait un plaisir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenait à son sort ; quelque malade qu'il fût, son cœur était encore capable de sentiment ; il aima bientôt, et à mesure que le sentiment augmentait la maladie diminuait; la pitié qu'il avait inspirée devint un sentiment plus tendre, et l'amour satisfait lui rendit toute sa santé ; des bords du tombeau il passa au lit nuptial sans aucun autre remède que l'influence d'une passion forte et heureuse. Cette même passion peut opérer des changements presque aussi marqués dans les facultés et dans le caractère que dans la santé, parce qu'une volonté forte rend capable de tout, et que la plus forte des volontés c'est celle de réussir quand on aime. *Chimon aima, puis devint honnête homme*, est une vérité fondée sur des faits; et l'on a aussi plusieurs exemples de gens dont les facultés ne se sont développées que quand un sentiment vif a opéré ce développement. J'ai connu un jeune homme qui, âgé de plus de vingt ans, paraissait encore si pesant qu'il aurait été le jouet de la société si sa bonté et sa douceur avaient permis qu'on en fît un jouet ;

---

(1) *Mémoires du marquis de Lang.*, pag. 283.

(2) Il n'est point question ici du physique de l'amour dont j'ai parlé ailleurs.

ignorant autant qu'on peut l'être, il ne parlait que pour dire des choses honnêtes, il est vrai, mais toujours triviales, ou il ne parlait que des choses les plus communes; il s'attacha à une Espagnole de la figure la plus agréable, mais qui ne savait pas un mot français et paraissait fort peu soucieuse de l'apprendre; au bout de trente-cinq jours il pouvait converser en espagnol; au bout de deux mois il avait lu et relu tout Don-Quichotte et une multitude de pièces de théâtre en cette langue; sa conversation devint absolument méconnaissable, il y mettait du feu, de la chaleur, des idées; sa physionomie n'était plus la même; ses facultés engourdies prirent le plus grand essor; je le laissai au bout de quinze mois entièrement métamorphosé; je l'ai revu au bout de quelques années un homme véritablement intéressant et instruit. Mais des changements de cette espèce, le plus frappant, sans doute, est celui de Quintin : il avait exercé depuis vingt ans la profession de maréchal à Anvers sous le nom de Mésius; ainsi il n'était pas bien jeune quand il devint amoureux de la fille d'un peintre qui la lui refusa et jura de ne la donner qu'à un peintre; il quitta le marteau pour le pinceau, et fut bientôt si bon peintre que le père lui donna sa fille avec grand plaisir; il parvint à une grande célébrité, et les tableaux qui restent de lui sont encore précieux. — Un amour très-vif, en occupant continuellement et fortement d'un seul objet, nuit cependant par cet excès de tension; il en résulte des veilles opiniâtres, de l'échauffement, de la maigreur, de la faiblesse et de la fièvre; et en général les impressions de ce sentiment, agissant plus particulièrement sur les nerfs du cœur, se manifestent singulièrement sur le pouls. C'est aux variations du pouls qu'Hippocrate reconnut l'amour de Perdicas pour Phila, l'une des femmes de son père, et Erasistrate celui d'Antiochus pour Stratonice, qui était aussi femme de Seleucus son père.

§ 114. Ce sentiment, qui peut produire les plaisirs les plus vifs, doit également occasionner les peines les plus cruelles et les effets les plus funestes. Une femme de Sienne ne survécut point au départ de son amant, et ayant appris qu'il avait été obligé de suivre Charles-Quint, elle mourut peu d'heures après. La mort de la maîtresse de Guillaume de la Tour le rendit fou; sa folie consistait à ne vouloir pas la croire morte et à la chercher partout; enfin il mourut au bout d'un an du chagrin de ne la point trouver (1). Aimesi de Belenvey mourut de douleur de ce que la princesse Barbossa s'était faite religieuse (2). Tulp donne l'histoire d'un jeune homme qui devint sur-le-champ cataleptique quand on lui eut refusé d'épouser la femme qu'il aimait (3). De Moor vit une fille qui devint folle en apprenant le mariage de son amant avec sa sœur (4); et l'on trouvera dans le chapitre de l'épilepsie l'histoire d'une femme que j'ai vu mourir avec les symptômes les plus violents après une passion trompée.

§ 115. Tous les goûts forts pour des objets de plaisir peuvent avoir des effets semblables à ceux de l'amour; la passion du jeu surtout a des rapports sensibles; et le joueur heureux éprouve presque les mêmes symptômes que l'amant content; chaleur, rougeur, palpitation, tremblement, yeux animés par le plaisir, veilles, petite fièvre, maigreur. Ses chagrins sont aussi vifs, aussi impétueux, et s'ils n'ont pas de suites aussi funestes c'est qu'ils sont toujours adoucis par l'espérance et bientôt effacés par les succès.

§ 116. L'amour de la gloire, celui du bien en tout genre, sont encore des sentiments qui ont, dans leur marche et dans leurs effets, de très-grands rapports avec l'amour : la plus grande ardeur pour réussir, la plus grande activité dans l'emploi des moyens, la plus grande joie dans les succès, la douleur la plus vive dans les revers; j'en ai déjà rapporté des exemples plus haut, et l'on en trouve beaucoup d'autres. Pythagore courait dans les rues après avoir trouvé l'égalité du carré de l'hypoténuse à celui des deux petits côtés; et Francia, qui avait la passion de la gloire en peinture, mourut de chagrin après avoir admiré la Cécile de Raphaël, en pensant combien il était éloigné de la perfection (5). — On peut placer ici une remarque qui est vraie dans la plupart des passions, et dont on a déjà vu des preuves plus haut, c'est

(1) *Histoire des Troubadours*, t. II, pag. 148.
(2) Ibid., p. 333.
(3) *Observ.*, l. I, obs. 22.
(4) *Patholog. cerebri*, ch. XXIV, p. 582.
(5) De Pyles, *Vies des peintres*. Œuvr., t. I, p. 85.

que l'objet d'une passion favorite peut réveiller le sentiment éteint pour tout autre objet. Le cataleptique de Tulp revint à lui quand on lui dit qu'il épouserait sa maîtresse. M. de Lagni ne parlait plus, et ne paraissait plus entendre, nomma encore le carré de douze quand on le lui demanda. Un de mes collègues ne pouvant tirer aucune marque de sentiment d'une femme fort avare, qui était tombée en léthargie, s'avisa de lui mettre dans la main quelques écus neufs, et elle commença à reprendre connaissance en les serrant; et M. Morand a vu un joueur qui ne sortit de la plus complète insensibilité que quand on lui cria à haute voix: Quinte, quatorze et le point (1). — Ces faits, peu importants en eux-mêmes, servent à faire voir évidemment que les impressions souvent réitérées laissent une plus grande aptitude au mouvement dans la partie du sensorium qui avait servi à les transmettre; la sensibilité s'y soutient, lorsqu'elle est émoussée dans toutes les autres, et elle est un moyen dont on peut se servir pour l'y réveiller.

(1) *Opuscules.*

DU DÉSIR.

§ 117. Le désir est moins une passion qu'un attribut, et un attribut essentiel de toutes les passions; on peut cependant envisager ses effets séparément de ceux des différentes passions auxquelles il est joint, et l'on verra qu'ils dépendent de ceux de l'attention soutenue, combinés avec ceux de l'espérance ou de la crainte. L'esprit est toujours tendu vers l'objet de son désir, et de cette tension peuvent résulter tous les mauvais effets dont j'ai parlé plus haut; mais ils seront ou fort aggravés, si la crainte se joint au désir, ou fort adoucis, si l'on espère. C'est d'après ces principes qu'il faut calculer les effets de l'ambition et de l'avarice, passions qui ont plus constamment, peut-être qu'aucune autre, les yeux ouverts sur leur objet, parce qu'il n'y a presque point de mouvements où les circonstances ne puissent leur apporter quelque avantage ou quelque perte : l'ambitieux et l'avare désirent sans aimer, et réussissent sans cesser de désirer, parce que dès que l'on est parvenu à un but, il s'en trouve un autre derrière qui devient dans l'instant même l'objet de nouveaux désirs; on a cependant souvent des moments heureux en voyant qu'on approche d'un de ses buts, et en sentant que l'on y atteint. — Mais si le désir, trop fort et trop continu, nuit, on peut cependant dire que le désir vif, mais modéré, joint à l'espérance, est la base de toutes les situations heureuses; le désir immodéré et insatiable jette dans tous les maux de nerfs; le désir joint à la crainte jette dans une fièvre lente et détruit peu à peu. Il faut toujours se rappeler qu'Anacréon, ayant reçu de Polycrate une somme considérable, devint avare, perdit le sommeil, l'appétit et la gaîté. Effrayé de son état, il rendit tout et redevint heureux. — La simple curiosité de voir un spectacle qui est inutile peut être assez vive pour animer bien puissamment l'action des nerfs, puisque l'on a vu en 1682, à l'hôpital général de Paris, six malades qui, depuis plusieurs mois, étaient sans mouvement, se lever et marcher, au grand étonnement de tout l'hôpital, pour voir l'ambassadeur de Maroc (1). La curiosité, dit M. Andry, fit, dans cette occasion, ce que les médicaments les plus souverains n'eussent pu opérer sitôt, tant la nature a de force quand elle agit elle-même.

DE LA HAINE, DE L'ENVIE, DE LA JALOUSIE.

§ 118. La haine produit une situation directement opposée à celle de l'amour; et si ces deux sentiments ont quelques effets communs, comme l'agitation et les veilles, c'est par des moyens bien différents. Les effets les plus constants sont l'agitation, l'inquiétude, une fièvre lente, la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la cachexie, quelquefois même des symptômes nerveux plus forts. J'ai vu une femme devant qui l'on ne prononçait point le nom d'une autre femme qu'elle détestait, qu'elle n'eût des défaillances et des convulsions; et Montanus avait déjà vu que cette passion donnait des vapeurs (2).

(1) Andry, *Orthopédie*, t. 1, p. 98. Je rapporte le fait, il tient à ma matière; mais je pense que c'étaient sans doute des paralytiques imparfaits, qui étaient encore capables de quelques mouvements, mais qui n'en faisaient point, manque de motifs.

(2) Est-ce par haine, ou par frayeur, que le cercopithèque tombe en voyant seulement la peau du crocodile? (Bomare,

§ 119. L'envie, qui est une haine gratuite, mais une haine qui peut avoir une multitude d'objets, qui par là même est toujours en action, use, détruit, consume bien plus encore que la simple haine.

Intactas vorat ossibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem.

Composée sans doute du désir qui voudrait tout avoir, du chagrin de ce que ce désir n'est pas satisfait, et de la colère contre ceux qui possèdent une partie de ce que l'on voudrait posséder, elle réunit les maux du désir, du chagrin et de la colère; elle entretient dans une fièvre lente, habituelle et rongeante.

§ 120. La jalousie, qui est la crainte de perdre le plus précieux des biens, tient à l'amour, à la haine, à la crainte, à la tristesse, à l'orgueil, à la colère : composée des passions les plus fortes, elle en a toutes les peines, et il ne faut pas être surpris si l'âme succombe souvent sous ces peines, et si cette cruelle passion conduit à l'emportement, au délire, à la mort. La crainte continuelle de se voir enlever ce qu'on aime, la crainte plus affreuse d'être trahi par ce qu'on aime, la haine contre tous ceux que l'on scupçonne pouvoir penser à nous l'enlever, et on soupçonne tout le monde, l'attention continuellement fixée sur tout ce qui l'entoure, l'amour-propre mortifié, jettent dans l'inquiétude la plus vive et la plus continuelle, dans le chagrin le plus amer, dans la tristesse la plus profonde; le sommeil fuit, l'appétit se perd, la bile s'arrête, elle reflue dans le sang, la jaunisse survient, les organes vitaux, irrités par la bile, donnent la fièvre, l'irritation des nerfs produit des convulsions, et j'ai vu les symptômes les plus affreux se réunir pour tuer, en moins d'un mois, l'homme le plus sain et le plus gai. Subjugué par la passion la plus forte et la plus aveugle, sourd à tout ce que disaient et faisaient ses amis pour le détourner d'un mariage odieux, il n'ajouta foi à rien que quand son contrat fut passé. Dès ce moment, ses yeux furent dessillés comme par un funeste enchantement; la jalousie la plus violente s'empare de son âme; elle l'occupe tout entier; tout ce qui arrive l'inquiète, l'alarme, le désespère : il fut hors d'état de faire bénir son mariage, et tomba dans une jaunisse bientôt suivie de fièvre, de convulsions et de délire. Dans un accès de ce délire, il veut et croit tuer son épouse, qui n'était pas dans la maison; il imagine voir couler son sang; il s'élance de son lit pour aller l'embrasser, se désespère de sa mort, et meurt quelques minutes après. On a vu cette horrible passion assassiner plus d'une fois en réalité, non-seulement son objet, mais celui de l'amour dont elle était la suite; et elle est affreuse surtout chez ces nations qui sont également portées par leur constitution à l'amour et à un léger degré de mélancolie; mais elle existe et peut avoir les effets les plus violents dans tous les pays. La femme du prince de Condé mourut de jalousie, en voyant son mari s'attacher à la Limeuil, demoiselle de Catherine de Médicis. Camerarius nous a conservé l'histoire d'une femme à qui un accès de jalousie donna une fièvre violente, qui la tua au bout de quelques jours; et si l'histoire de Coucy et de Fayel n'est pas démontrée, il paraît que l'on n'a pas de doute sur celle de Raymond de Castel-Roussillon, qui fit poignarder Guillaume de Cabestaing et manger son cœur à sa femme (1).

DE LA COLÈRE.

§ 121. La colère, qui est peut-être la plus violente des passions, est une haine prompte, subite, et accompagnée du désir, non-seulement d'éloigner, mais même de faire du mal à l'objet qui nous a nui : elle est dans la classe des passions qui augmentent le mouvement, et elle peut l'augmenter à un degré excessif; elle anime l'action des nerfs, du cœur, des vaisseaux, des muscles, de tous les organes sécrétoires; quelquefois cependant, en serrant tous les sphincters, elle arrête toutes les sécrétions. — Elle occasionne la fièvre, des hémorrhagies, des inflammations, des diarrhées, des épanchements de bile, des fièvres malignes. C'est la colère qui fait la force des maniaques; elle augmente celle des êtres les plus faibles, et elle est quelquefois violente, même au berceau. Les changements qu'elle imprime sur le visage sont si frappants que la physionomie la plus

---

Dict. d'hist. nat.), et que le singe d'Erasme prenait des vomissements, la diarrhée, la fièvre, une faiblesse étonnante en voyant une tortue?

(1) *Histoire des Troubadours*, t. I, p. 147.

agréable peut devenir affreuse; les yeux animés, et réellement grossis, sortent de leurs orbites; le visage, quelquefois excessivement rouge, peut devenir extrêmement pâle; tous ses muscles sont dans un état de contraction qui en dessine tous les contours, les lèvres sont tremblantes, tout le corps est involontairement agité; on frappe des pieds, on brise tout ce qui se présente; on ne voit, on n'entend rien, on ne connaît personne; la respiration est gênée et entrecoupée, le pouls acquiert une vitesse étonnante; tous les vaisseaux se gonflent et crèvent quelquefois; on balbutie au lieu de parler, et la salive, fouettée par les mouvements précipités de la langue, forme une écume affreuse; quelquefois on vomit, d'autres fois on prend la diarrhée sur-le-champ; on devient jaune en un clin-d'œil, on tombe en faiblesse, et si l'effort du sang est extrême, il peut occasionner des apoplexies, des paralysies, des dilatations du cœur et des gros vaisseaux, la mort même la plus prompte. Outre ces effets, qui dépendent de l'augmentation du mouvement, il y en a un autre plus marqué dans la colère que dans toutes les autres passions, c'est une altération singulière des humeurs, altération qui dépend, il est vrai, de l'action changée dans tous les vaisseaux, et surtout dans les vaisseaux sécrétoires, mais qui doit cependant être considérée comme un effet d'une espèce particulière, parce qu'il devient souvent cause d'effets très-singuliers. — On ferait plusieurs gros volumes en recueillant toutes les observations des maladies produites par la colère; je me bornerai à présenter quelques-unes des plus importantes, et j'en donnerai ensuite quelques-unes de celles dans lesquelles on voit qu'elle a produit des effets favorables à la santé; ce dont on ne doit point être surpris, puisqu'une augmentation si forte de mouvement doit nécessairement opérer des changements qui peuvent être utiles, quand il y a engourdissement et relâchement dans les solides, épaississement lent dans les fluides et ralentissement dans les mouvements.

§ 122. Les effets de la colère pouvant, comme on l'a vu, se rapporter à la circulation augmentée, à la bile séparée trop abondamment, à la bile arrêtée et repassée dans le sang, au spasme, à la paralysie et à l'altération des humeurs, on verra que tous les accidents maladifs qui sont la suite de cette passion, devenue trop violente, se rapportent à quelqu'une de ces causes. — J'ai vu un enfant qui, dès l'âge de quatre ans, éprouvait une hémorrhagie du nez toutes les fois qu'il se fâchait. L'hémoptisie est aussi une suite de la même cause : j'en ai cité des exemples dans un ouvrage (1). Higmor en a vu une considérable chez une jeune fille (2), et Boris Gudenow, czar de Russie, au commencement du siècle passé, s'emporta avec tant de fureur contre Sigismond, roi de Pologne, qu'il fut attaqué d'un crachement de sang que rien ne put arrêter. Pechlin, cet observateur si exact, a vu des hémorrhagies, après la colère, par les oreilles, par l'utérus, par la peau même (3). Fick parle d'une femme à qui chaque accès de colère occasionnait un flux hémorrhoïdal abondant. Borelli a vu couler des larmes de sang (4); et, dans son agitation contre les Turcs, auxquels il allait livrer bataille, Scanderberg prit une hémorrhagie par les lèvres (5). La même cause qui produit l'hémoptisie et les autres hémorrhagies peut occasionner des inflammations; on en a vu résulter une pleurésie très-forte (6) et des maladies chroniques du poumon. Sennert avait déjà remarqué que la colère, souvent réitérée, conduit à l'étisie. M. Zimmermann parle d'une femme qui avait une toux très-forte dès qu'elle était contredite; et Van Helmont vit un homme qui, ayant reçu un affront public d'une personne dont il ne pouvait tirer aucune satisfaction, fut attaqué d'un asthme qui, faisant des progrès rapides, le tua au bout de deux ans (7). Les dilatations des gros vaisseaux, celles du cœur même, peuvent être la suite de cette passion. Harvey rapporte l'histoire d'un homme qui, ayant été obligé de retenir une violente colère, dans une circonstance parfaitement semblable à celle dont je viens de parler, tomba dans une oppression et une douleur de cœur qui, augmentant peu à peu avec des symptômes cruels, le conduisirent enfin au tombeau. Les *artères jugulaires* parurent aussi

(1) *Maladies des gens du monde*, § 23.
(2) *Disquisitio anatom.*, p. 172.
(3) Lib. III, obs. 25, p. 458.
(4) Cant. II, observ. 56.
(5) Libavius, *De cruentatione cadaverum*, p. 502.
(6) Bierling, *Theses practicæ*, cas. 38.
(7) *Ortus medicin.* 4. Amst., 1652, p. 291.

grosses que le pouce pendant sa vie, et après sa mort Harvey trouva le cœur, les oreillettes, les gros vaisseaux, aussi gros que dans un bœuf (1); et Dionis rapporte le cas de M. Dubuisson, capitaine de vaisseau, qui, à l'âge de trente ans, après une violente colère, commença à éprouver de l'oppression, accompagnée d'un violent battement de cœur, d'un sentiment de picottement sous le sternum, et d'un pouls rude et fréquent. Ces accidents faisaient des progrès lents, mais redoublaient dans les mauvais temps et dans les circonstances pénibles; il s'y joignit des assoupissements fréquents, dont les réveils étaient marqués par des douleurs de cœur insupportables. Cet état empira pendant treize ans, et l'on trouva l'oreillette gauche plus grosse que la tête d'un enfant nouveau-né (2). C'est encore en augmentant l'action du sang que la colère produit l'apoplexie, cette maladie que M. Hoffmann et d'autres médecins appellent hémorrhagie du cerveau. Drelincourt vit un homme, qui s'était emporté en se mettant à table, tomber apoplectique et mourir sur-le-champ. Les ventricules du cerveau se trouvèrent pleins d'eau (3). Et je tiens d'un ancien médecin, qui avait suivi long-temps les armées impériales (4), un fait dont il avait été témoin : un soldat avait reçu d'un supérieur des coups de bâton, qu'il ne pouvait pas lui rendre : il en mourut sur-le-champ de colère, et on trouva son cerveau rempli de sang et d'une sérosité jaunâtre.

M. Buchan, célèbre médecin d'Edimbourg, a vu une femme à qui un violent accès de colère donna une apoplexie sanguine. Elle sentit dans le moment même une douleur extrême, comme si on lui eût plongé un poignard dans la tête; ensuite elle tomba dans l'assoupissement; son pouls s'affaiblit très-considérablement et devint fort lent : les secours qu'on lui administra la conservèrent en vie environ une quinzaine de jours, et quand on ouvrit la tête, on trouva une grande quantité de sang épanché dans le ventricule gauche (5). — Harderus vit une femme que la colère rendit apoplectique, et qui mourut dans les convulsions; et j'ai vu, comme M. Lorry, une femme si mobile que la plus légère contradiction la faisait évanouir (1). Cet habile médecin cite le cas effrayant d'une femme honnête qui, ayant paru en public dans un habillement peu convenable, fut si irritée par les propos indécents que cet habillement lui attira de la part de jeunes libertins, qu'elle tomba morte (2). Ces faits suffisent pour prouver combien Galien s'était trompé en croyant que la colère ne tuait jamais (3). — La paralysie dépend des mêmes causes que l'apoplexie : ainsi, on a dû l'observer après des colères. — Valère Maxime rapporte déjà l'histoire d'une Athénienne qui, en se fâchant, perdit absolument la parole; et j'ai vu une jeune fille qui, en se disputant, à l'âge de sept ans, avec une de ses amies sur la couleur du lacet qu'elles emploieraient pour leur poupée, sortit de sa chambre si violemment irritée qu'elle tomba apoplectique à la porte, et elle est restée toute sa vie paralytique de la main gauche. — Fabri de Hilden a vu un accès de colère jeter un blessé, qui touchait à sa guérison, dans une fièvre accompagnée de frénésie, qui le tua le quatrième jour. Chez un autre blessé, la colère rappela l'hémorrhagie et la rendit incurable. Il parle aussi d'un homme, qui avait un ulcère dans l'urètre, à qui chaque accès de colère donnait de la fièvre, de l'insomnie, et une si forte irritation dans ce canal, qu'il poussait quelquefois des cris de douleur pendant deux jours. Chez un quatrième malade, elle rouvrait un ulcère parfaitement cicatrisé. Il a vu aussi un homme à qui la colère donnait toujours une fièvre éphémère ou une fièvre tierce (4).

Cette même cause qui produit tous ces accidents fâcheux en produit un beaucoup plus léger, mais beaucoup plus fréquent, c'est le gonflement et la rougeur du visage. Ces accidents sont surtout apparents chez les femmes, qui deviennent quelquefois de couleur cramoisi jusqu'à la racine des cheveux; celles qui ont la peau très-délicate ont même souvent, après s'être fâchées fortement, des

(1) *Exercitat. alter. ad Riolanum. Oper. omnia.* 4. Lond., 1766, p. 127.
(2) *L'anatomie de l'homme*, p. 722.
(3) *Sepulcr.*, t. I, p, 88.
(4) Feu M. Chaillet, célèbre médecin à Neufchâtel.
(5) *Domestic. medicin*, p. 519.

(1) T. I, p. 37.
(2) Ibid., p. 34.
(3) *De symptomatum causis.*
(4) Cent. I, obs. 18, epist. I, p. 958, cent. V, obs. 75.

taches rouges, brunes, noires, enfin de véritables ecchymoses (1), et le gonflement du visage le laisse quelquefois dans une espèce de flétrissure qui dure souvent pendant quelques heures. Ce gonflement, joint à la défiguration que produit le spasme, altère la physionomie au point d'être méconnaissable; et c'est là-dessus que Stobœus conseillait de présenter un miroir aux gens en colère, comme le moyen le plus sûr de les apaiser sur-le-champ. C'est à ce même principe (2) que l'on doit rapporter le rouge qui paraît sur le cou des coqs d'Inde quand ils sont irrités, et le changement de couleur du caméléon. — Les fausses couches en sont encore une suite: il n'y a point de médecin qui n'ait pu s'en assurer par lui-même; et j'ai connu une femme qui se blessa quatre fois dans deux ans, entre le troisième et le cinquième mois, après des emportements. Chez des femmes très délicates, une légère vivacité peut produire le même effet.

§ 123. On peut placer les érysipèles parmi les maladies qui dépendent de l'augmentation de la circulation, et parmi celles qui dépendent du dérangement du cours de la bile. Fallope cite une femme qui ne se fâchait jamais qu'elle n'eût un érysipèle au visage (3). Les femmes y sont surtout très-exposées si elles se fâchent à l'approche des règles; et les accidents produits par l'augmentation de la sécrétion ou par les resserrements des couloirs du foie sont très-fréquents. Pechlin a très-bien remarqué que la bile est l'humeur sur laquelle la colère paraît avoir le plus d'action. Portée tout-à-coup en abondance dans le duodénum, elle l'irrite, et occasionne ou des vomissements ou une diarrhée. Camerarius avait vu une femme à qui le plus léger mouvement de colère faisait rendre tous les aliments qu'elle avait dans l'estomac et beaucoup de bile; et comme elle se fâchait très-souvent, elle détruisit si complètement son estomac que les vomissements devinrent habituels. Fabrice de Hilden a vu une femme qu'un accès de colère purgeait comme une médecine; et l'on trouve dans les *Mémoires des curieux de la nature* la singulière observation d'un maître d'école qui était obligé d'aller à la selle dès que ses écoliers le fâchaient (1). C'est sans doute ce même afflux de bile qui fit sortir, après une forte émotion (2), chez une femme que je vis peu de temps après, une assez grande quantité de ver solitaire, dont elle ne savait point qu'elle fût attaquée.

La bile peut acquérir assez d'âcreté pour irriter fortement les intestins, occasionner de violentes coliques, des inflammations même, et laisser une suppuration. Tulp a vu un miséréré, mortel en peu de jours, être la suite immédiate d'une violente colère (3). Les diarrhées sont aussi très-fréquentes, et c'est sur ce principe sans doute qu'un médecin ingénieux, qui n'avait pu venir à bout de purger un malade, ordonna à son valet de chambre de ne lui donner la médecine qu'après l'avoir mis en colère; mais cette même inertie qui le rendait si peu sensible à l'effet des purgatifs le rendait peu irascible, et le valet de chambre désespérait de remplir sa commission, quand un plaideur entra pour l'informer. Il était en habit de taffetas et parlait avec chaleur; le bruit de son habit inquiéta le malade; le valet s'aperçut qu'il était en colère, il lui donna le remède, et le succès en fut complet (4).—Quand, au lieu d'augmenter la sécrétion et l'excrétion de la bile, la colère, en agissant sur les extrémités des organes sécréteurs et excréteurs, ne la laisse point passer dans les intestins, mais l'arrête dans ses propres vaisseaux, dans lesquels la stagnation l'épaissit bien vite ou la fait repasser dans la masse du sang, il en résulte ou des jaunisses ou des maladies très-graves du foie. M. Valcarenghi rapporte le cas d'un homme âgé qui, après une forte colère, devint sur-le-champ jaune. Dès ce moment, il eut la bouche sèche, ses selles

---

(1) L'immortel auteur de *Télémaque*, dont tous les tableaux sont si vrais, a bien vu cet effet de la colère, et l'a rappelé en parlant de celle de Calypso: « Ses joues tremblantes étaient couvertes de taches noires et livides.

(2) Haller, *Elem. phys.*

(3) *Oper. omnia.*, fol. 1584, p. 761.

(1) *Append. ad decur. secund. ann.* 5, p. 57.

(2) Les malades disent également qu'ils ont eu une émotion, pour dire qu'ils ont eu un grand plaisir, un chagrin, une frayeur ou une colère, et en effet on est ému dans tous ces cas, et on l'est à proportion de sa mobilité; il y a des personnes pour qui tout est émotion.

(3) L. II, ch. XLI.

(4) *Anecdotes de médecine.*

furent grises, ses urines extrêmement colorées; il éprouva au bas de l'hypochondre droit une petite tumeur qui fit peu à peu des progrès, mais resta toujours mobile et ne lui occasionna aucune douleur; son pouls s'affaiblit et ses forces diminuaient. Au bout de six semaines, il eut de la fièvre, il fut altéré, ses forces se perdirent tout-à-fait, et il mourut à la fin du second mois. Le foie se trouva rempli de tubercules, et la vésicule du fiel était si grosse qu'elle avait une palme de diamètre et était remplie d'une bile absolument noire : c'est elle qui formait la tumeur que l'on avait sentie au bas de l'hypochondre. Des jaunisses moins fortes sont très-fréquentes, et Pechlin, qui a si bien vu tous les effets des passions, remarque qu'après des colères on est presque toujours un peu jaune, et que cette teinte décèle souvent les vivacités des femmes, chez qui la transparence de la peau la rend plus apparente.

Les calculs de la vésicule du fiel sont une autre suite de la colère, qui peut avoir lieu toutes les fois que la bile croupit, et qui arrivera fréquemment si le spasme serre le conduit cholédoque; aussi l'on a remarqué avec raison qu'il devait se former principalement quand la colère est suivie de la tristesse et de la crainte, qui arrêtent l'évacuation de la bile, dont la colère a produit une plus grande séparation; et en effet, ce passage subit d'une passion qui porte la plus grande action partout à d'autres qui ralentissent tous les mouvements ne peut qu'être funeste (1); et plusieurs des observations que j'ai rapportées plus haut prouvent que la colère réprimée produit souvent des effets plus funestes que si elle eût été abandonnée à elle-même. J'ai vu une suite de maladies du foie et de la vésicule produites par une forte colère, à laquelle succéda sur-le-champ une honte plus forte de s'être fâché. La colère laisse souvent un sentiment douloureux au haut de l'hypochondre gauche.

§ 124. C'est encore à la bile séparée trop abondamment, et peut-être en même temps altérée, croupie et corrompue dans les intestins, ensuite en partie repompée et portant son infection dans le sang, qu'il faut attribuer ces fièvres intermittentes, rémittentes, putrides, malignes, qui succèdent souvent à la colère jointe au chagrin, et qui sont presque toujours d'un mauvais caractère (1). M. Staahl a vu plusieurs exemples de fièvres mortelles, après des colères étouffées.

§ 125. Tout le corps de l'homme en colère est dans un état convulsif; l'enfant qui se fâche prend des convulsions; la femme délicate en prend très-aisément, mais qui se dissipent souvent sans suites fâcheuses, et qui d'autres fois en ont de funestes. M. Collin vit dans son hôpital une femme en pleine convalescence qui, s'étant fâchée contre la garde, prit un accès de convulsions dans lequel elle mourut (2); et l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie des exemples de cette maladie produite par la colère.

On doit rapporter aux dérangements convulsifs l'irrégularité dans le pouls. Elle avait déjà été remarquée avant Pechlin, et il l'a vue rester très-forte pendant deux ans, après une vive colère. Zacutus vit une femme prendre une forte palpitation et mourir presque sur-le-champ (3). Un dérangement dans les yeux après une colère, qui faisait voir tous les objets doubles à celui qui les avait altérés, de façon qu'il ne voyait que pendant le jour, est encore une suite des lésions nerveuses produites par cette violente passion (4). — Si le spasme porte sur les vaisseaux urinaires, il en suspend les fonctions, et cette suspension peut être mortelle. J'ai vu un homme, âgé de soixante-dix-sept ans, qui, ayant reçu une lettre qui l'irrita et le laissa mal à son aise, deux jours après n'urina presque plus, et le peu d'urine qu'il rendait était couleur d'encre. Je ne le vis que le troisième jour. La suppression fut bientôt totale : le hoquet, le dégoût, le vomissement, l'enflure des jambes survinrent, et il se fit un dépôt à la langue, qui, la grossissant rapidement, étouffa le malade le dix-septième jour.

§ 126. Un dernier effet de la colère, c'est d'altérer considérablement les humeurs : on voit les enfants et les femmes délicates rendre une bile absolument verte, et un enfant fut si véritablement empoisonné par le lait de sa nourrice, qui avait eu une violente colère, qu'il rendit du sang par la bouche, les yeux,

(1) Pechlin, ibid.

(1) Hoffmann dans différents articles, et surtout *De purgantibus post iram veneno.*
(2) *Annuus. medic. tert.*, p. 25.
(3) *Praxis admiranda*, l. 1, obs. 142.
(4) *Thes. medic. pract.*, collect. Hall, t. 1, p. 332 et 364.

les narines, les oreilles et le fondement (1). Des observations bien démontrées attestent que la salive des animaux irrités devient extrêmement dangereuse et opère comme un poison.

§ 127. Après avoir décrit tous les ravages que produit la colère, il faut se rappeler ce que j'ai dit, qu'il y a des circonstances, et je les ai indiquées, dans lesquelles elle produit des changements favorables. Le chancelier Bacon avait très-bien vu qu'elle pouvait être utile, comme tous les remèdes qui produisent une forte chaleur (2); et, dès les premiers temps de la médecine, Hippocrate, à qui le génie a souvent tenu lieu des connaissances qu'il ne pouvait pas encore avoir, jugeait qu'elle pouvait être utile pour ranimer la nutrition et redonner de la couleur : il l'avait conseillée à une femme qui, nourrie de mauvais légumes pendant un temps de disette, éprouvait des douleurs de genou et une grande faiblesse dans les jambes (3). Ætius adopte aussi l'idée d'Hippocrate (4). Un historien rapporte que la femme de l'empereur Paléologue second le guérit d'une maladie de langueur en le fâchant très-souvent, de propos délibéré, par une contradiction continuelle (5); et parmi les conseils que Craton donnait à un prince attaqué de paralysie, on trouve celui de se fâcher quelquefois (6). Les actes de Copenhague attestent qu'un jeune homme, muet depuis quatre ans, recouvra la parole en se fâchant contre une vieille femme, qu'il avait déjà maltraitée très-souvent (7). Schulze a vu la colère guérir d'autres paralysies (8); et Pechlin parle d'un homme attaqué de paralysie d'un des muscles sterno-mastoïdiens, qui faisait que la tête se portait toujours d'un côté, et chez qui ces muscles recouvraient assez de force pour tenir la tête droite pendant quelque temps, quand il était animé par la colère ou par le vin. Une suppression très-invétérée des règles fut terminée par une violente colère (1); on a vu la goutte guérie par le même moyen. Valeriola guérit un homme d'une fièvre quarte, rebelle à tous les remèdes, en le fâchant; et Borrichius et Schenck ont vu la même chose.

Il serait inutile d'accumuler un plus grand nombre d'exemples, et si l'on fait attention que la colère agit en poussant les esprits animaux avec une grande force dans tous leurs canaux, on comprendra qu'elle peut en rétablir le cours dans des parties où ils ne passaient plus, et guérir par là des paralysies; et en ranimant l'action des fibres musculaires, elle peut mettre en mouvement des humeurs dont la stase produisait une multitude d'accidents.—L'habitude diminue la violence de ses effets, et c'est sans doute la passion qui peut se réitérer le plus souvent sans détruire. Elle est bien moins funeste que le chagrin : on a vu les personnes les plus irascibles parvenir au plus grand âge et tourmenter pendant tout un siècle ceux qui les entouraient.

DE LA TRISTESSE.

§ 128. Chagrin et tristesse ne sont, dans le premier sens des mots, qu'une même chose; mais le chagrin désigne ordinairement une tristesse vive, subite, et d'autant plus forte qu'elle est imprévue; la tristesse est durable : c'est un chagrin prolongé; on dit : cet événement lui a fait le plus grand chagrin, et sa tristesse se soutient. L'âme occupée d'une idée triste paraît abandonner le corps, toutes les fibres tombent dans le relâchement, l'action du cœur s'affaiblit, le pouls se ralentit, il est languissant, petit, souvent intermittent; on a des palpitations, on éprouve quelquefois un froid extrême; on se sent le cœur serré, parce qu'il est trop tendu, son action est troublée, suspendue, ce qui donne des défaillances; quelquefois même elle est totalement et mortellement arrêtée. Le poumon s'engorge, on est oppressé; et dans les cadavres des personnes tuées par le chagrin, on a trouvé le cœur et les poumons surchargés de sang (2); ou si le cœur est serré par le spasme, ce sont les oreillettes et la veine-cave qui se dilatent, comme l'a remarqué M. Sénac. M. Lieutaud a vu la veine-cave mon-

(1) *Éléments physiol.*, t. v, p. 583; ex Albino.
(2) *Historia vitæ et mortis*, vers la fin.
(3) *Epidem.*, l. II, sect. IV.
(4) *Tetrab.*, I, sect. IV, ch. XXXIII.
(5) Fick, *De iræ efficacia*. Jenæ, 1718.
(6) *Consil.*, l. VI. Premier médecin de trois empereurs, il avait été bien à même d'observer les effets des passions.
(7) Vol. I, obs. 71.
(8) *Consil. med.*, cons. 50.

(1) Silvius, *Prax. medic.*, l. III, ch. III.
(2) Boneti, *Sepulchr.*, t. I, p. 899.

strueusement dilatée chez un homme qui avait eu beaucoup de chagrins (1); et Albertini avait déjà observé que le chagrin produit plutôt des dilatations dans les veines que dans les artères. Les soupirs, les larmes, les sanglots, sont les suites de cet arrêt du sang dans le poumon. Le moment qui précède les larmes est le plus cruel, parce que c'est celui où la tension du poumon est la plus forte : on est soulagé quand elles arrivent, parce que le poumon commence à se dégorger et à recouvrer son action. Si elles ne peuvent pas couler, si le poumon reste long-temps dans l'état d'inspiration, si ces expirations courtes, répétées et sonores, qui forment les pleurs, n'arrivent pas, on reste dans l'angoisse la plus pénible, et l'extrême douleur qui jette dans cette angoisse empêche les pleurs. Hérodote rapporte déjà que Psammenite, trop affligé de l'esclavage de sa fille et de la mort de son fils pour pouvoir pleurer, ne versa des larmes que quand il vit un de ses anciens amis tombé dans la misère et réduit à demander l'aumône (2); et l'on voit tous les jours que les larmes n'arrivent que quand la douleur s'affaiblit.

L'estomac et les intestins ne fonctionnent plus, on perd l'appétit, le mouvement péristaltique paraît se déranger entièrement, la bile ne coule pas, elle s'épaissit; il se forme des obstructions, souvent des concrétions bilieuses; on éprouve des gonflements, des constipations opiniâtres; d'autres fois des diarrhées encore plus opiniâtres, qui dépendent ou de ce que, la transpiration ne se faisant pas, l'humeur reflue sur les intestins, ou de ce que l'absorption des vaisseaux lactés n'a plus lieu; la circulation languit dans tous les vaisseaux abdominaux, le sang croupissant s'altère, la partie la plus ténue se dissipe, et la partie lymphatique et la partie rouge s'altérant et se corrompant, forment ce genre d'obstructions que l'on appelle l'*atrabile*, qui dégénère souvent en *maladie noire*. Toutes les sécrétions se font mal, et il peut résulter des changements singuliers dans les humeurs, puisque l'on a vu un homme, naturellement très-gai, qui, s'il avait du chagrin, rendait une urine qui avait une très-forte odeur de violette (3). Quelquefois l'inspiration cutanée augmente. Les sens, et surtout la vue, s'émoussent, le sentiment peut même se perdre totalement : on tombe dans l'anesthésie, la catalepsie, la paralysie, les convulsions, souvent dans un rire convulsif, douloureux et angoissant. On perd le sommeil : la cachexie, le marasme, la fièvre lente et tous les maux de langueur arrivent bientôt.

Les changements extérieurs que le chagrin produit sont frappants : les muscles du visage s'affaissent, ils sont moins tendus, la peau se ride, on paraît maigri et décharné au bout de quelques heures, et cela par une suite de ce principe établi plus haut, que dès que l'action nerveuse est affaiblie, les muscles perdent de leur consistance et de leur fermeté; il survient un changement marqué dans les yeux, on pâlit, on jaunit, et, la transpiration se faisant mal, la peau s'altère singulièrement : elle devient sèche, chagrine, écailleuse. Les historiens et les observateurs sont remplis d'exemples des effets du chagrin, et il y a peu de gens qui aient le bonheur de n'en avoir jamais ressenti aucune atteinte. — J'ai connu une femme que de violentes convulsions dans les yeux avaient rendue aveugle, et qui ne pensait jamais à son état sans éprouver de légères convulsions dans tout le corps. Staahl vit une mère qui, ayant appris par une lettre la mort de son fils, tomba d'abord dans une défaillance qui, dégénérant en apoplexie, la tua rapidement (1); et l'histoire nous a conservé un bel exemple des funestes effets de l'amour filial attristé : Louis de Bourbon, dont le père, le comte de Montpensier, était enterré à Pouzolles, ayant, quelques années après, fait ouvrir sa tombe pour avoir le plaisir de le voir, ce spectacle fit sur lui une impression si vive et si forte qu'il expira sur-le-champ (2). Un ami de M. Gaubius ayant appris à Leyde que son frère venait de mourir à La Haye, monte sur-le-champ en voiture pour s'y rendre. Il arrive, l'envisage, le chagrin le saisit, il s'affaiblit, s'assied, tombe mort, et on les enterra ensemble (3). Valentine de Milan mourut de douleur de ce que l'on ne vengeait pas la mort de son mari le duc d'Orléans; Marguerite d'Écosse, dauphine,

(1) *Histor. anatomic. medic.*, tom. I, p. 135.
(2) T. I, p. 573.
(3) Elliot, *De medicament. stimulant*, p. 46.

(1) *De passionibus animi*, thes. 23.
(2) *Ecole militaire*, t. I, p. 6.
(3) *Sermo academ. alter*, p. 27.

de ce qu'on avait soupçonné sa vertu (1); et Fernel du regret d'avoir perdu sa femme (2).

Une lettre très-vive de l'université de Paris attrista si fort Clément VII qu'il mourut de chagrin trois jours après (3); et les cardinaux de Pellevé et de Plaisance moururent de douleur des prospérités de Henri IV (4); Charles IX, de Suède, de regret d'avoir perdu une bataille. Le dégoût que Louis XIV témoigna pour le poème de la Lune, de Saint-Aman, donna la mort à ce poète. Racine même n'eut pas la force de soutenir sa disgrâce, et le marquis de Louvois s'étant aperçu qu'il allait y tomber, rentre chez lui le cœur serré, demande un verre d'eau, se jette sur un fauteuil, balbutie quelques mots et expire.—Ces exemples rappellent le brave Raisciac, qui, ayant admiré la valeur de l'ennemi qu'il vient de terrasser, tombe mort en découvrant que c'est son fils; et cette jeune femme qui, arrivant auprès de son mari mort, *le regarde, soupire et meurt en l'embrassant.*

L'âme attristée à ce degré suspend si complètement le cours des esprits animaux, que le sang arrêté dans le cœur et dans les poumons termine toute action vitale. Mais l'arrêt n'est pas toujours aussi complet, et les suites ne sont pas toujours aussi promptes. Viridet vit un marchand à qui un chagrin violent occasionna un serrement de cœur auquel succéda une vive douleur au creux de l'estomac, qui alla toujours en augmentant, et que l'on attribua toujours à l'estomac; on ordonna beaucoup de remèdes, tous d'après ce principe erroné, et tous aggravaient le mal dont Viridet, qui ne vit le malade que trois jours avant sa mort, reconnut la véritable cause à l'état du pouls; et l'ouverture du cadavre la démontra : le cœur était deux fois plus grand qu'il n'aurait dû l'être, et toute la cavité gauche pleine de sang fortement coagulé (5). J'ai vu une mère tendre que la mort d'une fille chérie jeta dans une fièvre lente qui la conduisit à une étisie dont rien n'a pu ralentir la marche; et je me suis déjà plaint, il y a plus de vingt ans, que les maladies occasionnées par le chagrin étaient presque toujours fâcheuses. On peut remarquer assez généralement que les personnes attaquées de maladies de langueur ne guérissent point si elles ont du chagrin, dont un effet assez constant est le croupissement de la bile qui souvent se durcit, ce qui produit des obstructions très-opiniâtres dans le foie, et des calculs dans la vésicule. J'ai vu résulter de cette cause les jaunisses les plus opiniâtres avec la démangeaison la plus insupportable; d'autres fois, des maladies cutanées les plus rebelles. M. Viridet vit une femme que deux ans de chagrin tuèrent, et dans la vésicule de laquelle on trouva dix-sept calculs, dont l'un était plus gros qu'un dez à jouer (1); et Aversbach, célèbre praticien à Leipsick, dans le seizième siècle, disait, au bout de cinquante ans de pratique, que les inquiétudes et les chagrins tuaient la plus grande partie de ses citoyens (2). —On comprend que les nerfs sont aussi souvent la partie la plus affectée par le chagrin; et si ces premiers accidents sont mal conduits, quelque légers qu'ils fussent d'abord, ils peuvent devenir très-graves. J'ai vu une femme à qui une violente affliction avait occasionné quelques affections nerveuses que l'on traita par la saignée et les purgations réitérées, et qui augmentèrent si fort que, pendant sept mois, la malade passa souvent plusieurs jours, et une fois neuf jours entiers, avec la mâchoire si absolument fermée qu'il était impossible de l'ouvrir; d'autres fois on pouvait ouvrir la mâchoire, mais la langue était si fortement redoublée sur elle-même qu'il n'y avait pas moyen de la dédoubler, et que l'on ne pouvait rien faire avaler. J'ai vu une servante très-robuste qu'un chagrin jeta dans un assoupissement si fort que pendant trente heures rien ne put l'en tirer; elle rendait les excréments et les urines sans s'en apercevoir, et elle avait de temps en temps de certains mouvements convulsifs. Comme le pouls était fort dur et plein, de façon à me faire craindre qu'il ne se fît une stase dans le cerveau, je fis faire une saignée qui diminua un peu la force de l'assoupissement, et n'ordonnai aucun autre remède; elle se réveilla peu à peu, mais elle resta si faible que pendant cinq ou six jours elle

(1) Henaut, *Abr. Chron.*, t. I, p. 363 et 383.
(2) *Sepulchr.*, t. III, p. 220.
(3) Millot, *Hist. de France*, t. II.
(4) Bury, *Hist. de Henri IV*, t. II, p. 299.
(5) *Traité du bon chyle*, t. I, p. 29.

(1) *Traité du bon chyle*, t. II. p. 631.
(2) Erntel, *Varsavia physice illustrata*, p. 168.

ne pouvait manger seule; ensuite elle se remit parfaitement, et je suis persuadé que l'usage des émétiques ou des purgatifs aurait détruit sa santé pour toujours. Camerarius vit un homme à qui la mort de son fils causa un si violent chagrin qu'il devint successivement paralytique de tous ses membres (1). J'ai vu souvent des hommes dans la force de l'âge tomber, après des chagrins soutenus, dans un état de langueur qui n'avait pas d'autre cause; d'abord ils s'affaiblissent et perdent l'appétit, ensuite ils éprouvent un dégoût affreux occasionné par la corruption de la bile; leur teint devient jaune, les jambes enflent, ils ont une soif que rien ne peut apaiser, une inquiétude dont rien n'approche, qui les rend insupportables aux autres et à eux-mêmes, et qui va quelquefois jusqu'à une espèce de délire.

§ 129. Le dernier degré de tristesse est le désespoir; et de toutes les tristesses la plus affreuse est celle du repentir, qui, n'osant point se plaindre, ronge tacitement et tue. Viridet parle d'une demoiselle que les remords de n'avoir pas donné assez de soins à une personne qui était morte, jetèrent dans une folie qui dura huit mois, pendant lesquels elle fut continuellement tourmentée par cette idée; et j'ai vu le remords tuer un homme très-fort dans cinq semaines: le sommeil l'abandonna totalement, et il ne pouvait prendre qu'un peu de lait et d'eau mêlés; l'eau seule lui donnait une crampe d'estomac et il la rendait, le lait pur lui répugnait; il n'eut que deux selles pendant tout ce temps, il maigrissait d'un jour à l'autre, sa peau devenait exactement friable; pendant les premières semaines il passait quelquefois vingt-quatre heures à s'agiter continuellement dans sa chambre; quand il n'eut plus la force de marcher, il se roulait, d'autres fois il était aussi long-temps sans changer d'attitude; mais les dix derniers jours il perdit totalement les forces et ne put pas sortir du lit; il n'avait plus la force de voir, d'entendre et de parler. Son pouls, qui avait été agité et irrégulier les trois premières semaines, se ralentit les quinze derniers jours et se perdit peu à peu; il eut des mouvements spasmodiques très-forts les cinq derniers jours, et fréquemment du délire; l'idée d'essayer quelques remèdes lui était odieuse. Théodoric, après avoir fait mourir Boèce, Symmaque et d'autres innocents, éprouva des remords vifs, qui le jetèrent dans la mélancolie la plus noire dont il mourut au bout de quelque temps. Charles IX tomba dans le marasme et la fièvre lente; il eut des convulsions, des accès de frénésie et des hémorrhagies par la peau, qui annoncent, ou les plus grandes angoisses, ou la dissolution du sang la plus complète. Élisabeth, après avoir fait décapiter le comte d'Essex, tomba dans une langueur qui la conduisit lentement au tombeau; mais ayant appris qu'il lui avait fait demander sa grace et qu'elle l'avait ignoré, elle passa à un état de désespoir qui la tua promptement. Le poison du remords, du chagrin et de la crainte consuma Cromwell, et la plus chérie de ses filles mourut de désespoir d'avoir un tel père. A ces exemples on peut ajouter celui que rapporte M. Nichols, et qui est bien frappant, quoiqu'il paraisse dépendre de la honte et de l'infamie, plus peut-être que du remords. Une femme d'un génie ferme, surprise en adultère et frappée de la honte du divorce pour cette cause, périssait rapidement de douleur, de chagrin et de fièvre; ayant obtenu le pardon de son mari au moment où elle paraissait à l'agonie, elle se remit peu à peu et se remit très-bien; son mari lui ayant alors fait dire qu'il allait demander son divorce, elle répondit: Je n'ai donc qu'à mourir; et son pouls s'affaiblissant peu à peu, sa respiration s'embarrassant, elle fut en effet morte au bout de quelques heures (1). C'est cette horreur des remords qui jetait dans cette espèce de folie, que les anciens ont caractérisée si énergiquement, en disant que le coupable se voyait toujours entouré des furies, et que les dieux seuls pouvaient l'en délivrer. — N'est-ce pas au remords, plus qu'au simple chagrin, qu'il faut rapporter le cas singulier qu'on lit dans les *Mémoires de l'Académie*, d'un homme qui, ayant appris la mort inopinée d'un ami avec qui il avait eu une dispute, se prosterna le visage contre terre, et resta pendant plusieurs mois dans un assoupissement dont on trouvera les détails dans un autre chapitre?

(1) *De efficacia animi pathemat.*, p. 17. La tristesse agit sur les animaux mêmes, et les chasseurs savent que les fumées des cerfs qui ont de l'ennui sont en nœuds, ce qui démontre le spasme des intestins.

(1) Nichols, *Prœlectio de anima medica*, 40. Lond., 1750, p. 16.

§ 130. La compassion ou la pitié est cette douleur que nous fait éprouver la peine des autres ; c'est donc un chagrin, mais c'est un chagrin un peu tempéré par le plaisir que l'on a à se trouver sensible ; aussi ses effets, quoique quelquefois très-marqués, sont rarement funestes. Il y a heureusement beaucoup de gens que la vue du malheur fait souffrir ; il y en a à qui le simple récit d'un événement fâcheux arrache des larmes ; il y a des femmes qui ne l'entendent point sans s'évanouir ; et l'on voit quelques hommes, qui soutiennent leurs propres maux avec la plus grande fermeté et presque sans y faire attention, être extrêmement sensibles à ceux des autres. C'est cette sensibilité aux malheurs étrangers qui est la cause de ces impressions, tout à la fois si pénibles et si douces, que les tableaux de toutes les situations touchantes nous font éprouver : mais elle peut avoir ses excès et occasionner des accidents très-graves ; celui qu'a éprouvé un jeune homme de quatorze ans, en voyant conduire au supplice un criminel atroce, mérite d'être conservé (1) : il sentit d'abord un mouvement extraordinaire et commença à se trouver mal. Il voulut cependant suivre l'exécution. Mais, en voyant jeter *Desrüe* dans le feu, il éprouva un mal de tête violent avec une suffocation et une agitation extrême. La nuit fut troublée par des rêves affreux, il tomba dans le délire, la fièvre, des mouvements convulsifs ; l'effroi était peint sur son visage ; le plus léger bruit, l'approche de quelqu'un lui faisait horreur ; il croyait avoir tous les membres cassés, et se plaignait des douleurs les plus cruelles ; il fermait constamment les yeux, et rejetait toute nourriture et tout remède ; son corps se couvrit de taches jaunes et noires comme des meurtrissures ; il passa de ce premier état à celui des convulsions les plus violentes ; il éprouva ensuite un cruel tétanos ; et, enfin, tous ces accidents se sont terminés, dans le temps qu'on le croyait le plus mal, par deux abcès aux reins (2).

(1) Il est vraisemblable que la frayeur a augmenté les effets de la commisération ; mais dans un grand nombre de cas, les effets de plusieurs passions se combinent, et on doit les placer sous celle qui paraît y avoir la plus grande part.

(2) *Journal de littérature*, *Journal de médecine*, *Gazette de Berne*, 1777, n° 62, et autres journaux.

§ 131. Quels que soient les funestes effets des passions dont j'ai déjà parlé, elles sont peut-être moins fâcheuses pour la santé que la crainte et la frayeur, qu'il ne faut pas confondre, puisqu'elles ne diffèrent pas seulement par le degré, mais qu'elles ont des caractères réellement différents. La crainte est l'appréhension d'un mal futur prévu ou présumé ; la frayeur est l'appréhension du mal dont nous nous croyons menacés par un événement subit et imprévu qui arrive actuellement. La crainte peut durer très-long-temps : il y a des gens qui passent leur vie à craindre ; la frayeur est momentanée ; et quoique ces deux états aient des effets communs, ils en ont aussi de très-différents, et leur action générale n'est pas la même : celle de la crainte est lente et plus égale ; celle de la frayeur vive et irrégulière. Les effets de la crainte ressemblent à ceux de la tristesse, et la crainte n'est en effet qu'une espèce de tristesse ; ceux de la frayeur sont plus rapprochés de ceux de la colère. La crainte affaiblit l'action du cœur où le sang s'amasse, et il en résulte des palpitations et des défaillances, un ralentissement marqué dans la circulation, l'arrêt du sang dans la saignée ; elle arrête même les hémorrhagies, et elle peut entièrement déranger les fonctions du cœur. L'action nerveuse est aussi affaiblie ; toutes les fonctions languissent ; toutes les humeurs croupissent et s'altèrent de différentes façons, toutes les sécrétions, et surtout la transpiration, se dérangent ; il se forme des obstructions ; il survient des diarrhées, des maladies paralytiques, la mort même (1). — Dans la frayeur le mouvement du cœur est d'abord augmenté ; M. de Sauvages avait vu une violente frayeur procurer vingt-cinq battements de plus par minute ; et l'on a vu une violente frayeur laisser le pouls accéléré le reste de la vie pendant plus de vingt ans (2). Elle donne des hémorrhagies, elle change quelquefois les règles en pertes, quoique d'autres fois elle les supprime, et ces suppressions sont ordinairement très-

(1) Aristote, qui a été, quoi que l'on en dise, un si grand observateur à tant d'égards, avait déjà dit que, dans la crainte, le sang retournait de toutes parts au cœur ; on est comme paralysé, on a un sentiment de saisissement, de froid et de faiblesse.

(2) *Journal de médecine*, t. XVII, p. 264

opiniâtres; et j'ai vu, après la peur, des palpitations violentes, qui, au bout de dix ans, n'étaient pas radicalement détruites; depuis lors j'ai perdu le malade de vue : elle produit les maux de nerfs les plus violents, et l'on verra, dans le chapitre de l'épilepsie, qu'elle est une des causes les plus fréquentes de cette maladie; elle occasionne aussi des paralysies, des apoplexies, des morts subites. Il est vrai que quelquefois en animant l'action, dans les maladies où elle est trop faible, elle produit des effets heureux, et j'en rapporterai quelques exemples; mais il faut cependant faire attention que dans cette passion, comme dans toutes les autres, la cause n'étant jamais qu'une action fort troublée, elle n'a aucune marche régulière, que ses effets sont souvent diamétralement opposés, qu'il est impossible de les prévoir, et par-là même dangereux de l'employer comme remède. Les observateurs sont pleins des accidents occasionnés par ces deux passions; j'en présenterai un assez grand nombre pour que l'on puisse se faire une idée juste de tous les ravages que l'on peut en craindre.

§ 132. Le premier effet de la frayeur est une espèce de frisson dans toute la peau occasionné par le spasme, par là même très-souvent une suppression de la transpiration, et souvent des urines abondantes et aqueuses, ou une diarrhée subite très-forte et quelquefois très-opiniâtre. J'ai vu, il y a vingt-quatre ans, un enfant qui en avait alors quatre ou quatre et demi, et qui, ayant été effrayé le premier dimanche de mai par des enfants masqués qui couraient les rues à cette époque, éprouva d'abord plusieurs accidents convulsifs, et fut dans un état d'extrême faiblesse pendant quelques jours, au bout desquels il survint une diarrhée, pour laquelle on essaya, depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre, tous les purgatifs, apéritifs, astringents, toniques, stomachiques, cordiaux, possibles; tous furent inutiles; le mal fit des progrès journaliers; la diarrhée, à la fin de septembre, était devenue entièrement lientérique, les forces étaient totalement perdues, la fièvre continue, le dégoût total, l'insomnie complète, et l'altération prodigieuse : appelé à cette époque, je remarquai que la peau était d'une sécheresse extrême, et jugeant que l'irritabilité des intestins était sans doute très-grande, je me déterminai à quitter le régime chaud pour ne lui donner que les aliments les plus doux, et le lait d'amande pour toute boisson, et à se borner pour tout remède à un lavement de bouillon de veau avec un jaune d'œuf et une petite dose d'opium, et à un bain d'eau tiède avec quelques poignées de fleur de sureau et d'herbe de mélisse et une bouteille de vin. J'espérai par ces secours diminuer l'irritabilité des intestins, amollir la peau, ranimer la transpiration et relever les forces; le bain parut d'abord éprouver beaucoup le malade; il avait mal au cœur, il paraissait comme ivre et très-faible; j'eus de la peine à obtenir qu'il y restât vingt-cinq minutes; on le mit dans un lit tiède, et il dormit deux heures, ce qui n'était pas arrivé depuis deux mois; il eut encore quelques sommeils pendant la nuit, et la diarrhée fut moins fréquente; le lendemain on réitéra le lavement et le bain où il fut quarante minutes, et après lequel il dormit cinq heures, la diarrhée diminua considérablement, la fièvre baissa, les forces revinrent et je ne fis pas réitérer les lavements, mais il prit encore sept bains, et le dixième jour il se portait à merveille; quinze jours ensuite il prit la petite vérole et l'eut abondante mais heureuse; depuis cette époque je ne lui ai pas vu la plus légère indisposition (1). Quelquefois la diarrhée est un effet prompt et subit de la frayeur; on en est surpris tout-à-coup et sans pouvoir s'en défendre (2); le dérangement des fonctions de l'estomac est aussi un effet de la peur; Van Helmont a vu une jeune fille qui, effrayée par le tonnerre, perdit sur-le-champ l'appétit, et qui depuis lors n'avait pris que quelques cuillerées d'eau tous les huit jours (3).

La jaunisse est un autre effet assez constant de la frayeur. J'ai vu une femme qu'une frayeur sur l'eau rendit jaune en quelques minutes : elle le fut plus de six

---

(1) Cette observation m'a paru pouvoir être très-utile, et c'est ce qui m'a déterminé à la donner ici avec un détail qui serait peut-être mieux placé dans un traité des maladies du bas-ventre.

(2) C'est à la même cause que Haller croit que l'on doit attribuer l'épanchement de l'encre de la sèche, celui de l'air fétide de la bête puante du Cap, et de quelques autres animaux. La peur donne la diarrhée aux chiens, et Wepfer assure qu'elle la donne aux loups; on a vu un chien mourir de la frayeur du canon.

(3) *Jus duumviratus*, § 25, op., p. 244.

mois, malgré, ou plutôt à cause d'un très-grand nombre de remèdes, puisqu'elle avait remarqué que presque tous lui faisaient du mal; enfin, la poudre de chardon-bénit, prise trois fois par jour (elle avait oublié la dose), la guérit au bout de quelques jours. Un homme, effrayé par la chute d'une galerie sur laquelle il était, tomba dans l'ictère noir le plus complet que je me rappelle avoir vu: il ressemblait exactement à un Maure (1). Et M. Le Cat vit une jeune personne à qui les propos d'un homme insolent occasionnèrent une frayeur très-vive. Le lendemain, le dessous de ses yeux devint jaune, et cette couleur gagna, au bout de huit jours, tout le visage, après quoi ce jaune dégénéra peu à peu en noir; de sorte qu'en moins de huit jours elle eut un masque de velours noir parfait, qu'elle garda pendant quatre mois, sans aucun dérangement de santé et sans aucune douleur. Huit jours après, le visage, les avant-bras jaunirent, et ensuite noircirent; enfin, au bout de quatre mois, la peau noire s'écailla et la peau se trouva blanche dessous (2).

§ 133. C'est en diminuant l'action artérielle et la force excrétoire que la crainte augmente la disposition des vaisseaux absorbants à l'inhalation, et peut par-là même rendre plus susceptible de contagion dans les temps de maladies épidémiques. Villis l'a vu évidemment dans les fièvres malignes qu'il décrit, et tous les médecins qui ont observé attentivement la peste l'attestent également. C'est en ranimant l'action excrétoire et en diminuant l'inhalation que le vin est utile comme préservatif; c'est à la crainte continuelle que d'habiles médecins ont attribué ces fièvres malignes qui se répandent quelquefois si promptement dans les villes assiégées avant que les causes physiques aient eu le temps d'agir (3).

§ 134. C'est en portant le spasme sur les organes de la bile que la frayeur produit l'érysipèle, ce qui n'est point rare: Sennert l'a vue occasionner cette espèce très-douloureuse que l'on appelle la rose (1). — L'action de la frayeur n'est pas moins marquée sur les autres glandes que sur le foie. M. Van Swieten vit une femme très-saine à qui une frayeur subite occasionna sur-le-champ une tumeur au sein, qui, quoique traitée d'abord par les meilleurs remèdes, devint un squirrhe incurable (2); et il fait à cette occasion une observation très-juste: Quand quelqu'un, dit-il, est frappé d'une crainte subite, il pâlit, son visage (il aurait pu dire tout son corps) s'affaisse (3), tous ses vaisseaux se contractent, et si l'on réfléchit que tous ces changements que nous voyons si évidemment à l'extérieur peuvent avoir lieu intérieurement, on comprendra comment il peut en résulter les maladies les plus étonnantes et les plus opiniâtres. Il cite ailleurs (4), d'après La Motte, le cas d'une accouchée, dont les lochies furent supprimées par une violente frayeur: il se forma dans le ventre une inflammation qui se termina en abcès, dont il sortit plusieurs livres de pus. Il avait vu lui-même un homme à qui la frayeur du tonnerre donna un tremblement très-violent (5), qu'il garda toute sa vie; et j'ai vu deux jeunes filles qui, par la même cause, mais plus rapprochée, puisque l'une

---

(1) M. Kirkpatrich, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction de l'Avis au peuple, cite aussi une jaunisse très-forte après la peur. *Advice to people*, pag. 519.

(2) *Mémoires de Berlin. De la Coll. acad.*, t. II, préf., p. 75.

(3) Si l'application de la main d'un mort, dit M. Junker, a jamais réussi dans les vices de la peau, c'est sans doute par l'effet de ce spasme, suite de l'effroi, et en général par là même dangereux, qui, plus marqué sur la partie où se fait l'application, parce qu'il y est augmenté par le froid, y suspend l'action des vaisseaux et y arrête la nutrition; mais il serait très-nuisible dans les maladies cutanées, critiques ou dépuratoires, en faisant disparaître une éruption utile.

(1) *De consens Chymic et Galen.*, c. XIV.

(2) § 27, t. I, p. 190.

(3) Cet affaiblissement, cette flaccidité, cet amollissement subit des parties musculeuses, dans le chagrin, la crainte, la frayeur, dans différents maux de nerfs, ont été remarqués par plusieurs médecins; j'en ai déjà parlé et je l'ai expliqué ailleurs. Les médecins animistes les attribuent à l'incurie de l'âme perturbée par les affections violentes qu'elle éprouve. « Si metu vel dolore subito commovetur animus, carnes debilitatæ et quasi inanitæ illico flaccescunt : quod cum de corpore nihil decesserit, soli anima de cura corporis, et suo officio, remittenti tribuere licebit. » Nichols, *Anima medica*, p. 13.

(4) T. IV, p. 622.

(5) Voy. § 627, t. II, p. 182.

d'elles avait été légèrement blessée à la tête, et que l'autre était très-près d'une personne qui fut tuée, restèrent dans une espèce d'imbécillité. Une autre jeune fille, âgée seulement de neuf ans, effrayée par le violent orage et l'affreuse grêle du 28 juin 1752, tomba dans une agitation étonnante et perdit la parole, qu'elle ne recouvra qu'au bout de quelques heures, et même imparfaitement, puisqu'elle bégaya pendant plusieurs jours. On lit dans un des meilleurs journaux l'histoire d'un matelot qu'un orage effraya si fort qu'il tomba de peur, et son visage suait du sang, qui, comme une sueur ordinaire, revenait à mesure qu'on l'essuyait pendant tout le temps que dura l'orage (1). Stahl avait vu une fille qui, menacée de mort par des soldats, perdit tout son sang par tous les pores de son corps et fut promptement morte (2). Les accidents convulsifs sont aussi une suite très-ordinaire de la frayeur. J'ai vu une jeune fille à qui la peur d'un châtiment donna, la veille du jour où elle devait le subir, des convulsions violentes, qui durèrent plusieurs jours; et une autre qui, effrayée par le danger qu'elle avait couru en se mettant à cheval sur un balcon très-élevé, eut dès le lendemain une crainte générale : tout lui faisait peur, elle n'osait pas rester seule. Au bout de quelques jours, elle eut de violentes convulsions dans les muscles du cou, qui ne tardèrent pas à gagner tout le corps. Elles revenaient fréquemment, commençaient quelquefois par le pouce, d'autres fois par le pied, et duraient plusieurs heures. Les bains tièdes, une tisane fort douce, de la magnésie, et ensuite la racine de valériane, la guérirent.

M. Lorry parle d'une très-belle personne qui, effrayée par les violences d'un père ivre, tomba dans des mouvements convulsifs des différents muscles, si forts que son visage devenait affreux, et elle était souvent jetée de son siége à terre, sans cependant jamais perdre la connaissance. Mais ce ne sont pas seulement les femmes qui peuvent éprouver des accidents de cette espèce; M. Zimmermann nous a donné l'histoire d'un paysan des plus robustes, âgé de trente-six à quarante ans, qui, ayant été emprisonné pour cause de vol, eut tellement peur de la potence qu'il perdit toutes ses forces, au point de ressembler à un homme mort : Je ne sentis son pouls, dit mon illustre ami, en aucun endroit de son corps; je ne pouvais point apercevoir le mouvement du cœur ni aucune apparence de respiration; son visage et ses lèvres étaient d'un pâle cadavéreux, ses yeux étaient fermés, tout le corps était froid : en apparence, cet homme n'était qu'un cadavre. Des irritations mécaniques douloureuses, l'application des stimulants les plus actifs ne procuraient aucun sentiment; les remèdes injectés de force dans la bouche ressortaient bientôt par les commissures des lèvres. Il resta dans cet état pendant vingt-quatre heures : alors il commença à avaler quelques remèdes. Au bout de trente heures, il ouvrit les yeux; six heures après, il articula quelques sons : au bout de six jours, il fut entièrement remis. Je fus consulté en 1761 par un robuste paysan, âgé d'environ vingt-quatre ans, qui, ayant été effrayé par un bœuf furieux qui courait sur lui, ne se sentit pas incommodé d'abord; mais le lendemain, il se trouva mal à son aise et il eut des palpitations. Bientôt il ne put ni entrer au lit, ni rester tranquille : il était obligé d'être dans un mouvement continuel, et il perdit entièrement le sommeil. Il eut un effroi et des angoisses inexprimables, avec un peu de fièvre. Il rendait tout ce qu'il prenait par un simple soulèvement de l'estomac, et il y avait déjà plusieurs mois qu'il était dans cet état. Je lui conseillai le régime le plus doux, une simple décoction d'orge ou de l'eau, et un peu de lait pour boisson, et tous les matins une poudre composée de très-peu de nitre, d'un peu plus de crème de tartre et de deux grains de camphre. Au bout de dix semaines, il revint presque entièrement guéri. Je lui conseillai de continuer les mêmes remèdes, et j'appris assez long-temps après qu'il était très-bien. J'ai vu une femme, effrayée le second jour d'une couche par la cloche du feu, qui était restée sujette à des spasmes si violents de l'avant-bras qu'elle jetait des cris douloureux toutes les fois qu'elle en éprouvait des accès, qui étaient accompagnés d'une angoisse inexprimable, et les accès duraient quelquefois vingt-quatre heures. M. Haen a vu la frayeur produire un spasme très-fort de la mâchoire inférieure; Van-der-Wiel a vu la femme d'un jardinier du prince de Nassau si affectée par la frayeur, que les os pariétaux se séparèrent dans la suture qui leur est com-

(1) *Journ. encyclop.* Janv. 1776, p. 155.
(2) *De athemat.*, § 26.

mune (1). Un des effets les plus singuliers de la peur, c'est celui que rapporte M. Vater, d'un jeune homme qui d'abord après en avoir eu une très-vive, qui le laissa pendant quelques moments la bouche ouverte sans pouvoir parler, commença à éprouver une difficulté à respirer, avec une envie continuelle de tousser; et en toussant, on voyait et on pouvait sentir un tubercule dur de la grosseur d'une noix muscade, qui s'élevait d'un des côtés du larynx, mais qu'on ne pouvait ni voir ni sentir quand il n'y avait point de toux. Le mal fit des progrès pendant deux ans, et augmenta au point que, ne pouvant presque plus respirer ni avaler, on prévoyait une mort prochaine, quand la tumeur grossit, resta toujours apparente, et se trouvant par là en prise aux remèdes extérieurs, fut résoute et le malade entièrement guéri. On a vu plus haut la frayeur grossir et durcir promptement le sein : il est à présumer que, dans ce cas, elle avait opéré le même effet sur une des glandes bronchiales.

La folie peut être une autre suite de la frayeur. J'ai vu autrefois une paysanne robuste qui, descendue par un corde dans une caverne assez profonde, pour y chercher un animal égaré, en ressortit folle, et n'a jamais été guérie. On a vu à l'hôpital de Montpellier un jeune homme qui, ayant été attaqué sur un grand chemin par deux voleurs, devint tout de suite maniaque (2); et Gorris, arrêté par une troupe d'hommes armés, dans le temps des troubles de la ligue, tomba dans une imbécillité dont il ne sortit jamais (3).—L'épilepsie est une suite si ordinaire de la frayeur, que je crois que cette passion est la cause la plus fréquente de cette cruelle maladie. On en verra plusieurs exemples dans le chapitre qui en traite : il serait superflu d'en réunir d'autres ici. M. Boerhaave en a recueilli plusieurs (4), parmi lesquels il y en a deux dans lesquels la frayeur fut produite par des masques; et si l'on rapproche ces exemples de celui que j'ai cité plus haut, on verra que ce genre d'amusement n'est pas sans inconvénients. — La frayeur peut tuer sur-le-champ : on a vu un criminel mourir en entendant prononcer son arrêt de mort; et Kerkring rapporte qu'un homme, à qui l'on avait annoncé la mort pour un jour fixé, s'effrayant tous les jours davantage, mourut enfin au jour fatal. On sait que Charles-Quint, effrayé par la cérémonie de son enterrement, qu'il avait voulu exécuter, prit mal en la terminant et mourut au bout de peu de jours. Et Platerus rapporte l'exemple d'une femme qui, étant arrivée à la porte de la ville au moment où elle se fermait, y mourut de peur pendant la nuit. M. Petit vit un homme blessé à la main qui mourut subitement en voyant ses tendons à nu; et M. Haller a vu plus d'une fois les chiens destinés à ses expériences mourir de peur dès qu'ils étaient liés, avant même qu'on en eût approché le scalpel (1).

La peur du péril passé peut-elle être aussi dangereuse? Est-ce à la frayeur, comme l'a cru M. Kirkpatrick, ou à la joie d'un danger évité, comme je suis porté à le croire, qu'il faut rapporter la mort d'un malade du D. Hollings, à qui l'on cacha qu'il avait la petite-vérole, qu'il craignait beaucoup, et qui mourut sur-le-champ quand on lui annonça qu'il en était guéri? A. Pétrone cite aussi l'exemple d'un domestique qui, ayant traversé à cheval le Pô gelé, sans savoir qu'il le traversait, mourut en l'apprenant à son arrivée au lieu de sa destination (2). — La frayeur en songe même a ses inconvénients : j'en rapporte un exemple frappant dans le chapitre de l'épilepsie; et M. Lorry a vu une jeune fille qui fut dans le délire pendant quelques jours, avec les yeux égarés, pour avoir rêvé qu'on la précipitait dans les enfers et que les démons la tourmentaient (3); et Andrée cite aussi une jeune personne qu'un rêve effrayant jeta dans un accès de convulsions qui dura plusieurs heures, et la laissa dans une faiblesse et une

---

(1) Cent. I, obs. 1.
(2) *Observ. de méd. des hôpitaux milit.*, t. I, p. 4.
(3) Eloy, *Dict.*
(4) *De morb. nervor.*, p. 801.

(1) Langhans, *De consensu partium*, § 43. On lit dans le même endroit, que Haller, dans ses nombreuses herborisations sur les Alpes, avait souvent remarqué les impressions que faisaient sur ceux qui l'accompagnaient la vue des précipices; les uns prenaient un vertige, les autres un tremblement, les troisièmes une faiblesse qui allait à la défaillance, les quatrièmes une forte diarrhée.
(2) Allex Petronii, *De victu Roman.* Lib. quinq. fol. Rom., 1581, p. 280.
(3) T. I, p. 108.

perte d'appétit dont elle fut très-longtemps à se remettre (1).

On peut placer après la peur en rêve ce qui arriva à un jeune homme, qui a fourni à M. Hosman le sujet d'une petite dissertation. En traversant une place le soir, il crut y voir un spectre, et rentra chez lui presque mort, avec un abattement, un dégoût, une faiblesse, qui durèrent quinze jours. Une autre fois, il crut que le spectre le saisissait par le pied, qui devint rouge, s'enflamma et suppura. Bientôt il fut attaqué de convulsions atroces, avec délire, perte de la parole, quelquefois fureur, et tous les accidents des maladies convulsives; il prévoyait toujours l'accès par un froid qui montait des extrémités inférieures, comme cela arrive dans la plupart des maladies de cette espèce (2). Loew vit aussi un enfant de huit ans, plus pardonnable par là même, que la prétendue apparition d'un spectre jeta dans des convulsions les plus affreuses, avec le tétanos de la mâchoire, perte de la mémoire, des sens, de la raison, constipation la plus opiniâtre, et tout cela jour et nuit, presque sans interruption pendant plus de deux mois. Il guérit cependant (et je le fais remarquer parce que cela est consolant), sans qu'il restât aucun affaiblissement ni dans les facultés ni dans aucun organe (3). Et M. Morgagni donne fort en détail l'histoire d'un vidangeur qui, se trouvant seul la nuit occupé de son travail, crut voir un spectre blanc, et fut tellement effrayé qu'il tomba dans une fièvre et des convulsions si violentes que, malgré tous les secours qu'on lui donna, il périt le sixième jour (4).

On pourrait peut-être dire que ces apparitions étaient l'effet du dérangement commençant du cerveau, plutôt que le dérangement n'était l'effet des apparitions; mais il est très-ordinaire de voir des enfants, des jeunes gens faibles, des femmes délicates, des hommes ignorants et pleins de préjugés, s'effrayer et, dans leur frayeur, engendrer des monstres qui l'augmentent et la portent à ce degré qui opère les effets fâcheux que je viens de décrire; au lieu qu'on ne voit point des maladies nerveuses se développer tout à coup sans quelque cause morale ou physique bien forte, avec cette violence. Ainsi, les apparitions ont été la suite de la timidité et de l'erreur de l'imagination; mais les accidents et la mort même ont été la suite de l'apparition des monstres. J'ai rencontré il y a plusieurs années, dans une place assez isolée, au clair de la lune, un enfant d'environ huit ans et très-sain qui, ayant entendu quelque bruit à la porte de l'église voisine, s'en alarma au point de jeter les hauts cris et de se mettre à fuir d'un tout autre côté que celui où il devait aller, persuadé qu'il avait vu des revenants. Comme il me connaissait, je le rassurai, je le calmai, je le remis chez lui, je lui fis donner un bain de jambes et quelques calmants : cela n'eut aucune suite. Mais s'il n'eût pas rencontré aussi promptement quelqu'un, et quelqu'un qu'il connaissait; s'il eût couru beaucoup et eût ajouté l'échauffement à la frayeur; si, au lieu d'être calmé, il eût été grondé, ou si, au lieu de calmants, on lui eût donné du vin ou de l'eau-de-vie, il pouvait très-aisément tomber dans l'état des malades dont je viens de parler.

Il serait inutile de recueillir un plus grand nombre d'exemples des dangers de la frayeur; mais je finirai cet article, comme ceux de quelques autres passions, par remarquer que si la crainte et la frayeur nuisent si souvent, elles peuvent quelquefois être utiles, l'une en modérant l'action, l'autre en l'augmentant; c'est par ce double principe que la crainte donne la fièvre tierce, et que la frayeur la guérit, comme je l'ai vu moi-même; il est vrai qu'elle peut aussi la donner, et que souvent elle la dérange. Paré avait déjà vu la frayeur du naufrage guérir une fièvre quarte, et la peur était un moyen usité autrefois en Courlande pour guérir la fièvre tierce (1). M. Tralles, l'un des plus grands médecins et des meilleurs observateurs de ce siècle, a vu une femme à qui la frayeur d'une chenille, qui lui tomba sur le cou, donna la fièvre tierce. C'est sans doute en ralentissant l'action nerveuse que la crainte est un des moyens dont on se sert avec succès pour le traitement de la

(1) Cas 7, p. 81.

(2) *Morbus convulsivus a vivo spectro.* Jen., 1682. Il est très-vraisemblable que ce jeune homme avait l'âme faible, les nerfs très-mobiles, la fibre lâche et le sang âcre.

(3) Loew. *Constit Epidem. Sempronii.*, 1706. Sydenham, oper. 4, t. II, p. 321.

(4) Epist. 62, § 5.

(1) Eph. C. N., dec. 2, ann. 6, p. 570.

manie ; d'autre fois elle nuit en affaiblissant l'action dans les cas où elle est nécessaire, et M. Smellie se plaignait de ce que dans les accouchements la crainte fait quelquefois cesser tout-à-coup la douleur (1) : c'est en augmentant cette même action que la frayeur a souvent guéri la paralysie. Tulp a vu une paralysie qui durait depuis trois ans, et Diémerbroech en a vu une qui durait depuis quarante, guéries par la frayeur du tonnerre (2). C'est sans doute dans l'espoir d'opérer une révolution violente, et son espoir ne fut pas trompé, que M. Lieutaud fit tirer un coup de fusil au pied du lit d'une épileptique au moment où l'accès finissait ; elle fut trois heures dans un état violent et dangereux, mais elle se trouva guérie (3). On vit à Berlin, en 1720, un jeune homme dans un état désespéré, et dont la mort était attendue d'un moment à l'autre, à qui l'explosion d'un magasin à poudre redonna la connaissance ; il reprit sur-le-champ des forces, se leva et fut guéri au bout de quelques jours (4). Les vapeurs, cette maladie si souvent produite par la frayeur, ont été guéries par ce même moyen (5), qui peut même opérer des changements mécaniques tels qu'on n'en aurait point attendu d'une cause morale : un homme, qui avait l'épaule luxée depuis trois semaines, fut guéri par une frayeur, et un autre le fut d'une hernie invétérée (6). Il est très-ordinaire de chercher à guérir le hoquet par la peur, et quelquefois cela réussit ; on change une disposition vicieuse dans les nerfs, en produisant une disposition différente, mais le plus souvent cela ne réussit point et quelquefois cela nuit ; ainsi, malgré les exemples que je viens de citer, il n'en est pas moins vrai que les effets de la peur doivent en général être regardés comme fâcheux, qu'on ne doit l'employer comme remède que dans des cas absolument désespérés, et que la peur est surtout funeste aux enfants, parce qu'indépendamment du mal présent, elle laisse une disposition à s'effrayer qui rend la vie amère et la couvre souvent de ridicule.

On peut faire cesser les effets de la crainte en produisant un sentiment différent ; c'est ainsi qu'un officier général qui ne pouvait être saigné sans s'évanouir, soutint très-bien la saignée en faisant battre la caisse auprès de lui (1). — La crainte peut changer d'objet, et l'on remarque tous les jours qu'une personne qui craint tout pour elle peut devenir courageuse si elle voit en danger un objet qui lui soit plus cher qu'elle-même ; des mères tendres et craintives en fournissent des exemples fréquents ; on le voit même chez les animaux. — Une personne poltronne est rassurée par une plus poltronne ; est-ce parce qu'en voyant le ridicule chez un autre, on en est frappé au point de n'oser pas s'en trouver atteint ? la vanité de paraître protéger le faible empêche-t-elle de sentir sa propre faiblesse ? ou enfin le sentiment de la frayeur subsiste-t-il et n'est-ce que l'expression que l'on cache ?

§ 135. Les effets de la honte se rapprochent de ceux du chagrin, et la honte est le chagrin de s'être mal mis dans l'esprit des autres : on sent qu'elle a une multitude de degrés, depuis la honte du plus léger ridicule jusqu'à celle de l'infamie, dont les effets doivent être d'autant plus fâcheux qu'ils admettent peut-être moins de consolation que ceux du remords. — L'effet le plus ordinaire de la honte est de jeter dans la tristesse, dans l'hypochondrie, dans la mélancolie la plus noire ; elle peut même rendre fou, et enfin tuer tout-à-coup. Le rhéteur *Diodore* mourut de honte de n'avoir pas pu répondre aux questions de *Stilbon*. La honte d'avoir échoué aussi maladroitement dans le Pays-Bas humilia si fort le duc d'Anjou qu'il n'osait lever les yeux, et la confusion le jeta dans un égarement d'esprit dans lequel il passa six mois (2). Le marquis d'Ossun, dont la bravoure était connue, honteux de s'être laissé entraîner par la fuite générale à la bataille de Dreux, se jugea indigne de vivre après une telle tache et se laissa mourir de faim ; le duc de

(1) *A Treatise on the theory and practice of midwifery*, f. 3, p. 478.

(2) Tulp., l. I, ch. LXI. Diemerb., *Obs. med.*, obs. 12. L'électricité y avait-elle part ?

(3) *Medical. musæum*, t. II, p. 176.

(4) Verdries, *Æquilibr. ment. et corpor.*, p. 138.

(5) De Melle, *De vi vitali*, § 108.

(6) Mentz, *De animi commotionibus*. Leipsick, 1700.

(1) Blegny, *Zodiac. medic. Gallic.*, p. 4.

(2) *Supplément à l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre.*

Nevers mourut de honte du reproche que Henri IV lui fit de n'avoir pas assez approché de l'ennemi. J'ai vu, en 1776, un jeune homme qui, honteux de n'avoir eu aucun prix au collége, perdit la parole, tomba dans une imbécillité très-forte, une faiblesse si grande qu'on ne pouvait pas le laisser marcher sans lui donner le bras, une agitation continuelle, une insomnie totale et une constipation absolue. Je ne vis dans cet état qu'un spasme soutenu; je le traitai en conséquence, et l'on trouvera ailleurs l'histoire de sa guérison.

§ 136. La pudeur est cette honte qui a pour objet la décence; la crainte d'y avoir manqué, celle d'être soupçonné d'y pouvoir manquer, ou même de savoir comment on peut y manquer, donne ce sentiment qui sied si bien, mais qui, poussé trop loin, devient pénible et peut paraître ridicule. Ses effets sont de couvrir tout-à-coup, d'une nuance plus ou moins forte de rougeur, le visage, souvent la gorge, quelquefois même les bras; les lèvres éprouvent un léger tremblement, les yeux sont fixes et baissés, la voix s'arrête, on balbutie, et l'on éprouve un léger trouble dans les idées. M. Walther (1) a attribué cette rougeur au spasme des fibres musculaires qui entourent l'ouverture de la veine cave supérieure dans le sinus, et qui, gênant le retour du sang des parties d'où elles le rapportent, fait que tout-à-coup les vaisseaux s'en trouvent plus remplis; on rougit plus ou moins promptement, la rougeur est plus ou moins forte, plus ou moins longue, se dissipe plus tôt ou plus tard, plus lentement ou plus rapidement, suivant les différents degrés du spasme, suivant son étendue, sa force, la rapidité avec laquelle il se dissipe. Si les joues rougissent plus que les autres parties, c'est que le tissu cellulaire y étant plus considérable et plus lâche qu'ailleurs, les vaisseaux étant moins soutenus, leur engorgement est beaucoup plus aisé que dans d'autres parties; c'est cette même mollesse du tissu cellulaire qui fait que l'état du visage est susceptible de tant de variations si promptes à l'égard de la couleur et de l'embonpoint.

§ 137. La timidité est une crainte excessive de paraître ridicule; elle ralentit l'action, elle la gêne, elle la rend gauche, elle émousse réellement les facultés, elle en enchaîne le développement, on ne voit ni on n'entend; elle peut donner un tremblement général, une extrême faiblesse, une défaillance même, en un mot, elle a tous les inconvénients de la crainte, et il ne faut pas douter qu'elle n'ait une influence réelle sur la santé; elle conduit à la plus grande mobilité.

§ 138. L'orgueil est une espèce de joie produite par le sentiment des avantages que l'on possède, ou que l'on croit posséder, et par lesquels on se croit supérieur aux autres; il a les effets essentiels de la joie; il anime l'action, il augmente la force des fibres, et celle de la circulation et celle du fluide nerveux; il peut même la porter trop loin et jeter dans le délire; on en a vu plus d'un exemple: mais non content de son propre suffrage, l'orgueil exige quelquefois les démonstrations des suffrages des autres, et comme il est souvent frustré, ses effets se combinent avec ceux de la colère ou du chagrin, qui, d'où qu'il vienne, tient toujours à la colère dans l'homme superbe, parce qu'il s'indigne toujours que le malheur ose l'atteindre: c'est cette combinaison qui a souvent eu des effets si fâcheux; c'est à elle qu'il faut rapporter la mort de ce magistrat qui tomba au pied de son concurrent en le félicitant d'avoir obtenu l'emploi qu'ils sollicitaient tous deux (1); c'est à elle qu'il faut aussi attribuer celle de M. H***, ce célèbre professeur de Iène, qui mourut parce qu'il n'obtint pas le pas sur un de ses collégues.

§ 139. La vanité diffère de l'orgueil; elle est le désir de paraître supérieur aux autres plutôt que le sentiment de l'être. Le bonheur de l'orgueilleux est beaucoup en lui; le bonheur de l'homme vain dépend beaucoup des autres; par-là même, la vanité est beaucoup plus souvent chagrinée que l'orgueil, mais elle ne l'est pas si dangereusement.

§ 140. Le rire est moins une passion particulière que l'expression d'une espèce de joie produite par la vue du ridicule qui consiste proprement dans l'association de deux idées qui ne sont pas faites pour aller ensemble.

> Humano capiti cervicem pictor equinam
> Jungere si velit... risum teneatis amici?

(1) *De erubescentibus*. Leips., 1739. Collect. anat. Hall., t. II.

(1) *Epistol*. Hallero.

Si l'on demandait : D'où vient cette vue produit-elle chez nous la gaîté, et une gaîté si caractérisée que l'impression du ridicule est souvent la seule à laquelle l'affliction la plus profonde, et la douleur la plus aiguë, ne peuvent pas se soustraire? Je répondrai que je l'ignore, mais que cela dépend vraisemblablement d'une de ces conditions innées dans notre âme qui a dû trouver choquante et plaisante une réunion absurde et être par là même sensible à la crainte du ridicule. — L'irrision, le rire d'irrision maintiennent l'ordre de la société contre les progrès du ridicule, comme le mépris contre les progrès du vice ; on n'est pas plus maître de ne pas rire de l'un, que de ne pas se courroucer de l'autre ; mais les effets du rire sur le corps ne sont pas aisés à assigner. Dans les autres passions il y a augmentation ou diminution de mouvement, ici il y a non-seulement augmentation mais une direction particulière de quelques mouvements : égayée par le ridicule l'âme met en jeu les organes de la respiration, et, ce qui est singulier, leur donne une action très-rapprochée de celle des pleurs, de façon que les enfants passent subitement de l'un de ces états à l'autre, et que l'on est quelquefois incertain s'ils pleurent ou s'ils rient (1). — Il faut remarquer que, quoique le rire soit l'expression du sentiment du ridicule, il peut cependant être produit par des causes absolument corporelles ; on le produit en chatouillant ; il peut aussi naître de toutes les irritations nerveuses, soit qu'elles dépendent des irritations internes maladives qui produisent toute autre convulsion, ou des irritations externes dans les plaies, les fractures, les luxations, soit qu'elles soient l'effet des poisons ; mais dans ces trois derniers cas, c'est un rire bien imparfait, ce sont les traits du rire et non pas le rire même.

Le rire produit d'abord par une idée plaisante devient comme convulsif ; on n'a pas pu l'empêcher, on ne peut pas le faire finir. Le rire continuel de certains fous tient sans doute à une suite d'idées ridicules. — Les effets du rire sont ceux de la joie ; ils sont donc en général favorables, et ils produisent d'excellents effets sur le poumon et sur les organes digestifs. Des malaises, des douleurs d'estomac, des coliques qui avaient résisté à tous les remèdes ont été guéris par le rire, qui peut prévenir et même dissiper les obstructions : l'augmentation dans la force de la vitesse de la circulation qui s'étend jusqu'aux plus petits vaisseaux, l'action qu'il imprime à beaucoup de muscles ont encore un excellent effet sur toute la machine animale ; on néglige trop ce moyen, et je me suis servi plus d'une fois, avec un succès marqué, du rire excité par le chatouillement, pour des enfants faibles pour qui je craignais la nouure, qui étaient pâles, maigres, languissants ; et j'ose recommander ce secours bien dirigé, comme une ressource infiniment plus efficace, dans bien des cas, quand il y a croupissement d'humeurs dans les viscères, ou manque d'action dans les solides, que tous les remèdes. On les met sur un lit, ou à terre sur un drap, et en badinant on les chatouille aussi long-temps qu'ils paraissent s'en amuser, on finit dès qu'ils paraissent le désirer. Quelquefois dix ou douze jours de cet exercice suffisent pour changer très-sensiblement la physionomie des enfants, en leur donnant plus de couleur et un air beaucoup plus animé et plus fort (1).

---

(1) On a demandé pourquoi les animaux ne riaient pas? Willis a répondu parce que les nerfs cardiaques ne communiquent avec le diaphragme que dans l'homme, et non pas dans les animaux ; *De cerebr. anatom.*, ch. XXVI. Berghen a blâmé justement cette raison, et a dit : Si les animaux ne rient point, cela ne dépend pas des nerfs, mais de la position du diaphragme, qui, dans les brutes, n'a pas le jeu aussi aisé que dans l'homme, à cause de la position horizontale de leur corps ; car, dit-il, l'homme qui marcherait à quatre aurait de la peine à rire. *De nervo intercost.*, § 42. Berghen ne s'est pas moins trompé que Willis : le jeu du diaphragme n'est pas plus gêné dans l'animal que dans l'homme ; s'il l'est dans l'homme qui marche à quatre, c'est qu'alors il se trouve dans une situation pour laquelle il n'est pas fait, et cette position même n'empêche pas le rire ; on peut s'en assurer tous les jours en voyant jouer les enfants ; ainsi, si les animaux ne rient pas, c'est que le rire ne naît pas dans leurs idées : il naît dans les idées de tout homme sensé, en pensant que de nos jours on a voulu établir que l'homme a été fait pour marcher à quatre, et que l'auteur de ce bizarre paradoxe a été traité comme criminel.

(1) Le rire, dit M. Bertin, en dégorgeant le foie et en ranimant la circulation, con-

— On a plusieurs exemples d'abcès, de vomiques mêmes dans la poitrine, utilement ouverts par le rire. Erasme dut son rétablissement à celui que lui occasionna la lecture des lettres des hommes obscurs, et qui fit ouvrir une vomique qui le suffoquait. Un jeune homme blessé à la poitrine était abandonné comme prêt à mourir ; plusieurs jeunes gens qui le veillaient s'amusèrent à barbouiller avec de la mouchure de chandelle le plus jeune qui s'était endormi au pied du lit; le mourant ayant ouvert les yeux fut si frappé de ce spectacle, que, s'étant mis à rire, il sortit par la plaie trois livres de sang épanché, et il fut dégagé. Pechlin, qui tenait ce premier fait du malade (1), rapporte comme témoin, que le rire détermina l'accouchement d'une femme dont on désespérait parce qu'elle perdait les douleurs et les forces; et l'on trouve, dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, l'histoire d'une femme qui ne pouvait point avoir de selles qu'elle n'eût beaucoup ri (2). Un singe, qui se coiffa de la thiare d'un pape mourant, le fit rire si fortement qu'il en résulta une crise qui le sauva.

Mais quelque salutaire que puissent être les effets du rire il peut aussi avoir ses dangers; ces secousses réitérées que reçoit l'estomac peuvent devenir pénibles, et il n'y a sans doute personne d'assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé plus d'une fois qu'un rire fort et soutenu donne une douleur très-vive au creux de l'estomac ; cette douleur peut aller au point de faire évanouir, et je l'ai éprouvée moi-même ; mais le plus grand danger vient du sang amassé dans le poumon parce que dans le rire il n'y a point d'expiration complète ; la plénitude du poumon produit celle de la tête, et l'on meurt ou étouffé, ou apoplectique, ou dans un évanouissement, suite de l'affaiblissement nerveux. Fabrice de Hilden vit un homme blessé à la main par un coup de feu, dont la plaie allait à merveille, et qui ayant beaucoup ri le quatrième jour eut de si fortes douleurs dans tout le bras, que pendant vingt-quatre heures on crut d'un moment à l'autre qu'il allait avoir des convulsions. Le rire excessif a aussi produit un saignement de nez dangereux, et une autre fois une hémoptisie qui dégénéra en ulcère du poumon. On verra ailleurs des épilepsies produites par le chatouillement, et M. Kloeckof en a vu résulter des ris convulsifs qui occasionnèrent des convulsions mortelles (1). Ces exemples rappellent un genre de mort imaginé par les frères de Moravie, secte d'Anabaptistes, qui, pour ne pas répandre le sang, chatouillaient le coupable jusqu'à la mort (2). Zeuxis ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit si fort rire qu'il en mourut; et Chrysippe mourut de même, victime d'une idée qui lui parut ridicule (3). Mais ces effets funestes que j'ai dû rapporter sont rares; les bons effets sont journaliers ; et comme la gaîté est le plus doux et le plus utile des sentiments, le rire est le plus doux et le plus utile des mouvements ; et l'on ne s'étonne point que les Hypatiens lui eussent élevé un temple. — On voit, par tout ce que je viens de dire, que les effets des passions trop fortes sont beaucoup plus souvent nuisibles qu'utiles; et que lors même qu'ils sont utiles, ce n'est presque jamais que comme une maladie qui en guérit une autre. — La disposition aux emportements des passions, qu'il ne faut pas confondre avec les passions fortes, est souvent une trop grande mobilité ou générale ou particulière à de certains organes. Les effets maladifs des passions exigent des attentions que je renvoie au chapitre du traitement général. Je passe actuellement à la recherche des causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, article qui se lie naturellement à l'examen des causes de ces maladies, et qui finira ce chapitre.

ARTICLE IV. — DES CAUSES DE LA PLUS GRANDE FRÉQUENCE DES MAUX DE NERFS.

§ 141. J'ai déjà dit dans la préface que les maux de nerfs ont existé de tout

---

vient aux personnes mélancoliques et vaporeuses. *Mém. de l'Acad.*, 1763, p. 293.

(1) Liv. III, obs. 28.

(2) Dec. 2, ann. 3. Joubert a donné un traité du rire dans lequel il a réuni beaucoup de faits; mais je n'ai jamais pu le trouver, non plus que Schelamer, *De pathem. animi.*

(1) *De morbis animi*, p. 52.

(2) Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, t. V, p. 54.

(3) Diogène-Laerce, t. II, p. 195. Valère Maxime rapporte le même fait, mais de Philémon, l. IX, ch. XII, § 14.

temps; et M. Cheyne remarque fort bien qu'on les trouve chez les Grecs, les Latins et les Arabes. J'ai ajouté qu'ils étaient réellement devenus plus fréquents, et M. Cheyne avait déjà fait cette remarque. Cette augmentation, dont on peut fixer les progrès sensibles au commencement de ce siècle, a ses causes, et il faut les chercher parmi celles qui produisent les maux de nerfs; je les ai réduites à vingt-quatre causes physiques, rangées sous treize articles, et aux passions : c'est donc parce que ces vingt-cinq causes, ou au moins quelques-unes de ces causes, sont devenues plus fréquentes que les maux de nerfs, qui sont leurs effets, se sont multipliés. Je ne les parcourerai point toutes, mais j'indiquerai celles qui me paraissent avoir le plus de part à ce funeste changement : les unes sont sans doute plus fréquentes dans certains pays, les autres dans d'autres.— M. Cheyne n'en a compté que trois (1) : l'augmentation du luxe, une vie moins active, plus sédentaire, plus studieuse; l'accroissement des grandes villes. J'en compte un plus grand nombre.

La première est une dégénération réelle dans les constitutions. Les causes qui altèrent la santé d'une génération, qui la rendent sujette aux maux de nerfs, altèrent nécessairement la constitution de la génération suivante : elle naît plus faible, moins vivace; elle apporte en naissant un sang plus âcre, une fibre plus lâche, et par-là même des nerfs plus mobiles. Parmi les causes de cette dégénération, il faut donner le premier rang peut-être à la propagation des maux vénériens, dont les influences détruisent la vigueur dans les germes, et portent des atteintes inévitables aux générations futures. Si l'on fait attention qu'elles ont rendu infiniment plus fréquentes les écrouelles et la nouure, on ne sera point surpris qu'elles aient laissé plus de disposition à toutes les maladies chroniques, et singulièrement aux maux de nerfs. Mais si ces maladies ont été une cause puissante, les remèdes qu'on leur a opposés, et qu'on a dû leur opposer, n'ont peut-être pas moins nui que les maladies mêmes. La violence avec laquelle on a administré le mercure pendant long-temps tuait souvent et jetait plus souvent dans des maladies de nerfs incurables. J'ai encore vu des vapeurs, des hypochondries, des paralysies, des tremblements, qui dépendaient de cette cause. Quand cette méthode cruelle a été presque généralement abandonnée, au lieu de s'en tenir à une méthode simplement mitigée sans être trop affaiblie, méthode qui est sûre et qui guérit tous les cas vénériens curables, on a donné dans une autre extrémité : on a administré le remède avec tant de ménagements qu'il n'opérait plus : il palliait sans guérir; il fallait y revenir. Les malades passaient des années en préparations et en remèdes, toujours inquiets et constamment affaiblis par le régime, par les bains, par le mal, par la peine. Toutes ces causes menaient à l'hypochondrie, et l'hypochondrie chez ceux qui ont été affectés du virus vénérien prend un caractère d'incurabilité que j'ai observé très-souvent, et qu'un très-grand nombre de médecins doivent avoir vu sans doute, mais que M. Freind seul a fait remarquer. L'hypochondre qui a eu une fois la plus légère atteinte de maux vénériens ne se croit presque jamais guéri : cette idée le poursuit et peut augmenter l'hypochondrie au point de jeter dans un vrai délire, comme j'en ai un exemple sous les yeux (1). La faiblesse des méthodes trop mitigées a fait éclore cette multitude de remèdes *secrets et infaillibles* contre les maux vénériens auxquels des malades, souvent mal guéris ou qui ne croient jamais l'être assez bien, recourent avec une ardeur et une confiance étonnantes, et la majeure partie de ces remèdes étant tous très-âcres, il est impossible d'apprécier tous les maux de nerfs qu'ils ont occasionnés. J'en ai vu de très-fâcheux qui n'avaient pas d'autre cause; et d'ailleurs tous ces arcanes inventés par l'avarice, et dont la première, souvent la seule vertu, est de rapporter seulement de l'argent à ceux qui les vendent, n'ayant de mérite que celui que leurs préconiseurs leur donnent, les pa-

(1) *English-malady*, part. I, chap. VI, p. 49, etc.

(1) Le passage de M. Freind est très-intéressant. « Insigne quoddam est, affectum hunc frequenter comitans, neque in alio quopiam visum : ut ii scilicet qui lue infecti fuerint, ut optime curati, suspicentur tamen sese ea non immunes esse, perpetuoque in discrimine versari, etc. » On doit le lire en entier; c'est le dernier article de l'histoire de la vérole, dans l'histoire de la médecine. *Opera omnia*, p. 33. Turner est, si je ne me trompe, le seul qui y ait fait attention.

trons des uns sont toujours occupés à déprimer les autres, et le malheureux qui en a fait usage, inquiété par le mal qu'il en apprend, court de l'un à l'autre, et perd dans chaque nouvel essai une partie de sa fortune et de sa santé. On voit par ce que je viens de dire que les maux vénériens ont produit des maux de nerfs de quatre façons; et je suis convaincu que c'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer la faiblesse, la pâleur, la cacochimie, la chétivité, si l'on veut me passer ce terme, je puis même dire la laideur, de beaucoup d'enfants nés dans les grandes villes, et qui sont les tristes victimes des erreurs sans nombre de leurs parents, et des poisons privilégiés ou non privilégiés dont ils ont fait usage. Mais, soit qu'elle dépende de ces causes ou de quelque autre, la dégénération est réellement bien attestée et bien avérée dans presque tous les pays, et il me paraît qu'il n'y a que l'opiniâtreté qui puisse la nier; mais ce n'est pas ici le lieu de la poursuivre en détail.

Une seconde classe de causes renferme l'augmentation du luxe, la plus nombreuse population des villes, et l'augmentation des arts sédentaires : ces trois causes, qui se lient, ont concouru singulièrement à altérer la bonne santé dans tous les âges et dans tous les ordres, et à augmenter le nombre des maux de nerfs. — L'abandon presque total des jeux d'exercice pour les enfants et pour les jeunes gens est, comme je m'en suis déjà plaint, une autre cause que l'on peut ranger dans le même ordre, et qui a fait un mal infini : au lieu du volant, du billard, du mail, de l'arc, de la paume, on a adopté des distractions casanières totalement opposées aux besoins de la nature, qui, à cet âge, veut de l'action. Aussi elles ne sont pas des plaisirs réels, elles en usurpent le nom, et sous ce nom elles laissent réellement dévorer tacitement par l'ennui, et privent, sinon de toute action, au moins d'une action suffisante; et du manque d'action et de l'ennui, il résulte nécessairement des maux de nerfs, de l'hypochondrie, des convulsions, à un âge où elles n'existaient pas dans les siècles précédents, que par quelques raisons graves. Les jeux de cartes, devenus presque partout la seule distraction de tous les âges, ne peuvent en rien remplacer aucun de ceux dont ils ont pris la place : ils occupent plus qu'ils n'amusent; ils n'exercent point le corps, ils ne reposent point les passions, ils ne donnent généralement point de vraie gaîté; ainsi, l'on n'a à en espérer aucun bon effet, et ils en ont plusieurs mauvais, puisqu'ils réunissent les désavantages d'une vie sédentaire et occupée, et qu'à l'ordinaire on n'en remporte que de la tristesse, au lieu de cette gaîté qui est la suite des jeux que je regrette.

Ce changement en a entraîné un plus funeste encore, c'est que les jeunes gens, oisifs et ennuyés, se sont livrés beaucoup plus tôt à la débauche, qui a eu des suites beaucoup plus funestes, parce qu'ils n'avaient pas la force de la soutenir.—Les suites des trois premières causes énoncées dans cet article sont évidentes; et en comparant les mœurs d'un pays depuis que le luxe y domine avec ses mœurs antérieures, en comparant l'air champêtre à celui des grandes villes, en comparant les inconvénients des arts sédentaires avec les avantages de la vie agricole ou de la plupart des arts mécaniques, il n'y a personne qui ne sente aisément quelle différence prodigieuse il a dû en résulter pour la santé, et les médecins qui ont vieilli dans de grandes villes, dont ils ont vu la population s'accroître et les mœurs se changer, peuvent attester combien le nombre des maux de nerfs a augmenté pendant un demi-siècle d'observations. Ce n'est presque aujourd'hui que chez les gens très-âgés qu'il faut chercher des santés fermes et robustes, des tempéraments intacts et des nerfs inébranlables. J'ai vu un petit canton dans les montagnes de ce pays dont tous les habitants, occupés aux ouvrages de futaillerie, passaient leur vie à aller couper les arbres dans les forêts, dont l'air est généralement sain, à les mettre en œuvre, et à conduire leurs ouvrages sur les différents marchés : c'était l'endroit du pays où l'on trouvait les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portants. Il s'y établit quelques lapidaires, qui, sans avoir plus de bien, avaient plus d'argent que les futaillers : cet argent séduisit, la lapidomanie gagna, la futaillerie tomba. C'est depuis plus de vingt ans le quartier où il y a le plus de maux de langueur, et ceux qui le connaissent ont remarqué avec étonnement combien la génération actuelle paraît moins forte et moins vigoureuse que les précédentes.

Les passions multipliées forment un troisième ordre de causes, que le luxe et la réunion dans les villes font éclore. Ces deux causes amènent la vanité, la

cupidité, l'ambition, l'envie, la jalousie, passions dont on a vu tous les dangers, et elles diminuent les liaisons, l'amitié, la gaîté, qui font tant de bien. Le plus petit événement peut devenir le sujet d'une scission entre différents partis, dont tous les individus éprouveront tous les effets destructifs des passions, et il n'y a aucun médecin observateur qui n'ait vu, dans des cas semblables, des insomnies, des vapeurs, des jaunisses, des fièvres, une multitude de langueurs, qui n'ont d'autres causes que le trouble des passions; et l'on peut par là même placer parmi les causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, je ne dirai pas l'esprit de société, mais le goût d'assemblées, plus répandu qu'il ne l'était autrefois. On commerce beaucoup, on se voit tous les jours, les cercles sont nombreux, les liaisons rares, l'ennui à la porte : il n'y a que la tracasserie qui puisse le chasser, et le méchant, qui le redoute, parce qu'il est mal avec lui-même, et que ses jeux sont de chagriner les autres, se hâte de la présenter; il s'use lui-même en machinant contre les honnêtes gens; ceux-ci s'usent en s'indignant, en s'irritant et en s'occupant à se garantir. Celui qui n'est ni bon ni méchant, ce faible tiède qui croit de bonne foi avoir une volonté, et qui n'a que celle qu'on lui donne; qui, n'ayant point de couleurs propres, porte aujourd'hui celle des bleus et demain celle des verts, instrument du méchant sans le savoir, nuisant au bon sans le vouloir, toujours jouet des uns, bientôt objet du mépris des autres, alternativement persécutant et persécuté, n'est pas plus heureux qu'eux, et toutes les passions destructives sortent de cette même société qui, si un bon esprit y régnait, serait la source du bonheur le plus naturel, le plus fait pour l'homme. — L'amour des sciences, ou plutôt la mode d'un vernis savant, beaucoup plus répandu qu'autrefois, est une quatrième cause de la plus grande fréquence des maux de nerfs, qui sont une suite de l'application de l'esprit et de l'inaction du corps.

On pourrait dire comme Cicéron disait autrefois, à propos de la multiplication des dieux : il est plus aisé de rencontrer un académicien qu'un homme. Cette multitude de presses qui roulent continuellement, cette multitude d'ouvrages qui en sortent dans tous les pays, et qui se répandent jusque dans les hameaux, supposent une multitude d'hommes qui passent leur vie, sinon à penser et à composer, au moins à feuilleter, à compiler et à écrire (1), et ce seul genre de vie suffirait pour donner des maux de nerfs. Mais les prétentions s'emparent de quiconque écrit : les prétentions frustrées chagrinent, et le chagrin amène tous les maux de nerfs; le peu de succès dans une vocation en dégoûte, on ne sait à quoi se vouer, on regrette un temps perdu, et du regret soutenu il n'y a qu'un pas à l'hypochondrie. Il n'y a pas plus de savants, mais il y a plus de gens qui en ont les infirmités, parce qu'on se fait auteur sans rien savoir (2); et cette multitude d'auteurs suppose une immensité de lecteurs : beaucoup de gens destinés à des travaux manuels ne s'occupent que de lecture (3), et ce changement détruit leur santé. Peut-être qu'une des causes qui ont le plus nui aux nerfs, c'est la multiplication prodigieuse des romans depuis cent ans. Dès la bavette jusqu'à la vieillesse la plus avancée, on les lit, les femmes surtout, avec un si grand empressement qu'elles s'irritent si elles sont détournées un moment; elles ne prennent aucun mouvement dans le jour, et souvent veillent très-tard pour satisfaire cette passion; et une fille qui, à l'âge de dix ans, lit, quand elle devrait courir, est à vingt ans une femme à vapeurs et non pas une bonne nourrice.

Un beaucoup plus grand usage des eaux chaudes est une cinquième cause très-considérable, qui a eu beaucoup de part à l'augmentation de ce genre de maux. Le thé et le café, introduits, l'un au commencement, l'autre après le milieu du siècle passé, ont fait une époque qui a rendu les maux de nerfs infiniment

(1) Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles.

(2) J'ai vu un très-gros manuscrit sur un des objets les plus importants de la politique, par un homme qui ne savait pas même bien lire, qui ignorait complètement l'orthographe, et qui n'avait aucune notion d'histoire, de morale, de droit.

(3) C'est fureur de lire plutôt que plaisir à lire; on lit ce qu'on comprend le moins pour dire qu'on a lu, ou parce qu'on ne sait que faire, et cette lecture-manie a gagné tous les ordres; j'ai trouvé chez une couturière le *Système de la nature*, l'un des livres les plus sérieux, qu'elle prenait peut-être pour un livre de dévotion.

plus fréquents et qui les entretiennent. 6° Je dois ajouter encore un goût d'assaisonnement beaucoup plus relevé, ce qui use nécessairement les organes et jette à la fin dans la faiblesse, la fièvre lente et tous les maux de nerfs. A ces causes, M. Pome ajoute les deux suivantes, qui malheureusement ne sont que trop vraies: 7° les méprises des médecins dans la distinction des maladies nerveuses avec tant d'autres, dont elles empruntent souvent le caractère. Que d'écarts dans la pratique, que de maux aggravés, défigurés ou méconnus! Il y a même des médecins qui font gloire de les méconnaître. Dans un temps, tout vaporeux invétéré était livré aux antiscorbutiques les plus âcres; les antiscrofuleux prirent la place de ceux-ci : les mercuriels sont à présent les remèdes du jour. 8° Les charlatans, et ce nombre de remèdes empiriques si vantés pour les vapeurs dont on tolère le débit (1).

CHAPITRE III.

DES SYMPATHIES.

ARTICLE 1er.

§ 1. Telle est l'admirable constitution de l'homme et de l'animal, que ces parties, dont les fonctions paraissent si différentes, sont cependant enchaînées de façon qu'elles influent toutes, du plus au moins, les unes sur les autres : cette vérité a déjà été vue, et son importance bien appréciée par les premiers médecins. Hippocrate l'a exprimée avec son énergie ordinaire (2); et il n'est que trop démontré par une multitude de faits qu'il n'y a aucune partie du corps qui, fortement irritée, ne puisse irriter tout le corps. Mais, outre cette harmonie générale, il y a différentes parties qui ont entre elles une liaison plus étroite, qui sont unies par différents moyens, de façon que l'état de l'une influe d'une façon très-marquée sur l'autre, ou au moins est altérée par les changements qu'elle éprouve : c'est la force du *sympathia* des Grecs et du *consensus* des Latins; et elle en souffre quelquefois au point que l'effet est beaucoup plus marqué sur la partie en sympathie que sur celle qui est primitivement affectée : c'est ainsi que le calcul des reins, où on ne le sent pas, occasionne quelquefois des vomissements continuels, et que des aigreurs dans l'estomac, où elles n'occasionnent aucune douleur, donnent des douleurs de tête, des vertiges, des convulsions, à une femme délicate (1). Les symptômes alors ne désignent point la partie véritablement malade, et il est aisé de comprendre à quelles erreurs dangereuses on serait exposé, si l'on n'avait pas une idée nette de cette loi du corps animal qui produit les maladies sympathiques, et si l'on n'avait pas des moyens de distinguer celles qui ne le sont pas; on comprend encore combien il est important de savoir que le vomissement peut avoir sa cause dans les reins, et que le vertige peut dépendre de l'estomac; et combien il est nécessaire de distinguer les maladies de cette espèce de toutes les autres. Pour cela, il faut faire connaître les causes différentes de ces sympathies, donner des observations sur les différents effets qu'elles produisent, indiquer en même temps les caractères auxquels on peut les reconnaître, et remarquer les attentions de traitement qu'elles exigent. Plusieurs auteurs ont senti l'importance de cette matière et s'en sont occupés. Hippocrate avait déjà vu que l'inflammation du diaphragme occasionne la frénésie, et que les nerfs du pied irrités produisent des convulsions générales. Arétée en donne des exemples tirés des maux de reins et de l'épilepsie. Galien en a observé plusieurs, et a surtout remarqué la prodigieuse influence de la partie supérieure de l'estomac sur la tête : si elle est irritée, il peut, dit-il, en résulter des léthargies, des convulsions, l'épilepsie, et même la cataracte. Il avait aussi très-bien vu la sympathie entre l'utérus et l'estomac. Cœlius Aurelianus a aussi prouvé la grande

---

(1) *Traité des affections vaporeuses*, t. II, p. 446.

(2) Ξυρροια μια, Ξυμποια μια, Ξυμπαθεια παντα. *De alim. de loci in homine.* Fœsius, p. 408; il dit que chaque partie du corps peut entraîner la maladie d'une autre.

(1) « Consensus est physicus partium corporis humani sentientium nexus, quo una earum graviter affecta et mutata, aliis cum ipsa nervosque connexis, simul insignem affert mutationem. » Buchner, *De mutua uteri cum ventriculo consensione*. Hal., 1753, § 4.

influence de cette dernière partie sur tout le corps. Fernel a placé dans sa Pathologie un chapitre *de morbo per consensum*. Ballonius donne des exemples de maladies sympathiques, et avertit qu'on doit prendre bien garde à ne pas appliquer les remèdes sur la partie qui ne souffre que par sympathie. Amb. Paré en a conservé un bel exemple, en rapportant l'histoire de la piqûre du nerf du bras de Charles IX, à qui cette piqûre donna des convulsions. L. Mercatus a aussi quelques observations. Sennert en parle en traitant des différences des maladies. Rivière en parla plus au long après lui ; mais C. Pison est le premier qui ait établi bien distinctement que beaucoup de phénomènes que l'on ne pouvait pas expliquer, dépendaient du consensus entre les différentes parties auxquelles la sixième paire se distribue, et qu'il suffisait d'en suivre la distribution pour s'en assurer (1). Quarante ans après lui, Villis, qui avait du génie, qui était anatomiste et praticien, et qui, le premier, a vu toute l'étendue de l'influence du genre nerveux sur toutes les fonctions animales, indiqua plusieurs exemples de sympathies. Vieussens consacre un chapitre à examiner celles qui dépendent de la huitième paire, et un à celles qui viennent de la sixième. Morton, Valentini, Etmuller, le chevalier Sibald, en parlant des maladies d'Écosse (2), Baglivi, en différents endroits, en traitent aussi (3); mais celui qui, le premier, a traité cette matière dans un ouvrage particulier, est M. Réga, professeur en médecine et très-habile médecin à Louvain : il publia en 1721 un ouvrage très bien fait, dans lequel il donne une notice de ce que l'on trouve sur ce sujet dans les auteurs qui l'ont précédé; il traite ensuite de la sympathie en général, et après cela il passe au détail des sympathies des principales parties avec toutes les autres : il commence par la tête, et il insiste particulièrement sur la sympathie de l'estomac, qui est celle qui est la plus marquée. Cinq ans plus tard, M. Senac donna sur les mouvements sympathiques un chapitre très-bien fait et très-intéressant, qui, après quarante ans, a passé tout entier et sans aucune amélioration dans l'Encyclopédie, et que l'auteur du Dictionnaire raisonné d'anatomie et de physiologie a copié exactement. M. Boerhaave traite la même matière dans ses leçons sur les maux de nerfs. M. Hoffmann, trop peu prisé aujourd'hui, en a traité très-habilement, et M. Kaau Boerhaave, dans son ouvrage sur l'*Impetum faciens*, développa la doctrine de M. Boerhaave. M. Whyt a fait de cette matière le premier chapitre de son ouvrage. M. Meckel a donné fort en détail l'histoire des sympathies qui dépendent de la cinquième paire. M. Haller assigna cinq causes à ce consensus dans ses *Primæ lineæ;* et deux ans après, cette matière fut traitée très-méthodiquement, et d'après ses principes, dans une thèse soutenue sous sa présidence (1). Depuis lors, il a paru quelques autres dissertations sur différents points de cette doctrine : celle de M. J.-H. Rahn (2) mérite d'être distinguée de toutes les autres, et doit être conservée.

(1) *De morb. a colluv. seros.*, p. 150.

(2) *Scotia illustrata sive prodromus historiæ naturalis,* fol. Edimb., 1696, p. 46.

(3) Bausner et non pas Baumer, comme je le vois dans un ouvrage moderne sur les sympathies, donna, en 1656, un petit ouvrage, *De consensu;* mais il a eu un autre but que celui d'écrire sur l'espèce de sympathie dont traite cet article; il s'est proposé, et ce but était utile, de faire voir les secours que différentes parties se prêtent réciproquement ; de montrer comment plusieurs concourent à la fonction d'une seule; comment toutes les parties travaillent pour toutes : *consensus* chez lui, signifie *concours* et non pas *sympathie*, qu'il désigne par le mot *consensus occultus*, qui n'est pas son objet, mais dont il parle cependant occasionnellement dans quelques endroits. Irrité contre les *facultés* qui étaient alors le grand agent des écoles et par lesquelles on expliquait tout, mais qui, selon Bausner, n'expliquaient rien, et étaient incapables de satisfaire quelqu'un qui aime la vérité, il chercha, dans le concours de l'action des différentes parties, l'explication des fonctions que l'on attribuait à la faculté d'une seule, et le titre même de son ouvrage l'annonce. Bath. Bausneri, *De consensu partium corporis humani*, lib. III, *in quibus ea omnia, quæ ad quamque actionem, quoquo modo in homine, concurrunt, recensentur, actionum modus, ut et consensus ratio explicatur, adeoque universa hominis œconomia traditur*. In-12. Amst., 1656. Bausner n'était pas médecin.

(1) Dan Langhans, *De consensu partium*. Gœtt., in-4°, 1749.

(2) *Mirum inter caput et viscera abdominis commercium*. Gœtt., 1771.

§ 2. Je ne me propose ici de traiter que des sympathies nerveuses, supposé même qu'il y en ait d'autres; mais je présenterai cependant en peu de mots toutes les causes admises par M. Haller : Il paraît, dit-il, que ces sympathies, si célèbres dans la pratique de la médecine, dépendent : 1° de la communication de tous les vaisseaux, qui fait que quand les humeurs sont repoussées de quelque partie, elles se portent en trop grande abondance sur une autre, comme quand le froid de pied donne mal à la tête; et comme cette communication s'étend à toutes les espèces de vaisseaux, et que l'absorption d'une humeur, pompée dans une partie et portée sur une autre, produit le même effet que le reflux mécanique, on comprend, et l'on voit tous les jours, que cette cause peut opérer beaucoup d'effets différents; mais il faut bien faire attention que plusieurs de ces effets appartiennent plutôt aux métastases qu'aux sympathies. 2° De l'analogie entre l'organisation et les usages de deux parties, d'où il résulte que les mêmes causes produisent sur l'une et sur l'autre des changements semblables : c'est de là que dépend le rapport entre l'utérus et les mamelles; rapport attribué depuis Galien à l'anastomose des épigastriques et des mammaires, mais qui ne peut presque jamais en dépendre. Je remarquerai, sur cette seconde cause, que cette sympathie ne répond pas précisément à l'idée qu'on doit avoir des sympathies, puisqu'ici une partie ne souffre pas précisément parce que l'autre souffre; mais elles souffrent en même temps, parce qu'étant analogues dans leur structure et destinées aux mêmes fonctions, les mêmes causes les affectent l'une et l'autre. C'est à ce principe que M. Haller attribue un phénomène qui se présente trop souvent en pratique, c'est que l'engorgement d'une glande conglobée est suivi de l'engorgement de toutes les autres; c'est encore à l'analogie entre les vaisseaux exhalants de la peau et des intestins qu'il attribue les diarrhées qui surviennent à la suppression de la transpiration; mais il faut avouer que c'est plutôt ici une métastase ou une crise succédante qu'une sympathie. 3° De la continuité des membranes, et de là naissent le prurit du gland quand on a la pierre dans la vessie, l'utilité de la diarrhée dans la surdité, et la démangeaison du nez quand on a des vers : le premier et le dernier exemple appartiennent véritablement aux sympathies, mais la diarrhée qui emporte la surdité est une véritable crise; et dans les deux autres cas, n'est-ce pas des nerfs que dépend ce qu'on attribue à la continuité des membranes? Si ces membranes n'étaient pas tapissées de nerfs, ces sympathies auraient-elles lieu? M. Senac ne l'a pas pensé, et il rejette absolument les sympathies par les membranes, qui perdant, dit-il, tout sentiment dès qu'elles sont dépouillées de nerfs, ne peuvent point être la cause des accidents qui s'étendent d'une partie à l'autre (1). M. Kaau paraît avoir pensé comme M. Senac; M. Whytt est dans la même idée, et dit très-positivement que toutes ces sympathies, attribuées par beaucoup d'auteurs à la toile cellulaire, aux vaisseaux sanguins, aux membranes, à la similarité des parties, si on les examine attentivement, paraîtront toutes ou dépendre des nerfs ou n'être point de vraies sympathies (2). Il paraît même qu'il ne peut y avoir eu ici de différence que dans la façon de s'exprimer, et non pas dans celle de penser, et aucun physiologiste n'a voulu dire que la communication de sentiment se fît d'un endroit à l'autre autrement que par les nerfs. 4° Des nerfs et de leurs anastomoses : c'est à cette classe qu'appartient l'agacement des dents qui est la suite de certains bruits, parce que les anastomoses de la cinquième paire avec la septième sont cause que les sons qui affectent celle-ci d'une certaine façon, agissent sur la première; c'est de la même cause que résulte ce que l'on observe souvent, que l'affection d'un œil agit sur l'autre (3), et n'agit pas de même sur l'oreille; c'est encore par la même raison que la pierre dans les reins donne des vomissements. 5° Du cerveau même, qui est le centre des communications nerveuses; et l'on verra plus bas que c'est proprement la seule. De là vient que l'irritation d'un seul nerf produit des convulsions dans tout le corps, et qu'un vice local dans

(1) *Anatomie d'Heister, les mouvements sympathiques.*

(2) § 13, p. 32.

(3) Si, quand un œil est malade, l'autre le devient aussi, cela ne dépend-il pas principalement de ce qu'étant parfaitement semblables, les mêmes causes ont les mêmes influences? Ce qui rangerait cette sympathie parmi celles de la seconde classe.

les extrémités peut produire l'épilepsie la plus forte. Il est aisé de voir que ces deux classes ne diffèrent proprement, dans l'idée même de ceux qui les admettent toutes, que par le degré : une cause médiocre produira une affection sympathique dans les nerfs les plus voisins ; plus forte, elle entraînera tout le genre nerveux. La pierre dans les reins qui produit le vomissement peut aussi produire des convulsions générales ; et chez quelqu'un qui a le genre nerveux très-délicat, ce même bruit aigre, qui ne produit ordinairement que le grincement des dents, peut jeter tous les muscles dans des convulsions très-fortes. 6° La dernière espèce de consensus est celle qui se fait par le tissu cellulaire, qui est étendu presque dans tout le corps, et dont les affections dans une partie se communiquent souvent de proche en proche dans toutes les autres : à cette classe appartiennent la plupart des hydropisies, les routes cachées et obscures du pus, ces extravasions qui passent d'une partie à l'autre, l'extension rapide et prodigieuse de l'emphysème ; mais j'avoue que le mot *sympathie* ne me paraît pas exact ici : il n'y a proprement même jamais sympathie, c'est ou extension du siége de la maladie : ainsi, quand, dans l'anasarque, le tissu cellulaire du bas de la jambe est infiltré, l'infiltration monte plus haut ; ou transport d'une partie à l'autre, comme quand, par le séjour au lit, les jambes désenflent en partie, et le tissu cellulaire de la tête ou du cou s'engorge.

§ 3. On voit, par les réflexions que j'ai faites en rapportant ces différentes classes de sympathies, qu'il y en a plusieurs qui appartiennent plutôt aux changements, aux extensions, aux transports de maladies, qu'aux sympathies dans le vrai sens de ce mot : ce n'est vraisemblablement que les nerfs seuls qui peuvent produire de vraies sympathies (1) ; et y en eût-il réellement d'autres, ce sont les seules dont je doive m'occuper ici. En présentant les principaux exemples de maladies sympathiques, on pourrait les ranger ou selon l'ordre des différentes paires (c'est la méthode que l'on a suivie dans une dissertation soutenue à Vienne [1]) ou les rapporter aux trois paires sympathiques : la cinquième, l'intercostale et la huitième, en suivant Vieussens et M. Meckel, dont le premier a détaillé celles de la sixième et de la huitième paire, et le second celles de la cinquième, à laquelle il attribue cinq usages très-importants : *a* d'établir un commerce étroit entre la face, le tronc et les extrémités ; *b* d'établir ce même commerce entre les parties vitales et les différentes parties de la tête ; *c* d'opérer les changements du visage dans les passions ; *d* de contribuer à la perfection de presque tous les sens ; *e* d'opérer les mouvements des muscles du visage (2) ; ou enfin les rapporter aux différentes parties, et c'est l'ordre qui a été le plus généralement suivi, et qui est peut-être le plus commode pour les praticiens ; mais, pour éviter les répétitons, il ne faut s'astreindre trop servilement à aucun. Je les rangerai sous les quatre articles suivants : des sympathies du cerveau et de celles des autres parties de la tête, des sympathies de la poitrine, de celles de tous les viscères renfermés dans le bas-ventre, qui sont les plus nombreuses, de celles des téguments ou des parties externes, parmi lesquelles il y en a de très-frappantes.

ARTICLE II. — DES SYMPATHIES DU CERVEAU ET DES AUTRES PARTIES DE LA TÊTE.

§ 4. On peut envisager le cerveau comme la racine de tous les nerfs, et par là même il n'y a aucune partie qui ne puisse être lésée, si le cerveau se trouve lésé lui-même dans les endroits d'où les nerfs qu'elle reçoit tirent leur origine : ainsi, on peut établir que tout le corps sympathise avec le cerveau, mais on peut cependant aussi remarquer que cet organe a une sympathie plus étroite avec certaines parties, celles sans doute qui ont plus de nerfs, et dont les fonctions souffrent un dérangement plus considérable par les lésions des nerfs. Cette sympathie générale du cerveau avec tout le corps, et de tout le corps avec le cer-

(1) M. Haller a sans doute eu lui-même cette idée, puisqu'il demande, « An sympathiæ partium a nervis? » et répond : « Sic videtur ex morbis hystericis, etc. » *De origine nervi intercost.*, thes. 5. Hoffmann n'admettait, d'après Etmuller, que des sympathies nerveuses ; Zypæus, avant Etmuller, avait aussi rejeté les autres causes ; et M. Whytt n'en reconnaît, et prouve qu'il n'y en a proprement point d'autres.

(1) Egger, *De consensu nervorum.*

(2) *De quint. par. nervor.*, § 107.

veau, mérite d'autant plus notre attention qu'elle est sans doute la base de toutes les sympathies particulières, comme je le prouverai tout à l'heure, et qu'elle opère les plus grands effets. On verra dans les chapitres des convulsions, du tétanos, et surtout dans celui de l'épilepsie, qu'il n'y a aucun viscère et aucune partie externe dont l'irritation ne puisse produire ces maladies. On a déjà vu dans la première partie de cet ouvrage, et l'on verra dans plusieurs autres chapitres, que l'irritation du cerveau, soit artificielle, soit maladive, peut produire des convulsions ou la paralysie de toutes les parties, et qu'à mesure que cette cause s'étend dans le cerveau, ses effets s'étendent à proportion dans les parties : c'est ainsi que Riolan vit un malade qui eut d'abord des douleurs de tête atroces, qui devint ensuite aveugle, tomba après cela dans une incontinence d'urine, fut au bout de peu de jours paralytique du pied droit, ensuite du gauche, et finit, au bout de peu de temps, par une paralysie générale ou une apoplexie mortelle (1). Wepper vit aussi une paysanne qui, en chargeant une trop lourde masse de foin sur sa tête, sentit quelque chose se rompre dans son cerveau : depuis lors, elle eut peine à retenir ses urines. Quelque temps après, elle ne put plus se soutenir sur le pied gauche; ensuite elle devint paralytique de tout ce côté, et en même temps elle se plaignait de vertiges et d'un mal de tête, dont elle sentait que le siége était dans le côté droit, ce qu'il faut remarquer; enfin, elle tomba dans une suite de maux dont elle mourut : tous ces maux dépendaient d'un abcès dans le ventricule droit du cerveau (2). Les épanchements dans le cerveau après des plaies, des chutes, des contusions, mettent tous les jours sous les yeux des médecins les lésions les plus étonnantes dans toutes les parties, occasionnées par la compression ou l'irritation des nerfs dans telle ou telle partie du cerveau. Ces faits et beaucoup d'autres semblables prouvent que tout le corps peut souffrir quand le cerveau est malade, et que le cerveau sympathise à toutes les parties : c'est la sympathie la plus universelle. Mais les sympathies particulières, cette sympathie qui fait vomir quand on a la pierre au rein, ou tousser quand on a des acides dans l'estomac ou quand on touche le fond de l'oreille, tiennent-elles à cette même sympathie, ou dépendent-elles de l'union de différents rameaux de nerfs au-dessous du cerveau par les anastomoses, les plexus et les ganglions? L'un et l'autre de ces systèmes ont eu leurs défenseurs : le premier paraît avoir été celui de Willis (1), et le dernier est celui de Vieussens, qui, ayant beaucoup observé les unions différentes des nerfs, avait assez naturellement pu penser que ces unions particulières, qui, correspondantes aux sympathies particulières, paraissent arrangées pour les produire, en étaient les véritables causes (2). M. Perrault n'adopta cependant point ce système, et il établit que toutes les sympathies se faisaient par l'intervention du cerveau; et en 1736, M. Astruc donna une bonne dissertation pour prouver que les sympathies n'avaient lieu que par le cerveau (3); mais M. Boerhaave, MM. Berghen, Walther, Vater, Buchner (4), M. Meckel même, adoptèrent le système de Vieussens, qui, pendant long-temps, a été assez généralement reçu. On doit à M. Van Swieten la justice de dire que, quoiqu'en général il fût très-attaché à la doctrine de son maître, il a très-bien jugé, et vraisemblablement sans avoir connaissance de ce qu'en avaient écrit MM. Perrault et Astruc, que ces sympathies se faisaient par le cerveau (5), puisque les nerfs n'avaient point de communication de leur substance médullaire ailleurs. Et M. Kaau nie aussi absolument qu'il puisse y avoir aucun consensus entre les différents nerfs, autrement que

(1) *Antropograph.*, l. II, ch. XXV.

(2) *Histor. apoplect.*, hist. XIV, p. 358.

(1) Comme il n'a point traité la question expressément, et que, dans quelques endroits, sa façon de s'exprimer est un peu équivoque, on conjecture ce qu'il a pensé plutôt qu'on ne peut le décider. Morton paraît avoir cru qu'elles ne se faisaient que par le cerveau.

(2) Vieussens est positif; il croit que les mouvements convulsifs viennent très-rarement du cerveau, mais qu'ils naissent des ganglions, p. 190, 191, 192, etc. Ce système est insoutenable.

(3) *An sympathia a certa positione nervorum in sensorio communi.* Paris, 1736.

(4) *De consens. primar. viar. cum perimet. corpor*, § 5, où il admet les ramifications nerveuses pour cause des sympathies particulières.

(5) Aphor. 711, t. II, p. 353.

par le moyen du cerveau (1). M. Haller l'a pensé de même (2); M. Monro l'a établi comme une vérité (3); M. Mahrer le pense aussi, et M. Whytt est entré dans le détail des raisons qui démontrent qu'il est impossible qu'elles se fassent autrement (4), quoique l'autre explication paraisse, dit-il, d'abord très-plausible.

§ 5. Les raisons qu'il allègue sont les suivantes :

1° Et cette raison est celle de M. Van Swieten ; les plus petits filets nerveux sont absolument distincts les uns des autres, depuis leur sortie du crâne; non-seulement leur partie médullaire ne se mêle pas, mais elle ne se touche même pas et ne doit pas se toucher, puisque sans cela il y aurait eu nécessairement de la confusion dans nos sensations et dans nos mouvements.

2° On trouve des sympathies entre différentes parties du corps, dont les nerfs n'ont aucune communication ensemble; c'est ainsi, dit-il, que l'estomac chargé nuit à la vue, quoiqu'il n'y ait aucune communication entre les nerfs de l'estomac et le nerf optique. Les nerfs de l'uvée, qui ont tant de sympathie avec le nerf optique, n'ont aucune communication; et il n'y en a aucune entre les nerfs des deux yeux, dont les mouvements sont si étroitement enchaînés, lors même qu'ils ne sont pas exposés à l'action de la même cause.

3° « Si la sympathie, continue M. » Whytt, qui est entre les viscères du » bas-ventre et les autres parties du corps, » est l'effet de la communication qu'ont » entre eux les nerfs de ces parties, par » le moyen des nerfs intercostaux ou » grands sympathiques, pourquoi n'y a-» t-il pas aussi de la sympathie entre » toutes ces parties, dont les nerfs vien-» nent des intercostaux ou communiquent » avec eux? Pourquoi, dans l'inflamma-» tion des reins, l'estomac souffre-t-il » plus que les intestins? et pourquoi les » poumons et les autres parties ne sont-» ils point du tout affectés dans cette » maladie? pourquoi l'irritation qui se » fait dans le nez n'occasionne-t-elle que » l'éternuement, et non pas la toux ni le » hoquet? n'excite-t-elle point à vo-» mir, et ne purge-t-elle point par en » bas ? » Il accumule plusieurs exemples semblables; ainsi, les trois premières preuves sont, que nulle part la substance médullaire des nerfs ne communique, et qu'ils n'ont d'autre communication que le rapprochement de leurs enveloppes; la seconde, c'est qu'il y a des sympathies entre des parties dont les nerfs n'ont point ces rapprochements; la troisième, c'est que si les sympathies étaient produites par ces rapprochements de nerfs, il y en aurait plusieurs que l'on n'a jamais observées, et ces trois preuves seraient bien suffisantes; mais on en ajoute encore une plus forte, c'est que cette sympathie cesse dès que l'on coupe les troncs des nerfs, dont les différents rameaux sont en sympathie aussi longtemps que ces troncs subsistent. Il me paraît qu'il faut aussi remarquer que toute irritation d'une partie ne met pas en jeu les sympathies qui en dépendent; ainsi, l'inflammation de l'oreille ne produit pas la toux, comme le simple chatouillement de cette partie, ce qui prouve encore que ce n'est pas une simple irritation mécanique de partie à partie, qui ne varierait que du plus au moins, mais une certaine action sur le cerveau et une réaction du cerveau sur les nerfs en sympathie.

§ 6. On peut, d'après toutes ces preuves, établir :

1° Que les sympathies dépendent toutes de la communication des nerfs dans le cerveau.

2° Que la sympathie générale vient de ce qu'une irritation très-forte peut irriter tout le cerveau, jusque dans ses parties les plus éloignées de l'origine du nerf souffrant.

3° Que les sympathies particulières ont lieu entre les parties dont les nerfs ont des communications plus étroites dans leurs origines.

4° Que, quoique ces sympathies ne dé-

(1) *Impet. faciens*, § 197, 198, 199, 200. Cet ouvrage, et le second tome de celui de M. Van Swieten, ont paru en même temps, ainsi l'on ne peut pas dire que l'un ait instruit l'autre; mais sans doute les auteurs vivaient et causaient beaucoup ensemble.

(2) *De vera origine nervi intercost.*, coroll. 4, *Elem.*, l. x, sect. VII, § 23, t. IV, p. 820. On peut remarquer que ce grand homme n'était pas extrêmement décidé sur les sympathies. V. l. VIII, sect. IV, § 36, t. III, p. 384.

(3) *Edinb. Essays*, t. III, p. 326 et 363. M. Wilson trouve qu'il est difficile de décider la question. *Shart remarcks upon autumnal disorders.*

(4) § 14 et 15; et il l'a aussi établi, appendix, etc., p. 258.

pendent point des différentes unions qu'ont les nerfs hors du cerveau, cependant, comme elles sont plus fréquentes entre les parties qui tirent leurs nerfs des rameaux où l'on trouve le plus de ces unions, on peut établir, comme une vérité de fait, que les anastomoses et les sympathies se trouvant plus souvent dans les mêmes nerfs, on a peut-être droit de conclure de là que la nature a voulu unir par plus de moyens dans leurs routes les nerfs dont elle avait voulu que les origines fussent rapprochées, et que ces anastomoses, qui n'opèrent ni ne peuvent opérer les sympathies, concourent peut-être, sans que nous puissions deviner comment, à les favoriser, et c'est ce qui m'a déterminé à placer, à la fin de ce chapitre, une table dans laquelle, d'après l'exposé anatomique de la première partie, j'indique les principales anastomoses de chaque nerf et les sympathies qu'on peut leur attribuer.

5° Si l'on demande pourquoi il n'y a pas de sympathies entre toutes les parties entre lesquelles il paraît, par l'origine de leurs nerfs, qu'il devrait y en avoir, je répondrai : *a* que nous ne connaissons point encore toutes les sympathies, parce qu'il peut en exister beaucoup qui n'ont jamais eu d'observateurs ; *b* que comme toutes les sympathies ont sans doute leur utilité (1), et que si elles étaient trop multipliées sans avoir d'usages, ce serait une source de maux en pure perte ; la sagesse de la dispensation de la nature, à laquelle l'observation ramène continuellement, quoi qu'en disent les détracteurs absolus des causes finales, la sagesse, dis-je, de l'auteur de la nature a sans doute établi des unions plus étroites entre les filets entre lesquels elles pouvaient être utiles.

6° Il est extrêmement vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que le principe qui forme les sympathies, et qui se manifeste si évidemment dans beaucoup de cas de maladies, n'est pas sans utilité dans l'état de santé ; il me paraît même que ce principe est bien dans la sagesse de la plus belle des constructions, et qu'il doit entrer pour beaucoup dans les forces de ce qu'on appelle la Nature.

7° Toutes les irritations d'une partie ne paraissent pas pouvoir produire les sympathies qui en dépendent ; il n'y en a que quelques-unes, on l'a déjà remarqué plus haut, et il peut même y avoir des états du corps dans lesquels il est beaucoup plus ou beaucoup moins susceptible de sympathies. En général, les sympathies sont plus marquées chez les personnes dont le genre nerveux est très-délicat.

8° Il y a des sympathies particulières assez constantes, et que, dans les mêmes circonstances, on retrouve presque chez tout le monde ; mais il y en a d'autres plus rares et peut-être particulières à certains sujets, et l'on n'en sera point surpris, si l'on se rappelle ce que j'ai dit ailleurs, que les nerfs varient beaucoup dans leurs distributions particulières.

9° Quoique ces sympathies aient leurs usages, cependant il peut arriver que, quand leur force est capable d'opérer complètement l'effet qu'elles devraient produire, ce demi-effet devienne nuisible ; mais cela ne prouve rien contre la sagesse de leur institution, et c'est une remarque de M. Whytt.

10° Des sympathies particulières dépendant des nerfs qui ont des connexions plus étroites, de légères causes peuvent les mettre en mouvement ; il en faut de plus puissantes pour décider des effets bien marqués de la sympathie générale.

11° Tous les hommes ne sont pas également sujets aux sympathies, parce que le genre nerveux n'est pas également sensible chez tous ; ainsi, la même cause qui occasionnera les sympathies les plus marquées chez une personne n'en produira aucune chez une autre ; son action sera bornée à son siége, parce que ses nerfs sont moins sensibles.

12° On remarque, quand on observe et quand on lit les observateurs, que les métastases sont plus fréquentes entre les parties entre lesquelles il y a beaucoup de sympathies, et il est résulté de là que

(1) Voyez Whytt, § 19, où il indique quelques-unes de ces sympathies utiles : la contraction de la prunelle à un trop grand jour, celle des paupières à l'approche d'un corps étranger, la sécrétion abondante des larmes et de la salive quand on applique des âcres dans l'œil ou dans la bouche, les vomissements dans la pierre des reins, la toux quand on irrite le conduit de l'oreille, la contraction des muscles du bas-ventre dans l'accouchement, les contractions des mêmes muscles dans l'éternuement, la toux et le hoquet, et le mouvement augmenté des muscles de la respiration dans l'asthme ; il y en a encore beaucoup d'autres dont les usages sont sensibles et peut-être aucune qui n'en ait quelqu'un.

plusieurs médecins ont placé des métastases parmi les sympathies, sans faire attention au caractère essentiel qui les distingue parfaitement.

13° N'est-ce point au consensus général qu'il faut attribuer cette force imitative qui obligeait Monro à répéter tout ce qu'il voyait faire. M. Whytt lui attribue le bâillement et le vomissement involontaires; mais je ne sais cependant si le simple consensus physique ne peut pas opérer seul ces phénomènes.

14° On pourrait, pour plus de clarté, diviser les sympathies en actives et passives; on appellerait actives celles que l'organe où siége la cause du mal exerce sur l'organe ou les symptômes se manifestent, et passives celles qu'éprouve ce dernier organe. Dans le vomissement produit par le calcul des reins, leur sympathie est active; celle de l'estomac, passive. J'adopterai cette division, qui est commode et sert à prévenir bien des obscurités.

15° La connaissance des sympathies sert à se diriger dans le choix du lieu où il faut appliquer les irritants.

Après ces remarques générales, je viens aux différents exemples de sympathies, et quoique les unions sensibles des nerfs n'en soient pas la cause, j'indiquerai cependant souvent celles auxquelles les anatomistes les ont attribuées, puisqu'elles sont comme les marques des unions qui se trouvent à l'origine des nerfs. J'indiquerai aussi quelques phénomènes qui dépendent de la situation des nerfs, et qui, quoiqu'ils n'appartiennent pas aux sympathies, m'ont paru mieux placés ici que partout ailleurs.

§ 7. Les sympathies les plus marquées de la tête avec les autres parties, sont celles avec l'estomac et le foie. — Le mal de tête ôte d'abord l'appétit, et le vertige qui a son siége dans la tête donne des nausées et souvent des vomissements mêmes; les premiers accidents des plaies, des contusions, des épanchements qui attaquent le cerveau sont aussi très souvent des vomissements; tous ces faits prouvent l'extrême influence de l'état de la tête sur l'estomac; elle est confirmée par les effets de la méditation et d'une attention long-temps soutenue, qui détruit les fonctions de l'estomac; et j'ai dit ailleurs que si, dans les premiers jours d'une convalescence, j'étais obligé de lire pendant quelques moments, j'éprouverais un léger mal de cœur qui tient à ce même consensus, fondé, sans doute, sur ce que l'estomac recevant beaucoup de nerfs, ce qui prouve combien ils lui sont nécessaires dès que le cerveau souffre, les fonctions de l'estomac doivent être plus altérées que celles des parties qui en ont moins besoin. Ce consensus du cerveau avec l'estomac est surtout marqué dans tous les effets des passions, qui intéressent si singulièrement l'estomac, que, comme on l'a déjà vu, plusieurs médecins avaient cru devoir y placer le siége de l'âme, c'est dans ce cas où l'on voit évidemment que le consensus est d'autant plus marqué que le cerveau est plus sensible, et l'on doit en conclure que ce qui est si évident dans ce cas, a lieu dans tous les autres, quoique d'une façon moins marquée. — Les altérations du mouvement du cœur, si sensibles aussi dans les passions, sont un effet du consensus du cerveau avec ce viscère. C'est à ce même consensus qu'il faut rapporter les effets des passions sur les autres viscères, et celui qu'il a avec le foie pourrait aussi se démontrer par les jaunisses qui succèdent à la colère, au chagrin, à la frayeur; mais le phénomène de cette sympathie auquel on a donné le plus d'attention, c'est les abcès au foie après les plaies de la tête.

§ 8. L'existence de ces abcès n'est pas douteuse; il y a un très-grand nombre de médecins et de chirurgiens qui les ont observés, et l'on a cru mal à propos qu'ils étaient accidentels et existaient indépendamment de l'état de la tête; il est bien démontré qu'ils en sont la suite. Paré, Ballonius, Pigray, P. de Marchettis, Sleger, Stadlender, Job Meeckren, MM. Bertrandi, Andouillé, et plusieurs autres observateurs, les attestent; je les ai vus moi-même; mais quelle en est la cause? Marchettis les attribuait au repompement du pus du cerveau déposé ensuite dans le foie, et il avait assigné la route du pus, en disant qu'il avait souvent observé que, quand, dans les plaies de la tête, la partie postérieure et latérale du cou commençait à faire mal, la matière purulente passait dans les parties inférieures; cette métastase est très-possible, et est sans doute arrivée plus d'une fois; mais quand il se forme des abcès dans le foie, sans qu'il y ait eu d'abcès dans le cerveau, comme le remarque M. Rega, cette cause ne peut plus avoir lieu; celle qu'assigne M. Bertrandi est bien peu satisfaisante, et il me paraît, avec Pigray et M. Rega, que l'on ne peut pas se dispenser de reconnaître ici les

effets du consensus. En se rappelant ce que j'ai dit plus haut de la putridité qui succède ordinairement aux ligatures des nerfs, on comprendra aisément comment, si ceux qui vont au foie sont lésés, son action languit, et la bile se corrompt; si, à cette disposition à la putridité, on joint les effets de la fièvre, ceux de la frayeur ou de la colère qui peuvent souvent avoir accompagné les accidents qui ont occasionné les plaies de la tête, enfin les meurtrissures locales que le foie peut avoir reçues par une suite du même accident, on jugera que cette suppuration n'a rien d'étonnant, qu'elle ne doit point être si rare, et qu'elle doit être placée dans la classe des effets qui dépendent en grande partie du consensus; on peut aussi rapporter aux mêmes causes quelques exemples de gangrènes particulières survenues aux plaies du cerveau (1), et l'engourdissement de la cuisse et le froid de la main observés par Job Van Meeckren (2). C'est encore à la même espèce de consensus, la lésion des nerfs à leur origine, qu'il faut rapporter ce que dit Valsalva d'une dame bolonaise, que de violentes douleurs de tête rendaient totalement aveugle pendant qu'elles duraient, ordinairement trois jours, et qui recouvrait la vue dès que les douleurs finissaient; et il cite, dans le même endroit, une observation de Camerarius, qui vit un homme que d'extrêmes douleurs de tête rendirent tout-à-coup aveugle, et qui recouvra aussi subitement la vue dès que le laudanum lui eut procuré du sommeil et ôté les douleurs (3).

DES YEUX.

§ 9. Si l'on fait attention que les yeux reçoivent beaucoup de nerfs, et qu'ils en reçoivent d'un grand nombre de paires différentes, on comprendra aisément qu'ils doivent être affectés, et par le consensus général, et par plusieurs consensus particuliers; aussi plusieurs observateurs, depuis Hippocrate jusqu'à nous, ont remarqué avec raison qu'ils sont la partie la plus propre à manifester toutes les impressions que reçoit la machine; c'est pour cela que dans les maladies, quand l'œil est mal fermé, mal tourné, retiré ou agité, on prévoit des convulsions, puisque toutes ces situations annoncent qu'il y en a déjà dans l'œil. Le scintillement, les fausses couleurs, les fausses apparences, qui toutes annoncent également de faux mouvements dans l'œil, sont au même titre regardés comme d'un mauvais augure (1). — Les yeux sont de tous les sens celui dont l'état influe le plus sur le cerveau, puisque le simple travail des yeux peut donner des vertiges, des maux de cœur, des faiblesses, des convulsions même, et l'on a vu une très-légère blessure faite avec la pointe d'une épée sous la paupière supérieure, occasionner d'abord une perte de voix, et au bout de quelques heures une épilepsie mortelle (2), fait qui, dans le système de Vieussens et de M. Meckel, s'explique très-aisément, aussi bien que tous ceux que j'exposerai encore, en se rappelant les nerfs qui se distribuent aux yeux, la composition et la distribution du ganglion lenticulaire, et les différentes connexions du nerf de la cinquième paire avec les nerfs vitaux. Est-ce à ce même principe que l'on peut rapporter un tétanos mortel au bout de vingt heures, dont fut attaqué, vingt jours après l'opération de la cataracte très-bien faite, un homme septuagénaire, mais fort bien conservé, à qui il n'était survenu aucun accident, qui n'avait commis aucune erreur de régime, qui l'avait même observé très-rigidement, et qui est attaqué du tétanos au milieu du plus parfait bien-être, sans aucune douleur dans l'œil, sans qu'il soit possible de lui trouver aucune cause? Le fait existe, je ne l'explique point; mais il peut être utile qu'il soit connu. Baglivi avait vu une légère excoriation de la paupière produire un frisson général dans toute la moitié du corps; et M. Senac établit que l'irritation des paupières peut occasionner des convulsions générales. Les yeux ont un consensus très-marqué l'un avec l'autre, et c'est ici un de ces consensus qui ne peuvent avoir leur origine que dans le cerveau; l'inflammation, la cataracte, la goutte sereine même, dont l'un est affecté, affectent très-souvent l'autre, et cela est si démontré, que très-souvent il suffit d'ôter de bonne heure la cataracte de

(1) Bohn, *De renuntiat. vulner.*, p. 89.
(2) Rega, p. 53.
(3) Morgagni, *Epist. anatom.* 18, § 4. Valsalva, t. II, p. 310.

(1) On peut voir sur cet article, Morgagni, *Epistol. anatomicæ*, ep. XVIII, § 5. Valsalva, t. II, p. 312.
(2) *Sepulchret.*, t. I, p. 291.

l'œil le premier attaqué pour préserver l'autre ; et les mouvements de l'œil perdu suivent, dans plusieurs cas et pendant long-temps, les mouvements de l'œil sain ; à la fin cependant ce consensus se perd ou au moins s'affaiblit sensiblement chez les personnes qui ont perdu totalement un œil, et qui conservent l'autre bon.

§ 10. Un autre consensus bien marqué est celui des différentes parties d'un œil entre elles. Le principal, le plus ordinaire, le plus frappant (1), c'est le consensus de l'iris avec le nerf optique ; la constriction de l'iris est toujours proportionnée au degré de lumière qui frappe la rétine ; à mesure que la lumière augmente, l'iris se resserre ; dans une très-grande lumière, la pupille se réduit au plus petit diamètre possible ; dans l'obscurité, elle est étonnamment dilatée, et il est bien démontré que c'est par une suite de l'action de la lumière sur le nerf optique, puisque, quand la vue est perdue, la plus grande différence de lumière n'occasionne plus aucun changement dans la dilatation de l'iris (2). Quand les convulsions empêchent les paupières de se fermer, l'iris est absolument immobile.

§ 11. Le consensus de la cornée avec le nerf optique est aussi très-marqué ; j'ai vu une dame qui éprouva un accident singulier qui ne pouvait dépendre que de cette cause ; il lui sauta assez fortement dans l'œil une graine de gentiane qui en sortit bientôt après ; elle n'en ressentit qu'une très-faible incommodité, mais au bout de quelques moments, elle s'aperçut qu'elle ne voyait presque plus de cet œil ; elle fit chercher un chirurgien très-bon oculiste, qui trouva tout l'iris si rapetissé qu'il était évanoui, on n'en apercevait rien, et la prunelle occupait toute la cornée, on ne voyait qu'un trou noir dans l'œil. Cet état dura vingt-quatre heures ; alors la vue se rétablit, et l'iris reprit son étendue naturelle ; mais il resta une si grande sensibilité dans les yeux, pendant plusieurs mois, qu'ils larmoyaient très-aisément, et la malade ne pouvait s'appliquer à rien ; au bout d'un an, ils étaient encore très-faibles : c'est alors que je vis la malade pour d'autres maux ; tous les collyres ne l'avaient point soulagée ; je lui conseillai de la simple eau fraîche qui lui fit un bien marqué ; et ce fait rappelle ceux rapportés par M. Morgagni, dont deux observés par Valsava sont absolument semblables à celui-ci ; l'autre, observé par M. Morgagni, en diffère en ce que la lésion ne portait pas sur la cornée. Un homme étant à la chasse reçut un grain de plomb réfléchi qui n'occasionna que la plus légère blessure à la conjonctive, et lui fit cependant d'abord perdre la vue sans aucune lésion apparente dans l'intérieur de l'œil. Le second fait est celui d'une femme qui, ayant saisi un coq d'Inde malgré lui, en reçut un coup de patte dans un œil ; il sortit tant soit peu de sang de la plaie, et la vue de cet œil fut sur-le-champ perdue. On fit plusieurs remèdes inutiles ; le troisième jour, continuant à ne rien voir, elle alla consulter Valsalva, qui, ne trouvant aucune altération dans l'œil, jugea que cet accident tenait uniquement au consensus des nerfs, et qu'il fallait se servir de ce même consensus pour le guérir ; il frotta fortement le nerf supra-orbitaire, au-dessus du sourcil, très-près de l'endroit où il sort, et il n'eut pas plutôt fait cette friction que la vue fut entièrement rétablie (1). Le troisième fait est celui d'une dame qui fit une chute en carrosse, et à qui les éclats des glaces occasionnèrent

(1) On a peine à comprendre comment il est possible qu'elle n'ait été observée que dans le seizième siècle par Achillini.

(2) Les physiologistes ne sont point encore d'accord sur la cause de la dilatation et de la constriction de l'iris, et elle offre des difficultés très-réelles ; ils ne conviennent même pas parfaitement de la structure de cette partie. M. Albinus y établissait des fibres musculaires, que Haller n'a jamais pu ni trouver ni admettre ; et les fibres musculaires paraissent bien peu propres à en expliquer les fonctions, puisque toutes les fibres musculaires se contractent par l'application du stimulus, et qu'au contraire l'iris s'étend. Ne pourrait-on pas comparer la cause de ces mouvements à cette mécanique inconnue et indépendante des muscles, qui fait enfler les corps caverneux, les mamelons, le sein même ? Le stimulus de la lumière qui frappe les nerfs optiques est pour l'iris ce que les idées vénériennes ou le sperme abondant ou âcre sont pour ces parties ; la privation totale de lumière produit l'effet de l'épuisement, de la paralysie, du froid ; et l'iris disparaît presque entièrement dans une profonde obscurité.

(1) Valsalva, *Dissert. anatomica*, § 2.

deux plaies très-légères dans le voisinage de l'œil, l'une au petit angle, l'autre au-dessus du sourcil vers le grand angle ; tout le reste du corps n'avait aucun mal, tout l'œil paraissait en très-bon état, et elle perdit cependant si complètement la vue de cet œil, qu'au bout de quarante jours elle apercevait à peine une lueur, quand on approchait un flambeau allumé (1). Quoique dans ce cas l'effet sympathique de l'irritation ait été la perte de la vue, il peut en résulter un effet absolument opposé, et le fait suivant mérite bien d'être rapporté. Un théologien célèbre, fatigué de travail et ayant envie de se délasser par la musique, montait, dans cette vue, un instrument à cordes ; il s'en rompit une qui le blessa à l'œil droit ; on calma d'abord la douleur par quelques applications, et on prévint par là l'inflammation ; mais, s'étant réveillé pendant la nuit, il vit tous les objets aussi distinctement qu'en plein jour, il distinguait les traits les plus fins des tableaux et des tapisseries de sa chambre, et il lisait aisément. Frappé de cet état, il ferma l'œil blessé et cessa de voir ; il ferma au contraire l'œil sain et tout devint lumineux. Ayant appelé son domestique pour avoir de la lumière, il ne put la soutenir, et pendant quelques jours il fut obligé de tenir l'œil blessé fermé ; mais peu à peu cette sensibilité se perdit, et il revint à son état naturel (2).

§ 12. Les consensus des yeux avec le nez et du nez avec les yeux, sont marqués parce que l'on remarque qu'une violente lumière fait éternuer ; parce qu'un stimulus dans les narines qui cause une irritation pour éternuer, sans que cependant l'on éternue, donne une démangeaison au grand angle de l'œil ; parce qu'une compression faite à ce grand angle arrête l'éternuement commencé : on a vu une violente migraine presque continuelle pendant un an, et un serrement spasmodique de la paupière, occasionnés par un ver dans le sinus frontal, cesser au moment où il fut sorti (1). La distribution des différents rameaux de la cinquième paire offre à ceux qui veulent se servir de ce moyen des explications aisées de tous ces faits et de plusieurs autres analogues.

§ 13. La position de l'artère centrale, qui est située au milieu du nerf optique, et qui se divise ensuite en un réseau sanguin qui tapisse intérieurement la rétine, produit plusieurs phénomènes qui paraissent d'abord dépendre des nerfs, tels que les points volants, les toiles d'araignées, les étincelles. — Le battement même de cette artère explique un fait observé quelquefois dans la fièvre ou au moins quand les humeurs sont un peu agitées, c'est que les objets paraissent plus lumineux à chaque battement de pouls que dans l'entre-deux (2). — Tant que l'on a cru qu'il n'allait point de vaisseaux au cristallin, il était difficile d'expliquer comment une passion vive, ou comment une attaque de convulsion pouvait produire tout-à-coup une cataracte; mais, depuis que ces vaisseaux ont été bien démontrés, ce fait n'a plus rien de difficile (3).

§ 14. Les sympathies de l'œil s'étendent même à des parties plus éloignées, et M. Pourfour du Petit cite une observation qui le démontre, c'est celle d'un officier qui, ayant été blessé avec un bâton à la paupière inférieure de l'œil gauche, devint d'abord paralytique du bras droit (4).

---

(1) L'effet du consensus est singulièrement marqué dans ces trois observations, et dans cette belle guérison ; mais l'explication qu'en donne Valsalva n'est pas vérifiée par les faits. A la place de l'anneau nervin dont Willis se servait pour serrer le nerf optique, et que Valsalva comprit ne pouvoir pas serrer ; il en avait établi un musculaire, qui serait en effet plus propre à agir comme une ligature, dit M. Morgagni ; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu le trouver, et il est d'accord sur cela avec tous les autres anatomistes.

(2) Eph. C. N., dec. I, ann. 1, obs. 77, par Cummius.

(1) Saltzman, *De verme ex naribus excurso*, § 5.

(2) Egger, § 2.

(3) M. Duverney avait déjà injecté l'artère du cristallin dans le siècle passé, t. I, p. 151; mais ses manuscrits n'ayant pas été publiés, on ignorait cette belle découverte. En 1740, M. Morgagni ne paraissait point croire l'existence de ces vaisseaux ; depuis lors, les œuvres de M. Duverney, M. Albinus et messieurs les médecins d'Edimbourg, n'ont plus laissé de doute.

(4) M. Pourfour du Petit en cite d'autres, dans lesquels il y eut aussi des paralysies des bras et même des jambes, après des lésions des paupières ; mais comme ces lésions avaient produit des

DES OREILLES.

§ 15. Les nerfs des oreilles paraissent être extrêmement sensibles, et les premiers médecins ont déjà vu que les violentes douleurs d'oreille étaient celles qui affectaient le plus promptement le cerveau ; si elles sont très-fortes elles amènent le délire, les convulsions et la mort. Baglivi dit positivement que, par leur consensus avec le cerveau, elles peuvent tuer en moins d'un jour ; et l'on a quelques exemples de leur consensus moins fâcheux, mais plus frappants. Fabrice de Hilden en rapporte un bien singulier arrivé à Lausanne en 1596, et il l'attribuait déjà au consensus des nerfs, puisqu'il fait précéder sa description de quelques remarques sur l'anatomie de la septième paire. Une jeune fille de dix ans se mit, en badinant, dans l'oreille gauche une petite boule de verre; différents chirurgiens employés d'abord pour la tirer n'ayant pas réussi, et leurs efforts irritant toujours davantage, la mère désespérée abandonna le soin de la guérison à la nature, Les douleurs de l'oreille se calmèrent, mais tout ce côté de la tête lui faisait continuellement mal, et surtout dans les mauvais temps ; il se joignit à cet état un engourdissement général, d'abord de tout le bras gauche jusqu'au bout des doigts, ensuite de la cuisse, de la jambe et du pied ; ces engourdissements se changèrent en douleurs très-aiguës des mêmes parties ; outre cela, elle avait habituellement une toux sèche ; elle éprouvait de temps en temps des convulsions épileptiques, et le bras gauche s'atrophia. La mère était revenue de nouveau à consulter ; mais, comme depuis les premiers temps, l'oreille ne faisait plus éprouver de douleurs, on ne pensait plus à la première cause, et tous les remèdes étaient inutiles ; enfin, au bout de plus de six ans, elle s'adressa à Fabrice, qui, ignorant aussi ce premier accident, ne réussissait pas mieux que les autres; mais dès qu'il en eut été instruit, il comprit que c'était la cause du mal, et il parvint à sortir le globe de verre; dès ce moment les douleurs de tête et toutes les utres finirent, la nuit fut meilleure, les onvulsions cessèrent, et sans autre remède que quelques frictions avec de l'huile de vers le bras atrophié se rétablit et cette jeune personne se porta à merveille. Il en vit aussi une autre à qui un pois dans chaque oreille occasionnait de temps en temps de violentes douleurs dans la tête, les bras et les jambes, qui lui ôtaient tout sommeil, et qui cessèrent dès que l'on eut sorti les pois (1). Le grincement des dents, qui est la suite de certains bruits, et qui peut être assez actif pour les faire tomber, comme on le voit dans les Éphémérides de C. d. l. N. (2), prouve le consensus entre l'oreille et les dents ; on s'en est servi quelquefois avec succès pour soulager les maux de dents, en faisant des applications d'huiles émollientes chaudes dans l'oreille ; et les effets de ces bruits chez quelques personnes sur toute la machine, effets si marqués qu'ils vont à leur donner des angoisses, du frisson, de légères convulsions, prouvent le consensus de ces nerfs avec presque tous les autres.— C'est en observant la route des nerfs que l'on a imaginé, pour apaiser le mal de dents, de comprimer sur l'anti-tragus, près du méat auditif, le rameau de la cinquième paire qui de là se rend aux dents (3).

§ 16. C'est à l'anostomose des rameaux de la cinquième paire avec le nerf dur, qui régit la corde du tympan, que M. Meckel attribue le consensus bien marqué entre l'ouïe et la langue, sympathie bien avérée, et que Vieussens avait déjà vue, mais qu'il expliquait par une branche du nerf dur qu'il faisait aller à la langue, et qui n'y va pas. — J'ai connu un homme fort sourd, mais fort bon observateur, et encore vivant, qui ne pouvait pas se toucher le canal de l'oreille gauche sans éprouver une douleur assez marquée à la langue. M. Meckel attribue à un vice, ou à la privation de cette corde, le mutisme de ceux qui sont nés sourds, et d'autres physiologistes croient que si quelques personnes rendent mieux que d'autres les sons qu'elles ont entendus, c'est parce qu'il y a chez elles une plus grande sympathie entre l'oreille et la langue. Mais j'avoue que ni l'une ni l'autre de ces conjectures ne me paraissent vraies : les muets ont autant de facilité à remuer la langue que les autres;

---

engorgements dans le cerveau, c'est à ces engorgements, et non pas à la sympathie de l'œil, qu'il faut rapporter ces paralysies.

(1) Cent. I, obs. 4 et 5, p. 15.
(2) Dec. III, ann. 1, obs. 72.
(3) Haller, *Phys.*, t. IV, p. 296.

s'ils ne rendent pas des sons articulés, c'est que la parole est une imitation de sons que l'on entend, et n'entendant point ils ne peuvent point en imiter. D'ailleurs le tympan n'est point l'organe de l'ouïe, et ce ne serait pas par le consensus que naîtrait la parole, mais par celui avec le véritable organe de l'ouïe. S'il y a des personnes qui, après avoir entendu un air, le retiennent plus aisément et le rendent plus exactement que d'autres, c'est qu'elles ont l'oreille plus musicienne et les organes du chant plus souples indépendamment de tout consensus ; elles saisissent et rendent mieux un air, par la même raison qui fait qu'un peintre, dont l'œil voit mieux et dont la main se prête mieux à ce qu'il voit, rendrait mieux un tableau qu'on lui aurait fait voir, que ne le ferait une personne qui, n'étant pas peintre, verrait moins bien et rendrait moins exactement tous les objets de la peinture. Il n'y a point ici de consensus entre l'œil et la main. La preuve évidente que la facilité et l'agrément du chant ne sont point une suite du consensus avec l'ouïe, c'est qu'il y a une multitude de gens qui ont l'oreille la plus juste et la plus sensible, et qu'ils ne peuvent pas chanter le plus petit air, au lieu que quelquefois l'on trouve des voix très-flexibles et très douces chez des gens qui n'ont point d'oreille, c'est-à-dire dont l'oreille ne distingue ni l'égalité des temps et des mesures, ni la justesse des tons, ni l'exactitude des accords.

§ 17. M. Senac a remarqué que le mal d'oreille donnait de la difficulté à avaler, et il l'a attribué au consensus. Cela peut être quelquefois ; mais j'ai vu souvent que cette difficulté d'avaler tenait à une légère phlogose dans quelques-uns des muscles de la déglutition, suite de celle de l'oreille, et il est important de ne pas s'y méprendre. — On a déjà vu, dans l'observation de Fabrice de Hilden, que sa malade avait une toux sèche continuelle, qui était produite par le consensus de l'oreille, puisqu'elle cessa dès que le globe de verre fut sorti ; et ce consensus est généralement connu. Etmuller dit qu'en se touchant le conduit de l'oreille avec un stylet, on produit une toux sèche ; et on a raison de dire, ajoute-t-il, que cette toux naît du consensus entre les nerfs de l'ouïe et ceux qui se distribuent à la trachée-artère. — J'ai vu et fait voir à M. Turton, l'un des premiers médecins de Londres et excellent observateur, qui se trouvait alors ici, un gentilhomme français qui était venu me consulter pour une surdité totale, dont on ne pouvait pas toucher le canal de l'oreille sans lui occasionner une toux très-forte, qu'il ne pouvait absolument point modérer ; et on lit dans les Éphémérides des C. d. l. N. qu'on ne put guérir une femme fort incommodée d'une toux opiniâtre, qu'en corrigeant l'âcreté du cérumen des oreilles, qui en était la cause (1).

§ 18. Pechlin regarde le consensus de l'ouïe avec la poitrine comme très-ordinaire ; mais il en indique un autre bien plus rare : c'est avec l'estomac, et il en donne un exemple bien marqué : c'est celui d'un officier général qui avait ce canal si sensible, que la plus légère irritation, même celle du doigt, lui occasionnait d'abord des vomissements considérables (2). On trouve ailleurs l'histoire d'un homme que toute musique faisait vomir, et celle de quelques personnes à qui certains instruments donnaient un besoin pressant d'uriner (3). Je crois devoir dire ici que Baglivi, quelques autres, et M. Rega lui-même, en parlant de la sympathie des oreilles et de la poitrine, ont attribué à ce principe plusieurs faits qui appartiennent aux métastases, et j'ai déjà indiqué et spécifié la différence entre les uns et les autres.

LE NEZ.

§ 19. Les nerfs ne sont nulle part aussi à nu que dans les narines, et s'ils n'étaient pas épanouis dans une membrane très-molle, et toujours ointe d'une mucosité qui fait une espèce d'enveloppe à leurs extrémités, le sentiment de cette membrane serait trop vif. Cette facilité de porter des irritants sur les nerfs des narines, et leur proximité du cerveau, dont on excite par là même plus aisément l'action, font que l'on applique tous les jours des stimulus au nez pour ranimer l'action de tout le genre nerveux. Mais ce même consensus, qui fait que l'action des nerfs du nez, augmentée à propos, fait quelquefois tant de bien, est cause que certains stimulus,

(1) Cent. III, obs. 82. Voy. Rosen, *De tussi*.
(2) Lib. II, obs. 45.
(3) Eph. C. N., dec. III, ann. 2, obs. 182, et dec., ann. 1, obs. 194.

portés involontairement au nez, affectent le cerveau et tout le genre nerveux désagréablement, et peuvent produire des maux de tête, des vertiges, des vapeurs, des convulsions, des syncopes, et même la mort. On en a vu des exemples en parlant des exhalaisons vénéneuses. Tous ces faits démontrent évidemment le consensus des narines avec le cerveau, avec les nerfs vitaux, et même avec tous les nerfs. On a vu plus haut leur liaison avec les yeux ; mais une des plus frappantes est celle qu'ils ont avec les organes de la respiration, et qui est si marquée dans l'éternument. On applique un stimulus aux narines; tout-à-coup le mouvement de la respiration est altéré, l'inspiration est extrêmement prolongée, elle reste comme suspendue avec une dilatation très-considérable de la poitrine, la dépression du diaphragme, le gonflement de l'abdomen, et la tension de tous les vaisseaux, surtout de la tête ; l'expiration se fait tout-à-coup par la constriction convulsive de tous les muscles qui servent à la faire, et qui entraîne le mouvement de tout le corps, et tout l'air accumulé dans le poumon est chassé avec la plus grande rapidité et un bruit souvent très-sonore. Quelquefois, avant de finir, elle recommence inutilement plusieurs fois, et enfin elle ne se fait point brusquement, mais peu à peu, ce qui est pénible. Ce phénomène est sûrement un de ceux qui marquent le mieux l'effet du consensus, que l'on explique bien aisément anatomiquement par ce rameau de la cinquième paire, auquel on a vu que M. Meckel attribuait l'odorat autant qu'à la première paire (1). — M. Whytt dit que les émanations spiritueuses font souvent venir beaucoup d'eau à la bouche, et apaisent une toux qui s'annonçait déjà par le chatouillement, et il rappelle un fait observé par Boyle et par d'autres, qui est que l'odeur d'une potion purgative purge. Mais je ne sais si on doit l'attribuer au consensus, comme le fait M. Whytt, fondé sur ce que cet effet n'avait plus lieu quand ces personnes avaient perdu l'odorat. Il me paraît que cet effet peut tenir à plusieurs autres causes. Les nausées que donne l'odeur de certains remèdes paraissent cependant une suite consensuelle de ces odeurs, et d'autres odeurs les font cesser par une suite du même principe. Je connais un homme de beaucoup d'esprit, et dont les nerfs sont très-délicats, qui ne pouvait pas toucher un vieux livre, ce qu'on appelle un bouquin, ni même entrer dans un cabinet où il y en avait, sans être purgé. Une charge, qui l'obligea à avoir très-souvent d'anciens papiers sous les yeux, l'a un peu aguerri avec cette odeur : ces effets sont moins marqués actuellement, mais ils subsistent toujours.

(1) M. Haller qui, dans ses derniers ouvrages, attribuait peu aux sympathies des nerfs, attribuait encore moins à celle-ci qu'aux autres (liv. VIII, sect. IV, § 36); mais quelque respectable que soit son autorité, les faits me paraissent la démontrer.

DES DENTS ET DE LA LANGUE.

§ 20. Les dents et les gencives, car ces deux parties, ayant tous leurs nerfs communs, doivent être envisagées comme une seule, entraînent par leur irritation beaucoup d'accidents que l'on peut placer ici. Les plus remarquables, les plus sensibles, les premiers qui se développent, sont les accidents de la dentition, qui commencent chez quelques enfants dès l'âge de trois mois, et qui durent jusqu'à ce que la dentition soit finie. Ils sont très-violents chez les uns, très-légers chez les autres, et nuls chez un assez grand nombre. La salivation, l'engorgement des parotides, les douleurs d'oreilles, la démangeaison du nez, les enflures dans tout le visage, les maux d'yeux, un gonflement sous la paupière, un tremblement de la paupière même, l'insomnie, la fièvre, les sursauts, le hoquet, le vomissement, les convulsions les plus violentes, sont la suite de cette petite irritation partielle, qui peut produire des accidents mortels. La dentition des huit derniers marteaux n'occasionne pas ordinairement les mêmes accidents ; elle en produit cependant quelquefois, et j'ai vu la seconde dentition en avoir d'assez graves, et plus d'une fois entraîner du bégaiement ou de la surdité ; et j'ai dit ailleurs que l'éruption de chaque dent de sagesse avait occasionné une maladie cruelle à une femme qui succomba sous la troisième à l'âge de plus de trente ans.

§ 21. Mais les irritations accidentelles des dents peuvent avoir des suites aussi funestes. Bartholin parle d'une religieuse de Padoue qui, ayant une dent plus longue que les autres, voulut la faire

scier; on alla jusqu'aux nerfs; elle prit une attaque de convulsions dans laquelle elle périt (1). On voit, dans l'excellent ouvrage de Fauchart, l'histoire d'une femme tourmentée d'une migraine cruelle qui résista à tous les remèdes, et qui céda d'abord à l'extraction de deux dents cariées qui en étaient la seule cause; et l'on trouve, dans les observations de Fabrice de Hilden, celle d'une dame qui avait de très-violents maux de tête qui dépendaient de quatre dents cariées du même côté (2). On a vu à Gex un enfant sujet à des mouvements convulsifs très-forts de la mâchoire inférieure, qui ne fut guéri que par l'extraction de deux dents cariées que lui arracha M. Dupuy, chirurgien à Lyon; et il n'y a que quelques années qu'une dent artificielle, placée à pivot, occasionna dans une ville voisine, malgré les secours les plus efficaces, la mort la plus cruelle à une jeune personne qui éprouva, entre autres symptômes nerveux cruels, un spasme très-douloureux à la gorge qui ne finit point; elle ne put jamais avaler quoi que ce soit, et mourut de faim. Elle ne pouvait même point parler, et son état fut un des plus violents que les nerfs puissent occasionner. — Peut-on rapporter ici un fait qui n'est pas constant, mais qui est assez ordinaire? c'est que les dents correspondantes de chaque côté poussent, tombent et se gâtent en même temps. — Je ne connais qu'un exemple d'une sympathie active de la langue : M. Dumonceau, médecin à Douai, a vu une suppression d'urine de six mois guérie par l'extraction d'une pierre sous la langue (3).

DES LÈVRES.

§ 22. Les lèvres sont extrêmement sensibles; en les chatouillant, on produit une espèce de frémissement dans tout le corps, et elles peuvent avoir par là même une force sympathique qui est surtout marquée dans les affections des lèvres inférieures sur les glandes salivaires. Cette action a attiré l'attention de M. Camper, qui a observé que le cancer de la lèvre inférieure n'attaque presque jamais la lèvre supérieure, mais oui bien la glande sous-maxillaire et la partie inférieure de la parotide, ce qu'il attribue au rameau inférieur du nerf dur, qui se distribue d'abord dans le bas de la parotide, ensuite à la glande sous-maxillaire, enfin à la lèvre inférieure. — Cet habile médecin demande si l'on ne peut pas conclure que le virus cancéreux se communique plus par les nerfs que par les vaisseaux sanguins et lymphatiques, et si l'on ne devrait pas, par là même, traiter les squirrhes et les cancers avec des remèdes qui agissent sur le genre nerveux? Les conjectures de M. Camper méritent toujours qu'au moins on les examine attentivement; il fortifie la sienne de quelques considérations qui doivent être lues dans l'ouvrage même (1).

LES NERFS DU VISAGE EN GÉNÉRAL.

§ 23. Je traite actuellement une dame assez sourde, surtout d'une oreille, qui, si elle se touche la tempe, le front ou la joue de ce côté, éprouve tout de suite une sensation de bruit assez forte dans cette oreille. Un vent fort, une personne qui passe très-près d'elle, la main d'une personne qui la coiffe, produisent le même effet, surtout dans certains moments.

PHARYNX ET LARYNX.

Les muscles du pharynx, irrités par quelque chose qui les stimule doucement, communiquent leur irritation à l'estomac, et cette irritation suffit pour occasionner les vomissements les plus abondants. On avait même voulu, il y a un siècle, accréditer les vomissements que l'on se procurait par ce moyen, comme une panacée infaillible pour tous les maux. L'irritation du larynx met en jeu tous les organes de la respiration, et occasionne une toux convulsive très-forte. Mais la sympathie la plus marquée des muscles de ces deux parties, surtout de ceux du larynx, aussi bien que de ceux des muscles de la mâchoire, est une sympathie passive qui fait qu'il y a peu de parties qui, fortement irritées, ne puissent communiquer leur irritation à ces muscles, et les jeter dans ce spasme violent qui ne permet ni d'ouvrir la bouche ni d'avaler, qui gêne très-souvent la respiration, et qui, devenant souvent mortel en peu d'heures, est regardé comme d'un très-mauvais

---

(1) *Sepulchret. anat.*, t. I, p. 464.
(2) Cent. II, obs. 10.
(3) *Supplément à la Chirurgie* d'Heister, t. II, p. 98.

(1) Monro, *De nervis*, par M. Coopmans, p. 112.

présage toutes les fois qu'il survient, ou dans les maladies aiguës, ou dans les chroniques, ou dans les cancers, et surtout dans les plaies des extrémités; et si l'on se représente les origines des nerfs qui se distribuent aux muscles de toutes ces parties, on verra qu'ils en tirent de presque tous les nerfs de la tête, des premiers cervicaux, de la paire vague, de l'intercostale. Si l'on fait aussi attention à leur forme, à leur mollesse, à leur grande irritabilité; si l'on remarque combien ils reçoivent de nerfs relativement à leur volume, on comprendra aisément combien ils doivent être susceptibles de recevoir toutes les affections nerveuses, d'où qu'elles viennent, et d'être très-aisément jetés dans cet état funeste de spasme qui sera l'objet d'un article particulier quand je traiterai du tétanos.

ARTICLE III. — DES SYMPATHIES DE LA POITRINE. LE POUMON.

§ 24. La membrane extrêmement sensible qui revêt la trachée artère et le poumon, et qui tire des rameaux du recurrent, étant irritée, communique son irritation au larynx : c'est peut-être pour cela qu'une perte de voix caractérise souvent les maladies naissantes de la poitrine, et aux nerfs qui se distribuent à l'estomac; aussi elle peut donner des vomissements, on en voit des exemples tous les jours, et l'on a remarqué que si dans l'asthme on pouvait vomir, il finissait ordinairement; mais que de grands et inutiles efforts pour vomir étaient une mauvaise marque, parce qu'ils prouvaient toute l'angoisse du malade et l'insuffisance des efforts de la nature pour l'en tirer. Est-ce à la sympathie, comme le croit M. Whytt, que l'on doit attribuer les efforts que font non-seulement tous les muscles destinés à la respiration, mais ceux de presque tout le corps dans un accès d'asthme? Je suis plus porté à croire que ces efforts dépendent de ce concours réciproque établi entre toutes les parties dans le cas de grandes irritations. — Il faut faire attention que le poumon étant un viscère mou et peu nerveux, excepté dans cette membrane dont je viens de parler, il a peu à exercer une puissance qui tient uniquement aux nerfs; mais comme, par sa texture, il est propre à former et à recevoir des dépôts purulents, qui sont la matière des métastases du poumon sur d'autres parties, et d'autres parties sur le poumon, les larmes qui coulent dans les pleurs, tiennent au consensus du poumon et des yeux. — Les affections du cœur influent singulièrement sur toute la machine; mais ce n'est point dans les lois de la sympathie qu'il faut en chercher la raison; c'est un mobile qui s'altère et dont les effets sont troublés. — M. Monro a remarqué que le passage du phrénique gauche à la pointe du péricarde occasionnait cette vive douleur au creux de l'estomac, que l'on éprouve souvent dans les palpitations.

§ 25. L'inflammation du diaphragme paraît avoir la plus grande influence sur le cerveau, puisqu'elle produit le délire plus qu'aucune autre maladie inflammatoire; elle produit aussi quelquefois le ris sardonique que l'on attribue à l'anastomose du nerf dur, qui fournit à quelques muscles du visage, surtout au zigomatique avec la seconde paire des cervicaux, qui fournit au nerf phrénique. — Il ne faut point perdre de vue qu'il se trouve dans la poitrine des troncs de nerfs considérables dont les blessures peuvent avoir des effets sympathiques très-marqués. On a vu ailleurs une belle observation de M. Schmiedel, et Stalpart. Van der Viel en rapporte une très-intéressante; un jeune homme d'environ dix-huit ans fut blessé à la poitrine par un coup d'épée; l'hémorrhagie fut considérable, et on le crut d'abord mort; mais ces premiers accidents dissipés, il se trouva muet et entièrement paralytique d'un côté du corps; après un temps fort long, il recouvra assez bien l'usage de la parole, beaucoup moins celui de la jambe, et point du tout celui de la main (1). Van der Viel ajoute en remarque, qu'un chirurgien, nommé du Foix, lui avait dit avoir vu un homme qu'une blessure à la poitrine rendit aveugle. En se rappelant la marche de la huitième et de la sixième paire, et les expériences sur les ligatures des nerfs, ces observations n'auront rien d'obscur.

ARTICLE IV. — SYMPATHIES DU BAS-VENTRE.

De l'estomac et des intestins.

§ 26. Tapissé d'une multitude de nerfs, de nerfs fort à nu, et de nerfs exposés à l'action de tous les aliments, des boissons, de l'air, etc., on comprend que

(1) Cent. I, obs. 31.

l'estomac doit naturellement avoir une forte action nerveuse, et l'étendre sur toutes les parties, puisqu'il n'y en a point avec les nerfs desquels il n'ait des communications. Les premiers intestins sont presque dans le même cas que l'estomac; ainsi leurs sympathies doivent être fort étendues; ils sont moins sensibles, elles seront moins marquées, mais elles existent; et en général un médecin doit être bien convaincu que le siége d'un grand nombre de symptômes maladifs, qui attaquent les parties les plus éloignées, peut être dans l'estomac et dans les premières voies. — La plus légère irritation dans l'estomac peut donner un malaise, une inquiétude générale : une glaire acide occasionne à une femme délicate une angoisse inexprimable, des maux de tête, de la tristesse, des pleurs, des étouffements, des douleurs depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds; elle vomit une gorgée, et elle jouit du plus parfait bien-être. — C'est à la même cause, au consensus de l'estomac avec les nerfs de tout le corps et de la peau, qu'il faut rapporter les effets singuliers de certains aliments que j'ai cités plus haut, et beaucoup de semblables. Je connais une dame qui ne peut point manger de fraises qu'elle n'éprouve sur-le-champ une grande angoisse, et des démangeaisons insupportables bientôt suivies d'une ébullition générale, ce qui prouve de nouveau ce consensus avec la peau déjà établi par les faits précédents. Wepfer a vu une rougeur prodigieuse de tout le corps sans vomissements, après avoir pris de l'arsenic. — J'ai reçu une consulte pour une dame, qui après avoir fait un trop long usage de rafraîchissants dans un rhume, eut les nerfs si dérangés qu'elle éprouvait continuellement dans l'estomac le sentiment d'une araignée, dont les pattes se faisaient sentir douloureusement jusqu'au bout de ses doigts (1); et j'ai été consulté pour une femme attaquée d'un cancer à l'estomac, qui éprouve fréquemment des douleurs cruelles dans tout le corps, et en même temps une augmentation de douleur dans l'estomac, qu'elle apaise en avalant quelques cuillerées de lait chaud. L'irritation produite par l'ail peut occasionner les plus violentes démangeaisons, comme l'a vu M. Buchner; il remarque que les effets de ce consensus portent sur le sentiment et sur les excrétions; l'irritation de l'estomac, dit-il, entraîne le spasme de la peau, qui est un des premiers effets des poisons. M. Hoffmann remarque la même chose des purgatifs violents; et c'est à la même cause qu'il faut attribuer ce frisson général qu'une boisson glacée donne à plusieurs personnes. Les spasmes des premières voies sont une des causes qui troublent le plus ordinairement les maladies éruptives, et qui peuvent, au milieu des apparences les plus favorables, les rendre quelquefois mortelles en peu d'heures (1); enfin c'est à ce consensus de l'estomac et des intestins avec tous les nerfs des muscles des membres et de la peau, qu'il faut rapporter ces paralysies qui sont une suite si ordinaire des coliques convulsives, à l'article desquelles j'en donnerai l'histoire, et que les purgatifs trop âcres peuvent aussi produire, comme cela arriva à la femme dont parle M. Hoffman, à qui un purgatif composé de résine de jalap donna d'extrêmes douleurs et laissa une paralysie de la langue et d'un côté du corps (2). Mais comme l'estomac a des sympathies marquées avec presque toutes les parties, il faut les suivre dans leur ordre, comme M. Rega l'a fait le premier, en commençant par la tête. — On a vu les influences de l'état du cerveau sur l'estomac; celles de l'estomac sur le cerveau ne sont pas moins considérables, et c'est cette action si marquée qui a fait dire à Van Helmont, que les facultés intellectuelles résidaient dans l'estomac, et au chancelier Bacon, avant lui, que le cerveau était sous la tutelle de l'estomac, et que tout ce qui agissait sur le cerveau agissait par consensus sur l'estomac (3). — Les douleurs de tête, les vertiges, toutes les maladies soporeuses, l'apoplexie

(1) Il y a dans les rhumes un âcre qui doit subir une coction et être évacué; trop de rafraîchissants simples peuvent empêcher la coction et l'évacuation; et en affaiblissant excessivement l'estomac, ils avaient pu y déterminer la direction de ce principe irritant; cet âcre mal évacué contribue à conduire si souvent du rhume à l'étisie.

(1) C'est ainsi que l'on a vu à Nancy, il y a quelques années, une indigestion de poires tuer en très-peu d'heures un jeune homme qui avait la petite vérole la plus discrète et la plus bénigne.

(2) *Notæ ad Poterium.*

(3) Van Helmont, p. 307; Bacon, *Histor. vit. et mort.*, p. 323.

même, les convulsions et le délire ont très-fréquemment leur cause dans l'estomac ; mais comme je reviendrai à ces objets dans les chapitres où je traiterai de ces différentes maladies, en traiter ici ce serait ou partager la matière sans nécessité, ou m'exposer à des répétitions inutiles ; ainsi je me bornerai à un très-petit nombre d'observations. Chesneau, ce sage médecin de Saint-Severin, dont les ouvrages ont été utiles à beaucoup de gens qui ne l'ont pas même nommé, vit une femme hypochondre qui avait auprès de l'estomac une tumeur que l'on ne pouvait pas toucher sans lui causer une secousse dans la tête, comme celle que lui aurait occasionnée une violente peur (1). — Un ami de M. Rosa étant en campagne avec lui, se mit tout-à-coup à causer avec une vivacité étonnante, et à tenir les propos les plus extravagants ; il souffrait des angoisses inexprimables, et se croyait au milieu des enfers, où on l'avait transporté pour essayer comment il s'y trouverait dans la suite ; après quelques heures de tourments, il vomit des champignons et se trouva bien ; mais l'impression de ce qu'il avait eu à souffrir en enfer était si forte, qu'au bout de quelques années elle n'était pas encore détruite (2). Je connais une femme qui toutes les fois qu'elle mange de la crème cuite ou crue, a une migraine très-forte qui va en augmentant jusqu'au moment où elle l'a rendue ; et j'ai vu dans les fièvres putrides, et presque tous les observateurs d'épidémies doivent l'avoir vu comme moi, que les plus violents maux de tête ne sont soulagés que par les vomissements ou par la diarrhée ; les autres remèdes sont presque toujours tout-à-fait inutiles ; mais l'influence de l'estomac sur le cerveau est démontrée par les changements que l'état de ce viscère opère sur la façon de sentir et de penser, bien plus encore que par les maladies physiques. Mémoire, conception, imagination, toutes les facultés peuvent être altérées par les dérangements de l'estomac ; et les qualités morales ne s'en ressentent pas moins ; la gaîté, l'affabilité, la bonté, l'équité même peuvent être détruites par des aliments difficiles à digérer, par trop d'aliments, par des aliments âcres. On vient de voir l'effet des champignons, on a déjà vu d'autres observations qui prouvent la même vérité, et on en retrouvera un si grand nombre dans différents chapitres, surtout dans ceux qui traiteront de la mobilité, de l'hystérie, de l'hypochondrie, que je ne crois pas devoir en présenter ici de nouvelles.

§ 27. L'estomac a aussi des influences bien marquées sur les yeux. M. Pujati a vu un homme qui, s'il mangeait des choses nuisibles, avait le lendemain une violente douleur à l'œil gauche, qui ne cessait que par un vomissement (1). Galien avait déjà connu cette influence, et Lommius a remarqué comme lui que les dérangements de l'estomac peuvent produire même la cataracte. Forestus avait vu un jeune homme à qui un excès dans le manger ou des aliments indigestes occasionnaient un aveuglement qui se dissipait avec les embarras de l'estomac (2) ; et il n'y a point de médecin qui n'ait vu que les dérangements de la vue tenaient souvent à l'estomac, et qu'alors elle allait constamment beaucoup mieux ou plus mal, à mesure que les digestions se faisaient plus ou moins bien. J'ai vu un malade affaibli par la consomption dorsale, dont les yeux étaient fort délicats et ne pouvaient pas s'occuper longtemps de suite, quoiqu'il vît très-bien, mais qui, s'il mangeait un peu trop, ou des choses indigestes, voyait à peine assez pour pouvoir se conduire, et cet aveuglement stomachique durait deux, trois, quatre heures même, jusqu'à ce que l'estomac fût débarrassé. On a vu plusieurs exemples de goutte sereine emportée par un émétique, et il y a un exemple d'une personne chez qui le dérangement d'estomac produisait souvent un obscurcissement d'une partie de la pupille, de façon que la vue était altérée pendant un quart-d'heure. Le même médecin qui a fait cette observation attribue au mauvais état des viscères l'aveuglement qui survient quelquefois dans l'étisie et la phthisie confirmée. Platerus et d'autres ont aussi vu perdre la vue après des coliques (3) ; et si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'effet des ligatures de la paire vague et de l'intercostale, on ne sera pas surpris de cette prodigieuse influence de l'estomac sur les yeux, in-

(1) *Observ. medic.*, t. III, obs. 3, pag. 215.

(2) Rosa, *Saggio di osservazioni sopra alcuna malattie*, p. 182.

(1) *Dissert.* A, p. 33.

(2) L. II, obs. 22.

(3) *Observ.*, liv. I, *De visu læso.*

fluence bien sensible aussi dans les effets des poisons. Bartholin cite deux femmes que du poison avalé rendit aveugles ; Wepfer vit un religieux bénédictin à qui une salade de racine de jusquiame, prise pour de la racine de chicorée, laissa une faiblesse extrême des yeux pour le reste de sa vie (1) ; et le premier effet de la *belladona* est souvent l'aveuglement. En général, dans les affaiblissements de la vue, dans ses irrégularités, dans les longues affections des paupières, il faut faire la plus grande attention à l'état de l'estomac et des premières voies. M. Whytt parle d'une femme, qui, dès qu'elle a des acides dans l'estomac, ne voit plus les objets qu'à travers un brouillard épais, qui se dissipe par le vomissement ou par l'usage de quelque absorbant, et d'une autre dont les paupières et les yeux s'enflamment dès qu'elle a mal à l'estomac (2) ; et l'influence des vers qui sont dans les intestins est extrêmement marquée sur les yeux, qui ont alors une espèce d'éclat vitré, différent de leur brillant naturel ; la pupille est souvent plus dilatée, et il y a quelque chose de gêné dans leur mouvement. — Les ascarides mêmes peuvent produire cet effet (3).

§ 28. Le consensus de l'estomac et des intestins avec les *oreilles* est moins marqué (car il ne faut point lui attribuer, comme on l'a fait mal à propos, le bon effet des diarrhées dans les surdités) ; on en a cependant quelques exemples. Les bourdonnements des hystériques et des hypochondres paraissent dépendre de l'état des viscères du bas-ventre plus que de la mobilité générale. M. Van Bosch en a vu de si forts, que le malade comparait le bruit qu'il entendait aux vagues de la mer violemment agitée, se dissiper après avoir rendu quelques vers ; M. Van Phelsum a observé une surdité qui revenait périodiquement, et qui céda à la destruction des ascarides ; et l'on a l'observation d'un malade qui avait un abcès dans l'estomac, et qui éprouvait fréquemment des douleurs, comme si une flèche eût couru de l'oreille gauche au siége du mal (4). — L'influence de l'estomac sur le *nez* est marquée par les fausses impressions d'odeurs qu'occasionnent souvent des vices dans l'estomac et dans les premières voies, et dont je parlerai en traitant des erreurs des sens ; il l'est encore par ces démangeaisons presque insupportables au nez, qui tourmentent souvent les enfants attaqués des vers ; j'ai été consulté par un malade qui, toutes les fois qu'il a pris de la manne, est obligé d'éternuer très-souvent jusqu'à ce qu'elle ne soit plus dans l'estomac ; et je trouve dans une très-bonne dissertation sur l'éternument, par M. le docteur Porta, mon collègue et mon ami, l'exemple d'une femme qui était très-peu sensible à l'effet des sternutatoires, mais qui, dès qu'elle avait avalé la plus petite quantité de vin d'Espagne, éternuait vingt ou trente fois (1). On rapporte à la sympathie de l'estomac avec les narines plusieurs autres faits qui ne me paraissent point en dépendre, mais qui tiennent à d'autres causes. Les fonctions de l'estomac viciées, les mauvaises humeurs dont il peut être tapissé, peuvent altérer toute la machine, déranger toutes les fonctions, produire une multitude de maladies différentes dans presque tous les organes, mais c'est par une marche absolument différente de celle du consensus, et qu'il ne faut point confondre. Une douleur dans l'estomac change d'abord le visage, maigrit, décolore, bat les yeux ; une douleur dans les intestins produit le même effet ; des digestions pénibles déterminent souvent beaucoup de sang au visage après le repas ; à la longue, elles y font éclore des boutons ; tous ces faits dépendent de l'estomac, mais ce ne sont pas des faits qui tiennent uniquement à la sympathie.

§ 29. Il y en a une bien marquée entre les premières voies et les lèvres, et Hippocrate l'a indiquée ; le tremblement des lèvres, dit-il, annonce des évacuations bilieuses (2). Hollier confirme cette décision par une belle observation (3). Ja-

(1) *De cicut. aquat.*, p. 232.
(2) § 10, p. 22.
(3) Van Phelsum, *Hist. pathol. ascarid.*
(4) Voyez Rahn, § 20.

(1) M. B. Porta, *Dissert. de sternutat.* Bâle, 1755, p. 15.
(2) *Coact. prœnot.*, liv. II, sect. II, XIII, édit. Jacoti, p. 514.
(3) « Vidi cui in gravi morbo id contigerit ; laborabat e febre hiberna, maligna, quales erant quæ eo anno grassabantur. Frigebant crura, delirium interbantur. Frigebant crura, delirium intercurrebat, labrum contrahebatur primum, deinde reliquæ partes, aphonia, vacillatio, mentis desperatio. Injecto clystere

cotius l'explique dans le même endroit (1), et la confirme dans plusieurs autres. M. Boerhaave remarque que ce tremblement des lèvres, dans la crudité des fièvres, annonce prochainement de violentes convulsions, mais que s'il survient après les signes de coction, il annonce qu'il arrivera dans une demi-heure un vomissement salutaire ; et M. Van Swieten ayant vu un jeune homme épileptique, à qui la lèvre inférieure tremblait avant l'accès, et dont l'accès finissait au moment où il avait vomi, il en conclut que le siége du mal était dans l'estomac, et il le guérit en lui donnant tous les mois, pendant six mois, un vomitif doux, le même soir un anodin, et dans l'entre-deux des fortifiants (2). — Ce même consensus qui influe sur les lèvres est très-marqué sur tous les organes salivaires; au moment où une cause quelconque commence à irriter l'estomac, à occasionner des commencements de nausées, à produire une grande sécrétion dans les glandes de l'estomac, celle de la salive devient aussi plus abondante, la bouche s'en remplit, et l'on salive presque toujours abondamment avant que de vomir. — M. Van Den Bosch a vu les salivations les plus longues et les plus abondantes produites uniquement par les vers, et il est très-ordinaire de voir les enfants sujets aux vers avoir presque toujours la bouche pleine d'eau. M. Van Phelsum a vu un paysan qui avait une salivation abondante toutes les fois que les ascarides lui occasionnaient des démangeaisons importunes, et il ajoute que les enfants qui y sont sujets ont presque toujours les glandes salivaires engorgées (3). Les crachements des hystériques et des hypochondriaques tiennent en partie à ce même consensus, en partie à d'autres causes étrangères à cet article.

§ 30. La langue est encore plus fréquemment que les lèvres affectée par l'état de l'estomac et des premières voies, et comme elle est liée au larynx par la communauté de leurs fonctions dans la parole, et au pharynx par celles de la déglutition, je ne séparerai point les effets du consensus de l'estomac sur ces trois parties. Hippocrate avait déjà observé que le tremblement de la langue annonçait, aussi bien que celui des lèvres, la présence des matières bilieuses dans l'estomac (1), et il a remarqué que dans les fièvres le vomissement rendait d'abord la parole à ceux qui l'avaient perdue. Forestus vit aussi un malade muet pendant quinze jours, dans une fièvre vermineuse, qui recouvra la voix après avoir rendu beaucoup de vers; on trouve dans d'autres observateurs plusieurs exemples de ces aphonies vermineuses (2); j'en ai vu à différentes reprises, et un très-frappant chez une petite fille de six ans, qui, dans un an, eut plus de vingt de ces attaques; elle perdait tout à la fois la parole et presque la raison ; elle était dans une désolation qui s'irritait par l'impossibilité de parler, qui tenait du délire, et qui durait deux ou trois heures ; comme elle était fille d'un père très-ivrogne et d'une mère très-brutale, je crus, dans les premières attaques, qu'elles étaient la suite de mauvais traitements; mais l'ayant suivie régulièrement, je ne doutai pas que les vers n'en fussent la cause; la valériane me parut le vermifuge le mieux indiqué dans ce cas, et il la guérit radicalement. Prosper Alpin avait aussi remarqué que les embarras d'estomac faisaient perdre la voix, et Ballonius cite une personne chez qui un coup sur l'estomac produisit cet effet, qui s'explique aisément anatomiquement, puisque l'estomac et le larynx tirent leurs nerfs de la huitième paire. M. de Sauvages cite une observation particulière de M. du Saulsai, qui vit un enfant que les vers rendirent muet et qui le fut pendant quelque temps; il ne recouvra la parole qu'après avoir rendu trente-six vers dans l'espace de vingt jours; il conserva même de la difficulté à prononcer la lettre B (3).

§ 31. La difficulté d'avaler est aussi une suite très-ordinaire du consensus de l'estomac sur le pharynx, et l'on voit souvent les personnes sujettes aux ai-

---

molli, quem ad tertiam horam retinuit, dejecit biliosa, omnia in melius.

(1) « Labri perversio vel tremor præter morem et vomitionis signum est, et acrium humorum in ventre contentorum, aut vermium et convulsionis atque affecti graviter cerebri. (V. aussi, p. 158, 506, 1108.)

(2) *Ad aphor.* 1080, t. III, p. 429.

(3) V. Rahn, § 25.

(1) Ibid.

(2) V. Rahn, § 27.

(3) *Class. des mal.*, class. 6, § 14, t. I, p. 779.

greurs et qui ont le genre nerveux très-mobile, si elles ont mangé des graisses qui se rancissent, ou pris quelque boisson flatueuse ; on les voit, dis-je, éprouver un spasme qui les empêche d'avaler, jusqu'à ce qu'elles aient rendu quelques gorgées de ces matières irritantes ou seulement quelques vents ; et M. Ferrein rapporte un exemple bien frappant de cette sympathie : une fille d'environ vingt à vingt-cinq ans perdit totalement, tout-à-coup, et sans aucun autre symptôme de maladie, la faculté d'avaler quoi que ce soit ou du liquide ou du solide ; le troisième jour elle eut d'assez forts mouvements convulsifs qui se réitérèrent ensuite tous les jours, et, au bout de huit jours, la faiblesse était au point de paraître dangereuse. M. Ferrein, apprenant alors qu'immédiatement avant l'accident elle avait eu quelques légers maux de cœur, et que la veille elle avait mangé beaucoup de sucreries, il soupçonna que quelque mauvais levain dans l'estomac était la cause de cet accident, et il crut qu'elle serait dégagée s'il pouvait la faire vomir ; mais ne pouvant rien lui faire avaler, il eut recours à la fumée de tabac qui opéra cet effet, et la facilité d'avaler revint aussitôt (1).

§ 32. L'action de l'estomac sur les nerfs de ces mêmes organes, en troublant la sécrétion qui s'y fait continuellement, et qui les entretient toujours humides, peut y produire une sécheresse qui donnera le sentiment de la soif ; c'est cette soif dont M. Rahn a fait un article dans sa bonne dissertation, et qu'il appelle consensuelle (2) ; telle est celle que les hystériques et les hypochondriaques éprouvent souvent sans aucune apparence de fièvre, et qui cède aux anti-spasmodiques et aux narcotiques bien mieux qu'aux boissons abondantes ; telle est celle qu'éprouvent souvent les enfants qui ont des vers ; et M. Broklesby a très-bien vu que la sécheresse de la bouche qui dépendait de l'embarras de l'estomac se dissipait après l'émétique (1). Cette chaleur brûlante à la gorge qui décèle si souvent les acides, est une suite de cette communication d'irritation. — On peut placer ici l'influence de l'estomac sur les muscles qui servent à fermer la mâchoire inférieure, et dont le spasme produit cette espèce de tétanos que M. de Fourcroy prévint toujours si heureusement chez les enfants nouveau-nés, dans les îles de l'Amérique, en les purgeant d'abord avec le sirop de rose ; mais comme je dois traiter cette matière ailleurs, je renvoie à cet article tout ce qu'il y a à en dire.

§ 33. Le consensus de l'estomac n'est pas moins marqué avec le poumon, le cœur et le diaphragme qu'avec les organes supérieurs. Une irritation dans l'estomac en produit une sur les nerfs des bronches qui détermine la toux. Villis avait remarqué, il y a long temps, que les aliments difficiles a digérer font tousser les hypochondriaques sans qu'il y ait aucun vice dans le poumon ; il y a même des personnes, dont le genre nerveux est très-délicat, qui, sans être hypochondriaques, toussent d'abord après chaque repas, quoique ces repas soient très-médiocres et composés des mets les moins irritants et les plus digestibles ; et cette observation importante doit servir de principe pour expliquer comment la consomption pulmonaire est quelquefois une suite des dérangements de l'estomac, et comment dans les commencements elle peut se guérir par de légers vomitifs. On trouve dans les ouvrages de M. Albinus l'exemple d'un soldat qui, ayant eu une plaie dans le bas-ventre, qui avait ouvert les intestins, avait un anus artificiel, et qui, toutes les fois que la membrane interne de l'intestin se trouvait exposée à l'air, était sur-le-champ attaqué d'une toux qui ne finissait que quand l'intestin était réchauffé (2).

§ 34. On verra ailleurs que l'asthme et la coqueluche ont quelquefois leur cause uniquement dans l'estomac qui agit sur le cœur d'une façon tout aussi marquée que sur les poumons ; et je suis persuadé que tous les médecins observateurs ont vu que la plupart des irrégularités du pouls tiennent aux causes qui

---

(1) *Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1768. M. Ferrein parle aussi de quatre femmes qui toutes à la fois perdirent la faculté d'avaler ; mais il ne donne l'histoire que d'une seule, et laisse celle des autres totalement incomplète et obscure ; si l'observation eût été publiée pendant sa vie, elle serait sans doute plus achevée.

(2) § 27.

(1) *OEconomical and medical observ.*, p. 218.

(2) *Annotat. academ.*, lib. II, chap. VIII, p. 34.

irritent l'estomac ou les intestins ; aussi elles cèdent très-ordinairement aux évacuants et aux stomachiques ; M. Ferrein a bien vu que les intermittences surtout indiquaient presque toujours un besoin de purger ; et M. Senac établit que l'estomac est une des causes les plus ordinaires des palpitations chez les personnes mêmes dont les autres parties sont les mieux constituées, et il rappelle les exemples de Malpighi à qui les légumes, et de Simon Pauli à qui les pommes donnaient de fortes palpitations ; il connaissait lui-même un homme à qui les lentilles en donnaient d'abord (1) : mais n'était-ce point en gonflant l'estomac et en occasionnant une gêne au mouvement du diaphragme et du cœur. — Les défaillances sont encore une suite assez ordinaire des embarras d'estomac, et presque toujours elles se terminent au moment où le malade a pu vomir ; souvent quand elles tiennent à cette cause, tous les secours, pour ranimer le malade, ne le raniment que pour quelques moments, et il retombe constamment jusqu'à ce que la nature ou l'art aient opéré l'évacuation de ces matières dont l'irritation sur l'estomac produisait ces faiblesses. — Le hoquet qui a presque toujours sa cause dans l'estomac et qui est une maladie du diaphragme, et l'asthme convulsif qui est une maladie du diaphragme autant que du poumon, dépendent aussi très-souvent de l'estomac ; j'ai vu plusieurs personnes qui en étaient attaquées, à qui tous les aliments difficiles à digérer pour leur estomac en donnaient d'abord une attaque très-forte.

§ 35. Le consensus de l'estomac et des intestins sur le foie est très-souvent marqué par les effets des émétiques et des purgatifs, ou ordonnés mal à propos, ou trop forts, qui produisent un spasme dans tous les conduits excrétoires de la bile, et en empêchant son cours, produisent une jaunisse, et quelquefois même laissent un germe d'obstruction, qui détermine à employer de nouveaux évacuants, dont l'effet constant, au bout d'un certain temps, est de jeter le malade dans un état incurable.

§ 36. Les reins sont aussi très-affectés par l'état de l'estomac, et l'on remarque tous les jours, chez les personnes qui ont le genre nerveux délicat, que, si quelque chose moleste l'estomac, elles rendent une quantité prodigieuse de cette urine limpide qui caractérise les maladies nerveuses, et qui sert très-souvent à juger si les maladies sont sympathiques ou ne le sont pas. Les intestins ont le même genre d'action sur les reins, et les violentes coliques les serrent quelquefois au point qu'il ne passe pas une goutte d'urine aussi long-temps que l'on souffre. J'ai vu ici, en 1764, un malade presque septuagénaire qui avait un diabète très-fort depuis plusieurs années ; tout-à-coup sans chute, sans toux, sans effort, il se forma une hernie du côté gauche, et, depuis ce moment, le diabète cessa entièrement ; ce qui ne tenait certainement qu'à un changement dans l'action des nerfs.

§ 37. La sympathie active de l'estomac sur l'utérus ne se manifeste que trop souvent par les effets fâcheux des erreurs de régime, que les femmes délicates commettent à l'époque des règles, et par celui des remèdes émétiques ou purgatifs administrés inconsidérément à la même époque ; une boisson trop froide ou trop rafraîchissante, un aliment aigre ou trop pesant, un peu trop de fruits, suffisent pour arrêter tout-à-coup les règles, pour donner des coliques, pour laisser le germe d'une longue suppression et des langueurs les plus fâcheuses ; il en est de même de plusieurs remèdes donnés dans ce temps-là et qui ont des effets fâcheux.

§ 38. Le consensus réciproque entre l'estomac et les intestins est démontré tous les jours par la cessation des douleurs d'intestins dès que l'on a avalé quelque adoucissant ; par la cessation prompte d'une diarrhée opiniâtre en buvant quelque chose de très-froid ; par le dégoût, les nausées, les vomissements qu'occasionnent des coliques un peu fortes.

§ 39. L'estomac et les intestins exercent aussi un consensus très-marqué sur les muscles qui servent au mouvement des différents membres. Le tétanos avec toutes ses espèces, produit par différentes causes d'irritation dans ces parties, en est une preuve ; ces paralysies si fréquentes après les coliques de Poitou n'ont pas d'autre cause. Un marchand se plaignit à M. Camper d'une immobilité dans la carpe qui le gênait extrêmement en écrivant et l'obligeait à pousser sa main droite avec l'index de la gauche ; on avait employé inutilement différents remèdes ; M. Camper ayant jugé que le

(1) *Traité du cœur*, l. IV, ch. XI, § 5.

mal dépendait d'une âcreté dans les premières voies, entretenue par les mauvaises digestions, le traita en conséquence et le guérit (1); et cette observation rappelle celle que j'ai donnée ailleurs sur l'effet du café, dont l'usage occasionnait un spasme dans les doigts qui empêchait d'écrire : M. Camper a aussi très-bien remarqué que la cacochylie dans les premières voies occasionnait des spasmes dans les extrémités inférieures, et que les ascarides occasionnaient chez les enfants des convulsions dans les cuisses et dans les jambes (2). Avant que de finir l'article du consensus de l'estomac, je dois remarquer que si ce consensus a des effets si souvent fâcheux, il en a quelquefois de favorables. C'est ainsi qu'un grand nombre de médicaments étendent leurs bons effets sur les parties les plus éloignées, quoiqu'ils n'agissent que sur l'estomac ou sur les intestins. M. Hofman le prouve par les faits pour les anodins, les calmants, les lavements adoucissants, le kina, les martiaux (3); mais ces observations ne sont pas nécessaires ici, et il n'y a point de médecin qui n'ait pu les faire très-souvent.

DU MÉSENTÈRE.

§ 40. Le mésentère est le siége de plusieurs des plexus nerveux qui se distribuent à tous les viscères du bas-ventre; mais il n'y a pas un grand nombre de nerfs qui s'y épanouissent, il n'a pas, par là même, une extrême sensibilité; cependant il peut quelquefois être le siége de douleurs assez fortes, qui peuvent occasionner, en communiquant leur irritation au genre nerveux, des jaunisses et des vomissements. On a très-bien remarqué que la cacochylie du mésentère affaiblit les muscles qui servent au mouvement des extrémités inférieures (4), et qu'elle donne des douleurs et des pesanteurs de genou; j'ai vu un homme, d'ailleurs très-bien portant, mais sujet de temps en temps à des diarrhées, qui sont toujours présagées quelques heures à l'avance, par tant d'engourdissement et de pesanteur dans les jambes qu'il les croit enflées; dès qu'il a eu quelques selles le mal passe; mais ce ne sont pas proprement des effets sympathiques : un rameau nerveux considérable, blessé dans le mésentère, occasionne des accidents mortels.

(1) *Demonst.*, t. I, ch. II.
(2) *Ibid.*, l. II, ch. III.
(3) *De consensu partium præcipuo pathologiæ et praxeos fundamento.* Halæ, 1717, § 36.
(4) Gorter, *Med. hipp.*, § 130.

DU FOIE.

§ 41. On a attribué à la sympathie qu'exerce le foie plusieurs phénomènes qui ne dépendent point des nerfs, tels que son influence sur la rate, la gêne que ses maladies apportent à la respiration, le dérangement des digestions; mais elle en opère cependant de réels, et telle est cette douleur à l'épaule, assez souvent très-sensible, que l'on remarque chez le plus grand nombre des malades qui ont quelque vice dans le foie; douleur qui m'a quelquefois servi à découvrir ces vices qui s'annonçaient à peine par d'autres symptômes; elle est assez constante, quelquefois cependant elle cesse pendant quelque temps; l'anatomie montre la route de cette communication par l'union de la quatrième paire des nerfs du cou (1), qui envoie des rameaux à l'épaule et qui en fournit aussi par ses anastomoses pour le diaphragme et pour le foie. M. Whytt a vu dans deux cas la suppuration du foie produire la faiblesse et l'insensibilité du bras, de la cuisse et de la jambe du côté droit (2). Les gonflements, les obstructions, l'inflammation, les abcès du foie gênent l'estomac, le font souffrir, altèrent ses fonctions; tout cela est mécanique, c'est l'effet d'une simple pression; mais indépendamment de toute pression, il est possible que les vices du foie occasionnent des douleurs d'estomac par la simple irritation des nerfs. — Les calculs biliaires, en irritant la vésicule et le canal cholédoque, déterminent des convulsions qui produisent des nausées, souvent même des vomissements considérables et surtout une douleur fixe précisément au creux de l'estomac, qui se reproduisant constamment à chaque accès avec une nouvelle force, et ne cessant même jamais entièrement dans l'entre-deux, fournit un caractère presque sûr pour distinguer cette cause, et qui devient immanquable s'il est joint à la teinte jaune de la peau, à la teinte brune des urines, et à la couleur grise des selles. On a vu

(1) V. t. I, § 66.
(2) § 11, n° K, p. 25.

cette douleur fixe au haut de l'estomac durer si long-temps et être si forte qu'elle devenait une vraie cardialgie : elle occasionne quelquefois une gêne habituelle dans la respiration, surtout chez les vieillards, et Raiger a vu un asthme très-cruel qui parut ne pouvoir avoir d'autre cause qu'une très-grosse pierre dans la vésicule du fiel. Villis attribue aussi un asthme, qui enfin devint mortel, à l'irritation de la vésicule qui renfermait plusieurs calculs (1); et j'ai soigné, pendant les derniers temps de sa vie, un homme âgé d'environ soixante ans, chez qui quatre calculs dans la vésicule du fiel ont occasionné, pendant plus de huit mois, des attaques réitérées des spasmes les plus violents dans presque toutes les parties du corps, excepté dans les reins et dans la vessie; quand ils attaquaient la nuque ou les muscles de la poitrine, les douleurs étaient atroces, et le malade n'a jamais eu de soulagement marqué que par l'effet de l'opium, qui le perdait même si l'on y revenait plusieurs fois de suite ; il n'a jamais eu de jaunisse ni même de teinte jaune.

DES REINS, DES URETÈRES ET DE LA VESSIE.

§ 42. M. Senac paraît s'être trompé en établissant qu'il n'y a pas de parties qui causent plus de dérangements sympathiques que les reins; l'estomac et l'utérus en produisent sûrement davantage; mais il est cependant vrai que leur état a des influences bien étendues : elles sont très-marquées sur la tête. Bartholin a vu un calcul des reins produire la migraine du même côté, et Forestus a vu des maux de tête opiniâtres naître de la même cause (2). Adolph cite le cas d'un homme de quarante et quelques années, à qui des douleurs de reins atroces, produites par le calcul, avaient fait perdre totalement la vue; les yeux étaient très-beaux, et le mal était une goutte sereine occasionnée par le consensus entre les nerfs des reins si violemment tourmentés par le calcul, et ceux des yeux (3). Baglivi avait déjà remarqué que ceux qui meurent du calcul des reins meurent en convulsion et en délire. Ils n'exercent pas une action moins sensible sur la poitrine; Ballonius, ce sage observateur parisien, vit un malade attaqué d'une difficulté de respirer très-considérable, qui ne cédait à aucun remède, qui ne paraissait pas dépendre de l'état du poumon, et que l'on conjectura enfin, après l'examen le plus attentif, dépendre d'un calcul dans les reins; on quitta les remèdes pectoraux; on traita le malade pour les reins; il rendit le calcul, et la liberté de la respiration fut entièrement rétablie (1). Lister a vu la même cause produire une palpitation habituelle, une douleur dans la vessie avec un fréquent besoin d'uriner, une urine fort claire et un grand dégoût. Baglivi avait remarqué que le pouls, du côté du rein affecté, était plus petit et plus faible que l'autre.

§ 43. La sympathie des reins et des uretères avec l'estomac est une des plus fréquentes; la pierre dans les reins, et surtout le passage des graviers considérables dans les uretères, occasionnent des nausées continuelles et quelquefois même des vomissements très-forts, et en général une pierre dans les reins dérange toutes les fonctions de l'estomac et des intestins; il y a habituellement dégoût, malaise, gonflement, flatuosité; et l'on a vu une fille sujette à des douleurs continuelles de reins produites par la gravelle, être tourmentée par une diarrhée habituelle, qu'on ne pouvait modérer qu'en lui faisant prendre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces (2). Pison lui-même éprouva les vomissements les plus forts pendant le passage d'une pierre par l'un des uretères; mais les efforts aidèrent le passage, et le vomissement cessa au moment où le calcul fut tombé dans la vessie (3).

§ 44. La contraction du testicule du même côté est encore un effet fort ordinaire du calcul des reins, qui ont aussi une sympathie très-marquée l'un avec l'autre, comme on a déjà vu qu'il y en avait entre les deux yeux, et entre les dents correspondantes des deux côtés; elle est telle que l'irritation des nerfs dans l'un des reins, produite par l'inflammation, la suppuration, ou plus ordinairement par un calcul, occasionne un spasme dans l'autre rein et produit une suppression d'urine. Forestus cite un cas de cette espèce (4), et Riolan dit

(1) *Sepulchret.*, t. I, p. 545 et 552.
(2) Rega, p. 214.
(3) *Act. Cur. Nat.*, t. II, obs. 87.

(1) *Consil.*, liv. I, cons. 46.
(2) A. C. N., cent. V, obs. 98.
(3) Observ., sect. IV, ch. II, p. 317, obs. 102.
(4) Liv. XXIV, obs. 26.

qu'il a vu plusieurs fois que l'obstruction d'un rein rend l'autre tout-à-fait inutile; Ettmuller, Marchettis, Hofman ont réitéré la même observation, et il y a peu de médecins employés qui n'aient eu occasion de le voir par eux-mêmes; ainsi je me contenterai d'une seule observation de Baglivi, qu'il est très-important de connaître. Une femme, âgée d'environ quarante ans, fut attaquée d'une douleur du rein gauche avec vomissement, suppression d'urine, et tous les symptômes qui caractérisent le calcul des reins; rien ne la soulageait, la douleur devenait tous les jours plus vive; elle avait le même sentiment que si on l'eût serrée très-fortement autour des hypochondres avec une ceinture; la respiration était convulsive; elle avait de fréquentes convulsions internes, mais sans fièvre; le septième jour tous les symptômes empirèrent : elle éprouvait, entre l'estomac et l'ombilic, des douleurs aussi vives que si un chien l'eût rongée, enfin elle périt le onzième jour dans les plus fortes convulsions. Le cadavre n'offrit d'autre vice qu'un calcul de la grosseur du pouce, partie dans le rein, partie dans l'uretère gauche; et la malade n'avait jamais éprouvé de douleur qu'au rein droit qui était en bon état. Cette observation suffirait seule pour prouver, comme je l'ai établi plus haut, que la partie qui est le siége de la cause maladive n'éprouve souvent aucune douleur pendant qu'elle en occasionne de très-vives ailleurs.

§ 45. La vessie extrêmement sensible peut communiquer son irritation à tout le genre nerveux, et, quand le calcul est venu à l'irriter considérablement, il est très-ordinaire qu'il en résulte des convulsions générales : mais le consensus le plus marqué est avec l'extrémité du gland; le calcul de la vessie y produit presque habituellement une douleur et une démangeaison pénible qui sont un des caractères les moins équivoques de cette maladie; et M. Whytt parle d'un malade attaqué d'un ulcère à la vessie, qui, pendant que l'urine coulait, ressentait non-seulement une douleur vive au bout de la verge, comme ceux qui ont la pierre, mais de plus cette douleur descendait le long des cuisses et des jambes, et lui faisait sentir à la plante des pieds la même douleur que s'il les avait eues sur des charbons ardents (1). Un effet que je ne puis expliquer que par ce consensus c'est ce que j'ai observé chez une femme qui souffrit long-temps d'une pierre dans la vessie; elle avait presque habituellement une sueur abondante, tout autour du bas-ventre et des hanches, sur une hauteur de six ou sept doigts, comme une ceinture, et quelquefois les douleurs les plus vives de la vessie se dissipaient tout-à-coup par la formation d'une tumeur très-douloureuse au haut d'une cuisse; si, après avoir souffert beaucoup pendant quelques heures, elle pouvait s'endormir, à son reveil la tumeur et la douleur avaient disparu, et elle était très-bien. — Je vois actuellement un malade qui a en général les nerfs fort délicats, mais surtout l'orifice supérieur de l'estomac extrêmement affecté, et qui, toutes les fois qu'il urine ou qu'il va à la selle, éprouve, au moment du passage des excréments, un malaise très-marqué dans cette partie, qui de là se fait quelquefois sentir dans tout le corps.

(1) § 11, n° 112, p. 23.

DE L'UTÉRUS ET DES PARTIES GÉNITALES.

§ 46. Le consensus de la matrice avec la plupart des autres parties est, après celui de l'estomac, le premier qui ait frappé les observateurs. Hippocrate avait déjà vu son influence sur la tête; Galien s'en est aussi occupé (1), et a voulu expliquer mécaniquement par l'anastomose des vaisseaux, et surtout des veines, celui qu'il y a entre les seins et l'utérus; depuis lui on l'attribua à l'anastomose des artères (2); mais cette anastomose des

(1) *De usu partium*, liv. XIV, chap. VIII. Chart., l. IV, p. 643, et *De different. venarum et arter.*, ch. VIII.

(2) On a voulu, il n'y a pas vingt ans, faire un très-grand honneur à un célèbre anatomiste de cette découverte, qui avait été vue par Galien, et qui a été admise presque généralement par tous les anatomistes; Eustache, Casserius, Bauhin, Bartholin, Nuck, Verheyen, Winslow, etc., l'admettent généralement. M. Winslow est positif sur l'anastomose, non-seulement des artères, mais des veines; Vesale, Laurent, Junker ont nié ces anastomoses; Kulm reste indécis : comment expliquer ces contrariétés? On ne le peut que par la variété qu'il y a dans la distribution de ces anastomoses dans différents cadavres. Celles des artères manquent quelquefois, celles des veines sou-

artères manque très-souvent et ne paraît point propre à rendre raison de tous les phénomènes de cette sympathie, qui sont extrêmement marqués soit dans les moments de désirs (1), soit à l'époque des règles, soit dans les suppressions maladives, soit dans le temps de la grossesse, dont le gonflement des seins est un des signes les plus certains; et Hippocrate avait déjà très-bien vu ces rapports (2).

§ 47. Un autre consensus tout aussi marqué c'est celui avec l'estomac; c'est ce consensus qui fait que très-souvent, dès les premiers jours de la conception, les femmes éprouvent un dégoût, des nausées, des vomissements qui durent souvent plusieurs mois (3), et qui passent quand l'utérus a acquis un autre état et produit des symptômes différents. La même cause produit aussi quelquefois ces goûts dépravés que l'on remarque chez quelques femmes, qui sont cependant en général faibles et rares par eux-mêmes, mais qui deviennent vifs et monstrueux chez les femmes qui les écoutent. — Les coliques menstruelles occasionnent souvent des vomissements, et les nausées continuelles sont quelquefois un des premiers symptômes que produit l'inflammation commençante de la matrice après les couches; si l'on s'y méprend, et si l'on attribue ces nausées à la faiblesse de l'estomac, la malade est perdue (1). — M. Stahl vit une personne à qui une frayeur supprima tout-à-fait les règles; elle tomba d'abord dans une cardialgie accompagnée d'un sentiment d'étouffement; cet état se changea en vomissements, qui diminuaient toujours un peu quand les règles paraissaient et qui revenaient dès qu'elles avaient cessé (2), soit dans celui des couches.

§ 48. L'approche des règles chez quelques femmes, chez d'autres le temps de leur écoulement, chez des troisièmes leur suite, produisent souvent des maux de tête très-violents, et qui ne paraissent dépendre ni de la pléthore augmentée, ni de l'épuisement, mais uniquement de l'irritation que l'état de l'utérus procure aux nerfs de la tête, et l'on doit remarquer ici que, quand la mobilité d'une partie est augmentée, elle ressent et exerce plus aisément les effets du consensus; voilà pourquoi, à l'époque des règles, les femmes éprouvent beaucoup plus les influences des causes qui peuvent agir sur l'utérus et les effets de son influence sur les autres parties; voilà encore pourquoi l'on entend dire à plusieurs femmes que tout ce qui peut leur faire du mal leur arrive à cette époque, puisqu'un événement qui ne les aurait point affectées dans un autre moment les affecte beaucoup dans celui-là; dans d'autres temps elles l'auraient à peine aperçu, à cette époque il les bouleverse. — Craton, Langius, Ettmuller, s'accordent à reconnaître que les affections de l'utérus ont une influence marquée sur la tête et occasionnent surtout cette douleur au sommet de la tête, accompagnée d'un sentiment de froid qui est extrêmement incommode aux femmes hystériques. On a vu à Chemnitz une jeune femme à qui ses règles manquaient, et qui, à l'époque où elles devaient revenir, était attaquée pendant trois jours d'un éternuement si fréquent qu'elle ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir (3).

§ 49. L'état de l'utérus a aussi une

---

vent, et en général elles se font par de très-petits vaisseaux. Ce consensus ne peut donc pas dépendre, au moins en entier, des vaisseaux, malgré tout ce que l'on a dit pour le prouver; et M. Marherr détaille très-exactement les raisons qui démontrent qu'il ne dépend point de ces anastomoses, mais que les phénomènes, que l'on attribue à ce consensus, tiennent, dans certains cas, à l'augmentation générale de la pléthore; dans d'autres, à la similitude de l'humeur séparée, et surtout aux nerfs plus qu'aux vaisseaux. § 687.

(1) « Tanta est sympathia utero cum mammis, ut contrectatæ libidinem excitent. » Gasp. Bauhin, *Theat. anat.*, lib. II, ch. IV.

(2) Observantur fœminæ, quæ simul atque gravidæ factæ fuerint, imprimis vomitu affliguntur, rejiciendo per os copiosa aquosa et limpida. » Etmuller, *Oper. med. theor. pract.*, liv. IV, sect. V, p. 1074.

(3) *Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit*, l. V, aph. 37. Voyez aussi, ib., aph. 39, 50, 52, 53.

(1) *Dissertatio de motu tonico vitali.*

(2) M. Buchner, après avoir discuté la question avec le plus grand soin, conclut que le consensus entre l'utérus et l'estomac ne peut dépendre que des nerfs. *De uteri cum ventriculo consensu*, § 29.

(3) Eph. C. N., dec. II, ann. 8, obs. 152.

influence marquée sur la poitrine, et beaucoup de femmes, surtout de très-jeunes personnes, ont, pendant les règles, une légère gêne dans la respiration et toussent fréquemment. — Mais, sans détailler davantage l'influence de cet organe, on peut dire qu'elle est très-grande sur tout le genre nerveux. Les anciens, qui le regardaient comme la cause des vapeurs, imputaient à ce consensus tous les accidents que l'on remarque dans un violent accès hystérique. Ils se trompaient en le regardant comme la seule cause des vapeurs : elles dépendent bien plus souvent d'une cause différente ; mais il est cependant très-vrai que la seule irritation de l'utérus peut produire tous ces accidents, et même de plus fâcheux, puisque l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie qu'il y en a véritablement utérines ; et en général, si l'utérus est cause de *six cents maux*, pour me servir de l'expression d'Hippocrate, c'est en grande partie par la sympathie qu'il exerce sur les autres organes, qui sont diversement affectés par les différents états dans lesquels il se trouve ou par ses différentes maladies organiques. — On a vu dans un des chapitres précédents qu'il y avait des femmes à qui la grossesse donnait de fréquentes attaques de convulsions pendant toute sa durée, sans que l'utérus en éprouvât lui-même aucune, et cet effet du consensus est fâcheux; mais c'est par un effet plus favorable de ce même consensus que M. Petit explique très-ingénieusement un phénomène de la fin de la grossesse. On remarque, dit-il, à cette époque que le ventre s'affaisse, et qu'en même temps la femme se sent plus de bien-être : la raison en est que l'accouchement, comme toutes les opérations de la nature, se prépare quelque temps avant que d'être sensible pour nous; cette première et insensible contraction de la matrice passe d'abord aux muscles du bas-ventre et s'étend à tous les muscles du corps, augmente leur action, et par là même le bien-être de la malade (1).

§ 50. Les parties génitales chez l'homme exercent aussi leur action sur tout le genre nerveux : on en verra des exemples dans le chapitre de l'épilepsie et dans quelques autres. Amatus (2), *Van der Wiell* (3), parlent de deux hommes que le désir faisait éternuer, et Th. Bartholin de plusieurs autres qui éternuaient après l'avoir satisfait (1). Leur influence sur les organes de la voix est extrêmement marquée : j'en ai parlé en détail dans un autre ouvrage (2). Elle s'exerce évidemment sur la poitrine, puisque, comme le remarque M. Rega, on a vu souvent qu'en appliquant des linges trempés dans le vinaigre sur les testicules, on arrêtait promptement une hémoptisie. Le gonflement des testicules produit celui de toutes les glandes inguinales.

ARTICLE V. — DU CONSENSUS DE LA PEAU.

§ 51. L'irritation d'une partie de la peau s'étend aisément à toute la peau, et se communique à toutes les parties dont les nerfs viennent des mêmes troncs, et même à tout le genre nerveux : c'est ainsi que le froid de pied donne un frisson général, et que l'application de l'eau froide sur quelque partie peut, en occasionnant le serrement spasmodique de la peau, produire celui des vaisseaux et arrêter les hémorrhagies (3). C'est à ce même principe qu'il faut rapporter en grande partie les effets des vésicatoires; mais son effet le plus marqué est sur les glandes. C'est à l'action des nerfs cutanés sur les nerfs des glandes qu'il faut attribuer leurs gonflements si fréquents dans les irritations de la peau. Chez les enfants qui ont la râche, toutes les glandes du cou, de la nuque, des oreilles, sont considérablement engorgées. Dans quelques endroits, on les appelle des abreuvoires, parce que communément on les regarde comme le foyer du mal, le réservoir d'où partent les humeurs qui s'écoulent par les pores cutanés, au lieu que cet engorgement est l'effet de l'irritation de la peau ou des autres membranes cutanées : c'est ainsi qu'en injectant des liqueurs âcres dans les narines on produit une morve artificielle, qui fait enfler les glandes sublinguales tout com-

(1) *Mémoire sur la cause et le mécanisme de l'accouchement*, p. 78.
(2) Cent. IV, obs. 4.
(3) Cent. II, obs. 6, p. 45.

(1) Cent. V, obs. 99.
(2) *Lettre sur la mue de la voix*, à la fin de *l'Inoculation justifiée*.
(3) Comme le consensus n'est point égal chez tous les hommes, il y en a chez lesquels cet effet peut très-bien manquer, et alors l'application de l'eau froide, ne faisant que resserrer la partie sur laquelle elle se fait, au lieu de diminuer l'hémorrhagie, elle la rend plus abondante; ainsi ce remède est très-équivoque et peut quelquefois nuire.

me la vraie morve (1).—J'ai vu une forte gale des mains produire des engorgements sous l'aisselle et dans les muscles fléchisseurs de l'avant-bras, et un furoncle sur le tibia occasionner un engorgement très-fort dans les glandes des aines; c'est par la même raison que l'inoculation aux bras ou aux jambes produit quelquefois un léger engorgement aux glandes des aisselles ou des aines, et qu'un léger chancre au gland occasionne des bubons. On voit tous les jours en pratique d'autres faits qui dépendent de ce principe, et qui, mal expliqués, font commettre une multitude de fautes dans le traitement. Mais si l'irritation de la peau peut se communiquer aux autres organes, il est vrai aussi que l'on se sert utilement de ce consensus pour diminuer l'irritation des autres organes en amollissant la peau : c'est ainsi, je l'ai déjà dit, que les fomentations partielles et que les bains tièdes exercent une partie considérable des bons effets que l'on en remarque dans presque toutes les maladies spasmodiques internes.

§ 52. L'engorgement des glandes peut, par l'irritation qu'il produit dans les nerfs, occasionner des accidents, mais qui ne sont jamais une ulcération. M. Monro explique, par la distribution de la seconde paire cervicale au sterno-mastoïdien, à la parotide, aux téguments du cou, au releveur de l'épaule, aux extenseurs du cou et de la tête, pourquoi, dans l'engorgement de la parotide, la nuque souffre jusqu'à l'épaule, et la tête est tirée sur l'épaule du même côté (2). Je connais un homme assez bien portant qui, quand il s'est fait raser la tête, éprouve une si grande irritation dans toute la peau qu'il craint à chaque instant de prendre des convulsions, et il a eu quelquefois de très-légers mouvements convulsifs dans les bras.

§ 53. Les douleurs de la joue ou de la paupière occasionnent ordinairement un écoulement continuel de larmes du même côté, parce que le rameau temporal superficiel du maxillaire supérieur, après avoir fourni à la glande lacrymale, va se perdre dans les paupières et dans la joue. — On a vu une très-légère plaie faite à la région des tempes par un instrument pointu, occasionner une pesanteur insupportable de l'œil (3). J'ai parlé plus haut des accidents sympathiques que cet organe éprouvait par la lésion du nerf susorbitaire, et c'est sur le même principe qu'était fondée l'opération que Taylor, cet adroit oculiste, avait imaginé pour guérir la goutte sereine, et qui consistait à ouvrir les paupières autant qu'il est possible avec le spéculum oculi, à faire des frictions très-fortes sur l'œil ainsi fixé avec un instrument qui eût la forme d'une cuiller, et dont la surface fût travaillée en lime; opération que M. Heister a vu rendre le mouvement à l'iris, et que M. Mauchart, si bon juge dans ces matières, ne croit point devoir être négligée. M. Egger parle d'une surdité produite par une plaie du masseter, mais les lésions des nerfs cutanés peuvent avoir des effets plus étendus; M. Le Dran vit un homme qui reçut un coup d'épée au-dessus du sourcil; la pointe entra à peine de trois lignes, parce que l'os l'arrêta, mais en même temps il sentit un engourdissement général qui lui ôta les forces, de manière qu'il tomba à la renverse. Cet état dégénéra dans les vingt-quatre heures en une paralysie parfaite de tout le corps; il ajoute : En 1744, on a vu un homme, qui avait été assez légèrement écorché au visage par une branche d'arbre qu'il taillait, auquel il arriva à peu près la même chose : deux heures après, ce côté du visage enfla, et la mâchoire inférieure devint paralytique. Le lendemain, la paralysie gagna le larynx et les muscles voisins, de manière que le malade mourut au bout de quelques jours, sans pouvoir rien avaler (1). Un petit rameau de nerf blessé en saignant la jugulaire occasionne souvent une espèce de torticolis.

Les mamelles pleines et douloureuses donnent fréquemment des douleurs d'yeux; et j'ai vu une femme âgée, qui portait un cancer au sein et qui avait le tic douloureux, être excessivement tourmentée de ce dernier accident, quand les douleurs du sein étaient plus fortes. Un témoin digne de foi m'a communiqué un cas de sympathie rare et qui mérite d'être connu : un homme goutteux, après

(1) *Mém. de l'Acad. royale*, 1761, p. 46.
(2) *On nerves*, p. 391.
(3) *Sepulchret.*, t. I, p. 432.

(1) Le Dran, *Consult.*, p. 83. Schenck rapporte déjà le cas d'un homme qu'une plaie faite au sourcil avec un couteau peu pointu, jeta dans des convulsions, des tremblements, et ensuite une paralysie presque générale qui dura plusieurs mois; la langue était aussi très-paralysée. Obs. liv. I, *De Paralis.*, p. 99.

avoir beaucoup souffert du bras, eut une tumeur dure située sur le rayon, un peu au-dessus du carpe : dès lors, ses jambes se trouvèrent si faibles qu'il ne put plus marcher, et il éprouvait souvent de violentes convulsions dans la mâchoire inférieure : on emporta la tumeur. Depuis ce moment, les convulsions ne revinrent jamais, et il recouvra la faculté de marcher. — Des frictions graisseuses sur le nombril ont soulagé une strangurie qui résistait à tous les autres remèdes.

§ 54. Le consensus des extrémités inférieures avec les intestins est bien démontré par les coliques, et souvent la diarrhée, que le froid de pieds donne aux personnes délicates, qui s'en ressentent souvent dans l'instant même, surtout si l'humidité est jointe au froid : elles éprouvent quelques tranchées, et la diarrhée survient, à moins qu'on ne puisse la prévenir en réchauffant les pieds à temps; effet bien facile à expliquer, dit M. Camper (1), puisque la plante des pieds tire ses nerfs de l'ischiatique, qui communique par six rameaux avec l'intercostal, dont les intestins tirent les leurs, et qui a des communications avec ceux de tout le corps. La médecine a su se servir de ce consensus avec succès. Savanaroli, pour remédier à une constipation opiniâtre du duc de Ferrare, lui conseilla de marcher à pied nu sur un pavé de marbre que l'on avait un peu arrosé d'eau fraîche, et le duc n'eut pas fait cinquante pas que le remède agit (2). On a depuis employé souvent le même remède, et l'on trouve surtout une observation très-détaillée dans les mémoires d'Edimbourg. — Il serait inutile de réunir un plus grand nombre de faits analogues : ceux que j'ai présentés suffisent pour tenir les yeux de tous les médecins ouverts sur les effets du consensus, qui sont beaucoup plus fréquents que quelques médecins n'ont paru le croire, et qui par là même doivent être extrêmement bien connus. Je finirai cet article par quelques faits qui paraissent liés à cette matière, et dont il est bon d'être instruit, afin de ne pas se livrer à de fausses idées sur la cause et à de fausses vues dans le traitement, quand des cas analogues se présenteront. Viridet, qui me les fournit, avait déjà bien vu qu'ils dépendaient de l'irritation des nerfs dans un lieu éloigné de celui où la douleur se fait sentir (1) « Sa première observation est sur une » femme scorbutique qui avait de l'embonpoint, laquelle ne pouvait rien » avaler sans avoir de grandes douleurs » aux flancs; la seconde est d'une jeune » dame que la fièvre hectique avait réduite dans le marasme, laquelle se » plaignait d'une douleur aiguë dans l'aine, toutes les fois qu'elle mangeait ou » buvait; la troisième celle d'une fille de » qualité qui, à six heures du soir, était » attaquée d'une toux assez pressante, » laquelle était accompagnée d'une douleur à la partie supérieure des pieds, » sans en avoir ailleurs. J'ai vu, continue-t-il, un gentilhomme qui avait beaucoup d'appétit, mais qui éprouvait une » douleur fort vive au côté, toutes les » fois que le dîner était différé; et j'ai » traité une autre femme scorbutique qui » avait eu de grands frémissements à l'épaule gauche, lesquels se renouvelaient » dès qu'elle s'appuyait sur le talon de ce » côté. » — J'ai été consulté, il y a quelques années, par une dame allemande qui, toutes les fois qu'elle était réveillée, avait des envies de vomir, et souvent même vomissait beaucoup, ce qui n'arrivait jamais quand elle s'éveillait naturellement. Cet accident ne tient-il pas au consensus de la tête et de l'estomac ? — Après avoir présenté ce tableau des maladies sympathiques, on peut naturellement faire trois questions : comment s'exercent-elles ? à quoi peut-on les reconnaître? et quel traitement exigent-elles ?

§ 55. Dans les réflexions générales sur les sympathies, j'ai déjà établi qu'elles paraissaient toutes se faire par le cerveau; mais il est impossible de savoir comment elles s'y font; tout ce que l'on peut se permettre de hasarder là-dessus, c'est que, comme j'ai établi plus haut, d'après les faits et l'analogie, que, dans plusieurs sensations, il y avait une réaction mécanique du sensorium, indépendante de l'aperçu et de la réaction de l'âme (2), il est très-vraisemblable que les symptômes sympathiques sont l'effet de

(1) Liv. II, ch. III.
(2) Rega, p. 258, rapporte ce fait, mais de Brassavoli.

(1) *Des vapeurs*, p. 129.
(2) Cette réaction du sensorium est, comme j'espère le développer ailleurs, une des forces qui concourent à former cette somme de forces, dont l'assemblage et l'action harmonique s'appellent la nature.

cette réaction du sensorium, qui agit sur les nerfs les plus voisins de ceux qui lui transmettent l'impression : ainsi, quand il y a une pierre dans la vésicule biliaire, les nerfs qui la tapissent étant irrités, portent une impression à la partie du sensorium qui leur sert d'origine; elle réagit sur les nerfs voisins, et cette action portant sur les nerfs qui se distribuent à l'estomac, y fait naître de la douleur, de légères convulsions, qui font les nausées, de très-fortes, qui donnent les vomissements. — Les sympathies que le cerveau exerce diffèrent des autres en ce que l'action du sensorium n'est pas déterminée par l'action des autres parties, mais par la lésion immédiate de sa propre substance; et il faut remarquer ici que si le symptôme qui est la suite de la sympathie est plus douloureux, plus grand que celui qui résulte de sa cause, cela tient à des circonstances tirées de la nature des parties agissantes et souffrantes, de celle des nerfs qui se distribuent dans les deux parties, de la différence dans l'impression reçue par le sensorium et dans sa réaction. C'est par des circonstances semblables que l'on peut expliquer pourquoi l'effet sympathique est quelquefois une douleur, ou une convulsion, ou un écoulement augmenté; d'autres fois une perte de sentiment, une paralysie ou une suppression. En conjecturant d'après ces principes, j'ai cru, dans plusieurs cas, m'expliquer assez clairement sur plusieurs phénomènes sympathiques; mais je me garderai bien d'entrer dans des détails aussi hypothétiques : ceux qui adopteront les mêmes principes s'expliqueront à eux-mêmes, et plus heureusement peut-être que je ne l'ai fait, les phénomènes de cette espèce qu'ils pourront observer.

§ 56. Les maladies sympathiques n'ont pas de caractères évidents qui leur soient propres, et les vomissements produits par la pierre dans la vessie ressemblent à ceux que cause l'émétique. Il est cependant bien important de les distinguer; on peut pour cela s'aider de quelques remarques qui serviront à les faire reconnaître. Et d'abord on les observe plus généralement chez les personnes dont le genre nerveux est délicat que chez celles qui l'ont peu mobile. — En second lieu, s'il survient tout-à-coup, sans cause assignable, quelque lésion à une partie qui avait toujours paru en très-bon état, et si en même temps on connaît ou l'on découvre quelque autre vice dans une autre partie, il faut examiner si ce n'est point la lésion de cette dernière partie qui produit le premier symptôme. J'ai vu deux hommes qui, ne s'étant presque jamais plaints de rien et très-accoutumés aux voyages, épouvèrent que les cahots de la voiture leur donnaient des vomissements. L'examen le plus attentif me persuada, et d'autres symptômes le prouvèrent bientôt, qu'ils avaient une pierre dans les reins. On voit très-souvent des douleurs fixes à l'épaule qui ont résisté aux traitements ordinaires : en examinant attentivement le malade, j'en ai trouvé la cause dans le foie, comme celle de plusieurs extinctions de voix dans l'estomac. Chez une femme qui avait la poitrine très-bonne, et qui n'était point vaporeuse, je jugeai aisément que quelques accès d'asthme convulsif, dont elle s'inquiétait, dépendaient d'une ulcération de la matrice, dont elle ne s'occupait pas, et que l'on n'envisageait que comme une perte blanche. Dans tous ces cas, et il serait inutile d'en citer un plus grand nombre, il eût été très-dangereux de se méprendre sur la cause.

En troisième lieu, l'examen attentif des causes accidentelles qui occasionnent le mal peut éclairer sur la cause : ainsi des ébullitions, de quelque espèce qu'elles soient, qui reviendront souvent après de certains aliments ou de certaines boissons, indiqueront que la cause en est dans l'irritation de l'estomac, et non point dans l'âcreté de la masse du sang : on remédiera au vice de l'estomac, et on ne l'abîmera point par des bouillons adoucissants, comme on ne l'a fait que trop souvent. — Les symptômes qui succèdent peuvent encore éclairer : c'est ainsi que si, après de violents vomissements, un malade devient constamment jaune, on peut présumer que le mal dépend d'une pierre dans la vésicule. — Enfin, il y a bien peu de cas dans lesquels un examen soigneux de l'état de la santé avant l'attaque du mal, des symptômes dont elle a été accompagnée, de ceux qui l'ont suivie et des secours qui ont nui ou soulagé, ne puisse faire distinguer une maladie sympathique d'une maladie idiopathique.

§ 57. Quand une maladie paraît bien évidemment sympathique, il n'y a alors que deux choses à faire, travailler à déraciner la cause, et diminuer les accidents, s'ils sont trop violents; le moyen le plus certain pour parvenir à ce dernier but, c'est l'usage de l'opium, qui, en affaiblissant l'action des nerfs, arrête les

effets qui ne dépendent que de cette action ; mais comme j'ai dit plus haut que ces mouvements sympathiques étaient utiles, il y a plusieurs cas dans lesquels il faut bien se garder de les arrêter ; d'ailleurs, lors même que l'on pourrait les arrêter sans danger, comme lorsque l'inflammation de l'utérus produit des vomissements, qui sont plus nuisibles qu'utiles, la cause du mal ne permet pas toujours d'employer l'opium, et c'est le cas dans cet exemple ; ainsi, il faut alors recourir à d'autres moyens de diminuer l'action nerveuse, et chercher, autant que possible, qu'ils soient utiles contre la cause ; c'est ainsi que, dans les vomissements occasionnés par le calcul des reins ou de la vessie, les bains tièdes et les boissons émollientes chaudes diminuent l'accident et peuvent agir sur la cause. — Quelquefois le même remède emporte l'accident sympathique et la cause ; comme quand une prise d'ipécacuanha fait cesser des vertiges et emporte la bile putride qui les occasionnait. — Mais lorsque l'on ne peut pas soulager par les calmants, il faut quelquefois recourir aux contre-irritants, parce que de tout temps l'on a vu qu'une irritation placée dans quelque partie, faisait cesser une irritation moindre ailleurs.

§ 58. Ces espèces d'antipathies pour certaines odeurs, certaines boissons, certains aliments, certains animaux, dont on a des exemples frappants, tiennent toutes à l'action du genre nerveux, qui est singulièrement lésée ou par ces corps ou par leurs exhalaisons. Un de mes amis, très-habile médecin, ne peut pas soutenir la plus petite quantité de sucre dans le café à l'eau, sa langue ne l'aperçoit point, mais son estomac se soulève, et il vomit tout ce qu'il renferme. J'ai vu un gentilhomme piémontais chez qui les truffes, qu'il aime beaucoup, produisent constamment le même effet ; et M. Kaau a donné l'histoire bien détaillée et bien fidèle d'un de ses amis, qui, s'il se trouvait dans le même appartement qu'un chat dont il n'avait aucune idée, éprouvait un malaise, une angoisse, une sueur qui lui étaient insupportables, et l'assuraient qu'il y avait un chat ; il dit, dans le même endroit, avoir connu un homme à qui l'odeur du fromage donnait constamment une hémorrhagie des narines (1) ; et c'est ici qu'il faut aussi, avec raison, rapporter ce même principe d'animosité qu'il y a entre certains animaux, qui fait que le chien poursuit le lièvre et quelques autres animaux, le chat la souris ; principe qui paraît très-différent de celui par lequel les animaux de proie poursuivent ceux qui peuvent leur servir de pâture.

§ 59. J'ai parlé dans un chapitre précédent d'un homme qui éprouvait une antipathie marquée contre un autre ; j'en avais déjà cité un autre exemple dans l'essai *sur la santé des gens du monde ;* ils ne sont pas rares, et l'on voit aussi de vraies sympathies entre des personnes qui, au premier moment, se plaisent réciproquement, et sentent qu'elles sont faites l'une pour l'autre ; ce sont là des sympathies et des antipathies morales, mais qui dépendent cependant des nerfs ; c'est l'impression d'un être qui plaît ou qui déplaît singulièrement ; et plaire ou déplaire, c'est faire passer à notre âme des sensations qui lui sont agréables ou désagréables, qui lui persuadent que l'objet a des qualités qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas. Mais comment se fait cette impression ? est-ce par ces exhalaisons invisibles auxquelles, dans un ouvrage ingénieux, mais purement plaisant, on a voulu attribuer l'amour et toutes les passions ? — Il ne serait peut-être pas absolument impossible qu'il y eût quelque degré de réalité dans cette idée ; pourquoi, si cette cause agit si évidemment sur les animaux, ne pourrait-elle pas agir sur nous ? Cependant il paraît que la plus vraie cause de cette détermination prompte, pour ou contre quelqu'un, est dans la physionomie que j'appellerais volontiers l'expression ou la voix du visage, dont les différentes parties contractent une forme différente, suivant les différentes idées qui occupent l'âme, ou les différentes passions qui l'agitent ; il en résulte nécessairement un ensemble différent, suivant le genre d'idées ou le caractère des passions ; cet ensemble décèle par là même la façon de penser et de sentir des différents individus, et cet ensemble plaît et déplaît à la première vue et sans aucune analyse ; comme un tableau très-chargé ou une musique très-composée plaît ou déplaît au premier moment, avant qu'on ait examiné aucune des figures, ou cherché à démêler le rapport de quelqu'une des parties, sans même qu'on soit le moins du monde connaisseur en peinture ou en musique. — On voit que je place la physionomie

(1) *Impet. faciens,* § 408, p. 358.

dans les parties mobiles du visage; et quand on a observé attentivement les changements de physionomie que la plus légère variété dans les idées produit chez les personnes qui ont une façon de penser et de sentir forte et vive; quand on observe que les personnes qui pensent lentement et sentent froidement en ont très-peu (1); quand on se rappelle que chaque passion a son visage, qui ne ressemble point à celui d'une autre passion; quand on réfléchit que, si la physionomie a dû être l'interprète des idées et des sentiments, il fallait pour cela qu'elle pût suivre leurs mouvements, on jugera sans doute qu'elle a dû dépendre des parties mobiles: et comme il est impossible que des muscles répètent souvent le même mouvement, sans que leur conformation et celle des parties voisines changent à un certain point, ce sont ces changements qui impriment au visage ces caractères qui désignent que telle ou telle passion est la passion dominante, ce caractère qui fit deviner que Socrate était colère. Cependant un homme infiniment respectable par son génie, ses connaissances, son caractère et ses intentions; un homme dont la physionomie, quoiqu'elle varie beaucoup, dit toujours: Aimez-moi sans crainte, a placé la physionomie dans les parties solides, et croit qu'elles seules peuvent donner les caractères particuliers et nationaux. Je crains de me tromper en pensant autrement que M. Lavater sur une matière dont il s'est autant occupé, et j'ai un vrai regret à ne pouvoir pas lire son ouvrage; mais j'avoue qu'en admettant avec lui qu'il y a des coupes osseuses, des physionomies de squelette, si l'on veut me passer cette expression, qui appartiennent à de certains caractères plus qu'à d'autres, et surtout en accordant que peut-être chaque nation a la sienne, et que par là même on pourrait en déduire certains caractères nationaux et peut-être quelques caractères particuliers bien marqués, je continue à penser que c'est dans la physionomie mobile, dans cette physionomie qui, variant avec l'idée et le sentiment, doit prendre l'empreinte de l'idée et du sentiment dominant dont elle est l'expression, qu'il faut placer la physionomie des individus; et il n'y a personne qui n'ait pu faire une observation bien démonstrative: c'est que si l'on trouve une différence assez frappante dans la charpente des différentes nations, pour faire distinguer la nation au premier coup-d'œil, on trouve cependant des physionomies absolument semblables, quoiqu'avec des traits et des visages différents; et s'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent parfaitement dans la même nation, il y a dans les nations différentes des physionomies exactement semblables, c'est-à-dire des physionomies qui, si on les lisait, diraient précisément la même chose (1). Mais, je le répète, il ne faut pas croire que l'on parvienne jamais à avoir l'art de cette lecture au point de lire couramment et sans se méprendre; si la Providence a permis que nous vissions les cœurs, ce n'est qu'à travers un voile plus ou moins épais sur les uns que sur les autres, et qui s'amincit à mesure que l'œil de l'observateur est meilleur et plus exercé; mais elle n'a pas voulu nous en donner la clé, et elle s'en est réservée le secret. — Avant que de finir ce chapitre, je dois placer ici la table des principales anastomoses nerveuses, et des sympathies que l'on peut leur attribuer, que j'ai annoncée en le commençant, et qui, rappelant d'un coup-d'œil aux médecins-praticiens les principales distributions nerveuses, pourra leur être agréable et quelquefois utile.

Table des principales anastomoses, avec l'indication de quelques-unes des sympathies qu'on leur attribue, tirée de la description des nerfs dans la première partie de cet ouvrage, depuis le § 30 *jusqu'au* § 123.

I. § 30. (*) L'anastomose d'un rameau de la cinquième paire avec la troisième,

(1) Il ne faut pas confondre la physionomie avec les mines; il y a beaucoup de sots qui en font continuellement.

(1) M. Lavater est occupé d'une traduction française de son ouvrage, que l'on doit attendre avec une vraie impatience; quand cet ouvrage, et celui de M. Camper, l'un des plus grands observateurs, des plus habiles naturalistes et des plus célèbres médecins de nos jours, sur les formes différentes des têtes, auront paru, on aura un magasin de nouvelles connaissances sur l'homme, qui contribueront beaucoup à en perfectionner l'histoire.

(*) Ces § numérotés 30, etc., sont les premiers paragraphes de ce volume, dans lesquels les anastomoses que j'indique ici sont décrites.

dans le ganglion lenticulaire, sert à expliquer plusieurs phénomènes, et M. Monro dit qu'il a souvent vu, dans les convulsions, les paupières extrêmement ouvertes, la cornée tournée en haut et fort saillante, et le globe de l'œil déprimé dans l'orbite; symptômes, dit-il, qui font connaître l'action de ce nerf sur tous ces muscles. Le gonflement de ce rameau de la carotide, près de laquelle ces nerfs passent, peut, en les comprimant, lorsqu'elle est gonflée dans l'ivresse, dit le même anatomiste, occasionner cette pesanteur des paupières et des yeux, qu'on éprouve dans cet état (1).

II. § 31. La quatrième paire, ou paire pathétique, a aussi une communication avec la cinquième paire.

III. La cinquième paire a un grand nombre de communications, outre celles qui viennent d'être indiquées, avec la troisième et la quatrième, § 32. La première est celle qu'il y a entre le rameau sourcilier et le nerf dur.

IV. § 33. Le rameau nasal fournit le rameau qui va au ganglion lenticulaire, et il faut remarquer cette origine, parce qu'on s'en sert pour expliquer l'union entre le nez et l'œil. La distribution du rameau lacrymal, § 34, rend aussi raison de plusieurs phénomènes qui se rencontrent tous les jours.

V. M. Winslow décrit un petit filet du maxillaire supérieur qui va percer l'os de la pommette, et communique avec un rameau voisin de la portion dure de la septième paire (2); il remarque aussi qu'il envoie des filets se perdre au-dessous de l'œil, et comme cette partie éprouve d'une façon marquée tous les changements qui arrivent dans le genre nerveux, il est utile de savoir d'où elle tire ses nerfs.

VI. § 36. Le rameau sous-orbitaire communique par un plexus assez considérable avec le nerf dur. Il n'est pas inutile de remarquer que le rameau palatin envoie plusieurs filets au pharynx; ce qui sert peut-être à expliquer ce que j'ai vu deux fois, que, dans les plaies du visage par des armes à feu chargées de dragées, le malade ne pouvait pas avaler, quoiqu'il n'y eût point de spasme dans la mâchoire, et sans que le pharynx même ou la base de la langue eût été blessé.

VII. § 38. Une autre communication bien importante de la cinquième paire, c'est celle de cette branche du troisième rameau du maxillaire supérieur, qui va s'unir à un rameau de la sixième paire, pour former le nerf intercostal. Un autre filet du même rameau va, par l'aqueduc de Fallope, s'unir au nerf dur.

VIII. § 39, 40, 41, 42. On trouve dans ces paragraphes, qui renferment l'histoire du maxillaire inférieur, une union du rameau *lingual* avec la neuvième paire et avec un rameau de la septième, celle de l'auriculaire avec un rameau du nerf dur et un rameau de la seconde paire cervicale, en arrière du condyle de la mâchoire, et celle du mentonier avec quelques rameaux du dur. Il est aussi utile de rappeler que le rameau buccinateur forme, avec un petit rameau du nerf dur, un réseau nerveux autour de la veine, quelquefois même de l'artère faciale.

IX. § 47. Le nerf dur communique avec les rameaux de l'intercostal qui accompagnent l'artère des tempes, et les autres rameaux de la carotide interne, et avec les rameaux laryngiens et glosso-pharyngiens de la paire vague.

X. § 48. Ce même nerf dur a, par son rameau auriculaire, une communication avec le rameau du même nom de la troisième paire cervicale.

XI. § 52. La huitième paire a une communication avec l'accessoire, et une autre (§ 54) avec la neuvième.

XII. § 54. Celle-ci communique avec la première, la seconde, quelquefois la troisième et même la quatrième cervicale, et elle fournit des filets pour le nerf phrénique.

XIII. § 61. L'accessoire donne un petit filet au glosso-pharyngien qui est un rameau de la huitième paire.

XIV. § 63. De la première paire cervicale, il va des rameaux à l'accessoire, à la seconde paire, à la neuvième, à l'intercostal et à la paire vague.

XV. § 65. Indépendamment des filets ordinaires pour le ganglion de l'intercostal, et pour les communications avec la paire supérieure et inférieure, la troisième paire communique avec l'intercostal, la septième, la huitième et la neuvième paire; elle fournit à une grande partie des téguments voisins, à la partie chevelue de la tête et aux glandes; et c'est vraisemblablement à ces unions qu'il faut rapporter l'engorgement des glandes dans les ulcérations de la tête.

XVI. La quatrième paire, § 66, a des communications avec l'accessoire, l'in-

(1) *Anatomica nervorum*, p. 99.
(2) *Traité des nerfs*, § 45.

tercostal, la neuvième paire; elle fournit constamment une racine au nerf phrénique, et elle envoie un petit rameau à l'articulation de l'épaule qui est irritée quand le nerf phrénique souffre; ce qui explique pourquoi dans les maladies du foie, dans celle de la rate, dans quelques abcès du poumon qui irritent le diaphragme, on souffre à l'articulation de l'épaule; j'ai déjà dit que cette douleur sert beaucoup à faire distinguer les coliques qui ont leur siége dans les organes de la bile de toutes les autres.

XVII. § 71, 77. Le nerf musculo-cutané est celui qui passe sous la veine médiane; mais il ne fait que la traverser, au lieu que le médian, qui accompagne l'artère brachiale, en est très-difficilement détaché. J'ai été consulté pour un spasme de la mâchoire survenu après une opération de l'anévrisme qui, d'après l'exposé de l'opération, me parut dépendre de ce que l'on n'avait pas fait cette séparation. — Des anastomoses qu'il y a entre le musculo-cutané, le médian, le cubital, et le cutané interne, il résulte de très-grands accidents dans les maux de doigt, et il faut faire attention que le musculo-cutané envoie deux rameaux, un pour le grand et un pour le petit pectoral. Sur quoi M. Camper remarque que tous les muscles qui concourent à la même action tirent leurs nerfs de la même origine; et il explique pourquoi, dans les violentes coliques du Poitou, les muscles du pouce souffrent plus que les autres, c'est parce que le nerf radial a plus de liaison avec l'intercostal que les autres nerfs brachiaux (1).

XVIII. § 78. De la distribution du nerf dorsal, le même médecin, que l'on ne peut trop citer sur toutes les matières dont il s'est occupé, tire l'explication de ces phénomènes qui s'offrent tous les jours : pourquoi dans les maux de sein les glandes axillaires et pectorales se durcissent et se gonflent; pourquoi le durcissement gagne le bras; pourquoi, quand les mamelons sont ulcérés, tout le côté, l'épaule, le bras, souffrent de vives douleurs dès que l'enfant commence à téter.

XIX. § 81. La distribution des paires dorsales aux muscles du dos, et leur communication avec l'intercostal expliquent comment les irritations des parties internes, et surtout de l'estomac et des intestins, peuvent produire le tétanos.

XX. § 83. La première paire lombaire a une double anastomose avec le grand sympathique.

XXI. § 84. La distribution de l'inguinal qui fournit à l'aine, au crémaster, à l'urètre, explique (1) le consensus entre l'urètre et les testicules, et ce symptôme observé par Sydenham dans les gonorrhées, qu'il appelle la rotation des testicules; elle explique encore comment, dans le sarcocèle cancéreux, le virus se communique aux glandes iliaques, et peut-être pourquoi l'amputation des testicules devient quelquefois mortelle. La distribution du nerf honteux explique cette démangeaison que la pierre dans les reins occasionne au bout du gland, et la douleur que l'on éprouve souvent dans la même partie après l'opération de la taille.

XXII. § 88. On déduit, de la compression de l'obturateur par le fœtus, l'engourdissement, ou quelquefois les douleurs aux cuisses dont quelques femmes se plaignent sur la fin de leur grossesse.

XXIII. § 96, 105. Il est très-important de se représenter la composition et la distribution des ganglions, des plexus et des anastomoses de l'intercostal; j'en rappellerai ici les principaux objets, et j'indiquerai les principaux effets que MM. Monro, Camper, Coopmans leur attribuent. — Le ganglion cervical supérieur communique avec les quatre premières paires cervicales, la huitième et la neuvième cérébrales; il fournit au larynx et au pharynx; il s'anastomose avec le récurrent et avec le maxillaire inférieur; il fournit le premier cardiaque, qui, par là même, communique avec toutes les paires qui forment le ganglion. — Le ganglion moyen fournit aussi aux nerfs cardiaques, aux artères vertébrales, thyroïdes, sous-clavières. — Le ganglion inférieur tire souvent des nerfs des brachiaux. — Il est important d'avoir présente la formation et la distribution du ganglion sémi-lunaire; et les médecins, appelés à voir si souvent des coliques occasionnées par les calculs biliaires, se rendront raison des principaux phénomènes qu'elles occasionnent, de ce malaise continuel au creux de l'estomac, d'où les malades voudraient qu'on leur enlevât ce qui les gêne, de cette chaleur dans le même endroit qui les

(1) *Demonst. anat. pathol.*, liv. I, ch. II, § 9.

(1) Camper, l. II, ch. III.

incommode si souvent, de cette pesanteur d'abord après le repas, de ces légers maux de cœur qui les fatiguent; on se rendra raison, dis-je, de tous ces phénomènes, en faisant attention que le plexus cœliaque qui fournit à l'estomac même et aux parties voisines, contribue à la formation du plexus hépatique qui fournit à la vésicule, au canal cholédoque, au duodénum, et dont la communication avec le phrénique explique peut-être pourquoi ces mêmes malades se sentent si souvent une gêne dans la respiration qui les saisit tout-à-coup et les quitte de même. J'ai vu un malade, dont j'ai déjà parlé, tourmenté pendant près d'un an par des accès de douleurs atroces, de convulsions violentes, de vomissements, d'oppressions, qui se succédaient quelquefois avec une rapidité étonnante, qui d'autres fois duraient très-long-temps, et que je ne pus attribuer à aucune autre cause qu'à des pierres dans la vésicule, où j'en trouvai en effet quatre grosses comme des muscades, mais d'une dureté et d'une pesanteur que je n'ai vues que dans ce seul cas. C'est le spasme occasionné par les rameaux du plexus hépatique qui occasionne ces jaunisses qui surviennent après un chagrin, une frayeur, une violente colique calculeuse. —La formation du plexus cœliaque, composé de rameaux de l'intercostal et de la paire vague, sert aux anatomistes à expliquer comment les affections de l'estomac, des intestins, des viscères abdominaux ont une influence si marquée sur ceux de la poitrine et sur toutes les parties qui tirent leurs nerfs de la huitième paire.

XXIV. Le nerf récurrent, § 113, fournit des rameaux pour le plexus cardiaque, pour l'œsophage et pour les bronches, auxquels il donne leur sensibilité; ce qui explique peut-être pourquoi la perte de la voix indique quelquefois les commencements d'une affection de poitrine.

XXV. L'origine du plexus spermatique qui naît du rénal, § 107, sert à expliquer pourquoi les maladies des testicules occasionnent si souvent des maux de reins; et les anastomoses entre le plexus rénal et le plexus stomachique expliquent pourquoi l'estomac souffre si souvent dans les maladies des reins, et pourquoi les coliques néphrétiques occasionnent presque toujours des vomissements.

XXVI. De l'union du phrénique, § 121, avec la quatrième paire cervicale, et avec le premier nerf brachial qui fournit le scapulaire, M. Camper tire l'explication des douleurs d'omoplate si fréquentes dans certains abcès du poumon; et de son union avec la paire vague et l'intercostal il déduit le hoquet qui arrive souvent quand l'estomac est en mauvais état.

CHAPITRE XI.

DES MÉTASTASES NERVEUSES, DE LA COCTION, ET DES CRISES DANS LES MAUX DE NERFS.

§ 60. Je ne dois point exposer ici toute la doctrine des crises et des métastases; mais il est nécessaire d'en dire assez pour faire saisir le rapport qu'il y a entre la marche des maux de nerfs et celle des autres maladies, et pour prouver que l'on retrouve partout les mêmes lois générales. — Les maladies qui ne dépendent que de la trop grande tension, ou du trop grand relâchement des fibres sont rares; dans la plupart il y a un vice dans les liquides, une matière maladive qu'il faut évacuer pour opérer le rétablissement; mais l'art n'a point imaginé les évacuations; il a vu celles qu'opérait la nature, et il l'a imitée dans sa marche afin de l'aider quand elle ne se suffit pas à elle-même. — S'il y a trop de sang, la nature produit une hémorrhagie; s'il y a des matières irritantes dans l'estomac, elle fait vomir; si elles sont dans les intestins, elle donne la diarrhée : l'art saigne, donne un émétique et purge. Mais dans tous les cas il n'est pas aussi facile d'évacuer la matière; elle n'est pas toujours prête à sortir, et on doit la préparer, souvent même il faut qu'elle subisse de grands changements. La nature opère tous ces changements, et ces changements s'appellent la coction. Aussi long-temps que la matière n'est pas prête à être évacuée, et qu'elle conserve ses premiers caractères, on l'appelle crue; quand elle a perdu ses premiers caractères, et qu'elle est prête à être évacuée, on l'appelle cuite. — Les évacuations sont utiles dans les maladies, quand la matière de la maladie est cuite, et quand c'est cette matière que l'on évacue. Si elle est mobile dès le commencement, on peut évacuer d'abord, sinon il faut attendre la coction; si l'on n'évacue pas la matière qui cause la maladie, on nuit ordinairement plus que l'on ne

fait de bien. Ainsi, si l'on tire du sang dans les maladies simplement bilieuses, ou si l'on évacue des sérosités dans les maladies inflammatoires, on fait un mal réel. Si les évacuations sont du genre dont elles devraient être, mais ne se font pas par les organes convenables, elles sont beaucoup moins utiles qu'elles ne le seraient sans cela ; ce sont ces évacuations que l'on appelle succédanées. Dans toutes ces circonstances, c'est en observant la nature que les médecins se sont instruits, et cette marche de la nature a été observée dès les premiers temps et principalement sur les maladies aiguës. On les a bien moins observées sur les maladies chroniques, où plusieurs médecins n'ont même jamais soupçonné qu'elles existassent, et il y a quelques raisons qui rendaient cette observation plus difficile. La première, c'est que les mouvements étant moins forts dans les maladies chroniques, leurs différences sont moins marquées; la seconde, qui est la suite de la première, c'est que souvent on n'en observe point le commencement; la troisième, c'est qu'on les observe beaucoup moins régulièrement, on n'en a pas l'ensemble sous les yeux comme dans les maladies aiguës; la quatrième, c'est que leur marche étant quelquefois ralentie, au point de la croire cessée, on suppose plusieurs maladies là où il n'y en a qu'une; la cinquième, c'est que souvent les temps de la maladie se développent mal, soit à cause du dérangement que peuvent produire un grand nombre de circonstances auxquelles reste exposé le malade qui n'est point confiné dans sa chambre et dans son lit, soustrait, autant qu'il est possible, à toutes les circonstances étrangères à son état; la sixième, c'est l'usage des remèdes mal placés, qui troublent sans cesse la marche de la nature, et la rendent toujours plus obscure; mais elle n'en est pas moins réelle. J'espère la développer et la démontrer dans un autre ouvrage, et j'invite tous les médecins à y faire attention et à s'en occuper, parce que je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup moins de maladies chroniques incurables, si l'on était persuadé qu'elles ont, tout comme les maladies aiguës, leur crudité, leur coction, leur crise, en un mot leur marche régulière, mais plus lente, moins sensible, moins forte, plus exposée par là même à être troublée.

L'accès d'une fièvre tierce, ou quarte, que l'on peut regarder comme la plus courte des maladies aiguës, présente l'exemple le plus fréquent des trois temps de toutes les maladies régulières et non mortelles : crudité, coction, évacuation. Dans les fièvres véritablement inflammatoires, ces trois temps sont aussi très-marqués. Ils le sont encore dans toutes les maladies exanthématiques aiguës, et dans toutes les maladies aiguës en général, mais d'autant moins qu'elles sont plus longues et plus dérangées par les remèdes.

§ 61. Dans toutes les maladies, l'évacuation, amenée par la nature pour le soulagement de la maladie, s'appelle crise, et l'on donne aussi souvent ce nom aux efforts qui précèdent cette évacuation, qui sont quelquefois très-violents, et dont le succès décide du sort du malade. La crise dans toutes les maladies tant aiguës que chroniques doit donc : 1° ne se faire qu'après la coction ; 2° emporter les matières maladives; 3° se faire par les organes les plus convenables ; 4° être complète et laisser le malade entièrement guéri. Ce sont les premiers médecins qui ont le mieux observé tout ce qui a rapport aux crises. — Si la matière qui occasionne une maladie se transporte d'une partie à une autre, on appelle ce transport *métastase ;* si elle se fait au commencement, pendant que la matière est encore crue, on a une maladie au lieu d'une autre, comme cela arrive quand l'inflammation, après avoir attaqué la gorge, quitte cette partie et va enflammer le poumon; si elle se fait quand la première maladie a fini son cours, quand la matière cuite, au lieu de s'évacuer, va se déposer sur une autre partie, c'est une maladie qui succède à une autre, comme quand un abcès à la gorge va produire une vomique dans le poumon. C'est encore aux anciens que nous devons tout ce que nous savons de mieux sur la métastase, comme sur la coction et les crises dans les maladies aiguës. — Les métastases ont lieu, quand la résorption de la matière se fait, et que quelques circonstances, telles que la faiblesse du malade, des obstructions ou du spasme dans les couloirs par lesquels elle devrait se faire, ou dans les vaisseaux excrétoires par lesquels elle devrait passer, quelque passion, en empêchent l'évacuation ; ou quand quelque autre circonstance en détermine le dépôt sur quelque organe. Elles sont d'autant plus fâcheuses qu'elles se font sur une partie plus importante, et naturellement elles se font toujours sur

la partie la plus faible. — Il y a des parties qui sont plus faibles de naissance, il y en a qui le sont par une disposition acquise ; la peau l'est parce que l'auteur de la nature l'a ainsi voulu, afin qu'elle fût toujours disposée à recevoir les matières nuisibles au corps ; aussi elle est la partie sur laquelle il se fait le plus de dépôts ; et cette vérité a été vue et développée par Galien, avec une netteté, une précision et une force qui rendent ce passage de ses ouvrages très-intéressant (1). Si la métastase se fait d'une partie peu importante sur une plus importante, comme j'ai vu un abcès se porter du bras au cerveau, elle est très-fâcheuse ; si elle se fait d'une partie importante sur une qui l'est moins, elle est utile ; quand elle se fait sur la peau, on la regarde comme une espèce de crise.

§ 62. Les métastases ont lieu dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës ; et tout ce que j'ai dit de la crudité, de la coction, des crises et des métastases, est vrai des maux de nerfs comme des maladies aiguës et des maladies chroniques ; et quoique l'on n'y ait presque fait aucune attention, il suffit de remarquer, pour s'en convaincre, que les fièvres d'abcès ne sont qu'une maladie de nerfs, occasionnée peut-être par un miasme particulier, et que ce sont les fièvres d'accès qui fournissent l'histoire la plus marquée des temps des maladies, des crises et des métastases. — On trouvera dans la suite de cet ouvrage, dans l'histoire particulière des maladies, plusieurs exemples de maux de nerfs guéris par des crises et des traitements dirigés d'après la marche naturelle des maladies ; et je ne me propose point d'entrer ici dans de grands détails sur la coction et les crises dans les maladies chroniques, ils seront mieux placés dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé. Je me bornerai à quelques remarques générales, qui mettront les médecins sur la voie des observations ; mais j'entrerai dans de plus grands détails sur les métastases nerveuses.

§ 63. Le mot coction est un de ceux qui sont devenus une source d'erreurs pour quelques personnes, qui ont borné l'idée de coction au changement d'une matière tenace, visqueuse, dure, en une matière fluide, mobile, coulante. Ce mot a une acception bien plus générale, surtout dans les maux de nerfs, dans lesquels j'appelle crudité la réunion de toutes les conditions qui s'opposent à la cessation de la cause ; et comme ces conditions peuvent être la trop grande ténuité et la trop grande âcreté des humeurs, autant que leur épaississement, la trop grande plénitude des vaisseaux, un foyer de putridité dans quelques parties, l'obstruction de quelques vaisseaux, la sécheresse de la peau qui met obstacle aux crises, etc., on voit que la coction suppose le changement de toutes ces conditions, que les crises ne peuvent se faire que quand ce changement est opéré, et que, par là même, toutes les évacuations, excepté la saignée, si elles sont nécessaires, ne peuvent s'employer, et les spécifiques se placer qu'après cette coction. Dans un grand nombre de paralysies, les purgatifs, les sudorifiques, les vésicatoires sont nécessaires, et guérissent entièrement ; mais si l'on précipite ces remèdes, si l'on purge avant d'avoir délayé et brisé la viscosité des humeurs, si l'on repurge trop vite, si l'on donne des sudorifiques pendant qu'il reste des embarras dans les premières voies, ou des obstructions dans les viscères, avant que les vaisseaux soient assez désemplis par la saignée ou par la diète, pendant que la peau est encore dure, sèche, sale, obstruée ; si l'on applique les vésicatoires dans les mêmes circonstances, on occasionne immanquablement des accidents affreux, on s'ôte toute ressource, on rend le mal incurable pour avoir voulu faire dans six semaines, ce qu'il aurait fallu faire dans six mois ou un an. Dans les convulsions, dans l'épilepsie, si l'on veut appliquer la valériane, cet admirable remède qui paraît le vrai spécifique des faux mouvements du cerveau, avant que d'avoir désempli les vaisseaux, avant que d'avoir ôté toute tension dans les solides, avant que d'avoir débarrassé les premières voies, avant que d'avoir rendu le sang doux et coulant, avant que d'avoir rendu toutes les sécrétions aisées, avant que d'avoir surtout bien établi l'insensible transpiration, elle fera plus de mal que de bien. La même chose a lieu dans toutes les maladies spasmodiques, et quiconque voudra y faire attention, verra constamment qu'aussi long-temps que les maladies de nerfs restent dans un état de crudité, les meilleurs spécifiques peuvent faire le plus grand mal. Cette observation bien

(1) *Liber de morborum causis,* chap. VI. Chart., t. VII, p. 24.

saisie et appliquée aux différentes maladies sera, j'espère, de la plus grande utilité, et elle servira à faire comprendre tous les risques que l'on court en prenant les spécifiques les plus vantés, sans les préparations convenables, et à prouver combien sont dangereux ceux qui les débitent sans aucune connaissance, sans aucune attention à la cause, au temps, à l'état de la maladie, et sans aucune autre vue que celle du lucre qu'ils en retirent.

§ 64. On comprend, par ce que j'ai dit des causes de crudité, que quelquefois la coction se fait par les incrassants, quand il faut envelopper une matière trop âcre, qui, par l'irritation qu'elle produit, jette tous les organes et tous les couloirs dans le spasme, et se ferme par là même toute issue ; que d'autres fois elle se fait par les incisifs et les stimulants. En marquant plus haut ce qu'on devait faire avant que de donner la valériane, j'ai donné les moyens de juger si la coction est faite, puisqu'on sera sûr qu'elle l'est quand on trouvera toutes ces conditions réunies; l'égalité, la lenteur et la mollesse du pouls en sont les indices les plus certains. Si l'on fait attention que, même dans les maladies aiguës, le plus grand obstacle aux évacuations sollicitées trop tôt c'est le spasme que les matières crues produisent partout, on jugera aisément combien, dans les maladies nerveuses où le spasme est si facile, il est plus important encore de ne pas négliger la coction. Mais je passe actuellement aux métastases nerveuses, déjà bien connues des anciens, qu'Hippocrate a appelées *abcès sur les nerfs*, et qu'il a indiquées positivement dans plusieurs endroits; l'aveuglement, dit-il, la douleur des hanches, la douleur des testicules, le gonflement des mamelles, guérissent l'épilepsie (1); une toux sèche se guérit par la paralysie de la main droite et de la jambe gauche (2).— On a opposé ces *abcès sur les nerfs* aux abcès avec matière ; mais cette division présente une idée peu juste, en persuadant que les métastases dans le genre nerveux sont sans matière, ce qui n'est point exact. Il est bien vrai que, comme il y a des maladies spasmodiques qui ne dépendent que d'un faux mouvement spontané dans le cerveau, si ce spasme abandonne les origines de quelques nerfs pour se porter sur d'autres, la maladie cesse dans une partie et se fait sentir dans une autre, et l'on peut mettre ce changement dans la classe des métastases, quoiqu'à la rigueur ce n'en soit pas une, et ce serait alors abcès sans matière; mais les vraies métastases, dans les maux de nerfs comme dans les autres, supposent de la matière, un abcès, en donnant ce nom, dans son sens le plus général chez les anciens, à tout dépôt de matière qui forme une cause de maladie. Dans les maux de nerfs, il est assez peu considérable pour être imperceptible ou au moins pour n'être aperçu qu'avec des recherches très-soigneuses; souvent même cette matière peut être démontrée à la raison et imperceptible aux sens. Une observation que tous les médecins peuvent avoir occasion de faire et à laquelle M. Camper est le seul qui paraisse avoir fait attention, c'est que chez les personnes sujettes aux convulsions et à qui différentes causes peuvent en occasionner, si quelqu'une de ces causes a agi sur elles et les a dérangées considérablement, elles ne peuvent ordinairement se remettre qu'après avoir eu des convulsions : C'est l'état, dit M. Camper, d'un ciel nébuleux qui ne peut pas s'épurer sans orage. J'ai vu plusieurs fois cet état de malaise, d'angoisse, de douleur, de mobilité, d'insomnie, durer plusieurs jours; de légers commencements de convulsions paraissaient et cessaient, et tous les symptômes continuaient jusqu'à ce que les convulsions eussent paru, ou si le malade paraissait se trouver tout-à-fait bien, ce n'était qu'un bien passager. Cet état ressemble à celui d'une personne chez qui il existe une cause de fièvre; elle est dans un état de langueur jusqu'à ce que la fièvre ait paru et se soit terminée par une crise. Dans les nerfs, ce dérangement qui a été produit par une frayeur, une vivacité, une surprise agréable, ne peut pas se rétablir sans une secousse violente qui change cet état, et les femmes qui ont éprouvé souvent cette si-

---

(1) Ep. II, sect. V; Foës, p. 1046.

(2) Ep. sect. II; Foësius, 1012. On peut trouver presque tous les autres passages d'Hippocrate relatifs à cette matière, tirés des *Coac.*, des *Prorrh.*, des *Aphor.*, des *Epidem.*, etc., dans Roderic a Castro. *Quod ex quibus*, lib. II, c. VI, *ex arteriis et venis ad nervos, et ex nervis ad arterias et venas, affectus transferri*, c. VIII ; *A corpore ad animam, et ab anima ad corpus fit metastasi*; dans Gianella, et dans la dissertation de M. Brendel, *De abcessibus cum materia et ad nervos.*

tuation désirent les convulsions comme le seul moyen d'être bien. Ce malaise est quelquefois très-cruel dans les fièvres d'accès quand quelque circonstance a empêché l'arrivée de l'accès. Tous ces faits paraissent prouver une matière maladive.

§ 65. Après ces remarques sur les métastases nerveuses en général, je passe aux observations mêmes qui les attestent, et qui, se présentant tous les jours dans les maux de nerfs, méritent d'occuper une place dans leur histoire. Elles sont très-communes dans les fievres d'accès; et, comme j'en citerai plusieurs exemples en traitant de ces maladies, je me bornerai ici à un très-petit nombre de cette espèce. M. Hoffman a vu une fièvre tierce, mal-à-propos arrêtée, dégénérer en une hystérie atroce; et une fièvre quotidienne, laisser des spasmes périodiques dans le larynx et le pharynx. Torti, cet excellent observateur, tomba lui-même dans une surdité périodique, et il vit une autre personne à qui une de ces fièvres laissa un engourdissement dans les jambes; ces douleurs qui se portent souvent sur ces parties et qui terminent entièrement la fièvre, mais qui sont elles-mêmes très-difficiles à détruire, ne sont qu'une métastase du miasme fébrile qui se porte sur les nerfs de ces parties et qui y forme un dépôt; et l'on a remarqué, peut-être avec justesse, que c'est miasme sur lequel le kina agit spécifiquement, et que c'est sans doute pour cela qu'il guérit les maladies qui sont la suite de ces métastases (1). Morton a vu ce dépôt se faire sur les nerfs de l'estomac, et le malade tomber dans un vomissement continuel, qui, au bout de quelques jours, finit par une lipothymie mortelle; et M. Medicus, célèbre praticien à Manheim, a vu la fièvre tierce alterner avec des parotides (2).

§ 66. L'hystérie et l'hypochondrie offrent aussi les exemples les plus fréquents de métastases nerveuses, et quand ces métastases se font sur la peau, elles deviennent de véritables crises, qui, en délivrant les nerfs du stimulus qui les irritait, leur rendent toute leur tranquillité. J'ai vu une femme qui était d'une si grande mobilité, qu'elle devait vivre seule dans un appartement obscur et isolé, au moins les trois quarts de sa vie, et qui perdait cette extrême sensibilité dès qu'elle avait des ébullitions; et j'en connais une autre qui avait le genre nerveux extrêmement délicat et qui était fort sujette à des coliques, mais qui ne sentit ni ses nerfs, ni ses intestins pendant plusieurs années, pendant lesquelles elle fut tourmentée par une éruption habituelle qui avait succédé à une petite vérole mal terminée : on lui conseilla un long usage d'une tisane alcaline et purgative; l'éruption passa, mais les maux de nerfs et les coliques revinrent. Plateras a vu une paralysie se changer en convulsions (1), et M. Brendel a vu souvent que quand les douleurs de tête hystériques ou hypochondriaques finissaient, il survenait un gonflement dans les veines cutanées des mains et des pieds; et il cite l'exemple d'un homme sujet à la sciatique qui, quand la douleur le quittait, éprouvait un léger circocelle et des varices dans les métatarses et quelquefois dans les métacarpes (2).

§ 67. M. Malouin rapporte, dans un ouvrage trop peu connu des médecins, un exemple singulier des successions nerveuses. Les maladies épidémiques, dit-il, ont toutes été catarrheuses en février comme en janvier; elles avaient pour cause la même humeur qui produisait différentes maladies, selon les différentes parties du corps sur lesquelles elle fluait; c'est ce qui a produit quelques apoplexies suivies de la paralysie d'un côté du corps : elle a fait aussi des paralysies qui n'attaquaient que les extrémités et qui n'étaient point précédées d'apoplexies. « Ces paralysies avaient encore » ceci de particulier, c'est que les par- » ties qui en étaient affectées revenaient » quelquefois dans leur état naturel, » lorsqu'en même temps une autre partie » tombait paralytique (3). » On trouve aussi dans l'histoire de l'Académie une

(1) Vogel, *De febr. interm. metastas.*, § 16.
(2) *Ibid.*, § 11, 12, 16.

(1) *Observ.*, p. 10.
(2) *Ibid.*, § 13.
(3) *Histoire des maladies observées à Paris*, *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, 1747, p. 553. Il serait à souhaiter que l'on tirât toutes les histoires de ces épidémies; il y en a huit des mémoires de l'Académie, dont le recueil n'est pas assez répandu, et qu'on les réimprimât à part avec celles faites à Denainvillers par MM. Duhamel et Mulcaille, et à Québec par M. Gautier, et publiées aussi par M. Duhamel.

très-belle observation de M. de Lasone, dans laquelle il donne l'histoire d'une paralysie qui offre plusieurs exemples de métastases et qui doit être lue en entier (1). J'ai vu une femme d'une mobilité extraordinaire dont l'histoire offre plusieurs successions de maux, qui font que je la placerai ici plutôt qu'au chapitre de la mobilité : de longs chagrins et de fréquentes émotions avaient produit chez elle cette excessive mobilité et une grande altération dans la bile; elle ne mangeait ni ne dormait, et souffrait beaucoup du foie; les émotions lui occasionnaient toujours des accidents violents; elle perdait tout-à-coup la parole, ses yeux se fermaient comme un ressort, elle ne pouvait opérer aucun mouvement, quoiqu'elle entendît tout; à cet état de spasme succédait un état de convulsion, et celui-ci était remplacé par une paralysie de tout le côté droit, même du visage, mais non pas de la langue qui reprenait son mouvement dès que le spasme finissait : toute cette scène se passait dans l'espace de sept à huit heures, et était déjà revenue quatre ou cinq fois depuis trois ou quatre ans. Une autre fois, elle eut une paralysie du côté droit qui dura douze jours; elle revint et dura moins : pendant que la paralysie durait, il y avait souvent des convulsions du côté opposé, et les convulsions se terminaient par des rêveries. La cuisse droite est restée faible; les yeux ont une si grande sensibilité, qu'au bout de quelques pages les lettres paraissent diminuer, elles s'effacent, les lignes disparaissent, et la malade ne voit plus rien. Pendant que j'écris ce chapitre, j'ai été consulté par une dame âgée tout au plus de quarante ans, qui depuis huit ans a été désolée par les vapeurs les plus cruelles, excepté pendant qu'elle a eu des tumeurs à une jambe, où il s'en forme un grand nombre, très-petites d'abord, mais qui grossissent successivement au point d'être très à charge à la malade et de l'empêcher de marcher : dès qu'elles commencent à se former la malade est mieux; quand elles sont très-fortes, elle est à merveille; dès que les tumeurs diminuent, elle recommence à se trouver mal. Pison vit une religieuse attaquée pendant plusieurs années de maux hystériques, qui en fut délivrée une première fois par la paralysie du bras et de la jambe gauche, et une fois par la paralysie du seul bras (1). Willis vit un homme dont l'imagination et la mémoire avaient été fort altérées, et qui les recouvra en devenant aveugle, parce, sans doute, dit-il, que la matière qui avait d'abord affecté le cerveau fut portée sur les nerfs optiques (2); et dans un autre endroit il parle d'un enfant qui avait alternativement des attaques de toux convulsive ou d'épilepsie (3), et d'une personne qui avait aussi alternativement ou de violentes maladies à la tête ou de forts accès d'asthme convulsif. Boile avait vu une toux convulsive dégénérer en perte de mémoire et de raison, et celle-ci en paralysie des mains (4). Riolan vit l'abbé d'Antrague, après avoir eu des tremblements continuels dans les pieds pendant deux mois, tomber dans une paralysie générale qui le tua (5). J. Reutinger eut d'abord un très-violent mal de tête, ensuite il devint aveugle, après cela il eut une paralysie de la vessie, puis du pied droit, ensuite du gauche, et enfin une apoplexie mortelle (6); il est bien vrai que l'on trouve dans cette observation une progression de la même maladie plutôt que de vraies métastases, mais ces deux états tiennent à la même cause.

§ 68. M. de Sauvages avait vu l'asthme alterner avec la dysurie, et en général l'asthme paraît une des maladies les plus sujettes aux métastases. Long-temps avant lui, Vieussens avait vu madame de Mans attaquée d'un asthme si cruel, que dans la violence des mouvements convulsifs, la malade jetait les hauts cris, tant la palpitation était douloureuse; il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur. Les remèdes furent inutiles, et le mal ne cessa que quand il eut paru des dartres farineuses aux oreilles et sur d'autres parties (7). M. Baker parle d'une femme qui, ayant eu plusieurs attaques de maux hystériques pendant plusieurs mois, tomba dans un violent asthme convulsif qui ne la quittait que pour de violentes crampes d'estomac (8), et d'une autre que la frayeur jeta dans des convulsions qui se

---

(1) Hist. 1742, p. 38.

(1) *De morb. a colluv. serosa*, sect. II, p. II, ch. VII, p. 156.
(2) *Patholog. cerebr.*, ch. XII.
(3) *De anim. brut.*, part. I, c. IV, p. 59.
(4) Baglivi, p. 115.
(5) *Antropograph.*, l. II, c. XXIV.
(6) *Sepulchr.*, t. I, p. 369.
(7) *OEuvres*, t. II, p. 84.
(8) *Medical. transact.*, t. I, p. 449.

terminèrent par une difficulté d'avaler qu'elle porta treize ou quatorze ans sans qu'aucun remède y apportât du changement; au bout de ce temps, elle eut une attaque d'hémiplégie, mais après quelques heures, le côté hémiplégique fut attaqué de convulsions qui dissipèrent la paralysie, et depuis lors elle avait rarement manqué (deux ans après) d'avoir tous les mois une attaque de paralysie, toujours emportée par un accès de convulsion (1). Viridet a vu une douleur de dents très-vive cesser et être suivie d'un mouvement convulsif de la lèvre inférieure, qui fit place à un serrement convulsif de la poitrine; et une autre personne perdit aussi tout-à-coup une vive douleur de dents, mais quelques moments après elle fut saisie d'un violent étouffement (2). Bartholin, Helvig, M. Buchner, rapportent aussi des exemples de métastases nerveuses bien singuliers. Le premier vit un vieillard qui avait la vue très-faible, et qui, tout-à-coup, en suite d'un catarrhe, devint si sourd qu'il n'entendait aucun son et qu'il fallait écrire tout ce qu'on voulait lui faire connaître ; pendant tout le temps qu'il fut sourd, il eut la vue excellente, mais elle redevint mauvaise dès qu'il fut guéri de la surdité (3). Le second a vu une surdité qui existait depuis plus de trente ans se dissiper successivement, mais complètement, pendant que le côté droit se paralysait aussi successivement; la paralysie fut complète quand l'ouïe fut redevenue très-fine (4). On trouve dans les mélanges de M. Buchner l'exemple d'une femme sexagénaire, sourde depuis long-temps, qui recouvra l'ouïe par une attaque d'apoplexie, jointe à une paralysie du côté droit et à la perte de la voix; mais dès qu'elle fut mieux de la paralysie et qu'elle recouvra la voix, elle redevint sourde; trois ans après, une seconde attaque d'apoplexie eut les mêmes effets (5). M. Andrée a traité un enfant de huit ans, sujet à des accès d'épilepsie très-fréquents, qui n'en avait point tout le temps qu'il avait une éruption à la tête ; et il observa, chez un paralytique qui avait l'entendement, la vue et l'ouïe très-affectés, qu'il se trouva beaucoup mieux, à tous ces égards, quand il survint une douleur au bas des reins avec un peu de difficulté à uriner; ce qui dépendait évidemment, dit-il, du transport de la matière maladive des nerfs aux vaisseaux urinaires, « ce que j'ai vu » souvent arriver quand les malades at- » taqués de maladies de nerfs commen- » cent à se trouver mieux (1). »

§ 69. M. Hoffman a vu une jeune fille qui, pendant un assez long temps, passa alternativement d'un état de douleurs et de spasmes extérieurs à un état de spasmes internes; dès que les uns finissaient, les autres commençaient; pendant tout le temps que les derniers duraient, elle était constamment constipée, et dès qu'ils finissaient, les selles se rétablissaient (2). On comprend combien les purgatifs auraient fait de ravage, ordonnés dans une constipation de cette espèce, et il n'est que trop ordinaire d'en voir ordonner. J'ai été consulté, il y a quelques années, pour une religieuse, âgée de vingt-cinq ans, attaquée d'une colique qui me parut dépendre d'une humeur âcre qui se portait sur les nerfs des intestins : j'indiquai un traitement fondé sur cette idée, et il l'a rétablie. Au bout de deux ans, après quelques légères douleurs, « elle sentit, » (me marquait-on), *descendre comme » tout à coup une humeur qui forma un » dépôt ou loupe kysteuse au genou*(3); on » l'a ouvert deux fois, et à la seconde ouver- » ture on a enlevé le kyste; le genou est » bien guéri à présent, et la plaie sur le » point d'être fermée ; mais elle sent un » engourdissement et un affaiblissement » dans tout son corps, qui ne lui permet » pas de pouvoir se soutenir sur ses pieds, » elle ne peut pas même porter la main » sur sa tête pour planter une épingle à

(1) Ibid., 449.

(2) *Traité du bon chyle*, tom. II, p. 387. « Les maux de dents sont quelquefois produits par des spasmes. »

(3) *Epist. medic.*, cent. IV, ep. IV.

(4) A. C. N., dec. III, ann. 7 et 8, obs. 203.

(5) *Tenka histor. Cophoseos*, p. 98.

(1) P. 47 et 129. Ne pourrait-on pas soupçonner que ce n'était pas une métastase, mais une crise par les urines, et que la douleur et la difficulté d'uriner venaient de l'âcreté des urines, chargées de la matière maladive. J'ai rapporté ailleurs un exemple plus caractérisé d'une alternative entre la toux et l'ardeur d'urine.

(2) *Med. rat.*, t. IV, p. 5, obs. 7.

(3) Ce sont les termes de la dame abbesse de sa maison, dans un endroit où il n'y avait ni médecin ni chirurgien sur les lumières de qui l'on pût compter.

» son voile; l'engourdissement est plus » considérable du côté droit, qui n'est pas » celui de l'opération. » On voit évidemment ici les différentes marches de l'humeur de la maladie, mais j'en ai ignoré la suite. Les métastases sont très-fréquentes dans les coliques de Poitou ; l'on en trouve des exemples dans tous les auteurs qui ont donné des observations sur cette maladie ; j'en citerai dans le chapitre où j'en traite, et Viridet en rapporte plusieurs qui sont frappants : « J'ai vu en ce lieu, » dit-il, un jeune notaire qui, après de » longs et de grands déplaisirs, fut attaqué » d'une cruelle colique, qui se changeait » en maux d'estomac et des serrements de » gosier qui le suffoquaient; quelques heu- » res après ces maux disparaissaient, et il » lui survenait tout-à-coup une douleur » si violente aux reins, que le sang sortait » des veines, laquelle ne se dissipait de » plusieurs jours; en d'autres heures, la » contraction de l'anneau de la vessie se » faisait tout-à-coup et causait une sup- » pression d'urine. Sa conduite n'étant » pas régulière, le spasme ayant saisi le » cœur et le gosier, il mourut subitement, » et nous avons vu un jeune homme qui, » étant attaqué de la même maladie, et » n'ayant pas pris les remèdes convena- » bles, fut suffoqué par un transport de la » colique à la poitrine. Ce spasme saisit » quelquefois premièrement le cœur, » comme je l'ai vu chez une dame qui » mourut par un déplaisir (1). »

§ 70. Je terminerai cet article par une belle observation de feu M. Swenke (2). Un ulcère au rein gauche, la tristesse après la mort de son mari et une couche pénible jetèrent une femme de vingt-cinq ans dans des convulsions violentes, qui revenaient sans ordre, pendant plusieurs heures, tous les jours; les nuits étaient bonnes. Les convulsions cessèrent après quelques années; mais la mobilité fut si grande que toute lumière, toute odeur, tout bruit, tout goût désagréable, même l'attouchemeut, les rappelaient, jusqu'à ce que la jambe gauche se dessécha, se contracta, et devint presque impotente; à cet état succéda une douleur atroce du front, revenant périodiquement depuis quatre heures jusqu'à cinq; quand cette douleur cessa, elle eut des tremblements dans les pieds, qui se dissipèrent, et elle éprouvait une si grande raideur dans la jambe droite, périodiquement aussi, depuis quatre heures jusqu'à huit, qu'il fallait qu'elle fût debout sur cette jambe; alors la raideur cessait, mais tout bruit imprévu la rappelait. A cet état, succéda la paralysie du bras et de la main, surtout du côté gauche ; puis une forte constriction des deux mains, qui cessait aussi à sept heures, mais qui revenait également au moindre bruit. Le mal se porta aux muscles de la langue et de la mâchoire ; la malade ne pouvait ni ouvrir la bouche ni avaler; enfin la dernière scène observée fut un violent tremblement des mains, depuis neuf heures jusqu'à onze. La malade en était là quand on écrivit l'observation. Les fonctions vitales naturelles et animales se faisaient toujours très-bien. — L'examen des causes des métastases appartient à la pathologie générale, et je parlerai du traitement qu'elles exigent dans le chapitre suivant, qui traitera des caractères, du pronostic et du traitement des maux de nerfs en général.

(1) P. 190.

(2) Ægid. Van Limbourg, *De corpore consentiente*. in-4°. Leide, 1739.

CHAPITRE XII.

DES CARACTÈRES DES MAUX DE NERFS, DU PRONOSTIC ET DU TRAITEMENT GÉNÉRAL.

§ 71. Il n'est pas difficile de s'apercevoir si les nerfs souffrent dans une maladie; mais il est souvent très-difficile de décider s'ils sont attaqués essentiellement, si la maladie est proprement nerveuse, ou s'ils ne sont qu'irrités par une cause qui leur est étrangère. Il n'y a que les premières maladies qui puissent exactement s'appeler maux de nerfs; mais, comme je l'ai déjà dit, il y aurait eu des inconvénients à adopter cette précision : ainsi en conservant le nom de maladies des nerfs à toutes celles dans lesquelles l'altération des nerfs est la plus considérable, il reste à examiner quand ils sont malades par eux-mêmes ou secondairement : dans ce dernier cas, il faut encore distinguer si l'on doit uniquement porter son attention sur la cause, ou si les nerfs sont assez irrités pour que l'on doive tenir compte de cet état d'irritation dans le traitement. — Je vais donner quelques observations générales sur les moyens de distinguer ces différents cas.

§ 72. Un des premiers moyens dont on doit s'aider dans cet examen, c'est la recherche des causes éloignées; si l'on

trouve que la personne malade est d'une constitution disposée aux maux de nerfs, s'ils sont héréditaires dans sa famille, si elle a en général une grande sensibilité, si elle a été exposée aux différentes causes qui peuvent produire les maux de ce genre, c'est une première présomption, et dans quelques cas elle est presque décisive.

§ 73. Un second moyen, c'est d'examiner s'il existe quelque autre cause de maladie, qui puisse produire des symptômes semblables à ceux des maux de nerfs, et les principales sont: quelque vice dans quelque organe, surtout s'il a beaucoup de nerfs; l'existence de quelque humeur âcre bien démontrée; une disposition à de petites fièvres, souvent récurrentes; quelque évacuation naturelle ou habituelle supprimée. Toutes ces causes peuvent souvent devenir des principes d'irritation qui produisent des dérangements dans l'action des nerfs: elles ne sont cependant point des maux de nerfs, et ne veulent point être traitées comme telles.

§ 74. On trouve un troisième moyen dans les causes qui ont déterminé la maladie: si elle a succédé à une forte affection de l'âme, si elle a été produite par quelque odeur trop forte ou par quelque odeur aromatique, on peut soupçonner que ce n'est qu'affection de nerf. J'ai vu une malade que l'on crut tombée en apoplexie, qu'on allait saigner, et pour qui l'on préparait un émétique; je soupçonnai qu'elle n'avait qu'un accès de vapeurs, parce qu'en entrant dans la chambre je la trouvai infectée d'une odeur de musc qui me donnait à moi-même mal à la tête. Le changement de chambre, le courant d'un air frais et l'odeur du vinaigre la ranimèrent dans le moment.

§ 75. Le quatrième moyen, et c'est le plus sûr, se tire des caractères mêmes des maux de nerfs, et ces caractères sont les suivants:

1° De commencer ordinairement brusquement (1), et sans ces symptômes précurseurs qui annoncent les autres maladies, souvent des jours, quelquefois des semaines et des mois à l'avance. Il ne faut cependant pas croire que cette règle ne souffre aucune exception: il y a bien des personnes chez qui les maux de nerfs arrivent peu à peu et si imperceptiblement que la maladie a fait d'assez grands progrès avant qu'elles se soient déclarées malades; elles ne savent même à quelle époque fixer le commencement de leur maladie; mais ces cas sont rares, et, plus généralement, les maladies de nerfs commencent plus promptement.

2° De se reproduire et de finir non sans cause, mais souvent sans cause assignable. Ce dernier caractère, de finir souvent sans qu'on puisse en assigner la cause, mérite beaucoup d'attention de la part d'un médecin, qui, sans cela, pourrait souvent se méprendre, et attribuer la guérison à des remèdes qui n'y ont ni ne peuvent y avoir aucune part.

3° De se terminer souvent sans aucune crise apparente.

4° D'être très-irréguliers dans leur durée et dans leur marche; de façon que des attaques que l'on voit évidemment être de même espèce sont quelquefois très-longues, très-fortes, très-uniformes, d'autres fois très-courtes, très-faibles, très-irrégulieres.

5° D'attaquer successivement différents organes, et de faire éprouver à la même personne, en peu de temps, des symptômes de maladie si différents, souvent si opposés, qu'il est impossible qu'ils dépendent des vraies causes de ces maladies; c'est ce que j'ai déjà dit dans l'*Avis au peuple*; et c'est cette *protéiformité* qui forme leur caractère le plus marqué.

6° L'extrême sensibilité des malades à toutes les impressions morales et physiques.

7° Une très-grande facilité à passer de l'extrême gaîté à l'extrême tristesse; en général, cependant, plus de facilité à s'attrister.

8° Un sentiment fréquent d'effroi sans aucun sujet.

9° Une abondance étonnante d'urine claire, insipide, inodore, avec de fréquentes envies de la rendre; ordinairement un peu de malaise au creux de l'estomac et aux reins, et un si grand abattement, que M. Boerhaave était persuadé qu'il se dissipait des esprits animaux avec ces urines (1); mais cette extrême faiblesse tient au dérangement de toutes les fonctions, pendant que tous les organes sont dans cet état de spasme qui gêne tout, et à la quantité de l'évacuation; dès que le mieux revient, les

---

(1) Lorry, t. I, p. 114.

(1) *Iis certe ægris spiritus cum aquis effunduntur. Prælect.* ad § 364, tom. III, p. 248.

urines se colorent. Je n'ai vu que deux fois les urines de cette espèce accompagnées de la même fétidité que des urines qui auraient été gardées pendant plusieurs jours; mais, dans l'un et l'autre cas, les malades avaient d'autres maux que les maux de nerfs. Il ne faut pas croire que ces urines aqueuses soient les seules qu'on rende dans ces maladies; il arrive fréquemment qu'elles sont aussi colorées, quelquefois même plus colorées qu'en santé; ainsi, si les urines aqueuses prouvent souvent des maux de nerfs, leur absence ne prouve pas qu'il n'y en ait point, et il est important d'en être averti : il faut même faire attention que, dans les maux de nerfs secondaires, c'est-à-dire quand les symptômes nerveux dépendent de quelque autre cause, les urines ne sont souvent ni claires, ni abondantes; ainsi, j'ai vu souvent tous les accidents nerveux, occasionnés par le ver solitaire, sans que jamais les urines cessassent d'être colorées. — Si l'on fait attention que les différentes artères rénales ont beaucoup de nerfs, on comprendra qu'elles doivent être très-exposées aux effets des changements qui peuvent arriver dans le genre nerveux; mais cette simple observation ne rend pas raison de ce phénomène singulier, et qui a été pendant long-temps mal expliqué. Sydenham, le premier qui l'ait présenté comme le symptôme pathognomonique des urines, ne l'explique point. M. Hoffman l'a attribué, distrait sans doute dans ce moment, au spasme du sphincter de la vessie, qui produirait, au contraire, une plus grande coloration de l'urine, parce qu'en croupissant dans la vessie, elle se dépouille de la partie la plus aqueuse, et reste colorée et épaisse. M. Cheyne a mieux vu en les attribuant à la suppression de la transpiration; et il est certain, premièrement, que l'on n'observe jamais ces urines quand on a de la sueur, ni même quand la peau est chaude, douce, moite, mais presque toujours avec une peau sèche et froide; aussi, elles sont souvent très-incommodes dans le frisson des fièvres d'accès; en second lieu, que les mêmes causes qui produisent ces urines donnent presque toujours ce spasme cutané, comme l'émotion, la frayeur, etc.; mais, cependant, de ce que ces deux phénomènes se rencontrent souvent ensemble, il ne s'ensuit point que l'un soit la suite de l'autre; et la suppression de la transpiration, à moins qu'elle ne soit accompagnée de spasmes, produit bien très-souvent une diarrhée très-prompte, mais non pas des urines abondantes; il arrive même quelquefois que, quand la transpiration diminue par d'autres causes qu'un spasme cutané, les urines diminuent en même temps; il faut donc chercher une autre cause, et M. Whytt est celui qui l'a le mieux assignée (1) : c'est l'augmentation du mouvement et un peu de resserrement dans les vaisseaux sécrétoires des reins; l'augmentation du mouvement produit la décoloration, quoiqu'il faille convenir, ajoute-t-il, que cette couleur est principalement due à la vitesse de la sécrétion et au manque de séjour dans les réservoirs. Et j'avoue que je croirais que cette dernière raison est peut-être la seule, puisqu'il est bien certain que toutes les fois que les sécrétions sont plus promptes, elles sont plus aqueuses et moins colorées. Un stimulant appliqué à l'œil, aux glandes salivaires, à l'estomac, aux intestins, y produit d'abord une abondante sécrétion d'humeur très-ténue et un besoin de l'évacuer; le phénomène dont il s'agit est de même nature; aussi, l'on voit souvent des évacuations très-abondantes de salive très-claire, et une séparation abondante d'eau claire et insipide dans l'estomac, chez les hystériques et les hypochondriaques; et M. Whytt a bien remarqué que, si les intestins sont très-faibles, les malades éprouvent souvent une diarrhée aqueuse, au lieu de ces urines limpides dont les causes les plus ordinaires sont, en premier lieu, toutes les violentes passions de l'âme, en second lieu, la sympathie; et j'en ai donné des exemples dans le pénultième chapitre. — J'ai vu, comme M. Whytt, la dentition occasionner cette urine pâle et abondante; et cet habile médecin demande si l'humeur âcre qui irrite le genre nerveux, et qui se porte alternativement sur différents organes, ne peut pas stimuler les vaisseaux sécrétoires rénaux? Rien ne paraît plus vraisemblable. Il ajoute qu'il a vu chez les personnes affaiblies par quelque longue maladie, dont les solides étaient relâchés et le sang appauvri, des urines pâles, aqueuses et abondantes toutes les nuits, avec un sentiment de chaleur, de soif, de sécheresse et d'abattement le matin; et il observe que ces urines dépendent d'une petite fièvre colliquative, et tien-

(1) *Observat. on nerv. dissorders*, p. 247.

nent lieu des sueurs abondantes que l'on observe chez d'autres malades dans cette situation (1). J'ai observé souvent, en effet, de telles urines dans ces petits mouvements fébriles qui sont la suite de la faiblesse et de l'appauvrissement, et, dans ces cas-là, les eaux chalybées et les bains froids sont les vrais remèdes ; mais j'ai vu aussi qu'elles ne dépendaient quelquefois que du travail de la digestion sans aucune fièvre ; les malades ont une légère inquiétude au creux de l'estomac qui les empêche de s'endormir ; ils s'agitent beaucoup dans leur lit, ont besoin d'uriner toutes les demi-heures et urinent de l'eau ; enfin, au bout d'une heure et demie, deux heures, quelquefois trois, l'inquiétude passe tout-à-coup, les envies d'uriner cessent, on s'endort promptement et souvent très-long-temps. L'usage du thé dans la soirée produit souvent cet accident, qui ne demande que des stomachiques, et une grande attention sur ce que l'on prend à souper. J'ai dû donner à cet article une étendue proportionnée à l'importance de ce caractère. Je reviens aux autres.

11° Ordinairement la peau est plutôt sèche que douce.

12° Quelque spasme ou quelque légère convulsion que l'on n'aperçoit souvent qu'avec la plus grande attention dans quelque partie. M. Lorry dit que les sursauts dans les tendons lui ont quelquefois fait connaître qu'une maladie était hystérique (2).

13° Blanchard a très-bien remarqué, et, je crois, le premier, que ce sentiment d'une humeur qui coule le long d'une partie, et que plusieurs malades éprouvent, dépend de très-légères convulsions dans ces parties ; ainsi, on peut aussi le placer parmi les symptômes caractéristiques des maux de nerfs (3).

14° M. Cheyne a assigné le gonflement de la caroncule lacrymale comme un caractère des maux de nerfs ; mais, en général, il faut faire attention que tous les caractères des maux de nerfs assignés par cet habile médecin (1) sont plutôt les caractères de la fibre lâche que ceux des vrais maux de nerfs, et j'en avertis pour qu'on ne s'y laisse pas tromper ; ce gonflement dont il parle est, en effet, assez fréquent chez les personnes faibles ; et, quand il se trouve avec les maux de nerfs, comme M. Zimmermann l'a vu, comme je l'ai vu aussi, c'est, si je ne me trompe, parce qu'il y a du relâchement ; au moins, je l'ai toujours trouvé ainsi, et M. Zimmermann, qui voit si bien, le jugea de même dans l'observation qu'il rapporte d'une femme qui eut ce gonflement, tel que le dépeint Cheyne, et qui était extrêmement débile.

15° Les yeux fournissent un autre caractère qui est fort éloigné d'être général, mais qui n'est cependant pas fort rare, et qui ne trompe guère : c'est une grande différence dans la dilatation de la prunelle d'un jour à l'autre, et une grande différence dans la facilité à être affectée par la lumière.

§ 75. Le cinquième moyen dont on peut s'aider pour découvrir si la maladie est nerveuse, c'est l'effet des remèdes ; si, ordonnés pour un symptôme que l'on attribue à une cause entièrement différente des maux de nerfs, pour une jaunisse, par exemple, que l'on croit dépendre de la viscosité de la bile, ou pour un asthme que l'on croit produit par l'atonie des vaisseaux du poumon et l'épaississement de l'humeur bronchique ; si, dis-je, les différents fondants ordonnés dans l'un ou l'autre de ces cas, au lieu de soulager, irritent évidemment, donnent une teinte plus profonde au jaune et rendent la respiration plus gênée, on a lieu de soupçonner que ces maladies dépendaient du spasme ; et quand on a ce soupçon, un examen attentif de toutes les circonstances sert bientôt à le vérifier. Les occasions de s'aider de ce moyen sont malheureusement très-fréquentes, et j'ai sous les yeux une multitude d'histoires de maladies dans lesquelles il s'est offert d'une façon frappante, et malheureusement sans que l'on en ait profité ; il est même difficile de croire à quel point on s'aveugle quelquefois à cet égard, et comment on peut s'obstiner à marcher dans une route où à chaque instant les effets de chaque remède crient à haute voix : vous vous trompez !

---

(1) M. Lorry a très-bien remarqué que souvent les urines aqueuses manquent et sont remplacées par ces excrétions fréquentes d'humeur aqueuse et limpide, ou par une abondance de larmes, qui accompagnent souvent les légères attaques spasmodiques. T. I, p. 166.

(2) T. I, p. 114.

(3) *Sepulchr.*, t. I, p. 842.

(1) *English malady*, part. I, chap. IX, p. 99, etc.

§ 76. On peut encore, pour sixième moyen, s'aider de la connaissance de quelques lois que l'on observe constamment dans l'action des nerfs. — La première, c'est que tout changement considérable dans un organe a une influence marquée sur le genre nerveux : les différentes dentitions, la puberté, la grossesse, la suppression des règles chez les femmes quinquagénaires, en fournissent des exemples frappants. Ainsi, à ces époques il faut être très-attentif à ne pas attribuer à d'autres causes ce qui dépend de cette mobilité accidentelle et passagère, et des efforts de la nature pour opérer quelque développement. — Une seconde loi, c'est que tout nerf mis à nu, soit intérieurement, soit extérieurement, ou seulement dépouillé d'une partie de ses enveloppes, acquiert une sensibilité qui fait que les impressions les plus douces deviennent pour lui des causes d'irritation très-fortes : voilà ce qui occasionne souvent une grande convulsibilité après des plaies ou après des purgatifs violents. — La troisième, c'est qu'une irritation habituelle dans quelque partie, quelque peu sensible qu'elle soit, tient le genre nerveux dans un état de mobilité qui fait que la plus légère cause devient un stimulus puissant : c'est ainsi que dans la migraine, dans la goutte, dans une douleur quelconque, on est si irascible et si impatient du bruit, du jour, de la variété des objets ; tous les nerfs, devenus trop sensibles, ne soutiennent plus les impressions les plus ordinaires. — La quatrième, c'est qu'il n'y a aucun nerf qui, quand il est fortement irrité, ne puisse irriter tout le corps, quoique cette faculté d'irriter varie beaucoup dans les différents nerfs, les uns l'ayant beaucoup plus que les autres : ceux qui paraissent l'avoir le plus sont tous ceux qui partent du plexus solaire. — La cinquième loi, c'est que, par une suite de cette liaison qu'il y a entre les différentes branches de nerfs, et qui est l'objet du chapitre des sympathies, l'irritation ne se manifeste pas toujours là où est son siége, mais souvent dans des parties fort éloignées : c'est ainsi que, chez quelques personnes, les purgatifs donnent des maux de tête dès qu'on les a avalés, quoique l'on ne sente rien à l'estomac ni au ventre, et que l'on a vu des épilepsies, qui avaient leur siége dans la tête, manifester leurs premiers symptômes dans l'estomac, de façon à persuader que c'était de cette partie que venait le mal. — La sixième, c'est que quand les nerfs ont été une fois fortement irrités, ils restent très-susceptibles d'irritation, et par là même une cause qu'ils n'auraient pas aperçue en d'autres temps peut les affecter très-vivement. En s'aidant de ces différents genres de secours, tirés de l'examen des causes des maux de nerfs, de leurs caractères et des lois de l'économie animale qui y ont rapport, je suis persuadé qu'il sera très - aisé d'éviter toute méprise sur le caractère de la maladie que l'on a à traiter : on jugera avec assurance si c'est une maladie de nerfs essentielle, ou si les nerfs ne sont affectés que secondairement par l'irritation que procure une autre maladie.

§ 77. Quand cette première question est bien décidée, elle rend assez aisée la décision de la seconde, qui est de savoir si l'on doit porter toute son attention sur la cause, ou si les nerfs sont assez irrités pour que l'on doive s'en occuper. Je donnerai cependant là-dessus quelques observations, qui pourront être utiles à ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec le traitement des maladies compliquées. — La première, c'est que dès que le genre nerveux est irrité par une cause maladive qui exige des remèdes irritants, il est impossible de les employer aussi abondamment qu'on l'aurait fait sans cette irritation, parce que non-seulement ils l'augmenteraient trop et pourraient la rendre dangereuse, mais encore parce que cette irritation pourrait changer leur effet, comme on peut en juger par les exemples que j'ai rapportés plus haut de la jaunisse et de l'asthme. — Mais cette remarque ne s'étend cependant pas à tous les cas ; et si elle est assez généralement vraie dans les maladies chroniques, où il faut faire un usage long des remèdes, elle a souvent ses exceptions dans les maladies aiguës putrides, dans lesquelles la cacochylie des premières voies produit des symptômes nerveux très - fâcheux, qui paraîtraient n'exiger que des antispasmodiques doux, et qui ne cèdent cependant qu'à un émétique ou à des purgatifs réitérés : c'est que, dans ce cas, l'irritation du remède est moindre et moins fâcheuse que celle de la cause irritante dont elle affaiblit l'action au moment où elle commence à agir ; ainsi il ne faut pas balancer. Mais dans les cas où une obstruction opiniâtre exige des remèdes fondants, si en même temps le genre nerveux se trouve très - mobile et est irrité par les remèdes fondants, il faut néces-

sairement les mitiger et employer des secours propres à affaiblir en même temps l'action nerveuse. Des cas de cette espèce se présentent tous les jours; ainsi je me bornerai à en rapporter un ou deux des plus frappants que j'aie vus : un homme, âgé d'environ quarante ans, portait une obstruction très-marquée au petit lobe du foie : il employa le savon, l'extrait de fumeterre, celui d'ellébore noir, la teinture d'antimoine, et une tisane très-chargée de racines apéritives, animée tous les quatre jours par du sel de Sedlitz; au bout de trois semaines, il sentit beaucoup de malaise, de l'angoisse, du gonflement ; la tumeur même paraissait plus grosse; on l'assura que c'était une preuve que les remèdes agissaient : huit jours après, tous ces accidents avaient fait de nouveaux progrès; enfin, au bout de cinq semaines, on me demanda : je trouvai la tumeur très-grosse et très-dure ; le malade était très-oppressé, urinait très-peu, avait le ventre presque ballonné, vomissait tout ce qu'il prenait, soit remède, soit aliment, et avait une inquiétude étonnante. Des bains tièdes très-longs, des lavements émollients deux fois par jour, le petit-lait avec du sirop d'althéa pour toute boisson et pour tout remède, le tirèrent en peu de jours de cet état. La tumeur se retrouva ce qu'elle était six semaines auparavant, et céda entièrement à l'usage du petit-lait, de deux grains de mercure doux, de deux en deux jours, et d'un très-léger laxatif tous les huit jours.

§ 78. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu une femme, âgée de près de 60 ans, toute sa vie très-mobile, qui avait tous les symptômes qui annoncent une bile amassée dans le duodénum, et toutes les premières voies pleines: amertume, nausée, dégoût, sentiment de plénitude, tristesse, insomnie ; elle sentait le plus grand besoin de se purger, et elle avait essayé à la campagne les seuls purgatifs dont elle eût jamais pu soutenir l'usage: tous l'irritaient prodigieusement et ne la purgeaient point. Elle se détermina à venir me consulter. Je jugeai du besoin et de l'impossibilité de purger; je me déterminai à faire vivre cette femme pleine de bile, uniquement de lait et d'eau pendant quelques jours : elle se trouva d'abord mieux; les selles s'établirent d'elles-mêmes, et au bout de huit jours les laxatifs les plus doux ne l'irritèrent plus, l'évacuèrent, et elle se trouva très-bien. — Une seconde observation, c'est qu'il faut apprécier exactement le danger des deux maladies avant que de décider quelle est celle dont le traitement est le plus pressant. Il y a des accidents de maux de nerfs que l'on peut tolérer assez long-temps sans danger; il y en a d'autres qui sont pressants, et qu'il faut non-seulement éviter d'irriter, mais même soulager le plus tôt possible.— En troisième lieu, si l'irritation nerveuse est tout-à-fait secondaire, si elle est étrangère à la constitution du malade, elle ne dépend que de la maladie, elle demande beaucoup moins de ménagements que quand elle serait simplement compliquée avec cette maladie. — Souvent les deux cures peuvent se compliquer : alors il n'y a pas à hésiter, il faut les employer toutes deux. Dans les maladies qui dépendent des obstructions du bas-ventre, et qui produisent souvent des maux de nerfs, les bains tièdes sont de la plus grande utilité.

DU PRONOSTIC DES MAUX DE NERFS EN GÉNÉRAL.

§ 79. Les femmes hystériques, les hommes hypochondres, croient constamment leurs maux les plus dangereux possibles, et au bout de cinquante ans de maladies et de craintes trompées, ils n'en croient pas moins tous les jours que leur maladie est mortelle. Ceux qui ne connaissent point ces maladies par eux-mêmes, et qui voient toujours les malades se plaindre et jamais mourir, n'attachent aucun danger à ce genre de maladie; la généralité des médecins a même trop adopté cette façon de penser, et l'on a trop établi que les maux de nerfs étaient peu dangereux. Il me paraît important d'apprécier ce que l'on doit penser, 1° du danger des maux de nerfs en général; 2° du plus ou moins d'espérance de les guérir. J'envisagerai d'abord ce que les maux de nerfs ont de fâcheux; ensuite je présenterai les raisons qui diminuent les circonstances que l'on pourrait tirer de ces faits. Quant au plus ou moins d'espérance de guérison, je renverrai une partie de cet article au chapitre de l'hypochondrie.

§ 80. Si l'on fait attention à l'importance des fonctions des nerfs, si l'on se rappelle qu'ils ont l'influence la plus marquée sur toutes les opérations de l'économie animale, on comprendra qu'il ne peut pas être indifférent que leurs fonctions se fassent bien ou mal; et si l'on remarque que les convulsions tuent

très-souvent les enfants en peu d'heures, on jugera qu'elles doivent avoir des effets très-puissants, et que l'on ne doit pas les envisager trop légèrement. Je sais bien que l'action des nerfs est plus forte et la résistance des organes plus faible chez les enfants que chez les adultes, aussi l'irritation des nerfs est bien moins dangereuse pour ceux-ci que pour ceux-là ; cependant, les dangers sont de même espèce, et il y a des adultes qui conservent toujours une disposition enfantine à cet égard. En général, les personnes sujettes aux maux de nerfs sont délicates, c'est-à-dire que leur santé peut très-aisément être altérée. Mais pour apprécier exactement les effets que l'on doit craindre des maux de nerfs, il faut faire attention que tous ces maux peuvent se réduire à leur action affaiblie : ce sont les maladies de la classe des paralytiques; ou à leur action augmentée : ce sont les maladies de la classe des convulsifs. — L'action des nerfs affaiblie porte nécessairement la langueur dans toutes les fonctions; et suivant les nerfs qui sont attaqués, ou les sens s'émoussent, ou la circulation languit, ou l'action des différents viscères s'affaiblit, ou la nutrition se fait mal, ou l'action des muscles diminue et se perd, et de ces différentes lésions résultent les engorgements, les obstructions, le croupissement des humeurs, leur altération et les irritations particulières qui en résultent, le dérangement dans les fonctions auxquelles ces humeurs étaient nécessaires, le dérangement des sécrétions, les maux qui en sont la suite, le marasme, etc. : ainsi il est aisé de comprendre quelle variété de maux peut produire la diminution dans l'action nerveuse.

§ 81. Son action augmentée n'a pas plus souvent de mauvaises suites, peut-être même qu'elle en a moins, mais elles sont plus frappantes. Si ce surcroît d'action porte sur les vaisseaux sécrétoires, il augmente trop les sécrétions ; s'il en serre les sphincters, il empêche toute excrétion ; si c'est sur les viscères creux, il en pervertit les mouvements; si c'est sur les organes de la circulation, il la précipite et il l'altère. Mais comme les muscles sont le vrai domaine des nerfs, que c'est sur eux que s'exerce leur action la plus marquée, que c'est au moyen de cette action que les nerfs opèrent leurs plus grands effets, et qu'en jetant les muscles dans une action trop forte ils augmentent l'action de tous les vaisseaux, la force et la rapidité de la circulation peuvent parvenir à un point auquel aucune autre cause ne pourrait la porter, et il en résulte des inflammations, des épanchements, des hémorrhagies, des gangrènes même ; et j'ai vu le cadavre d'un homme, mort après quinze heures de convulsions affreuses, dans le même état que celui d'un lièvre qui a été forcé après plusieurs heures de chasse. Willis avait déjà remarqué que chez une femme morte après de violents spasmes la pourriture avait été très-prompte, et il l'avait attribuée à la violente agitation (1) ; et M. Cullen, dans son très bon ouvrage sur la matière médicale, remarque aussi qu'un violent spasme enflamme très-promptement le sang. Il avait un malade épileptique qui lui en fournissait la preuve la plus évidente : la saignée faite avant l'accès donnait du sang dans l'état le plus naturel; si on la faisait une heure après, ou pendant l'accès, le sang était totalement enflammé (2). Cette action peut aller au point de luxer, et même de casser les os. En présentant ici quelques cas particuliers des mauvais effets des maux de nerfs, on verra d'abord de quel genre de lésion ils dépendent.

§ 82. Cheyne, qui était bon observateur, a remarqué que les étisies tuberculeuses étaient très-souvent la suite des fortes hystéries (3); et quoique cette observation soit plus fréquente en Angleterre où l'on est très-exposé à ces sortes d'étisies, cependant elle se confirme ailleurs, et M. Rosa a vu en Italie (4) de violents accès de convulsions laisser une jeune personne dans une faiblesse et une sensibilité si grande des nerfs, qu'une légère intempérie lui occasionna une toux violente, qui ne finit que par la rupture d'une vomique; et il est très-ordinaire que le froid donne constamment une petite toux sèche aux personnes nerveuses; mais je reparlerai de cette espèce de toux ailleurs. — La rupture des vaisseaux et l'épanchement du sang sont une suite très-ordinaire des convulsions dans deux cas : ou quand le fort spasme dans une partie fait refluer le sang dans une autre, c'est ainsi que les spasmes de l'uté-

(1) *Pathologia cerebri*, ch. x.

(2) *Lectures on the materia medica* 4, p. 398.

(3) *Méthode naturelle de guérir*, part. III, ch. II, § 20.

(4) *Saggio di osservazioni*, obs. 2.

rus produisent quelquefois des saignements de nez, des hémoptisies, des vomissements de sang; ou quand la violente agitation produit une extravasion. Wepfer, en rapportant l'histoire de convulsions qui faisaient sortir le sang par l'oreille, remarque que, par la même raison, elles pouvaient bien rendre apoplectique (1). On voit tous les jours dans les convulsions violentes des enfants dont tout le sang se porte dans les vaisseaux extérieurs : ils deviennent rouges et souvent presque noirs; si le spasme est plus fort, ce sang peut s'épancher dans le tissu cellulaire et y former des ecchymoses plus ou moins générales: on a vu un enfant mort dans l'accès, dont toute la peau était parfaitement semblable à celle d'un maure (2). On voit quelquefois les plus petits enfants vomir du sang pur après chaque accès de tranchées, qui sont toujours accompagnées de convulsions dans le bas-ventre. Les spasmes hystériques peuvent couvrir tout le corps de taches, et souvent de très-légers spasmes partiels et insensibles pour le malade produisent des ecchymoses, qui, comme je m'en suis plaint ailleurs, ont si souvent été prises pour des taches scorbutiques (3), et ont déterminé l'usage pernicieux des anti-scorbutiques.

Il peut même en résulter des épanchements dans le cerveau comme M. Mattani l'a vu (4). Ce sont ces épanchements dans la tête qui tuent dans les accès d'épilepsie; et comme les épanchements sont plus faciles chez les enfants, voilà pourquoi les convulsions sont beaucoup plus souvent mortelles pour eux que pour les adultes; ils sont d'ailleurs plus répandus : j'ai trouvé de ces épanchements dans presque tous les viscères; mais ils ne sont pas toujours sanguins, ils sont souvent simplement séreux, et alors ils peuvent être résorbés, et les accidents qu'ils produisent se dissipent.

(1) *De cicut. aquat.*, p. 23.

(2) Hulsebush, *De fabrica panniculi adiposi*, § 45.

(3) Il y a deux ou trois siècles, et même encore dans le siècle dernier, les maladies convulsives passaient souvent pour des possessions, et ces ecchymoses étaient regardées comme la marque du diable; elles ne laissaient point de doute sur la cause du mal.

(4) *De anevrismatibus*, p. 110.

C'est à ces épanchements séreux qu'il faut attribuer ces embarras de tête, ces affaiblissements dans les facultés, ces paralysies de quelques sens ou de quelques membres, que l'on observe après les violents accès de convulsions et qui se dissipent au bout de quelques jours. Quelquefois cependant les convulsions détruisent entièrement les fonctions du cerveau et des nerfs; j'en ai vu plusieurs exemples, et un des plus frappants est celui d'un enfant de dix ans qui paraissait être né sain, mais qui, depuis son enfance, avait eu plusieurs fois des agitations convulsives qui l'avaient laissé absolument imbécille; il n'était pas plus grand qu'un enfant de cinq ans, maigre, très-faible, ne marchant ni ne parlant, et n'ayant aucune connaissance; il semble que le cerveau même fût paralysé; et j'ai vu une dame née avec une mémoire étonnante et capable de retenir plusieurs pages après une seule lecture, qui la perdit presqu'entièrement par de violents maux de tête. Je trouve dans un excellent ouvrage, que des crampes dans les muscles des jambes avaient occasionné de très-grosses varices au gras de jambe (1).

§ 83. On verra dans un autre chapitre des observations d'os luxés par les spasmes (2), ainsi je n'en présenterai ici qu'un petit nombre : on trouve, dans les *Mélanges des curieux de la Nature*, celle d'un enfant de dix ans à qui de violents accès cassèrent l'os de l'humérus et du tibia, et séparèrent le fémur de sa tête (3); et l'on a vu chez un nègre le

(1) *Medical inquiries*, t. III, p. 175.

(2) On sera moins surpris de ces fractures par des spasmes, si l'on fait attention que l'action volontaire, mais violente et subite des muscles, peut produire cet effet. On trouve, dans le *Journal de médecine*, t. II, p. 368, l'observation d'un mousse « qui, pissant pendant un fort gros temps, avait peine à se soutenir à cause du grand roulis du vaisseau : une secousse inattendue obligea tout le genre musculeux à se mettre en contraction; dans l'appréhension où il fut de tomber, il présenta le pied droit, et dans l'instant fit un grand cri, et la cuisse se trouva cassée. »

(3) M. Lieutaud, *Histor. anatom. med.*, t. II, p. 351. On voit, dans le *Sepulchretum* de Manget, l'histoire d'accès d'épilepsie assez violents pour casser le bras et la jambe, et luxer la cuisse.

spasme porté au point *de casser les deux fémurs dans leurs colets, dont les bouts* se firent jour et formèrent une *plaie à la partie externe latérale de la cuisse* (1). On pourrait être porté à croire que ces fractures, dont on a plusieurs exemples, sont la suite ou des coups, ou des chutes, ou des efforts; mais si l'on fait attention que la violence des convulsions est souvent telle que la force de plusieurs hommes ne peut pas contenir une personne faible, on comprendra que des spasmes de cette espèce ont plus de force qu'il n'en faut pour fracturer des os. *Antoine* de Pozzis assure que chez les hystériques et les hypochondriaques il est arrivé plusieurs fois que les sutures se séparaient (2). On a vu plus haut les sutures séparées par la suite de la frayeur, et ces deux faits sont assez rapprochés; cependant, je n'oserais point garantir toute l'exactitude du premier. M. Haller a vu après des éternuments redoublés, chez une femme hystérique, la vue perdue par le déplacement de l'œil, dont l'iris fut caché sous la paupière, de façon qu'il n'y avait que la partie inférieure de la sclérotique qui reçût la lumière (3), et l'on trouve dans les Essais d'Edimbourg (4) une observation dans laquelle on voit les convulsions des muscles du bas-ventre produire une hernie inguinale.

§ 84. Un autre effet du spasme, et l'on en verra plusieurs exemples dans différents endroits de cet ouvrage, c'est l'affaiblissement et même la paralysie, ou dans les nerfs mêmes qui ont éprouvé le spasme, ou souvent dans d'autres. Vater a vu une colique spasmodique faire perdre la mémoire (5). Platérus avait déjà vu une femme à qui une violente colique avait donné des convulsions qui lui firent perdre la vue si complètement qu'elle ne voyait pas une chandelle que l'on approchait très-près de ses yeux; trois jours après elle recouvra la vue, mais la colique et les convulsions étant revenues au bout de quelques jours, elle la reperdit de nouveau et la recouvra encore; mais enfin elle succomba aux attaques réitérées de ce mal. Il vit une autre femme aveuglée aussi après une colique et des convulsions, mais moins heureuse elle ne recouvra jamais la vue. Il est vrai qu'il paraît attribuer cette fixité à des applications froides, faites sur le front plutôt qu'au mal même (1). J'ai vu une femme, dont les nerfs avaient toujours été délicats, qui, à l'époque de la cessation de ses règles, prit des spasmes violents dans les muscles de l'œil avec des douleurs cruelles; ils étaient dans une crampe continuelle, et elle perdit complètement la vue. On lui avait appliqué de l'eau à la glace; mais, quoique je croie cette pratique très-mauvaise dans les cas de cette espèce, c'est au spasme et non point à l'eau glacée que j'attribue le mal. — C'est un effet constant d'un fort spasme d'affaiblir plus ou moins complètement les parties qu'il attaque, et s'il attaque les parties vitales, il peut devenir tout-à-coup mortel; on en trouve un exemple dans les ouvrages de M. de Haen; j'en ai rapporté deux dans un ouvrage (2), et il y a peu de médecins qui n'aient eu occasion d'en voir. M. Morgagni a observé les convulsions du cœur, et il dit que les femmes sont plus sujettes que les hommes aux convulsions des viscères internes (3); et il rapporte ailleurs (4) le cas d'une jeune fille débauchée, sujette aux affections hystériques, qui mourut d'une violente convulsion. C'est sans doute par une suite de cet affaiblissement que laissent le spasme et les convulsions que la nutrition se fait moins bien dans les parties long-temps et souvent convulsées, et qu'elles maigrissent; c'est à cet amaigrissement qu'il faut rapporter un fait singulier rapporté par M. Farr, médecin à Plimouth : il vint à l'hôpital de cette ville un malade attaqué depuis six jours de violents accidents spasmodiques et surtout d'un très-fort spasme cynique, qui, interrogé sur son âge, se dit âgé de vingt-six ans.

(1) *Histoire des maladies de Saint-Domingue,* par M. Pouppé-Desportes, t. II, p. 172. On peut présumer que le traitement par les émétiques, et les purgatifs réitérés avec du séné, contribuèrent à porter le mal à ce degré de violence; le spasme ne finit que plusieurs jours après cet accident, qui sans doute obligea à cesser un mauvais traitement; on aurait tué le malade, si la maladie ne lui avait pas cassé la cuisse.

(2) M. Lieutaud, t. II, p. 283.

(3) *Elem.*, l. VIII, sect. IV, § 36.

(4) T. I, art. 27, p. 254.

(5) Haller, *Meth. stud. med.*, p. 651.

(1) *Observat.*, l. I, p. 104.

(2) *Epistolæ*, p. 328.

(3) Ep. XXVI, § 33.

(4) Ep. XLV, § 21.

M. Farr et tous les assistants qui lui en donnaient au moins soixante, crurent qu'il rêvait, et cependant rien n'etait plus vrai (1). — Les fréquents spasmes des nerfs mésentériques, en arrêtant le sang, disposent à l'hydropisie et la produisent (2). Les violentes convulsions peuvent aussi produire la gangrène. Wepfer la vit paraître à la jambe après de violentes convulsions occasionnées par le verre d'antimoine (3), et il l'attribua au resserrement des artères par les nerfs. On verra, quand je rapporterai les observations sur les causes de l'apoplexie, qu'elle est quelquefois la suite des violents spasmes des hypochondres.

§ 85. Les affections dans lesquelles ni la paralysie, ni le spasme ne sont aussi marqués, telles que la simple mobilité, les affections hystériques et hypochondriaques qui ne sont pas bien fortes, n'ont point les mêmes inconvénients que les maladies paralytiques et convulsives; mais il en résulte cependant toujours qu'en altérant et en troublant souvent plusieurs fonctions, elles sont un obstacle à une santé très-ferme et robuste, qui n'existe jamais sans une régularité dans l'action de tous les organes qui est incompatible avec des nerfs fort délicats.

§ 86. Si l'on ne formait le pronostic général du danger des maux de nerfs que sur les faits que je viens de présenter, on le formerait beaucoup trop fâcheux et on les croirait plus dangereux qu'ils ne sont réellement, puisque, quoiqu'il puisse résulter beaucoup d'accidents des maux de nerfs, on est cependant étonné combien peu ils en occasionnent; et tous les jours les spectateurs des violents accès de convulsions s'attendent à chaque instant aux accidents les plus fâcheux, et sont très-surpris de n'en voir résulter aucun : c'est un phénomène pour eux; Wepfer remarque avec étonnement que sa seconde malade, empoisonnée par la ciguë, dont on a vu l'histoire plus haut, et dont les yeux avaient été si fort fatigués par les convulsions qu'ils étaient presque sortis de la tête, ne souffrit aucun dérangement dans la vue; et des faits semblables sont peut-être une des plus belles preuves de l'artifice admirable du corps humain. — On voit que la paralysie attaque beaucoup plus rarement les parties internes que les muscles externes; on voit que les paralysies externes, quoiqu'elles privent de presque tout mouvement, peuvent cependant laisser jouir très-long-temps d'une santé tolérable, et il n'y a point de médecin qui ne se soit étonné très-souvent de voir tant de maladies convulsives ou spasmodiques si longues, si suivies, si fortes, laisser, après qu'elles ont cessé, le malade presqu'aussi bien qu'avant que de l'attaquer, et seulement plus délicat. Les maladies hystériques et hypochondriaques laissent même souvent toutes les fonctions se faire avec assez de régularité; et, en général, on peut dire que les maladies du genre nerveux prennent peu sur la durée de la vie, qu'elles l'abrègent peu; qu'après avoir porté le bouleversement partout, après avoir fait craindre de voir périr d'un moment à l'autre, elles laissent souvent, le moment après, dans le plus parfait calme; mais je le répète, si elles prennent peu sur la longueur des jours, elles prennent beaucoup sur le bonheur, parce que les nerfs sensibles éprouvent vivement toutes les impressions : au milieu de la santé, la plus faible cause d'irritation, que souvent l'on ne peut ni prévoir ni éviter, détruit dans l'instant ce calme dont on jouissait; ainsi, on ne peut presque pas répondre d'un jour entier de bien-être, et la crainte tient dans une espèce d'attention continuelle sur tout ce que l'on doit éviter, qui est une vraie peine; et une peine de tous les moments, quelque légère qu'elle soit, est un vrai malheur; ainsi, quoique les maux de nerfs soient rarement mortels, ils sont réellement très-fâcheux. M. Shebbéare, après avoir fait un tableau énergique des malheurs de la vie des hypochondriaques, ajoute : Cette maladie, quoique la plus affligeante, est peut-être celle que l'on plaint le moins; et finit en désirant que ceux qui en rient fussent appelés à boire dans la même coupe d'amertume (1). M. Raulin s'élève également avec force et avec raison contre ceux qui s'obstinent à regarder les vapeurs comme une maladie sans conséquence, qui n'exige que de légères attentions (2).

Il y a un cas dans lequel les convulsions sont utiles, et j'en ai déjà parlé ail-

(1) *Medical. observat. and inquir.*, t. IV, p. 92.
(2) Forster, *On the causes of diseases*, p. 96. M. Lorry, t. I, p. 382.
(3) *De cicut. aquat.*, p. 254 et 273.

(1) *Practice of physic*, t. II, p. 300.
(2) Préface, p. 22.

leurs; c'est quand les nerfs se trouvent dans un état de dérangement dont la secousse seule des convulsions peut les tirer.

§ 87. Quant à la seconde partie du pronostic des maux de nerfs, si l'on demande ce que l'on peut espérer de leur guérison, la réponse, comme celle à la première question, varie suivant les maladies, et ce n'est que dans le traité particulier de chaque maladie que l'on peut établir un pronostic exact ; mais je donnerai cependant ici quelques observations générales qui peuvent servir à se former des idées plus justes du pronostic dans chaque maladie en particulier. — Nous avons vu plus haut qu'on s'est trop laissé aller à regarder les maux de nerfs comme peu dangereux ; par un jugement aussi peu juste et presque contradictoire, on les regarde trop généralement comme incurables; et il ne faut pas dissimuler que leur guérison a ses difficultés, mais il ne faut pas penser qu'elles soient toujours insurmontables ; et il n'y a point de maux de nerfs qui n'aient été plus d'une fois guéris et qui ne puissent l'être plus souvent. — Les difficultés sont de deux espèces, ou physiques ou morales ; je traiterai de ces dernières dans le chapitre de l'hypochondrie, où je reprendrai cet article. Je parlerai ici des physiques.

La première, c'est que la sécrétion des esprits animaux paraît être l'élaboration la plus finie, la plus difficile de l'économie animale, celle qui suppose la machine la mieux montée, celle qui, par là même, exige le plus que toutes les autres soient en bon état ; car, quoique par une suite de ce rapport, de ce nexe établi entre toutes les fonctions, le dérangement de l'une ait quelque influence sur toutes, cependant il y en a qui sont plus indépendantes que d'autres, et celles du cerveau sont celles qui le sont le moins; aussi, il y a des fonctions qui se conservent presque intactes dans beaucoup de maladies, au lieu que, dans presque toutes, les nerfs souffrent, et leur lésion n'échape pas à ceux qui savent observer. Si, dans certaines constitutions, le genre nerveux est si fortement organisé qu'il paraît presque invulnérable par les lésions des autres parties, c'est un phénomène dont il faut s'étonner, comme je l'ai déjà dit plus haut.

La seconde cause de difficulté est une suite de la première, c'est qu'il y a un grand nombre de causes qui agissent sur le genre nerveux, puisqu'il se ressent presque toujours de toutes celles qui agissent sur tous les autres organes. Des vaisseaux trop ou trop peu remplis, une circulation trop vite ou trop lente, et tout ce qui peut produire cet effet, une respiration un peu gênée, une toux fréquente, un peu de tension ou d'irritation dans l'estomac, une digestion qui ne se fait pas bien, une constipation qui fait que le sang se porte à la tête ou qui irrite les nerfs des intestins, une diarrhée qui soustrait la matière nutritive, un embarras dans le foie qui fait refluer la bile dans le sang, une pierre dans la vésicule qui peut produire des spasmes mortels, une diminution dans les urines ou leur croupissement dans la vessie, un calcul dans les reins, un irritant quelconque dans les autres organes internes ou externes, la transpiration supprimée, dérangent, quelquefois sur-le-champ, toujours à la longue, les fonctions du genre nerveux ; et, comme les remèdes indiqués par plusieurs de ces maladies lui sont totalement contraires, elles nuisent doublement. La multitude de ces causes capables de le déranger, et qui se reproduisent presque inévitablement très-souvent les unes ou les autres, ont une impression plus marquée dès qu'il est déjà attaqué, et rendent sa guérison plus difficile ; et il faut en dire autant de plusieurs causes qui n'agissent presque que sur le genre nerveux, et dont l'action, incommode en santé, devient un obstacle au rétablissement quand la maladie est déjà formée ; telles sont : l'air trop chaud, les odeurs, la méditation, l'application des sens, toutes les passions qui, chez les personnes dont les nerfs sont déjà malades, produisent des effets très-forts et retardent considérablement la guérison.

Une troisième difficulté, c'est la lenteur avec laquelle les remèdes agissent sur le cerveau : on peut les porter immédiatement sur l'estomac et les intestins ; ils agissent plus tôt sur certaines parties, plus tard sur d'autres; mais de toutes les parties, il n'y en a aucune sur laquelle leur action, j'en excepte celle des spiritueux appliqués aux extrémités des nerfs, et dont l'effet est très-prompt, mais très-passager ; il n'y en a aucune, dis-je, sur laquelle leur action soit aussi lente et aussi faible. On peut dire même qu'elle n'est presque jamais médiate, mais que l'on ne change l'état du cerveau qu'en changeant la machine presque tout en-

tière, ou par l'action sympathique de quelqu'autre organe.

§ 88. Mais malgré toutes ces circonstances, il n'en est pas moins vrai que l'on voit guérir très-souvent des maux de nerfs très-fâcheux, soit qu'ils aient leur siége dans le cerveau, dans la moelle de l'épine, ou dans les troncs des rameaux nerveux ; et l'on remarque tous les jours des effets très-prompts des remèdes dans les maux de nerfs, ce qui dépend sans doute de cette même cause qui fait que toutes les maladies affectent le cerveau, de cette union beaucoup plus intime du cerveau aux autres parties que des autres parties entre elles, union qui dépend elle-même de ce que toutes les parties tiennent au cerveau par les nerfs qui en sont une partie. On a vu tout-à-l'heure que le cerveau souffre de tous les dérangements, parce qu'il est partout ; mais il en résulte aussi que, par la même raison, on peut lui faire du bien partout ; et si les remèdes agissent tard sur la masse même du cerveau, ils agissent partout sur ses rameaux, dont les changements, en bien ou en mal, se portent d'abord au cerveau même. Ainsi, la même cause qui rend les maladies du cerveau si fréquentes et si rebelles peut aussi donner quelquefois de la facilité à les guérir. J'ajouterai que s'il y a des causes dont il reçoive les impressions fâcheuses, le premier, et presque le seul, il est dans le même cas pour beaucoup d'impressions favorables, dont les bons effets se manifestent d'abord sur ce viscère de la façon la plus marquée ; on peut donc conclure de toutes ces observations, que les maux de nerfs ne sont point incurables, et que si on les guérit rarement, cela dépend, ou de causes accidentelles dont je parlerai ailleurs, ou de ce que l'on n'a pas assez étudié cette matière, et que n'ayant pas donné assez d'attention aux différentes causes, on n'a pas toujours saisi les vrais moyens. Ainsi, il résulte de tout ce que je viens de dire, premièrement, que les maux de nerfs ne sont point une maladie à négliger, comme on le dit généralement ; que ce n'est point une maladie chimérique ; qu'ils peuvent avoir les suites les plus funestes ; que cependant leurs suites mortelles sont rares, mais que le trouble qu'ils répandent dans la vie est de tous les jours ; que, par là même, ils demandent la plus grande attention et exigent tous les soins du médecin : en second lieu, on a eu tort de les croire incurables ; on peut les guérir et on les guérit comme toutes les autres maladies. S'il y a des circonstances qui en rendent la cure difficile, il y en a d'autres qui la facilitent. Ils ont leurs cas incurables sans doute ; mais les maladies les plus généralement curables cessent tous les jours de l'être quand elles sont parvenues à un certain point ; et les maux de nerfs n'ont point d'exemption à cet égard. Ils sont incurables : 1° quand la cause de leur désordre est par elle-même inguérissable, soit qu'elle soit fixe, soit qu'elle se reproduise continuellement ; 2° quand, par leur durée, ils ont si fort affaibli les nerfs qu'ils ne peuvent jamais se rétablir ; 3° quand cet affaiblissement a été extrême dès la première action de la cause ; 4° quand on a fait beaucoup de mauvais remèdes ; 5° enfin, quand la santé est trop dérangée et que la nature n'aide plus au secours de l'art, ou plutôt quand elle n'est plus en état d'employer les instruments que l'art lui fournit.

CHAPITRE XIII.

DU TRAITEMENT DES MAUX DE NERFS EN GÉNÉRAL.

§ 89. Les objets dont il me paraît que l'on doit s'occuper en parlant du traitement général des maux de nerfs, sont : 1° le traitement des maladies des nerfs mêmes ; 2° celui des causes prédisposantes et déterminantes ; 3° l'examen des différents remèdes généraux ; 4° le traitement des métastases ; 5° les préservatifs.

ARTICLE Ier. — TRAITEMENT DES MALADIES PROPRES DES NERFS.

J'ai réduit les maladies des nerfs mêmes à sept : leur trop grande faiblesse et leur trop grande tension ; l'âcreté des esprits animaux ; les maladies du sensorium ; les maladies du muscle ; celles des enveloppes des nerfs ; celles des parties qui les entourent. Je dirai du traitement de chacune, non point tout ce qu'il y a à en dire, je le suppose connu d'ailleurs, mais ce qui est plus particulièrement relatif à mon objet.

§ 90. Quand on a bien constaté que les maux de nerfs sont un effet du trop grand relâchement ou de la trop grande tension, la méthode de les traiter est la même que celle que l'on emploie pour la

fibre lâche et pour la fibre raide, et je ne dois point entrer dans le détail de ces traitements, qui sont si bien exposés dans les ouvrages de M. Boerhaave et des médecins de son école. Je remarquerai seulement que dans les cas d'atonie, comme il arrive souvent que les nerfs de l'estomac, que tous les nerfs en général ont une extrême sensibilité, il faut apporter une grande attention au choix des médicaments toniques, qui, s'ils ont de l'âcreté ou s'ils sont trop stimulants, ou trop astringents, agissent comme des irritants, et nuisent alors au lieu d'être utiles. C'est donc dans les toniques les moins âcres que l'on doit chercher des secours, et surtout dans le choix des aliments, dans celui des boissons, dans tous les autres objets diététiques, et principalement dans l'exercice et dans le choix de l'air. C'est ici encore où les frictions, dont je parlerai plus bas, sont un excellent secours, et il ne faut jamais perdre de vue, dans le cas où la mobilité dépend du relâchement, l'observation de M. Van Swieten : une jeune fille, la plus mobile qu'il se rappela d'avoir vue, à qui le plus petit bruit, une lumière un peu trop vive, donnaient des convulsions étonnantes, avec un sentiment de déchirement dans le bas-ventre, avait éprouvé inutilement les remèdes nervins les plus vantés; enfin il lui fit embander les jambes, les cuisses et tout le bas-ventre jusqu'au sein, elle en éprouva d'abord le plus grand soulagement, et en continuant à la tenir embandée pendant quelques mois, les remèdes, si inutiles auparavant, agirent, et elle se rétablit (1). Les bains froids sont aussi un des secours les plus efficaces; mais ils peuvent agir comme irritants, et exigent des précautions dont je parlerai à l'article particulier des bains. L'eau à la glace pour toute boisson, l'infusion de cassia lignea, qui est un mucilage fin et aromatique si bien indiqué, quand il y a tout à la fois faiblesse et mobilité des premières voies; l'extrait spiritueux de racine de valériane, les eaux minérales chalybées et gazeuses, la myrrhe, l'assa-fœtida, le baume du Pérou, la limaille de fer la plus fine, sont des toniques doux si on les donne à petites doses, mais dont, en les continuant, l'effet est presque sûr.

§ 91. C'est dans les maladies produites par le trop de raideur des fibres, par la viscosité inflammatoire des humeurs, par la diminution de la transpiration quand elle dépend de quelqu'une de ces causes, que l'on doit employer la méthode relâchante; c'est dans ces cas où celle de M. Pome, qui est la plus relâchante possible, a opéré de si belles cures.

Les principaux moyens de cette méthode sont un régime tout végétal et le moins savoureux possible; la privation de toute autre boisson qu'une boisson aqueuse, telle que l'eau fraîche pure, mais non pas à la glace, ou l'eau rendue légèrement mucilagineuse en la faisant bouillir avec un peu de veau ou de poulet : ce sont les boissons si connues de M. Pome (1); ou avec quelques plantes mucilagineuses, comme l'althea, la mauve, la violette, la réglisse; la tisane d'orge, l'orgeat, l'eau et un peu de lait; les bains tièdes très-longs et très-fréquents, ou d'eau simple la plus douce possible, telle qu'est ici celle du lac, ou d'eau adoucie par des plantes émollientes; les lavements légèrement tièdes souvent répétés, un air doux, point d'idées ni d'actions fortes, un long sommeil.

Le petit-lait est aussi un remède extrêmement indiqué dans ce cas; et lorsque ces maux de nerfs affreux que l'on attribue au desséchement des nerfs dépendent de l'âcreté de la bile ou d'une disposition phlogistique dans les organes biliaires, ce qui est très-ordinaire, c'est le secours le plus prompt, le plus efficace et le plus sûr, et je ne pourrais pas dire combien l'on voit de maux de nerfs guéris par son usage, soit en boisson, soit en lavements. — Cette même méthode est aussi très-utile dans les cas où le fluide nerveux est trop âcre; mais je reparlerai plus au long de l'âcreté en parlant du traitement des causes prédisposantes. — Les bains minéraux, à moins que ce ne soit de l'eau très-pure et seulement

(1) Ad. aph. 28, t. I, p. 35. L'usage des bandages, comme auxiliaires des forces affaiblies, est totalement négligé et ne devrait pas l'être. M. de Gorter a donné les vrais principes de leur action, et a indiqué une partie de leurs bons effets dans les *Acta C. N.*, t. IX, p. 316.

(1) Viridet avait déjà dit que les bouillons de poulet ont quelque chose de spécifique pour calmer les vapeurs, p. 168, 169, 203; mais quel avantage peut il y avoir à écorcher ces pauvres animaux en vie? cette idée seule pourrait donner des maux de nerfs, et il ne peut résulter de cette pratique cruelle aucun effet que l'on ne pût obtenir par des moyens plus doux.

échauffée par la nature, sans aucun principe stimulant, tels que ceux de Pffeffers, de Slangen-Baden, de Bains, seraient nuisibles; toutes les eaux chalybées et gazeuses, aussi bien que les bains véritablement froids, irritent; et il est étonnant de voir avec quelle facilité on ordonne ces remèdes; mais il est très-ordinaire d'en voir résulter les plus mauvais effets.

§ 92. Le sensorium, à moins qu'il ne soit attaqué par les vices du cerveau dont je parlerai dans le chapitre des maladies soporeuses, ne doit être envisagé que comme nerf: il éprouve donc les mêmes maux; ou plutôt les maux du sensorium et des nerfs sont la même chose, et exigent le même traitement: on aurait pu ne pas faire un article à part de ces maladies.

§ 93. Quand l'irritabilité est viciée, les mêmes caractères qui servent à reconnaître ce vice servent à en faire découvrir les causes, et le traitement est une suite de la cause connue. J'ai vu une femme à qui l'excès des bains tièdes avait donné une mobilité excessive, qui ne me parut dépendre que de l'irritabilité augmentée, que des bains très-froids guérirent promptement.

§ 94. En se rappelant ce que j'ai déjà dit des maladies des enveloppes des nerfs, on comprend qu'elles sont souvent très-difficiles à connaître; que, lors même qu'elles sont connues, elles peuvent exiger des traitements très-différents, et que le succès de ces traitements peut être très-incertain. En général, les épanchements ou les endurcissements dans la cellulosité sont très-opiniâtres, et il arrive quelquefois qu'ils sont produits par le virus vénérien; un long usage des mercuriels est ce qui peut le mieux y remédier: ces mêmes mercuriels, les antimoniaux, les décoctions les plus pénétrantes, sans être trop âcres, telles que celles des racines de saponaire et de bois de gayac, surtout s'il est possible d'en aider l'effet par des fomentations convenables le plus rapprochées que possible du mal, des bains même analogues, et surtout un régime très-sobre et très-fondant, ont quelquefois réussi dans des cas semblables; on en trouvera des exemples dans les traités des maladies particulières.

ARTICLE II. — DU TRAITEMENT DES CAUSES PRÉDISPOSANTES.

§ 95. Les maux de nerfs, qui sont le fruit de l'hérédité, de la nativité, de l'éducation, ne peuvent se guérir que par les attentions les plus suivies sur toutes les parties du régime, dirigées sur les indications fournies par les recherches les plus exactes sur le caractère des dérangements que ces trois causes peuvent avoir produits. Il serait impossible d'entrer dans ces détails; mais il suffit d'en avoir présenté le principe, et d'en donner un ou deux exemples. Consulté pour une fille de neuf ans, très-bien faite, dont tous les viscères paraissaient en bon état, mais qui avait le genre nerveux si mobile que la plus petite cause lui donnait des convulsions, je crus, après avoir examiné toutes les circonstances, que le mal ne pouvait dépendre que d'un principe d'humeur goutteuse, qui était extrêmement forte dans la famille de son père. Je lui ordonnai le régime le plus doux, l'usage du lait d'ânesse tous les matins pendant deux ans, de petites doses d'antimoine cru de quatre en quatre jours, et des demi-bains légèrement tièdes deux fois par semaine pendant les sept plus beaux mois de l'année. Elle suivit exactement ce régime, non-seulement pendant deux ans, mais pendant près de quatre, et j'ai su qu'à quatorze ans elle jouissait depuis long-temps de la santé la plus affermie. On voit souvent des enfants d'une violence et d'un emportement qui étonne et effraie dans un âge si peu avancé, et l'on a souvent trouvé que les mères et les nourrices avaient fait un excès de vin auquel on devait rapporter ce malheureux vice des enfants: j'en ai vu un qui, à l'âge de quatre ans, était furieux au moins quatre ou cinq fois par jour, et toujours agité; l'usage du petit-lait, des fruits fondants, de quelques laxatifs doux, et des bains tièdes continués jusqu'à le rendre extrêmement faible, le changèrent au point, non pas d'en faire l'enfant le plus souple, mais de faire disparaître toutes ses violences; je finis par quelques bains frais, pour lui redonner plus tôt des forces, et chasser une légère disposition à la tristesse qui paraissait une suite de la faiblesse. Indépendamment du changement moral, il en arriva un physique très-frappant: c'est que sa peau, toujours rude auparavant, devint extrêmement souple, et est restée telle. — Quand quelque vice d'organisation paraît être la cause première de l'irritation nerveuse, ou contribuer beaucoup à l'entretenir, il faut examiner attentivement s'il n'y aurait pas quelque moyen mécanique d'en diminuer les effets.

§ 96. Quand une crue trop prompte a

laissé dans cet état de faiblesse, qui, comme on l'a vu ailleurs, occasionne tant d'accidents nerveux, les moyens les plus propres à y remédier sont un choix d'aliments nourrissants sous un petit volume, un usage habituel de légers aromates et d'un peu de vin plus tonique que spiritueux, l'eau à la glace, un air sec, un très-grand exercice et des bains très-froids.—Tous les dérangements produits par les erreurs dans l'usage des choses non naturelles doivent être corrigés, autant qu'il est possible de les corriger, par l'usage des contraires; et cette loi est trop négligée, lors même que les circonstances permettraient de l'observer relativement à l'air, qui, étant un agent dont les effets sur l'homme ne sont jamais interrompus, est celui de tous dont les mauvais effets sont les plus marqués et les plus certainement nuisibles, si l'on ne se soustrait pas à son action dans les époques où elle est funeste (1). Les Anglais sont presque les seuls qui aient senti l'importance de cette règle : ils observent de changer de pays à mesure que la saison y amène un air nuisible pour leur état, et j'en ai vu un grand nombre, dans leurs transmarches, qui ont évité par là les progrès des maux qui les auraient tués s'ils étaient restés chez eux, et qui enfin, par cet usage habituel d'un air convenable, et par le grand exercice, sont parvenus à dissiper des germes de maladies contre lesquelles les remèdes ne pouvaient rien. Dans les pays très-chauds, il y a des maux de nerfs que les chaleurs brûlantes de l'été ramènent toutes les années, et qui ne cèdent qu'au passage dans un air plus froid. Dans les pays où les hivers sont froids, il y a d'autres maux de nerfs dont le froid renouvelle les accès, et que l'on ne peut prévenir que par le passage dans les pays chauds. Dans le premier cas, les malades doivent se procurer des années sans été; dans le second, des années sans hiver : ils évitent par là les accès, et les nerfs n'étant point irrités ont le temps de reprendre leurs forces. C'est surtout dans le cas où une humeur âcre est une cause d'irritation nerveuse, renaissant tous les hivers, et occasionne des asthmes, des coliques, des accès d'hypochondrie, que l'on gagne infiniment à aller passer cette saison dans les pays chauds : quelquefois un seul hiver suffit pour amender considérablement l'état du malade. En général, quand, comme les oiseaux de passage, on ne peut pas soutenir l'intempérie de certains climats, il faudrait pouvoir en changer comme eux. M. Lorry a vu une femme délicate qui, appelée par les affaires de son mari à s'établir dans une ville maritime de la basse Allemagne, y était tourmentée de convulsions cruelles, qui finissaient dès qu'elle rentrait en France. Trois fois elle voulut essayer cet établissement, et trois fois les convulsions la forcèrent de rentrer dans sa patrie, où elle jouit d'une bonne santé (1). On voit tous les jours, de la façon la plus frappante, les effets sensibles des différents airs sur les personnes qui ont le genre nerveux très-sensible : la plus légère altération dans la chaleur, l'humidité, la pesanteur de l'air, un air trop enfermé, l'action de quelque miasme imperceptible pour d'autres, leur occasionnent des accidents graves, qui devraient être une indication à faire changer d'air plus souvent; et les impressions de l'air sont peut-être plus de conséquence dans les maux de nerfs que dans les maux de poitrine. On a vu un homme délicat, qui était affecté désagréablement s'il y avait un linge mouillé dans la chambre où il se trouvait (2).

§ 97. Les maux de nerfs produits par les évacuations excessives quelconques, saignées, hémorrhagie, diarrhées, pertes blanches, sueurs, etc., n'exigent ordinairement d'autres soins que ceux que l'affaiblissement indique : il faut fortifier sans irriter.

§ 98. Mais quand les maux de nerfs sont la suite d'une suppression accidentelle des règles, on ne peut point la traiter comme si les maux de nerfs ne subsistaient pas : tous les moyens irritants employés dans cette circonstance jettent tout le genre nerveux dans un érétisme qui aggrave tous les symptômes et qui affermit la suppression; c'est du temps, d'une grande attention à éviter tous les

(1) On a une très-bonne dissertation de M. Hoffman, *De peregrinationibus instituendis sanitatis causa*, mais trop peu lue, ainsi que tous les ouvrages de cet excellent médecin; et une autre non moins bonne de M. Stahl, qui est encore moins lue, parce que ses ouvrages, qui ne sont presque que des thèses, ne sont pas encore réunis, quoique bien dignes de l'être.

(1) *De Melancholia*, t. II, p. 50.

(2) *Journal de Paris*, en janv. 1779.

aliments et toutes les boissons qui peuvent ou fatiguer l'estomac, ou irriter le genre nerveux, ou épaissir les humeurs, d'un exercice très-fréquent, des frictions régulières sur les reins, le bas-ventre, les cuisses et les jambes, et d'un usage circonspect d'eaux minérales acidules, que l'on peut espérer quelques secours. Il est surtout de la plus grande importance d'éviter les émétiques et les purgatifs, que l'on prodigue ordinairement dans ces circonstances, et qui nuisent toujours, soit quand il y a des maux de nerfs, soit quand il n'y en a point. S'il y a une vérité démontrée en médecine par l'expérience, c'est que les purgatifs cimentent les suppressions; et quoique les émétiques produisent moins certainement ce mauvais effet, ils en ont d'autres qui leur sont particuliers, et je ne connais aucun exemple d'une suppression guérie par leur usage. — Ce que l'on ne doit surtout jamais perdre de vue dans le traitement des suppressions, c'est leur cause, puisqu'il y a nombre de cas dans lesquels cette suppression n'est point un mal, comme toutes les fois que la malade a été affaiblie par quelque maladie aiguë, toutes les fois qu'elle a eu quelque hémorrhagie ou quelqu'autre évacuation considérable, toutes les fois qu'un état de langueur l'a forcée à une grande sobriété et à une inaction soutenue, enfin toutes les fois que la malade doit avoir fait moins de sang qu'à l'ordinaire; les règles cessant d'être nécessaires, leur suppression n'est souvent point un mal, et c'en serait un très-grand que de vouloir en forcer le retour : j'ai vu une multitude de personnes à qui l'on a fait par-là le plus grand mal; tout ce que l'on doit faire alors, c'est d'employer les moyens les plus doux pour empêcher que, quand le besoin d'évacuation reviendra, la nature ne se fourvoie et ne détermine la pléthore ailleurs.

Quand la suppression est la suite des passions, on doit éviter avec encore plus de soin les emménagogues actifs : j'ai cité ailleurs un exemple frappant du danger d'oublier cette loi. Les calmants, les demi-bains, le mouvement, les frictions et le temps sont encore les meilleurs remèdes. Le régime, et même, en cas de besoin, la saignée remédieraient aux accidents graves que la pléthore pourrait produire. — Quand elle est la suite de quelque accident physique, comme l'humidité, le froid, les veilles, des erreurs dans les aliments ou les boissons, on peut se permettre des secours un peu plus actifs que dans les cas précédents; mais, je le répète, en général les suppressions ne veulent point de remèdes violents, et l'emploi des emménagogues dans ces circonstances détruit la santé des neuf dixièmes des femmes pour qui on les emploie, et la détruit d'autant plus sûrement qu'elles sont plus jeunes et plus délicates; il faut même bien faire attention que souvent la violence des accidents, qui est une preuve de l'extrême mobilité de la malade, ne devrait servir qu'à rendre plus circonspect sur l'emploi des remèdes actifs; mais au lieu de cette circonspection, elle produit souvent un effroi et un trouble qui font que l'on recourt aux moyens les plus nuisibles. — Quand la suppression est l'effet de l'âge, elle exige un traitement que j'ai promis de donner ici; mais pour en saisir les principes, on doit se rappeler ceux que j'ai établis sur les causes des maladies de cette époque : ils en sont une suite.

§ 99. La première attention qu'il faut avoir, c'est de ne point se tromper sur cet état; l'époque, comme je l'ai dit, en commence souvent de très-bonne heure, et en général, quand, après quarante ans, on remarque, sans cause apparente, des irrégularités dans le cours des règles, soit quant au temps, soit quant à la quantité, on peut soupçonner que l'équilibre commence à s'altérer, que le temps de la cessation commence, et il faut bien se garder de vouloir rien forcer, mais on doit examiner attentivement l'état de la malade. On trouve quelquefois une cause accidentelle qui peut contribuer à ce désordre : si l'on y remédie, l'ordre se rétablit et se soutient souvent encore plusieurs années. Quand le dérangement est bien décidé, le grand but alors est de prévenir la pléthore, et pour cela il faut diminuer la nourriture et faciliter toutes les autres sécrétions. On doit encore bien faire attention, 1° que le genre nerveux étant très-sensible à cette époque ne soutient point les choses irritantes, ni un régime échauffant; 2° que très-souvent la transpiration se dérange; 3° que l'état de l'utérus ayant des influences très-marquées sur plusieurs organes, les dérangements qu'ils éprouvent ne sont très-souvent que sympathiques, et ne demandent d'autre traitement que celui qui est indiqué par la circonstance : si l'on veut, par exemple, et on ne le veut que trop souvent, traiter tous les dérangements de l'estomac par des remèdes qui

seraient indiqués dans d'autres circonstances, et si l'on veut employer les émétiques et les purgatifs, on peut produire les plus grands accidents. L'estomac souffre ordinairement alors, ou parce que les nerfs sont irrités sympathiquement, ou parce que le sang, qui n'a plus son ancien cours, engorge les vaisseaux de l'estomac et des intestins, ce qui produit quelquefois la maladie noire; et l'on sent combien seraient dangereux à cette époque les remèdes âcres. Il peut cependant y avoir des circonstances qui exigent des évacuants, mais alors il faut choisir ceux dont l'action est la moins violente, et employer toutes les précautions pour qu'elle ne nuise pas.

D'après ce que j'ai dit, on comprend qu'indépendamment de la diminution sur la quantité des aliments, on doit choisir les moins nourrissants et les plus doux. Les viandes blanches, les végétaux, un peu de lait, si on le digère bien, de l'eau pure pour boisson, sont la diète la plus propre à remplir toutes les indications, à moins que quelque circonstance particulière n'exige des exceptions qui doivent toujours être sous-entendues, quand on propose des règles générales.— Des lavements d'eau simple ou d'infusion de plantes émollientes, sont extrêmement utiles quand il y a dégoût, constipation, chaleur dans le bas-ventre ou dans les urines, et feu à la tête. — Les bains tièdes, s'il n'y a point d'hémorrhagie, en facilitant la transpiration et en prévenant les engorgements et les spasmes, sont encore extrêmement utiles; mais à cette époque il faut être très-circonspect sur l'usage des bains d'eaux thermales, qui sont un remède trop actif, aussi bien que la boisson de beaucoup d'eaux minérales, dont plusieurs femmes se sont trouvées très-mal. — Quand la suppression se fait tout-à-coup, et que la malade est pesante, engourdie, triste, qu'elle a des maux de reins ou de tête, de l'oppression, de la pesanteur dans la matrice, des hémorrhoïdes, il faut nécessairement la faire saigner, afin de prévenir les accidents que le régime n'a pas le temps de dissiper. Souvent à cette époque la saignée dissipe sur-le-champ les accidents nerveux les plus forts, quand ils dépendent de l'engorgement sanguin des vaisseaux de l'utérus et du voisinage. Il y a des femmes qui craignent ridiculement la saignée, fondées sur le préjugé qu'elle dispose à l'hydropisie; et ce qui dispose à l'hydropisie, ce sont les obstructions qui se forment, les sécrétions qui se dérangent, l'action des vaisseaux qui s'établit par le trop de tension, l'absorption qui ne se fait pas par la même cause; et la saignée, qui remédie à ces différentes causes, devient ainsi le meilleur préservatif de l'hydropisie. J'ai vu plusieurs femmes que j'ai fait saigner tous les mois pendant les six premiers mois; alors le régime ayant eu le temps d'agir, j'ai pu éloigner successivement la saignée, mais quelquefois on ne peut la quitter tout-à-fait qu'au bout de plusieurs années.

Quand, chez une femme saine et d'un bon tempérament, ce sont des hémorrhagies très-considérables qui l'affaiblissent, il faut nécessairement, à moins que quelque circonstance particulière n'y mette obstacle, en venir à la saignée répétée aussi plusieurs fois, suivant le besoin, quelquefois à un régime tout végétal, et à un usage modéré des acides minéraux, qui sont presque le seul calmant sûr dans ces sortes de cas. La crème de tartre et les tamarins, comme laxatifs doux et calmants tout à la fois, sont très-utiles, moyennant que l'on n'en abuse pas, et qu'il n'y a point d'acides dans les premières voies. — Chez les femmes d'un tempérament faible, qui ont la fibre lâche et le sang dissous, chez qui cette dissolution du sang est la première cause des pertes, ce traitement ne vaudrait rien; il faut bien, il est vrai, une grande sobriété, mais on doit faire usage d'aliments moins aqueux : l'alun à petites doses, mais continuées, et le kina sont nécessaires. On doit ordonner la rhubarbe ou le rhapontic comme laxatifs, et les réitérer de temps en temps, puisque, dans les cas de pertes utérines, les laxatifs sont presque toujours nécessaires; une tisane d'oranges amères, recommandée, je crois, par Septal, le premier, et que j'ai très-souvent employée avec succès, est encore un secours fort bien indiqué.—Les bains froids sont quelquefois indispensablement nécessaires dans ce cas, au lieu que dans le premier, je ne les ai jamais employés que quand il n'y avait plus de pléthore; quand le régime avait diminué et adouci la masse des humeurs, et quand l'hémorrhagie ne paraissait se soutenir que par la raréfaction et par l'habitude, et dans ces cas-là j'en ai vu des effets très-prompts. Mais c'est toujours dans les intervalles que je les emploie : il ne faut y recourir, pendant le flux, que dans des cas où l'on aurait à

craindre pour la vie de la malade. — Quand des engorgements dans l'utérus ou dans les parties voisines sont présagés ou annoncés par les symptômes qui les caractérisent, c'est encore à la saignée, au petit-lait ou aux boissons délayantes, telles que la simple décoction de chiendent (1), aux bains tièdes, aux lavements et à quelques légers laxatifs qu'il faut recourir ; mais dans ce cas les acides minéraux ne sont pas indiqués, à moins qu'il ne survienne beaucoup de fièvre, et les nitreux sont à préférer. — Quand on ne peut trouver d'autre cause aux hémorrhagies qu'un principe d'âcreté, il faut recourir au lait d'ânesse, que j'emploie d'ailleurs peu à cette époque, parce que j'ai vu quelques femmes, qui l'avaient pris avec succès en d'autres temps, qui se plaignaient alors qu'elles le digéraient moins bien ; mais ce petit nombre d'observations ne doit point faire loi.

Il y a des cas dans lesquels l'hémorrhagie n'est entretenue que par le spasme; alors la saignée serait plus nuisible qu'utile, et le lait d'ânesse peut être très-utile. J'ai souvent ordonné l'opium ou le sirop de pavot blanc à assez grosse dose pour arrêter sur-le-champ l'hémorrhagie. — Quand le teint et les autres symptômes paraissent annoncer des embarras au foie, le régime tout végétal et un usage très-suivi du petit-lait, entremêlé de quelques laxatifs, tels que l'électuaire de casse, les tamarins, les lavements de plantes savoneuses, les bains, sont les meilleurs remèdes. — Dans les érysipèles habituels, qui, comme je l'ai dit, sont aussi souvent une des suites de cette époque, le même traitement est le meilleur, aussi bien que dans les maladies cutanées. — Les sueurs, quand elles sont assez considérables pour épuiser ou assez fréquentes pour fatiguer beaucoup la malade, tiennent à une disposition au spasme dans les premières voies, que j'ai vu céder aux bains tièdes mieux qu'à aucun autre remède ; et j'ai aussi donné quelquefois avec succès les eaux de Seltzer, coupées avec le lait écrémé. — Quand il s'est formé des engorgements qui pourraient devenir squirrheux, de tous les fondants, les mercuriels sont ceux qui réussissent le mieux : on peut alors les allier à des bains et à des eaux thermales un peu actives. Celles de Bourbonne et de Visbaden sont très bien indiquées, moyennant qu'il ne reste aucune disposition inflammatoire, que le squirrhe ne soit point formé, qu'il n'y ait aucune disposition cancéreuse : dans ce dernier et funeste cas, le traitement est le traitement ordinaire de ce mal.

(1) *Gramen caninum.*

Doit-on indistinctement conseiller un cautère à toutes les femmes à cette époque, comme quelques médecins le font ? Je suis fort éloigné de le penser : je ne l'ai fait que très-rarement, et cela seulement dans les cas où il aurait pu leur être utile, indépendamment de cette époque. — M. Fothergill ne l'admet que quand il y a une âcreté bien décidée, ou des maladies cutanées ou glanduleuses ; mais ses effets ne sont pas sûrs, même dans ces cas; et dans tous les autres, il ferait plus de mal que de bien, en affaiblissant en pure perte, et en devenant souvent un centre de douleur, un foyer d'irritation, qui, chez des personnes très-sensibles, produit quelquefois de fréquents spasmes dans la partie, et de légers mouvements convulsifs, toutes les fois qu'on les panse. J'en ai rapporté un exemple ailleurs (1), et je reparlerai du cautère en général dans le chapitre de l'épilepsie. — Si les règles sont supprimées accidentellement à l'approche de l'âge où elles se suppriment naturellement, il arrive souvent qu'elles ne se rétablissent plus et que la suppression absolue est hâtée : dans ces cas, il faut employer les mêmes secours que pour cette dernière époque, et surtout éviter les emménagogues, qui produiraient certainement des maux de matrice fâcheux.

§ 100. Quand les maux de nerfs sont la suite de la grossesse, du nourrissage, des pertes blanches, des hémorrhagies et des évacuations excessives, ils n'exigent d'autre traitement que celui qui est indiqué par ces divers états, et que je ne dois point donner ici. Je parlerai, dans le chapitre de la consomption dorsale, des suites des excès vénériens ; mais il y a encore d'autres causes dont le traitement exige quelques attentions particulières.

§ 101. Quand la faiblesse vraie de l'estomac, son atonie, sa disposition à former des glaires, en détruisant la nutrition dans son principe, ont produit des maux de nerfs, on doit commencer par rétablir l'estomac : malheureusement il a toujours un degré de sensibilité qui fait que l'action des toniques devient très-aisé-

(1) *Epistola Hallero.*

ment irritante; il faut cependant, malgré cette difficulté, le ranimer : dans ces cas, l'extrême sobriété et la plus grande attention à choisir des aliments qui sous un petit volume nourrissent sans stimuler, sont le premier secours; l'eau à la glace, l'exercice, les bains froids, qui, en agissant sur la peau, fortifient l'estomac, sont aussi très-utiles; et enfin, quand la sensibilité de l'estomac est déjà diminuée, de petites doses de myrrhe, de fer et d'extraits amers sont les remèdes les mieux indiqués. Les vrais vins d'Alicante, ceux de Madère et de Malaga doux, les vins muscats de France les mieux choisis, sont aussi quelquefois utiles.

§ 102. On a vu précédemment que l'âcreté des humeurs était très-souvent la cause des maux de nerfs; il y a des âcretés caractérisées, dont le traitement serait déplacé ici; mais celle qui est le plus ordinaire, qui est une des causes les plus fréquentes du dérangement de la santé, est cette espèce d'âcreté que l'on désigne presque partout aujourd'hui sous le nom de scorbutique, qui ne l'est cependant point, puisqu'elle diffère, dans ses causes, dans sa nature, dans ses caractères, dans ses symptômes et dans son traitement, du scorbut, et qui n'est qu'une vraie cacochymie dans le sens exact de ce mot; elle est de tous les pays, de tous les temps, et elle attaque tous les âges (1). Elle se manifeste plus particulièrement sur les gencives, c'est sans doute ce qui l'a fait croire scorbutique, et produit premièrement dans les nerfs des dents, des joues, de toute la tête, ensuite de tout le corps, des irritations, d'abord simplement douloureuses, ensuite très-souvent spasmodiques; des maux de gorge, des toux, des douleurs d'estomac, des coliques; d'autres fois elle se porte à la peau, où elle produit des boutons et des démangeaisons, et les autres organes sont mieux. Elle n'a aucun spécifique connu; elle n'en est pas même susceptible, parce qu'elle n'est pas une, et l'on ne s'est point assez occupé de son traitement; on se contente d'ordonner des bouillons anti-scorbutiques, apéritifs, adoucissants, des eaux minérales, des bains, tout cela très-indistinctement, et sans aucune attention à ses causes; ces secours n'opèrent point ou opèrent mal; le mal va en empirant, les symptômes qui n'étaient rien d'abord augmentent, on ne traite plus que les symptômes, et enfin les malades tombent dans la langueur, l'atrophie, le tremblement, et un marasme qui se termine par l'hydropisie ou par l'étisie. — Je ne puis point dire ici tout ce qu'il y aurait à dire sur cet état; mais je ferai simplement quelques remarques qui pourront servir aux jeunes médecins appelés à voir des maux de nerfs qui leur paraîtront dépendre de cette espèce d'âcreté, prétendue scorbutique, mais qui ne l'est point, que les anti-scorbutiques les plus vantés aggravent quelquefois considérablement, et qu'il ne faut envisager et traiter que comme une cacochymie. — Il y a des parents cacochymes dont les sucs dépravés se transmettent à leurs enfants, qui, naissant avec ces humeurs mal élaborées et âcres, en sont affectés dès leur première enfance; mais souvent on peut être né sain, et tomber dans cette dégénération des humeurs qui me paraît dépendre le plus ordinairement, *a* des digestions viciées, et d'un mauvais régime long-temps continué; *b* d'un dérangement dans la sécrétion de la bile : voilà sans doute pourquoi elle se produit souvent après les longs chagrins; *c* des veilles opiniâtres; *d* de la transpiration dérangée comme on l'éprouve souvent dans les airs malsains, après une vie trop sédentaire, après des veilles trop longues.

Ce n'est qu'en faisant attention à ces causes, et en cherchant à distinguer quelle est la véritable, que l'on peut se flatter de guérir cette disposition, qui, si on la laisse invétérer, altère les solides mêmes, et ensuite ne se déracine presque jamais complètement. Par ce que j'ai dit, on doit comprendre que c'est ordinairement en rétablissant les digestions, en faisant couler la bile, en observant un régime doux, et en facilitant la transpiration que l'on peut se flatter de guérir. — On comprend pourquoi souvent le lait, souvent les bouillons adoucissants et mucilagineux, souvent les bains tièdes font beaucoup de mal, quelquefois beaucoup de bien. Si l'on emploie les adoucissants pendant que la bile coule mal, si l'on

(1) Je n'envisage ici la cacochymie que comme principe d'irritation; parvenue à un certain point, elle a beaucoup d'autres effets, et dégénérée en cachexie, elle est une des maladies les plus opiniâtres. Les médecins, depuis quarante ans, ont trop donné à l'état des solides et trop peu à celui de la masse du sang.

ordonne les bains tièdes dans un temps où il y a des amas dans les premières voies, et où les solides ont déjà perdu leurs forces, ils nuisent. Quand on a rempli les deux premières indications, les adoucissants, et surtout le lait d'ânesse, réussissent très-bien, s'il n'y a point de faiblesse, et que les eaux minérales acidules qui ne sont pas trop fortes opèrent de si bons effets, surtout si on les joint aux bains frais. Les eaux minérales fortes irritent quelquefois à un point étonnant. — S'il y a un remède qui convienne assez généralement dans tous les cas de cette maladie, c'est la décoction de racine de lampée, ou patience (1), prise dans la saison où elle a le plus d'efficacité, c'est-à-dire, depuis le milieu de mars jusqu'au mois de juin; tonique, laxative, apéritive, elle purge doucement, elle fait très-bien couler la bile, elle donne de l'appétit, aide les digestions et rétablit la transpiration.

§ 103. Les effets nervins d'une humeur âcre repercutée sont ceux des irritants locaux, des poisons, des remèdes trop violents qu'il faut envisager comme des poisons; ils cèdent à un certain point aux secours généraux que l'on emploie contre ces causes, et à ceux qui rappellent l'humeur à un siége moins dangereux; mais les nerfs gardent cependant, s'ils ont été violemment attaqués, une sensibilité qu'il est souvent très-difficile de dissiper.

§ 104. Quand on a été réellement empoisonné, que l'estomac et les intestins, dépouillés de leur mucosité, mis à nu, souvent légèrement ulcérés, ont acquis cette excessive sensibilité qui fait que tout aliment, toute boisson les irritent, un long usage du lait d'abord pur, ou coupé avec un peu d'eau commune, ensuite avec des eaux acidules non martiales, très-légères, sont le meilleur remède; on peut venir à le couper avec des eaux chalybées, quand il reste plus de faiblesse que de sensibilité. — Le régime doit être entièrement laiteux et farineux; les fruits fondants, les herbes savoneuses, sont alors des irritants. J'ai vu, il y a très-long-temps, une femme et un de ses fils qu'un spécifique contre les fièvres d'accès dans lequel il entrait certainement de l'arsenic, avait mis dans l'état le plus fâcheux; après des vomissements et une diarrhée très-forte qui avaient duré onze jours chez la mère, dix-sept chez l'enfant, il leur était resté une si grande sensibilité dans ces parties, que toutes les boissons et les aliments leur donnaient des douleurs cruelles, non-seulement à l'estomac, mais dans tout le corps, de l'étouffement, de vains efforts pour vomir, un ténesme habituel, et à la mère une soif inextinguible et une privation totale de sommeil, avec des douleurs des yeux qui l'empêchaient absolument de les ouvrir; l'enfant avait de fréquents mouvements convulsifs et un effroi habituel. On avait malheureusement opposé d'abord à cet état de la thériaque et du vin rouge bouilli longtemps avec de la muscade; je les mis pour toute boisson à de l'eau avec un quart de lait, et pour toute nourriture, à une bouillie très-claire; le pain dans ces cas a trop d'acide, les farineux non fermentés valent beaucoup mieux. Le régime les soulagea peu à peu, et guérit enfin parfaitement l'enfant; mais la mère, qui s'en écarta peut-être un peu trop tôt, ne se remit pas aussi complètement. Dans une situation plus aisée, les gelées de veau, les blancs mangers, l'orgeat, tous les farineux les plus délicats, auraient pu servir à varier ce régime, le lait d'ânesse aurait adouci plus promptement que l'eau et le lait, et ensuite l'usage des eaux minérales, tel que je les prescris, aurait redonné plus promptement les forces; mais cependant ce traitement, qui est à la portée des plus pauvres, est le traitement essentiel. Les eaux thermales soufrées peuvent être très-utiles pour redonner les forces et rétablir les fonctions dans plusieurs cas (1). La décoction de cassia-lignea m'a servi avec le plus grand succès, chez un homme qui avait été empoisonné avec du vert-de-gris, à faire passer le lait qui ne passait pas avec l'eau. — Dans les accidents nervins qui dépendent des vers, la racine de valériane est extrêmement indiquée.

§ 105. Quand les maladies aiguës sont parfaitement jugées, le temps, le régime et l'exercice dissipent entièrement les maux de nerfs que l'on peut avoir eus dans la convalescence; mais les erreurs de conduite à cette époque peuvent les prolonger. Quand les maladies ont été mal jugées, il est inutile de vouloir traiter les maux de nerfs jusqu'à ce que l'on ait remédié au désordre qui est resté

(1) *Lapathum acutum.*

(1) M. Navier les recommande, et dit en avoir vu de bons effets. *Contre-poisons de l'arsenic, du sublimé,* etc. In-12, 2 vol.

dans la machine, et cela est souvent difficile. Si l'on ne voit que les maux de nerfs, si l'on n'envisage cet état que comme de simples vapeurs que le temps dissipera, ou auxquelles on n'oppose que des anti-hystériques, les malades vont de mal en pis, et quelquefois périssent. — J'ai vu périr, il y a quelques années, d'une fièvre lente, produite par un abcès dans le mésentère, à la suite d'une violente fièvre aiguë, un malade que pendant cinq semaines on avait traité avec la teinture de castor, parce qu'on le regardait comme un simple vaporeux; et il n'est point fort rare que de petites vomiques, après des fièvres, occasionnent quelquefois de simples symptômes vaporeux, avant que de produire une fièvre lente; quelquefois même elles peuvent être tout-à-coup mortelles au moment de leur rupture, sans que l'on se soit douté de leur existence, et sans que l'on ait vu autre chose que des langueurs nerveuses, auxquelles on n'opposait que des secours les plus contraires à ceux qui étaient nécessaires. Les méprises à cet égard sont si fâcheuses, qu'il m'a paru important de présenter ces observations, qui serviront à mettre en garde dans des cas de cette espèce. — Il y a de ces maux qui sont absolument incurables, quand ils sont la suite d'un dépôt formé à l'origine ou dans le trajet de quelque nerf important; les surdités, les mutismes, les cécités, l'épilepsie, l'imbécillité même, qui arrivent quelquefois après la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine négligée, laissent peu d'espérance, à moins que l'on ne cherche à y remédier dès le premier moment, et que l'on ne suive le traitement avec la plus grande régularité.

§ 106. Quand les maux de nerfs sont la suite des maladies de langueur, ce sont ces maladies qu'il faut traiter, et ce traitement est étranger à cet ouvrage; mais la sensibilité que les nerfs ont acquise, ne doit point être perdue de vue; elle exige de grands ménagements et de grandes attentions dans le choix des remèdes; parce que s'ils sont irritants, elle en pervertit entièrement l'effet: dans les obstructions, les fondants actifs produisent des spasmes, qui, en agissant surtout sur les parties malades, aggravent l'engorgement, que des fondants plus doux auraient diminué, parceque n'étant point trop âcres et n'irritant point les nerfs, leur action n'aurait point été troublée. L'inattention presque inconcevable que l'on donne à cette observation produit tous les jours les accidents les plus graves, augmente les maladies les plus légères, rend incurables celles qui sont un peu plus fortes, et détruit les tempéraments les plus vigoureux. Si je reviens souvent à ces plaintes et à ces observations, c'est qu'une multitude d'histoires de maladies que j'ai sous les yeux, de différents pays, me prouvent à quel point la plupart de ceux qui exercent la médecine sont encore peu attentifs, ou peu instruits sur le danger qu'il y a à négliger les mauvais effets de l'irritation des nerfs, dont j'ai rapporté un exemple ailleurs.

§ 107. Quand les maladies dépendent des lésions externes, on est moins exposé à des incertitudes sur leur cause, la marche du traitement est par-là même bien plus sûre, et je n'ai rien à en dire que ce qu'on pourra trouver dans le traitement des maladies particulières. Quand elles dépendent de causes morales, elles exigent quelques réflexions particulières que je présenterai en peu de mots.

DU TRAITEMENT DES PASSIONS.

§ 108. Quoique les passions entrent dans l'essence de l'homme, leurs excès, dont on a vu plus haut les ravages, peuvent cependant être envisagés comme une maladie; ils prouvent une sensibilité excessive des nerfs qui sont trop affectés par leurs objets, et qui réagissent trop violemment; et c'est sur ce principe que Galien a composé un petit ouvrage très-intéressant (1), où il prouve que les mœurs sont une suite de la constitution, et que la façon de penser est altérée par le chaud, par le froid, par les différents pays, par les différents aliments, par les différentes boissons, en un mot par la variété des choses non naturelles; c'est dans cet ouvrage où il fait la fameuse promesse de chasser les vices et donner les vertus par le secours de la médecine (2). Il comptait apparemment

(1) *Quod animi mores corporis temperamenta sequantur*, Charter, t. v, p. 440. Il y rappelle la distinction des trois âmes de Platon, la ratiocinatrice, l'irascible, et la concupiscible; celle-ci a son siége dans le foie, l'irascible dans le cœur, et la première, dont Platon a prouvé l'immortalité, dans le cerveau, p. 446.

(2) Que ceux qui nient que la différence des aliments rend les uns tempérants, les autres dissolus; les uns chastes, les autres incontinents; les uns courageux, les autres poltrons; ceux-ci doux,

sur des malades bien constants et bien exacts, et l'on ne doit pas espérer d'en trouver souvent de tels ; mais le principe de Galien n'en est pas moins vrai, et l'observation journalière qui prouve que les passions éprouvent chez la même personne les plus grands changements, est une preuve qu'en changeant l'état physique des nerfs, on pourrait opérer un changement sensible sur les passions, et ces changements s'opèrent réellement tous les jours. — J'ai connu un homme, alors très-âgé, très-gai, très-doux, et très-bien portant, qui, s'étant fâché à l'âge de vingt-deux ans, au sortir d'un repas, d'une façon dont il fut honteux, et se sentant en général très-colère, prit la résolution de ne vivre que de lait, de quelques farineux, de fruits, de pain et d'eau ; il a observé toute sa vie ce régime, et jamais régime n'a mieux rempli son objet. — La simple constipation aggrave la tristesse et la mauvaise humeur des hypochondres ; et une bile amassée dans les premiers intestins, ou croupissante dans ses couloirs, une humeur de goutte quelque temps avant de se fixer, rendent extrêmement irascibles ; il y a donc des situations du corps dans lesquelles la force des passions varie ; et l'on pourrait établir que quand quelques passions sont portées à un certain point, ce n'est que par une suite d'une disposition maladive du genre nerveux ; en cherchant quelle en est la cause, et en y remédiant, on peut donc espérer de diminuer la fougue de ces passions, et d'en prévenir les écarts ; c'est ce que promettait Galien. La tractation complète de cette matière, sur laquelle il a donné les vrais principes, qui, depuis lui, a été remaniée par d'autres, et depuis peu par feu M. Le Camus (1), serait un ouvrage intéressant, mais elle serait très-déplacée ici ; je me bornerai à remarquer que tout ce qui peut augmenter la mobilité du genre nerveux, tout ce qui porte de l'âcreté dans les humeurs, tout ce qui échauffe, tout ce qui fait beaucoup de sang ; tout ce qui porte le sang à la tête, tout ce qui peut former un foyer d'irritation dans quelque organe essentiel, comme le poumon, l'estomac, rend en général plus susceptible d'impressions, et par là même plus porté à toutes les passions. Mais peu de gens disent : guérissez-moi des passions; ce n'est qu'après des accidents violents, produits par les orages qu'elles excitent, qu'on est souvent obligé de recourir à la médecine pour y remédier, surtout après la colère et la frayeur ; et c'est en général des changements fâcheux que les passions produisent sur le corps, ce que j'ai détaillé dans le chapitre neuvième, que l'on doit tirer la règle de leur traitement.

§ 109. La première, la plus importante, c'est que, comme alors les nerfs sont presque toujours dans un état d'irritation et de disposition au spasme, on doit éviter avec le plus grand soin les remèdes violents, et tout médecin devrait avoir très présente la belle dissertation de M. Hoffman sur cette matière (1), dans laquelle il établit que les émétiques et les purgatifs après la colère, sont des poisons; et il le prouve par la raison et par les faits. Un homme de trente-ans s'étant extrêmement emporté, et ayant bu ensuite d'un vin fumeux, le lendemain il se plaignit de douleurs violentes dans la région épigastrique, d'envies continuelles de vomir, et d'une espèce de sentiment, comme si quelque corps voulait monter de l'estomac et sortir par la bouche ; on lui donna du soufre doré d'antimoine qui le fit abondamment vomir ; le second jour, il n'en fut que plus mal : il avait, outre les premiers symptômes, une chaleur brûlante à l'estomac, un tremblement, un froid extérieur, il tomba dans le délire, eut des convulsions et mourut : on trouva, dans le cadavre, l'estomac et le duodénum détruits par l'inflammation. Un autre homme, âgé de quarante ans, se plaignit, après s'être violemment fâché, d'angoisse, de dégoût,

---

ceux-là querelleurs; d'autres modestes, des derniers présomptueux ; que ceux, dis-je, qui nient cette vérité, viennent vers moi, qu'ils suivent mes conseils pour le manger et pour le boire, je leur promets qu'ils en retireront de grands secours pour la philosophie morale ; ils sentiront augmenter les forces de leur âme ; ils acquerront plus de mémoire, plus de génie, de prudence, plus de diligence. Je leur dirai aussi quelles boissons, quels vents, quelle température de l'air, quels pays ils doivent éviter ou choisir, p. 457.

(1) *Médecine de l'Esprit*, in-12, 2 vol., 1769, 2e éd. Cet ouvrage ingénieux, plein d'esprit et bien écrit, contient beaucoup de faits qui ne doivent être ignorés d'aucun médecin.

(1) *De medicina emetica et purgante post iram veneno.* Oper. omn., fol., t. VI, p. 29.

de nausées, et devint un peu jaune ; on lui ordonna du tartre émétique dans un bouillon ; il vomit, mais sans soulagement ; au contraire, tous les accidents augmentèrent, et il mourut le quatrième jour avec les mêmes symptômes que le premier. M. Hofman ajoute encore d'autres observations qui démontrent les funestes effets de cette pratique, que la raison improuve autant que l'expérience. — Il y a effusion de bile âcre, irritation considérable dans tout le genre nerveux, augmentation de vitesse dans le pouls ; c'est donc dans les délayants doux, pris en abondance et légèrement acides, que l'on doit chercher les secours les plus efficaces, et une légère limonade est la boisson la plus convenable ; on évacue la bile par quelques lavements. — Quand les effets de la colère ont été assez violents pour faire craindre ces dérangements dans le cœur, dont j'ai donné des exemples ailleurs, et que les symptômes, tels que la douleur au cœur, l'essoufflement, les palpitations, l'irrégularité du pouls, autorisent à croire que le germe en existe ; après avoir délayé et évacué les premières voies par quelques lavements, il faut faire une saignée, condamner le malade au repos le plus complet et à la diète la plus sévère : il ne doit manger, à la lettre, que ce qu'il faut pour vivre, et ne boire que de l'eau très-fraîche ; on donne par-là au cœur le temps de reprendre ses forces, et l'on prévient les maux affreux qui peuvent résulter de la négligence à cet égard.

Quand la jaunisse est la suite de la colère, les lavements, le petit-lait, le régime végétal, et les bains tièdes, dont j'ai vu plusieurs fois les meilleurs effets, sont les seuls remèdes indiqués pendant les premiers jours. Quand l'état de spasme est passé, on peut, dans ce cas et dans presque tous ceux qui sont la suite de la même cause, employer une infusion de tamarin avec un peu de manne et quelques sels. — Si de la négligence à employer d'abord les secours que j'ai indiqués il résultait une fièvre bilieuse, souvent très-putride, il faudrait les employer avec la plus grande régularité, et recourir, si les circonstances l'exigent, à tous les secours qu'indiquent ces maladies. — Le chagrin qui produit un serrement dans tous les organes gastriques, et souvent vitaux, craint autant les remèdes âcres et irritants que la colère, et j'ai rapporté ailleurs l'exemple d'un homme à qui la douleur de la mort de sa femme occasionna des angoisses inexprimables : on les attribua à ce que les hémorrhoïdes ne fluaient pas; on lui donna des remèdes chauds, qui déterminèrent un état si violent, que le cœur se fendit.

§ 110. Après la frayeur, les boissons légèrement diaphorétiques, comme le thé de sureau, de tilleul, de pavot; les bains de jambes tièdes, un peu de liqueur anodine minérale d'Hofman ; et même, si l'agitation et l'effroi duraient trop long-temps, quelques gouttes de laudanum, des frictions, une grande tranquillité, sont les seuls secours utiles. L'eau froide peut faire beaucoup de mal ; et, en général, après toutes les passions qui laissent du spasme ou des convulsions, les toniques nuisent d'abord : il ne faut que des calmants ; mais ils peuvent devenir utiles, quand, après le spasme, on tombe dans la faiblesse, le relâchement, la paralysie. — La tristesse ne supporte que les remèdes les plus doux : les bains tièdes sont un de ceux qui réussissent le mieux, et Galien avait déjà très-bien remarqué que, le chagrin et la colère desséchant, le bain tiède était un des meilleurs remèdes que l'on pût opposer à leurs effets (1). Dans les moments d'une affliction vive et profonde, les secours physiques sont sans effet. On exige cependant d'un médecin qu'il en ordonne : dans ce cas, quelques gouttes de liqueur anodine minérale dans de l'eau de tilleul, des bains de jambes, des frictions douces, une grande tranquillité, sont les seuls que l'on doive employer; si la douleur était au point de jeter dans une trop forte agitation et de produire des convulsions, on peut donner du laudanum, et j'ai été obligé de le faire quelquefois.

Avant que de finir cet article, je crois devoir avertir les médecins que souvent ils sont appelés pour des accidents violents d'évanouissements, de vomissements, de convulsions, de fièvres violentes, de délire, d'apoplexie, dont on leur dit que le malade vient d'être attaqué, sans les avertir que c'est la suite d'une passion violente dont les assistants ne voudraient pas que l'on fût instruit ; si, après avoir interrogé sur toutes les causes physiques qui ont pu l'occasionner, on n'en trouve point de suffisantes, il faut demander hardiment si rien n'a fâché, chagriné ou affecté vivement le malade. La réponse, ou du moins la façon dont on

(1) *De sanitate tuenda*, l. III, ch. XII, Chart., t. VI, p. 112.

répondra, feront d'abord juger avec certitude s'il y a eu une cause morale; et l'on dirigera sa conduite en conséquence.

ARTICLE III.—EXAMEN DE QUELQUES REMÈDES GÉNÉRAUX.

§ 111. En assignant les vraies causes des maux de nerfs, on assigne les remèdes qu'ils exigent, puisque le remède de la cause est celui de la maladie; et, de plus, en traitant de chaque maladie particulière, j'indiquerai fort en détail ce que je connais de mieux sur son traitement. Ainsi, il paraît d'abord qu'il ne doit rien y avoir à dire des remèdes généraux, à moins qu'on ne voulût donner une thérapeutique. Cependant, je crois qu'en plaçant ici quelques observations sur l'usage de quelques remèdes, j'éviterai beaucoup de répétitions dans les traitements particuliers, et je rendrai ces observations plus utiles par leur rapprochement.

DE LA SAIGNÉE.

§ 112. Si l'on se rappelle que les maux de nerfs viennent bien plus souvent d'épuisement, de cacochymie, d'âcreté, de bile épanchée, de mucosité détruite, de nutrition lésée et de relâchement, que d'excès de nourriture, de surabondance de bon sang, d'inflammation ou d'engorgement sanguin, on comprendra aisément comment il y a un grand nombre de maux de nerfs dans lesquels la saignée ne convient pas, et comment il est arrivé que plusieurs médecins qui avaient vu généralement des cas du premier genre, ont établi que la saignée était toujours nuisible dans les maux de nerfs. Cette sentence est devenue un préjugé trop général, et un préjugé qui a fait beaucoup de mal et qui en a entraîné un autre bien plus funeste : c'est que la saignée affaiblit la vue, parce que les yeux ont beaucoup de nerfs. Les médecins qui se seront donné la peine d'apprécier ces maximes en auront aisément senti la fausseté, et ne se seront pas laissé subjuguer; mais, comme il y a malheureusement quelques médecins qui apprennent la médecine du public, et qui ne sont souvent que l'instrument de ses préjugés, il est bon de dire que celui-ci est absolument faux; qu'il y a un grand nombre de maux de nerfs qui exigent la saignée, et que si ce remède, employé mal à-propos, nuit aux yeux comme à tous les autres organes, il n'y a cependant aucune partie dont les maladies exigent plus souvent la saignée que les maladies de l'œil, et que beaucoup de vues se perdent parce qu'on l'a négligée. — La saignée peut donc convenir dans plusieurs maux de nerfs, et elle a été employée de tout temps par d'habiles médecins : Capivaccius guérit par la saignée une femme qui avait des accès hystériques effrayants, et que l'on n'avait jamais osé saigner avant lui (1); Rivière la recommande aussi (2), et Hœchstetter en prouve l'utilité par plusieurs observations. On doit donc bien se garder de la rejeter, et l'on peut établir qu'elle est surtout nécessaire dans les cas suivants. 1° Toutes les fois que la pléthore générale est la cause de l'irritation du genre nerveux; et l'on a vu plus haut l'exemple d'une jeune personne qui ne fut guérie des maux de nerfs les plus violents que par le traitement d'une maladie inflammatoire.

2° Quand c'est un long échauffement, c'est-à-dire une maladie inflammatoire lente qui, en ôtant le sommeil, en dérangeant toutes les sécrétions, en irritant tous les vaisseaux, produit les maux de nerfs, lors même qu'il ne paraît pas y avoir une trop grande quantité de sang. Dans cet état, tout paraît trop sec, on manque de liquide, et la saignée humecte, puisqu'elle affaiblit l'action des vaisseaux, que par là même le sang est moins condensé, et qu'un sang moins condensé humecte davantage (3).

3° Lorsque quelque engorgement sanguin est le foyer de l'irritation, et il s'en forme souvent dans le cerveau et dans l'utérus, c'est en négligeant les saignées, dans les maux commençants de cette espèce, que l'on a très souvent laissé faire les plus grands progrès à des maladies de ces organes, qui ensuite sont devenues absolument incurables, et qui, traitées d'abord, n'auraient rien été.

(1) *Praxis medica*, l. IV, ch. X.

(2) *Oper. omn.*, p. 382.

(3) S'il est arrivé que l'on ait vu plus de desséchement après la saignée, c'était par quelque circonstance étrangère à ses effets sur lesquels il ne peut point y avoir de doute : tous les médecins l'ordonnent dans les maladies inflammatoires, comme le premier des humectants; on la défend quand la fibre est trop lâche, c'est-à-dire trop humectée. Mais si la sécheresse dépend d'un principe de fièvre occasionné par une humeur bilieuse, il est certain qu'alors la saignée convient peu.

4° Lorsque, sans aucune de ces causes, des convulsions longues et fortes paraissent porter le sang avec tant de violence sur quelque organe, qu'il est à craindre qu'il ne s'y forme une inflammation, qui, dans ces circonstances, deviendrait promptement mortelle. J'ai vu une jeune personne que quelques accès de convulsions, réitérés coup sur coup, jetèrent dans une frénésie si violente, que six personnes avaient peine à la retenir sur son lit; le délire était d'une force étonnante, et le pouls s'élevait à chaque instant, de façon à me faire craindre une rupture dans le cerveau. Je lui fis ouvrir la veine dans le plus fort de ses emportements; l'effroi la modéra d'abord un peu, et quand il eut coulé environ dix onces de sang, le calme commença à paraître. J'en laissai couler plus de seize onces : demi-heure après la saignée, elle fut très-bien.

5° Les douleurs aiguës que les autres secours ne soulagent point et qui jettent le malade dans l'agitation, l'insomnie, les convulsions, exigent aussi souvent une saignée, qui, en apaisant la douleur, quoiqu'elle n'en détruise pas la cause, fait cesser l'irritation, et permet d'employer avec succès des remèdes dont l'irritation soutenue prévenait les effets. Dans les douleurs excessives de tête, M. Robinson recommande les sangsues aux tempes, les ventouses, et enfin l'artériotomie, dont il dit avoir vu de grands effets(1). C'est ainsi que l'engorgement des vaisseaux de l'estomac et des petits intestins, qui forme la maladie noire, occasionne souvent des accidents convulsifs très-forts et très-violents, qui ne finissent que quand le dégorgement s'est fait par la résolution ou par l'hémorrhagie, et qui reparaissent quand l'engorgement se reforme.

6° Chez beaucoup d'épileptiques forts, vigoureux, dont le siége du mal paraît être dans le cerveau : on le verra plus en détail dans le chapitre de l'épilepsie.

7° Quand les maux de nerfs viennent de quelque hémorrhagie supprimée; mais il est vrai que, hors de ces circonstances ou de circonstances analogues, la saignée nuit dans les maux de nerfs comme dans toutes les maladies chroniques qui ne dépendent pas de la pléthore ou des engorgements sanguins; et les saignées extrêmement réitérées nuisent toujours et prouvent bien moins la nécessité réelle de tirer beaucoup de sang dans certains cas, que l'incapacité du médecin, qui se vante de ces saignées comme d'actes héroïques, à découvrir des moyens plus assurés, ou son indolence à les appliquer. On trouve dans les recueils de Manget l'exemple d'une hystérique qui, dans moins de deux ans, fut saignée cent soixante-seize fois, et à qui l'on tirait chaque fois au moins sept onces de sang(1), parce que rien ne la soulageait dans l'accès que la saignée (2). Cette méthode ne la guérit point, et l'on n'en est pas surpris : on comprend au contraire qu'on la traitait très-mal, et en général les médecins éclairés qui ont entendu et peuvent entendre encore aujourd'hui, quoique plus rarement, des médecins ignorants et hardis, hommes vraiment funestes, se vanter d'un nombre prodigieux de saignées faites, ou d'émétiques avalés dans un temps court, peuvent toujours apprécier le degré de l'ignorance et de l'étourderie par ces nombres, et dire : Tel est dangereux au vingtième degré, tel au trentième. M. Pome cite un exemple de saignées dont le nombre est vraiment effrayant : Mademoiselle M. avait été saignée trois cents fois, et le seul effet de ces saignées avait été de réduire la malade dans un état affreux, que ses soins dissipèrent (3).

DES ÉVACUANTS.

§ 113. Il en est des évacuants, surtout des émétiques et des purgatifs, comme de la saignée : ils ne conviennent point à un grand nombre de maux de nerfs, et, en général, ils leur nuisent comme tous les autres irritants : en diminuant la muco-

(1) Pag. 351.

(1) *Médecin. septent.*, t. II, p. 48.

(2) Higmor, p. 4, la recommande trop dans l'accès, et M. Hofman lui-même ne s'en est pas assez défendu; il ne la croit cependant nécessaire qu'aux femmes sanguines. (*De mal. hyster. thes. therap.*, § 2.) Il cite les auteurs qui la louent. Mal appliquée, elle peut être funeste. Une dame faible, pâle, dès long-temps languissante, eut un *sans-prendre*, en jouant au quadrille; transportée de joie, elle fit des éclats de rire qui furent suivis d'un accès de vapeurs : un chirurgien la fit saigner; les convulsions succédèrent à la saignée, et elle mourut de suite. Sutherland. *An attempt to revive*, etc., tom. II, p. 154.

(3) *Traité des affections vaporeuses*, t. I, p. 102.

sité de l'estomac et des intestins, ils augmentent une des principales causes de ces maladies, qui, comme on l'a vu, sont souvent la suite des émétiques et des purgatifs. Mais ces remèdes n'en sont pas moins nécessaires toutes les fois que la cause des maux de nerfs est de nature à ne céder qu'à leur usage; et j'ai aussi rapporté plus haut des exemples de cette espèce. Ils sont donc utiles, non-seulement quand l'irritation dépend de matières dans les premières voies, mais aussi quand elle dépend d'un engorgement aqueux dans les vaisseaux de la tête, qui jette dans des maux de nerfs très-singuliers, qui ne cèdent qu'aux hydragogues, et l'on peut établir pour règle que l'on doit employer les émétiques et les purgatifs dans les maladies de nerfs dont ils peuvent emporter la cause. M. Robinson les employait avec succès comme désobstruants, et comme propres à détruire les humeurs glaireuses, dont l'existence est une cause si fréquente d'accidents nerveux (1); mais que dans toute autre circonstance on doit les éviter, puisqu'ils sont en général nuisibles aux nerfs mêmes, qui craignent les irritants. Il faut ajouter que lorsque ces remèdes sont nécessaires, si les nerfs sont fort délicats, il faut extrêmement en faciliter l'action, en préparant les matières à évacuer, et en leur donnant un degré de coction qui les dispose à céder aisément, et sans exiger presque aucune irritation. A l'aide de cette précaution, on parvient à purger les personnes les plus mobiles, sans leur occasionner aucun accident (2).

Les purgatifs les plus convenables sont ceux qui irritent le moins, et c'est un préjugé que d'exclure la casse et la manne du nombre des purgatifs indiqués dans les maux de nerfs, parce que, dit-on, ces deux remèdes donnent des vapeurs. Ce sont, il est vrai, des sucs végétaux qui renferment beaucoup d'air, et comme leur action n'est pas prompte, en séjournant long-temps dans les intestins, cet air peut se développer et occasionner une irritation qui donne quelques maux de nerfs aux personnes qui ont les intestins très-faibles et fort susceptibles d'être distendus; mais, excepté dans ce seul cas, ce sont sans contredit les mieux indiqués dans les cas d'extrême sensibilité. L'un et l'autre, en enveloppant et en entraînant les matières âcres qui irritaient les intestins, en prévenant la constipation, en entretenant le mouvement péristaltique qui se dérange souvent chez les personnes qui ont le système intestinal mobile, et toujours péniblement pour elles, font le plus grand bien ; et j'ai vu plusieurs fois qu'en aidant leur action avec de la simple eau fraîche, au lieu de toutes les boissons tièdes que l'on prend ordinairement après les purgatifs, elle était plus prompte, plus abondante et plus aisée. La véritable huile de Palma-Christi est aussi un purgatif doux qui réussit souvent à des personnes que tous les autres irritent. Un grand écueil à éviter, c'est les sollicitations des malades. Les faux mouvements des nerfs de l'estomac et des intestins occasionnent des dégoûts, des nausées, des vomissements, des rapports, des gonflements, des douleurs qu'ils attribuent à un besoin de purger, et pour lequel ils demandent continuellement à l'être. Il est souvent très-difficile de faire entendre raison sur cet article aux plus sensés, et il n'y a que la fermeté du médecin qui puisse les sauver; mais cette fermeté ne doit être ni générale ni aveugle. Il ne faut point perdre de vue que les embarras des premières voies peuvent être une cause très-forte de maux de nerfs qui ne se guériraient point sans purgatifs, et

---

(1) Pag. 351. Il avait raison; mais ce serait une erreur bien funeste que de commencer toujours la cure des maux hystériques par un émétique, et même de le réitérer quelques jours après, comme le conseille Schebbéare (*Practice of physick*, p. 316). Aetius l'avait déjà recommandé dans plusieurs cas; Primerose examine avec assez de justesse quels sont ceux dans lesquels ce remède convient. V. *Mercur. compila*, p. 641. Angenius le recommandait aussi, *ibid*. Roderic a Castro pense comme Primerose; Terenzoni recommandait trop généralement l'ipécacuanha à toutes les femmes qui ne dorment pas et ne transpirent pas. *De Morb. uter.*, p. 148. Rivière donnait trop de confiance, dans les affections hystériques, à ses pilules *fœtidas majores*, qui sont un purgatif aloétique.

(2) Il y a quelques personnes cependant, mais en bien petit nombre, qui font exception à cette règle, et que l'on ne peut jamais venir à bout de purger sans leur occasionner des accidents violents; mais quelquefois la seule huile d'amande douce opère un dégagement suffisant.

qu'une trop grande fixité à n'en point ordonner a souvent nui à plusieurs malades, et en a forcé d'autres à recourir à des purgatifs pris au hasard, ou des mains des charlatans plus dangereux souvent que le hasard, et qui les ont guéris; ce qui en perd un très-grand nombre d'autres. — Les autres évacuants ne sont employés dans les maux de nerfs que par quelque circonstance particulière qui les exige, et qui en règle l'usage. Je donne encore quelques règles sur l'emploi des évacuants dans un autre article de cet ouvrage, et je me bornerai ici à dire un mot des diaphorétiques. On doit quelquefois les employer quand les maux de nerfs paraissent dépendre d'une humeur âcre, dont la durée est entretenue par un dérangement dans la transpiration; les médecins du seizième et du dix-septième siècle l'avaient très-bien vu, et ils employaient la tisane des bois avec succès; Warandæus et quelques autres l'ont même recommandée beaucoup au-delà de ce qu'elle devait l'être; mais elle a cependant son usage, et je m'en suis servi plusieurs fois avec succès.

DES TONIQUES.

§ 114. Après avoir parlé des évacuants, je dois parler des toniques, que l'on divise dans la matière médicale en différentes classes, qui ont leurs caractères et leurs effets différents; mais je n'entrerai point ici dans ces divisions que je suppose connues. — Il n'est pas douteux, puisque les maux de nerfs viennent souvent d'atonie ou de relâchement, que les toniques sont souvent indiqués, et je l'ai déjà dit en parlant du traitement général; mais il ne faut point perdre de vue, dans leur emploi, les observations suivantes :

1° Lors même qu'ils sont nécessaires, il peut exister, avec l'atonie, une sensibilité si marquée, que si l'on ne choisit pas les plus doux, si l'on ne commence pas par de très-petites doses, si on ne les place pas à des intervalles assez éloignés, ils agiront comme irritants et feront infiniment plus de mal que de bien; c'est cet usage maladroit des toniques qui les a diffamés.

2° Avant que de les employer, on doit examiner attentivement s'il n'y a point quelque circonstance qui en altérerait l'effet et qu'il faut corriger; c'est ici où il faut se rappeler tout ce que j'ai dit ailleurs sur la coction dans les maladies chroniques, et surtout dans celles des nerfs.

3° Dans leur choix il faut toujours faire attention aux qualités accessoires qu'ils peuvent avoir et qui peuvent être contre-indiquées par des circonstances particulières de l'état du malade. Le kina, le fer et la cannelle sont trois toniques, dont l'usage n'est pas indifférent dans un grand nombre de cas, et sur le choix desquels les circonstances doivent décider le médecin.

§ 115. Le kina, déjà recommandé par Sydenham, l'a été, depuis lui, par presque tous les médecins qui ont traité des vapeurs, et l'on doit sans doute le regarder comme le premier des toniques végétaux, quand on craint d'échauffer et de stimuler trop puissamment; mais si on le donne comme sédatif, lorsque la cause du mal n'est pas un simple relâchement, lorsqu'il y a un stimulus à détruire, le kina, en augmentant l'action des vaisseaux et des nerfs, sans ôter la cause, ne fait qu'augmenter la réaction et aggraver tous les symptômes, mais c'est uniquement par sa vertu tonique; il ne nuit jamais comme volatil, et il ne l'est point (1). — Dans les cas où il ne faut que redonner à la fibre sa fermeté, et au sang sa densité, il est admirable, et à moins que l'estomac n'eût une sensibilité extrême, on peut presque toujours répondre du succès. J'ai vu, en 1759, une jeune femme que cinq fausses couches, en moins de deux ans, des peines, des pertes, et un air peu sain avaient mise dans un état de mobilité excessive : elle avait perdu le sommeil; elle craignait le grand jour, le bruit, la musique même; une légère frayeur lui donnait des convulsions, et elle avait souvent des accès d'étouffements très-forts, mais son estomac paraissait en très-bon état. Sa pâleur, sa flaccidité, la petitesse de son pouls, la décoloration des règles étaient autant de symptômes qui ne laissaient point de doute sur la cause de son état. Je lui ordonnai le kina, d'abord en infusion, ensuite en substance, et deux mois de l'usage de ce remède lui redonnèrent une santé très-ferme. J'ai su,

(1) M. Raulin ne le donne qu'après l'usage des émollients et des adoucissants: plus tôt, dit-il, il crispe, p. 304. M. Pome le redoute encore plus; et il est en effet très-nuisible dans les cas qui exigent sa méthode.

quelques années après, qu'elle avait eu deux enfants, et continuait à se bien porter. M. Rosa guérit par le kina, à la dose de demi-once par jour, une hystérie convulsive qui avait résisté à tous les autres remèdes; la malade avait une aversion marquée pour ce remède et avait constamment refusé d'en prendre; ce ne fut qu'une surdité nerveuse totale, dont elle fut attaquée tout-à-coup, qui put la déterminer à surmonter cette aversion ; le kina dissipa la surdité et tous les autres accidents (1). Quand l'estomac a une grande sensibilité, il ne supporte pas le kina pur que j'ai souvent dû associer à des mucilagineux, tels que le cassia-lignea (2), le symphitum, l'althea, la réglisse; d'autres fois j'ai employé le lait d'ânesse, et ce mélange a souvent les plus heureux effets; quelquefois cependant il est impossible d'accoutumer l'estomac au kina, et j'ai dû le faire quitter entièrement à différentes personnes. Viridet l'associait aux humectants et aux bains : une fille de qualité, dit-il, était travaillée cruellement depuis plusieurs années par un spasme qui commençait toutes les nuits par les mâchoires, et finissait, quelques heures après, par une abondante salivation, et de deux en deux jours il survenait pendant le jour une salivation copieuse : quoiqu'elle n'eût que la peau et les os, on lui avait donné, pour arrêter cette salivation, une nourriture sèche, dont elle s'était servie sans succès. Elle guérit à l'entrée de l'hiver par les humectants, par les bains et par un opiat dont le kina faisait la partie essentielle (3). La périodicité est une circonstance qui détermine très-souvent à ordonner le kina, sans faire aucune attention aux autres circonstances; mais c'est un abus qui a produit les plus mauvais effets sans pouvoir faire ouvrir les yeux à ceux qui en étaient les spectateurs. M. Lorry a très-bien vu cette faute et en a averti, et je prouve dans le chapitre où je traite des fièvres d'accès et de la périodicité : 1° qu'elle n'est point un caractère particulier à ces fièvres, qu'on la retrouve dans une multitude de phénomènes de l'économie physique, et qu'elle est peut-être une des lois les plus générales de la nature; 2° que dans ces fièvres mêmes, souvent le kina ne convient pas, et que quelquefois elles n'exigent que des anti-spasmodiques.

§ 116. Tous les autres amers ont des vertus communes avec le kina, et par là même leurs effets sont souvent très-rapprochés, mais quelquefois ils varient; ainsi on ne peut pas indistinctement les employer les uns pour les autres. Le kina est un des moins stimulants, et cette qualité doit lui faire donner la préférence dans un très-grand nombre de cas; mais s'il y a dans l'estomac des matières glaireuses, s'il y a des principes d'engorgement dans les viscères du bas-ventre, il faut l'exclure. Le trèfle de marais dans ce cas-là est infiniment à préférer, et il est en général trop peu employé. — « J'ai vu, dit M. Viridet, un » homme dont le sang fut aigri par de » grands déplaisirs, lequel fut attaqué de » vapeurs, de coliques, et enfin d'une » fièvre continue, qui ne finit que par la » perte du mouvement des deux bras; » quoiqu'il y sentît de grandes douleurs, » il fut parfaitement délivré par l'usage » de l'infusion de cette plante dont il » avalait cinq ou six verres par jour (1). »

§ 117. Dans les cas où le vice essentiel est dans un estomac chargé d'acides qui irritent, et dont on a vu plus haut que l'irritation pouvait se faire sentir presqu'à toutes les parties, les absorbants deviennent de vrais toniques et sont toujours indispensablement nécessaires; à titre de simples absorbants, les yeux d'écrevisse et la craie peuvent suffire; mais si l'on veut en même temps fortifier, il est certain que le corail y est plus propre, et M. Sgraeuwen recommande, préférablement à tous les autres, la pierre calaminaire qui est l'absorbant général de tous les acides et qui fortifie singulièrement (2).

§ 118. Si des amers on passe aux aromates, les plus généralement recommandés sont la cannelle qui, avec plus de vertu tonique et stimulante, a autant de mucilage que les autres toniques. L'angélique recommandée pour la première fois par Joackim Camerarius (3), que Schenkius a vantée comme le vrai spécifi-

(1) *Saggio di osservazioni*, Venez., 1766, p. 48.
(2) Cette écorce est fort recommandée dans le *Polialthea*, part. III, p. 191; elle a été trop négligée.
(3) *Des vapeurs*, p. 175.

(1) *Traité des vapeurs*, p. 173.
(2) *De varia vi absorbentium*, Leid., § 58.
(3) En 1586.

que des vapeurs, et qui réussit en effet assez généralement quand les remèdes de cette classe sont véritablement indiqués; et ils le sont, quand à la faiblesse de la fibre, se joint la lenteur du pouls et en général celle des fonctions : Schenkius la mariait avec la zédoaire, adoptée aussi ensuite par M. Hofman (1), mais qui est en général trop âcre, et ne peut que très-rarement convenir dans les maux de nerfs. L'écorce d'orange est un autre aromate nervin recommandé par ce dernier auteur qui le faisait entrer dans son élixir viscéral; mais quoique l'on puisse la placer parmi les cordiaux les plus agréables, il faut être en garde contre l'irritation qui peut résulter de la quantité d'huile essentielle qu'elle contient, et qui, comme toutes les autres huiles essentielles des écorces de cette classe, adhère aux parois de l'estomac, et y laisse souvent une irritation qui dure très-long-temps. En général, il faut être très-attentif à n'ordonner les toniques que quand ils sont évidemment indiqués; et quand ils le sont, on se détermine entre les toniques sans âcreté, entre les amers, et entre les aromatiques, d'après les circonstances particulières tirées du tempérament, des symptômes, de l'effet des autres remèdes; mais quand on est une fois déterminé sur le genre, le choix devient souvent assez indifférent. Entre plusieurs des espèces de ce genre, en vanter quelqu'une trop exclusivement aux autres, est une erreur; les employer toutes indistinctement est une autre. On doit en général, comme je l'ai dit ailleurs, se choisir, dans chaque genre, un petit nombre des espèces les plus fortes, et se borner à celles-là, à moins de quelque circonstance particulière. Je finirai cet article par une observation importante, c'est que les toniques développent assez promptement leurs effets; on voit d'abord ce que l'on doit en attendre : s'ils ne soulagent pas au bout de peu de jours, c'est assez ordinairement une preuve qu'il faut changer de méthode, et ne point s'opiniâtrer à suivre constamment un même traitement, dont l'abandon est quelquefois le seul moyen de guérir. Il me semble qu'il faut bien de l'amour-propre, et une conviction bien forte de son infaillibilité, pour poursuivre constamment des méthodes dont les effets nous démontrent l'insuffisance et souvent les dangers.

(1) *De malo hysterico thes. pract.*, n° 8.

LES MARTIAUX.

§ 119. Le fer paraît être un des moyens que la nature emploie pour donner de la force aux fibres animales et végétales qui en ont besoin, puisque plusieurs expériences autorisent à penser que le fer entre dans ces fibres à proportion de leur degré de force; il n'est donc point étonnant si, ordonné comme remède, il est le plus puissant des toniques, puisqu'on rend par là à la fibre, et sous ce nom je comprends aussi le sang des animaux, l'élément de sa composition qui lui manque, et dont la privation fait sa faiblesse. Cette réflexion prouve que le fer est un des toniques le plus répandus dans le système de la nature, et il n'est point surprenant que ce soit un de ceux qui réussissent presque toujours le mieux dans les maux qui viennent de la vraie atonie des fluides et des solides, et ce cas se présente dans le traitement des maux de nerfs; aussi le fer en a fait depuis long-temps une partie essentielle. Roderic a Castro le recommandait déjà beaucoup contre les vapeurs (1); Terenzoni le recommande aussi; Sydenham en faisait le plus grand usage, et l'on sait avec quelle sagesse et quel succès il exerçait la pratique, avec quelle attension il observait l'effet des remèdes, et avec quelle bonne foi il abandonnait ceux dont il remarquait de mauvais effets. Ainsi on ne peut qu'être surpris qu'un célèbre médecin français, qui avait vu quelquefois de mauvais effets du fer, ait conclu que Sydenham n'avait jamais pu en voir de bons, et l'ait assuré avec confiance (2). Il est difficile de croire qu'un médecin comme Sydenham se soit si fort attaché à un remède qui ne faisait jamais que du mal, et M. Viridet, en examinant sa méthode, paraît avoir apprécié très-exactement les effets de l'acier et du fer : « Ils conviennent véritablement, dit-il, en ces maladies, mais » ils donnent souvent trop de mouvement au sang, et il est arrivé quelquefois à mes malades tant de spasmes à » leur occasion, que j'ai été obligé de » recourir à d'autres remèdes (3). » On

(1) *De morb. mulier.*, p. 165.

(2) M. Raulin, p. 302. « Son remède favori, dit-il, était la limaille de fer; mais quel effet en obtenait-il? Des symptômes plus violents et multipliés par l'irritation que le fer occasionnait. »

(3) *Des vapeurs*, pag. 195. Sydenham

s'en sert tous les jours avec le succès le plus marqué ; aussi depuis Sydenham on a continué à l'employer. M. Robinson le préférait à tous les autres fortifiants ; mais il remarque que si on le donne mal à propos, quand il y a des matières amassées dans les premières voies, il produit des enflures de cuisse qu'un émétique ou un purgatif dissipent (1). M. Werlhoff, que l'on nomme quand on veut citer un médecin instruit et un praticien heureux, en fait le plus grand cas. M. Schebbeare le recommande avec les aromates (2), et il y a peu de médecins qui n'aient vu plusieurs fois des femmes, des enfants, et surtout de jeunes filles âgées de huit ou neuf ans, faibles, lâches, pâles, et d'une si grande mobilité qu'elles étaient plusieurs fois par jour prêtes à prendre des convulsions, soulagées très-promptement, et ensuite totalement guéries par l'usage de la limaille de fer, ou seule, ou associée à quelque tonique (3).

Les autres remèdes martiaux peuvent être employés à la place de la limaille. Sennert recommande déjà, d'après les chimistes, le vitriol de mars, à la dose d'un ou deux grains par jour (4) Rivière le loue également (5). Chesnau cite une femme qu'il guérit de vapeurs très-invétérées par l'usage du même remède, et M. Boerhaave en faisait le plus grand cas. Il est aisé d'apprécier les effets des autres préparations : ainsi je me borne à remarquer que si le fer est le plus puissant des toniques, il est aussi celui dans l'usage duquel il est le plus dangereux de se tromper. Si une fièvre lente, si une tension considérable dans les vaisseaux, si des amas bilieux étaient la cause de l'irritation nerveuse, les préparations martiales opéreraient les plus mauvais effets.

LES VOLATILS ET LES AUTRES IRRITANTS.

§ 120. Les remèdes volatils et stimulants paraissent encore moins indiqués que les toniques simples, au genre desquels on peut les rapporter, puisque leur effet est d'augmenter l'action, et qu'ils ne diffèrent des toniques que parce qu'ils gagnent en vitesse ce qu'ils perdent en durée. En effet, là où l'on voit tant de mouvements irréguliers et violents, tant d'agitation, de spasmes, de convulsions, de chaleur, on n'a pas dû naturellement penser aux remèdes volatils et spiritueux, surtout quand on a vu que des odeurs un peu fortes, telles que celle des roses, des jacinthes, des tubéreuses, des lis, de l'ambre, de la vanille, du musc, donnent des maux de tête, des vertiges, des accès de vapeurs, des convulsions même à des personnes délicates (1). Aussi plusieurs très-habiles médecins les ont absolument bannis, et en boisson, et même en odeur : Mercatus avait déjà averti que tous les médicaments stimulants augmentaient le mal ; mais Viridet paraît être celui qui a le plus insisté sur leurs dangers : Quelle apparence, dit-il, après avoir parlé des violents spasmes, que les sels volatils, pris intérieurement en ces occasions, puissent servir ? Et ne doit-on pas plutôt craindre qu'ils augmentent le mal, comme il arriva à une dame de ce lieu, à qui on en donna pendant mon absence, pour faire cesser une colique, qui la mirent plusieurs fois à l'agonie ; de façon que j'employai bien des adoucissants pour calmer cette irritation. Il ajoute ailleurs qu'il a vu plusieurs fois des convulsions particulières devenir générales, et de générales mortelles, qui ne l'auraient pas été si on ne s'était pas servi d'essences et de sels volatils (2). Robinson les improuve toutes les fois qu'il y a mobilité : Rien d'actif, dit-il, n'est supporté par ces nerfs. M. Raulin, M. Pome et bien d'autres les rejettent absolument. Cependant, en faisant attention que si les maux de nerfs sont souvent caractérisés par la tension, par les convulsions, par les crampes, ils le sont aussi par tous les symptômes qui caractérisent le manque d'action le plus complet, perte de sentiment, de mouvement, de chaleur,

---

avait bien vu lui-même qu'il y avait plusieurs cas dans lesquels ils ne convenaient pas ; mais il a dû les voir plus rarement que les médecins français.

(1) Pag. 384.

(2) T. II, p. 308.

(3) On a très-bien dit : « un sang aqueux n'est point élastique, et il faut qu'il le soit ; ainsi le fer lui est nécessaire. » *Bibliothèque de physique*, t. II, p. 287.

(4) *Prax. medic.*, t. IV, p. 305.

(5) *Oper. omn.*, p. 384.

(1) J'ai connu une dame qui n'est point vaporeuse, et que l'odeur des gouttes minérales d'Hofman incommode au point de la faire évanouir, si elle est forte ; une seconde chez qui l'eau de lavande produit le même effet, et une troisième à qui celle de Cologne, si généralement agréable, donne des maux de cœur qui vont jusqu'à la faire vomir.

(2) P. 191, 198, etc.

on comprendra comment on a dû souvent recourir aux toniques les plus prompts, c'est-à-dire aux spiritueux et aux volatils. Si, quand on a vu des gens affectés par des odeurs agréables, on leur en a fait sentir de fétides, on aura conclu que ces dernières pourraient bien être utiles dans les mêmes accidents, quoique produits par une cause différente : de là l'usage de tous les remèdes de cette classe dans les maladies hystériques, et l'on ne peut pas disconvenir que très-souvent ils ont eu du succès. Il est donc certain que s'il y a des cas de maux de nerfs dans lesquels ces remèdes nuisent, il y en a aussi dans lesquels on peut se les permettre, et ce sont tous ceux dans lesquels il est bien constaté que la cause première est la faiblesse ; mais toujours on doit s'en servir avec modération, et très-ordinairement un vinaigre très fort, employé extérieurement, est équivalent à tous les autres remèdes. Quand je me suis déterminé à les employer, la teinture spiritueuse de succin dans quelque eau distillée, ou le sel volatil de C. de C., m'ont toujours réussi. Je parlerai dans le chapitre de l'épilepsie, du camphre et du musc qui sont des remèdes qui appartiennent à cette classe.

§ 121. Il y a une autre espèce d'irritants : ce sont les vésicatoires, dont je dirai peu de chose ici, parce qu'il me paraît que cet article sera mieux placé dans le chapitre de la paralysie, qui est le genre de maladies nerveuses dans lequel on les emploie le plus ordinairement, quoique souvent on s'en serve avec le plus grand succès dans les maladies convulsives, pour détourner l'humeur âcre, qui produit la maladie en irritant le genre nerveux, et quelquefois l'effet en est très-prompt. J'ai vu il y a bien longtemps un enfant de cinq ou six ans à qui de l'onguent blanc de Rhases, appliqué derrière les oreilles, qui étaient en suppuration, arrêta l'écoulement au bout de quelques heures, et occasionna des vomissements qui duraient depuis sept heures. Je fis bassiner les parties malades pendant un quart d'heure, et ensuite appliquer de forts vésicatoires. Au bout d'une heure, l'enfant se plaignit des oreilles et les vomissements finirent ; son estomac s'en ressentit cependant plus d'un an. Mais il ne faut pas se méprendre sur l'emploi des vésicatoires : excellents quand il n'y a ni sécheresse ni mobilité essentielle, ils peuvent faire le plus grand mal quand la délicatesse du genre nerveux est générale, et surtout quand la peau est extrêmement sensible. J'ai déjà donné ailleurs des exemples frappants de cette sensibilité, et je vois actuellement une dame étrangère à qui un simple emplâtre de poix blanche entre les épaules occasionna une inflammation et des douleurs si fortes, que pendant quinze jours elle ne dormit point et ne pouvait pas tourner la tête. Quelquefois les vésicatoires peuvent stimuler quelque organe sécrétoire et occasionner une évacuation étonnante. J'ai vu une dame très-délicate à qui l'on avait appliqué des vésicatoires derrière les oreilles pour des maux de dents, et chez qui ils produisirent une salivation très-abondante et continue, qui dura plusieurs jours et la laissa extrêmement affaiblie par l'évacuation même et par le manque de sommeil et de nourriture. — Ce serait aussi le lieu de parler des anti-paralytiques et des anti-spasmodiques ; mais on peut rappeler ici une réflexion qui a déjà été faite, et qui n'est malheureusement que trop vraie : c'est que ces noms généraux, par lesquels on a voulu désigner les remèdes qui conviennent à certaines maladies, ou aux maladies de certaines parties, comme anti-pleurétiques, anti-spasmodiques, céphaliques, stomachiques, etc., sans faire attention que la même maladie a plusieurs causes différentes, et que la même partie est susceptible de plusieurs maladies très-différentes ; ces mots, dis-je, ont fait un très-grand mal, et il serait à souhaiter qu'on les abandonnât. Il y a autant d'anti-paralytiques que de causes de paralysies, autant d'anti-spasmodiques que de causes de spasmes. Ainsi partout le remède naît de la cause prochaine, sans faire attention au nom de la maladie, et l'indication générale des anti-paralytiques et des anti-spasmodiques ne peut, par là même, se trouver que quand, en traitant de ces deux maladies, j'aurai fait l'énumération de leurs différentes causes.

DES CALMANTS.

§ 122. Il en est des calmants comme des autres remèdes dont je viens de parler : il y en a autant que de causes d'agitation (1). Ce qui calme dans une fièvre

(1) On a un petit ouvrage assez peu connu, Sinapius, *De remedio doloris*, in-12, dans lequel cette vérité se trouve bien saisie et assez bien développée. L'auteur dénombre les différentes causes de la

inflammatoire ne calme pas dans une fièvre bilieuse ou putride, et l'agitation d'une femme hystérique n'est pas de nature à céder aux remèdes qui abattent le délire d'un maniaque; et même des agitations qui dépendent de l'extrême sensibilité des nerfs, les unes cèdent bien mieux à un remède qu'à un autre: mais le calmant le plus général, c'est l'*opium*, dont on a vu dans la première partie que l'effet était de diminuer l'irritabilité, et par-là même tous les mouvements convulsifs et tous les désordres hystériques; mais comme cet effet n'est pas le seul effet de l'opium, qu'il a même souvent ses dangers, et qu'il y en a toujours à réitérer fréquemment ce remède, on ne doit jamais se le permettre sans avoir comparé ses différents effets aux différentes circonstances du malade et de la maladie: la pléthore, l'engorgement dans le cerveau, une disposition à une phlogose lente(1), une grande âcreté dans les humeurs ne permettent point d'en faire usage. Mais quand il n'y a ni engorgement, ni inflammation, ni putridité, on donne quelquefois l'opium avec un succès qui étonne ceux même qui sont le plus accoutumés à en voir les bons effets. Il en a un qui lui est très-particulier, et qui le rend bien précieux: c'est d'agir dans les spasmes qui accompagnent souvent les maladies désespérées et qui tourmentent horriblement les malades, et de faire cesser, souvent très-promptement, des spasmes qui étaient trop forts pour céder à aucun autre remède. On trouve dans Viridet quelques observations qui démontrent ces deux vérités, et qui méritent d'être rappelées.

Une dame hydropique, pour qui il n'y avait plus d'espérance, était travaillée par des spasmes qui occupaient différentes parties: il en survint un si violent qu'il mit sa patience à bout. Ce remède fit cesser ses douleurs, et ses forces augmentèrent si considérablement, qu'elle crut devoir vivre encore long-temps. Le même médecin l'a vu ôter les douleurs les plus vives et faire cesser tous les spasmes chez un homme qui mourait de la même maladie. Il reprit toute la liberté de son esprit; il put en faire usage, et sa fin fut douce. Un troisième malade hypochondre, et attaqué d'accidents cruels qui annonçaient une fin prochaine, prit du laudanum, qui le rendit doux et tranquille; le délivra des vomissements, de la colique, et de la toux qui le tourmentait, et lui rendit assez de force pour lui faire espérer une entière guérison, si un médecin à secret n'eût pas trouvé celui d'abréger sa carrière (1). On voit dans une autre observation un emploi très-sage, mais très-hardi de l'opium. Une dame dont les chagrins et les remèdes chauds avaient dérangé les nerfs depuis long-temps, ayant eu un nouveau chagrin, éprouva les accidents les plus effrayants: « son attaque commença par la privation » totale du mouvement et du sentiment: » on ne put avoir que quelques gouttes de » sang par l'ouverture de la veine; les » frictions ne firent aucun bien, le pouls » ne paraissait que comme un filet; mais » étant dur, je compris que son mal venait d'un spasme universel, ce qui m'obligea de lui donner l'opium et d'en » proportionner la dose à l'état où je la » voyais, et aux changements qui lui survenaient. Huit heures après, elle commença à parler, en nous disant qu'elle » se sentait déchargée d'un poids immense (2). » Il a vu ce même remède servir d'émétique doux, à doses réitérées, chez une dame dont le genre nerveux, extrêmement mobile, ne permettait aucun purgatif, et qui avait cependant très-souvent besoin d'être évacuée (3), et il en rap-

---

douleur; il assigne à chacune son remède, et prouve qu'il n'y en a aucun qui soit commun à toutes. Ce petit ouvrage mérite d'être lu.

(1) Il ne faut pas perdre de vue que l'opium est un remède très-chaud, et qui a précisément l'action du vin. Cette vérité déjà vue par Doringius, dans son *Traité de l'opium*, par Bontius, Plater, Sennert, Winkelman, Schroder, Wepfer, Berger, etc., a été démontrée par M. Tralles, et n'admet plus de doutes. Il y a un passage dans Sennert, qui aurait dû servir de boussole à tous ceux qui l'ont ordonné depuis lui jusqu'à son illustre compatriote, M. Tralles. « Si ejus qualitates et vires diligenter perpendamus, calidum esse animadvertemus: est enim amarum et acre, linguam vellicat, fauces incendit, sitim excitat, odorem gravem habet, facile inflammat, animum effert, venerem concitat, pruritum excitat, sudorem ciet, dura emollit et discutit. » *Prac. medic.*, l. I, part. II, ch. I, p. 305. Je me suis étendu sur les effets de l'opium, dans ma lettre sur la petite vérole, *Epistola Hallero*.

(1) *Des vapeurs*, p. 209.
(2) P. 213.
(3) P. 221.

porte un autre effet bien sensible. Une dame prit un bouillon (1) qui fit de terribles effets ; quoiqu'elle le garda peu de temps, les grands efforts qu'elle fit pour le rendre l'ayant épuisée, elle s'endormit, et à son réveil la gangrène parut dans tous les endroits où le corps était appuyé: à la tempe, à la main, à la cuisse et au genou droit. Elle était dans des anéantissements, des inquiétudes et des angoisses presque continuelles. Pour diminuer ses peines, on lui ordonna de l'opium, sans lequel elle ne serait vraisemblablement pas revenue de cet état; mais comme, pendant son opération, il ne se formait point de matière entre les chairs mortes et les vives, on ne put le lui donner que de deux en deux jours (2).

DES ACIDES.

§ 123. Je parlerai plus au long des acides en traitant de l'épilepsie. Je dirai seulement ici qu'ils sont nécessaires, 1° dans ces fièvres lentes dont j'ai parlé plus haut, qui produisent tous les symptômes des maux de nerfs, et qui résistent souvent à tous les remèdes, excepté aux acides ; 2° quand l'abus du café ou d'une diète animale et aromatique a conduit à la mobilité ; 3° quand les maux de nerfs dépendent d'une irritation occasionnée par la bile ; 4° toutes les fois qu'on trouve de la sécheresse et un pouls un peu trop vite. Les circonstances décident sur le choix des acides. Je me borne presque entièrement à l'acide du vitriol et à celui des citrons et des oranges.

DES GOMMES.

§ 124. Les gommes, dont l'usage est fort ancien, appartiennent aux toniques, aux stimulants et aux calmants, puisque réellement elles produisent souvent ces trois effets; mais le dernier, sans doute, est l'effet des premiers. Elles répriment les faux mouvements en détruisant les causes qui les entretenaient, et surtout en augmentant l'action utile des organes. C'est donc comme toniques et stimulantes qu'il faut les juger, et c'est à ce titre qu'il faut les employer. Elles sont surtout indiquées dans les maux de nerfs qui reconnaissent pour cause première l'atonie des premières voies, la viscosité, les engorgements glaireux, les constipations qui viennent de l'une ou de l'autre de ces causes. Elles ont presque toutes les mêmes vertus, et ne diffèrent proprement que par le degré. La plus efficace est sans contredit l'assa-fœtida, que nous devons vraisemblablement aux Arabes : elle a été employée par les premiers médecins, qui, depuis eux, ont écrit sur les maux de nerfs. Sydenham, Boerhaave, Hofman, en faisaient le plus grand cas; mais M. Whytt paraît celui qui l'a employée à la plus grande dose, avec le plus de succès. Je l'emploie tous les jours, et je ne crains pas de dire que c'est un des remèdes dont les effets sont les plus certains. Il faut cependant ne jamais oublier, en prescrivant les gommes, que c'est un remède actif, qu'il peut trop animer l'action; et il y a peu de médecins observateurs qui n'aient vérifié, sans doute, que quelquefois les gommes portent à la tête. Feu M. Burgrave avait même vu qu'elles occasionnaient à quelques personnes des traits de feu devant les yeux (1). Quand la sensibilité de l'estomac est très-grande, elles l'irritent, et elles sont insupportables.

DES ADOUCISSANTS.

§ 125. Je comprendrai sous ce mot tous les remèdes qui détruisent les causes de l'irritation. Les uns, et ce sont proprement ceux que l'on appelle adoucissants, opèrent cet effet en corrigeant ou en enveloppant les âcres ; les autres, que l'on appelle proprement démulcents, diminuent l'extrême sensibilité d'une partie sur laquelle les humeurs les plus douces agissent douloureusement. C'est ainsi qu'après un purgatif violent, qui a dépouillé les intestins de leur velouté, le chyle le plus doux, toutes les humeurs qui abordent dans le canal intestinal y agissent comme irritants, sans avoir aucune âcreté. Les remèdes propres à envelopper les nerfs trop à nu sont alors de véritables adoucissants, et ce sont les laiteux, dont je ferai un article à part, les huileux et les mucilagineux. Parmi ceux-ci, je me suis presque toujours borné aux décoctions de racine d'althea ou de sym-

---

(1) Empoisonné sans doute.

(2) Cette observation prouve l'utilité de l'opium contre les spasmes, et confirme ce que j'ai dit dans la première partie de sa vertu septique.

(1) *De terr. aq. et aere. Francofurt.* In-12, 1748.

phitum, ou à l'huile d'amandes douces, qui, donnée aussi à petites doses, opère d'excellents effets dans ces cas-là, et dans ceux où il y a un fort spasme dans les premiers intestins et dans les conduits biliaires. On la voit alors calmer les douleurs, arrêter les vomissements, rétablir le cours de la bile, et purger abondamment avec le plus grand succès. Le docteur Voodwart, célèbre parmi les physiciens par son ouvrage sur la structure de la terre, est, de tous les médecins, celui qui a fait le plus grand usage de l'huile d'amandes douces. On peut même dire qu'il en abusait; mais, parmi les observations qu'il a publiées (1), il y en a de très-belles, et qui prouvent évidemment que, dans plusieurs cas, on trouve, dans un sage emploi de l'huile, des ressources que l'on chercherait vainement dans les autres classes de remèdes. — Quant aux remèdes adoucissants proprement dits, on comprend aisément qu'il y en a autant que de différentes espèces d'âcreté; ainsi on ne peut indiquer aucun spécifique adoucissant général : les seuls remèdes indiqués dans toutes les âcretés, ce sont les simples délayants aqueux pris abondamment si aucune circonstance ne les contre-indique, et les légers mucilagineux qui émoussent tous les âcres. L'eau simple, l'eau de poulet, l'eau de veau, le petit-lait, l'orgeat, sont les premiers de ces adoucissants, et ont très-souvent fait le plus grand bien. Viridet a vu les laits préparés avec les semences froides diminuer les spasmes et ramener le calme dans les agitations nerveuses les plus considérables. L'eau d'orge, le petit-lait, ont été justement vantés par un grand nombre de médecins. Les observations nombreuses de M. Pome démontrent toute l'utilité des eaux de poulet et de veau, que j'ai souvent employées avec succès. Mais, de tous ces remèdes, aucun n'est une panacée, et, quoiqu'excellents dans nombre de cas d'âcreté, il y en a beaucoup dans lesquels ils ne conviennent point. Pour réussir dans ces cas, la première attention est donc, 1° de rechercher la cause première de l'âcreté : si elle tient à un vice des digestions, si elle dépend d'un dérangement dans la sécrétion de la bile, si elle est produite par une transpiration diminuée, ou par quelque autre excrétion troublée, c'est du rétablissement de ces fonctions qu'il faut nécessairement s'occuper, sans quoi tous les adoucissants ne sont que des palliatifs momentanés, quelquefois même nuisibles; 2° il faut examiner quels sont les caractères de l'âcreté dominante, et la combattre alors par les remèdes qu'elle indique.

J'ai vu plusieurs femmes chez lesquelles tout le dérangement des nerfs dépendait uniquement d'une acidité très-forte, adhérente à des matières glaireuses dans l'estomac, à qui tous les aqueux, les émollients, les mucilagineux, avaient nui; à qui les absorbants ordinaires ne faisaient aucun bien, parce qu'ils n'étaient pas assez pénétrants, et que l'huile de tartre, par défaillance, soulageait promptement, et enfin guérissait radicalement. On comprend combien ce même remède pourrait irriter dans toute autre circonstance. Parmi les adoucissants indiqués dans les cas d'acidité, les bouillons de tripes, ou ceux de ventre de veau, qui sont un mucilagineux très-doux, et en même temps un alcalescent, méritent la préférence sur tous les autres.

§ 126. On doit placer, parmi les remèdes adoucissants, les mercuriels, et surtout le mercure doux, dont on se sert souvent avec succès dans les maux de nerfs les plus fâcheux. Il est vrai que c'est ordinairement quand l'âcreté se trouve combinée avec de la viscosité dans les humeurs et des obstructions dans les petits vaisseaux, que le mercure réussit si bien; mais ces cas sont fréquents, ce sont ceux de beaucoup de maladies cutanées, et l'on a vu que l'âcre des maladies occasionnait beaucoup de maux de nerfs. J'ai vu, il y a sept ans, une demoiselle âgée de vingt-six ans, qui, depuis neuf mois, était sujette, sans aucun dérangement dans les fonctions, à une mobilité extrême et à de fréquents accès de convulsions qui duraient quelquefois plusieurs heures. Après avoir cherché tout ce qui pouvait occasionner cet état, je n'en pus soupçonner d'autre cause qu'un retour de virus dartreux qui s'était manifesté à dix-sept ans, avait occupé toute une cuisse pendant onze mois, et n'avait cédé qu'au mercure. Je me fixai à ce soupçon : je lui ordonnai des bains tièdes, deux grains de mercure doux soir et matin, et une boisson assez abondante de décoction de salsepareille. Au bout de huit jours, elle était mieux; et, au bout de six semaines, elle fut parfaitement bien.

(1) *Selects cases in physick.* Lond., in-8°.

DES FLEURS D'ARNICA, DE CARDAMINE ET DE ZINC.

§ 127. Je dois dire ici un mot de trois spécifiques vantés depuis quelques années dans les maux de nerfs ; ce sont les fleurs de cardamine, celles d'arnica et celles de zinc. Je parlerai de quelques autres spécifiques dans le chapitre de l'épilepsie, contre laquelle ils sont plus ordinairement employés que contre les autres maux de nerfs.

DES FLEURS D'ARNICA.

§ 128. Les fleurs d'arnica (1) ont trop de réputation, depuis le commencement de ce siècle, dans la paralysie, pour ne pas en parler ici. Je vois que déjà en 1718, M. Junker s'en servit avec le plus grand succès pour une paralysie que les meilleurs secours ne pouvaient pas dissiper. Cet habile médecin assure que la simple infusion de cette plante lui a mieux réussi dans la paralysie que tous les autres remèdes, et Eschembach s'en servit avec succès pour guérir une hémiplégie ; mais ce n'est pas seulement dans la paralysie qu'on l'employait. Schulze avait vu qu'on la donnait avec succès dans les accidents occasionnés par la colère ; les médecins de Bressau la conseillaient en 1724 pour l'épilepsie. Quelques années après, Buchner s'en servit avec succès dans une affection spasmodique accompagnée de délire ; mais M. Collin, célèbre médecin à Vienne, est celui qui a fait le plus d'observations sur l'usage de cette plante, et l'a employée avec le plus grand succès, non-seulement dans la paralysie, mais dans la goutte sereine et les maladies convulsives les plus fâcheuses ; et cela si souvent, que l'on ne peut pas douter de son utilité dans plusieurs cas. Mais, pour apprécier exactement ce que l'on peut s'en promettre dans les différentes espèces de maladies, il faut faire attention que ses effets généraux les plus ordinaires sont les vomissements, d'assez fortes angoisses, une action douloureuse sur presque tout le genre nerveux, qui s'étend jusqu'aux extrémités, et qui se fait sentir surtout sur les parties malades, et des sueurs abondantes ; et il faut remarquer que, dans les pleurésies, on ne l'ordonnait qu'après avoir désempli les vaisseaux. On peut donc juger qu'elle agit en stimulant les organes, en augmentant leur action, et en brisant les matières bilieuses ou lymphatiques, visqueuses, épaissies, obstruantes. D'après cela, on comprend qu'elle peut être très utile dans tous les cas dans lesquels les remèdes stimulants, incisifs, émétiques, peuvent être utiles ; et l'usage de ces remèdes est fréquent dans les maladies paralytiques : l'arnica pourra donc y trouver place souvent ; mais il est bien plus rare dans les maladies convulsives. On emploiera donc bien plus rarement cette plante dans ces derniers cas, comme on y emploie rarement l'émétique, les eaux de Balaruc, les vésicatoires ; mais elle pourra quelquefois être utile, et faire même de très-belles cures. Je ne l'ai employée que dans la paralysie, et seulement trois fois. J'ordonnai un scrupule de la fleur, sur laquelle on versait douze onces d'eau bouillante, qu'on laissait infuser deux heures, et on en buvait le quart d'heure en heure. Un des malades vomissait constamment après la troisième et la quatrième tasse ; les deux autres ne vomissaient pas, ils urinaient davantage, et l'un suait constamment. Les uns et les autres avaient le pouls plus vite pendant plusieurs heures ; tous en éprouvèrent certainement des effets avantageux, mais tous trouvèrent son action désagréable. On comprend combien ce remède serait dangereux dans les maladies des nerfs qui sont accompagnées d'une extrême mobilité, dans celles qui exigent les adoucissants, les laiteux, les incrassants ; et il est bon de faire remarquer qu'en 1736, à la fin de la première époque où l'on s'est occupé de l'arnica, un des praticiens les plus célèbres alors en Allemagne, en déconseillait l'usage dans les maladies de la tête (1), à cause des efforts pour vomir, et des autres violentes commotions qu'elle occasionne dans tout le corps.

---

(1) On peut consulter sur les caractères botaniques et les vertus de cette plante, qui est un *Doronicum*, Haller, *Enumerat. stirp. helvet.*, tom. I, p. 37. M. Murrai a donné son histoire et celle de ses effets avec plus d'étendue, dans un très-bon ouvrage intitulé, *Apparatus medicamentorum tam simplicium*, etc., tom I, p. 160; mais personne n'en a traité aussi en détail que M. Collin.

(1) Burchard, dans la dissertation de Lohman, *De affectibus paralyticis*, Rostoch, 1736, § 110, d. 64.

DES FLEURS DE CARDAMINE (1).

§ 129. Les fleurs de cardamine ont été indiquées pour la première fois, si je ne me trompe, au commencement de ce siècle, comme un remède anti-spasmodique, par M. Dales, célèbre médecin anglais, qui dit simplement qu'elles ont les vertus du cresson, et qu'il trouve dans un manuscrit du D. *Tancred Robinson*, *que les fleurs étaient louées dans les convulsions :* leur usage s'était sans doute conservé traditionnellement à Londres chez quelques personnes. Et en 1763, M. le chevalier Backer, médecin de la famille royale, et qui jouit à juste titre d'une grande célébrité en Angleterre, apprit qu'une jeune personne, qui était tourmentée de différents accidents nerveux, et entre autres d'un asthme convulsif, pour lesquels elle avait essayé beaucoup de remèdes différents sans succès, se trouvait fort soulagée depuis qu'elle faisait usage des fleurs de cardamine, dont un ami lui avait recommandé de prendre un scrupule soir et matin : il y avait six jours qu'elle avait commencé, et dès le quatrième jour, le mieux avait été marqué. M. Backer lui conseilla de continuer, et elle se guérit complètement. Encouragé par cet exemple, il ordonna demi-drachme des mêmes fleurs, soir et matin, à un jeune garçon et à une jeune fille, attaqués du *chorea-viti*, qui avaient déjà fait un long et inutile usage de martiaux, de gommes, de bains froids, et dans moins d'un mois ils furent parfaitement guéris. Il se servit aussi avec succès du même remède pour une autre femme, dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui éprouvait alternativement depuis long-temps des attaques de spasmes, qui portaient surtout sur la gorge, et de paralysies : les accès devinrent d'abord plus légers, elle acquit la faculté d'avaler, ses forces revinrent et sa santé se rétablit. Enfin il l'employa avec le plus grand succès chez une femme fort maladive, et attaquée de spasmes si constants dans les extrémités inférieures qu'elle n'en avait aucun usage et ne pouvait point régir leurs mouvements irréguliers : les gommes, le musc, le camphre, la valériane, les volatils, lui avaient plutôt fait du mal que du bien. Les fleurs de cardamine, dont M. B. porta la dose jusqu'à une drachme et demie, trois fois par jour, la soulageaient d'un jour à l'autre très-sensiblement, et sans doute l'auraient guérie, si une maladie aiguë ne l'avait pas emportée (1). Je ne connais rien de plus sur l'usage de ce remède ; mais ces observations sont bien suffisantes pour lui mériter l'attention des médecins. Le caractère de la plante, le suffrage des médecins qui en ont parlé, et qui, depuis Galien jusqu'à M. Dales, s'accordent à dire qu'elle agit comme le cresson, nous assurent d'abord qu'il ne peut pas être dangereux. Il ne doit pas être désagréable ; et un remède qui réunirait une vertu aussi anti-spasmodique à celle des anti-scorbutiques ne peut être qu'un remède utile, et qui, entre autres cas, réussira sans doute dans les convulsions occasionnées par des vers. On a vu qu'il a réussi dans un cas où les autres anti-spasmodiques les plus célèbres avaient échoué, et c'est une forte raison de le conserver.

DES FLEURS DE ZINC.

§ 130. L'usage de la fumée du zinc dans les inflammations chroniques des yeux est connu depuis trente-cinq à quarante ans, et on en a l'obligation aux médecins hollandais ; mais ce n'est que depuis huit ans que M. Gaubius a fait connaître l'usage intérieur des fleurs de zinc comme un remède qui a eu quelques succès dans les maladies convulsives. Ce remède était un arcane de charlatan. M. Gaubius, l'ayant examiné, le reconnut, et sur ce qu'il avait appris de quelques-uns de ses effets, il crut devoir l'essayer, et il eut à s'en louer plusieurs fois. L'effet le plus marqué fut sur une jeune fille de dix ans, fort délicate, et qu'une frayeur avait jetée dans des maux de nerfs très-fâcheux : les tremblements, les douleurs, les convulsions, les spasmes, les délires de toutes les formes, les erreurs des sens, les tétanos, se succédaient depuis plusieurs mois, et l'on avait tout essayé. M. Gaubius étant consulté, et ne voyant rien à ajouter à ce que l'on avait fait, crut devoir conseiller les fleurs de zinc, à la dose d'un demi-grain, trois fois par jour. Bientôt le mal s'adoucit, et enfin la ma-

(1) Cresson des prés, ou passerage sauvage, *Nasturtium pratense, magno flore, simplici.* Dales, *Pharmacologia*, in-4°. Leide, 1751, p. 225. La première édition st de 1708.

(1) *Medical transactions*, t. I, ch. XIX, p. 442.

lade se rétablit tout-à-fait. M. Gaubius s'en est servi d'autres fois avec des succès aussi très-marqués, mais il n'en a jamais éprouvé aucun dans l'épilepsie. Son ouvrage détermina quelques médecins à l'essayer, et il y en a eu quelques - uns qui en ont obtenu quelques succès, d'autres aucun ; ainsi on peut dire que l'on n'en sait encore que ce que M. Gaubius nous en a appris. Il ajoute à ses observations que quelques femmes délicates ne peuvent pas en supporter un grain entier sans vomir ; et il remarque que la chimie démontre qu'il est absorbant, et que ses effets dans l'inflammation des yeux démontrent qu'il est astringent; mais il n'entreprend point d'expliquer la façon dont il agit; et en effet, une médiocre astriction et la vertu absorbante ne suffisent pas pour expliquer d'aussi grands effets, et surtout la qualité émétique, à de si petites doses (1).

DES LAITS.

§ 131. Puisque l'âcreté des humeurs est une des causes les plus fréquentes des maux de nerfs, il est aisé de comprendre que le lait doit être un des principaux remèdes, et les observations vérifient tous les jours ce que le raisonnement avait indiqué. On verra dans le chapitre de l'épilepsie, on a déjà vu plus haut, des cas très-fâcheux, dans lesquels le lait a opéré les effets les plus heureux; et en général l'on peut établir que toutes les fois qu'il y a une extrême mobilité, surtout une très-grande sensibilité dans les entrailles, le lait est indiqué comme aliment et comme remède. On se laisse quelquefois détourner de cet usage par le dégoût, les nausées, le vomissement, les coliques, les aigreurs, les fréquentes teintes jaunes du visage; et il est vrai que ces accidents dépendent souvent de causes qui contre-indiqueraient le lait ; mais il est également vrai que l'extrême sensibilité des premières voies produit souvent tous ces accidents, et que le lait, en diminuant l'irritation qui est l'effet continu de cette sensibilité, les fait cesser et disparaître avec la plus grande rapidité (2); et l'on a déjà vu qu'il y avait des cas où la bile amassée dans les premières voies et les aigreurs les plus fortes ne doivent pas être un obstacle au lait. Il faut traiter ces causes comme un âcre rongeant, comme une espèce de poison que le lait enveloppe, et alors les fonctions se rétablissent. Une véritable atonie, les matières glaireuses qui tapissent l'estomac et les premières voies, la rapidité de la bile, comme l'a très - bien remarqué M. Lorry (1), sont les causes qui doivent le plus éloigner le lait, dont l'effet constant est de diminuer l'action des intestins; et en réfléchissant à l'observation que j'ai rapportée dans l'avis au peuple, § 556, de la difficulté que l'on a à purger les montagnards, qui ne vivent que de lait et de fromage frais, et qui supportent des doses de purgatifs effrayantes, on doit être convaincu, surtout si l'on considère en même temps la constitution morale et toutes les circonstances physiques de cet ordre d'hommes, que le lait, quand on le digère bien, est le vrai remède de l'irritabilité et de la sensibilité maladive.

Quoique le lait ne soit pas le remède des obstructions, qui veulent des fondants, cependant si les nerfs sont dans un état d'irritation qui occasionne de fréquents spasmes dans le bas - ventre, spasmes qui nuisent toujours aux obstructions, et qui empêchent l'emploi des fondants nécessaires, le lait, en ôtant cette cause, sert quelquefois plus puissamment à la fonte des obstructions que tous les autres remèdes ; et j'ai joint le lait d'ânesse, quelquefois même celui de vache, à des remèdes apéritifs, qui n'ont commencé à opérer qu'après cette association. Ainsi, j'ai vérifié par bien des observations, suivies avec la plus grande attention, que ces décisions absolues, rendues en style d'oracle : il y a obstruction, donc il ne faut point de lait, souffraient des exceptions très - fréquentes, exceptions qui, comme Hofman l'a déjà dit, portent également sur l'aphorisme d'Hippocrate, qui défend le lait dans les maux de tête et dans la tension des hypochondres (2). — Ces avantages du lait n'ont point échappé à ceux qui se sont occupés du traitement des maux de nerfs : Chesneau recommandait une diète fort douce, et surtout le lait (3); Sydenham

---

(1) H. D. Gaubii, *Adversariorum varii argumenti liber unus*, in-4°. Leide, 1771.

(2) J'ai cité plus haut une observation de M. Robert, qui parle d'un homme à qui le vin donnait une espèce de jaunisse que le lait prévint.

(1) T. II, p. 256.

(2) L. V, aph. 64.

(3) L. I, ch. VI, p. 119.

recommande le lait pour les personnes maigres et bilieuses, dans les maux de nerfs qui ont résisté à tous les autres remèdes : Plusieurs femmes, dit-il, ont été guéries de longs et opiniâtres maux, surtout de coliques, en vivant uniquement de lait, et il assigne la façon dont il soulage (1). Cheyne, qui ne donnait pas trop à la diète purement laiteuse, dont les avantages ne lui fermaient pas les yeux sur ses inconvénients, la regardait comme le meilleur remède dans quelques cas d'hystérie, de mélancolie, de coliques nerveuses et d'épilepsie (2). Hofman louait le lait d'ânesse; M. Raulin, que l'on ne peut assurément pas accuser de prévention pour le lait, dont il a très-bien connu les mauvais effets dans quelques étisies, dit positivement qu'il a vu guérir entièrement des vaporeuses par l'usage du lait pour toute nourriture. Viridet dit qu'il fait le plus grand bien dans les affections hystériques et hypochondriaques. M. Scardona le loue aussi; et l'observation de M. Lorry, que les personnes qui se mettent entièrement au lait se sentent plus pesantes, moins alertes, ~~plus~~ assoupies, montre, aussi bien que celle que j'ai rapportée plus haut sur la constitution des montagnards, quels sont les cas de maux de nerfs dans lesquels il faut l'employer, et ceux dans lesquels il nuirait. J'ai vu le lait d'ânesse rendre, au bout de trois jours, l'appétit et un sommeil long et tranquille à une femme extrêmement mobile, et alors désolée d'hypochondrie, qui, depuis six semaines, n'avait pas dormi deux heures, et n'avait pris que la plus petite quantité d'aliments avec un dégoût insupportable; et dans un cas plus fréquent que l'on ne croit, celui où de longs maux de nerfs commencent à dégénérer en fièvre lente, le lait, si l'estomac peut le digérer, est le remède essentiel, parce que, dans cet état, presque tous les autres aliments donnent la fièvre en passant dans le sang, et le lait seul ne produit point cet effet.

§ 132. Mais quel est le lait qu'on doit employer? La réponse à cette question dépend des circonstances de la maladie et d'une connaissance exacte des différents caractères des laits. Je ne rapporterai point ici les détails des observations de M. Hofman, de M. Young, de M. Spielman et des miennes, bien moins nombreuses que les leurs, qui se rapprochent tout-à-fait de celles de M. Young; mais je me bornerai à quelques principes généraux. Ceux qui sont de pratique sont fondés sur tant d'observations que j'ose presque assurer qu'ils ne tromperont pas. — Il résulte des expériences les plus exactes que le rapport de la partie séreuse à la partie solide, c'est-à-dire à la partie caséeuse et à la partie butireuse prises ensemble, est presque absolument le même dans le lait de vache et dans celui de chèvre; mais celui-ci contient un peu plus de fromage, et l'autre un peu plus de beurre. Le lait de vache contient un treizième ou une douzième partie de sucre de lait de plus que celui de chèvre; ainsi leurs propriétés essentielles sont à très-peu près les mêmes, et, à en juger par les analyses, on pourrait presque indifféremment les substituer l'un à l'autre. Je crois avoir remarqué que le lait de chèvre est un peu moins relâchant, et fortifie plus promptement; mais quelquefois il passe plus lentement et donne de la constipation. En général, il n'y a qu'un bien petit nombre de cas où il puisse mériter la préférence. Et comme celui de vache est beaucoup plus aisé à avoir dans ce pays, beaucoup plus agréable, qu'on ne s'en dégoute pas aussi aisément, j'ai presque entièrement abandonné celui de chèvre, et je ne l'ai jamais regretté. Mais dans le pays où il est abondant et celui de vache rare, il peut toujours en tenir lieu, surtout si on le coupe avec un peu d'eau légèrement sucrée.

§ 133. Celui de brebis contient un quart de plus de fromage, plus du double de beurre, et un tiers de moins de sel essentiel. Si l'on ajoute à cela que, suivant la remarque de M. Spielman, dont les observations sont si exactes, le fromage en est beaucoup plus tenace, on comprendra qu'il est beaucoup plus difficile à digérer, et qu'ainsi, excepté dans un très-petit nombre de cas, il n'équivaut point à celui de vache; et je crois avoir vu quelquefois que, quand il avait été conseillé, l'envie de donner un conseil

---

(1) *Epist.* ad D. Cole, § 115. Ce remède n'était pas analogue aux idées que Sydenham s'était faites de la cause des maux de nerfs; aussi en rendant compte de ses bons effets, il s'en étonne, *id in hac curandi methodo mirandum*, etc., et il ne croyait pas qu'on pût le continuer fort long-temps. C'est qu'il donnait toute son attention à l'atonie et à la pauvreté des esprits animaux, et ne voyait pas l'âcreté des humeurs.

(2) *English malady*, p. 167.

singulier avait eu autant de part à ce choix que la persuasion des vertus supérieures du lait.

§ 134. Celui d'ânesse contient plus d'un tiers de sucre de lait de plus que celui de vache, et très-peu de crème, dont on ne peut point faire de beurre; M. Spielman n'en a pu recueillir qu'une drachme par livre, et une drachme et demie d'un fromage très-délicat. Ses différentes parties se séparent parfaitement par le repos, mais aucun coagulum ne peut le trancher comme les autres laits ; et, en le comparant au lait de femme, on trouve qu'il est moins gras et moins fromageux (1). C'est dans la pratique celui qui, quand il s'agit d'adoucir comme remède, réussit le mieux, parce qu'il n'est qu'adoucissant, que l'on n'a à craindre ni sa coagulation dans l'estomac, ni les mauvais effets du beurre et du fromage, moins susceptible d'aigrir. S'il a un inconvénient, c'est qu'en diminuant trop toute irritation sur l'estomac, il en affaiblit l'action au point de donner un sentiment de pesanteur et d'affaiblissement. Mais ce cas est si rare, et ses bons effets si fréquents, que je ne crains point de le recommander comme un des meilleurs remèdes dans tous les cas d'irritation nerveuse, surtout quand elle a son siége dans les premières voies. Les bons effets en sont ordinairement prompts ; mais si l'on veut qu'ils soient durables, il faut le continuer long-temps. L'ordonner pour trois semaines ou un mois, ce n'est rien; je le fais rarement prendre pendant moins de trois mois, et j'en ordonne rarement moins de douze onces le matin, à jeun, dans le lit, et six onces le soir, deux heures avant souper. J'en ordonne souvent davantage, et je l'ai fait prendre très-souvent pendant six mois, un an, dix-huit mois, et quelquefois plus long-temps. Quand on peut avoir du lait frais, on doit le préférer ; mais quand l'ânesse est bien nourrie, il est souvent très-bon, même au bout d'un an ; et si l'on voulait se borner à du lait de quelques mois seulement, on ne pourrait souvent point en avoir, et il est cependant utile de le prendre en toute saison, quoique sans doute il ait quelque degré de supériorité dans les temps où la pâture est la meilleure (1).

Ni les froids extrêmes, ni les chaleurs excessives ne sont un obstacle à son usage, que l'on avait, je ne sais par quels préjugés, hérissé de tant de préceptes minutieux, dont on prescrivait l'observance presque sous peine de mort, que les malades le redoutent, et sont portés à s'imposer des gênes pénibles et souvent malsaines, qu'ils croient nécessaires ; au lieu qu'il exige certainement moins de ménagements que tous les autres laits, puisqu'il est le plus digestible et le moins altérable ; et en général il n'exige d'autre régime que celui qui convient à la maladie. — Doit-il exclure l'usage d'un autre lait, des fruits, de la salade ? J'ai souvent donné le lait d'ânesse pour tout remède, et le lait de vache pour tout aliment; ainsi, s'il n'y a aucune raison qui contre-indique ce dernier lait, on peut hardiment en permettre l'usage, et ils s'allient très-bien ensemble. — Peut-on permettre les fruits? Je ne les ai jamais interdits, à moins qu'il n'y eût quelque raison particulière de le faire. Si quelquefois on les défend avec le lait, c'est dans la crainte, fondée plus sur la spéculation que sur la pratique, que leur acide ne le coagule ; mais comme le lait d'ânesse est un de ceux que les acides ne font pas trancher, il est, de tous les laits en usage, celui avec lequel les fruits s'associent le mieux. Et l'on a vu ailleurs que j'ai fait vivre une femme uniquement de lait d'ânesse et de fruits pendant très-long-temps. On doit dire de la salade ce que j'ai dit des fruits ; mais ce qu'il est très-important d'observer dans l'usage de ce remède, c'est de ne pas fatiguer son estomac par la quan-

(1) M. Spielman a tiré de deux livres de lait de femme une once et demie de crème, qui lui donna six drachmes de beurre, et une demi-once d'un fromage très-délicat. Il paraît que, dans les animaux, la séparation des principes est d'autant plus considérable, que leurs forces digestives sont plus faibles. Le lait de la brebis, le plus faible de tous, est celui qui fournit le plus de beurre et de fromage. Chez les animaux non ruminants, l'adunation est plus complète : le lait d'ânesse est plus pesant que celui de vache, mais ses principes sont mieux mêlés : ils ne veulent plus se séparer.

(1) Les personnes qui en ont fait usage long-temps, et avec attention, s'aperçoivent très-distinctement de toutes les différences qu'apportent dans le lait la nourriture, la saison, les autres soins. J'en ai trouvé plusieurs qui s'en louaient ou s'en plaignaient, et qui avaient appris à quoi il fallait l'attribuer.

tité des aliments. Doit-on éviter le serein? Dans les pays où le serein est une humidité infecte et malsaine, toutes les personnes délicates doivent l'éviter avec soin ; mais dans celui-ci où il est très-doux, où ce n'est qu'une eau très-pure, plutôt agréable à l'odorat et au goût, qu'indifférente, et c'est la même chose dans une grande partie de l'Europe, il n'y a aucun inconvénient à s'y exposer, et il n'y en a sûrement pas plus en prenant le lait d'ânesse qu'en tout autre temps. Il augmente la transpiration, dit-on. Je conviens qu'ordonné à propos, et surtout dans les maux de nerfs, il facilite considérablement la transpiration ; c'est un de ses avantages, c'est un des buts pour lesquels on l'ordonne ; mais le serein ne l'arrête pas, et si l'on ne veut pas tout-à-fait se débarrasser d'un préjugé qui n'a aucun fondement, on peut, au moment où le serein est le plus abondant, c'est la première demi-heure après le coucher du soleil, éviter de se tenir assis en plein air, parce que l'on pourrait prendre froid, puisque l'air se rafraîchit assez sensiblement en ce moment ; mais le plus léger mouvement suffit pour parer à cet inconvénient, et une longue expérience m'a démontré que le lait d'ânesse est un des remèdes les plus doux, les plus sûrs, et le plus exempt de tout inconvénient (1).

Le lait de jument a le plus grand rapport avec le lait d'ânesse. *Alexandre de Tralles* l'avait déjà dit positivement (2); on aurait pu le prévoir, et l'expérience le démontre, peut-être même est-il encore moins gras (3). Ainsi, on peut hardiment employer l'un pour l'autre ; mais comme on fait toujours un peu de tort au nourrisson, et que les poulains sont plus précieux que les ânons, on ne doit recourir à celui de jument que quand on ne peut pas avoir de celui d'ânesse ; si on le préfère dans tout autre cas, il peut en résulter un peu de singularité et de bruit, mais pas plus d'utilité pour le malade.

§ 135. Plus gras, peut-être plus doux, plus nourrissant que l'un et l'autre, le lait de femme, que l'on n'emploie que dans les étysies désespérées, où il ne fait rien, serait sans doute un très-grand calmant dans les maux de nerfs qui exigent les autres laits ; mais on a pensé bien sagement et bien humainement en n'en privant pas le plus précieux des nourrissons ; et comme je suis persuadé que celui d'une bonne ânesse bien nourrie équivaut à celui de femme dans toutes les circonstances, excepté peut-être dans les épuisements considérables, je crois qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de cas dans lesquels on doive recourir à ce dernier.

§ 136. L'usage du lait dans les maux de nerfs demande-t-il quelques préparatifs? Quand le lait est bien indiqué, il ne faut aucune préparation ; quand il ne l'est pas, les préparations ne peuvent guère le rendre utile. Si l'on craint les acides, on ordonne avec succès un peu de magnésie avant chaque prise de lait. L'un des plus sûrs moyens de le faire passer, c'est de boire un peu plus d'eau, de l'eau de Seltzer, ou quelque autre boisson douce et délayante.

DU PETIT-LAIT.

§ 137. Le petit-lait, qui est la sérosité du lait, chargée de tout son sel, ou plutôt de son sucre, et dépouillée de ses parties butireuses et caséeuses, envisagé comme adoucissant, l'est moins que les laits puisqu'il est dépouillé des parties qui émoussent et enveloppent l'âcreté ; mais il est encore le plus doux des délayants, et le plus doux et l'un des plus puissants apéritifs. S'il s'aigrit plus aisément que les laits, il est aisé d'y parer par quelque absorbant. — Dans les cas où il y a une extrême sensibilité dans les nerfs des premières voies, surtout si elle est le fruit des remèdes violents, des poisons, des boissons âcres, il est certain que c'est au lait d'ânesse qu'il faut recourir ; quand la cause de l'irritation est une bile visqueuse, amassée dans le duodénum, quand le foie paraît engorgé, quand la bile croupit dans la vésicule, quand les maux de nerfs sont accompagnés de beaucoup de chaleur, d'un peu de fièvre, d'urines fort colorées, d'un grand dégoût, on doit préférer le petit-lait. Je ne crains pas de dire que c'est

---

(1) Je ne puis trop recommander la lecture de l'excellente dissertation de M. Hofman, *De mirabili lactis asinini in medendo usu*.

(2) *Lac equinum asinino ad omnia est persimile*, liv. VII, ch. II, p. 809.

(3) M. Spielman a trouvé qu'il avait cinq fois plus de parties caséeuses; mais si ce n'est pas une faute d'impression, je soupçonne que cela est dû à quelque circonstance particulière.

un des plus grands remèdes qu'il y ait dans la nature (1). En rétablissant le cours de la bile, en facilitant les selles, en faisant mieux couler les urines, et surtout en rétablissant la transpiration, le petit-lait prévient la formation des âcretés qui sont la suite de ces évacuations dérangées ; et, de cette façon, c'est un des plus puissants adoucissants. Une femme qui était devenue frénétique par la frayeur qu'elle eut en voyant sa servante se jeter dans un puits, fut parfaitement guérie par le seul usage du petit-lait, pris à grosses doses, pendant trois mois (1).

DES BAINS.

§ 138. Parmi les remèdes les plus propres à diminuer l'irritation des nerfs, et à détruire plusieurs causes de leurs maladies, on doit placer les bains, ou d'eau simple, ou d'eau thermale, et les eaux minérales. — Les bains d'eau simple peuvent s'employer froids, frais ou tièdes. Il n'y a qu'un bien petit nombre de cas dans lesquels il convienne d'employer des bains chauds; et pour éviter toute confusion, je les déterminerai à peu près comme M. Maret dans son excellente dissertation. Le bain froid sera depuis 0, qui est le degré où la congélation commence, jusqu'à 12. Le frais, depuis 12 jusqu'à 25, et le tiède, depuis 25 jusqu'à 35 ; en remarquant cependant que, de cette latitude de 25 à 35, les degrés de tiédeur diffèrent beaucoup pour différentes personnes : ce qui est tiède pour l'un, est froid pour un autre, et chaud pour un troisième; ainsi, en général, on peut déterminer pour chacun le terme de tiède au degré où il éprouve une sensation agréable, où il ne sent ni chaud ni froid (2).

§ 139. L'usage des bains tièdes dans les maux de nerfs a surtout été recommandé par M. Hofman, qui en a parfaitement bien apprécié les avantages. M. Maret fixe leurs effets, en disant : *le bain tiède relâche autant que possible les solides ;*

---

(1) On prépare souvent très-mal le petit-lait, et c'est par cette raison qu'il passe mal, et ne produit point l'effet que l'on en attend. De toutes les préparations, la meilleure est celle qui se fait avec la présure ou caillet; c'est le quatrième estomac du veau, trempé dans le lait aigre qu'il renferme, salé et séché. Cette préparation est fort supérieure à celle qui se fait avec la crème de tartre ou les autres acides. Quand le petit-lait est bien fait, il est, non point limpide comme de l'eau, mais verdâtre et transparent, et alors il n'a point besoin d'être clarifié. Cette opération, que beaucoup de médecins prescrivent, le dépouille d'une partie de son efficacité. Pour s'assurer que le petit-lait réussira, il faut commencer par l'écrémer exactement, et pour cela il faut qu'il ait reposé au moins douze heures dans un vase assez large. La plus grande difficulté consiste à trouver le degré de chaleur que doit avoir le lait pour se cailler le plus complètement possible : tous les acides et les caillets végétaux exigent un degré de chaleur plus considérable que la présure ou les autres caillets tirés du genre animal. Le petit-lait est utile dans toutes les saisons : celle où il a le plus d'efficacité, c'est au printemps et au commencement de l'été, depuis le moment où les vaches commencent à manger l'herbe nouvelle jusqu'au commencement des chaleurs. Le petit-lait doit être bu chaud, il passe beaucoup mieux : il s'associe très-bien avec les végétaux. Défendre les fruits en prenant le petit-lait, c'est avoir des idées bien peu justes de leurs propriétés : ce sont des remèdes très-analogues, qui ont des effets communs, qui sont indiqués dans les mêmes cas; et je ne sais par quelle fatalité on ordonne souvent un régime qui contrarie absolument les vertus du remède. Ce manque d'harmonie dans les différentes parties d'une cure est un des principaux obstacles à leurs bons effets, et il manque à la médecine un petit ouvrage dans lequel on démontrât la nécessité de cette harmonie, et l'on donnât les principes sur lesquels il faut l'établir dans les différents genres de traitements.

(1) Lorry, t. II, p. 124.

(2) Les vues principales qu'on se propose en ordonnant les bains doivent cependant entrer en considération dans la détermination du degré de chaleur. Si l'on veut adoucir, délayer, désobstruer, en un mot, si l'on souhaite que l'eau pénètre aisément, il faut le bain un peu au-dessus du degré que je viens de prescrire; parce qu'en acquérant plus de chaleur, l'eau devient beaucoup plus fluide et plus pénétrante ; chauffée de 25 à 45, elle acquiert six fois plus de facilité à couler. Si l'on craint le relâchement, plus que l'on ne désire la pénétration, il faut qu'elle reste un peu en dessous. Enfin, c'est ce degré, déterminé par une sensation douce de la peau, qui est le plus convenable, quand c'est l'effet anti-spasmodique que l'on a en vue.

il atténue, édulcore, et délaye. Presque tous les médecins ont réduit ces effets au relâchement, à l'augmentation de la transpiration, et à l'adoucissement de l'âcreté qu'ils produisent des deux façons, en faisant transpirer, et en faisant passer de l'eau dans le sang, par l'absorption, que des preuves évidentes démontrent, et que des raisonnements spécieux et ingénieux ne peuvent détruire (1). L'augmentation sensible de transpiration est aussi également démontrée par la diminution de poids, que l'on observe souvent après le bain, quand l'inspiration n'a ni compensé ni excédé la transpiration, par le ramollissement de la peau, par la cessation des accidents qui dépendaient de la transpiration arrêtée. On voit le dégorgement sensible de la peau, par les humeurs crasses, grasses, que l'on trouve quelquefois dans le bain. Les exemples en sont fréquents, et je soigne actuellement un malade qui, dans un bain, rendit de l'huile par tous ses pores, en si grande quantité, qu'on en enleva plus de dix cuillerées de dessus la surface du bain. Ces effets généraux du bain tiède font comprendre combien de bons effets particuliers il doit en résulter. En effet, les seuls bains guérissent souvent des maux que tous les autres remèdes ne font qu'augmenter. J'ai vu une dame, mère actuellement d'une nombreuse famille, et très-bien portante, qui, dès l'âge de douze ans, eut mal à la tête tous les jours; à quatorze ans, le mal augmenta, en ce que tous les quinze jours l'accès était plus fort; le lendemain il était extrême; elle ne pouvait ni voir, ni entendre. Le troisième jour, il diminuait un peu, et il se formait au front une tumeur d'un jaune foncé, de la largeur d'un petit écu, mais beaucoup plus épaisse, qui se dissipait peu à peu, comme les meurtrissures. Les autres remèdes ne lui avaient procuré aucun soulagement; vingt-cinq bains tièdes la guérirent parfaitement (2). Mais un quatrième effet, auquel on n'a pas donné assez d'attention, et qui est celui dont je crois l'influence la plus marquée dans les maux de nerfs, c'est celui qui dépend du consensus de la peau avec presque tous les organes. L'irritation de la peau, l'état spasmodique de ses nerfs se communiquent, comme on l'a vu plus haut, à presque tous les nerfs intérieurs. Le bain, en faisant cesser cet état, opère presque sur-le-champ une détente générale, et ainsi c'est proprement à l'action sympathique du bain qu'il faut rapporter la plus grande partie de ses bons effets dans ce genre de maladie; en dissipant le spasme cutané, il dissipe celui des parties internes.

Le froid de pied opère, par ce consensus, des maux très-prompts, que le bain, par le même principe, fait cesser sur-le-champ. Ce soulagement prompt, qu'il procure dans les coliques intestinales, bilieuses, néphrétiques, avant même que la cause en soit détruite, n'est point produit par la quantité de liquide absorbé; une plus grande quantité bue et prise en lavement, n'aurait point produit ces effets, mais un relâchement sympathique, qu'il occasionne en mettant la peau dans un état de bien-être. S'il calme très-promptement dans l'état de délire, de manie, s'il fait passer, de la plus grande irritation, au sommeil le plus doux, dans quelques minutes, ce n'est ni au relâchement proprement dit de la fibre (cet effet n'est pas si prompt), ni à la dilution, ni à l'âcreté diminuée, ni à la transpiration augmentée qu'il faut l'attribuer; c'est uniquement à la cessation de l'irritation nerveuse. Si des applications grasses ou émollientes sous la plante des pieds soulagent des coliques nerveuses,

(1) Cette absorption est connue dès les temps des premiers médecins. Ceux qui voudraient s'instruire de ses preuves et de ses effets, peuvent lire Kaau, *Perspiratio*, etc.; J. Amman, *De venis in corpore humano bibulis*; Cromwel Mortimer, *De ingressu humorum in corpus humanum*; Haller, *Elem. phys.*

(2) Je trouve les effets du bain tiède assez bien indiqués dans une dissertation, d'ailleurs très-faible : « Balneum 1° reddit circulationem celeriorem; 2° minus » mobile mobilius reddit, et vasa ob» structa reserat; 3° relaxat, humectat » et emollit : ergo antispasmodicum, em» menagogum, diureticum, paregoricum; » 4° sanguinem ad exteriora magis invi» tat; 5° cutim a sordibus liberat : ergo » cosmeticum; 6° humores diluit : ergo » humores spissos resolvit, et eorum » acrimoniæ medetur; 7° transpiratio» nem promovet sudoremque provocat. » Nusche, *De usu et abusu balnei domest.* Argent., 1750. On comprend que les bains tièdes doivent opérer les plus grands effets quand les humeurs sont âcres et les fibres fortes; et c'est souvent le cas des pays chauds de l'Europe.

des toux convulsives, c'est par ce même principe. Si, dans une fièvre lente, la sécheresse, la soif, la chaleur, le malaise diminuent, quand on a été dix minutes dans le bain, c'est encore à ce même effet consensuel qu'il faut rapporter ces changements si prompts et si heureux. Enfin, c'est à ce même principe que l'on doit en grande partie la grande différence qu'il y a entre les effets calmants, rafraîchissants, détendants du bain, et ceux de la boisson aqueuse; et je suis persuadé que les médecins éclairés et observateurs, sentiront aisément la vérité de ce principe, qui m'a très-souvent dirigé dans l'application des bains tièdes, et qui m'a souvent décidé à des bains locaux, par le moyen des fomentations, des cataplasmes, ou des vapeurs, dont les effets, prévus d'après la distribution des nerfs, ont été très-souvent justifiés par l'événement. — Un des grands avantages des bains tièdes, c'est de mettre les malades à même de soutenir des remèdes que différentes circonstances peuvent exiger, mais que l'on ne pourrait point employer à cause des symptômes nerveux qu'ils occasionnent, et que l'usage des bains prévient. J'ai vu très-souvent des malades, à qui les remèdes les plus nécessaires, même les remèdes anti-spasmodiques, donnaient des angoisses, des nausées, des vomissements, de quelques délayants qu'on les accompagnât, et dont l'action devenait favorable et cessait d'irriter dès que j'ordonnais les bains. Les simples aliments, même les plus doux, sont quelquefois un violent irritant pour un estomac très-convulsible, et ce n'est qu'à l'aide des bains tièdes, qu'en diminuant cette convulsibilité, qu'on peut parvenir à digérer aisément; quelquefois même la digestion ne se fait parfaitement que dans le bain, et il faut y faire ses repas.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit ailleurs de la crudité et de la coction dans les maux de nerfs; des causes de la crudité, des conditions de la coction, et des moyens de la procurer, on comprendra que les bains tièdes sont un des mieux indiqués; et d'après toutes ces observations, on ne sera point surpris s'ils ont été recommandés par de très-habiles médecins. Hippocrate les conseillait déjà dans les maux de nerfs (1); Aretée, Celse, Galien, Cœlius Aurelianus, Alexandre de Tralles qui les conseillait dans l'épilepsie, en faisaient un usage très-sage. Dans les siècles suivants, leur usage diététique tomba en désuétude, et les médecins parurent aussi les perdre de vue comme remède. Ce n'est proprement que dans le seizième siècle qu'on a commencé à en faire un usage plus fréquent, et ce n'est que dans le siècle dernier qu'ils ont repris la confiance qu'ils méritent. M. Hofman en apprécia très-habilement les avantages et en démontra toute l'utilité. Il détermine leurs effets généraux, il indique les maladies dans lesquelles ils conviennent, et il établit très-bien que c'est surtout dans l'hypochondrie nerveuse, et dans tous les maux de nerfs, principalement s'ils dépendent d'une disposition spasmodique dans les viscères (1), disposition qui contribue beaucoup à produire et à entretenir les obstructions; on comprend comment et pourquoi les bains tièdes font tant de bien dans celles du bas-ventre (2). Depuis M. Hofman, leur usage est devenu bien plus général, et on les a surtout beaucoup employés dans les vapeurs. M. Raulin les recommande et les emploie. M. Lorry a très-bien jugé leurs effets; mais personne n'en a porté l'usage aussi loin que M. Pome, qui s'est frayé, dans leur emploi, une route qu'aucun de ses devanciers ne lui avait apprise.

Si MM. Boerhaave, Cheyne et Whytt n'en parlent point, c'est premièrement parce que, comme je l'ai déjà dit, ils

(1) Aph. 22, sect. v. « Aqua calida cutem mollit, attenuat, dolores eximit, rigores, convulsiones, distensiones mitigat, capitisque gravitatem solvit. »

(1) *De balneorum ex aqua dulci præstantissimo in affectibus internis usu.* Cette excellente dissertation ne peut être trop lue. On a d'autres bonnes dissertations sur l'usage des bains en général; cependant cette doctrine n'est point encore traitée aussi complètement qu'il serait à souhaiter qu'elle le fût. Un des meilleurs ouvrages est sans contredit celui de M. Martau, dont j'avais ouï parler avec de grands éloges; mais qu'il m'avait été impossible de me procurer, quand j'ai composé cet article. Depuis lors, M. Rast, mon ami, célèbre médecin de Lyon, et l'un des praticiens les plus éclairés que je connaisse, a eu la complaisance de me l'envoyer.

(2) Fabri de Hilden vit un M. Tallier guéri d'obstructions très-invétérées et très-opiniâtres, par les bains de Pfeffers, *Opera omnia*, p. 651.

n'ont envisagé les maux de nerfs qu'en tant qu'ils dépendent du relâchement de la fibre : ils ont trop adopté l'idée de Pison, qui, attribuant tout aux sérosités surabondantes, établit trop généralement que les bains tièdes relâchent, affaiblissent, énervent, jettent même dans l'engourdissement (1). En second lieu, parce qu'ils ont vécu dans des pays où l'on ne fait presque aucun usage des bains tièdes. En Hollande on les craint parce qu'ils augmentent le relâchement ; en Angleterre, on a cru presque généralement pendant très-long-temps qu'il n'y avait que les bains froids qui pussent être salutaires ; et quand M. Percival en a fait un assez grand usage, il y a quelques années, on les a presque regardés comme une chose nouvelle. Que l'on me permette quelques réflexions sur les causes qui ont déterminé M. Boerhaave et M. Whytt, et, d'après eux, plusieurs autres médecins distingués, à les proscrire trop généralement. 1° En établissant comme une règle que les bains tièdes relâchent, effet qu'ils produisent, il est vrai, sur la fibre animale, isolée ou morte, on a eu tort de la rendre générale, et de l'appliquer à toute la machine organisée et vivante, puisque cette conclusion n'est point généralement vraie. Si l'on baigne beaucoup dans l'eau tiède une personne très-saine, chez qui les bains ne peuvent détruire aucune cause de maladie, il est certain qu'ils la relâcheront; mais si une personne est tombée dans l'atonie, par une suite de quelque indisposition, dont les bains tièdes peuvent dissiper la cause, non-seulement le malade recouvrera plus de force, parce que toutes les fonctions se feront mieux, mais ses fibres acquerront plus de densité et d'élasticité, et il n'y a pas un médecin qui n'ait pu voir, dans plusieurs circonstances, les chairs reprendre de la fermeté au bout d'un certain nombre de bains tièdes. 2° Les causes de cette espèce peuvent se trouver dans tous les pays; ainsi il n'y en a point dans lesquels les bains tièdes ne puissent être employés avec succès. 3° Des pays froids et humides, dans lesquels la transpiration se fait mal, doivent souvent offrir des cas dans lesquels la peau s'obstrue et entraîne beaucoup d'accidents, et surtout de maux de nerfs ; les bains tièdes, précédés de frictions, et rendus très-légèrement aromatiques, sont alors de la plus grande utilité. 4° En lisant avec attention un grand nombre d'observations de maux de nerfs, faites en Angleterre, on ne peut pas s'empêcher de remarquer plus d'une fois que les anti-spasmodiques actifs, que les bains froids, que les toniques agissaient comme irritants, et que, selon toutes les apparences, les bains tièdes auraient beaucoup mieux réussi, et auraient rendu plus efficaces les anti-spasmodiques internes ; aussi, je suis persuadé que ceux des médecins de cette nation, chez laquelle il y en a un si grand nombre de véritablement instruits, qui auront le courage, dont ils ont déjà l'exemple, de s'élever au-dessus de la prévention nationale, retireront, de l'usage des bains tièdes, des effets aussi marqués qu'on peut en observer au midi de la France ; mais je crois que les occasions de les employer seront moins fréquentes. — Je ne m'étendrai pas davantage ici sur les effets des bains ; ce que j'en ai dit suffira pour faire comprendre ce que l'on doit en attendre dans les différentes maladies dans lesquelles j'en conseille l'usage ; mais je dois donner ici la réponse à quelques questions que l'on peut faire sur la façon de les employer.

§ 140. Pour les bains très-froids, on n'est peut-être pas dans le cas de faire beaucoup d'attention au choix de l'eau ; moyennant qu'elle soit froide, il n'est pas nécessaire qu'elle soit douce, pénétrante, savonneuse; mais quand on désire qu'elle pénètre et qu'elle agisse sur les liquides, comme c'est presque toujours le cas dans les bains tièdes, on ne peut pas l'avoir trop pénétrante, trop douce, trop savonneuse, et telle est celle du lac Léman. Quand on n'en a pas de telle à sa portée, on doit la charger d'herbes savonneuses ou de fleurs légèrement incisives, telles que celles de sureau.

§ 141. Pour tous les bains, l'heure la plus convenable, c'est le matin, à jeun, quand les vaisseaux sont désemplis, et qu'il n'y a rien dans l'estomac ; puisque, en effet, si l'on désire que l'eau pénètre, elle pénètre mieux alors qu'en tout autre temps, parce que l'absorption se fait plus aisément, qu'elle peut être plus considérable, et que l'effet sera plus marqué sur des vaisseaux détendus que sur des vaisseaux tendus. — Si l'on veut qu'elle fortifie en contractant les vaisseaux, cette contraction est bien plus forte quand leur plénitude n'y résiste pas, et elle n'est point dangereuse. —

(1) Sect. IV, ch. II, p. 310.

Si l'on désire l'effet anti-spasmodique par l'action sur la peau, il est bien plus considérable quand les vaisseaux sont déjà au point de leur plus grand relâchement, et quand il n'y a point, dans l'estomac, d'aliments qui pourraient faire une contre-irritation. — D'après ces principes, c'est toujours à jeun que je fais prendre les bains frais ; ils sont bien plus efficaces. Pour les froids, pris à une autre heure, ils pourraient occasionner des accidents dangereux ; mais quant aux tièdes, dans lesquels il faut quelquefois rester très-long-temps, et qui, par là même pourraient éprouver les personnes délicates, il n'est pas absolument nécessaire de les prendre à jeun. — Quand on ne prend point d'autre remède que les bains, et que le malade est faible, on peut le faire entrer dans le bain deux heures après déjeûner. Quand le malade prend le petit-lait, le lait d'ânesse, ou quelque autre remède de cette espèce, il peut entrer dans le bain deux heures après les avoir finis.

Quelle doit être la durée de chaque bain ? Il n'est pas possible de donner à cet égard une règle qui convienne à tous les malades et à tous les cas. On voit des médecins qui les ordonnent pour trois quarts d'heure, pour une heure tout au plus ; et M. Raulin parle d'une femme à qui il avait ordonné, pour des vapeurs, des bains d'une heure, et qui les prit de deux, comme ayant fait une grande faute, dont elle fut punie par la fièvre, la toux, l'épuisement. Ce ne fut qu'en revenant au terme prescrit, qu'ils lui firent du bien, et la guérirent entièrement de ses vapeurs (1). Mais j'avoue que cet effet me paraît fort extraordinaire, et je soupçonne qu'à l'erreur dans la durée, il s'en joignait une plus importante dans le degré de chaleur, puisque les symptômes que la malade éprouvait étaient précisément ceux que produisent les bains trop chauds ; et que si les bains trop longs incommodent, c'est en donnant mal au cœur et de la disposition à défaillir. D'ailleurs, l'expérience de tous les jours démontre que l'on soutient parfaitement des bains beaucoup plus longs. M. Pome en a fait prendre pendant long-temps de six, de huit, de dix, de douze, de dix-huit, et même de vingt-deux heures (2); et Fabrice de Hilden avait déjà donné l'histoire d'un fait bien propre à autoriser les longs bains tièdes, et à en démontrer l'avantage. Il avait vu qu'à Pfeffers il y avait des gens qui restaient toujours dans le bain, et finissaient leur cure sans en sortir (1). Et deux témoins dignes de foi m'ont assuré que l'on avait vu la même chose aux bains de Leuch en Valais, qui sont bien plus actifs que ceux de Pfeffers. Je ne conseille point cette méthode; mais j'ai cependant cru utile de présenter ces faits, parce qu'il ne serait pas impossible que, dans quelques cas, elle eût ses avantages. A l'ordinaire, je ne fais pas prendre les bains tièdes, quand je les ordonne pour les maux de nerfs, plus de deux ou trois heures, parce que, excepté dans les cas où il y a une raideur marquée dans quelque partie, une chaleur, une sécheresse et une irritation prodigieuse, je crois avoir remarqué qu'au bout de deux ou trois heures le bain a fait autant d'effet qu'il peut en produire; et un grand nombre de malades m'ont constamment assuré qu'ils étaient mieux quand ils n'y restaient pas plus de deux heures et demie, que quand ils y restaient plus long-temps. L'absorption se fait le plus abondamment dans la première demi-heure du bain : le *lénimen* de la peau est aussi assez prompt; il n'y a que l'amollissement qui augmente à proportion du temps ; et ainsi, quand on ne désire pas cet amollissement, il est inutile de le prolonger. J'ai été consulté par quelques malades que des bains trop longs avaient jetés dans un relâchement trop considérable, d'où était résulté une disposition à l'anasarque, et, chez une femme à la fleur de l'âge, un véritable anasarque universel, avec une faiblesse extrême.

Quoique l'heure la plus convenable pour les bains soit le matin, on peut cependant aussi se baigner une seconde fois le soir, assez tard pour que la digestion du dîner soit finie. Il y a plus d'avantage même à réitérer ainsi le bain, qu'à le prolonger très long-temps le matin : on obtient par-là une double absorption, quoique la seconde soit moins abondante, et un double *lénimen* de la peau, cet effet heureux auquel se rapporte une partie des avantages du bain. — On peut prendre les bains tièdes dans tous les temps de l'année; les plus grands froids ne sont

(1) P. 335.
(2) P. 114, 118, 131, 132, etc.

(1) *Epistola ad Croguerum*, pag. 659, 660, 661.

point un obstacle : quelquefois même les personnes fort délicates, sur qui le grand froid agit comme un irritant, ont plus besoin du bain tiède à cette époque qu'à toute autre. Il n'y a aucune nécessité de se coucher après le bain : ce n'est que les circonstances du malade ou de la maladie qui peuvent l'exiger. Mais je passe actuellement aux bains frais.

§ 112. Les expériences de M. Maret lui ont appris que la bandelette de peau, longue de six pouces, dont il se servait pour ses expériences, s'allongeait de deux lignes, en la tenant pendant une heure dans l'eau au douzième degré, et l'on peut être sûr, qu'à dix-huit degrés cet effet serait plus considérable encore. Cependant il ne faudrait pas en conclure que le bain, à douze, et même à dix-huit, relâche; et il faut bien distinguer entre les effets sur la peau morte et sur la peau sensible. A seize, dix-sept, dix-huit degrés même, le bain produit constamment un sentiment de froid ; la raréfaction des humeurs diminue, et tous les solides de l'animal se resserrent : il n'y a personne qui, en se baignant à ce degré de chaleur, ne puisse en faire l'épreuve. Il pâlira, ses bagues se trouveront plus larges qu'elles n'étaient ; il se rechaussera avec plus de facilité qu'il ne s'était déchaussé : en un mot, tout lui démontre qu'il a diminué de volume. Le bain frais jusqu'à dix-huit degrés n'agit donc pas comme relâchant, si l'on n'y reste pas long-temps; car, si l'on reste plus de sept ou huit minutes, on se fait à ce degré de fraîcheur : elle ne produit plus d'effet sur la peau, et cette diminution de volume cesse; et même, si l'on se baigne dans une baignoire où il y ait peu d'eau, on la fait bientôt monter de quelques degrés, et les effets du bain deviennent quelquefois relâchants, puisque réellement ils commencent à l'être quand l'eau est à vingt ou vingt et un degrés, chaleur à laquelle l'eau du lac parvient quelquefois quand le thermomètre au nord est à vingt cinq ou vingt-six. Aussi j'ai vu plusieurs malades se plaindre que ces bains, qui, quelques jours auparavant, leur donnaient de la force et leur faisaient du bien, ne leur en faisaient plus et les affaiblissaient. On peut donc établir que le bain, depuis douze jusqu'à dix-huit, moyennant que l'on n'y soit que quelques minutes (1), resserre les solides vivants (1). — L'effet de ce bain ne sera donc pas précisément celui du bain tiède ; l'absorption est bien moins considérable ; le lénimen de la peau, qui tient à la détente que la tiédeur produit, n'aura plus lieu ; les solides trop tendus ne seront plus relâchés, tant s'en faut; et toutes les fois qu'il y a réellement trop de tension, ils nuiront : ils nuiront même sans trop de tension, quand le genre nerveux est excessivement mobile : on éprouve alors, avec les bains frais, ce qu'on éprouve souvent avec les plus légers toniques ; ils agissent comme irritants, et c'est cet accident qui m'obligea, dans un cas où ils me paraissaient évidemment indiqués, à commencer par des bains tièdis au degré nécessaire pour que cette irritation n'eût pas lieu ; et diminuant chaque jour, et de la durée du bain, et du degré de chaleur, le malade parvint, au bout de quelques jours, à les supporter à douze. Depuis lors, j'ai eu de fréquentes occasions d'employer cette méthode, et toujours avec succès. Et tout ce que je viens de dire doit faire comprendre, que l'on ne doit pas plus employer les bains frais, dans l'état de crudité des maladies de nerfs, et en général dans les maladies chroniques, à moins qu'elles ne dépendent d'atonie, que dans les maladies aiguës ; puisque c'est comme tonique que l'on doit les envisager, et que c'est d'après cette idée qu'il faut les apprécier. Mais c'est un tonique qui a des avantages que les autres n'ont point ; il ne fatigue aucun organe ; il n'échauffe point, il ne constipe point, il n'ôte point le sommeil, en un mot, il n'a aucun des inconvénients de plusieurs autres irritants, et il a des avantages qui lui sont particuliers. Ainsi, on peut hardiment le regarder comme le premier des toniques dans les maux de nerfs ; et si la maladie est de nature à exiger une coction, quand cette coction est faite, et que l'on peut employer hardiment les spécifiques, le bain froid produit un excellent effet, et à cette époque il fait le plus grand bien dans l'épilepsie même. Une fréquence

(1) A 12, 13, 14 degrés, et même à 15, l'effet ne change pas, quoique l'on y soit long-temps. J'ai vu un malade, après trois quarts d'heure, à 13 et demi, sensiblement contracté.

(1) Il suffit que la raréfaction des humeurs diminue, pour que les solides se contractent par leur propre élasticité.

habituelle du pouls sans dureté, un sentiment de chaleur à la peau, de fréquents gonflements d'estomac, les insomnies, les feux fréquents au visage, sont les symptômes qui indiquent, presque toujours avec certitude, que le bain frais produira les meilleurs effets. Il est très-important de le prendre à jeun, et on peut le prendre en toute saison et aussi long-temps que l'on veut : mais il est bien certain que c'est dans les grandes chaleurs de l'été qu'ils sont le mieux indiqués, parce que rien n'en diminue autant les fâcheux effets, dont j'ai parlé d'ailleurs, et qui sont si sensibles dans tant de maux de nerfs.

§ 143. L'effet des bains froids est uniquement tonique, et très-tonique : il exige, plus encore que le bain frais, une grande attention à ne pas l'employer trop tôt. — M. Marct a vu que la bandelette de peau se raccourcit d'une ligne dans une heure au degré 1 : et il est aisé de juger par là combien l'effet tonique de ce degré, sur le vivant, est supérieur. Un de mes amis, médecin très-éclairé, feu M. Chatelanat, a vu les bains d'Ingni, source très-froide, entre Moudon et Payerne, occasionner une constriction si violente des muscles abdominaux, qu'il en résulta une chute du rectum de plus de huit pouces. Un fait comme celui-là prouve ce que l'on peut en espérer, et l'expérience démontre, qu'ils opèrent les cures les plus surprenantes, dans les cas d'atonie, où tout autre remède a été inutile.

§ 144. Les cas où les maux de nerfs pourraient exiger des bains extrêmement chauds sont si rares que je ne crois point devoir en parler ici : ce que j'ai à en dire sera mieux placé à l'article de la paralysie (1). Je remarquerai seulement ici que leur effet est une transpiration excessive, et une fréquence très-grande du pouls. On peut donc compter que l'action sera très-grande, même dans les plus petits vaisseaux, et que la diminution, dans la masse des humeurs, sera très-considérable. M. le Monier, en se baignant pendant demi-heure au 34e degré, perdait depuis onze jusqu'à quatorze onces, et dans un bain plus chaud, il perdit vingt onces et deux gros en huit minutes.

DES EAUX THERMALES.

§ 145. Ce que j'ai dit des degrés de chaleur de l'eau commune est vrai des différentes eaux thermales, dont le degré de chaleur varie généralement entre 28 et 44 (1). — Les eaux thermales se ran-

(1) Dans ces cas-là, les bains les plus chauds qui soient connus en Europe sont, à ce que je crois, ceux de Borshet, et ceux de Dax. J'ai vu à Borshet, avec deux thermomètres très-exacts, qu'au moment même où l'on plonge le thermomètre dans le petit puits, qui est soufré, il monte à 56, et au bout d'une minute, à 61, du thermomètre qui marque l'eau bouillante à 80. M. Forster en a trouvé dans l'ile de Tina qui vont à 191 de Farenheit : c'est plus de 70 au thermomètre que j'employais. Dans le grand puits, qui n'est pas soufré, il monte à 48, et à sa source, qui n'est éloignée que de huit pas, il monte à 52. La source qui est à la promenade, et coule du roc, n'est pas si chaude; le thermomètre ne monte qu'à 45 : elle n'est pas soufrée, mais assez saline pour que l'on puisse s'en promettre de grands effets. Dax n'est que de l'eau très-pure, mais très-chaude. M. Secondat de Montesquieu a trouvé la chaleur, à la surface du bassin, de 48, et à la source, de 56. Je vois dans l'excellent ouvrage de M. Leroi, que celles de Vinai, au pied du mont Viso, le font monter à 52 ; mais un homme éclairé, qui y avait été, m'assure qu'elles ne passent pas 48.

(1) On comprend que je ne parle plus ici des sources de Borshet, de Dax et de Vinai, mais de la généralité des autres eaux. Le *bassin tempéré* (dit neuf) formé à Bains par une source savonneuse, ne fait pas monter le thermomètre au-delà de 29. La source la plus chaude le porte à 40, qui est le degré de la source du Crucifix, à Plombières, et ce degré est, je crois, celui que l'on trouve le plus souvent dans les eaux thermales. Le bassin le plus tempéré de Luxeuil, qu'on appelle des Bénédictins, ne porte le thermomètre qu'à 30. On trouve à Bains une source très-savonneuse, chaude à un degré très-rare, c'est celui de 19 degrés, et je ne me rappelle que l'eau sulfureuse de Nyer en Roussillon, dont parle M. Carrère, à qui l'on doit un bon ouvrage sur les eaux de cette province, qui ait ce degré. Je dois ces observations, et plusieurs autres sur Bains et Luxeuil, que je n'aurais pas eu le temps de faire moi-même avec l'exactitude nécessaire, à M. de T., officier français, bon physicien et bon observateur, qui eut la complaisance de les faire pour me les communiquer. J'ai vu

gent sous un certain nombre de classes, et les effets des différentes eaux de chaque classe ne varient que du plus au moins ; de façon que les vertus spécifiques que l'on attribue aux unes, dans certaines maladies, préférablement à toute autre, sont presque toujours des vertus supposées pour les accréditer, plutôt que des vertus réelles ; et, en général, l'essentiel pour ordonner les eaux, c'est de savoir à quelle classe elles appartiennent, et si elles sont fortes ou faibles dans leur classe. Dès qu'une fois on pourra avoir cette classification et ces échelles, il ne s'agira, pour se déterminer entre celles qui sont de même force (et il y en a plusieurs), que de consulter les circonstances du malade, et la façon dont on est aux eaux. L'air, le logement, la nourriture, la facilité des promenades, les commodités des bains, les douches, les étuves sont des circonstances de la plus grande importance ; et il y a des sources précieuses qui sont gâtées, parce que l'on y est mal à tous ces égards. — Les quatre classes sont : les salines, telles que celles de Balaruc, de Vichy, de Bourbonne, de Visbaden, d'Ems ; les soufrées, telles que celles des trois Aix, de Bath, de Barèges ; les martiales, telles que celles de Carls-Baden en Bohême, et de Leuch en Valais, ce sont les plus rares ; enfin, les simples, que l'on pourrait diviser en absolument simples, telles que celles de Pfeffers, de Slangen-Baden, de Bains, la source appelée d'alun à Aix en Savoie, et celles qui renferment ou une légère dose de terre alcaline, ou de terre savonneuse, ou même de sel alcali, telles que celles de Plombières, peut-être de Luxeuil, de Lucques, de Pise, etc. Il faut remarquer que, dans celles des trois premières classes, il y en a beaucoup qui participent des autres classes, et que, dans la première, le principe salin varie. Les eaux de Balaruc ne contiennent presque que du sel de mer ; celles de Bourbonne, bien moins salées, le sont par un amer d'une autre espèce, et contiennent un léger principe sulfureux, qui fait que leur action est bien moins bornée aux premières voies que celles de Balaruc. Celles de Visbaden, qui me paraissent celles de cette classe dont on peut espérer les effets les plus considérables, contiennent aussi un sel amer, mais bien plus pénétrant que les autres ; celles de Vichy sont plus alcalines, et celles d'Ems contiennent un sel neutre, si doux et si pénétrant, qu'elles ne sont point purgatives, mais très-désobstruantes.

Les eaux sulfureuses varient aussi, par la quantité du principe soufré qu'elles contiennent, et par leurs différentes combinaisons avec les sels (1). — Les eaux martiales contiennent aussi plus ou moins de quelque autre principe. — Il y a une observation à faire sur les eaux thermales comme sur les acidules : c'est qu'indépendamment des principes minéraux qui peuvent s'y trouver, il y a une grande différence dans l'eau même qui a servi de dissolvant ; et en savourant long-temps les eaux après qu'elles sont refroidies ou éventées, on aperçoit sensiblement cette différence, qui est très-importante. — En se rappelant tout ce que l'on connaît des effets des eaux thermales, de leurs différentes espèces, et ce que j'ai dit jusqu'à présent des maux de nerfs et de leurs causes, on comprendra aisément que celles des trois premières classes peuvent convenir pour remédier à différentes causes des maux de nerfs ; mais que, dans les cas où il y a une grande âcreté, où la mobilité tient à l'état du sensorium, aux esprits animaux, à la sensibilité extrême de quelque organe, comme de l'estomac ou des intestins, dans les cas où les nerfs ont été affectés par quelque cause morale, il n'y a que celles de la dernière classe qui puissent convenir. L'action des premières est celle des sels délayés dans l'eau : celle des secondes peut se rapprocher de celle des amers animés de quelque volatil ; celle des troisièmes est celle des martiaux, et la quatrième celle des bains tièdes. Ainsi on voit d'abord dans quels cas elles peuvent convenir, en se souvenant cependant que les préparations de la nature donnent aux mélanges qu'elle fait une énergie que les mélanges de l'art ne peuvent jamais atteindre, et que, quoique

---

à la source à Balaruc, le thermomètre monter très-rapidement à 41, et ensuite presque à 43.

(1) J'ai été moi-même aux trois Aix. Les eaux d'Aix-la-Chapelle sont très-soufrées, et en même temps chargées d'un sel amer. Celles d'Aix en Savoie m'ont paru aussi soufrées, mais très-peu salines ; le degré de chaleur est à peu près le même. Celles d'Aix en Provence sont moins chaudes, peu soufrées, et point salines au goût. Celles de Barèges ne sont presque que soufrées, mais très-pénétrantes.

l'on dise de l'imitation des eaux, elle est toujours très-imparfaite. La quantité de sel de mer que contient la dose d'eau de Balaruc qu'il faut boire pour se purger, dissoute dans l'eau ordinaire, ne ferait vraisemblablement qu'altérer, ; et pour toutes les eaux en général, on est étonné de l'action que leur donne la petite quantité de principes dont elles sont chargées, et dont la combinaison, telle que la nature la prépare, produit des mixtes réellement différents de ceux que la chimie ordinaire en pourrait faire. C'est cette activité qui leur donne tant d'efficacité, et qui rend leur abus si fâcheux. On a vu plus haut quels horribles accidents nerveux les eaux de Balaruc, mal ordonnées, avaient produits, et l'on verra, dans différents chapitres de cet ouvrage, les maux produits par les eaux minérales les plus fortes et les plus vantées. Mais ces mêmes eaux, bien employées, produisent aussi les plus heureux effets, et je me suis servi avec le plus grand succès de celles de Balaruc, même dans des cas de maux de nerfs fâcheux et opiniâtres, dont la première cause était dans les viscères du bas-ventre. M. Leroi a très-bien apprécié leur usage (1) dans ce cas-là, et ce qu'il en dit doit être connu de tous les médecins.

Les eaux de la quatrième classe, celles que j'ai appelées simples, conviennent toutes les fois que les bains tièdes conviennent; mais leurs effets sont beaucoup plus considérables, parce que leur eau est beaucoup plus douce et beaucoup plus pénétrante; peut-être simplement à cause de l'absolue pureté de l'eau, peut-être par quelque principe trop ténu pour tomber sous nos sens. Deux faits populaires, mais bien constatés, qu'elles lavent le linge mieux qu'aucune autre eau, et que les linges se sèchent beaucoup plus promptement que s'ils eussent été lavés dans d'autres eaux, suffisent pour prouver leur pénétration et la facilité avec laquelle elles se distribuent; dernière qualité, qui fait que l'on peut les boire avec tant de succès, pendant que les mêmes doses d'eau commune chauffée détruiraient rapidement l'estomac.

Celles que j'ai appelées savonneuses ont, outre ces avantages, celui de détruire plus puissamment les principes d'acide, de viscosité, de légers engorgements, qui se trouvent si souvent combinés avec les maux de nerfs; mais il est vrai que ces qualités mêmes les rendent quelquefois trop actives pour les malades à qui il ne faut absolument que les simples adoucissants, et j'ai vu le malade à qui je dois les observations que j'ai citées plus haut, sensiblement irrité par les eaux de Plombières, être obligé d'aller à celles de Bains, qui seraient inefficaces dans plusieurs cas dans lesquels les premières réussissent supérieurement. Mais il serait inutile de m'étendre sur ces objets : on voit combien il est important de connaître exactement les vertus des eaux, et combien il est dangereux de les envisager comme un remède indifférent, où l'on envoie très-légèrement, et dont on laisse presque le choix au malade, sans que le grand nombre d'exemples fâcheux ramène à des précautions dont l'oubli est si funeste (1).

DES EAUX MINÉRALES FROIDES.

§ 146. On peut les partager, comme les eaux thermales, en salines, sulfureu-

(1) « Les maladies vaporeuses spasmodiques ne tiennent pas toujours uniquement à une mauvaise disposition du système nerveux : elles sont quelquefois sympathiques et dépendent d'un état maladif de l'estomac et du canal intestinal. Dans ce cas, les eaux de Balaruc, prises intérieurement à de petites doses, et long-temps continuées, ont souvent produit de très-bons effets. Bien plus, lorsque les paroxismes périodiques d'une épilepsie récente m'ont paru être déterminés par des matières bilieuses, âcres, accumulées dans les premières voies, et surtout dans l'estomac, j'ai quelquefois réussi à guérir cette maladie, en purgeant le malade trois jours consécutifs avec les eaux de Balaruc, et en réitérant, de deux mois en deux mois, cette purgation, pendant un an ou un an et demi, et en éloignant ensuite, peu à peu et par degrés, la période de cette purgation. » *Mémoire sur les eaux de Balaruc. Mélanges de physique et de médecine*, p. 84.

(1) J'ai vu en 1777, une dame envoyée du nord de la France à Barèges, avec cet indifférentisme, à qui ces eaux réussirent si mal, qu'elle fut quatorze mois avant que de pouvoir retourner chez elle : et j'ai vu en 1778, une dame, envoyée aussi légèrement à Contrexeville, à qui ces eaux occasionnèrent des pertes si fâcheuses, que, depuis ce moment, elle a perdu journellement ses forces, et est tombée dans une diarrhée que rien n'a pu même modérer, et qui l'a tuée sans accidents violents.

ses, chalybées, et simplement spiritueuses ou imprégnées d'un principe actif aérien sans aucun minéral (1) ; et il faut se rappeler qu'une partie de ce que j'ai dit des eaux thermales en général, sur leur composition, sur les effets du mélange, sur le mélange des classes, convient aussi aux eaux froides, dont très-peu appartiennent uniquement à leur classe. Toutes sont plus ou moins gazeuses, et des trois premières classes, il y en a peu qui ne contiennent quelque principe salin ou terreux. Mais je dois remarquer que, parmi les thermales, les soufrées sont très-communes, les martiales très-rares, et qu'au contraire les soufrées sont très-rares parmi les froides, et les ferrées très-communes. Dans la quatrième classe, on pourrait admettre une différence analogue à celle que j'ai admise dans la quatrième classe des eaux chaudes. Les unes ne sont que gazeuses; elles ressemblent à celles que l'on peut faire, ajoutant de l'air fixe avec soin à de l'eau commune ; mais avec cette différence qu'il y a entre les manipulations de la nature et celles de l'art ; et, quoi que l'on en ait dit, elle est très-considérable : les autres contiennent une terre absorbante, ou une très-légère dose de sel alcalin, qui leur donne un peu plus d'activité.

Les salines, telles que celles d'Égra, qui contiennent un sel neutre, et qui sont peut-être les premières de leur ordre ; les sulfureuses (telles qu'il y en a de très-bonnes à Prangins, à quelques lieues de Lausanne), qui contiennent aussi un sel amer, combiné avec un principe sulfureux, qui leur donne la plus forte odeur de soufre, et qui sont purgatives, conviendront dans les cas dans lesquels les remèdes de cette espèce seraient indiqués, mais en se souvenant toujours que les eaux salines sont préférables aux dissolutions de sel, comme les eaux chalybées aux teintures de fer. Les eaux chalybées, qui sont un puissant tonique, et un remède souverain dans les maux de nerfs qui dépendent d'atonie, et dont l'action est si analogue à celle des bains chauds, deviennent très-irritantes dans un grand nombre de cas, et je les ai vues changer en épilepsie de simples mouvements convulsifs. En général, elles ne conviennent presque jamais dans les maladies qui ont leur siége dans la tête, et cette vérité est trop ignorée. Si l'atonie n'attaque que les premières voies, on peut souvent les combiner avec succès avec les bains tièdes, qui empêchent qu'elles n'irritent. Celles qui, comme la Géronstère, contiennent un principe sulfureux volatil combiné au fer, ont une efficacité que l'on chercherait vainement dans d'autres remèdes.

Les eaux gazeuses, ou les acidules simples, qui, malgré leur nom, sont presque toutes alcalines, sont un délayant, un édulcorant, un véritable anti-spasmodique. Leur effet est celui des bains de la quatrième espèce, et elles font le plus grand bien dans les maux de nerfs primitifs, qui ne tiennent qu'à âcreté, épaississement, manque de transpiration, ou sécrétions dérangées. Il y a cependant des cas dans lesquels la sensibilité est telle, que l'action du gaz est très-forte. J'ai vu celles de Seltzer stimuler, et il a fallu en revenir à l'eau pure, ou à celle de Pfeffer, qui est beaucoup moins gazeuse. Mais je sortirais de mon sujet si je m'étendais davantage sur les eaux minérales. Je n'ai dû rappeler ici que ce qu'il est important d'avoir présent avant que de se déterminer à les ordonner dans les maux de nerfs. On retrouvera l'application de ces principes dans le traitement des maladies particulières.

DE L'AIMANT ET DE L'ÉLECTRICITÉ.

§ 147. J'ai déjà parlé de l'aimant et de l'électricité en parlant des causes. Je n'ai presque rien de plus à dire du premier que ce que j'en ai dit alors. Je ne connais encore qu'une observation qui atteste ses bons effets d'une façon assez nette et assez sûre pour que j'ose la citer : elle est de M. Deharsu, célèbre chirurgien à Genève. Il était perclus des extrémités inférieures depuis cinq ans, et sujet à des froids de pieds, de jambes et de cuisses qui lui étaient fort incommodes, et il éprouvait le plus grand froid en octobre 1775. Ce fut alors que, sur la réputation de ce nouveau remède, il appliqua sous ses pieds cinq pièces aimantées, et malgré le rigoureux hiver de 1775 et 1776, non-seulement il n'a pas eu besoin une seule fois de chauffe-pieds, et il a

(1) Je n'exclus point les eaux alumineuses, vitrioliques, cuivreuses, etc. Je n'examine point si elles existent : ces recherches seraient l'objet d'un traité des eaux minérales. Ici je n'ai dû parler que de celles qui sont d'un usage général, que l'on emploie très-souvent dans les maux de nerfs.

toujours joui d'une chaleur suffisante; mais il a recouvré la liberté du ventre (1), et n'a plus eu besoin d'aloès; les douleurs de goutte se sont beaucoup mieux réglées qu'elles ne l'avaient été depuis vingt ans, et un principe âcre qui se déposait sur ses mains et sur ses avant-bras, avec beaucoup de prurit, a fort diminué et presque disparu. M. D. ajoute : Je viens d'obtenir un succès frappant sur la femme d'un ouvrier de la monnaie, nommé Cramer, atteinte depuis dix ans de crampes très-douloureuses à l'estomac (2). Il paraît évidemment qu'après l'application de l'aimant, il y a eu moins de spasmes et plus de transpiration. Si de nouveaux faits démontrent enfin quelqu'une des vertus qu'on lui attribue, je serai empressé à en profiter.

§ 148. Quant à l'électricité, qui me paraît un agent bien plus fort que l'aimant, j'ai déjà apprécié ses effets dans un autre ouvrage, et je vois que ces principes ont été adoptés par plusieurs médecins, dont la plupart ont paru avoir oublié que je les avais déjà publiés (3). Je rappellerai ici ce morceau tout entier, tel que je le donnai en 1761 : j'y joindrai en notes un très-petit nombre de nouveaux faits, qui confirment ce que je pensais alors; et c'est sur ces principes qu'il faut se décider, quand il s'agit de juger si l'on doit employer ce secours comme remède dans les maux de nerfs. — En 1746 et 1747, plusieurs habiles physiciens, à la tête desquels on peut placer MM. Jalabert, Cruger, Craizenstein et Klein (4), pensèrent tous, sans s'être communiqué leurs idées, que l'électricité serait un remède utile dans la paralysie, et l'observation que M. Jalabert publia était bien propre à accréditer cette idée. M. de Sauvages, son ami, fut un des premiers à l'adopter, et il rendit compte de ses observations dans une dissertation soutenue par M. Deshais (1). — Le 9 avril 1748, M. l'abbé Nollet et M. Morand commencèrent des essais, à l'hôtel des Invalides, sur quatre paralytiques, et ils les continuèrent jusqu'au 1er juin avec beaucoup de régularité, sans obtenir aucun bon effet marqué : mais ces observations, rendues publiques seulement plus de quatre ans après, ne servirent pas beaucoup à l'appréciation du mérite de l'électricité. Les premières expériences favorables avaient fait sa réputation, et il lui arriva ce qui arrive à tous les remèdes annoncés par quelque médecin de réputation, et soutenus de quelque cure éclatante : on s'enthousiasma, et depuis l'an 1747 jusqu'à 1756, une grande partie de l'Europe fonda la guérison de la paralysie sur l'électricité. On fit des expériences partout, mais avec des succès si différents, que la multitude des observations ne servait qu'à rendre la vertu du remède plus incertaine, et cette incertitude en dégoûta; on l'abandonna presque entièrement.

Le seul moyen d'apprécier ce que l'on doit en attendre, c'est d'établir ses effets généraux d'après les observations, et de les comparer avec les indications qu'offrent les différentes espèces de paralysie. Je renfermerai sous quelques articles ce qu'il y a d'essentiel à dire sur cet important objet. — 1° L'électricité rend le pouls beaucoup plus vite; et un grand nombre d'observations m'ont donné cette règle, c'est que l'électricité augmente la vitesse d'un septième : et quoique M. Morand n'eût point éprouvé cet effet, et que M. Nollet croie que si on l'a observé, c'est sur les gens du peuple, effrayés par l'appareil de ces opérations (2), il n'en est pas moins vrai que c'est un effet

---

(1) Ce fait prouve qu'en faisant cesser le spasme des pieds, le remède fit cesser celui des intestins.

(2) *Journal encyclopédique*, juillet 1776, p. 324. Dans le moment où l'on arrange ceci pour l'impression, je lis une nouvelle observation, *Gazette de santé*, 1779, n° 1, qui ne me paraît pas plus décisive que quelques autres, quoiqu'on soit porté à croire que l'aimant n'a pas été inutile.

(3) M. Hahn, *De paralysi sine nervorum et arteriarum læsione*, Hal., 1766, est le seul auteur qui ait cité mes remarques sur cet important objet : *De electricitate silebo, quia laboris otium mihi fecit. Cel.* Tissot, *qui de hac materia disseruit in epist. ad Hallerum*, § 11.

(4) M. l'abbé Nollet dit, *Mém. de l'Acad.*, 1749, p. 28, qu'en février 1746, il essaya d'appliquer l'électricité à un paralytique, mais que des circonstances étrangères au sujet interrompirent ces expériences. On verra plus bas qu'il ne les recommença que plus de deux ans après.

(1) J. Steph. Deshais, *Dissertatio de hemiplegia per electricitatem curanda*, *Monsp.*, 1749. On la trouve dans la collection de M. Haller.

(2) *Mémoires de l'Académie*, 1749, p. 39.

assez général; mais il y a des sujets chez lesquels l'électricité opère peu, et il est naturel qu'elle n'accélère pas leur pouls. — 2° Elle augmente la chaleur et la pléthore apparente. — 3° Elle augmente constamment la transpiration (1) et quelquefois les selles et les urines. — 4° Elle produit des hémorrhagies et surtout celle des narines, telles que M. Wincler en éprouva lui-même, et j'en ai vu une assez grave. — 5° Il y a douleur dans l'endroit touché; la peau est endommagée (2), les muscles sont mis en action malgré eux; l'irritabilité du cœur, sorti du corps de l'animal, est animé plus puissamment que par l'esprit de vitriol. — 6° Elle frappe d'une secousse convulsive violente (3); elle est souvent suivie d'une faiblesse de tête, de vertiges, d'un sommeil inquiet, troublé, convulsif, tel que je l'ai souvent éprouvé moi-même, et j'ai entendu beaucoup d'autres s'en plaindre. — 7° La lassitude et la faiblesse sont une suite inévitable du spasme et de la fièvre. — 8° La respiration conserve souvent une certaine gêne. — 9° Elle a produit une paralysie universelle des extrémités, dont M. Opelmayer fut la victime. — 10° Elle tue avec la promptitude de la foudre (4). — 11° Les cadavres, ouverts après une longue électrisation, ont fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés et gorgés de sang. — 12° L'électricité, appliquée aux animaux, a occasionné de violentes convulsions, des spasmes, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse, l'écume à la bouche, la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine et dans le cerveau. Il paraît, par tous ces faits, que les principaux effets de l'électricité sont de donner la fièvre, d'occasionner des convulsions, de raréfier le sang, et de le porter au cerveau; quelquefois de produire ou d'augmenter la paralysie, et l'on doit faire la plus grande attention à ce que M. Thierry dit des effets de l'électricité; je crois devoir rapporter ici un de ses articles les plus essentiels. J'ai ouvert trois cadavres de personnes électrisées: tous trois m'ont offert à peu près le même spectacle. Le dernier sujet avait été électrisé assez long-temps pour une hémiplégie, venue à la suite de quelques attaques d'apoplexie. La veille de sa mort, il se traîna jusqu'à moi, pour me prier de rétablir un peu sa tête ébranlée par les chocs terribles qu'il avait essuyés. Je le renvoyai au lendemain; et ce jour-là, on me dit qu'il était mort subitement. Je trouvai, à l'ouverture de la tête, le diamètre des vaisseaux de la dure et pie-mère si prodigieusement dilaté, que, dans quelques endroits, on eût pu y insinuer, sans efforts, une grosse plume de cygne. Sur le grand nombre de cadavres que j'ai ouverts, je n'ai jamais trouvé la dilatation et l'engorgement des vaisseaux de la tête portés à ce point (1).

§ 149. De ces faits on peut juger ce que l'on peut attendre et ce que l'on doit craindre de l'électricité. La fièvre et la pléthore sont souvent nuisibles dans la paralysie; les convulsions le sont presque toujours, et si elles sont fortes, elles la produisent. On ne doit donc point employer l'électricité indistinctement dans toutes les paralysies, mais seulement dans celles qui ne dépendent point de la pléthore, et dans lesquelles on ne craindrait ni la fièvre, ni les effets des mou-

(1) M. Nollet est un des premiers qui ait vérifié cet effet, d'abord sur des animaux, ensuite sur les hommes. *Hist. de l'Acad. royale*, 1748, p. 6, 7, 8 : ce qui seul ferait présumer fortement qu'elle rend le pouls plus vite.

(2) A Somme, en Italie, un homme fut touché par le tonnerre, qui lui fit une légère incision au front, par laquelle il se fit un écoulement de matière que rien n'a pu arrêter. Il mourut le vingt-unième jour. *Gazette de Berne*, mars 1775.

(3) Elle occasionne les accès d'épilepsie, elle augmente l'asthme convulsif. *Commentar. de rebus in scient. natural*, etc. Kirckvolgh a vu les accès épileptiques devenir plus fréquents après l'électricité. *Diar. med.-pract.*, p. 168; et un chasseur frappé du tonnerre, qui était resté longtemps évanoui, ne pouvait pas être électrisé sans s'évanouir de nouveau.

(4) On a vu des exemples de paralysies guéries par un coup de tonnerre; Diemerbroech, obs. 10. Et on a vu aussi des paralysies produites par la même cause. Sauri, *Phys.*, t. IV, p. 85 et 109. J'ai vu un malade paralytique des extrémités inférieures, touché légèrement au front par le tonnerre, qui enflamma les rideaux de son lit, et incendia rapidement la maison qu'il habitait, d'où son domestique eut à peine le temps de le sortir, n'en ressentir aucun effet ni bon ni mauvais. On a vu à Vienne l'électricité occasionner des apoplexies, des vertiges, des défaillances, un tétanos mortel. Kirckvolgh, *Diarium medico-practicum*, p. 168.

(1) *Médecine expérimentale*, p. 246.

vements convulsifs, mais dans lesquelles, au contraire, la fièvre pourrait être utile. Ainsi l'on voit pourquoi ses effets ont si fort varié, pourquoi elle a été louée par les uns, blâmée par les autres. Employée à propos, elle a été utile; dans d'autres circonstances, elle a nui. Sous la conduite d'un habile médecin, ce remède véritablement héroïque, et qu'il faut retenir en médecine, peut opérer de grands effets, parce qu'il n'est employé qu'à propos : et voilà pourquoi il paraît avoir eu des succès à Vienne, dans l'hôpital Thérésien, mais on le vante mal à propos comme le spécifique des paralysies; et la sagacité de M. Camper lui avait déjà fait prévoir, en 1746, avant aucune expérience, que vraisemblablement les effets de l'électricité étaient ennemis des nerfs, et qu'elle donnerait la fièvre (1).

On voit que l'électricité a été utile dans les paralysies des doreurs, et je n'en suis point surpris; cette paralysie est une espèce d'engourdissement, occasionné par un poison stupéfiant, et les spasmes que l'électricité occasionne sont propres à détruire cet état; elle réussira aussi vraisemblablement dans la paralysie qui succède aux coliques de plomb. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a ni pléthore, ni fièvre, ni vice dans le cerveau : elle nuira dans un grand nombre d'autres. Son plus grand usage sera dans les tempéraments lâches et peu irritables, qui ont besoin des stimulants les plus forts; elle est vraisemblablement le plus fort de tous; et comme tels sont souvent les tempéraments de ces enfants infortunés, qui naissent ou sourds, ou bornés dans leurs facultés, et pour lesquels on n'a trouvé jusqu'à présent aucun secours, les secousses électriques pourraient-elles leur être de quelque utilité (2)? On ne se repentira pas de l'essayer (1). J'ajouterai ici encore une observation. Un habile architecte de mes amis avait depuis plusieurs années une petite tumeur sur la nuque du cou, qui, dès qu'il était réchauffé dans le lit, le faisait souffrir, et l'empêchait de dormir, et qui le gênait même dans le jour pour attacher son tour de col. Étant à Paris, il alla par curiosité chez M. l'abbé Nollet, avec M. Blondel, et reçut plusieurs secousses électriques. Deux heures après, il commença à couler de son nez une humeur claire, qui coula à fil, sans interruption, pendant vingt-quatre heures, et beaucoup moins abondamment les jours suivants. Il est incroyable quelle quantité d'humeur il rendit. La tumeur disparut et n'est jamais revenue. — Les effets de l'électricité sur la paralysie n'ont-ils pas du rapport à ceux de la colère? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'électricité a guéri la paralysie chez quelques personnes, et l'a produite chez d'autres. Il en est de même de la colère.

Voilà ce que j'écrivais il y a dix-huit ans, et comme je ne m'occupais alors que de la paralysie, je n'envisageai point les effets de l'électricité relativement aux autres maladies de nerfs, mais ce que j'ai dit de ses effets généraux sert également, et démontre qu'elle est encore moins utile dans les maladies convulsives. J'ai connu un homme fort délicat, et dont les nerfs étaient très-mobiles, qui éprouvait une espèce de convulsion générale, sensible pour les autres, quand on tirait une étincelle électrique un peu forte à quelques pas de lui, et l'on comprend que l'extrême sensibilité, la grande mobilité ne peuvent pas s'accommoder de l'électricité. Feu M. Linnæus avait déjà averti qu'elle était inutile aux hystériques (2). Si elle doit opérer de bons effets, ce sera dans les maladies qui dépendent d'une atonie dans les solides, et d'une viscosité

---

(1) *De visu*, 4. Leyde, 1746. *Thes. miscell.*, n. 9.

(2) J'ai vu avec grand plaisir dans les journaux, qu'on l'a essayée à Paris il y a deux ans (c'est dix-huit ans après mon ouvrage), et avec succès, sur un enfant paralytique et imbécille. « M. Mauduit, habile physicien et savant médecin de la Faculté de Paris, vient de guérir, dans l'espace d'environ huit jours, un enfant qui était en même temps paralytique de la moitié du corps et totalement imbécille. » *Journal politique des Deux-Ponts*, 1778, n° 5. Depuis lors M. Mauduit a continué à faire des observations, qui auront vraisemblablement tous les caractères nécessaires pour les rendre véritablement instructives.

(1) Pendant un violent orage, le 10 août 1718, deux jeunes gens sourds et muets, recouvrèrent tout-à-coup l'ouïe (*Annal. Vrastilav.*, tent. 5, ann. 1718), et on trouve dans les Mémoires de Stokholm, qu'une fille de sept ans, sourde et muette dès sa naissance, recouvra peu à peu, par l'usage de l'électricité, l'ouïe, et ensuite apprit à parler, t. XIV. Trnka, *Histor. Cophoseos.*

(2) *OEuvres*, t. 1, p. 162.

lente des liquides. Il est certain que l'électricité stimule les solides, et augmente considérablement la liquidité ; les expériences les plus simples mettent cette dernière propriété sous les yeux de tous les physiciens : elle fait à cet égard le même effet que la chaleur, mais plus puissamment ; elle doit, par là même, réussir dans les cas où il y a un dérangement de transpiration, sans échauffement et sans sécheresse, dans les rhumatismes chroniques, dans les maladies où il y aura quelque autre évacuation supprimée ; en un mot, principalement dans les maladies qui dépendent du relâchement de la fibre (1), et de la viscosité des humeurs. Et comme ces deux causes peuvent produire des maladies convulsives, elle pourra alors devenir très-utile ; elle rétablira les forces ; elle réparera la nutrition, elle ranimera les mouvements utiles, elle fera disparaître les faux ; ainsi elle guérira les paralysies et les convulsions. Aussi M. Turton, que j'ai déjà eu occasion de citer, m'a assuré avoir vu M. Cullen guérir, par ce moyen, des paralysies dans l'hôpital d'Édimbourg, et M. Haen, des *chorea viti* dans celui de Vienne ; et un autre observateur a vu à Edimbourg une fille de dix-neuf ans, que la suppression de ses règles avait rendue hystérique, entièrement guérie par l'électricité, qui les rappela (2) ; et ce retour est une suite de ce que j'ai dit plus haut, que c'était un de ses effets, que de produire des hémorrhagies. Je vois aussi deux belles cures de paralysie par l'électricité dans le même hôpital, mais ni l'une ni l'autre n'étaient la suite d'une apoplexie : elles paraissaient dépendre du froid. Dans l'une, presque tous les sens avaient souffert (3). On trouve dans différents ouvrages, dans presque tous les journaux, dans les gazettes, dans les affiches mêmes, des observations sur les effets de l'électricité. Les unes annoncent ses miracles, les autres son inutilité, des troisièmes ses dangers. Il serait très-inutile de les recueillir, parce que la plupart n'offrent point les détails sur leurs causes et sur l'état du malade, qui seraient nécessaires pour nous faire juger avec quelque confiance quelles sont les conditions physiques dans lesquelles elle a été utile ; et ce n'est point des observations nombreuses, mais des observations bien faites, que l'on peut attendre la confirmation des principes que je viens d'établir. M. Sauvages, qui avait observé attentivement cette partie, était venu, fondé sur les expériences, à en faire plus de cas dans les maladies rhumatismales que dans les maladies nerveuses, et il avait très-bien vu qu'elle était un tonique, puisqu'elle rendit sous ses yeux, en très-peu de temps, la santé, la force et la couleur à un chirurgien qui était depuis deux ans dans la leucophlegmatie (1). M. Sigault de la Fond avait commencé à faire des expériences qui paraissaient donner des espérances ; et, s'il eût pu les suivre, son exactitude et son habileté à observer leur auraient donné le plus grand degré de confiance, et auraient répandu beaucoup de jour sur cette matière.

Il me reste à parler de deux secours trop négligés dans les maux de nerfs, mais qui, l'un et l'autre, sont très-efficaces : le premier est la musique, et le second les frictions.

(1) *In morbis ex fibra laxa et viscoso spontaneo.*

(2) Smibert, *De menstruis retentis.* « Virgo 19 annos nata ex menstruis diu et totis retentis crebro hysterica, casis omnibus aliis in nosodochio Edinensi cito electricitate restituebatur : post tres menses denuo supprimuntur ; unica vice applicata electricitate antequam cubiculo exire potuerit restituebantur.

(3) Carmichael, *De paralysi*, éd. 1794. « Ex electricitate vires augentur, partes atrophicæ venustatem recuperant, venæ manifestius apparent, cuti color amissus redit, et in uno casu cutem pilis viduatam illos recuperare vidi, p. 33. » Ces grands effets sont rares.

(1) *Epistolæ Hallero*, n° 483, t. III, p. 136. M. Sauvages ajoute : « Scio in dubium ea revocari a Parisiensibus et Nolletum ea experimenta falsitatis insimulare : verum hoc sancte affirmo multiplicibus testimoniis, etc.

ARTICLE IV. — DE LA MUSIQUE.

§ 150. M. Robinson et M. Lorry ont bien senti que la musique devait être regardée comme un remède des maux de nerfs, et ils en ont fait le sujet d'un article de leurs ouvrages : mais cet article est si vide de faits chez M. Robinson, qu'il n'apprend presque rien (2). M. Lorry a beaucoup mieux rempli le sien, et l'a rendu très-intéressant (3). Je profite-

(2) P. 243, 345.

(3) T. II, p. 111.

rai des observations qu'il a ajoutées à celles d'Albrecht, et de celles de M. de Jaucourt (1); et j'y en joindrai d'autres qui ne se trouvent ni dans l'un ni dans l'autre ouvrage, et quelques-unes qui me sont propres.

§ 151. La musique est vraisemblablement le premier des arts agréables, parce qu'il avait un modèle parfait dans le chant des oiseaux, que l'homme avait le moyen d'imitation tout prêt, et qu'il est peut-être né chanteur. Par là même, ses progrès durent sans doute être rapides; et dans ces premiers temps, où tout était nouveau pour lui, où il observait tout avec intérêt et avec attention, où les systèmes, les opinions, les préjugés n'empêchaient pas de bien voir, on ne dut pas tarder à remarquer tous les effets que la musique opérait : on dut les voir dans toute leur étendue. On s'aperçut bientôt de tout son pouvoir sur l'économie animale; et, en voyant qu'elle agissait sensiblement sur la façon de penser et sur les passions, on s'en servit pour les régir; et l'on jugea avec raison que, puisque les passions avaient de l'influence sur le corps, la musique en aurait aussi; et, si l'on s'étonne de lire qu'on ordonna la musique à Ulisse pour le guérir d'une plaie faite par la morsure d'un sanglier, c'est qu'on ne fait pas attention que rien ne nuit à la guérison des plaies autant que les passions tristes de l'âme, et que chez un homme vif, affairé, ambitieux, être alité par un accident, est un vrai chagrin, qui donne de l'ennui, de l'humeur, de l'impatience, de l'insomnie, et par là retarde sa guérison; la musique guérit en ramenant le calme et la sérénité. D'ailleurs, la musique même, sans détruire la cause de la douleur, en ôte le sentiment; prévient par là l'irritation que la douleur produit, et contribue encore, par ce second moyen, à la guérison de la plaie. Enfin, comme il est certain qu'une situation agréable de l'âme augmente la transpiration, la musique peut encore avoir été utile dans les plaies à ce dernier titre. On les voit tous les jours s'envenimer par la peine, et s'aigrir par la douleur. J'ai vu moi-même une femme assez âgée, avoir un ulcère sur la hanche, que rien n'avait pu faire fermer pendant deux ans qu'elle avait eu de l'inquiétude sur un fils qui était hors du pays, et dont elle n'avait point de nouvelles, et qui se guérit assez promptement, quand ce fils désiré fut revenu dans une situation agréable. C'est sans doute comme un palliatif de la douleur, et en facilitant la transpiration, que la musique a pu être utile dans quelques douleurs de sciatique et de goutte, et qu'en suite de ces premières observations, elle a été recommandée dans ces maladies par des médecins. Il y en a des exemples dans plusieurs anciens écrivains. On voit dans un historien, qu'Albert, duc de Bavière, fils de Frédéric, calma les douleurs cruelles de la goutte, par une musique douce et soutenue; et C. Gessner cite l'observation d'un Italien souffrant de la sciatique depuis un an, qu'une musique dansante anima à la danse, et qui, ayant dansé tous les jours pendant une semaine, se trouva parfaitement guéri (1).

Dans le premier cas, on voit l'effet de la simple musique : dans le second, elle paraît n'avoir agi qu'au moyen de la danse, et c'est l'exercice qui a fait du bien. Mais quel est l'homme souffrant d'une sciatique qui se mît à danser, si la musique ne l'animait pas, et ne commençait pas à soulager ses douleurs. J'ai vu un exemple frappant de son action générale chez un jeune homme qui, ayant eu la rougeole très-forte, à Montpellier en 1746, dans l'été, n'avait repris ni ses forces, ni son bien-être au bout de trois mois; mais qui, sans maladie, restait dans un état de langueur; il alla à la messe de l'ouverture des états : il y avait ce jour-là une musique superbe, qui lui fit un singulier plaisir : il sortit beaucoup plus à son aise et beaucoup plus fort, et, dès ce moment, il se remit complètement. Ces effets paraissent ceux de la simple musique dansante, dont un autre effet est celui de diminuer la fatigue. M. Lorry remarque très-bien que l'exercice, aidé du rhythme, peut être continué beaucoup plus long-temps. Il cite l'exemple de jeunes personnes, que le plus petit exercice fatigue, et qui, dans un bal, passent la nuit à danser continuellement: et il ajoute que M. le maréchal de Saxe avait remarqué que, si l'on bat la caisse en marche, les troupes sont beaucoup moins fatiguées. Les chasseurs éprouvent tous les jours que la chasse, avec une

(1) *Encyclopédie*, art. *Musique*, t. XII, p. 899.

(1) Rumler, *Cent. observ.*, 98. Albrecht, *ib.*

meute qui donne beaucoup de voix, les fatigue infiniment moins que quand ils chassent en silence. Cependant les plus grands effets de la musique sont sur les passions, et sur les maladies véritablement nerveuses; et on a, à juste titre, divisé cette musique en *incitative* et en *calmante*. Ses effets moraux étaient déjà connus à la même époque que ses effets physiques; et dans le temps qu'on guérissait la plaie d'Ulysse par la musique, lui et Agamemnon avaient placé auprès de leurs épouses, des musiciens, Phæmius et Démodoce, qui étaient chargés d'entretenir leur chasteté en leur jouant sur le mode dorique (1). Si le succès de Démodoce n'est pas à l'avantage de la musique, le fait prouve au moins la confiance; et cette confiance ne pouvait être fondée que sur quelques observations, qui se reproduiraient peut-être, si l'on était aussi attentif à observer aujourd'hui, qu'on paraissait l'être alors : et plus de huit cents ans après ces deux musiciens, on croyait encore à cette influence de la musique sur les mœurs, puisque Timothée fut jugé publiquement à Lacédémone, pour avoir fait à la guitare des changements, qui, en rendant ses effets plus attendrissants et plus voluptueux, pouvait corrompre les mœurs : il fut obligé d'arracher en public les cordes

(1) Les anciens avaient quatre principaux modes : le *Eorien*, destiné aux chants graves et religieux; le *Phrygien*, qui portait à la fureur; le *Lydien*, propre aux complaintes; et l'*Eolien*, qui inspirait l'amour et le plaisir. Toute la doctrine de la musique des anciens est très-obscure, et en général on est très-porté à en juger assez défavorablement, et à révoquer en doute, ou à rabaisser considérablement ce qu'on rapporte de ses effets. On se fonde principalement sur ce qu'ils n'avaient point l'art des différentes parties; sur ce que leurs instruments étaient moins parfaits, moins nombreux; sur ce qu'il ne s'est rien conservé de leur musique. Je ne suis point dans le cas de pouvoir dire, sur cette question, tout ce qu'il doit sans doute y avoir à dire; mais on me permettra quelques remarques, qui serviront à prouver que je n'ai pas cru rapporter des faits totalement fabuleux.

1° Si l'on fait attention que la poésie, la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture, ont été portées par les anciens à un point auquel les modernes ne paraissent pas encore avoir atteint, on sera plus disposé à croire que la musique, art du même genre, doit aussi avoir été portée très loin, et peut-être même plus loin, comme je l'ai déjà dit.

2° Quoiqu'ils n'eussent point l'art de faire harmonie avec des chants différents, et qu'ils se bornassent à faire jouer la même mélodie sur un autre ton, il me semble que l'impression que fait la musique est due bien plus à la mélodie qu'à l'harmonie : et si cela est, comme il est certain que la composition fait perdre un peu de l'effet du chant principal, n'est il pas vraisemblable que l'harmonie, qui consistera dans la réunion du même chant, joué sur différents tons, à l'octave, à la quinte, par exemple, les uns des autres, en étonnant moins, en flattant même moins l'oreille, conservera mieux tout l'effet que doit produire le chant simple? M. Rousseau, qui a fait plus que personne sa musique pour ses paroles, et qui a voulu qu'elle eût le même esprit, la même expression, a composé plusieurs symphonies dont toutes les parties ne sont presque que la même mélodie sur différents tons : il a jugé peut-être que des mélodies différentes affaibliraient ou couvriraient cette expression; son opéra est cependant un de ceux qu'on peut entendre le plus souvent.

Quant au nombre et à la perfection des instruments des anciens, il est vrai que nous avons quelques instruments qu'ils n'avaient pas, et qu'on a perfectionné quelques-uns de ceux qu'ils avaient, mais les instruments que nous avons de plus qu'eux, sont-ils ceux qui ont le plus d'expression, et un peu plus d'étendue rend-elle un instrument plus propre à mouvoir les passions? Il faut imiter leurs tons, et elles ne sont jamais au chevalet.

S'il ne nous est rien parvenu de la musique ancienne, cela prouve simplement ce que l'on sait déjà; c'est que les beaux arts périrent dans les siècles de barbarie, encore plus que les sciences. Les couvents furent un asile pour celles-ci, et ils méprisaient les beaux arts. D'ailleurs, il a péri tant d'ouvrages de sciences, tant de poètes, il s'est conservé si peu d'exemplaires des meilleurs, qu'il n'est pas surprenant que des ouvrages de musique, infiniment plus rares, qui n'étaient lisibles que pour peu de gens, et vraisemblablement, au bout de quelques années, pour personne, aient totalement disparu. Il y a peut-être de nos jours en Europe, quatre à cinq mille exemplaires de quelques mauvaises tragédies, et trois ou quatre cents du *Devin du village*, ou du meilleur opéra de M. Grétry. J'ajouterai encore, que si l'on se rappelle le goût ex-

qu'il avait ajoutées, et il fut chassé de la ville (1).

cessif des Grecs pour tous les beaux arts, si l'on fait attention à quel point ils avaient porté la finesse de la critique en ce genre, si l'on remarque qu'ils paraissaient singulièrement organisés pour les cultiver, on comprendra qu'ils ont dû porter la musique très-loin; et ceux qui ont entendu opérer des effets étonnants avec un simple sifflet, comprendront comment, sans beaucoup d'instruments, ou sans des instruments fort composés, on peut faire beaucoup de choses en ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils avaient des règles sûres pour adapter la musique aux circonstances, et nous ne les avons pas. A travers l'obscurité qui règne encore sur l'histoire des flûtes droites et gauches, on voit cependant que la musique qui s'exécutait sur l'une, avait des caractères absolument différents de celle qui s'exécutait sur l'autre, et le directeur d'un spectacle pouvait ordonner de la musique pour un événement sacré, gai, triste, et était sûr d'être obéi. Aujourd'hui il y a de la musique pour toutes ces circonstances, mais les règles n'en existent que pour le goût des compositeurs; ainsi, à cet égard, nous paraissons avoir perdu. Et en général on peut dire ce que j'ai déjà dit, c'est que des nations chez lesquelles ont éclos tant de chefs-d'œuvre des beaux arts, modèles éternels de la postérité, ont dû naturellement porter la musique à un grand point de perfection, et cette musique a dû, à mérite égal, opérer de plus grands effets, j'en conviens, parce qu'ils avaient plus de réceptivité : ils la sentaient mieux; ils devaient en être plus affectés. Chez les nations les plus policées de l'Europe, la majeure partie des habitants est peu sensible aux plaisirs des beaux arts; les chefs-d'œuvre des Apelles, des Phidias, des Timothée, ne sont rien pour eux. Il n'y avait peut-être pas un Athénien qui ne sût distinguer une couleur fausse et un faux ton, et en général les pays chauds paraissent donner la plus grande perfection à nos organes pour la musique; le Languedoc est la province de France la plus féconde en musiciens; on en trouve un plus grand nombre dans le royaume de Naples que dans le reste de l'Italie, et un très-bon observateur a remarqué que les nègres avaient dans leurs danses une précision que l'on ne trouve point chez les Européens. (*Voyage à la Martinique,* par M. de Chanvalon, p. 66.)

(1) On rapporte un fait à peu près semblable de Soliman II. François Ier lui avait fait présent d'une bande de musiciens : il les reçut d'abord avec plaisir et s'en amusa beaucoup; mais, s'étant aperçu qu'ils faisaient une trop forte impression sur le peuple, qui paraissait prendre une passion pour cet art; craignant que les esprits ne s'amollissent, il fit briser les instruments et renvoya les musiciens. *Prætorius, de musica vocali,* Albr., p. 78.

Quand Achille s'emportait, Chiron jouait de la guitare pour l'apaiser, et Clinias se servait de cet instrument pour se calmer lui-même, quand il sentait qu'il allait s'irriter, ou pour se calmer, quand il s'était fâché. Le chancelier Th. Morus se servit de la musique pour adoucir l'humeur de sa femme. — Mais l'exemple le plus détaillé, le plus avéré, et presque aussi ancien que le siège de Troye, d'une maladie nerveuse, guérie par la musique, c'est celui de la mélancolie, tantôt triste, tantôt violente, de Saül, si bien calmée par la harpe de David. Asclépiade avait regardé ce bel art comme le remède essentiel des phrénésies, et de toutes les maladies de l'esprit; et Aretée l'a recommandé contre une espèce de mélancolie religieuse. — Si la musique pouvait entretenir les vertus, calmer les passions, guérir les maux moraux et physiques, il n'est pas étonnant qu'elle pût aussi animer trop les passions; et l'exemple le plus frappant que l'antiquité nous fournisse, est celui d'Alexandre, que Timothée pouvait jeter dans la fureur, et qu'il calmait sur-le-champ en changeant de mode. L'histoire moderne fournit l'exemple d'Éric-le-Bon, roi de Danemarck, qu'un musicien jeta avec toute sa cour dans une profonde tristesse, ensuite dans la joie la plus vive, et enfin dans une agitation si emportée, que le roi qui, prévenu de l'effet qu'attendait le musicien, avait fait ôter toutes les armes, enfonça une porte pour en avoir, et tua quatre personnes (1). Plus récemment encore, Goudimel, ce fameux musicien du seizième siècle, jouant aux noces du duc de Joyeuse, anima si fort un des assistants, qu'il voulait absolument se battre avec quelqu'un : mais alors on commença à chanter un air dans le mode *sous-Phrygien*, qui le rendit tranquille comme auparavant (2). Amu-

(1) Albrecht, p. 95. Lilio Giraldi dit avoir vu quelque chose de semblable chez Léon X.

(2) Bayle, art. *Goudimel.* M. Rousseau,

rat IV, qui venait de massacrer ses frères, fut si fort adouci par un habile joueur de psaltérion, l'un des condamnés, que, non seulement il en obtint la vie et celle de ses amis, mais qu'il arracha même des larmes à ce barbare empereur (1).

Sans examiner jusqu'à quel point ces histoires, et plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter, sont exactes, on peut remarquer que les hommes les plus éclairés et les plus sages de l'antiquité, ont donné beaucoup à la puissance de la musique. Pythagore, Platon, Cicéron, Lucien, Plutarque, Pline, en faisaient le plus grand cas, et lui attribuaient la plus grande influence sur les mœurs; et Polybe attribue la férocité des Cynéthiens à ce qu'ils étaient les seuls peuples de l'Arcadie qui ne connussent pas la musique (2). — Mais quoique tous ces faits prouvent les impressions de la musique sur l'homme (3), on en a de plus modernes et qui décident plus complètement son effet médicinal. — D'abord, il est certain que l'on voit souvent, dans la partie méridionale du royaume de Naples, guérir une espèce d'hypochondrie particulière à ce pays-là, qui attaque surtout dans les saisons chaudes, et qui se reproduit quelquefois plusieurs années de suite à la même époque. On a attribué très-long-temps cette maladie à la morsure de la tarentule; mais il est bien démontré aujourd'hui que la tarentule n'y a aucune part. Un Suédois, M. Koeler, est le premier qui l'ai prouvé; et M. Serao l'a confirmé avec plus de détail (1): mais il suffit que le peuple soit frappé de cette opinion, et que les tarentules soient fréquentes dans ce pays, pour que, dès que quelqu'un est atteint de cette maladie, on le croie mordu par cet animal; et, si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut de la force imitative dans les maux de nerfs, on comprendra aisément comment cette maladie peut prendre la même forme chez tous les individus. Ce qu'il y a aussi de commun chez tous, c'est que la musique les guérit: un violon essaie plusieurs airs dansants en leur présence, jusqu'à ce qu'il en ait trouvé un qui fasse impression; alors le malade s'anime peu à peu, il se met à danser, danse quelquefois pendant plusieurs heures de suite; et cet exercice, répété plus ou moins souvent, ne manque jamais de le guérir, soit dans une première attaque, soit dans les suivantes, si elles se répètent. C'est peut-être l'idée que cette maladie était l'effet de la morsure d'une tarentule, qui conduisit à essayer la musique, que Galien a déjà recommandée contre la morsure des vipères et des scorpions de la Pouille: et dans ce siècle, M. de Sault, ce sage médecin de Bordeaux, l'a employé avec succès contre la morsure des chiens enragés, dans laquelle il voyait bien que les nerfs jouaient le plus grand rôle (2). Un médecin guérit une femme devenue folle par l'inconstance de son amant, en introduisant dans sa chambre, sans qu'elle les vît, des musiciens qui lui jouaient, trois fois par jour, des airs bien appropriés à son état. Un organiste, qui était dans un délire violent, fut calmé par un concert que quelques amis exécutèrent chez lui (3); et M. Albrecht, que

---

qui rapporte ces faits, ajoute en parlant du dernier: « Cela est dit avec autant de confiance que si Goudimel eût pu savoir exactement en quoi consistaient le mode Phrygien et le mode Hypophrygien.

(1) Haller, *Élem. phys.*, t. v. p. 304.

(2) Albrecht, p. 75.

(3) Elle agit aussi sur quelques animaux: on en voit tous les jours qu'elle paraît affecter, les uns agréablement, les autres désagréablement. Il y a des chiens qui paraissent donner quelque attention à la musique; d'autres souffrent et hurlent dans les concerts les plus agréables, et un ami de M. Mead vit un chien, qu'un ton qui lui était désagréable, répété souvent, jeta dans une agitation, un malaise et des convulsions qui ne cessèrent que par la mort. V. *Encyclop.*, art. *Musique*, t. x, p. 904.

Vigneule-Marville eut la curiosité d'observer l'effet de la musique sur différents animaux. Il paraît qu'il était bien faible sur quelques-uns, et totalement nul sur d'autres. *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. II, p. 82. Il rapporte, dans le même endroit, que la plus belle musique attristait singulièrement Juste Lipse; mais j'ai dit ailleurs combien Juste Lipse était malade.

(1) Haller, *Elem. phys.*, liv. xv, L. 3, § 14, t. v, p. 305.

(2) M. de Sault recommandait aussi la musique dans l'étisie.

(3) *Encyclop.*, ib., p. 906. On lit, dans le même endroit, que les Américains se servent de la musique dans presque toutes les maladies, pour dissiper la crainte et ranimer le courage et les forces du malade. « J'ai ouï dire à une personne de qualité, qu'étant subitement frappée

j'ai si souvent cité, guérit un homme extrêmement hypochondre, et extrêmement fatigué des remèdes, qui dans un accès très-fort, lui demandait instamment un remède prompt et efficace, en lui chantant une chanson, sans doute très-plaisante, qui l'égaya si fort, qu'il sortit du lit en faisant des éclats de rire, et il se trouva parfaitement guéri (1). Mais les faits les plus détaillés sont ceux qui sont consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et que je crois devoir rapporter en entier ; ce sont les cas particuliers, et non pas les préceptes généraux qui décident à essayer, et ceux-ci sont bien propres à produire cet effet.

« Un musicien illustre, grand compo- » siteur, fut attaqué d'une fièvre, qui, » ayant toujours augmenté, devint con- » tinue avec des redoublements. Enfin, » le septième jour, il tomba dans un dé- » lire très-violent, et presque sans au- » cun intervalle, accompagné de cris, » de larmes, de terreurs, et d'une in- » somnie perpétuelle. Le troisième jour » de son délire, un de ces instincts na- » turels, que l'on dit qui font chercher » aux animaux malades les herbes qui » leur sont propres, lui fit demander à » entendre un petit concert dans sa » chambre. Son médecin n'y consentit » qu'avec beaucoup de peine. On lui » chanta les cantates de M. Bernier. Dès » les premiers accords qu'il entendit, » son visage prit un air serein; ses yeux » furent tranquilles, les convulsions ces- » sèrent absolument; il versa des larmes » de plaisir, et eut alors pour la musique » une sensibilité qu'il n'avait jamais eue, » et qu'il n'a plus eue étant guéri. Il fut » sans fièvre durant tout le concert; et, dès » que l'on eut fini, il retomba dans son » premier état. — On ne manqua pas de » continuer l'usage d'un remède, dont » le succès avait été si imprévu et si heu- » reux : la fièvre et le délire étaient tou- » jours suspendus pendant les concerts, » et la musique était devenue si néces- » saire au malade, que la nuit il faisait » chanter et même danser une parente qui » le veillait quelquefois, et qui, étant fort » affligée, avait bien de la peine à avoir » pour lui ces sortes de complaisances. » Une nuit, entre autres, qu'il n'avait » auprès de lui que sa garde, qui ne sa- » vait qu'un misérable vaudeville, il fut » obligé de s'en contenter, et en ressen- » tit quelque effet. Enfin, dix jours de » musique le guérirent entièrement, sans » autres secours que celui d'une saignée » du pied, qui fut la seconde qu'on lui » fit, et qui fut suivie d'une grande éva- » cuation. M. Dodart rapporte cette his- » toire qu'il avait bien vérifiée. Il ne pré- » tendait pas qu'elle pût servir d'exem- » ple ni de règle ; mais il est assez cu- » rieux de voir comment, chez un hom- » me dont la musique était, pour ainsi » dire, devenue l'âme, par une longue » et continuelle habitude, des concerts » avaient rendu peu à peu aux esprits leur » cours naturel. Il n'y a pas d'apparence » qu'un peintre pût être guéri de même » par des tableaux; la peinture n'a pas » le même pouvoir que la musique sur » le mouvement des esprits, et nul autre » art ne la doit égaler sur ce point (1). »

Le second fait est peut-être encore plus frappant, parce que le malade était plus mal. « Un maître à danser d'Alais » s'étant, pendant le carnaval de 1708, » d'autant plus fatigué aux exercices de » sa profession qu'ils sont plus agréables, » en tomba malade dès le commencement » du carême. Il fut attaqué d'une fièvre » violente, et le quatrième ou cinquième » jour il tomba dans une léthargie dont » il fut long-temps à revenir. Il n'en re- » vint que pour entrer dans un délire fu- » rieux et muet, où il faisait des efforts » continuels pour sauter hors de son lit; » il menaçait de la tête et du visage ceux » qui l'en empêchaient, et même tous » ceux qui étaient présents, et refusait » obstinément, et toujours sans parler, » tous les remèdes qu'on lui présentait. » M. de Mandajor le vit en cet état : il » lui tomba dans l'esprit que peut-être » la musique pourrait remettre un peu » cette imagination si déréglée, et il en » fit la proposition au médecin, qui ne » désapprouva pas la pensée; mais il crai- » gnit avec justice le ridicule de l'exé- » cution, qui aurait été encore infini- » ment plus grand, si le malade fût mort

---

d'une maladie violente, au lieu de recourir aux médecins, elle fit venir des violons, qui lui donnèrent si bonne aubade, que les viscères étant émus, et les humeurs venant à se fondre, elle recouvra en peu d'heures une santé parfaite. » Vigneul-Marville, *Mélanges*, etc., t. 1, p. 196.

(1) § 314.

(1) *Hist. de l'Acad. royale des sciences*, 1701, p. 8.

» dans l'opération d'un pareil remède.
» Un ami du maître à danser, que rien
» n'assujétissait à tant de ménagements,
» et qui savait jouer du violon, prit ce-
» lui du malade, lui en joua les airs qui
» lui étaient les plus familiers. On le crut
» plus fou que celui qu'on gardait dans
» son lit, et on commençait à le charger
» d'injures; mais presque aussitôt le ma-
» lade se leva sur son séant comme un
» homme agréablement surpris; ses bras
» voulaient figurer les mouvements des
» airs; mais, parce qu'on les lui rete-
» nait avec force, il ne pouvait marquer
» que de la tête le plaisir qu'il ressentait.
» Peu à peu cependant, ceux-mêmes qui
» lui tenaient les bras, éprouvant l'effet
» du violon, se relâchèrent de la violence
» dont ils les tenaient, et cédèrent aux
» mouvements qu'il voulait se donner à
» mesure qu'ils reconnurent qu'il n'était
» plus furieux. Enfin, au bout d'un quart-
» d'heure, le malade s'assoupit profon-
» dément et eut pendant ce sommeil une
» crise qui le tira d'affaire (1). » M. de Sauvages a vu un jeune homme qui, dans chaque redoublement d'une fièvre intermittente, avait un mal de tête de la plus grande violence, que le bruit d'une caisse de tambour à côté de son lit soulageait singulièrement (2).

Enfin, plus récemment encore, M. Pomme a employé le violon avec succès pour calmer une jeune personne qui avait des accès hystériques de la plus grande force (3); et je puis joindre ici deux faits qui, s'ils ne prouvent pas l'utilité de la musique comme remède, prouvent au moins son influence sur les nerfs, et assurent par là même que, bien dirigée, elle peut leur être utile. Un jeune homme fut attaqué, sans cause apparente, d'un premier accès d'épilepsie; sur la fin de l'accès il entend de la musique; huit semaines après il en entend de nouveau, et elle lui donna un second accès. Dès-lors, si de huit en huit semaines il entend de la musique, il est certainement attaqué. Dans l'entre-deux elle ne lui fait rien (1). — Le second fait est tiré d'un mémoire à consulter que je reçus de Ham en Westphalie, il y a dix ans, pour un enfant de sept ans, qui, depuis environ deux ans, sans accident marqué, avait si fort souffert dans sa faculté de parler, qu'il ne pouvait pas même prononcer une syllabe sans les plus grands efforts, et qui, aimant beaucoup la musique, passait souvent des heures au clavecin. Dans certains temps, il n'y avait que certains tons qui lui fissent plaisir; mais on voyait que tous les autres lui étaient si fâcheux, qu'ils lui donnaient des convulsions dans les muscles du visage, des yeux, de la mâchoire, et quelquefois même dans les muscles plus éloignés.

Il me paraît que, de tous ces faits, on est fondé à conclure que les impressions de la musique sur le genre nerveux sont trop marquées, pour qu'on puisse douter qu'elle ne doive pas avoir une grande influence sur la santé, et contribuer puissamment à opérer des guérisons, surtout dans les maladies nerveuses; et il serait à souhaiter qu'on l'employât plus souvent dans l'hypochondrie, et dans les différentes espèces de démence : on pourrait sans doute s'en promettre d'infiniment meilleurs effets que des remèdes désagréables et fatigants que l'on emploie si opiniâtrément. Ce remède s'applique sans violence, se répète aussi souvent que l'on veut, se continue aussi longtemps qu'il paraît être nécessaire, et ne peut jamais avoir aucun inconvénient. Il est si fâcheux pour les médecins de ne pouvoir point très-souvent épargner aux malades des remèdes dégoûtants et fatigans, qu'il devra leur être bien doux d'en employer quelquefois d'agréables; et celui-ci aurait l'avantage de suspendre au moins le sentiment du mal, lorsqu'il ne pourrait pas en dissiper la cause. M. Berdolt, le fils, médecin de Montbelliard, qui, au vraie génie observateur, joint des connaissances très-étendues et des observations très-nombreuses et très-bien vues, m'a dit avoir remarqué de très-bons effets de la musique dans cette tristesse, accompagnée d'une espèce de petite fièvre nerveuse que quelques enfans éprouvent dans le temps du dessèchement de la petite vérole, et qu'il attribue à

(1) Académie des sciences, 1708, p. 172, art. 6.

(2) T. II, p. 231, *Tarentismus*.

(3) *Traité des vapeurs*, t. I, p. 16. « La puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de l'oreille, etc. » Cette jeune personne était dans le cas dont j'ai parlé ailleurs. Pendant l'accès, ses facultés étaient singulièrement augmentées, et et elle faisait des vers charmants.

(3) Kruger, *De lege naturæ*, § 22, tiré de Scharschmidt.

l'impression du miasme sur le genre nerveux.

DES FRICTIONS.

§ 152. Un autre remède, moins agréable sans doute que la musique, mais qui ne donne non plus aucun dégoût au malade, qui ne fatigue point son estomac, qui n'use point ses forces, qui n'exige aucune dépense, et qui est d'une très-grande efficacité, ce sont les frictions, qui sont encore un de ces remèdes dont les anciens faisaient bien plus d'usage et tiraient bien plus de parti que nous, et sur lesquelles on n'a rien dit d'essentiel, que ce qu'en avait déjà dit Celse. Tombées presque entièrement en désuétude comme remède, peu de médecins les conseillaient, mais quelques charlatans les employaient comme une panacée. P. Borelli en cite un en France, et Villis un autre en Angleterre, qui s'en servaient avec succès dans plusieurs cas. C'est aux médecins anglais du siècle dernier que l'on a obligation de les avoir rappelées, à peu près en même temps que les bains froids (1).

Je ne dois point m'occuper ici de tous les bons effets des frictions dans différentes maladies : je me bornerai à indiquer leurs effets généraux, et je ne les envisagerai en détail que relativement aux maux de nerfs. Hippocrate avait déjà apprécié les effets des frictions. Elles peuvent résoudre, dit-il, contracter, incarner, diminuer, suivant leur degré de force (2), et Aristote voulait qu'on s'en servît pour rendre le corps perspirable. Asclépiades en faisait un grand usage ; mais Celse n'a pas craint de dire qu'il n'avait cependant rien fait dont le fond de la doctrine ne se trouvât dans Hippocrate. Comme Asclépiades n'a rien écrit, Celse est le premier qui ait détaillé leurs effets avec la plus grande justesse (1) : mais on peut dire de lui ce qu'il disait d'Asclépiades, et cela est encore vrai de Galien, qui a parlé des effets des frictions dans plusieurs endroits de ses ouvrages (2), et qui paraissait en faire grand cas. Et en effet, on ne peut rien ajouter aux principes généraux d'Hippocrate ; mais on peut les envisager sous des points de vue un peu différents. 1° Les frictions peuvent être considérées comme n'agissant que sur la peau, et leurs effets sont les mêmes où on les applique. 2° On peut les envisager en tant qu'elles agissent sur les viscères du bas-ventre. 3° On doit apprécier leurs effets sur la transpiration, indépendamment de leur action sur la peau. 4° Il faut examiner leur efficacité relativement à la force ou à la faiblesse de la fibre et à l'augmentation ou la diminution de la nutrition. 5° Leurs effets sur le genre nerveux méritent une attention particulière. 6° Leurs effets, quand elles sont jointes à quelques applications, doivent aussi être envisagés séparément. Je détaillerai ces effets les uns après les autres.

1° Il n'y a personne qui n'ait frotté ses mains pour les réchauffer ; et ce fait commun, bien examiné, suffirait pour apprécier tout ce que l'on peut attendre des frictions. On voit encore à l'œil leur effet dans les saignées : si le sang coule mal on frotte le bras, et le jet reparaît. Il est donc certain que les frictions accélèrent le mouvement du sang ; d'abord dans les veines qui sont plus superficielles, ensuite dans les artères si on les fait plus fortes ou si on les prolonge ; et cette friction peut être portée au point d'enflammer la peau, de précipiter la circulation et de donner une fièvre ardente. L'effet de la friction est donc de mettre en mouvement les humeurs croupissantes et épanchées. On s'en sert souvent pour dissiper des tumeurs, pour les atténuer, pour désobstruer les vaisseaux, pour détruire les effets qui étaient une suite de cette obstruction, pour ranimer l'action des vaisseaux, et pour rétablir la circulation dans ceux où elle est trop languissante ; et ces effets ne se bornent point à la par-

---

(1) Fuller est, si je ne me trompe, le premier qui en ait fait le sujet d'un chapitre particulier (*Of chasing; medicin gymnastica*, in-8°. Lond., 1704, p. 210). M. Linch en a fait aussi un article à part : *Guide to health*, part. III, ch. V, in-8°. Lond., 1754. Mais l'auteur qui en a traité le plus en détail, c'est M. Adolph, professeur à Leipsick, dans une très-bonne dissertation qui se trouve dans le recueil de toutes celles dont il est l'auteur, et qui sont toutes bonnes. Adolph, *Dissert. phys. med.*, in-4°. Leips., 1747, p. 429.

(2) *De medic. offic.*, l. II, Chart., t. II. Dans un autre endroit, *De articulis*, il les emploie pour redonner de la force aux parties affaiblies.

(1) *De medicin.*, l. II, ch. LXXIV.

(2) *De sanitate tuend.*, l. V, ch. III. *De meth. medend.*, liv. IV, ch. XVI ; liv. VI, ch. VII, etc.

tie sur laquelle elle agit, mais ils influent sur toute la machine. Aussi Celse et depuis lui Zecchius, se sont servis des frictions sur les bras, les cuisses, les jambes pour ranimer l'action de l'estomac.

2° Ces mêmes effets, qu'elle produit sur les téguments et sur les muscles extérieurs, elle les produit sur toutes les parties auxquelles son action peu s'étendre; et comme les viscères du bas-ventre ne sont couverts que par des parties molles, il est certain que les frictions opèrent sur eux d'une façon très-sensible, en dissipant les engorgements, en atténuant les humeurs croupissantes, en les faisant couler, en ranimant l'action de l'estomac, des intestins et de tous les viscères, en déplaçant les vents : aussi il n'y a point de remède qui opère aussi utilement que la friction dans toutes les maladies chroniques du bas-ventre, qui dépendent de manque d'action, d'épaississement, d'engorgement.

De ces deux premiers effets sur les parties extérieures et sur les viscères du bas-ventre, on peut déduire tous les suivants.

3° Elle augmente singulièrement la transpiration, et est sans doute le plus efficace de tous les diaphorétiques. Ainsi on comprend combien elle doit être utile dans un grand nombre de maladies; et, en se rappelant que j'ai prouvé plus haut qu'un grand nombre de maux de nerfs dépendaient d'une transpiration mal faite qui laissait les humeurs âcres, et que, quand les nerfs sont très-affectés, par quelque cause qu'ils le soient, la transpiration se fait mal, on jugera combien les frictions sont utiles dans les maladies nerveuses. Les vapeurs, l'hypochondrie ont souvent cédé au régime et aux frictions ; et ces deux secours réunis ont une efficacité dont on n'a pas tiré assez de parti. Une réflexion fort simple suffira pour mieux apprécier tout ce qu'on doit en attendre; c'est qu'elles produisent les mêmes effets que l'exercice : elles peuvent en tenir lieu, produire une grande partie de ses bons effets, et réparer les maux qu'occasionne l'inaction.

4° Les frictions rappellent la nutrition, ou en contribuant à rétablir les digestions par leur action sur les viscères du bas-ventre ou en facilitant l'application des parties nutritives dans les parties particulières. On le voit tous les jours dans l'atrophie dont je parlerai ailleurs. Elles fortifient aussi les fibres en augmentant la nutrition ; mais si une partie est trop nourrie, si l'on prend en général trop d'embonpoint parce que les fibres sont lâches, les humeurs visqueuses et abondantes, la transpiration insuffisante, on comprend que les mêmes frictions dont on s'était servi pour aider la nutrition, remédieront à l'embonpoint. Ainsi, suivant les circonstances dans lesquelles on les emploie, elles produisent tous les effets qu'Hippocrate leur a assignés; et ces effets sont encore extrêmement variés, suivant les parties sur lesquelles on les applique, et suivant le degré de force qu'on leur donne; mais ces détails seraient déplacés ici. Je dois seulement faire remarquer que c'est en fortifiant les fibres que les frictions sont si utiles dans le rachitis, et c'est en brisant la viscosité des humeurs et en facilitant la transpiration qu'elles font du bien dans le rhumatisme chronique.

5° Mais l'action des frictions est plus particulièrement marquée sur les nerfs que sur aucune autre partie. Et d'abord on voit aisément que, puisqu'elle influe sur toute la machine, elle doit influer sur les nerfs ; mais indépendamment de cette action générale elle agit sur les nerfs de deux façons, toutes les deux très-efficaces dans un très-grand nombre de maux de nerfs. Les frictions sur la peau, lors même qu'elles sont très-légères et n'ont qu'une faible action sur les vaisseaux, en ont une très-sensible sur tout le genre nerveux, par une suite de ce consensus de la peau dont j'ai parlé ailleurs. C'est par ce moyen que les frictions du nerf frontal, au-dessus du nerf sourcilier, rendirent la vue à la malade de Valsalva, et que ces mêmes frictions, ou sèches ou animées, font souvent du bien dans plusieurs dérangements de la vue. C'est par ce même principe qu'elles calment les douleurs; c'est en dissipant cette inquiétude nerveuse qui empêche le sommeil et entretient les insomnies, qu'elles calment, qu'elles endorment et peuvent vaincre les plus grandes agitations. Asclépiades s'en servait souvent pour apaiser les maniaques, et Alphonse de Santa-Cruce les employa avec succès dans le même cas. J'ai vu des coliques nerveuses très-fortes ne céder qu'à des frictions très-douces, mais très-long-temps continuées, des jambes et des pieds. Dans tous ces cas, l'effet se porte des extrémités des nerfs à leurs troncs. La seconde façon dont les frictions sont utiles dans les maux de nerfs, c'est quand on les applique sur les troncs pour opérer sur les extrémités.

Dans les migraines, on frotte le tronc du nerf frontal à sa sortie, et on soulage la douleur. Dans les douleurs de dents, on frotte le tronc du nerf de la septième paire, qui va former la patte d'oie, et quelquefois on adoucit singulièrement la souffrance. En frottant l'épine du dos, d'où il part tant de nerfs, on remédie aux crampes des bras, à leur engourdissement, à leur paralysie, à l'oppression qui tient au spasme des muscles de la poitrine, aux palpitations et aux défaillances nerveuses, au gonflement et aux douleurs de l'estomac et des intestins, à plusieurs désordres de l'utérus, aux mêmes accidents dans les extrémités inférieures que dans les supérieures.—Dans ces gonflements hystériques de l'estomac et des intestins, qui donnent tant de malaises et qui intéressent quelquefois toute la machine, en frottant un peu l'épine du dos, on fait très-promptement passer les malades du plus grand malaise au plus grand bien-être. On apaise même par ce moyen les spasmes cruels de la maladie noire. J'ai vu à différentes reprises, chez un malade qui avait l'une des maladies convulsives les plus violentes et les plus rares, que la friction des nerfs, à leur origine, faisait cesser les convulsions dans les muscles auxquels ils se distribuaient; et, dans quatre accès, je faisais finir la convulsion à volonté, en frottant l'épine du dos à la hauteur où je rapportais les origines des nerfs. Cela était si marqué, que, dans le premier accès, l'étonnement du malade fut tel qu'il arrêta les convulsions pendant un quart-d'heure, et soulagea même sensiblement les convulsions du visage, de la langue, des mâchoires, en frottant le haut de la nuque, le derrière et le dessous des oreilles, le bas des tempes. En un mot, il est certain qu'en frottant les nerfs à leur origine, on fait souvent cesser les désordres qu'ils occasionnent dans les parties auxquelles ils se distribuent (1). — 6° Je n'ai parlé jusqu'à présent que des frictions qui se font avec une flanelle; ce sont celles qui sont les plus ordinaires; et celles qui se font avec une autre étoffe, une brosse, un linge un peu grossier, n'en diffèrent presque point. Mais si l'on fait les frictions avec des émollients, des spiritueux, des toniques, on comprend alors qu'à une partie des effets des frictions on joint ceux des drogues que l'on emploie, et il est aisé de juger en même temps quel est le degré de force de la friction le plus analogue à l'effet de la drogue que l'on emploie. Mais tous ces détails n'appartiennent point à cet ouvrage. Je finirai par quelques remarques générales qu'il est utile d'avoir présentes quand on donne des frictions. — 1° On ne doit pas les employer quand il y a pléthore : elles animent trop le sang et pourraient être nuisibles. — 2° On ne doit pas les employer sur l'estomac et le ventre quand il y a amas dans les premières voies, de la chaleur, de la putridité, ou quand la vessie est pleine. — 3° Les frictions habituelles réussissent toujours mieux le matin, à jeun : c'est le moment où les vaisseaux sont le plus désemplis, et la vitesse du pouls la moins grande. Pour frotter les viscères du bas-ventre, il faut se coucher sur le dos, et avoir les genoux un peu soulevés, afin que par là les muscles du bas-ventre soient absolument détendus, sans quoi la friction ne ferait pas autant d'effet. — 4° Les frictions sont plus utiles aux personnes faibles, lâches, à celles qui vivent d'aliments visqueux, qu'à celles qui sont fortes, fermes, qui ont un régime plus léger et plus digestible; les femmes, les enfants faibles, les vieillards cacochymes, sont ceux qui en ont le plus besoin. Elles sont plus nécessaires quand on vit dans l'inaction que quand on fait de l'exercice. L'automne, l'hiver, le printemps, les temps pluvieux, nébuleux, les rendent plus nécessaires que l'été, ou les saisons chaudes et sèches. Elles sont plus nécessaires dans les pays froids et humides que dans ceux qui sont secs. Dans les lieux marécageux et malsains, les frictions peuvent prévenir les effets de l'insalubrité de l'air.

(1) Quoiqu'on soit fort éloigné de frotter immédiatement les origines des nerfs de la moelle épinière, cependant, en lisant ce que j'ai dit de toutes les origines de ces nerfs et de leur distribution, il est aisé de comprendre l'effet des frictions.

ARTICLE V. — DES SECOURS QUE L'ON DOIT EMPLOYER DANS LES MÉTASTASES.

§ 153. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut des métastases, on jugera que, quand elles sont utiles, elles ne demandent, de la part du médecin, d'autre soin qu'une très-grande attention à ne rien faire qui puisse les contrarier; mais quand elles sont fâcheuses, la première attention doit être de chercher quelle est

leur cause ; et, comme dans les maux de nerfs on trouvera presque toujours que c'est ou passion, ou spasme, ou faiblesse, mais surtout spasme dans la partie d'où se fait la métastase, on jugera aisément que c'est à faire cesser les spasmes que l'on doit s'attacher ; et l'on comprendra en même temps combien on a fait de mal et combien on en fait encore tous les jours, en recourant sans indication réfléchie à la saignée, aux émétiques, aux purgatifs, aux vésicatoires. Quand il n'y a point de pléthore, la saignée augmente le spasme ; les émétiques, les purgatifs, le procurent quand il ne dépend pas d'embarras qu'ils puissent emporter. — Les volatils l'augmentent quand il ne dépend pas d'atonie et d'appauvrissement ; et l'on a vu que les vésicatoires produisaient très-souvent le même effet. La grande indication dans les métastases dangereuses, quand elles donnent le temps de faire des remèdes, c'est donc de faire cesser les spasmes en général, de les diminuer, surtout dans la partie que l'humeur abandonne ; de soutenir les forces si elles paraissent en avoir besoin, et surtout celles de l'organe menacé ; mais par les cordiaux les plus doux, par les nourrissants les plus digestibles et par l'exercice, plutôt que par aucun remède trop violent. L'opium, en agissant comme un anti-spasmodique général, et en déterminant, comme cordial et comme sudorifique, les humeurs des organes intérieurs à la peau, a produit les plus grands effets. L'opium seul soulageait la personne dont j'ai parlé ailleurs, et qui éprouvait des alternatives de toux et de dysurie. Quand la toux était extrême, je lui donnais un peu d'opium ; elle diminuait considérablement par une sueur abondante, et la malade avait du relâche pendant vingt-quatre heures.

ARTICLE VI. — DES PRÉSERVATIFS DES MAUX DE NERFS.

§ 154. On pourrait réduire à une seule règle tout cet article, en disant : pour prévenir les maux de nerfs, il faut éviter leurs causes ; et c'est bien en effet le seul moyen sûr ; c'est celui que l'on doit employer toutes les fois qu'il dépend de nous ; et si on ne le fait pas, c'est que trop souvent la passion égare, et ne laisse pas apercevoir le danger. Mais comme souvent l'on peut naître avec cette disposition ; que l'éducation mal entendue peut l'amener ; que différentes passions peuvent la faire éclore ; que nous ne pouvons pas toujours nous soustraire à ces causes ; que d'autres fois elles viennent des moyens de guérison que l'on emploie contre d'autres maux, je crois devoir placer quelques remarques sur ces différentes circonstances. — Quand un enfant est né de père ou de mère dont les nerfs sont depuis long-temps très-dérangés, on peut craindre, surtout si ce vice se trouve déjà dans la génération antérieure, on peut craindre, dis-je, que l'enfant ne s'en ressente ; et cette crainte est fort augmentée s'il a la peau très-fine, les chairs molles, le genre nerveux fort sensible ; ce qu'on connaît par la légèreté de son sommeil, sa facilité à ressauter, de fréquents mouvements dans les muscles du visage, de fréquents changements dans les selles. Dans ces cas-là, j'ai conseillé, contre mon usage, de les laisser tetter long-temps, de les baigner à froid plus que l'on ne fait ordinairement ; et, après les avoir sevrés, de les laisser encore très-long-temps au lait de vache et aux végétaux farineux pour toute nourriture. — Quand les erreurs de la première éducation ont nui au genre nerveux, j'ose assurer, d'après les faits, que, depuis douze ans jusqu'à vingt, on peut espérer de pouvoir le corriger considérablement ; et ici l'indication se tire en grande partie de la cause : ainsi, une des grandes difficultés consiste à découvrir cette cause. J'ai vu les plus grands effets du lait d'ânesse chez une fille de onze ans, qu'un abus singulier du café, dès l'âge de six, avait jetée dans une telle sensibilité, que presque toutes les sensations étant pénibles pour elle, elle était presque toujours dans la tristesse, et souvent dans le désespoir. Et une demoiselle de quinze ans, à qui on avait conseillé le vin d'Espagne à neuf ans, pour des maux d'estomac, et qui, en ayant contracté le goût, en avait fait abus, ce qui lui avait donné des vertiges, des tremblements, des coliques nerveuses, de fréquentes jaunisses, fut parfaitement guérie par les bains tièdes, le petit-lait, et ensuite un assez long usage des eaux de Spa, coupées avec du lait, qu'on lui avait conseillé avant moi, mais pures, et dont les premiers essais lui avaient occasionné des accidents effrayants, parce que c'était trop tôt pour donner des toniques. — Le bain froid, l'exercice et la sobriété, remédient aux suites d'une éducation trop molle, dans des appartements trop chauds ; et en gé-

néral le bain froid, l'exercice, des aliments très-doux, et une boisson purement aqueuse, sont les moyens qui conviennent le plus généralement dans tous les cas de cette espèce. — L'usage, encore subsistant dans quelques endroits, de nourrir les enfants jusqu'à deux ans et demi ou trois ans, diminue certainement très souvent l'énergie des facultés. J'en ai vu des exemples sans avoir été appelé à donner des conseils, parce qu'on en demande peu pour cette maladie; mais je conseillerais hardiment les bouillons avec les anti-scorbutiques, tels que le cresson, le beccabunca, le cerfeuil, les écrevisses, et même ceux de vipère, qui, dangereux dans plusieurs cas de paralysie et de convulsions, quand la cause première en est dans la pléthore, sont un remède excellent dans les cas où il y a un manque d'action, un engourdissement dans toutes les fibres. On sent que ce serait un de ces cas où l'électricité serait utile. — A l'époque de la puberté, époque où les jeunes personnes tombent souvent dans des maux de nerfs, on les prévient par l'exercice, la sobriété, et une grande attention au choix des aliments, parce qu'alors l'estomac étant assez généralement faible et irritable, les plus petites erreurs occasionnent des maux considérables, et l'exercice prévient les engorgements.

Peu de remèdes dans les grossesses, le soin de ne point se livrer aux fantaisies, qui ne sont jamais pressantes quand on ne les écoute pas; l'attention, dans la couche, d'être tranquille, de ne point s'affaiblir par une diète trop sévère, et de ne point s'épuiser par des appartements trop chauds, qui ôtent le sommeil et l'appétit, et entretiennent dans des sueurs continuelles et excessives, sont les moyens de n'être point attaquées de maux de nerfs en relevant de couche. — J'ai déjà parlé ailleurs des secours que l'on devait employer après les violentes passions pour prévenir leurs mauvais effets. — Quand on est exposé inévitablement à l'action de quelque cause maladive qui agit sur nous, on doit examiner quels effets elle produit, et employer des moyens contraires. Ces causes ne peuvent guère être que l'air, l'eau, ou les aliments; et les maladies des nerfs ne sont pas celles qui résultent le plus souvent de ces causes; cependant, elles en sont quelquefois la suite. J'ai cité plus haut une femme qui était sans force dans le lieu qu'elle habitait ordinairement, et qui devenait très-leste dans un air plus vif. On sent que, dans ce cas, il faut employer les aliments, les remèdes et les boissons les plus propres à corriger les effets de ces airs lourds et épais (1). Peut-être que les bains froids auraient prévenu les convulsions qu'éprouvait toujours, dans la basse Allemagne, la malade dont parle M. Lorry; et plusieurs officiers se sont préservés de fièvres d'accès, dans des garnisons malsaines, en prenant, par mon conseil, beaucoup plus d'exercice que partout ailleurs. — J'ai déjà dit quelles attentions il fallait apporter quand on était obligé d'employer, pour quelque maladie, des remèdes dont l'usage peut nuire au genre nerveux; ainsi je finirai cet article, qui est le dernier de la pratique générale, pour passer à l'histoire et au traitement des maladies particulières.

CHAPITRE XIV.

DE L'ÉPILEPSIE.

§ 1. L'épilepsie est une maladie convulsive dont chaque accès fait perdre sur-le-champ le sentiment et la connaissance, et est accompagné de mouvements convulsifs plus ou moins violents, et dans un plus ou moins grand nombre de parties (2). — Quand on dit, en la définissant, qu'elle est accompagnée de convulsions violentes de toutes les parties, cette définition n'est pas applicable à toutes les epilepsies, puisqu'il y en a dans lesquelles les convulsions ne sont ni fortes ni générales. — L'écume de la bouche et la forte contraction des pouces, que quelques médecins regardent aussi comme des ca-

---

(1) Il faut nécessairement qu'il y ait une proportion entre la digestibilité des aliments et l'action de l'air : le montagnard ne digère plus, dans la plaine, les aliments tenaces, visqueux, laiteux, dont il se nourrissait habituellement et avec succès sur les hauteurs.

(2) Cette maladie a eu de tous temps plusieurs noms : on l'appelle encore aujourd'hui *mal caduc*, *haut mal*, *mal de terre*, *mal Saint-Jean*. Les anciens l'appelaient *mal d'Hercule*, *mal des Comices*, et surtout *maladie sacrée ou divine*, nom dont Hippocrate a déjà fait sentir le ridicule, en prouvant que quelque terrible qu'elle soit, elle n'a rien que de très-naturel et qu'elle dépend des causes physiques tout comme les autres. *De Morbo sacro*, cap. III. Charter, t. x, p. 478.

ractères spécifiques de cette maladie, ne le sont point : j'ai vu, comme tous les médecins, des accès dans lesquels les malades n'écumaient point, et la contraction involontaire des pouces est, comme on l'a vu ailleurs, un symptôme de plusieurs maladies convulsives qui ne sont point l'épilepsie.

DESCRIPTION DE LA MALADIE.

§ 2. Comme les accès varient, non-seulement chez les différents malades, mais souvent même chez le même malade, il est impossible d'en donner une description qui convienne à tous, et il faut se borner à décrire d'abord la marche la plus ordinaire, pour indiquer ensuite les singularités les plus remarquables. Cette première partie, l'histoire de la marche ordinaire, est si bien faite par M. Van Swieten (1), que je ne ferai presque que le traduire très-librement, en ajoutant quelques-unes de mes observations propres. — Tous les malades perdent connaissance au moment où ils tombent, et la plupart poussent involontairement un cri violent dont ils ne conservent jamais aucune idée ; ils sont en même temps attaqués de convulsions très-variées et très-singulières dans les différentes parties musculeuses. Le front et la peau chevelue sont excessivement agités ; les cheveux se hérissent ; les sourcils sont en mouvement, quelquefois ils s'abaissent et se rapprochent comme on le voit dans les meuvements d'indignation, et alors les yeux sont ordinairement saillants, fixes, tendus, comme dans la colère. J'ai vu ce coup d'œil si marqué chez une femme pendant plusieurs accès, et si exactement ressemblant au regard d'une personne irritée, que j'oubliais presque que c'était l'effet de la convulsion. — L'agitation des paupières n'est pas moindre, et quoiqu'elles soient ordinairement fermées, il est rare qu'elles le soient complétement ; on aperçoit presque toujours la partie inférieure de la cornée transparente, et la paupière supérieure est dans un tremblement très-vif et continuel ; souvent on remarque que l'œil recouvert par la paupière est dans un mouvement de rotation très-rapide. — Les autres muscles du visage ne sont pas moins agités ; ceux surtout qui forment les joues se meuvent de facon à produire les grimaces les plus singulières ; il n'est pas rare de voir ceux des lèvres les allonger en forme de bec, et les retirer en les élargissant presque jusques aux oreilles. M. Boerhaave vit une juive chez laquelle ce mouvement était si rapide qu'il occasionnait un vertige à ceux qui le regardaient attentivement (1). — La mâchoire inférieure peut être ouverte avec tant de force que M. Van Swieten a vu un jeune homme chez qui elle fut luxée. N'ayant pas été remise d'abord, elle ne put jamais l'être, et cet infortuné, reçu dans un hôpital, y mena la vie la plus triste ; mais un accident très-ordinaire et le plus effrayant, c'est les convulsions violentes de cette mâchoire, qui, saisissant souvent la langue, portée elle-même en avant par ses propres mouvements convulsifs, la broie cruellement, la blesse très-souvent, la partage quelquefois presque entièrement, comme Aretée en avait déjà averti, et comme on en voit un exemple dans Turner (2) ; l'ampute même totalement. Le sang qui en coule, rougissant l'écume qui sort ordinairement des lèvres, et que j'ai vu, chez deux malades, avoir une odeur cadavéreuse insupportable, que je ne vois indiquée par aucun observateur, rend le spectacle plus pénible : et le grincement continuel de dents, qui est quelquefois assez fort pour en faire sauter des fragments avec impétuosité, comme M. Van Swieten en a été témoin lui-même (3), et comme on le voit dans les Mémoires des Curieux de la nature (4), en aggrave l'effrayant pour tous ceux qui, ne pouvant pas se persuader que des mouvements si violents ne soient point sentis par le patient, s'imaginent que ses souffrances sont proportionnées à son action. — La tête exécute, avec une rapidité qu'on a peine à comprendre, les mouvements les plus extraordinaires : quelquefois c'est une rotation continuelle ; dans un autre moment, elle est portée alternativement en avant et en arrière, avec une force à laquelle rien ne résiste ; d'autres fois, elle est fixe dans l'une ou l'autre de ces attitudes, c'est-à-dire le menton fixé sur la poitrine, ou la tête absolument renversée en arrière ; quelquefois le col est dans l'état de la plus grande raideur, et aussi peu susceptible d'aucune flexion qu'un col de marbre : j'ai vu un jeune homme

(1) § 1075, t. III, p. 393.

(1) Ibid.

(2) *Art. of Surgery*, tom. I, obs. 54, p. 378.

(3) Ibid.

(4) Dec. II, ann. 7, obs. 110, p. 176.

qui avait de fréquents accès, et pendant toute la durée de chaque accès la tête était si fortement tournée du côté gauche que le menton reposait presque sur l'épaule. — Les bras, les mains, les doigts, exécutent avec une grande violence les mouvements de flexion, d'extension, d'abduction, d'adduction, de rotation, de pronation, de supination, et la clôture du pouce, dont j'ai parlé, est plus ordinaire que bien d'autres mouvements, parce qu'il a des muscles plus forts que les autres doigts.

Les muscles du tronc, c'est-à-dire du dos, de la poitrine, du bas-ventre, sont également agités, et l'on voit très-ordinairement la poitrine et les muscles du bas-ventre se mouvoir avec une grande célérité et le tronc soulevé, tourné, courbé, par leurs différents mouvements; d'autres fois tous ceux qui meuvent le tronc se raidissant dans le même instant, le malade se trouve dans un véritable tétanos. Si la convulsion attaque ceux qui fléchissent, on voit naître un emprostotonos, et un opistotonos si ceux qui le renversent sont seuls convulsés. Tous ces mouvements se succèdent quelquefois dans le même accès; d'autres fois on ne les observe que dans des accès différents. Les muscles des cuisses, des jambes et des pieds sont dans le même cas et éprouvent de fortes convulsions. Si l'on n'aperçoit pas ordinairement ceux des doigts des pieds chez les adultes qui les ont couverts, on n'en est pas moins sûr de leur existence, puisqu'on les voit très-forts chez les petits enfants, qui ont ordinairement ces parties nues, et qui offrent mieux que les adultes quelques parties du spectacle d'un accès, parce qu'on a leur corps tout entier sous les yeux. J'ai vu les doigts des pieds s'écarter les uns des autres si étonnamment qu'ils paraissaient allongés du double. Quelquefois le pied se courbe si prodigieusement, que le bout du gros doigt est porté presque sous le talon (1); et en général l'action des muscles est si variée et si forte, qu'elle exécute non-seulement les mouvements les plus bizarres, mais encore ceux qu'on croirait les plus impossibles même aux pantomimes les plus exercés, et les exécute avec une force infiniment supérieure à celle de l'homme sain.

Un si grand travail occasionne nécessairement une sueur abondante; les malades en sont ordinairement baignés, surtout dans les parties supérieures, la tête, le col, la poitrine. M. de Haen, qui observe avec tant d'exactitude, l'a vue d'une fétidité extraordinaire, et si abondante, que le lit même en était mouillé (1). — Les rots, les borborygmes, les vomissements, les évacuations involontaires des excréments, de l'urine, du sperme, prouvent que les muscles intérieurs sont dans le même état de convulsions que les extérieurs. Il y a, il est vrai, des malades chez lesquels aucune de ces évacuations n'a lieu, mais il y en a aussi plusieurs dans lesquels elles sont très-fortes; et j'ai averti dans un autre ouvrage que les accès accompagnés d'une évacuation de sperme accablaient beaucoup plus le malade que les autres; celle des urines est assez fréquente: j'ai vu des enfants chez lesquels elle formait un jet de dix pieds; c'est même quelquefois par la vessie que la convulsion commence, et l'évacuation involontaire de l'urine forme le premier symptôme, comme cela arriva au premier enfant que Wepfer vit mourir des effets de la ciguë (2), et à une femme qui, où qu'elle fût, se trouvait tout-à-coup obligée de rendre son urine et perdait tout de suite connaissance (3). J'ai sous les yeux un malade qui fait des efforts pour vomir pendant la plus grande partie de l'accès, quoique la cause du mal ne soit point dans l'estomac. L'évacuation des matières fécales est la plus rare; les rots et les borborygmes sont très-ordinaires, et il n'est point surprenant qu'il y ait autant de convulsions internes, puisque c'est une observation constante, dont la raison se trouve aisément dans la structure des parties, qu'il faut une irritation bien moins forte pour convulsionner les muscles internes que les externes: aussi les convulsions des membres sont assez rares, et celles des organes intérieurs sont une des maladies les plus fréquentes. J'ai vu quelquefois de fortes palpitations de cœur; Pechlin en vit d'effrayantes chez une femme (4), et

(1) Ce sont les fortes convulsions des jambes, jointes à cette espèce de gémissement qu'on remarque pendant l'accès, qui ont occasionné la comparaison d'Aretée: Εσφάγμένοισι Ταύροισι ἠδε ικελη η ξυμφορη. *De Caus. et Sign. acut. morbor.*, lib. I, c. V, p. 2.

(1) *Ratio medendi*, pars 5, c. III, § 5.
(2) *De Cicut. aquat.*, p. 6.
(3) Schenkius, *Observationes medic.*, fol., p, 119.
(4) *Observ. phys. med.*, liv. II, obs. 29, p. 285.

le pouls pendant l'accès est toujours vite; il serait même presque impossible qu'il ne le fût pas : cette violente action de tous les muscles lui donne la même fréquence que lui donnerait un exercice très-fort; dans les commencements il est petit, et il acquiert de la force à mesure que l'accès avance, souvent il est irrégulier, et quelquefois la difficulté de le tâter exactement le fait paraître tel, lors même qu'il ne l'est pas : je m'en suis assuré plus d'une fois en touchant l'artère temporale. M. Morgagni a fait quelques observations intéressantes sur la lenteur du pouls chez quelques épileptiques hors de l'accès, mais elles m'ont paru mieux placées dans le chapitre du pouls qu'ici. — La gêne qu'éprouve la respiration fait que le sang, ne pouvant pas se porter au poumon, s'arrête dans la veine cave, et par là même toutes les veines restent plus gonflées; on s'aperçoit surtout aux veines jugulaires, aux ranines, aux frontales; le visage se gonfle, devient rouge, livide, noir, et quelquefois reste ecchymosé après l'accès. J'ai été consulté pour un malade chez qui cette ecchymose était très-forte au front et aux yeux quand les accès étaient forts. Il est surtout très-fréquent que le visage reste parsemé de petites taches rouges, suite du sang extravasé, qui se dissipent quelquefois au bout de quelques heures, mais que j'ai vues d'autres fois durer plusieurs jours. Il peut aussi se faire des épanchements intérieurs : M. Van Swieten a vu rendre le sang par les vomissements et par les selles (1), et l'on en trouvera d'autres exemples plus bas.

§ 3. La durée des accès n'est point fixe: j'en ai vu ne durer que trente-cinq à quarante secondes; d'autres, deux minutes : quelques-uns, plusieurs heures. Barbette parle d'une fille de vingt ans dont les accès n'étaient pas extrêmement violents, mais ils duraient toujours quatorze heures (2). La durée la plus ordinaire est depuis dix jusqu'à vingt minutes, et ils finissent ordinairement au moment où la violence du mal paraît parvenue à son dernier période, et où le malade paraît prêt à suffoquer; la respiration devient tout-à-coup plus lente et plus aisée, la vitesse du pouls se ralentit, les convulsions diminuent et bientôt cessent tout-à-fait; le malade reprend sa physionomie, il ouvre les yeux et a l'air étonné; tous ses membres paraissent accablés, il se sent une lassitude et une faiblesse générales; quelquefois il reprend la connaissance sur-le-champ, d'autres fois il reste plusieurs heures avant que de revenir parfaitement à lui, et pendant tout ce temps il paraît quelquefois dans un état de malaise; d'autres fois il s'endort profondément au moment même où l'accès cesse, et dort plusieurs heures de suite; mais, soit qu'il s'endorme ou ne s'endorme pas, il ne conserve également aucune idée de ce qui s'est passé, et aucun souvenir de l'accès. Quelques malades ont d'abord repris leurs forces, d'autres restent languissants et changés pendant quelques jours; presque tous conservent un peu de tristesse et souvent une sensibilité excessive et de la mauvaise humeur! — J'ai été consulté pour une malade chez laquelle tous les accès, et elle en avait beaucoup, se ressemblaient : ils commençaient par un criaillement d'une minute, des convulsions de sept ou huit, au bout desquelles elle bavait des glaires; puis un évanouissement de dix à douze, et ensuite un assoupissement ou sommeil de vingt-cinq à trente : ainsi le tout durait ordinairement plus de trois quarts d'heure. — Une autre femme, dont je parlerai plus bas, était ordinairement attaquée la nuit, et ne s'apercevait de ses accès que le lendemain par une tristesse accablante et une espèce de frayeur intérieure qui ne l'abandonnait point. — M. Vandelli, premier médecin du duc de Modène, a vu deux fois, chez son valet, que l'accès laissait une hydrophobie ou une aversion passagère pour l'eau, qui se dissipait bientôt après (1) : et cette observation rappelle qu'on trouve dans le journal de médecine l'histoire d'un malade observé par M. Brieu, dont le mal commença par de longs et violents maux de tête, ensuite des accès d'épilepsie, et enfin une véritable hydrophobie qui termina la vie (2).

§ 4. J'ai décrit la marche la plus ordinaire et la plus fâcheuse; mais ce n'est pas la seule, et Sennert a déjà bien vu qu'elle était souvent fort différente. Quelquefois, dit-il, dans une légère épilepsie, les convulsions ne sont point générales, le malade ne tombe point, mais quelques parties seulement entrent en convulsion: les uns ne font que secouer la tête; d'au-

(1) Van Swieten, § 1077, p. 429.
(2) *Praxæos medicæ*, lib. I, cap. I.

(1) Sauvages, *Nosolog. méthodiq.* clas. VIII, t. II, p. 235.
(2) *Journal de médecine*, t. XIV, p. 315, avril 1761.

tres, les bras et les jambes; il y en a chez qui la convulsion n'est marquée que par la clôture des mains, d'autres tournent, d'autres enfin courent; mais tous ont ceci de commun, c'est qu'ils perdent absolument le sentiment, et ne conservent aucune idée de ce qu'ils éprouvent (1). Il paraît en effet qu'on doit admettre pour caractère de l'épilepsie une perte totale et subite de sentiment, avec quelques mouvements convulsifs, et reconnaître pour accès d'épilepsie tous les accidents qui auront ce double caractère, quelque dissemblables qu'ils puissent être d'ailleurs par la violence et par la durée; mais quelque violentes et quelque générales que soient les convulsions, si elles ne sont pas accompagnées de perte de connaissance et de sentiment, ce n'est point l'épilepsie (2).

§ 5. Trincavelli parle d'un enfant qui avait eu pendant quelque temps de légers accès tous les quinze jours : ils devinrent si fréquents, qu'il en eut jusques à cent cinquante dans un jour, mais ils n'étaient marqués que par une convulsion de la tête et une petite bulle d'écume au coin de la lèvre (3): et l'on trouve dans Bénivénius l'histoire d'une jeune fille qui ne tombait point, n'écumait point, mais restait debout ou dans telle autre attitude dans laquelle elle se trouvait, et remuait seulement la tête de côté et d'autre avec une grande rapidité sans rien entendre (4), et après l'accès elle ne se souvenait point de ce qui lui était arrivé. Duret parle, dans ses Commentaires sur la pratique d'Hollier, d'une épileptique qui ne remuait que la tête, et Éraste d'une autre qui n'éprouvait qu'une courte perte de connaissance avec une contraction presque insensible des lèvres. Pechlin parle aussi d'une jeune personne dont les accès n'étaient qu'une légère contorsion des yeux, de la tête et de la poitrine, avec privation de sentiment, ce qui durait à peine la dixième partie d'une minute (5), mais ils revenaient plusieurs fois par jour.

J'ai vu un enfant de dix ans chez qui les accès ne furent pendant long-temps caractérisés que par une perte instantanée de connaissance et un violent mouvement du bras droit, qui jetait fort loin ce qu'il se trouvait tenir à la main. J'avertis ses parents du danger, ils y firent peu d'attention, le mal continua. Deux ans après, il survint de véritables accès d'épilepsie, très-forts et très-fréquents; la convulsion du bras droit était toujours la plus marquée, et souvent entre les grands accès les premiers reparaissaient. J'ai vu une jeune personne chez qui ils n'étaient marqués que par une convulsion instantanée des muscles du visage et du cou, avec la perte cependant de connaissance; chez une autre, un léger cri, produit par la convulsion du larynx, était le seul symptôme convulsif qui accompagnât la perte de connaissance : l'un et l'autre eurent ensuite des accès très-forts. J'ai été consulté depuis peu par un homme de trente ans, chez qui la perte de connaissance, qui entraîne sur-le-champ une chute brusque, dure six, sept et même huit heures, sans cris, sans convulsions violentes, mais un très-fort resserrement de la mâchoire et des poignets. C'est cette espèce sans doute qu'on a appelée *épilepsie apoplectique*, et qui est déjà indiquée dans Cœlius Aurelianus (1). Mais M. de Sauvages remarque très-bien qu'on la distingue toujours de cette maladie par le spasme ou de la mâchoire, ou de quelques doigts, ou des muscles du bas-ventre (2). On la distingue aussi par la respiration, toujours gênée dans l'apoplexie, et libre dans l'épilepsie, quand les muscles de la respiration ne sont pas convulsés; on la distingue de la vraie syncope, parce que le coloris, la force et la liberté du pouls subsistent. Je vis, il y a plusieurs années, une fille de vingt-huit ans, qui éprouvait depuis trois mois le cinquième accès de cette espèce. Je ne vis d'abord de convulsif que le serrement des mâchoires; mais en l'examinant bien attentivement, je découvris que la langue était dans une action continuelle. M.

(1) Dan. Sennerti, *Medecina practica*, lib. I, sect. II, c. XXXI, t. I, p. 728.

(2) Hollerius, *Opera omnia practic.*, c. XV; *De epileps.*, *scholium*, p. 95.

(3) *Consil.*, lib. I, cons. 25. V. *Mercur. compilat.*, p. 167.

(4) Sennert, *Instit. medic.*, lib. II, p. 3, sect. I, c. IX.

(5) *Observ. physic. medic.*, t. II, obs. 29, p. 283.

(1) *Morbor. chronicor.*, lib. I, cap. IV, p. 291. « Ejus passionis species duæ esse probantur : alia quæ somno similis altissima videtur : alia quæ diverso raptu corpus afficit. »

(2) *Nosolog. method.*, in-4°, tom. I, p. 849.

Morgagni parle d'un malade chez qui l'accès commençait par un léger tremblement, auquel succédait une raideur générale, sans mouvements, avec perte de connaissance (1).

Il y a des accès bien opposés. On lit dans un recueil d'observations celle d'un homme dont tout l'accès consistait à être forcé de courir dix pas en arrière, tomber sans connaissance et se relever sur le-champ très-bien(2). Chez un jeune homme dont parle le même Peiroux, l'accès était aussi bizarre : il croyait voir venir au galop, et avec grand bruit, un carrosse dans lequel il y avait un petit homme en bonnet rouge ; craignant d'être écrasé par ce carrosse, il tombait raide et sans connaissance, et un instant après il revenait à lui (3). OEtheus parle d'un autre qui, en commençant l'accès, était obligé de tourner plusieurs fois circulairement (4). L'on trouve déjà chez un plus ancien observateur l'observation d'une épilepsie qui faisait courir (5). — L'on m'a amené, en septembre 1769, une étrangère, âgée de quatorze ans, dont la maladie offre quelques singularités remarquables.—Elle avait joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de sept ans ; à cette époque, elle se trouva sur l'eau en partie de plaisir avec d'autres jeunes personnes, au moment d'un orage violent, qui les effraya toutes beaucoup, mais elle fut la seule qui ne vomit pas. Quelques jours après, on remarqua dans les paupières un mouvement qui parut d'abord un tic, mais qu'on reconnut bientôt pour convulsif. On la confia aux soins de deux médecins très-habiles, qui ne purent pas empêcher qu'il ne parût au bout de quatre mois de vrais accès d'épilepsie, qui étaient très-forts et très-fréquents, et durèrent plusieurs mois. Pendant une partie de ce temps, la jeune malade avait fréquemment, dans l'intervalle des grands accès, de petits accès très-courts, qui n'étaient marqués que par une perte instantanée de connaissance, qui lui coupait la parole, avec un très-léger mouvement dans les yeux ; souvent, en revenant à elle, elle achevait la phrase au milieu de laquelle elle avait été interrompue ; d'autres fois elle l'avait oubliée. Pendant une autre partie de ce même temps, ces accès instantanés ne la prenaient jamais que quand elle marchait : elle était arrêtée sans connaissance pendant quelques secondes, et il y avait toujours un léger mouvement convulsif dans la jambe qui était en avant. Cependant, les grands accès s'éloignaient, mais ses petits étaient fréquents, quand un jour, après en avoir eu plusieurs, la malade alla se baigner dans la rivière avec une femme de chambre, et depuis cet instant elle resta vingt et un mois sans en avoir ni grands ni petits. Les grands reparurent à cette époque, dans le moment du chagrin de la mort imprévue d'un père, et dès lors ils ont continué, et sont assez fréquents dès les premiers froids de l'automne jusqu'aux premiers jours chauds de l'été ; mais pendant toute cette dernière saison, la malade n'en éprouve aucun et jouit d'une parfaite santé, à cela près qu'elle a le genre nerveux très-mobile, s'attriste souvent et s'effraie avec la plus grande facilité : les bains froids, que le succès du premier avait indiqués, lui ont été inutiles dans cette rechute.

Il me paraît inutile de rapporter un plus grand nombre de variétés d'accès épileptiques, l'énumération de celles qui ont été observées resterait toujours très-incomplète, et le nombre de celles qui sont possibles est indéfini. — Je finirai cet article par remarquer que, chez plusieurs malades, tous les accès ne sont pas également forts : il y en a qui ont souvent les avant-coureurs de l'accès sans que l'accès suive ; d'autres un commencement momentané d'accès, qui disparaît bien vite. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un garçon tailleur, dont les accès commençaient tous par un petit mouvement involontaire des doigts, comme s'il avait badiné, pendant lequel il ne perdait point connaissance. Ce mouvement revenait très-souvent (je le vis deux fois dans un quart-d'heure), sans aucune autre suite : c'était le premier degré de la maladie ; le second était l'enraidissement des doigts, qui se serraient avec beaucoup de force, et le malade tombait dans l'insensibilité et l'assoupissement, mais dans un assoupissement agité et inquiet ; souvent encore le mal en restait là, et au bout de quelques mi-

---

(1) *De Sedib. et Causis morbor.*, liv. I, epist. IX, § 16.

(2) Peiroux, *Observat. medicin.*, p. 90.

(3) Ibid., p. 85. Le fils d'Alsaharavius voyait venir à lui une femme noire couverte d'un cuir, et tombait quand elle l'approchait. Schenckius, p. 112.

(4) Schenkius, *Obs. med.*, vol. in-fol. Francof., 1609, p. 110.

(5) Sennert, ibid.

nutes le malade se réveillait, croyait avoir dormi et se fâchait. Quand il parvenait au troisième degré, les convulsions étaient d'une violence étonnante, et au réveil le malade était encore plus courroucé qu'après le second degré.

ARTICLE II. — DES CAUSES DE L'ÉPILEPSIE EN GÉNÉRAL, ET DE LA CAUSE PRÉDISPOSANTE EN PARTICULIER.

§ 6. La cause de cette maladie ne peut exister que dans le cerveau et à l'origine des nerfs, qui paraissent être fortement comprimés ou contractés dans ce moment-là. Cette compression pousse les esprits animaux dans les nerfs moteurs, comme la contraction du cœur chasse le sang dans les artères, et elle empêche l'abord de ceux qui reviennent par les nerfs sentants, tout comme le sang veineux est empêché de se jeter dans le cœur pendant la systole. En comprimant le cerveau, on peut aisément empêcher le sentiment : si l'on exerçait une compression plus forte, on forcerait le mouvement des esprits animaux, et on produirait une épilepsie plus ou moins forte et plus ou moins générale; c'est peut-être uniquement de cette façon qu'elle est souvent produite par les épanchements et guérie par le trépan. L'épilepsie, par rapport au cerveau, est donc une action trop forte des esprits animaux moteurs, et un empêchement total à l'action des esprits animaux sentants; ou bien il a une action trop forte et irrégulière dans les artères nerveuses, une suspension d'action dans les veines correspondantes. Une forte convulsion du cerveau, ou au moins de cette partie du cerveau qu'on appelle le *sensorium commune*, qui est celle d'où partent les nerfs, peut produire cet effet; la plus ou moins grande durée, force et étendue de la convulsion, et la plus ou moins grande aptitude des différents muscles à être convulsés, ce qui dépend de leur plus ou moins grande irritabilité, produisent toutes les variétés de l'accès.

§ 7. Pour produire l'épilepsie, il faut donc nécessairement deux choses : 1° une disposition du cerveau à entrer en contraction plus aisément qu'en santé; 2° une cause d'irritation qui mette en action cette disposition. — La première de ces conditions, la disposition du cerveau, est ce qu'on appelle cause *prédisposante* ou, dans les écoles, *proégumène;* la seconde est la cause *déterminante* ou *procathartique*. — Peut-être le cerveau de tous les hommes est-il susceptible d'acquérir cette disposition, qui, mise ensuite en jeu, produit le paroxisme; mais elle n'existe que chez un assez petit nombre, et tous ne l'acquièrent pas avec la même facilité. Chez ceux chez qui elle existe, elle est ou héréditaire, dit M. Boerhaave, ou connée, c'est-à-dire acquise dans le ventre de leur mère par une suite de frayeur (1).

§ 8. L'on ne peut pas nier l'hérédité de quelques maladies; elle n'est que trop constatée pour la goutte, pour les maladies scrofuleuses, quelquefois pour les maux de poitrine; et j'ai été consulté par le quinzième enfant d'un père mort étique, dont les quatorze aînés étaient morts de cette maladie entre l'âge de quatorze et dix-huit ans. Il est possible que l'épilepsie soit héréditaire; la faiblesse du genre nerveux s'hérite, et cette hérédité ne contribue pas peu à la rendre plus fréquente. On lit, dans un ouvrage publié comme leçon de M. Boerhaave, qu'il vit mourir épileptiques tous les enfants d'un père qui l'était (2), et Zacutus Lusitanus avait déjà connu un père épileptique, dont huit fils et trois petits-fils le furent cruellement jusqu'à leur mort, et dont il ne sauva un arrière-petit-fils, qui l'était aussi, que par le moyen du cautère. Il est vrai que cette observation chez un auteur fort épris du merveilleux n'est pas extrêmement concluante (3); mais quand l'épilepsie serait quelquefois héréditaire, comme il le paraît, il ne faut point croire que ce soit une hérédité inaliénable. Rechlin a déjà remarqué qu'on voyait des femmes cruellement tourmentées par cette maladie, dont les enfants en étaient absolument exempts; et je connais beaucoup d'enfants nés de pères ou de mères qui en sont atteints, qui n'en ont jamais eu aucun ressentiment. J'ai soigné souvent, dans différentes maladies, la fille d'un père attaqué de cette maladie dès long-temps avant son mariage, et qu'elle tua quelques années après, chez qui je n'ai jamais vu même la plus légère convulsion; mais je n'en suis pas moins persuadé, comme M. Boerhaave, que, par plusieurs raisons, ceux qui ont le malheur d'y être sujets, devraient se faire un devoir de vivre dans le célibat.

---

(1) Aphor. 1075.
(2) *Praxis medica*, t. v, p. 30.
(3) Ibid., liv. I, obs. 33.

§ 9. Par rapport à l'épilepsie connée, admise par M. Boerhaave et par tous ceux qui admettent les influences de l'imagination des femmes enceintes sur leurs enfants, j'avoue que je ne puis point la comprendre, et que je crois en voir trop clairement l'impossibilité pour pouvoir l'admettre. — La communication qu'il y a entre la mère et l'enfant n'est point aussi intime que l'imaginent ceux qui ignorent comment elle se fait ; elle est même moins étroite que celle qu'il y a entre la terre et la plante qu'elle nourrit, puisqu'il y a un corps étranger interposé entre la mère et l'enfant. C'est le placenta, ou l'arrière-faix, qui tire sa nourriture de la matrice par des vaisseaux qui n'ont aucune communication avec ceux de l'enfant, et celui-ci tire la sienne de l'arrière-faix par de petits vaisseaux qui la pompent exactement comme les racines de la plante. L'on voit par là qu'il n'y a pas plus de liaison entre l'utérus et l'enfant qu'entre l'arrosoir qui fournit l'eau à un vase et l'arbrisseau qui croît dans ce vase. Il n'y a point de vaisseaux ni de nerfs communs ; il n'y a même aucun nerf dans tout le placenta ; il n'y a point par là même de moyen d'action immédiate de la mère sur l'enfant; il n'y a donc point d'influence. L'enfant ne peut souffrir de la part de sa mère que de trois façons : 1° mécaniquement, si elle se donne un coup, si elle fait une chute, si elle est comprimée : alors il est certain qu'il souffrira ce que souffrirait un vase qui serait dans un sac mou, si ce sac recevait des coups ; 2° de la corruption des humeurs de la mère : si elle n'a qu'un sang pauvre et gâté à fournir au placenta, celui-ci n'est plus qu'une mauvaise terre imprégnée de sucs nuisibles incapables de nourrir une belle plante ; ainsi l'enfant ou mourra, ou languira, apportera une santé faible, chancelante, et une grande disposition à toutes les maladies; 3° par la violente contraction de l'utérus. Cet organe a ses fibres charnues, il est par là même susceptible de spasmes, il en éprouve souvent ; et si la contraction est très-forte pendant la grossesse, elle peut ou détacher le placenta, et c'est une des causes les plus fréquentes des fausses couches, ou, ce qui est plus difficile, comprimer l'enfant au point de l'endommager, peut-être même de le tuer. Mais on voit qu'aucune de ces façons d'agir ne ressemble à celles qu'admettent les partisans de l'opinion que je rejette, et qui a été combattue fort en détail et avec une force victorieuse par plusieurs autres médecins (1). — M. Van Swieten allègue en faveur des épilepsies connées (2) une observation tirée de Fabrice de Hilden, mais qui me paraît éloignée d'être concluante. Une jeune femme très-bien portante fut extrêmement effrayée, dans sa première grossesse, par un homme qui tomba épileptique à ses pieds, et, au bout de quelques mois, elle accoucha d'un enfant qui, peu de temps après sa naissance, fut attaqué d'accès épileptiques qui, se reproduisant malgré tous les remèdes, l'emportèrent avant l'âge d'un an. Si la vue de cet épileptique avait procuré un accès d'épilepsie à la mère, s'il lui avait occasionné une fausse couche ou d'autres accidents aussi graves, il n'aurait pas été douteux qu'ils dépendissent de la frayeur qu'elle avait eue : une frayeur produit tous les jours cet effet chez ceux qui l'éprouvent ; mais qu'elle ait produit l'épilepsie de l'enfant, voilà non-seulement ce qu'on n'expliquera pas, mais ce qui ne peut pas être ; et malheureusement il a péri par l'épilepsie tant d'enfants dont les mères étaient très-saines, dont les frères et sœurs n'en ont jamais eu d'attaque, qu'il n'est point nécessaire de recourir à la frayeur de la mère pour expliquer ce fait ; et l'on voit par tout cet article que les épilepsies sont très-rarement héréditaires et connées, mais plus ordinairement acquises après la naissance.

§ 10. La facilité à l'acquérir varie

---

(1) *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes,* traduite de l'anglais par M. Blondel, in-8°. Leyde, 1737. *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, in-12. Paris, 1745. Ce petit ouvrage, sensé et bien écrit, est sans nom d'auteur; mais je vois, dans la *France littéraire,* qu'on l'attribue à M. Isaac Bellet, médecin de Bordeaux. J.-G. Rœderer, *Dissertatio pro quæstione ab Academia Petropolitana proposita.* L'académie de Pétersbourg avait proposé, en 1756, d'expliquer comment l'imagination de la mère agissait sur l'enfant; M. Krause, médecin de Leipsick, résolut cette question et eut le prix. M. Rœderer prouva qu'elle roulait sur un fait impossible, et ne fut point couronné. M. de Haller, qui dans ses premiers ouvrages avait admis le système commun et cru aux envies, a fait voir depuis lors qu'elles étaient une chimère.

(2) § 1075, t. III, p. 406.

beaucoup, suivant l'usage, le tempérament, le sexe. — Les enfants sont d'autant plus susceptibles de cette maladie qu'ils sont plus jeunes, et c'est dans ce seul sens qu'on pourrait dire qu'elle leur est connée. Les nerfs, à cet âge, sont très-mobiles; la plus légère cause les agite considérablement, et les muscles sont très-irritables : ainsi, l'épilepsie doit naître très-aisément. — L'irritation du méconium, qui n'a pas été assez évacué ; celle que produit un peu d'acide dans l'estomac ou dans les intestins, des matières glaireuses qui gênent la respiration, des ligatures trop fortes, une humeur âcre qui ne se dépose qu'incomplètement sur la peau, comme l'humeur des croûtes de lait ou de la teigne, ensuite les dents, les vers, etc., jettent ces petites créatures dans des accès d'épilepsie les plus forts et les plus fréquents ; pendant que des causes irritantes bien plus actives ne produisent point le même effet chez les adultes, parce que l'âge, en donnant de la consistance au genre nerveux, diminue cette facilité à se convulser qui fait le caractère de l'enfance. — M. Van Swiéten a très-bien remarqué qu'un accès de colère, qui ne paraît produire aucune altération sensible chez la nourrice, altère cependant assez son lait pour que l'enfant qu'elle allaite tombe dans de violentes convulsions dès qu'il l'a avalé (1). — Au bout de quelques années, les changements que l'âge seul opère auront affermi les nerfs de l'enfant; ils seront devenus presque inébranlables; et si quelque maladie a affaibli ceux de la nourrice, la même impression qui jettera celle-ci dans des convulsions n'occasionnera peut-être pas même un mouvement de crainte à son nourrisson. Aussi, il ne faut point craindre pour la suite les attaques d'épilepsie que les enfants éprouvent les premiers mois, et même la première année de leur vie; la cause prédisposante de l'épilepsie existe bien alors dans leur cerveau; mais elle est telle, que chaque jour la diminuera, et qu'elle se détruira d'elle-même absolument. Je vois tous les jours un nombre de jeunes gens jouissant d'une bonne santé et n'ayant aucune maladie de nerfs, à qui j'ai vu plusieurs accès d'épilepsie dans les premiers mois de leur vie. Mais si, après la première année, les accès continuent; s'ils se produisent souvent et pour de légères causes; s'ils paraissent accabler l'enfant; s'il y a quelque partie qui, dans tous les accès, paraisse plus constamment affectée; s'il reste dans la physionomie quelque chose d'étonné; si les facultés ne se développent pas autant qu'on devait l'espérer, alors il est à craindre que le mal ne se perpétue. J'ai vu plusieurs enfants épileptiques, de huit ou dix ans, dont le mal avait exactement suivi cette marche. Aussi, dès que je vois un petit enfant dans ce cas, je donne la plus grande attention à son état; et, avec quelques remèdes, et surtout beaucoup d'attention de régime, j'en ai préservé un grand nombre du triste avenir qui paraissait les attendre.

§ 11. Le tempérament et le sexe varient aussi beaucoup *l'aptitude à l'épilepsie*, si l'on veut me passer ce terme ; il y a des personnes fortes, robustes, dont le genre nerveux n'a aucune mobilité et ne s'altère point par les impressions, dont les muscles fermes et denses ne sont presque pas convulsibles, qui ne sont presque pas susceptibles de cette maladie, à moins que quelques causes mécaniques ne fassent une irritation sur leur cerveau même, comme dans les cas où une plaie à la tête jette dans des accès d'épilepsie le grenadier le plus intrépide ; ces gens-là n'ont que bien peu de disposition à devenir épileptiques, il faut une cause bien forte pour les rendre tels, tandis que d'autres, faibles, délicats, dont la constitution se rapproche de celle de l'enfance, dont les nerfs mobiles prennent aisément de faux mouvements, dont les muscles sont très-irritables, sont jetés dans cette maladie par des causes assez légères. Il est vrai que, quand les premiers en sont attaqués, elle est atroce, et je n'ai point vu de spectacle aussi effrayant en ce genre que celui des accès d'un des hommes les plus robustes que j'aie connu, qui s'était attiré cette maladie à l'âge de trente ans à force de boire des liqueurs ; je fus témoin de deux accès qui se succédèrent dans l'espace d'une heure, et j'aurais craint d'en voir un troisième.

§ 12. La différence du sexe peut rentrer dans celle des tempéraments ; celui des femmes est en général plus faible, plus mobile que celui des hommes, et je me suis assuré par ma propre pratique que le nombre des femmes épileptiques est plus considérable que celui des hommes; mais cela n'est pas vrai dans les premiers mois de la vie, et je crois qu'à

(1) § 1074, t. III, p. 403.

cet âge, il y a, sur un nombre égal de part et d'autre, autant de petits garçons épileptiques que de filles, parce qu'alors les différences de tempéraments qui caractérisent les deux sexes sont bien moins marquées que dans un âge plus avancé, quand elles ont été augmentées par la différence de l'éducation qui devient très-sensible dès la première année, et qui va chaque année en augmentant; aussi je suis convaincu que la différence entre le nombre des malades épileptiques de l'un et de l'autre sexe se trouve vraie dès l'âge de sept ans.

§ 13. Quoique tous les hommes puissent sans doute devenir épileptiques, s'ils se trouvent exposés à l'action d'une cause assez forte pour donner à leur cerveau cette disposition que j'ai appelée cause prédisposante, il y en a peu, comme je l'ai dit, chez qui elle existe; mais malheureusement, quand elle a été formée, elle se détruit difficilement, et la plus petite cause suffit pour la mettre en jeu. La personne la mieux organisée aura été exposée souvent, sans en ressentir aucun mauvais effet, à des impressions dont je parlerai dans la suite, et qui ont souvent fait naître l'épilepsie chez d'autres; enfin une nouvelle impression, ou plus forte par elle-même, ou plus forte par rapport à lui, car il est important de faire cette différence, lui donne un premier accès d'épilepsie; dès ce moment, ce cerveau si bien constitué auparavant a acquis cette funeste disposition, et désormais la plus légère cause, les impressions les plus faibles, que le malade n'aurait pas même aperçues auparavant, vont renouveler tous les jours les accès. M. Van Swiéten a vu un enfant si fort effrayé par un grand chien qui lui sauta dessus, qu'il prit sur-le-champ un accès d'épilepsie, qui se renouvelait dans la suite toutes les fois qu'il voyait ou qu'il entendait aboyer un grand chien (1); et le même observateur vit une jeune fille de dix ans, très-saine et née de parents très-sains, qui ayant été chatouillée vivement sous la plante des pieds par quelques-unes de ses compagnes, pendant que d'autres la tenaient pour qu'elle ne pût pas se soustraire à ce badinage, prit sur-le-champ une véritable attaque d'épilepsie, qui se reproduisait ensuite très-aisément : la simple menace de la chatouiller, la plus légère colère, une peur, un peu trop de tension d'esprit ramenaient dans le moment un accès (1). M. Robinson, célèbre médecin anglais, avait déjà fait, plus de vingt ans auparavant, une observation parfaitement semblable; mais plus fâcheuse, puisque la jeune personne mourut sur-le-champ dans le premier accès (2).

J'ai été consulté, au mois d'octobre 1769, par un maçon qui, voyageant de nuit, il y a quatre ans, dans le temps où tout le peuple de l'Europe s'occupait de la fameuse hyène du Gévaudan, rencontra un gros chien qui courait dans un sentier étroit; il se crut saisi par cet animal, arriva tremblant chez lui, et eut le lendemain un accès terrible d'épilepsie, qui depuis lors est revenu plusieurs fois et a toujours commencé par une violente crampe, dans l'une ou l'autre des mains, qui monte jusqu'à la gorge, redescend au cœur, et, quand elle y est, lui ôte la connaissance. Je n'ai point vu d'épilepsie plus fâcheuse que celle d'une dame extrêmement aimable, qui avait joui de la plus parfaite santé jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans; effrayée à cette époque par le propos insolent et indécent d'un fou, elle eut, deux heures après, un violent accès d'épilepsie; il en revint trois autres la nuit suivante, et quoiqu'on consultât d'abord de très-bons médecins, le mal alla toujours en empirant : elle n'eut plus un seul jour de libre, et elle a traîné pendant plusieurs années la vie du monde la plus triste.

On a une multitude d'observations semblables qui servent à établir, comme une vérité démontrée par les faits, que la peur est la cause la plus ordinaire de cette maladie; cette cause agit même si fortement, que j'ai vu, en 1752, un maçon âgé de vingt-un ans, fort, robuste, qu'une peur en songe jeta dans cette maladie; il rêva qu'un taureau le poursuivait, ce songe le réveilla dans une agitation prodigieuse avec délire, et au bout d'un quart-d'heure il tomba dans une forte attaque d'épilepsie; je le vis le lendemain matin, il était encore agité, et en me récitant son état il lui prit un second accès; il en eut, dans la même semaine, deux autres: tous furent précédés et suivis d'un sentiment de frayeur; mais depuis lors il n'en a plus eu. Un

(1) § 1075, t. III, p. 415.

(1) Ibid., § 1074, p. 402.

(2) *A New system of the spleen vapours, etc.* Lond., 1729, p. 148.

exemple encore plus frappant du pouvoir de la peur, c'est celui de cette servante de Leipsick dont parle Langius, qui, déliant une courroie nouée de trois nœuds, s'imagina, en dénouant le troisième, qu'ils étaient peut-être l'ouvrage d'une sorcière, ce qui fit une si forte impression sur elle, qu'elle tomba bientôt dans un accès d'épilepsie suivi de plusieurs autres, dont Langius la guérit (1). L'impression que fait la vue d'un épileptique est si forte qu'elle donne souvent cette maladie, et ces observations sont fréquentes. — Une jeune demoiselle regardait deux domestiques qui se colletaient pour essayer leurs forces, ils tombèrent dans un réservoir; la frayeur lui occasionna un accès d'épilepsie que la moindre frayeur renouvelait (2).

§ 14. Des cas semblables sont si fréquents, il est si ordinaire de voir un premier accès, produit d'abord accidentellement, laisser le germe d'une maladie habituelle, qu'il serait superflu d'en citer un plus grand nombre d'exemples; ceux-là suffisent pour prouver que, quand l'irritation communiquée aux nerfs a été assez forte pour jeter le cerveau en convulsion, cette première attaque le laisse disposé à rentrer ensuite dans le même état avec facilité; des milliers de faits le démontrent; mais quel est précisément le changement qui s'est fait alors dans le cerveau? en quoi diffère le cerveau qui a acquis cette disposition de celui qui ne l'a pas? Voilà ce que nous ne saurons sans doute jamais. — Nous comprenons les convulsions des muscles: c'est leur action forte et involontaire, quand les esprits animaux y sont portés par l'action irrégulière du cerveau; mais nous ne comprenons point la convulsion du cerveau, et les conjectures qu'on peut faire là-dessus me paraissent à moi-même si incertaines, que je crois inutile de les hasarder.

(1) Chr. Joh. Langii, *Disputatio de morbo caduco*. J'ai vu une thèse soutenue à Giesse en 1713, *De epilepsia a terrore orta*, dans laquelle on trouve le cas d'une paysanne de vingt-deux ans, qui, ayant été effrayée la nuit, en gardant les bêtes, par un jeune homme déguisé d'une façon hideuse, tomba sur-le-champ dans des accès d'épilepsie très-violents.

(2) Peiroux, *Observations médicinales*, p. 85.

ARTICLE III. — DIVISION DES CAUSES DÉTERMINANTES.

§ 15. Quand une fois la disposition dans le cerveau existe, elle est mise en action par une foule de causes différentes, qui sont ce que j'ai appelé plus haut causes déterminantes ou procathartiques; on peut les diviser en morales et en physiques. — Les morales sont les passions fortes ou les chocs que l'âme éprouve, et les fortes contensions de l'esprit, ou les efforts que l'âme fait dans un travail soutenu, ou dans une longue méditation; efforts dont j'ai fait connaître les influences funestes sur les nerfs dans un autre ouvrage (1), où l'on trouvera plusieurs faits liés à la matière que je traite ici, mais que je crois superflu de rappeler tous; je me bornerai à un seul, c'est celui de ce jeune grammairien dont parle Galien, qui était attaqué d'épilepsie toutes les fois qu'il enseignait avec action ou qu'il méditait profondément (2); et j'ai sous les yeux un mémoire à consulter d'un homme de vingt-huit ans, qui a détruit la santé la plus robuste par l'étude et par les débauches; qui, ayant eu un premier accès d'épilepsie, il y a deux ans, à la suite d'un violent chagrin, est sûr qu'elle se renouvelle toutes les fois qu'il se laisse aller à travailler avec attention après le repas, ou toutes les fois que, entraîné par son goût, il se livre à la versification. — La peur est sans contredit la cause qui produit le plus souvent l'épilepsie et celle qui la renouvelle le plus ordinairement; mais la colère et le chagrin produisent aussi le même effet. J'ai vu deux femmes que le chagrin de mariages malheureux a conduites à cette maladie; et une autre qui, ayant eu une première attaque après une vivacité dans une couche, il y a quinze ans, en a eu dès lors trois autres, après trois chagrins très-vifs: ces trois accès ont été très-forts.

§ 16. Les causes physiques tirent leurs divisions de l'endroit où elles ont leur siége, et c'est cette division qui a donné lieu à celle de l'épilepsie en idiopathique et sympathique. L'idiopathique est celle dont la cause déterminante réside dans le cerveau même; la sympathique est

(1) *De la santé des gens de lettres*. Lausanne, 1769, § 10, p. 34, etc.

(2) *De locis affect.*, lib. v, cap. vi. Chart., t. vii, p. 492.

celle qui est produite par une irritation qui, ayant son siége hors du cerveau, commence par irriter les nerfs dans cette partie; ils transmettent cette irritation au cerveau, et quand elle y est parvenue, le malade tombe dans l'accès. Cette division de l'épilepsie en idiopathique et en sympathique a été connue très anciennement; l'on voit déjà dans Hippocrate des convulsions qui attaquaient singulièrement la tête, et qui avaient évidemment leur cause première dans l'estomac, puisque des vomissements bilieux les soulageaient sur-le-champ (1). Aretée est positif sur cet article : Chez les uns, dit-il, le siége du mal est dans la tête; chez les autres, il commence par des nerfs fort éloignés (2). Galien a indiqué trois différentes épilepsies : Le cerveau, dit-il, est affecté dans toutes, mais dans la première la cause de l'irritation se produit dans le cerveau même; dans la seconde, elle vient de l'estomac; dans la troisième, qui est la plus rare, de quelques-unes des parties extérieures du corps (3). Alexandre *de Tralles* a adopté la division de Galien (4), qui a été suivie ensuite assez généralement; mais elle n'est pas complète, et les observateurs ont vu l'épilepsie naître de plusieurs autres organes. Les parties de la génération sont celles qui, après l'estomac, contribuent le plus souvent à produire cette maladie, et il n'y en a peut-être aucune où elle ne puisse avoir son siége; mais, pour plus d'ordre, on peut diviser les épilepsies sympathiques en celles qui ont leur siége dans quelque partie interne, et celles qui l'ont dans quelque partie externe.

ARTICLE IV. — DES ÉPILEPSIES SYMPATHIQUES QUI ONT LEUR SIÉGE DANS QUELQUE PARTIE INTERNE.

§ 17. Le siége le plus fréquent des épilepsies sympathiques de la première classe, c'est l'estomac. Si l'on se rappelle que j'ai dit, ch. III, § 116 et 117, en faisant l'histoire des nerfs, que l'estomac est un des viscères qui en a le plus, et qu'il les tire de la paire vague et de l'intercostale, qui ont de si grandes influences sur toute la machine, on comprendra aisément comment l'irritation de l'estomac produit l'épilepsie; et si l'on réfléchit combien de causes peuvent l'irriter, on ne sera pas surpris que les épilepsies viennent si souvent de cette cause. Hippocrate avait déjà vu et indiqué que l'irritation de l'estomac pouvait produire cette maladie, qui était très-souvent causée par une bile noire (1); et M. Boerhaave confirme son observation par celle d'une Juive, chez qui il observa une épilepsie affreuse produite par cette même bile (2). Galien parle partout de cette influence de l'estomac sur le cerveau : On voit naître, dit-il, des délires et des convulsions, quand le principe des nerfs est affecté par un vice de l'estomac (3). Il parle ailleurs d'un jeune homme qui avait de fortes convulsions, dont il fut délivré dès qu'il eut vomi une bile âcre (4). Dans un autre endroit, il dit avoir vu des gens qui, par le vice de l'estomac, prenaient une attaque d'épilepsie s'ils ne digéraient pas bien (5). Et en rapportant en détail l'histoire du grammairien dont j'ai déjà parlé, que la méditation jetait dans l'épilepsie, et qui éprouvait le même accident s'il jeûnait trop long-temps, on voit évidemment que le siége de son mal était dans l'estomac. Cette observation mérite bien d'être rapportée tout entière : « Un » jeune grammairien éprouvait une attaque d'épilepsie toutes les fois qu'il pensait fortement, qu'il enseignait avec contention, qu'il jeûnait un peu long-temps ou qu'il se fâchait. Je soupçonnai, dit Galien, que l'ouverture supérieure de l'estomac, qui est une partie si sensible, était le siége du mal, et que le cerveau et tous les nerfs étaient affectés par sympathie. Je lui ordonnai donc d'employer tous les moyens qui pouvaient lui procurer une bonne digestion, et de prendre toutes les trois

(1) *Epidemic.*, lib. VII, cap. XCVI. Foës, p. 1233.
(2) *De causis et signis acutor. morb.*, lib. I, c. V, p. 2.
(3) *De locis affectis*, lib. III, cap. XI. Charter, t. VII.
(4) Alexandri Tralliani *Medici libri duodecim*. Basilæ, 1556, lib. I, cap. XV, p. 62 et suiv.

(1) *Epidemic.*, lib. VI, cap. LIV. Foës, p. 1201.
(2) *Prælect. de morb. nervor.*, p. 443.
(3) *Comment. ad Aph. Hippocr.*, l. VII, aph. 10. Charter, t. IX, part. II, p. 296.
(4) Ibid., lib. V, aph. 1, p. 195.
(5) *De locis affect.*, lib. I, c. VI. Charter, t. VII, p. 493.

» heures un peu de pain sec, s'il n'avait » pas soif, et, s'il avait soif, arrosé d'un » peu de vin délayé (1) et légèrement » astringent, qui ne porte point à la tête » et fortifie légèrement l'estomac. Le » soulagement qu'il reçut en observant » cette façon de vivre me prouva que » ma conjecture sur la cause de son mal » était vraie (2). » Quand Galien se fut assuré de la cause du mal, il dirigea sa cure en conséquence (je la rapporterai plus bas), et il guérit parfaitement son malade.

§ 18. Depuis lui, plusieurs médecins ont donné d'autres observations d'épilepsies produites par la même cause. Valleriola, médecin d'Avignon, dans le sixième siècle, cite l'exemple d'une femme chez qui un vice de l'estomac produisit l'épilepsie la plus violente (3). On trouve dans les consultes de Fernel (4) l'état d'une femme de vingt-trois ans, dont l'épilepsie dépendait évidemment de l'estomac. Forestus rapporte une observation semblable (5). On trouve dans un des recueils de Théophile Bonnet celle d'un homme de trente ans, dont le mal avait le même siége (6); et Woodwart nous a conservé le cas d'un chirurgien sujet à l'épilepsie, qui, à la fin de chaque accès, souffrait de vives douleurs d'estomac et avait des vomissements de bile âcre et écumeuse; si ces vomissements n'avaient pas lieu, il retombait dans un second accès aussi violent que le premier (7).—Il y a des sujets dont l'orifice supérieur de l'estomac est si sensible qu'une bien plus légère cause peut produire le même mal. M. Boerhaave enseignait à ses disciples que les eaux de Spa, si salutaires d'ailleurs dans cette maladie, bues en trop grande quantité à la fois ou bues trop froides, l'avaient fréquemment occasionnée (1). J'ai vu moi-même plusieurs épileptiques dont le mal n'était jamais reproduit que quand il s'était formé dans l'estomac un amas de matières capable de l'irriter assez pour occasionner la convulsion; et j'ai vu, il y a quelques mois, un malade qui a un ulcère cancéreux à l'orifice supérieur de ce viscère, et qui avait éprouvé plusieurs accès d'épilepsie toutes les fois que de mauvais conseils l'avaient engagé à prendre des remèdes irritants : une dose un peu forte de baume de Canada, qui n'est qu'une térébenthine, et quelques tasses d'infusion vulnéraire par-dessus lui en avaient procuré trois accès dans deux heures. Le mauvais effet de ce remède, dont on lui avait promis des merveilles, fut ce qui le décida à venir me consulter.

§ 19. On peut placer ici les accès occasionnés par les remèdes violents ou par les poisons, déjà connus par Hippocrate, et dont on voit fréquemment des exemples. C'est la crainte de cet effet qui avait engagé les anciens à prendre tant de précautions avant que de donner l'ellébore (2). On trouve dans Wepfer (3) des épilepsies affreuses, produites par la racine de la ciguë aquatique : de dix enfants qui en avaient mangé, huit furent attaqués d'épilepsie; et les auteurs qui ont décrit les effets des poisons, en fournissent plusieurs exemples, par lesquels on voit évidemment que l'épilepsie était l'effet de l'irritation de l'estomac, puisque le cadavre ne montrait de vice que dans cette partie. — C'est encore à cette espèce d'épilepsie qu'appartiennent celles qui sont produites par des excès d'aliments indigestibles pour l'estomac qui les reçoit. Hildesheim en a vu une attaque occasionnée, chez une jeune fille, par un excès de fruits et de lait (4); Sennert, un autre après l'usage des champignons, aliment toujours dangereux et qu'on devrait proscrire (5). Forestus parle d'un étudiant qui, après avoir mangé des anguilles, en eut plusieurs accès, jusqu'à ce qu'il les eut rendues (6);

---

(1) Κεκραμένου.

(2) *De locis affect.*, lib. V, cap. VI. Charter, t. VII, p. 493.

(3) *Observ.*, liv. III, obs. 7.

(4) Consil. 7. *Oper. omn.*, p. 668. On trouve aussi une épilepsie dont la cause était l'estomac, dans Zacutus Lusitanus, *Prax. med. admir.*, lib. I, obs. XXI, et dans plusieurs autres observateurs; il serait trop long et inutile de les recueillir toutes.

(5) Lib. X, obs. 64.

(6) *Medicin. septentrion.*, lib. I, sect. XIV, cap. I, p. 105.

(7) Woodwart, *Select. cases in physik.*, p. 313.

---

(1) *Prælect. de morb. nervor.*, p. 838.

(2) Voy. Schulze, *Disput. de Helleborismis veterum*. Halæ, 1717.

(3) *Cicutæ aquaticæ histor. et noxæ commentar., etc.* Basileæ, 1679, p. 6, etc.

(4) *Spicileg.*, p. 590.

(5) *Praxis medic.*, lib. VI, p. 300.

(6) *Observ.*, lib. X, obs. 57. Schol.

et Dolæus rapporte le triste cas d'un jeune homme qu'un excès de compote de choux jeta dans une épilepsie qui le tua promptement (1).

§ 20. Les intestins peuvent aussi contenir la cause du mal, et c'est là où je la trouve le plus souvent chez les enfants, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix ou douze. Elle peut s'y trouver à tout âge, mais c'est celui où elle y est ordinairement, parce que c'est celui d'un mauvais régime, surtout pour les enfants d'un bas ordre. On m'en amène souvent qui ont des accès plus ou moins fréquents, et plus ou moins, forts avec un visage pâle, bouffi, des yeux cassés, de l'abattement, de la tristesse, un très-gros ventre, quelquefois une légère atteinte de noueure, et qui, sans chute, sans frayeur, sans avoir eu de maladie, sont tombés dans cette maladie à l'âge de cinq ou six ans; je ne crains point alors d'assurer que les embarras du bas-ventre, surtout des intestins et du mésentère, sont la cause du mal : je les traite en conséquence et ils guérissent presque tous.—Ces embarras nuisent de deux façons : premièrement, la nutrition se faisant moins bien, le genre nerveux s'affaiblit, comme je l'ai expliqué ailleurs; en second lieu, la matière corrompue l'irritant, quand il a acquis cette disposition à la mobilité, les accès sont l'effet de cette irritation.—Tulpius rapporte le cas d'une femme attaquée d'une épilepsie cruelle par la fréquence, la force et la durée des accès, dont il attribue la première cause, et à ce qu'il paraît avec raison, à une longue constipation, suivie d'obstructions et de la formation d'humeurs putrides et irritantes dans la rate, le pancréas, le mésentère, les intestins, qui produisaient un sentiment de douleur et de chaleur dans les côtés et dans les lombes; à mesure qu'on en procurait l'évacuation, la maladie diminuait, et enfin elle finit entièrement (2). Pechlin assure même que l'irritation produite par les gonflements flatueux des intestins est suffisante pour produire l'épilepsie chez les enfants, et croit s'en être convaincu par trois cas, suivis de l'ouverture du cadavre, dans lequel il n'y avait de vice qu'une distension prodigieuse des intestins (3).

§ 21. Quand les vers se joignent à la saburre, ils augmentent considérablement l'irritation, et l'expérience journalière apprend qu'on doit les regarder comme une des causes les plus ordinaires de cette maladie parmi les jeunes gens; elle se trouve même chez les adultes. Bartholin traita une femme épileptique, qui avait des accès très-forts et mauvais visage, avec tout le corps bouffi. Les anti-épileptiques ne lui faisaient aucun bien : il lui donna plusieurs fois des pilules mercurielles, qui lui firent rendre beaucoup de vers, et les accès cessèrent (1). M. Stahl fut consulté pour un enfant de six ans, dont l'accès, qui revenait périodiquement tous les jours vers six heures du soir, commençait toujours par un sentiment douloureux dans le bas-ventre, et qui ne guérit que quand l'usage des vermifuges lui eut fait rendre une grande quantité d'ascarides (2). M. Heister rapporte l'exemple d'une jeune fille attaquée fortement de l'épilepsie, et qui avait des vers; elle avait pris inutilement un grand nombre de remèdes : il la guérit de l'épilepsie en la guérissant des vers par le mercure cru de Kina (3). Pechlin cite un jeune homme de vingt-quatre ans et une fille de onze, attaqués l'un et l'autre d'une épilepsie produite par la même cause (4); et on lit dans une dissertation assez récente l'histoire d'une autre maladie de la même espèce produite par le ver solitaire, et guérie par l'huile d'amandes amères et celle de térébenthine (5). Mais les épilepsies vermineuses les plus fâcheuses sont celles dont parle Wepfer, qui étaient produites par le ver plat : l'une est celle d'une fille de trois ans, qui fut pendant plusieurs mois épileptique, avec des douleurs et des cris presque continuels, et qui fut guérie après avoir rendu spontanément trois aunes de ce ver; l'autre, celle d'une fille qui, à l'âge de sept ans, commença à être cataleptique pendant trois ans, ensuite épileptique, avec des paroxismes si fréquents qu'elle tomba dans une im-

(1) *Encycl. méd.*, liv. I, c. IX, p. 127.
(2) *Obs. med.*, lib. I, cap. XI.
(3) Liv. II, obs. 29, p. 282.

(1) Cent. IV, obs. 7; et cent. VI, obs. 20. Il rapporte l'histoire d'un jeune homme chez lequel il paraît que cette maladie était entretenue par les ascarides.
(2) *Theor. medic.*, p. 1018.
(3) *Compend. medicin. pract.*, cap. XIV, § 55.
(4) Liv. II, obs. 29, p. 285.
(5) De Melle, *De vitali*, § 107. Leyde.

bécillité totale et une perte de mémoire absolue, de façon qu'elle ne reconnaissait pas sa mère, mangeait ses excréments, etc. Elle rendit du ver solitaire, et les convulsions cessèrent : trois jours après, elle reconnut sa mère, et lui demanda d'où elle venait; peu à peu elle reprit toutes ses facultés et toute sa santé (1).

On voit dans l'histoire d'une épidémie vermineuse décrite par M. Van-den-Bosch le cas d'un enfant de six ans, que les vers jetèrent dans une fièvre lente qui le tua, et qui était accompagnée de fréquents accès d'épilepsie (2). — On a remarqué que les épileptiques à qui la racine de valériane fait le plus de bien sont ceux à qui elle fait rendre des vers, et il n'est point surprenant que, produisant le vertige, la folie, comme je l'ai vu plusieurs fois, la paralysie, la catalepsie, les convulsions, l'aveuglement, la surdité, la perte de la voix, ils produisent aussi l'épilepsie : j'en ai guéri plusieurs enfants chez lesquels le principal effet des remèdes a été l'expulsion de beaucoup de vers; mais il faut cependant éviter de croire qu'ils en soient toujours la cause; cette erreur a ses dangers, et j'ai soigné une femme attaquée de cette maladie, qui avait été fort augmentée par des remèdes violents qu'on lui avait donnés pour expulser des vers qu'elle n'eut jamais, et auxquels on attribuait une maladie qui avait son siége dans le cerveau même. M. Hannes, médecin de Vesel, rapporte l'observation intéressante d'un jeune homme qu'il traitait, et dont il crut pendant quelque temps l'épilepsie vermineuse : il lui donna des remèdes contre les vers, qui lui en firent rendre beaucoup sans amendement; enfin il jugea qu'ils n'avaient point de part à son mal, il n'y fit plus d'attention et le guérit. Il cite des observations semblables de MM. Sigwart et Bingert (3).

§ 22. Les autres organes renfermés dans le bas-ventre peuvent aussi être le siége de cette cruelle maladie. M. Fabricius, célèbre professeur à Helmstad, cite l'exemple d'une femme sujette à de fréquents accès d'épilepsie, qui n'avaient d'autre cause que 200 calculs dans la vésicule du fiel; et cet habile médecin ajoute qu'il est aisé de comprendre comment ils pouvaient produire cet effet (1). M. Jensius, médecin danois, rapporte un cas qui est bien analogue : « *Le malade*, dit-il, a sans doute des pierres » dans la vésicule du fiel; il tombe de » temps en temps dans des agitations » convulsives, ou le côté droit du tronc, » le pied et le bras droits sont secoués » plus de cent fois dans une heure, et » cela ne finit que lorsque le sommeil le » saisit, ce qui se fait attendre quelque» fois plusieurs jours de suite (2). »

M. Chomel avait aussi donné l'histoire des convulsions atroces qui dépendaient d'une cause semblable. Le côté droit était le plus affecté; les douleurs dans les membres convulsés étaient excessives (ce qui n'est point un caractère d'épilepsie), la vue était le seul sens que la malade perdît dans les violents accès, et tout l'accès se terminait par un évanouissement complet au sortir duquel la malade, qui avait été conduite à cet état par de longs chagrins, ne conservait ordinairement aucune idée de ce qui s'était passé et de toutes ses souffrances. C'est sans doute ce symptôme qui a déterminé l'auteur à regarder la maladie comme épileptique : « On reconnut, dit-il, » que c'était une épilepsie que causait » l'âcreté de la bile arrêtée dans le foie.» Cet arrêt de la bile avait aussi occasionné une jaunisse qui fut guérie par une sueur abondante. Les convulsions internes étaient si violentes qu'elles occasionnaient souvent un vomissement, d'autres fois l'évacuation d'une grande abondance de sérosité sanguinolente, tantôt par le bout du sein droit, tantôt par le nombril. Le moindre chagrin lui causait des évanouissements épileptiques. Les lavements et les plus légers purgatifs lui donnaient des convulsions (3).

On voit déjà dans Hippocrate de violents spasmes qu'il attribue à l'irritation de la bile, et qui ne cessaient que quand

(1) *Eph. cur. nat. dec.*, an. 2, et *Sepulchret.*, t. I, p. 304.

(2) *Historia constitut. epidem. verminianor.*, in-8°, 1769, p. 132.

(3) Hannes, *Epistola de puero epilept. foliis aurantiorum sanato*. Vesaliæ, 1766.

(1) *Ph. Conr. Fabricii propemticon ad dissert.* J.-B. Hofmanni. Helmstadt, 1751, p. 6.

(2) *Mercure Danois*, août 1758, p. 99. M. Jensius ajoute que le musc a toujours calmé ces convulsions; elles diminuaient dès la première ou la seconde prise.

(3) *Histoire de l'Acad. des sciences*, 1732, art. 7, p. 49.

le malade en avait vomi (1) ; et M. Morgagni nous a conservé l'histoire d'un de ses malades, qui eut le premier accès d'épilepsie après des douleurs dans l'hypochondre droit, qui se dissipèrent ensuite par des selles bilieuses ; les accès suivants, qui furent plus légers, étaient toujours précédés par le sentiment d'une fumée qui montait de cette partie, ou le malade sentait habituellement un gonflement que les aliments et surtout les boissons augmentaient aisément (2).

§ 23. L'irritation part aussi quelquefois de la rate. Hollier cite le cas d'un moine parisien chez qui ce viscère souffrit beaucoup dans une maladie aiguë ; quoique le malade se rétablit, la rate ne fut pas entièrement remise, et elle devint le siége d'une humeur âcre qui, se reproduisant de temps en temps, agaçait les nerfs qui, irritant à leur tour le cerveau, jetaient le malade dans une attaque d'épilepsie (3). Une rate scirreuse et qui commençait à devenir livide, fut le seul vice qu'on trouva dans le cadavre d'un jeune prince allemand mort d'épilepsie (4); et l'on trouve, dans les observations de Tulpius, celle d'un jeune homme que des douleurs de rate jetèrent dans une épilepsie très-forte et dans un tel bouleversement d'idées qu'il se croyait un grand empereur ; l'accès partait toujours de la rate, et il suffisait de comprimer extérieurement cette partie pour le faire naître; tout ce qui heurtait ses idées folles lui en donnait une sur-le-champ (5).

§ 24. Les reins et la vessie, siége de tant de maladies, sont souvent irrités au point de produire des accès d'épilepsie forts et violents. Th. Bartholin rapporte que B. Silvaticus avait vu en Autriche un prince à qui le calcul des reins et de la vessie occasionnait des attaques d'épilepsie, et qui était fils d'une mère à qui la même cause avait occasionné les mêmes accès (6); et M. Brendel a vu deux enfants, l'un de deux jours, l'autre de huit, qui périrent dans des attaques de convulsions en rendant de petits calculs ; le cadavre de l'un en fit voir plusieurs dans les reins, celui de l'autre un dans l'uretère droit (1). — L'on trouve, dans les observations de La Motte, deux cas qui prouvent évidemment que cette maladie peut dépendre du calcul des reins : dans l'un, une jeune fille de dix à onze ans, avait de forts accès d'épilepsie pour lesquels on la purgea plusieurs fois, et on lui fit prendre quantité de lavements diversement composés. « Étant un jour » sur la chaise percée, dit le sage chirur- » gien de Valogne, pour en rendre un, » elle fut saisie en notre présence d'un » si violent accès, que nous étions tous » ensemble très-embarrassés à la conte- » nir, tant les convulsions étaient fortes, » renversant tout le corps en arrière, de » sorte qu'elle en formait une espèce de » cercle, faisant toucher sa tête à ses ta- » lons ; et, comme à la sortie de ces con- » vulsions, elle se remit sur sa chaise, » nous fûmes surpris d'entendre tomber » dans le bassin quelque chose qui fai- » sait du bruit, ce qui nous donna oc- » casion d'examiner ce que ce pouvait » être; nous trouvâmes cinq pierres, » dont la plus petite était comme un » pois, et la seconde le double. Depuis » que la nature se fut déchargée de ces » corps étrangers, cette jeune demoiselle » a joui d'une santé parfaite (2)». La seconde ne fut pas si heureuse; c'était une jeune fille de douze ans qui fut attaquée subitement d'un accès épileptique très-violent, avec évacuation involontaire d'urine ; les accès, d'abord courts et éloignés, devinrent plus longs, plus fréquents, et la tuèrent au bout de deux ans. La Motte l'ouvrit : « le cerveau et » tous les autres viscères étaient en très- » bon état, excepté le rein droit, dans le » bassinet duquel on trouva une pierre » triangulaire du poids de cinq gros, qui, » par l'irritation qu'elle causait à l'entrée » de l'uretère (3), était la seule cause as- » signable de la maladie. »

M. Pereboom, célèbre médecin de Horn, a donné l'histoire d'une fille de

(1) *Epidem.*, lib. VII, cap. XCVI. Foës, p. 1233.

(2) *De sedib. et causis morbor.*, lib. I, ap. 9, § 7.

(3) *Opera omnia*, ch. XVI. Scholi, p. 105.

(4) *Sepulchr. anat.*, lib. I, sect. XII, obs. 42.

(5) *Observat. medic.*, lib. I, c. IX.

(6) *Sepulch. anat.*, p. 288.

(1) *De calculi natalibus.* Opusc., p. 59.

(2) La Motte, *Traité complet de chirurgie*, obs. 174, t. II, p. 419. Ce violent accès avait été produit par le passage des pierres le long des uretères; la malade les rendit dès qu'elles furent dans la vessie.

(3) Ibid., obs. 173, p. 416.

trente ans, attaquée très-fréquemment de défaillances suivies de convulsions horribles, avec des douleurs dans le bas-ventre que rien ne soulagea pendant plusieurs années, et qui fut totalement rétablie bientôt après avoir rendu une quantité étonnante de matières calculeuses mêlées de plusieurs petites pierres angulaires (1), et je suis porté à attribuer à la même cause l'épilepsie d'un malade âgé de cinquante-cinq ans, qui me consulta il y a un an ; il avait rendu depuis plusieurs années beaucoup de gravier, et n'en rendait plus depuis quinze mois ; mais, depuis ce temps-là, il avait un peu de maux de reins, quelquefois des coliques assez vives, de l'engourdissement à la jambe gauche dans les mauvais temps, et il avait essuyé sept accès d'épilepsie, maladie qui auparavant lui était absolument inconnue, et qu'on ne pouvait attribuer à aucun accident externe, à aucun excès, à aucun chagrin. Je ne lui conseillai que des bains tièdes et de l'eau de chaux ; quatre mois après, il me marqua qu'il se portait bien et qu'il n'avait plus eu d'accès ; depuis ce temps-là, je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

L'on peut voir, dans le chapitre du tétanos, qu'une pierre dans la vessie produisait cette maladie dans quelque attitude du malade ; il ne faut pas une irritation plus forte pour produire l'épilepsie, et j'ai vu un jeune homme qu'un abcès dans cette partie jeta dans une légère léthargie qui dura deux jours, pendant lesquels il eût trois accès de véritable épilepsie ; l'une et l'autre maladie cessèrent quand l'abcès eut crevé.

§ 25. Mais les viscères qui renferment le plus souvent la cause de l'épilepsie, ce sont les organes de la génération, tant chez les hommes que chez les femmes. L'on a remarqué, de tout temps, l'espèce de conformité qu'il y a entre l'épilepsie et l'acte des plaisirs de l'amour ; il y a dans l'un et l'autre des convulsions dans l'accès et de l'abattement après ; quelques anciens ont même appelé le coït une courte épilepsie ; plusieurs modernes ont adopté leur idée, à laquelle on ne peut pas se refuser ; et je devrais donner à cet article une étendue proportionnée à son importance, si je ne l'avais pas déjà traité fort au long dans un autre ouvrage (2), dont je me bornerai presque à donner ici un extrait.

Il est prouvé par les faits les mieux attestés, 1° que les excès vénériens jettent dans l'épilepsie les personnes les plus robustes et qui n'en avaient jamais été atteintes ; l'observation que je rapporte, d'après mon ami M. Zimmermann, qui sait si bien observer, est décisive à cet égard (1) ; 2° que souvent l'acte vénérien est suivi immédiatement d'un accès épileptique ; Galien (2), Van Heers (3), Didier, M. Van Swiéten (4), en citent des exemples sur des hommes, et M. Hofman en fournit un d'une femme. M. de Sauvages nous a conservé celui d'un homme qui, dans chaque acte, était saisi d'un accès d'épilepsie : ils étaient courts et passagers dans les commencements ; mais, successivement, ils devinrent très-longs et très-alarmants (5), et l'on a plusieurs observations de gens morts dans l'acte même (6). — J'ai été consulté par une femme qui, plusieurs années avant son mariage, avait été sujette à de ces petits accès, tels que ceux dont j'ai parlé § 5, page 271, si légers qu'on ne les soupçonnait pas même d'être une branche d'épilepsie ; mais, quelques jours après son mariage, ils devinrent très-forts et très-violents. Le docteur Cole vit une femme qui, sans accidents, au moins il n'en cite aucun, fut attaquée de cette maladie pour la première fois trois jours après son mariage (7) ; et je vois actuellement un malade qui, s'étant épuisé, est depuis deux ans dans le cas d'éprouver, après chaque acte vénérien, un accès de convulsions atroces qui dure au moins quatre heures, et quelquefois sept, huit, neuf, avec délire, quelquefois perte totale de connaissance pendant une partie de l'accès. Les débauchés en ce genre tombent fréquemment dans cette maladie, surtout s'ils se livrent aussi à des excès en vin ou en liqueurs, auxquels la nécessité de réparer leurs forces, les con-

(1) *Nova acta curios. nat.*, t. III, obs. 2, p. 20.

(2) *L'Onanisme*, sect. II, p. 24 ; sect. IV, p. 46, etc. ; sect. XI, p. 230, etc.

(1) *Onanisme*, p. 24.

(2) *De locis affect.*, lib. V, cap. VI. C'est le grammairien dont j'ai déjà parlé.

(3) *Obs. med.*, obs. 18.

(4) § 1075, t. III, p. 412.

(5) Class. 9, art. 31, n° 6, t. II, in-4°, p. 409.

(6) Haller, *Elementa physiolog.*, lib. XXVII, sect. III, § 12, t. VII, p. 567.

(7) *Philosoph. transact.*, n° 174, p. 115.

duit aisément. J'ai vu de ces infortunés, qui avaient entièrement détruit leur santé, accablés sous la faiblesse, les maux vénériens et l'épilepsie, m'offrir un spectacle d'autant plus digne de pitié, qu'il reste bien peu d'espérance de les soulager; les forces détruites, les digestions ruinées, les nerfs entièrement irrités, le sang absolument gâté, formant une complication difficile à vaincre par les meilleurs secours de l'art, qui, dans ces cas cruels, ne trouve aucune ressource dans la nature.

§ 26. Une troisième vérité, aussi bien prouvée que les premières, c'est que si les excès vénériens jettent dans l'épilepsie, et si les actes en rappellent les accès ou les rendent sur-le-champ mortels, une continence excessive peut aussi les produire. Le tempérament a ses besoins, plus ou moins forts, chez les différents individus; il y en a pour qui les plaisirs de l'amour en sont un indispensable; s'ils en sont privés, ils peuvent tomber dans les maladies les plus fâcheuses, et surtout dans les maux de nerfs; le désir continuel les affaiblit comme font toutes les autres passions fortes, et l'humeur retenue et corrompue les irrite puissamment, ce qui produit l'épilepsie; j'en ai recueilli plusieurs exemples dans l'ouvrage que j'ai déjà cité; il est inutile de les rappeler ici.

§ 27. Outre ces espèces d'épilepsies qu'on pourrait appeler vénériennes, il y en a d'autres qui dépendent des mêmes organes, mais qui ont une cause bien différente; ce sont celles qui sont produites chez les femmes, par la grossesse, l'accouchement, ou les suites de couches.

La conception opère un changement prompt et marqué chez beaucoup de femmes; j'en ai connu qui éprouvaient, dès le premier moment, une façon d'être si différente, qu'elles ne pouvaient pas s'y méprendre pendant vingt-quatre heures; et l'on trouve tous les observateurs remplis des phénomènes produits dans tout le corps par les changements arrivés dans l'utérus; celui de la grossesse est un des plus considérables : aussi son influence sur l'économie animale est très-marquée, et parmi les différents symptômes qu'elle occasionne, l'épilepsie est malheureusement trop fréquente. Fernel avait vu plusieurs femmes qui étaient sujettes à l'épilepsie toutes les fois qu'elles étaient enceintes, et qui en étaient absolument guéries dès qu'elles avaient accouché (1). Jackin a vu la même chose (2). Jacotius compte aussi l'épilepsie parmi les maladies qui sont une suite de la grossesse (3); et Schenckius rapporte le cas d'une femme illustre et très-féconde qui, dans toutes ses grossesses, était sujette à de violents accès d'épilepsie dans lesquels il l'avait souvent soignée, mais que la plus légère cause rappelait, et qui lui avait souvent procuré des fausses couches, dans la plupart desquelles les enfants étaient morts (4).

L'on a vu, dans plusieurs recueils d'anecdotes, que la duchesse de Beaufort, qui était enceinte, ayant eu un premier accès d'épilepsie, dont elle revint, en prit bientôt après, au moment où elle écrivait à Henri IV, un second dans lequel elle mourut. L'on en trouve plusieurs exemples dans les auteurs qui ont écrit sur les accouchements; et on lit, dans le Commerce Littéraire de Nuremberg (5), l'observation d'une femme qui, sans aucune cause apparente, eut le huitième mois, dans peu d'heures, plusieurs attaques d'épilepsie très-fortes. — Je connais deux femmes, dont l'une en a eu dans trois grossesses un accès presque toutes les semaines, jusqu'à ce qu'elle eut senti l'enfant; la seconde en avait eu un presque tous les mois dans les deux premières grossesses; en lui ordonnant des saignées fréquentes et des demi-bains tièdes dans la troisième, je les réduisis à deux; à l'aide des mêmes secours, ils ont manqué dans la quatrième, et dans une cinquième, sans rien faire, elle n'en a eu aucun ressentiment. — L'utérus est-il autrement affecté dans la grossesse d'un garçon, que dans celle d'une fille? et si cela est, quelle en est la cause? Je ne déciderai point de la vérité du fait, je ne le crois point vrai généralement; mais il peut l'être dans plusieurs cas, et je connais un assez grand nombre de femmes qui, dès le premier mois, sont sûres si elle portent un gar-

---

(1) *Patholog.*, lib. v, cap. III. *Oper. omn.*, in-fol., p. 408.

(2) Léon Jachini. *Commentar. in nonum librum Rhasis.* Basileæ, 1574, c. XIV, p. 132.

(3) Magni Hippocratis *Coaca præsagia, cum commentar.* Hollerii et Jacotii, in-f. Lugd., 1576, lib. IV, sect. II, aph. 24, p. 675.

(4) P. 120.

(5) *Commerc. litter.*, an. 1741, hebd. 40, p. 313.

çon ou une fille : elles se trouvent dans un état différent ; et on lit dans La Motte une observation assez singulière, c'est celle d'une femme qui, de huit grossesses, cinq de filles et trois de garçons, eut toujours plusieurs accès d'épilepsie dans celles de garçons, et aucun dans celles de filles (1). Je connais plusieurs femmes qui ont eu plusieurs grossesses et ont heureusement accouché à terme des filles, mais se sont toujours blessées des garçons ; ce qui dépend apparemment, aussi bien que l'observation précédente, du plus grand volume de ceux-ci au même terme ; l'utérus est plus fortement irrité, parce que son extension est moins lente. — Si la grossesse produit l'épilepsie, elle peut aussi, je ne dirai pas la guérir, je ne l'ai pas vu, mais la suspendre. Je vois une femme qui, sujette à des accès qui ne lui laissaient jamais plus de deux mois libres, n'en a eu qu'un très-léger pendant toute sa grossesse ; ils sont revenus avec au moins autant de fréquence après la couche ; et j'en ai vu une autre qui n'en avait point eu pendant la même époque, mais ils sont revenus trois mois après, aussi forts et peut-être plus fréquents. Il me semble qu'il est aisé de comprendre qu'une cause qui change assez fortement l'état du genre nerveux, chez une personne forte et robuste, pour la jeter dans cette maladie, peut très-bien changer assez sensiblement la condition des nerfs dérangés, pour suspendre l'effet de ce dérangement ; mais comme la grossesse loin de fortifier les nerfs les affaiblit, l'on ne doit point espérer qu'elle en emporte la cause, à moins qu'elle ne dépendît d'un vice d'obstruction et d'engorgement dans l'utérus, auquel les filles opilées sont souvent sujettes, qui leur donne quelquefois des accès d'épilepsie, et que le mariage ou la grossesse dissipe. — Ayant été consulté, il y a trois ans, par un jeune homme, sur l'état d'une personne avec laquelle il était promis et qui, très-bien portante d'ailleurs, était sujette, à l'approche de ses règles toujours peu abondantes, à des coliques si violentes qu'elles la jetaient presque toujours dans des convulsions, et que trois fois elles lui avaient procuré une véritable attaque d'épilepsie ; j'osai lui promettre que bien loin que le mariage aggravât cet état, il lui ferait vraisemblablement beaucoup de bien, et l'événement a justifié ma promesse : la première couche a fait disparaître les coliques et par là même l'épilepsie.

§ 28. Si le changement que la grossesse produit dans la matrice est capable de produire l'épilepsie, il n'est pas étonnant que cette maladie soit le résultat fréquent de l'état violent dans lequel cet organe se trouve au moment de l'accouchement ; aussi les accès d'épilepsie sont très-fréquents, et quelquefois mortels à cette époque. L'on en trouve plusieurs exemples dans Mauriceau (1), dans La Motte (2), et dans la plupart des autres accoucheurs. M. Pereboom, que j'ai déjà cité, en parlant de l'épilepsie produite par le calcul, rapporte dans le même endroit l'observation de sa propre femme, qui fut attaquée, pendant les douleurs de l'enfantement, des convulsions les plus horribles, avec perte absolue des sens internes et externes, et une hémiplégie passagère à la fin de l'accès (3) ; elle accoucha d'un enfant mort et se rétablit fort bien. Je fus appelé, il y a plusieurs années, pour une femme qui en avait eu, à ce qu'on croyait, plus de vingt accès depuis trois heures ; elle en eut trois bien caractérisés en ma présence : une forte saignée décida l'accouchement et termina l'épilepsie. Une autre fut moins heureuse, le travail durait depuis vingt-quatre heures, elle avait eu souvent un délire et trois accès d'épilepsie pendant ce temps-là ; elle fut saisie au moment même du passage de l'enfant par un quatrième qui finit par une syncope mortelle.

§ 29. Après l'accouchement, plusieurs accidents peuvent encore jeter dans l'épilepsie, et cela n'est que trop ordinaire ; les peurs, le chagrin, la colère produisent assez certainement cet effet. Mais au lieu que les épilepsies qui sont l'effet de la grossesse, et celles qui sont l'effet du travail, se dissipent ordinaire-

(1) *Chirurg. complett.*, obs. 176, t. II, p. 422.

(1) *Observations sur la grossesse et l'accouchement*, t. II, obs. 3, 36, 51, 86, 90, 156, 194, etc. Il est vrai qu'il ne distingue pas assez exactement les cas où il y a eu véritable épilepsie, de ceux où il n'y a eu que de simples convulsions.

(2) *Traité des accouchements*, etc., liv. III, ch. XII, p. 307, etc.

(3) *Nova acta curios. nat.*, t. III, p. 20. Cette observation est très-intéressante, mais trop longue pour être insérée ici.

ment, dès que ces circonstances ont passé, pour ne plus reparaître, celle qui naît dans le temps des suites de couche est souvent très-rebelle, quelquefois incurable.

§ 30. Les accès de suffocation hystérique, dont on a si long-temps placé la cause dans l'utérus, ressemblent quelquefois beaucoup aux attaques d'épilepsies, et on en avait fait une espèce d'épilepsie particulière qui appartient à cette classe (1) ; mais outre que ces accès n'ont point les caractères véritables de l'épilepsie, il s'en faut beaucoup que leur cause première soit toujours dans l'utérus : ainsi je n'en parlerai point ici.

§ 31. Le siége de l'épilepsie est quelquefois dans la poitrine, et comme cet organe est souvent un réservoir de matières purulentes, il n'est pas surprenant que, soit par l'irritation qu'elles occasionnent, soit par leur repompement et leur transport sur l'origine des nerfs, elles produisissent des convulsions; il l'est peut-être davantage, que leur siége ne soit plus souvent dans le poumon, ou que cette espèce ait échappé aux observateurs qui en parlent très-peu. — L'on ne trouve dans le *Sepulchretum* qu'un seul cas dans lequel l'observateur ait jugé que le mal dépendait d'un vice de la poitrine; c'est celui d'un jeune homme qui eut quelques accès dans la maladie dont il mourut, et duquel on trouva le cerveau très-sain, et le poumon droit noir comme de l'encre. C'est de cette partie, ajoute l'auteur, qu'étaient nés le délire et les accès d'épilepsie (2) ; mais en lisant attentivement l'observation, on n'en est pas aussi convaincu que lui. M. Van-Swiéten nous apprend qu'il a vu une attaque d'épilepsie mortelle, produite par résorption du pus d'une vomique (3). M. de Haen a donné ces belles observations, dont j'ai parlé ailleurs, par lesquelles il a prouvé que la suppuration du poumon procurait quelquefois des accès de spasmes et de paralysie (1). J'ai vu un homme, âgé de près de cinquante ans, qui vint mourir ici phthisique. Les crachats se supprimèrent dès qu'il fut à l'auberge, et autant que je pus en juger, parce que la route qu'il avait faite rapidement avait occasionné une phlogose générale dans le poumon. Quand je le vis, deux heures après son arrivée, il avait une fièvre très-forte, une grande angoisse, et un mal de tête si violent qu'il portait un peu de trouble dans ses idées. Une saignée, des parfums d'eau chaude avec un peu de vinaigre, et la boisson abondante d'une infusion pectorale, dissipèrent la fièvre et le mal de tête, en rétablissant les crachats : ils se supprimèrent quatre jours après sans qu'il me fût possible d'en assigner la cause. Le malade rêva pendant près de vingt-quatre heures et eut trois accès convulsifs, que je ne vis point, mais que les assistants jugèrent épileptiques. Je pus rétablir une seconde fois les crachats, les accidents cessèrent; mais, au bout de quelques jours, la matière résorbée se jeta sur les intestins, et il périt d'une diarrhée. — Quelques années auparavant, une jeune femme m'avait offert un spectacle à peu près semblable, elle était dans une étisie désespérée : on voulut essayer le lierre grimpant, qui est un astringent dont l'effet fut de supprimer les crachats; elle tomba dans des douleurs très-inouïes pendant quatre jours, puis dans une léthargie entremêlée de convulsions; elle mourut le neuvième, et rendit une grande quantité de pus par les narines.

ARTICLE V. — DES ÉPILEPSIES SYMPATHIQUES QUI ONT LEUR SIÉGE DANS LES PARTIES EXTÉRIEURES.

§ 32. Voilà beaucoup d'observations sur les différentes épilepsies sympathiques produites par les vices des viscères : je vais parcourir celles qui dépendent de la lésion de quelques parties extérieures, et, pour suivre l'ordre anatomique, j'indiquerai d'abord celle dont parle Fernel, qui avait son siége au sommet de la tête; c'est de là que partait le mal, et on le renouvelait en pressant cette partie (2). Dovinet rapporte l'exem-

---

(1) Barthol., *De moor pathologiæ cerebri delineatio practica*, in-4°. Amstelod., 1704. Il compte six espèces d'épilepsies, dont il fait autant de chapitres : 1° *Epilepsia propria;* 2° *febrilis;* 3° *pedissequa dolorum, purgationum, vulnerum, et ulcerum;* 4° *pedissequa repletionis et hemorragiæ;* 5° *hysteric.;* 6° *hypochondriaca;* mais ces deux dernières, il en convient lui-même, sont la même maladie, et ne sont point l'épilepsie.

(2) *Sepulchr. anat.*, lib. I, sect. XII, obs. 34, t. I, p. 286.

(3) § 1075, p. 419.

(1) *Ratio medendi*, pars 3, cap. II.

(2) Ibid. *Et de abdit. morbor. caus.*, lib. II.

ple d'un homme chez qui l'accès était toujours présagé par un chatouillement de la lèvre supérieure ; il sentait cette espèce de sensation monter le long des nerfs, et quand elle parvenait au cerveau, il tombait épileptique (1). J.-C. Brunner en vit une qui commençait par la nuque, et qu'il guérit en brûlant du *moxa* sur cette partie (2). Et l'on peut ranger dans cette classe l'observation de Hilden, qui vit une jeune fille de dix ans, dans l'oreille de laquelle il entra un petit globe de verre, de la grosseur d'un petit pois, qu'on chercha inutilement à en retirer. Les efforts n'aboutirent qu'à irriter davantage; elle éprouva d'abord des douleurs d'oreilles, de tête, des engourdissements du même côté. Ces accidents diminuèrent peu à peu, les douleurs d'oreilles passèrent entièrement, et cette cessation de douleurs fut cause qu'on ne pensa pas même à attribuer à cette cause l'épilepsie qui survint au bout de quelque temps, et pour laquelle on employa inutilement une quantité de remèdes. Enfin, Fabri ayant été consulté et instruit de l'introduction du globe de verre et de tous les symptômes qui avaient paru depuis ce temps-là, n'hésita pas à attribuer l'épilepsie à la même cause; il parvint à extraire ce corps, et l'épilepsie fut bientôt guérie (3).

§ 33. Donat voyait une religieuse qui éprouvait une légère douleur au sein; si elle augmentait, la malade sentait comme monter une espèce de vapeur qui, quand elle parvenait au cerveau, la jetait dans l'épilepsie. Quelquefois cette partie s'ulcérait et donnait une espèce d'ichorité; aussi long-temps qu'elle coulait la malade était fort bien (4) et n'avait aucun accès.

§ 34. Hollier rapporte plusieurs cas d'épilepsie qui partaient des extrémités supérieures. Chez un jeune homme, le mal commençait par l'articulation de l'épaule, tout le bras était saisi par un fort tremblement, les mâchoires se serraient, et l'accès survenait. Chez un autre, âgé de quinze ans, l'engourdissement de la main droite était le premier symptôme; les trois premiers doigts se contractaient fortement; le bras se tordait, le corps se ployait, et il tombait sans sentiment. Il parle dans le même endroit d'un autre dont le mal commençait par le petit doigt de la main gauche; la main entrait en convulsion, le mal montait; le malade tombait d'abord dans une forte palpitation, et ensuite dans l'accès. Enfin il rapporte une quatrième observation d'un Écossais dont le mal commençait par un tremblement du bras droit; le mal se portait à la mamelle, et de là à la tête (1). L'on trouve dans les observateurs un grand nombre d'exemples semblables (2) qu'il serait superflu d'accumuler ici; mais j'ai sous les yeux un mémoire à consulter pour un malade attaqué depuis l'âge de vingt-deux ans, et qui en a actuellement plus de quarante, dans lequel je vois un fait semblable, qui a cependant quelque chose d'assez singulier pour m'engager à le citer dans les termes mêmes du mémoire : « Mon mal a toujours été constamment attaché à la main droite, par où l'accès a toujours commencé. Au commencement, j'étais presque sans connaissance aussitôt que je sentais le mal. J'ai eu ensuite le secret de l'arrêter souvent par le moyen d'un tourniquet attaché à mon bras droit, et que j'ai toujours le temps de serrer avant d'être sans connaissance. Une autre incommodité, c'est que je sens dans la journée, et régulièrement le soir, au moment de m'endormir, un mal de nerfs toujours attaché à la main droite, dont je suis soulagé par des lavements. »

§ 35. Les extrémités inférieures sont aussi très-souvent le siége de la cause de l'épilepsie. Galien en cite deux exemples chez deux jeunes gens. Le mal commençait par la jambe et montait comme un vent froid le long des cuisses, du dos, de la nuque, jusques à la tête; et dès qu'il y était parvenu, ils tombaient dans l'accès (3). Alexandre de Tralles traita un lecteur chez qui le mal commençait par le dessus du pied, et montait aussi comme un vent froid jusques à la tête (4). L'on a guéri un épileptique en ouvrant une tumeur qui s'était formée à la cuisse, et en emportant la partie de l'os qui s'était cariée (5), et j'ai été consulté, il y a quel-

(1) Schenckius, p. 118.
(2) Wepfer, *De cicut. aquat.*, p. 67.
(3) Cent. I, obs. 4.
(4) *Hist. mirabil.*, lib. II, cap. IV. Voy. Schenck., ibid.

(1) *De morb. intern.*, cap. XVI, Schol., p. 105.
(2) Voyez Schenck., ibid.; Plater., obs. 24.
(3) *De locis affect.*, lib. II, cap. XI. Charter, t. VII, p. 444.
(4) Lib. I, cap. XV, p. 73.
(5) Van Swieten, p. 419.

ques années, par un cordonnier robuste, sage, âgé de trente et quelques années, qui, depuis trois ans, avait deux ou trois fois par mois de fortes attaques d'épilepsie, qui commençaient toujours par la partie intérieure de la cuisse. Cette partie éprouvait d'abord deux ou trois rudes secousses: bientôt le mal montait avec une rapidité étonnante, et il tombait dans l'accès. Cette observation rappelle celle des naturalistes, qui ont remarqué que le chardonneret était quelquefois sujet à l'épilepsie quand il se logeait un petit ver dans une de ses cuisses (1). L'on trouve dans Schenck, que j'ai déjà si souvent cité, le cas d'un homme dont le mal commençait par le dessus du pied; il montait jusqu'à l'estomac, et dans cet instant l'accès se déclarait (2). Il parvint à en arrêter la marche en se courbant fortement en avant. Purari, médecin génevois du siècle dernier, nous a conservé, dans son édition du Trésor pratique de Burnet, une observation qui méritait en effet d'être connue: « Un artisan, dit-il, ayant » eu un ulcère à la jambe, qu'on traita » mal et qu'on ferma trop vite, tomba » dans l'épilepsie, qui commençait tou- » jours par le sentiment d'un vent froid » qui partait de la cicatrice. S'il pouvait » faire une forte ligature au-dessus du » genou à temps, il arrêtait par là l'accès; » mais dès que ce sentiment avait passé » le genou, l'accès était déclaré (3). » On a vu un autre malade dont l'accès commençait aussi par ce sentiment de froid à une jambe, qui, se portant à la tête, occasionnait des accès que Salmuth prévint, en lui conseillant une ligature qui ne manqua jamais de produire son effet (4). M. Rolin parle aussi d'un homme d'environ trente ans « à qui il survenait » fréquemment des mouvements convul- » sifs avec froid à la plante des pieds; ils » suivaient tout le corps jusques au go- » sier, où ils se fixaient en y faisant une » compression suffocante; il en perdait » totalement la parole, et portait à tout » instant la main à la partie supérieure » de la poitrine, pour indiquer l'endroit » où il souffrait (1). » Cette espèce est si fréquente, qu'il y a peu de médecins, je pense, qui n'aient eu occasion d'en voir. —Bonnet rapporte, dans son *Sepulchretum*, une observation qui a du rapport, mais qui est cependant un peu différente, et pour la marche, et pour l'effet, puisque le mal n'était pas dans les commencements une véritable épilepsie: il vit à Neufchâtel, en 1656, un homme de cinquante ans à qui il survenait de temps en temps un gonflement subit dans l'aine gauche comme un bubonocèle, d'où il partait un sentiment de fourmillement qui se portait lentement jusques à la plante du pied; dès qu'il y était parvenu, il remontait rapidement au cerveau et occasionnait de fortes convulsions du côté gauche, qui intéressaient un peu la langue ce qui le faisait balbutier, mais n'attaquait point le cerveau. Il se refusa au caustique que Bonnet voulait qu'il appliquât sur l'aine, et aux cautères qu'il voulait faire ouvrir dans l'intérieur de la cuisse et à la jambe, et, de tous les conseils qu'il lui donna, il ne suivit que celui de faire une forte ligature au-dessus et au-dessous du genou dès qu'il sentait le commencement de l'accès, ce qui réussit toujours à l'écarter. Mais, un soir, la ligature n'ayant pas été faite à temps, l'accès fut si violent qu'il le tua (2). J'ai vu un malade dont l'accès commençait toujours par la partie moyenne antérieure de la cuisse. Mais, parmi toutes les observations de cette classe, il y en a peu qui méritent autant d'attention que celle que rapporte le docteur Short, de la société royale de Londres, dans les Essais d'Édimbourg (3); on la retrouvera ici tout entière avec plaisir.

« Au mois de juillet de l'année 1720, » une femme, âgée d'environ trente-huit » ans, vint me consulter: elle était atta- » quée depuis douze ans d'épilepsie, dont » les accès pendant ce temps-là n'étaient » revenus qu'une fois par mois; ils reve- » naient pour lors quatre ou cinq fois par » jour, et duraient chaque fois une heure » ou une heure et demie; ce qui la ren- » dait triste, stupide et incapable d'avoir » l'œil sur son ménage et de prendre

(1) Haller, *Physiol.*, lib. x, sect. vii, § 16.

(2) Van Swieten, p. 119.

(3) *Thesaur. medicin. practic.*, in-12. Genevæ, 1676, t. ii, p. 463.

(4) Philip. Salmuth, *Observ.*, cent. i, obs. 90.

(1) *Traité des affections vaporeuses du sexe*, p. 43.

(2) *Sepulchr. anat.*, lib. i, sect. xii. Append., t. i, p. 291.

(3) *Essais et observations de médecine*, t. iv, art. 27, p. 523.

» soin de sa famille. Telles étaient les » circonstances où se trouvait réduit son » mari, qui, par affection pour elle, avait » pris et suivi les avis de tous ceux qu'il » avait pu consulter. — On avait essayé » toutes les espèces d'évacuations, on avait » employé tous les remèdes tirés de la » classe des anti-épileptiques, des céphaliques et plusieurs autres, le tout inu» tilement. La malade empira de plus en » plus; ses accès commençaient toujours » par la jambe, aux environs de la partie » inférieure des muscles jumeaux, et » dans l'instant la tête se trouvait prise, » et la malade se laissait tomber; la bou» che paraissait alors couverte d'écume, » et la malade faisait des contorsions ter» ribles des lèvres, du cou et des extré» mités. — Dans le temps que je l'inter» rogeais, il lui survint un accès qui la » renversa par terre. Je lui examinai la » jambe et je n'y aperçus aucun gonfle» ment, ni dureté, ni relâchement, ni » rougeur qui rendît l'endroit ci-dessus » désigné si différent de celui de l'autre » jambe. Je soupçonnai cependant que la » cause de sa maladie devait se trouver » à cet endroit, puisque c'était toujours » par lui que commençait l'accès. C'est » pourquoi je lui enfonçai tout de suite » un scalpel environ deux pouces, et je » sentis un petit corps dur, que je séparai » des muscles, et que je tirai ensuite avec » des pinces : c'était une substance dure » et cartilagineuse, ou un ganglion de la » grosseur d'un très-gros pois, qui était » situé sur un nerf que je coupai. La ma» lade revint sur-le-champ de son accès, » se mit à crier qu'elle se portait bien, et » n'a jamais eu depuis aucune attaque. » Elle reprit bientôt ses premières for» ces, tant de l'esprit que du corps. »

Je finirai cet article par deux autres observations qui ont aussi leur mérite : elles sont insérées dans le Dictionnaire universel de médecine. Une jeune dame, dit l'auteur, était sujette à de fréquents accès d'une maladie convulsive et extraordinaire, contre lesquels tous les remèdes avaient été inutiles. Elle s'adressa enfin à un célèbre médecin d'Oxfort, qui lui dit que ces accès étaient causés par la dislocation d'un os sesamoïde de la première phalange du gros orteil, et que l'amputation de ce doigt l'en délivrerait infailliblement (1). La malade suivit son avis : on lui coupa le gros orteil, et elle recouvra parfaitement sa santé (1). L'observation suivante est celle d'un fermier auprès de qui M. James fut appelé, en 1737. Il avait passé le jour et la nuit sur son lit, sans oser remuer, parce qu'il était sûr d'avoir des mouvements convulsifs aussitôt qu'il remuait le pied. Quelques jours auparavant, en traversant un chemin mauvais et dur, il avait fait un faux pas, et s'était fait mal au gros orteil gauche. Au bout de quelques jours il eut des mouvements convulsifs qui revenaient toutes les fois qu'il remuait, ce qu'il ne pouvait faire sans ressentir des douleurs violentes. Ces accès approchaient beaucoup de ceux de l'épilepsie, excepté qu'il ne rendait pas de l'écume par la bouche, et que les convulsions commençaient par le pied malade, se communiquaient ensuite à la jambe, et lui causaient une sensation très-douloureuse dans la tête, suivie de convulsions par tout le corps, maladie à laquelle il n'avait jamais été sujet. Les remèdes furent inutiles : il mourut au bout d'une semaine, sans avoir voulu me laisser voir son orteil avec autant de soin que je l'aurais souhaité (2).

ARTICLE VI. — RÉFLEXIONS SUR LES ÉPILEPSIES SYMPATHIQUES.

§ 36. Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les épilepsies sympathiques; l'on trouvera peut-être même déjà cet

(1) Ce médecin devina apparemment la cause de la maladie d'après les symptômes que M. James ignorait, n'ayant jamais vu ni la malade, ni le médecin; mais le fait n'en est pas moins certain.

(1) La Motte avait déjà conseillé, en 1698, l'amputation du petit doigt de la main gauche à un malade, chez qui l'accès commençait toujours par une douleur très-vive dans cette partie, qui se portait au cerveau avec tant de rapidité, qu'on n'avait point le temps de faire une ligature; mais le malade ne voulut point y consentir, et La Motte le perdit de vue. *Chirurgie compl.*, obs. 177, t. II, p. 427. Et, avant La Motte, Olaus Borrichius avait regardé l'amputation du pouce carié du pied comme le seul moyen de guérir une épilepsie qui commençait toujours par un mouvement inquiétant dans cette partie, qui montait et se portait à la tête, mais qu'on pouvait arrêter par une forte ligature avant qu'il eût passé le genou. *Sepulchr.*, t. I.

(2) *Diction. univ. de médec.*, t. I, art. *Albadora*, p. 564.

article trop long; et l'on jugera que j'ai réuni un trop grand nombre d'observations; mais si l'on veut bien faire attention, et cette remarque servira pour la plupart des chapitres de cet ouvrage, que l'on n'apprend à bien connaître une maladie qu'en observant toutes ses variétés; qu'il est important de bien connaître celle-ci, et que rien n'avancerait autant la médecine que de trouver réunies dans un ordre convenable toutes les bonnes observations connues sur une maladie, on sera porté à me pardonner ces longueurs, qui m'ont coûté un travail auquel la seule persuasion d'être utile pouvait m'engager. Je dois passer actuellement aux épilepsies qui ont leur siége dans le cerveau, et à celles dont la cause réside dans les parties qui l'enveloppent: je commencerai par celles-ci, mais je dirai un mot auparavant de l'idée de quelques médecins qui ont nié les épilepsies sympathiques.

§ 37. Ch. Pison, médecin de Pont-à-Mousson, au commencement du siècle dernier, est le premier qui ait pensé qu'elles n'avaient pas leur siége dans les parties où elles paraissent l'avoir, comme le pied, la jambe, la main, etc., mais que toutes étaient originaires du cerveau, et que si le mal commençait par ces parties, c'était parce qu'elles se ressentaient plus facilement et plus tôt que les autres de l'affection du cerveau (1). Willis embrassa le même système (2). De Moor, plus de quatre-vingts ans après, adopta la même idée, et l'établit comme un système à lui, sans nommer Pison; il posa pour principe que toutes ces épilepsies qu'on croyait dépendre de l'irritation d'un organe qui se communiquait au cerveau, dépendaient uniquement de celle du cerveau communiquée à cet organe avant que les autres s'en ressentissent, et qu'ainsi toute épilepsie était idiopathique (3); et M. de Sauvages même ne paraît pas éloigné de ce système (4). Mais il ne faut qu'examiner impartialement les observations que j'ai rapportées pour se convaincre de sa futilité, et s'assurer que c'est très-souvent une irritation externe qui produit l'épilepsie. Celle que M. Short guérit en enlevant le petit corps dur qui irritait le nerf tibial postérieur, celle que le médecin d'Oxfort guérit en amputant le gros orteil, celle que M. James observa après la luxation de ce même orteil, la plupart des autres dont j'ai parlé dans le même endroit, qui, comme on l'a vu, ou comme on le verra plus bas, ont été guéries par l'application d'un cautère sur l'endroit d'où partait le mal, ou éloignées par une ligature, n'avaient-elles pas évidemment leur siége dans cette partie? Il n'est pas même possible d'en douter, et si Pison a formé le système que je combats, on voit évidemment que c'est parce qu'il n'avait pas fait attention à ces guérisons par le cautère, ou à ces observations dans lesquelles l'altération de la partie est évidente. Il ne paraît avoir eu cette idée que d'après les observations d'Hollier dans lesquelles on ne trouve en effet ni guérison par les applications, ni marque sensible d'altération dans la partie. «Puisque Hollier, dit-il, ne marque point qu'il y eût aucune altération dans ces parties, pourquoi croire que c'est d'elles que venait l'irritation? N'étaient-elles pas plutôt les premières à recevoir celles qui naissaient dans le cerveau?» Raison très-faible, puisqu'une humeur très-âcre peut exister dans une partie sans y produire aucun changement qui tombe sous les sens, et qu'on n'en peut souvent découvrir aucun dans les cerveaux les plus épileptiques. Cependant il est très-plausible que l'idée de Pison, est vraie quelquefois, et que, dans quelques cas, si les accès commencent par une partie, ce n'est pas parce qu'elle est le siége de l'irritation, mais parce que les nerfs qui s'y distribuent sont irrités avant les autres: tel était, par exemple, à ce que je crois, le cas d'un jeune homme dont il est parlé § 5, qui, avec des marques d'un cerveau mal organisé, avait eu dès son enfance des mouvements convulsifs d'un bras, qui dégénérèrent en épilepsie terrible, et qui n'étaient sans doute point produits par un vice qui n'attaqua d'abord que l'origine des nerfs brachiaux, et qui ensuite gagna tout le cerveau; mais ces cas sont rares et ne prouvent point la non-existence des épilepsies sympathiques, dont Wepfer, qui a si bien connu les maux de nerfs, a jugé qu'on ne pouvait pas nier la vérité: *Il est évident*, dit-il, *qu'il y a des épilepsies sans aucun vice dans le cerveau*; et il en donne deux preuves: l'une, c'est qu'une piqûre de nerf, une morsure d'animaux, du lait aigri dans l'estomac, des poisons,

---

(1) *De morbis a colluv. serosa*, sect. II, pars 2, cap. VII, p. 140.

(2) *De morbis convulsiv.*

(3) *Morbus caducus omnis mihi est idiopathicus. Patholog. cereb.*, c. XIII, p. 423.

(4) *Nosolog. méthod. class.* 4, n. 19, t. I, in-4°, p. 580.

des vers, la produisent chez les personnes qui ont le cerveau le mieux constitué ; la seconde, c'est qu'on la guérit souvent par des applications sur la partie malade, sans aucun remède propre à agir sur le cerveau. J'ai vu, ajoute-t-il, un jeune paysan guéri d'une épilepsie très-violente par l'application d'un vésicatoire sur tout le dessus du pied, qui était la partie où le mal commençait (1) et M. Boerhaave a bien vu cette différence que j'ai assignée plus haut. « L'accès commence, dit-il, » souvent par un mouvement qui se porte » depuis les extrémités au cerveau ; si la » cause réside dans cette extrémité, la li» gature arrête l'accès, mais elle est inu» tile si ce mouvement est l'effet d'une » cause qui agit sur le cerveau même (2) ». Je passe maintenant aux épilepsies qui ont leur siége dans les enveloppes de ce viscère.

ARTICLE VII. — DES ÉPILEPSIES IDIOPATHIQUES.

§ 38. L'on pourrait parler ici de ces épilepsies qui sont la suite des plaies, des meurtrissures et des fractures de la tête ; mais outre que l'épilepsie est un des accidents qui arrivent le plus rarement dans ces cas-là, comme La Motte l'a déjà remarqué, j'ai dit tout ce que j'ai à dire là-dessus en parlant des nerfs dans les cas chirurgicaux : ainsi il n'est question ici que de celles qui résultent de quelque vice spontané de l'intérieur du crâne et du cerveau même.

La première cause d'épilepsie qui se présente, c'est l'intropression des os du crâne, qui compriment alors le cerveau et déterminent les accès. Boretius vit un enfant de dix semaines, qu'un pli grossier de son béguin, fortement serré par une mère imprudente, jeta dans des accès qui cessèrent dès qu'il en eut fait éloigner la cause (3) ; et il cite l'observation d'un jeune homme que les mauvais traitements d'un précepteur avaient rendu épileptique, et dont il trouva que la cause du mal était une intropression du crâne, produite apparemment par les coups de bâton qu'il avait reçus sur la tête dans son enfance (1). — L'on peut placer ici une observation de M. Pouteau, célèbre chirurgien de Lyon, que je rapporterai en entier :

« Un jeune homme de trente ans, » ayant reçu un coup au sommet de la » tête, la plaie ne put être cicatrisée que » dans un an. Aussitôt que la cicatrice » fut parfaite, le malade fut attaqué d'ac» cès d'épilepsie, qui devenaient toujours » plus fréquents. Ayant resté un an dans » cet état, il vint me consulter ; je rou» vris la cicatrice par le moyen d'une » pierre à cautère. Depuis ce jour-là, les » accès ne reparurent plus ; il y eut une » légère exfoliation, et je conseillai au » malade d'entretenir cette plaie ouverte » par le moyen d'un pois. Le chirurgien » à qui j'avais confié le pansement de ce » malade, ayant essayé de laisser fermer » la cicatrice, l'épilepsie reparut ; elle » disparut de nouveau par la seconde ap» plication du caustique (2). »

§ 39. On trouve dans les consultes de Zecchius, médecin de Sixte-Quint, le cas d'un homme qui souffrit long-temps d'une douleur de tête, suivie d'une noire mélancolie, et enfin de l'épilepsie quelque temps avant sa mort, dans le crâne duquel on trouva une carie assez considérable de la table intérieure de la partie supérieure de l'occipital, dans l'endroit même qui avait été le siége de la douleur (3) ; et l'intropression d'une portion de cette même table interne d'un des os pariétaux chez un enfant, fut la seule cause qu'on put assigner à l'épilepsie dont il mourut (4).

§ 40. Fernel trouva dans le cerveau d'un philosophe, mort épileptique avec de longues douleurs au sommet de la tête, une humeur putride épanchée entre la dure-mère et le crâne dans cette même partie (5) ; et Rumler ouvrit le cadavre d'un jeune homme qui avait été épileptique, et mourut après un long assoupissement, dans le cerveau duquel il trouva la dure-mère rongée par des ulcères qui avaient infecté le cerveau, dont toutes les sinuosités étaient pleines de sang (6).

---

(1) *De cicut. aquat.*, p. 97. M. Morgagni prouve aussi qu'on ne peut pas refuser d'admettre cette espèce d'épilepsie. *De sedib. et caus. morb.*, lib I, epit. IX, § 8.

(2) *De morbis nervorum*, p. 844.

(3) Boretius, *De epilepsia ex depressione cranii*. Regiom., 1725, § 7.

(1) Ibid., § 19. *Collect. pract.*, Haller, tom. I.

(2) *Mélanges de chirurgie*, par M. Cl. Pouteau. Lyon, 1760, p. 85.

(3) Voyez *Sepulchr.*, lib. I, sect. XII, obs. 3, t. I, p. 273.

(4) Ibid., obs. 32, p. 285.

(5) Ibid., obs. 18, p. 280.

(6) Ibid., obs. 4, p. 274.

§ 41. Outre les vices des os du crâne, il se forme quelquefois dans les membranes des concrétions osseuses qui, par leur irritation sur le cerveau, produisent cette cruelle maladie. Un homme, dont le mal avait commencé par une perte totale de connaissance qui entraîna une chute de cheval, conserva de grands maux de tête, et mourut épileptique six ans après. Il avait, dans la partie antérieure du sinus frontal, un os assez considérable et très-pointu, qui enflamma et corrompit les membranes (1). La Motte rapporte une observation très-intéressante d'une autre épilepsie qui dépendait de la même cause. Un jeune homme de neuf ans fut attaqué d'un accès des plus violents qui dura dix-huit ou vingt heures, ne cessa que par la saignée et l'émétique, et lui laissa une perte presque entière de mémoire, qui ne revint que lentement, et de véritables accès d'épilepsie, dont les retours étaient fort éloignés dans les commencements, mais devinrent de plus en plus fréquents à mesure qu'il avançait en âge, et arrivaient toujours la nuit. Il rendait involontairement ses urines pendant l'accès, et elles se supprimaient pendant le jour, ce qui lui était fort incommode. Il mourut, au bout de vingt ans, d'une autre maladie qui se joignit à celle-ci, et je trouvai, dit ce chirurgien, en ouvrant la tête, qu'à l'angle interne de la dure-mère, à l'endroit où elle se replie pour former la faux, il y avait plusieurs petits os qui y étaient comme plantés ou enracinés, desquels il sortait une portion qui semblait y être mise exprès, pour empêcher que la pie-mère n'approchât de la faux, avec une quantité d'autres petites lamines osseuses que je jugeai être la cause du mal (2).

§ 42. En 1734, M. Hunaud communiqua à l'académie l'histoire d'un homme âgé de trente-cinq à quarante ans, sujet depuis bien des années à des accès épileptiques, dans le cadavre duquel il trouva plusieurs os pointus attachés au côté du sinus longitudinal, et qui irritaient la pie-mère et le cerveau. M. Boerhaave avait ouvert, avec M. Rau, le cadavre d'un épileptique, dans lequel il trouva aussi la faux hérissée de pointes osseuses, qui occasionnaient un accès d'épilepsie toutes les fois que le sang se portait à la tête (1); et j'ai cité plus haut, § 3, l'observation d'un homme qui, après avoir été épileptique, devint hydrophobe, et dont la dure-mère était garnie de sept excroissances squirrho-calculeuses, causes de la maladie et de la mort (2). Un corps étranger introduit dans le cerveau produit les mêmes maux que ces concrétions qui s'y forment. M. Didier vit à Montpellier un soldat qui avait un accès d'épilepsie toutes les fois qu'il se couchait à la renverse, et dont le mal dépendait d'une balle qui, étant restée dans la partie antérieure du crâne, comprimait le cerveau quand il était dans cette attitude (3).

§ 43. Une humeur plus ou moins épaisse, épanchée entre les méninges et le cerveau, est aussi quelquefois la cause de l'épilepsie. M. Drelincourt trouva chez un vieux soldat ivrogne, sujet depuis long-temps à cette maladie, avec des pesanteurs de tête, un engourdissement des sens, souvent des accès de folie passagers, tous les sinus remplis d'une gelée jaune et épaisse, également épanchée sous la dure-mère, sur tout le cerveau, dont elle remplissait toutes les sinuosités, et avait l'épaisseur d'un doigt (4). M. Poupart trouva aussi sous la dure-mère d'un jeune homme de dix-sept ans, qui avait eu pendant long-temps des accès qui revenaient plusieurs fois par semaine, et qui était fort stupide, avec le visage plombé, une grande quantité d'une gelée dure, si intimement attachée à la

---

(1) *Sepulchr.*, obs. 27. Le même collecteur rapporte ailleurs (*Medicin. septentrion.*, lib. I, t. I, p. 113) une autre observation d'Antoine de Pozzis, qui trouva, au milieu du cerveau d'un officier épileptique, un os assez considérable, qui avait presque la figure d'une étoile.

(2) *Traité complet de chirurgie*, tom. II, p. 397, obs. 171. Cette même observation se trouve dans les *Mémoires de l'Académie royale*, année 1711, avec quelques détails de plus. On y voit, entre autres, que quand il eut repris la mémoire, il eut la passion de l'étude, mais que toute application lui donnait un violent mal de tête et des accès; qu'il devint très-mélancolique, et qu'il mourut étique.

(1) *Praxis medica*, t. V, p. 36.

(2) *Journ. de méd.*, t. XIV, p. 319. M. Meckel a aussi vu de violentes convulsions produites par un os très-aigu, long d'un pouce, attaché à la partie inférieure de la dure-mère. *Recherches sur les causes de la folie*, obs. 14.

(3) Didier, *Patholog.*, p. 316.

(4) *Sepulchr.*, lib. I, sect. XII, addition, obs. 8, t. I, p. 296.

dure-mère, qu'on avait peine à l'en séparer (1); et Ger. Blaise, disséquant le cerveau d'une femme épileptique, trouva tous les sinus engorgés d'une matière gélatineuse si épaisse, qu'elle avait la consistance des polypes (2).

On a l'observation d'un enfant mort rachitique, asthmatique et épileptique, chez qui l'épilepsie pouvait bien naturellement être imputée à une pierre, ou concrétion calculeuse, qu'on trouva dans la partie postérieure de la tête, entre la dure-mère et la pie-mère, et qui avait peut-être pris son premier germe lors d'une chute que l'enfant avait faite à l'âge de dix ans, et qui avait été l'origine de tous ses maux (3). — Cette observation me rappelle celle d'une jeune fille qui, jusqu'à l'âge de huit ans, avait été très-bien faite et d'un très-aimable caractère; à cet âge, elle eut une frayeur; sa santé s'altéra, son caractère devint d'abord tracassier, ensuite méchant; sa taille se contrefit, et, à l'âge de seize ans, elle était était tout-à-fait défigurée; à celui de neuf, elle eut une défaillance; quelques semaines après, un véritable accès d'épilepsie; quelques mois ensuite, un autre; puis, successivement ils devinrent très-fréquents. Il paraît que la frayeur altéra l'organisation du cerveau; le caractère en fut changé. La nutrition, à laquelle les nerfs sont si nécessaires, fut dérangée, et la jeune fille devint rachitique; enfin, elle tomba dans une véritable épilepsie, dans laquelle elle a traîné plus de vingt ans une vie très-misérable.

§ 44. La cause de l'épilepsie réside aussi souvent dans le cerveau, ou, pour parler plus exactement, l'on a souvent trouvé, dans le cerveau même des épileptiques, la seule lésion sensible à laquelle on peut attribuer la maladie, quoiqu'il ne soit pas démontré qu'elle en fût toujours la cause, comme je le prouverai ensuite. L'une des lésions observées le plus fréquemment dans les cerveaux des épileptiques, c'est une grande quantité de sérosité plus ou moins âcre, plus ou moins liquide, plus ou moins limpide, qui inondait les sinus, et paraissait même, dans quelques cas, abreuver toute la substance du cerveau. Bonnet disséqua une femme qui, à la suite d'une colique,

(1) *Mémoires de l'Acad.*, 1705.
(2) *Sepulchr.*, ibid., obs. 24, p. 283.
(3) *Sepulchr.*, ibid., obs. 9, p. 276.

était devenue paralytique et ensuite épileptique, dont la substance même du cerveau, les ventricules et la moelle épinière étaient remplis d'eau (1); et Rivière, ayant disséqué le cadavre d'un enfant de sept ans, qui avait été sujet à des maux de tête et à des accès d'épilepsie qui le tuèrent, ne trouva d'autre vice que de l'eau dans le cerveau et les ventricules (2). Gavassetti en trouva beaucoup dans le cerveau du cardinal Commandoni, qui, après avoir eu soixante accès dans les vingt-quatre heures, mourut de faiblesse (3).

§ 45. Outre l'eau épanchée dans les ventricules, on a trouvé quelquefois des hydatides dans les vaisseaux du plexus-choroïde. Le docteur Rhœtus en cite deux exemples : l'un est celui d'une femme de soixante ans, qui était depuis longtemps sujette à l'épilepsie, et qui mourut dans un accès. En ouvrant le crâne, on trouva une grande quantité de lymphe extravasée entre la dure-mère et le cerveau et dans les ventricules antérieurs; le plexus-choroïde était garni d'une multitude de petites vessies pleines d'une eau claire; l'autre, aussi d'une vieille femme, qui avait également des sérosités épanchées sous la pie-mère et dans les ventricules, mais dont le plexus-choroïde était encore plus altéré : il avait la forme d'une grappe, et la couleur des hydatides était celle des perles (4). — Valsalva disséqua un épileptique âgé de soixante ans, qu'un accès de cette maladie emporta pendant le cours d'une fièvre. Outre l'eau qu'on trouva entre la dure-mère et la pie-mère et dans les sinus, les glandes du plexus-choroïde en étaient gorgées (5); c'est-à-dire qu'il était aussi hydatique, vice dont on trouve encore d'autres exemples, mais toujours combinés avec cet épanchement général dans tout le cerveau, qu'on voit dans les trois cas que je viens de citer.

(1) Ibid. Obs. 12, p. 277. Voyez aussi les obs. 7, 8, 10, 13, 15, 17. Dans cette dernière, il cite l'observation de Fernel, qui trouva dans le cerveau une liqueur très-puante.
(2) *Observat.*, cent. I, obs. 37. *Oper. medic. univers.*, in-folio. Genevæ, 1737, p. 473.
(3) Morgagni, *De sedib. et causis.* Ep. 9, § 3, p. 68.
(4) *Philosoph. trans.*, n. 399, p. 315.
(5) Morgagni, ibid., § 2.

§ 46. Non-seulement le cerveau est quelquefois inondé d'eau ou d'une humeur gélatineuse, mais sa propre substance devient quelquefois gelée. M. Morgagni vit une femme sujette depuis deux ans à l'épilepsie, dont l'intérieur du crâne, les méninges, le cerveau, étaient extrêmement sains, à cela près que le tiers antérieur de l'hémisphère gauche du cerveau était beaucoup plus affaissé que le côté opposé. Cet affaissement venait de son extrême mollesse dans cette partie, mollesse très-sensible déjà dans la substance corticale, mais surtout dans la médullaire, qui n'était qu'une gelée (1). Le même observateur ayant ouvert le cadavre d'un homme sujet à la même maladie, qui enfin l'emporta, ne trouva d'autre vice dans le cerveau, si l'on en excepte une légère dilatation de l'artère basilaire, de nulle importance, qu'un amollissement total des couches des nerfs optiques, qui ressemblaient à une espèce de gelée noire à demi corrompue (2); et il rappelle une observation analogue de M. Marchetis, qui avait aussi vu un ramollissement considérable dans une partie du cerveau d'un épileptique.

§ 47. La même maladie dépend fréquemment des causes les plus opposées, et l'on a souvent trouvé dans le cerveau des épileptiques des tumeurs dures, et même des squirrhes. Platérus parle d'un jeune homme dont le mal commença par un mal de tête qui ne l'abandonna plus, une insomnie opiniâtre, une faiblesse dans les facultés, enfin de fréquents accès convulsifs, et qui mourut étique, dans le cerveau duquel il trouva, vers sa partie antérieure, une tumeur plus grosse qu'un œuf de poule, qui avait la forme d'une pomme de pin, et dont la substance ressemblait à du blanc d'œuf durci, mais était beaucoup plus grosse (3). Fanton dit que les ouvertures des cadavres ont souvent fait voir, dans le cerveau même, des causes d'épilepsie qu'on croyait trouver dans les méninges; et il cite un homme d'un âge mûr, qui, ayant été épileptique pendant plusieurs années, avec une forte douleur autour du crâne, mourut apoplectique à la suite de quelques forts accès. Le crâne était fortement attaché à la dure-mère, qui était très-saine, aussi bien que les autres membranes et tout le cerveau, excepté le corps calleux, où l'on trouva une tumeur dure, plus grosse qu'une noix (1). M. Morgagni nous a conservé une observation de M. Walthiéri, qui parle d'un homme dont le mal commença par une douleur de la partie antérieure de la tête, avec de la pesanteur, ensuite perte d'odorat, et des accès d'épilepsie qui le fatiguèrent beaucoup pendant deux ans, au bout desquels il mourut, et dans le cerveau duquel on trouva la partie antérieure du cerveau calleuse et très-adhérente à la dure-mère (2); et M. Morgagni rapporte une observation de M. A. Kaauw Boerhaave, qui, en disséquant le cerveau d'un soldat de marine, sujet depuis long-temps à l'épilepsie, dont un accès plus fort que les autres le tua, trouva que non-seulement, en général, la substance corticale était endurcie, mais que, dans plusieurs endroits, elle était squirrheuse, et dans d'autres calleuse.

§ 48. On peut joindre aux observations précédentes, comme leur étant analogue, celle que rapporte Rhodius dans ses observations (3). L'on ne doit point être surpris, dit-il, que cette maladie soit quelquefois incurable, si l'on fait attention aux causes qui la produisent. Un malade, qui s'était rendu à Padoue, attiré par la réputation de J. Prévot, s'en retourna sans avoir été soulagé; et, étant mort peu de temps après son retour dans sa patrie, on trouva dans un des sinus du cerveau une tumeur charnue qui occasionnait la maladie en comprimant le cerveau, qui avait rendu tous les remèdes inutiles. P. Borelli trouva aussi les ventricules pleins d'une matière semblable à celle de la graisse (4), et cette cause n'était pas moins incurable que la précédente.

§ 49. Les abcès produisent quelquefois aussi l'épilepsie. Bauhin en trouva un dans le lobe droit du cerveau d'un jeune homme qui était en même temps mélancolique et paralytique (5); et Olaus Bo-

(1) Ibid. § 16.
(2) Morgagni, ibid., § 18.
(3) Felic. Plateri, *Observat.* Basileæ, 1680, lib. I, p. 103.

(1) Joh. Fantoni, *Animadvers. in Opusc.* Pacchioni, *animadvers.* 22. Fantoni, *Opuscula medica,* in-4°. Genevæ, 1738, p. 37. Pacchioni lui-même avait trouvé une partie de la substance corticale squirrheuse dans un cardinal épileptique.
(2) Morgagni, ibid., § 24 et 25.
(3) Cent. I, obs. 55. *Sepulchr.*, p. 283.
(4) Borelli, cent. II, obs. 78.
(5) Voy. *Sepulchr.*, sect. XV, obs. 18, p. 371.

richius en cite un autre exemple : c'est celui d'un jeune homme sujet à une petite toux sèche avec des maux de dents, chez qui les accès étaient horribles, dont les yeux devenaient un peu saillants et rouges, et qui avait des maux de tête avec une disposition à l'assoupissement. Il mourut de langueur, et l'on trouva dans le milieu du lobe droit du cerveau un abcès plus grand qu'un œuf de poule, plein d'un pus blanc, mais très-fétide (1).

§ 50. M. Clossy, à qui l'on doit un petit ouvrage utile sur les ouvertures des cadavres, rapporte une observation intéressante. Un homme de trente ans avait, dit-il, des accès d'épilepsie qui revenaient plusieurs fois par jour depuis trois ans ; en examinant sa tête, il découvrit une tumeur sur la partie pariétale gauche, qui y était restée depuis un coup qu'il y avait reçu, et qui était l'époque du commencement des accès (2). Ayant ouvert les téguments, il trouva que c'était une tumeur osseuse, à laquelle on appliqua le trépan. L'os était spongieux, plein de pus, et fortement attaché à la dure-mère. Le malade mourut peu de jours après, léthargique ; et, l'ayant ouvert, on trouva la dure-mère garnie intérieurement de plusieurs petits abcès (3), et l'on retrouve de semblables observations dans plusieurs observateurs; mais il serait inutile d'en recueillir un plus grand nombre.

ARTICLE VIII. — DES CAUSES QUI DÉTERMINENT LE SANG A LA TÊTE.

§ 51. Je viens de faire une longue énumération des causes de l'épilepsie qui ont un siége fixe dans quelques parties du corps, et qui paraissent tenir au vice des solides; mais elles ne sont pas les seules. Souvent cette maladie est produite uniquement par le vice des humeurs qui irritent le cerveau, ou par leur quantité, ou par leur âcreté. Hippocrate a déjà rangé la pléthore parmi les causes les plus fréquentes de cette maladie, et il n'y a aucun médecin qui n'ait eu bien des occasions de s'en convaincre. Une pléthore très-forte peut irriter assez le cerveau le plus sain pour produire un accès, et faire naître cette disposition épileptique dont j'ai parlé plus haut, qui, étant une fois formée, se renouvelle alors par une pléthore bien moins considérable; et l'on verra dans la suite de ce chapitre combien les saignées sont utiles dans cette maladie, en diminuant la pléthore, qui est si bien attestée par tous les observateurs et par toutes les observations. — Drelincourt, professeur à Leyde, parle d'un jeune homme fort, robuste et très-sanguin, qui, jouant à la paume au sortir d'un dîner fort abondant, fut attaqué d'une épilepsie violente qui, récidivant après quelques moments de calme, le tua au bout de quelques heures. Au premier coup d'œil, dit-il, le cadavre nous offrit un spectacle horrible; le visage, le cou, la poitrine étaient livides; le sang coulait de la bouche et du nez, et quand j'ouvris le cerveau, je trouvai les artères des membranes et celles du cerveau gorgées d'un sang noir et épais, dont une partie même avait crevé ses vaisseaux et s'était épanchée (1). Wepfer ouvrit le cadavre d'un garçon boulanger, sujet pendant quelque temps à la catalepsie, ensuite épileptique, qui périt dans un accès violent, et dont les vaisseaux des membranes, du cerveau et du plexus-choroïde étaient excessivement engorgés ; il y avait outre cela près d'une livre de sang épanché. Excepté la tension des vaisseaux du cerveau, on ne trouva ni dans l'un ni dans l'autre de ces cadavres aucun autre vice dans ce viscère qui pût être regardé comme cause de la maladie (2). Le cuisinier et le porte-faix dont parle M. Morgagni, emportés l'un et l'autre par un accès d'épilepsie, ne laissèrent non plus apercevoir aucun autre vice dans la tête qu'un très-grand engorgement des vaisseaux (3). Le docteur Johnstone, en ouvrant le cadavre d'un jeune homme de dix ans, mort aussi dans l'accès, trouva les vaisseaux de la pie-mère, du cerveau et du plexus-choroïde prodigieusement pleins et plus

---

(1) Ibid., sect. XII, additam, obs. 5. p. 293.

(2) Cette épilepsie produite par un coup sur l'os pariétal, en rappelle une de Langius, qui vit et guérit une jeune fille qui reçut à la tempe un coup de poing d'un fou, qui lui occasionna plusieurs accès. Langii, *Epistol.*, t. I, ep. 10.

(3) *Observations taken from dissection of morbid. bodies*, sect. I, obs. 9, p. 17.

(1) *Sepulchr.*, ibid., additam, obs. 6, p. 294. L'exercice violent de la paume contribua sans doute beaucoup à cet accident.

(2) Wepfer, p. 303.

(3) Epist. IX, § 12 et 14.

distendus de sang qu'il ne les avait jamais vus dans d'autres dissections ; en coupant la substance du cerveau, il en coulait des gouttes de sang beaucoup plus abondamment qu'à l'ordinaire (1). Et M. Meckel, qui a ouvert tant de cerveaux, déclare positivement qu'il ne l'a jamais trouvé engorgé d'autant de sang que dans le cadavre d'un épileptique mort à l'hôpital des fous à Berlin (2).

§ 52. J'ai vu un homme fort et robuste, âgé de quarante-quatre ans, sujet à l'épilepsie depuis sept ans, et qui avait sept ou huit accès toutes les années, chez lequel l'examen le plus attentif pendant onze mois ne me laissa soupçonner aucune cause possible d'épilepsie idiopathique et sympathique que la pléthore ; à l'aide des saignées et du régime, il fut six mois sans accès. Après avoir beaucoup marché et bu beaucoup de vin, dont il ne faisait presque plus d'usage, un jour de St-Jacques, il prit un accès en entrant au lit : l'accès de convulsion fut violent, mais court ; il dégénéra en apoplexie, et le malade mourut au bout de cinq heures. Le sang ruisselait presque par le nez, la bouche, les oreilles ; il avait le visage et le cou plutôt noirs que livides ; et il me paraît qu'il n'est pas possible de se refuser à croire que la pléthore était la seule cause du mal ; il a diminué, quand on l'a diminuée par les saignées et le régime ; et quand, après cette diminution, la masse du sang a tout-à-coup été augmentée et raréfiée par beaucoup de vin et déterminée au cerveau par la chaleur du soleil, elle a produit une attaque mortelle. Cette observation me rappelle un étranger qui me fit consulter depuis, à Montpellier, au mois de mars 1768, et dont le mémoire, qui offre des faits rares et intéressants, ne sera pas déplacé ici : on y verra les mauvais effets de tout ce qui augmente la raréfaction des humeurs et les détermine à la tête. — Dès les premiers mois de son enfance, le malade, qui a actuellement trente ans, avait eu des cautères au cou, apparemment pour remédier à quelques accès convulsifs : ces premiers furent fermés, et quelques années après on en fit un autre au bras qui a subsisté jusques à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, le malade alla à l'Université : pendant qu'il y fut et les années suivantes, pendant près de dix ans, il eut à essuyer quelques chagrins, des contradictions, peut-être il buvait trop, et il fut obligé d'embrasser un genre de vie qui lui déplut. En entrant dans sa trentième année, il a été attaqué des accès qu'on va décrire.

Au mois de mars 1767, étant à souper, l'on s'aperçut que sa bouche était de travers et ses yeux hagards ; il fit tout-à-coup une violente contorsion avec une espèce de rugissement, et il allait tomber à terre quand on le soutint ; le visage devint fort rouge, il fut plus d'une demi-heure dans de très-grandes convulsions et toute la nuit dans un état de stupeur et d'assoupissement ; ensuite il se remit jusques au 10 de mai, qu'il eut vraisemblablement un accès pendant la nuit, puisque sa langue avait été mordue et qu'il était ensanglanté. On lui donna le matin un émétique, et il resta fort malade tout le 10 ; le 11 il parut bien ; mais le soir, après avoir fait un tour de promenade, il parut tout-à-coup stupide et hébété ; on le fit asseoir un instant sur la porte de sa maison ; quand on voulut le faire entrer, il tourna la tête de côté et perdit toute connaissance ; il resta plus de deux heures dans cet état, regardant ses mains ; tout-à-coup il entra dans un accès beaucoup plus fort que le premier qui dura plus d'une heure ; et, dès cet instant, il fut pendant six jours sans connaissance et sans mémoire. — Le 26 juillet, étant à Bagnères, il but les eaux de bon matin, se baigna à neuf heures, se remit au lit, et se relevant à onze heures et demie, il se sentit mal, se plaignit du froid ; son nez et ses pieds avaient le froid d'un cadavre. Après s'être chauffé, il rentra au lit, et resta *tout hébété* jusques à six heures du soir, qu'il se trouva bien et se releva ; les jours suivants il fut fort abattu. — Le 3 août, il se portait bien et était fort gai ; il l'est ordinairement avant l'attaque ; peut-être qu'alors, comme dans une légère fièvre ou dans un premier degré d'ivresse, le commencement d'engorgement dans le cerveau produit cette gaîté maladive, qui est un léger délire ; mais à neuf heures du soir, on s'aperçut que la parole lui manquait ; il voulut se coucher, demanda avec peine à boire, perdit entièrement la parole, et

---

(1) *Medical. observat. and inquiries,* vol. II, n. 6, p. 115. Il trouva aussi une hydatide de la grosseur d'une balle de pistolet, adhérente au plexus choroïde.

(2) *Recherches anatomico-physiologiques sur les causes de la folie. Mémoires de Berlin,* 1760, obs. 10.

fut fou et frénétique toute la nuit; le lendemain à huit heures du matin, il commença à se remettre en pleurant prodigieusement, sans recouvrer cependant la parole jusqu'à quatre heures du soir. — Le 12 septembre, étant à Cauterets, où il avait pris pendant quatre jours les bains les plus chauds, il monta à cheval à six heures du matin pour aller à Barèges. Il faisait fort chaud, le soleil était fort ardent, et il eut un mouvement de colère très-vif; une demi-heure après son arrivée à Barèges, il perdit entièrement la parole, mais prit du papier, un crayon, et écrivit : « je me porte bien, mais je ne puis parler. » Bientôt il perdit la connaissance, et resta ainsi quelques jours sans parole et sans connaissance, la bouche toujours ouverte et les yeux hagards; alors il reconnut un peu la personne qui le soignait toujours; mais ses sens et sa mémoire n'étaient point dans leur assiette. Il quitta Barèges le 29, sans aucune présence d'esprit, abattu et assoupi; peu à peu il revint à son état naturel.—Le 25 novembre, environ neuf heures du soir, il eut une courte attaque d'épilepsie, mais il fut pendant deux heures et demie sans parole et sans connaissance. — On ne détaille point les autres accès; l'on ajoute seulement que, dans la première attaque, il eut des marques très-rouges au front et dessus le nez, qui ne se dissipèrent parfaitement qu'au bout d'un mois : il est aussi à observer qu'il a toujours eu les mains et les pieds extrêmement froids. — Ce sentiment de froid aux extrémités est assez commun à toutes les personnes sujettes aux maux de nerfs; je l'ai surtout remarqué très-souvent chez les épileptiques qui sont toujours d'autant mieux qu'ils l'éprouvent moins, et il n'y a point de médecin qui n'ait pu observer que souvent l'affaiblissement des jambes chez les vieillards est un présage d'apoplexie : cet affaiblissement est, aussi bien que le sentiment de froid, l'effet de la compression des nerfs à leur origine. J'examinerai plus bas quel devait être l'effet des bains sur le malade dont je viens de parler, et je donnerai le traitement que je lui conseillai.

§ 53. Chez un grand nombre d'autres épileptiques, j'ai vu également les preuves les plus marquées de la pléthore, et je réitère que c'est une des causes les plus fréquentes; mais lors même qu'elle n'est pas la seule, elle devient très-fréquemment la cause occasionnelle qui détermine l'action de la cause prédisposante, comme on le verra dans la suite de ce chapitre. J'ai vu un jeune homme de trente ans, qui était sujet à cette maladie depuis trois ans, et chez qui tous les accès étaient suivis d'une hémorrhagie, aussitôt l'accès passé, ou dans l'espace de trente-six heures; elle ne manquait pas une fois sur dix accès.

§ 54. C'est en augmentant la pléthore que la suppression des hémorrhagies habituelles occasionne cette maladie : on voit cela arriver assez souvent chez les jeunes personnes du sexe, à qui cette suppression, si elles ont les nerfs sensibles, donne quelquefois des accidents d'une violence étonnante; d'autres fois leur procure des convulsions simples, non épileptiques, qui sont moins fâcheuses, mais bien plus douloureuses. J'ai vu cette suppression occasionner des accès d'épilepsie fréquents et irréguliers, et j'ai encore sous les yeux une personne de vingt-trois ans, qui, n'ayant point ses règles depuis dix-sept mois, a eu, depuis treize, un accès de véritable épilepsie, précisément à toutes les époques où elles devaient revenir. Le premier arriva après un usage assez long d'emménagogues chauds, dont elle a malheureusement continué l'usage trop long-temps; je les ai absolument supprimés, et j'attends avec confiance son rétablissement d'une cure bien différente. — Quand la suppression se joint à une épilepsie qui dépend d'une autre cause, elle l'aggrave constamment, et, quoiqu'en guérissant la suppression on ne guérisse point l'épilepsie, on ne peut cependant point espérer de guérir l'épilepsie aussi long-temps que la suppression durera. — Avant que de quitter cet article, je crois devoir faire observer que la suppression des règles occasionne l'épilepsie, non-seulement en produisant une pléthore, mais aussi en ce que l'engorgement de l'utérus est un vice qui devient un principe d'irritation, et rentre dans la classe des épilepsies sympathiques dont j'ai parlé § 26 et 27.

On trouve dans le Journal de Médecine (1) l'histoire d'une fille de vingt-un ans, dont les règles se supprimèrent au printemps : elle essuya fréquemment des douleurs de tête, des saignements de nez, des éblouissements, des vertiges, des maux de gorge passagers; huit jours avant la Saint-Jean, elle sentit, pendant quel-

---

(1) T. xxx, p. 440.

ques minutes, sa vue s'affaiblir ; les objets lui parurent tourner ; elle saigna du nez, et tomba dans un accès d'épilepsie ; ils revinrent constamment tous les jours et même deux fois par jour, très-forts, et ils duraient toujours au moins un quart-d'heure, jusqu'à ce que M. du Boueix, son médecin, eut commencé à lui donner des remèdes qui la soulagèrent d'abord, et la guérirent radicalement en rappelant les règles.

§ 55. Les épilepsies sont plus rarement une suite de la suppression des hémorrhoïdes que des règles, et il y en a plusieurs raisons : la première, c'est que les hémorrhoïdes sont une évacuation maladive, bien moins essentielle par là même que les règles : elles sont une habitude de santé dérangée, les règles un caractère de bonne santé ; la seconde, c'est que les hémorrhoïdes attaquent plus souvent les hommes qui, comme je l'ai dit, sont moins sujets à l'épilepsie que les femmes ; la troisième, c'est que les suppressions d'hémorrhoïdes sont plus ordinaires chez les hommes d'un certain âge, peu convulsibles, et les suppressions des règles chez les jeunes filles qui le sont beaucoup. On voit cependant des épilepsies hémorrhoïdaires, si l'on peut leur donner ce nom. Zacutus Lusitanus en cite un exemple chez une femme hémorrhoïdaire dès long-temps, que les hémorrhoïdes supprimées rendirent épileptique, et que leur cours, rétabli par l'application des sangsues, guérit (1). Rhodius cite une épilepsie guérie par le flux des hémorrhoïdes (2). J'en ai vu une chez un jeune homme de quinze ans, occasionnée par la suppression d'une hémorrhagie des narines, qu'il éprouvait très-fréquemment et très-abondamment ; il la supprima totalement par l'application d'une eau qu'un vieux domestique lui donna ; quelques semaines après, il lui prit de violents maux de tête, et, au bout de trois mois, des accès d'épilepsie très-forts, qui revenaient à peu près tous les quinze jours, et qui, joints aux maux de tête continus et à une petite fièvre, avaient si fort affaibli ses facultés et son corps, que, quand je le vis, je jugeai qu'il n'avait guère que quelques semaines à vivre. — Hippocrate compte l'épilepsie parmi les maladies du printemps (3), et j'ai observé moi-même que plusieurs épileptiques sont plus mal dans cette saison ; on peut regarder cela comme un effet de la pléthore, qui existe presque toujours à cette époque. Les humeurs s'accumulent pendant l'hiver par l'inaction et la nature des aliments ; la chaleur les raréfie au printemps, et le cerveau étant irrité par la quantité et par l'âcreté, les accès redoublent.

(1) *Praxis admir.*, lib. I, obs. 25.
(2) *Observ.*, cent. I, obs. 65.
(3) *Aphor.*, lib. III, aph. 20.

§ 56. Quelquefois l'épilepsie est occasionnée par la pléthore des vaisseaux de la tête, sans que le malade ait trop de sang ; mais il se forme une pléthore particulière dans cet organe, comme cela arrive souvent dans d'autres, et cette pléthore particulière peut dépendre de plusieurs causes, que j'examinerai ailleurs, en parlant de la difficulté qu'il y a à la détruire ; mais on en trouve, dans les Actes des Savants de Leipsick une bien singulière, indiquée par M. Spon (1). Un homme de quarante-deux ans menait depuis long-temps une vie valétudinaire, et depuis trois ans il était sujet à de fréquents accès d'épilepsie, et avait eu une hydropisie de poitrine ; enfin, au mois de juillet 1652, il eut six accès depuis six heures du matin jusqu'à midi : le premier lui fit perdre la parole qu'il ne recouvra plus ; le dernier le tua. On trouva le lobe droit du cerveau enflammé et beaucoup de sang épanché, et les veines jugulaires internes en grande partie obstruées par une humeur durcie ; cet embarras, gênant le retour du sang, produisit des accès d'épilepsie qui, de légers et rares dans les commencements, dit Spon, augmentèrent à mesure que l'obstruction fit des progrès. Il n'est pas vraisemblable qu'Hippocrate se soit instruit par la dissection de l'obstruction des veines jugulaires ; mais il avait bien connu ces pléthores particulières des différents organes, et avait bien vu que l'épilepsie pouvait en être l'effet. *L'épilepsie se forme*, dit-il, *lorsque les veines s'obstruent de différentes façons, et que le mouvement du sang étant gêné, il traverse plus difficilement certains vaisseaux, ou s'y arrête* (2).

§ 57. L'on comprend par le paragraphe précédent que tout ce qui peut augmenter la quantité de sang ou le déterminer à se porter plus abondamment à la tête,

(1) *Act. eruditor.*, Leips., ann. 1682 ; et *Sepulchr.*, p. 299.
(2) *De Flatibus*, Foës, t. I, p. 300.

doit occasionner l'épilepsie, et cela n'est que trop vérifié par l'événement. Brassavolus, médecin de Ferrare, nous a conservé, dans ses commentaires sur Hippocrate, l'observation d'un malade que l'usage du vin de Crète rendit épileptique, et qui en eut plusieurs accès en très-peu de temps. J'ai vu un homme de vingt-trois ans, que le seul excès de vin avait jeté, dès l'âge de vingt ans, dans un tremblement général; à vingt-deux ans, il fut épileptique; à vingt-trois quand je le vis, il avait un accès d'épilepsie à peu près toutes les semaines, il était presque paralytique de la cuisse et de la jambe gauche, et il devenait rapidement imbécille.

ARTICLE IX. — DES ÉPILEPSIES OCCASIONNÉES PAR L'ACRETÉ DES HUMEURS.

§ 58. Une humeur âcre qui se porte sur les nerfs est encore une cause très-fréquente d'épilepsie, soit qu'elle soit produite par quelque évacuation naturelle dérangée, ou par quelque évacuation maladive, devenue habituelle, supprimée trop promptement. Il est très-fréquent de voir dans les armées des soldats qui deviennent épileptiques uniquement pour avoir arrêté tout-à-coup la transpiration, en se couchant sur un terrain humide après des marches qui les ont échauffés (1).

§ 59. La suppression d'une diarrhée âcre produit aussi le même effet : Un soldat hanovrien avait des douleurs piquantes autour des hypochondres, avec un léger gonflement, qui se terminèrent au bout de quelques jours par une diarrhée séreuse; la crainte d'une dysenterie épidémique, qui régnait alors en ville, fit qu'il l'arrêta d'abord; les hypochondres se gonflèrent de nouveau, et il sentait une espèce de vapeur qui en partait, et qui, montant au cerveau, lui occasionnait quelquefois dix forts accès d'épilepsie tous les jours. L'accès ne l'attaquait jamais à jeun, quoiqu'il éprouvât des malaises et des angoisses, mais ordinairement après avoir mangé. Cette espèce de vapeur le rendait d'abord chancelant, lui donnait des vertiges, et enfin le faisait tomber avec l'idée qu'il était renversé par un spectre (2).

(1) Monro, *Account of diseases most frequent in the british military hospitals*, p. 237.

(2) *Medicin. septentrion. De epileps.*, cap. XXXI, t. I, p. 20.

§ 60. Une salivation mercurielle arrêtée tout-à-coup par le froid a aussi produit une épilepsie, et l'on n'en sera point surpris en faisant attention à l'âcreté de cette salive, qui enflamme, ulcère, gangrène, et à la sensibilité du genre nerveux dans le même temps.

§ 61. L'urine même supprimée produit cette maladie; mais alors elle est mortelle en peu d'heures, et ce n'est jamais l'épilepsie qu'on a à traiter. Heurnius en rapporte un exemple : Un militaire, dit-il, n'avait point uriné depuis deux jours; quand on me demanda, il avait un tremblement général, un léger délire, et de l'embarras dans la langue; il tomba bientôt après dans l'épilepsie, et l'accès, qui fut très-violent, très-long, l'emporta le lendemain (1). Cette épilepsie est aisée à comprendre en faisant attention que les ischuries se terminent presque toutes par un dépôt sur le cerveau; ces humeurs urineuses, retenues par la masse du sang, se déposent sur quelques parties, le dépôt se fait peu à peu, l'irritation augmente par degré, enfin il parvient à ce point qui tue. J'ai vu la marche de ce dépôt de la façon la plus marquée et en même temps la plus cruelle pour le malade. C'était un vieillard presque octogénaire qui, sujet depuis plusieurs années à plusieurs maux, fut enfin attaqué, en 1765, d'une ischurie qui dura quatorze jours sans aucun accident considérable; le quinzième, au matin, le malade se plaignit d'une douleur à la base de la langue, qui me fit sur-le-champ prévoir ce qui arriverait : la douleur alla en augmentant, et, au bout de quatre ou cinq heures, la langue commença à enfler, et la déglutition à devenir douloureuse. Dès ce moment, je vis d'heure en heure les progrès du gonflement de la langue, la déglutition devint bientôt impossible, les douleurs étaient atroces, la respiration extrêmement difficile; enfin la langue, engorgée au suprême degré, sortait de la bouche, et, remplissant toute sa capacité, étouffa cruellement le malade. La même chose se passe dans le cerveau, mais la mort est bien plus douce : les malades tombent ordinairement dans l'assoupissement, et le cas dont parle Heurnius est rare. — C'est à l'âcreté des humeurs qu'on doit attribuer ces épilep-

(1) *De morbis qui in singulis partib. capit. insid. sueverunt.* Leid., 1594, in-4°, cap. XXII, p. 234.

sies qui, sans aucune cause apparente et sans qu'il y ait réellement aucun vice essentiel palpable dans l'organisation, attaquent souvent les sujets cacochymes, chez qui les humeurs sont dans un état ou de crudité, ou de dissolution, ou de putridité, ou d'acescence. — L'on doit encore rapporter ici les épilepsies qui attaquent souvent les enfants, avant l'éruption, dans les maladies dans lesquelles il doit s'en faire une, comme dans la rougeole, la fièvre miliaire, la fièvre scarlatine, et surtout la petite vérole; le venin qui occasionne la maladie irritant le genre nerveux, au moment où il a acquis tout son développement et n'est pas encore déposé à la peau, produit ces accès d'épilepsie si effrayants pour les parents, et si peu pour le médecin, qui sait qu'ils vont finir au moment où il aura paru quelques boutons, et qui ne les craint jamais, quand il est sûr du bon état du sujet, et qu'ils ne dépendent que de la cause que je viens de leur assigner.

§ 62. Mais de toutes les causes de cette classe, c'est-à-dire des humeurs âcres retenues, qui produisent l'épilepsie, il n'y en a pas d'aussi fréquentes que la suppression de quelque écoulement maladif devenu habituel, ou de quelque maladie de la peau repercutée; tous les observateurs sont si remplis de ces exemples, qu'il serait inutile d'en citer beaucoup.—Une femme de soixante-dix ans était sujette, depuis dix-huit ans, à une évacuation périodique, qui paraissait ulcéreuse. Il se formait, tous les trois ou quatre mois, un ulcère sordide sur l'aile du nez, qui jetait pendant trois jours une grande quantité d'une humeur très-âcre; au bout de ce temps-là il se cicatrisait, et la femme se portait parfaitement bien. — Ennuyée de la longueur de ce mal, elle appliqua sur l'ulcère, dans le temps qu'il était en suppuration, par le conseil d'un charlatan, l'onguent de Diapompholix, qui tarit l'écoulement, et, avant les vingt-quatre heures révolues, elle fut attaquée d'une douleur de tête atroce et d'un violent accès d'épilepsie; elle en eut plusieurs autres pendant six mois, et resta pendant tout ce temps-là dans une imbécillité presque totale: elle ne fut guérit que quand on eut établi aux jambes l'écoulement de deux cautères (1). — Un père et un fils, qui avaient la gale, l'ayant fait passer en se frottant sans préparation avec un onguent composé de résine, de sel, de jaune d'œufs et de suc de limon, le père en fut quitte pour des mouvements convulsifs dans le bras droit, qui passèrent peu à peu sans rien faire; mais l'enfant tomba dans une véritable épilepsie, qu'il conserva pendant plusieurs années, et dont Trincavelli le guérit (1). J'ai été consulté par un malade, âgé de vingt-sept ans qui, étant tourmenté depuis plusieurs mois par une gale qui avait extrêmement altéré sa santé, la fit passer en se frottant le creux de la main avec cet onguent ordinaire, composé de souffre, d'huile et de jaune d'œufs. Trois semaines après, il eut de grands maux de tête qui détruisirent ses forces, et, huit jours ensuite, un accès d'épilepsie, qui était revenu treize fois, dans l'espace de cinq mois, quand il me consulta. Le mauvais usage établi en Suède, de repercuter la teigne par l'application de l'eau froide, y rend l'épilepsie fréquente (2).

§ 63. L'on pourrait placer parmi les épilepsies produites par l'âcreté, celles dont parle Dovinet, qui rapporte que Silvius vit deux enfants épileptiques, dont la maladie était causée par le trop grand et trop long usage des poireaux, dont ils avaient presque entièrement vécu: il les guérit par une purgation, et en leur interdisant l'usage de cet aliment (3). — Je vois dans une thèse soutenue à Wittemberg, qu'en donnant de grosses doses de poivre à un malade, pour le guérir de la fièvre tierce, on le rendit épileptique (4). Et M. Mangolt, professeur à Erfurt, rappelle le cas d'un homme qu'aucun remède ne soulageait; enfin ses amis ayant remarqué que, quand il prenait beaucoup de sel, ses accès étaient fort augmentés, il s'en déshabitua peu à peu, et cette seule privation le guérit absolument (5).

ARTICLE X. — QUESTIONS SUR LES CAUSES DE L'ÉPILEPSIE.

§ 64. Il n'y a point de causes de l'épi-

(1) Zacut. Lusit., *Prax. admir.*, lib. I, obs. 29.

(1) Schenckius, p. 120.

(2) Cartheuser, *Pathologia*, cap. *De epilepsia*, t. I.

(3) Schenckius, p. 117.

(4) Bœhmer et Titius, *De exanthematum different. et origine.* Wittemb., 1766, p. 7.

(5) Mangolt, *Programma de epilepsiæ nonnullis speciebus.* Erford., 1764.

lepsie qu'on ne puisse ranger sous quelqu'une des classes que j'ai indiquées, et il serait inutile d'en spécifier un plus grand nombre; mais l'article des causes n'est cependant pas encore épuisé, et il reste plusieurs questions à faire sur cet important objet. — La première qui se présente, c'est, si toutes les épilepsies dépendent de quelqu'une des causes que j'ai assignées; si l'on pourrait montrer dans tous les cadavres la cause du mal? Je réponds qu'il s'en faut beaucoup. L'on a souvent ouvert des cadavres de gens épileptiques, dont tous les viscères, et surtout le cerveau, étaient absolument sains; l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs; et j'ai examiné moi-même avec le plus grand soin, en 1765, le cadavre d'un jeune homme de dix-huit ans, mort en très-peu de jours d'une maladie aiguë, qui n'avait point affecté sa tête, et je ne crois pas qu'on puisse trouver un cerveau plus sain; il avait cependant des accès très-fréquents et très-forts, et dans le dernier mois avant sa mort il en avait eu neuf. Je donnai la plus grande attention au corps calleux, au plexus-choroïde, aux ventricules, aux parties qui couvrent la glande pinéale et la selle du turc, que je me rappelais avec celles où Wepfer avait cru que résidait la cause du mal, chez un malade dont il nous a conservé l'histoire (1); je trouvai tout également en bon état, et je ne vis rien à quoi l'on pût attribuer, avec la plus légère plausibilité, la cause du mal. Quelle était-elle donc? C'était uniquement cette cause proégumène, cette disposition épileptique du cerveau, qui est bien sans doute un vice dans son organisation, mais un vice qui échappe à nos sens, que nous n'apercevrons jamais, et qui est mis en action par ces *causes accidentelles* dont je parlerai bientôt. Pour bien juger du cerveau d'un épileptique, il ne faut pas qu'il soit mort dans l'accès, parce qu'il produit toujours dans ce viscère un désordre sensible qui empêche de bien juger de son état.

§ 65. Une seconde question, c'est si les vices de conformation que l'on a trouvés dans les cerveaux épileptiques, ou dans les parties d'où l'accès partait, et que l'on a assignés comme les causes de la maladie, l'étaient réellement toujours? Cela paraît sans conteste pour un grand nombre; et, si l'on se rappelle toutes celles que j'ai indiquées, on s'en convaincra aisément. De petits os, ou une tumeur graisseuse dans les sinus, un squirrhe dans le plexus-choroïde, sont aussi certainement les causes idiopathiques du mal des épileptiques chez lesquels on les trouva, que le ganglion que le docteur Short enleva, et après l'extirpation duquel la maladie cessa, l'était de l'épilepsie sympathique à laquelle cette malade était sujette; et l'on peut en dire autant de plusieurs autres causes; mais on peut aussi le nier de quelques-unes, et peut-être toujours des épanchements de sérosité. M. Morgagni, en rapportant les observations dans lesquelles cette sérosité était la cause apparente, a déjà douté qu'elle fût la cause réelle : il est même à présumer qu'il ne l'a pas cru. Quand on examine la chose avec quelque attention, cela est absolument improbable, et je suis fortement persuadé que cette eau épanchée est toujours l'effet et non pas la cause de l'accès; mais elle contribue sans doute à produire cet assoupissement et cet affaissement qui en est ordinairement la suite. Wepfer a cru, il est vrai, que la sérosité était une cause fréquente; parce, dit-il, qu'il n'y a que cette humeur qui puisse s'épancher et se résorber si promptement. La résorption est facile en effet, et voilà pourquoi on peut avoir tant d'accès sans danger. Mais quelle est la cause de l'épanchement avant l'accès? Cet épanchement est toujours maladif; il suppose donc une lésion dans les fonctions, et une lésion de la même nature que celle qui forme les hydropisies dans les autres parties du corps. De toutes ces lésions, il n'y en a qu'une de passagère : c'est un spasme qui empêche la résorption par les veines absorbantes; c'est donc la seule qu'on puisse admettre dans ce cas comme cause de l'épanchement. Ainsi, supposer l'épanchement cause de l'accès, c'est supposer une convulsion dans le cerveau comme cause de la convulsion qui va suivre; c'est supposer un accès avant l'accès; c'est faire, par là même, la supposition la plus gratuite et la moins soutenable. L'eau épanchée n'est donc point la cause de l'accès; mais il est à présumer qu'il s'en fait très-souvent un épanchement pendant l'accès, et cela paraît assez naturel, si l'on se rappelle ce que j'ai dit sur l'état du cerveau dans ce temps là, pendant lequel le mouvement est absolument intercepté dans les veines nerveuses, ce qui rend très-proba-

(1) *De morb. capit.*, obs. 129, p. 587.

ble qu'il cesse peut-être aussi, ou du moins se ralentit considérablement dans les veines lymphatiques, qui, dans une grande partie du cerveau, sont vraisemblablement continues aux veines nerveuses. Le même spasme, plus long et plus fort, et étendu aux veines sanguines, est sans doute l'une des causes de ces épanchements considérables de sang dont on a vu plus haut des exemples.

Quand l'accès est long et fort, l'épanchement peut être assez considérable pour produire ou la mort ou d'autres accidents auxquels je reviendrai dans la suite. J'ai souvent été porté à croire qu'il était la cause d'un désespoir hypochondriaque dans lequel une femme épileptique, d'ailleurs très-gaie, était toujours plongée pendant les deux ou trois premières heures après l'accès. Ses pleurs et ses sanglots ne tarissaient point, ils étaient absolument involontaires, ce n'était point l'affliction morale qui y avait part; quelquefois même la malade n'était pas assez parfaitement rendue à elle-même pour être susceptible de cette affliction. — L'on demandera si je crois qu'un épanchement séreux ne puisse cependant jamais occasionner cette maladie? Je suis fort éloigné de le croire; je pense au contraire que, quand, par une cause quelconque, il s'est fait un épanchement de sérosité dans le cerveau, si elle n'est pas repompée, et qu'en croupissant elle vienne à s'altérer et à acquérir de l'âcreté, elle peut aisément produire des accès d'épilepsie; je crois même que c'est ce qui les produit dans d'anciennes maladies de la tête, peu de temps avant la mort, et c'est dans ces cas où le cerveau a souvent offert, sans abcès, une sanie putride et corrosive, et un dépérissement avec lequel on est étonné que le malade ait pu vivre si long-temps.

§ 66. Une troisième question, et elle est bien importante, c'est de savoir pourquoi, la cause existant toujours, les accès sont quelquefois si éloignés, ou plutôt ne sont pas dans certains cas continuels; ou, ce qui revient presque au même, pourquoi un accès produit par une tumeur, par exemple, résidante dans le cerveau, cesse et ne continue pas jusqu'à la mort? La réponse est fondée sur la variabilité presque continuelle de l'état de la machine humaine. La disposition épileptique, ce que j'ai appelé la cause proégumène, est existante; il y a outre cela une cause occasionnelle bien caractérisée dans le cerveau même ou ailleurs, cependant le malade n'a point d'accès: d'où vient cette suspension? De ce que ces deux causes la proégumène et l'occasionnelle, ont besoin elles-mêmes d'être mises en jeu par un autre ordre de causes, que j'appelle les causes accidentelles. Ces causes sont extrêmement variées: on peut cependant les diviser en quelques classes principales qui renfermeront toutes les autres. Ces classes sont: 1° les morales; 2° celles qui augmentent la quantité ou le mouvement du sang; 3° celles qui irritent le genre nerveux par leur âcreté; 4° celles qui déterminent plus particulièrement l'irritation sur la cause occasionnelle.

ARTICLE XI. — DES CAUSES OCCASIONNELLES.

§ 67. Dans la première classe des causes morales, je comprends toutes les passions fortes qui, affectant vivement le genre nerveux, portent le trouble dans le cerveau même et déterminent un accès. On a vu qu'elles opéraient cet effet, sans qu'il en eût jamais existé, et qu'elles donnaient au cerveau cette disposition proégumène qu'il n'avait point encore. On comprend par là combien aisément elles doivent rappeler les accès quand la cause a acquis un certain degré de force; aussi les frayeurs, le chagrin, la colère, sont les causes qui les renouvellent le plus souvent. Une femme, à qui un violent chagrin avait procuré un premier accès, en reprenait un toutes les fois que quelque chose lui faisait de la peine. La frayeur occasionnée par le cri d'un chien donnait toujours un accès à un enfant épileptique; et M. Boerhaave parle d'un autre à qui les servantes avaient fait peur de méchants hommes qu'elles lui avaient peints sans doute fort laids, et qui ne pouvait pas regarder fixement les parois de sa chambre sans avoir un accès d'épilepsie (1). — Il n'est que trop commun d'en voir, même dans les premières années de leur vie, ou plutôt principalement dans les premières années de leur vie, à qui chaque accès de colère donne un accès de convulsion. J'en ai vu plusieurs, et il n'y a pas bien long-temps qu'on m'a amené un enfant, âgé de huit ans, absolument imbécille, qui était né et avait vécu jusqu'à l'âge de trois ans, avec beaucoup d'intelli-

(1) *De morbis nervorum*, p. 803.

gence, mais assez colérique ; à trois ans et quelques mois, une colère violente lui procura un accès d'épilepsie (1), et dès ce moment les plus légers dépits le renouvelaient. A six ans on s'aperçut que ses facultés baissaient, et depuis lors les accès étant devenus tous les jours plus fréquents, et se reproduisant sans aucune cause sensible, l'ont jeté dans le triste état dans lequel je l'ai vu, qui heureusement ne durera pas long-temps; il est d'une faiblesse qui paraît tenir de la paralysie, et dans un véritable marasme. Deux enfants de dix ans, dont l'un se portait bien, et l'autre était épileptique, prirent querelle en badinant ensemble; l'épileptique en colère mordit l'autre à la main droite et lui fit une plaie; quatre heures après, ce dernier eut un véritable accès d'épilepsie, qui était sûrement l'effet de la colère, plutôt que de la blessure (2).

§ 68. La seconde classe renferme toutes celles qui augmentent la quantité du sang ou son mouvement, ou qui le déterminent à la tête : ainsi, le trop d'aliments ou les aliments trop nourrissants, tels que les viandes succulentes, le gibier, les œufs, les jus, les coulis, les écrevisses, les truffes, les épices, le vin, le café, les liqueurs, forment un des genres de cette classe.—Il y a peu de médecins qui n'aient vu des épileptiques qui ne pouvaient boire de vin sans éprouver un accès, et il n'est pas étonnant qu'une boisson dont l'excès peut, comme on l'a vu, produire l'épilepsie chez des individus qui n'y ont jamais été sujets, la renouvelle chez ceux qui en sont déjà attaqués. L'irritation du café sur les nerfs est telle que tous ceux chez qui ils sont affectés en ressentent d'une façon marquée les mauvais effets.—Les effets longs et violents forment un autre genre de ces causes. La chaleur extérieure du soleil, de l'air, des appartements, des lits, des bains, sont la troisième. On a vu plus haut, § 52, une observation qui prouvait l'influence de ces causes; et dans ce moment, 10 juillet 1769, je viens d'être consulté par un ouvrier en chambre, qui, ayant toujours joui d'une très-bonne santé, fut attaqué, il y a deux mois, après un maniement d'armes de plusieurs heures, sur une place fort chaude, d'un très-violent mal de tête, auquel il n'était point sujet; le mal continua toute la nuit, et le lendemain il fut attaqué d'un très-violent accès d'épilepsie. Il n'en a point eu de ressentiment pendant six semaines ; mais il s'est reproduit il y a trois jours, et l'a attaqué deux fois dans la même nuit, sans qu'il s'en soit aperçu. Il est très-ordinaire de voir des appartements trop chauds produire des accès. — L'air gâté par beaucoup de gens réunis dans un endroit fermé, la trop grande variété des objets, entrent dans cette classe : ce sont ces deux raisons, et peut-être l'impression d'une assemblée religieuse sur des nerfs faibles, qui font que les épileptiques tombent souvent dans les églises. La chaleur et le bruit les font aussi tomber dans les assemblées nombreuses; les mêmes raisons et l'odeur des aliments les font tomber à table.

La forte contention d'esprit, tout ce qui fixe trop long-temps l'attention, un trop long travail, même des yeux, sont autant de causes qui peuvent faire un quatrième genre de cette classe, puisqu'elles déterminent une plus grande quantité de sang à la tête; elles nuisent aussi en irritant les nerfs.—Un cinquième genre sera des attitudes qui portent le sang dans cette partie, telles que d'être la tête baissée, de tourner long-temps; celles qui occasionnent le vertige, comme une situation trop élevée, la vue d'un précipice, les efforts quelconques, qui non-seulement peuvent renouveler les accès, mais qui peut-être même peuvent en produire un premier. L'observation suivante donne au moins fortement lieu de le croire. — Il y a quelques années qu'on m'amena un jeune homme de dix-huit ans, que je connaissais depuis très-long-temps, qui était sain, robuste, sage, et qui, ayant travaillé très-péniblement pendant près de dix heures, le jour précédent, à tourner un cabestan avec beaucoup de force, fut attaqué la nuit d'un accès d'épilepsie, qui l'avait laissé dans une si grande faiblesse qu'il ne marchait qu'avec peine. Cette faiblesse ne m'empêcha point de lui prescrire une saignée et les autres remèdes propres à dissiper l'engorgement des vaisseaux du cerveau. Il fut très-bien pendant six mois; au bout de ce temps-là, il se trouva mal, après avoir travaillé dans la même maison aussi péniblement,

(1) M. de Sauvages vit un enfant à qui le refus d'un aliment dont il avait envie donna sur-le-champ un accès. *Nosolog. méthod.*

(2) *Commerc. litter. Noricum.*, ann. 1731, p. 29.

et il eut deux accès dans la même nuit : les mêmes remèdes le guérirent pour trois mois. Il reprit alors un accès après avoir beaucoup bu et dansé. La superstition attribua le mal à un maléfice, et l'on consulta une vieille femme pour détruire les enchantements d'une autre. J'ignore ce qu'elle employa, mais les accès devinrent si fréquents et si forts, qu'après être tombé dans l'état le plus triste, il fut emporté par un accès au bout de quelques mois. Quelques questions que j'aie faites au père, à la mère, au malade, je n'ai jamais pu découvrir d'autres causes que ces efforts, qui déterminèrent trop de sang à la tête ; et M. Morgagni rapporte une observation parfaitement analogue : c'est celle d'un portefaix, âgé de quarante ans, qui, après des travaux excessifs, tomba tout à coup dans des accès d'épilepsie, auxquels il n'avait jamais été sujet ; il mourut en peu de jours, et l'on trouva les vaisseaux du cerveau fort engorgés.

A cette classe de causes qui déterminent le sang au cerveau, il faut joindre celles qui opèrent cet effet en le repoussant des parties externes : c'est ainsi que le froid excessif a produit cette maladie, et que je l'ai vue naître chez une fille de vingt ans, d'ailleurs très-bien portante, pour s'être baigné les jambes dans un ruisseau dont l'eau était très-froide ; elle eut plusieurs accès dans peu de jours avant que je la visse. Ne pouvant accuser aucune autre cause, je me contentai de lui ordonner une saignée, parce que je trouvai son pouls assez plein, et de lui faire exposer les jambes à la vapeur d'un sceau plein d'eau chaude trois fois par jour, jusqu'à ce que les jambes eussent contracté un peu d'enflure : ce remède si simple la guérit parfaitement. Benivenius (1) et Wedel (2) citent aussi des épilepsies qui étaient la suite d'un froid excessif, qui nuit de deux façons, en portant trop de sang à la tête, comme je l'ai déjà dit, et en irritant les nerfs.

§ 69. Dans la troisième classe, celle des causes qui irritent le genre nerveux par leur âcreté, on pourrait comprendre une partie de celles que j'ai comptées dans la seconde parmi les aliments et les boissons ; les poireaux, les aulx, les oignons, sont de cette classe, et l'on peut y placer les aliments qui forment un foyer d'irritation dans l'estomac, ou par leur indigestibilité, ou quelquefois par idiosyncrasie. L'épilepsie qui fut produite pour avoir mangé trop d'anguilles, et guérie après les avoir rendues (1), était d'ingestion ; et c'était par une suite d'idiosyncrasie qu'un autre épileptique ne pouvait jamais manger de lentilles qu'il n'eût un accès (2). J'ai vu un malade sujet aux convulsions qui en était attaqué toutes les fois qu'il prenait du chocolat ou du vin, si son estomac n'était pas dans ce moment en très-bon état.

§ 70. Les remèdes âcres, violents, irritants, entrent aussi dans cette classe. Séger rapporte l'observation très-détaillée d'une femme attaquée d'une colique néphrétique, à qui une de ses voisines ordonna une cuillerée d'huile distillée de genièvre ; mais elle ne l'eut pas plutôt avalée qu'elle souffrit horriblement de la tête, eut des vomissements, des faiblesses, et enfin de vrais accès d'épilepsie (3). Et Seliger fut appelé par une jeune fille qui souffrait toujours de violents maux de tête à l'approche de ses règles, et à qui un charlatan conseilla, pour les dissiper, une fomentation de décoction de jusquiame, qui, au bout d'une heure, jeta la malade dans un accès d'épilepsie horrible, pour lequel on le demanda (4). — Les évacuations ordinaires retenues deviennent encore un âcre qui irrite et qui, par cette irritation, décide les accès.

§ 71. On peut aussi ranger dans cette classe toutes les causes qui, faisant une impression trop forte sur les sens, irritent assez puissamment le genre nerveux pour occasionner une attaque : des bruits forts, imprévus, aigres, produisent souvent cet effet, et l'on trouve dans une très-bonne dissertation d'un M. Buchner l'observation d'un enfant à qui tout objet rouge donnait certainement un accès d'épilepsie (5). Les odeurs fortes les produisent souvent, et c'est par cette raison, comme l'a remarqué M. Boerhaave, qu'on exposait anciennement les esclaves à la vapeur du jayet, pour savoir s'ils n'étaient point sujets à cette maladie. Rondelet

(1) *De abditis morborum causis*, cap. XLIX.
(2) *A. C. N.*, déc. II, an. 2, obs. 160.

(1) Schenckius, p. 117.
(2) Ibid.
(3) *Medicin. septent.*, lib. I, sect. XIV, cap. X.
(4) Ibid., cap. IX.
(5) J.-P. Buchner, *De rachitid. perfecta*. Argent., 1755.

parle de gens qui éprouvaient un accès toutes les fois qu'ils sentaient le froid aux oreilles, et le prévenaient en les tamponnant avec du coton (1). M. Clerc parle d'un de ses parents chez qui l'odeur du chanvre produisait le même effet; et de deux enfants qui éprouvèrent le même accident pour avoir dormi dans un champ de navette en fleurs (2) M. Le Wacher avait vu une femme épileptique et attaquée du cancer, qui prévoyait les accès d'épilepsie quelques jours d'avance par une augmentation des douleurs du cancer : ce qui prouve que l'accès était l'effet d'une augmentation d'âcreté (3) qui commençait à agir sur l'ulcère. La sensibilité aux impressions est quelquefois si grande que les plus légères font un effet très-considérable; et Sehubart nous a conservé l'histoire d'un jeune homme de dix-sept ans, dont les convulsions étaient la suite d'une chute qui avait porté sur l'hypochondre droit, et avait produit des vomissements de sang, chez qui toutes les odeurs agréables et fétides renouvelaient sur-le-champ les accès : une mie de pain fermentée, non-seulement avalée, mais simplement sentie, la plus petite dose de viandes quelconques, le bouillon de viandes, de tous les remèdes, un bain de jambes tiède, produisaient le même effet (4). Il ne vécut pendant un an que de pain sans levain, de miel, de lait cru et de raisins. Dès qu'il avait avalé un morceau de pain fermenté, il était saisi d'un hoquet qui devenait bientôt convulsion générale. Pendant tout le temps qu'il observa le régime qu'on vient d'indiquer, il n'eut point d'accès qui dépendissent de l'estomac, mais ils étaient produits par des causes externes.

§ 72. Les excès des veilles, ceux dans les plaisirs de l'amour, sont encore des espèces de stimulants qui agissent par irritation, et qui, quoique leur action soit différente de celles des médicaments et des aliments âcres, peuvent aussi, en quelque façon, être rangés dans cette classe.

§ 73. Toutes les causes, comme je l'ai déjà dit, qui déterminent les accès appartiennent à quelqu'une des classes que j'ai indiquées; mais elles ne sont pas toujours assignables, il s'en faut beaucoup ; au contraire, elles échappent presque toujours. J'ai vu les épileptiques les plus attentifs à leur état ne pouvoir jamais assigner les causes accidentelles de l'accès; et l'on n'en sera point surpris, si l'on fait attention à la prodigieuse variabilité d'état dans lequel chaque homme se trouve continuellement, sans qu'il s'en aperçoive lui-même. Le plus ou le moins d'aliments ou de boissons, leur qualité, les bonnes ou mauvaises digestions, le plus ou le moins d'acide, ou de toute autre humeur âcre dans l'estomac, une transpiration plus ou moins régulière, toutes les autres excrétions diminuées ou augmentées, le plus ou moins de chaud aux pieds ou aux mains, un exercice plus ou moins fort, des ligatures plus ou moins serrées, des irrégularités dans le sommeil, les vicissitudes des saisons, les mouvements de l'âme, sont autant de causes qui changent continuellement l'état de la machine, et quelque petits que soient ces changements, ils suffisent pour produire un accès, quand la disposition épileptique est bien forte.

§ 74. On comprend aisément comment les causes accidentelles qui déterminent l'accès peuvent échapper; mais il est plus difficile de bien comprendre comment la disposition épileptique naît tout-à-coup sans qu'on puisse rendre raison de ce qui la produit, et cela est cependant très-fréquent. Je fus consulté, il y a deux ans, par une femme, âgée de trente-trois ans, qui, depuis quatre ans, n'avait eu ni grossesse, ni maladie, ni affection d'âme, n'avait point reçu de coup, n'avait point fait de chute; dans la situation, le genre de vie, l'habitation, les aliments, les boissons, de laquelle il n'était survenu aucun changement; dont les règles étaient très-régulières, et qui, après une bonne nuit, fut attaquée tout à coup, à jeun, le matin, dans le lit, d'un accès d'épilepsie violent. Il y avait deux ans qu'ils duraient quand elle vint me consulter, et se reproduisaient très-fréquemment, presque toujours la nuit, sans qu'elle s'en aperçût. Depuis l'époque des accès, elle avait pris beaucoup d'embonpoint, mais d'un embonpoint mol, et surtout un gros ventre, et dès qu'elle se baissait, tout le sang lui montait à la tête. Quelle est, dans ce cas, la cause qui détermina le premier accès et laissa cette disposition à de nouveaux, qui revinrent

(1) *Method. curand. morbor.*, lib. 1, c. XXXVI, p. 170.

(2) *Medicus veri amator*, p. 139.

(3) *Traité du cancer des mamelles*, p. 175.

(4) *Medicin. septent.*, c, XI, p. 111.

si fréquemment? Dira-t-on qu'à cette époque elle a commencé à devenir pléthorique, et que les vaisseaux, comprimés extérieurement par l'embonpoint, ont déterminé plus de sang au cerveau? Mais l'augmentation d'embonpoint n'avait point encore commencé. Etait-ce un principe d'obstructions dans le bas-ventre? mais rien ne l'annonçait. Etait-ce un relâchement des fibres, amené peu à peu, et qui préparait l'embonpoint qui suivit? Etait-ce une diminution dans la transpiration? Il ne m'est point possible de résoudre cette obscurité, qui se reproduit dans plusieurs autres cas. — J'ai sous les yeux un mémoire à consulter pour une jeune fille de dix neuf ans, que l'accès a pris dans le sommeil, à cinq heures du matin, sans qu'il soit possible non plus d'en assigner la cause, si ce n'est peut-être un trop grand usage des acides, et surtout du sel, qu'elle aimait beaucoup et dont elle mangeait souvent, sans être cependant opilée, et sans que cela parût déranger sa santé, qui était assez bonne; elle n'avait eu ni frayeur ni chagrin : tous ses accès se ressemblaient, je les ai décrits plus haut à la fin du § 3.

ARTICLE XII. — SYMPTÔMES AVANT-COUREURS.

§ 75. Après avoir décrit l'épilepsie, et détaillé tout ce qui a rapport à ses causes, il me reste à parler, avant de passer au traitement, des symptômes qui annoncent l'accès, des maladies dont elle a été quelquefois suivie, de quelques-unes de ses variétés, et surtout de ses suites et de son pronostic. — Il y a des épileptiques chez qui l'accès arrive inopinément, sans qu'aucun symptôme préliminaire les en avertisse : ce sont les plus malheureux; il y en a d'autres, plus heureux, qui peuvent prévoir le mal, et qui, par là, ont l'avantage de prévenir quelques-uns des accidents, dont je parlerai plus bas, auxquels un accès imprévu expose. Ces symptômes varient suivant le siége de la cause et suivant les sujets. Quand la cause a son siége dans le cerveau, les symptômes qui précèdent l'accès annoncent l'embarras de cette partie. Arétée est l'auteur qui les a décrits avec le plus d'exactitude, et tous les médecins doivent lire sa description, ou plutôt ce qui nous en reste. Je rapporterai principalement ce que j'ai vu. — L'engourdissement, l'assoupissement, les tournements de tête (1), le gonflement des yeux, et surtout des paupières, le larmoiement, la faiblesse, le dégoût, quelquefois la tristesse, sont les symptômes que j'ai observés le plus fréquemment. Arétée parle des feux devant les yeux, et ils sont confirmés par plusieurs observateurs (2); des tintements d'oreille que j'ai aussi vus, d'un sentiment de mauvaise odeur, que je n'ai jamais vu chez les épileptiques, mais plusieurs fois chez les femmes hystériques ou les hommes hypochondres, d'une grande facilité à se mettre en colère, qui est en effet assez fréquente dans cette maladie. J'ai vu une malade chez laquelle il était bien rare que les accès ne fussent annoncés à l'avance par une rougeur assez marquée au haut des narines et entre les deux sourcils; et une autre dont le mari a presque toujours prévu les accès vingt-quatre heures à l'avance, par un gonflement assez sensible des veines du front. Je connais un jeune homme, qui est guéri actuellement, mais qui, tout le temps de la maladie, a toujours pressenti les accès par des rêves effrayants, ou au moins par un sommeil fort agité. L'on a vu plus haut les accès présagés par des douleurs au sein, ils le sont quelquefois par des dérangements d'estomac. Pitcairn parle d'un malade chez lequel ils étaient constamment précédés par de très-violents maux de tête (3); et Tulpius, d'une femme qui les prévoyait certainement par un battement plus fréquent des artères temporales, et une rougeur du visage et des mains (4). Je traite une malade qu'un peu d'agitation, et surtout l'insomnie, quatre ou cinq jours à l'avance, ont souvent avertie d'une prochaine attaque.

§ 76. Quand l'épilepsie est sympathique, l'on a vu que l'accès est toujours annoncé par ce sentiment de froid et de chatouillement qui monte de la partie qui est le siége du mal au cerveau, qui donne souvent le temps d'arrêter l'accès par une ligature. Indépendamment de ce sentiment, il y a quelques malades, bien peu cependant, chez lesquels il est aisé d'apercevoir des signes de

(1) Les vertiges, dit Galien, sont très-voisins de l'épilepsie et la précèdent souvent. *Commentar. in aphoris.*, 17, lib. III.

(2) *Medicin. septent.*, ib., c. VI, p. 109.

(3) *Elementa medicin. phys. mathemat.*, lib. II, cap. V.

(4) *Observ.*, l. I, obs. 14, p. 28.

mal-être dans la partie qui est le siége du mal quelque temps auparavant; mais cela n'arrive guère que quand la cause du mal est dans les viscères : je n'ai point appris que cela ait été observé, et je ne l'ai point observé moi-même, quand elle a son siége dans les membres.

ARTICLE XIII. — DES MALADIES QUI PRÉCÈDENT L'ÉPILEPSIE OU QUI LUI SUCCÈDENT.

§ 77. L'épilepsie est le plus souvent une maladie primitive et non point la suite d'aucune autre; d'autres fois elle est précédée par d'autres, et elle les remplace quand elles finissent. G. Horstius rapporte l'observation d'un enfant de douze ans, presqu'imbécille et ne parlant que très-mal, qui fut attaqué d'une paralysie qui dégénéra ensuite en épilepsie; ce fut le moment où il fut consulté, et il rétablit parfaitement toutes les facultés et la santé de l'enfant (1). — L'on voit, dans les Mémoires des Curieux de la nature, l'observation d'une femme qui, ayant eu une violente frayeur, perdit tout-à-coup la vue, sans autre accident; mais vingt-quatre heures après, elle tomba dans un accès d'épilepsie qui dura deux jours, et se dissipa avec l'aveuglement (2). M. Stahl rapporte l'observation d'une jeune fille de neuf ans qui, depuis cinq ans, était sujette à des accès d'épilepsie très-fréquents, qui avaient succédé à un gonflement du cou, qu'on avait dissipé par des remèdes extérieurs (3); et j'ai vu aujourd'hui, 1er septembre 1769, un jeune garçon de quinze ans, très-sujet aux convulsions la première année de sa vie, bien portant depuis lors, qui, ayant été effrayé il y a douze jours par le bruit qu'un chat fit dans la chambre où il couchait peu de jours après la mort de son grand-père, fut attaqué, le matin, deux jours après, d'une perte subite de voix, sans perte d'aucun sens, mais un délire complet et fort agité, une physionomie égarée, des yeux hagards et un gonflement livide très-considérable entre les deux sourcils; cet accès dura une heure, et est revenu hier de la même façon; le jeune homme est resté faible, pâle, intimidé; et il me paraît bien démontré que, si on ne le guérit pas, ces accès ne tarderont pas à devenir épileptiques. — Wepfer vit deux épileptiques dont le mal avait commencé par la catalepsie (1); chez d'autres, de longs maux de tête, quelquefois des convulsions se terminent en épilepsie, et ces premiers maux disparaissent; mais je n'ai jamais vu l'hystérie ou les vapeurs dégénérer en cette maladie; je suis même convaincu que cela est très-rare, et Andrée, médecin anglais, qui établit que cela est très-fréquent, s'est assurément trompé (2). Ce qui peut l'avoir induit en erreur, c'est que quelquefois les accès complets d'épilepsie sont précédés, long-temps à l'avance, par des accès imparfaits dont les premiers ne paraissent qu'une attaque de vapeurs; ils sont assez éloignés, peu à peu ils se rapprochent et deviennent plus forts; on craint qu'ils ne dégénèrent en apoplexie, mais au bout de quelque temps ils sont véritables accès d'épilepsie. Il me paraît important d'être prévenu de cette observation que j'ai réitérée plusieurs fois; elle peut servir à prévenir le mal, en réglant sa cure en conséquence. Si, dans l'idée que ces premiers accès ne sont que des vapeurs, on les néglige ou les traite comme on traite ordinairement les vapeurs, le mal fait des progrès rapides et peut devenir épilepsie incurable.

§ 78. Si l'épilepsie est quelquefois la suite d'autres maladies, il arrive aussi qu'elle les devance et disparaît quand d'autres arrivent. Hippocrate a déjà averti que l'épilepsie se guérissait quelquefois par une douleur de cuisse, l'aveuglement, une tumeur au sein ou aux testicules (3), et l'on comprend aisément comment cela peut avoir lieu quand cette maladie est occasionnée par une humeur âcre, qui irritait le cerveau, et cesse de l'irriter en se déposant ailleurs. Wincler parle d'un homme scorbutique qui eut pendant quelque temps des accès d'épilepsie, qui cessèrent quand l'humeur qui les produisait changea de direction et rendit le malade aveugle (4). Fabrice de Hilden avait déjà rapporté deux change-

(1) *Observ. medic. lib. quatuor, lib. prior*, in-4°, Ulmæ, 1628, lib. II, obs. 41.
(2) Cent. III, dec. V et VI, obs. 28, p. 65.
(3) *Theoria medica, patholog.*, sect. II, memb. 4, p. 1017.

(1) *De morb. capit.*, obs. 125, 126, p. 573, 578.
(2) *On hysterics fits*, p. 27.
(3) Epid. II, sect. V, Foës, p. 1046.
(4) *Medicin. septent.*, cap. XXX, p. 119.

ments d'épilepsie en aveuglement; il est vrai que c'était moins l'ouvrage de la nature que celui d'un remède violent, employé par un empirique, pour la guérison de l'épilepsie, et je connais un jeune homme chez qui cette maladie a alterné pendant dix-huit mois avec la surdité. Un cas bien plus rare encore, c'est celui dont Tulpius fut le témoin. «La » fille, dit-il, d'un conseiller d'Amster- » dam était tourmentée par l'épilepsie, » et tous les remèdes lui étaient inutiles; » mais la nature fit un effort en sa fa- » veur, en déterminant la cause du mal » sur les muscles de la gorge: dès qu'il » s'y fut formé un dépôt, l'épilepsie dis- » parut; mais la malade n'avalait que » difficilement et perdit entièrement la » parole pendant six mois; au bout de ce » terme, elle la recouvra et fut parfaite- » ment guérie (1). » Il rapporte dans le même endroit l'exemple de deux enfants qui ne purent être guéris que quand la nature produisit deux ulcères à la peau de la tête, ce qui n'est pas rare; et celui d'un orfèvre, qui fut délivré de cette maladie par une éruption de croûtes écailleuses aux pieds, qui tombaient fréquemment, et il se faisait alors un suintement abondant d'une humeur âcre, ce qui le guérit radicalement.—Trincavelli avait déjà rapporté l'observation d'un homme de cinquante ans qui, après avoir été malade d'épilepsie pendant vingt-cinq ans, en guérit, en tombant dans une fièvre et une gale semblable à la lèpre, qu'il eut la plus grande peine à dissiper (2). L'on trouve dans les Mémoires des Curieux de la nature un autre exemple d'une épilepsie, guérie spontanément par un ulcère qui se forma aux pieds (3); et le même ouvrage rapporte une autre crise plus rare, c'est la formation de trois petites tumeurs au pli du coude gauche; dès qu'elles furent formées, l'épilepsie cessa (4). M. Hofman parle aussi d'une épilepsie guérie par l'éruption de la gale. —J'ai vu une jeune fille de dix-sept ans qui se porte à merveille aussi long-temps qu'elle porte une gale, qui parut, la première fois, après quinze jours d'usage de valériane; elle dura six semaines, pendant lesquelles elle suspendit le remède et n'eut point d'accès, qui revenaient dix ou douze fois par mois; dès que l'éruption et la démangeaison eurent finis, les accès reparurent: elle reprit de la valériane, la gale revint, les accès cessèrent. J'observai cette alternative trois fois: je lui conseillai un cautère à la jambe gauche, qui était celle où l'éruption et la démangeaison étaient les plus fortes, et des fortifiants internes; je l'ai perdue de vue, mais j'espère qu'elle est rétablie. Ch. Pison avait vu cette maladie dégénérer en tétanos, et a déjà averti que souvent elle dégénérait en apoplexie (1); mais ce changement me paraît devoir être plutôt appelé une augmentation de la maladie: c'est son dernier degré, celui par lequel elle finit ordinairement. — La fièvre quarte guérit-elle l'épilepsie? Hippocrate a dit: « que ceux qui avaient la » fièvre quarte étaient rarement attaqués » de convulsions, et que, s'ils en étaient » attaqués avant la fièvre, elle les en » délivrerait (2). » Rivière est allé plus loin, il a dit positivement: « Si la fièvre » quarte attaque un épileptique et dure » long-temps, elle le guérit (3). » Mais je ne connais et je n'ai fait aucune observation qui vérifie ces heureux pronostics, et pour juger ce qu'on doit en penser, il faut faire attention à ce que j'ai dit des caractères et des effets des fièvres d'accès dans le chapitre où j'en ai traité. Ballonius a fait une observation sur la façon dont se termina une épilepsie, qu'il ne faut pas omettre. Un chevalier était fréquemment attaqué de violents accès d'épilepsie que rien n'avait pu guérir, mais la nature fit pour le malade ce que l'art n'avait pas pu faire; elle le rendit frénétique pendant quelque temps, peu à peu la frénésie se dissipa, l'épilepsie se guérit en même temps, et il se porta parfaitement bien (4). Une fièvre épidémique très-grave guérit un enfant de dix ans qui était épileptique depuis trois ans, dont les accès revenaient souvent plusieurs fois par jour, et qu'aucun remède n'avait pu soulager (5).

---

(1) *Observat. medic.*, lib. I, obs. 8.
(2) *Consil.*, lib. I, cons. 29.
(3) Dec. III, an. 2, obs. 24, p. 38.
(4) Ibid., I, an. 3, obs. 90, p. 146.

(1) *De morbis a colluv. seros.*, sect. II, pars. II, cap. VII, p. 124.
(2) *Aphor.*, lib. V, aph. 70.
(3) *Prax. medic.*, lib. I, c. VII, p. 177.
(4) *Consil. medic.*, lib. I, cons. 33, t. II, p. 114.
(5) *A. C. N.*, dec. III, an. 7 et 8, p. 298.

ARTICLE XIV. — SINGULARITÉS DANS LA MARCHE DE LA MALADIE.

§ 79. Outre les variétés dans les accès que j'ai indiquées plus haut, il y en a eu d'assez singulières dans la marche même de l'épilepsie ; il est utile d'en connaître au moins quelques-unes pour n'être pas étonné quand on en verra de semblables, et exposé quelquefois à se tromper sur le caractère de la maladie. On l'a vu revenir tous les mois régulièrement au jour de la lune, dont cela ne démontre point les chimériques influences. — M. Boerhaave connaissait une femme chez qui l'accès revenait périodiquement deux fois chaque année d'une façon terrible, et dans l'entre-deux elle se portait parfaitement bien (1). M. Stahl cite le cas d'un jeune homme de dix-huit ans qui avait eu dans sa première enfance quelques accès d'épilepsie dont il était absolument quitte ; ayant été réveillé brusquement à trois heures du matin par son maître, il en eut sur-le-champ un accès ; c'était le jour avant le dernier quartier de la lune ; dès lors il en revint régulièrement tous les mois une attaque constamment à la même heure, et toujours à un jour ou deux près, à la même époque de la lunaison (2). Tulpius, chez une malade dont j'ai déjà parlé, observa que le mal revenait très-régulièrement cinq fois par jour, et que chaque accès durait quatre heures. Raiger vit un enfant de douze ans, qui, après bien d'autres maux, était paralytique du côté gauche ; à ce triste état il en survint un plus triste encore, celui d'une épilepsie qui l'attaquait constamment à une certaine heure, et qui lui ôtait absolument le sentiment et la connaissance, mais il ne convulsait que le côté paralytique ; pendant tout l'accès le côté sain restait immobile. — J'ai vu une épilepsie revenir périodiquement de deux jours l'un, à une heure fixe, et ces exemples sont connus ; mais on doit les regarder comme des fièvres d'accès masquées en épilepsie, et non point comme de véritables épilepsies. — On lit dans le *Sepulchretum* de Bonnet un cas rapporté par Caldera, d'une jeune fille qui prenait régulièrement à dix heures du matin, pendant quelque temps, un accès d'épilepsie (3) ; et un chirurgien anglais vit un homme, âgé de vingt-six ans, dont l'accès commençait par des convulsions dans les pieds, qui lui faisaient frapper des pieds contre terre, montaient insensiblement de la plante des pieds aux jambes, aux cuisses, au ventre, au dos et aux épaules ; gagnaient la tête, lui ôtaient la connaissance ; alors il poussait des cris effroyables qu'on aurait pu entendre de fort loin, et la poitrine et le ventre étaient dans des convulsions extraordinaires. Ces accès revenaient périodiquement tous les deux jours, à la même heure à laquelle ceux de fièvre, qu'il avait conservés pendant six mois, avaient accoutumé de revenir ; une frayeur à son réveil avait aussi changé la fièvre en épilepsie (1). J'aurai occasion de rapporter plus bas, en parlant du musc, un autre exemple d'un changement semblable.

§ 80. Les accès attaquent souvent dans le sommeil ; il y en a deux raisons essentielles : l'une c'est l'attitude dans laquelle on dort, qui détermine plus de sang à la tête ; l'autre c'est le gonflement des vaisseaux du cerveau pendant cet état, et je connais plusieurs épileptiques qui ont plus d'accès dans le sommeil qu'éveillés ; j'ai vu une femme qui, pendant les dix-huit premiers mois, n'en avait eu qu'endormie, et qui ne l'aurait jamais su, sans les taches du visage et le dommage de la langue ; il y a même des malades qui ne sont jamais attaqués que dans le sommeil : Muys en cite deux exemples (2), et M. de Haen un ; son observation est trop belle pour n'être pas rapportée en détail, mais je l'ai renvoyée à l'article où j'examinerai l'usage des anodins dans cette maladie dont il est temps d'examiner les effets.

ARTICLE XV. — DES EFFETS DE L'ÉPILEPSIE.

§ 81. Arétée en a déjà indiqué les principaux avec sa justesse ordinaire ; l'engourdissement de l'esprit et des sens, le tintement et la pesanteur de l'ouïe, l'épaississement de la langue, l'altération des facultés, enfin l'imbécillité, la frénésie même (3). — On peut les diviser en

(1) *De morb. nervor.*, p. 810.
(2) *Theoria medica patholog.*, pars II, sect. III, memb. 3, p. 683.
(3) *Sepulchr.*, t. III, p. 171.

(1) *Essais et observations de médecine d'Édimbourg*, t. VI, art. 49, p. 138.
(2) *Praxis chirurgica rational.*, dec. V, obs. 5, p. 299.
(3) *De causis diuturnor. morbor.*, lib. I, cap. IV.

moraux et en physiques : les premiers sont des changements qui arrivent dans les facultés à mesure que leur organe souffre ; les seconds sont ceux qui arrivent dans les différentes parties du corps. — Les effets moraux sont ordinairement un affaiblissement général dans les facultés ; le feu de l'imagination est la première qui souffre, la mémoire diminue, la conception est moins prompte, enfin l'intelligence même s'affaiblit, et il n'est pas rare de voir des épileptiques qui tombent peu à peu dans une imbécillité presque totale, quand les accès sont forts et fréquents. M. Boerhaave a vu un officier réduit par l'épilepsie à l'état d'un petit enfant, et en avoir toute la pusillanimité (1) ; et si l'on fait attention à l'état violent dans lequel est le cerveau pendant l'accès, on ne sera pas surpris que leur répétition l'altère, et que les facultés, dont l'exercice dépend de son organisation, s'altèrent aussi. Un seul accès d'apoplexie prive souvent de toutes les autres facultés pour tout le reste de la vie : un accès d'épilepsie est quelquefois un état plus violent pour le cerveau qu'une apoplexie ; il peut opérer les mêmes effets, et c'est ce qui arrive.

§ 82. On a vu plus haut l'observation rapportée par La Motte, d'un enfant à qui un seul accès ôta la mémoire ; je n'ai vu aucun épileptique, quand les accès ne sont pas absolument éloignés, qui ne se plaignît que la sienne s'affaiblissait, et il y en a un grand nombre qui, après l'accès, restent dans un état d'étourdissement et un léger délire qui dure souvent quelques heures. Fabius Columna, savant Napolitain, et qui s'était guéri lui-même de l'épilepsie, passa plusieurs des dernières années de sa vie (il est vrai qu'il parvint à une vieillesse avancée) dans une si grande perte de mémoire, qu'il ne connaissait plus les lettres. Les accès qu'il avait eus étant jeune avaient-ils laissé de la faiblesse dans son cerveau, ou reprit-il sur la fin de sa vie de nouveaux accès, comme l'a soupçonné depuis peu l'auteur italien des Vies de quelques grands hommes ?

§ 83. M. Baader a vu un homme, âgé de plus de cinquante ans, à qui le premier accès d'épilepsie qui l'attaqua sans aucune cause apparente, fit non-seulement perdre totalement la mémoire, mais le laissa entièrement fou ; il vécut quelques mois dans cet état, et mourut hydropique. On trouva beaucoup d'hydatides à la surface interne de la dure-mère, beaucoup de glandes engorgées dans les sinus, une lymphe visqueuse épanchée sur la pie-mère, et les vaisseaux du plexus-choroïde gorgés d'une sérosité jaune (1).

§ 84. Ces dérangements sont encore plus faciles dans l'enfance ; et parmi les fous, il y en a plusieurs qui le sont par une suite d'accès d'épilepsie, dans les premiers mois de leur vie. — « J'ai vu » dans les hôpitaux, dit M. Van Swiéten, » plusieurs infortunés, qui étaient fous » dès leur première enfance, et tous ceux » dont j'ai pu savoir exactement l'his- » toire par leurs parents, avaient eu au- » paravant des accès d'épilepsie (2). » Quand on est habitué à observer les enfants, et qu'on s'est exercé à juger de leurs facultés par leur physionomie, on peut prévoir, dès les premières semaines de leur vie, si les accès de convulsions n'ont point vicié leur organisation. L'ensemble de leurs traits, leurs yeux surtout, la grosseur des veines temporales, leurs gestes, leur façon de téter, ont des caractères différents de ceux de l'enfant bien organisé. Il n'est pas possible de décrire nettement ces différences, mais elles n'en sont pas moins sensibles, et j'ai déjà eu plusieurs fois le chagrin de voir vérifier, par l'événement, le fâcheux pronostic que j'avais fait pour quelques enfants, dont j'avais remarqué la lésion des facultés avant le temps de leur développement.

§ 85. L'on m'a amené, il y a deux ans, en 1767, un enfant âgé de onze ans, qui était né faible, mais qui s'était fortifié en nourrice, et qui, il y a dix-huit mois, avait toute la force, la connaissance et l'intelligence qu'on peut avoir à cet âge ; quand je l'ai vu, sa mémoire, son intelligence, son langage, étaient ceux d'un enfant de deux ans qui ne serait pas fort avancé ; il ne peut même pas fixer son attention. Cet état cruel est la suite d'un coup de pistolet qu'un homme ivre tira à ses oreilles, à l'âge de dix-huit mois. « Dès cet instant il eut des mouvements » convulsifs, qui devinrent successive- » ment plus forts, il oublia les mots qu'il » savait, prit un air égaré et une vivacité

(1) *De morbis nervorum*, p. 811.

(1) Baader, *Observat. medic. incisionibus cadaverum illustratæ*, obs. 48, p. 233.

(2) Van Swiéten, § 1047, p. 425.

» qui le faisait courir sans cesse, sans » but, sans dessein. Les mouvements » convulsifs étaient de deux sortes : il en » avait de très-légers dans la tête et les » bras, qui ne s'apercevaient qu'à peine: » en en comptait quelquefois dix ou dou- » ze de suite, et il n'en restait aucune » impression; les autres étaient plus » marqués, l'enfant en avait vingt, tren- » te, jusqu'à quarante par jour; il les » sentait venir, s'arrêtait, levait la main » et regardait fixement dedans : si le mou- » vement convulsif ne venait pas d'abord, » l'enfant frappait du pied et se mettait » à courir. Les mouvements étaient plus » ou moins forts ; dans les plus légers, » qui faisaient le plus grand nombre, il » ne faisait que ployer le corps et baisser » un moment la tête; dans les plus forts, » il tombait par terre, et de ceux-ci, il » en avait dix ou douze par jour, dans le » nombre desquels on en comptait deux » ou trois où l'enfant restait par terre » une minute ou deux, avec des convul- » sions dans tout le corps, et en faisant » de grands cris. Dès que cet accident » était fini, l'enfant devenait excessive- » ment pâle, et s'assoupissait pour quel- » ques moments(1). Cet état dura jusqu'à » l'âge de trois ans, et, pendant tout ce » temps-là, l'enfant dormait peu, était » dans une agitation continuelle, poussait » souvent des cris et mangeait beau- » coup. » La façon dont il guérit, quoiqu'étrangère à cet article, est assez intéressante pour mériter d'être rapportée. « A l'âge de trois ans, en tombant, il mit » le derrière nu dans un brasier et se » brûla considérablement. Il est à présu- » mer qu'il eut beaucoup de peur et de » douleur, ce qui fit une révolution chez » lui, car dès ce moment les convulsions » cessèrent totalement.»

§ 86. Tous les enfants à qui l'épilepsie fait perdre les facultés, ne sont pas aussi malheureux, et il y en a plusieurs qui les recouvrent; l'observation suivante en est un exemple, et je ne crains point de la rapporter tout entière. On m'amena, le 14 mai 1767, d'une ville voisine, un enfant de six ans qui depuis six mois avait eu quatre accès d'épilepsie; il y avait quinze jours qu'il avait eu le dernier, qui avait duré trois heures, et après lequel il était survenu de la fièvre, pour laquelle on lui avait tiré six onces de sang. Cette saignée calma la fièvre; mais l'accès lui avait laissé une perte totale de connaissance et de mémoire; il ne reconnaissait pas même son père et sa mère, et il mangeait beaucoup; son air cacochyme, la couleur de ses yeux, la dilatation de la prunelle, son gros ventre, me firent soupçonner des vers, ou au moins beaucoup de cacochylie dans les premières voies. Je lui ordonnai du tartre émétique dans de l'eau, pour en prendre de petites doses de temps en temps(1). La première lui fit vomir dix fois de la bile; les suivantes ne le firent point vomir et ne le purgèrent point, mais il rendit quatorze très-gros vers. La connaissance revint après l'effet de la première prise, mais la mémoire ne revenait pas bien : j'ordonnai de grands vésicatoires aux jambes, elle revint au bout de quelques jours. Depuis lors je n'en ai pas ouï parler.

§ 87. Les désordres physiques peuvent se ranger sous deux classes : ceux qui sont l'effet de la force avec laquelle le sang est poussé vers le cerveau, et la difficulté avec laquelle il en revient, comme en général de la difficulté qu'il a à passer dans le genre veineux; et ceux qui dépendent des violents mouvements convulsifs en tant qu'ils peuvent opérer des effets mécaniques très-forts. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut, § 2 et 3, en décrivant l'accès, et ensuite § 51, en parlant de l'ouverture des cadavres, on comprendra aisément que dans tous les accès, de quelque cause qu'ils viennent, les vaisseaux externes et internes de la tête sont engorgés par beaucoup de sang, que l'effet le moins fâcheux qui puisse en résulter est un affaiblissement dans ces vaisseaux et une diminution dans leur action; cela arrive constamment à toutes les fibres animales qui sont souvent tendues; par là même, peu à peu ces vaisseaux doivent rester plus dilatés, et l'on peut s'en convaincre sur les externes. Il est constant que quand les accès d'épilepsie sont fréquents, ils grossissent les traits, changent la physionomie, et défigurent les plus jolis visages, comme Arétée

(1) Ces derniers accès étaient évidemment des accès d'épilepsie complets; les autres étaient des accès d'épilepsie imparfaits.

(1) P. Tartar. emetici, gr. xxx; sirup. capill. vener., unciam j; aquæ fontan., uncias vj; f. pot. pour en prendre un grande cuillerée à café quatre fois par jour, de trois en trois heures.

l'avait déjà très-bien vu ; les paupières inférieures surtout restent d'abord gonflées et ensuite pendantes, le nez et les lèvres grossissent, les veines frontales et temporales restent plus apparentes : c'est un gonflement semblable des vaisseaux internes qui produit les altérations morales dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent. L'élaboration et la distribution des esprits animaux se faisant moins bien, les fonctions tombent peu à peu dans une espèce de langueur ; et les épileptiques sont sujets aux vertiges : M. Boerhaave avait connu un épileptique qui vivait comme dans un tremblement de terre continuel, rien ne lui paraissait stable (1). Ils ont moins d'activité, moins de force, et les esprits animaux acquérant trop de mobilité, ils sont susceptibles de toutes les émotions, irascibles, difficiles à vivre. Souvent ils tombent dans la cacochymie : j'ai vu une femme que des accès répétés très-souvent pendant dix mois avaient jetée dans une anasarque générale. Quelquefois ils tombent dans l'hydropisie ascite ; les enfants ont ordinairement mauvais visage et paraissent cachectiques. Tous ces accidents sont une suite bien naturelle de l'influence des esprits animaux sur toutes les fonctions.

Quand l'accès est fort ou long, il peut occasionner des ruptures de vaisseaux sanguins, une véritable apoplexie, comme on l'a déjà dit : moins longs et moins violents, ils produisent quelquefois des épanchements séreux dont j'ai déjà parlé plus haut, et auxquels j'ai attribué quelques-uns des effets qu'on observe quelquefois après les accès. M. Ritter, dans une belle observation qu'il a donnée fort en détail, parle d'un accès qu'éprouva sa malade, jeune fille de treize ans, plus fort que les autres, qui la laissa sans voix, sourde, aveugle de l'œil droit, et légèrement paralytique du côté gauche ; cette paralysie se dissipa peu à peu par des frictions avec des linges chauds. La cécité et la surdité durèrent trente-deux jours et furent guéries par un autre accès ; l'aphonie dura neuf mois, et fut dissipée par une fièvre catarrhale (2). Je vois assez souvent des enfants de la campagne paralytiques, ou d'un bras, ou d'une jambe, ou de tous les deux, et j'ai presque

(1) *De morb. nervor.*, p. 811.
(2) *Nova acta curios. nat.*, t. III, obs. 80, p. 392.

toujours lieu de croire, après l'examen le plus attentif, que ces paralysies sont l'effet d'une attaque d'épilepsie.

§ 88. Ce n'est pas seulement dans le cerveau que les épanchements ont lieu : ils se font dans d'autres parties avec la même force. Le docteur Short a vu un accès si terrible, que le ventricule gauche creva, et tout le sang s'épancha dans le péricarde et dans la poitrine (1). J'ai été consulté, au mois d'avril 1764, par un habile chirurgien d'une ville voisine, pour un enfant à la mamelle qui, après un accès d'épilepsie, l'unique qu'il ait eu, se trouva avoir perdu la vue : en l'examinant on trouva une cataracte très-épaisse sur les deux yeux ; et au mois de juin 1766, on m'a amené un enfant de sept ans qui, étant aussi à la mamelle, avait eu un accès d'épilepsie pendant la nuit, qui détermina une si grande quantité de sang à la tête, que plusieurs vaisseaux du visage crevèrent et laissèrent couler le sang de toutes parts : le dépôt sur les yeux fut tel que l'enfant resta aveugle pendant six semaines. Les convulsions occasionnées par le poison chez les animaux produisent souvent une apoplexie par épanchement de sang (2). La même extravasation peut s'étendre quelquefois par tout le corps, quand le spasme des muscles est si général et si fort qu'il y intercepte la circulation et oblige les vaisseaux à se vider dans la tunique cellulaire. M. Boerhaave fut témoin d'un spectacle bien singulier dans ce genre, et il eut bien de la peine à persuader aux parents qu'il était naturel. Un enfant mourut dans un violent paroxysme ; tout son corps devint aussi noir que celui d'un nègre, excepté dans une partie du bas-ventre sur laquelle la main avait été fortement appliquée par une convulsion, et où elle avait empêché l'extravasation de s'étendre, ce qui lui avait conservé sa blancheur naturelle (3).

§ 89. Il arrive souvent, dans le paroxysme, des hémorrhagies considérables, sans que l'accès en paraisse diminuer ; et Bohn, l'un des plus grands médecins du commencement de ce siècle, a vu un épileptique chez qui chaque accès d'épilepsie procurait un accès d'hémoptysie abondante (4). L'action du spasme chez les

(1) *Medical observat. and. inquir.*, t. II, p. 110.
(2) Wepfer, *De cicut. aquat.*, p. 248.
(3) Van Swiéten, t. III, p. 427, § 1077.
(4) *De hæmoptysi*, § 23.

épileptiques y produit, mais fort rarement, cet effet assez singulier (1), remarqué dans d'autres cas, de donner une couleur verte à la bile. Tous ces phénomènes observés font juger qu'il y en a beaucoup d'autres de même genre qui ne l'ont point été encore, mais qui n'en sont pas moins réels: et il suffit de savoir qu'il se fait des épanchements, et que les sécrétions sont troublées, pour comprendre qu'il doit aussi se faire des épanchements dans les organes intérieurs, et que ces épanchements peuvent devenir le germe de maladies de langueur différentes de l'épilepsie, dont on ne découvre jamais la première cause. L'on doit même placer ici une remarque bien judicieuse de M. Clossy : c'est que non-seulement le spasme produit un épanchement, mais qu'en faisant perdre aux vaisseaux leur élasticité, il diminue la force de résorption, laisse croupir les humeurs, et peut produire la gangrène (1), que Lancisi a vue en effet se former à une main d'abord, après quelques accès d'épilepsie, et faire des progrès si rapides, qu'il fallut nécessairement amputer le bras (3).

§ 90. Je ne dois pas omettre un autre effet, sur lequel M. Boerhaave a beaucoup insisté, que j'ai vu, mais que je n'ai pas trouvé constamment chez ceux chez qui les abcès étaient cependant assez fréquents, c'est un pouls grand et plein qu'il attribue à la dilatation des artères. Les artères, dit-il, se dilatent au-dessus des muscles, parce que la forte contraction du muscle empêchant le sang d'y entrer, cette résistance force le tronc de l'artère à se dilater; et si cela se répète souvent, la dilatation symétrique du système artériel se dérange, les artères acquièrent une disposition anévrismatique dans quelques endroits, et leur contraction devenant par là plus faible, il peut en résulter plusieurs dérangements singuliers (4). Cette remarque de M. Boerhaave rappelle une observation qu'il n'ignorait pas sans doute; c'est celle d'une maladie terrible de nerfs décrite par le docteur J.-B. Giraldi, dans une lettre au docteur Sbaracca, qui produisit un anévrisme au bas-ventre (1). L'on voit aussi, dans l'ouvrage de M. Lancisi, que l'épileptique à qui un accès procura une gangrène à la main, mourut deux ans après d'un anévrisme ou d'une dilatation très-considérable de la veine-cave, de l'oreillette droite et du ventricule du même côté. Cette maladie n'était-elle point, comme celle du malade du docteur Giraldi, une suite de l'épilepsie? Cet effet ne serait pas difficile à comprendre.

§ 91. Outre tous ces désordres, il y en a encore d'un autre genre : ce sont ceux qui sont la suite des mouvements violents que les muscles impriment aux os, et c'est à ce genre qu'appartiennent les morsures de la langue, les brisements de dents dont j'ai parlé plus haut, et les luxations, qui ne sont malheureusement point si rares. J'ai vu un enfant de six semaines à qui un premier accès de convulsion luxa et dérangea absolument le poignet, qui resta vraisemblablement paralysé, car, au bout de quatre jours, il était dans le marasme; une seconde convulsion l'emporta le cinquième. De violentes convulsions, occasionnées à l'âge de trois ans par l'éruption des grosses dents, laissèrent M. le duc du Maine boiteux (2).

Les fractures des os sont un autre accident de la même espèce, et dont les Mémoires des Curieux de la nature fournissent un exemple bien effrayant : c'est celui d'un enfant qui fut attaqué de l'épilepsie à l'âge de trois ans; les accès devinrent toujours plus forts, et à l'âge de sept ans ils devinrent tels que l'accès de la convulsion cassa l'os de l'épaule, celui de la cuisse à son col, et le tibia dans son milieu (3).

§ 92. L'on pourrait mettre pour quatrième ordre des suites que l'épilepsie occasionne, les accidents qui sont produits par la chute contre des corps durs, ou dans des endroits dangereux. Il arrive fréquemment que ces infortunés tombent sur leur tête, sur leur visage, et, s'ils sont seuls, se contusionnent, se déchirent, se font même des plaies assez considérables; quelquefois aussi ils tombent dans le feu, qu'on dit cependant qu'ils craignent aussi bien que l'eau, et qu'on

(1) M. Boerhaave l'a vu fréquemment, p. 816.

(2) *Observations taken from the dissections*, p. 79.

(3) *De motu cordis et anevrismatibus*, propos. 53, p. 291.

(4) *De morbis nervor.*, p. 812.

(1) Mangeti, *Bibliotheca anatom.*, t. I, pag. 7.

(2) *Souvenirs de madame de Caylus*, p. 42.

(3) Lieutaud, *Anatomia*, t. II, p. 851.

ferait mieux de dire qu'ils doivent craindre, mais vers lequel ils sont souvent entraînés, parce qu'en général ils sont frileux, comme tous ceux chez qui le genre nerveux est faible, et j'ai vu plusieurs malheureux qui s'étaient brûlés le visage, ou les mains, ou la poitrine, mais je n'ai vu que le jeune homme dont j'ai parlé § 58, qui se brûla les fesses, qui ait été guéri par ce moyen. Il peut arriver qu'un épileptique, saisi par son accès au bord de l'eau, y soit précipité et s'y noie; mais si jamais cela a eu lieu, cela est au moins rare; je ne l'ai vu ni observé nulle part, et si l'on fait attention qu'il n'y a personne qui n'approche souvent le feu, et que la plus grande partie des hommes ne se trouve jamais au bord de l'eau, on sera peu surpris de ce que l'un de ces éléments est souvent nuisible aux épileptiques, l'autre peut-être jamais. Il serait cependant imprudent à eux de se tenir long-temps au bord d'un courant ou sur un pont, l'aspect du cours de l'eau pourrait leur faire tourner la tête, et déterminer un accès.

ARTICLE XVI. — PRONOSTIC.

§ 93. Un article important dans toutes les maladies, c'est le pronostic. Celui de l'épilepsie a deux parties : premièrement, guérira-t-on? en second lieu, si on ne guérit pas, qu'a-t-on à craindre?—Cette seconde partie est déjà remplie par tout ce que je viens de dire dans l'article précédent; avoir développé les effets de l'épilepsie, c'est avoir fait connaître ce qu'on a à en craindre si elle ne guérit pas, et je n'ajouterai qu'une remarque, c'est que ces suites funestes ne sont à craindre que pour ceux qui ont des accès fréquents ou violents; j'ai vu des épileptiques chez qui les accès étaient rares et peu forts, et chez lesquels il était bien difficile de découvrir aucune altération sensible qui dépendît de cette cause, mais on doit craindre un épanchement ou sanguin, ou séreux, et toutes leurs suites dans un accès très-fort. Si les accès sont très-rapprochés, ils laissent également le cerveau dans un affaissement singulier. J'ai vu une femme dont les accès étaient fort courts, mais qui en avait eu vingt-cinq dans une nuit, elle resta pendant deux jours dans une léthargie dont on craignait de ne pouvoir pas la tirer.

§ 94. La première partie du pronostic n'admet presque aucune généralité, et doit varier pour chaque malade; ainsi, tout ce qu'on peut faire, c'est de donner les principes qui servent à l'établir, en observant premièrement qu'on l'a fait en général trop fâcheux, ce qui vient vraisemblablement de deux causes : l'une, c'est le préjugé ancien qui faisait regarder cette maladie comme surnaturelle; l'autre, c'est que, comme on la traitait mal, on la guérissait peu ou point. — Il y a, sans doute, plusieurs épilepsies incurables, mais elles ne le sont pas toutes; j'en ai guéri un très-grand nombre; plusieurs médecins peuvent en dire autant, et je suis persuadé qu'on en guérirait bien davantage, si les médecins n'étaient pas eux-mêmes imbus de ce préjugé, si plus d'espérance ne leur donnait plus d'attention, et si, en abandonnant trop tôt un malade, ils ne le réduisaient pas à la triste nécessité de se jeter entre les mains meurtrières des charlatans, qui osent tout, et qui, essayant les remèdes les plus violents, en guérissent quelquefois un sur un grand nombre, et en jettent la plus grande partie dans un état fâcheux. J'ai sous les yeux un mémoire pour une fille de vingt-sept ans, attaquée d'un accès il y a cinq ans, sans autre cause apparente qu'assez d'irrégularité dans les règles, qui, la première année, eut sept accès; la seconde, treize, sans qu'on lui eût rien fait qu'une saignée du pied, deux purgations et quelques bouillons rafraîchissants; après le vingtième accès, on consulta un autre médecin, qui lui ordonna pour tout remède, sans régime, des pilules anti-hystériques; elle les prit pendant six mois sans succès; elle consulta un empirique qui, par un remède violent que je soupçonne être la poudre d'Algarot, la fit vomir avec des efforts dans lesquels elle faillit à rester; elle eut une salivation énorme, qui lui a fait perdre plusieurs dents et lui a laissé la bouche en très-mauvais état; ses digestions ne se font plus, sa santé est ruinée, et ses accès sont plus forts et plus fréquents. Si le médecin avait donné plus d'attention à son état, s'il en avait mieux recherché toutes les indications, si, en lui ôtant sitôt l'espérance, il ne l'avait pas conduite à sa perte, je suis persuadé qu'il aurait pu la rétablir entièrement; et j'espère que fixer davantage l'attention des médecins sur tous les détails de cette maladie, dont j'ai été si souvent occupé, ce sera rendre un vrai service aux malades qui ont le malheur d'en être atteints.

§ 95. Hippocrate nous a laissé deux

aphorismes sur le présage de l'épilepsie : « Ceux qui en sont attaqués, dit-il, avant » l'âge de puberté guérissent, mais ceux » qui n'en sont attaqués qu'après l'âge de » vingt-cinq ans le sont jusqu'à la mort » (1). » Et ailleurs : « Les jeunes gens at- » taqués de l'épilepsie guérissent princi- » palement par le changement d'âge, de » pays et de façon de vivre (2). » Dans un autre endroit, il détaille un peu davantage ce pronostic : « L'on a beaucoup » de peine, dit-il, à guérir les épilepti- » ques qui portent leur maladie dès l'en- » fance, et chez qui elle s'est soutenue » jusqu'à l'âge viril, ou ceux chez qui » elle s'est manifestée dans l'âge viril, » c'est-à-dire depuis l'âge de vingt-cinq » jusqu'à quarante-cinq ans (3). »

Celse a adopté ici, comme ailleurs, les pronostics d'Hippocrate. Alexandre la regarde comme incurable quand on ne la traite pas dès les commencements. Arétée avait aussi établi, avant Alexandre, qu'en général elle est très-grave, et il dit que quand elle cesse spontanément par le changement d'âge, elle laisse des tristes suites et *est envieuse de la beauté*, c'est son expression ; *elle laisse difformes les jeunes gens qu'elle quitte en détruisant quelques sens*, *en laissant quelque impression désagréable sur le visage*, *ou en rendant quelque membre inutile*. Mais ce pronostic, qui regarde plutôt les suites de la maladie que l'espérance de la guérison, est trop sévère, et l'on voit souvent des jeunes gens guérir sans aucune suite fâcheuse. Les plus habiles médecins modernes n'ont rien dit de plus que ce que l'on trouve dans Sennert, qui avait recueilli avec soin ce qu'on avait écrit avant lui, et que l'on peut réduire aux articles suivants : 1° Toute épilepsie est une maladie longue et dangereuse, mais elles ne le sont pas toutes également ; 2° quand elle est héréditaire, elle ne guérit jamais, ou au moins très-rarement ; 3° elle guérit d'autant plus aisément qu'on la laisse moins invétérer : c'est le pronostic d'Alexandre ; 4° elle est d'autant plus dangereuse, que les convulsions sont plus violentes, la lésion des fonctions plus considérable et l'accès plus long. L'évacuation des excréments est fâcheuse ; la liberté de la respiration d'un bon augure. Il ajoute qu'elle est plus aisée à guérir quand les paroxysmes sont courts et fréquents que quand ils sont longs et rares, mais cela n'est point vrai dans tous les cas. Il rapporte ensuite les pronostics d'Hippocrate et d'Arétée que j'ai déjà cités. 5° Les enfants qui en sont attaqués peu après leur naissance échappent rarement ; 6° elle se guérit très-difficilement chez les vieillards et les décrépits. Je crois cet aphorisme idéalement vrai, mais les occasions de le vérifier sont très-rares, j'en reparlerai plus bas. 7° Une femme enceinte, attaquée d'épilepsie, court un très-grand danger : c'est encore un aphorisme d'Hippocrate que l'expérience ne vérifie pas toujours ; et en général, le pronostic de cette maladie tient à des détails que je n'ai encore trouvés nulle part, et dans lesquels il me paraît important d'entrer.

§ 96. L'on a vu dans le pronostic général des maux de nerfs les raisons qui rendaient toutes leurs maladies difficiles à guérir, et l'on sent que l'épilepsie en général doit l'être plus qu'une autre, elle est une des plus graves ; mais la croire incurable, c'est ignorer les ressources de la nature et de l'art.

J'ai dit plus haut, § 9, que je regardais l'existence des épilepsies héréditaires ou connées comme fort douteuse ; ainsi je n'en ferai point le pronostic. Si elles existent, je suis porté à les croire incurables ; la difficulté avec laquelle on détruit les vices de nerfs acquis, paraît devoir se changer en impossibilité pour les connées : mais en supposant les épilepsies héréditaires, il serait sans doute impossible de les caractériser ; tant de causes peuvent produire cette maladie dès les premiers moments de la naissance, qu'on pourrait toujours les présumer accidentelles. Il n'y aurait qu'un caractère pour les épilepsies connées, ce serait des accès dans le sein même de la mère ; s'ils existaient, la mère ne pourrait pas les ignorer, et je ne doute point qu'un accès fort ne rompît l'utérus ; il ne faut, pour s'en convaincre, qu'avoir essayé quelquefois de résister aux membres convulsés d'un enfant dans les premiers jours de sa vie. Les épilepsies connées, si elles existent, sont héréditaires quand le père ou la mère était épileptique.

§ 97. Les épilepsies qui naissent dès la première enfance, et qui continuent, doivent être et sont très-opiniâtres ; ce sont peut-être les seules dont on n'a pas aggravé le pronostic ; je crois même qu'on l'a fait trop favorable en supposant

(1) Lib. v, aph. 7.
(2) *Aphorism.* 45, lib. II.
(3) *Prædiction*, lib. II, n° 16.

qu'elles se dissipent quelquefois à l'âge de puberté spontanément; je ne l'ai pas vu, ce que j'ai vu ne me permet pas même de le croire avec confiance, et je crains que ce ne soit un pronostic fondé sur une théorie générale, plutôt que sur des observations particulières. — Les petits enfants sont très-souvent attaqués de convulsions; mais très-souvent on les en guérit par des remèdes assez simples. J'ai indiqué les principales causes de ces convulsions d'enfance, dans l'Avis au Peuple, quand elles ne dépendent pas de quelqu'une de ces causes particulières aux enfants, ou qu'elles ne sont pas l'effet de quelque autre maladie de leur âge, mais bien celui de quelque autre cause qui échappe, et que la disposition épileptique est très-forte, si l'on n'y apporte pas un prompt remède, les accès deviennent plus fréquents, les facultés intellectuelles souffrent, la santé même se dérange; ces enfants tombent souvent dans l'imbécillité, la consomption, la plus grande faiblesse, quelquefois la nouûre, et périssent la plupart avant même que d'atteindre l'âge de puberté; s'ils y parviennent, cette époque les tue et ne les guérit pas. Cette fausse idée, que la maladie se dissipera à sept ou à quatorze ans, fait qu'on attend à ces époques sans rien faire, et quand on souhaite du secours, il est trop tard pour en recevoir. Il n'y a pas un mois qu'on m'a amené un enfant de onze ans, qui avait l'air cadavéreux, et dont les parents vantaient beaucoup l'intelligence, mais qui me parut ne pas comprendre bien distinctement les questions que je lui fis, et qui articulait si mal, quoiqu'il eût parlé nettement jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, que je ne pus comprendre aucune de ses réponses. Toute la tendresse de son père et de sa mère, qui tâchaient de nous servir de truchement, avait beaucoup de peine à masquer son imbécillité, qui se peignait sur sa physionomie, dans ses attitudes et dans ses gestes. Je leur donnai quelques conseils pour ne pas leur paraître cruel; mais je suis persuadé que cet enfant n'a pas six mois à vivre; et généralement les épileptiques d'enfance, qui ont passé dix ans avec leur maladie, sont presque toujours non-seulement incurables, mais même mortellement malades; en sera-t-on surpris, si l'on se rappelle ce que j'ai dit de la grande influence que les nerfs ont sur la nutrition, qui souffre nécessairement quand ils sont gravement attaqués, et si l'on fait attention que la nutrition, étant lésée dès l'enfance, entraîne nécessairement un dépérissement général : j'ai cité plus haut l'observation d'une jeune fille qui avait été très-bien faite jusqu'à l'âge de huit ans, et que l'épilepsie défigura totalement.

§ 98. Quand cette maladie attaque depuis l'âge de quatre ou cinq ans jusqu'à celui de dix ou douze, si l'on s'en occupe à temps, si on lui donne des soins, elle guérit; j'ai vu beaucoup d'enfants de cet âge que la frayeur, les mauvais traitements reçus dans les écoles par des régents plus faits pour être muletiers que précepteurs, ou d'autres causes avaient rendus épileptiques, et plusieurs ont été parfaitement guéris; j'en ai perdu de vue un très-grand nombre.

§ 99. Souvent on est attaqué d'épilepsie à l'âge de douze ou treize ans, quelquefois sans cause apparente, d'autres fois pour la plus légère cause; ces épilepsies et cette disposition épileptique, à cette époque, sont souvent l'effet de la crise dans laquelle la machine se trouve; elle est dans un état d'épuisement et de sensibilité qui dure pendant cette période, et finit quelquefois avec elle; et c'est sans doute cette espèce qui, observée à demi, a fait dire trop généralement que la puberté guérissait les épilepsies; mais j'ose dire qu'elle ne guérit que celles qu'elle a produites, elle ne les guérit même pas toutes. J'ai vu des malades chez qui cette maladie avait commencé à cette époque, chez qui elle paraissait en être la suite, et chez qui elle subsistait dans l'âge viril; il est vrai que cette continuation est quelquefois l'effet des remèdes mal administrés.

§ 100. Il y a une remarque particulière à faire par rapport au sexe, et il est important de ne pas la négliger, elle est souvent l'objet des consultes les plus délicates. L'on a quelques observations de jeunes personnes guéries de l'épilepsie par le mariage. On en trouve deux exemples dans les Mémoires des Curieux de la nature (1); et quelques médecins, fondés sur ces observations particulières, sont trop portés à dire que le mariage guérit cette maladie, comme on le dit trop souvent pour tous les maux des jeunes personnes. C'est se jouer du bonheur des intéressés, et l'événement ne justi-

(1) Dec. I, an. 1, obs. 86, et dec. III, an. 1, obs. 12.

fie la promesse que quand le mal vient ou d'une suppression des règles que le mariage établit, ou de la difficulté de leur écoulement qu'il facilite, comme on l'a vu plus haut, § 27, ou d'un excès de tempérament, cause bien plus rare qu'on ne le croit, auquel il remédie : dans toute autre circonstance, le mariage augmente la disposition épileptique et la développe. J'ai déjà parlé d'une femme qui avait eu, depuis plusieurs années, de légers mouvements convulsifs dans le visage et dans la tête, avec un instant d'absence ; quelques jours de mariage développèrent un véritable accès d'épilepsie, qui est devenue très-forte. Ainsi il faut qu'un médecin fasse beaucoup d'attention à ses présages sur cet article.

§ 101. J'ai vu quelques jeunes gens qui avaient été attaqués d'épilepsie environ à l'âge de sept ou huit ans, qui en avaient été parfaitement guéris au bout de peu de temps, et chez qui elle se reproduisait à l'âge de quatorze ou quinze ans ; mais je l'ai vue céder aisément. Quand elle se soutient dès l'enfance jusqu'au-delà de la puberté, l'espérance diminue beaucoup ; mais, pour ne pas la perdre tout-à-fait il faut se rappeler le cas de Léonicéni, qu'on cite quand on veut parler de la plus belle vieillesse, et qui, après avoir été épileptique dès le berceau jusqu'à l'âge de trente ans, n'eut plus d'accès depuis lors, et devint presque centenaire sans aucune infirmité.

L'épilepsie, chez les jeunes personnes qui n'ont pas encore été réglées et qui sont en âge de l'être, ne se guérit point avant que les règles aient paru ; chez celles qui, ayant déjà eu leurs règles, éprouvent une suppression, l'épilepsie, soit qu'elle soit l'effet de ce dérangement, soit qu'elle en soit indépendante, ne se guérit point pendant que la suppression dure ; mais, ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas, le rétablissement des règles n'opère pas toujours la guérison de l'épilepsie : c'est un obstacle enlevé, mais l'ouvrage n'est pas fait.

§ 102. L'épilepsie qui attaque depuis qu'on est sorti de l'âge de puberté n'est pas plus incurable qu'une autre, malgré l'aphorisme d'Hippocrate ; son pronostic ne varie que suivant les circonstances qui l'accompagnent, et qui seront l'objet d'un autre paragraphe.

§ 103. J'ai déjà dit qu'il était fort rare que l'épilepsie attaquât les vieillards, et l'observation de M. Morgagni, qui a vu un homme de soixante-huit ans attaqué de ce mal pour la première fois, est la seule de cette espèce que je me rappelle d'avoir lu. Je n'avais vu jusqu'ici qu'une seule personne qui en eût été attaquée au-dessus de l'âge de soixante ; elle l'a conservée jusqu'à sa mort, arrivée sept ans après une maladie putride, dans laquelle je la vis. Et il y a quelques semaines que j'ai été consulté pour la femme d'un jardinier, âgée de soixante-trois ans, qui, il y a deux ans, en fut attaquée pendant la nuit d'un jour très-chaud ; depuis lors, elle a eu dix-huit ou vingt accès, mais qui tous, hors un seul, l'ont saisi la nuit ; ils durent un quart-d'heure, elle paraît prête à étouffer, et, après qu'il est fini, elle reste pendant quelques heures sans mémoire, et presque sans connaissance.

§ 104. Quant l'épilepsie subsiste dès la jeunesse et ne se guérit pas, elle ne laisse point parvenir à une grande vieillesse, elle dégénère en apoplexie et tue promptement, ou bien, comme on l'a vu dans l'article précédent, la lésion du genre nerveux jetant toutes les fonctions dans la langueur, les malades périssent dans quelque maladie chronique.

§ 105. Indépendamment de l'âge, il y a d'autres circonstances qui varient le pronostic de l'épilepsie. — La sympathique est en général bien plus aisée à guérir que l'idiopathique, et on peut dire qu'elle l'est toutes les fois que la cause qui la produit n'est pas incurable, ou que la partie qui en est le siége peut être emportée sans danger ; à moins cependant qu'elle ne durât depuis bien long-temps, parce qu'alors il est à craindre que le cerveau n'ait acquis par l'habitude une forte disposition épileptique, et que, lors même que la cause principale sera détruite, d'autres causes bien moins considérables ne la reproduisent. — L'épilepsie dont les accès sont très-violents fait craindre que le malade ne succombe et ne périsse dans l'accès. Quand ils sont forts et rapprochés on peut également craindre que l'organisation ne soit très-viciée, et que le patient ne soit prêt à tomber dans la langueur. — Celle dont les accès ne sont produits que par une seule cause accidentelle, ou au moins par une cause accidentelle forte, est d'un plus heureux augure que celle qui se reproduit pour des causes si légères qu'elles échappent et qu'il est presque toujours impossible de les assigner. Cette grande facilité à se reproduire prouve une grande convulsi-

bilité dans le cerveau, et laisse peu d'espérance de la détruire.

La colère produit quelquefois des accès d'épilepsie, mais ils n'ont souvent aucune suite; je n'ai même pas vu d'exemple de quelqu'un qui fût resté épileptique après la colère, excepté la femme en couche dont j'ai parlé plus haut; mais quand cette maladie est l'effet de la peur, elle est beaucoup plus à craindre et laisse bien moins d'espérance. Quand les chagrins produisent l'épilepsie, c'est à la longue, en détruisant le genre nerveux, plutôt que brusquement; et elle est très-fâcheuse, parce qu'elle est la suite d'un dépérissement général. — Le fond du tempérament qui a plus ou moins de ressource, l'état de la santé, les circonstances agréables ou tristes dans lesquelles on se trouve, l'air qu'on habite, le genre de vie qu'on mène, les remèdes qu'on a déjà employés, leurs effets, sont encore autant de circonstances qu'un médecin doit peser et combiner entre elles avant que de donner un pronostic. Enfin il ne faut point se dissimuler qu'il reste toujours incertain à un certain point, et il n'y a qu'un charlatan ou un fourbe qui puisse promettre une guérison complète et radicale avec cette confiance avec laquelle on promet celle de beaucoup d'autres maladies; parce que nous n'avons aucun signe certain pour apprécier à quel point le cerveau est endommagé et susceptible de rétablissement. Il est temps de m'occuper des moyens qui peuvent le procurer.

ARTICLE XVII. — IDÉE GÉNÉRALE DU TRAITEMENT.

§ 106. En se rappelant ce que j'ai dit plus haut des causes qui produisent l'épilepsie, on verra que je les ai partagées en cause proégumène, ou disposition épileptique, convulsibilité du cerveau, en causes occasionnelles, et en causes accidentelles qui déterminent l'action de la cause proégumène ou des causes occasionnelles.

Pour guérir l'épilepsie, il faut: 1° connaître exactement quelles sont les causes occasionnelles, pour les détruire; quelles sont les causes accidentelles dont l'influence est la plus marquée, pour les prévenir; et enfin dissiper la cause proégumène en rendant au cerveau toute sa force et en changeant ce principe de convulsibilité, dont l'acte est un accès d'épilepsie. J'ai divisé les causes occasionnelles en sympathiques et en idiopathiques.

§ 107. Les causes sympathiques ont leur siége, ou dans les organes intérieurs, ou dans les parties externes; les premières, observées jusqu'à présent, sont, pour continuer l'ordre que j'ai suivi plus haut: 1° dans l'estomac; 2° dans les intestins; 3° dans le foie et la vésicule; 4° dans la rate; 5° dans les reins; 6° dans la vessie; 7° dans les organes de la génération, et 8° dans la poitrine. — Les externes sont placées: 9° au sommet de la tête; 10° à la lèvre supérieure; 11° au sein; 12° à l'épaule; 13° au bras et aux doigts de la main; 14° à l'aine, à la cuisse et à la jambe; 15° aux différentes parties du pied.

§ 108. Les idiopathiques se partagent en deux classes: ou celles qui sont fixes dans la tête, ou celles qui agissent en irritant d'abord le cerveau même. Les premières sont: 1° les différents accidents de chirurgie qui ont endommagé le cerveau, comme plaies, fractures, contusions; 2° les caries et les abcès du crâne; 3° les intropressions de la table interne; 4° la corruption et l'ulcération de la dure-mère; 5° les ossifications des membranes du cerveau; 6° l'humeur gélatineuse et graisseuse qui s'épanche quelquefois dans les cavités ou autour de ce viscère; 7° la sérosité qui inonde quelquefois toutes ces parties; 8° les hydatides et les abcès qui s'y forment; 9° le ramollissement du cerveau; 10° ses squirrhes ou callosités; 11° les tumeurs charnues qu'on y a trouvées.—Les secondes sont: 12° la pléthore, soit qu'elle se forme peu à peu par un excès de nutrition, soit qu'elle soit l'effet de la suppression de quelque évacuation ordinaire, soit que, par un vice de configuration, il y ait une pléthore particulière du cerveau; 13° la pléthore occasionnée par le vin; 14° l'âcreté des humeurs, qui dépend elle-même d'une grande variété de causes qu'il est inutile de rappeler ici.

Les causes accidentelles se rangent sous trois classes: 1° les passions; 2° tout ce qui peut augmenter la quantité ou le mouvement du sang; 3° tout ce qui peut irriter le genre nerveux, et l'on a vu que cette classe se sous-divise en plusieurs genres.

§ 109. Avant que d'aller plus loin, il ne sera peut-être pas inutile de s'arrêter un instant sur cette division des causes, dont quelques-unes paraissent rentrer dans d'autres; ce qui pourrait laisser

chez quelques personnes une idée confuse, que je souhaite de prévenir, quoique pour cela il faille répéter ce que j'ai déjà dit. L'épilepsie dépend de deux causes : la prédisposante, qui est un vice inhérent aux nerfs dans leur origine et qui ne tombe pas sous nos sens; et la déterminante, c'est-à-dire celle dont l'action met en jeu la première, et qui se divise en sympathique et en idiopathique. J'espère qu'on a compris cette division; je la rendrai cependant encore plus sensible par un exemple. Je vois un homme qui a une attaque d'épilepsie : j'en conclus que la cause prédisposante de cette maladie existe chez lui; et cette conclusion est bien sûre, puisque je conclus de l'effet à la cause; mais, une demi-heure après, cet homme se porte à merveille, il est fort bien pendant six mois, quoique la disposition de son cerveau soit toujours la même : j'en conclus avec raison qu'il y a quelque autre cause qui excite cette première. Un examen attentif me découvre que cette cause gît dans l'estomac, dans les intestins, dans la vessie, dans l'utérus, au sein, au pied, etc., où il y a des vices permanents, qui forment un foyer d'irritation, qui, se répandant par les nerfs, détermine l'accès quand il est porté au cerveau. C'est ce vice que l'on appelle cause déterminante, ou occasionnelle; mais ce vice existe continuellement dans plusieurs cas, et cependant l'épilepsie n'est pas continuelle, elle a de longs silences. Il y a donc des temps où ce second ordre de causes n'agit pas, il faut par conséquent qu'il y en ait d'autres qui déterminent son action : c'est celles que j'ai appelées causes accidentelles, qui sont aux occasionnelles ou déterminantes ce que celles ci sont à la prédisposante ou première. Mais ce qu'il est important de remarquer, pour éviter tout embarras, c'est que ces causes du troisième ordre que je viens de ranger sous trois classes : les passions, la pléthore, l'âcreté, sont souvent tout à la fois cause déterminante et cause accidentelle; il n'y a pas toujours, comme on l'a vu, une cause organique fixée dans quelques parties; mais les causes que je viens d'indiquer agissent sur le cerveau même. Il y a tel malade qui n'a aucun vice au cerveau que sa convulsibilité, et elle n'est jamais mise en jeu que par la pléthore; ici la pléthore est cause occasionnelle, et les causes qui la varient sont les causes accidentelles. Chez un autre, le cerveau est comprimé par une tumeur, le malade est cependant souvent sans accès, et n'en aurait jamais sans cette tumeur; mais elle fait que dès que les vaisseaux sont un peu plus tendus, il tombe dans des accès : dans ce cas la tumeur est cause déterminante ou occasionnelle, la pléthore n'est que cause accidentelle. Ces éclaircissements et ces exemples suffiront, j'espère, pour enlever tout ce qu'on aurait pu trouver d'embarrassant dans cet article des causes. — Il en est des passions et des humeurs âcres, comme de la pléthore; elles sont souvent causes déterminantes et causes accidentelles; on a même vu que les fortes passions produisent souvent la cause prédisposante, on pourrait alors les appeler causes créatrices.

§ 110. Guérir toutes ces causes occasionnelles, prévenir les accidentelles, changer la disposition épileptique du cerveau, c'est guérir l'épilepsie; mais l'on sent d'abord :

1° Que cela est toujours très-délicat et demande beaucoup d'attention, souvent difficile, quelquefois impossible.

2° Que le traitement de l'épilepsie demande par là même d'être varié suivant les causes, et qu'ainsi, annoncer un spécifique général pour sa guérison, en général est une charlatanerie qui prouve l'ignorance ou la fourberie. S'il peut y avoir un spécifique, ce serait uniquement pour la disposition épileptique du cerveau, la cause proégumène; mais cette même cause peut être combinée avec des circonstances différentes qui, elles-mêmes, exigent des attentions particulières, et mettraient obstacle à l'emploi d'un même remède : on en verra des exemples dans la suite de ce chapitre.

3° Que si l'on guérit peu l'épilepsie, c'est manque de faire attention à la variété de ses causes, et que si quelquefois les remèdes les plus vantés et peut-être les meilleurs réussissent mal, c'est parce qu'on ne fait point attention aux circonstances accompagnantes, qui en troublent l'usage et en pervertissent l'effet. — L'on trouve, dans Guy-Patin, un morceau relatif au traitement de cette maladie, qui mérite bien d'être rapporté ici.

« Je crois, dit-il, qu'il n'y a aucun » remède anti-épileptique; ceux que » Crollius et la nation des chimistes van» tent pour tels, sont des fictions et de » pures fables; je n'excepte ni le guy de » chêne, ni le pied d'élan, ni la racine

» de pivoine, ni autres semblables bagatelles. La guérison d'une si grande maladie dépend d'un exact régime de vivre, avec l'abstinence des femmes, du vin, de tous aliments chauds et vaporeux.... Il faut aussi quelquefois faire sortir du pus qui est dans le mésentère, le poumon, la partie cave du foie ou l'utérus, et les paroxysmes ne cessent jusqu'à ce qu'une telle humeur soit dehors (1). »

ARTICLE XVIII. — TRAITEMENT DES ÉPILEPSIES SYMPATHIQUES, QUI ONT LEUR SIÉGE DANS LES PARTIES INTERNES.

§ 111. L'on a vu plus haut quels symptômes avaient fait juger à Galien que la cause de l'épilepsie du jeune grammairien était dans l'estomac; il dirigea sa cure en conséquence, et guérit le malade. Les remèdes qu'il employa ne furent que de l'aloès, qui *purge et fortifie*, et il fut si bien rétabli, que, pendant vingt ans, il jouit de la plus parfaite santé (2). Zacutus Lusitanus, dont j'ai déjà indiqué l'observation sans la rapporter, ne guérit son malade qu'en l'évacuant. Les grouillements dans le ventre, les nausées, les crachats visqueux et ensuite les vertiges, qui précédaient toujours l'accès, lui prouvèrent que le mal avait son siége dans l'estomac. Il lui fit prendre tous les jours, pendant un assez long-temps, un vomitif fort doux, composé de quatre onces de décoction de tabac sec, dont il ne détermine point la quantité, et d'une once d'huile d'amandes douces, ce qui lui faisait vomir beaucoup d'une pituite visqueuse, et lui procurait deux ou trois selles. L'on a aujourd'hui des moyens plus sûrs de faire vomir; mais cette observation prouve au moins la nécessité d'employer ce remède dans quelques cas d'épilepsie, et cette nécessité est confirmée par d'autres faits. Le même auteur, quelques observations au-dessous de celle que je viens de rapporter, cite celle d'un porte-faix, attaqué d'une épilepsie très-violente, qui commençait par des contorsions des mains, suivies d'un mouvement désordonné de la langue, un violent mal de tête, le visage pâle, l'imagination égarée, un mouvement de rotation dans la tête, un obscurcissement dans la vue; enfin il tombait rudement avec une perte entière de connaissance, des convulsions si violentes et la continuation du mouvement de rotation si fort dans la tête, qu'il l'aurait dit possédé du démon; le mal revenait trois ou quatre fois par mois. Il essaya tous les remèdes pendant plusieurs années, tous furent inutiles; enfin il fut guéri en prenant quatre fois une préparation de vin stibié, qui lui fit rendre une immense quantité de pituite et de bile (1).— Purari guérit un homme âgé de vingt-cinq ans, épileptique depuis un an, en lui donnant, en trois doses, six cuillerées d'huile de baleine, ce qui lui fit rendre une prodigieuse quantité de glaires et de bile jaune et verte, et le guérit (2).

§ 112. Les émétiques entremêlés avec les purgatifs, et dans l'entre-deux des huileux, réussirent très-bien au chirurgien épileptique, dont parle Woodwart. Et MM. Van Swiéten et de Haen ont guéri, par le même remède, deux malades dont les observations sont instructives : « J'ai vu, dit le premier, un jeune homme épileptique, chez qui l'accès était toujours précédé par un tremblement de la lèvre inférieure (mouvement qui précède souvent le vomissement); il tombait bientôt, et s'il pouvait vomir pendant l'accès, il était promptement fini. L'accès revenant tous les mois, environ le temps de la pleine lune, je lui donnais pendant six mois un émétique doux, trois jours avant celui de la pleine lune, et le soir même un léger anodin, les autres jours il prenait des remèdes fortifiants; et au bout de ce terme il fut parfaitement guéri (3). » — La seconde observation, rapportée par M. de Haen, est assez analogue : « Il est de la plus grande utilité, dit cet habile médecin, d'observer attentivement les symptômes qui précèdent l'accès, puisque l'expérience a appris que si l'on pouvait les prévenir, on prévenait en même temps l'accès : j'en citerai un exemple entre plusieurs autres. Une épilepsie, qui depuis plusieurs années avait résisté à tout, se caractérisa enfin par des nausées avant, et de violents vomissements pendant l'accès. Nous nous serions aisément dé-

(1) Lettre 329, t. II, p. 665.
(2) *De loc. affect.*, lib. V, cap. VII. Chart., t. VII, p. 493.

(1) Obs. 28.
(2) Burnet, *Thesaurus medicin. pract.*, t. I, p. 4?2.
(3) *Aphorism.* 1080, t. III, p. 439.

» terminé, M. Van Swieten et moi, à » donner l'émétique avant l'accès, et en» suite un anodin, si la grossesse de la » malade n'avait pas été un obstacle; » considérant cependant ensuite que la » mère et le fœtus auraient moins à souf» frir de l'action du vomitif que d'un ac» cès, nous le donnâmes, nous le réitérâ» mes, et cela avec un tel succès, qu'elle n'a » eu aucun accès pendant dix ans; elle » sentait, il est vrai, de temps en temps » les pressentiments d'un accès, mais » soixante gouttes d'un mélange de par» ties égales d'esprit de sel ammoniac, de » teinture de castor, de succin et d'assa» fœtida l'arrêtaient d'abord : enfin, au » bout de dix ans, accablée par des cha» grins cuisants, l'épilepsie revint et la » tua (1). » J'ai vu un jeune garçon de huit ans, qui eut plusieurs accès d'épilepsie, auxquels on ne put assigner aucune cause sensible, et auquel on donna pendant cinq mois plusieurs remèdes anti-épileptiques, surtout beaucoup de kina, de racine de pivoine et de camphre, sans aucun succès. Quand on me l'amena, sa pâleur, sa maigreur, son peu d'appétit, une diarrhée assez fréquente, un poids presque continuel au creux de l'estomac, me persuadèrent que ce viscère était le siége du mal; je lui ordonnai de l'ipécacuanha qui le fit beaucoup vomir, et ensuite du kermès minéral pendant une quinzaine de jours, qui le fit vomir quelquefois, et dont l'usage l'a guéri radicalement. Dans plusieurs autres cas, quoique je n'aie pas pu attribuer la guérison uniquement à l'émétique, je suis convaincu que je n'aurais point guéri sans ce remède. Je suis même persuadé que c'est en le négligeant trop que de grands médecins échouent, et c'est à son usage que la plupart des charlatans doivent le petit nombre de cures qu'ils ont opérées. Mais l'ignorance avec laquelle ils l'emploient presque tous, indistinctement dans tous les cas, fait qu'ils aggravent le mal infiniment plus souvent qu'ils ne le guérissent, parce que le nombre des épilepsies dans lesquelles l'émétique nuit est infiniment plus grand que celui de celles auxquelles il convient. On trouve là-dessus de plus grands détails à l'article général de l'émétique dans les maux de nerfs.

J'ajouterai une remarque, fondée sur plusieurs observations; c'est qu'il n'est pas toujours aisé de découvrir que le siége de l'épilepsie est dans l'estomac : ce n'est quelquefois qu'après un bien long examen et une suite exacte d'observations sur ce qui nuit, ou qui est utile, qu'on peut parvenir à s'en assurer, et ce n'est qu'alors qu'on peut se flatter de travailler avec quelques succès à sa guérison. — J'ai vu plusieurs épileptiques avoir un appétit prodigieux, presque vorace : chez les uns c'était l'effet d'une humeur acide qui irritait l'estomac, et la simple panacée leur faisait beaucoup de bien, elle modérait cet appétit, éloignait les accès, les rendait moins violents; chez d'autres, cette faim me paraissait tenir à une espèce d'âcreté dans les esprits animaux, qu'on ne peut pas dire acide, puisque les absorbants ne la diminuent pas, mais que j'ai trouvée chez quelques fous, qui sont presque insatiables. Les aqueux, les huileux même, conviennent bien mieux dans cette espèce que les absorbants.

§ 113. Quand la cause du mal est dans les intestins, ou dans le mésentère, ce qu'on connaît aux signes qui caractérisent les embarras de ces parties et que j'ai rapportés, § 20 et 21, en parlant de cette cause d'épilepsie, la vraie méthode c'est de réitérer les purgatifs: je purge tous les huit ou tous les quinze jours, tous les mois, ou plus rarement encore, suivant que les accès sont plus ou moins fréquents; je fais éviter en même temps, dans le régime, tout ce qui peut augmenter les embarras et les obstructions, surtout le salé, les graisses et le laitage. Cette attention est de la plus grande importance; et je fais prendre quelquefois dans les jours intermédiaires, car cela ne me paraît pas toujours nécessaire, quelques autres remèdes dont le choix est déterminé par les circonstances accompagnantes, quelquefois la magnésie blanche, d'autrefois des sels neutres, souvent des pilules avec des extraits savonneux et amers, des pilules gommeuses, le kermès minéral; d'autres fois, comme je l'ai déjà dit, rien du tout que les purgatifs qui suffisent souvent : ils soustraient la cause de l'irritation, et les nerfs, n'étant plus irrités, se fortifient. — Je me sers assez ordinairement de la poudre cornachine, qui réussit très bien dans ce cas; les sels neutres, le séné, le jalap, sont aussi très-utiles; mais la manne, la casse, les tamarins, ne sont que bien peu efficaces. — Il y a cinq ans qu'on m'amena une jeune fille d'onze ans, qui, depuis

(1) *Ratio medendi*, pars v, c. iv, § 1.

dix mois, avait eu six accès très-forts, que je ne pus attribuer qu'à la saburre des premières voies : je la purgeai avec de la poudre cornachine, que je réitérai huit jours après et que je fis réitérer toutes les six semaines pendant un an, sans rien faire d'autre ; elle n'a eu dès lors aucun ressentiment du mal. Le même purgatif réitéré six fois, une fois tous les mois, a guéri radicalement, il y a deux ans, une jeune fille de neuf ans.

§ 114. C'est dans les épilepsies stomachiques et dans celles-ci, que les eaux minérales chaudes réussissent quelquefois si bien, en fondant les glaires, en désobstruant, en évacuant et en purgeant. Je me suis servi avec le plus grand succès de celles de Balaruc, mais à doses modérées, de façon qu'elles ne procurent que trois ou quatre selles par jour dans les commencements, et moins sur la fin. Données ainsi à petites doses, elles fortifient extrêmement l'estomac, les intestins, le mésentère et tous les organes sécrétoires du bas-ventre ; mais que leurs succès dans cette espèce n'autorisent point à les employer dans d'autres, elles pourraient devenir funestes ; on a vu des exemples de leur danger dans le chapitre des convulsions.

§ 115. Quand, outre les embarras, les obstructions, la cacochylie, on trouve beaucoup d'atonie et de faiblesse, il faut nécessairement donner des fortifiants, ou entre les purgatifs, ou quand on les a abandonnés, et la limaille de fer est un de ceux qui m'a le mieux réussi, mais à petites doses. Quand ce sont des adultes, les eaux martiales froides de Schwalbach, de Spa, de Pyrmont, etc., sont très-indiquées et réussissent très-bien.

§ 116. Si le mal est d'abord compliqué d'une grande mobilité du genre nerveux, ou si les purgatifs réitérés et les remèdes apéritifs paraissaient la produire, on y remédierait par l'usage des anti-spasmodiques, dont je parlerai plus bas, mais qui, s'ils ne sont pas précédés par les purgatifs, sont au moins inutiles, souvent nuisibles. — Dans cette espèce produite ou entretenue par le relâchement, les simples délayants, les adoucissants, les bains tièdes aggravent le mal et jettent les malades dans la cacochimie, quelquefois dans la bouffissure.

§ 117. Une bile âcre, qui irrite le duodénum et les premiers intestins, est souvent la cause de l'épilepsie, et il est important de bien distinguer cette espèce ; quand elle est connue, le simple usage habituel de la crème de tartre, celui du petit-lait, un régime acescent, l'emporte très-souvent ; si elle est accompagnée, comme cela arrive fréquemment, d'une sécheresse générale, les bains tièdes deviennent de la plus grande utilité, aussi bien que les boissons délayantes, prises en assez grande quantité. J'ai vu plusieurs malades que j'ai guéris par la seule crème de tartre, et M. Sidenier, médecin de Poligny, m'a écrit qu'elle avait remis deux épileptiques pour qui il m'avait consulté et à qui je l'avais conseillée : je ne retrouve pas le mémoire à consulter, et je ne m'en rappelle point assez nettement les circonstances pour les détailler, non plus que celles de l'état d'un gentilhomme tirolois, atteint de la même maladie, à qui je conseillai le même remède, qui, à ce que m'a marqué son médecin, célèbre praticien dans cette province, a eu le même succès. Le dernier malade à qui je l'ai conseillée avait des rapports nidoreux presque continuellement et des urines toujours rouges et brûlantes ; ce fut ce qui me décida à employer la crème de tartre ; je lui en prescrivis un quart d'once, à jeun, de deux jours l'un, et le jour intermédiaire de l'esprit de vitriol dans de l'eau fraîche. Pendant les trois premiers mois de cet usage, les accès, qui revenaient deux fois par semaine, ne sont revenus que deux fois dans ces trois mois. Je n'ai pas ouï reparler du malade depuis sept ou huit semaines.

§ 118. Quand les vers sont la cause du mal, comme on a vu plus haut que cela peut arriver, outre les purgatifs, il faut employer les vermifuges, et je me trouve très-bien de la seule grenette, à laquelle j'ai quelquefois allié la racine de valériane, qui est elle-même un bon vermifuge, et qui fit rendre des vers à la plupart des épileptiques à qui M. Marchant l'ordonna avec tant de succès. Quand la grenette (*semen contra*) échoue, on a recours à d'autres spécifiques. L'on a vu plus haut que M. Heister guérit une épilepsie vermineuse avec le kina et le mercure cru. J'en ai guéri une avec la poudre cornachine et le mercure doux, et c'est souvent le cas d'ordonner les eaux chaudes soufrées, moyennant que les circonstances n'y mettent point d'obstacles. Celles de Balaruc sont aussi très-efficaces, et j'ai même vu souvent que les eaux martiales froides faisaient rendre des vers, ce qui les indique dans ce cas. J'ai aussi ordonné avec suc-

cès l'eau de chaux pour des convulsions que je jugeai vermineuses, mais qui n'étaient pas l'épilepsie.

§ 119. Quand une maladie de la vésicule du fiel, du foie, de la rate, est la cause de l'épilepsie, ce n'est qu'en guérissant la maladie-cause qu'on peut espérer de guérir la maladie-effet. Mais je suppose ici le traitement de ces maladies connu, il n'est pas mon objet. Je dirai seulement que si on le perd de vue pour s'occuper de l'épilepsie et ordonner des anti-épileptiques, il est rare qu'on ne nuise pas; ils ne conviennent point aux maladies principales, et quand elles sont terminées, ils sont souvent superflus, parce que les accès finissent avec la maladie qui les a entretenus.

§ 120. Ce que je viens de dire des maladies du foie et de la rate s'applique également à l'épilepsie produite par un vice dans les reins, et l'on a déjà vu plus haut l'observation d'un malade, que je crois guéri de cette dernière maladie par les bains et l'eau de chaux que je lui conseillai pour une disposition calculeuse.

§ 121. J'ai rangé sous trois classes les épilepsies produites par les organes de la génération : 1° celles qui dépendent d'un excès de tempérament et d'une grande continence ; 2° celles qui sont la suite d'excès vénériens et d'un épuisement général ; 3° celles qui dépendent de la grossesse, des couches, etc. Je me suis assez étendu sur les deux premiers dans l'Onanisme pour être dispensé de m'y arrêter à présent; je rappellerai seulement ici une observation que je tiens d'un ancien médecin des armées impériales, c'est que dans la guerre d'Italie, en 1734 et 1735, les soldats allemands, jeunes et sages, transportés dans un pays où le climat, les aliments et les vins les échauffaient, y étaient fréquemment atteints de cette espèce d'épilepsie, à laquelle on doit opposer le régime le plus simple et le moins irritant : il faut vivre de légumes, de fruits, de lait, ne boire que de l'eau, prendre des bains tièdes, et se faire saigner si l'on est sanguin; mais le mariage est le seul spécifique.— Quand la maladie dépend de l'épuisement vénérien, comme il est très-souvent l'effet d'un épuisement porté à son comble, elle est assez ordinairement incurable, et accompagne le malade jusqu'au tombeau. Le régime fortifiant, le kina, le fer, la racine de valériane, en sont le vrai remède; les bains froids, moyennant que le malade conserve encore quelques forces, sont aussi très-efficaces. Il y a cependant un cas dans lequel il faut commencer la cure par des bains tièdes : c'est quand on trouve un dessèchement général, une peau chagrinée, une soif continuelle, une fréquence habituelle dans le pouls. Les toniques dans cet état, si on les emploie d'abord et seuls, augmentent le mal et hâtent la fin du malade. J'ai guéri un jeune homme qui était dans ce cas, par les bains tièdes, le lait pour toute nourriture, et de petites doses de fer et de valériane.

§ 122. J'ai déjà dit que j'avais guéri une femme, sujette à l'épilepsie dans ses grossesses, par les saignées et les bains : ces deux remèdes, surtout la saignée, un régime très-doux, une grande attention à avoir le ventre très-libre, sont les moyens les plus efficaces pour prévenir l'épilepsie qui dépend de cet état; celle qui est une suite de couches exige des attentions qui dépendent des circonstances, et qui ne sont point susceptibles d'être détaillées ici. — Quand elle est la suite de la suppression des lochies, il n'est pas rare qu'elle tue dans les premiers jours de la maladie; quand elle vient plus tard, qu'elle est la suite d'un chagrin, d'une frayeur, d'une colère, elle est ordinairement très-opiniâtre, surtout si les règles ne se rétablissent pas régulièrement. — Quand les règles sont bien établies et qu'elle subsiste également, il faut la traiter comme l'épilepsie essentielle, dont je parlerai plus bas. — Celle qui précède l'éruption des règles et est la suite de la violente douleur est rare, quoique les convulsions soient fréquentes à cette époque. J'ai donné le traitement qui leur convient dans l'article qui en traite, et celui qui convient à l'épilepsie est le même : elle est le dernier degré des convulsions. C'est cette espèce que M. Pome appelle *épilepsie hystérique* (1), et qu'il traite par sa méthode, qui est en effet véritablement indiquée dans plusieurs cas de ce genre, mais pas dans tous; et je trouve dans les classes des maladies de M. de Sauvages une observation qui doit être rappelée ici. Une jeune fille, dont le métier était de laver le linge, éprouvait, toutes les fois qu'elle avait ses règles, des cardialgies et des accès d'épilepsie, et ces acci-

(1) *Traité des affections vaporeuses*, t. I, p. 125.

dents continuaient encore quelque temps après même que les règles avaient paru. Les bains de jambes tièdes, les bouillons adoucissants, les calmants, les demi-bains tièdes surtout, aggravaient le mal : un grain d'extrait de jusquiame prévint les cardialgies et l'épilepsie dans le temps, mais les règles ne parurent pas. La malade ayant appris à son médecin, M Coulas, que ses règles avaient souvent paru au moment où elle entrait à jambes nues dans la rivière, il lui fit appliquer pendant cette époque des fomentations d'eau froide sur tout le ventre et sur le pubis : cela réussissant bien, il la fit même plonger dans des demi-bains froids, qui procurèrent une abondante menstruation sans accidents (1).

§ 123. Quand l'épilepsie ne paraît dépendre que de la révolution de la puberté, elle demande plus de ménagement que de remèdes; on doit surtout éviter avec le plus grand soin tous ceux qui sont violents. Ce temps de développement est à la santé de toute la vie ce que le jour de la crise est à une maladie aiguë; la nature est en action dans ces moments-là, et veut être regardée ou tout au plus aidée, jamais traitée violemment. La machine est alors excessivement susceptible d'impressions : si on la tracasse par des irritants, elle fait des écarts affreux, et le mal est souvent fixé pour la vie. Je fais observer un régime exact, qui ne surcharge ni n'irrite l'estomac; je prive du salé, des pâtisseries, des graisses, du vin ; je modère beaucoup l'usage des acides; je ne permets qu'une application très-modérée, quand ce sont des jeunes gens qui reçoivent de l'éducation; j'interdis aux jeunes filles tous les ouvrages qui font tenir la tête baissée et qui fixent les yeux; je conseille à tous l'air de la campagne et une vie active ; et si je donne des remèdes, ce n'est presque jamais que des fortifiants, tels que de la limaille de fer ou quelques extraits amers, mais toujours à très-petites doses, à moins que quelques circonstances particulières n'en exigent d'autres. Souvent il vaudrait peut-être mieux n'en point faire, mais il est bien rare de trouver des parents qui aient assez de fermeté pour rester tranquilles spectateurs de cette maladie. J'ai été consulté, il y a peu de jours, par un jeune homme, né de parents très-sains, très-bien portant lui-même et très sage, qui est dans sa quatorzième année, et qui, ayant mené depuis neuf mois une vie plus sédentaire et plus studieuse que celle à laquelle il était accoutumé, sans que cela parût cependant altérer le moins du monde sa bonne santé, a été attaqué, il y a trois mois, d'un accident qui parut être un léger accès d'épilepsie, et en était un en effet. « A huit heures du matin, après » déjeûner, il travaillait, et tout-à-coup, » sans aucun indice préparatoire, il » tomba assez rudement par terre, avec » des mouvements convulsifs très-sensi- » bles dans toutes les parties de son » corps, mais sans cris ni gestes de dou- » leur : il y avait seulement un peu de » roulements d'yeux, et il rendit un peu » d'eau écumeuse par la bouche. L'accès » dura environ quatre à cinq minutes ; il » resta un quart-d'heure à reprendre » connaissance, après quoi il eut de vio- » lents maux de cœur et rendit, à l'aide » d'un peu d'eau tiède, beaucoup d'ali- » ments mêlés d'un peu de glaires et de » bile. » On attribua le mal à une indigestion; on le purgea, on lui prescrivit un régime : il a été dix semaines très-bien portant. A cette époque, à la même heure, il y a six jours, mais avant déjeûner, il a repris de la même façon un accès en tout semblable au premier, mais en tout plus faible. C'est après ce second accès qu'on m'a consulté, et je ne lui ai donné que les directions que je viens d'indiquer, et que j'ai vues trop souvent réussir pour que je sois inquiet sur le parfait rétablissement de ce jeune homme.

§ 124. Quand, dans le sexe, cette époque est accompagnée d'un principe marqué d'opilations, l'on doit employer le traitement qu'exige cette dernière maladie, en se souvenant toujours que l'on ne doit se permettre aucun remède violent, qui, augmentant la convulsibilité des nerfs, aggraverait le mal, et non-seulement augmenterait l'épilepsie, mais fixerait les opilations et en rendrait la cure beaucoup plus difficile. Le tempérament du malade décide sur le choix des remèdes, et en renvoyant à ce qu'on trouve sur cet article dans le chapitre des causes des maux de nerfs, je n'ajouterai ici qu'une seule observation, c'est que l'une des femmes les plus cruellement attaquées des maux de nerfs que je connaisse, est une femme née forte et robuste, mais qui eut des opilations opi-

(1) *Nosolog. méthod.*, class. 9, t. II, p. 306.

niâtres, pour lesquelles un apothicaire charlatan lui ordonna un remède très-violent, dont elle ignore la composition ; elle sait seulement qu'il y entrait de la baleine brûlée, qui n'est qu'une cendre alcaline. Elle eut de violentes convulsions pendant l'opération du remède, et ce moment fut l'époque du dérangement de sa santé ; depuis lors elle n'a pas eu un instant de bien, et le désordre de ses nerfs m'a fourni les faits les plus bizarres: j'en ai rapporté plusieurs dans d'autres chapitres de cet ouvrage. M. de Poueix, dont j'ai rapporté l'observation § 54, guérit la jeune personne que la suppression de ses règles avait rendue épileptique, par deux saignées et un usage abondant du tartre martial soluble, qui les rappela (1).

§ 125. J'ai déjà dit qu'il est bien rare que l'épilepsie soit une suite de l'hystérie, comme quelques médecins le croient; si cela arrive, ce symptôme n'exige d'autre traitement que celui qu'on oppose à la maladie principale dont il est l'effet.

§ 126. Quand on est sûr que le vice de la poitrine est la cause de l'épilepsie, c'est à la guérison de ce vice qu'il faut donner tous ses soins; et en général, dans ce cas comme dans la plupart des précédents et des suivants, il ne faut point s'occuper d'abord de l'épilepsie; on doit la regarder comme accident, mais un accident qui exige cependant quelques attentions : la première, c'est que puisqu'il prouve que les nerfs sont très-susceptibles de convulsions, il faut éviter ce qui pourrait augmenter cette malheureuse disposition; la seconde, c'est qu'il faut surtout être en garde, dans le régime et dans les remèdes, contre tout ce qui peut trop porter les humeurs à la tête; la troisième enfin, c'est que comme une triste expérience a appris que, quoique l'épilepsie fût d'abord accidentelle et un symptôme d'autres maux, cependant, lors même que la cause a été enlevée, souvent la disposition épileptique reste : on doit être attentif, après avoir détruit la cause, à observer si la disposition l'est aussi; si l'on a quelque lieu d'en douter, on doit toujours le craindre quand les nerfs paraissent être fort mobiles, il faut employer les secours les mieux indiqués, pour prévenir, s'il est possible, les nouveaux accès.

(1) *Journal de médecine*, t. XXX, p. 444.

ARTICLE XIX. — TRAITEMENT DES ÉPILEPSIES SYMPATHIQUES QUI ONT LEUR SIÉGE DANS LES PARTIES EXTERNES.

§ 127. Il serait inutile de parcourir toutes les espèces d'épilepsies qui dépendent des causes externes que j'ai indiquées plus haut, et d'assigner à toutes leur traitement : elles ont des principes de curation communs qu'il suffit d'indiquer. — La nature, en guérissant par l'ouverture d'une ulcération sur la partie malade, comme on a vu plus haut qu'elle faisait quelquefois chez la religieuse dont parle Donat, a montré la bonne voie, qui consiste à ouvrir un écoulement sur l'endroit même affecté, ou au moins sur celui d'où part le mal, si l'on n'y aperçoit rien; à emporter le corps étranger, s'il s'y en trouve un, comme chez la jeune fille dont Fabrice nous a conservé l'histoire (voyez § 32); à extirper la tumeur, s'il y en a une, comme le fit M. Short. Quelquefois il faut inciser, d'autres fois appliquer un vésicatoire, comme Wepfer, ou brûler, comme Brunner le fit chez la malade dont le mal commençait par la nuque (§ 32). Je traitai le cordonnier, dont le mal commençait par la cuisse, en faisant d'abord appliquer un vésicatoire sur l'endroit même; ensuite, quand il fut tari, j'y fis ouvrir un assez grand cautère, qu'il entretenait avec des boules de cire ovalaires plus grandes que celles qu'on emploie ordinairement, et je lui donnai en même temps de la valériane, ce qui l'avait parfaitement guéri (1). Cet emploi des antispasmodiques, dans le même temps qu'on ouvre une issue à la cause, est une précaution qu'il ne faut point négliger; elle peut souvent être superflue, mais elle n'est jamais dangereuse, moyennant qu'on choisisse bien les anti-spasmodiques. Ce n'est pas toujours la valériane ou des remèdes analogues, comme on le verra plus bas, qu'il faut ordonner, c'est

(1) Depuis que ceci est écrit, j'ai reçu de ses nouvelles; il m'a fait consulter pour un mal nouveau qui lui est survenu après cinq ans de santé; ce sont des crampes et des inquiétudes très-fortes dans la cuisse affectée, qui le font souffrir depuis vingt-quatre heures; je lui ai ordonné une saignée au pied, du même côté, du petit-lait, et quand il en aura bu pendant quelques jours, un vésicatoire à la cuisse; mais je crains que ces crampes ne présagent un retour.

quelquefois les bains, d'autres fois le lait, le petit-lait, les aqueux.

§ 128. Si les vésicatoires, les brûlures, le cautère, étaient insuffisants, je ne balancerais pas, dans plusieurs cas où cela est très-possible, à amputer le nerf qui anime l'endroit d'où part le mal : je l'ai fait avec succès pour un mal de tête atroce (1); d'autres l'ont fait pour la migraine; d'autres, pour de vives douleurs au visage; M. André, chirurgien de Versailles, et M. Ritz, premier chirurgien de S. M. le roi de Pologne, pour le *tic douloureux ;* pourquoi ne le feraiton pas pour l'épilepsie? L'effet presque immanquable des ligatures, qui suspendent la communication entre la fin et l'origine du nerf, assure le succès de l'amputation, et l'on sait combien celle d'un rameau nerveux cutané est peu dangereuse. J'ai rapporté plus haut le succès de l'amputation d'un doigt; dans des cas semblables, il faudrait la faire sans hésiter. — Lors même qu'on a lieu de croire ces espèces d'épilepsies absolument guéries, il n'est pas inutile d'ouvrir un cautère dans la partie qui a été le siége du mal : c'est un des cas de cette maladie où le cautère est bien indiqué, et il l'est en général plus souvent dans l'épilepsie que dans bien d'autres maladies ; mais je reparlerai de ses avantages plus bas.

ARTICLE XX. — TRAITEMENT DES ÉPILEPSIES IDIOPATHIQUES.

§ 129. Une autre classe d'épilepsies sont celles qui ont leur siége dans la tête. Dans les unes, c'est le crâne qui est affecté, dans les autres, les membranes qui enveloppent le cerveau ; dans de troisièmes, le cerveau même. J'ai rapporté des exemples de toutes ces espèces, et l'on a vu que, si quelquefois le mal était apparent extérieurement, plus souvent il ne l'était point, et qu'il était très-difficile de le découvrir. Dans tous les cas où il y a quelque vice extérieur qu'on peut avec vraisemblance regarder comme cause du mal, il ne faut pas balancer à ouvrir les téguments suffisamment et à opérer sur l'os même par tous les moyens nécessaires. Si l'os seul est affecté, on est presque sûr du succès ; si les parties internes sont aussi attaquées, on a bien moins d'espérance, et l'on a vu dans l'observation de Clossy, rapportée § 50, que, le vice de l'os se trouvant compliqué avec une abcédation des membranes, le malade périt. Il pourrait cependant arriver qu'un vice des membranes correspondant à la partie viciée de l'os, ou qu'un épanchement de cause interne, qui se trouverait dans le même endroit, serait à portée d'être emporté par l'ouverture de l'os, ce qui guérirait le malade : ainsi le trépan, dans ces cas-là, serait toujours utile; et c'est une opération assez peu dangereuse, quand elle est faite dans un bon air, par un bon chirurgien, sur un sujet qui n'a point le sang gâté, pour qu'on doive se déterminer à la faire toutes les fois que, même sans vice apparent, les symptômes, observés attentivement, font présumer que la cause du mal est dans un endroit où l'on peut parvenir par ce moyen, dont plusieurs observations justifient l'usage dans cette maladie.

§ 130. Si l'on relit celle de Zecchius que j'ai rapportée plus haut, § 39, on comprendra aisément que les symptômes du mal conduisaient à essayer le trépan, qui aurait vraisemblablement guéri le malade de l'épilepsie et lui aurait sauvé la vie. Spigélius nous apprend qu'un jeune homme de dix-neuf ans, fort sujet à l'épilepsie, en fut guéri quand Fabrice d'Aquapendente lui eut fait le trépan, à la suite d'une chute; et Marcel Donat rapporte le cas d'un jeune Français qui, étant attaqué d'épilepsie et allant en Italie pour y consulter les plus célèbres médecins, fut attaqué en route par des assassins, et entre autres plaies en reçut une au front qui emporta une grande partie de l'os; la plaie fut long-temps ouverte, elle se guérit cependant, et en même temps le malade fut guéri de la maladie à laquelle il allait chercher du soulagement (1). — On dira peut-être que dans ces deux premiers cas la révolution occasionnée par la chute a plus contribué à la guérison que le trépan ; mais on ne pourra pas faire la même objection à l'observation suivante, dans laquelle on voit, non pas une guérison complète, mais un soulagement sensible opéré par le trépan, employé dans la vue de guérir l'épilepsie ; elle est de La Motte, auteur véridique et exact ; je rapporterai ses propres termes : « Au mois d'octobre 1705, un particulier, » affligé d'accès d'épilepsie très-violents

(1) *Epistola ad Zimmermann.*

(1) Voy. Van Swieten, § 1081, t. IV, p. 444.

» et très-fréquents, me consulta sur ce » qu'il aurait à faire pour s'en garantir, » étant bien résolu de tout tenter pour » avoir du soulagement, après n'avoir » rien négligé jusqu'alors de tous les re- » mèdes qui lui avaient été prescrits et » administrés sans aucun succès. Je » m'informai si les accès n'étaient point » précédés de quelques douleurs particu- » lières en quelque partie du corps, et s'il » ne prévoyait point l'accès par quelques » marques ou accidents. Il me dit qu'il » n'y avait que sa tête qu'il trouvait oc- » cupée avec une espèce de tournoie- » ment si prompt, qu'il tombait à l'instant » avec perte de connaissance. Le tout » bien examiné, je ne trouvai autre chose » à lui proposer, sinon l'application du » trépan, à laquelle il n'eut aucune peine » à se résoudre. Je l'y disposai par des la- » vements, la saignée et des purgations, » et le jour pris, je fis l'incision cruciale » au milieu du pariétal gauche (1); j'en- » levai la portion de l'os qui était d'une » épaisseur surprenante, sans diploé, ni » presque de différence en tout l'os, » lequel, outre son épaisseur, était beau- » coup plus dur qu'il ne l'est ordinaire- » ment. Pendant tout le temps que le » crâne fut ouvert, le malade, qui n'é- » tait pas huit jours avant ce temps-là » sans souffrir quelque accès épileptique, » n'en ressentit aucun; mais quand l'os » fut rempli, les accès revinrent de nou- » veau comme auparavant, si ce n'est qu'il » a maintenant le temps de se retirer en » quelque endroit secret et commode » pour laisser passer l'accès sans risque, » s'apercevant par de certaines marques » de ce qui va lui arriver, sans compter » que les accès ne récidivent pas à beau- » coup près si fréquemment qu'ils fai- » saient auparavant (2). » Cette obser- vation est très-importante, en ce qu'elle paraît prouver évidemment : 1° que le cerveau se trouvait trop comprimé par le crâne dans certains moments, et qu'alors cette compression produisait l'épilepsie ; 2° que la légère diminution de cette com- pression, produite par le changement que le trépan occasionna à l'os, a suffi pour produire dans le mal deux changements avantageux : l'un de rendre les accès moins fréquents, l'autre de les rendre moins prompts, et de laisser par là même assez de temps au malade pour se retirer ; et il est très-vraisemblable que si l'on eût appliqué encore deux ou trois couronnes, le mal aurait été emporté.

§ 131. Un effet des trépans multipliés, observé sur le comte Philippe de Nassau Weichem, confirme cette idée. Il était tombé de cheval, et les symptômes démon- traient évidemment qu'il y avait un épanchement, mais rien n'en faisait con- naître l'endroit, et ce ne fut qu'au vingt- septième trépan qu'on le découvrit. Le malade guérit parfaitement, vécut plu- sieurs années sans aucune lésion dans ses facultés, et pouvait même boire beaucoup plus de vin qu'auparavant sans tomber dans l'ivresse (1). Cette observation, at- testée par un billet du malade au mois d'août 1664, est remarquable par la mul- tiplicité des trépans et importante pour mon sujet, par l'effet qui en résulta. On a vu plus haut que tout ce qui détermi- nait une plus grande quantité de sang au cerveau renouvelait les accès, et le vin produit singulièrement cet effet ; les tré- pans multipliés prévinrent chez le comte l'effet le plus constant de la pléthore vi- neuse, l'ivresse, et l'on peut, ce me sem- ble, conclure avec bien de la certitude que s'il avait été sujet à l'épilepsie, les causes qui auraient pu en déterminer les accès avant le trépan ne l'auraient peut- être point fait après, ou l'auraient fait beaucoup moins ; et, convaincu que plu- sieurs attaques d'épilepsie n'ont d'autres causes que cette compression du cerveau par le crâne, je le suis également que toutes les fois qu'on a lieu de soupçon- ner cette cause (et on doit la soupçonner quand les accès sont constamment pro- duits par tout ce qui porte le sang à la tête), on ferait sagement d'essayer le trépan lorsque la maladie élude l'effort des autres remèdes et est assez grave, et que le malade est assez courageux pour s'y soumettre. Je ne doute pas qu'on n'en retirât presque toujours des avantages considérables. Arétée l'avait déjà recom- mandé (2) ; mais il en a été de ce conseil comme de tant d'autres bons conseils des anciens qui sont absolument négligés et qui restent comme inconnus au plus grand nombre des médecins, jusqu'à ce

(1) Il fut apparemment décidé à choi- sir cette partie, parce que le malade la désigna comme le point d'où partait le mal.

(2) *Traité complet de chirurgie*, obs. 172, t. II, p. 409.

(1) Stalpartii Van der Wiel, *Observ.*, cent. I, obs. 8, p. 36.

(2) *De curatione morbor. chronicor.*, cap. IV, p. 121.

que quelque moderne s'en fasse honneur et les remette en vogue.

§ 132. Quand le vice attaque les parties mêmes du cerveau, que les membranes sont ossifiées, qu'il renferme un abcès, des hydatides, qu'il est ramolli, squirrheux, calleux, charnu, comme on a vu plus haut que cela arrivait quelquefois, le mal est absolument incurable, et il ne reste d'autre remède à essayer que de prévenir, par le régime et par quelques secours simples, la fréquence des accès; mais cet objet sera le sujet d'un des articles suivants, auquel je renvoie. Peut-être que chacune de ces causes a quelque symptôme différent de ceux que les autres produisent; nous les ignorons jusqu'à présent, et ces observations ne seront, j'espère, jamais assez fréquentes pour qu'on puisse parvenir à les distinguer; mais, sans les distinguer, il y a plusieurs symptômes qui peuvent conduire un médecin attentif et observateur à décider qu'il y a un vice essentiel dans le cerveau, et dans ce cas, comme dans tous ceux qui sont incurables, on doit bien se garder de donner des remèdes curatifs; en voulant guérir ceux qui ne peuvent l'être, on change trop souvent un mal tolérable en un état affreux, et le meilleur médecin est celui qui sait se résoudre à ne rien faire qu'éloigner toutes les causes qui paraissent aigrir le mal.

ARTICLE XXI. — TRAITEMENT DES ÉPILEPSIES QUI DÉPENDENT DE LA PLÉTHORE OU DE L'ACRETÉ.

§ 133. Une troisième classe d'épilepsies, qu'on pourrait appeler humorales, est de celles qui, sans aucun vice dans les solides, sont produites par la quantité des humeurs, ou par leur âcreté; j'en ai détaillé les différentes espèces plus haut. La première et la principale, c'est l'épilepsie pléthorique; on la guérit en guérissant la pléthore. J'ai déjà dit que ce serait le sujet d'un des paragraphes suivants. Les autres dépendent, ou de l'âcreté des humeurs, ou d'une évacuation naturelle dérangée, ou d'une évacuation maladive supprimée tout-à-coup. Dès qu'on est parvenu à découvrir la cause, on connaît ce qu'il faut faire, et vouloir entrer dans les détails de celui qui convient à chaque espèce, ce serait s'engager à donner un traité de pratique. Ainsi le traitement a deux parties, comme je l'ai déjà dit des épilepsies sympathiques : éloigner la cause, et ensuite, si l'on craint que les nerfs n'aient contracté la disposition épileptique, donner des spécifiques dont je parlerai plus bas.

Les espèces les plus opiniâtres de cette classe sont celles qui dépendent de la répercussion d'une maladie cutanée, ou d'une évacuation maladive supprimée. Il est très-difficile et très-rare de pouvoir la rappeler, et souvent, en se déposant sur le cerveau, elle y produit des désordres incurables. Je fus appelé, il y a plusieurs années, dans une ville étrangère, pour un malade qui avait été conduit, dès le commencement de son mal, par trois médecins des plus éclairés, et que tous leurs soins ne purent pas empêcher de mourir cruellement. Il avait assez ordinairement au front une très-légère dartre à laquelle il n'aurait dû faire aucune attention, et dont il s'inquiétait trop; il y appliqua la liqueur de saturne de Goulard, qui fit disparaître le mal, et le jeta dans des maux de tête atroces, accompagnés quelquefois d'un peu de délire, d'autres fois de légers mouvements convulsifs. Au bout de quelques mois, la violence du mal le fit tomber dans une espèce de stupeur mêlée de moments d'inquiétudes, et après sa mort on trouva tout en très-bon état dans le cadavre, excepté le cerveau qui était en partie durci et gonflé. L'on avait bien cherché dès les commencements à rappeler la dartre, on avait bien fait des écoulements artificiels, on ouvrit même un séton en ma présence; tout avait été inutile, et cela n'arrive malheureusement que trop souvent, surtout si l'on s'endort sur les commencements du mal, et si on laisse former les premiers germes du dérangement de l'organisation, qui fait alors des progrès rapides.

ARTICLE XXII. — TRAITEMENT DE LA CAUSE PRÉDISPOSANTE. LE RÉGIME.

§ 134. Après avoir parlé de toutes ces espèces d'épilepsie qui ne sont point proprement l'épilepsie essentielle, il me reste à parler de cette dernière, qui est la plus fréquente, et qui, ne reconnaissant aucune cause sympathique ni aucun vice sensible d'organisation dans la tête, dépend uniquement de la disposition épileptique du cerveau mise en action par quelqu'une des causes occasionnelles quelquefois sensibles et beaucoup plus souvent imperceptibles dont j'ai parlé plus haut. Elle peut tuer aussi bien que les autres; mais quand on ouvre le crâne après la mort, on ne trouve qu'un cer-

veau sain et bien constitué (1), comme je l'ai vu dans l'observation que j'ai rapportée plus haut, § 64, et comme M. Johnston l'observa aussi dans ce jeune homme qu'il ouvrit, § 51, et qui n'avait d'autre vice que cet engorgement qui était né pendant l'accès.

§ 135. L'on voit que la cure a deux parties : changer la disposition épileptique du cerveau, ou détruire cette facilité qu'il a à se convulser, et prévenir toutes les causes qui déterminent l'accès. Je commencerai par la dernière, d'autant plus volontiers que souvent elle suffit; si l'on parvient à éloigner pendant quelque temps les accès, les nerfs se fortifient et perdent cette malheureuse disposition. M. Van Swieten a dit avec beaucoup de justesse que, comme les traces des idées qui ne sont point rappelées de temps en temps s'effacent entièrement, de même si les mouvements épileptiques ne sont point renouvelés, l'aptitude à les renouveler se détruit. Si au contraire on n'éloigne pas toutes les causes qui peuvent déterminer les accès, on a beau employer les spécifiques les plus efficaces, ils sont inutiles, et tout le bien qu'ils pourraient faire est promptement détruit par le mal que font les causes irritantes. Ainsi l'action des remèdes est très-subordonnée au régime, et c'est une nouvelle raison pour le déterminer avant de parler des remèdes.

§ 136. Galien en sentait toute l'importance, et sa belle consulte pour un enfant épileptique (2) est presque tout entière consacrée à le prescrire. Il entre dans les plus grands détails ; son premier conseil est d'observer attentivement ce qui nuit à l'enfant et de l'éviter ; il interdit tous les aliments visqueux, flatueux, tous ceux qui peuvent déterminer le sang à la tête, le vin, la moutarde, les poissons sans écailles qui sont tous visqueux; il recommande pour boisson l'eau avec l'oxymel, et donne beaucoup de préceptes sur l'exercice. — Le grand but qu'on doit se proposer, c'est, 1° de prévenir la formation d'une trop grande quantité d'humeurs; 2° d'empêcher qu'elles ne se portent à la tête, en prévenant leur trop grand mouvement et en facilitant la circulation dans les autres parties; 3° enfin d'éloigner tout ce qui peut irriter le genre nerveux.

§ 137. La sobriété, je le dis d'après une multitude d'observations, est le moyen le plus sûr de prévenir la formation d'une trop grande quantité d'humeurs, et la base de la guérison de cette maladie. Quand la disposition épileptique existe, elle est rappelée par tout ce qui distend les vaisseaux du cerveau, et ainsi une nourriture trop abondante est un poison. Il est donc de la plus grande importance de réduire ses aliments à la moindre quantité possible pour vivre et se bien porter, et c'est surtout le soir qu'on doit se permettre très-peu d'aliments. L'on a vu plus haut que c'était ordinairement pendant la nuit que les attaques étaient le plus fréquentes, et j'ai prouvé ailleurs que le sommeil augmentait la pléthore dans la tête; ainsi c'est en se couchant qu'on doit éviter de se surcharger par des aliments. Mais outre la diminution sur la quantité, on doit faire beaucoup d'attention à la qualité, et ces attentions rempliront en même temps une partie de la seconde et de la troisième indication, où je ne serai pas obligé de les rappeler; je ne m'étendrai même pas beaucoup ici, puisque ce régime ressemble à celui que j'ai conseillé aux gens de lettres avec beaucoup de détail, dans la Dissertation sur leur santé. Je suppose, au reste, toujours une personne qui n'est qu'épileptique, et dont toutes les autres fonctions sont en bon état, sans entrer dans les différences de régime que des circonstances particulières ou la complication d'autres maladies peuvent exiger.

§ 138. Les viandes blanches, le poisson de rivière, les légumes, les farineux les plus digestibles, parmi lesquels je comprends le pain, les fruits bien mûrs, doivent être la base de la nourriture des épileptiques; on peut leur permettre quelquefois un peu de bœuf, du mouton tendre; mais en général on doit leur interdire toutes les viandes noires, qui font beaucoup de sang, et un sang âcre, les œufs, les pâtisseries, les fritures, les choses grasses, les oies, les canards, la viande de cochon, toutes celles qui sont salées, fumées ou venées, les anguilles, la raie, la sèche, la merluche, les écrevisses, les truffes, les artichauts, les asperges, le céleri et le persil.

§ 139. Je sais que ce régime paraîtra fort contraire à celui que l'on ordonne trop souvent; il y a beaucoup de médecins qui, quand ils veulent mettre au régime, prescrivent de ne manger que du potage au bouillon, du bouilli et du rôti, et per-

---

(1) Boneti, *Sepulchr.*, obs. 38, 39, p. 287, etc.

(2) *Pro puero epileptico consilium.* Charter, t. x, p. 487.

mettent, comme par grâce, un peu de légumes, mais défendent sévèrement toutes les crudités, et regardent les fruits comme un aliment nuisible dans toutes les maladies indistinctement. Je vois tous les jours des malades qui n'en ont point mangé depuis plusieurs années, mais je vois tous les jours ces mêmes malades reprendre de l'appétit, des forces, du bien-être, de la gaîté, renaître, en un mot, dès qu'ils recommencent à en faire usage. J'ai été consulté depuis peu par une femme épileptique qui depuis quinze mois ne vivait que de viandes, d'œufs, de ragoûts, de chocolat, et de remèdes chauds; je l'ai privée de remèdes, j'ai totalement changé son régime : je ne lui accorde que très-peu de viande, point de chocolat, mais des légumes et des fruits à discrétion. Le premier effet de ce changement a été de lui enlever des maux d'estomac qu'elle avait continuellement, et de lui donner un sommeil tranquille; son état s'est ensuite amendé de jour en jour, et aboutira, j'espère, à une guérison que la continuation du régime qu'on lui avait imposé aurait rendue impossible.

§ 140. Par rapport aux boissons, l'eau pure est la seule qui leur convienne, toutes les autres sont moins salutaires, plusieurs nuisibles. — Le vin irrite les nerfs et porte le sang à la tête, et je suis persuadé, par beaucoup d'observations, qu'excepté dans un très-petit nombre de cas, où le mal ne vient que de faiblesse et d'atonie, la privation du vin est indispensablement nécessaire. Van Heers, ce bon observateur, se plaignait déjà de ce que plusieurs jeunes gens étaient restés incurables parce qu'ils ne voulaient pas s'en abstenir (1). M. Tralles parle d'un homme qui était beaucoup mieux dès qu'il n'en prenait point, et dont le mal redoublait dès qu'il en buvait (2), et il n'y a point de médecin qui n'ait vu la même chose.

Le thé et le café irritent aussi; le chocolat simple nourrit trop, et s'il est vanillé ou ambré, il porte à la tête, sa seule odeur peut produire des accès. — Le régime a plusieurs autres objets, mais dont j'aurai occasion de parler plus naturellement dans d'autres articles : ainsi, pour éviter les répétitions, je n'en dirai rien ici.

(1) Obs. 24.
(2) *De Opio*, t. III, p. 32.

ARTICLE XXIII. — DE LA SAIGNÉE ET DES AUTRES ÉVACUATIONS SANGUINES.

§ 141. La disposition à la pléthore est quelquefois telle que, malgré la plus grande sobriété et le plus grand choix d'aliments, il se forme encore trop de sang; les vaisseaux restent trop pleins, et le pouls est souvent dur. Dans ce cas-là, il ne faut pas balancer à faire une saignée au bras, et à la réitérer aussi souvent que les circonstances le feront juger nécessaire. J'ai examiné ailleurs les objections qu'on fait contre la saignée dans les maux de nerfs, je ne m'y arrêterai point à présent; mais je suis convaincu, par un grand nombre d'expériences, qu'elle est souvent très-utile dans l'épilepsie, qu'il n'y a point de moyen qui en éloigne plus fréquemment les accès, que souvent cette maladie est incurable si l'on ne saigne pas, que quelquefois la saignée seule la guérit, et que lors même qu'elle ne fait pas du bien par elle-même, elle est indispensable pour faciliter l'effet des autres remèdes; et si l'on se rappelle tout ce que j'ai dit sur l'état du cerveau pendant l'accès d'épilepsie, on comprendra aisément tous ses bons effets.

§ 142. Rhodius vit un jeune homme de huit ans pour qui l'on avait tenté inutilement tous les remèdes, et que la saignée, réitérée quelquefois dans un mois, guérit (1). Rivière parle aussi d'une jeune fille de douze ans, épileptique, qui avait des accès très-fréquents, et à qui aucun remède n'avait procuré du soulagement; elle eut une pleurésie, pour laquelle on la saigna plusieurs fois, et depuis ce moment elle n'eut plus d'accès. Observation importante, et que j'ai vu confirmer par une absolument semblable, il y a douze ou treize ans. Une jeune personne qui n'était point épileptique, mais qui avait des convulsions terribles depuis plusieurs années, était entre les mains de deux autres médecins, et je ne l'avais vue que dans une seule attaque; je lui avais conseillé des bains et du petit-lait, qu'on lui déconseilla, et qu'on remplaça par un vin composé de fer, de kina et de rhue, qui augmenta singulièrement des maux de tête cruels auxquels elle était extrêmement sujette, et que la nature soulageait par des saignements de nez fré-

(1) *Observ.*, cent. I, obs. 64.

quents ; enfin, beaucoup de sang et de remèdes chauds occasionnèrent une pleurésie très-forte, dans laquelle je la conduisis, et que les saignées multipliées, les nitreux, les émollients, les jus d'herbes, guérirent. Depuis lors, elle n'a eu aucun ressentiment de convulsions ; et il est vraisemblable que si elle eût été épileptique, elle aurait été également guérie de l'épilepsie.

§ 143. Non-seulement la saignée et les autres remèdes diminuent la quantité du sang, mais ils en changent la qualité: s'il est trop épais, trop riche, inflammatoire, la saignée, et c'est un de ses bons effets dans cette maladie, en diminuant la force des vaisseaux qui forment la densité du sang, le rend plus fluide et plus coulant; la circulation se fait mieux, la distribution en est plus aisée. — Séverin dit avoir toujours soulagé l'épilepsie en ouvrant les artères ou les veines temporales, et il en cite plusieurs exemples: dans deux, on voit que des malades plus sobres auraient vraisemblablement été guéris ; mais ils renouvelèrent le mal en buvant beaucoup, ce qui rappela les accès (1).— Zacutus Lusitanus guérit une femme de vingt-quatre ans, qui avait eu plusieurs très-forts accès d'épilepsie, par une saignée à chaque bras et des lavements (2). — Théophile Bonnet, auteur estimable de quelques collections utiles, appelé par un jeune homme qu'une frayeur avait jeté dans un accès épileptique qui durait depuis trois heures, lui fit faire une saignée au bras. Le sang jaillit avec une très-grande force ; l'accès cessa d'abord, et n'eut jamais de retour (3) ; et ce même Zacutus que je viens de citer rapporte dans l'observation précédente le cas d'un homme de vingt ans, fort, robuste, sanguin, sujet à de très-forts accès, contre lesquels tous les remèdes avaient échoué, qu'il guérit parfaitement en lui faisant faire tous les mois une saignée au pied, ce qui diminua la pléthore, dit-il, et rendit les vaisseaux transpirables. Il rapporte à cette occasion ce que Galien, dans son ouvrage sur la façon de guérir par la saignée, avait déjà ordonné, de saigner les épileptiques au pied.— Le malade, dans le crâne duquel M. Hunault trouva des osselets adhérents à la dure-mère, n'était soulagé que par des saignées. De six jeunes épileptiques, Pechlin en guérit trois par ce seul remède (1). Bénédictus-Silvaticus guérit un hypochondre de l'épilepsie en faisant appliquer tous les mois des sangsues aux hémorrhoïdes (2); et M. de Sauvages rapporte deux traits bien intéressants. Un jeune étranger, dit-il, était sujet à l'épilepsie, dont il avait des attaques plusieurs fois par semaine ; il employa inutilement pendant un an les secours ordinaires ; enfin, la valériane sauvage le soulagea ; mais, n'étant point encore guéri, il alla consulter un médecin célèbre, qui le guérit parfaitement par les saignées réitérées. Un autre épileptique fut saigné par ordre des médecins une fois toutes les semaines, et prit des demi-bains ; cette cure dissipa l'enflure qu'il avait aux jambes, et rendit les accès beaucoup plus rares et beaucoup plus faibles (3). Le second maçon dont j'ai parlé § 13 fut radicalement guéri par deux saignées, l'une au bras, l'autre au pied, et quelques nitreux. Enfin, j'ai fait si souvent des observations semblables ; j'ai vu si fréquemment le mal, soulagé dès les premières saignées, se guérir en les continuant, que je ne puis assez recommander aux médecins d'être en garde contre cette opinion funeste et trop répandue qui interdit la saignée dans presque toutes les épilepsies.

§ 144. Je ne veux cependant point qu'on en fasse un remède général ; chez un malade faible, cacochyme, qui paraît avoir peu de sang, qui l'a dissous, chez qui le mal est l'effet d'un acide dans les premières voies, ou d'une mobilité excessive, elle nuirait presque toujours ; mais chez les enfants forts et robustes, chez les personnes bien portantes, à la fleur de l'âge ; chez celles surtout qui éprouvent une suppression soit menstruelle, soit hémorrhoïdale, qui ont les vaisseaux pleins, la peau dure et sèche, le visage rouge, une pesanteur de tête habituelle, le pouls dur, la saignée est indispensablement nécessaire ; et ordinairement, en la réitérant, elle rappelle les évacuations supprimées, comme je viens de le voir depuis très-peu sur deux femmes, l'une très-jeune encore, l'autre âgée de trente-huit ans.

(1) M. A. Severini, *De efficaci medicin.*, lib. III, in-fol. Francf., 1571, p. 42.
(2) *Praxis admirab.*, lib. I, obs. 21.
(3) *Mercur. compilat.*, *de epileps.*, § 5.

(1) *Observat.*, l. II, obs. 30, p. 288.
(2) *Mercur. compilat.*, art. *Epileps.*, § 40.
(3) *Nosologia*, class. 4, t. I, p. 581.

§ 145. Les sangsues, appliquées soit au fondement, soit aux tempes, et les ventouses, méritent quelquefois la préférence sur les autres saignées. Il y a quelques années qu'un très habile chirurgien me consulta pour une femme forte, sanguine, qui avait beaucoup de tempérament, et qui éprouvait depuis quelque temps de violents accès d'épilepsie, occasionnés par le trop de sang qui se portait à la tête, et que les saignées n'avaient pas diminué. Des sangsues, appliquées trois fois aux vaisseaux hémorrhoïdaux, de quinze en quinze jours; la vapeur de l'eau chaude sur une chaise percée, matin et soir, et pour tout remède, l'usage de la crème de tartre avec une boisson abondante, firent paraître les hémorrhoïdes, et dès-lors la malade fut radicalement guérie.

§ 146. La saignée de la jugulaire peut être quelquefois nécessaire, et Hagendorn parle d'un jeune homme qui prit un premier accès d'épilepsie pour avoir eu tout le visage enduit de poix chaude. Cet accès passa. Étant revenu au bout de quelques mois, il céda encore à des remèdes anti-épileptiques; mais une troisième attaque étant plus rebelle et les autres remèdes inutiles, il ordonna la saignée de la jugulaire, qui enleva totalement le mal (1).

ARTICLE XXIV. — MOYENS D'EMPÊCHER QUE LE SANG NE SE PORTE A LA TÊTE.

§ 147. Non-seulement il faut prévenir la formation de trop de sang, mais il faut encore empêcher qu'il ne se porte à la tête; et les causes principales qui l'y déterminent étant ou son trop grand mouvement, ou la circulation gênée dans quelque autre partie, soit par des sécrétions dérangées, soit par l'inaction qui ralentit la circulation dans les extrémités, soit par le spasme, l'un des grands objets de la cure de l'épilepsie, c'est d'éloigner ces causes. — Le même régime que j'ai prescrit pour empêcher la formation d'une trop grande quantité de sang est en même temps le moyen le plus propre à empêcher son trop grand mouvement, et à prévenir par là même qu'il ne se porte trop à la tête, effet nécessaire de son mouvement augmenté, et effet presque toujours funeste. J'ai observé avec grand soin plusieurs épileptiques; j'ai constamment vu que l'augmentation de fréquence dans le pouls précédait toujours les accès. Quelquefois cette fréquence, souvent accompagnée de dureté, durait plusieurs jours; ils avaient alors ou des accès, ou au moins plusieurs commencements d'accès. Tout ce qui pouvait abattre et amollir le pouls leur rendait le bien-être et éloignait les accès; et j'ai vu leur guérison s'avancer à mesure que le pouls perdait ce caractère fiévreux et dur, auquel on ne donne point assez d'attention dans cette maladie et dans plusieurs autres maladies de langueur.

§ 148. Tous les rafraîchissants, la crème de tartre, le nitre, le vinaigre, le petit-lait, la tisane de racine de grammont, sont propres à remplir cette indication, et je m'en suis servi souvent avec le plus grand succès, malgré ce funeste préjugé qui prohibe presque tout ce qui n'est pas chaud, et malgré l'opinion qui, donnant dans un excès contraire, mais bien moins fâcheux, n'admet que les simples délayants les plus insipides. Le petit-lait est, parmi les remèdes que je viens d'indiquer, celui qui mérite la préférence : il calme, il désobstrue, il rompt le spasme, il entretient la liberté du ventre, il facilite la transpiration; en un mot, il remplit presque toutes les indications. — Quelquefois il est indispensablement nécessaire de purger, et de purger même plusieurs fois; on sait que c'est un des moyens les plus propres à détourner le sang de la tête. Souvent même les purgatifs actifs sont nécessaires. Éraste et Massaria avaient attribué le peu de succès, dans la guérison de l'épilepsie, à ce qu'on ne purgeait pas assez souvent. Rivière purgeait fréquemment; et l'on peut appliquer dans plusieurs cas à cette maladie ce que j'ai dit des purgatifs dans les maux de nerfs en général. L'on a déjà vu plus haut les bons effets des purgatifs dans les cas où les embarras du bas-ventre paraissent être le siége de la maladie. La méthode du docteur Kinneir, pour guérir les enfants épileptiques, était de les purger tous les jours avec une infusion de rhubarbe, et de leur donner dans le même temps une poudre absorbante avec le *sal Jovis*, si fort recommandé par Baglivi dans les affections hystériques, et une infusion de valériane sauvage (1). M. Mangolt rapporte l'observation d'un en-

(1) *Medicin septent.*, *De epileps.*, c. XIX, t. I, p. 115.

(1) *A New essay on the Nerves*, p. 179.

fant pour qui l'on avait consulté les plus habiles médecins et employé inutilement les remèdes anti-épileptiques les plus vantés, qui fut enfin guéri par la seule teinture de rhubarbe (1). Rénéaulme, médecin de Blois, a vu, au commencement du dernier siècle, deux cas semblables ; celui d'une jeune fille de sept ans qui avait jusqu'à six accès presque tous les jours, et qu'il guérit en lui donnant six grains de son stomachique, qui paraît avoir été l'extrait d'aloès, qui la purgea beaucoup par le bas et détruisit la maladie. Chaque accès commençait par une douleur d'estomac. L'autre est celle d'un homme de vingt ans, dont le mal commençait de même, et que le même remède guérit (2).

§ 149. Quand le sang est déterminé à la tête par le dérangement des sécrétions, il faut nécessairement y remédier. La constipation produit souvent cet effet, et l'on doit la prévenir. Le régime que j'ai indiqué, la crème de tartre, le petit-lait, et surtout les lavements, réussissent dans ce cas. Il ne faut point craindre d'employer fréquemment ce dernier remède, et de s'en faire par là un assujettissement ; ils cesseront d'être nécessaires quand ils cesseront d'être utiles ; au moins, je l'ai vu assez constamment. — Mais la sécrétion à laquelle il faut presque toujours faire le plus d'attention, c'est à la transpiration : j'ai déjà dit que, dans les maux de nerfs, la transpiration était souvent très-irrégulière, que la peau était presque toujours dans un état spasmodique, et qu'il fallait y remédier. Le remède le plus sûr pour cela, c'est les bains tièdes d'eau simple, pris tous les jours à jeun, et plus ou moins longs ; le degré de chaleur doit être du 25 au 26 du thermomètre de M. Réaumur. Il est difficile de croire, sans l'avoir éprouvé, le bon effet de ce remède, recommandé dans tous les temps, mais toujours ou trop peu ordonné, ou ordonné pour trop peu de temps ; on les ordonne pour une neuvaine ou une quinzaine ; c'est être bien peu instruit de la nature des maux et de celle des remèdes, c'est bien peu se rendre compte de ce qu'on ordonne : c'est par centaine qu'on doit les prescrire dans les cas graves, et quelquefois sans terme limité. J'ai vu une malade qui vint me consulter pour des maux de nerfs très-opiniâtres, qui étaient une suite de couche, qui portaient principalement sur la poitrine, et qui duraient depuis plusieurs années, dont elle avait passé une grande partie à Paris, où M. de La Motte, qui l'avait conduite avec beaucoup d'habileté, et qui lui avait fait beaucoup de bien, lui avait déjà fait prendre douze cent cinquante bains ; ce nombre ne m'empêcha point de lui conseiller de les recommencer. Le dégoût qu'elle en avait conçu lui a empêché de les prendre aussi fréquemment que je le souhaitais, et elle doit sa guérison au lait d'ânesse, qu'elle a pris dix-huit mois, et dont je la fis vivre pendant plusieurs semaines, sans autres aliments que des fruits crus, surtout des pêches, des melons, quelques légumes, du pain, et rarement un peu de poisson. Mais il n'en est pas moins réel que tous les bains qu'elle prenait lui faisaient toujours un bien marqué, et que sa guérison aurait été plus prompte si elle en avait pris davantage. Quand on a de bonnes eaux, je fais employer l'eau simple ; quand on a des eaux dures, on doit y ajouter un peu de savon, un peu de lait si l'on veut, quelques fleurs ou quelques herbes émollientes.

§ 150. De légères frictions sur tout le corps, surtout aux jambes et aux cuisses, augmentent beaucoup le bon effet du bain en facilitant la transpiration et en rompant mieux le spasme ; mais elles doivent être très-douces : fortes, elles animeraient le mouvement du sang, et le porteraient à la tête. Rien ne dissipe le froid des extrémités comme le bain, et, en rompant le spasme, il opère aussi très-souvent la guérison des obstructions et des suppressions. — Mais quand ce froid habituel des extrémités est plutôt l'effet de la lenteur de la circulation, occasionnée par la faiblesse des fibres et la disposition aqueuse du sang, que de la plénitude des vaisseaux ou du spasme, le bain ne vaudrait rien, et, pour le dissiper, on doit ordonner du mouvement, des frictions sèches avec de la flanelle, et des semelles de poix de Bourgogne étendue sur de la peau, qu'on porte habituellement sous la plante des pieds. On doit s'interdire les chauffe-pieds pleins de braise, dont la vapeur, toujours plus ou moins narcotique, nuit sensiblement aux personnes sujettes aux maux de nerfs ; et heureusement ce pernicieux usage diminue tous les jours, et on les abandonne

(1) *De epilepsiæ nonnullis speciebus.*
(2) *Ex curationibus observationes auctore* Paulo Renealmo. Parisiis, 1606, obs. 47, 48.

presque entièrement aux petites boutiquières et aux revendeuses, qui passent leur vie assises au coin des rues : ce feu leur est nécessaire, et, dans des boutiques ouvertes ou en plein air, il est bien moins nuisible que dans des chambres, où il incommode tout le monde.

§ 151. Quand c'est la fatigue de la digestion qui détermine le sang à la tête, les stomachiques y remédient; et quand cette détermination est uniquement l'effet de la mobilité, c'est en guérissant cette dernière qu'on doit y remédier.

§ 152. En proscrivant tout ce qui anime trop le mouvement du sang, on proscrit le trop d'exercice, les exercices violents, ceux qui portent singulièrement le sang à la tête, l'application, la méditation, tous les ouvrages qui font baisser la tête et qui fixent les yeux, l'ardeur du soleil et les appartements chauds, dont on a déjà vu les dangers; les compagnies nombreuses, les repas, les veilles, les lieux élevés où la tête tourne, et surtout l'action de tourner, qui, non-seulement détermine les humeurs à la tête, et peut par là même rappeler les accès, mais peut même produire des maux très-fâcheux. J'ai été consulté, il y a quelques années, par un mousquetaire, que ce mouvement de rotation, poussé apparemment trop loin un jour en badinant, a jeté dans des maladies de la tête très-graves, et dont il n'a peut-être jamais été guéri. Ces attentions paraîtront minutieuses à ceux qui n'ont encore vu que peu ou point de malades, et surtout à ceux qui en ont vu beaucoup sans les observer; en observant mieux, ils en sentiront l'importance.

§ 153. Mais ce que j'ai dit sur le danger des exercices violents ne doit point persuader que je blâme l'exercice, et qu'il soit dangereux; bien loin de là, l'exercice, moyennant qu'il ne soit pas de nature à enflammer le sang et à le porter à la tête, est sans contredit l'un des moyens les plus prompts, les plus sûrs, les moins dangereux, de fortifier le genre nerveux et d'en détruire la convulsibilité. Galien, et après lui bien d'autres médecins, ont regardé l'exercice comme le principal remède de l'épilepsie. Il est vrai qu'il donnait les plus grands soins à tout ce qui y avait rapport : il commençait le matin par faire promener l'enfant au sortir du lit; il réitérait cet exercice avant le dîner, et ensuite à d'autres heures; mais il ne voulait jamais que l'enfant prît un exercice violent sans avoir commencé par de plus doux; et non-seulement il ne le laissait point le maître de prendre de l'exercice à son gré, mais il voulait qu'on ne confiât le soin de le diriger à cet égard qu'à un homme très-entendu (1).

M. Boerhaave a établi comme une vérité incontestable, et l'expérience le démontre tous les jours, qu'une grande frugalité et un grand exercice guérissaient cette maladie, que la gourmandise et l'inaction rendent incurable; mais, je le répète, cet exercice qui guérit, quand le corps est en bon état et qu'on mène une vie sobre, irrite au lieu de fortifier, et produit les accès au lieu de les détruire, quand les vaiseaux sont trop pleins de sang, que le malade est échauffé et que le corps est dans un état de sécheresse, tant il est vrai que dans aucune maladie il n'y a aucune règle générale, et qu'on ne peut dire d'aucun article de la façon de vivre, du régime et des remèdes, cela convient dans cette maladie; la spécification des cas et des circonstances est toujours nécessaire, sans quoi l'on abuse des choses les plus utiles.

§ 154. C'est surtout les passions qu'il est important de régir avec le plus grand soin; tout ce qui pourrait les mettre en jeu nuirait à coup sûr, et l'on a déjà vu qu'elles étaient une des causes les plus fréquentes de l'épilepsie, et qu'elles en renouvellent fréquemment les accès.

§ 155. En faisant l'énumération des causes qui, en irritant les nerfs par leur âcreté, produisent l'épilepsie, j'ai marqué tout ce qu'on doit éviter dans cette maladie, et il serait inutile de le répéter ici : je dirai seulement que, tout récemment, je viens de voir un jeune homme, à qui on a donné du suc de poireaux dans du lait, pour tuer des vers imaginaires, et qui, le lendemain matin, a eu un accès plus fort que ceux qu'il avait eus auparavant. Mais je dois parler des odeurs. — Tous les épileptiques doivent les fuir avec beaucoup de soin; toute odeur forte, quelle qu'elle soit, irrite, et cette irritation nuit; plusieurs épileptiques ne peuvent pas soutenir celle de l'ambre, du musc, de la vanille, et il y en a d'autres qui leur font un mauvais effet, moins marqué, sans être moins dangereux. Il n'y a que quelques années qu'on a vu périr une jeune de-

(1) *Consil. pro puero epileptic.* Chart., t. x, p. 487.

moiselle en Allemagne, avec tous les symptômes d'un poison narcotique, pour avoir couché dans une chambre où il y avait un bassin de violettes qui trempaient, et qui l'avaient remplie d'une odeur très-forte (1). Le même accident manqua d'arriver à Londres en 1764, par l'effet de différentes fleurs, à deux jeunes personnes; mais l'une, éveillée apparemment par l'angoisse, sentit son mal, vit celui de l'autre, et eut assez de force pour ouvrir la porte et la fenêtre, et jeter les fleurs (2). Sans parler d'une foule d'autres observations sur les dangers des odeurs, qu'on peut voir réunies dans la savante dissertation de M. Triller, que je viens de citer, et qui toutes prouvent combien elles sont nuisibles aux nerfs, l'on a vu celle des renoncules de jardin produire l'épilepsie même (3). — On a vu plus haut qu'un jeune homme tombait toutes les fois qu'il voyait quelque chose de couleur rouge; d'autres sont aussi affectés par d'autres objets singuliers, qui irritent leurs nerfs plus qu'on ne devrait s'y attendre; il leur importe de les éviter.

§ 156. Quand on a prescrit tous les moyens propres à prévenir l'accès, c'est avoir fait la plus grande partie de l'ouvrage, et il y a bien des épileptiques à qui cette cure suffit. Je n'en ai point fait d'autres à la première femme dont j'ai parlé § 74, ni dans bien d'autres cas; et M. Tralles en rapporte deux exemples très-intéressants : l'un est celui d'un jeune homme sanguin, sujet aux saignements de nez, studieux, qu'une colère, suivie de beaucoup d'exercice dans un jour chaud, jeta dans une épilepsie accompagnée des mouvements les plus violents, qu'il guérit radicalement et sans aucun spécifique, par la saignée, les purgatifs anti-phlogistiques, les lavements, le nitre, la tisane d'orge, les bains de pieds; l'autre celui d'une femme sédentaire, qui mangeait beaucoup, buvait beaucoup de bière, et qui fut prise d'une épilepsie dont la première attaque parut devoir être mortelle, qui se reproduisit ensuite fréquemment, et qui parut dépendre d'un sang visqueux qui engorgeait les vaisseaux de la tête; il la guérit : 1° par une saignée dans le premier accès, pour empêcher qu'il ne dégénérât en apoplexie, et on la réitéra quelquefois dans la suite; 2° par beaucoup de purgatifs, de nitreux, de savonneux, qui entretinrent une diarrhée pendant plusieurs semaines; par une grande sobriété et une diète très-austère, sans aucun spécifique qui, dans ce cas et le précédent, aurait certainement été nuisible. Ce ne fut qu'après plusieurs mois qu'il conseilla les eaux de Spa pour rétablir les forces (1). Mais on n'est pas toujours aussi heureux; il y a des malades dont le cerveau a acquis une disposition épileptique si forte, qu'il ne suffit pas d'éviter avec soin tout ce qui peut l'irriter, il faut agir sur lui-même, et les moyens qu'on emploie pour cela sont ce qu'on appelle les anti-épileptiques, ou les spécifiques, dont il est temps d'examiner les effets.

(1) Triller, *De morte subita ex nimis violan. odore. Opuscul.*, t. I, p. 240.
(2) Ibid.
(3) *Act. cur. nat.*, dec. III, an. 9 et 10, obs. 92, p. 170.

ARTICLE XXV. — LES SPÉCIFIQUES EN GÉNÉRAL. LA RACINE DE VALÉRIANE.

§ 157. Parmi les remèdes auxquels on a donné ce nom, il y en a de véritablement utiles, d'inutiles et de dangereux. Je m'occuperai d'abord des premiers; j'indiquerai ensuite ceux des deux autres classes, pour dépouiller les uns d'une réputation mal acquise, et ôter aux autres une confiance dangereuse. Mais sans rappeler ici ce que j'ai dit des anti spasmodiques, dans le chapitre des remèdes des maux de nerfs, je dirai seulement : 1° que de tous ces remèdes, il n'y en a aucun qui mérite véritablement le nom de spécifique anti-épileptique, parce qu'il n'y en a aucun qui guérisse certainement et constamment la disposition épileptique du cerveau, ni même aussi constamment que le kina guérit les fièvres d'accès, ou le mercure les maux vénériens, et qu'ainsi ils ne sont pas aussi spécifiques que ces derniers remèdes; 2° que souvent cependant, s'ils ne réussissent pas, c'est parce qu'on néglige, avant de les employer, de mettre le corps dans l'état dans lequel il serait à souhaiter qu'il fût avant d'en faire usage; on les regarde comme spécifiques absolus, on veut par là même qu'ils guérissent toutes les épilepsies; on les ordonne indistinctement dans toutes, sans faire attention que toutes les causes ne sont

(1) *De Opio*, pars 3, c. 1, p. 23.

pas de nature à être vaincues par leur effet, et que, comme ils sont tous de la classe des fortifiants, si on les emploie dans le temps qu'il y a pléthore, tension, sécheresse, disposition à l'inflammation, embarras dans les premières voies, putridité, obstructions, constipation, loin de faire du bien, ils font un mal réel et certain; on les essaie tous successivement, tous nuisent, et tous auraient été utiles si on avait donné au corps la disposition qu'il devait avoir. Quoiqu'on regarde le mercure et le kina comme spécifiques des maux contre lesquels on les emploie, on ne les ordonne pas indistinctement dans toutes les circonstances; on sait qu'il y en a beaucoup dans lesquelles ils nuiraient : on commence par les éloigner, on prépare le corps, on le dispose à n'être affecté qu'utilement par le remède qu'on prescrit alors avec confiance et avec succès. Les anti-épileptiques exigent les mêmes précautions; mais, qu'il me soit permis de le dire, de très-grands médecins ne font pas assez d'attention à cette observation. Consulté par une femme qui avait eu auparavant, outre beaucoup d'autres, les conseils de deux des plus grands praticiens de l'Europe, dont l'un lui avait ordonné la valériane, l'autre les feuilles d'oranger, qui sont un remède efficace, je vis que l'un et l'autre de ces remèdes et tous ceux de la même classe qu'elle avait employés, lui avaient fait un mal réel, parce qu'on n'avait pas fait attention qu'elle avait le sang inflammatoire, qu'elle était pléthorique, qu'elle avait très-souvent la fièvre, et que les spécifiques, qui augmentaient ces maux, lui nuisaient sensiblement. Je lui conseillai une préparation de six mois, adaptée à ces circonstances, par les saignées, tous les rafraîchissants, les bains; cette précaution même lui fit beaucoup de bien, et elle a pu prendre la valériane avec le plus grand succès.

§ 158. Cette plante est celle qui mérite la première place sur le catalogue des meilleurs anti-épileptiques. Les autres remèdes les plus vantés sont : la racine de pivoine, le guy de chêne, le musc, les feuilles d'oranger, le kina, le castor, le succin, les gommes, surtout l'assa-fœtida, le camphre, quelques plantes odoriférantes, le fer, les eaux minérales, et, parmi les remèdes composés, la poudre de *guttete* en France, celle du *marquis* en Allemagne.

§ 159. La racine de valériane, déjà employée par Aretée, sous le nom de φου, *valeriana phu*, et décrite par Dioscorides (1), n'avait pas toute la réputation qu'elle mérite, quand Fabius Columna, d'une des plus grandes maisons de Naples, qui avait le malheur d'être épileptique, et qui se fit botaniste pour trouver dans les plantes un remède à son mal, rappela l'usage de cette plante. Ils nous apprend dans son ouvrage (2) qu'elle le guérit parfaitement, et que, l'ayant employée pour plusieurs de ses amis, elle les guérit aussi. Mais cette observation importante, renfermée dans un ouvrage de botanique que les médecins praticiens lisent peu, ne fut point aussi répandue qu'il aurait été à souhaiter, et cette racine était très-rarement employée dans le siècle dernier; plusieurs auteurs célèbres ne la nomment pas même parmi les remèdes anti-épileptiques. Elle ne resta cependant pas totalement ignorée : Dominique Panaroli, célèbre médecin de Rome, nous apprend, dans un très-bon recueil d'observations, publié en 1643, qu'il traitait un pêcheur épileptique, qui avait deux ou trois accès par jour, et à qui, ni la racine de pivoine, ni le crâne humain, ni le pied d'élan, ni les autres spécifiques les plus vantés, ne faisaient aucun bien; ayant lu dans Columna les bons effets de la valériane, il l'ordonna à son malade, qu'il guérit parfaitement, et dans la suite, il l'employa pour d'autres avec la même réussite (3). Cruger l'employa avec succès pour guérir deux épilepsies, produites l'une par la colère,

---

(1) La valériane que nous employons actuellement, est la *Valeriana Sylvestris*, et malgré quelques doutes de M. Hill, M. de Haller juge que c'est la même, employée par les anciens. On doit choisir celle qui croît sur les endroits élevés, elle a beaucoup plus de force; celle qui croît dans les endroits marécageux est celle qui en a le moins; celle des bois tient le milieu. La bonne a une odeur forte, pénétrante, tout à la fois agréable et désagréable, et qui, si on en flaire une grosse quantité à la fois, enivre; mais elle ne doit point sentir le musc : cette odeur lui est étrangère et ne lui vient que de l'urine des chats, qui en sont excessivement friands, et qui, si l'on n'y prend pas garde, vont manger dans les endroits où elle sèche et la salissent. (Hill, *On Valer.*)

(2) *Phytobazanos*, in-4°. Neapolis, 1592.

(3) *Jatrologismorum seu medicin. historiar. pentecostæ quinque.* Romæ, 1643, Pentecost. 1, obs. 33, p. 20.

et l'autre par la peur (1) ; et Rosinius Lentilius guérit aussi, par son secours, une fille que la suppression des règles avait jetée dans la même maladie (2). Ces trois médecins sont les seuls dont les observations sur l'usage de ce remède, à cette époque, me soient connues ; mais, au commencement de ce siècle, M. Marchand, de l'Académie des sciences, botaniste et praticien, rappela l'observation de Columna, essaya la valériane sur ses malades, et s'en trouva très-bien : elle les soulagea presque tous en diminuant la violence et abrégeant la durée des accès, et en guérit parfaitement quelques-uns. Le premier à qui M. Marchand l'ordonna, fut un jeune homme de seize ans qui, depuis l'âge de sept ans, avait toutes les semaines un accès qui durait au moins huit minutes, et il fut parfaitement guéri. Un autre jeune homme de vingt ans qui, depuis l'âge de quatorze, avait tous les mois un accès qui durait une demi-heure, fut aussi parfaitement guéri. Mais M. Marchand avertit bien sagement qu'il faut souvent faire précéder des remèdes qui préparent à cet usage, et, dans le premier cas, elle redoubla d'abord les accès, parce qu'il y avait dans les premières voies des embarras qu'il emporta par des purgatifs, après lesquels la valériane eut le succès le plus prompt et le plus heureux; tant il est vrai qu'il n'y a aucun remède qui soit bon en toute circonstance, et que l'inattention à ces circonstances rend tous les jours les meilleurs remèdes nuisibles. Les amis de M. Marchand, qui l'ordonnèrent sur sa parole, s'en trouvèrent très-bien (3). M. Chomel atteste aussi avoir guéri, par son secours, plusieurs épileptiques ; un entre autres, âgé de douze ans, qui tombait, depuis trois ou quatre ans, deux ou trois fois par mois, et auquel les accès avaient procuré un tremblement continuel (4); il ajoute que Sylvius la préférait à la pivoine dans les maladies accompagnées de convulsions, et que M. Tournefort en avait vu les plus grands effets dans la passion hystérique et dans les accès d'asthme, sans doute convulsif ; au moins j'ai guéri cette cruelle maladie par son secours. M. de Haller a guéri, par son usage, une jeune fille, véritablement épileptique (1). M. Scopoli a guéri une épilepsie de trois ans, produite par la frayeur (l'une des causes les plus fâcheuses, dit M. de Haen), et dont les accès revenaient plusieurs fois par semaine, en faisant prendre tous les jours deux drachmes de cette plante en poudre, et deux livres de décoction (2). Le même remède guérit parfaitement l'homme dont j'ai parlé plus haut, qui était constamment attaqué d'un accès d'épilepsie, dans le moment même où il remplissait les devoirs conjugaux, et cela depuis douze ans. Il avait essayé inutilement plusieurs remèdes ; la racine de valériane, prise pendant trois mois en poudre et en infusion, le remit dans un état naturel (3) ; enfin, elle est heureusement devenue le remède de confiance de tous les médecins éclairés (4). Je lui dois les guérisons d'un grand nombre d'épilepsies essentielles, et tout

(1) *Ephemerid. cur. nat.*, dec. II, an. 7.

(2) Ibid., dec. III.

(3) *Histoire de l'Académie des sciences*, année 1706.

(4) *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, t. I, p. 71.

(1) *Historia stirpium indigenarum Helvet.*, t. I, p. 92.

(2) Haen, *Ratio medendi*, pars 5, cap. IV, § 2.

(3) De Sauvages, *Nosolog. methodic.* class. 9, art, 81, n° 6, t. II, p. 409.

(4) M. Hill en avait fait un de ses spécifiques, et je ne me rappelle qu'un seul médecin qui paraisse la désapprouver; c'est Andrée (*Cases of epilepsy*, p. 262). « C'est, dit-il, un des remèdes qui répugnent le plus à l'estomac, qui est déjà » souvent détruit par des longs maux de » nerfs qu'il achève de détruire. » Il est vrai que c'est un remède nauséabond, et que presque tous les malades le redoutent ; je ne l'emploierais pas comme simple stomachique ; mais je n'ai jamais remarqué, et je l'emploie tous les jours depuis dix-huit ans, qu'elle dérangeât réellement l'estomac, et le goût d'amertume et d'astriction que la véritable valériane mâchée laisse à la bouche suffit pour prouver qu'elle ne peut pas produire cet effet ; elle occasionne, il est vrai, quelquefois dans les commencements, si on la donne à grandes doses, une légère angoisse, mais qu'on prévient par une dose moindre, ou en y ajoutant un peu de macis ; et il faut faire attention à la remarque de M. Hill, c'est qu'on trouve quelquefois dans les boutiques, parmi la racine de valériane, de la racine de renoncule, qui est vénéneuse, et ce mélange doit sans doute endommager beaucoup l'estomac.

récemment celle du premier malade dont j'ai parlé § 13. Je suis persuadé que quand elle ne guérit pas, c'est parce que le mal est incurable, et le vice des nerfs à leur origine plus fort que les remèdes.

§ 160. Columna la donnait en poudre; M. Marchand a adopté cette méthode; c'est celle que j'emploie toutes les fois qu'il est possible d'y déterminer le malade, et c'est sans contredit la plus efficace; l'infusion aqueuse n'est pas sans efficacité, elle a fortement le goût et l'odeur de la plante; mais quand on ne veut pas employer la poudre même, sa préparation la plus efficace, c'est l'extrait spiritueux, qui est moins désagréable que la poudre et conserve bien mieux le goût, l'odeur et la force de la plante que l'extrait aqueux; quand il est bien fait, il est presque aussi efficace que la plante même, et il est quelquefois utile d'avoir les vertus semblables avec un peu moins d'activité, pour des sujets que tout remède actif éprouve, comme il est nécessaire souvent de donner l'extrait de kina à ceux pour qui le kina est trop fort.

Je me suis trop étendu sur cette plante, parce que je suis convaincu que, jusqu'à présent, il n'y a aucun remède qui puisse lui être comparé dans l'épilepsie et dans tous les maux de nerfs qui exigent des remèdes nervins fortifiants; elle pourrait seule tenir lieu de tous les autres, qui sont bien moins efficaces. Je dois cependant en dire quelque chose; je ferai auparavant ici une question : ne peut-il pas y avoir des spécifiques plus sûrs que la valériane, et ne pourrait-il pas même y avoir un spécifique infaillible?

§ 161. Je réponds à la première partie de la question, que rien ne porte à croire qu'il ne puisse pas exister de remède plus efficace que la valériane. M. de Haller, qui, comme on vient de le voir, en fait grand cas, lui préfèrerait même le *spica celtica*, qui a une odeur analogue et plus pénétrante, mais qui, jusqu'à présent, n'est point en usage (1); de façon que la valériane est encore le premier des remèdes. Il est fort à souhaiter qu'elle perde bientôt ce rang. — Par rapport à la seconde partie, peut-il y avoir un spécifique infaillible, tel que Craton désirait si ardemment qu'on le trouvât avant sa mort (1)? On peut répondre hardiment que non. Quand un charlatan croit l'avoir trouvé et l'annonce, il peut n'être qu'un ignorant présomptueux; mais quand il dit l'avoir vérifié, il devient vraisemblable qu'il est imposteur. M. Boerhaave a bien exprimé cette vérité; «L'on » voit, dit-il, après avoir nombré les cau- » ses qui produisent cette maladie, com- » bien est futile l'orgueilleuse promesse » de ceux qui se vantent d'avoir un spé- » cifique sûr (2). » M. Van Swieten prouve en détail cette vérité en commentant cet aphorisme, et M. Morgagni n'est pas moins positif : il dit que la variété des causes prouve la difficulté et la valeur du traitement (3). — Pour qu'un spécique fût immanquable, il faudrait qu'il donnât aux nerfs une fermeté, une insensibilité à l'irritation, qui ne se trouve pas dans l'homme le plus fort et le plus robuste, qui ne se trouve pas même dans les animaux, puisqu'ils sont sujets aux convulsions et à l'épilepsie; une fermeté qui, vraisemblablement, est absolument incompatible avec leurs fonctions, et qui, supposé même qu'elle fût possible, ne pourrait s'acquérir que par des remèdes trop toniques, sans doute, pour n'être pas dangereux en lésant d'autres organes. Le plomb, qui paraît être le plus grand sédatif, est un vrai poison; et hasarder de l'employer pour l'épilepsie, ce serait s'exposer à une mort cruelle ou à des paralysies incurables pires que le mal qu'on voulait guérir. Ainsi, sans m'occuper plus long-temps de ces spécifiques impossibles, je reviens à ceux que l'usage a consacrés.

ARTICLE XXVI. — SUITE DES SPÉCIFIQUES : LA PIVOINE, LE GUI, LE MUSC, L'OPIUM, LES FEUILLES D'ORANGER.

§ 162. La racine de pivoine, si fort exaltée, est bien éloignée de mériter

(1) *Opuscula pathologicæ*, obs. 74

(1) « Utinam ante vitæ meæ exitum » veram hujus mali dignationem et ve- » rum remedium quis ostenderet. » (Epist. 137, ad Zwinguerum.) On doit même inférer de ces expressions qu'il attendait la connaissance des remèdes de celles des causes, et ne pensait point à un spécifique universel; et cette idée est bien conforme à la sagesse, à l'habileté, au grand sens et à la grande pratique de ce médecin.

(2) Aphor. 1085.

(3) Epist. IX, § 26.

tous les éloges qu'on lui a donnés. L'odeur seule de la fleur, qui est évidemment virulente, prévient contre toute la plante, que M. de Haller dit lui être suspecte. Celle de la racine fraîche a aussi quelque chose de narcotique et de déplaisant, avec un goût âcre et plutôt acerbe qu'amer; sèche, elle n'a plus aucune odeur. Elle perd aussi son âcreté, et n'a presque plus aucune saveur; mais elle paraît alors si dépouillée de toute vertu, qu'on ne peut ni en craindre l'usage, ni s'en promettre aucun bon effet marqué, si ce n'est qu'autant qu'on en tirerait une substance farineuse un peu nourrissante; et on pourrait la comparer à la racine de manioc, qui, dangereuse pendant qu'elle est fraîche, peut, quand elle est sèche, devenir un aliment, mais n'est jamais un remède. Ainsi, on doit absolument l'abandonner, parce qu'il n'y a rien de plus nuisible que de se fier à des remèdes inefficaces.

LE GUI.

§ 162 *bis*. Le gui de chêne, ou tout autre gui, car ils ont tous les mêmes qualités (1), est célèbre depuis long-temps (2) dans la cure de cette maladie, et sa principale vertu réside principalement dans l'écorce et dans les feuilles, que la plupart des apothicaires rejettent pour ne donner que le bois. Le docteur John Colbacht, qui en a fait le sujet d'un petit ouvrage, dans lequel il rapporte quelques exemples de ses succès, le croyait même aussi spécifique dans cette maladie que le kina dans la fièvre, mais avec bien peu de raison. Mâché long-temps, il a une légère amertume aromatique qui se rapproche un peu du goût du noyau de pêche, et persuade aisément qu'il est cependant supérieur à la racine de pivoine, comme il l'est en effet. Quelques observations prouvent même qu'il n'est pas absolument sans efficacité, quoique M. Lewis, dans son excellent ouvrage sur la matière médicale, paraisse n'en faire aucun cas (1). — M. Boyle cite l'observation d'une femme, d'un rang distingué, qui, étant attaquée d'une épilepsie presque héréditaire, pour laquelle elle avait essayé presque inutilement tous les remèdes, fut enfin guérie parfaitement par l'usage seul du gui de chêne, dont elle prenait une drachme tous les matins dans un peu d'eau de cerises noires ou de bierre (2). Andrée dit en avoir vu une fois des effets sensibles; mais dans tous les autres cas, il ne fit rien (3). M. Boerhaave dit qu'il a souvent réussi dans la mobilité et dans les convulsions (4), et M. Cartheuser, qui a examiné avec beaucoup de soin la plupart des remèdes, avoue que pendant long-temps il avait cru le gui un remède inutile; mais qu'encouragé par la dissertation du docteur Colbacht, il l'avait employé, et ne pouvait que s'en louer dans l'épilepsie et les autres maladies convulsives (5). Un empirique d'Erfurt a distribué pendant quelques années un spécifique pour l'épilepsie, qui en a guéri quelques-unes, et qui n'était que du gui (6). M. Jacobi, médecin de Mayence, et M. Loeseke, médecin de Berlin, s'en sont aussi servis avec succès (7). M. Van Swieten lui-même paraît lui croire beaucoup d'efficacité; et M. de Haen le met dans la même classe que la valériane et la pivoine, et paraît attribuer les mêmes vertus à ces trois plantes (8). Mais, malgré toutes ces autorités, parmi lesquelles il y en a de respectables, en les examinant bien attentivement, il ne m'a pas paru mériter assez de confiance pour que je l'aie employé souvent : il contient un mucilage avec quelque chose de tonique. Les remèdes de cette espèce sont quelquefois utiles dans la mobilité; et ce que j'ai observé des effets du gui me persuade qu'il n'est ni tout-à-fait inutile, ni fort efficace. J'ai donné quelquefois une décoction de gui par-dessus la valériane,

(1) Hill, *On nerves*, p. 53.

(2) Les druides attribuaient déjà au gui les plus grandes vertus; ce sont eux qui ont fait sa réputation et qui ont donné à celui de chêne cette préférence, qui n'a d'autre fondement que leur respect pour cet arbre sacré; la récolte du gui était une de leurs cérémonies religieuses, dont Pline le naturaliste nous a conservé les détails. (*Historia mundi*, lib. XVI, c. XCV, t. II, p. 42.)

(1) *An experimental history of the mater. medica*, p. 574.

(2) *De utilitate natural. philosoph.*, pars 2, sect. V, c. VII.

(3) *Epilept. cases*, p. 261.

(4) *De morbis nervorum*, p. 81.

(5) *Fundament. mater medicæ*, sect, XV, c. XXVII, t. II, p. 528, 2e édit.

(6) Hanne, *De puero epileptico*, p. 39.

(7) Vogel, *Materiæ medicæ*, secund. edit., p. 279.

(8) *Ratio medendi*, pars 5, c. IV, § 2.

et j'ai cru voir qu'elle en augmentait les bons effets. Ainsi, je ne le proscrirai point comme la pivoine; mais, en le conservant comme remède, il faut bien se garder de le regarder comme spécifique, et de le croire capable de guérir une maladie un peu grave.

LE MUSC.

§ 163. Le musc est regardé depuis long-temps comme un grand remède dans les maux de nerfs; j'en parle dans le chapitre général des remèdes. On l'a essayé dans l'épilepsie; mais je ne connais qu'une observation bien constatée de ses bons effets dans cette maladie : elle est de M. Massa, professeur de médecine à Rome, et elle mérite bien d'être rapportée. Il vit, en 1759, une fille de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux, qui, après plusieurs accès de fièvre quotidienne, tomba dans des accès terribles d'épilepsie, qui revenaient tous les jours, tous les remèdes furent inutiles : le bain tiède occasionnait des symptômes d'hydrophobie; la violence de la maladie était telle, qu'elle luxa le poignet de la main droite, produisit un crachement de sang, et faisait craindre à chaque instant, pendant la durée de l'accès, une apoplexie ou une suffocation mortelle. Il ordonna, le matin avant l'accès, dix grains de musc et un scrupule de nitre antimonié, mis en bol avec l'extrait de camomille, et fit boire par-dessus un peu de thé; l'accès vint un peu plus tard, et fut un peu moins fort. On réitéra la même dose le lendemain matin, l'accès n'est jamais revenu. La sueur n'eut aucune odeur de musc, mais les matières fécales et l'urine la conservèrent pendant quelques jours (1). Les succès de ce remède dans plusieurs cas convulsifs autorisent à croire fortement qu'il serait utile dans quelques épilepsies: il l'a peut-être même été très-souvent, et a opéré un grand nombre de guérisons qui restent ignorées, parce que ceux qui font les plus belles cures ne sont pas toujours empressés à les publier. Je ne balance pas à conseiller de l'essayer; je l'essaierai moi-même dès que je trouverai des cas qui paraîtront l'indiquer. Mais l'on doit être bien attentif à ne pas l'ordonner pendant qu'il y a trop de sang, qu'il se porte avec force à la tête, que les premières voies sont sales, qu'il y a des obstructions, beaucoup de chaleur; il aigrirait le mal au lieu de l'adoucir; et je traite actuellement une malade qui en a fait la triste expérience. Il agit comme l'opium; à une certaine dose, il peut presque le remplacer. Ainsi l'on doit observer, en l'employant, les mêmes précautions qu'on emploie en ordonnant ce remède, qui, étant vanté dans cette maladie par Paracelse, et conseillé par quelques médecins, comme Sennert, Védélius et d'autres, doit être examiné.

L'OPIUM.

§ 164. Cet examen est aisé quand on a lu l'ouvrage de M. Tralles sur ce remède. Cet excellent homme a comparé les effets de l'opium, qu'il a si bien apprécié, aux différentes indications que présentent les différentes causes de l'épilepsie, et il a démontré de la manière la plus évidente qu'il nuisait dans tous les cas, excepté dans ceux où une forte passion de l'âme produit les accès ou les renouvelle, ou quand elle est l'effet d'une violente douleur qu'on ne peut pas détruire sur-le-champ, et à laquelle l'opium n'est pas contraire. J'ai vu, il y a plusieurs années, une fille qu'un dépit amoureux jeta dans un des états les plus violents que je me rappelle avoir vus; quand on m'appela, il y avait trente-six heures qu'elle vomissait ou faisait des efforts continuels pour vomir, avec des angoisses affreuses; depuis quelques heures, les efforts ayant discontinué à deux reprises, elle avait eu des convulsions très-fortes, avec perte de connaissance, ce qui forme l'épilepsie, ou délire, ce qui n'est pas rare dans les convulsions. J'essayai tous les calmants, les lavements, les huileux, le demi-bain, la saignée; tout fut inutile : dix-huit heures après l'avoir vue, elle continuait à être dans le même état. Je ne vis que de grosses doses d'opium qui pussent la soulager : j'en ordonnai trente gouttes de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que le mal fût moins violent; dès la seconde, les accès convulsifs ne revinrent plus; dès la troisième, les vomissements diminuèrent : on éloigna les prises; la sixième les emporta, tout le désordre nerveux cessa; et l'opium seul pouvait le faire cesser; mais la secousse que la machine avait reçue était si violente, que la malade tomba dans la plus grande faiblesse, et

---

(1) *Journal étranger*, juillet 1760, p. 235.

elle fut si obstinée, dès que les douleurs eurent fini, à ne recevoir aucun secours, qu'elle périt le sixième jour, dans un état de délire ou de faiblesse qui alternaient successivement.

§ 165. L'on a vu plus haut que les passions rappelaient souvent les accès ; par là même, quand un épileptique en a éprouvé de nature à lui en faire craindre un, il peut lui être utile de prendre un léger anodin, qui porte dans les nerfs ce calme que la passion avait troublé. Je l'ai conseillé quelquefois à une femme chez qui cet effet était assez constant : quinze gouttes de laudanum dans de l'eau de tilleul le prévinrent à diverses reprises ; mais son éloignement me l'a fait perdre de vue.

§ 166. La douleur vive peut aussi produire l'épilepsie, comme on l'a vu plus haut, et c'est le second cas dans lequel les anodins peuvent être utiles. Il est certain qu'ils auraient convenu à la jeune fille dont parle La Motte, à qui le calcul des reins donnait des accès d'épilepsie, et qu'ils auraient calmé les convulsions qu'un mal de dent, produit par une dent cariée, occasionnait à une jeune fille hystérique dont parle M. Van Swieten (1); comme je les ai vus très-souvent utiles dans l'épilepsie des enfants, produite par l'irritation des dents qui percent, et que tous les autres remèdes ne peuvent souvent pas apaiser; et dans des convulsions qui duraient depuis cinq jours, sans une heure entière d'interruption, chez une femme qui avait appliqué sur ses dents, pour en calmer la douleur, une liqueur secrète, apparemment très-forte, qui la jeta dans cet état, état qui, accompagné souvent de perte de connaissance, ne différait point dans ce moment-là d'une véritable épilepsie. Mais, excepté dans ce petit nombre de cas, l'opium est évidemment dangereux dans cette maladie, et la plus légère attention à ses effets le prouvera (2). — Les principales indications sont de diminuer la pléthore, il l'augmente ; de détourner le sang de la tête, il l'y porte ; de procurer une grande liberté de ventre, il constipe ; d'adoucir les humeurs, il les rend plus âcres. Et si l'on ouvre le cadavre des personnes mortes après une trop grande dose d'opium, on y trouve précisément les mêmes circonstances qu'on remarque dans ceux qu'un accès d'épilepsie a tués. L'on voit par là même combien était peu raisonné l'avis d'Aëtius, d'Avicenne (1), et de quelques autres qui comptaient l'opium parmi les spécifiques de l'épilepsie, et combien est dangereux le conseil de Sennert, qui ordonnait immédiatement avant l'accès, quand on pouvait le prévoir, une pilule composée des trois quarts d'opium et d'un quart de camphre (2).

§ 167. Duchesne, plus connu sous le nom de Quercétan, donnait son *nepenthe*, qui n'est qu'un opium aromatisé, comme le spécifique de l'épilepsie ; et Rivière, praticien d'ailleurs très-sage, attribuait aussi trop d'efficacité à ce remède dans cette maladie. La fausse idée où l'on était alors sur les effets de l'opium, qu'on croyait diamétralement opposés à ce qu'ils sont en effet, entretenait sans doute cette erreur sur son usage, qui avait cependant aussi à la même époque ses improbateurs, et Benzoni, dans ses *canons pratiques*, le condamnait absolument dans l'épilepsie, les convulsions et les autres maladies de la tête (3). Dès le commencement de ce siècle, ou plutôt dès la fin du dernier siècle, on a commencé à mieux connaître sa façon d'agir ; alors on a peu à peu proscrit son usage du traitement de l'épilepsie ; et l'on verra ici avec plaisir une observation intéressante de M. Scardona. De grands hommes, dit-il, recommandant fortement l'usage de l'opium au commencement de l'accès (4), je voulus, étant encore jeune, essayer comment il réussirait ; pour cela, je l'ordonnai à une femme épileptique qui avait toujours des

(1) § 234.

(2) Aristote, et après lui Averroës, avaient déjà dit que l'épilepsie se produisait, comme le sommeil, par une vapeur, et par là même, dit Heers, obs. 24, les narcotiques et le vin ne conviennent pas; l'explication qu'ils donnaient des phénomènes était fausse, mais ils avaient bien raison de juger que, dans le sommeil comme dans l'épilepsie, il y avait beaucoup de sang à la tête.

(1) Tetrab. 4, serm. I, c. XCVI. *Princ. medic.*

(2) *Medicin practic.*, lib. I. pars 2, cap. XXXI, t. I, p. 130.

(3) Je le cite d'après M. Tralles, n'ayant point vu son ouvrage; voyez surtout cet article. M. Tralles (*De opio*, p. III, c. I, § 8).

(4) L'on formerait malheureusement un gros volume des erreurs dangereuses des grands hommes.

symptômes avant-coureurs de l'accès, surtout un violent mal de tête et un obscurcissement de la vue dès qu'elle se donnait un peu de mouvement ; elle le prit le soir ; le lendemain matin, le mal de tête paraissait plus sourd, mais l'obscurcissement de la vue était augmenté (1), et l'accès vint plus tard, il est vrai, qu'à l'ordinaire, mais beaucoup plus violent, et tel, qu'il mit la vie de la malade dans le plus grand danger (2). Après avoir parlé de la graine de jusquiame, il finit ce paragraphe par déclarer que, quelques éloges qu'on ait donnés aux anodins, il est persuadé qu'on ne doit jamais les employer dans cette maladie (3). Mais cette règle générale, outre les exceptions que j'ai indiquées plus haut, peut encore en souffrir dans d'autres cas particuliers qu'on ne peut point assigner à l'avance, mais que la sagacité d'un habile médecin lui fait découvrir : tel est celui que rapporte M. de Haen, et que j'ai promis plus haut.

§ 168. Cette observation est intéressante par plusieurs endroits, et surtout par cette singularité remarquable, c'est qu'il a fallu employer le sommeil artificiel pour remédier au mal que produisait le sommeil naturel. « Si quelquefois, » dit l'habile médecin à qui on la doit, » cette maladie, qui prend tant de formes » élude tous nos efforts, d'autres fois » elle montre comme en secret, aux obser- » vateurs attentifs, les moyens de la gué- » rir. En voici un exemple bien sensible : » un enfant de six ans, très-bien portant, » fut si fort effrayé par un dogue qui lui » sauta dessus, qu'il eut des convulsions » pendant trois jours entiers, et il lui » resta des accès d'épilepsie qui reve- » naient presque tous les jours. Le mal » résista à tous les remèdes qu'on em- » ploya pendant dix ans, ensuite il s'a- » doucit un peu par un remède secret ; » mais, augmenté par une nouvelle peur, » il ne reçut plus aucun soulagement du » même remède ; il l'attaquait tous les » jours, et quelquefois plusieurs fois dans » le même jour. Enfin, on m'amena le » malade ; je lui ordonnai pendant trois » semaines la valériane, qui parut l'ai- » grir ; et, pour l'observer plus attenti- » vement, je le fis entrer à l'hôpital. On » remarqua qu'il avait des commence- » ments d'accès plus de vingt fois par » jour, mais que l'accès n'était complet » qu'une ou deux fois. Le castor et les » autres remèdes fétides et spiritueux » furent absolument inutiles, les accès » les plus terribles étaient toujours di- » versifiés; quelquefois tout le corps, d'au- » tres fois seulement la moitié, étaient en » convulsion, et l'autre moitié dans un » état de rigidité totale. Quelquefois c'é- » tait un opistotonos, d'autres fois un » emprostotonos ; une fois les convul- » sions étaient très-violentes dans les » jambes, une autre fois si fortes dans les » mains, qu'elles les portaient sur le vi- » sage et la poitrine avec tant de force, » que, si on ne lui avait pas donné des » soins, il se serait violemment meurtri. » Il avait dans chaque accès une sueur » très-puante, si abondante, que le lit en » était mouillé, et si tenace, qu'elle col- » lait comme glu. Il y avait souvent un » écoulement abondant d'urine.

» La maladie allait de mal en pis, et il » y avait des signes évidents d'une raré- » faction que la nature démontra par une » abondante hémorrhagie des narines ; » il en avait déjà éprouvé d'autres fois, » et sa mère m'avait averti que les accès » qui les avaient suivies avaient toujours » été plus fréquents et plus forts ; cepen- » dant les symptômes paraissant l'indi- » quer, je lui fis faire deux saignées au » pied et je lui donnai des délayants et » des calmants, mais j'eus le chagrin de » voir le mal augmenter : heureusement » un jour enseigne l'autre, et à force » d'observer, je remarquai constamment » que les accès étaient beaucoup plus fré- » quents quand l'enfant était couché et » dormait, ce qui lui arrivait plus fré- » quemment, que quand il était assis ou » éveillé ; cette observation me détermi- » na à le faire tenir sur un siége la plus » grande partie du jour et à l'entretenir » éveillé par différents moyens qui l'af- » fectaient agréablement ; par là je ren- » dis peu à peu les accès plus rares, mais » il avait beaucoup de disposition au » sommeil, et enfin je remarquai que » l'accès ne l'attaquait que pendant qu'il » était endormi et jamais quand il était » éveillé. La cause de cette terrible ma- » ladie trouvait-elle donc plus de facilité

---

(1) Ces deux changements prouvent également une plus grande compression sur le cerveau, produite par l'opium.

(2) *Aphorismi de cognos. et curand. morb.*, lib. I, cap. VIII, § 14.

(3) « Si quid sentio, vix, ita, me Deus » amet, ac ne vix quidem istius generis » medicamentis utendum traderem. » Ibid.

» à agir sur les nerfs dans l'état du som-
» meil que pendant que la veille les te-
» nait agités? Ce qu'il y a de certain,
» c'est que l'expérience prouvait que plus
» nous pouvions tenir le jeune homme
» éveillé, plus les accès étaient rares,
» et par ce moyen nous pouvions sou-
» vent l'en exempter pendant le jour;
» mais enfin, comme il fallait dormir,
» nous ne pouvions point éloigner ceux
» de nuit. Cette observation me fit naître
» une idée; il n'a point d'accès, dis-je,
» pendant la veille, mais il en a quand
» il est dans le sommeil, qui est toujours
» stertoreux; la cause cachée de ce mal
» a donc plus d'action sur les nerfs pen-
» dant ce sommeil stertoreux que pen-
» dant la veille, et ce ronflement même
» prouve que le sommeil n'est pas natu-
» rel; ne pourrait-on donc pas, conti-
» nuai-je, rendre les nerfs insensibles
» par l'opium; mais d'un autre côté, n'y
» aurait-il pas de dangers à donner de
» l'opium avec cette disposition sterto-
» reuse; ne courrait-on point risque ou
» de lui procurer un sommeil éternel, ou
» de le rendre imbécille? On n'aura au
» moins rien à craindre en commençant
» par donner une très-petite dose; je
» l'essayai: la première n'augmenta point
» le penchant au sommeil, mais elle pa-
» rut faire du bien; j'augmentai la dose
» avec prudence, il ne vint plus d'accès;
» le sommeil devint très-naturel, et nous
» rendîmes l'enfant à ses parents, agile,
» gai et très-bien portant. Il continua à
» jouir d'une bonne santé pendant trois
» mois, et mourut au bout de ce temps
» de la dysenterie (1). »

LES FEUILLES D'ORANGER.

§ 169. Les feuilles d'oranger sont un autre remède qui a acquis de la célébrité depuis quelque temps. Il y a douze à treize ans qu'un charlatan inconnu les porta à la Haye, comme un secret qu'il vantait dans tous les maux de nerfs, et surtout dans l'épilepsie; il les donnait en chocolat, et ce chocolat, dont j'ai bu, n'était pas désagréable, ou en décoction. M. Westerhof et M. Velse, célèbres praticiens à la Haye, l'essayèrent et lui trouvèrent assez d'efficacité pour en envoyer à M. de Haen, qui l'essaya sur une fille de dix-huit ans, tourmentée de convulsions affreuses, qui fut parfaitement guérie (1). M. Vincel, célèbre oculiste, établi alors à Vienne, lui apprit que ce secret n'était que des feuilles d'oranger, et M. Velse le lui confirma. On en fit cueillir, on en distribua dans tous les hôpitaux de Vienne, on en donna en poudre et en infusion; il opéra utilement, mais ses succès les plus marqués furent à l'hôpital de Saint-Marc; M. Locher, qui en était le médecin, rassembla plusieurs épileptiques; il essaya tous les remèdes vantés, il n'en trouva point d'équivalent à la feuille d'oranger: elle modéra la violence des accès chez les uns, elle les éloigna chez d'autres; elle en guérit absolument quelques-uns (2). M. Van Swieten, M. Stork, l'ont aussi donnée avec succès (3), et M. Hannes, médecin à Wésel, guérit par son secours un enfant épileptique, dont la maladie avait résisté à tous les autres remèdes (4). J'ai employé les feuilles d'oranger dans l'épilepsie, dans les convulsions, dans les vapeurs. J'ai vu que dans l'épilepsie elles faisaient quelquefois du bien; je n'ai pas vu qu'elles guérissent, et je suis convaincu qu'elles sont fort inférieures à la racine de valériane. Si le succès de ces deux remèdes dans l'hôpital de Saint-Marc à Vienne a été différent, je suis porté à croire que c'est parce que la valériane, étant un remède beaucoup plus actif, peut avoir agi comme irritant sur des sujets qui n'avaient peut-être pas été préparés assez long-temps à son usage, et pour qui le lieu même où on les traitait n'avait pas permis de se servir des moyens que j'ai indiqués plus haut comme indispensablement nécessaires pour l'employer avec confiance. Je les ai vues réussir quelquefois dans les simples convulsions, et leur usage en tisane fait le plus grand bien à la femme la plus mobile que j'aie vue, et que beaucoup d'autres remèdes irritent. Je les donne en poudre, à la dose de demi-drachme jusqu'à une drachme, trois ou quatre fois par jour; et en tisane, je fais bouillir une demi-once de ces feuilles, avec vingt

(1) Haen, *Ratio medendi*, pars 5, cap. IV, § 3.

(1) Idem, pars 6, cap. VII, § 4.

(2) Locher, *Observat. practic. circa luem vener. epileps. et man.*, cap. II, p. 56.

(3) Crantz, *Mater. medic.*, pars. 1, p. 51.

(4) *De puero epileptico*, p. 55.

onces d'eau, pendant un quart-d'heure, pour la dose du jour; ainsi les feuilles d'oranger sont un bon remède, leur saveur même devait le faire présumer; mais ce n'est point un spécifique dans l'épilepsie, et M. Locher lui-même en convient.

ARTICLE XXVII. — LE KINA, LE FER, LE CAMPHRE, LE CASTOR, L'ASSA-FOETIDA, LA RUE, etc.

§ 170. Le kina, joint au mercure, guérit, comme on l'a vu plus haut, d'après Heister, une épilepsie vermineuse, que les autres remèdes n'avaient pu guérir. Tozzi, Grainger, Fuler, Eller, s'en sont aussi servi avec le plus grand succès dans cette maladie; M. Locher dit s'en être bien trouvé et l'emploie souvent. Je l'ai employé plusieurs fois, et j'en ai vu d'heureux effets; je lui dois même en entier deux guérisons; mais la périodicité exacte que la maladie observait dans ces deux cas tout comme dans celui que décrit M. Grainger, dont le malade avait un accès tous les six jours (1); la faiblesse d'estomac, l'atonie, qui existaient dans les autres cas dans lesquels je l'ai employé, me convainquirent que le kina doit être employé avec confiance dans les épilepsies qui dépendent de quelqu'une des causes que je viens d'indiquer, mais qu'il n'a point de vertu antiépileptique décidée, et que quand il s'agit de remédier au vice du cerveau, à cette disposition proégumène, qui est la base de la maladie, il est bien inférieur à la valériane: je le crois même en général fondé sur plusieurs observations, inférieur au fer dans tous les maux de nerfs; et ce dernier remède, qui est le plus puissant des fortifiants, trouve aussi souvent place dans la cure de l'épilepsie, quand elle est accompagnée de quelques-unes de ces maladies auxquelles le fer, et le fer seul, remédie. — Les eaux minérales chalybées, qui sont dans quelques cas la préparation martiale la plus utile, et qui ont quelquefois du succès dans l'épilepsie qui dépend de l'atonie des premières voies, ne doivent cependant être ordonnées qu'avec prudence. Le principe spiritueux qu'elles renferment, qui porte si fortement les humeurs dans les rameaux des carotides qu'il enivre quelques personnes, et donne des maux de tête à d'autres, est une forte contre-indication pour les employer dans cette maladie. J'ai vu des épilepsies augmentées par les eaux de *Pyrmont* et de *Spa*, qu'on avait annoncées comme des spécifiques immanquables, et il est démontré par la raison et par les faits qu'autant qu'elles peuvent faire de bien dans quelques épilepsies sympathiques, autant elles peuvent nuire quand le siége du mal est dans la tête.

LE CAMPHRE.

§ 171. Parmi les remèdes proprement dits anti-épileptiques, le camphre, le castor, l'assa-fœtida, la rue, tiennent aussi des rangs distingués. — Il n'est pas douteux que le camphre ne soit un remède très-efficace; ses succès dans plusieurs maladies aiguës et chroniques sont incontestables; son action sur les nerfs est bien démontrée; et M. Alexandre a même prouvé, par une belle observation, qu'elle était si forte, quand on le donnait à grande dose, qu'elle pouvait devenir très-dangereuse (1); ainsi on pourrait conclure à l'avance qu'il peut être utile dans l'épilepsie, et son odeur, analogue à celle de la valériane, quoique différente, leurs effets semblables dans plusieurs autres maladies, augmentent les espérances qu'on peut en concevoir dans celle-ci, et que l'expérience justifie. M. Hannes dit avoir souvent donné aux épileptiques avec succès une teinture camphrée, composée d'une once et demie de grains de kermès et autant de camphre, dans vingt onces d'esprit de vin, connue sous le nom de teinture épileptique de Pierre (2); et M. Locher a vu les plus heureux effets d'une teinture de camphre bien mieux composée, et dont il dit qu'il est incroyable de voir quelle efficacité elle a dans le traitement de l'épilepsie (3); il guérit par son seul usage

---

(1) *Febris anomala Batava*, p. 112.

(1) Deux scrupules de camphre, pris tout à la fois, lui donnèrent du malaise, de la faiblesse, de l'abattement, de l'embarras de tête, un trouble total de vue, une perte de connaissance, de fortes convulsions, des défaillances, un pouls très-vite, et il fut près de trois heures dans un état dangereux. (Alexander, *Experimental essais*, etc., p. 159.)

(2) *De puer. epileptico*, p. 47.

(3) Pr. Camphor. dr. semi saççar. ca-

un malade qui depuis trois ans était attaqué d'une épilepsie atroce; j'ai vu de bons effets du camphre, sans pouvoir lui attribuer aucune cure épileptique, mais je n'en ai jamais donné plus de dix grains à la fois, et j'ai soin que la dernière prise soit toujours donnée avant les quatre heures du soir; j'ai remarqué depuis long-temps que, donné plus tard, il procure souvent des nuits inquiètes.

LE CASTOR.

§ 172. La réputation du castor a beaucoup diminué depuis un siècle. Rivinus est le premier qui ait douté des grands effets qu'on lui attribuait et qu'il n'opérait pas; il voulait même qu'on le proscrivît des pharmacies, où il ne sert, dit-il, qu'à répandre une mauvaise odeur (1). Stahl n'en pensait pas plus favorablement, et Juncker, son élève et l'expositeur de sa doctrine, le condamne expressément dans l'épilepsie et dans les vapeurs, parce que, dit-il, s'il soulage pour quelques moments, il laisse ensuite de plus grands maux, surtout un grand embarras de tête et des angoisses à l'estomac (2). Neumann, qui a si bien analysé tous les remèdes, le croit incapable d'opérer les effets qu'on lui attribuait (3), et M. Alexander conclut, d'après ses expériences (il est vrai qu'il paraît tirer trop vite des conclusions générales), que le castor ne mérite point une place sur la liste des médicaments : « d'après les » observations les plus exactes que j'aie » pu faire, dit-il, et ce que j'ai appris » de celles des autres, on ne peut espé- » rer aucun bénéfice sensible du cas- » tor dans les maladies spasmodiques » (4). » Le peu de succès que je remarquai de ce remède, dans les premières années que je l'employai, m'en dégoûta; j'en ai fait dès-lors très-peu d'usage, et toujours plutôt par essai et en l'observant attentivement que par confiance; mais je n'ai jamais rien vu qui ait pu me faire changer d'idée; d'ailleurs le vrai castor est rare, il se conserve peu en substance, sa teinture spiritueuse distillée et son extrait aqueux sont sans force, et il n'y a que son extrait spiritueux qui peut servir à conserver ce qu'il a d'utile. Ainsi, sans lui ôter absolument toute efficacité, comme il est souvent sophistiqué, qu'il se conserve mal, qu'il est excessivement désagréable, et qu'on a beaucoup de remèdes qui ont les mêmes qualités dans un degré fort supérieur, je pense, comme Rivin, qu'il serait à souhaiter qu'on le proscrivît.

L'ASSA-FOETIDA.

§ 173. L'assa-fœtida, à laquelle on peut joindre les autres gommes qui ont des vertus assez rapprochées, mais plus faibles, surtout dans les maux de nerfs, est un remède véritablement efficace dans plusieurs de ces maladies, et dont j'ai vu les plus grands effets, surtout dans quelques asthmes convulsifs; elle est très-utile dans l'épilepsie, quand il y a une complication de viscosité dans les humeurs, d'obstruction dans les premières voies, et un principe vermineux; on peut dans plusieurs cas l'allier à la valériane, mais il faut faire attention que, comme toutes les gommes, elle porte un peu à la tête, et se souvenir de l'observation de M. Burgrave, qui a fait remarquer le premier que, pendant qu'on faisait usage des gommes, on était très-sujet à voir des étincelles devant les yeux (1), symptôme auquel les épileptiques sont sujets, ce qui exige bien des attentions avant que de se déterminer à leur en donner des doses un peu fortes.

LA RUE.

§ 174. La rue est recommandée depuis très-long-temps. Alexandre de Tralles la vante déjà; il est vrai qu'il paraît que c'est plutôt pour faire revenir de l'accès par son odeur forte que pour guérir du mal. Depuis lui, cependant, jusqu'à nous, l'eau distillée de rue est entrée dans la

---

nar. mucilag. gumm. arab., aa. dr. *j*; his invicem in mortar. marm. trit. add. acet. calid., unciam semi; aq. flor. samb., uncias *vj*; sirup. flor. pap. rhead., unciam *j*. *Observ. pract.*, p. 42. Le vinaigre n'est peut-être pas moins utile que le camphre.

(1) *Censur. medicamen officinal.*, cap. II, § 8.

(2) *Conspectus medic. theoret. pract.*, tab. 37, caut. 35, et tab. 55, caut. 5.

(3) *The chemical Works of Gasp. Neumann*, p. 566.

(4) *Experimental essais*, p. 87.

(1) *De aere, aquis et locis Francofurtensib.*

plupart des potions anti-épileptiques, et il est certain qu'on doit espérer des effets sensibles d'un remède aussi actif; peut-être même cette grande âcreté, qui enflamme les mains si on le manie longtemps, devrait faire préférer l'esprit spiritueux qui conserve toute la force du remède et n'en perd que la fétidité, et qui, dans plusieurs cas où il y aurait des indications dont j'ai parlé à l'article de l'assa-fœtida, serait extrêmement utile, mais auquel je ne crois rien de spécifique, n'ayant vu aucune observation qui me le persuadât, et ne l'ayant point essayée dans cette vue, parce qu'on ne peut point employer un si grand nombre de remèdes et que je n'aime à sortir de ceux dont j'ai bien constaté l'efficacité que pour en employer de nouveaux qui paraissent munis d'excellents certificats.

LE MERCURE, L'ANTIMOINE.

§ 175. Le cinabre n'est pas à beaucoup près aussi efficace que la plupart des derniers remèdes, et tous les éloges qu'on lui a donnés n'augmentent point sa vertu; il entre dans presque toutes les formules presque innombrables (1) des remèdes anti-épileptiques, et je ne connais cependant point de cures qu'on puisse lui attribuer : aussi M. Tralles a bien démontré que c'est un de ces remèdes que l'on doit proscrire; mais il y a des cas dans lesquels le mercure, donné sous une forme capable d'action, est nécessaire dans l'épilepsie et produit de grands effets; il est même le seul vrai remède quand la maladie est l'effet du virus vénérien, et M. Locher rapporte une observation qui le prouve : « Dans le temps, » dit-il, que je faisais des épreuves du » sublimé corrosif pour les maux vénériens, il se présenta un homme qui » avait la vérole et l'épilepsie, et qui portait au crâne un tophus considérable; » je lui ordonnai hardiment le remède, » pendant l'usage duquel les accès se renouvelèrent souvent; mais dès que le » tophus fut ouvert, ils ne reparurent » plus, le tophus se dissipa, la plaie se » cicatrisa, et il fut guéri des deux maladies (1). » Le mercure est encore utile dans les cas où l'on a lieu de croire que le mal est produit par quelque engorgement, par une humeur dartreuse, ou par une âcreté non caractérisée de la lymphe; et j'ai guéri un malade dans ce cas par l'usage du mercure doux et des purgatifs, sans aucun autre remède : je ne lui donnai du kina qu'après la guérison, pour le fortifier. C'était un jeune garçon de onze ans, qui avait souvent pendant six mois beaucoup de boutons sur tout le corps, avec des démangeaisons, et se portait fort bien; quand les boutons disparaissaient, il était dégoûté, faible, languissant, et avait des accès; mais ce n'est que dans des cas semblables, ou dans des cas vermineux que le mercure guérit l'épilepsie, il n'est point anti-épileptique. Quand quelques médecins, dans les seizième et dix-septième siècles, l'ont proposé, c'était sans indications précises, et, à ce qu'il paraît, sans expériences, comme un remède puissant, qu'il fallait par là même essayer dans les cas désespérés; et quand Willis assurait que la salivation mercurielle guérirait complètement l'épilepsie: c'était une assertion théorique démentie par l'expérience; il déclare lui-même ailleurs qu'elle est dangereuse dans les maladies convulsives. Desault (2), qui avait promis un traité de l'épilepsie, dans lequel il développerait une méthode fort courte et fort simple pour sa guérison, mais que malheureusement il n'avait jamais donné, s'était convaincu de son inutilité, par les observations; s'il avait cru que le mercure, qui était son remède favori, pût être le spécifique de cette maladie, il ne l'aurait sûrement pas décrié. Dolœus avait vu les convulsions et l'épilepsie être une suite de l'usage du mercure (3), et était bien éloigné de l'en croire le remède. Ce n'est que depuis quelques mois que M. Housset l'a proposé *comme le remède le plus actif et le plus prompt qu'on puisse imaginer dans la nature, pour la guérison radicale de l'épilepsie idiopathique. Si vous exceptez*, ajoute M. Housset, *les vices de conformation du cerveau ou les calculs qui quelquefois se forment dans ce viscère*,

---

(1) M. Triller a pris la peine d'en réunir dix-sept (*Dispensatorium universale*), aussi mal composées les unes que les autres, et qui ne sont que des ressassements de celles de Guttette. On est affligé que ce savant médecin ait ainsi perdu un temps qu'il pouvait employer plus utilement.

(1) *Observ. practicæ*, p. 41.
(2) *Maux vénériens*, p. 197.
(3) *Encyclopedia medic.*, cap. XV, p. 303.

ou enfin les extravasations qui succèdent à des coups donnés à la tête, je demande quelle est la cause évidente ou cachée que le mercure ne pourra pas combattre avec succès(1)? M. Housset appuie cette proposition d'une observation qu'il fit sur un jeune homme qui, dès l'âge de douze ans, avait éprouvé de forts accès de migraine qui paraissaient partir de la partie antérieure et inférieure du coronal, et qui à l'âge de dix-sept ans se changèrent en accès d'épilepsie, qui commençaient, comme ceux de la migraine, par des étourdissements pendant lesquels il voyait comme des bluettes et des chandelles. Les accès étaient violents, le malade perdait à l'instant la connaissance. Il en eut huit plus considérables que les autres, depuis la fin de janvier 1756 jusqu'au mois de juillet 1758. Les saignées, les évacuants, les anti-épileptiques, parmi lesquels était la valériane, le guérirent pour un an. Au bout de ce temps, les accès revinrent; M. Housset se détermina à employer le mercure; il saigna le malade, le fit baigner, le purgea, et ensuite lui donna des frictions qui le firent saliver pendant trois mois et demi. Depuis lors il n'a plus eu d'accident, et est mort d'une autre maladie trois ans après. Cette observation est intéressante, mais prouve-t-elle que le mercure soit le spécifique de l'épilepsie idiopathique? Je suis fort éloigné de le penser; aucun médecin ne le croira; tous jugeront que s'il a fait du bien, c'est comme apéritif, en détruisant un principe d'engorgement qui existait vraisemblablement à la partie antérieure et inférieure du cerveau. Il y a beaucoup d'épilepsies dans lesquelles cette méthode nuirait, et ceux qui ont vu combien les frictions mercurielles irritent le genre nerveux, comme je l'ai dit ailleurs(2), ne pensent pas qu'elles soient le spécifique des maux de nerfs; quand elles les guérissent, c'est en détruisant la cause qui les irritait, causes parmi lesquelles on peut compter le virus vénérien. Homobon Piso guérit par la salivation un homme que ce virus avait jeté dans l'épilepsie (1), et M. Scardona rapporte l'histoire d'une veuve qui à l'âge de trente ans fut attaquée d'une épilepsie dont les accès revenaient presque tous les jours deux ou trois fois. Les remèdes ordinaires, loin de la soulager, rendaient les accès si violents, qu'on craignit pour sa vie, sans que ce danger la déterminât à avouer son état. Une violente ardeur d'urine la décela, et M. Scardona l'ayant pressée, elle avoua que le mal avait commencé par une gonorrhée, qui avait été suivie de chancres dans la bouche, et de l'épilepsie, dont la salivation la guérit parfaitement (2). Dans l'observation rapportée par M. Housset, et qui ne paraissait pas dépendre du virus vénérien, il faut compter l'effet de la saignée et des bains, qui firent peut-être autant de bien que le mercure.

§ 176. L'on doit placer après le mercure les préparations antimoniales, et surtout le soufre doré et le kermès minéral, qui lui est préférable. Je m'en suis servi très-souvent avec succès dans l'épilepsie, mais surtout pour les enfants au-dessous de l'âge de dix ans: il détruit les matières glaireuses, il désobstrue, il ouvre tous les couloirs, et enfin il fortifie réellement les nerfs, ce qui remplit toutes les indications qui se présentent le plus ordinairement dans plusieurs cas. L'union du mercure et de l'antimoine est quelquefois utile dans les maux de la même espèce, et le docteur Kinneir rapporte une bien belle cure opérée par l'usage du mercure doux et du soufre doré réunis suivant la méthode du docteur Plummer; c'est celle d'un jeune homme de dix-huit ans qui avait souvent trois ou quatre accès par jour, et chaque accès d'une heure. Les évacuants, les vésicatoires, les nervins, le kina même et la valériane, employés pendant neuf mois, n'avaient produit qu'un bien léger amendement. Le remède de Plummer le guérit dans un mois (3).

ARTICLE XXVIII. — SPÉCIFIQUES INUTILES.

§ 177. Une grande quantité d'autres plantes qu'on appelle nervines, et leurs conserves ou leurs eaux distillées, entrent

---

(1) *Dissertations sur les parties sensibles du corps humain*, etc., p. 72, 1769.

(2) J'ai déjà cité plus haut l'observation d'un nommé Doloeus, et on en trouve plusieurs autres qui confirment les mêmes craintes. Hofman, *De insecuris remediis*, § 21, parle du mercure comme pouvant produire l'épilepsie chez les personnes faibles.

(1) *De regimine magnor. auxil.*, c. IV.

(2) *Aphorismi de cognosc. et curand. morb.*, lib. I, cap. VIII, p. 163.

(3) Kinneir, *A new essay on the nerves*, p. 178.

aussi dans la liste des remèdes anti-épileptiques : telles sont les eaux de fleurs d'orange, de mélisse, de tilleul, de romarin, et une foule d'autres, mais qui méritent à peine le nom de remèdes dans ce cas, et ne sont utiles qu'à servir de véhicule à des remèdes qui ont plus d'efficacité. — De tout ce que je viens de dire, on peut conclure que de tous les remèdes anti-épileptiques vantés comme spécifiques très-sûrs par de bons auteurs, 1° la valériane, les feuilles d'oranger, le musc, le camphre, sont les seuls auxquels on puisse donner ce titre, et que sans aucun doute la valériane est celui des quatre qui le mérite le mieux; 2° que le gui et la racine de pivoine, si fort vantés, leur sont fort inférieurs ; que la racine de pivoine surtout n'a presque aucune efficacité, et que c'est perdre le temps inutilement que de l'ordonner aux épileptiques ; 3° que le kina, le fer (1), les eaux minérales, peuvent être très-utiles dans de certaines circonstances, et peuvent guérir radicalement le mal en emportant la cause; 4° que l'on pourrait bannir le castor, et que l'assa-fœtida, les autres gommes, la rue, sont, tout comme le kina, le fer, les eaux minérales, plus indiqués par les circonstances du mal que par le mal même : je ne voudrais cependant pas refuser quelque chose de spécifique à l'assa fœtida ; 5° que quand je dis que tels remèdes sont spécifiques dans cette maladie, j'entends seulement par là que ce sont les remèdes connus les plus propres à changer la disposition épileptique du cerveau, quand elle n'est compliquée avec aucune circonstance de la santé qui puisse faire craindre leur effet; ils sont bien éloignés, non-seulement de guérir, mais même d'être utiles dans tous les cas d'épilepsie.

LA POUDRE DE GUTTETTE ET CELLE DU MARQUIS.

§ 178. La poudre de Guttette et la poudre du Marquis ont eu une célébrité qui oblige à en dire un mot, ne fût-ce que pour les en dépouiller. Celle de Guttette est composée de racines de pivoine mâle, de gui de chêne, de crâne humain qui n'ait pas été enterré, d'ongle d'élan, de graine de basilic et de pivoine, de fleurs de bétoine et de tilleul, de poudre *diambra*, de sucre rosat, et de feuilles d'or (1). Celle du Marquis est composée de racines de pivoine mâle, de gui de chêne, de rapure d'ivoire, d'ongle d'élan, d'unicorne, d'ivoire brûlé, de corail rouge et blanc, de perles préparées, de feuilles d'or (2). Si l'on daigne jeter un coup-d'œil sur les drogues qui entrent dans ces compositions, on jugera d'abord qu'elles sont faibles, composées de remèdes dont les uns n'ont aucune vertu, les autres ne sont qu'absorbants, et que le gui de chêne, que j'ai apprécié plus haut, étant ce qu'il y a de plus efficace, on ne peut s'en promettre aucun effet, si ce n'est peut-être dans l'épilepsie des enfants, ou dans quelques autres cas dans lesquels l'irritation de l'estomac, occasionnée par les acides, peut être une des causes particulières de la maladie, et qu'ainsi, ces poudres, malgré tout ce qu'on en a dit, doivent être placées dans la classe des spécifiques inutiles qu'il suffit presque de nommer.

§ 179. Les principaux sont : les vers de terre pris à jeun au mois de juin, avant le lever du soleil, au moment du coït, le pied d'élan, le talon de lièvre, l'arrière-faix d'un premier-né, le crâne humain non enterré, la raclure des vertèbres d'un homme mort de mort violente, le cerveau humain, le cerveau de corbeau, l'esprit de sang humain, l'os sésamoïde du crâne humain, l'unicorne fossile, les petits osselets de l'ouïe d'un veau, la bile fraîche d'un chien noir, la fiente de paon et de lion, l'épine du dos d'un lézard rongé dans un tas de fourmis, les cœurs et foies de taupes, de grenouilles vertes et d'autres petits animaux (3), et un grand nombre d'autres, tous aussi inutiles, aussi dégoûtants, aussi insensés, et qui, sans

(1) L'on a vu depuis un an ou deux, dans les papiers publics, l'annonce d'un spécifique qui doit avoir opéré plusieurs guérisons; je m'en suis procuré, et après l'avoir examiné attentivement, je n'ai pu y reconnaître que la limaille de fer et les baies de laurier; on comprend aisément dans quels cas il doit être utile, et dans quels cas il doit nuire. Je l'ai donné à deux malades, et l'effet n'en a pas été favorable.

(1) *Pharmacopée universelle de Lémery*, t. I, p. 334. Elle a été réformée dans différentes pharmacopées, mais elle n'y a pas beaucoup gagné, excepté à Édimbourg, où l'on a ajouté la racine de valériane.

(2) *Pharmacopée universelle de Lémery*, t. I, p. 336.

(3) Juncker, *Conspectus medicinæ*, *tabul.* 55, § 7, p. 460.

vertus et sans forces, indignes d'être appelés remèdes, servent à prouver dans quelles petitesses peuvent donner les hommes quand ils se laissent guider par les systèmes, les préjugés et la superstition.

§ 180. L'on pourrait placer ici un remède dont je n'ai point dû parler dans la première classe des remèdes spécifiques, c'est l'huile animale de Dippélius, qui n'est qu'une huile de corne de cerf dépouillée de son sel âcre par des lotions aqueuses, et plusieurs fois distillée, ce qui en fait une huile assez douce, que l'auteur (1), Juncker, Kramer, Scharschmid, M. Werlhof même ont recommandée dans l'épilepsie d'après leurs propres observations, qui ne peut pas nuire, mais qui ne paraît cependant point douée d'une grande efficacité, et qui d'ailleurs a été souvent trouvée totalement inutile; je ne vois pas de mal à l'employer dans quelque cas, moyennant qu'on ne l'emploie que par essai, et sans lui confier une cure qu'elle ne peut pas opérer (2).

ARTICLE XXIX. — SPÉCIFIQUES DANGEREUX.

§ 181. La troisième classe des spécifiques renferme ceux qui sont dangereux; ils le sont les uns par leur violence, les autres par leur vénénosité. — L'on a été conduit, comme l'a déjà remarqué M. Van Swieten, à employer les remèdes violents, par l'idée assez naturelle que, pour guérir une maladie aussi grave, il fallait nécessairement opérer un grand changement dans le corps. — Ceux qui surviennent dans le temps de la puberté et qui changent beaucoup l'économie animale, guérissent quelquefois cette maladie. — Les changements de pays produisent souvent le même effet. M. Van Swieten a vu plusieurs épileptiques qui, ayant passé de Hollande dans les grandes Indes, avaient été exempts de cette maladie tout le temps qu'ils y avaient demeuré; quelques-uns en avaient été de nouveau attaqués au retour, d'autres ne l'avaient jamais reprise (3). Et Hippocrate avait déjà conseillé le changement de pays et de genre de vie pour guérir l'épilepsie; mais ce remède n'est pas à la portée de tous les malades. Les maladies opèrent aussi quelquefois de ces changements favorables. Hippocrate avait remarqué que si la fièvre quarte attaquait un épileptique elle le guérissait; et quoique, comme je l'ai remarqué plus haut, cela ne soit point généralement vrai, cela est arrivé quelquefois. Un homme avait toutes les semaines un accès d'épilepsie pour laquelle il avait inutilement essayé plusieurs remèdes, la fièvre quarte survint qui l'en guérit parfaitement (1); et une fièvre épidémique, accompagnée de symptômes très-graves, guérit un jeune homme qui était épileptique depuis trois ans, avec plusieurs accès par jour, sans qu'aucun remède l'eût soulagé (2).

§ 182. Mais les médecins ne peuvent donner ni la fièvre quarte ni une autre; privés de ces instruments ils ont voulu opérer une forte révolution par de violents remèdes. Alexandre de Tralles, Paul d'Ægine conseillent l'ellébore blanc, qui était pour eux le plus efficace des remèdes. Galien a extrêmement vanté l'ognon de mer; les modernes ont employé les préparations cuivreuses, antimoniales et mercurielles les plus violentes, et j'ai vu une thèse soutenue à Montpellier, sous M. Didier, qui en était l'auteur, dans laquelle on affirmait que la poudre d'algarot ou poudre de vie, guérissait l'épilepsie. Fabrice, médecin de Dantzick, rapporte, dans les Transactions philosophiques, qu'ayant injecté dans les veines d'une femme de trente-cinq ans et d'une fille de vingt, qui étaient cruellement épileptiques, un remède purgatif dissous dans un esprit anti-épileptique, l'une et l'autre vomirent violemment et beaucoup, et furent purgées; la première eut un nouvel accès le lendemain, mais ce fut le dernier, et elle se porta bien; la seconde qui était encore purgée, le lendemain n'eut plus d'accès, mais elle mourut (3).

---

(1) *Disquisitio de vitæ animalis morbo et medicina*, p. 89.

(2) M. Bosch, auteur très-moderne, paraît aussi en faire cas. *Hist. constitut. epidemic. verminos.* Lugd. Batav., 1769.

(3) Aphor. 1080, p. 436. Cette observation justifie le conseil de Stocker, qui établit que le spécifique de l'épilepsie, *c'est de changer un air humide contre un air sec. Prax. medic.*, p. 19; ce qui peut être vrai très-souvent, mais pas toujours; il y a des épilepsies jusque dans les lieux les plus secs.

(1) Ibid.

(2) Ibid. Ces deux observations sont citées d'après les Mémoires des curieux de la nature.

(3) *Philosoph. transact.*, 1667.

§ 183. L'*ens veneris*, qui est une teinture de cuivre, a été recommandé comme anti-épileptique, et l'on trouve, dans une bonne dissertation sur ce métal, une observation qui mérite d'être rapportée. L'auteur fit dissoudre du cuivre dans une solution de sel ammoniac et en tira des cristaux d'un bleu verdâtre, qu'il employa pour une fille épileptique de dix-huit ans qui n'avait point ses règles; il le lui faisait prendre tous les soirs en allant coucher; et en commençant par un grain, il monta successivement jusqu'à neuf, sans que cela procurât aucune évacuation, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à huit. Cette dose lui donna quelques vomissements; elle en prit cependant neuf pendant trois jours. Sa santé dérangée se remit fort bien quoique les règles ne reparussent pas; et les accès, qui revenaient toutes les quatre semaines, avaient cessé depuis dix quand l'auteur écrivait (1). M. Van Swieten avait déjà vu quelques bons effets dans cette maladie, d'un remède cuivreux préparé avec beaucoup de soin, mais dont il ne connaissait pas la composition, qui ne procurait aucune évacuation sensible, mais qui imprimait dans tous les membres un singulier mouvement de fourmillement qui s'étendait jusqu'au bout des doigts (2).

§ 184. Il n'est pas douteux que des secousses violentes ont quelquefois opéré favorablement; tout comme l'on a vu un coup de fusil tiré subitement au pied du lit d'un épileptique, au moment où il sortait de l'accès, le guérir; mais il est également sûr : 1° que l'issue en est toujours très-douteuse; 2° qu'elles empirent le mal plus ordinairement qu'elles ne le soulagent; 3° que souvent les malades sont morts entre les mains des charlatans, dans l'opération de ces remèdes violents; d'où il est aisé de conclure qu'on ne devait se les permettre que rarement dans les temps même où la façon de traiter l'épilepsie la rendait presque incurable, et qu'on ne doit plus les employer aujourd'hui, puisqu'une meilleure méthode a rendu la guérison de cette maladie très-fréquente.

§ 185. Outre ces remèdes, dont l'opération est violente, il y a une seconde classe de spécifiques dangereux, dont la façon d'agir ou de nuire n'est pas toujours connue, mais dont on doit toujours se défier. — L'on peut placer ici la semence de jusquiame, que Turquet de Mayerne conseille de donner pendant très-long-temps tous les jours, en commençant par six grains, et en montant jusqu'à un scrupule, et qu'il indique comme un remède universel. Mais M. Scardona remarque avec raison que ce remède est toujours dangereux, qu'il nuit au cerveau, et que s'il suspend les accès pendant quelque temps, ils reviennent ensuite plus atroces (1).

§ 186. Parmi les observations que M. Storck a données sur les effets de l'extrait de la même plante dans les convulsions (2), la dixième est celle d'une épileptique que ce remède rétablit. Mais M. Greding vient de publier un nouveau recueil d'observations très-détaillées, par lequel il paraît que de quatorze épileptiques auxquels il l'a ordonné, les plus heureux ont été ceux auxquels ce remède n'a point fait de mal; il a empiré l'état de quelques-uns et paraît avoir hâté la mort de quelques autres; et l'auteur en conclut qu'on ne peut point le regarder comme un remède utile dans cette maladie (3).

§ 187. Je connais dans le plus grand détail, par un témoin oculaire digne de foi, le cas bien frappant d'une personne épileptique, qui prit d'un charlatan un remède dont l'effet devait être sûr, et qu'on ne devait payer, à un prix convenu, qu'au bout d'un an, à compter du jour de la première prise, et supposé qu'il ne revînt point d'accès pendant ce temps-là. Il n'en revint point en effet, la somme fut payée; mais peu de jours après le mal revint, et le malade périt dans le premier accès. J'ai aussi été instruit, mais avec moins de détail et de certitude, d'un second cas entièrement semblable; et d'autres exemples moins funestes, mais analogues, me donnent de justes craintes sur tous ces spécifiques secrets, que les papiers publics annoncent tous les jours, qui opèrent des miracles, et après un long usage desquels les malades vont cependant si souvent demander de nouveaux secours.

---

(1) Balfour Russel, *Dissertatio de cupro*. Edimb., 1759.

(2) § 1080, p. 438.

---

(1) *Aphor. de morb. cognosc. et curand.*, lib. I, cap. VIII.

(2) *Libellus de stramonio, hyosciamo et aconito*, 1762.

(3) Ludvig, *Adversaria medico-practica*, p. 88, etc. Leips., 1769.

§ 188. Stahl parle d'un arcane dont la base était la teinture de lune ou d'argent, qui guérit en effet un jeune homme d'une épilepsie assez invétérée, mais le jeta dans une fièvre lente, accompagnée d'abord d'imbécillité, puis de folie, enfin de manie, qui le tua au bout de trois mois (1). M. de Sauvages a été le témoin lui-même des funestes effets du foie de loup séché, pris pendant quelques jours à assez grandes doses, par une vieille épileptique de Montpellier, que ce remède jeta dans une tristesse, une inquiétude, une crainte, un ennui de la vie, pires que la maladie dont on avait voulu la guérir, et qui subsistait toujours (2).

§ 189. Il y a un autre remède plus atroce que celui-là, qui n'a pas toujours inspiré l'horreur qu'il mérite, et qui s'est soutenu pendant bien des siècles : c'est le sang humain. Celse nous apprend déjà que quelques personnes s'étaient guéries de l'épilepsie en buvant le sang chaud d'un gladiateur ; l'atrocité du mal, ajoute-t-il, rend l'atrocité du remède plus supportable. Aretée se récrie aussi sur la violence d'un mal qui a pu porter à employer un remède aussi terrible, et ajoute qu'il n'a jamais appris qu'il eût été utile. Scribonius Largus veut qu'on le proscrive, et si on l'a conservé, c'est sans doute sur ce même principe qu'il faut absolument produire une révolution violente dans la machine, et l'effet de cette boisson est bien propre à produire un bouleversement général ; mais ce bouleversement n'est pas toujours heureux. Tulp rapporte deux cas funestes, l'un d'un jeune homme que le désespoir de son mal décida à ce remède désespéré : il le prit d'une main tremblante, le but en détournant les yeux avec une horreur générale et une violence inconcevable; mais bien loin qu'il s'en trouvât mieux, le mal augmenta. Dans un violent accès, il tomba dans le feu et se brûla si fortement la jambe que, la gangrène s'y étant mise, on fut obligé de l'amputer, et un accès terrible le tua le lendemain de l'opération. Une jeune fille qui but dans le même moment du sang du même criminel n'eut pas un sort tout-à-fait aussi funeste que ce jeune homme, son mal en fut cependant considérablement augmenté (1). Mais c'est trop s'arrêter sur des remèdes de ce genre, dont il était cependant nécessaire de montrer le danger, et je passerais actuellement au traitement de l'accès, si je ne devais pas parler auparavant de quelques secours très-utiles, et qui cependant n'entrent pas dans le traitement ordinaire de l'épilepsie : ce sont les acides, le lait, les bains froids et les cautères.

(1) *Theoria medica*, p. 1019.

(2) *Nosolog. method.*, *class.* 8, art. 19, n. 7, t. II, p. 257.

ARTICLE XXX. — USAGE DES ACIDES.

§ 190. Galien, comme on l'a vu, avait déjà recommandé l'oxymel; il dit même avoir guéri plus d'un épileptique par le seul usage de ce remède (2), qui est un acide végétal, et son conseil, adopté par les médecins qui ont écrit depuis lui, avait mis sur la voie d'employer les acides minéraux quand ils furent connus. — L'on doit à Paracelse le premier usage de l'esprit de vitriol dans l'épilepsie, et depuis lui il trouva plusieurs partisans. Angelus Sala l'accrédita beaucoup, et un médecin polonais, nommé Cnofell, paraît un de ceux qui en ont fait le plus d'usage. Quoique les noms qu'ils lui donnaient et les moyens de préparation ne fussent pas précisément ceux que les chimistes modernes emploient, il est également vrai qu'ils vantaient beaucoup dans cette maladie l'acide de vitriol, et qu'ils disaient en avoir vu de grands effets. Panarolus l'a vu opérer de belles cures.—La pathologie, qui régna tout le siècle dernier, et attribuait tous les maux à l'acide, fit presque perdre de vue cet utile remède, pour lui substituer des poudres inutiles ou nuisibles; si on l'employait encore quelquefois, on l'affaiblissait en lui associant ces insipides terreux. Une doctrine plus saine a rappelé l'usage des acides, et j'ai vu trop souvent leurs bons effets dans les maux de nerfs, pour ne pas en recommander fortement l'usage. J'ai rapporté ailleurs une observation qui prouve leur utilité, et Rivière nous en avait déjà conservé une autre. Une servante épileptique, dit-il, fut guérie par l'usage de l'oxycrat, dont elle buvait un verre tous les matins à jeun, et avant l'accès elle buvait du vi-

(1) *Observ. medic.*, lib. IV, c. IV. Sennert, *De epileps.*, quæst. 15, blâme aussi avec raison cette horrible boisson.

(2) *Consil. pro puero epileptic.*, cap. IV, Chart., t. X, p. 42.

naigre pur. Après sa guérison, elle eut des douleurs de rhumatisme, que des bains d'eaux thermales guérirent (1). — Les acides végétaux peuvent faire du bien, premièrement dans le cas où le mal vient ou de l'épaississement ou de l'âcreté de la bile. On a vu plus haut, et on verra encore, dans la suite de ce chapitre, les bons effets de la crème de tartre; secondement, en favorisant la transpiration et les urines; en troisième lieu, en prévenant ces retours de fièvre, qui souvent rappellent les accès. Mais, outre ces avantages, les acides minéraux en ont un autre bien considérable et de la plus grande importance, c'est de diminuer la sensibilité des nerfs en les durcissant : c'est de cette façon, et en abattant une petite fièvre à laquelle on ne fait pas assez d'attention, que j'ai souvent vu l'esprit de soufre, qui est le même que celui de vitriol, guérir des maux de nerfs invétérés, contre lesquels on avait employé tous les toniques et les anti-hystériques possibles. Je m'en sers souvent, en même temps que de la racine de valériane, pour empêcher qu'elle n'échauffe; et je traite actuellement un jeune homme de dix-neuf ans, à qui la combinaison de ces deux remèdes paraît faire le plus grand bien : il prend trois prises de valériane avant midi, et trente gouttes d'esprit de vitriol deux heures avant son souper. Un M. Desault, médecin de la Charité, à Versailles, il y a cinquante ans, le recommanda comme spécifique dans cette maladie, et rapporte l'histoire de trois épileptiques dont il attribue la guérison à son usage (2). M. de Haller rapporte aussi plusieurs cas des succès de l'huile de vitriol dans la mobilité excessive des nerfs (3), et a bien vu que c'était en les endurcissant qu'il opérait si favorablement.

ARTICLE XXXI. — USAGE DU LAIT.

§ 191. La nécessité d'éviter tous les aliments qui ont quelque âcreté, et de se borner à ceux qui sont les plus doux et les moins propres à irriter, indique le lait comme une nourriture très-convenable aux épileptiques, et il est fâcheux qu'il n'ait pas été essayé plus souvent. On les tourmente cruellement en leur faisant avaler des tas de remèdes insipides et inutiles; on aigrit leur mal en leur donnant des remèdes chauds, des élixirs, des vins médicamenteux, des pilules fétides, et en leur défendant tout ce qui pourrait les calmer, au lieu qu'on les guérirait par la privation de tous ces remèdes et l'usage des adoucissants, et surtout du lait. — Le docteur Cheyne est celui qui a le plus insisté sur le régime doux dans les maux de nerfs en général, et sa belle observation sur l'usage du lait dans l'épilepsie est plus instructive que beaucoup de traités sur cette maladie : « L'on » ne guérit point, dit-il, sans une grande » sobriété et beaucoup d'attention à éviter tous les aliments qui ont la moindre » âcreté, et à ne vivre que de ce qu'il » y a de plus doux; le régime, avec un » petit nombre de remèdes doux, a souvent mieux réussi dans plusieurs cas » que tous les remèdes des pharmacies » ensemble, et l'exemple d'un célèbre médecin de Croyden, mort il n'y a pas » long-temps, est bien remarquable. » Il était depuis long-temps sujet à l'épilepsie, et il était souvent tombé de cheval par un accès en allant voir ses malades. Il avait épuisé tous les conseils » des médecins et tous les secours de » la médecine (comme je le sais de lui-même), sans en retirer aucun soulagement; mais il remarqua peu à peu que » plus ses aliments étaient légers, plus » ses accès étaient faibles; ensuite il renonça à toute autre boisson que l'eau » pure, et les accès devinrent toujours » moins violents et plus rares; enfin, » trouvant par degrés que la maladie diminuait à mesure qu'il lui fournissait » moins d'aliments, il ne vécut plus que » de végétaux et d'eau, ce qui termina » entièrement ses accès. Mais ce régime » étant un peu flatueux pour lui, après » plusieurs essais, il se fixa à deux quarts » de lait de vache par jour, une pinte à » déjeûner, une pinte à souper et un » quart à dîner (1), sans poisson, sans » viande, sans pain, sans quoi que ce soit » d'autre que de l'eau fraîche. Pendant

(1) *Observ.*, cent. IV, obs. 10.
(2) *Nouvelles découvertes concernant la santé et les maladies*, par M. Desault, etc. Paris, 1727, p. 287.
(3) *Opuscula pathologia*, obs. 79.

(1) Le *quart* anglais est égal à la pinte de Paris, qui pèse trente-deux onces, et celle d'Angleterre seize; ainsi, deux quarts font soixante-quatre onces, ou quatre livres; il en prenait seize à déjeûner, seize à souper, trente-deux à dîner.

» les quatorze ans qu'il vécut depuis ce » régime, il n'éprouva aucune altération dans sa santé, sa force ou sa vigueur, excepté une fièvre d'accès, qu'il » dissipa très aisément, en mâchant un » peu de kina ; et il aurait vraisemblablement vécu aussi long temps et aussi » bien portant que Cornaro, si, en couchant dans un lit humide, il n'avait » pas gagné une pleurésie, à laquelle il » n'opposa aucun secours, persuadé que » son régime devait guérir tous les maux, » et qui le tua en peu de jours. Si l'on » réfléchit, ajoute M. Cheyne, que toutes les maladies de nerfs sont des branches du même arbre, on comprendra » par cette observation quels effets étonnants on peut espérer, pour les maux » de cette espèce, d'un régime et d'une » diète ordonnés avec sagesse et exécutés avec courage (1). » J'ai employé très-souvent le lait dans les maladies nerveuses, et dans l'épilepsie même, avec le plus grand succès. J'en rapporte un bel exemple dans le chapitre des convulsions, et j'ai vu un homme pauvre et épileptique à qui je ne donnai d'autre conseil que celui de ne manger ni lard ni fromage, et de ne boire ni vin ni eau-de-vie, mais de manger le soir et le matin une soupe au lait ou au petit-lait, et dont les accès, qui revenaient auparavant sept ou huit fois par mois, ne sont revenus que deux fois dans sept mois. Je ne doute point qu'en continuant ce régime il ne se guérisse parfaitement, et je ne crains point de proposer l'observation du médecin de Croyden comme une ressource à beaucoup de malades, ou abandonnés ou fatigués inutilement par des remèdes qui nuisent à leur santé sans soulager leur maladie. Combien n'y en a-t-il pas qui seraient guéris, s'ils s'étaient mis à ce régime simple, et que des remèdes violents ou mal indiqués ont réduits à l'état le plus triste !—Il y a des cas dans cette maladie, comme dans d'autres maux de nerfs, où le lait d'ânesse peut être un excellent remède; mais il y en a aussi dans lesquels il nuit : cela arrive surtout toutes les fois que les organes de la digestion ne sont pas disposés comme ils doivent l'être pour le bien digérer; quand il y a des obstructions, quand il constipe et quand il y a une suppression des règles. J'ai vu des malades qui s'en sont trouvés très-mal, et chez qui son usage produisait des accès redoublés; mais un médecin éclairé et attentif, qui pèsera exactement toutes les circonstances, peut presque s'assurer de ne l'ordonner jamais sans succès.

ARTICLE XXXII. — LE BAIN FROID.

§ 192. Le bain froid est un autre secours qui est du plus grand usage dans un grand nombre de maux de nerfs, et qui a aussi ses avantages dans l'épilepsie, dans le cas où elle paraît dépendre principalement de la mobilité des nerfs, ce qu'on connaît par les symptômes de mobilité décrits ailleurs ; mais pour l'employer, il faut : 1° qu'il n'y ait point trop de sang dans les vaisseaux, sans quoi la première impression du bain serait de le porter à la tête ; 2° que la sensibilité ne soit point excessive, car, dans ce cas, il agirait comme irritant ; 3° qu'il n'y ait ni obstructions invétérées, ni suppuration, ni aucune des autres causes qui sont regardées avec raison comme des obstacles à son usage. Excepté dans ces cas-là, c'est sans contredit un des remèdes les plus propres à redonner de la force au genre nerveux, et à dissiper cette convulsibilité que la plus légère cause met en action et qui produit un accès. J'ai déjà détaillé ailleurs les avantages de ce remède; je ne me répéterai point ici, mais j'ajouterai que je vois actuellement un homme de vingt-six ans qui, depuis quelques mois, a eu des accès sans aucune cause apparente, qui est frère d'un malade dont j'ai parlé à l'article de la mobilité, et que j'avais guéri par les bains froids, auquel j'ai conseillé le même remède, et qui s'en trouve très-bien ; il est malheureusement serrurier, et cette profession est très-contraire à son mal (1). Cœlius Aurélianus paraît déjà avoir conseillé les bains froids dans l'épilepsie (2) ; et Floyer, qui les recommande dans son ouvrage sur cette matière, ajoute une réflexion que j'aime à présenter souvent, parce que je suis convaincu de son importance dans le traitement de cette maladie : Puisque le vin, dit-il, les aliments échauffants, les bains

(1) Cheyne, *An essay on the gout*, etc. Lond., 1724, p. 103.

(1) Les bains froids et la racine de valériane l'ont entièrement guéri ; il y avait plus de deux ans qu'on avait remarqué les premiers accès.

(2) *Chronicor.*, lib. I, cap. IV, p. 312.

chauds, les odeurs fortes, occasionnent des accès d'épilepsie, nous pouvons raisonnablement espérer que les contraires, une diète rafraîchissante, la boisson d'eau, les lavations froides, les préviendront (1). Floyer paraîtrait dans cet endroit condamner les bains tièdes, que j'ai recommandés plus haut, et que je crois utiles : je dois lever cette contradiction apparente.

§ 193. Les effets des bains chauds, des bains tièdes et des bains froids, sont très-différents, et il est étonnant que souvent ils n'aient pas été assez bien appréciés par ceux qui les ordonnaient. — Le bain chaud peut convenir quelquefois, avec bien des attentions, dans quelques cas de maladies externes, rarement dans les internes, jamais dans l'épilepsie ou dans les autres maladies dans lesquelles on craint de porter le sang à la tête; et l'on a vu, § 52, le mauvais effet que produisirent les bains fort chauds que le malade prit à Cauterets (2).

Le bain tiède convient quand il faut faciliter la transpiration, en humectant, détrempant, relâchant; quand il faut diminuer l'épaississement inflammatoire du sang, quand il faut modérer une petite fièvre produite par ce même épaississement ou par l'âcreté des humeurs, et ces cas étant très-fréquents, il y a une multitude de circonstances dans lesquelles ils font très-bien; mais ces cas sont peut-être plus rares dans les pays du nord qu'ailleurs, et plus fréquents dans les pays chauds, où les bains tièdes doivent souvent être nécessaires et opérer les plus grands effets. — Le bain froid, comme on l'a vu, a au contraire plusieurs effets opposés, et réussit admirablement dans des circonstances différentes, et ces circonstances se présentent vraisemblablement plus souvent dans les pays où la putridité des humeurs et le relâchement des solides sont fréquents, et les maladies vraiment inflammatoires rares, que dans ceux où les constitutions sont différentes; mais quoique certains pays offrent plus de cas d'une espèce que d'autres, il n'y en a point dans les zônes tempérées où il ne s'en trouve de toute espèce; les variétés des épilepsies sont de tous les pays, et dans tous les pays il y en a par là même qui peuvent exiger les bains froids, d'autres qui exigent les tièdes.

§ 194. Importe-t-il, dira-t-on, quand on prend les bains froids, de plonger la tête la première? Cette idée est généralement répandue, elle est fondée sur les conseils de très-grands médecins, et ils ont cru puiser cette idée dans les règles de la mécanique du corps humain. Si l'on plonge tout le corps, ont-ils dit, sans plonger la tête, l'astriction que fait le froid sur toute la surface du corps doit pousser plus de sang dans les vaisseaux de la tête qui ne participent point à ce resserrement, et cette surcharge peut être dangereuse; pour la prévenir, il faut plonger la tête la première. Mais malheureusement il y a dans ce raisonnement une erreur considérable, c'est que l'on n'a point fait attention que les vaisseaux qui portent le sang au cerveau, et qui sont renfermés dans une boîte osseuse, ne participaient point à cette astriction, qu'elle ne porte que sur les vaisseaux externes de la tête, et que cette compression des vaisseaux externes, bien loin d'être utile, nuit de deux façons : 1° parce que non-seulement cette astriction empêche qu'ils ne se prêtent à recevoir une partie de sang surabondant, déterminé dans les carotides, qui alors se porte tout aux internes; mais aussi, 2° parce qu'ils en reçoivent moins que de coutume, et que cette diminution est une augmentation à celui des vaisseaux internes; aussi il ne faut jamais com-

---

(1) ψυχρολουσία, p. 144.

(2) La Russie est le pays du monde où l'on prend les bains les plus chauds, ce sont des bains de vapeurs auxquels tous les ordres et tous les âges s'astreignent avec la plus grande régularité. Nous frémissons en pensant que le thermomètre de M. de Réaumur est, dans ces étuves, à soixante degrés au-dessus de la glace; aussi les étrangers qui n'y sont pas accoutumés, sentent d'abord leur sang se porter à la tête avec violence, et y périraient promptement s'ils n'avaient pas la force d'en sortir, comme cela manqua d'arriver à M. l'abbé Chappe d'Auteroche, et à son domestique, à Solikamskaïa. Cependant cet habile physicien les croit nécessaires à un peuple chez qui le froid continuellement rigoureux, et le peu de mouvement qui en est la suite, arrête absolument la transpiration, et qui se préserve du scorbut et de maladies rhumatismales par le secours des étuves. *Voyages en Sibérie*, t. 1, p. 50. Mais je suis persuadé qu'il y aurait d'autres moyens moins dangereux d'opérer le même effet, et que ces bains sont vraiment nuisibles.

mencer par la tête (1), d'autant plus que cela ne peut point se faire sans la mettre dans une attitude plus propre à y déterminer le sang qu'à l'en détourner. Le seul avantage qu'il y ait à la baigner, n'est que celui qu'on retire de la laver à l'eau froide, et l'ablution est aussi utile que l'immersion : ceux qui ont la tête rasée peuvent la baigner toute entière, ceux qui portent leurs cheveux les enveloppent sous un bonnet de taffetas ciré qu'une attache à coulant joint exactement autour de la tête, afin qu ils ne se mouillent point, et alors ils se baignent jusqu'au sommet du front et au haut de la nuque.

Je dois aux bains tièdes principalement, au régime et à la crème de tartre, la cure d'un jeune homme de treize ans, dont je n'osai point promettre d'abord la guérison. Cette observation a quelques circonstances instructives. Quoiqu'il fût né très-bien portant, de parents très-sains et n'eût eu aucune maladie, il était bilieux et sanguin, et avait des accidents qui dénotaient un vice dans sa constitution : 1° il devenait quelquefois tout-à-coup et sans aucune raison apparente, chagrin, rétif, et si colère, qu'il paraissait en fureur ; 2° sans aucune cause externe il était de temps en temps frappé d'une terreur subite, et se croyait dans le plus grand danger; son imagination était même si égarée dans ces moments qu'il méconnaissait les personnes qui lui étaient les plus familières et les prenait pour autant de spectres et d'ennemis; 3° pendant ces accès il avait le visage rouge, la prunelle plus dilatée, le pouls serré et fréquent, cet état ne durait que quelques minutes et le laissait dans la tristesse; 4° on lui donna les anti-spasmodiques chauds les plus actifs, qui rendirent son état plus fâcheux et le changèrent en véritables accès épileptiques pour lesquels on me consulta, et qui avaient sensiblement affaibli sa mémoire; une saignée avait fait voir que son sang était fort enflammé. La densité des humeurs, la raideur des solides, et surtout l'âcreté de la bile me parurent la cause de cet état; je le réduisis à ne prendre pour toute viande qu'un peu de poulet, et à vivre uniquement de végétaux, à éviter les appartements chauds, à ne boire que de l'eau, à prendre long-temps les bains tièdes, à faire un très-long usage de petit-lait et de crème de tartre, et surtout à éviter absolument tous les remèdes qu'on appelle anti-épileptiques. Il suivit régulièrement ces directions qui amendèrent promptement son état, peu à peu tous les accidents ont disparu, les accès ne sont pas revenus, et sa santé s'est extrêmement fortifiée. L'on sent aisément qu'en continuant l'usage des anti-épileptiques on aurait toujours rendu l'état du malade plus fâcheux.

(1) Quoique la généralité des médecins s'accorde à prescrire de commencer par la tête, je me souviens cependant d'avoir lu le conseil contraire, mais sans me rappeler où.

ARTICLE XXXIII. — LES CAUTÈRES ET LES VÉSICATOIRES.

§ 195. Le dernier remède dont il me reste à parler, c'est les caustiques ou cautères, et les sétons. Je n'examinerai point ici la façon d'agir de ce genre de remèdes connus dans quelques endroits sous le nom d'issues, fontaines, etc. ; je me borne à remarquer qu'on en a observé souvent les bons effets : 1° dans les maladies qui dépendent d'une surabondance d'humeurs cacochymes ; 2° dans celles où une humeur âcre roulante se porte tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, et fait craindre qu'en se portant sur les organes intérieurs elle n'occasionne de grands désordres ; 3° quand les humeurs ont une tendance opiniâtre sur quelque organe. Ils peuvent être utiles dans l'épilepsie à ces trois titres, et à un quatrième auquel on fait moins d'attention ; c'est qu'une irritation fixée sur une partie quelconque du corps est une espèce de frein puissant aux mouvements irréguliers des nerfs. En employant le cautère dans l'épilepsie, on n'a fait qu'imiter la nature, qui, comme on l'a vu plus haut, a guéri des épilepsies en produisant un égoût d'humeur âcre dans quelques parties extérieures, et l'art, par cette imitation, a eu souvent les succès les plus heureux; aussi les cautères et les sétons, qui sont le même remède, sont recommandés par plusieurs auteurs qui s'en sont servis avec succès. J'ai déjà rapporté quelques exemples de leurs bons effets en parlant de la guérison des épilepsies sympathiques. Craton en faisait tant de cas, que c'est sur leur efficacité qu'il fondait la guérison dans les cas les plus fâcheux, et Montanus guérit par un cautère à chaque bras un homme de cinquante-deux ans, sujet depuis long-temps

à cette maladie. Fabrice de Hilden guérit un jeune homme d'ici, qui avait au moins un accès par jour et pour lequel on avait essayé inutilement tous les remèdes, uniquement par un séton (1); les accès devinrent d'abord plus rares, ensuite ils cessèrent tout-à-fait. Paré avait déjà vu guérir parfaitement par ce moyen un jeune homme de vingt ans, qui avait des accès très-fréquents, et à qui Hollier l'avait conseillé (2). Mercatus, par le moyen d'un cautère au bras, éloigna si fort les accès et les rendit si légers qu'on croyait le malade parfaitement guéri (3). Et j'ai vu moi-même quelques enfants à qui ce remède avait fait beaucoup de bien. Willis parle d'une femme épileptique qui n'avait point d'accès aussi long-temps que le cautère fluait, et qui les reprenait dès qu'il séchait (4). C. Pison avait guéri un homme de Nancy, en lui appliquant un cautère au sommet de la tête, et il connaissait une femme qui avait été guérie, par le même secours, de vapeurs hystériques très-fortes; mais comme les cautères s'ouvraient alors avec le feu, il avertit avec raison, que l'application de ce remède est dangereuse sur cette partie, parce qu'il est à craindre qu'on n'enflamme les membranes du cerveau; il conseille de les appliquer à la nuque, où ils opéreront tout aussi favorablement (5). Meekren a fait une cure semblable à celle de Pison; c'est celle d'un jeune homme de dix-sept ans, attaqué de cruels accès d'épilepsie, dont le symptôme le plus horrible était l'allongement de la langue qui descendait jusque sur la poitrine, avec une quantité prodigieuse d'écume; tous les remèdes furent inutiles; on se détermina à appliquer un cautère, au point de concours de la suture sagittale et de la coronale; on se servit pour cela d'un fer rouge qui brûla l'os même; on pansa avec le basilicum; l'eschare tomba le sixième jour et le malade fut guéri. Quand l'eschare fut tombée, on mettait tous les jours un pois dans le trou, et par ce moyen l'on donnait issue aux humeurs; on laissa longtemps le cautère ouvert; mais quand on n'eut plus lieu de craindre de rechute, on ôta le pois et on laissa revenir les chairs (1). M. Pujati parle d'un homme de cinquante ans, épileptique dès son enfance, qui avait fait beaucoup de remèdes, et qu'un cautère à la cuisse guérit presque entièrement (2). Un jeune homme de quatorze ans, sujet depuis neuf ans à l'épilepsie, et qui tombait tous les jours, en fut guéri par trois cautères, un à la nuque et un à chaque bras, qu'il ne porta pas même un an (3). Il est vrai qu'il prenait en même temps quelques autres remèdes, mais si faibles qu'on ne peut leur attribuer aucune part à la guérison; et l'on trouve dans les *Anecdotes de médecine* deux observations qui prouvent également les bons effets de ce remède. Une demoiselle de dix-huit ans était sujette, sans aucun dérangement de ses règles, et sans aucune cause apparente, à une épilepsie dont les accès, malgré les remèdes qu'on employa, revenaient tous les mois depuis deux ans; un cautère au bras éloigna l'accès de quatre mois, on en fit un second à l'autre bras, elle fut neuf mois sans aucun ressentiment; un troisième à une jambe la guérit radicalement. Un homme de soixante ans, attaqué aussi d'épilepsie, sans cause apparente, la suspendit pendant huit mois, par le bénéfice de deux cautères; mais se croyant radicalement guéri il en laissa fermer un, et son imprudence fut bientôt marquée par le retour d'un accès. Dès le lendemain le chirurgien rétablit l'égoût dont la suppression avait été si nuisible, et le malade vécut depuis sept ans entiers sans éprouver aucune rechute (4). J'ai reçu depuis quelques jours un mémoire à consulter pour un malade épileptique depuis plusieurs années, qui a essayé inutilement un grand nombre de remèdes, et qui s'étant enfin fait ouvrir un cautère, il y a quelques semaines, croit déjà remarquer des changements assez

---

(1) Cent. I, obs. 41.
(2) *OEuvres de chirurgie*, liv. IX. c. IV.
(3) *Consult. medic.*, cons. 3.
(4) *Patholog. cerebr.*, c. XXVII.
(5) *De morbis a colluv. seros.*, obs. 31, p. 173.

(1) Joan. Meckren, *Obs. med.*, cap. V, p. 45. Cette observation, les deux précédentes et quelques autres, ne doivent point empêcher d'être très-circonspect sur l'emploi de ce remède, dont le danger a été prévu par Pison, et démontré par des malheurs récents. M. de Haen a exposé les siens avec cette candeur qui caractérise le grand homme; mais tout le monde ne l'a pas imité.
(2) Decas, *Obs. med.*, obs. 3, D., p. 95.
(3) *Journal de médecine*, t, XXV, p. 47.
(4) *Anecdotes de médecine*, 85, p. 124.

favorables pour lui faire espérer qu'il lui sera très-utile.

§ 196. L'on peut mettre dans le même rang que les cautères, les vésicatoires, dont l'action a plusieurs choses communes, quoiqu'elle en ait plusieurs qui lui sont particulières et qui font que, quoique l'action du vésicatoire soit au moins longue, cependant comme elle n'agit pas seulement comme évacuant, mais aussi en animant l'action des solides, elle est souvent à préférer dans bien des cas, et j'en parlerai plus au long dans le chapitre des vapeurs, où ils sont plus souvent applicables que dans l'épilepsie, quoiqu'ils aient bien leur usage dans cette maladie; j'ai rapporté plus haut leurs bons effets dans plusieurs cas d'épilepsie sympathique, qu'ils soulagèrent ou guérirent en les appliquant sur la partie; j'en ai vu de bons effets dans les épilepsies idiopathiques, et M. Serao a fait une belle observation qui prouve tout leur avantage. Il vit à Naples un enfant de cinq ans, qui, depuis un an ou deux, avait un accès d'épilepsie toutes les fois qu'il commençait à s'endormir, ce qui l'avait rendu stupide et lui avait laissé une espèce de paralysie sur les jambes, de façon qu'il ne pouvait pas se soutenir; on avait essayé plusieurs remèdes inutilement. Cet habile médecin ordonna un emplâtre de vésicatoires à la partie postérieure de la suture sagittale; l'effet en fut si heureux que les accès qui étaient auparavant innombrables diminuèrent d'abord, et cessèrent entièrement au bout de quinze jours; il recouvra en même temps ses facultés et l'usage de ses jambes. M. Morgagni, qui nous a conservé cette observation, ajoute que M. Serao en a vu d'autres fois encore de bons effets dans des cas semblables (1).

ARTICLE XXXIV. — TRAITEMENT PENDANT L'ACCÈS.

§ 197. Il ne me reste à présent qu'à parler du traitement pendant l'accès, et il se réduit à bien peu de chose; c'est d'éviter que les patients ne se fassent du mal. Les soins qu'on peut se donner pour cela consistent, premièrement, si on le peut, à introduire entre les dents un linge tortillé en rouleau et assez ferme, pour empêcher qu'ils ne se déchirent la langue, ce qui arrive fréquemment, ou qu'ils ne l'amputent presque entièrement comme on l'a vu quelquefois; le coin d'un mouchoir ou d'une serviette fine sont très-propres à cet usage, et je les ai toujours préférés au bois ou au liége. En second lieu, on doit empêcher la violence des coups qu'ils peuvent se donner contre les corps qui les entourent; pour cela, s'il est possible, on doit les mettre d'abord sur un lit, et alors tous les soins se réduisent à empêcher que les convulsions ne les jettent à terre, que leur tête ne porte trop violemment contre le chevet qu'il faut garnir de coussins, et à modérer les coups violents qu'ils se portent quelquefois au visage avec les poings, et qui occasionnent souvent des saignements de nez, des meurtrissures à l'œil, des ecchymoses considérables. Des assistants intelligents et adroits remplissent très-bien cette indication et se donnent bien de garde de vouloir réprimer des mouvements qu'il est impossible d'empêcher, et qu'il serait d'ailleurs très-dangereux de contraindre quand on le pourrait. — L'idée où l'on était, que si l'on pouvait ouvrir les pouces, dont la convulsion plus constante que celle d'aucune autre partie, était par là même regardée comme l'essence de la maladie, cette idée, dis-je, avait conduit, comme l'a remarqué M. Van Swieten, à faire les plus grands efforts pour les ouvrir, et à force de les violenter, on leur occasionnait des douleurs souvent très-vives et très-longues en pure perte; tous ces efforts sont non-seulement inutiles, mais dangereux, et on doit absolument y renoncer (1).

198. L'usage des odeurs spiritueuses, des applications âcres, des frictions fortes, n'est pas moins inutile; l'action des nerfs sentants est absolument nulle, ainsi toutes les irritations n'opèrent rien du tout; Celse l'avait déjà vu, et les parfums fétides sont dangereux; Cœlius-Aurélianus en a déjà averti. On les avait introduits dans l'espérance de faire éternuer, ce qu'on regardait comme très-avantageux, parce que l'on croyait que l'épilepsie était l'effet d'une secousse que le cerveau se donnait pour se débarrasser des mauvaises humeurs qui l'irritaient; mais sans parler de la fausseté de cette idée, l'éternument serait très-dangereux, comme ce même Cœlius Aurelianus l'avait

(1) *De sedib. et causis morbor.*, ep. 10, § 8, p. 77

(1) § 1080, t. III, p. 451.

déjà dit (1). Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler que ce mouvement commence par une suspension dans la respiration qui accumule le sang dans les vaisseaux de la tête où il y en a déjà trop, et que cette augmentation serait très-dangereuse, que d'ailleurs l'éternument même est une convulsion qui n'est point propre à en faire cesser d'autres.

§ 199. Les frictions huileuses sont un remède absolument opposé à l'éternument, et M. Morgagni parle d'un épileptique qui était soigné par M. Albertini, et à qui ce grand praticien avait conseillé de faire frotter l'épine du dos, pendant l'accès, avec de l'huile d'amande chaude, ce qui lui faisait toujours beaucoup de bien. Il est rare que ce remède puisse avoir lieu dans l'épilepsie; mais, comme on l'a vu, il est très-utile dans plusieurs cas de convulsions.

§ 200. Les anciens qui voyaient l'engorgement du cerveau, et dont la conduite était dirigée par l'observation, conseillaient la saignée dans l'accès. Quand le système dont je viens de parler fut introduit, et qu'on regarda l'épilepsie comme un combat du cerveau pour chasser l'humeur âcre, on la défendit (2), crainte que la nature affaiblie ne pût pas se débarrasser de son ennemi, et que le malade ne succombât. Cette fausse crainte ne mérite aucune attention; l'on peut sans risque ouvrir la veine dans l'accès et faire une très forte saignée quand les symptômes de l'accès, la force et la dureté du pouls prouvent qu'il y a pléthore; mais outre que cela est très-difficile, souvent impossible, et peut devenir dangereux par la difficulté d'assujettir un membre, cela serait très-souvent infructueux; il survient souvent des hémorrhagies par les narines, qui ne soulagent point l'accès (3). On ne doit pas mieux espérer, pas même autant, des saignées; cependant dans les cas où elle paraîtrait très-pressante, on devrait, je crois, se déterminer sur-le-champ à faire ouvrir une des jugulaires, qui sont ordinairement très-apparentes. La saignée peut encore être indispensablement nécessaire sur la fin de l'accès, quand les convulsions finissent, et que les symptômes de la pléthore du cerveau subsistent et font craindre un engorgement apoplectique.

§ 201. Quand l'accès est fini, si les malades sont faibles, abattus, angoissés, assoupis, les meilleurs remèdes sont une très-grande tranquillité, de petites tasses d'eau fraîche fréquemment, un lavement d'eau tiède, et ensuite, quand ils sont revenus, quelques distractions agréables qui les étourdissent sur leur mal, dont ils sont quelquefois très-affectés pendant les premières heures après l'accès. On peut même donner, quand il n'y a que de l'abattement sans irritation, de légers cordiaux, comme de l'eau de mélisse avec un peu de liqueur minérale anodine, de l'eau de fleur d'orange, ou quelque autre mélange analogue. Les spiritueux que d'habiles médecins conseillent, me paraissent bien actifs, et j'ai vu l'accès récidiver pour avoir seulement flairé l'esprit volatil de sel ammoniac.

ARTICLE XXXV. — TRAITEMENT DES SUITES DE L'ÉPILEPSIE.

§ 202. J'ai parlé plus haut de ce qu'on devait faire d'abord après l'accès; il me reste un mot à dire des moyens de remédier aux suites fâcheuses que cette maladie laisse, dont j'ai donné l'histoire, article XIV, et que j'ai divisées en morales et en physiques. — Les suites morales sont l'affaiblissement de la mémoire et des autres facultés, il dépend de celui que les différentes parties du cerveau éprouvent; ainsi l'indication que présente cet état, c'est de fortifier ces parties; le temps est ici le plus grand remède, et quand l'échec que le cerveau a reçu n'est pas incurable, ses forces se relèvent à mesure que la guérison avance. Quant aux autres secours, on suivra les directions qu'on trouve dans les endroits de cet ouvrage où je me suis occupé plus particulièrement de cet affaiblissement des facultés.

Les suites physiques sont : 1° l'affaiblissement du genre nerveux dans toutes ses branches, la mobilité ou les autres

(1) *De morbis chron.*, lib. I, cap. IV. Valsalva blâmait aussi beaucoup cet usage, et croyait que généralement on devait très-rarement, ou jamais, employer l'éternument comme un remède; il n'approuvait pas non plus l'usage de la plupart des spiritueux volatils appliqués aux narines. Morgagni, ep. 9, § 6. M. Van Swieten a aussi indiqué le danger de cette pratique, qu'un médecin sensé doit absolument interdire.

(2) Sennert, lib. part. II, cap. XXXI, quæst. 6.

(3) Boerhaave, *De morbor. nervor.*, p. 811.

effets qui en sont la suite ; 2° les différents désordres occasionnés par la violence des convulsions, tels que l'amputation de la langue, les fractures de dents, les luxations, les contusions, les épanchements de sang, les hémorrhagies. — On a vu plus haut les moyens de remédier à l'affaiblissement du genre nerveux, et les effets de la seconde classe doivent se traiter, quand ils sont l'effet de l'épilepsie, comme quand ils dépendent de quelque autre cause, en faisant cependant toujours attention dans le traitement, lorsqu'il est nécessaire d'en faire un, ce qui est rare, qu'on traite des malades épileptiques : l'amputation de la langue exige quelquefois nécessairement les sutures; Turner rapporte un exemple qui le prouve démonstrativement. La langue avait été amputée de façon qu'elle ne tenait que par un filet à chacun de ses bords, on fit des sutures, et trois jours après l'accident, ces filets, qui avaient été fort meurtris, tombèrent en suppuration; sans les sutures, la langue se serait entièrement détachée à cette époque, au lieu que par leur moyen le malade recouvra parfaitement cet organe.

ARTICLE XXXVI. — ÉPILEPSIE FEINTE.

§ 203. Voilà tout ce que je connais de plus essentiel à dire sur l'épilepsie, je n'ajouterai qu'un mot sur cette maladie simulée. — L'esprit humain s'est avisé de toutes les fourberies possibles, et plus d'une fois des scélérats ont affecté de certaines maladies pour se soustraire à la peine du travail, se faire exempter de quelques punitions, ou inspirer la pitié; l'épilepsie est une de celles qu'on a le plus souvent voulu affecter, parce que, sans doute, l'effroi qu'elle inspire fait qu'on a plus de pitié pour ceux qui en sont atteints ; peut-être aussi parce qu'elle n'exige qu'une représentation momentanée, et qu'après l'accès, il est permis de se porter à merveille. — « Une » jeune fille, dit M. de Haen, qui a ouï » dire que le mariage a quelquefois guéri » l'épilepsie, joue cette maladie pour » qu'on la marie ; un moine paresseux et » friand en fait autant pour se dispenser » des austérités du couvent; de jeunes » gens, pour se soustraire aux écoles; et » il est souvent très-difficile de découvrir » la fourberie. » Je ne puis rien faire de mieux que de rapporter les observations de cet habile praticien, et une de M. de Sauvages.

§ 204. Le premier, ayant été consulté par la mère d'une jeune fille qui avait d'abord été sourde, et qui, quand la surdité fut guérie, devint épileptique, la fit venir dans son hôpital pour être plus à portée de l'examiner. Les accès, qui ne revenaient d'abord que deux ou trois fois par jour, revenaient alors toutes les heures; M. de Haen en vit un qui ressemblait parfaitement à un accès naturel, et les pouces étaient si serrés qu'il pouvait à peine les entr'ouvrir, les yeux étaient horriblement agités; il conçut cependant du soupçon, 1° sur ce que, quand elle ouvrait les yeux, c'était comme dans l'état naturel ; 2° sur ce que le pouls n'était presque point changé ; 3° sur ce que la prunelle se dilatait quand on fermait les rideaux du lit, et se resserrait quand on les ouvrait; 4° sur ce que, si on approchait une chandelle des yeux, les prunelles se contractaient très-vivement, et la malade tournait la tête pour éviter la douleur. Il ordonna à un garde de la sortir du lit, et de lui donner des coups de bâton si elle tombait; ce remède la guérit radicalement, et elle avoua que la surdité et l'épilepsie étaient des maladies feintes pour ne pas aller en service.

Un jeune homme, dans le même hôpital, était encore meilleur mime; l'accès était accompagné d'un hoquet très-violent, et les convulsions du bas-ventre étaient terribles; M. de Haen ayant cependant quelques soupçons, le fit enfermer dans une chambre où il pouvait être épié ; aussi long-temps qu'il se croyait seul, il se portait à merveille ; les accès ne le prenaient que quand il y avait du monde, et même ils diminuaient si l'on paraissait ne pas le regarder. Convaincu de fourberie, il avoua qu'il avait voulu par là éviter l'apprentissage de charpentier et rester dans la maison paternelle.

§ 205. En les irritant fortement, en les brûlant même, s'il le faut, on découvre ordinairement la fourberie, parce qu'il est beaucoup plus aisé d'imiter des mouvements extraordinaires que de dissimuler la douleur. M. de Haen cite cependant une femme de vingt ans, qui avait soutenu l'épreuve du feu et qui portait encore les cicatrices de trois brûlures considérables qu'un chirurgien lui avait faites pour découvrir l'imposture, s'il y en avait, sans que cela eût pu la forcer à se démasquer; mais étant détenue en prison pour meurtre, elle avoua naturellement sa fourberie, et imita si bien l'accès devant MM. Van Swieten, de Haen,

et plusieurs autres médecins, qu'ils crurent que ses accès de commande étaient devenus réels (1). — Une jeune fille de sept ans contrefaisait si parfaitement cette maladie, à l'hôpital général de Montpellier, que personne ne doutait de sa réalité, mais M. de Sauvages, ayant pris de la défiance, lui demanda si elle ne sentait pas un vent qui passait de la main à l'épaule et de l'épaule à la cuisse, elle répondit que oui ; cette réponse décelait la coquinerie ; il ordonna qu'on la fouettât, elle fut guérie (2); et j'ai vu un jeune garçon qui, contrefaisant une paralysie de la langue, après avoir fait une sottise, alarma prodigieusement ses parents ; j'avais été dupe quelques moments d'un cas à peu près semblable quelques années auparavant ; je ne doutais pas que celui-ci ne fût une espièglerie de la même espèce; j'ordonnai, pour dégager la langue, de fouetter le haut des épaules avec des orties jusqu'à ce qu'elles enflassent : le petit drôle soutint bien son rôle, il laissa cueillir les orties et ne recouvra la parole que quand elles arrivèrent ; et M. de Haen rappelle un fait assez connu, c'est celui de ce mendiant de Paris, qui tombait épileptique dans les rues ; on donna ordre qu'il y eût auprès du lieu qu'il habitait un lit de paille, où l'on put le jeter dès qu'il prendrait l'accès, pour ne pas se faire de mal ; l'accès vint, on le mit sur le lit, mais dès qu'il y fut, on approcha du feu des quatre coins, et le scélérat s'enfuit comme un éclair. De tout cela, on doit conclure que, pour s'assurer si une épilepsie est feinte, il faut, 1° examiner attentivement si rien ne peut en avoir produit une véritable; 2° si le sujet peut avoir quelques sujets de la feindre ; 3° observer si tous les symptômes sont bien semblables à ceux qui caractérisent l'épilepsie naturelle; 4° exposer les malades à quelques douleurs ou à quelque grand danger ; si le mal est vrai, ils ne sentent pas la douleur et ils n'aperçoivent pas le danger ; s'il est feint, quel ménagement doit-on à des misérables capables d'une fourberie aussi indigne, et qui est d'autant plus étonnante que tous ceux qui ont le malheur d'être attaqués de cette maladie, en sont désolés et attachent à ce mal une fausse honte, qui fait qu'ils ne négligent rien pour le cacher et qu'ils donnent différents noms à leur mal pour le déguiser aux autres, quelquefois peut être à eux-mêmes ; ce qui fournit un cinquième moyen pour distinguer les faux épileptiques, qui font beaucoup de bruit de leur maladie, des véritables, qui ordinairement cherchent à la cacher, fondés sans doute sur ce qu'on la craint généralement et qu'on redoute d'en voir les accès.

§ 206. Cette petitesse du public tire son origine de cette antique superstition qui, ignorant les véritables causes de cette maladie, l'attribuait à un acte particulier de la colère céleste, et regardait un accès d'épilepsie dans une assemblée publique comme un signe de l'improbation des dieux, ce qui la faisait rompre sur-le-champ, et rendait les infortunés épileptiques en quelque façon l'objet de l'exécration publique. Les lumières qu'on a acquises depuis le temps des comices auraient dû effacer jusqu'aux moindres traces de ce barbare préjugé, qui a des suites fâcheuses. Si l'on témoignait moins d'éloignement pour ce mal, ceux qui en sont attaqués perdraient cette horreur qu'ils en ont, et qui, empoisonnant leur bonheur et irritant toujours les nerfs, ne contribue pas peu à l'entretenir et à l'augmenter. — L'épilepsie est plus fâcheuse pour le malade que bien d'autres maladies, mais elle n'a rien de plus fâcheux pour les assistants : c'est un spectacle triste que celui d'un accès, mais il n'est effrayant qu'autant que la prévention le rend tel ; on en prend peur la première fois qu'on en entend prononcer le nom ; on s'en effraie toute sa vie sans en avoir vu, et il est cependant vrai qu'il n'y a point de maladie moins douloureuse pour le malade et moins dangereuse pour un spectateur qui, la considérant de sang-froid, n'y verrait qu'un homme privé du sentiment, dont les muscles sont mus avec une force, une vitesse et une variété étonnante, et ne serait pas exposé par là même aux influences qui sont le produit d'une imagination erronée. On ne séquestrerait plus alors ces infortunés, comme on ne le fait que trop, on ne les reléguerait plus, comme on le faisait autrefois, dans des maisons de gens qui ne s'en chargent que pour bénéficier sur la pension, les traitaient ordinairement très-durement, et ne contribuaient pas peu à augmenter le mal. L'ennui de la solitude, le chagrin de l'abandon, pourraient seuls occasionner la maladie; combien ne doivent-ils pas l'accroître ?

(1) *Ratio medendi*, pars 5, c. IV, § 5.

(2) *Nosologia medica*, class. IV, art. 19, t. I, p. 582.

Il me semble qu'heureusement l'on revient peu à peu à une manière de penser plus juste et plus humaine, que l'on n'attache plus de honte à une maladie aussi peu faite pour en inspirer qu'un rhume, ou la fièvre tierce, et j'espère que bientôt elle ne sera plus un objet de mystère ni de dédain, mais seulement de pitié comme toutes les autres.

ARTICLE XXXVII. — RÉCAPITULATION.

§ 207. J'ai cru ne devoir rien omettre de ce qui pouvait servir à répandre quelque jour sur le traitement d'une maladie aussi grave et aussi fréquente que l'épilepsie ; cela m'a obligé à réunir une multitude d'observations qui ont rendu ce chapitre extrêmement long, et cette longueur pouvant empêcher plusieurs lecteurs d'en saisir exactement l'ensemble, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici en peu de mots, sous un petit nombre d'articles, les principaux objets qui doivent fixer l'attention.

I. L'épilepsie dépend toujours de la cessation de l'action des nerfs sentants, et de l'augmentation de celle des nerfs mouvants ; par là même il y a toujours perte totale de sentiment, et convulsions ou spasme dans plusieurs ou seulement dans quelques muscles.

II. Les accès varient, non-seulement beaucoup en durée, mais aussi dans leurs phénomènes, suivant que l'irritation se porte à plus ou moins de muscles, et à différents muscles.

III. L'accès est quelquefois présagé par différents symptômes, qui dénotent ou un commencement d'embarras dans la tête, ou un commencement d'irritation dans les parties éloignées, et dans ce cas, on peut quelquefois supprimer l'accès par une forte ligature au-dessus de l'endroit où l'irritation commence.

IV. Comme le cerveau, les nerfs et les muscles sont très-fatigués pendant les accès, s'ils se répètent souvent, ils altèrent les fonctions du cerveau, affaiblissent la mémoire, jettent dans l'imbécillité, produisent des maux de nerfs, détruisent les digestions, laissent dans une faiblesse générale, et font éclore d'autres maux qui sont une suite de ces premiers.

V. Quelquefois l'épilepsie succède à d'autres maladies ; d'autres fois elle cesse et produit une maladie différente ; j'ai vu tout récemment un malade chez lequel cette marche était très-marquée : le dérangement de sa santé avait commencé à l'âge de quinze ans par de fortes migraines ; bientôt il s'y joignit un autre accident, qu'on appela vertige, mais qui était réellement épilepsie, puisque le malade se sentait tout à-coup la tête embarrassée et perdait un instant la connaissance avec une très-légère convulsion ; le mal devenant plus long et plus fort, il eut, il y a deux ans, des accès d'épilepsie les plus marqués, qui ont dégénéré en faiblesse totale des nerfs moteurs, de façon que l'action de tous ses muscles est considérablement gênée et affaiblie ; il parle, mâche, avale, marche très-péniblement et très-mal, l'usage de ses bras n'est pas plus facile, sa mémoire a beaucoup souffert, les autres facultés ne paraissent pas sensiblement endommagées.

VI. Cette maladie est produite par tout ce qui peut irriter assez les nerfs pour faire entrer le cerveau en convulsion, et ces causes sont ce qu'on appelle les causes procathartiques, mais la disposition d'un cerveau plus susceptible de convulsion qu'il ne devait l'être dans l'état de parfaite santé, est ce qui s'appelle cause proégumène.

VII. Ces causes procathartiques ont leur siége dans la tête, et agissent immédiatement sur le cerveau, on les appelle idiopathiques ; ou dans quelques parties éloignées, soit internes, soit externes, on les appelle sympathiques, et il y en a un grand nombre ; elles résident ou dans les solides ou dans les fluides.

VIII. Les humeurs âcres, portées sur le cerveau, sont une des causes qui le plus souvent produisent cet effet ; on a vu plus haut une épilepsie succéder à une gale répercutée, cela est ordinaire après les dartres : j'ai vu un malade chez qui l'humeur de la goutte produisit, entre une foule d'autres maux, trois accès véritablement épileptiques.

IX. Ces causes procathartiques sont elles-mêmes mises en action par les causes accidentelles qui se tirent des variations perpétuelles dans les six choses non naturelles. La trop grande sobriété même nuit ; on a vu un homme, d'ailleurs très-bien portant, avoir deux accès d'épilepsie en sa vie, et n'en avoir que ces deux-là, occasionnés l'un et l'autre par un trop long jeûne (1), qui avait sans doute rendu les humeurs trop âcres.

X. On est d'autant plus exposé à cette maladie que les nerfs sont plus sensi-

---

(1) Wainevright, *On naturals*, p. 172.

bles ; par là même les enfants, les femmes et les gens faibles en sont plus attaqués que les vieillards, les hommes et les personnes robustes.

XI. Les passions, et surtout la crainte, la peur, la tristesse, les chagrins et les regrets, la produisent plus souvent que les dérangements physiques. J'ai vu plusieurs malades chez qui il était impossible d'assigner d'autres causes qu'un chagrin soutenu, une vie malheureuse qui rend les nerfs trop sensibles et les humeurs âcres.

XII. Quand la convulsibilité du cerveau est devenue très-considérable, les accès sont reproduits par des causes si légères qu'ordinairement elles échappent.

XIII. Quelquefois l'épilepsie est incurable, mais elle l'est moins souvent qu'on ne l'a cru, et si on la guérit si peu, il y en a deux raisons ; la première, c'est que sans donner aucune attention aux causes éloignées qui la produisent, aux causes occasionnelles qui la renouvellent, et à la constitution physique du malade, on a voulu guérir tous les épileptiques par des remèdes spécifiques, qui, sans agir sur les causes éloignées et sur les vices de tempérament, et sans pouvoir corriger les erreurs du régime, dont l'observance est si importante dans cette maladie, n'étaient destinés qu'à agir sur le cerveau même ; la seconde, c'est que les moyens qu'on employait ordinairement pour cela étaient incapables d'opérer cet effet.

XIV. Pour se mettre en état de guérir cette maladie, il faut commencer par s'assurer s'il y a quelque cause sympathique qui l'entretienne, et quelle elle est, et si elle est idiopathique, c'est-à-dire si elle dépend uniquement de la grande convulsibilité du cerveau, il faut observer avec soin quelles sont les causes accidentelles qui la reproduisent le plus souvent, et quels sont les vices de constitution qui peuvent se trouver chez le malade.

XV. Pour la guérir, il faut, si elle est sympathique, détruire sa cause par les moyens que la médecine indique pour cela ; ensuite si la convulsibilité du cerveau subsistait après que cette première cause est détruite, employer les moyens propres à la déraciner. Si elle est idiopathique, il faut prescrire la façon de vivre la plus propre à empêcher que les humeurs ne se portent à la tête, en faisant observer une grande sobriété et un régime très-doux. S'il y a pléthore, obstructions, sécheresse, y remédier par la saignée, les délayants, les purgatifs, les bains tièdes ; il arrive souvent que ces remèdes guérissent les épilepsies qui dépendent de quelqu'une des causes que je viens d'assigner, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux spécifiques ; j'en ai rapporté plusieurs exemples, et l'on n'a rien dit de mieux sur la guérison en général, que ce qu'en dit Celse. Il recommande « de ne manger que peu de viande, et » point de celle de cochon, d'éviter le » soleil, les bains chauds, le feu, le vin, » tout ce qui peut échauffer ; les plaisirs » de l'amour, le froid, la vue d'un préci- » pice, tout ce qui peut effrayer ; la fa- » tigue, les inquiétudes, les affaires (1). »

XVI. Quand on a mis le corps dans un très-bon état, qu'il ne reste d'autre vice que la convulsibilité du cerveau et la mobilité des nerfs, et qu'on n'a plus à craindre que les spécifiques, qui ont tous quelque chose de stimulant, nuisent plus en enflammant le sang et en le portant à la tête qu'ils ne feraient de bien en fortifiant les nerfs, on peut les employer ; le meilleur de tous est la racine de valériane sauvage en poudre, ou en extrait spiritueux. Le bain froid, le lait, les cautères, le musc, les feuilles d'oranger, sont aussi très-souvent des remèdes utiles.

XVII. Il ne peut point y avoir de spécifique immanquable ; celui qui le promet est ignorant ou fripon, celui qui le prend, dupe, et ces spécifiques vantés manquent tous les jours; mais les charlatans qui les donnent ont ordinairement soin de prescrire tant d'observances minutieuses et difficiles qu'il est impossible de ne pas manquer à quelqu'une, et l'infraction à cet égard sert alors d'excuse au peu de succès du remède.

XVIII. Par une contradiction bien singulière, l'épilepsie est la maladie que les fourbes jouent le plus souvent et que les vrais malades redoutent le plus.

XIX. La fausse honte qu'on y attache est un malheur réel qui contribue à l'augmenter, et il serait à souhaiter qu'on parvînt à la regarder comme les autres maladies ; le préjugé populaire à cet égard est la suite d'une antique superstition dont Hippocrate avait déjà montré le ridicule, et qui se soutient cependant depuis plus de deux mille ans.

---

(1) *De medicina*, lib. III, cap. XXIII, p. 173.

CHAPITRE XV.

DE LA CATALEPSIE, DE L'EXTASE ET DE L'ANESTHÉSIE.

§ 1er. La catalepsie (1) est une maladie extrêmement rare, et Van Heers eut raison de répondre au médecin qui disait avoir vu plus de mille cataleptiques, qu'il en avait vu lui seul plus qu'il n'y en avait jamais eu depuis que les maladies avaient commencé (2). J'ai connu plusieurs médecins très-âgés, qui ne l'avaient jamais vue ; et, dans une pratique fort nombreuse, j'ai observé quelques symptômes cataleptiques, mais jamais cette maladie bien décidée; et c'est par cela même qu'elle est très-rare et très-peu connue, que quelques médecins ont cru la voir où elle n'était pas, et ont donné comme catalepsies des maladies qui n'en avaient point les caractères essentiels (3). On doit la définir, une perte absolue des sens et des mouvements volontaires (4), sans fièvre, et avec une aptitude dans les muscles à rester, et par là même à maintenir les membres dans l'attitude dans laquelle on les met (1); c'est la réunion de ce dernier caractère avec la perte des sens qui forme la catalepsie ; c'est cette aptitude singulière des muscles qui la distingue des maladies soporeuses sans fièvre, avec laquelle on l'a aussi souvent confondue, et dont il est important de la distinguer, en bien caractérisant l'extase, qui n'est pas une maladie, mais un état particulier, occasionné par un recueillement si profond de l'âme sur un seul objet, qu'elle n'aperçoit point les autres, quelque impression qu'ils fassent sur le corps : ce n'est point dérangement physique dans le cerveau, tous les changements qui doivent s'y opérer s'y opèrent, mais l'âme ne les regarde pas; ce n'est proprement que le dernier degré de la distraction. Restitut, Cardan, et quelques autres dont j'ai parlé ailleurs, étaient proprement extatiques : on reste immobile, sans aucun vice dans les organes, parce que rien ne détermine à faire aucun mouvement; mais les membres ne gardent point l'attitude qu'on leur donne, ils reviennent où leur poids les entraîne. M. Sagar parle d'un capucin que l'on trouva dans une véritable extase; il ne parlait point; il était à genoux d'un côté, la main droite élevée en l'air, froide comme du marbre, les yeux ouverts, les paupières immobiles, la respiration libre, le pouls assez fort, mais il n'ajoute point si l'on eut beaucoup de peine à le tirer de cet état. Wepfer parle d'un homme d'un très-beau génie et rempli de toutes sortes de connaissances, qui, lorsqu'il se livrait aux mathématiques ou à la poésie, tombait dans une espèce d'extase (2).

Un violent chagrin, qui peut occasionner tant de maux, comme on l'a vu ailleurs, et la catalepsie même, comme on le verra plus bas, peut aussi occasionner une véritable extase; elle peut être l'effet d'une dévotion sincère, mais outrée, et résister à des irritations très-fortes ; il peut même arriver que, trop souvent réitérée, elle conduise à la folie :

---

(1) On l'appelle aussi souvent *cathocus*, κατάληψις signifie *prehensio*, l'action de saisir ; κατοχος signifie *detentio*, détention ; mais Sennert a remarqué avec raison que Paul Æginète a employé ce dernier mot dans deux sens différents, pour *catalepsie* et pour *coma vigil;* des auteurs peu exacts l'ont quelquefois employé pour toutes les maladies mêlées d'assoupissement et de convulsion ; Wepfer même paraît l'employer pour apoplexie. *De M. C.*, p. 66. On appelle aussi quelquefois la catalepsie *congelatio*.

(2) Sennert croyait que de cent médecins, il n'y en avait pas un qui vît une catalepsie; il aurait pu dire de mille.

(3) N. Pison paraît l'avoir fort bien définie : « Est autem catoche, seu catalepsis, quædam tum animæ tum corporis detentio, qua qui corripiuntur, repente in illo permanent habitu, quo correpti sunt. Mens enim sensusque omnes detinentur, et omnis eorum facultas velut consumpta videtur, repente muti fiunt, neque tamen concidunt : stantes permanent, si stabant : sedentes, si sedebant : oculi sunt aperti, si prius erant aperti. » *De morb. cognosc. et cur.*, lib. I, cap. XIII.

(4) M. Boerhaave a fait remarquer qu'il ne fallait point établir dans cette maladie une inaction totale, puisque tous les muscles restaient dans le même degré d'action. (*Praxis medica*, aph. 1037.)

(1) M. de la Hire fit le premier connaître à l'académie, en 1711, une espèce de dracocéphalon d'Amérique, plante fort singulière, dont les fleurs restent parfaitement dans l'attitude qu'on leur donne, comme si leur pédicule était articulé à dessein de se prêter à ces positions peu naturelles.

(2) *De morb. capit.*, obs. 60, p. 208.

M. Hoffmann a vu une extatique de cette espèce plutôt qu'une vraie cataleptique ; c'était une fille assez bornée et assez ignorante, mais frappée d'une crainte religieuse, qui, à la fin d'un sermon dont sans doute elle avait été fort touchée, perdit le sentiment et le mouvement, resta immobile comme une statue, et fut dans cet état plus d'une heure ; alors elle poussa quelques soupirs, et revint à elle, n'ayant rien entendu, rien vu, rien senti, mais ayant eu des rêves agréables sur son salut (1). Le mal revint plus de cent fois dans quarante jours, et jamais aucun irritant dans l'accès ne réussit ; il ne l'affaiblissait point, elle n'avait point de fièvre, toutes les fonctions allaient bien, excepté l'appétit ; elle fut pendant quinze jours sans rien avaler, et d'autres fois, après avoir été sollicitée à avaler quelque chose, elle éprouvait les plus grandes angoisses ; les accès revenaient toujours après avoir entendu chanter les psaumes, ou réciter quelques passages de la Bible.

L'extase est plus souvent jouée que vraie ; elle l'a été par plusieurs chefs de secte ; elle l'est par ceux des sectaires qui veulent se distinguer et se faire un nom ; là où les extases mènent à la primauté, elles deviennent fréquentes. Les impressions très-fortes des beaux-arts peuvent quelquefois la produire très-réellement, surtout chez les grands artistes, mais en général la vraie extase est très-rare ; peu d'objets peuvent ravir en extase ; très-peu de gens peuvent être ravis, quoique beaucoup aient la prétention de l'être, pour se donner un air de sensibilité ou un ton de connaisseurs ; mais le froid avec lequel ils annoncent leur transport les décèle, et l'on pourrait souvent leur répondre ce que répondit un grand peintre à une princesse qui se disait aussi en extase : « Madame se » trompe. La véritable extase ne s'an» nonce pas à grands cris ; elle ignore » qu'elle ait des spectateurs et des audi» teurs. » — Ceux qui mettent l'extase au nombre des maladies soporeuses ne la connaissent pas ; s'il y a assoupissement, ce n'est plus extase ; dans l'extase véritable, on est bien éloigné du sommeil. — Les visions, qui ne sont que les délires d'une imagination égarée, peuvent quelquefois s'allier à une forte extase, mais elles ne sont jamais un symptôme de la vraie catalepsie ; ainsi, si après une attaque, quelqu'un récite ce qu'il a pensé, il y a lieu de croire que c'est un fourbe. Mais je reviens à la catalepsie, qui est une vraie maladie très-fâcheuse, que l'on joue cependant aussi quelquefois, comme je le dirai plus bas.

§ 2. M. Hoffmann en donne une bonne description générale, d'après différents observateurs, et je la placerai ici. Les paroxysmes, dit-il, commencent ordinairement tout-à-coup, et suivent ordinairement cette marche : dans quelque attitude que les accès surprennent les malades, ils y restent raides et immobiles ; s'ils étaient assis, ils restent assis ; s'ils étaient debout, ils restent debout ; s'ils étaient couchés, ils restent couchés ; si les yeux étaient fermés, ils restent fermés ; mais comme ordinairement le mal attaque de jour, les yeux ouverts, ils restent ouverts et fixes sur un même point, comme s'ils regardaient la tête de Méduse, et quoiqu'on les frotte avec un mouchoir, ils ne clignent point. Les membres peuvent être fléchis, mais où qu'on les mette, ils y restent immobiles ; si on pousse les malades, ils marchent ; et Fernel parle d'un enfant qui se tenait debout si on le sortait du lit ; ils n'ont aucun sentiment, ils ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent aucune piqûre. Le pouls est naturel, la respiration aisée, et Forestus a vu qu'ils avalaient ce qu'on leur mettait dans la bouche ; souvent les muscles du bas-ventre sont en convulsion, comme Forestus, Sylvius, Platerus et Dolæus l'attestent, et alors on ne peut pas même introduire un lavement ; la couleur du visage est ordinairement belle ; ils reviennent à eux par quelques soupirs, et souvent ils racontent la suite d'idées dont ils ont été occupés ; entre les accès, ils ne prennent que peu ou point d'aliments (1).

Quelque bien faite que soit cette description, il est nécessaire, pour avoir une idée nette de cette maladie, de la connaître par des observations particulières ; je commencerai par rapporter l'histoire de la catalepsie la mieux décrite, et la plus conforme à la définition que je connaisse ; j'en rapporterai ensuite quelques autres qui, sans être aussi parfaitement caractérisées, tiennent cependant plus à cette

(1) *Medicin rational*, lib. IV, pars 3, sect. I, cap. IV, obs. 2.

(1) *Med. rat.*, tom. IV, pag. 3, sect. I, c. IV, § 4.

maladie qu'à aucune autre ; car en général il faut remarquer que l'on doit donner quelque latitude à sa définition, comme à celle de toutes les maladies ; mais je crois aussi devoir ajouter que l'on a porté cette extension trop loin, et que l'on a quelquefois pris des accidents épileptiques pour des accidents de la catalepsie. Sennert a bien senti la nécessité de cette extension ; après avoir donné une description générale de la catalepsie, à peu près telle que celle de Pison, qui écrivait quarante ans avant lui, il ajoute : Quelquefois cependant, quand le mal n'est pas si violent, ils entendent, voient, perçoivent faiblement, et gardent le souvenir de ce qu'ils ont ainsi perçu ; mais ils n'ont ni tact, ni voix, ni mouvement ; tel était le disciple de Galien. Les autres, dit-il, paraissent aussi insensibles dans tous leurs sens que des morts ; cependant ils avalent ce qu'on leur met dans la bouche ; ils se tiennent droit ; si on les pousse ils marchent (1), et si l'on fléchit leurs membres, ils restent dans la situation qu'on leur donne, comme ceux d'une statue. Mais je viens aux observations particulières.

§ 3. Pendant le carême de 1737, une dame âgée de quarante-cinq ans vint de Vesoul à Besançon pour y solliciter un procès de la dernière conséquence pour elle, et qui, si elle l'eût perdu, eût mis le comble à des malheurs très-sensibles qu'elle avait déjà essuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne sortait point, ou de chez ceux à qui elle avait affaire, ou des églises, pour tâcher de mettre le ciel dans ses intérêts ; on l'y voyait quelquefois allant se prosterner devant tous les autels l'un après l'autre, d'une manière à se faire remarquer de tous les assistants. Elle dormait peu et ne mangeait point, soit parce qu'elle avait perdu l'appétit, soit parce qu'elle se dérobait à elle-même sa subsistance, pour faire plus d'aumônes qui lui obtinssent un bon succès. — Elle apprit cependant que l'air du bureau ne lui était pas favorable, et, la veille du jour qu'elle devait être jugée, elle tomba, vers les cinq heures du soir, dans un état que l'on prit pour une apoplexie, et l'on alla avec grande précipitation chercher M. Attalin, professeur en médecine à Besançon, qui y accourut, avec M. Le Vacher, chirurgien des hôpitaux de cette ville, correspondant de l'académie. — Ils trouvèrent la dame assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en haut et brillants, les paupières ouvertes et sans mouvement, les bras élevés et les mains jointes, comme si elle eût été en extase ; son visage, auparavant triste et pâle, était plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire ; elle avait la respiration libre et égale, et les muscles du bas-ventre jouaient avec facilité ; son pouls était doux, lent et assez rempli, le même à peu près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étaient souples, légers, et se laissaient manier en tel sens qu'on voulait, sans faire aucune résistance ; mais, et c'était là ce qui caractérisait son mal, ils n'étaient que trop obéissants, ils ne sortaient point de la situation où on les avait mis. On lui abaissait le menton, sa bouche s'ouvrait et restait ouverte ; on lui levait un bras, ensuite l'autre, ils ne retombaient point ; on les lui tournait en arrière, et on les élevait si haut que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus long-temps dans cette attitude, ils y demeuraient d'eux-mêmes tant qu'on les y laissait. On la mit debout pour faire sur ses jambes les mêmes épreuves que sur ses bras, et pour donner aux jambes et aux bras en même temps des attitudes difficiles à soutenir ; et il est aisé de juger que non-seulement l'envie de connaître et d'approfondir le mal, mais encore une certaine curiosité pour un pareil spectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avait de plus bizarre. La malade fut toujours comme une cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, et s'en tiendra éternellement à la dernière. M. Attalin dit qu'il croit qu'elle se fût tenue la tête en bas et les pieds en haut. Ce qui est très-surprenant, c'est que son corps, quoiqu'on l'inclinât en différentes façons, conservait toujours et constamment un parfait équilibre. Il semblait que la statue de cire se collait par les pieds à ce qui la portait, pour s'empêcher de tomber. — Elle paraissait insensible ; on la secouait, on la pinçait, on la tourmentait, on lui mettait sous les pieds un réchaud de feu, on lui criait même aux oreilles qu'elle gagnerait son procès ; nul signe de vie. C'était une catalepsie parfaite.

(1) J'avoue que je ne crois point ordinaire que les cataleptiques poussés marchent, et je ne le vois que dans les descriptions générales, mais je ne le trouve dans aucune description détaillée, excepté dans une de M. Didier, et une des A. C. N.

M. Attalin fit venir M. Charles, professeur en médecine. La dame fut saignée du pied par M. Le Vacher ; ces messieurs allèrent souper, et revinrent bien vite à leur malade. Ils la trouvèrent revenue de son accident, qui avait duré trois ou quatre heures, et elle les étonna beaucoup par un discours assez long, bien prononcé, bien lié, où elle faisait une histoire pathétique de ses malheurs, et racontait tous les détails de son procès, le tout accompagné de réflexions morales qui naissaient du sujet, et de prières à Dieu qu'elle n'avait point prises dans ses Heures, mais qu'elle composait sur-le-champ. — On commença par la rassurer autant que l'on put, aux dépens même de la vérité, sur ce fatal procès, qui avait causé tant de ravage dans son âme ; ensuite on l'interrogea soigneusement sur tout ce qui s'était passé en elle pendant son accès. — Elle ne voyait rien ; quelquefois seulement elle entendait, et même si bien, qu'elle reconnut quelques personnes à la voix. Elle ne se souvenait point d'avoir été saignée, mais elle s'en douta quand elle vit la ligature du pied. Le réchaud de feu, qui aurait dû lui faire une impression plus sensible qu'une voix, ne lui en avait fait aucune. Quoiqu'elle eût été fort tourmentée, il ne lui restait point de douleur, ni même de lassitude.

Pendant qu'on s'entretenait avec elle, on s'apercevait que de temps en temps elle interrompait son discours où elle l'avait laissé; elle en commençait un autre, quoiqu'on la fît souvenir de quoi il avait été question et à quel point elle en était demeurée, et cela arrivait toutes les fois que cette petite menace d'accès avait interrompu son discours. L'idée de ce qu'elle avait encore à dire périssait absolument, et il s'en présentait à elle une autre qu'elle n'était pas maîtresse de refuser. — Au bout d'une heure l'accès vint dans toute sa force ; les accidents cataleptiques furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la première fois. Quand ils furent finis, la malade, assise dans son fauteuil, se mit à parler pendant une bonne heure et demie sur le ton et dans le style que l'on connaissait déjà ; mais enfin ses discours sensés se changèrent en extravagances, accompagnées de hurlements affreux, et elle fut attaquée d'une frénésie violente, dont la catalepsie n'avait été que le prélude. — Tous les remèdes que les habiles gens qui la traitaient purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle passa encore à Besançon, furent inutiles. On la renvoya chez elle, à Vesoul ; et ce qui ne surprendra peut-être pas moins que cette maladie, elle est actuellement à Vesoul, en bonne santé, sans avoir eu aucune récidive. Viendra-t-il un temps où ces sortes de phénomènes s'expliqueront ?

Voilà un tableau exact auquel il faut comparer toutes les autres observations. On n'en trouvera point qui soit parfaitement semblable (aussi l'on a dit avec raison de cette maladie qu'elle était πολυμορφως) ; mais on trouvera simplement une profonde occupation des sens, qui rend insensible à tout, avec une flexibilité stable des membres, sans autre lésion dans les fonctions vitales qu'un peu d'affaiblissement, puisque le pouls est ordinairement petit et la respiration presque insensible.

§ 4. La description de Cœlius-Aurelianus n'a aucun rapport avec la catalepsie, et je la placerai dans un autre chapitre. Le condisciple de Galien tomba dans la catalepsie à la suite d'une application trop suivie ; il restait immobile et raide, comme s'il eût été de bois, les yeux fixement ouverts, sans aucun mouvement et sans aucune voix. Quand il fut revenu, il dit qu'il entendait et qu'il voyait, mais imparfaitement ; et en effet, il rapportait une partie de ce qui s'était fait ; mais il ne pouvait ni articuler un seul mot, ni faire le moindre mouvement (1). Fernel observa deux cataleptiques : l'un fut saisi dans le moment qu'il était occupé de livres et d'écritures ; il resta assis très-ferme, gardant sa plume et paraissant lire, mais sans aucun mouvement et sans aucun sentiment. Quand il aborda l'autre, il le trouva couché comme s'il eût été mort, et privé de tout sentiment, mais respirant très-naturellement; quand on le leva, il se tint debout, et, dans quelque attitude que l'on mît son bras, sa main, sa jambe, ils y restaient fixes (2). — Le chagrin a occasionné cette première catalepsie ; la colère peut aussi la produire, et Dodonée en rapporte un exemple, mais trop peu détaillé pour le placer ici (3). On en trouve un autre dans les Actes des Curieux de la nature (4), qui confirme que la colère peut avoir des effets fâcheux, même dans

(1) *Comment. in prorrhetic.*, lib. I, c. LVI.
(2) L. V, path., ch. II.
(3) *Encyclop. medic.*, liv. I, ch. VIII.
(4) Dec. II, an. 1.

la première enfance : une fille de cinq ans, ayant été un jour vivement choquée de ce que sa sœur avait enlevé, pendant le repas, un morceau choisi dont elle avait elle-même envie, elle devint raide tout-à-coup. La main qu'elle avait étendue vers le plat avec sa cuiller demeura dans cet état, elle regardait sa sœur de travers et avec des yeux d'indignation ; quoiqu'on l'appelât à haute voix et qu'on l'excitât vivement, elle n'entendait point ; elle ne remuait ni la bouche ni les lèvres ; elle marchait lorsqu'on la poussait et qu'on la conduisait avec la main ; ses bras, lorsqu'on les tirait en haut, en bas, ou transversalement, restaient dans la même situation ; vous eussiez cru voir une statue de cire. Après l'accès, elle était raide et froide comme du marbre ; au bout d'une heure environ, elle se réchauffait peu à peu, en étendant ses membres avec de profonds soupirs ; de fréquents borborygmes faisaient résonner le bas-ventre ; enfin, après une grande sueur elle revenait à son premier état. Heers parle de quelques malades qu'il appelle cataleptiques, mais l'histoire qu'il en donne ne le prouve point. Les observations de Wepfer ne sont pas non plus de vraies catalepsies (1), et appartiennent évidemment aux convulsions ou à l'épilepsie. Mais on en trouve ailleurs quelques autres qui s'en rapprochent davantage. Védélius en cite deux que l'on peut placer ici, quoiqu'elles diffèrent beaucoup de la première (2). Après de grandes inquiétudes et de la peine occasionnées par la maladie de son mari, une femme, âgée de trente-cinq ans, commença par avoir des bâillements, des angoisses, et ensuite des accès singuliers. Son visage devenait d'abord fort rouge, et ensuite pâle ; elle tombait dans l'insensibilité et l'aphonie ; elle restait debout au milieu de son ouvrage, sans contorsions des yeux, mais pliant et agitant ses mains pendant un quart d'heure ou une demi-heure, et le mal revenait deux ou trois fois par jour : elle en fut guérie peu à peu. Une autre femme, âgée de vingt-cinq ans, arrêtée pour soupçon de vol, et nourrice alors d'un enfant de neuf mois, fut saisie d'une défaillance, et trois jours après d'une véritable catalepsie, sans aucun mouvement musculaire que la respiration ; le pouls était naturel, elle n'avait aucun sentiment, on lui chatouillait en vain la plante des pieds ; elle n'avait cependant rien de convulsif ni de raide, et toutes les parties de son corps étaient très-mobiles.

On voit que le chagrin, qui avait produit la catalepsie de la dame de Vesoul, est aussi la cause à laquelle on doit attribuer ces deux dernières maladies, et c'est celle que tous les auteurs qui ont écrit sur cette maladie regardent comme une des plus propres à la produire. Tulpius vit un jeune homme qui, ayant appris que son mariage avec une femme qu'il aimait était rompu, au moment où il croyait qu'il allait se conclure, devint sur-le-champ cataleptique (1). Rondelet en rapporte un exemple qui dépendait aussi de cette cause. Après avoir bien défini la catalepsie, cette maladie dans laquelle on perd tout-à-coup les sens, et pendant laquelle toutes les parties restent dans l'état dans lequel la maladie les trouve, de façon que ceux qui parlaient restent la bouche ouverte et immobile, que les yeux restent ouverts sans voir, il donne l'histoire d'une jeune personne qu'il avait observée lui-même : on l'avait mariée à l'âge de quinze ans à un homme qu'elle n'aimait point ; au bout de huit jours de mariage elle eut une attaque. Elle quitta son mari ; mais il suffisait qu'elle le vît, qu'elle l'entendît, ou même qu'elle l'entendît nommer, pour être saisie d'un accès qui la laissait pendant plusieurs heures dans la même attitude dans laquelle il la surprenait, sans aucun sentiment et sans aucun mouvement, excepté un mouvement assez vite dans les côtes inférieures et dans les muscles du bas-ventre (2). Il rapporte, dans un autre endroit, une catalepsie plutôt chimérique que feinte ; elle attaquait un prêtre romain toutes les fois qu'en récitant l'histoire de la passion on en venait au mot *consummatum est*. Il en fut témoin lui-même ; la personne chez qui il était prononça ces mots, et le prêtre tomba dans l'insensibilité et l'immobilité cataleptique, que Rondelet dissipa en demandant un bâton pour chasser le mal ; ce n'était cependant point fraude, dit-il, mais l'effet de l'imagination frappée chez un homme mélancolique, qui s'imaginait ne pouvoir pas entendre ces mots. Jacot vit un homme en être attaqué à table, en mangeant, et rester dans cette atti-

(1) Obs. 121, 122, 3, 4, 5, 6.
(2) *De catalepsi rarissimo affectuum.*

(1) *Obs. med.*, lib. i.
(2) Guill. Rondelet, *Method. curand. omn. morb.*, in-8. Lyon.

tude (1), et M. Boerhaave en rapporte aussi un exemple singulier. J'avais dîné, dit-il, avec un homme fort mélancolique, mais qui cependant avait été bien pendant le dîner. En voulant lui dire adieu, sur le seuil de la porte, il restait immobile sans me répondre. Je criai, je le pinçai, je le poussai; tout fut inutile. Cet état dura plus d'un quart d'heure; le mouvement revint, le mal finit, et les personnes présentes me dirent que cet état revenait assez souvent (2). Des deux observations de M. Hoffman, la première appartient aux maladies convulsives plus qu'à la catalepsie; la seconde est plutôt une extase qu'une catalepsie, et je l'ai déjà rapportée; on en a de M. Didier qui sont intéressantes, en ce qu'elles prouvent que souvent la catalepsie se combine avec des accidents spasmodiques. — Guillaume Bousquet, de Cavisson, diocèse de Rhodez, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, après avoir essuyé plusieurs chagrins domestiques, tomba malade le 25 avril dernier; il entra à l'hôpital, où il fut saigné deux fois et purgé une dans l'espace de cinq à six jours, sans aucun succès. — Ayant ordonné de lui administrer les sacrements le 3 mai, M. le curé ne put en tirer aucune parole; ce qui m'obligea le lendemain de l'examiner avec plus d'attention. J'eus beau l'appeler par son nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun signe de sentiment, tous les membres étaient souples, et je le croyais apoplectique, lorsque, m'avisant de lui relever les bras, je fus agréablement surpris de les voir rester constamment dans cette situation; je levai les jambes et les cuisses avec la même facilité, ces parties restèrent élevées avec le bras et le tronc que j'avais fléchis de manière que toute la machine n'appuyait que sur le fondement. J'ordonnai qu'on le levât du lit, pour voir s'il marcherait: on le mit debout; je levai ses bras tout-à-fait haut, et, le poussant par derrière, je l'obligeai à faire un pas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, suivant la manière dont on le poussait. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, on y accourut de toutes parts, et chacun l'examinant à son gré, suivant les préventions particulières, on ne convenait pas de la flexibilité des membres du malade : les uns soutenaient qu'ils étaient en convulsion, les autres les trouvaient souples, et quelques-uns tenaient un milieu. Ce qui va sans doute vous surprendre, monsieur, c'est qu'ils avaient tous raison. Je revins à l'hôpital deux heures après ma visite, et j'observai que la mâchoire inférieure était en convulsion, de manière qu'on n'avait pu lui faire avaler ni un bouillon, ni la potion émétique que je lui avais ordonnée. Je trouvai dans ce moment un peu de résistance à mouvoir les cuisses du malade, dont les bras étaient restés assez souples. Je m'en retournai fort mécontent de mon observation, par rapport à l'hypothèse que je m'en étais formée ci-devant. Je n'osai nier que ce ne fût un véritable cataleptique; cependant ne pouvant lui faire prendre aucun remède par la bouche, je me retranchai aux lavements avec l'émétique trouble, et aux ventouses scarifiées. Le malade resta dans cet état pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles il commença à sentir et à prononcer quelques paroles. On continuait cependant de lui remuer les membres avec violence, jusqu'à le fatiguer; ainsi on ne peut pas bien s'assurer s'il se ressouvenait de ce qui s'était passé hors de l'accident : il resta hébété d'une manière à ne pouvoir tirer aucune conséquence juste de ses raisonnements. Il mourut le 9 du mois, vers les trois à quatre heures du matin, et son cadavre fut ouvert l'après-midi par M. de la Peyronie, en présence de M. Vieussens; nous trouvâmes deux corps glanduleux, de la grosseur d'un gros pois, sur la dure-mère, des deux côtés du sinus longitudinal; ces corps glanduleux avaient tracé deux enfoncements considérables au-dedans des deux pariétaux, et tout le tissu intérieur du cerveau était imbu d'une sérosité étrangère, par où je fus pleinement convaincu que ce malade était épileptique et cataleptique tout ensemble, mais que la catalepsie tenait le dessus.

Jean Soladier, âgé d'environ quarante ans, habitant de la ville d'Agen, et depuis peu soldat du régiment de Poitou, compagnie de M. de la Roquette, capitaine à la citadelle de Montpellier, après avoir été fatigué d'un long voyage, et chagrin d'abandonner sa famille, fut porté sur un brancard à l'hôpital, le soir du huitième de ce mois. Il était sans sen-

(1) *In Coacas*, p. 68.

(2) *Prax medica*, ad aph. 1043, t. IV, p. 324. M. Van Swieten paraît rapporter la même observation avec quelques changements de circonstances, et sans citer cet ouvrage.

timent et sans mouvement, ouvrant cependant les yeux, et regardant les assistants; et lorsqu'on le pinçait, il ne répondait rien; son pouls était naturel et sa respiration libre. Je jugeai d'abord qu'il était carotique, je me contentai d'ordonner pour le soir une potion cordiale. Le lendemain matin, le trouvant à peu près dans le même état, je lui levai les deux bras sans aucune résistance, et je fus agréablement surpris de les voir rester dans le même état où je les mettais, et d'où je les ôtais avec tant de facilité en présence de M. Gybert, docteur en médecine de notre université, qui essaya comme moi de lever tous les membres. Je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes et les cuisses du malade, que nous trouvâmes recourbées : il fallait toute ma force pour pouvoir les étendre. La mâchoire inférieure était dans une convulsion si forte, qu'à peine trouvait-on un moment pour lui faire avaler un bouillon; de manière que le malade resta vingt-quatre heures sans rien prendre (1). — M. Reynel rapporte, dans les Transactions philosophiques, l'histoire d'une véritable catalepsie. Une servante, âgée d'environ vingt-un ans, dont les règles étaient irrégulières depuis quelque temps, et qui était fort affligée par la mort d'un ami, se plaignit d'un mal de tête et d'estomac, et d'un malaise général; elle prit en se couchant un peu de poudre de Gascoigne (2), pour se faire suer. Le lendemain, on la trouva dans son lit sans aucun sentiment, mais sans froid, les membres assez raides et ne se prêtant pas aisément aux mouvements, mais gardant parfaitement toutes les attitudes qu'on leur faisait prendre quelles qu'elles fussent. Elle n'avait aucun mouvement convulsif; la respiration était aisée, et le pouls faible (3).

(1) *Journal de Trévoux*, 1711, p. 331, et *Biblioth. de médecine*, de Planque, t. III, p. 270. Il y a, dans cette lettre de M. Didier à M. Gastaldi, deux autres observations, dans lesquelles on voit quelques accidents cataleptiques : chez l'un, après une fièvre maligne; chez l'autre, dans une maladie convulsive; mais ces deux observations paraissent très-imparfaites, et ne sont point de vraies catalepsies.

(2) C'est un composé d'absorbants et de diaphorétiques.

(3) Ph. Tr., n° 437, p. 49.

§ 5. Je placerai ici une observation de M. de Haen, dans laquelle on voit une vraie catalepsie se combiner, comme dans celle de M. Didier, avec des symptômes qui lui sont tout-à-fait étrangers; ses combinaisons prouvent la facilité avec laquelle l'état du cerveau peut varier d'un instant à l'autre, sans qu'il soit possible d'en assigner la cause. Une fille de douze ans, d'un tempérament froid et glaireux, fut pendant plus d'un mois saisie deux ou trois fois par jour d'un véritable accès de catalepsie. Dans quelque situation qu'elle fût, au moment où l'accès la prenait, couchée, debout, marchant, mangeant, elle y restait constamment, à moins que quelqu'un ne la fît changer; et pendant tout le temps que durait le paroxysme, dans quelque situation que je misse sa tête, ses bras, ses mains, ses doigts, ses jambes, ces parties y restaient constamment, et bien plus long-temps que je n'aurais pu, dit M. de Haen, les y tenir moi-même. Mais, au bout de huit jours, il se joignit un nouveau symptôme à chaque accès : ce fut un babil rapide, mais cependant très-net et raisonné. Quelquefois elle chantait des psaumes, d'autres fois elle récitait son catéchisme; d'autres fois elle s'élevait avec force contre les vices et contre les vicieux, de façon à avoir fait soupçonner qu'il pouvait y avoir du dol; mais les épreuves les plus fortes et les plus exactes convainquirent du contraire (1). — On trouve dans le Journal de médecine une observation qui se rapproche de celle de M. Reynell, en ce qu'il y avait aussi dans les membres une espèce de raideur qui faisait qu'ils résistaient un peu aux attitudes qu'on voulait leur donner; elle est de M. de la Tour, médecin à Beaufort (2). Une fille de treize ans, nommée Gourdin, perdit tout-à coup la parole et l'usage de tous ses sens, en présence de sa mère; mais le mal fut court, et l'accès était passé quand M. de la Tour arriva : il la trouva interdite, le visage enflammé, la vue égarée, le pouls plein, et se plaignant d'un engourdissement général. Il ordonna les remèdes qu'il crut convenables, et l'enfant paraissait bien, quand, au bout de quatre jours, « il survint un nouvel ac» cès qui la saisit debout, au même in-

(1) *Ratio medendi*, pars III, c. V, § 5.

(2) *Journal de médecine*, t. VI, p. 40. Juillet 1756.

» stant qu'elle était occupée à prendre » un sac suspendu à un mur, dont l'élé- » vation la mettait dans la nécessité d'é- » tendre le bras droit et de lever le pied » gauche ; en sorte qu'elle demeura dans » cette attitude sans connaissance, sans » parole, sans sentiment, sans mouve- » ment, et dans un parfait équilibre. » L'accès fut assez long pour que M. D. pût encore en être témoin, et il était assez frappant pour que beaucoup d'assistants le crussent l'effet d'un sort. Mais l'effet d'un sel volatil urineux, que l'on fit sentir à la malade, et qui la fit revenir, dissipa l'illusion. On recommença les remèdes, qui n'empêchèrent point que pendant deux mois la malade n'eût plus de soixante accès plus ou moins longs et violents, dans lesquels la respiration était très-laborieuse, et c'est une circonstance particulière à cette malade. « Les » membres avaient assez de raideur pour » donner quelque difficulté à les fléchir » et à les mettre dans l'attitude qu'on » voulait leur donner ; mais ils la gar- » daient constamment jusqu'à la fin du » paroxysme, ce qui ne laissait aucune » équivoque, et caractérisait parfaite- » ment la catalepsie. » Elle eut quelques retours d'accès pendant deux ans, et la maladie ne fut parfaitement terminée que par l'éruption des règles ; ensuite elle se maria et eut des enfants, sans éprouver aucune altération dans sa santé (1).

§ 6. Feu M. de la Mettrie nous a laissé l'histoire d'une maladie qu'il appelle catalepsie hystérique, qui offre en effet des attaques de véritable catalepsie, mais qui n'était cependant point une simple catalepsie, et qui me paraît mériter d'être connue, à cause de plusieurs circonstances intéressantes. « Hélène Renault de » Saint-Malo, âgée de dix-sept ans, et » Olive, sa sœur aînée, furent attaquées, » l'une le onze et l'autre le quinze du » mois de mars dernier, d'une affection » hystérique causée par la suppression » de leurs règles. L'aînée n'en eut que » cinq ou six accès consécutifs, et fut » bientôt radicalement guérie, grâce aux » emmenagogues et aux hystériques que » je lui fis prendre, et qui lui rendirent » ses menstrues. La cadette ne fut pas si » heureuse, les remèdes qui rétablirent » sa sœur ne firent qu'irriter son mal. » Après dix ou douze accès qui ne furent » qu'hystériques, elle tomba dans une » véritable et parfaite catalepsie, symp- » tôme de vapeurs, métamorphose nou- » velle, dont aucun auteur que je sache » n'a fait mention. Les doigts, les pha- » langes des doigts, le poignet, l'avant- » bras, le bras, les yeux, la tête, tout » restait immobile dans la situation où » l'on s'avisait de les mettre. En un mot, » ce spectacle était si effrayant, que la » mère de la malade fut prise d'un vio- » lent accès hystérique la première fois » qu'elle vit sa fille en cet état. Outre » ces accidents communs aux catalepti- » ques, l'odorat de celle-ci avait un sen- » timent exquis : quelque odeur spiri- » tueuse un peu forte qu'on approchât à » un ou deux pieds de sa narine droite, » elle se jetait du côté gauche ; si on » l'approchait de l'autre narine, elle se » retournait avec force du côté droit. Si » l'on ôtait la main avec laquelle elle » tenait fortement son nez, elle y portait » l'autre avec une vitesse incroyable ; si » l'on ôtait encore celle-ci, la première » qui était restée suspendue ne semblait » l'être que pour défendre plus prompte- » ment cet organe, ennemi déclaré de » toutes sortes d'odeurs fortes, et princi- » palement de l'esprit volatil de sel am- » moniac, qu'elle sentait à plus de dix » pieds de distance de son lit. Lorsqu'on » l'approchait d'elle un peu plus près, » elle se couvrait le visage de son drap, » ou se cachait sous la couverture, par » je ne sais quel instinct ou perception » qui la servait sans le consentement de » sa volonté. On n'avait même qu'à pro- » noncer le nom de cet esprit, la voilà » sur ses gardes comme ces fous que » certains mots mettent sur leur folie. » Enfin, si l'on venait armé d'une plume » trempée dans cet esprit pour violenter » son nez et la faire ainsi revenir, elle » poussait des cris affreux sans les enten- » dre ; il lui prenait des convulsions vio- » lentes, des transports de colère et de » rage ; trois hommes ne pouvaient alors » la tenir, elle qui, avant l'accès, avait à » peine la force de parler. Ce qui prouve » évidemment que, quoique les esprits » volatils dissipent pour l'ordinaire la » catalepsie présente, ils sont toujours » nuisibles dans les maladies des nerfs, » par la grande irritation qu'ils leur cau- » sent ; et par conséquent, lorsqu'un mé- » decin aura à traiter une catalepsie hys-

(1) On trouve dans le même journal, t. xx, d'autres observations annoncées comme des catalepsies; mais on voit évidemment que ce n'en sont pas.

» térique, comme celle-ci, il ne doit point » se servir d'esprit aussi violent pour » dissiper le paroxysme actuel. J'ai re- » marqué que la fumée d'une carte allu- » mée faisait le même effet sans aucun » danger.

» Notre malade eut pendant l'espace » de deux mois plus de vingt accès de » cette catalepsie, que j'appelle hystéri- » que, parce qu'en effet elle succédait » toujours à l'affection hystérique : à » mesure que son oppression diminuait, » ses yeux paraissaient plus fixes ; et en » même temps qu'elle cessait, il lui pre- » nait ordinairement un petit vertige té- » nébreux qui la faisait doucement tom- » ber sur son oreiller. Quelquefois, ce- » pendant, sa catalepsie était accompa- » gnée de sa suffocation utérine, à la- » quelle on voyait souvent succéder de » violentes convulsions, et un délire bien » plus spirituel que l'état sain. Il arrivait » aussi de temps en temps qu'elle rêvait » durant son accès de catalepsie : il était » alors assez plaisant de voir cette jeune » fille assise dans son lit, le tronc immo- » bile, la tête penchée, les yeux tournés » de tous les côtés qu'on s'avisait de les » tourner, les bras fléchis et suspendus, » sourire agréablement avant que de par- » ler, comme une statue à ressort, sus- » ceptible de toutes sortes de mouve- » ments. Après chaque accès, elle jouis- » sait d'une apyrexie semblable à celle » des fièvres intermittentes, et se portait » si bien, qu'elle se flattait toujours de » ne plus retomber. Cependant, la moin- » dre frayeur, une mauvaise nouvelle, le » plus petit sujet de mélancolie ou de co- » lère, la moindre odeur puante et hysté- » rique, telle que celle du castoreum ou » de la rhue, réveillaient ce genre de » mal, et même en accéléraient le pa- » roxysme. — Après tous ces accès de » catalepsie hystérique, la malade eut » pendant près de deux mois (1) un heu- » reux intervalle que le lait de chèvre, » l'air de la campagne, et principalement » l'exercice, lui procurèrent. Mais elle » fut à peine de retour en ville, que la » catalepsie reparut, sans être, comme » auparavant, précédée de l'affection » hystérique, mais avec d'autres singu- » larités remarquables. Elle commençait » toujours par tomber en faiblesse, et » quelquefois en syncope. Lorsque, dans » cet état, on s'avisait de la piquer pour » la faire revenir, ou de lui faire sentir » quelque odeur puante, elle devenait » cataleptique, mais, pour l'ordinaire, de » la moitié du corps seulement. On l'a » vue aussi tomber d'elle-même dans » cette demi-catalepsie, qui était plus ou » moins parfaite. Enfin, ce mal, qui » change de face comme un protée, prit » une nouvelle face bien plus dangereuse » que les précédentes ; je parle de l'apo- » plexie. Le premier accès dura trois » jours entiers avec des convulsions si » violentes de la mâchoire inférieure, » qu'on ne voyait point les dents de cette » mâchoire, et que par conséquent on ne » pouvait rien lui faire avaler. Elle n'a » eu depuis le mois d'août que deux lé- » gères attaques de cette apoplexie cata- » leptique. »

M. Van Swieten rapporte l'histoire d'une catalepsie périodique bien singu- lière, tirée de la bibliothèque de Vienne: Lambec, dit-il, ayant accompagné l'em- pereur Léopold à Inspruck, vit dans un village une fille de vingt-cinq ans, qui, depuis quelques années, éprouvait un état bien singulier, et qui était continu les vendredi et samedi, mais qui, les autres jours, revenait alternativement, et seulement par intervalles. Elle n'avait aucun sentiment dans tout le corps; elle avait toujours les yeux ouverts, avec un très-léger mouvement convulsif, et elle restait constamment dans la même situa- tion comme une statue, absolument in- sensible aux piqûres. Si on lui élevait les bras en l'air, ils ne retombaient point, mais restaient fermes dans la même po- sition. M. Van Swieten ajoute : dans ce cas, les yeux étaient ouverts, et cela ar- rive presque toujours ainsi. J'ai cepen- dant observé, pendant plusieurs accès, une femme, dans la fleur de l'âge, dont les yeux étaient fermés ; si j'écar- tais les paupières, elles se refermaient bientôt, quoique tous les autres mem- bres restassent dans l'état dans lequel je jugeais à propos de les mettre (1).

§ 7. De toutes les histoires de cata- lepsie, une des mieux circonstanciées, des plus exactes, des mieux faites, c'est celle que feu M. de Sauvages a commu- niquée à l'académie royale des sciences (2) ; elle présente en même temps des faits intéressants pour l'histoire du som- nambulisme, qui sera l'objet d'un des

(1) Juin et juillet.

(1) § 1036, t. III, p. 312.
(2) Année 1742, p. 409.

chapitres suivants, et je crois la devoir donner ici tout entière. — On a différentes histoires de cataleptiques et de somnambules ; mais, ayant observé dans une même personne tout ce qu'il y a de plus étonnant dans l'une et l'autre de ces maladies, j'ai cru devoir en constater la vérité, et en donner un détail circonstancié. M. V., fille âgée de vingt ans, était en service dans une maison de Montpellier en 1737 ; elle était fort pâle, et avait toujours froid aux extrémités ; son caractère était d'être timide, et sensible à la moindre injure. Ce fut à l'occasion de quelque chagrin que, vers le mois de janvier de cette même année, elle eut quelques attaques de catalepsie, qui, ayant augmenté, l'obligèrent à se rendre à l'hôpital général au commencement de mars. Là, ces attaques la tourmentèrent pendant tout ce mois, revenant au commencement et plus souvent, et d'une façon plus réglée que vers la fin; leur durée variait depuis un demi-quart d'heure jusqu'à trois ou quatre heures entières. Les mois d'avril et de mai suivants, cette maladie fut compliquée d'une autre maladie singulière, pareille à celle des somnambules, laquelle ayant donné du relâche pendant quelques mois, a reparu presque tous les hivers, depuis 1737 jusqu'en 1745, avec quelques différences que nous détaillerons dans la suite. Quand cette fille se fut rendue à l'hôpital, où elle demeura une année entière, je ne manquai pas d'y faire mes visites aux heures où ses attaques la prenaient le plus souvent. J'observai qu'elle avait le pouls naturellement fort petit, et si lent, qu'il battait à peine cinquante fois par minute; son sang était si gluant, qu'il ne coulait que goutte à goutte par l'ouverture de la veine lorsqu'on la saignait (1). Les purgatifs les plus forts ne la vidaient que peu, et fort tard. Cette fille était dégoûtée, et fort triste de ce que cette incommodité l'empêchait de servir en ville. Elle était d'ailleurs réglée pour le temps, mais très-peu pour la quantité. Elle ne pressentait ses attaques que par une chaleur au front et une pesanteur considérable à la tête, dont elle se sentait soulagée à la fin de son sommeil cataleptique.

Dans ces attaques, 1° elle se trouvait prise tout-à-coup, tantôt dans son lit, tantôt montant les degrés ou faisant autre chose. Si cela lui arrivait au lit, on ne pouvait s'en apercevoir qu'en ce qu'elle ne répondait plus, et que sa respiration semblait entièrement abolie ; le pouls devenait plus lent et plus petit qu'auparavant. 2° Elle conservait la même attitude qu'elle avait à l'instant de l'attaque : si elle était debout, elle y restait ; si elle montait les degrés, elle avait une jambe élevée pour monter, et durant tout le temps de la catalepsie, elle conservait cette même attitude. 3° Si, dans cet état, quelqu'un élevait un de ses bras, fléchissait sa tête, la mettait debout sur un pied, les bras tendus, ou en quelque autre posture, pourvu qu'on eût mis le corps en équilibre, elle conservait parfaitement jusqu'à la fin la dernière attitude qu'on lui avait donnée. 4° Quand, l'ayant mise debout sur les pieds, on venait à la pousser, elle ne marchait pas, comme Fernel le rapporte d'un cataleptique ; elle glissait, comme si l'on eut poussé une statue. 5° Elle n'avait aucun mouvement, ni volontaire, ni naturel, qui fût sensible, pas même celui que l'on fait en dormant pour avaler la salive : le seul mouvement du cœur et des artères se faisait sentir ; encore était-ce bien faiblement. 6° Comme c'est par les gestes ou par la voix des personnes qui se plaignent qu'on peut juger si elles ont quelque douleur ou autre sensation, cette fille, qui n'avait aucun mouvement, ne donnait non plus aucun signe de sentiment: les cris, les piqûres, les chatouillements à la plante des pieds, des bougies portées sous ses yeux ouverts, rien n'était capable de lui faire donner des marques de sensation. 7° Enfin, elle se tirait d'elle-même de cet état sans aucun secours, et aucun remède n'en abrégeait la durée. Les bâillements et les allongements des bras marquaient son réveil, et alors elle n'avait aucune idée de ce qui lui était arrivé, si ce n'est que les piqûres et les situations gênantes lui causaient des douleurs et des lassitudes.

J'ai insisté sur le détail de ces premières attaques parce que les auteurs ne les décrivent pas ordinairement avec assez d'exactitude, et que d'ailleurs elles forment une catalepsie des plus complètes, soit pour la profondeur du sommeil, soit pour la flexibilité des membres et pour

---

(1) Sans manquer à la mémoire d'un homme justement célèbre, que j'aimais tendrement, et dont je conserverai toujours le souvenir le plus cher, ne pourrait-on pas demander pourquoi on la saignait?

leur constance à conserver les attitudes. — Jusqu'ici cette fille nous fait voir une maladie qui, quoique rare, n'est pas sans exemple; mais en voici une autre fort singulière qui s'y est jointe. Dans les mois d'avril et de mai de la même année 1737, elle eut plus de cinquante attaques d'une autre maladie, dans lesquelles on distinguait trois temps. Le commencement et la fin étaient des catalepsies parfaites et telles que nous les avons vues ci-devant, et l'intervalle, qui durait quelquefois un jour entier, ou du matin au soir, était rempli par la maladie que les filles de la maison appelaient l'*accident vif*, donnant le nom d'*accident mort* à la catalepsie. — On va voir des phénomènes que j'aurais cru simulés, si je ne m'étais assuré de la réalité par mille épreuves; les occasions s'en présentaient souvent; et pour se convaincre de la vérité, il n'en coûtait que de légères douleurs à la malade, qu'elle ressentait dès qu'elle était revenue de ces accidents. M. Lazerme, que j'avais prié de m'aider de ses conseils pour le traitement, et quantité de curieux ont été témoins de ce que je vais rapporter. Ce que je dirai d'une attaque doit s'entendre, à quelques circonstances près, de toutes les autres.

Le 5 avril 1737, visitant l'hôpital à dix heures du matin, je trouvai la malade au lit, la faiblesse et le mal de tête l'y retenaient; l'attaque de catalepsie venait de la prendre, et la quitta en cinq ou six minutes; ce que l'on connut parce qu'elle bâilla, se leva sur son séant et se disposa à la scène suivante, que les filles de ce quartier avaient déjà observée plusieurs fois. Elle se mit à parler avec une vivacité et un esprit qu'on ne lui voyait jamais hors de cet état. Elle changeait quelquefois de propos et semblait parler à plusieurs de ses amies qui s'assemblaient autour de son lit. Ce qu'elle disait avait quelque suite avec ce qu'elle avait dit dans son attaque du jour précédent, où ayant rapporté, mot pour mot, une instruction en forme de catéchisme, qu'elle avait entendue la veille, elle en fit des applications morales et malicieuses à des personnes de la maison qu'elle avait soin de désigner sous des noms inventés, accompagnant le tout de gestes et de mouvements des yeux qu'elle avait ouverts; enfin avec toutes les circonstances des actions faites dans la veille, et cependant elle était fort endormie. C'était un fait déjà bien avéré, et personne n'en doutait plus, mais prévoyant que je n'oserais jamais l'assurer à moins que je n'eusse fait mes épreuves en forme, je les fis sur tous les organes des sens, à mesure qu'elle débitait tous ses propos.

En premier lieu, comme cette fille avait les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il y en avait, ne pourrait tenir contre un coup de la main appliquée brusquement au visage; mais cette expérience réitérée ne lui fit pas faire la moindre grimace, et elle n'interrompit point le fil de son discours. Je cherchai un autre expédient, ce fut de porter rapidement le doigt contre l'œil et d'en approcher une bougie allumée assez près pour brûler les sourcils des paupières, mais elle ne clignota seulement point. — En second lieu, une personne cachée poussa tout-à-coup un grand cri très-près de son oreille, et fit du bruit avec une pierre portée contre le chevet de son lit; cette fille, en tout autre temps, aurait tremblé de frayeur, mais alors cela ne produisit rien. En troisième lieu, je mis dans ses yeux et dans sa bouche de l'eau-de-vie, de l'esprit de sel ammoniac; j'appliquai sur la cornée même, d'abord la barbe d'une plume, ensuite le bout du doigt, mais sans aucun succès. Le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres d'épingle, les contorsions des doigts faisaient sur elle le même effet que sur une machine; elle ne donnait jamais la moindre marque de sentiment.

Pendant ces entrefaites, comme elle parlait d'un ton plus animé et plus gai, on nous annonça que la scène se terminerait bientôt par des chansons et des sauts, comme c'était son usage. En effet, peu de temps après, elle chanta, fit des éclats de rire et des efforts pour se tirer du lit, ce qu'elle fit en sautant et en poussant des cris de joie. Je m'attendais à la voir heurter contre les lits voisins, mais elle enfila sa ruelle et tourna à propos, évitant les chaises, les cabinets; et ayant fait un tour dans la salle, elle enfila de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit au lit, se couvrit, et peu de temps après elle fut cataleptique. Dans moins d'un quart-d'heure que la catalepsie eut duré, cette fille revint comme d'un profond sommeil, et connaissant à l'air des assistants qu'elle avait eu ses accidents, elle fut extrêmement confuse, et pleura le reste de la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce qu'elle avait fait en cet état. — Vers la fin de mai de la même année, tous ces accidents disparurent, et il n'y avait guère d'apparence que les remèdes

eussent produit cet effet. Elle avait été saignée une fois du bras, plusieurs fois du pied et sept fois du cou ; elle avait été purgée cinq ou six fois avant ou après des bouillons apéritifs ; ensuite elle avait pris un opiat stomachique, dans lequel entraient le kina, le cinabre, la poudre de guttette. Quand le temps fut plus doux, elle prit une vingtaine de bains domestiques, plutôt froids que tièdes. Enfin nous lui recommandâmes l'usage des remèdes martiaux ; et dès ce temps-là jusqu'au 10 de février 1745 je la perdis de vue, la croyant guérie : cependant elle ne l'est point. Elle a eu chaque hiver de nouvelles attaques de cet accident vif, avec cette différence que la catalepsie ne les précède pas toujours et que la privation de sentiment n'est pas si parfaite ; car un jour, dans son attaque, ayant été sur un pont, on la trouva qui parlait à son image qu'elle voyait dans l'eau ; et aux fêtes de Noël, pendant son attaque, elle distinguait confusément une personne à ses côtés; elle s'en souvient même, et dit que le long usage du mars a produit ce changement.

Comment une suspension si parfaite de tous les sens peut-elle survenir dans l'instant et se dissiper de même? Comment la concilier avec cette liberté de l'imagination, cette vivacité des pensées et cette promptitude à faire tous les mouvements volontaires? Il faut que l'état des cataleptiques diffère intérieurement bien peu de celui des somnambules. Les bains froids que les auteurs proposent comme un grand secours dans ce mal, ne faisaient rien dans ce cas, et n'opéraient pas plus sur le somnambule dont parle Adrianus Alémanus, qui traversait la Seine à la nage durant son attaque. — Au reste, cette fille s'est aujourd'hui aguerrie contre ce mal, et ne se fait pas une peine d'en parler ; jamais elle n'en a été alarmée comme d'un mal dangereux, elle en était seulement honteuse. Elle n'est plus si pâle qu'elle était ; elle sent la même chaleur et la même pesanteur de tête au commencement des accès, et vers la fin une cardialgie qui la réveille.

Cet exemple n'est pas le seul que j'aie eu de la complication de ces maladies dans le même sujet, mais avec des circonstances différentes. J'ai vu à l'hôpital d'Alais, en 1724, un vieillard qui avait un jour la catalepsie, le second jour un accès de démence, le troisième jour un accès de fièvre-quarte, le quatrième jour la catalepsie, et ainsi de suite ; mais les accidents cataleptiques n'étaient pas si marqués que dans la fille qui a fait le sujet de ce mémoire.

§ 8. Ces observations suffisent pour donner une idée nette de cette maladie sous ses différentes formes, et je n'en connais point qui pussent rendre cette histoire plus complète ; j'ajouterai seulement ici deux remarques essentielles.

1° M. Boerhaave dit que la catalepsie arrive quelquefois dans les violentes fièvres, mais qu'elle est très-passagère (1); j'ai vu en effet quatre fois dans ces fièvres une espèce d'occupation absolue. Le malade paraît ne pas voir quoiqu'il ait les yeux ouverts, n'entendre ni ne sentir ; si on lui met de l'eau dans la bouche, elle y reste ; ses membres sont souples, on les manie comme on veut, mais ils ne restent où on les met que quand ils y sont bien reposés ; ils ne gardent point l'attitude qu'on leur donne contre les lois de la pesanteur ; et j'avoue que je n'envisage pas cet état comme cataleptique, mais comme une espèce d'état soporeux. Je l'ai vu deux fois avant des hémorrhagies, une autre fois avant un vomissement très-abondant ; la quatrième fois il ne fut suivi d'aucune évacuation, mais il n'en fut pas plus fâcheux. Est-ce cet état qu'Hippocrate a désigné par le nom de *catoche*, dans les fièvres aiguës, et qu'il a regardé comme un mal (2)? Cela est très-vraisemblable ; et M. Van Swieten, qui l'a observé, a trouvé que ce symptôme était aussi d'un mauvais présage, et sans doute si la crise qu'il précède ordinairement n'arrivait pas, l'événement pourrait être fâcheux. Mais il ne paraît pas non plus l'envisager comme une catalepsie, puisque les membres ne restaient point dans l'attitude qu'on leur donnait ; et il faut se souvenir que quelquefois, surtout chez les enfants, cet accident dépend des vers, et cesse dès qu'on en a rendu (3). Schenck a plusieurs observations de catalepsies, qui ne sont

(1) *Praxis medica*, ad aph. 1040.

(2) *Lassati, singultuosi et correpti catoche, malum.* Coac., n° 45.

(3) Benedictus, *De curat. morb.*, lib. I, cap. XXVI, rapporte l'exemple d'une jeune fille de huit ans qui, dans une fièvre ardente, fut sept jours dans cet état, et à qui on mit un suppositoire de miel, qui lui fit rendre quarante-deux vers sans aucune matière, et elle revint d'abord à elle. Bonnet, *Mercur. compilat.*, p. 102.

que des catalepsies de cette espèce, ou plutôt qui ne sont pas des catalepsies. Il a vu cet état revenir avec les accès de fièvre intermittente; et M. Lazerne cite aussi l'exemple d'une femme qui, dans une fièvre continue avec redoublements, eut dans quatre redoublements une véritable attaque de catalepsie, qui commençait et finissait avec le redoublement. Le visage était bien coloré, la respiration naturelle, le pouls fréquent, grand, égal, et la faiblesse des extrémités inférieures extrême (1). Ballonius cite deux observations de malades qui moururent cataleptiques, l'un après plusieurs mois d'une fièvre double tierce, l'autre après plusieurs mois aussi d'une fièvre tierce qui l'avait jeté dans le marasme (2). Mais en lisant tout ce que l'auteur dit sur cette maladie, on peut juger avec certitude : 1° qu'il ne s'agit point d'une vraie catalepsie, mais de cette espèce de stupeur qui termine souvent les longues fièvres ; 2° qu'il n'est pas rare de trouver quelques symptômes cataleptiques très-passagers dans ces longues maladies du cerveau compliquées d'accidents apoplectiques, convulsifs, spasmodiques, paralytiques, dans lesquelles il paraît que le cerveau passe successivement par tous les dérangements qu'il peut éprouver; mais ce ne sont point de vraies catalepsies, quoiqu'on en trouve plusieurs sous ce nom-là, comme je l'ai dit, même chez d'excellents observateurs, tels que Heers, Wepfer, Hoffman. J'ai rapporté, en parlant des effets du chagrin, l'histoire singulière d'un homme qui eut, pendant deux mois, les bras cataleptiques, mais le reste du corps ne l'était pas. M. Marx a vu, à la Haye, un domestique qui, ayant vu tout-à-coup la maison de son maître enflammée, en fut si effrayé qu'il tomba dans une catalepsie qui dura long-temps, ensuite il devint stupide et finit par être maniaque. Il vit aussi à Londres une fille que le départ d'un frère chéri pour un très-long voyage, jeta dans la tristesse, dans les vapeurs, enfin dans une vraie catalepsie, puisque tous ses membres restaient parfaitement dans l'état dans lequel on les mettait (3). Une observation d'une maladie qui n'était point une catalepsie, mais qui avait des symptômes de catalepsie dans chaque accès, et qui doit être rapportée ici, c'est celle dont parle M. de Sauvages (1). Une femme de vingt-quatre ans ayant été insultée par un paysan, éprouva depuis ce moment-là des attaques d'une espèce singulière de catalepsie, qui revenaient périodiquement, que la plus petite cause rapelait et qui duraient une demi-heure ou une heure ; elle perdait tout-à-coup le sentiment, ne voyant, ne sentant, n'entendant quoi que ce soit, et conservant ses doigts, ses mains, tous ses membres dans l'attitude qu'on leur donnait, et exprimant par ses murmures, ses discours, ses gestes même, l'idée qu'elle avait dans l'esprit, et qui paraissait toujours être celle de son ennemi. On avait employé inutilement beaucoup de secours à Rivesalte ; transportée à Montpellier, elle se trouva d'abord mieux par le seul éloignement de l'objet de sa douleur, et elle se remit sans autre secours, à ce qu'il paraît, que la distraction.

En résumant toutes ces observations, on voit que l'on a eu raison de diviser la catalepsie en parfaite, en imparfaite, en composée (2) ; la parfaite est celle dans laquelle il y a perte entière des sens : on en a vu quelques exemples; l'imparfaite celle dans laquelle on les conserve jusqu'à un certain point, telle est celle du condisciple de Galien ; la composée est celle à laquelle il se joint des accidents qui lui sont tout-à-fait étrangers, telles que celle de la jeune Renauld et celle que décrit M. de Sauvages dans les mémoires de l'Académie de 1742. On pourrait même distinguer de celle-ci l'accessoire, sous laquelle on comprendrait toutes ces observations qui présentent des symptômes cataleptiques dans une maladie qui n'est pas une catalepsie.

§ 9. Après avoir décrit la maladie, il reste à chercher quelles en sont les causes éloignées? quelle en est la cause prochaine? quel en est le pronostic? quel est le traitement qu'elle exige? — On a déjà vu que le chagrin en est la cause la plus générale ; elle peut aussi être produite par de fortes méditations, surtout si elles ont pour objets des sujets religieux, qui intéressent le sentiment autant qu'ils fixent l'attention, et qu'ils occupent l'imagination ; le cerveau alors

(1) *De morbis capitis*, cap. xv.

(2) *Consilia medic.*, lib. II, hist. I, tom. p. 53.

(3) Marx, *De spasmis*, § 61.

(1) *Nosolog. method.*, in-4°, tom. II, p. 207.

(2) Preisinger, *De morbis capitis*, c. II, art. 7, p. 47.

et pris par toutes ses avenues, si l'on peut se servir de cette expression. Une troisième cause, c'est la pléthore des vaisseaux du cerveau. Aétius a déjà vu une catalepsie très-longue se terminer par une hémorrhagie des narines : l'ivresse qui donne une pléthore passagère, peut y conduire; et Platerus dit l'avoir vu. Les fièvres d'accès, mal traitées, sont une cinquième cause observée par Dodonée; les vers l'ont aussi produite plusieurs fois; j'en ai rapporté un exemple dans une des notes précédentes; et M. Van Swieten vit une femme qui, étant auprès du feu, occupée à faire frire des châtaignes, fut tout-à-coup saisie d'une vraie catalepsie; logé très-près, il y fut sur-le-champ; elle vomit en sa présence deux vers vivants, et continua tout de suite sa friture, sans se souvenir qu'elle avait été interrompue (1). Est-ce aux vers qu'il faut rapporter, comme le demande l'observateur lui-même, M. de Sauvages, la catalepsie d'une jeune fille de huit ans, qu'il vit à l'hôpital général. Elle en eut plusieurs accès, et entre autres, un de douze heures, pendant lequel les bras et les jambes gardaient exactement l'attitude qu'on leur donnait; mais il y avait spasme dans la mâchoire inférieure et clôture convulsive des paupières. Ce qui fit sans doute penser à M. de Sauvages que les vers en pouvaient être la cause, c'est qu'elle se plaignait de douleurs vagues dans le bas-ventre, et d'un sentiment d'un corps qui montait du bas-ventre à la gorge, et qu'elle fut guérie uniquement par la panacée mercurielle (2). La Mettrie l'a vue succéder à l'hystérie. Mais le froid et l'humidité peuvent ils être placés parmi ces causes? Je ne le crois pas; et Sennert a déjà fort bien remarqué que l'on a mal à propos regardé comme cataleptiques ceux qui sont enraidis par un froid extrême (3) : l'humidité n'opère pas non plus des accidents semblables; un sol humide, une saison rigoureuse, des aliments peu sasalubres peuvent bien nuire aux nerfs, les disposer à des maladies, mais il faut des causes plus actives pour produire un mal de cette espèce. M. Home compte aussi la vapeur du charbon et un épanchement dans le cerveau : et Platerus avait en effet déjà observé quelques symptômes cataleptiques sur un homme qui avait beaucoup bu et qui avait été exposé à la vapeur du charbon. M. Boerhaave a réduit ces causes aux suivantes, qui rentrent dans celles que je viens d'indiquer: une longue fièvre intermittente, surtout quarte; une disposition mélancolique; les règles ou les hémorrhoïdes arrêtées; une violente frayeur; une méditation profonde et suivie sur un même objet; une fièvre violente chez un homme sanguin. Son commentateur prouve que chacune de ces causes peut opérer ces effets, et les observations précédentes en font foi. C'étaient les règles retardées qui occasionnèrent la singulière maladie décrite par La Mettrie; et les règles de la malade de M. Reynell étaient aussi dérangées. — Il est constant que les femmes sont beaucoup plus sujettes à cette maladie que les hommes, et quelques médecins étaient même allés jusqu'à croire qu'elle n'attaquait jamais les hommes, mais ils se trompaient. — On a dit qu'elle attaquait principalement en hiver, mais c'est une de ces assertions fondées sur l'opinion que le froid la produit, et non pas sur les faits.

§ 10. La durée des accès varie considérablement; M. Van Swieten en a vu de trois ou quatre minutes et de dix-huit heures; mais il remarque avec raison que l'accès de trois jours, dont parle Aétius, ne paraît pas avoir été un véritable accès cataleptique. La première attaque de la dame de Vesoul, qui est la cataleptique par excellence, paraît avoir duré quatre ou cinq heures; celle dont parle Lambert, l'était tout le vendredi et tout le samedi sans interruption; cependant il paraît qu'en général les accès sont plutôt de quelques minutes que de quelques heures. M. Gounin cite un exemple d'accès de catalepsie les plus courts possibles. M. C***, d'un tempérament bilieux, mélancolique, ayant les cartes à la main pour jouer, ou le fusil prêt à tirer à la chasse, est souvent resté immobile dans la même posture où l'accident de la catalepsie le surprenait; il avait les yeux ouverts, et ne voyait rien, il ne sentait rien : et quand l'accident finissait, dans l'espace de quelques *Pater*, plus ou moins, il ne lui restait aucun souvenir de ce qui s'était passé pendant l'attaque, ni même en quoi était la triomphe des cartes, ou sur quel gibier

(1) § 1040, t. III, p. 316.

(2) *Classes morborum*, t. I, p. 826.

(3) « Plane alterius generis est hæc » congelatio, quæ fit a frigore hiberno, » quam de qua hic est sermo, » p. 721.

il avait voulu décharger son fusil (1). On trouve un autre exemple d'une maladie fort analogue dans les Actes des Curieux de la Nature (2). Une paysanne, âgée d'environ quinze ans, est tourmentée depuis plus de cinq ans par des accès de catalepsie, qui sont à la vérité de peu de durée, mais qui reviennent plusieurs fois par jour, sans qu'il précède aucun sentiment de froid : elle s'arrête tout-à-coup en marchant comme une statue, tous ses sens, tant intérieurs qu'extérieurs, étant comme assoupis; elle ne voit point, quoiqu'elle ait les yeux ouverts; elle n'entend point lorsqu'on l'appelle; elle reste immobile dans sa place, et ne tombe point, quoique chargée de pesants fardeaux; elle ne pense pas même à s'en délivrer. Quelquefois, lorsqu'elle doit s'approcher de la Sainte-Table, elle s'arrête tout-à-coup, de manière que le prêtre est obligé de rester à l'autel, et d'attendre; mais, revenant aussitôt comme d'un profond sommeil, elle se trouve quelques moments après dans son premier état de santé, sans se ressouvenir de ce qui s'est passé : dans les intervalles des accès, elle fait assez bien toutes ses fonctions. Il n'y a qu'une ressource pour sa guérison, ce serait l'écoulement des mois qui n'ont point encore paru (3).

§ 11. N. Pison a dit que la catalepsie était une maladie très-dangereuse; Sennert l'assure aussi, et il ajoute que si les malades ne sont pas secourus d'abord, ils meurent endormis, comme s'ils étaient tués par le froid d'hiver. M. Hoffmann dit que celle qui vient des passions ou des fortes contentions d'esprit n'est pas extrêmement fâcheuse; mais que celle qui vient d'un sang épais, visqueux, impur, et des excrétions sanguines dérangées, est très-fâcheuse : M. Vogel adopte aussi un pronostic assez funeste, et dit qu'elle se guérit très-difficilement, à moins qu'elle ne dépende des vers et des embarras dans l'estomac. M. Boerhaave établit qu'elle se termine le plus souvent par la mort, et que quelquefois elle dégénère en épilepsie, en convulsions, en folie, en atrophie. Ces pronostics effrayants sont-ils réels, ou doit-on envisager cette maladie sous un coup-d'œil moins funeste? — C'est d'après les observations des maladies que l'on doit former les pronostics, et presque toutes celles que j'ai rapportées ne donnent point cette idée de la catalepsie. Le cataleptique de Tulp revint, quand on lui cria qu'il épouserait la femme qu'il aimait; la dame de Vesoul se remit parfaitement; la servante anglaise, observée par Reynell, se remit également. La Gourdin, la Renault, après avoir été très-mal, se sont guéries; toutes les malades de M. Van Swieten paraissent aussi s'être rétablies : ainsi cet habile médecin a eu raison, dans son Commentaire, de ne point adopter le pronostic de M. Boerhaave; et il déclare qu'il a appris par ses propres observations, et par celles des autres, que souvent on guérissait de cette maladie, et qu'ensuite on pouvait jouir d'une santé parfaite, et que, chez un petit nombre seulement, elle a dégénéré en épilepsie, ou en convulsions. La femme attaquée en faisant une friture fut guérie sur-le-champ et tout à-fait, parce que la cause était sans doute absolument détruite; les autres ont été malades plus long-temps. On peut cependant sans doute mourir de la catalepsie. Hollier et Jacot l'attestent, et les malades dont j'ai donné l'histoire d'après Didier, moururent; mais on voit qu'ils étaient malades indépendamment de la catalepsie; et il faut aussi remarquer que si l'assertion d'Hollier est positive (1), le cas que Ja-

---

(1) « Cette attaque passagère de catalepsie qui n'est suivie d'aucune rêverie, » ne me paraît produite, ajoute l'auteur, » que par un léger embourbement du » sang autour de quelques fibres de l'*em-* » *porium*, qui produit, de la manière que » je l'ai déjà expliqué, des accidents cataleptiques; mais cet accident ne dure » guère dans ce malade, parce que l'élasticité considérable des vaisseaux, et » la force du torrent du sang qui presse » par derrière, débouche bientôt l'obstruction des vaisseaux, et redonne la » première liberté de circulation au sang » et aux esprits. » *Bibliothèque de médecine*, par M. Planque, tom. III, p. 288. *Journal de Trévoux*, 1714, p. 1669.

(2) Dec. II, ann. 1, obs. 1, par M. Jean-Michel Fehr.

(3) Peut-être que cette observation et la précédente sont plutôt des anesthésies que des catalepsies : j'ai suivi le nom que les médecins, qui les ont observées, leur donnent.

(1) « Vidi pauperem senem, exsuccum » et extenuatum; hoc malo raptum, qui » mensæ accumbebat apertis oculis, » erecto ac firmo corpore, manu dapibus » admota, ut vivere et prandere mortuus » videretur. »

cot cite est très-équivoque. En le lisant, on voit qu'il s'agit de quelqu'un qui mourut à table; mais n'est-ce pas tout ce qu'on en peut conclure, et ne peut-il pas être mort apoplectique tout comme cataleptique, puisque pendant qu'il avait les yeux ouverts, qu'il était ferme, qu'il avalait, qu'il portait la main au plat, il n'était sûrement pas mort, car un mort de catalepsie tombe sans doute sur-le-champ comme un autre : ou, après avoir été quelque temps cataleptique, mourut-il apoplectique? C'est ce qui nous reste douteux.

Quant à la dégénération en d'autres maladies, on a vu, dans quelques observations, ce passage prompt de l'hystérie à la catalepsie, au délire, au somnambulisme, aux convulsions, et réciproquement: mais ce n'est pas proprement le changement stable d'une maladie en une autre; et quoique N. Pison dise qu'elle se termine en mélancolie, et Marcel Donat, en épilepsie, je rappellerai ici ce que j'ai dit plus haut, ce sont des décisions plutôt que des faits. M. Boerhaave dit bien, il est vrai, que le cataleptique qu'il observa sur le seuil de la porte, mourut atrophique (1); mais il était extrêmement hypochondre, et, dans cet état, on n'a pas besoin d'être cataleptique pour tomber dans le marasme; la cataleptique de Dodonée, qui périt ensuite comateuse, prouve seulement que les effets d'une cause négligée deviennent plus fâcheux. — J'ai déjà dit ce que je pensais de la catalepsie dans les maladies aiguës; et l'on peut, je crois, conclure que si la vraie catalepsie est très-rare, elle est aussi très-peu dangereuse; qu'elle n'existe pas réellement dans les maladies aiguës, et qu'elle ne dégénère ordinairement point en d'autres maladies; que cependant cela est possible, comme il l'est qu'elle devienne mortelle, mais il n'y a pas encore des observations bien caractérisées qui le démontrent.

§ 12. Quand la pléthore ou le vin ont produit la catalepsie, sans doute les vaisseaux du cerveau étaient trop pleins, et on les aurait trouvés tels, si le malade fût mort dans l'accès; Hollier dit que dans les cadavres de ceux qui étaient morts de catalepsie, il trouva les vaisseaux pleins d'un sang épais et brûlé, et un épanchement de matière séreuse; on a adopté cet engorgement par un sang visqueux et dense; mais si l'on n'a point d'exemple de mort occasionnée par la simple catalepsie, comment statuer sur l'état du cerveau de ceux qu'elle a tués? et n'est-il pas bien évident, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, que quelques ressemblances avec les symptômes de la catalepsie ont fait donner ce nom à une maladie qui en était absolument différente, et que l'on a pris pour cause de la catalepsie les vices que l'on a trouvés dans le cerveau des gens qui n'en avaient pas été attaqués. L'observation d'un marchand de Liége, placé par Van Heers parmi les cataleptiques, mais qui ne le fut jamais, et dans le cerveau duquel on trouva beaucoup de dérangements, prouve démonstrativement ce que je viens de dire; ainsi on ne peut point établir quel est l'état apparent du cerveau dans la catalepsie. D'ailleurs, dans les catalepsies sympathiques, telles que celle produite par les vers, celle qui arrive à propos d'une frayeur ou d'un chagrin au milieu d'une parfaite santé, on sent bien que l'on ne peut pas recourir à de telles causes; cependant il est bien certain que, soit que cet état dépende des dérangements palpables dans le cerveau, ou de l'action sympathique de quelque organe éloigné, ou de l'effet immédiat de quelque passion, il est bien certain, dis-je, que pour opérer les singuliers phénomènes de la catalepsie, le sensorium doit être dans un état maladif, différent de ce qu'il est dans les autres maladies du cerveau; et c'est cet état, cette cause prochaine de la catalepsie, dont il est difficile de se faire une idée (1).

---

(1) *Prax. med.*, t. IV, p. 325.

(1) Les anciens, je donne ce nom à tous les médecins antérieurs à la doctrine d'Hervey, l'expliquaient, les uns par une intempérie froide et sèche, par un suc mélancolique; d'autres, trouvant que l'intempérie était insuffisante, y joignaient une humeur qui s'épanchait tout-à-coup dans les artères et les veines du cerveau, comme on le voit dans Pison. Sennert pensait avec Scaliger, que c'était une congélation des esprits animaux, qui ne manquaient ni dans le cerveau, ni dans les organes des sens, mais qui y étaient rendus immobiles, et comme figés, par une vapeur congelante, qui paraît s'élever du suc mélancolique, p. 718. Sylvius voyait dans le cerveau la même coagulation que quand il mêlait dans son laboratoire de l'esprit volatil d'urine avec de l'esprit-de-vin très-purifié; les esprits animaux devenaient alors pour lui l'*Offa Helmontii*.

M. Hoffmann a cru que les nerfs étaient dans un état de spasme à leur origine, et que cet état empêchait le cours des esprits animaux ; mais il faut faire attention que ce cours n'est intercepté que dans les nerfs sentants. M. Boerhaave dit que la cause prochaine est l'immobilité du sensorium qui reste dans l'état dans lequel il se trouvait au premier moment de l'attaque, qu'il y a donc un repos absolu du sang, des glandes et des émissaires du cerveau ; mais M. Van Swieten remarque fort bien qu'il n'y a point de cessation dans le mouvement du sang, et que ce repos ne peut avoir lieu que dans les esprits animaux ; il ajoute que ces esprits ne manquent pas, et il le prouve par trois raisons : la première, c'est qu'au moment où l'accès finit, le malade est aussi fort qu'auparavant; la seconde, c'est que les muscles restent dans l'état où l'accès les trouve; et la troisième enfin, c'est que les membres gardent les attitudes qu'on leur donne, et dans lesquelles l'action musculaire seule peut les conserver. Il ajoute ensuite, et cette observation est importante, qu'en fléchissant le bras d'un cataleptique, on voit le deltoïde se gonfler comme dans la flexion volontaire (1). Toutes ces remarques, surtout les deux dernières, sont heureuses et utiles, mais elles sont encore bien éloignées de former une explication, et, sans espérer que l'on y parvienne jamais, je crois que l'on peut en approcher davantage, ou plutôt on peut assigner un peu plus distinctement ce qui se passe dans le cerveau pendant l'accès d'une catalepsie parfaite.

Les impressions des objets ne parviennent point au sensorium ; on n'en aperçoit aucune, voilà le premier fait de la catalepsie. — L'âme n'exerce aucun empire sur le corps, voilà le second fait. Mais ce manque d'action sur le sensorium vient-il uniquement de ce que l'âme, n'apercevant plus rien par le corps, n'est plus déterminée à lui rien ordonner, ou de ce que réellement le sensorium se refuse à ses volontés? L'une et l'autre de ces causes ont lieu sans doute. La première se présume avec la plus grande vraisemblance, et la seconde paraît démontrée par quelques observations, et surtout par celle du condisciple de Galien, qui, quoiqu'il eût quelque perception, ne pouvait cependant opérer aucun mouvement. — Le troisième fait, c'est que le mouvement imprimé aux muscles y détermine un afflux suffisant d'esprits animaux pour les entretenir dans la situation dans laquelle on les met.

De tout cela il résulte que le sensorium n'est plus sensible aux impressions des sens, ni de la volonté; et cet état est commun à la catalepsie avec toutes les maladies soporeuses et avec l'épilepsie : ce qui la distingue, c'est donc cet afflux déterminé dans les muscles par le mouvement que des causes externes leur impriment, et ce caractère lui est particulier. Mais un afflux indépendant de toute sensation et de toute volonté se remarque aussi dans l'épilepsie, qui est une maladie si fréquente : il est donc moins extraordinaire qu'il ne le paraît d'abord, et si l'on se rappelle ce que j'ai établi ailleurs sur le mouvement des esprits animaux dans les sensations et dans le mouvement musculaire, on comprendra que celui-ci peut rester possible, quoique l'autre cesse de l'être. On le remarque dans les cas où le sentiment se perd, et où le mouvement musculaire subsiste : l'étonnant se borne donc ici à ce que cet afflux est déterminé par le seul mouvement imprimé mécaniquement aux muscles. Il serait ridicule de croire pouvoir expliquer ce fait; cependant serait-il permis de conjecturer que si dans l'épilepsie le sensorium est dans un état de convulsion qui détermine violemment les esprits animaux dans les muscles et y produit des mouvements involontaires, dans la catalepsie il se trouve dans un état de tension insuffisant pour déterminer spontanément le cours des esprits animaux, mais tout prêt à le déterminer et à le maintenir partout où la résistance dans les extrémités nerveuses sera diminuée, ou partout où se passera quelque changement qui puisse servir de stimulus; et le mouvement imprimé au muscle ne peut-il pas opérer cet effet? Personne ne doute, je pense, que quand le cœur est mis en mouvement par le sang, ce mouvement n'y détermine un afflux d'esprits animaux; le mouvement que la main des spectateurs imprime aux muscles du cataleptique ne peut-il pas opérer le même effet? Je suis bien éloigné d'affirmer que ce soit là le vrai mécanisme de la catalepsie; mais je n'y vois rien d'impossible, et il me paraît qu'il suffit pour expliquer tous les phénomènes : ainsi je hasarderai de dire que la catalepsie est cet état de tension du sensorium

(1) § 1037, t. III, p. 313.

qui le met hors d'état d'être sensible aux impressions des objets externes et à celles de l'âme, mais qui fait que les esprits animaux, pressés à leur origine, se portent d'un cours continué, et avec une force suffisante dans tous les endroits dans lesquels il survient une irritation quelconque, ou un manque d'équilibre. Ce phénomène, dû au mouvement des esprits animaux, aurait dû suffire pour empêcher de les croire épaissis et comme congelés. — Dans le cataleptique somnambule de M. de Sauvages, l'état du sensorium changeait très-promptement ; il paraît qu'il était d'abord cataleptique complet, mais bientôt il n'y avait que l'action sentante qui fût éteinte, l'action déterminante se ranimait avec la plus grande force.

DU TRAITEMENT.

Le traitement d'une maladie si rare et si peu observée ne doit pas être fort avancé ; mais heureusement, lors même que la maladie existe, elle est souvent si courte qu'elle n'a pas besoin de traitement. Il paraît que les secours que l'on donna à la dame de Vesoul lui furent peu utiles, et qu'elle se guérit sans rien faire. Je présenterai ce que l'on a dit de mieux, et j'y joindrai quelques réflexions, dont les médecins qui auront occasion de voir cette maladie pourront apprécier la justesse ou l'inutilité. — Pison prescrit une cure très-longue et méthodique, adaptée à ses idées sur les causes. Il veut un air chaud et humide, des aliments légers, une boisson légèrement incisive, comme l'hydromel ; la saignée si la malade est robuste, des frictions, des ventouses, des lavements, des onctions huileuses ou aromatiques, suivant les circonstances ; des purgatifs s'ils sont nécessaires, mais seulement après avoir bien préparé le corps, et ce précepte sage prouve qu'on n'avait pas encore oublié alors l'importance de la coction. Sennert, pour résoudre les esprits coagulés et dissiper le suc mélancolique, ordonne les boissons céphaliques, la saignée si elle est indiquée, les lavements, les évacuants, les fomentations aromatiques ; mais il veut que les remèdes aient de la force, et qu'on n'en emploie point de faibles. — M. Boerhaave veut que la cure varie suivant les différentes causes : en réveillant partout les stimulants, tels que la lumière, le bruit, les sels volatils, la douleur, les frictions ; en procurant des hémorrhagies du nez, les règles, les hémorrhoïdes ; en animant par les sternutatoires, les émétiques, les vésicatoires, les cautères, les sétons ; en délayant par un régime humectant. — La méthode de M. Hoffmann est très-détaillée et bien raisonnée. Cette maladie offre deux indications, dit-il : dissiper ce spasme des fibrilles nerveuses, qu'il regarde comme la cause prochaine du mal ; détruire les causes éloignées.

La première indication se remplit par les secours que l'on donne dans le temps de l'accès ; et ces secours sont, ou une saignée, ou l'hémorrhagie des narines, si si le sang paraît se porter beaucoup à la tête ; des lavements, si on peut les appliquer ; des frictions sur la nuque avec des huiles anti-spasmodiques ; des esprits volatils, surtout acides, car il avertit que les volatils alcalins trop pénétrants pourraient être dangereux. — La seconde partie du traitement se remplit en guérissant la mélancolie, si elle est la cause du mal, en dissipant et en prévenant la pléthore, en chassant les vers. Quand les passions ou l'application en sont la cause, on doit peu attendre des remèdes ; mais alors, dit M. Hoffmann, les voyages, le changement d'air, celui d'objets, peuvent être de la plus grande utilité. — Si on lit attentivement toutes les observations dans lesquelles la catalepsie paraît avoir été la maladie principale, on verra que presque toujours elle s'est manifestée, ou après l'application, ou après le chagrin, ou, sans aucune cause assignable, au milieu de la plus parfaite santé, comme chez la jeune Gourdin, ou dans les dérangements des règles ; presque toujours la respiration est libre, le pouls est lent, plutôt faible que fort ; le visage n'est pas trop coloré : tous ces symptômes en général n'annoncent point la pléthore, et n'indiquent pas la saignée ; je ne trouve que la Gourdin chez qui elle paraisse avoir été nécessaire ; ainsi, en général, elle paraît peu convenable. Les lavements sont souvent impossibles. On ne voit pas que cette maladie soit souvent un symptôme d'hypochondrie ; le traitement de l'hypochondrie n'est donc pas indiqué. Les émétiques, les purgatifs, à moins de preuve évidente de saburre dans les premières voies, seraient plutôt nuisibles qu'utiles. Il paraît donc, en général, que l'on doit se permettre très-peu de remèdes dans l'accès, et je croirais, en général, que la plus grande tranquillité, des frictions douces sur les cuisses et sur les jambes, quelques tasses d'une légère in-

fusion de mélisse assez chaude, et cela est possible, puisqu'ils n'ont pas la mâchoire serrée, et qu'ils avalent, seraient les remèdes les plus convenables. Si l'accès paraît avoir tenu à une cause accidentelle, qui se soit entièrement dissipée, il n'y a plus rien à faire, si ce n'est de donner au malade les directions propres à raffermir un genre nerveux qui est sans doute trop mobile. S'il y a un vice plus marqué, si la catalepsie dépend de quelque vice inhérent à la constitution, on doit le rechercher et le traiter convenablement. Si quelqu'un est sujet à de fréquentes attaques de catalepsie, avec le pouls petit et calme, la respiration aisée, le visage naturel, il me paraît que le bain froid serait le remède indiqué. M. Marx nous a conservé le traitement de la fille de Londres que le chagrin du départ de son frère rendit cataleptique, et je crois devoir le donner ici. Après, dit-il, qu'on eut tenté plusieurs remèdes anti-hystériques, le docteur Smith la guérit en lui donnant d'abord un vomitif, avec l'ipécacuanha et le tartre émétique ; il essaya l'électricité, et, à chaque secousse électrique, le membre se mouvait, mais il n'y eut aucun effet durable ; des épispastiques, qui auraient donné à d'autres des convulsions et une inflammation, ne lui rougirent seulement pas la peau de la plante des pieds ; les parties inférieures paraissaient paralytiques. Il lui fit appliquer un autre épispastique depuis la nuque jusqu'au croupion. Ce remède et le bain froid la rétablirent peu à peu parfaitement ; seulement l'épine du dos se courba un peu. La plante des pieds, que l'épispastique n'avait pas seulement rougie pendant qu'il était appliqué, fit de grandes douleurs lorsque le sentiment commença à revenir. — Quand, dans les maladies graves et longues du cerveau, il arrive des mouvements de catalepsie, ils n'exigent sûrement d'autre traitement que celui qu'indique la maladie même, et je parlerai de ce traitement dans le chapitre où je traiterai des maladies anomales de la tête.

La catalepsie est, comme l'épilepsie, une maladie que des fourbes jouent quelquefois ; et ce que j'ai dit des moyens de reconnaître la fourberie en parlant de cette première maladie, peut aussi en partie s'appliquer ici. Une femme la jouait il y a quelques années à Londres ; on s'en douta, et pour s'en assurer on lui suspendit un poids considérable au bras qu'on avait étendu ; elle le soutint, ce qui dévoila la fraude, et elle l'avoua (1).

DE L'ANESTHÉSIE.

J'aurais peut-être dû parler de l'anesthésie, ou perte du sentiment, en traitant de la perte des sens ; mais comme je lui crois plus de rapport, dans ses causes et dans ses symptômes, avec la catalepsie qu'avec les maladies paralytiques, j'ai préféré d'en parler ici. Cette maladie est une cessation absolue, au moins en apparence, des sens internes et externes : elle diffère de la catalepsie par le manque d'aptitude dans les membres à retenir l'attitude qu'on leur donne ; de l'extase, parce que, quoiqu'elle puisse être l'effet d'une violente affection, il paraît que l'âme en perd l'idée. Dans l'extase, le sens interne reste, mais si concentré sur un objet qu'il n'aperçoit pas les autres ; dans la véritable anesthésie, on a lieu de croire qu'il se perd. Je dis on a lieu de croire, parce que l'on n'a pas des observations assez nombreuses et assez détaillées pour en juger avec confiance ; d'ailleurs vraisemblablement les malades ne pourront jamais rendre un compte exact de leur état ; on voit cependant que, comme la catalepsie, elle a ses degrés, et que la perte de sentiment est plus complète dans les unes que dans les autres (2). L'observation suivante, faite en 1717,

(1) Marx, *De spasmis*, Hal., 1765, § 19.

(2) Je crois devoir remarquer ici, que M. de Sauvages place parmi les anesthésies deux maladies qui m'ont paru mieux placées parmi les paralysies ; *anæsthesia ab spina bifida*, et *anæsthesia plethorica*, *class. morb.* 40, t. I, p. 762, et une troisième, à laquelle il donne le nom d'anesthésie, d'après M. Juncker, mais qui, telle que la décrit M. Juncker, n'est qu'une simple *asphyxie*, ou syncope : cette syncope, si ordinaire aux enfants qui viennent de naître, *qui sont quelquefois absolument immobiles et comme morts*. Juncker, tab. 137, p. 1016, l'appelle *anæsthesia, seu immobilitas infantis*. La seconde de ces dénominations explique l'autre. M. de Sauvages dit que cet état diffère de l'asphyxie, parce que l'enfant conserve sa couleur, sa chaleur, et la régularité de son pouls ; que le plus souvent cependant il ressemble à l'asphyxie ; dans ce dernier cas, c'est donc une vraie asphyxie ; et je n'ai jamais vu le premier, quoique j'aie vu naître beaucoup d'enfants. Quand il existe, s'il existe, n'est-ce pas un simple sommeil ? Je doute

paraît une véritable anesthésie. Il s'agit d'un homme qui, au moment où il avait cru pouvoir se sauver d'une prison dans laquelle il était injustement détenu, se vit arrêté, et perdit pour jamais toute espérance de liberté. Voici les propres mots d'un témoin oculaire et fidèle : « Depuis ce fatal moment, qui » mit le comble à ses malheurs, il ne lui » échappa ni parole ni soupir ; il ne vou» lut prendre aucune nourriture, et j'at» teste, quelque incroyable que paraisse » le fait, qu'il vécut onze jours sans qu'au» cun aliment solide ni liquide entrât » dans son corps. On l'eût pris pour une » statue. J'eus beau examiner toutes ses » attitudes pendant tout ce temps-là, » qu'il ne sortit pas de son lit, je n'aper» çus pas le moindre mouvement dans » ses membres, non pas même dans ses » yeux. L'empereur, en ayant été averti, » ordonna qu'on le forçât à boire et à » manger. On le menaça, on lui mit cent » fois la baïonnette et le pistolet à la gor» ge ; on se servit d'un entonnoir pour » lui faire avaler des bouillons et autres » liqueurs : tout cela fut inutile, il rejetait » tout ce qu'on lui donnait sans aucune » émotion, et il mourut enfin comme un » autre s'endort (1). »

Voici une autre observation qui appartient aussi à l'anesthésie, et qui, comme la première, est une suite de chagrins. Un jeune cordonnier tomba peu à peu, à la suite d'un violent chagrin, dans une si grande insensibilité, qu'il ne paraissait affecté par aucun objet. Il restait assis sur son lit comme une statue, les yeux fixés sur le plancher ; on avait beau l'interroger, il ne répondait pas un mot ; c'était inutilement qu'on le menaçait, les coups de gaule, les piqûres, les brûlures, produisaient à peine une légère indication de sentiment ; il prenait cependant quelques aliments. Cet état dura deux ans, malgré la saignée, les émétiques, les vésicatoires, les sels de toute espèce, tous les stimulants possibles, les bains froids et la glace sur la tête, dernier remède qui paraissait cependant lui occasionner une sensation momentanée. Ce fut dans cet état que M. Muzzel, célèbre praticien à Berlin, eut l'idée heureuse de lui inoculer la gale, qui, au bout de quatre jours, lui donna une fièvre très-violente ; le neuvième, il commença à parler, et, le vingt-unième, il fut parfaitement rétabli, mais sans conserver aucune idée de tout ce qui s'était passé. — Une troisième observation est celle d'un homme extrêmement hypochondre qui, irrité et affligé tout à la fois d'une perte considérable relativement à sa fortune, occasionnée par la mauvaise foi d'un ami qui l'avait trompé avec autant d'art que de méchanceté, tomba tout-à-coup dans un tremblement assez fort, qui dura plus de deux heures, et pendant lequel je le fis mettre au lit sans qu'il parût le sentir, sans qu'il parlât et sans qu'il regardât, avalant cependant dans ce premier moment ce que je lui donnais. Le tremblement étant passé, au lieu de la chaleur que j'attendais, le pouls se ralentit, tomba jusqu'à cinquante quatre, avec assez de faiblesse, et le malade resta soixante et dix-sept heures sans parler, sans bouger, sans remuer, même les yeux, sans dormir, sans rien avaler et sans rien rendre. Je me contentai de fomentations presque générales avec une infusion composée d'herbes légèrement aromatiques, de dix parties d'eau et d'une de vin. Le quatrième jour il commença à s'agiter, le pouls se ranima, devint un peu fiévreux ; le malade parut un peu jaune, parla, mais en rêvant, et avala tout ce qu'on lui donnait, mais il n'avait aucune idée de son état ni même le souvenir d'avoir rien eu qui lui fît de la peine : il fallut lui annoncer de nouveau l'événement qui avait causé sa maladie ; il l'apprit avec assez de tranquillité ; cependant, au bout de quelques jours, il devint jaune, et fut plus de trois mois fort triste, silencieux et sédentaire.

Dans tous ces cas, on voit que les saignées, les émétiques, les forts stimulants, ne doivent être d'aucun usage. Il ne me paraît pas que les bains froids soient indiqués ; ils auraient certainement nui à mon malade, et je crois que beaucoup de tranquillité, des bains tièdes, ou des fomentations, si l'on ne peut pas employer les bains, et des lavements, d'abord émollients, ensuite un peu nutritifs, sont les secours les plus convenables. — L'ivresse, les narcotiques, la vapeur du charbon, peuvent produire des symptômes qui ressemblent parfaitement à ceux de l'anesthésie, mais qui demandent des traitements différents, et qui n'entrent pas dans mon plan.

---

que jamais ce soit une anesthésie : les causes qui la produisent ne peuvent pas exister chez les enfants.

(1) *Mémoires du marquis de l'A******, p. 447.

CHAPITRE XVI.

DE LA MIGRAINE.

§ 1er. On distingue ordinairement quatre espèces de maux de tête : la *céphalalgie*, la *céphalée*, la *migraine* et le *clou* ou *l'œuf*.—La *céphalalgie* est le mal de tête le plus ordinaire, celui auquel tout le monde est exposé, et qui a retenu le nom générique de *mal de tête*. La chaleur, le soleil, les poêles, les embarras d'estomac, l'insomnie, le trop de sommeil, trop de sang, et une multitude d'autres causes, peuvent l'occasionner, et il n'y a que peu de gens qui soient assez heureux pour ne pas le connaître. Quand ces maux de tête ne sont que passagers et rares, ils ne demandent aucune attention ; quand ils reviennent plus souvent et qu'ils sont forts, il faut absolument chercher à en détruire la cause, sans quoi ils rendent la vie amère, et presque toujours on peut y réussir avec assez peu de remèdes, mais avec beaucoup de sobriété et de régime.

§ 2. Quand le mal de tête est très-grave, presque continu et très-opiniâtre, on l'appelle *céphalée*, mot qui n'est point encore rendu ni adopté en français ; et presque toujours il y a quelque vice organique dans la tête, soit dans les téguments, dans les sinus, dans les os, ou dans la cavité même du crâne. —Ces deux espèces de maux, à moins qu'on ne voulût donner ce nom à toutes les maladies douloureuses de la tête, ne sont point des maux de nerfs ; mais la migraine paraît évidemment appartenir à cette classe, comme son histoire le prouvera, et je dois m'en occuper. Le clou et l'œuf sont ou des branches de la migraine ou simplement des symptômes de vapeurs : j'en parlerai à la fin de ce chapitre.

ARTICLE PREMIER. — HISTOIRE DE LA MIGRAINE.

§ 3. La migraine est une douleur vive, qui occupe seulement la moitié de la tête, et principalement le front, l'œil et la tempe. Ce seul caractère, de n'attaquer jamais que la moitié de la tête, suffirait pour la distinguer du mal de tête ordinaire ; mais elle en est encore distinguée par la violence de la douleur, par une espèce de périodicité, par la ressemblance des différents accès, par ses retours souvent indépendants des causes accidentelles, qui occasionnent les autres maux de tête, par ses symptômes, par sa terminaison ; et elle a été connue sans doute de tout temps, et suivie, dès les premiers âges, par des médecins observateurs. Mais cependant, Aretée, qui a décrit plusieurs maladies omises par les autres, est le premier qui en ait donné une description bien précise, quoiqu'il n'en fît point encore une espèce particulière de maladie, et qu'il ne l'envisageât que comme une variété du mal de tête ordinaire. Quelques personnes, dit-il, ne souffrent que du côté droit, d'autres du gauche. La douleur occupe la tempe, l'oreille, le sourcil, l'œil, et ne passe point la ligne qui sépare les deux narines : on l'appelle *hétérocrânie* (1). Cœlius Aurélianus l'envisage aussi comme une variété de la céphalée. Il l'appelle *migraine* quand elle occupe la moitié de la tête, et *crotaphe* quand elle n'occupe que les tempes. Il a déjà bien vu qu'elle donnait quelquefois de vives douleurs dans le fond de l'œil, qu'elle s'étendait jusqu'au cou, et qu'elle produisait quelquefois des erreurs de vue ; il est le premier qui ait dit qu'elle était accompagnée de nausées et de vomissements bilieux (2) ; mais Alexandre de Tralles est le premier qui ait fait trois maladies distinctes de la céphalalgie, de la céphalée et de la migraine, et il en distingue très-bien les différentes causes (3). Il s'occupe même plus des causes que de l'histoire de la maladie, qu'il paraît supposer connue.

La migraine est certainement une des maladies qui sont souvent héréditaires ; et alors elle attaque quelquefois dès l'âge de sept ou huit ans, quelquefois même plus tôt. J'ai vu des personnes ne pouvoir pas se rappeler à quel âge elles avaient eu les premiers accès ; on peut même, sans hérédité, en être attaqué de fort bonne heure : cependant c'est plus souvent depuis treize ou quatorze ans, jusqu'à dix-huit ou vingt, qu'elle commence ; elle est dans toute sa force jusqu'à cinquante-cinq ou soixante ; alors, ordinairement les accès s'affaiblissent, s'éloignent, et presque toujours avant soixante et dix ans on n'en a plus que de faibles attaques ; souvent même elle passe tout-à-fait, et cette seule observation suffit pour faire pressentir que la

(1) *De morb. chronic.*, lib. I, cap. II.
(2) Ibid., lib. I, cap. I.
(3) *De Arte medic.*, t. I, cap. X, XI, XII.

migraine est une espèce de maladie critique qui ne se dérange pas impunément, et une multitude de faits le démontreront. — Chez les femmes, elle redouble souvent à l'approche de la suppression des règles et pendant leur dérangement, et diminue ensuite, quand cette époque est tout-à-fait passée.—Il n'est pas commun de devenir sujet à la migraine quand elle n'a pas attaqué avant l'âge de vingt-cinq ans. Elle a une marche assez uniforme chez chaque individu; et chez tous, elle est ordinairement moins forte dans les commencements, et devient plus forte au bout de quelques années. Elle se maintient pendant un certain temps dans ce degré de force, et elle s'affaiblit ensuite, mais, à cela près, elle varie beaucoup d'un individu à l'autre pour la fréquence des retours, pour leur régularité, pour leur longueur et pour leur violence. Ce que l'on peut dire de plus général sur la marche de chaque accès, c'est qu'elle attaque volontiers assez brusquement, quelquefois avec un léger sentiment de froid, et alors les accès sont très-souvent plus forts, et ordinairement du même côté; que la douleur ne parvient pas cependant au premier moment à toute sa force : elle n'y arrive ordinairement qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie, et elle reste dans cet état de violence pendant quelques heures. Les malades sont obligés de se coucher; ils sont faibles, ne peuvent ni parler, ni voir, ni entendre; les parties souffrantes ne peuvent soutenir aucun attouchement (1); l'œil souffrant larmoie quelquefois continuellement, comme s'il y était entré un corps étranger; quelquefois même l'œil est très-rouge pendant l'accès (2); souvent, pendant qu'il dure, les malades voient des traits de feu, des scintillations, de fausses images : ils ont des bruits d'oreille très-incommodes. Wepfer a vu les cheveux se dresser dans la violence de l'accès (3); la douleur se répand quelquefois très-fortement jusque sur les dents; et si le spasme est très-fort, il gêne tellement tous les organes qui tirent leurs nerfs de la cinquième paire, qu'ils ne peuvent ni ouvrir la bouche ni articuler nettement. On a vu les artères des tempes et du front extrêmement tendues, et des chaleurs violentes très-fortes au visage dans le fort de la douleur, quelquefois tout le visage enfle à la fin de l'accès, et les parties qui ont été le siége de la douleur conservent une telle sensibilité qu'on ne peut pas les toucher (1). On a vu un malade chez qui chaque accès de migraine en amenait un de vapeurs, et un autre chez qui elle laissait une douleur à l'épaule et au bras (2). Il survient très-souvent des vomissements qui soulagent; le mal diminue, le malade tombe quelquefois dans un sommeil doux de quelques heures, et il se réveille avec le sentiment du bien-être.

Il n'y a point de durée fixe pour les accès. J'en ai vu durer depuis deux heures et demie jusqu'à trente, et même trente-six heures; et dans ce moment je traite un malade, âgé d'environ quarante ans, qui vient d'avoir un accès de soixante-seize heures. Pendant dix ou douze ans, il n'avait la migraine que sept ou huit fois par an : elle le prenait constamment dans le sommeil. Il était réveillé par un mal d'estomac environ vers les trois ou quatre heures du matin; le mal de tête survenait bientôt, et constamment du côté droit; il durait très-fort jusqu'à trois ou quatre heures du soir; alors il commençait à diminuer : à cinq ou six, le malade se portait à merveille. Mais depuis sept ou huit mois, les accès sont successivement fort rapprochés, sans qu'il puisse en assigner aucune cause. Il n'est plus sûr de huit jours de santé, et ce dernier accès, de plus de soixante dix heures de souffrances aiguës, est ce qui l'a déterminé à chercher des remèdes, auxquels, jusqu'à présent, il n'avait pas pensé. Les vomissements n'ont jamais été chez lui qu'une suite de la douleur excessive et ne le soulageaient pas (3). — La durée la plus ordinaire de cette maladie est entre huit et douze heures. M. Fordice dit avoir vu des accès de deux jours, et même qui ne finissaient pas; mais ces deux derniers cas, qui ressemblent sans doute à celui dont j'ai donné l'histoire ailleurs (4), ne me paraissent

---

(1) » Tam vehemens est dolor, ut ma» nus contractum non ferant. » N. Piso, *De cogn. et cur. morb.*

(2) Wepfer, obs. 49.

(3) Obs. 55, p. 149.

(1) Wepfer, obs 50, 51, p. 137.

(2) Ibid., obs. 57, 58.

(3) C. Pison avait bien observé sur lui-même la différence des vomissements convulsifs aux vomissements utiles, p. 70.

(4) *Lettre à M. Haller, sur l'insensibilité des tendons.*

plus pouvoir être appelés *migraine :* ils rentrent dans le genre des céphalées. — Chez plusieurs femmes, la migraine revient avant, quelquefois après les règles, et cela tous les mois; chez d'autres femmes et chez plusieurs hommes, elle revient dans des intervalles plus éloignés : huit, neuf, dix fois par an. Les vraies migraines, qui reviennent plus de trois fois par mois ou moins de quatre fois par an, sont rares. Mais les détails de quelques cas particuliers feront mieux connaître l'histoire et la marche de cette singulière maladie.

J'ai vu un très-habile chirurgien qui avait de la tristesse et de l'humeur quelques jours avant l'accès; à midi, il avait peu d'appétit, et le mal se déclarait ordinairement au coucher du soleil par un froid excessif. Il était obligé de se jeter sur un lit, de se faire extrêmement couvrir et de se tenir assis, puisque la douleur était telle que sa tête ne pouvait rien toucher; toute lumière, tout bruit, le battement même de sa montre, lui étaient insupportables. L'accès durait cinq ou six heures; il finissait doucement; le malade s'endormait, et le lendemain il se portait à merveille. Sans hérédité, il avait eu des attaques dès l'âge de huit à neuf ans : il en a actuellement soixante et dix. Depuis plusieurs années, les migraines ont fini peu à peu, et il jouit d'une excellente santé et de la plus grande perfection de tous ses sens. Il n'avait point de vomissement : rien ne le soulageait. — J'ai vu un autre malade, astreint à un genre de vie sédentaire et studieux, qui avait aussi eu la migraine très-jeune, mais dont les accès étaient tous au moins de douze heures, et le laissaient extrêmement faible pendant un jour. D'abord éloignés, ils devinrent plus fréquents, et revinrent pendant quelques années tous les mois, puis tous les quinze jours, tous les huit jours, et plus souvent, mais toujours terminés par les vomissements. A l'âge environ de soixante ans, ce qui est opposé à la marche ordinaire, ils devinrent si fréquents qu'il ne pouvait plus s'assurer d'être bien deux jours de suite, quoique quelquefois il eût de plus longs intervalles. Il est vrai que les douleurs étaient moins atroces, mais aussi les vomissements étaient moins réguliers, le rétablissement moins complet; et, soit ces crises imparfaites, soit l'abus énorme du café à l'eau, soit une vie devenue tout-à-fait sédentaire, son estomac se dérangea, sa santé s'affaiblit, la migraine redevint rare, et à mesure qu'elle s'éloignait, tous les muscles de son visage entrèrent dans un état convulsif presque continuel; et si elle restait plusieurs semaines sans paraître, il avait des attaques très-fortes d'étouffement. Elle finit presque entièrement les trois ou quatre dernières années de sa vie; mais il fut tout-à-fait languissant. — La migraine est souvent très-régulière et pour le temps des retours et pour la durée des accès. J'en ai vu souvent revenir tous les trois mois, tous les mois, tous les quinze jours; et un exemple d'une migraine bien régulière est celui d'un moine romain, soigné par Salius, qui le vit, pendant trois ans et sept mois, avoir tous les lundis à la même heure une violente migraine, qui attaquait constamment le muscle temporal droit, et qui durait au moins vingt-huit et au plus trente heures. Pendant tout ce temps-là, il ne pouvait ni voir la lumière, ni entendre aucun bruit, ni prendre quoi que ce soit sans souffrir beaucoup : l'accès passé, il jouissait à tous les égards de la plus parfaite santé (1).

La plupart des malades ont ordinairement la migraine du même côté. Chez quelques-uns cela varie irrégulièrement; mais j'ai vu une dame chez qui elle variait alternativement avec la plus grande régularité d'un accès à l'autre (2), et une autre chez qui elle attaquait presque toujours le même côté; et si quelquefois elle attaquait le côté opposé, elle était toujours moins violente; mais il arrivait souvent qu'elle revenait le lendemain du côté ordinaire. Cette même malade n'était jamais soulagée qu'après avoir vomi, et elle aidait le vomissement par la thériaque. Quand il était abondant, elle était à merveille après; s'il n'était pas suffisant, elle ne se remettait pas parfaitement jusqu'à une autre attaque. La migraine a presque fini à l'âge de cinquante ans, mais son estomac et ses nerfs sont restés faibles et délicats. Quoique ordinairement la douleur n'occupe exactement qu'un côté de la tête, il arrive, mais rarement, qu'elle attaque tous les deux, mais toujours l'un avec plus de force que l'autre. — J'ai vu un savant Anglais chez qui elle était toujours présagée par des rapports aci-

(1) Schenck., *Observ.*, t. I, p. 50.

(2) Wepfer le rapporte aussi d'une religieuse. Obs. 49, p. 132.

des très-fâcheux : ce qui me rappelait le malade de Willis, chez qui elle était annoncée par une faim considérable et des vomissements acides (1), et je connais un autre homme qui s'en est guéri en soupant, et en tenant toujours du pain dans sa poche, pour prendre dès qu'il sentait quelque rongement d'estomac. Elle est quelquefois présagée par d'autres accidents : j'ai vu un malade qui avait une espèce de surdité vingt-quatre heures à l'avance, et l'accès lui laissait un peu d'engourdissement dans le côté malade, et était toujours plus fort du côté droit que du côté gauche; un autre avait de l'aversion pour le tabac plusieurs heures avant l'accès.

La terminaison par les vomissements n'est pas plus constante que les autres symptômes. On a déjà vu un malade chez qui l'accès se terminait par le sommeil, et il y en a plusieurs chez qui il se termine de même; mais il arrive aussi quelquefois que le sommeil est un symptôme convulsif; plus ces malades dorment, plus ils sont malades : ce n'est que quand ils sont très éveillés que le mal commence à diminuer.—J'ai vu une dame qui avait été sujette pendant plusieurs années à cette maladie, et chez qui elle s'était toujours terminée par les sueurs excessivement abondantes des avant-bras et des mains ; ensuite elle prit à un certain âge des sueurs régulières tous les matins, qui l'en délivrèrent absolument.— De très violents paroxysmes se terminent quelquefois dans la force de l'âge par une légère hémorrhagie des narines; et Becker vit une migraine guérie par une artériotomie spontanée (2). Quelquefois aussi il survient une sueur générale; mais les sueurs ne sont d'autres cas qu'une suite de l'affaiblissement et ne soulagent point. J'ai vu une Anglaise sujette, dès l'âge de treize ans, à une forte migraine tous les mois : elle n'en avait été exempte que pendant six mois après une couche. Quand je la vis, elle avait alors vingt-trois ans; la douleur depuis quelques mois revenait tous les huit jours, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et depuis quelques semaines, elle a, dès qu'elle prend le plus petit mouvement, des sueurs abondantes du côté droit du visage, et souvent des boutons, mais jamais de l'autre côté. On trouve dans un bon recueil d'observations l'histoire d'une dame dont les accès se terminaient par un larmoiement abondant de l'œil malade, et quelquefois par un écoulement abondant des sérosités par la même narine; et alors les migraines, qui revenaient ordinairement toutes les semaines, lui faisaient quartier pour quelques mois (1).— Quoiqu'en général la douleur soit si vive que les malades ont besoin du plus absolu repos, j'ai vu deux personnes qui souffrent plus long-temps si elles ne peuvent pas monter en voiture, parce que, si elles restent dans l'inaction, elles ne vomissent point ; au lieu que la voiture abrège l'accès chez l'une en la faisant vomir, chez l'autre sans opérer d'évacuation; et l'on trouve dans Wepfer l'histoire d'un jeune homme qui souffrait davantage quand il se couchait (2).

Le pouls, dans les grandes douleurs, est toujours dur et vite; sur la fin, il se calme. Je l'ai vu se ralentir avec une promptitude étonnante après le vomissement. Généralement, la migraine attaque dans toutes les saisons, dans tous les temps, à toutes les heures; elle est assez indépendante de beaucoup de circonstances accidentelles, qui déterminent les accès de simples maux de tête; et, quand les migraines sont bien réglées, rien n'incommode dans l'entre-deux. Mais, chez les personnes qui ont les nerfs délicats, la migraine est quelquefois occasionnée, cumme les simples maux de tête, par la chaleur des appartements, par le froid des pieds, par le vin, par les odeurs, par quelques alimen's, et surtout par les acides. — Les douleurs ne sont pas toujours extrêmes,

---

(1) *Cephalalgiæ curatio*, p. 160.

(2) A. C. N., ann. 4 et 5, obs. 73; et Planque, *Bibl. de méd.*, t. VII, p. 239. C'était chez une femme du commun, qui, à l'âge de dix-sept ans, fut attaquée d'une migraine bilieuse, qui revenait toujours à l'approche des règles, et qui cessait dès qu'elles avaient paru. Étant enceinte de deux mois, son mal de tête revint; il se forma une ecchymose au muscle temporal droit, l'artère s'ouvrit d'elle-même, il en sortit d'abord cinq onces d'un sang séreux et jaunâtre, et ensuite à peu près la même quantité d'un sang noir. L'artère se referma aussi d'elle-même, et la malade se trouva guérie.

(1) Wepfer, *Observat. de apoplex.*, obs. 76, p. 608.

(2) *De morb. cap.*, obs. 47, p. 126.

et plusieurs malades les trouvent même assez supportables, moyennant qu'ils jouissent de la plus parfaite tranquillité; car la sensibilité est si grande, que tout ce qui les en tire leur est odieux ; mais quelquefois elles sont à un point de violence excessif. C. Pison en éprouvait de telles, qu'il croyait que la suture coronale se fendait ; et Stalpart Van Derviel les a vues se fendre réellement par la violence de la migraine chez la jardinière d'un comte de Nassau (1) ; ce qui suppose dans le crotaphite un spasme d'une force immense, et ce qui ne peut cependant point être révoqué en doute : outre que l'observation de Van Derviel porte tous les caractères de la vérité, Fabrice de Hilden l'atteste également de trois ou quatre personnes différentes (2). On trouve dans l'Histoire des Maladies, de Breslau, dont l'exactitude est si bien constatée, une observation qui ne peut admettre aucun doute : « Nous avons souvent vu, » dans les violentes migraines, des ma» lades se plaindre que leur tête se fen» dait. Cela n'est pas vrai toutes les fois » qu'ils le disent, mais cela l'est cepen» dant quelquefois ; et le docteur Crass a » une malade, âgée d'environ trente ans, » sur laquelle il peut faire voir un écar» tement considérable de la suture lamb» doïde pendant l'extrême violence des » douleurs (3). » — J'ai vu très souvent les muscles du front, des paupières, du visage, dans une espèce de léger mouvement convulsif, et quelquefois ceux de tout le corps s'en ressentent. Aussi, après ces violents accès, les malades sont très-fatigués, et éprouvent le sentiment d'une lassitude générale. M. Colini a vu une migraine qui était toujours accompagnée de convulsions dans les bras (4). J'ai été consulté par une dame chez qui la migraine s'était déclarée après s'être extrêmement fatiguée dans une longue maladie de sa mère, et qui, pendant les accès, ne voyait que la moitié des objets ; et, dans les violents accès, il n'est pas rare que la violence de la contraction produise un épanchement de sang, qui rend la peau du front, des paupières, des joues même, bleue, livide, noire. Tous ces symptômes prouvent évidemment que c'est le genre nerveux qui est affecté, et les observations qui me restent à rapporter le confirmeront. Je commencerai par celle de Pison lui-même. A peine en âge de puberté, dit-il, je fus attaqué, dans le temps que je faisais mes études, d'une migraine très-vive, qui, revenant à chaque changement de temps, me tenait plusieurs heures, et ne se dissipait jamais qu'après que j'avais vomi une eau épaisse et de la bile ; alors, je m'assoupissais, et elle se calmait. Après un voyage en Italie, et surtout après son retour chez lui, les douleurs s'affaiblirent sensiblement. Cependant, les vomissements d'eau bilieuse et le penchant au sommeil continuaient à revenir assez périodiquement ; et, ce qui fut beaucoup plus fâcheux, la migraine se changea en des spasmes cruels des lombes et de tous les muscles du bas-ventre, qui l'attaquaient non-seulement aux changements de saison, mais aussi presque à tous les changements de temps, à moins que des sueurs régulières et abondantes, comme cela lui arrivait quelquefois le matin, ne le préservassent. S'étant endormi un jour, en automne, sur un lit de repos, et le soleil étant venu sur sa tête pendant qu'il dormait, il eut une attaque de migraine qui dura plusieurs jours, et qui se termina par une douleur de cou et de dos dont il eut plusieurs retours pendant tout l'hiver (1). Il rapporte l'histoire d'une autre migraine qui est intéressante, parce qu'elle caractérise parfaitement le genre de maladie auquel la migraine appartient. Une jeune fille, âgée de douze ans, fut tout-à-coup attaquée d'une migraine très-violente, qui occupait l'œil, la tempe et l'oreille du côté gauche, et en même temps elle éprouvait un sentiment de fourmillement qui, commençant par le petit doigt de la main, du même côté, gagnant successivement les autres doigts, l'avant-bras, le bras, le cou, lui occasionnait une violente rétraction spasmodique de la tête, et un spasme de mâchoire, accompagné d'une faiblesse générale de tout le corps, sans perte de connaissance. Cet accès, véritablement

(1) Liv. I, obs. I.
(2) Cent. I, obs. 1; cent. II, obs. 7.
(3) *Histor. morbor. Wratislaw.*, p. 50. Il rappelle l'observation de Van Derviel, en cite de Boot et de Pozzis, et ajoute : « Notre collègue, M. Pauli, a vu trois enfants âgés de trois à cinq ans, fort sujets au catarrhe, chez qui, dans quelques semaines, la forme de la partie supérieure de la tête a changé, et la suture coronale s'est fort ouverte.
(4) *De febribus intermittentibus*, p. 158.

(1) Obs. 12, p. 74.

effrayant, se termina par un vomissement d'eau bilieuse. Les accès suivants ne furent jamais si violents : la douleur était principalement forte aux tempes, et laissait un peu d'engourdissement dans le bras et la jambe du même côté pendant une couple de jours.

J'ai une consultation pour un officier au service d'Autriche, âgé de trente-deux ans, dont la migraine a aussi des caractères nerveux très-marqués. « J'ai, » dès l'âge de neuf ans, ce sont ses termes, une migraine qui, dans les commencements, me prenait environ tous » les deux mois, quelquefois plus souvent ; j'ai aussi été plus d'une année » sans l'avoir. Elle commence par les » yeux : lorsque je m'y attends le moins, » je vois tout-à-coup tout trouble, mais » plus d'un côté que de l'autre, comme » une personne qui a fixé le soleil. Cela » dure environ une dixaine de minutes ; » ensuite un bras et une jambe du même » côté, et un jour d'un côté et un jour de » l'autre, s'endorment. Je sens des frissons, comme s'il y avait des fourmis ; » je sens la même chose à la bouche et à » la langue, et même, pendant ce temps-là, j'ai bien de la peine à parler. Cela » dure environ un demi-quart-d'heure ; » ensuite les douleurs de tête commencent, mais seulement aux tempes, » où elles se soutiennent très-fortes pendant sept à huit heures. Quand je puis » vomir, cela me soulage. La migraine » m'attaque en toute saison et à toute » heure ; la saignée ne me soulage que » peu. L'air d'Olmutz, qui est malsain, » la rend plus frequente. » Wepfer donne l'histoire d'une migraine qu'il appelle *cruelle*, et qui paraît en effet l'avoir été, dans laquelle la douleur attaquait tout-à-coup la paupière inférieure du côté droit; de là elle se répandait en montant sur la tempe et le front, du même côté ; et, en descendant, elle s'étendait tout le long du nez jusqu'à la lèvre, qui était si sensible, qu'on ne pouvait pas la toucher. Elle se faisait également sentir avec violence dans les gencives et jusqu'au fond de l'œil, où elle était très-vive et accompagnée d'un larmoiement continuel. Quelquefois, elle se portait jusqu'au sinciput, et même à la nuque. En général, elle était presque toujours intolérable ; il y avait souvent un mouvement convulsif des lèvres et un gonflement de leurs vaisseaux.—Willis vit une jeune femme chez qui la migraine était héréditaire, et revenait très-fréquemment, et qui, la veille de l'accès, avait toujours une faim vorace, et soupait très-abondamment ; mais, le lendemain matin, elle était sûre de se réveiller avec un très-violent mal de tête, qui était toujours suivi d'un vomissement d'une humeur extrêmement aigre, ou quelquefois extrêmement amère (1).

M. Juncker a donné l'histoire d'une migraine très-singulière, qu'il appelle *migraine horaire*. Depuis cinq ans, elle n'avait point quitté la malade, qu'elle avait saisie après une couche qui l'avait laissée languissante. Elle l'attaquait à toutes les heures du jour et de la nuit, durait un quart-d'heure, finissait et revenait à l'heure suivante (2). Je finirai ces observations par celle de la migraine d'une marquise de Brandebourg, que Van Der Linden nous a conservée, et qui, sans avoir rien d'extraordinaire, est intéressante, parce qu'elle présente une des marches les plus ordinaires de cette maladie. La malade, âgée de trente-un ans, d'une taille moyenne, assez délicate, ayant ses règles, ne faisant aucun excès, jouissant d'une assez bonne santé, à quelques attaques d'hypochondrie (3) et quelques fluxions près ; ayant quitté le vin, parce qu'il lui donnait mal à la tête, éprouvait tous les mois, ordinairement à la veille, quelquefois à la fin de ses règles, une forte migraine, qui attaquait tantôt un côté, tantôt un autre. Elle commençait toujours par un sentiment de froid, des nausées, et un peu de douleur à l'estomac. On avait cherché à dissiper cet accident par la promenade ; mais l'exercice les avait constamment augmentés. Le lit diminuait la douleur

---

(1) *De anim. brutor.*, part. II, cap. I, p. 174. Dans les cas de cette espèce, qui ne sont pas rares, comme je l'ai déjà dit, le mal paraît dépendre de l'humeur acide formée dans l'estomac, et qui quelquefois s'évacue seule. Si les vomissements sont très-forts, la bile reflue du duodénum, mais c'est souvent la preuve de la violence du mal et non pas sa cause.

(2) Juncker, *De hemicrania horlogica*. Halæ, 1747.

(3) C'est à cette disposition hypochondre, qu'il faut attribuer ce flux prodigieux d'urine qu'elle éprouvait cinq ou six fois par an, pendant un jour, pendant lequel elle urinait au moins dix fois au-delà de ce qu'elle avait bu. Van Der Linden, *De hemicrania menstrua*, in-4°. Leid. 1760.

de tête et le mal d'estomac ; mais les nausées, accompagnées d'une salivation claire et abondante, duraient aussi longtemps que les douleurs, qui finissaient ordinairement au bout de vingt-quatre heures. Alors la malade se levait bien portante, et mangeait comme à l'ordinaire; mais, pendant l'accès, les douleurs étaient si vives, qu'elle ne pouvait ni parler, ni avaler quoi que ce soit, ni faire aucun mouvement.

ARTICLE II. — DE LA CAUSE DE LA MIGRAINE.

§ 4. C. Pison l'attribuait, comme toutes les maladies dont il traite, au dépôt d'une sérosité âcre ; et Willis, à un vice des esprits animaux. L'opinion de Pison, qui était aussi celle de Wepfer et de plusieurs autres médecins, ne peut pas se soutenir, et celle de Willis n'est pas constamment vraie. Nicolas Pison paraît avoir vu la cause de cette maladie plus complètement que son fils, sans doute parce qu'il n'avait point de système. Il dit bien que quelquefois elle dépend d'une sérosité âcre, mais le plus souvent du consensus avec l'estomac et les autres viscères du bas-ventre ; et il a remarqué le premier, si je ne me trompe, que, chez les femmes qui allaitaient, elle dépend du consensus avec les seins, où quelquefois le lait s'amasse ou s'altère (1). Comme c'est de la connaissance de la cause que l'on peut espérer de tirer des règles pour la guérison, il est important de la bien déterminer.

Les raisons qui prouvent que l'estomac est la cause première des migraines, et que cette maladie est presque toujours sympathique, sont : 1° les observations constantes des personnes qui ont la migraine, et des médecins qui les observent. Tous les malades remarquent que leur estomac est moins bien aux approches de la migraine ; que, s'ils le ménagent, les migraines sont plus rares ; que, s'ils prennent quelque chose qui le dérange, elles sont plus fortes et plus fréquentes. Les médecins qui suivent attentivement l'histoire de la maladie vérifient la même chose tous les jours, et l'ont toujours remarquée. On doit croire que Cœlius Aurelianus avait déjà vu qu'elle venait de l'estomac, puisque, dans le traitement, il fait quelquefois vomir ; et Alexandre de Tralles est positif : s'il admet une migraine locale, il désigne plus particulièrement celle qui dépend du consensus de l'estomac. — 2° Les personnes sujettes à la migraine et à des dérangements d'estomac sentent la migraine se dissiper à mesure que l'estomac se rétablit. Feu M. Haller, qui avait dans sa jeunesse l'estomac mauvais, et qui éprouvait des migraines fréquentes, ayant renoncé à l'usage du vin, sentit son estomac se rétablir, et perdit les migraines. J'ai parlé plus haut d'un malade qui les perdit en soupant. — 3° Les causes qui augmentent les autres maux de tête n'influent point aussi souvent sur les migraines; mais tout ce qui dérange l'estomac les produit. — 4° Ce n'est presque que les stomachiques qui guérissent les migraines. — 5° Presque toujours, au moment où l'estomac s'est débarrassé, les douleurs finissent, et l'on a vu des malades prévenir les attaques des migraines par de légers émétiques ou par des purgatifs répétés de temps en temps. Bianchi parle d'un homme qui, toutes les fois qu'il se fâchait, éprouvait une violente migraine, que des vomissements bilieux terminaient au bout de quelques heures. Borelli a aussi vu un homme attaqué d'une forte et opiniâtre migraine, qui cessait au moment même où il avait rendu des matières fort âcres. Et M. Van Swieten a vu plusieurs malades sujets à de fortes migraines périodiques, que des vomissements bilieux terminaient sur-le-champ, et que l'on peut prévenir en donnant des laxatifs avant que les matières soient amassées ; et Rivière avait déjà remarqué que les migraines qui accompagnaient les accès d'une fièvre tierce finissaient après avoir donné un émétique qui, sans emporter la fièvre, avait considérablement évacué l'estomac (1).

Après toutes ces observations, on ne peut plus douter que la plus grande partie des migraines ne soient la suite d'une cause irritante dans l'estomac, qui agit sur les rameaux des nerfs qui se distribuent à la partie antérieure et latérale de la tête, et qui paraît principalement agir sur toutes les ramifications du rameau supra-orbitaire de la cinquième paire ; et M. Van Swiéten avait connu un homme dont la migraine commençait toujours par le tronc de ce rameau, dans l'endroit

(1) *De morb. cognosc. et curand.*, lib. I, cap. VIII, p. 52.

(1) Rahn, *Mirum inter caput et viscera commercium*, § 4.

où il sortait du trou sus-orbitaire, et de là la douleur se répandait sur toutes les ramifications (1). J'ai eu un ami, assez bon anatomiste, qui éprouvait la même chose dans des accès de migraine très-forts, mais très-rares ; il m'assurait qu'il aurait pu dessiner le nerf d'après sa douleur ; mais il lui trouvait bien plus de ramifications que l'on n'en démontre ordinairement. M. Monro avait très-bien vu que tous les rameaux de ce nerf sont le siége de la migraine ; car, dit-il, le front souffre, l'œil éprouve aussi de vives douleurs et est comme serré, les paupières sont fermées convulsivement, les larmes coulent, et on sent une chaleur inquiétante dans les narines (2).—Il est donc vraisemblable qu'il se forme peu à peu un foyer d'irritation dans l'estomac, et que, quand il est parvenu à un certain point, l'irritation est assez forte pour donner de vives douleurs à toutes les ramifications du nerf sus-obitaire. Ce phénomène d'une partie qui souffre pour une autre est fort étonnant sans doute ; mais il rentre dans la classe des phénomènes sympathiques que j'ai cherché à expliquer plus haut. On a vu des malades à qui des douleurs occasionnaient, en irritant différents nerfs, des dérangements dans la vue, des surdités, des éruptions cutanées, des douleurs dans toute la peau, des oppressions, des toux, etc., sans que l'estomac parût souffrir. Les migraines sont une maladie du même genre ; elles diffèrent par les symptômes, mais non point par la cause première. Tous les symptômes d'extrême sensibilité à toutes les impressions, ceux de convulsibilité, les convulsions mêmes, les vomissements, l'engourdissement, la perte de mémoire, qui accompagnent un violent accès, ou sont la suite d'accès souvent répétés, s'expliquent très-aisément par cette loi, que l'irritation d'un nerf se communique aisément à tous les autres, et surtout à ceux avec lesquels il a des connexions plus particulières, et que les nerfs souvent irrités s'affaiblissent. Si, par une suite des lois du consensus, l'état de l'estomac fait souffrir tous les rameaux du sus-orbitaire, l'extrême irritation de ce nerf peut, par une suite de ces mêmes lois, déterminer le vomissement; et ce vomissement devient le remède qui, par un cercle admirable, naît du mal même; la violence de la douleur fait finir sa cause.

(1) T. ii, p. 534.
(2) Coopmans, p. 104.

Si l'on fait attention à toutes les circonstances qui peuvent apporter les différences dans la première formation de la cause, à celles qui peuvent en retarder ou en hâter les effets, à celles qui peuvent influer sur l'aptitude des nerfs à être plus ou moins affectés, on se rendra raison de la variété des symptômes que présentent les différentes migraines. Toutes les causes qui hâteront le dérangement de l'estomac, ou celles qui le retarderont; toutes celles qui rendront les nerfs plus délicats, ou qui les maintiendront dans un état de force, rendront les attaques plus fréquentes ou plus rares, plus fortes ou plus faibles ; et l'on comprend par là comment les aliments, les boissons, le mouvement, l'inaction, le trop de sommeil, les passions, surtout la colère et le chagrin, les évacuations, les variations des saisons, auront nécessairement des influences marquées, à moins que ce ne soit sur des tempéraments si forts, que peu de causes accidentelles peuvent agir sur eux. Les changements qui arrivent chez les femmes, et dans les fonctions de l'estomac, et dans celles du genre nerveux, à l'époque des règles, rendent très-naturels les retours de migraine à cette époque; et il n'est point surprenant que les hémorrhoïdes aient aussi beaucoup d'influence sur cette maladie, et que quelques hommes aient la migraine avant les hémorrhoïdes, comme les femmes avant les règles, ou quand elles sont supprimées; ce qui nous conduit à remarquer qu'elle peut aussi quelquefois dépendre d'une autre cause que le dérangement de l'estomac. Il y a même des médecins qui nient qu'elle en dépende jamais ; et cette opinion, quoique erronée, doit cependant être connue. — M. Fordyce ne la croit point sympathique, ni produite par un vice des premières voies (1); mais il la regarde comme idiopathique, parce, dit-il, que l'on a souvent la migraine sans

(1) M. de Sauvages, dans la *Théorie générale des maux de tête*, établit aussi qu'elle n'est point sympathique, et paraît nier toute sympathie, en disant qu'une cause n'agit jamais où elle n'est pas ; mais dans les détails, il admet la céphalalgie stomachique, et dans d'autres sections, une multitude de maladies sympathiques.

aucun symptôme de dérangement d'estomac ; mais c'est un des caractères des maladies sympathiques de ne se faire souvent point apercevoir dans leur premier foyer, et, si elle est quelquefois épidémique, c'est quand elle est symptôme d'une fièvre d'accès, comme celle que j'éprouvai moi-même, et comme celle qu'observa M. Schobelt, qui revenait très-périodiquement à la même heure, de deux nuits l'une, et qui se termina par des sueurs.

M. Schobelt, qui a aussi donné un petit ouvrage sur cette maladie, l'envisage comme une douleur de rhumatisme (1) ; mais, en comparant attentivement l'histoire de la migraine et celle du rhumatisme, il me paraît qu'il est difficile d'adopter cette idée. Il est vrai que quelquefois l'humeur de rhumatisme peut se porter sur cette partie comme sur toute autre ; je l'ai vu moi-même, et, dans ce cas, on peut appeler cette douleur *migraine ;* mais je crois que tous les médecins qui l'auront observée, auront vu comme moi que, quoiqu'elle occupe la même place que la migraine, elle a des symptômes fort différents ; et l'on ne peut pas regarder comme vraie migraine celle de cette femme qui était sujette depuis long-temps à des douleurs arthritiques vagues, chez qui elles se fixèrent sur la moitié droite de la tête, où elles restèrent plusieurs mois, et qu'elles quittèrent une nuit, parce qu'étant en sueur elle sentit un air froid, pour se porter sur l'œil, dont elle n'y vit plus rien le matin (2). Il me paraît qu'appeler cette maladie une migraine, c'est réellement un abus de mots, tout comme si l'on appelait pleurésie la douleur que cette même humeur, portée sur le deltoïde ou le grand pectoral, pourrait y produire : c'est une douleur dans la même place, mais ce n'est pas la même maladie. On trouve dans Manget une migraine de cette espèce (3). Une femme, dit-il, se plaignait d'une migraine du côté droit ; la saignée, et ensuite des pilules céphaliques, ne lui firent aucun bien ; elle disait qu'elle éprouvait un vertige à chaque mouvement de tête, et qu'elle sentait comme une vessie pleine d'eau. On lui appliqua des vésicatoires derrière les oreilles, et on lui mit des tentes, trempées dans un esprit volatil, dans les narines ; il se fit un écoulement prodigieux de matières séreuses, et elle fut guérie. On voit là évidemment une simple douleur de rhumatisme. C'est encore peut-être à une douleur de rhumatisme mâle qu'il faut attribuer une migraine dont parle Fabrice de Hilden, qui dura onze ans, devenant toujours plus forte et plus rapprochée dans ses accès, et se portant sur toutes les parties d'un seul côté de la tête, la joue, la lèvre, le menton, l'œil, l'oreille, le muscle temporal, sans fièvre, sans dérangement d'estomac, et qui résista à tous les remèdes, et ne céda qu'à un séton (1). Mais je passe à une cause plus vraie de la migraine, c'est la pléthore qui certainement la produit quelquefois.

On a vu plus haut qu'elle avait été radicalement guérie par une artériotomie spontanée, qui ne pouvait remédier qu'à un état de pléthore. J'ai vu un jeune homme qui en eut plusieurs attaques depuis douze ans jusqu'à seize ; à cette époque, il prit de fréquents saignements de nez, et la migraine disparut. A dix-neuf ans, les saignements cessèrent, et les migraines revinrent ; mais, au bout de six mois, les saignements ayant reparu, les migraines finirent. Quelques années après, les hémorrhagies se ralentissaient beaucoup, sans que les migraines revinssent. Depuis lors, je l'ai perdu de vue. J'ai vu d'autres personnes que des saignées faites pour d'autres circonstances préservaient de la migraine pendant un certain temps. Fab. de Hilden parle d'un homme que la violence de la douleur l'obligea de faire saigner dans le paroxysme, qui non-seulement fut d'abord soulagé, mais qui se trouva beaucoup mieux dans la suite. Plusieurs autres observations semblables ne permettent pas de douter que la pléthore ne puisse quelquefois occasionner cette maladie, et il sera toujours aisé de s'en assurer par le tempérament du malade, par l'état de son estomac, par celui de son pouls, par l'exa-

(1) « Hemicrania est illa rhumatismi » species singularis, qua unum capitis » latus tantum affligitur cruciatibus. » C.-H. Schobelt, *Tractatio de hemicrania*, Berlin, 1776, in-12. Partout il l'envisage comme rhumatisme, et le traite comme tel. Il n'y a que très-peu d'observations dans son ouvrage.

(2) *De hemicrania*, p. 29.

(3) *Hemicrania a sero producta. Sepulchr.*, t. I, p. 16.

(1) Cent., obs. 6.

men des causes qui déterminent l'accès ou qui le soulagent. — La migraine peut-elle encore être l'effet, comme Pison et d'autres l'ont pensé, d'une sérosité âcre, qui se porte sur cette partie? peut-elle être une maladie catarrhale? C'est ce qui me paraît très-douteux. On voit bien, il est vrai, quelques maladies de cette espèce assez périodiques, assez régulières, et j'en ai cité des exemples plus haut. Une humeur âcre de transpiration arrêtée se jette souvent avec assez de régularité sur telle ou telle partie; on voit des fluxions sur les yeux, le nez, les oreilles, les dents, la gorge, la poitrine, qui ont leur temps, leur durée; mais je n'en ai jamais vu qui eussent cette exacte régularité, cette parfaite uniformité, cette durée toujours constante qui caractérise la migraine, et surtout jamais cette espèce de douleur qui n'appartient qu'à la migraine; jamais cette attaque aussi prompte, cette durée quelquefois si courte, cette terminaison aussi subite. Ce n'est jamais par des vomissements qu'elles se terminent, et leur terminaison est toujours longue, tédieuse, les récidives plus faciles; en un mot, l'examen attentif des maladies catarrhales et de la migraine ne permet point de les regarder comme de la même classe. — Il y a aussi quelques causes qui peuvent occasionner des douleurs très-fortes, quelquefois très-opiniâtres et presque continues, d'autres fois périodiques dans les mêmes parties qui sont le siége de la migraine, et j'en parlerai à la fin de ce chapitre; mais ceux qui les ont observées attentivement savent combien peu elles ressemblent à la véritable migraine, et combien on se tromperait en les regardant comme telles. Ce n'est non plus la migraine, que les violentes douleurs qu'un érysipèle, un furoncle, un anthrax, un abcès à la cuisse occasionneraient dans cette partie, ne sont une sciatique : c'est une douleur d'un côté de la tête, et rien de plus.

§. Quelles sont les causes éloignées de la migraine? Il paraît que ce sont le plus ordinairement toutes celles qui peuvent affaiblir l'estomac; ainsi, quand on n'a pas cette mauvaise disposition dès l'enfance, elle peut être la suite : 1° des erreurs de régime dans l'enfance, surtout du trop d'aliments, et d'aliments trop nourrissants; 2° des excès dans le manger dans un âge plus avancé, et de ceux dans le boire; 3° des travaux de l'esprit trop soutenus; 4° des veilles : 5° des passions, surtout du chagrin (1); 6° quelquefois même de l'air. Il y en a dans lesquels on a beaucoup moins d'appétit, et dans lesquels les digestions sont pénibles; et, souvent dans ces cas là, des personnes qui ne connaissaient point ou presque point la migraine, en éprouvent de très-fréquentes. On pourrait ajouter 7° quelques évacuations habituelles, ou même quelque éruption supprimée; Wepfer fut consulté pour une religieuse qui ne fut attaquée de la migraine qu'à quarante-huit ans, et qui, depuis la première attaque, ne revit plus ses règles (2). — On voit, par tout ce que je viens de dire, que la migraine proprement dite est quelquefois, mais rarement, une maladie pléthorique; peut-être, mais plus rarement encore, une maladie catarrhale et rhumatismale, et que presque toujours elle a sa cause dans l'estomac. Je devrais actuellement m'occuper du traitement, si elle n'offrait pas encore un caractère essentiel que j'ai déjà indiqué, mais dont je n'ai pas fait entrer le développement dans son histoire, parce qu'il m'a paru mériter un article à part; c'est que la migraine est une de ces maladies critiques qu'il ne faut point chercher à dissiper trop légèrement, puisqu'alors il en résulte quelquefois des maux plus dangereux.

ARTICLE III. — DES MÉTASTASES DE LA MIGRAINE.

§. Plusieurs observations ont prouvé que les dérangements de la migraine sont presque aussi dangereux que ceux de la goutte, et qu'ils sont ordinairement suivis d'accidents plus ou moins fâcheux. J'ai vu un homme âgé de quarante et quelques années, qui, ayant été sujet aux migraines depuis long-temps, et les ayant perdues sans aucune cause apparente, tomba dans une diarrhée qui l'affaiblissait considérablement : son estomac était dérangé, sa santé mauvaise, et tout ce qu'on lui avait ordonné ne lui avait fait aucun bien. Un long usage de thériaque des pauvres, ordonné par un habile médecin, rappela les migraines, mais moins régulières et moins fortes; la diarrhée cessa, et les digestions se réta-

(1) « Ansam malo præbuerant indefessa studia, lucubrationes et compotationes. » Wepfer, p. 129.

(2) Obs. 49, p. 133.

blirent un peu ; mais l'estomac n'a jamais repris toutes ses forces, et le malade est resté sujet à des indigestions de temps en temps. J'ai été consulté par une dame de Lyon, âgée d'environ cinquante ans, qui, ayant eu pendant plusieurs années des migraines régulières, les avait perdues, et était sujette depuis ce moment à un véritable asthme convulsif, dont les accès étaient très-forts, et dont je parlerai en traitant de cette maladie ; et je viens de revoir une autre femme qui était venue, il y a neuf ans, me consulter pour différents maux qui l'avaient attaquée après une fièvre violente, qu'elle avait eue un an auparavant, et depuis laquelle des migraines, auxquelles elle était fort sujette auparavant, n'étaient point revenues, non plus que les règles. Après trois mois de traitement, les règles reparurent, les migraines ne revinrent que quelques semaines ensuite, et ce ne fut qu'alors que sa santé se remit : au bout de six mois, elle m'écrivit qu'elle était très-bien. Cet état a duré quelques années ; différentes circonstances ont dès lors occasionné de nouveaux maux, quoique la migraine subsiste très-forte tous les mois avant les règles, et souvent dans d'autres temps ; et ce sont ces nouveaux dérangements de sa santé qui l'ont ramenée. Viridet nous a conservé l'observation d'une femme sujette à la migraine, qui, ayant cessé de l'avoir, ne voyait plus dès ce moment que les bords des objets ; leur centre était perdu pour elle, quoique l'œil restât très-beau (1) ; et Valescus de Taranta avait déjà vu la cécité suivre la migraine (2). J'ai vu un homme, âgé d'environ quarante ans, sujet pendant long-temps à de violentes migraines, qui, depuis qu'il ne les avait plus, était sujet à des attaques de douleurs très-violentes, qui lui occasionnaient le sentiment d'une ceinture extrêmement serrée tout autour de la poitrine, et lui gênaient excessivement la respiration ; et un jeune homme de la même ville, sujet dès son enfance à le migraine, et ne l'ayant plus depuis quelques années, tomba dans une hypochondrie nerveuse, accompagnée d'une inquiétude excessive. Je lui conseillai un traitement doux, mais long ; il le quitta au bout de cinq jours, suivit d'autres directions, et j'appris au bout de quelques mois que la maladie avait singulièrement affecté la tête.

J'ai déjà parlé, en donnant l'histoire de la maladie, d'un homme qui, à mesure que les migraines diminuaient, éprouvait des mouvements convulsifs dans le visage, et des attaques d'étouffement spasmodique. M. Schobelt (1) vit une malade qui, ayant dissipé une migraine par beaucoup d'applications répercussives, éprouva un singulier accident ; c'était une douleur continuelle de l'épaule et de la clavicule du même côté, avec un tournement continuel de l'humérus, et un bruit comme de bâtons cassés. — Quelquefois, les dérangements de la migraine ont des suites encore plus fâcheuses ; Wepfer, Schebbeare (2) et d'autres en ont vu résulter la paralysie ; et je suis persuadé qu'il n'y a point de médecin attentif qui n'ait eu des occasions de se convaincre par lui-même de cette vérité, qui n'avait pas échappé aux anciens observateurs. Aretée avait déjà vu qu'elle pouvait avoir des suites fâcheuses : ce n'est point une maladie légère, dit-il, quoiqu'elle ait des intermittences, et que d'abord elle ne paraisse pas forte. Si elle a attaqué tout-à-coup violemment, elle peut avoir des suites atroces : les nerfs sont dans un état de spasme, le visage se tord, les yeux se raidissent, quelquefois les convulsions peuvent gagner les organes intérieurs (3). Il va même jusqu'à dire que la mort peut en résulter ; mais, sans doute, les cas où il l'a vu étaient de ces migraines qui dépendent de quelque lésion organique de la tête, et l'erreur était facile dans un temps où l'on cherchait si peu dans les cadavres les causes de la mort. Il est inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver les dangers de la migraine troublée dans sa marche. Avant que de chercher à les expliquer, j'ajouterai que, sans se déranger, la migraine

---

(1) *Traité du bon chyle*, t. I, p. 33. Il paraît que c'était une goutte sereine centrale.

(2) *Philomium*.

(1) Voici ses propres termes : « Cedit » tandem hemicrania, sed materia re- » pulsa humerum et claviculam ejusdem » lateris, sinistri, diro modo infestat. Hæ » enim partes in perpetuis gyris agitan- » tur, sonitum edunt instar fractorum » baculorum, absque ulla remissione do- » lorum. » p. 32.

(2) *Practice of physick.*, t. II, p. 121. Wepfer, *De m. c.*, obs. 165, p. 798.

(3) *De morb. chronic.*, cap. II.

peut quelquefois avoir des suites fâcheuses par sa violence ou par sa fréquence. — On a déjà vu plus haut qu'elle pouvait séparer les sutures; on voit très-souvent une ecchymose très-forte couvrir toutes les parties qui ont souffert. J'ai vu plusieurs fois que la vue s'affaiblissait sensiblement, et j'ai été consulté par une personne qui l'avait entièrement perdue. On trouve aussi, dans les observations d'un médecin allemand du commencement de ce siècle, l'histoire d'une migraine si violente, qu'elle fit perdre l'œil du même côté, et enfin y produisit un si grand épanchement de sang, qu'il creva (1). La diminution de la mémoire en est aussi une suite, et, en général, la migraine, étant un spasme violent et douloureux, peut entraîner toutes les suites de la douleur et du spasme. M. Fordyce a vu le muscle crotaphite, qui est presque toujours le principal siége de la douleur, maigrir; et cela est très-naturel. Quelquefois le spasme s'étendant à d'autres parties, toutes peuvent tomber dans des accidents convulsifs. M. de Haen (2) a vu un homme de cinquante ans qui, après la migraine, tomba dans d'horribles convulsions du visage, qui l'attaquaient vingt ou trente fois par jour; et sa mémoire s'affaiblit à un tel point que, quoiqu'il reconnût tous ceux qui l'approchaient, et toutes les choses qu'il voyait, il ne pouvait les nommer : il balbutiait tout ce qu'il voulait dire; et si on lui demandait quelque chose en français ou en italien, il ne pouvait, contre sa coutume, répondre qu'en allemand. La malade de Willis, dont j'ai parlé plus haut, qui était sujette à la migraine dès son enfance, l'ayant négligée, devint sujette à différents accidents paralytiques et convulsifs (3); et l'une des suites les plus ordinaires, quand les attaques deviennent trop fréquentes, c'est de détruire entièrement l'estomac, d'ôter le sommeil, d'affaiblir, de rendre triste, de diminuer réellement les facultés, de donner de l'humeur, en un mot, de rendre l'existence très-misérable. Wepfer vit une malade qui, dès qu'elle eut la migraine, perdit une partie de l'ouïe, et en même temps pâlit et maigrit singulièrement. Mais peut-être qu'il faut regarder ces deux accidents, moins comme des suites de la migraine, que comme des co-effets de la même cause, le dérangement de l'estomac. Une autre perdit l'odorat, et sa vue s'affaiblit considérablement (1) : ce qui paraît dépendre, plus sûrement que les accidents précédents, de la lésion locale des nerfs. Tous ces faits prouvent que le traitement de la migraine mérite plus d'attention qu'on ne lui en donne ordinairement : je m'en occuperai, après avoir cherché à expliquer pourquoi celle qui disparaît laisse quelquefois des suites si fâcheuses.

§. On comprend aisément comment une maladie cutanée répercutée, ou une évacuation habituelle supprimée, peuvent produire d'autres maladies, et déranger considérablement la santé; il n'est pas aussi aisé de saisir d'abord pourquoi il est si dangereux de perdre une maladie qui n'est que douloureuse et qui, paraissant ne dépendre que d'une irritation sympathique, n'est pas dans le cas des douleurs humorales, telles que la goutte ou le rhumatisme; peut-être même que plusieurs médecins ont observé ces changements sans chercher à s'en rendre compte. Voici, je crois, ce que l'on peut dire de plus simple sur ce phénomène. Ce n'est pas de perdre la douleur qui est un mal: ce serait au contraire un bien que de n'avoir plus la migraine, si l'on en détruisait la cause; mais la migraine étant l'effet d'une cause maladive qui reste dans l'estomac, si la douleur de tête passe, c'est une preuve: ou que l'action sympathique de l'estomac s'affaiblit; et quand cette action s'affaiblit avant que l'âge amène cet affaiblissement, c'est une preuve de dérangement; ou que cette action porte sur quelque autre partie; et si cette partie est un nerf de quelque organe interne, les désordres qui en résultent sont bien plus fâcheux que la migraine. Ainsi c'est un vrai malheur que de ne plus l'avoir; et comme les plus fortes sympathies actives de l'estomac sont avec les nerfs qui se distribuent à la tête et

---

(1) Ido Wolf, *Observ. chir. med.* 40. Quedlinburgi, 1705, lib. II, obs. 16.

(2) *Rat. medend.*, p. 6, cap. VII, § 4. L'observation est incomplète, en ce que M. de Haen ne donne point l'histoire de la migraine, et ne marque point si les convulsions se joignirent à la migraine, ou lui succédèrent. On peut présager, de la fin de l'observation, que c'était une addition, et non une succession.

(3) *De anim. brut.*, part. II, cap. II, p. 175.

(1) Observ. 51 et 54.

avec ceux qui se distribuent à la poitrine, on comprend pourquoi il en résultera souvent des maladies graves de la tête ou de la poitrine, et surtout des asthmes et des oppressions.

Une seconde remarque, c'est que ces vomissements, qui terminent souvent la migraine si complètement, et qui, quand ils manquent, laissent la santé moins ferme, doivent être regardés comme une espèce de crise qui, en secouant l'estomac et tous les viscères, les dégorge, les débarrasse, leur rend toute la liberté des fonctions, qui est très-souvent un peu altérée par les mêmes causes qui produisent les retours de migraine (1). On a vu plus haut, dans plusieurs observations, que la migraine est souvent présagée par des symptômes maladifs qui prouvent que différents viscères ont souffert : et en effet, on doit comprendre aisément que, puisqu'il y a dans l'estomac un dérangement qui peut opérer un effet aussi marqué que la migraine, il est fort à présumer que différents autres nerfs (l'estomac tient à un si grand nombre !) peuvent aussi être dans un état de souffrance quelque temps à l'avance : ainsi c'est un grand bien quand l'effet maladif principal vient à produire sur l'estomac une action qui opère une crise. Lors même qu'il ne survient pas de vomissement, la migraine peut être utile par la diète à laquelle elle force, par l'augmentation dans l'action des vaisseaux, par les sueurs, par les crachats. Quand ces dégorgements n'ont pas lieu, les embarras subsistent, les fonctions de l'estomac et celles de tous les autres viscères languissent, et il en résulte quelquefois des obstructions que l'on attribue mal à propos au déplacement de l'humeur de la migraine. Ainsi on peut dire que quand la migraine se dérange, c'est, ou parce que l'action sympathique de l'estomac se porte sur d'autres nerfs, ou parce qu'étant affaiblie, elle ne s'exerce plus d'une façon marquée sur aucun viscère; mais tous les nerfs souffrent.

Une troisième observation, c'est que la migraine peut être dérangée, ou par des causes qui agissent sur des parties de la tête, qui en étaient le siége : c'est ainsi qu'on l'a vue se dissiper par une brûlure de cette partie, qui changea l'état des nerfs qui étaient affectés dans l'accès; ou par des causes qui agissent sur l'estomac; ou par celles qui agissent sur la machine, comme cela arriva chez la dame qui la perdit après une fièvre ; ou enfin par celles qui, en agissant sur quelque organe particulier, y déterminent l'action sympathique de l'estomac. — Après les maladies aiguës, la migraine paraît quelquefois suspendue pendant plusieurs mois; et si tout va bien d'ailleurs, il ne faut point s'en alarmer : ou elle reparaîtra quand les forces seront complètement revenues, ou il peut être arrivé quelques changements heureux qui en ont détruit la cause : on en a vu des exemples, et, comme il arrive souvent qu'après une maladie aiguë bien conduite, l'estomac acquiert des forces qu'il n'avait pas auparavant, on comprend que la cessation de la migraine peut être la suite de ce changement. — Si la migraine cesse dans la vieillesse avec l'âge, c'est parce que les maux de nerfs diminuent volontiers à cet âge, que les sympathies sont moins fortes, qu'on observe plus de sobriété, qu'on donne plus d'attention au choix des aliments, qu'on se permet moins d'excès en tout genre : d'ailleurs elle ne cesse pas toujours chez les vieillards, et quelquefois, si elle cesse, ils en sont incommodés. La migraine finit chez quelques personnes quand elles sont attaquées de la goutte : cette maladie délivre alors de la première. M. Junker regarde cette marche comme très-naturelle ; je ne l'ai cependant pas vue souvent.

§. Si la migraine est remplacée par d'autres maladies, il peut aussi arriver qu'elle les remplace, et Wepfer parle d'un homme qui dès son enfance avait été sujet à des vertiges journaliers quelquefois très-forts, et qui, en ayant été guéri à l'âge de trente-huit ans, fut presque immédiatement après attaqué de la migraine (1).

---

(1) Le malade dont j'ai parlé plus haut, qui a dissipé ses migraines en soupant, n'en est pas plus heureux depuis lors : il a très-souvent des embarras de tête, quelquefois même assez forts pour être effrayants, et pour détruire presque entièrement ses forces et ses facultés pendant quelques heures. Il est très-vraisemblable que, s'il avait encore la migraine, il n'éprouverait pas ces embarras.

(1) *De morb. capit.*, obs. 48, p. 129. Il se fit pour ce malade un changement entièrement différent de celui qui est arrivé chez celui dont j'ai parlé dans la note précédente ; mais c'est un changement heureux que de perdre les vertiges, et d'avoir la migraine : c'est un mal que

— M. Junker, en établissant que le côté gauche est plus souvent affecté que le droit, ce que d'autres médecins ont aussi cru observer, ajoute que cela tient à la même raison qui fait que, dans les affections hystériques, c'est la partie gauche du corps qui est le plus souvent malade (1).

DU TRAITEMENT.

§. Quand la migraine est une suite de la pléthore, elle cède aux moyens que l'on emploie pour diminuer la quantité du sang : la saignée est donc quelquefois nécessaire, et elle est autorisée par plusieurs observations. Pacheq se guérit d'une migraine de quinze ans en se faisant saigner largement deux fois par mois du même côté où la nature lui faisait sortir tous les mois assez de sang par une hémorrhagie de la lèvre (2). Turner a vu plusieurs malades attaqués de violentes migraines guéris par la saignée de l'artère temporale, et la malade dont j'ai parlé plus haut, qui fut guérie par une hémorrhagie spontanée de cette même artère, aurait sûrement été saignée avec avantage. Mais quand il y a pléthore, ce n'est pas assez que de saigner, il faut encore qu'on évite tout ce qui peut augmenter la quantité et le mouvement du sang, les mets nourrissants, succulents, échauffants, le vin, le chocolat, les liqueurs, les exercices violents, les appartements chauds, le long sommeil. — La migraine qui dépend de l'état de l'estomac demande un autre régime encore plus exact et un autre traitement. Arétée avait déjà donné le précepte le plus sage sur le régime : Que la diète, dit-il, soit très-légère, et que l'on ne boive que de l'eau, ce qui est plus utile qu'aucun remède. Il défendait singulièrement tous les aliments âcres et les farineux de difficile digestion (3). — Le traitement doit consister à dissiper le vice de l'estomac qui l'entretient ; mais on doit commencer par remarquer que, comme souvent ce vice n'a aucun effet sensible sur la digestion, et que l'on ne peut point le déterminer avec précision, il n'est point aisé de déterminer quelles espèces de remèdes il exige, et en général on doit établir pour première règle du traitement de la migraine que, quand elle n'est pas trop fréquente, ce que je déterminerai en disant : quand elle n'attaque pas plus d'une fois par mois ; quand les accès ne sont pas assez violents pour faire craindre ces suites dont j'ai parlé plus haut ; quand entre les accès on se porte très-bien, et que l'estomac fait bien ses fonctions, il faut bien se garder d'ordonner aucun remède, et je ne vois pas trop sur quoi, dans un cas comme celui-là, un médecin sage pourrait fonder ses indications. Ainsi, alors il n'y a quoi que ce soit à faire, et la seule attention du malade doit être d'observer la sobriété et d'éviter les choses qui fatiguent l'estomac.

Les migraines qui reviennent régulièrement après ou avant les règles, et qui dépendent quelquefois autant du consensus avec l'utérus qu'avec l'estomac, exigent encore plus de réflexions avant qu'on en entreprenne le traitement, que les autres. — Si le genre de vice de l'estomac est plus marqué, et si l'on a assez de symptômes pour déterminer avec confiance en quoi il consiste, on doit alors y remédier, mais toujours avec prudence, et en faisant attention que les remèdes violents peuvent déranger la migraine. Quand il y a une lenteur, une atonie bien marquée dans l'estomac, qu'il est tapissé de glaires, que chaque accès en fait rendre beaucoup, que les signes qui les font connaître existent entre les accès, que l'on ne peut pas espérer que les simples stomachiques suffisent pour les détruire, on doit alors, et c'est suivre le précepte d'Arétée, qui avait déjà ordonné de faire vomir ; on doit, dis-je, employer l'ipécacuanha, et même le réitérer. Je l'ai fait prendre trois fois, de dix en dix jours, à une femme qui éprouvait tous les symptômes dont je viens de parler, et, dans les jours intermédiaires, elle buvait vingt-quatre onces d'une décoction de racine de chicorée amère. Après les premières évacuations, on peut donner un laxatif amer (1), s'il y a des symptômes d'embarras dans les intestins, et passer ensuite à un long usage des stomachiques amers, parmi lesquels je n'en ai trouvé aucun

de perdre la migraine pour avoir des vertiges.

(1) *Conspectus medicin.*, tab. 47.

(2) Riverii, *Opera*, *observat. communic.*, obs. 37.

(3) *De curat. diuturn. morb.*, lib. I, cap. II.

(1) On a vu plus haut que M. Van Swieten avait guéri quelques migraines par des purgatifs réitérés de temps en temps.

qui me réussît aussi bien que le trèfle de marais en infusion (1). Cette même femme dont je viens de parler en fit usage pendant six mois, et, au bout de ce temps-là, son appétit revint, ses digestions se rétablirent; ses couleurs, perdues pendant plus de dix-huit mois, reparurent; la migraine, qui venait quatre ou cinq fois par mois, ne revint que de cinq en cinq, ou de six en six semaines, et dans l'entre-deux elle était à merveille. D'autres amers peuvent sans doute opérer utilement : j'ai vu de bons effets du kina, de la conserve de genièvre, de la centaurée. D'autres médecins vantent d'autres remèdes; mais, en général, je crois que l'on vante trop le kina, qui réussit toujours dans les migraines très-périodiques et très-rapprochées qui paraissent tenir à une disposition fiévreuse, mais qui ne réussit pas également dans d'autres migraines. J'ai employé quelquefois avec beaucoup de succès la tisane de feuilles d'oranger, qui est tout à la fois un stomachique et un anti-spasmodique. Quand il y a une disposition aux aigreurs, l'usage de la magnésie est très-utile : seule, elle a souvent diminué la fréquence ou la violence des accès; jointe au trèfle de marais, elle en augmente les bons effets. J'ai vu les eaux de Balaruc, prises à doses modérées, mais cependant comme laxatives, et ensuite celles de Spa, et les bains froids, rendre beaucoup moins fortes, moins fréquentes et plus régulières les migraines d'un jeune homme qui les avait eues presque dès son enfance, mais éloignées, et qui, s'étant dérangé totalement l'estomac par une vie studieuse et sédentaire, les avait sept ou huit fois par mois. Au bout de trois mois, en quittant les eaux de Spa, je lui conseillai de boire pendant très-long-temps une tasse d'infusion de trèfle de marais tous les matins, et, deux ans après, j'appris qu'il se portait à merveille et que les migraines n'étaient pas plus fréquentes que dans ses premières années. Une vie active, des frictions tous les matins sur l'estomac, et un fréquent exercice à cheval, sont des secours très-utiles; mais celui sur lequel on doit le plus compter, c'est le régime, et chaque malade doit, à cet égard, examiner lui-même ce qui l'incommode. Les principales attentions doivent être d'éviter tous les aliments gras ou visqueux, les pâtisseries, les sucreries, les acides (1), les eaux chaudes, qui affaiblissent l'estomac et le genre nerveux; le vin, et assez souvent les laitages : on fait même une loi sévère et absolue de la privation des laitages; mais cette règle, à laquelle on a donné trop d'extension, d'après un aphorisme d'Hippocrate qui ne paraît pas avoir parlé de la migraine, n'est point sans exception. Wepfer conseilla le lait de chèvre à la dose d'une livre tous les matins, avec succès (2). M. Fordyce n'en a jamais été incommodé, et j'ai vu quelques malades qui s'en trouvaient fort bien; mais j'ai toujours remarqué que c'était ceux chez qui le genre nerveux est très-mobile; et il semble que le malade de Wepfer était précisément dans ce cas-là : ce qu'il dit de son état, quand il se détermina à lui prescrire le lait, mérite l'attention de tous les médecins : *il souffrait*, dit-il, *une peine au creux de l'estomac* (3) *qu'il comparait à un ténesme, et qui était une angoisse spasmodique*; un des effets les plus marqués du lait fut de dissiper les violentes secousses convulsives qu'il éprouvait dès qu'il dormait un moment. L'estomac est bien toujours la première cause, mais son dérangement peut être très-peu considérable; et si la migraine est violente, c'est que les nerfs sont très-susceptibles d'irritation, et quelquefois cette irritation devient un objet du traitement aussi important que l'état de l'estomac. C'est dans ce cas-là où un régime très-doux, les laiteux, le lait d'ânesse sont indiqués, et où j'ai donné pendant long-temps, mais avec beaucoup de succès, la racine de valériane sauvage, ou son extrait spiritueux joint à des boissons douces. Cette variété dans l'état de l'estomac n'avait point échappé aux anciens médecins. Alexandre de Tralles avait déjà averti qu'il fallait bien distinguer si la migraine dépendait de l'intempérie chaude ou de l'intempérie froide de l'estomac. Des bains tièdes, dans des cas de

(1) *Trifolium fibrinum.*

(1) Wepfer observa une femme pour qui les sucreries étaient presque indigestibles, et à qui elles donnaient un accès de sa migraine. Obs. 55. Il en avait aussi vu une autre à qui un grand usage de raisins, pendant un automne, occasionna des migraines bien plus fortes, avec une grande faiblesse d'estomac.

(2) Obs. 60, p. 178.

(3) *Præcordia.* Ce mot n'est pas rendu exactement par le creux de l'estomac, et l'*avant-cœur* n'est pas encore reçu.

cette espèce, diminuent la violence des accès, si on les prend quelques jours avant le moment où ils doivent arriver. Des changements d'air considérables, qui d'ailleurs sont presque toujours accompagnés d'un changement dans le genre de vie et dans les aliments; des longs voyages ont quelquefois soulagé considérablement la migraine. J'ai connu un ecclésiastique qui avait eu, très-jeune, une migraine héréditaire, qui l'avait encore très-forte quand il vint me consulter pour d'autres maux, et qui me dit en avoir été exempt pendant sept ans qu'il avait été vicaire dans des montagnes très-élevées. Ainsi, on peut dans des cas très-graves s'aider de ces moyens. — M. Linnæus se guérit d'une migraine qui avait résisté à tous les remèdes, en buvant tous les matins à jeun une livre d'eau fraîche, et en faisant de l'exercice avant de dîner (1). Cette cure simple me paraît mériter toute l'attention des médecins.

§. On sent aisément que différentes circonstances particulières peuvent exiger des variétés de traitement, et indiquer des secours dont je n'ai pas parlé. Le traitement de Wepfer consistait : 1° dans la sobriété; 2° dans une grande attention à éviter les aliments de difficile digestion, ou ceux qui peuvent porter de l'âcreté dans le sang; 3° à souper légèrement; 4° à éviter l'air froid et humide; 5° à faire journellement de l'exercice à pied, et, au moins une fois par semaine, un fort exercice à cheval ou en voiture; 6° à lire ou à écrire sans baisser la tête; 7° à ne jamais veiller pour étudier; 8° à se faire raser la tête; 9° à appliquer des vésicatoires, un séton ou des cautères (2); 10° à adoucir toute la masse du sang, et c'est dans cette vue, sans doute, qu'il ordonnait le lait; 11° à bien établir la transpiration; 12° à ouvrir plusieurs fois l'artère temporale : on voit qu'il le faisait avec succès; 13° à faire des douches avec une décoction céphalique; 14° à employer des bains de jambes; 15° à faire usage d'une poudre céphalique, dont la racine de valériane sauvage faisait la base (1).

§. Dans l'accès, il n'y a presque point de secours à donner; d'ailleurs les malades craignent si fort tout bruit, tout mouvement, tout ce qui les approche, qu'ils aiment infiniment mieux qu'on les laisse parfaitement tranquilles, que de les fatiguer par des soins le plus souvent infructueux : ils ne demandent que d'être seuls et tranquilles dans une chambre obscure, et Cœlius Aurelianus avait déjà ordonné de les tenir dans un endroit frais, obscur, tranquille, et de leur laisser un parfait repos de corps et d'esprit. Quelquefois cependant l'accès peut demander quelques secours : j'ai parlé plus haut d'un accès si violent, qu'il luxa les sutures, et d'un autre tel, qu'il occasionna un épanchement de sang dans l'œil. On doit sans hésiter, dans des cas de cette espèce, faire ce que fit Fabrice de Hilden dans un cas semblable, où le globe de l'œil était extrêmement engorgé. Il saigna sur-le-champ, et la douleur cessa presque d'abord (2). Depuis lui, Wepfer a vu aussi que, dans les douleurs extrêmes, l'artériotomie est un secours très-prompt et très-sûr (3). Dans les migraines ordinaires, la saignée ne soulage point dans l'accès, comme Fordyce l'a remarqué, et il en éprouva sur lui-même l'inutilité. Richa, cet excellent observateur, dont le trop court ouvrage est un morceau bien précieux aux praticiens, soulageait dans quelques migraines en faisant saigner aux jugulaires. — Quelques malades sont soulagés par le café à l'eau; et j'ai parlé plus haut d'un homme qui, encouragé par ce soulagement passager, en avait fait un abus qu'il paya ensuite très-cher; sans abus, d'autres s'en trouvent très-mal. J'ai une parente à qui le café à l'eau, pris hors de l'accès, en donne un, et chez qui il l'a augmenté toutes les fois que, par complaisance, elle s'est laissée aller à en prendre. Le moment où les malades réclament quelques secours, c'est celui où ils commencent à vomir, et où ils ont de la peine; alors ils désirent quelque chose qui leur aide. J'ai cité plus haut une femme à qui la seule thériaque procurait

---

(1) *Commentar. de rebus in histor. natur. et medic. gest., decad. secund., suppl. tert.* 387.

(2) Il faut être très-attentif à n'appliquer trop légèrement ni sétons ni cautères, que je n'emploie presque jamais que comme des lénitifs dans les maux incurables.

(1) *De morbis capitis,* p. 128 et 135. Il en employait plusieurs de même espèce, mais avec quelques variétés.

(2) Cent. II, obs. 9 et 10.

(3) *De morb. capit.*, obs. 48, p. 131.

cet effet ; mais elle ne le produirait vraisemblablement point chez d'autres, et les meilleurs secours sont quelque boisson chaude : celle que je conseille ordinairement est une légère infusion de camomille. J'ai trouvé cependant des personnes chez qui du thé très-léger, ou même de la simple eau chaude produisaient mieux cet effet. La femme dont j'ai dit qu'elle ne pouvait presque vomir qu'en voiture, a, sans doute, l'estomac trop faible pour opérer le vomissement, si son action n'est pas augmentée par le mouvement. Je lui ai conseillé une fois une infusion de chardon bénit, mais j'ignore si elle en a fait usage. — L'usage de l'opium n'est indiqué que quand, sans pléthore, les douleurs sont excessives, et le genre nerveux si irrité que l'on peut craindre des convulsions, et j'ai été obligé de le donner plusieurs fois à la même personne, avec un succès prompt. Mais ces cas sont rares, et dans les autres il ne faut pas l'employer.

Les bains de jambes, les lavements, les applications sur le front, que beaucoup de médecins conseillent, ne soulagent presque jamais et fatiguent toujours. On aurait plus à espérer de la compression du nerf supra-orbitaire à la sortie du crâne, et elle a quelquefois fait du bien ; mais il faudrait pouvoir la faire au premier moment ; car, dès que la douleur est décidée, les malades ne permettent plus qu'on les touche : dans les cas où les migraines seraient très-fortes, très-fréquentes, et où rien ne les soulagerait, on pourrait le couper : les parties auxquelles il se distribue tirent assez de nerfs de la septième paire, de la seconde et de la troisième cervicale, et d'autres encore, pour que leurs fonctions n'en fussent pas altérées. — M. Sigaud de la Fond dit avoir vu nombre de fois la migraine cesser, en appliquant quelque moment le pôle sud d'un petit barreau aimanté sur la partie affectée, et pendant que le visage du malade était tourné vers le nord (1). L'autorité d'un aussi bon observateur ne peut qu'encourager à réitérer ces essais. — Quand les migraines se dérangent, si c'est par un affaiblissement de l'estomac, par une diarrhée, par une suite d'un affaiblissement général, les amers, les bains froids, les eaux minérales peuvent y remédier ; et je vis à Spa un malade dans cet état, à qui les eaux de la Geronstère faisaient le plus grand bien. On a vu plus haut une diarrhée de cette espèce guérie par la thériaque des pauvres. — Quand quelqu'autre maladie fâcheuse succède à la migraine, on doit, dans le traitement, ne pas perdre de vue la cause première. Je conseillai à la dame dont la migraine avait dégénéré en asthme convulsif, le lait d'ânesse pour tout remède, parce qu'il me parut qu'il était indiqué par toutes les circonstances de la maladie et de la malade, et qu'il aurait été indiqué même par la migraine ; il lui fit le plus grand bien. Mais pour le malade qui avait des spasmes externes des muscles de la respiration, je joignis aux adoucissants, les stomachiques, le kermès minéral à très-petites doses, et des frictions de l'épine du dos, qui raniment puissamment l'action des nerfs ; et il s'en trouva fort soulagé : chez lui les adoucissants seuls auraient eu des inconvénients, que je n'avais pas craint pour la dame dont je viens de parler.

Je n'ai conseillé, à celle qui est revenue au bout de neuf ans, qu'un régime très-sévère, une vie très active, et des poudres composées de magnésie et d'herbe de trèfle de marais, dont je fais le plus grand cas. J'en fais infuser une demi-drachme, deux scrupules, une drachme même avec douze onces d'eau bouillante : on prépare l'infusion le soir ; on laisse infuser pendant toute la nuit, et on la boit froide le lendemain, un tiers à jeun, une heure avant dîner et une heure avant souper. On doit éviter avec le plus grand soin tous les remèdes topiques qui peuvent faire disparaître la douleur. On en a déjà vu de mauvais effets plus haut, et on lit dans Schenck l'histoire d'un homme qui se guérit de la migraine par l'application de l'eau froide, mais qui, bientôt après, tomba dans une difficulté d'avaler. — Le *clou* est une douleur dans une petite partie de la tête, qui n'a pas plus d'un demi-pouce, tout au plus un pouce d'étendue circulaire, qui n'a pas de siége bien fixe, mais qui cependant est plus ordinairement placé sur l'occipital que sur le frontal, ou sur les temporaux : cette douleur n'attaque presque jamais que les femmes hystériques, rarement les hommes hypochondres. Je n'ai jamais vu qu'elle fût une maladie isolée, comme la migraine. Ainsi, on peut ne l'envisager que comme un symptôme d'hystérie ou d'hypochondrie :

(1) *Eléments de physique théorique et expérimentale,* § 957, t. IV, p. 591.

elle a cependant des rapports avec la migraine, c'est de n'être jamais que d'un côté de la tête, et d'occasionner des douleurs très vives, que Sydenham compare à celle d'une aiguille qu'on plongerait dans les chairs; de dépendre d'un vice dans les premières voies, et d'occasionner souvent des vomissements de bile verte : elle n'a d'ailleurs aucune régularité dans sa marche, ni dans ses accès. J'ai vu quelques clous durer sept ou huit jours, d'autres quelques minutes; souvent il change assez promptement de place, mais je n'en ai jamais vu deux à la fois : il ne demande d'autre traitement que celui de la maladie principale. — « Le clou hystérique, dit M. Raulin, » qui cause de si vives douleurs, pro» vient des convulsions des muscles ex» térieurs de la tête, qui se contractent » violemment plusieurs ensemble, et ex» citent la douleur, précisément à l'en» droit où leurs fibres tendineuses s'en» trecroisent, et tiennent au péricrâne » (1). » — L'œuf ne diffère du clou que par sa forme, que son nom indique : ainsi c'est le même accident.

§. Il y a des maux de tête qui, sans avoir le caractère distinctif de la migraine, de n'attaquer que d'un côté, paraissent cependant être la même maladie et exiger le même traitement. Leurs périodes assez réglées, la sensibilité extrême et les autres symptômes nervins, la promptitude et la violence de la douleur, les vomissements dans le plus fort de l'accès, le soulagement d'abord après, et ensuite un sommeil qui tranquillise, sont les symptômes qui font présumer que, quoique toute la tête, ou quelque autre partie de la tête que les tempes, soient affectées, on doit cependant traiter cette maladie tout comme si c'était une migraine. J'en ai vu quelques-unes, et l'on trouve dans Wepfer deux observations que l'on pourrait, je crois, ranger dans cet ordre. Il l'indique lui-même pour l'une des deux (2) qu'il appelle *céphalalgie semblable à une migraine*, dont elle avait en effet tous les caractères, excepté celui d'occuper seulement une moitié de la tête.

(1) *Traité des affections vaporeuses*, p. 135.

(2) *De morb. capit.*, obs. 42 et 43.

DES MIGRAINES ACCIDENTELLES.

§. On a vu plus haut qu'il y avait des migraines accidentelles, c'est-à-dire, des douleurs qui occupent la moitié de la tête, et qui ne sont cependant point de vraies migraines, mais les symptômes d'une cause très-différente de celle de la vraie migraine. Je ne dois point en traiter ici en détail, mais je crois devoir en présenter les principales espèces, indiquées par M. Sauvages, et après lui par M. Sagar, afin de prévenir contre le danger de les confondre avec la vraie migraine (1). — L'*oculaire* est celle qui dépend de l'inflammation, de la suppuration, ou de quelque autre maladie de l'œil, c'est une des plus fréquentes; et l'on pourrait aussi placer ici cette migraine intermittente, qui revient très-périodiquement tous les jours, ou tous les deux jours avec la fièvre, et qui occasionne des douleurs excessives dans l'œil, et d'un côté de la tête. Je l'ai décrite très-exactement dans l'*Avis au Peuple*. — L'*odontalgique* ou *dentaire* est aussi assez fréquente : et comme c'est de toutes ces fausses migraines celle qu'il est le plus aisé de confondre avec la vraie, je rapporterai ici une observation de Fabrice de Hilden, et une de Fauchard. Le premier vit une dame de Lausanne, qui, depuis quatre ans, souffrait de violentes migraines du côté gauche, surtout dès qu'il faisait froid ou humide; on avait essayé inutilement toutes sortes de remèdes; enfin Fabrice ayant été consulté, et ayant vu que la maladie avait commencé par de vives douleurs de dents du même côté, qui avaient cessé peu à peu, il examina la bouche, et il jugea que la migraine dépendait de ses dents cariées : il en arracha quatre, et la migraine finit. Fauchard a un chapitre entier (2) sur les violentes douleurs de tête occasionnées par les dents : sa première observation offre une douleur d'oreille très-opiniâtre, qui ne céda qu'à l'extraction d'une dent gâtée du même côté; et les observations suivantes présentent les douleurs de tête les plus opiniâtres d'un côté, qui, après avoir résisté à tous les remèdes, finirent dès que l'on

(1) Sauvages, class. 7, art. 13, t. II, p. 54. Sagar, *Systema morborum symptomatic.*, p. 229.

(2) *Chirurg. dentiste*, chap. XXXIII, t. I, p. 411.

eut jugé qu'elles dépendaient de la carie des dents, dont l'extraction les guérit d'abord.

La *sinuale* est celle qui dépend de quelque maladie dans les sinus frontaux, sphénoïdaux ou maxillaires, dont l'irritation s'étend aux rameaux nerveux qui sont le siége de cette maladie : ainsi l'engorgement, l'inflammation, la suppuration de ces parties peuvent occasionner des douleurs parfaitement semblables à la migraine. On a vu à Strasbourg un soldat qui, après une plaie à la tête avec fracture, eut pendant trois ans une migraine cruelle, qui avait résisté à tous les remèdes, et qui se guérit quand, après un fort éternument, le malade eut rendu par les narines beaucoup de pus, dont l'écoulement dura vingt-quatre heures, et le laissa très-bien (1). Des causes de même espèce, des exostoses, des squirrhes, des tumeurs aqueuses, etc., placées au haut des narines, dans le sac lacrymal, et dans toute la cavité du crâne, peuvent aussi la produire; et j'ai vu un homme qui avait habituellement la migraine, mais souvent fort légère, quelquefois très-forte, du même côté où il avait un polype au nez : il ne s'est plaint de la migraine que depuis qu'il s'était aperçu de l'existence du polype. — C'est à cette espèce de variété qu'il faut rapporter la migraine qu'éprouva une femme à qui on avait abattu la cataracte, qui était remontée et à qui il avait fallu l'abattre une seconde fois: l'oculiste travailla dans l'œil plus d'un quart d'heure avant que de pouvoir la remettre. Cette opération n'eut pas de suites fâcheuses pour l'œil, il conserva seulement un peu de facilité à larmoyer, qui n'empêchait pas qu'elle n'en vît assez bien. Mais, au bout de huit jours, elle éprouva des douleurs très-cruelles de tout ce côté sur l'œil, au front et à la tempe, qui cessaient quelquefois tout-à-fait, mais qui redoublaient ensuite avec violence, et qui, malgré beaucoup de secours, n'étaient pas finis au bout de trois mois (2). — On peut placer après la migraine sinuale l'*insectale*, qui n'en est proprement qu'une variété, quoiqu'elle dépende de l'irritation du fond des narines ou des sinus, comme la précédente, mais d'une irritation produite par des insectes; et elle est prouvée par plusieurs observations indiquées par M. de Sauvages, et dont quelques-unes ont été discutées par M. Morgagni (1). M. Boerhaave lui-même en avait vu un exemple bien marqué chez une jeune personne.

La *rénale* a déjà été observée par Bartholin, et depuis lui par Baglivi. Elle dépendait d'un calcul dans les reins, et j'ai rapporté son observation en parlant de la sympathie des reins. La *coryzale* est celle qui dépend d'un simple rhume de cerveau, mais elle est très-passagère, et exige rarement aucun soin. — Une humeur de transpiration, ou quelque écoulement séreux dans le voisinage, brusquement arrêté, peut aussi produire une douleur aiguë dans la moitié de la tête. Un homme, à la suite d'une légère fièvre, avait un peu de douleur et de bruit dans l'oreille droite; il survint un écoulement séreux et long de cette même oreille, et à la suite d'un froid vif, auquel il fut exposé, une migraine du même côté si violente, qu'il ne pouvait ni dormir, ni parler, ni mâcher, et qu'il avait même beaucoup de peine à avaler. Cet état dura trois semaines, au bout desquelles il survint une parotide, et la migraine diminua à mesure que la parotide grossissait (2). — Je finirai l'histoire de la migraine par une observation très-intéressante, qui se trouve parmi celles des médecins de Breslau (3). Un homme qui avait eu une jeunesse fort libre tomba, à l'âge viril, dans des douleurs de colique *atroces*, et ensuite dans une hémiplégie dont les frictions mercurielles le guérirent. Il éprouva quelque temps après des douleurs cruelles de goutte; et n'ayant pas la force de les supporter, il se baigna d'abord les pieds, ensuite, plus de quarante fois, tout le corps dans de l'eau dans laquelle on avait éteint de l'argent chauffé. Les douleurs de goutte passèrent, mais à la place il éprouva des douleurs *ineffables* de tête, qui revinrent encore de temps en temps tout-à-coup, et qui excitèrent toute la pitié des assistants. Le mal commence par un larmoiement abondant avec quelque

(1) Sauvages, ibid.

(2) Wepfer, obs. 53, p. 143. Parmi les secours employés, il y en eut vraisemblablement de nuisibles, tels que les vésicatoires, qui ne peuvent jamais être utiles dans des cas de cette espèce.

(1) De Sauvages, ibid., 58. Morgagni, epist. I, § 9. Fabri, cent. I, obs. 8.

(2) Wepfer, obs. 52, p. 141.

(3) *Histor. morb.*, p. 50.

chose de convulsif dans les yeux; un bourdonnement dans les oreilles, du malaise dans l'estomac, et des urines crues. La douleur attaque plus ordinairement le côté gauche de la tête, mais tantôt dans un point, tantôt dans un autre, et commençant faiblement, elle fait bientôt des progrès rapides, et n'est jamais si violente que quand elle attaque la racine de l'œil : quelquefois elle s'étend aux mâchoires, aux lèvres, aux épaules, jusqu'à la poitrine ; elle passe même aussi au côté droit. Il se forme de temps en temps sur la nuque une tumeur rouge, extrêmement sensible, et que l'on ne peut pas toucher sans occasionner des douleurs extrêmes. Aussi long-temps que la douleur dure, et sa durée varie depuis douze heures jusqu'à cinquante, le malade ne peut ni voir la lumière, ni ouvrir la bouche, ni respirer librement. Quand elle est à son plus haut période, il survient des vomissements, et l'accès se termine par des urines chargées, qui déposent un sédiment abondant : le malade reste extrêmement faible et si sensible, qu'on n'ose le toucher nulle part. Il paraît que, dans ce cas, le lait d'ânesse, le kina, les eaux de Seltzer pour boisson, et de légers irritants habituels, sous la plante des pieds, étaient les remèdes indiqués.

CHAPITRE XVII.

DES MALADIES ANOMALES ET INNOMINÉES DE LA TÊTE, DE L'HYDROPISIE DU CERVEAU ET DES MALADIES PRODUITES PAR L'ERGOT.

ARTICLE PREMIER. — DES MALADIES ANOMALES DU CERVEAU.

§. Il s'en faut beaucoup que toutes les maladies aient une marche déterminée : il y en a un grand nombre dont les symptômes irréguliers ne permettent pas de les placer dans aucune classe bien caractérisée; elles paraissent même appartenir par différents symptômes à des maladies assez différentes; et cette multitude de symptômes divers, qui en rend le traitement si difficile, dépend presque toujours de causes graves, qui en exigeraient un très-efficace. — Tous les viscères offrent des maladies de cette espèce, mais le cerveau est celui qui en offre le plus grand nombre et les plus fâcheuses : ce sont ces maladies que j'appelle *anomales* et *innominées*. Il est impossible d'en donner une description générale complète, mais il me paraît important de présenter quelques observations particulières, auxquelles je joindrai quelques remarques sur leurs caractères, sur leurs causes et sur les indications qu'elles offrent. Je me bornerai à un très-petit nombre d'exemples, qui me paraissent suffisants pour faire saisir le caractère de toutes les autres. On verra que ce ne sont proprement ni des maladies convulsives ni des maladies paralytiques, mais qu'elles présentent une succession de presque tous les symptômes de toutes les maladies de la tête, de vertige, d'apoplexie, de convulsion, de paralysie, de douleurs, d'insensibilité, de délire, etc. ; et cette succession, d'apparences si différentes, pourrait entraîner dans une multitude d'erreurs dangereuses de traitement, si l'on se laissait toujours aller au symptôme présent, et si l'on ne savait pas s'imposer la loi d'en chercher attentivement la cause, et celle de ne rien ordonner de considérable, aussi long-temps qu'on ne se croit pas sûr de la connaître. Malheureusement on a rarement la sagesse et le courage de prendre ce parti : plus la maladie est obscure, plus on s'effraie. Dans l'effroi, on veut donner des secours, sans savoir quels sont les secours nécessaires; on oppose des remèdes actifs à des symptômes violents, et il en résulte une cure tout aussi anomale que la maladie, dont l'effet ordinaire est que ces maux-là, qui souvent dépendent d'une cause assez légère dans les commencements, deviennent bientôt incurables, et finissent par être extrêmement cruels.

§. La première observation que je présenterai est celle d'un officier-général hollandais : elle a été très-bien décrite par feu M. Swencke, qui n'a pu lui donner d'autre nom que celui d'une maladie rare. Un homme, âgé de soixante ans, très-fort, très-bien portant, reçut un coup si violent à la tête contre un arbre qu'il en fut renversé. Il perdit toute connaissance, et pendant plus d'une heure, on le crut mort; mais après que l'on eut pu le ranimer, il se trouva bien. Au bout de quelque temps, on remarqua qu'il faisait de fréquentes chutes, que ses amis attribuaient à quelque légère cause externe, mais qui dépendaient vraisemblablement de quelque légère attaque de vertige, puisqu'il éprouvait dans le même temps des mouvements convul-

sifs dans plusieurs parties. Au bout de deux ans, il eut une maladie très-grave, qui parut attaquer surtout le cerveau, et tout le côté droit fut à demi paralytique. Il se remit cependant; mais le malade resta sujet à des vertiges, à des pesanteurs de tête, qui l'attaquaient tout-à-coup, à des engourdissements de quelques membres, à des faiblesses de vue, à des embarras de langue. Il fut une fois jeté à terre sur le visage, ou par une suite de sa faiblesse, ou par un mouvement convulsif. Il eut l'automne suivant une fausse paralysie de la langue, accompagnée de mouvements convulsifs dans le visage; il éprouva ensuite différentes attaques plus fortes de vertiges, de gonflements d'estomac, d'abattement, de faiblesse, d'assoupissement, de fourmillements très-incommodes dans les jambes; il se formait dans différentes parties des taches pétéchiales; la disposition au sommeil augmentait, et le sommeil n'était jamais tranquille; le pouls s'affaiblissait; d'ailleurs, les autres fonctions étaient assez régulières, et tous les viscères paraissaient en bon état. Enfin, les forces du corps se perdirent totalement, celles de l'esprit s'affaiblirent, les yeux se ternirent, la vue se perdit, et il périt au bout de quatre ans passés dans une alternative de presque toutes les lésions nerveuses, sans aucun accident bien violent, et sans n'avoir reçu que de bien faibles soulagements des remèdes les plus sagement ordonnés par MM. Duby et Swencke, et par M. Boerhaave lui-même. La cause du mal se trouva dans le crâne; le cervelet était sain, mais le cerveau était dur, sec, comme tendineux, et entouré d'une quantité considérable de sérosités, qui distendait extrêmement la pie-mère, et qui montait au moins à dix onces. On voit que tous les accidents dépendent de la légère lésion que reçut la pie-mère dans le moment du coup, et que de cette lésion, augmentée peu à peu, sont nés l'épanchement, l'altération du cerveau, et tous les dérangements que j'ai exposés (1).

Willis nous a conservé l'observation d'un homme qui éprouva pendant douze ans des accidents convulsifs, très-variés et très-douloureux, qu'on ne pouvait adoucir qu'en le tenant dans un mouvement presque continuel, et qui étaient quelquefois si violents qu'il était baigné d'une sueur dont l'âcreté rongeait les linges, et qu'il paraissait à la mort. Il était souvent tourmenté par une cardialgie cruelle. Enfin il s'y joignit une paralysie générale, puisqu'elle occupait la langue, les bras, les jambes, et ne lui permettait aucun mouvement (1). Mais, malgré la paralysie, les spasmes, augmentant avec l'âge, lui ôtèrent entièrement le sommeil; ils gagnèrent la poitrine, lui donnèrent des accès d'asthme, et enfin il périt étique. Le cerveau se trouva extrêmement rapetissé, très-mou, et inondé de sérosités.—Une femme, observée par le même médecin, eut, pendant longues années, une succession de maux de nerfs, qui l'attaquaient surtout le matin à son réveil; circonstance qui dénote assez généralement un vice dans le cerveau. On trouva aussi dans le cadavre tous les vaisseaux du cerveau engorgés, toute sa substance amollie et inondée. — J'ai sous les yeux un mémoire pour une femme qui, ayant fait, il y a deux ans, une chute d'une dizaine de pieds de hauteur sur un plancher, n'eut d'abord de mal apparent qu'à une épaule, mais elle conserva cependant des vertiges et de la faiblesse pendant quelques jours. On la fit saigner, elle fut mieux. Au bout de quelques mois, elle perdit le sommeil; sa vue s'affaiblissait pendant quelques jours et revenait ensuite; elle était triste et faible. Tout-à-coup, six mois après la chute, elle perdit la parole pendant quelques jours, et la recouvra assez bien. Trois semaines après, elle eut un tremblement général, sans froid, qui dura quinze ou seize heures, et sa vue resta très-obscure pendant huit ou dix jours. Après un nouvel intervalle de bien, qui dura peu, il survint des convulsions très-fortes et accompagnées de délire, qui durèrent plus de quatre heures, et se reproduisirent, presque sous la même forme, cinq fois dans l'espace de six semaines. Le dernier accès la laissa paralytique du bras, et dans une agitation d'esprit presque continuelle, et qui souvent tient du délire. Elle parle mal; elle voit bien d'un des yeux, mais rien de l'autre, sans qu'il y ait aucun vice apparent; elle était ré-

(1) Th. Swencke, *Rari casus explicatio anatom. medic.*, in-12. La Haye, 1733.

(1) Une joie vive lui rendait l'usage de tous ses membres; il pouvait marcher seul et bien, mais seulement pendant une minute.

glée, et les fonctions ne se faisaient pas mal à l'époque où je fus consulté. Tous ces cas, et un grand nombre d'autres très-ressemblants, tels qu'on en trouve dans les collecteurs, et tels que tous les médecins sont appelés à en voir, ne tiennent à aucune maladie particulière du cerveau, mais annoncent évidemment une lésion considérable dans cet organe. Et comme presque dans tous les cas dont j'ai eu connaissance la marche du traitement a presque toujours été très-incertaine, et même erronée, il me paraît nécessaire de présenter ici quelques réflexions sur leur traitement.

§. D'abord il est très-important de ne pas se méprendre entre ces maladies et les maladies purement hystériques, qui, comme on le verra dans le chapitre où j'en traiterai, jouent toutes les maladies du cerveau : délire, insomnie, assoupissement, apoplexie, paralysie, convulsions variées à l'infini, sans un danger bien grand, et souvent sans qu'il y ait aucun vice dans le cerveau; mais pour peu que l'on soit familiarisé avec les maux de nerfs, cette méprise est facile à éviter. — En général, les personnes qui ont quelque vice organique dans la tête ne parviennent jamais à cette intégrité de force, à ce même bon visage, à ce même naturel dans les yeux, à ce bien-être complet dans lequel les malades qui n'ont qu'une extrême mobilité se trouvent quelquefois au moment même où les accès les plus effrayants viennent de finir. Leur sommeil est rarement aussi tranquille; ils sont volontiers un peu tristes; ils n'ont pas bon visage; leur estomac se dérange quelquefois sans cause apparente, leur nutrition ne se fait pas aussi bien; ils maigrissent insensiblement; des mouvements convulsifs très-légers et très-passagers dans quelques parties, de légères paralysies dans d'autres, sont encore des symptômes qui servent à faire présumer quelque vice dans le cerveau; et l'on a vu plus haut tous ces symptômes parmi les symptômes précurseurs de l'apoplexie.

Une seconde réflexion, c'est que, comme beaucoup de cas de cette espèce sont une suite de quelque accident externe négligé, on ne peut trop prendre de précautions après ces accidents, pour s'assurer si le cerveau n'est point intéressé; et lors même que tout fait présumer qu'il ne l'est pas, si le coup, la chute, la secousse, ont été un peu forts, je me suis toujours bien trouvé d'une saignée, à moins qu'elle ne fût tout-à-fait contre-indiquée; d'un retranchement très-considérable d'aliments pendant une quinzaine de jours, de quelques délayants et d'un ou deux laxatifs. En désemplissant considérablement les vaisseaux, et en diminuant la pression du sang sur le cerveau, on peut être presque assuré que la nature remédiera aux légères lésions que ce viscère peut avoir éprouvées. Quelques gouttes de sérosité épanchée, s'il y en a eu, se résorberont; les embarras se dissiperont, les vaisseaux reprendront leur ton, au lieu que, sans ces précautions, ces germes insensibles auraient amené les maux les plus fâcheux. Parmi plusieurs cas de cette espèce, j'en choisirai un qui me paraît pouvoir être utile. Un jeune homme russe, âgé de dix-neuf ans, fut jeté rudement à terre par son cheval, et traîné l'espace de huit ou dix pas sur un terrain qui, quoique fort dur, n'était point pierreux; il était à un quart de lieue de la ville, et on l'apporta d'abord. Il n'avait d'autre mal extérieur que trois légères écorchures au visage, au menton, à la joue et sous un œil, une quatrième à une main, une ecchymose à un bras et une autre à un genou; mais il n'avait aucun sentiment quelconque; sa respiration était aisée, et son pouls plutôt petit que fort. Je lui fis une saignée de douze onces, et immédiatement après je fis raser la tête, que l'on enveloppa, depuis les sourcils jusqu'à la nuque, dans des compresses trempées dans une forte décoction de fleurs de millepertuis et de sureau, sur quarante onces de laquelle on mit deux onces de vinaigre et deux drachmes de nitre. Le pouls s'éleva un peu trois heures après la saignée, et j'en fis faire une seconde de dix onces. Dix heures après cette seconde, on en fit une troisième, après laquelle il fit une profonde inspiration, et on s'aperçut qu'il avait uriné. On lui donna avec un biberon quelques onces de décoction de racine de chiendent avec de l'oxymel, qu'il avala, et dès lors on continua régulièrement trois onces de cette boisson toutes les heures; trois fois par jour, on lui substituait un peu de grus. Vingt-quatre heures après la troisième saignée, j'en fis faire une quatrième, et l'on continuait les fomentations très-régulièrement. Quatre-vingts heures après la chute, il entr'ouvrit les yeux au moment où on lui donnait à boire, et fit un léger mouvement dans son lit : on lui tira encore huit onces de sang. Dix heures

après, il regarda, et continua de temps en temps à regarder avec un peu plus de connaissance. Il avait toujours uriné, mais n'avait point eu de selles : un lavement lui en procura une considérable, et ensuite il prit un peu de moiteur. Six heures après, il nomma le domestique qui lui donnait à boire, regarda avec surprise le chirurgien qui était à côté de lui, et demanda son gouverneur. La sueur continua ; quand elle parut diminuer, on changea les linges, et il aidait un peu au mouvement; il connut, il parla, mais faiblement. Un lavement réitéré amena une autre évacuation plus considérable. Il s'aperçut qu'on lui avait coupé les cheveux et se chagrina un moment ; on lui donnait un peu plus de nourriture. Le neuvième jour, il fut parfaitement éveillé pendant quinze heures, et causait très bien : il fit un sommeil doux de sept heures, et se trouva à son aise. Il désira se lever : je lui fis encore une petite saignée avant que de lui laisser prendre aucun mouvement. On continua les fomentations jusqu'au seizième jour; je le purgeai, j'augmentai un peu la nourriture, et les forces revenaient journellement. Au bout de cinq semaines, il était aussi bien portant qu'il l'eût jamais été, et surtout il était infiniment plus gai. Il resta encore ici quelques mois, et j'ai su que, quatre ans après, il continuait à jouir d'une excellente santé. On ne peut douter qu'il n'y eût ici un engorgement bien fort ou un épanchement : il n'est cependant resté aucune suite fâcheuse, parce que l'on a fait tout ce qu'il fallait pour dissiper le mal, de quelque nature qu'il fût. Un mal beaucoup plus léger, abandonné à lui-même, aurait sans doute amené des accidents du genre de ceux qu'éprouva le général Keppel.

Une troisième réflexion, c'est que, quand le mal n'a pas été soigné d'abord, dès que l'on s'aperçoit de quelques symptômes, il faut recourir à la même méthode. Je vis, il y a plusieurs années, un tonnelier, âgé d'environ cinquante ans, qui, ayant fait une chute sur un escalier, se luxa un pied. Il s'était trouvé fort étourdi, sans perdre cependant connaissance. On lui avait fait boire du faltranc, et l'étourdissement s'était dissipé, ou il n'y avait plus fait d'attention. Le pied avait été bien remis, et il avait repris son travail depuis plus de trois mois, quand il fut pris de vertiges, de douleurs au fond des yeux et de bruits dans les oreilles, pour lesquels on lui donna mal-à-propos un émétique : les vertiges augmentaient et le mettaient en danger de tomber plusieurs fois par jour. Je lui conseillai une forte saignée, du petit-lait avec du nitre; de suspendre tout travail et de ne vivre que de trois petites soupes aux herbes, peu grasses, et de quelques cerises. Il eut assez de sens pour observer régulièrement cette direction. La saignée le soulagea ; je lui en fis faire une seconde de huit onces le sixième jour, et une troisième le douzième jour; je le purgeai le lendemain ; et le dix-septième jour de ce régime, après avoir eu un frisson la veille et un peu de chaleur dans la nuit, il tomba dans une sueur abondante qu'il entretint pendant près de deux jours avec du sureau et du miel ; quand elle eut fini, il éprouva un sentiment de bien-être qui l'assura de sa guérison ; et dès-lors, en effet, il s'est porté à merveille.

Si le mal ne vient pas d'accidents externes, il faut d'abord s'assurer s'il n'y a point de complication et surtout point de vice dans le foie, qui serait un obstacle à la guérison, et quand on n'en trouve que dans le cerveau, on doit chercher à découvrir s'il dépend de pléthore ou de sérosités, de pus ou de quelque vice organique, tels qu'obstruction, endurcissement, tumeur, carie. Je sais que cette découverte est extrêmement difficile, surtout pour les dernières causes : on peut cependant s'aider de quelques remarques qui peuvent donner beaucoup de plausibilité aux conjectures. Le tempérament du malade, l'histoire des maladies qu'il a eues, son genre de vie, ses aliments, ses boissons, son âge, son pouls surtout, l'époque du commencement du mal, les différentes causes qui paraissent augmenter ou diminuer les accidents, servent réellement à juger, avec assez de confiance, s'il y a pléthore dans le cerveau ou si l'on doit accuser un excès d'humidité ou quelque épanchement séreux qui peut être produit dans la tête par plusieurs causes, et auquel de fréquentes attaques d'oppression, un gros goître, les glandes du cou engorgées, conduisent souvent. Des maladies inflammatoires ou aiguës quelconques mal terminées, la petite vérole, une maladie purulente dans laquelle les évacuations ont fini sans causes, peuvent faire soupçonner un abcès qui, quelquefois, n'occasionne d'autres symptômes qu'un mal de tête habituel, une envie de dormir sans le pouvoir, un pouls assez vite, des sueurs fréquentes à la tête et une grande faiblesse : accidents qui per-

mettent cependant aux malades d'être levés quelques heures, de causer, mais peu, et de prendre quelques aliments, mais sans plaisir.

Les obstructions partielles, les squirrhes, les exostoses, les caries n'arrivent guère qu'après les accidents externes, ou dans les maux vénériens. — Dans les cas où l'on soupçonne la distension des vaisseaux par le trop de sang, et qu'il est à craindre que les vaisseaux n'aient été dilatés et ne soient restés variqueux, il faut: 1° s'imposer la loi d'observer une très-grande sobriété; 2° se mettre à un régime absolument végétal, s'interdire même le lait; 3° se faire saigner de temps en temps au bras, ou se faire appliquer quelques sangsues; 4° augmenter une fois par semaine la liberté du ventre par l'usage de la crème de tartre ou d'une infusion de tamarin; 5° éviter tous les mouvements violents, le soleil, les appartements chauds, l'application; en un mot, tout ce qui peut porter le sang à la tête. J'ai vu, dans un grand nombre de cas, cette méthode avoir les succès les plus heureux; mais, de tous, le plus frappant est celui d'un homme de cinquante-trois ans, qui avait été très-fort et très-robuste, et sujet à des hémorrhagies très-considérables jusqu'à l'âge de trente ans, ensuite à des hémorrhoïdes. Il avait fait des excès considérables en vin, en liqueurs, en fatigues, en veilles; et il avait eu, il y a trois ans, des chagrins dont un des effets avait été de supprimer totalement les hémorrhoïdes. Un an après, il avait été attaqué tout-à-coup de vertiges violents, pour lesquels on lui avait fait une saignée qui le soulagea. Trois mois après, le même accident revint, mais plus fort et avec un embarras de langue et une extrême faiblesse des jambes; on lui fit une très-petite saignée et on lui donna un émétique. Il fut pendant quelques jours très-faible, si dégoûté et si altéré, qu'il ne prit que de l'eau, et il se trouva mieux. On le repurgea encore sans beaucoup d'effet. Il se rétablit et fut passablement pendant une couple de mois, ayant cependant toujours mal à la tête, dormant peu et ne pouvant s'occuper long-temps.

Dix semaines après la dernière attaque il éprouva un vertige plus fort et perdit l'usage d'un bras. Il se fit faire une forte saignée sans conseil, et ces accidents passèrent; mais le mal de tête resta plus fort, et la tristesse augmentant aussi, il se livra encore davantage au vin. Le mal de tête et l'insomnie augmentèrent; les vertiges étaient presque continuels. On employait des sels volatils, des spiritueux, des vésicatoires, des fomentations spiritueuses sur la tête et sur l'épine du dos. Il eut, dans l'espace de six semaines, cinq attaques de fortes convulsions dans un bras, et au bout de ce terme, il eut, deux heures après s'être couché et avoir été fort inquiet, une attaque de convulsions générales, sans perdre cependant totalement la connaissance; sa langue resta fort embarrassée pendant une douzaine de jours, et sa tristesse fut si grande qu'elle ressemblait souvent à une espèce de délire: sa mémoire parut souffrir, et il ne pouvait plus s'occuper. Le peu d'aliments que le dégoût lui permettait de prendre, et beaucoup de purgatifs parurent un peu débarrasser la tête; il en souffrait moins, et sa mémoire se rétablit passablement; mais on lui donna beaucoup de teinture de succin qui ramena trois attaques de convulsions générales. Le bras gauche fut de nouveau paralytique, et la tristesse allait à une apathie qui tenait de l'insensibilité. Ce fut à cette époque que l'on me consulta. J'ordonnai: 1° le régime végétal, l'eau pour seule boisson, trente onces de petit lait clair et un drachme de sel de Sedlitz tous les matins; 2° une saignée de dix onces d'abord, huit jours après une de huit, réitérée de quinze en quinze jours pendant trois mois, et le lendemain de chaque saignée un laxatif. Je défendis tout autre remède, et au bout de trois mois le malade avait perdu entièrement les vertiges et les convulsions; les maux de tête étaient très-tolérables et point continus, il dormait quelques heures, la tristesse était fort diminuée, la mémoire bonne, et les forces se rétablissaient tous les jours, excepté celles du bras paralytique, qui augmentait bien aussi, mais peu. Je conseillai de continuer le même régime, de ne saigner et purger que de six en six semaines, et de continuer le petit lait. Au bout de quatre mois on me manda que le malade n'avait plus de maux, excepté quelquefois mal à la tête et encore un peu d'engourdissement dans le bras. Je me bornai à conseiller le même régime, et depuis lors je n'ai pas ouï parler de sa santé; mais, quelques années après, un autre malade m'écrivit qu'il me consultait par son conseil; ce qui me fit penser qu'il continuait à être bien. La plus ou moins grande force des accidents doit décider du nombre des saignées, de la quantité

du sang qu'on doit tirer à chaque saignée, et de l'austérité du régime ; mais tous les stimulants quelconques, et même toutes les eaux minérales doivent être absolument défendus.

Dans les cas où il y a soupçon de sérosité épanchée ou surabondante, le régime doit être sobre, composé de viandes légères rôties, et de quelques végétaux savoureux. On doit ordonner une boisson un peu stimulante et diurétique, telle que la tisane des cinq racines apéritives, adoucie avec du sirop des mêmes racines, quelques prises de sel d'absinthe, des purgatifs hydragogues et un séton. La tête doit être rasée et frottée tous les matins ; on peut ensuite la recouvrir d'un emplâtre de bétoine. L'indication se réduit ici à désemplir les vaisseaux et à solliciter toutes les sécrétions qui peuvent diminuer la quantité des liquides, afin de faciliter par là l'absorption de celui qui surabonde, et de mettre la nature à même de développer ses ressources ; mais tout ce qui peut porter le sang à la tête, beaucoup de toniques, des spiritueux, des douches doivent faire et font ordinairement plus de mal que de bien. — Une matière purulente, formée dans le cerveau, élude sans doute tous les secours de l'art, et doit être abandonnée à ceux de la nature, qui en a trouvé quelquefois d'efficaces. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'observer une grande sobriété et une grande tranquillité, de faciliter toutes les sécrétions, et surtout les selles et les urines, et de donner quelque boisson anti-putride. Mais il faut remarquer que le vrai pus est rarement une cause chronique ; il succède, comme je l'ai dit, à des maladies aiguës, et, quoique les premiers symptômes de la maladie finissent, il subsiste toujours de la fièvre, et au bout de dix, quinze, vingt, trente jours tout au plus, l'abcès se rompt, et le malade meurt dans quelques minutes. — Quand tous les symptômes annoncent une cause fixe dans le cerveau, qui ne paraît tenir ni à la pléthore, ni à une humeur séreuse, ni à la purulence, on peut soupçonner quelques-uns de ces vices dans les solides, dont j'ai parlé plus haut ; et, dans ce cas-là, il faut examiner avec le plus grand soin s'il n'y a pas de virus vénérien ; et, si l'on a lieu d'en soupçonner, on dirige le traitement en conséquence. Si l'on n'en trouve point d'indice, il faut alors se borner à un régime très-simple, et à une boisson abondante d'une légère tisane des bois : quelquefois il se développe, au bout d'un certain temps, des symptômes qui décèlent la vraie cause. Il y a plus de vingt ans qu'un de nos plus habiles chirurgiens me pria de voir une dame qui était revenue d'un voyage d'Angleterre avec de très-violents maux de tête, et surtout une douleur fixe, deux grands doigts au-dessus du sourcil gauche, à laquelle s'étaient joints successivement des insomnies opiniâtres, des mouvements convulsifs dans différentes parties, des engourdissements dans d'autres, la perte de cet œil, la fièvre, des moments de désespoir ; on avait tenté inutilement tous les remèdes. Je crus qu'une exostose vénérienne de l'os frontal pourrait être la cause de ce mal : elle fut rejetée. Je me bornai à conseiller quelques bains tièdes, et je ne revis plus la malade. Quinze jours après, il se manifesta une tumeur extérieure, précisément à l'endroit douloureux. Le chirurgien commença à adopter mon soupçon ; et, quelques jours après, le mal de gorge et l'ulcération qui lui succédèrent ne laissèrent plus de doutes ; mais tous les accidents empirèrent si rapidement, que les remèdes ne purent rien faire. La tumeur du front s'enflamma et se gangréna ; la moitié du coronal se trouva cariée ; il sortit une grande quantité de sanie, et la malade mourut dans les défaillances et les convulsions.

ARTICLE II. — L'HYDROPISIE DU CERVEAU.

§. Je n'ai parlé jusqu'à présent, dans ce chapitre, que des maladies anomales de la tête, et, parmi leurs causes, j'ai placé les sérosités épanchées dans le cerveau ; mais cette sérosité forme quelquefois une maladie qu'on appelle plus particulièrement *hydropisie du cerveau*, dont il est naturel de parler ici, quoiqu'elle soit très-rare chez les adultes. — Elle a été si bien décrite par M. Whytt, que je ne puis mieux faire que de présenter tout ce qu'il y a d'essentiel dans son ouvrage (1). Cet habile médecin n'appelle hydropisie de cerveau que la maladie occasionnée par l'eau épanchée dans les ventricules du cerveau : c'est, dit-il, la quatrième espèce d'hydrocéphale. Dans la première, l'eau est épanchée dans la membrane cellulaire des téguments ; dans la seconde, entre le crâne

(1) *Observations on the dropsy in the brain*, 6°, Edin., 1768.

et la dure-mère; dans la troisième, entre la dure-mère et la pie-mère; et enfin, dans la quatrième, l'épanchement se fait dans les ventricules, immédiatement sous le corps calleux : c'est la plus fréquente, la plus fâcheuse et la plus mal observée. Hippocrate et Celse ne paraissent pas en avoir parlé ; Ætius et Paul d'Egine, qui, comme eux, parlent d'hydropisie de cerveau, n'ont pas mieux connu qu'eux cette espèce : Mercurial n'en a parlé qu'en l'envisageant comme cause d'apoplexie ; et, quoique Wepfer rapporte plusieurs cas dans lesquels il y a eu de l'eau dans les ventricules du cerveau, et que M. Boerhaave en parle comme d'une des espèces d'hydrocéphale, ni l'un ni l'autre n'ont donné les signes qui la caractérisent, et la distinguent des autres maladies du cerveau ; M. Petit, qui a donné un mémoire sur l'hydrocéphale (1), et qui n'a jamais trouvé d'eau dans le crâne, excepté dans la cavité des ventricules, ce qui lui fait croire que les autres hydrocéphales internes sont très-rares (2) ; M. Petit, dis-je, a mieux détaillé les symptômes qu'il a observés ; mais ces symptômes ne sont pas tous les mêmes que ceux qu'a vus M. Whytt. Voici la description de M. Petit, dans ses propres termes :

« L'hydrocéphale est une tumeur aqueuse de la tête, qui attaque plus souvent les jeunes gens que les adultes; les auteurs en reconnaissent de plusieurs espèces, eu égard à la situation des eaux, ils en ont admis une externe et trois internes. Dans la première de celles-ci, les eaux sont épanchées entre le crâne et la dure-mère ; dans la seconde, les eaux sont entre la dure-mère et la pie-mère; et la troisième n'est que l'augmentation excessive des eaux, qui sont naturellement dans les ventricules du cerveau. Celle-ci est la seule que j'aie reconnue dans la pratique de la chirurgie, ou par l'ouverture des cadavres : ce qui me fait croire que les autres espèces sont très-rares. — Aux enfants qui sont dans le sein de leur mère, cette maladie est quelquefois la cause de la difficulté qu'ils ont à sortir : ce qui nous oblige de percer la tête, pour en faire sortir les eaux, et faciliter l'accouchement. — A la suite des douleurs de dents, aux affections vermineuses, aux fortes convulsions qui affligent les enfants, il survient quelquefois l'hydrocéphale. Cette maladie arrive aussi à ceux qui ont quelque vice de la lymphe, des obstructions aux glandes conglobées.

« Voici les signes de cette maladie, depuis ses prémices jusqu'à son plus funeste degré. — Ceux qui commencent d'en être attaqués ont des convulsions légères à la bouche et aux paupières ; ils mordillent leurs lèvres, grincent les dents, et se frottent le nez comme dans l'affection vermineuse. Ils ont le ventre paresseux, ou sont trop dévoyés; et l'assoupissement plus ou moins fort, selon le degré de l'épanchement, les accompagne toujours. — Ils sont faibles, languissants, tristes et pâles ; ils ont l'œil morne, la prunelle dilatée, les sutures écartées; les os s'amincissent, deviennent mous, et ont des figures irrégulières; le nez s'enfonce, le front s'élève, les yeux semblent sortir de la tête, laquelle devient monstrueuse et d'un poids insupportable; elle crève quelquefois, et le malade meurt peu après (1). »

Les remarques de M. Whytt sont : 1° que cette description ne caractérise pas assez bien la maladie ; 2° qu'il n'a jamais vu des mouvements convulsifs que sur la fin de la maladie, au lieu que M. Petit les a vus dès le commencement ; 3° que les malades qu'il a observés, loin d'être assoupis dans les commencements, étaient au contraire trop éveillés, et ne pouvaient pas dormir ; 4° que quant à l'égard des sutures, elles ne peuvent avoir lieu que chez les très-petits enfants, chez lesquels il n'a jamais observé cette maladie (2). De vingt sujets qu'il en a vu mourir, tous étaient depuis l'âge de deux ans jusqu'à seize ; un seul n'avait pas six mois. Enfin, M. Petit n'a point fait mention de l'aversion pour la lumière, du bégaiement et des variations dans le pouls (3). M. Whytt ajoute que si une

(1) *Mém. de l'Acad.*, 1718.

(2) Ils ne sont point aussi rares qu'il le croit, et quoique le hasard ne lui en eût point présenté, ils sont assez fréquents, et très-souvent les différentes espèces sont compliquées.

(1) *Mém. de l'Acad.*, 1718, p. 121.

(2) Vesale, dit M. Whytt, parle d'un enfant de deux ans, qui avait la tête fort grosse, et dont les ventricules du cerveau contenaient neuf livres d'eau; mais c'était un cas très-extraordinaire, et sans doute l'épanchement avait commencé dès les premiers mois de la vie.

(3) En général il paraît que M. Petit

maladie si fréquente de nos jours a été si imparfaitement décrite, c'est sans doute parce que généralement on l'a regardée comme une fièvre qui se terminait par un coma, et que rarement on a ouvert les cadavres, mais je crois qu'il y en a une raison plus simple, c'est que cette maladie ne se présente pas aussi souvent ailleurs qu'elle s'est présentée à Édimbourg, et que par là même, d'autres médecins n'ont pas pu l'observer aussi exactement que lui. Si une maladie qui a beaucoup de rapports avec une autre, est rare, on est porté à l'envisager comme une variété de celle avec laquelle on lui trouve ces rapports : ce n'est qu'en la voyant souvent que la régularité de ces dissemblances, que l'on avait cru des variétés, prouve qu'elles sont des caractères essentiels qui constituent une maladie d'un autre genre. Je passe à la description de M. Whytt.

Les premiers symptômes, et ils paraissent quatre, cinq, six semaines, quelquefois même beaucoup plus long-temps avant la mort, sont : l'abattement, la perte d'appétit, la pâleur, la maigreur, et une légère fièvre, qui quelquefois a des redoublements forts, mais ordinairement irréguliers : quelquefois cependant ils viennent assez régulièrement sur le soir; et alors on prend la maladie pour une fièvre nerveuse ou vermineuse. A cette époque le pouls a ordinairement 110, 120, quelquefois jusqu'à 140 battements par minute; mais rarement il est assez plein pour indiquer une saignée : l'appétit se perd de plus en plus, la langue est souvent blanche, quelquefois cependant fort nette, et, vers la fin de la maladie, elle acquiert cette rougeur qui annonce des aphthes. Les malades sont altérés, ils vomissent souvent une ou deux fois par jour, ou une fois tous les deux jours. Ils se plaignent d'une douleur au front, au-dessus des yeux; quoique ordinairement resserrés, ils ont quelquefois des retours de diarrhée : les purgatifs agissent ordinairement peu. Ils ont quelquefois des tranchées : faibles, découragés, tristes, abattus (1), ils restent volontiers au lit sans aucune disposition au sommeil; ils ont peine à soutenir la lumière, et se plaignent quand on approche la chandelle de leurs yeux. Ils se grattent volontiers le nez, et grincent les dents dans le sommeil, comme quand on a des vers. C'est là ce que M. Whytt envisage comme le premier état de la maladie, qui est assez difficile à distinguer des fièvres lentes, nerveuses ou vermineuses, ou de celles qui sont entretenues par quelque vice dans les intestins. — Dans le second état, le diagnostic devient beaucoup plus aisé ; mais, avant que de le décrire, cet habile médecin remarque qu'il n'a vu que deux malades qui n'eussent pas les vomissements dans le premier ou dans le second état. Le premier était une jeune fille de huit ans, qui ne vomit que pendant trois jours, et n'éprouva le mal de tête que douze ou quatorze jours avant sa mort, au lieu que tous les autres l'éprouvent pendant plusieurs semaines, et quelquefois plusieurs mois. Elle supportait aussi beaucoup mieux la lumière que les autres. Le second était un garçon de onze ans, qui ne vomit jamais, et qui n'eut point mal à la tête. Mais, en général, les vomissements, le mal de tête et la crainte de la lumière sont les symptômes caractéristiques de cette période.

La seconde est marquée par un caractère bien sensible et bien distinctif : le pouls, qui était vite et régulier, devient irrégulier et lent. Elle commence environ trois semaines, quelquefois quinze jours avant la mort; et non-seulement le pouls est plus lent que dans le premier état, mais plus même que dans la santé. Chez une jeune fille de treize ans, dont le pouls avait été pendant quinze jours à 100, il tomba, neuf jours avant sa mort, à 84, le lendemain à 70, et le troisième jour à 60, et devint plus irrégulier, à mesure qu'il devenait plus faible. Un jeune homme de seize ans, qui avait eu le pouls fiévreux pendant plusieurs semaines, ne l'eut plus qu'à 68, quinze jours avant sa mort; deux jours après, il tomba à 60, et une fois à 50. Chez une fille de sept ans, de qui le pouls battait 150 fois le seizième jour avant sa mort, il fut, le lendemain, plus lent que dans l'état de santé, et très-irrégulier. J'omets les autres exemples. M. Whytt en rapporte plusieurs, et les termine en disant que, de tous les malades qui ont eu de l'eau dans le cerveau, il n'y en a eu qu'un dont le pouls ne soit pas revenu à son état naturel. Dans cette seconde période, la plupart des symptômes de la première subsistent; mais les malades

---

n'avait pas assez vu de ces maladies, pour en avoir acquis une idée bien exacte; sa description même le prouve.

(1) Ces quatre mots sont ceux qui rendent le mieux le sens de *low spirits*.

sont plus faibles, et ne peuvent pas se tenir assis. Ils dorment cependant peu; ce n'est que vers la fin qu'ils commencent à s'assoupir. On les entend gémir, sans qu'ils puissent articuler ce qui leur fait mal. Souvent leurs yeux se portent sur leur nez; d'autres fois ils louchent en dehors; quelquefois ils voient les objets doubles. Vers la fin de cette période, quelques uns tombent dans des rêveries, et poussent des cris comme s'ils étaient effrayés; ils rendent quelquefois des vers, mais sans soulagement, et cette évacuation n'a d'autre effet que de contribuer à tromper un praticien peu expérimenté. L'urine dans ce temps-là, comme dans tout le cours de la maladie, varie beaucoup; elle dépose quelquefois un sédiment abondant et sulfuracé: quelques jours avant la mort, il ne se fait ordinairement plus de séparation. L'haleine a une odeur infecte, et telle que M. Whytt ne l'a trouvée dans aucune autre maladie. Quand le pouls, après avoir été lent pendant quelques jours, vient à reprendre une vitesse fiévreuse, c'est le commencement de la troisième période, qui dure ordinairement cinq, six ou sept jours. Ce retour de vitesse dans le pouls n'a manqué que sur deux malades: chez deux autres, il commença déjà dix jours avant la mort. Quelquefois le pouls se relève graduellement, et monte de 60 à 70, à 120, 140, 160, quelquefois même à plus de 200 avant la mort (1). Dans d'autres, il parvient quelquefois, dans un jour, à 150. M. Whytt n'a jamais vu mourir, que le pouls ne fût monté au moins à 130. Dans cette période, le patient qui auparavant, ou au moins jusqu'à la fin de la seconde, était peu disposé au sommeil, devient assoupi et comateux. Si on l'éveille, il paraît insensible, et ne répond que des mots peu cohérents. Souvent une paupière, et bientôt après l'autre devient paralytique; l'iris perd aussi son action, et la prunelle ne se resserre plus, même à la plus grande lumière. Mais l'époque où ces symptômes paraissent varie: quelquefois c'est cinq ou six jours, d'autres fois seulement deux ou trois jours avant la mort. M. Whytt a vu, dans quelques sujets, l'iris reprendre son action, et resserrer la pupille, quand il ordonnait une potion spiritueuse; mais, au bout d'une demi-heure, elle était tout aussi dilatée qu'auparavant. L'assoupissement est quelquefois précédé par des visions d'objets effrayants; la conjonctive s'enflamme souvent une couple de jours avant la mort; l'ouïe subsiste plus long-temps que la vue. Dans cette période, il y a fréquemment des convulsions du visage, des bras, des jambes, de la gorge. Quelques malades portent assez constamment une de leurs mains au visage. On a vu, chez une fille de treize ans, les mains fortement courbées par un spasme fixe. Les soubresauts des tendons sont très-ordinaires: deux ou trois jours avant la mort, une des joues devient très-rouge, deux ou trois fois par jour, pendant que l'autre et tout le reste du visage restent très-pâles. Les derniers jours, les malades ont peine à avaler, la respiration devient laborieuse et quelquefois singulièrement lente, puisque M. Whytt a vu des intervalles de plusieurs secondes entre la fin de l'inspiration et le commencement de l'expiration: ils saignent quelquefois du nez.

La quantité de fluide qu'il a trouvé dans les ventricules était depuis deux jusqu'à cinq onces; d'autres en ont trouvé jusqu'à huit; et il ne se coagule pas par la chaleur, comme la sérosité qui se sépare du sang, celle du péricarde, ou celle qu'on tire du bas-ventre des hydropiques. — M. Whytt passe ensuite aux causes, à l'explication des symptômes et à la curation. Il admet pour cause prochaine de cette hydropisie, comme de toutes les autres, celle que j'ai assignée (1), c'est que les artères exhalantes répandent plus de fluide que les veines absorbantes n'en repompent; mais cette cause peut être produite par plusieurs autres; et celles qu'il assigne sont: 1° une faiblesse de constitution; 2° celle qui peut être la suite d'un accouchement pénible; 3° une tumeur squirrheuse de la glande pituitaire, ou de quelque autre partie contiguë aux ventricules du cerveau, qui, en comprimant les troncs des vaisseaux absorbants, empêchent la résorption; 4° un sang trop aqueux; et il cite l'exemple d'un hydrocéphale et d'une ascite, qui lui parurent dépendre uniquement de cette cause; 5° une suppression ou une diminution dans les urines;

(1) Quand le pouls est au-delà de 150, je ne sais pas si d'autres peuvent le compter avec une exacte précision; mais je ne le puis pas.

(1) *Epistolà Hallero.*

6º enfin, dans toutes les longues maladies du cerveau : il peut, dit-il, s'amasser des sérosités dans les ventricules du cerveau, comme dans la cavité du péricarde, mais pas en quantité suffisante pour produire l'hydropisie du cerveau (1). — Je ne le suivrai point dans l'explication des symptômes, qui n'est pas extrêmement difficile ; et d'ailleurs je ne puis pas adopter celle qu'il donne de la lenteur du pouls dans le second état, et de sa vitesse dans le troisième. — Les remèdes qu'il conseille sont : des purgations fréquentes avec du jalap, de la rhubarbe, du mercure doux, et l'application des vésicatoires. Mais il avoue que quoique ces remèdes soulagent quelquefois, il ne les a pas vus guérir, quand la maladie a fait assez de progrès, pour que l'on puisse la connaître avec certitude; et il soupçonne que les médecins qui se sont flattés de l'avoir guérie, se sont trompés. Il me paraît que l'on doit suivre dans ce cas les mêmes principes de traitement que j'ai établis plus haut, en parlant de la surabondance de sérosité dans le cerveau : mais n'ayant point d'observations propres sur cette espèce d'hydropisie, qui est sans doute très-rare dans ce pays, aussi bien que la véritable hydrocéphale externe des petits enfants, je ne puis point donner de directions plus détaillées. — Avant que de finir cet article, je crois devoir remarquer qu'il y a quelquefois des maladies du genre des hydropisies, qui jouent singulièrement les maux de nerfs. Une humeur séreuse vague occasionne, en irritant les nerfs dans différentes parties, de l'insomnie, de l'étouffement, des palpitations, des bâillements, de la tristesse, tous les symptômes de vapeurs; mais d'autres symptômes et les causes précédentes éclairent sur la véritable cause : le visage est un peu enflé le matin, les jambes le soir; l'enflure se porte quelquefois sur d'autres parties; on sent la peau comme tirée; en même temps les malades sont pâles, le pouls est faible, ils se plaignent d'avoir le cœur mourant, comme nageant dans l'eau; ils ont habituellement froid, et sont aisément oppressés. Dans ces cas, les diurétiques un peu actifs sont les seuls vrais remèdes; j'ai même employé l'oignon de mer; et si l'on emploie les simples aqueux, les bains, les adoucissants, on peut jeter promptement le malade dans une véritable hydropisie : c'est un de ces cas dans lesquels les maux de nerfs sont la suite du *colluvies serosa* de Pison.

(1) M. Whytt a raison de dire que l'eau qui s'épanche à la fin des maladies chroniques du cerveau, ne produit pas les symptômes qui en caractérisent l'hydropisie; mais il se tromperait s'il disait généralement que c'est parce que la quantité n'est pas assez considérable : elle l'est quelquefois plus que celle qu'il a trouvée généralement dans les cadavres de ceux qui étaient morts de cette maladie; mais si, la cause étant la même, et quelquefois plus forte, l'effet varie, cela dépend de beaucoup d'autres circonstances.

ARTICLE III. — DES MALADIES PRODUITES PAR LE SEIGLE ERGOTÉ (1).

L'ergot est une maladie qui n'attaque ordinairement que le seigle, et, à ce que

(1) Cet article n'est presque qu'une traduction de ma lettre sur cette matière, à M. Baker, célèbre médecin anglais, insérée dans le 55e tome des *Trans. phil.*, en 1764, et réimprimée ici en 1770. On distingue trois principales maladies du froment et du seigle; en latin, *rubigo*, *ustilago* et *secale cornutum*. Le *rubigo*, en français la *rouille*, en italien *ruggine*, et en anglais *mildew*, est une espèce de poussière d'un jaune rougeâtre, visqueuse, gluante, qui, s'attachant à la tige et à l'enveloppe du grain de plusieurs plantes graminacées, en empêche l'accroissement : le grain ne se nourrit point, il reste petit et ne contient presque aucune farine. C'est cette maladie qu'on appelle dans quelques endroits *blé venté*, parce que le paysan croit qu'un vent chaud a rongé le grain. L'*ustilago*, en français *nielle* ou *brûlure*, en italien *fuligine*, en anglais *blasting*, est un nom générique, qui comprend deux espèces; le *charbon* (*carbunculus*), et la *carie* (*caries*). Le charbon ne se manifeste presque extérieurement, qu'en ce que le grain est plus rond et quelquefois plus gros; mais en dedans, il se trouve plein d'une poussière noire, visqueuse, fétide. M. Bonnet a trouvé des grains de maïs charbonnés aussi gros que des œufs de poule. *Recherches sur l'usage des feuilles*, p. 327. La *carie*, à laquelle on donne souvent le nom générique de *nielle*, attaque non-seulement les graines, mais les fleurs et les feuilles du froment et de beaucoup d'autres plantes. C'est une poussière noire, visqueuse, adhérente, et qui tue tout ce à quoi elle s'attache; c'est ce qu'on appelle communément *le*

j'ai appris de M. Haller, deux ou trois autres plantes graminacées dans les Alpes (1). C'est une végétation irrégulière du grain, qui acquiert une substance comme moyenne entre le grain et la feuille, d'une couleur verte, foncée et sale; il est fort prolongé, et assez irrégulier dans sa longueur et dans son arrondissement. — MM. Marchand et Vaillant en avaient vu de quinze lignes de long et de deux lignes de large; j'en ai vu de dix-sept lignes (2). M. Lang est celui qui a le mieux décrit leur figure; il a aussi donné des expériences sur leur caractère (3). L'ergot m'a paru d'environ un tiers au moins plus léger que le seigle.—Si l'on en sème, il ne germe point. C'est surtout dans les années pluvieuses qu'on le remarque, et quand un été très-chaud succède immédiatement à un printemps très-pluvieux. Tous les auteurs qui en ont parlé s'accordent sur cette description, et je n'en vois que trois qui paraissent l'avoir vu différemment (4). On a un peu plus varié sur les noms (1). — Les anciens n'ont point ignoré que les grains gâtés fournissaient une nourriture mal saine; et l'on trouve dans Galien, qui est encore aujourd'hui le premier des auteurs diététiques, d'excellentes observations sur le danger du froment charbonné et sur ceux de l'ivraie. Il rapporte les maladies qu'il en a vu résulter, et il défend que les boulangers s'en servent (2). Le pain dans lequel est entré du froment niellé ou charbonné lève toujours mal, et n'est jamais bien cuit : il reste visqueux, pesant, et il est même nauséabond pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. En 1758, il y eut dans ce pays beaucoup de charbon; et je crus devoir rapporter à cette cause quelques maladies chroniques du bas-ventre et de la peau. J'ai remarqué d'autres fois que quand les grains ne parvenaient pas à leur maturité, ou souffraient dans le temps de la récolte, le pain était moins bon; et le paysan, à qui les plus mauvais grains restent, parce qu'il ne peut pas les vendre, qui mange plus de pain que le citadin, qui le soigne moins, et

noir. Il paraît attaquer dans le temps de la floraison; cette poussière n'a que peu d'odeur et peu de goût. J'ai vu un grand nombre d'épis tous couverts de nielle, et il n'y a que l'enveloppe du grain qui, quand on l'a nettoyée, est absolument blanche, et ne contient qu'un tissu fibreux, qui paraît avoir été la partie vasculeuse du grain. M. Cinnani, *Delle malatie del grano*, etc., dit que la carie a été connue de tous temps, mais que le charbon n'a été observé que depuis peu, en Lombardie en 1730, à Cezenne en 1738.

(1) Le seigle, en compensation, n'est pas sujet à la nielle. M. Tillet a vu près de Rheims, du froment ergoté, et l'habile auteur du Journal encyclopédique, un grand nombre d'épis d'avoine qui avaient des grains parfaitement semblables à l'ergot (juin 1771, p. 209); mais ces cas sont sûrement très-rares.

(2) L'ergot ne se trouve presque point dans ce pays. Je n'y en ai vu que deux fois; la dernière fois en 1771, et chaque fois dans un seul village.

(3) L'ouvrage de M. Lang, sénateur à Lucerne, parut en allemand en 1717. J'en ai trouvé un extrait très-bien fait dans les *Actes des savants* de 1718, p. 309. Le titre est : *Description des maladies qui naissent de l'usage du blé cornu*; il est très-bien décrit dans le Dictionnaire de M. de Bomare.

(4) M. Moneta, *Commentar. de rebus in hist. natur. et med. gest.*, t. III, p. 520, dit que l'ergot n'est autre chose qu'un grain gigantesque, produit par un trop fort accroissement dans les années fertiles, et qu'il n'a rien de nuisible. Il ajoute que l'orge et le froment peuvent aussi devenir cornus, ce qui répugne à presque toutes les observations que l'on a sur cette matière; et l'on serait porté à croire que M. Moneta n'a jamais vu de blé cornu, qui a un goût totalement différent du seigle, mais seulement des grains très-sains, mais vraiment gigantesques, tels que l'on peut en trouver partout, toutes les années, dans toutes les espèces de graines. Une femme dont M. Salerne nous a conservé une lettre (*Mémoires présentés*, t. II, p. 161), dit que le seigle cornu est quelquefois plus grand, et quelquefois plus petit que le seigle, et M. Hanow (*Commentar.*, etc., ibid.) dit aussi que l'ergot est quelquefois une maladie marasmodique : mais si cela est, cela est bien rare.

(1) Quelques auteurs l'appellent *secale luxurians :* d'autres, *mère de seigle ;* ce qui répond au *mutterkorn* des Allemands, et *orga :* Lang le nomme *clavus secalinus*, clou de seigle : en Sologne, on l'appelle *ergot*, nom qui peut lui venir de quelque rapport de forme et de consistance avec les ergots des poulets : en Gatinois, *blé cornu*.

(2) *De aliment. facultatib.*, lib. I, cap. XXXVII.

qui ne fait presque aucun usage des assaisonnements, éprouvait quelques incommodités qui me paraissaient en dépendre, et qu'il eût prévenues par quelques attentions aisées. Longol a vu un homme qui, ayant avalé par curiosité quelques grains de froment charbonné, eut des douleurs de membres, qui ne cessèrent que quand il eut eu quelques selles.

Mais les dangers de l'ergot sont plus considérables; et comme il est vraisemblable que cette dégénération du seigle a existé de tout temps, on peut penser que, dans tous les siècles, quelques personnes ont été attaquées des différentes maladies qu'il produit; mais, faute d'observateurs, nous l'avons ignoré, et ce n'est qu'en 1796 qu'elles ont été décrites exactement (1); et depuis ce temps-là, on les a vues se répandre dans différents endroits de l'Europe, tantôt sous la forme de maladies spasmodiques, tantôt sous celle de maladies gangréneuses. M. Hoffmann (2) les a bien décrites l'une et l'autre; et je m'occuperai successivement, d'abord de la spasmodique, ensuite de la gangréneuse. — En 1796, il régna dans la Hesse et dans les provinces voisines une maladie convulsive, dont la faculté de médecine de Marbourg attribua la cause au blé ergoté, et elle publia en allemand, en 1797, un petit ouvrage sur les symptômes, la cause et le traitement de cette maladie. C'est dans cette source que Sennert paraît avoir puisé la longue description qu'il en donne, et dont je présenterai ici les symptômes essentiels (3). Cette maladie, accompagnée de convulsions, d'assoupissement, de délire, attaquait très-violemment, tantôt avec fièvre, tantôt sans fièvre. La maladie commençait par une espèce de fourmillement dans les extrémités d'un ou de plusieurs membres; les convulsions succédaient à cette espèce de sensation, et après avoir commencé par les doigts, elles gagnaient tout le membre, et passaient ensuite aux muscles du tronc, qu'elles arrondissaient quelquefois presqu'en boule, et que d'autres fois elles tenaient étendus avec la plus grande raideur. Chez quelques malades, la même convulsion se soutenait, d'autres en éprouvaient une grande variété. Ces convulsions étaient toujours extrêmement douloureuses, et arrachèrent plus d'une fois des cris aux malheureux qui en étaient atteints. L'attaque de la maladie était quelquefois si prompte que, si elle saisissait à table, elle faisait souvent tomber la cuiller ou le couteau des mains, et si elle attaquait le laboureur à sa charrue, elle le renversait à terre; quelquefois on vomissait dans le commencement du mal. Des remèdes convenables et appliqués à temps pouvaient empêcher la maladie de gagner la tête; mais si elle s'y portait, elle occasionnait un violent accès d'épilepsie, après lequel le malade restait pendant plusieurs heures si insensible et si immobile, qu'on pouvait le croire mort. A cet état succédait souvent un délire plus ou moins long, qui était remplacé par la perte de l'ouïe ou de la vue, quelquefois par une paralysie plus générale. Cette maladie était souvent accompagnée d'une voracité insatiable; et si l'on guérissait, elle se terminait ou par une diarrhée abondante ou par une enflure des pieds et des mains, accompagnée de vésicules pleines d'une sérosité âcre. Les deux indications que Sennert propose, d'après ses guides, sont d'évacuer la matière vénéneuse et de fortifier le genre nerveux. Il a fait quelques remarques générales qui doivent trouver place ici.

1° Ceux qui, pendant le cours de la maladie, étaient attaqués d'épilepsie, n'en guérissaient presque jamais. 2° Ceux qui devenaient fous le restaient jusqu'à la mort. 3° Quoique plusieurs personnes aient survécu long-temps à cette maladie, cependant toutes les années, en janvier et février, elles en avaient quelque ressentiment. 4° Cette épidémie ne fut pas absolument exempte de contagion, ce que l'on n'a point vu ailleurs. 5° Les cadavres des hommes morts de cette maladie se corrompaient beaucoup plus vite qu'après toute autre (1). 6° Elle n'épargna pas même quelques animaux; les cerfs surtout en étaient attaqués comme

(1) Dans les grandes villes, on donnait beaucoup d'attention aux grains; ainsi ils y étaient ordinairement bons, et les médecins n'étaient pas répandus dans les petites villes et dans les campagnes.

(2) *Path. gene.*, pars 2, c. IX, § 16.

(3) *De febrib.*, lib. IV, cap. XIV. *De febre maligna cum spasmo.* Willis, et depuis peu M. Carheuser, dans sa *Pathologie*, ont décrit cette maladie d'après Sennert.

(1) Goelicke, *Exercitat. subcissiv.*, t. II, p. 17.

les hommes, et on les voyait couchés à terre dans un grand engourdissement (1). M. Hoffmann nous apprend que la même maladie reparut dans le Voigtland en 1648, 1649, 1675 (2). Wepfer dit qu'elle régna dans une partie de la Forêt-Noire en 1693, et il en cite quelques cas affreux (3). En 1702, elle parcourut tout le pays de Frieberg, et en 1716, elle désola la Saxe et la Luzace : c'est cette épidémie que décrivit Védélius. Peu après, M. Gogelicke s'occupa de cette même maladie dans une petite dissertation, dans laquelle il a extrait avec soin ce que tous ceux qui avaient écrit jusqu'alors, Horstius, Buddé, Longol, Haberkon, Willius, en avaient dit; et il indiqua avec soin les différences de la maladie dans les différentes épidémies.— La même maladie se répandit, en 1717, dans différents endroits de l'Allemagne; en 1722, elle parut en Silésie, et M. Vater en donna une description (4). En 1736, elle régnait dans la dynastie de Saboth en Silésie, et dans le district de Wartemberg en Bohême. M. Burghart a décrit l'épidémie de Saboth (5), mais la plus grande partie de sa description est en allemand. M. Srinc décrivit très-exactement celle de Wartemberg, après avoir vu plus de cinq cents malades (6). En 1741, elle attaqua la Nouvelle-Marche, et y régna jusqu'en mai 1742. M. Muller en donna une très-bonne description (7). En 1754, M. Cothénius publia en allemand la relation de celle qui avait attaqué les environs de Potzdam; et en 1756, M. Blohm d'Altona donna la description d'une épidémie, mais sans dire où elle avait régné (8). Je ne suivrai plus l'histoire des retours qu'elle peut avoir eus, et je placerai ici la description de M. Srinc; c'est une de celles qui m'ont paru les mieux faites, et elle est d'un témoin oculaire. La maladie commençait par un chatouillement désagréable sous la plante des pieds, qui ressemblait à ce qu'on éprouve quand une fourmi marche sur la peau. Bientôt on éprouvait une violente cardialgie; de là la maladie passait aux mains, et bientôt à la tête même.

Ce chatouillement était suivi non-seulement de la contraction des doigts, des mains et des pieds, mais d'une si violente contraction des bras et des jambes, que l'on en craignait la luxation. Les malades éprouvaient aux mains et aux pieds un sentiment de brûlure si fort qu'il leur arrachait des cris et les jetait dans des sueurs excessives. Après de vives douleurs, la tête devenait pesante, et ils éprouvaient de forts vertiges; ils voyaient des nuages devant les yeux; quelques-uns devenaient aveugles, d'autres voyaient tous les objets doubles : ils ne se connaissaient plus et tombaient dans un délire complet; les uns devenaient maniaques, les autres mélancoliques, les troisièmes tombaient dans la léthargie; ceux qui avaient plus de quinze ans étaient exposés à prendre des accès d'épilepsie, qui, pour plusieurs, devenaient bientôt mortels, et dans lesquels le malade rendait une écume verte et sanglante : il y avait souvent un violent opistotonos (1). La langue était fréquemment déchirée par les convulsions, et chez quelques malades, elle enflait si fort qu'ils perdaient la parole : quand l'épilepsie succédait à la cardialgie, la mort était inévitable; quand il survenait du froid après le premier sentiment de chatouillement, les convulsions étaient moins fortes. La boulimie se joignait souvent à tous ces maux, et rien ne pouvait rassasier les malades : il y en eut un qui eut des charbons à la nuque, où il se forma un pus jaune, avec des douleurs affreuses. Il a quelquefois paru sur les pieds des petites taches rouges, qui duraient

---

(1) Ibid., p. 23.

(2) *Dissertatio de morbo spasmodico epidemico maligno in Saxonia, etc.* Jenæ, 1717.

(3) *De morb. capit.*, obs. 120. Mais c'est au charbon qu'il l'attribue, et en général à la mauvaise qualité du grain.

(4) Chr. Vateri, *Dissertat. de morb. spasmodico silesiaco.* Wittemberg, 1723.

(5) *Satyræ medic. silesiac. specim. tert.*, obs. 4.

(6) Ibid., obs. 5.

(7) C. A. Bergen, et J. M. F. Mulleri, *Disputat. de morb. epidemic. convuls. contagiis experte.* Francof. ad Oder, 1742. Cette bonne dissertation se trouve dans la collection pratique de M. Haller.

(8) *De affectu spasmod. vago, maligno.* Erford., 1756. Il n'y a rien de neuf.

(1) M. Blohm a vu des tétanos, des emprostotonos, des opistotonos, des paralysies qui, après avoir occupé un côté, passaient bientôt à l'autre : il a vu aussi des symptômes qui dénotaient des convulsions internes. Wédélius, qui cependant n'observa qu'un petit nombre de malades, vit les mêmes accidents.

pendant plusieurs semaines; d'autres fois, ces taches se répandaient sur le visage et le défiguraient; le pouls, chez tous, a constamment été celui de la santé. La raideur des parties succédait à leurs spasmes, de façon qu'ils ne pouvaient se servir ni de leurs bras ni de leurs jambes.

Le cours de la maladie était de deux, de quatre, de six, et jusqu'à douze semaines, chez quelques-uns, avec des intervalles. De cinq cents malades, dont trois cents étaient au-dessous de quinze ans, il en périt cent, presque tous du nombre des derniers. — Tous les habitants de deux maisons périrent. La maladie n'était point contagieuse. — Celle qu'observa en même temps M. Burghart avait les mêmes caractères; mais, aux autres convulsions, il ajoute celles des yeux et des lèvres, et le délire qui les accompagnait. Il n'a pas vu la maladie céder avant trois semaines, et elle s'étendait souvent jusqu'à deux mois, si les malades ne se soumettaient pas au régime et aux remèdes. Ceux à qui il survenait une fièvre, surtout si elle était accompagnée de sueurs abondantes, se guérissaient plus vite; ceux qui mouraient éprouvaient avant la mort une espèce de paralysie générale. Les femmes étaient plus mal pendant les règles, et si ensuite elles se trouvaient mieux, la maladie reprenait des forces au retour suivant, et elles se retrouvaient plus mal. Ceux qui se rétablissaient restaient très-faibles pendant très-long-temps, et leurs facultés étaient aussi très-faibles. Dans la description de M. Muller, on retrouve les mêmes symptômes que dans celle de M. Srinc, avec cette différence que tous ses malades avaient la fièvre, et ce dernier n'en trouva jamais.

DES MALADIES GANGRÉNEUSES (1).

Il paraît, par une lettre de M. Thuillier, médecin du grand Sully, que les gangrènes produites par l'ergot étaient déjà connues dans quelques provinces de France en 1630 (2). En 1650, 1660, 1664, elle régnait dans plusieurs endroits de la Guyenne, dans la Sologne, dans le Gâtinais et, surtout la dernière année, à Montargis, au rapport de M. Perrault (1). — Le premier symptôme était l'engourdissement des jambes, ensuite la douleur avec une légère tumeur sans inflammation; le froid, la lividité, le sphacèle et la séparation du membre succédaient rapidement. — Dans la Sologne, il n'y avait point de fièvre, les douleurs n'étaient pas aiguës, et on négligeait tous les secours. Le nez, les doigts, les mains, les bras, les pieds, les jambes, les cuisses, tombaient spontanément après être sphacélés. — M. J.-C. Brunn, l'un des plus grands médecins du siècle passé, vit à Augsbourg une femme attaquée tout à la fois de la maladie spasmodique et du sphacèle des mains, pour avoir fait usage du seigle ergoté, et il apprit du chirurgien qui était avec lui, et qui avait amputé un pied pour la même raison, que cette espèce de grain dégénéré était cause que les habitants de la Forêt-Noire étaient non-seulement sujets à des convulsions extraordinaires, mais aussi à perdre souvent leurs membres par le sphacèle. — En 1709, la maladie se reproduisit dans la Sologne, où il y a presque toujours un peu d'ergot, et où cette année il y en eut le quart (2). M. Noël, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, vit dans cet hôpital, en moins d'un an, plus de cinquante ergotés, presque tous hommes ou jeunes garçons : il n'y eut aucune femme, et très-peu de jeunes filles. Le mal commençait ordinairement par les doigts des pieds (chez un seul il commença par ceux des mains), et s'étendait souvent jusqu'au haut de la cuisse. — Le premier symptôme, après l'usage de ce pain empoisonné, était une espèce d'ivresse, et bientôt la gangrène se déclarait. Quatre personnes moururent après l'amputation, la gangrène ayant gagné jusqu'au tronc (3), et cette amputation est aussi nuisible que la répercussion des sueurs critiques dans les maladies vénéneuses.

---

(1) Cette forme de la maladie n'appartient point aux maux de nerfs; cependant je n'ai pas cru devoir la séparer : elle intéressera plusieurs lecteurs, et j'espère que les autres me pardonneront de l'avoir insérée : elle n'est pas longue, et l'autre partie en est plus complète.

(2) *Lettre de M. Dodart, au Journal des savants*, ann. 1776, t. IV, p. 79.

(1) *Journal des savants*, ibid.

(2) En 1716, il y en eut un tiers dans quelques provinces de la Suède et de la Saxe.

(3) C'est une nouvelle observation à ajouter à tant d'autres, pour prouver qu'il ne faut pas faire l'amputation que la gangrène ne soit arrêtée.

M. de Fontenelle cite un cas terrible, qui doit trouver place ici. Un paysan fut attaqué de la manière la plus cruelle : la gangrène lui fit tomber d'abord tous les doigts d'un pied, ensuite ceux de l'autre, après cela les restes des deux pieds, et enfin les chairs des deux jambes, et celles des deux cuisses se détachèrent successivement et ne laissèrent que les os. Dans le temps qu'on en écrivit la relation, les cavités des os des hanches commençaient à se remplir de bonnes chairs qui renaissaient (1). — La même année, si désastreuse dans toute l'Europe par le gel, cette maladie parut pour la première fois dans le canton de Lucerne; elle y reparut en 1715 et 1716, et se répandit en même temps dans ceux de Zurich et de Berne : c'est cette dernière épidémie qu'a décrite Lang. La maladie commençait ordinairement, sans aucune fièvre, par une lassitude plus ou mois longue. Les membres devenaient froids, pâles et ridés, comme s'ils avaient trempé long-temps dans l'eau chaude. La peau perdait sa sensibilité, mais les malades souffraient dans l'intérieur des douleurs cruelles, qui augmentaient prodigieusement par la chaleur du lit ou de l'atmosphère; et dans un endroit frais, elles diminuaient pour faire place à un sentiment de froid intolérable.—Des extrémités des doigts, où ces symptômes commençaient, ils s'étendaient aux bras, aux jambes, aux cuisses; les douleurs étaient remplacées par le sphacèle, et une partie du membre se séparait de l'autre, ou tout le membre se séparait du tronc. La santé pendant tout ce temps-là souffrait peu de dérangements, si ce n'est une légère chaleur fébrile, des sueurs après avoir mangé, un sommeil laborieux, des songes inquiétants (2). Depuis cette époque, la maladie n'a pas reparu en Suisse. Mais depuis 1709 jusqu'en 1739, M. Noël l'a observée plusieurs fois dans l'hôpital d'Orléans (3), et il paraît qu'en général elle est assez fréquente dans ce pays-là, où elle a été de nouveau observée par M. Mulcaille et par M. Salerne. C'est M. Duhamel, à qui rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger, qui a fourni à l'académie les observations de M. Mulcaille. Il règne en Sologne, depuis la moisson, une maladie appelée ergot, nom qu'on lui a donné à cause d'un grain qui la produit : c'est un seigle dégénéré, dont l'usage donne à la masse du sang une qualité putride et gangréneuse, qui se fait d'abord sentir dans les pieds et dans les jambes, par des lassitudes douloureuses et une lividité extérieure, qui forme une gangrène plus sèche qu'humide; il s'y engendre souvent des vers; enfin les doigts des pieds se détachent de leurs articulations et tombent avec le métatarse, le pied, la jambe, et jusqu'au fémur, qui abandonne la cavité cotyloïde. Il en arrive autant aux extrémités supérieures; et on a vu à l'Hôtel-Dieu des gens, n'ayant plus que le tronc, vivre néanmoins plusieurs semaines, car ces chutes des membres ne sont jamais suivies d'hémorrhagie. Jusqu'ici on n'a pas réussi à guérir ces maladies : il en a péri plus de soixante (1).

Les principaux phénomènes de l'épidémie observée par M. Salerne étaient les suivants : 1° elle attaquait tous les âges et tous les sexes; 2° cette année-là (qui n'est point indiquée), elle ne montait pas au-dessus du genou; au lieu que l'année précédente on avait vu un enfant de dix ans perdre les deux cuisses, et son frère, âgé de quatorze ans, perdre d'un côté la cuisse, de l'autre seulement la jambe : ils étaient morts au bout de vingt-huit jours; 3° du petit nombre qui échappait, peu survivaient long-temps; 4° l'amputation hâtait la mort; 5° de cent vingt malades, à peine en échappait-il cinq; 6° le sang, extrêmement visqueux, coulait à peine de la veine; 7° l'inflammation de la peau désignait l'endroit où s'établirait la suppuration; 8° après la chute du membre, il n'y a point besoin de ligature; 9° dans la Sologne, qui est un pays marécageux, la maladie attaque plus souvent les pieds; 10° tous les malades, presque imbéciles dès le commencement, racontent fort mal l'histoire de leur maladie : ils ont le visage jaune, et maigrissent si fort qu'ils ressemblent à des cadavres; 11° la maladie n'est jamais contagieuse (2). — M. Puy, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, m'a dit y avoir vu amener plus d'une fois des lieux voisins, et toujours dans les années humides, des malades de cette espèce, et

(1) *Hist. de l'Acad. royale*, 1710, p. 81.
(2) *Acta erudit.*, 1718, p. 309.
(3) Quesnay, *Traité de la gangrène*, p. 408.

(1) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, 1748, p. 528.
(2) *Mémoires présentés*, t. II, p. 155.

entre autres une femme qui perdit les deux cuisses. Le symptôme dont ils se plaignaient le plus était un feu brûlant dans la partie; il ajouta avoir ouï-dire qu'on observait quelquefois cette maladie en Dauphiné. En 1749, il régna à Béthune une maladie parfaitement semblable au milieu d'août, c'est-à dire d'abord après la moisson. En 1764, cette espèce de gangrène fit de grands ravages dans l'Artois. La maladie commençait par une douleur aiguë aux extrémités, avec peu de gonflement, point d'inflammation et un peu de fièvre; au bout de dix ou douze jours, quelquefois plus tard, cet état douloureux devenait engourdissement, avec un froid excessif; et quand ce second état avait duré huit ou dix jours, la gangrène commençait à se manifester aux doigts des pieds ou des mains, et gagnant successivement les parties supérieures du membre, les mains, les pieds, les bras, les jambes, se détachaient de leur articulation, et il périt plusieurs malades. — MM. de l'Arsé et Taranget, chargés de l'examen de cette maladie, déclarèrent qu'elle dépendait de l'usage du pain de seigle, mêlé de beaucoup d'ergot.

En 1770, à Noyen, dans le Maine, un paysan ayant fait du pain avec de la criblure de seigle, composée pour la plus grande partie d'ergot, cet infortuné perdit, dans l'espace d'un mois, sa femme et deux de ses enfants; et un troisième, qui avait mangé de la bouillie de cette farine, échappa à la mort, mais resta sourd, muet, et privé des deux jambes (1). —Le seigle ergoté ne nuit pas seulement aux hommes, il empoisonne aussi les animaux. Dans le district de Wartemberg, les mouches périssaient, les truies avortaient. M. Srinc ayant nourri un chien, de pain fait avec de l'ergot, il périt dans des spasmes affreux; et d'autres médecins ayant tenté le même essai sur des porcs, des oies, des poules, le résultat de toutes ces expériences fut le même (2). — Les cerfs qui en avaient mangé périrent aussi dans les convulsions (3). — M. Salerne a vu un cochon, nourri de deux tiers d'orge et d'un tiers d'ergot, qui périt avec le ventre gros, dur, noir, les jambes ulcérées, le foie et une partie des intestins gangrenés. Un autre, qui n'avait vécu que de son d'ergot, perdit les quatre pieds et les deux oreilles; plusieurs canards s'en trouvèrent très-mal, et deux périrent (1). —On peut faire sur tous les faits que j'ai présentés jusqu'à présent plusieurs questions intéressantes; et la première, c'est : Quelle est la cause de cette dégénération du grain? M. Aimen, qui, dans le troisième volume des Mémoires présentés, avait promis de faire des recherches sur cette cause, les a données dans le quatrième (2); et l'on est bien surpris de voir qu'il l'attribue à la même cause que le charbon dans le froment : *ce que le charbon est au froment, l'ergot l'est au seigle* (3). M. Tillet, cet observateur si exact et si éclairé, l'attribue à la piqûre d'un insecte. J'avoue que ce système ne me paraît rien moins que démontré; et peut-être faut-il s'en tenir au système plus simple de Bauhin et de M. Dodart, qui, ayant vu que l'ergot était plus abondant quand, après un temps humide, il survenait tout-à-coup des chaleurs, concluent que la sève se portant trop abondamment au grain dans ces circonstances, il croît trop (4).

(1) Read, *Traité du seigle ergoté*. In-12, 1771.
(2) *Satyr. medic. Siles.*, ibid., p. 57.
(3) Muller, § 14, p. 33.

(1) *Mémoires présentés*, ibid.
(2) *Mémoires présentés*, t. IV, p. 371.
(3) M. Aimen établit : 1° que la sève est composée d'une partie aqueuse et de corps globuleux; 2° que si la sève s'épanche hors de ses vaisseaux, la partie aqueuse s'évapore, et alors les corps globuleux se rapprochent et deviennent noirs par leur rapprochement; 3° que cet épanchement vient de ce que les grains n'ont pas été fécondés, comme M. Geofroy l'avait déjà dit. Je ne dois point discuter ici ce système, ni examiner un point de théorie aussi étranger à cet ouvrage; mais on a de la peine à comprendre, quand on a vu un grain de froment charbonné, et un grain de seigle ergoté, comment deux corps si différents peuvent être produits par la même cause.
(4) Tous les grains ne deviennent pas trop gros; mais ce fait ne nuit point au système. Il est vraisemblable qu'une irruption trop forte de la sève peut rompre l'enveloppe ou une des lames de l'enveloppe : il peut résulter de là une augmentation : mais d'autres causes peuvent aussi l'arrêter; le froid, un vent sec, peuvent même alors resserrer davantage les vaisseaux intérieurs, et rapetisser le grain. Mais dans tous les cas, l'élaboration du grain sera constamment moindre; il s'altérera, et cette altération peut être

2°. Comment nuit l'ergot? Je réponds à cette question dans ma Lettre latine : *fiat lux*. Je vois avec plaisir qu'on a loué cette réponse; et, quatorze ans après, je n'en ai point d'autre à faire. Nous connaissons un grand nombre de poisons végétaux, dont nous ne pouvons pas déterminer avec certitude la façon d'agir, et tel est l'ergot. Il a un goût âcre et nauséeux, que l'on trouve dans beaucoup de venins narcotiques : tout ce que l'on peut dire, et est-ce dire quelque chose, c'est qu'il porte dans nos humeurs un principe âcre et délétère, qui, en irritant les nerfs, donne des convulsions, ou, en putréfiant, occasionne la gangrène (1).

3°. Pourquoi produit-il quelquefois des épidémies convulsives, d'autrefois des épidémies gangréneuses? — Il n'est point rare de voir des épidémies de fièvres très-putrides ou malignes, produire chez quelques sujets des symptômes convulsifs, chez d'autres des symptômes gangréneux. Différentes circonstances, tirées ou de la nature de l'ergot, ou de celle du sol, du climat, des aliments, peuvent encore occasionner ces variétés dans l'effet. Peut-être que, si le venin se développe dans les premières voies, il produit des symptômes nerveux; et, s'il passe dans la masse du sang, des symptômes gangréneux. En général, ces questions offrent encore beaucoup d'obscurités, auxquelles on ne pourra répondre qu'après des observations et des expériences dirigées avec intelligence, et exécutées avec soin, qui répandraient sûrement beaucoup de jour sur plusieurs phénomènes intéressants de l'économie animale.

4°. Comment nuit la nielle? Il paraît que c'est un venin âcre et visqueux; et si quelqu'un se promène à pieds nus dans des prés où il y en a, il se procure des ulcérations fâcheuses aux jambes (2).

5°. Y a-t-il d'autres graines qui occasionnent les mêmes maladies que l'ergot? M. Linnæus décrit fort exactement, dans une très-bonne dissertation (1), une maladie convulsive, endémique dans plusieurs provinces, qui se manifeste toujours en automne, qui a les plus grands rapports avec la maladie convulsive occasionnée par l'ergot, qui n'attaque que les pauvres, jamais les riches, et que cet habile naturaliste attribue à la graine de *raphanistrum*, mêlée parmi le froment : ce qui l'a déterminé à appeler cette maladie *raphania*, nom qui a été adopté par M. Vogel. On ne peut pas présumer que l'histoire de l'ergot eût échappé à l'attention de M. Linnæus : ainsi on peut croire que cette graine opère les mêmes ravages. Je n'ai point été à même de l'examiner et de la comparer avec l'ergot; sans doute cette comparaison découvrirait, entre ces deux graines, des ressemblances qui expliqueraient celles de leurs effets. Celle de *raphanistrum*, donnée à des volailles, produisit tous les symptômes que l'on observait chez les hommes dans cette maladie.

Après ce détail des symptômes, et ces observations sur les causes, je dois indiquer ce que l'on a dit du traitement. Les médecins de Marbourg commençaient par purger, et donnaient ensuite des sudorifiques amers à très-grandes doses. Longolius conseillait les acides. Lang employait d'abord l'émétique, qui paraît en effet mieux indiqué que les simples purgatifs, et ensuite il prescrivait les sudorifiques amers, et défendait d'employer aucun aliment visqueux, gras, ou de difficile digestion. Tous ceux qui en ont traité, se sont réunis à défendre le pain chaud, que partout on a trouvé beaucoup plus funeste que le pain rassis. L'ergot même perd sa qualité vénéneuse par le temps : on a remarqué qu'elle était dans toute sa force après la moisson, et c'est alors que les maladies sont les plus fréquentes et les plus fâcheuses : peu à peu elles diminuent, et enfin elles cessent, quoiqu'il continue à y avoir de l'ergot dans le seigle (2). On a observé

---

plus ou moins considérable, et par là même plus ou moins vénéneuse. Il y a un grand nombre de plantes qui, saines, sont très-utiles, et qui, dégénérées, deviennent vénéneuses.

(1) En admettant le système de M. de Buffon sur la nature de l'ergot, qui, suivant lui, n'est qu'un assemblage de petites anguilles vivantes et très-mobiles, on expliquerait les symptômes comme ceux d'une maladie vermineuse. *Histoire naturelle*, t. II, et *Suppl.*, t. IV.

(2) *Mémoire de Lang.*

(1) *Raphania, amœnit, academic.*, t. V.

(2) Cette diminution de la vénénosité en vieillissant, n'est point particulière au seigle ergoté : on trouve plusieurs autres substances végétales qui sont dans le même cas.

la même chose pour les autres altérations du grain. — La cure que prescrit M. Muller est faible, et ne peut avoir aucune efficacité. Il se borne à de vains anti-spasmodiques : les vésicatoires sont le seul article utile de son traitement. — Dans la Sologne, on adoucissait les douleurs par la saignée, et l'on se servait d'une solution de vitriol, d'alun et de sel commun, pour arrêter la gangrène commençante (1). — M. Puy fit à un enfant des incisions dans les chairs de la jambe gangrenée jusqu'à l'os, et il trépana le tibia dans plusieurs endroits. La plus grande partie de l'os tomba en carie; mais, partout, le cal répara le dommage, et l'enfant se remit parfaitement. — S'il m'était permis de hasarder quelques conjectures sur le traitement d'une maladie que je n'ai jamais vue, voici la méthode que je proposerais :

1°. Suivant les circonstances, on pourrait commencer par une saignée, mais ce n'est qu'après l'examen le plus attentif qu'il faut se déterminer. On juge par les causes, par les symptômes, par les caractères de la maladie, que très-souvent elle n'est point indiquée; et Waldschmith, qui a décrit l'épidémie qui régna dans le Holstein, en 1717, a remarqué que la saignée avait nui dès que la maladie était déclarée. Cependant elle a réussi dans d'autres cas, et surtout dans l'épidémie des environs de Béthune.

2°. On donnerait l'ipécacuanha comme émétique; et peut-être même qu'il faudrait le répéter : on purgerait ensuite avec les sels amers.

3°. Après ces premiers secours, on ordonnerait, à assez grandes doses, le camphre, l'élixir de vitriol, et le kina, avec une décoction de camomille, de scordium, et de chardon bénit.

4°. On ferait appliquer de grands vésicatoires à la nuque et à l'os sacrum : ils furent utiles en 1717, dans le Holstein.

5°. On ferait de grandes incisions dans les parties, et on les fomenterait continuellement avec une forte décoction de scordium bouilli dans du vin.

Est-ce que dans les affections nerveuses, et surtout paralytiques, qui dépendent de cette cause, les bouillons de vipère ne seraient pas de la plus grande utilité, si les facultés des malades leur en permettaient l'usage? Tout le persuade, et je ne balancerais pas à les conseiller. Pour ceux à qui les facultés ne les permettraient pas, on pourrait y suppléer par des bouillons avec les herbes anti-scorbutiques, et les écrevisses

A-t-on eu raison d'appeler cette gangrène *ustilaginée?* Non, puisqu'elle dépend d'une cause très-différente de la *brûlure.* — Est-ce le *mal des ardents?* Cette maladie, que l'on ne connaît que par les historiens, paraît avoir été un érysipèle très-douloureux, qui se terminait par la gangrène, et souvent par la perte des membres. Et M. Puy m'a dit qu'elle paraissait encore quelquefois sous cette forme dans le Dauphiné, où elle fit, dans le onzième siècle, des ravages qui donnèrent lieu à la fondation de l'ordre de Saint-Antoine (1). Et, quoique les au-

(1) *Mém. présentés,* t. II, p. 62.

(1) M. Réad a recueilli une notice de quelques-unes de ces épidémies : il cite d'après Frodoart, celle de Paris de l'an 947. C'était un feu sacré qui s'attachait à chaque partie du corps, et la consumait entièrement avec les douleurs les plus aiguës. Environ l'an 1000, c'est-à-dire, peut-être dans le même temps, il régna dans la Lorraine une maladie épidémique bien nombreuse, puisque dans l'hôpital qu'Aldaberon II, évêque de Metz, ouvrit dans sa maison, il entrait de 80 à 100 malades par jour. Le caractère de cette maladie était, qu'après une chaleur brûlante, les membres se gangrénaient et se séparaient, et assez promptement sans doute, puisque plusieurs avaient déjà perdu un pied, d'autres étaient privés des deux, avant que d'entrer à l'hôpital. Sigebart de Gemblours rapporte qu'en 1089, le feu sacré régna dans la partie occidentale de la Lorraine; les malades moururent après des tourments inouis; quelques-uns en furent quittes pour la perte de quelques membres; d'autres n'éprouvèrent que de violentes contractions de nerfs. Dans l'épidémie du Dauphiné de 1089, qui est celle dans laquelle on recourut à saint Antoine, la tradition apprend qu'un de ces infortunés n'avait conservé que le tronc et la tête, et avait vécu quelques jours dans ce cruel état qui, comme on l'a vu plus haut, a reparu dans l'hôpital d'Orléans. En 1095 et 1125, la même maladie reparut : ses ravages furent affreux, et elle était atroce : elle emporta 14000 personnes à Paris en 1129. En 1153, le feu sacré ravagea Dormans : en 1254, elle fit de si grands ravages dans le voisinage

teurs ne parlent point de l'ergot, et n'indiquent point les causes, si ce n'est dans la non-maturité du froment et du seigle, on voit des rapports trop marqués et trop caractéristiques entre cette maladie et celles que j'ai décrites, pour ne pas se persuader qu'elles dépendent de la même cause. — Est-ce la même espèce de gangrène qui désola si cruellement la famille de J. Downing, dans le village de Wattisham, en 1762, et qu'ont décrit MM. Bones (1), Wollaston (2), et Parsons (3)? Un père, une mère et six enfants furent saisis de douleurs violentes dans les pieds, les jambes et les cuisses, sans que les autres parties parussent affectées: les parties souffrantes noircissaient, se gangrenaient et tombaient. Le père, plus légèrement malade que les autres, fut assez heureux pour ne perdre aucun membre. Un petit garçon de quatre mois mourut avant que la chute des membres eut eu lieu. La mère, trois filles et deux fils perdirent sept jambes et quatre pieds: ainsi, de douze pieds il en périt onze; et ce tableau horrible est trop rapproché de ce que l'on a vu en Sologne, pour méconnaître la même maladie. Cependant l'on ne retrouve pas la même cause; il n'y avait point d'ergot dans le blé, mais il y avait beaucoup de froment gâté; le pain que l'on en faisait était très-mauvais, et un homme étranger à cette famille, qui en avait mangé, en avait été très-incommodé. C'est dans le froment noir et corrompu, charbonné ou carié, comme le remarque M. Wollaston, qu'il faut chercher la cause de la maladie. Mais pourquoi, dira-t-on, cette famille fut-elle seule attaquée? Je répondrai: 1° Que les maladies des grains ne sont pas toujours générales dans tout un territoire: on est frappé de voir deux champs à côté l'un de l'autre, dont l'un est rempli d'ivraie, de noir ou de nielle, pendant que les champs voisins n'en ont que peu ou point. Cette différence peut dépendre de plusieurs causes; elle existe très-souvent, et Downing était peut-être le seul dont les champs en eussent assez pour nuire; peut-être aussi qu'il avait moins trié ses grains. — En second lieu, l'effet des mêmes causes dépend beaucoup de la réceptivité de ceux chez qui elles agissent. On a vu plus haut que, dans la Silésie, il y avait eu deux familles entièrement détruites; que, dans la Sologne, deux frères furent plus maltraités que tous les autres: à Blois, il n'y eut qu'un seul homme malade; et des observations étrangères à cette maladie prouvent qu'il y a des personnes pour lesquelles la gangrène est bien plus funeste que pour d'autres (1). — Troisièmement, on a vu qu'en Silésie la maladie attaquait principalement les enfants: ici ce sont les enfants et la mère, affaiblis par le nourrissage, qui sont attaqués: tous étaient maigres et valétudinaires, ce qui prouvait un mauvais sang, une disposition prochaine à la gangrène. — Enfin, on a remarqué ailleurs que l'air humide et renfermé, la chair de porc, la diète laiteuse augmentaient la maladie. Et toutes ces circonstances se trouvaient réunies dans cette malheureuse maison, dont les infortunés habitants avaient aussi fait usage de mauvais moutons, de mauvais lard, et de pois gâtés.

En 1749 et 1750, il régna, dans le voisinage de Lille, une maladie spasmodique et gangréneuse, dont M. Boucher, très-bon observateur, a donné une description intéressante (2). La maladie commençait dans les extrémités inférieures par des douleurs aiguës, et des spasmes si violents, que les talons étaient ramenés jusqu'aux fesses. Il survenait ensuite un engourdissement auquel succédait une gangrène, et quelquefois la séparation spontanée des membres. M. Boucher ne parle point de l'ergot, et il attribue la maladie à la dépravation de l'air, comme M. Couvet avait attribué celle des envi-

---

de Marseille, qu'on l'appela *feu d'enfer*. elle reparut encore en 1530. Il paraît qu'il y a bien de la différence entre les maladies que les historiens paraissent avoir indistinctement désignées sous le nom de *mal des ardents*, et de *feu Saint-Antoine*; il faudrait recueillir tous ces fragments, les comparer, et l'on jugerait alors de cette différence, après quoi il serait aisé de déterminer à laquelle des deux l'ergot ressemble.

(1) *Philos. trans.*, vol. LII, n. 84 et 85.
(2) Ibid., n. 83 et 98.
(3) *Medical museum*, t. I, p. 442, t. II, p. 499.

(1) Quesnay, *Traité de la gangrène*, p. 413.
(2) *Journ. de méd.*, t. II, p. 327. Il a aussi régné, il y a quelques années, une fièvre épidémique et gangréneuse dans un des hôpitaux de Bologne, mais qui n'a point les caractères de la maladie dont je m'occupe.

rons de Béthune aux *fréquentes* variations de l'air, du chaud au froid. Mais l'état de l'air ne paraît pas pouvoir produire cette maladie, qui a de très-grands rapports avec celles que l'on a vu produites par l'ergot, s'il est vrai que l'ergot en produise, comme on l'avait cru pendant plus de cent soixante ans, quand tout-à-coup on s'est élevé contre cette idée, et l'on a cherché à la faire envisager comme un vieux préjugé, dénué de tout fondement. Ce chapitre serait incomplet, si je ne disais pas un mot de cette controverse ; et si je me suis occupé des effets d'une cause chimérique, je dois au moins indiquer les raisons qui m'ont déterminé à la croire réelle. — En 1770, M. Schleger publia, en allemand, un ouvrage (1) dans lequel il nia la vertu vénéneuse de l'ergot, que M. Moneta avait déjà niée. Les auteurs d'un excellent journal contribuèrent à répandre cette doctrine, par l'extrait qu'ils donnèrent de son ouvrage, et à l'accréditer en l'adoptant ; et elle trouva des sectateurs, parmi lesquels il faut distinguer feu MM. Model et Vogel (2), et M. Parmentier, qui, toujours occupé, d'une façon utile, de différents objets relatifs à la nourriture de l'homme, fut naturellement conduit à s'occuper de celui-ci (3) : elle a

(1) Expériences faites sur l'ergot par M. Th. A. Schleger, conseiller aulique et médecin de S. A. R. le landgrave de Hesse, à Cassel, 1770. *Journal encycl.*, juin 1781, p. 208.

(2) Le titre de l'ouvrage de M. Vogel est : *Mémoire justificatif en faveur de l'ergot, accusé faussement de causer la maladie désignée sous le nom d'ergot.* Gœtt., 1771. C'est une harangue contre les accusateurs de l'ergot, dont les craintes, dit-on, sont absolument chimériques. L'ergot est une excellente nourriture, très-recherchée des anciens ; et si, quand on a mangé de l'ergot, on tombe malade, c'est uniquement de peur. Voilà, à en juger par l'extrait, les plus forts arguments de M. Vogel, médecin d'ailleurs très-célèbre et très-éclairé. Après l'avoir lu et relu, on est tenté de croire que c'est sous le titre d'apologie, une critique plaisante des protecteurs de l'ergot. Voy. *Journal encycl.*, 1771, t. VIII, p. 404, décembre.

(3) *Récréations physiques économiques et chimiques*, par M. Model, traduites avec des additions, par M. Parmentier ; in-8°, 2 vol., t. II.

eu aussi ses improbateurs. Je ne suivrai point les détails de cette controverse, je me bornerai aux raisons qui m'ont paru la décider (1).

M. Schleger commence par établir que : « Supposé même que l'ergot fût » vénéneux, il ne pourrait guère influer » sur l'homme, puisque, sur une mesure » du poids de 220 à 240 livres, on ne » peut trouver que depuis une once jus- » qu'à deux onces et demie tout au plus » d'ergot. » Puisque le seigle que M. Schleger a examiné, ne contient pas plus d'ergot que ce qu'il indique, c'est-à-dire moins d'une dix-neuf centième partie, il a raison de croire qu'il ne peut pas être dangereux : tout le monde en conviendra avec lui. L'ergot n'est point un poison assez actif pour cela, et il n'y a que les poisons minéraux les plus violents, dont on pût craindre quelques mauvais effets à cette dose ; mais ce n'est pas à cette dose qu'on le trouve dans les pays où il paraît endémique, dans la Sologne surtout, et dans le Gatinois, où un bon observateur m'a assuré qu'il y en avait très-fréquemment plus du demi-quart, assez souvent une sixième partie (2). On a vu qu'en 1709, il y en avait le quart, et, en 1716, le tiers dans quelques endroits de Suède et Saxe. La criblure de Noyen était, pour la plus grande partie, de l'ergot ; et il y en avait vraisemblablement plus d'une deux millième partie en Hesse, en 1595 et 1596, etc. Ainsi, la première raison de M. Schleger se réduit à ce qu'il ne nuit pas, quand il est à dose imperceptible ; mais tout ce qu'il ajoute ensuite, donnerait la plus forte crainte sur son usage à ceux qui ne le connaîtraient que par cette description. « Au premier instant où on le mâche, il a » une saveur farineuse ; bientôt il im- » prime sur la langue un goût d'huile » rancie, une sensation brûlante, et il

(1) M. du Boueix, docteur en médecine à Clisson, écrivit contre l'opinion de M. Schleger, *Journ. encycl.*, septembre 1771, p. 275, mais le seul fait intéressant, c'est qu'en juillet 1771, l'ergot de 1770, mâché pendant très-long-temps, n'avait presque plus de goût.

(2) C'est un homme qui avait vécu et vieilli à quelques lieues de Montargis, mais il y a dix-sept ou dix-huit ans qu'il avait quitté ce pays ; peut-être que depuis lors les soins que l'on s'est donné pour l'agriculture en France, auront fait diminuer cette dégénération.

» communique à la bouche une séche-
» resse âcre, mordicante, et qui ne se
» dissipe ni par l'usage de l'eau pure, ni
» par celui de l'eau de chaux, ni même
» par l'usage du vinaigre (1), mais seu-
» lement par celui du lait (2). La pous-
» sière qui s'envole, quand on le pulvé-
» rise, pique le nez comme un tabac très-
» fort (3) : sa poudre, jetée sur une plaie
» récente, a arrêté le sang tout-à-coup,
» et le blessé a senti une légère douleur
» brûlante, suivie d'un engourdissement
» très-fort dans la plaie et dans tout le
» doigt (4). Son eau distillée donnait de
» la sécheresse et de l'ardeur dans la
» bouche : l'infusion de l'ergot, injectée
» dans la veine d'un mouton, a occasion-
» né des mouvements convulsifs, de l'op-
» pression, des battements ou palpita-
» tions au ventre; il a mangé ensuite, et
» il lui est survenu une roideur univer-
» selle. »

Je doute qu'après être instruit de ces faits, aucun homme raisonnable voulût se nourrir d'un pain dans lequel il y aurait, je ne dirai pas la moitié, le tiers, le quart, mais la trentième partie de cette substance que l'on appelle bénigne. J'ai déjà dit qu'en goûtant l'ergot, je l'avais trouvé âcre et nauséeux ; réunion de caractères que l'on trouve dans un grand nombre de plantes vénéneuses, et qui prouve combien M. Moneta s'est trompé, en le regardant comme un grain sain, mais trop pourri. Ce qui seul aurait dû faire rejeter cette idée, c'est que l'ergot abonde, ou dans les pays à seigle, qui ne sont jamais un sol bien riche (1), ou dans les années pluvieuses, qui ne donnent presque jamais de bons végétaux; et les années qui produisent de l'ergot produisent aussi du noir : ce ne sont donc point des années favorables aux grains. Les expériences de M. Schleger sont aussi peu favorables à son système que ses observations. Dans la première, il donna une once de farine d'ergot à un petit chien, dans du lait. C'est, d'après ses propres observations, donner le poison dans son contre-poison (2). Trois onces données dans du bouillon à un très-gros chien, ne prouvent rien encore : on sait que ces animaux soutiennent des doses de poison beaucoup plus fortes que les hommes ; et, en supposant qu'un homme mange dix livres de pain par semaine, ce qui fait plus de vingt-deux onces par jour, en supposant environ un demi-quart d'ergot, il en prend trois onces par jour; et ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il en est incommodé : cette expérience et celle faite sur le chat ne prouvent donc rien ; et toutes les autres, trop peu détaillées, paraissent encore moins concluantes. La livre d'ergot, aussi divisée qu'elle l'a été par M. Parmentier, ne pouvait plus opérer des effets vénéneux : ce n'est ni de l'arsenic, ni du sublimé corrosif. Mais, outre que les expériences rapportées plus haut prouvent positivement ces mauvais effets ; outre qu'on lui trouve,

(1) Cette observation doit faire présumer que la fermentation ne le corrigera pas.

(2) Il faut donc, pour n'en être pas incommodé, employer les mêmes secours que contre les poisons le plus corrosifs. On voit dans une très-bonne lettre de M. des Essars, lieutenant-colonel du régiment de Blois, à MM. les auteurs du *Journal encycl.*, que feu M. Poluche, ancien médecin, s'était servi avec succès du lait, pour guérir les animaux à qui il avait fait prendre de l'ergot, quand il voyait qu'il commençait à opérer; et qu'il avait guéri par le même régime les paysans qui s'étaient laissé traiter dès les premiers symptômes, 1772, t. II, 2 févr., p. 122.

(3) Quelle recommandation pour une substance alimentaire? La décoction de tabac, même faible, est un poison.

(4) Douleur brûlante, puis engourdissement, sont encore des effets vénéneux.

(1) Il y a beaucoup de landes dans la Sologne, l'air n'y est pas bon, les eaux y sont pesantes, le sol y est maigre et aquatique. Le terrain du Gâtinois est stérile et sablonneux dans bien des endroits; les deux villages de ce pays qui m'ont fourni de l'ergot, sont deux des moins propres à la culture des grains.

(2) M. Schleger, dans une lettre à MM. les journalistes, juin 1772, p. 282, désavoue cette circonstance, et l'attribue à l'erreur du traducteur; ainsi on doit l'omettre. Mais j'ai voulu rapporter les expressions du journal sans altération. Dans cette même lettre, qui est une réponse à la réfutation de M. des Essars, il affirme de nouveau sa doctrine, mais sans nouveaux faits; il se borne à dire qu'il ne parle que de l'ergot de la Hesse. Mais les observateurs qui l'ont devancé, attestent qu'il est poison, comme ceux des autres pays, et ses propres expériences démontrent qu'il doit l'être.

en le goûtant, des qualités vénéneuses; si l'on veut relire attentivement toutes les histoires des épidémies, soit spasmodiques, soit gangréneuses, qu'on lui a attribuées, il est impossible de n'y pas reconnaître des maladies d'un genre unique, qui ont les caractères les plus marqués et les plus particuliers, qui, partout où elles ont été observées et attribuées à l'ergot, ont des caractères communs, qui ne permettent pas de se déguiser que c'est la même maladie; et je demande à tous les médecins, versés dans la lecture des maladies épidémiques, depuis Hippocrate jusqu'à cette année, à tous ceux qui ont eu occasion de voir des épidémies, de quelque espèce qu'elles soient, s'ils n'ont rien vu qui ressemble aux épidémies spasmodiques décrites par Srinc, ou aux gangréneuses attestées par MM. Noël, Mulcaille, Salerne, Couvet : elles sont si différentes de toutes celles qui peuvent dépendre des vices de l'air, qu'il a bien fallu les attribuer à une autre cause; et tous ceux qui les ont observées ont reconnu la même. Des médecins éclairés, chargés de la recherche des causes de ces maladies, MM. de Larsé et Taranget, dans l'Artois, M. Vétillard, dans le Maine, n'ont pu l'attribuer qu'à l'ergot; et il n'est pas aisé de voir comment on peut l'innocenter. M. Couvet attribua, il est vrai, aux promptes et fréquentes variations de l'air qui avait souvent alterné entre une chaleur extrême et un grand froid, l'épidémie des environs de Béthune; et M. Boucher attribue à la même cause celle des environs de Lille; mais, outre que les grands froids du commencement d'août ne sont jamais bien rigoureux, je demande de nouveau à tous les médecins éclairés, sans en excepter MM. Boucher et Couvet, quand ils y auront réfléchi sérieusement, si les alternatives du chaud et du froid peuvent produire des effets approchants? Si cela était, il n'y en aurait point de plus fréquentes, puisque ces alternatives existent très-souvent. Nous devrions y être plus sujets dans ce pays où les montagnes sont à une moindre distance que dans les plaines de Lille et de Béthune; et cependant on n'y en a jamais remarqué. Il n'est pas étonnant qu'il y ait de l'ergot dans le voisinage de Béthune, puisqu'il y en a dans le voisinage d'Arras qui n'en est qu'à quelques lieues. L'époque même où commence toujours cette maladie n'est point celle où commencent les maladies qui dépendent des variations de l'air. On ne voit ordinairement d'autres maladies à cette époque que des choléra-morbus ou des miséréré.

Quinze personnes atteintes tout à la fois, vers le 15 août, dans un seul village, annoncent évidemment une cause dans les mêmes aliments. Enfin, si ces épidémies pouvaient être l'effet des variations de l'air, pourquoi est-ce que l'on n'en aurait jamais vu dans les villes où l'air est moins bon, en général, que dans les campagnes? Au lieu que ce phénomène s'explique tout simplement, les habitants des villes s'approvisionnent sur les marchés, où l'on ne porte pas de mauvais grains, qui ne s'y vendraient pas; où l'on ne porte point des grains aussi fraîchement recueillis; et ce n'est que frais que l'ergot est aussi dangereux : au lieu que le paysan, et surtout le plus pauvre, réduit à la misère, hâte quelquefois sa moisson pour avoir de la farine : il moissonne, bat, moud, pétrit et mange du pain nouveau dans l'espace de quatre jours (1) : il trie et crible le blé qu'il doit vendre, et joint les vanures et les criblures à celui qu'il doit garder pour son usage : l'ergot doit s'y trouver en plus grande quantité, et le plus pauvre sera le plus maltraité.

Mais, dit-on, c'est le grain gâté et non pas l'ergot qui produit ces maladies. Je suis persuadé que toutes les altérations du grain peuvent nuire, je l'ai vu moi-même; mais, de toutes les altérations du grain, l'ergot paraît le plus funeste; puisque, dans toutes ces épidémies, c'est toujours l'ergot que l'on a accusé; et quoique, dans l'épidémie du Bas-Anjou, en 1770 et 1771, M. Renou ne nomme pas l'ergot, on trouve, dans la description *du seigle atteint des mala-*

(1) Quelques jours après que les grains sont cachés, il s'y fait une espèce de fermentation, le grain s'échauffe, il transpire, et pendant quelques jours, il y a dans les granges une odeur peu agréable, qui caractérise cet etat, après lequel le grain a plus de dûreté, et une saveur plus agréable. Je ne doute pas que ce mouvement intestin ne contribue à donner au grain une perfection dont il est privé, quand il n'a pas eu le temps de l'éprouver, et il est plus complet dans les grands tas, pourvu qu'ils soient aussi bien aérés que dans les petits.

dies les plus dangereuses, des caractères qui prouvent que cette altération était très-analogue à l'ergot; et rien ne dit ni ne fait croire qu'il n'y en eût pas. Le noir est de tous les pays, de tous les temps; il est beaucoup plus fréquent que l'ergot : s'il pouvait donner les mêmes maladies, elles seraient infiniment plus communes. Je crois donc pouvoir continuer à croire que l'ergot est une substance véritablement vénéneuse, et dont les effets ont des caractères sensibles qui lui appartiennent presque exclusivement, ou, tout au plus, à quelques autres dégénérations du seigle qui sont vraisemblablement les mêmes sous une forme différente, et peut-être, comme on l'a vu plus haut, à la graine de raphanistrum. M. des Essars, qui a vu plusieurs de ces misérables, qui périssaient en détail par la perte de leurs membres, rapporte un fait qui paraît décisif. Pourquoi, dit-il, la maladie de l'ergot, si commune dans une partie du Gâtinois, du Berry, du Blaisois, dans la Sologne entière, n'est-elle point connue dans la Beauce, province que j'habite, et qui est limitrophe de celle ci, où l'on n'a jamais eu qui que ce soit attaqué de cette maladie? C'est que le sol de la Beauce est sec et élevé, et que, d'ailleurs, on n'y cultive que la quantité de seigle suffisante à faire des liens pour les autres grains.

L'analyse de l'ergot ne diminue point cette idée : d'ailleurs, il est démontré que les analyses par le feu ne peuvent point faire distinguer les plantes salubres des vénéneuses, et que les choux et la ciguë donnent les mêmes produits; et M. Parmentier lui-même en convient. Ce que M. Model a observé, et il observait bien, est très-défavorable à l'ergot. « Toute la différence, dit-il, qu'il y a entre le seigle » et l'ergot, c'est que la substance visqueuse et mucilagineuse contenue dans » le seigle, et à la faveur de laquelle les » parties huileuses sont dissoutes, se » trouve détruite dans l'ergot. L'ergot manque donc de ce mucilage qui » fait la partie essentielle des bons » grains, et qui lie les autres parties. » Ces autres parties n'étant plus liées, sont donc plus susceptibles de s'altérer; les huiles de rancir, les autres parties de devenir extrêmement âcres; et, de ce tout si sain, si salubre, il résultera, par la perte d'une de ses parties, un mixte véritablement dangereux : il peut l'être plus ou moins, tout comme toutes les autres substances vénéneuses : il peut être en si petite quantité qu'il ne pourra pas nuire; mais partout ce sera un poison, et en même temps ce sera une imprudence d'en faire usage. Oserai-je même dire que c'en est peut-être une d'avoir cherché à donner de la sécurité sur son usage, sans avoir des preuves plus convaincantes que celles que l'on a alléguées et dont je crois avoir prouvé l'insuffisance? Comment, en effet, opposer les observations de M. Schleger, qui a vu employer du pain où il n'y avait qu'une dix-neuf centième partie d'ergot, à celles faites dans les pays où il y en a souvent une sixième et quelquefois davantage? Comment opposer des expériences avec quelques onces d'ergot, partagées en très-petites doses, à celles de MM. Srinc et Salerne, ou à celle du paysan de Noyen, et à tant d'autres rapportées plus haut? — Comment croire que tous les médecins éclairés qui s'en sont occupés avec soin en Allemagne et en France pendant deux siècles, se soient laissés tromper? et un très-petit nombre d'observations et d'expériences négatives, qui n'ont aucun des caractères qu'elles devraient avoir, peuvent-elles l'emporter sur les témoignages les mieux caractérisés, les plus nombreux, les plus positifs? Celui de M. Duhamel suffirait, et devrait seul décider la question; et il est impossible de penser qu'un observateur aussi éclairé et aussi exact ait pu s'en laisser imposer sur des effets qui s'opèrent tous les jours sous ses yeux, et que l'on attribue à une cause qui tient au plus important des objets dont il s'est occupé avec tant d'habileté, d'intérêt et de soin.

FIN DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

VIRO NOBILISSIMO CELEBERRIMO

FRANCISCO BOISSIER DE SAUVAGES,

Regis consiliario ac Medico, Medicinæ et Botanices professori Regio, nec non Academiæ Regiæ Scientiarum Monspeliensis, Upsaliensis, Londinensis, Stocholmiæ, Physico-Botanicæ, Florentinæ, Berolinensis, Naturæ Curiosorum, Instituti Bononiensis Socio.

S. A. D. TISSOT.

Hæc est tua celebritas ut de alia munusculi causa nemo sciscitaretur; sed et dulcioribus te alloquor titulis; ut humanum enim, urbanum, obsequiosum, lepidum taceam hospitem non ingratus tamen; venerabundus quotidie recordor doctum semper et molesto sæpe juveni nunquam morosum præceptorem, quem amicum nunc colere in æternum jucundum erit. Dissentimur circa theoremata nonnulla, cur diffiterer, qui nunquam inde tuam auctoritatem multi habere dediscam; et quid intercedit dissidentiæ de doctrina cum animæ affectibus? Firmiter tuæ menti infixum est *Maronis* effatum

Mens agitat molem.

Militor cum *Lucretio* :

Truncus, adempta anima circum, membrisque remotis,
Vivit, et æthereas vitalis suscipit auras.

Perennis motus cordis causam credis esse animam; adduci ut assentirer nondum potui et quando poterit, quem non adduxerunt amica colloquia, publicæ disputationes, quæ promulgasti lecta relectaque opera et docti illi codices benevole mihi crediti, quos publici olim juris faciam, si de Natura scribere ut animus est aliis liceat negotiis. Plures pro anima scripserunt et non infimæ quidem notæ; palmam tibi præripientem non novi; tuis ergo intentus argumentis illa qua potero diligentia perpendam, felix, si tanto operi me non prorsus imparem judices; felicior si quondam te recensere daretur in campis quæ tot premunt viri magnæ famæ et quos sane magni facis. Nec jucundam citius abjiciam spem. Non conabor enim illa astruere systemata quæ penitus diruisti; futilia tecum omnia habeo utut ingenio sæpe fulgentia; legibus vulgaris mechanicæ nunquam explicabitur circulatorius sanguinis motus. Sed nova exponam, vim illam viventibus specialem, calculis se subducentem, quam obscure suboluit antiquitas, novisse videntur Angli nonnulli elapso sæculo, palam demonstrarunt *Hallerus* et conjunctissi-

mus *Zimmermannus*, tuentur *Albinus* et *Gaubius*. Hæc est mea fiducia, tibi ante omnia amica veritas, illam dilucidare si mihi detur, tuum sane non decrit suffragium; si cœlestibus deludar facibus et nubem loco Junonis amplectar, quis præ te errores monstrabit? Poteris enim, et qua es erga me benevolentia certe voles. Monstrabis, enixe rogo, quos in hisce dissertatiunculis subrepsisse metus est. Illas tibi dicare æquum fuit, qui judicares numquid profecerim in arte quam ante decennium docuisti; gratum erit, si pagellas qualescumque*, tanquam venerationis, amicitiæ et devotionis pignus accipere non dedigneris. Vive, vir illustris, pulchrum opus de classibus morborum posteris a *Boerhaavio* commendatum ditaturus, aliaque confecturus, ægris, liberis, amicis, doctis charus; vive, vale, et quod tam abunde huc usque fecisti, me amare pergas.

Dabam Lausannis Helvetorum 2 Jan. anni 1758.

PROOEMIUM.

Tibi sisto, benevole lector, fidelem historiam morbi sævi et tædiosi e putridorum genere, *Lausannis Helvetorum* anno præsertim 1755 epidemice grassantis; de propositi utilitate disserere contumelia tibi foret; de via vero cui incessi nonnulla præfanda veniunt. — Qui nudas texit historias, et simpliciter narrat, sua dignus est laude, sed operarius materias colligit artifice ordinandas; ex congestis enim epidemiarum observationibus, condit Medicus rationalis canones practicos huic illive generi morborum congruentes. Simplex narratio nihil tironem docet, nisi ubi eadem symptomata occurrunt, et quando occurrunt? Sic ergo opus contexere nixus sum, ut, non modo morbum nostro simillimum, sed omnia putrida gastrica curandi viam præmonstraret, experientia, ratione et auctoritate ubique fretus; inde Opusculi titulus. — Ratione et experientia nullum carere potest opus medicum, auctoritates forsan numerosiores invenient illi qui lectioni nullatenus addicti, lectionem sese purgaturi damnant; illis vero nunquam assentiar. Infelix qui propriis tantum sapit experimentis. Quid, majoribus nostris doceri recusaremus? Talis absit error; quorsum enim tendit! Edoctus aliena sapientia, præceptores excitare dedecorum non duxi. Major inde doctrinæ auctoritas, et major sæpe operi concinnitas; sic enim verba magnorum virorum ordinare studui, ut, meis omissis, quod dicendum fuit elegantiori proferant stylo. Nihil medicinæ certitudinem firmius astruit, nihil magis omne dubium circa gerenda tollit, quam mira illa consonantia inter celeberrimos omnium gentium et ætatum Medicos; utile ergo credidi si fideli observatorum et gestorum narrationi, rationes adderentur quibus motus hoc egi, id cavi. — E priscis citationes carpent ii qui illorum opera nunquam evolventes, hic cæcam idololatriam potius quam perspicacem venerationem incusant. Fateor, non tanti quanti plures alii veterum auctoritates facio et lubenter assentior sententiæ Ill. Maty (1) quem inter amicos recensere gaudeo et glorior, sed exceptos velim Celsum, Areteum, nonnullos Galeni libros, *Alexandrum* Trallianum, et imprimis Hippocratem quem præ omnibus Medicis adamo, et omnibus aliis frequentius excitavi; *si enim ab uno discesseris* Hippocrate, *quis illi par?* — Lectorem Medicum ubique suppono et noscenda noscentem, nec fui ex illis qui bellum Trojanum ex ovo Ledæ repetunt; nihil

(1) *Il est à craindre que le fruit que l'on peut retirer de plusieurs de ces ouvrages ne soit peu proportionné au temps que l'on met à les lire; d'ailleurs un jeune homme court risque de ne pas faire un bon choix, et peut-être de s'embrouiller plus que de s'éclairer l'esprit.* Essai sur le caractère du grand Médecin, ou Éloge critique de M. Boerhaave, *pag.* 25. Opusculum lectu dignissimum.

magis tædiosum enim novi quam in omnibus libris obvia elementa offendere, nihil noxium magis, sic enim trita volvendo aureum teritur tempus. Raro nec nisi coactus theoretica adduxi; observationes speciales plures congessi quæ momentosæ videbantur, nec alibi melius collocandæ.

Alium ordinem quis forsan desiderasset, sed omnibus perpensis, commodiorem non inveni. De remediis nonnullis quæ non adhibui disserere placuit, clari siquidem aliunde viri illa in morbis nostri generis suadent, de abusu ergo præmonendum fuit. Lugendum sane, 1° quod ob confusionem nomenclaturæ medicæ, eodem nomine diversi describantur morbi, unde fons errorum; 2° quod sæpe de praxi scripserint viri medice quidem docti, ne minimum vero clinici; 3° quod plures alii hypothesi addicti, ex hypothesi medentes, hypothesi obcæcati, integra fide, causas morborum, et remediorum vires alias observaverint et posteris tradiderint quam fuerunt revera. Inde necesse fuit viros venerandos errore quandoque culpare. Hic verbo scopus, quæ observavi narrare, et pro norma veri habere quod docuit nunquam fallens Natura vel optimorum consensus : falsa, valde dubia saltem credidi quæ commendat bonus cæteroquin, si reluctet Natura, aliter viderint boni plures, aut contra suadeant demonstrata axiomata. Cum nascebatur medicina, paucissimis constans observationibus omni alio duce carebat, et speciales observationes sæpe mancæ sæpe fallunt; lapsu vero temporum innumeris congestis, illas comparando, inde canones deduxerunt viri ingenio et doctrina pollentes, qui vera sunt elementa medicinæ, et lapis lydius cui allini debent posteriores ut imperfectæ a perfectioribus distinguantur. Ex hujus cautelæ neglectu innumera mala; mutilæ enim abundant, quibus credentes nimis homines principiis artis prorsus ignari, vitiosaque ducti inductione, et externa delusi similitudine inter morbos toto cœlo varios, plures orco et tradiderunt et quotidie tradunt. — Formulas non addidi, paucas et simplicissimas adhibui, omnisque Medicus causam morbi et vim remediorum tenens, optimam in singulo casu citissime inveniet; nec desunt prætereа jam dudum concinnatæ, a viris in arte principibus Boerhaavio, Gortero et Gaubio. — Dictioni deerunt *Rhetorum flores et verborum lenocinia*, quo enim? Facilitatem colui, phalæratas misi voces, nævos vitare studui; plures forsan subrepserunt, venia fatenti. Integrum subjicio opus non innumeræ judicantium turbæ, sed compendiosæ judicum familiæ; si probent, grandiora forsan meditabor de Natura medice considerata, et variolis. Vale et fave.

HISTORIA
FEBRIS EPIDEMICÆ BILIOSÆ
LAUSANNENSIS
ANNI 1755.

CONSTITUTIO AERIS.

Ferventi æstati anni 1754 successit calidus autumnus, quem excepit hiemis initium perpetuis aut imbribus aut nebulis inquinatum et tempestate tepida. Res sic steterunt ad tertiam usque diem anni subsequentis, qua subito ingruit rigidum illud frigus, quod jam quinta et sexta Januarii tam acriter tota fere Europa sævit, ut parum infra abesset a celebratissimo illo et adhucdum irreparato gelu anni 1709. Sævissimum ad decimam quartam usque ejusdem mensis, tunc remisit quidem, gelu continuo tamen vigente ad vicesimam Februarii. Imbrosus Mars; adeo fervens Aprilis quod rarissimum in nostris regionibus, ut tunc temporis variolarum curationi incumbens, novum cubiculis undiquaque aërem conciliare, et tabulata aqua frigida continuo madefacere cogerer. Initio Maii flante borea acre recruduit frigus, germinantibus foliis et floribus infestum. Inconstans toto illo mense tempestas; ineunte vero Junio ortus calor fervens ad vicesimam tertiam Julii duravit.

Hiemali frigore perditis oleribus quæ in cellis collecta fuerant, copiosior fuit usus diætæ animalis quam aliis annis. Urbs tali constructa modo ut tempestatum vi summopere faveat.

Qui œconomiæ animalis, et effectuum, tum aëris tum ciborum in humanam machinam, leges non nescit, tria ex præmissis derivata fuisse facillime intelliget, 1° dispositionem humorum ad putredinem, 2° transpirationem turbatam et impeditam, 3° regressum materiæ acris putridæ ad primas vias et sic præpeditas gastricas excretiones; ibi ergo congestus fuit putris fomes, qui æstivis motus caloribus epidemiam illam generavit febrilem, quæ tam universaliter hic grassata est ut vix quarta pars familiarum immunis fuerit; et in pluribus domibus duo, tres, imo et sex simul decumbebant ægri (1).

---

(1) Circa generationem morborum ex aere, quam hic fusius deducere ineptum foret, egregia habent inter plures alios Hippocrates, De aere, aquis et locis, de humoribus, Aphor., l. III, in Epidemicis passim. Acta Medicor. Edimburg. Acta Academ. Parisin. ab anno 1746 cura Clar. Duhamel et Malouin, Cl. Burton, *On non naturals.* Ill. F. Hofman, in Observat. barometr. meteorolog. in pathol., p. III, c. VII, et passim alibi. *Nihil*, ait, *magis bilem vitiat, eamque impuram et salibus causticis refertam reddit, quam solemnis per superficiem corporis prohibita evacuatio. Quandocumque igitur talis bilis caustica in primis viis existit, horrorem, anxietates, vomitus et motus febriles parit.* De bile medic. et venen. corp. hum., § 31, t. VI,

—In omnes eadem vi non sæviebat morbus; sed in omnibus ejusdem generis illum esse testabantur signa ubique invenienda, putridæ cacochiliæ systema digestivum gravantis et lacessentis. In tres classes quoad vim satis accurate dividi potest. Prima periculum nullum portendebat, nisi neglecta in chronicum degeneraret morbum. Secunda ut ut periculi non expers nemini tamen quantum novi funesta, nisi quando ex perversa aut nulla medela in tertiam mutabatur. Tertia parum, Deo dante, numerosa, sed semper valde ominosa, et nonnullis funesta.

HISTORIA MORBI.

Prioris classis ægri conquerebantur primum de gravitate, lassitudine, debilitate, carebaria, cibi fastidio, frigoris molesta sensatione fere continua, ita ut ardente syrio culinares focos gaudentes adirent; somnolentia absque somno: os mucosum erat, lingua, sedimento albo-flavescente tenaci sordida. Tribus vel quatuor elapsis diebus, tardius aliquando, circa vesperam horror invadebat, per horam unam aut alteram quandoque diutius vexans; succedebat calor non vehemens quidem, sed molestus, mordax, medici digitos acriter calefaciens, in nonnullis ad crastinam usque auroram perdurans, et tunc sensim sine ulla evacuatione sensibili desinens; in aliis post aliquot horas erumpebat quidem parcus sudor, profusum enim videre non contigit, sed qui neutiquam adducebat placidam illam quietudinem quæ excipit sudores febrium vere intermittentium. De capite frequentes tempore paroxysmi, de respiratione nullas, audivi querelas. Primis diebus pulsus a naturali vix nisi debilitate discedens, horroris tempore minimus, calore vigente celer, contractus, frequens inveniebatur, nec ultra centies tamen minuto primo in fœmina adulta pulsans (1). Paroxysmo victo in eodem illo languoris statu quem jam descripsi remanebant ægri, e lecto quidem surgentes, omnibus vero muneribus impares, torpidi, inertes, e sedili ad lectum, e lecto ad focum sese tranantes, nec nisi renuendo ambulantes. Paroxysmus quotidie redibat, sæpe vero a prima hora aberrans, nec sibi semper omni puncto similis: imo non defuerunt qui omni periodo abjurata, sæpius de die horrebant et calebant; novi plures in quibus exacerbationem vix suspicari poteram, nisi paulo majori anxietate et debilitate sub vesperam, sed continuo premebantur languore, nec citius cæteris sanabantur. Fuerunt alii e senescentibus fœminis præsertim, qui præter debilitatem, fastidium et agripniam, vix quicquam querebantur. Quidam ventriculi dolorem dolebant; et quod omnibus commune fuit, non ante aliquot hebdomades convalescebant. Cum deessent symptomata vehementia quæ citum medici arcessitum cogerent, plures primum invisens vidi qui jam a quindecim laborabant diebus, immutatis fere symptomatibus, nisi quod calor et debilitas increverant jamque febris lentæ metum inducebant. Morbi initio alvus astricta remanebat, sub finem paulo laxior; lotium apyrexiæ tempore tenue, crudum, paroxysmi vi paulo rubrius reddebatur, vertente morbo coctum et sedimentosum fiebat; paucissimos qui multum sitirent inveni. Pueri, fœminæ, senes hanc imprimis constituebant classem, rarissime viri. Secunda senibus pepercit. Tertia solos juvenes, ætate florentes a tertio ad octavum lustrum aggressa est, et vegetiores fere sustulit (1).

Secundi status initium, initio prioris haud multum dissimile erat; sed post aliquot dies omnia acerbiora fiebant, debilitas increscebat, locum fastidii nausea occupabat, rari tamen spontanei vomitus; calor acrior, vehementiores paroxysmi; primis ineuntibus horrebant quidem sed leviter, sequentibus verum vix aliquod percipiebatur frigus; sed sensim, plerumque sub vesperam calor intentior evadebat, frequentius vibrabat arteria, et illam explorans centum et sexdecim pulsationes singulo minuto in quibusdam subjectis numerare potui. Acutissimis cephalalgiis eodem tempore

---

p. 159. Præ omnibus vero Ill. Huxham, in libro *De aere et morbis epidemicis.*

(1) Egregias observationes de pulsuum numero tempore dato in homine sano et februenti promulgavit Illust. Haller in aureo opusculo de motu sanguinis, *Mémoires sur le mouv. du sang*, chap. VIII, p. 36.

(1) Tale quid Hippocrati prætervisum non fuerat, epidemiam enim observavit in qua, *ex ægris præcipue interibant adolescentes, juvenes ætate florentes.* Epidem. lib. prim. stat. tert. *Foesius,* p. 955.

plures premebantur ægri. Post tres quatuor vel quinque horas remittebat febris, et, ut in primo statu, aliquoties sine sudore. Nec valde desiderandi sudores, superato enim morbo proderant, vigente vero, tum in hoc tum in tertio statu nocebant; quo profusius enim fluebant, eo acerbior futurus paroxysmus. Ad integram apyrexiam non redibat æger, et hoc fuit pathognomonicum symptoma quo secundum statum a primo distinguere lubuit. Urina pauca, tenuis, rubida; sedes spontaneæ paucæ et parcæ; lingua arida flavo obducta muco : somnus fere nullus, turbulentus, anxius, ægros nihil reficiens : sitis magis urgebat quam in statu primo, nec tanta tamen quam ex calore suspicatus fuissem; marcor cito ingruebat, cum facie pallido flava. A norma minus aberrabant paroxysmi quam in statu primo. Ex prava medela facilis in tertium statum transitus : talem metamorphosim notatu dignam in textore et conjugi fremens observavi. Illorum filia puella decennalis eodem laboraverat morbo : adurente calore pulsu frequentissimo et celerrimo, atroci capitis dolore tempore exacerbationis, et somnolentia vigili tempore remissionis detenta : potione emetocathartica, usu diluentium acescentium et secunda alvi ductione jam convalescebat cum decubuit pater, quem accedens haud graviter sane ægrotantem inveni; medicamentum quod ventriculum et alvum moveret præscripsi, et ptisannam antiputridam cujus unc. IV omni hora noctu diuque potaret. Tunc urbem reliqui ut dilectissimam matrem febre nervosa correptam inviserem; post triduum redux, illum inveni delirantem, anhelum, convulsum cum abdomine tympanitico, pulsuque frequentissimo; nullæ nec sede nec urethra succedebant evacuationes. Casu animadverto potionem super tabellam lectulo appensam, illam inspiciens agnosco remedium emeticum ante quatuor dies præscriptum, de omissionis causa scitanti narratur, astantes nimis debilem judicasse ægrum cui propinarent evacuans remedium; remotoque pariter potu acidulo, virium indicationi famulari credentes, bovinis succulentis jusculis, dulciariis panibus ex farina, ovis et saccharo confectis, generoso vino rubro, et scopo sudores arcessendi, theriaca cum scordii decocto, renuentem ut ut ægrum ingurgitaverant : inde cohors illa sæviorum symptomatum quæ vix ullam relinquebant spem. Ne tamen ægrum letho deserere viderer, enemata emollientia et lenissime cathartica omni sexhorio applicari jussi; potum ejusdem indolis et acescentem copiose hauriendum præscripsi et simul epispastica plantæ pedum imponi. Nocte sequenti mens pacatior fiebat, ter alvum deposuit, copiose prodiit urina, aliqua fulget spes, eorumdem remediorum continuationem jubeo, iterum discedere coactus; sed quid? Vires (phrenesim potius) cum febre deciduas resarcire conantes agnati, remedia denuo seponunt ut ex Pharmacopola didici, et ad nescio quæ venena specioso cardiacorum titulo fucata confugientes, septima morbi die sæva necarunt morte infelicem, grandiori natum ætati si omni destitutus fuisset auxilio; haud dissimili fato abrepta uxor vix triduum supervixit. Et hæc altera origo tertii status, qui alias tamen morbus suæ speciei esse videbatur : plures enim fuerunt qui ut ut optima jam initio morbi remedia adhiberentur, et ægritudo illorum usu compesci videretur, sexta tamen, septima vel octava die omnia symptomata sæviora incurrebant. Quem vespera cum spe mitioris paroxysmi reliqueram, sæpe inveni aurora sequenti post acerbam noctem periculose jam decumbentem cum pulsu frequenti et celerrimo, incipiente delirio et tympanitico abdominis tumore, quæ duo signa tertium statum a secundo distinguebant; tunc vix ullum amplius ordinem servabant exacerbationes, sed irregulariter omni hora invadebant, pulsus adeo increbrescebat ut vix numerari possent pulsationes; omnes subsultabant tendines, anxietas et jactatio continuæ erant, oculi torvi nictitantes lemosi : delirium increscens in nonnullis vividum, fere phreneticum erat, in aliis pacatius lethargumque subolens, ubique periculosum : imprimis garrulitas fere continua, in aliis morosa taciturnitas et de morbo ne minima querela, ut ut manus frequenter fronti admota satis testaretur acerbam adesse cephalalgiam; medicum quomodo valerent sciscitantem fixiter intuentes, elatiori voce respondebant, *optime* (1) : necessarios ignorabant, me-

---

(1) Quam periculosum sit delirium illud circa proprium morbum, omni ævo notarunt Medici; cerebrum enim prorsus occupatum omnemque sensationem depravatam arguit; notatu digna videntur verba præstantis Medici quem de sollici-

teorismus quotidie increscebat præsertim circa hypochondria (1) : respiratio brevissima fiebat, ita et continuo fere anhelarent, tussim raro observavi. Sedes irregulares, liquidæ, pingues, colliquativæ, aliquoties biliosæ quod bonum, sæpe albæ spumosæ quæ semper sinistri ominis (2), materiæ enim morbidæ retentionem et motus intestinalis spasmodicum vitium demonstrabant. Quosdam, paucos tamen jam ab initio morbi corripuit diarrhæa, nec melius res succedebant, imo vidi fœminam juvenem vegetam lethaliter decumbentem, quæ, ut retulerunt, jam duos menses ante morbum seroso alvi fluxu laboraverat; et quid prodessent evacuationes quæ morbidum fomitem non evacuant? In genere noxia diarrhæa quæ initio morbi accidebat, symptomatica enim semper fuit, et licet si valde fœtida intactam causam morbi relinquebat; inde auctis evacuationibus illis, cum stupore astantium, increscebat morbus (3). Urinæ semper crudæ, quoad cætera quotidie dissimiles, albæ, tenues, pingues (1), turbidæ, jumentosæ, rubræ, colliquativæ; si nubes, supernam semper occupabat partem quod odit Hippocrates (2). Ob sphincteres paralyticos et captam mentem, inscientibus involuntariæ evacuationes; in quinque petechiæ, omnibus lethales (3); hæmorrhagiæ nullæ aut funestæ, sitis nulla ut ut lingua arida, nigra, tremula; vox clangosa, tremor universalis (4); floccorum collectio, muscarum venatio (5), post summam agitationem, summa debilitas, mors. Mitissima symptomata morbum initio aliquoties larvantia, monstrosi quid subalere, mihi indicabant pulsus parvus et celer, levissimus sed universalis tremor, cita faciei mutatio, anxietas nescio quæ et morositas, lenitati

---

tatione operis hic sollicitare liceat : *Si, réduit à cet état* (qualem fere descripsi) *le malade dit* : Je me porte bien, *tremblons à ce seul mot, il n'est plus à lui.* Médec. expériment., part. I, ch. V, p. 123.

(1) A flatibus ex putredine generatis ortum trahebat meteorismus ille, non ex inflammatione ut falso crederent nonnulli, quod jam novit Galenus : *Quandoque intenduntur ilia sine inflammatione proprie nominata.* Commentar. in prænotiones, text. 30, oper. ex Frobenii editione, t. IV, p. 751. Quam speciem meteorismi accurate observari velim, ne protinus ad V. S. et emollientia anti-phlogistica, spe absentem inflammationem debellandi, confugiamus. Quantum vero periculum comitetur ilia tensa ex quacumque causa docet Hippocrates, Ibid., § 33 et 63 prorretic. L. I, § 127. Ventres qui attolluntur in morbis periculosis recenset inter signa mortis. L. VIII, aph. 17.

(2) *In gravibus malis et biliosis, exacte candidantes, spumosæ egestiones malo sunt.* Hippocr. prorret., l. I, § 53. Foes., p. 71, ibid., § 21. Conferr. debet illustriss. Gorteri, Medicina Hippocrat. comment. in aph. 355, et Celsus habet locum qui hic optime congruit : *Intestinorum levitas periculosa est, si frequens dejectio est; si venter omnibus horis et cum sono et sine hoc profluit; si similiter noctu et interdiu; si quod excernitur crudum est.* De Medicin., l. II, c. VIII, p. 74, legatur quoque Prosper Martianus, p. 345. E.

(3) De damnis egestionum fœtidarum quæ morbi materiem non abducunt, egregia habet Hippocrates, De humor., § 14, 31. Foes., 47, 48. Aphor., l. I, § 225, l. IV, § 2, 3. Observavit quoque Clar. Walcarenghi in febre bilioso petechiali diarrhæam initio funestam, sub finem salubrem fuisse. Medicin. Ration., tom. I, § 267.

(1) *Pinguedines supra innatantes aranearum telas referentes damnares oportet, colliquationem namque significant.* Pronot., § 79, Foes., p. 40.

(2) Ibid., § 80, et alibi passim.

(3) *Ubi pustulæ purpureæ vel livide corpus deturpant, hypochondria tensa, et inflata fere moritur.* Boerh., aph. 735.

(4) Quam formidandus sit tremor delirio conjunctus non nesciebant veteres; Hippocrates eadem observavit symptomata quæ nostra exhibuit epidemia : *Desipientiæ cum voce stridula, et linguæ convulsione tremula, voces quoque ipsæ tremulæ, mentis vehementem alienationem significant.* Prorret., l. I, § 19. Foes., 68. *In vehementi mentis emotione accedentes tremores exitio sunt.* Coac. Prænot., § 88, 93, 97. *Tremulæ linguæ cum nigro colore, mortem denuntiant*, ibid., § 223. Vim vitalem debilitatam semper arguit tremor in morbis, non obscurum ergo cur tam sinistri ominis habeatur.

(5) *De manuum vero motione ita censeo. In febribus acutis aut capitis doloribus, quibus ante faciem feruntur et aliquid frustra venantur, et festucas colligunt, aut floccos e vestibus evellunt et ex pariete paleas carpunt ex his omnibus malum et mortem portendi.* Prænotion., § 17. Quæ omnia symptomata observaverat vir summus in febre biliosa. Vid. de dieb. Judicator., § 3. Foes., p. 57.

symptomatum alienæ. Merobibum memini in quo tam celeriter increverat morbus ut jam tertia die extra spem videretur cum pulsu pessimo, orthopnæa et delirio; emesis omnia brevi pacavit. Tum in hac tum in aliis classibus, paroxysmi quoad vehementiam tertianæ typum observabant, ita ut alternis diebus acerbiora semper observaverim symptomata, et sæviori denascebantur die a decima septima ad vicesimam quintam, duos tantum novi homines qui post tricesimam quintam obierunt.

Hæc sunt præcipua et pathognomonica symptomata epidemiæ nostræ; varietates nonnullas et casus rariores, in posterum, repetitiones vitandi causa relinquo. Vis maxima ab initio Junii ad finem Octobris; plures tamen adhuc hieme sequenti, quæ pluviosa et tepida epidemicis favebat decubuerunt; nonnulla et sæva exempla observavi æstate anni 1756 et vere 1757. Nullus demum adeo faustus est annus ut similes prorsus desint morbi.

GENUS ET CAUSA MORBI.

Febriles morbos bene multos observavi, perplures evolvi accuratas febrium historias, et quo plus circa rem intendi animum, eo magis persuasum habui, omnes primarias febres, ne una quidem excepta, esse intermittentes, inflammatorias, putridas, aut ex illis complicatas. Nec quicquam obstat enormis ille febrium catalogus, qui medicinæ progressibus obstitit quidem, nullatenus vero, favente cœlo, numerum morborum auxit. Variis enim nominibus sæpe eumdem morbum indicaverunt; alias et plerumque ex symptomatibus neglecta causa nomenclaturam deducentes, tot finxerunt nomina quot paulo graviora symptomata in febrili praxi occurrebant. Dum tamen nemo nescit, eadem causam pro varia vi, varia sede, varia ægri idiosyncrasia, varia regione, varia imprimis curatione, symptomata innumera facie quidem diversa, eadem tamen secure rescindenda producere posse : hicque egregie valet magni Boerhaavi effatum : « apparet hos morbos varietate quidem » infinitos ratione symptomatum, tamen » ex origine non adeo composita pendere » neque tam varia medicamenta meden» dive methodum requirere (1). » — Quisque mox percipit, nec intermittentium, nec phlogisticarum febrium classi ascribi posse epidemiam Lausannensem, sed ex putridarum genere fuisse; et optime congruunt tres nostri status cum triplici veterum συνεχὴ, alia pituitoso-biliosa, alia biliosa, tertia atrabiliosa. In omnibus enim ægris invenimus symptomata putridi fomitis, seu ut vocare amat immortalis Boerhaavius, alcali spontanei huc magis illuc minus acris. Triplex autem talis cacochiliæ fons; 1° humor perspirabilis retentus, putrescentis semper indolis, et inditis humanæ machinæ legibus, ad intestina plerumque refluens; 2° alimentorum, ex animali genere sponte putrescente reliquiæ; tum denique bilis ipsa, « om» nium humorum citissime in putredi» nem vergens, hinc simul ac quid pu» tridi in primis viis nascitur, mox bilis » mutatur (1), » et simul ac putruit omnia citissime putrefacit. Cum vero tria illorum putridorum genera effectibus perfecte conveniant, non immerito morbi quos generant biliosi dici possunt. *Ubi enim putredo abierit in sal volatile et oleum urens a veteribus bilis acris dicitur* (2); et si nostram comparamus epidemiam cum illis quas præstantissimi descripserunt Medici febrium biliosarum nomine, mox similitudinem percipiemus; tales sunt hemitritei et triteophiæ veterum; mesentericæ recentiorum, imo et typhos omnes, lipyria, asodes, hungarica, gastrica, causus (3); quas omnes bili circa præcordia congestæ uno ore tribuerunt Medici, et sanarunt medicamentis bili infestis (4). Febrem biliosam cum delirio, nostræ affinem, libro de *affectionibus* jam descripsit Hippocra-

(1) Aphor. 1056.

Tissot.

(1) Ill. Van Swieten, § 85, t. I, p. 121.

(2) Ill. Gorter, Comp. 37, § 13.

(3) Omnes antiqui, plerique recentiores, causum inter febres biliosas recensent; Alberti dicit causum esse summum febris cholericæ gradum. Junker, ut alios taceam, capite de febre biliosa et causo agit. Ill. vero Boerhaave causo seu febre ardente intelligit inflammationem generalem massæ sanguineæ; quod notari volui, ne error in praxi variatur, longe enim distant curationes causi phlogistici, et causi biliosi.

(4) Nonnulli inter veteres crediderunt, putredinem nunquam in vasis sedem habere, sed semper in primis viis; quod suadebat illis effectus emesis, quæ sæpe febrim omnino jugulat.

tes (1). Plures similes in epidemicis leguntur, et jucundum erit hic excitare verba quæ inveniuntur in libro de *Prisca Medicina* : « Si amarus humor » aliquis, quem bilem flavam nominare » solemus, effusus fuerit, quænam anxie- » tates, æstus, impotentiæ tenent? — » Quinam dolores et febres? Et quibus » acres et æruginosi humores instant, » quinam furores et viscerum lancina- » tiones animique abjectio inde oriun- » tur (2)? » Si adeamus breves sed egregias descriptiones illustriss. Gorteri, inveniemus morbum nostrum omnino similem morbis quos tribuit bili morbidæ : « Humor morbosus, subpinguis, » saponaceus, acris calefaciens, amarus » flavi coloris, biliosus dicitur; hic in » corpore hærens producit fastidium, » nauseam, ructum nidorosum, linguam » siccam amaram, anxietatem, dysente- » riam biliosam, horrorem, agrypniam, » vel soporem aut delirium, cephalal- » giam, surditatem, oculos nictitantes, » tremorem, pulsum celerem aut fre- » quentem, calorem mordacem (3), acri- » siam (4). » Illustriss. Huxham qui tot nominibus tam bene de medicina meruit sic scripsit : « Mense Augusto 1741 fe- » bres putridæ perlongæ (mesentericæ » forsan) plurimæ inter popellum atque » nautas præcipue, quædam vero valde » phreneticæ, hæ autem multo citius ju- » gulant. His tumidus est plerumque » venter et astrictus, ex retenta in vis- » ceribus colluvie; mirum est utique » quam multum atræ bilis ἀνω καὶ κατω » ejicitur sæpe (5). » Egregia pariter de febribus biliosis exponit vir celeberrimus L. Tralles in utili de inutilitate absorbentium opere (1); sed omnium quantum novi optime illarum generationem exposuit vir optimus F. Hofmann, cujus verba hic legere gratum cuique fore confido : « Inter morbos ex bile per- » versa et ad sanguinem traducta, præ- » cipue febres et quidem sic dictæ bi- » liosæ recenseri merentur. Et quamvis » ipsæ febres bilem generent, nullum » tamen est dubium quin etiam a bile » vitiosa oriantur. Consentientem hac in » re habemus Hippocratem. Primò enim » non dubitari potest, et assensum quo- » que apud antiquitatem invenimus, fe- » brium plurimarum, præsertim inter- » mittentium ardentium, et sic dictarum » cholericarum, propriam sedem et ori- » ginem in prima corporis regione circa » præcordia, intestina tenuia, jecoris » cava, lienem, pancreas, omentum; » utpote in hisce locis ordinario sangui- » nis tardior est circulus, generatio fit » impuritatum, et corrupti acres humo- » res ex pancreate in intestina influunt, » et non modo pathemata ordinaria in » hypochondriacis spasmodico febrilia, » sed et supra dictas febres excitant : si- » quidem symptomata quæ has febres » comitari solent plerumque dicta in re- » gione incipiunt (2). » Quis nescit symptomata alkali spontanei a summo Boerhaavio exarata, et aureas discipuli illustrationes (3)? E Medicis vero qui epidemias scripserunt, nullus morbum nostro magis similem enarravit quàm vir clar. Walcarenghi, Medicus inter Cremonenses felicissimus; symptomata transcribere longius foret, illum verò tribuit « bilis furentis variis tumultibus; » et simul limphæ intestinali et pan- » creaticæ pessimæ indolis, quæ hepatis » colatoriis ductibus, partim cistifelleæ » viæ, partim intestinorum parietibus et » rugis atque ipsi ventriculo ejusdemque » inferiori orificio maxime adhærens eo- » rumdem partium fibrillas variis modis » corrugat, atque in fortes contractiones » cogit, eas fortiter irritando (4). — Ne- » que mirum erat attendere majorem » hanc morbi vehementiam, cum pecu-

(1) Foesius, p. 518.

(2) Foes., p. 16. Pluribus aliis locis morbos ex bile graphiter pinxit Hippocrates, nec ullos alios tam frequenter memorat, vide præsertim Aphorism. passim et Galeni, Commentar. Oper., tom. VII. *De natura hominis*, § 88 et aliis, Foes., p. 230. *De diebus judicat.*, § 4, 3. Foes., 57.

(3) Calorem illum mordacem semper habuerunt Medici pro symptomate febrium putridarum pathognomonico. *Mordaces quidem manui vocat Hippocrates febres ab humorum putredine genitas.* Pallas, De febrib., cap. 30, nec latet causa.

(4) Imprimis *Systemat. praxeos medic.*, § 130, 230.

(5) *Observat. de aere et morb. epidem.*, t. II, p. 72.

(1) *Virium quæ terreis remediis gratis hactenus ascriptæ sunt examen rigorosius*, cap. XVII, § 88, p. 330.

(2) De bile med. et venen. corp. hum., § 27 op., t. VI, p. 158.

(3) Aph. 85, 86. Comment., t. I, p. 119, 120, 130.

(4) *Medicin. ration.*, t. I, § 52.

» liare adesset bilis dominium. Humor » enim iste natura sua magis mobilis, » magis activus et penetrans, ubicumque » consistat, partes magis distendit, for- » titer æstuando irritat, mordet, atque » lacerat, magisque ardentem excitat fe- » brem, atque magis acutos dolores, » continentes solidorum fibrillas in vio- » lentiores oscillationes cogendo (1). » — Jam sat itaque et super constare videtur ex præmissis, veram morbi epidemici Lausannensis causam fuisse humorem putridum, alcalescentem, biliosum, minori majorive donatum acrimonia; ventriculum, intestina tenuia, duodenum præsertim, hepar, vesiculam, ductus biliarios, mensenterium, aliasque partes contentas abdominis occupantem, illas irritantem; et lapsu temporis, vi morbi, prava medela, omnem tandem humorum massam inficientem, ut ex historia morbi jam patuit.

CADAVER.

Incisio cadaverum quæ in multis casibus, latentes ægritudinum causas oculis tam belle subjicit, in morbo nostro circa causam cujus nullum fuit dubium, haud adeo necessaria erat; et fauste quidem; pauci sunt enim, erroneis præjudicatis opinionibus majores, qui illam permittant; unde irreparabile medicinæ et genti humanæ damnum. Unica concessa occasio quid exhibuerit breviter recensebo, ex communicatione clarissimi Medici, amicissimi collegæ D.-D.-J. d'Apples, tunc enim aberam. Cadaver fuit hominis quadragenarii, cui conjuncta opera medelam aliquandiu in gravissimo morbo præbueramus, et quem circa vicesimam quartam diem, necessarii tradiderant agyrtæ, qui illum vehementissimis drasticis mercurialibus pro panacea infallibili venditatis, et vesicatoriis ad mortem usque vexavit; notationes nonnullas addam. « 1° Cutis externa livescebat, movendo cadaver multum effluxit sanguinis e vulnere quod dorso » induxerant vesicatoria. Femora et crura » stuprata erant maculis rubris, et » tumoribus purulentis furunculis similibus. » Color cutis, hæmorrhagia et maculæ rubræ, plenam sanguinis dissolutionem testantur. Et sane vesicatoria sub finem morbi biliosi, machina, tabe putrida jam diruente, pessime adhibita fuerant. Non sapientius usurpata remedia mercurialia, quorum et hæc est vis ut omnia putre et liquefaciant; sed quid! Agyrtarum est desipere. De purulentis tumoribus nonnulla infra. « 2° Levis » aderat ecchymosis in tegumentis et musculis abdominalibus infra umbilicum » in latere dextro. » Cum prima observatione congruit. « 3° Pinguedo flava et » bile tincta in omni corporis ambitu. » Bilem ubique effusam et omne pingue corruptum docet. « 4° Jecur et splen » sana, vesicula fellis redundante bile » turgida, mesentericæ glandulæ tumidæ » flavo rubentes; ventriculus distentus, » in duas quasi peras divisus, liquore » nigricante plenus, intestina tympanica, non aperta fuerunt. » Hic plura sane inveniuntur quæ causæ morbi lucem affundunt; intestina aperta læsionem in duodeno verosimiliter exhibuissent, ibi enim plerumque præcipua sedes morbi. Divisio ventriculi in duas peras tam frequenter observatur, ut vix inter morbidas alterationes referri possit. Alias plures observationes circa viscera pectoris et capitis sagaciter quidem et accurate institutas, sed naturam morbi nihil illustrantes, prorsus omittam. Si quis non majora vitia circa præcordia detecta fuisse miretur, attendat verbis Clariss. J.-A. Borelli in illa epistola qua Cel. Malpighi enarrat historiam epidemicæ febris biliosæ nostræ similis, quæ *Pisis* anno 1661 vigebat. « In quatuor » cadaveribus, quorum sectionibus interfui, nulla notabilis læsio in pulmonibus visa est, excepta aliqua ariditate, » ab ardore febrili forte inducta; in reliquis sani apparuere. Mesenterium pariter et glandulæ in ipso contentæ, nec » putridæ, nec corruptæ erant, ut dubitabatur. Substantia quoque hepatis » et lienis nulla læsione afficiebatur. Vesica tantum biliaria insigniter turgebat (anne id evenit ob constrictum » spasmodice ductum choledocum), et » insuper ventriculus eodem humore bilioso affluebat, et in aliquibus intestina » flavo colore tincta inventa fuere (1). » Si quis adeat immensam illam ex cadaverum sectionibus collectionem quam jam diu promulgavit Bonetus, observationes de febribus evolvendo, percipiet

(1) Ibid., §. 154. Quæ vera quoad causam et effectum, leviores forsan habent errores circa modum.

(1) Vid. Malpighi, *Oper. posthum.*, 4°, 1700, p. 27 et seqq.

facillime, in bene multis casibus defigurationem pro morbi causa assignatam, illi producendo imparem prorsus fuisse, et veram non detectam quia vix notanda. Nec stupenda res videbitur illi qui noscit, 1° sensibilitatem et irritabilitatem totius systematis intestinalis; 2° quam difficillium sit noscere alterationes morbidas humorum qui raro sub sensus cadunt; 3° quantæ mutationes, quoad tensionem fibrarum et locum fluidorum, mortem sequantur; 4° quam vehementer in corpus vivens agere possit causa externis vix observanda sensibus si nudis nervis aut musculis applicetur; 5° demum, quam cito lethalis esse possit læsio vasculorum adeo tenuium, ut huc usque fugerint oculos virorum qui tot minima viderunt, Ruischii, Morgani, Albini, Halleri. Verum est tamen, læsiones majores in congeneribus morbis alii invenerunt observatores; sic dum extispicia denatorum febribus biliosis lustrabant Lancisi et Guideti « bilem » cisticam non tantum atratam, sed ul- » terius instar picis interdum concretam, » non raro fætidissimam milleque aliis » modis delinquentem deprehenderunt, » et hepar potissimum subfusci colo- » ris (1). » Sed hæc de causa morbi sufficiant, jam ad curationem accedamus.

METHODUS MEDENDI.

STATUS PRIMUS.

Morbi sunt quorum hæc est norma, ut, dummodo vires vitales nec excedere, nec deficere permittamus, idoneamque diætam præscribamus, sponte coquitur, et cocta, naturali crisi expellitur materia morbida. Tales sunt omnes morbi inflammatorii veri, in quibus, nostris ut *Hippocraticis* diebus crises regulari addictas ordini, observabit quicumque illorum naturam et medelam Hippocrate præceptore doctus, nihil temere et inepte movebit aut evacuabit; sed solis mollissimis diluentibus omni forma applicatis, præmissa si necesse quod rarum V. S. contentus; non sataget, cerebro, pectori aut aliis visceribus impactum phlogisticum sanguinem, emesi, catharsi, diuresi, aut subtilioribus corporis meatibus cutaneis poris, expellere : vel humores vividioribus solidorum oscillationibus densatos, resolvere tentabit acribus illis solventibus medicamentis, quæ fibras ad novos sollicitant motus. Lætus sæpe miratus sum criticas illas mutationes præfixo evenientes tempore, nec vel minimum quidem aberrantes ab illa serie quam indixit Parens medicinæ. Sed verum est, illas nunquam observavi nisi quiescerem et quiesceret æger; sæpe vero quievi, apprime doctus, « Quod interdum » optima medicina sit medicinam non fa- » cere (1). » Res autem semper non succederet, nec sic in morbo nostro successisset; putridos enim, erysipelatosos et malignos, *acrisios* esse repetita docuit observatio. « In mesentericarum febrium » curatione sæpe vidi, ait Baglivi, inutile » esse dies criticos eorumque vim et po- » testatem observare (2). » Et monuit Junkerus « febres biliosas ad illos affec- » tus posse referri, in quibus autocratia » Naturæ arti aliquo modo cedere cogi- » tur (3). » Ea est ut jam dixi phlogistica diathesis, quæ molli dilutione et continua moderata *vis vitalis* actione sensim subacta sponte evacuetur; putridorum e contra fomes, *vis vitalis* actione et temporis lapsu, pejoris continuo fiens indolis, a die in diem acerbiora inducit symptomata, nisi suppleat ars quod deficit natura; instituere enim debet evacuationes quæ sponte in phlogisticis succedunt. Undenam? An ex varia fabrica partium lacessitarum? An ex varia materiæ morbidæ indole, vel demum ex eo quod putriditate actio nervorum prorsus vitiatur? Sane qui ex utrisque conjunctis hanc differentiam deducet, parum, ni fallor, a vero aberit; sed forsan de his fusius quondam.

Posita causa duas monstrabat indicationes, aut fomitem putridum corrigere, id est tali modo alterare ut nocere nequeat; aut illum evacuare, « nam cor- » rupta bilis circa præcordia hærens, » enormes febres accendit, nunquam » curabiles, nisi putridus ille fomes tolli » possit (4). » Alterans sufficit methodus ubi pauca est materia acrimonia tantum nocens, sic in morbis infantilibus ex acido, optime curat absorbens medela :

---

(1) Bianchi, *Histor. Hepat.*, part. III, p. 231.

(1) Hippocr., *De articulis*. Quid sit medice quiescere haud nesciunt sapientes.

(2). *Prax. medic.*, l. I, De febrib. mal. et mesent., p. m. 52.

(3) *Conspect. medic. theor. pract.*, tab. 62, p. 510.

(4) Van Swieten, § 99, t. I, p. 141.

nec hic fuit casus noster, et acrimonia enim nocebat et mole humor morbidus. Satis sunt evacuationes si morbi causa simul et semel ejici potest, quod impossibile fuit in morbo nostro, dum omnes humores extra circulationis leges positi in plerisque visceribus abdominalibus morboso seminio infecti erant. Labor ergo incumbebat Medico, materiem continuo sic alterare, ut vim ejus deleteriam, si non prorsus castraret, multum saltem infringeret; et simul ac mobilis fiebat illam evacuare. « Præcipuum enim auxilium » est si in hac febre tempestiva bilis caus- » ticæ excussio succedit, exinde etiam » contingit, ut febris non tanta acerbitate » contingat, contra vero, longe majus » periculum involvit hujus excretionis » cunctatio (1). » Alteranti satisfaciebant indicationi potus acescentes. De genere evacuationum ambigere nullus erat locus; illa palmam meruit quæ emetocathartica duplici simul evacuabat via. Iter monstravit natura et jam Hippocratem docuerat, morbos biliosos non nisi cholera sanari (2). Fastidium et nauseæ sat superque testabantur ventriculi labem; nec tantum quatenus evacuans proderat emesis, sed multum quoque juvit ratione succussuum, quibus abdominalia viscera concutiebat; sic enim materiæ infractibus viscerum impactæ atteruntur, solvuntur, exprimuntur : *Vomitus actio*, ait jam laudatus nec sat laudandus Huxham, « obstructiones vel in ipsis cor- » poris penetralibus reserare apta est, » omnes corporis humores attenuat, om- » nesque promovet secretiones, et dum » stomachus seu muco acido obrutus, seu » biliosa colluvie languet, quasi vas » iners fermento imbutum putrido, in- » gesta omnia corrumpit hinc perpetuus » morbi fomes, donec perpurgatur ven- » triculus (3). » De usu emesis idem sentiunt inter multos alios viri in arte præstantes, Fernelius, Riverius (1), Freind (2), Boerhaave (3), Ludwig (4). Fernelii imprimis verba rem nostram optime dilucidant. « Facilis et moderata » vomitio saluberrima est, et purgatio- » num omnium præstantissima. Noxios » quippe humores ex ipsis fontibus sin- » ceros elicit et vacuat, omnem quæ in » ventriculi capacitate in ejusve tunicis » hæret illuviem imprimis expurgat; e » præcordiorum membranis, e cavis je- » coris ac lienis, et ex pancreate, omnis » generis supervacuos humores sinceros » elicit, quos plerumque nec hiera, nec » aliud vehementissimum ullum etiam » frequens pharmacum in alvum extur- » bare potest (5). » Quam necessariæ sint evacuationes in hisce morbis omnis novit antiquitas, et ante viginti sæcula illas suasit Hippocrates (6), et post illum Galenus, omnesque alii; et præsertim vertente quarto sæculo Alexander Trallianus (7); similis fuit recentioribus curato. Borelli monet nullum evasisse nisi evacuata bile (8), quam tamen, verum est, emesi non expugnabat, unde sapientia sua effatus est Clar. Glass, « non » possum non mirari quo Malpighi et » Borelli bilem a vesica (cum intra bilem » totum morbum sisti vidissent) emetico » exprimere et ventriculo educere mini- » me senserint. Certe æquum est ex his- » toria morbi censere ob neglectum eme- » ticum plures interiisse (9). » Ill. Hofmann duas habet indicationes, primas vias repurgare, bilem infringere (10).

(1) Mich. Alberti, *Praxis universal.*, sect. IX, cap. VI, § 4. Hic notari velim, bonum virum plures utiles cautelas circa febres biliosas habere, multosque simul graviores errores, ortos ex systemate circa degenerationem bilis quam acidam credit, dum acida illam prorsus delent; eodem nævo maculatur doctrina omnium priscorum Stahlianorum, quod probe tenendum.

(2) *Febres lipyriæ non nisi per choleram effusa bile solvuntur.* Coac. præn., § 120. Confer. Baglivi, lib. cit., p. 56, 57.

(3) Observat. de aere et morb. epid. T. I, p. 21, 23, 25.

(1) Institut., l. V, p. I, sect. II, cap. IV, p. m. 131.

(2) Comment de febrib., Comm. 4, p. m. 19.

(3) Aph. 1244.

(4) Institution., § 1541, 1542.

(5) De morb. eorumque causis, l. III, cap. III. Oper. omn., p. m. 210.

(6) *Quandiu bilia sublata, incocta, et minime contemperata fuerit, nulla arte, neque dolores, neque febres finientur.* De prisc. medic., cap. 35. Foes., p. 16. confer. Foes., p. 396, 473, 519, 534, 547, 1139, 1152.

(7) *De arte medica*, l. VI, c. XVI.

(8) Loc. citat. confer. Bianchi, *Hist. hepat.*, p. 282, 702.

(9) Commentar. de febrib., comm. 7, p. 116, legatur quoque Cl. Grainger, Historia febris anomalæ Batavæ, p. 73.

(10) De duodeno mult. morb. causa, § 20. Oper., t. VI, p. 194.

Quam specialem methodum in singulo statu adhibuerim hisce nixus principiis, nunc est enarrandum.

Omnes ægri a pluribus jam diebus ægrotabant antequam Medicum accerserent, unde, primo ingressu emesim sæpe præscripsi; recte quidem operabatur, non semper tamen omnino pro votis : nec quantitate enim sufficiebant evacuationes nec prorsus evanescebant anxietas et nauseæ, et ter aut quater, initio epidemiæ, secunda remedii dosis aliquot elapsis diebus præscribenda fuit; quod in posterum non accidit; mecum enim de causa phænomeni cogitanti facem præbuerunt Hippocratis doctrina de coctione, et perpulchra observatio Ill. Archiatri Austriaci : « Probe memini, » inquit, cum post fervidissimam æsta- » tem febres biliosæ epidemicæ grassa- » rentur, in quibus molesta nausea, et » vomitus fere semper aderant, me ali- » quoties dedisse statim vomitorium » absque multo levamine, ubi autem per » unum alterumve diem, oximelle, vel » similibus magna aquæ copia dilutis usus » fueram, sponte sæpe vomitu excutie- » batur corrupta bilis, instar glutinis fere » spissa, vel leni vomitorio, secunda vice » exhibito, facile expellebatur (1). » Missis ergo nugis, quas contra garrierunt recentiores nonnulli Medici, ad coctionem operam intendi : ut vero rectius intelligatur quid sit coquere in morbo bilioso, nonnulla observare liceat circa coctionem et turgescentiam in genere.

Coctio in morbis, hic enim de *pepsi* non agitur, duplex numerari debet; alia ad mitigationem, alia ad evacuationem; quandoque enim satis est noxias humoris morbidi qualitates obtundere, tunc coctus dicitur ut ut nulla evacuatio succedat; imo talis coctio sæpe humorem evacuationi ineptum reddit : huc referenda coctio in morbis solidi. Coctio vero ad evacuationem duplicis iterum est generis : alias enim materiæ morbi crassæ, glutinosæ, tenaci, tenuitatem et mobilitatem conciliare debemus antequam expulsionem tentare fas sit; et dum sic attenuatur humor non raro generatur acrimonia, unde patet coctionem ad morbum revera cum coctione ad evacuationem aliam esse. Pluries e contra morbidos humores adeo mobiles et acres deprehendimus, ut sacrum sit evacuantia adhibere, ne, vel levissimo addito stimulo effrenes hinc inde summo impetu vagantes, brevissime irreparabilia damna inducant. Tunc mitiganda acrimonia illa et frenanda mobilitas : species hæc coctionis ad evacuationem affinis est coctioni ad morbum. Prima cruditas dici posset *cruditas infra evacuationem;* secunda *cruditas supra evacuationem.* — Duplex est quoque turgescentia, alia ad molem, alia ad motum. Turgent humores tum crudi tum cocti si copia omnes vel aliquas præpediant functiones : turgere adhuc dicuntur et tunc turgent ad motum quando acrimonia et mobilitate vehementer partes stimulant et irregulares motus cient, ut ut sæpe parca adsit quantitas (1).

Ex paucissimis istis jam Hippocrati notis, et quæ sedula confirmavit observatio, intelligitur facillime, humores in primo nostro statu turgentes plerumque mole et crudos infra evacuationem fuisse; illos ergo fluidos et mobiles reddere debui ante evacuationem, nisi turgescentia summa fuisset, quod rarum; id suscepi usu remediorum simul incidentium et antiputridorum, e digestivorum sic dictorum classe (2), et hæc fuit plerum-

(1) § 644, l. II, p. 225.

(1) Celeb. Glass definit materiam turgentem, *aliquid molestum circa primas vias hærens, quod aut per os aut per alvum, plerumque excuti potest, atque haud raro ventriculum aut intestinum ad id ipsum expellendum irritat.* Comment. de febrib. 7, p. 102.

(2) Digestiva ea sunt remedia, propria verbi significatione quæ vires ventriculi ad alimentorum coctionem juvant; cum vero hæc vox duplici sensu adhibeatur, inde quoque digestiva dixerunt remedia quæ coctionem humorum morbidorum sollicitant, nec male quidem; sed cum cruditatem *infra evacuationem* solam animadverterent, classi digestivorum salina tantum, incisiva, acria, aut inutilia absorbentia ascripserunt; errore sane proscribendo; tot sunt enim digestivorum classes quot cruditatis species, et in cruditate *supra evacuationem* digestiva non dantur nisi incrassantia, obtundentia, astringentia, ut infra patebit et ut jam novit Hippocrates; hæc fuit enim illius de coctione doctrina, ut humor morbidus talem haberet mobilitatem qua facile evacuantibus cederet, nec tantam tamen, ut ex impetu damna oriri possent. Eadem passim suadet Galenus, qui humorem biliosum coquebat aqua frigida; humorem pituitosum pipere. *Method. medend.*, l. II. *Ad Glauconem*, l. II. *De sanitate tuenda,*

que præscripti signatura, ut omni trihorio dosim pulveris sumerent, superbibendo decocti uncias quatuor. Pulvis fuit ex terra foliata tartari, tartaro vitriolato, cremore tartari aliisve ejusdem indolis; sæpe quoque in usum vocavi sulphur auratum antimonii, *Unlzeriana* methodo præparatum, cum saccharo et aliquo e prædictis salibus mixtum, quod fauste succedebat. Decocti, materiem præbuerunt radices graminis, acetosæ, cichorei sylvestris vel folia capillorum veneris cum terra foliata tartari, vel oximelle simplici et nonnullis frustulis corticis viridis citri, quæ sat bene nauseosum graminis saporem castrant, indeque vix omittenda si non adhibetur oximel. Ubi magis arridebat electuarii forma materiem præbebant condita acescentia acetosæ, alleluyæ extractum liquidum taraxaci, et sal aliquod aut neutrum aut acidum; mixtionis enim proportiones semper præscripserunt symptomata quæ magis minusve vigere bilem aut viscositates indicabant. Si post duos, tres aut quatuor dies, horror mitior, linguæ sedimentum minus tenax, urinæ turbidæ, ructus nidorosi, nauseæ frequentes, flatus, borborismi, sedes copiosiores, materiam mobilitatem jam adeptam esse probabant; tunc potionem emeticam præscripsi. Ipecacuanham aliquoties initio adhibui; mox vero novi celebratam illam radicem, sufficientem hic non esse cuneum; cujus præterea hoc erat vitium, quod, post peractam evacuationem, alvum astrictam, et aliquoties sitim relinqueret: mutato ergo consilio, ambabus ulnis amplexum tartarum emeticum, nunquam fere deinceps deserui, cujus dosim ætati et aliis indicantibus accommodatam, cum aquæ unciis octo decem ad libram usque, addita sirupi capillorum veneris sexta parte solutam, intra duos tres vel quatuor haustus potandam præscripsi: et hæc partita methodus in tanta ægrorum varietate, plerorumque quorum idiosyncrasia usquedum prorsus incognita erat, feliciter succedebat; apprimeque memini quod nobilis advenarius cui suaseram ut omni semi hora quartam remedii partem hauriret, post primum haustum, per duas horas, continuo fere ductu, cum summa euphoriâ et brevi consequente sanatione, ἀνω καὶ κατω evacuatus fuerit; qui vehementem procul dubio passus esset superpurgationem, si dosim integram simul et semel, ut sæpe præscribitur, assumpsisset. Hujus potionis alterum fuit commodum, quod grata pueris et delicatioribus absque nausea præscribi posset. Mannam aliquoties addidi, utut raro sedes non moveret simplex tartari solutio; quod momentosum super habui: præterquam enim sic longe major copia materiæ morbidæ educitur, naturæ præmonstratur via qua deinceps fomitis reliquiæ expelli debent (1). Effectus remedii talis fuit, ut vulgo post remi horam elapsam, id est mox post secundam dosim, nauseæ jam in actum deducerentur et succederet vomitus; qui si sufficiens judicabatur, reliqua intacta remansit potio: si non, hauriebatur. Materiæ viscosæ, bile flava amara fœdatæ, ejiciebantur; tum succedebant sedes, fæces liquidas, flavescentes, fœtidas educentes. Vomitum sæpe juvi copioso potu aquæ tepidæ mellitæ, vomitu pacato, sedes copiosiores excitavi propinando cochleatim reliquam potionem largo dilutam vehiculo. Sic celebrata evacuatione, melius se habebat æger quoad anxietatem, debilitatem et somnum. Eamdem secutus erat viam vir inter Clinicos merito celebratissimus Ill. Walcarenghi; et illam posteris commendavit G. E. Sthal, *nam curatio quæ materiæ in his febribus peccanti sufficiat, nulla alia esse potest quam emetico-cathartica* (2). Et verum est, sæpissime observavi unicam emesim præstitisse quod non attigerant repetitæ alvi ductiones. Memini fœminam quæ nullo arcessito medico, jam quinquies, omni scilicet biduo, potionem purgantem ex rheo sale sedlicensi et citro, illi familiarem hauserat, nec minimum profecerat; protinus vero post emesim melius se habuit.

Post primam evacuationem, prædicta remedia digestiva in usum revocabantur; expulsa enim cocta materia, reliquam

---

l. iv. Egregia quoque habet, posteris plerisque contempta, Sennertus, *De febrib.*, l. ii, cap. vii.

(1) Idem observavit Celeberr. Pringle. *Les vomitifs qui occasionnent aussi des selles sont les plus utiles, surtout s'ils ont assez de vertu pour procurer une abondante évacuation de bile putride, par le haut et par le bas, par ce moyen ils opèrent souvent la guérison sans qu'on ait besoin d'avoir recours à d'autres remèdes. Malad. des Armées.*, part. iii, ch. iv, § 5.

(2) *De febre biliosa*, § 43.

crudam coquere onus incumbebat; et, nunquam fallente observatione, illa remedia quæ antea vix purgantem scopum tetigerant, nunc, vi aucta diminutione materiæ hostilis, quotidie duas vel tres sedes semper putriditatem redolentes educebant. Languor sensim minuebatur, nec tamdiu protrahebantur paroxysmi. Tribus aut quatuor elapsis diebus, si copiosiores urinæ coctionis speciem ferebant, instituebatur purgatio ex salibus manna, tamarindis, senne parcam quandoque dosim addidi. Aliquoties ubi facile succedere sedes spes erat, satis fuit, mane in potu ordinario, solvere mannæ uncias duas cum aliquo sale; inde plurimis adhuc evacuatis sordibus, paroxysmi vix supererat species; cutis mollescebat, somnus pacatus redibat; jam, alimenta non nauseabant ægri, nondum tamen desirabant; tardius restituebatur calor naturalis, et fere semper frigebant. Tunc unam tantum aut alteram dosim remediorum quotidie devorabant; sensim omnia discedebant symptomata, prodeuntibus desideratis illis biliosis sedibus, quæ simul abducebant materiam morbidam, et vires organorum restitui demonstrabant; apud nos enim, ut et inter Cremonenses, observante Clar. Gallarotti, *dum biliosæ eveniebant dejectiones, tunc solum, de omnimoda febris solutione sperandum tuto erat* (1). Et quidem nisi sic res succederet, diutius et auctiori dosi digestiva adhibere debui, et tertium alvinam reiterare purgationem, imo, sed raro, quartum; ad quintam vero confugisse nec memini, nec memorant codices. Pro laxis constitutionibus, viscositate magis quam acrimonia laborantibus, duxi aliquoties in usum, post primam purgationem, aquosa fugiens, potionem ex larga terræ foliatæ tartari dosi, parca elixirii proprietatis, aquis stillatitiis cichorei, corticis citri et sirupo cichorei compositi, pro re nata addito oximelle.

Non omnibus quos curavi emesim præscripsi, nonnulli fuerunt enim quibus ex contra-indicantium legibus id vetitum erat; sed tunc antequam purgantia stricte sic dicta adhiberentur, diutius insistendum fuit digestivis: qui enim omissa emesi alvum citius sollicitabant, pœnam plerumque luebant. Vir venerandus ægrotabat, sexta morbi die (primis non arcessitus eram) tartarum præscribere mens erat; mutato consilio suasu medici advenarii, purgationem alvinam assumpsit: diu protractum morbum exceperunt dolores ventriculi, et autumno dysenteria mucosa, quod nulli accidisse novi ex illis qui evomerant, et ordinatam dein adhibuerant medelam.

Qui remedia respuebant, et post primam emesim omni valedicebant medelæ, nisi forsan aquæ panis tosti aut limonato, tales autem fuerunt plures; ex diæta quam imperabat fastidium minuto fomite, sensim quidem febrem superabant, sed tardius et imperfecte sanitatem recuperabant; pluribusque post aliquot menses ad remedia confugere necessum fuit, sed de his postea. Ter observavi in junioribus symptoma illud quod memorat Sidenham (1) tumens nimirum abdomen, fausta morbi discessione, *Lausannis* ut *Londini*, succedente; nostros vero, dolor tegumentorum tactu increscens, et Londinensibus ignotus, vexabat.

Si periculosum fuit citius evacuationes deserere, periculo non carebat protractior illarum usus; et damnose falleretur qui crederet illas adhibendas fuisse usquedum appetitus omnino restitutus et vires prorsus fuerint recuperatæ. Anorexia et debilitas initio morbi generabantur cacochilia ventriculum et primas vias infestante; jam vero sub finem expulso fomite, eadem inducebantur symptomata laxitate fibrarum, segnitie secretionum, et defectu bonorum succorum in corpore. Verum hic ergo monitum Boerhaavii *quod uno tempore prodest, in eodem tamen morbo alio tempore datum obest* (2), et suum infelix addidit experientia testimonium; dum enim nonnulli saburram incusantes laxantibus insistebant, morbus protrahebatur, debilitas increscebat, et nimia irritatione lacessitis nervis systematis gastrici et intestinalis, successisse vidi omnia symptomata ataxiæ et hysteriæ; quæ nunquam observavi si tempestive missis purgantibus, diæta congrua, campestris

---

(1) *Méthodus aurea febres profligandi*: De febre tertiana, etc., § 17. Utile opus ad calcem Walcarenghi reperiendum. Quam infida sit migatio febrium ardentium biliosarum, quamdiu biliosæ non egestæ sedes, jam docet historia Heropyti qui tali morbo cum variis remissionibus ægrotavit, usque dum centesima prima, biliosa plura alvus deposuerit. *De morb. vulgar.*, lib. III, sect. III, ægr. 9. Foes, 1106.

(1) Opera, sect. I, cap. V, p. m. 60.
(2) Aphor. 849.

exercitatio et tonica nonnulla in usum traherentur. Vinum cui amaræ infundebantur plantæ pulchros successus habuit. In simili casu narcotica adhibuit Sidenham (1), illis abstinere cautius duxi, debilitati enim nocent, ataxiæ infide medentur.

STATUS SECUNDUS.

In secundo statu minor fuit fomitis viscositas, mobilitas major; evacuationes facilius succedebant, et illas primo ingressu instituere sæpe conducebat, periculum enim aliquoties in mora. Alias tamen profuit digestiva diluentia per viginti quatuor horas ex hydromele acidulato adhibere. Si ex calore molesto, siti, vagis intestinorum doloribus, urinis, acrimoniæ multum suspicari licebat, medullam cassiæ, vel succum citri, solutioni tartari emetici, loco sirupi capillorum veneris addidi. Sæpe primis diebus vix ullum remissionis tempus observari poterat ante emesim; hac vero celebrata mox omnia pacabantur. Ancilla viginti sex aut octo circiter annos nata, egregie constituta, postquam per horas aliquot dirissime riguisset, prehendebatur sæva cephalalgia, pulsu celeri contracto, cute ardente, nauseis, siti, urinis perpaucis, alvi obstructione; mandatus Pharmacopola purgationem præscribit, pulveres nitrosos, emulsa, pediluvia, sed omnia incassum, ne minutum quidem remittit sævities morbi : quinta die invisens ægram, potionem ex tartaro emetico cum aquæ viginti, succi citri duabus unciis præscripsi, cujus uncias tres omni horæ quadrante biberet; stupendam sordium copiam ανω καὶ κατω ejecit; nocte sequenti dormivit; sexta die pulsus mollior, elatior, rarior levis tantum carebaria, sitis sedata, status demum remissionis; vespera exacerbatio. Septima, prima potio, dimidiata dosi tartari, et longioribus potata intervallis plures eduxit sedes, vitior vespertina exacerbatio; octava et nona limonatum (sit venia verbo) simplex, nona enema; decima limonatum purgans ut septima, desiderata exacerbatio. Undecima, duodecima, decima tertia, omnia fauste succedebant; limonatum simplex erat instar omnium, sedes biliosæ, redeuntis sanitatis criterium. Jam rara felicitate alimenta sollicitabat ventriculus, cui nimium indulsit, inde decima tertia sub noctem recruduit febris, cum acri calore et gravi cephalalgia, per integrum nicthymerum durans : remittente paroxysmo mannam cum tamarindis præbui, optime convaluit citius quam omnes alii.

In genere, post primam evacuationem, plerisque vix quicquid præscripsi præter limonatum forte, vel decoctum radicis graminis canini, cui addebatur succus expressus acetosæ aut alleluyæ; « succi » enim citri et acetosæ, putredini resis- » tunt, cor peculiari vi roborant, intem- » periem febrilem corrigunt, aperiendi- » que vim habent (1); » illos aut similes potus frigidos ad uncias duas omni semihora aut frequentius potabant; nunquam enim mihi arrisit methodus raro et copioso haustu potum ægris præbere. Frequentes et parvos antiquis dilectos in dessuetudinem nescio quo fato ruentes, restituerunt præstantiores nonnulli medici ævi decimi sexti et septimi, firmaque lege illos stabilivit Boerhaavius; de hujus methodi præstantia legi debet illust. Commentator (2). Illis qui prædictas respuebant potiones, decoctum hordei cum sirupo rubi idei aut cerasorum acidorum proderat. Verbo, egregie successit omnis potus acidus nec nimis emolliens; qualis optime conficitur, ex succis expressis fructuum horæorum cum aqua et saccha-

---

(1) *De nov. febr. ingressu*, p. m. 567. *In morbis quam plurimis, quorum curatio solis evacuantibus absolvitur, si dictis evacuationibus pertinaciter insistamus, usque dum symptomata omnia prorsus ablegaverimus, sæpius ægro nonnisi morte medebimur, etc.* Nec mirum : appetitus est vigentis ventriculi functio, cui impar est omnino quamdiu vires languent; tamdiu ergo jacet appetitus, jacet et digestio : nec illum excitabunt purgantia vi ventriculi adeo infensa; quod notare velim illi qui ex fastidio, nausea, anxietate, diarrhea, lienteria, etc., evacuandi indicationes protinus deducunt, sicque omnia pessumdant.

(1) Sennert, *De febribus*, l. II, cap. VII, pag. 221. Ibidem invenies, quod notatu dignum, *magis urgere quandoque putredinem et calorem, magis alias obstructiones.* In primo casu succum citri, in secundo acetosaria adhibui.

(2) § 640, t. II, p. 215. De febre biliosa speciatim agens scripsit Alberti : *Potus sit sufficiens, modo non largis haustibus ingestus, præstat eum sorbillare, aut cochleatim sed repetito exhibere. Prax. genere,* l. IX, cap. VI, § 9 et 25.

ro; nec quicquam præstantius novi in omni morbo bilioso imo et inflammatorio, succis saponaceis acidis mori, rubi, rubi idei, ribesium, fragariæ, cerasorum, imo et uvarum dummodo non nimis maturuerint; hæ sunt enim illorum virtutes ut acescentia omnem putriditatem corrigant, saponaceitate omnia concreta biliosa aut inflammatoria resolvant, omnesque faveant secretiones : nec nimis solida laxant, quinimo grato sapore, fraganti odore vi cardiaca pollent. « Maturorum fructuum succus nulla præparatione indiget, sitim extinguit, calorem temperat, urinæ et alvi vias laxat, summum solamen languenti ventriculo a putrida bile præbet (1). » Julii mense anni 1756 amabilem puellam graviter laborantem, usu cerasorum interpositis laxantibus sanavi. Nec novum celebro inventum; jam novit antiquitas saluberrimos usus fructuum, et quid mirum! Cum nihil elatiori voce febricitantes doceat salutaris instinctus; et præ aliis veteribus, Alexander Trallianus egregia monita de illorum usu, vix apud recentiores invenienda, passim habet. Verum est quidem, jam illius ævo et ante illum vixit detractorum omnis boni nefandum genus ut patet ex loco ejusdem auctoris (2); nec defuerunt deinceps medici magni sane nominis qui illa dissuaserint sed futilissimis nixi rationibus, inter quas illa tantum perpendi meretur quam ex Sanctorii aphorismis deducunt; alicubi enim (3) melones, ficus, uvas tanquam impedimenta transpirationis recenset. Facilis responsio; non est apud omnes idem fructuum effectus, nec illos omnibus, tantum abest, suadeo; dum enim aquam acidam corpori præbent, nocent omnibus illis, quibus, acido laborat ventriculus, quibus tenuior sanguis, laxiores fibræ, nervi languidi; causas morbi fovendo, omnia sane pessumdant, secretiones et excretiones turbant, perspirationem impediunt, acrimoniam acidam augent, et plusquam semel successisse vidi dysurias, pruritus, versatiles dolores. Sed mutatis circumstantiis mutantur et vires; et dum in biliosis morbi causam tollunt, sanitatem restituendo, functiones simul, et ut alias transpirationem, restituunt. Tot utilium restaurator Boerhaavius obsoletos fructus in forum medicum revocavit, non silente invida ignorantia (1). Nec excidit memoria quod dum prædictæ puellæ medebar, rumor excitaretur successu compescendus. Studiosus Leidensis tanto sopore noctu diuque premebatur, ut et inter ipsos trudiculares lusus sæpe obdormisceret; non desunt certe medici, qui emesim, acria purgantia, stimulantia, juscula viperina, aliaque ejusdem furfuris præscripsissent; adit Boerhaavium; præscribit vir immortalis cerasa pro victu ad libras decem et ultra quotidie, nec aliud quicquam, scopo nimirum phlogisticam densitatem sanguinis, morbi causam; debellandi; mox melius se habuit egregius juvenis, brevi post, excretis copiose turbidis, spissis, sedimentosis urinis, optime valebat (2).

Si post emesim, attentum examen symptomatum, abdominis, excretorum, me docebat relictam fomitis partem magna non donari mobilitate, nullum evacuans remedium, nisi enema ubi quotidiana deerat sedes, ante quatuor elapsos dies præscripsi; quo tempore adhibui potionem ex tamarindis, manna, terra foliata tartari pro ditioribus, decocto graminis, et sirupo acido; copiam fœtidæ materiæ educebat et quo magis eo melius, remittebant enim symptomata et sæpe perfecta per aliquot horas successit apyrexia, quam alias observare non licuit ante tertiam evacuationem undecima aut duodecima circiter morbi die : tunc potus acidus minori dosi præscribebatur, et viribus tantisper resurgentibus, tenui diætæ paulo laxius insistebant, et circa decimam nonam aut vicesimam quarta purgatione remediis valedicebant ægri, diæta et exercitio morbi reliquias superantes, vix tamen ante sex aut septem hebdomades sanitatem recuperantes; quo elapso tempore lenem catharsim de novo, si gulæ auscultaverant, institui.

Observavi et nemo nescit clinicus quasdam esse idiosyncrasias quæ difficillime liquidis obediunt catharticis; tunc confugi ad bolos ex tamarindis et cassia, quibus tanquam stimulum addidi grana aliquot diagridii; clamorem movebunt illi qui vires medicamentorum apud nonnullos recentiores collectores didicerunt; qui vero praxi addicti sunt et veterum

(1) Van Swieten, § 88, t. I, p. 126.
(2) De arte medica, l. XII, c. VI.
(3) Medicin. Stat., l. III, aph. 25, 27.

(1) Van Swieten, Ibid.
(2) Utilem sane observationem ab ipso communicatam ægro, nec in Boerhaavii aut discipulorum operibus extantem, hic invenire omnibus gratum fore credidi.

opera non nesciunt, optime noscunt diagridium optimum esse remedium quotiescumque bilis tenax resolvenda et abducenda est; et Hippocratem nunquam de bile evacuanda agere (1) quin diagridium suadeat. Certe ubi suasi, pro votis semper successit, copiosas et biliosas sedes sine torminum aut caloris incommodo procurans.

Si fomes mobidus majori gaudebat mobilitate, tunc omni biduo vel et quotidie debile decoctum purgans tamarindatum ad uncias tres hora sexta, octava et decima propinabam, nec unquam post meridiem deerant duæ aut tres sedes copiosæ; solo similis potionis usu ægrum sanavi cujus morbum enarrare liceat. Juvenis viginti et aliquot annos natus vertente autumno laborabat, ruris degens; initio febris continua fuit cum exacerbationibus quotidianis; curationis director regularitate typi delusus, intermittentem nuncupans, primo purgationes ex senne et rheo, tum amara omni generis, conservam imprimis juniperi, et corticem peruvianum largiori dosi præscripsit; rebus in pejus ruentibus, mandatus octodecima die, inveni, paroxysmum invadentem secunda aut tertia pomeridiana, protrahi ad sextam matutinam crastinæ diei, calore acri fervido, acuta cephalalgia, tussi, vigiliis continuis, ægrum cruciantem. A sexta matutina ad secundam pomeridianam febre quidem erat expers, sed anxius, morosus, fastidiosus; pulsus celer, cutis sicca, macies summa, genarum rubor, tussis, alvus astricta, urinæ paucæ rubræ, debilitas summa, tabis metus. Missis amaris et kina, unicam causæ morbi evacuationem curavi, et suasi ut quater de die uncias quatuor sumeret decocti radicum graminis et acetosæ, pulpæ tamarindorum, et salis acetosæ cum sirupo rubi idei. Inde alvus bilem evacuavit, secunda usus die paroxysmus mitior fuit; tertia, somnus, fames, quietudo; intra decem dies optime valuit, qui saluberrimi sed inepte adhibiti kinæ usu mox marasmodeus occubuisset. Corticem illum jam damnavit Baglivi in morbis ex infarctu mesenterii et viscerum (1). Revera, nullum præstantius tonicum cortice peruviano, nullum par sedans in ataxiis nervorum; atoniam et mobilitatem ultra omnium spem superat; sed quid possunt selectissima tonica contra morbos quorum sanatio evacuantibus nititur. Tempus est suum amaricantibus tonicis in ægritudine nostra, sed nunquam initio.

Medendi methodum nostræ omnino fere similem adhibuit Ill. Walcarenghi; graminacea nimirum, cichoracea, citrata, acescentia omnis generis. Unum est tamen illi familiare remedium quod in usum vocare sacrum semper habui, oleum volo amigdalarum dulcium, quod suadebat post primas evacuationes, « nisi » prope biliarios ductus atque in intestinis ipsis, magis tenax et viscida adesset bilis (2). » Posuerat Vir cel. humorem morbidum « ubicumque consistat, partes magis distendere, irritare, » mordere atque lacerare; » hæc vera sunt, sed, anne jure concluditur? ergo oleosa. Vix crederem; pollent equidem vi partes tensas et rigidas laxare; sed in casu nostro augendo vim causæ irritantis, longe alium effectum habent. Talis est enim eorum proprietas, ut quotiescumque multum caloris adest in corpore, brevi, deposita emolliente et demulcente vi, rancidam acquirant acrimoniam; verissimumque hic adagium, *oleum igni addunt*. Illorum usum in biliosis morbis jam dissuadet Hippocratis observatio, *quibus pingue abundat bilis flava gignitur* (3). Monuit Galenus suo ævo plures fuisse controversias de usu olei, quod alii acre et calefaciens, alii demulcens credebant; idque ex varia constitutione corporum quibus ingeritur dependere docuit (4). In genere video Medicos Italos oleorum usui addictiores, ut ut illa jam damnaverit Baglivi; nec prorsus desint inter illos qui Baglivi assentiantur, sicque moneat Bianchi de febribus biliosis agens: « In pluribus » observavi post exhibitum in jure amigdalinum oleum, intensiorem in poste-

(1) Confer. v. g., *De natura muliebri*, Foes., p. 575. *De morb. mul.*, ib. 642. *De affect. de intern. affect.*, ibid. 548, 558, 560. Alexand. Trallian., l. VII, cap. XVI. Ætius, *Tetrab.*, III, sect. IV, cap. XXVIII. Galenus, *De compos. Pharmacor.*, lib. II, cap. XI.

(1) *Prax. med.*, l. I, De febre mesenter., p. 58, de fibr. motr. spect. tr. poster. libr. cap. XIII, p. 388. Conf. Illustr. Oosterdik, *Instit. medic. pract.*, sect. I, cap. IV.

(2) Medicin ration., § 341.

(3) *Epid.*, l. VI, sect. VI. Foes., 1190. A.

(4) *De simplic. medicam. facultat.* toto secundo libr.

» rum febricitationem (1). » Primerosius oleosa et amygdalina in febribus, rancoris metu, suspecta habebat (2) et verbo, in morbis magno stipatis calore celeberrimi practici, testis sit instar omnium Ill. Van Swieten olea formidant (3). Quantum ergo vitari debet, ubi focus caloris est illa ipsa pars cui applicantur; ubi putridum adest fermentum illorum corruptionem juvans; ubi metus est obstructionis hepatis cui valde favent; autumno anni elapsi testis adfui morti, potiusquam Medicus morbo fœminæ hepatitide sæva necatæ quam sibi conciliaverat, dum per plures hebdomades vix quicquam aliud comederat præter juglandes nuces, et gravamen quod ventriculo relinquebant potu Coffe quater de die dissipare conata erat. Vidi sæpius olea, corporibus nec putrido nec inflammatorio morbo laborantibus, præscripta scopo irritatos nervos demulcendi et laxandi, oppositos obtinuisse successus: sensationem enim caloris, acrimoniæ, doloris in intestinis inducebant, appetitum delebant et alvum astringebant, tum ob acrimoniam propriam ex rancore ortam, tum ex perversa natura bilis, et hujus actione in intestina impedita. Repudientur ergo olea quotiescumque bilis, putredo, calor et laxitas adsunt; caute alias præscribantur. Illorum damna cavet et vires egregie servat ars emulgendi; « dum enim oleosa semina cum aqua » teruntur, dant lacteum liquidum mol- » lissimum, in quo idem hoc oleum est, » sed sic mutatum (*a farina procul du-* » *bio reliqua*) ut non rancescat sed aces- » cat citissime (4). » Et verum est, in morbis inflammatoriis, emulsa totam absolvunt curationem; sed in morbis biliosis melius mihi successit, nisi in paucis casibus exceptis, abstinere, ut ut enim rancoris metus abesset, tamen cum nulla spes esset tantam putridi quantitatem inviscare, longe præstabat fortiora adhibere acida quæ corrigendo simul resolverent, quorum priorem scopum vix, secundum minime tetigissent emulsa; quorum præterea vim relaxantem metui; nam tametsi stimulo irritarentur fibræ, semper aderat atonia, perpetua putredinis comes summe noxia et quam auxissent emulsiones. Turpiter enim damnoseque hic et in aliis nonnullis casibus errant dum irritationi ex stimulo mederi conantur laxantibus, ut tensioni ex rigiditate (1).

Aliud est genus remediorum in hisce morbis valde quoque decantatum, de quo silere non licet cur illud in usum frequentius non vocaverim; sera lactis intelligo, *serum* nimirum sic dictum, seu serum casei, et lac ebutyratum seu serum butyri, « quod acidulo sapore adeo » placens saluberrimum auxilium dat in » omni morbo putrido (2). » Primum egregium est diluens et sapo vegetabilis quem aliquoties scopo purgandi cum tamarindis et minuta tartari emetici dosi adhibui; pro potu ordinario rarissime præscripsi, 1° quia facillime nauseant ægri; 2° propter nimis laxantem vim et plures novi ægros post illius usum de gravitate ventriculi et anxietate conquestos fuisse; 3° quia jam jam memorata remedia tanquam magis acescentia longe felicius succedebant; 4° demum quia non semel observavi quod licet si prima degeneratio sit acor, sæpe tamen mox in putrilaginem vertatur, et ægros inveni, quibus post aliquot horas ructus nidorosos movebat. Fuit tamen illi ut et emulsis suus usus, si nimirum diathesis phlogistica adesset; sic elapso vere juvenem biliosæ constitutionis, cui ineunte hieme astringentia et rhei copiam, dysenteriam sanaturi propinaverant, tunc vero biliosa febre et humore rheumatico diaphragma obsidente gravissime laborantem, optime curavi continuo et copioso usu seri lactis leviter

(1) *Histor. hepat.*, par. III, p. 698, vid. loc.

(2) *De febrib.*, l. II, c. IX, p. m. 143, 145.

(3) Aph. 35, p. 46. *Omnium pessima olei cujusvis blandissimi etiam corruptela. Pressum ex amygdalis oleum suavissimum, intra paucos dies sic corrumpitur, ut ex miti acerrimum fiat, et deglutitum fauces exurat.* Ibid.. Aph, 89, p. 130.

(4) Ibid., Aphor. 88, p. 127.

(1) Periculum subes e si morbi putridi ut inflammatorii curantur, monuit Junkerus, *Consp. med. theor. pract.*, tab. 62. Si quis tamen emulsis addictus est, utilem formulam inveniet in libello Boerhaavii, *De mat. med.*, sect. 88, n. 5.

(2) Van Swieten, Aph. 88, p. 12?. Vide quoque de egregiis viribus hujusce medicamenti testimonia Illustriss. Virorum J. Gorter, *Medicin. Hippocrat.*, Aph. 557. Tralles, *De cholera morbo*, p. 297. Pringle, *De morb. exercit.*, par. III, c. III, p. 248. Klœkhof, *Histor. febris culenb.* passim. De Haen, *De deglutitione impedita*, p. 47.

tamarindati, decoctique hordei cum succo acetosæ et sedi majoris vermicularis (1), edulcorante sirupo cerasorum acidorum; nec non enematibus et epispasticis plantæ pedum applicatis. — Lactis ebutyrati cujus vires longe præstantiores inveni in morbis biliosis, usum communem prohibuerunt, tum methodus qua in hisce regionibus præparatur ita ut pingue sæpe remaneat quod pessimum; tum distantia locorum e quibus exportari debet : sed Deo dante non defuerunt quæ illorum vices gererent, ut ex superioribus patet.

STATUS TERTIUS.

Tertii status eadem ac secundi causa, sed fortior; eadem ergo medela sed et pariter fortior. Evacuationes simili modo celebrabantur nisi *cruditas supra evacuationem* adesset, tunc enim coctioni incumbendum erat, et ubi humores cocti erant, post emesim alvum sollicitabat decoctum hordei cum foliis aut sale acetosæ, pugillo florum rosarum rubrarum et tamarindis : Prima vero emesis nunquam nisi damnose omissa est; subsequente semper fœtida illa diarrhæa quam supra narravi; quod apprime congruit Sidenhamii observationibus (2).

Quoad potum, in febribus cremonensibus pessimi generis adhibuit Clar. Walcarenghi succum malorum punicorum copiose aquæ instillatum; egregium sane remedium, jam a veteribus imprimis Alexandro (3) laudatum et omnibus medicis adamatum; præterquam enim summa vi antiputrida gaudet, tonicum et incrassans egregium aliis præstat in nostro casu acidis vegetabilibus quorum pleraque nimis solvunt, optime enim vim acerrimam tenuis putridi castrat, et simul fibris novum mutuat robur quo resistant distensioni quam intendunt flatus putredine generati, quibus ortum debet ut jam dixi meteorismus ille tam sinistri præsagii, probat enim et summam fomitis putredinem, et summam solidorum abdominalium debilitatem. Lugendum vero quod defectu malorum punicorum vetita fuerat egregia medicina; illorum loco faustissime substitui spiritus acidos minerales dulcificatos salis marini, nitri, vitrioli, et imprimis sulphuris; « nam ubi putridum adest » una cum nimia dissolutione humorum » jam præsente, vel si brevi futura me» tuitur, tunc acidi spiritus vi ignis, ex » sale marino, nitro, vitriolo expressi, » summum usum habent; efficacissime » enim omni resistunt putredini, dum » simul non dissolvunt humores nostros, » sed coagulant potius. Huic scopo pul» chre inservit spiritus sulphuris per » campanam dictus, qui purissimum » acidum fossile, nihil metallici in se » habens præbet (1). » Et verum est; si alicubs prosunt hic sane, ubi tanta putredo, tanta dissolutio, et tanta laxitas : illa præscripsi vel in aqua pura fontana, vel in decocto radicis et foliorum acetosæ, florum rosarum rubrarum et quandoque sirupo ruborum; hordeaceum additis floribus rosarum rubrarum vehiculum egregium quoque præbuit; omni semi hora uncias duas potabant, et nulla alia carminativa in tanta pneumatosi adhibere licebat nec præstantiora inveniri potuissent (2).

Urgens in hoc statu observabatur symptoma prioribus alienum; delirium scilicet continuum; non tantum pessimi præstigii, sed quod præterea tanquam causa nocebat; summa enim agitatio quam plerumque generabat, omnem arcebat somnum; calorem, anxietatem, jactationem fovebat, et sæpe renitentes remediis evadebant ægri. Illud autem

---

(1) Plures sunt sedi species, sedum majus et minus refrigerante antiseptica virtute gaudent; sedum acre, antiscorbuticum est in usum vix trahendum; ne funestus oriatur error de illis botanicæ consulantur Illustr. Ludwig et Linneus. Prior, *Definit. plantar.*, *n.* 613, posterior, *gener. plant. de dodecandris polygyniis;* Tum utilis Dales, *PharmacoL.*, l. II, sect. XIV, ubi sic sedum majus commendat, *usus præcipuus intrinsecus in febribus biliosis, sedat sitim et compescit ardorem.*

(2) Sect. I, cap. IV, p. m. 31.

(3) *De arte medica,* libr. VII, cap. XV, sed succus malorum punicorum est astringens, regeret forsan aliquis; anne licet astringentia in tali morbo adhibere? Responsum non nesciet, qui veram artis theoriam callebit, et jam respondit idem Alexander, mali punici grana, inquit, *sanis alvum astringunt, ægris autem non item,* ibid., lib. VIII, cap. VIII.

(1) Van Swieten, Aph. 83, p. 127, confer. Boerhaavii, *Chymia,* t. II, proc. 151, p. m. 270. Sennert., *De febrib.*, lib. II, c. VII, ubi pulchra habet de acidorum mineralium usu.

(2) Van Swieten, aph. 650, t. II, p. 241.

multis tribui causis ; 1° vi febris; 2° meteorismo, inde enim respiratione impedita pulmonique loco expansionis deficiente (unde summa anhelatio) (1), arteria pulmonalis imperfecte evacuabatur ; auricula dextra turgida sanguinem cavæ ascendentis excipere impotens, vertebrales et jugulares evacuari præpediebat ; 3° humori acri bilioso ad origines mentis delato ; 4° demum *consensui*, irritatis enim nervis abdominalibus et phrenicis compati cerebrum priscos docuit observatio, causam detexit recentiorum industria et præ cæteris attente legi merentur quæ scripsit Illustr. Senac (2). Morbi causæ medendo delirio simul medebatur, et Hippocrates jam scripsit de delirio bilioso, « alvus curanda acetum mel et aquam exhibendo (3), » totaque nostra curatio erat in febrim moderandam, bilem tum alvinam tum sanguini mixtam abducendam et corrigendam, meteorismum compescendum ; supererat ergo frangere partes quas conferebat sympathia, et cum lex sit humanæ machinæ indita , morbum ex consensu nervoso minui contraria irritatione, suadebat ratio inferiores irritare partes. Ex notis irritantibus in usum præsertim veniunt et omnium citissime operantur cantharides; inde more abruptus emplastra vesicatoria primum suasi, sed pro votis non succedebant novique deinceps non successisse felicius Clar. Walcarenghi, « certe nunquam vesicantibus » credere aut fidere tantum potui quan» tum alii indiscriminatim faciunt (4). » Testatur pariter Borelli « nihil auxilii » tulisse vesicantia, etenim omnes ad tu» mulum, brachiis pedibus et aliis parti» bus exulceratis, delati sunt (5). » In memoriam revocavi observationem viri in arte egregii C. Richa qui in utili nec satis noto opusculo testatur, in febre putrida Taurinensi, « vesicantium applica» tionem minus prosperam compertam » fuisse, *additque paulo post,* ubi hu» mores ad fluorem proni sunt, ubi » acriores iidem ac effrenes, ubi suffla» minandus potius quam stimulandus » cruor, nihil iis noxium magis, nihil » magis perniciosum (1). » Toties jam citatus Van Swieten notat « quod ubi » humores dissoluti acres, in putredinem » vergentes, et magnus motus adest, non » adeo tuto adhiberi posse videntur (2),» et Clar. Guideti « tum ratione tum expe» rimentis suffultus stabilit vesicantia » biliosis cujuscumque generis febribus, » ut ut contumacioribus, præcipue si » bilis acrior fervensque, partes atque » cruorem afficiat, vix esse proficua (3). » Mox ergo mutato consilio, missisque cantharidibus confugi ad epispastica ex fermento, acerrimo aceto et largiori seminis sinapeos dosi, quæ suris vel sæpius plantis pedum applicari curabam (4). Nec minori vi quam vesicatoria irritabant, nec eadem damna inducebant ac cantharides , quarum tenuissima alcalina pars resorpta et sanguini mixta illius putredinem juvat, sicque morbos putridos auget ; dum e contra partes acidæ sinapismi continuo bibulis inspiratæ venulis, vim putridi humores inficientis indesinenter castrant. Eventus theoriam confirmavit, lætus enim pluries, utinam semper, observavi intra duodecim ho-

---

(1) De vitiis respirationis ex infarctu abdominis legatur perpulchra dissertatio de *Respirationi difficili* (§ 163, 166 et 167) quam nuper promulgavit Illust. F. De Sauvages.

(2) *Essais de physique*, capitulo *les mouvements sympathiques ;* de consensu plures alii scripserunt lectu digni, P. Bayle, C. Walther, H. Rega, E. Buchner, D. Langhans; Illustr. Haller varias consensus classes constituit illa sagacitate et acribeia qua nitent omnia opera ; *Lin. physiol.*, § 555, cujus principia secutus est et doctrinam exposuit Cl. Langhans.

(3) *De affectionib. Foes.*, p. 518.

(4) *Medicin. rational.*, § 351.

(5) *Epistola ad Malpighi*, p. 28. Notat Glass in hunc locum (*Comment.*, p. 116), *quam inepta fuerint vesicantia cuti admota ad humores corruptos, circa ventriculum hærentes educendos.* Sed non satis ad omnes effectus irritantium attendit vir egregius, quorum præcipuus est contra-irritatio ; præterea larga suppuratio plures biliosos spiculos abducit sanguini immixtos; nec Borelli verum nec alius credidit unquam inde evacuari cacochiliam abdominalem, ut suadere videretur Cl. Glass.

---

(1) *Constit. Epidem. Taurin.*, ann. 1720, § 32, confer. Baglivi, *De usu et abusu vesicant.*, p. m. 647, etc.

(2) Aph. 75, p. 108.

(3) Bianchi, *histor. hepat.*, p. III, p. 307, vid. loc.

(4) Apprime recordor me quondam apud Galenum legisse, locum vero non reperi, prodesse iis quibus ventriculus distenditur flatibus, spongiam aceto acerrimo maceratam brachiis et pedibus apponere usquedum phlictenæ fierent.

ras rubedine summa affici plantas pedum, ante triginta prægrandes natas esse vesicas multum liquidi flavescentis fundentes. Post primum nictimerum, si faustus sperandus fuit exitus, sensibili modo remittebant jactatio et motus tendinum subsultorii, delirium nondum prorsus desinebat sed pacatius delirabant, et intra triduum sapiebant; alvina medicamenta pleniorem sortiebantur effectum, et somnus quidam jam succedebat. Evenit quod incuria aut morositate remotis vesicantibus ante vesicularum ortum, profuerit nihilominus inducta irritatio; et circa dies quibus fusa jam movetur materies ad maculatos locos immensa confluxerit acerrimi seri diluvies qui alioquin ad nobiliores ruisset; inde patet usus remedii et consonat aphorismo Hippocratis. « si quid doluerit » ante morbum, ibi se figit morbus (1). »

Quandiu crassa illa epidermica solea qua quisque fruitur non deciderat sinapismi usum non deserui, quod semper multum seri et tenuioris puris educebat; simul ac vero post sex septemve dies frustulatim omnino abiverat lenissima adhibebantur balsama ad perfectam usque sanationem, nec tulisset acriorum applicationem cutis, nova adeo tenui epidermide tecta.

Aliud datur remedium sinapismis modo applicandi affine, effectu diversissimum, quod tamen sollicitant sæpe astantes et non semel suaserunt medici plebeie docti, animalia nimirum viva aut partes animalium quas plantæ pedum applicant, scopo malignitatem educendi; testemque usus adducunt summam putredinem qua citius fœdantur : non attendentes eamdem successisse corruptelam in alio loco quocumque pariter calido et humido. Quænam ergo spes ex tali applicatione concipienda? Nulla sane, nec irritat quicquam enim, sicque nullam movet revulsionem; nihil habet antiseptici quod resorptum putridam humorum alterationem cohibeat; nihil evacuat; nullo ergo prodest titulo; nocet vero quatenus et noxium fovet calorem, et cito putrescens, fons evadit effluviorum septicorum quæ bibulis absorpta venulis vim morbi intendunt.

Si tum externorum tum internorum remediorum usu, circa decimam quintam, aut septimam diem, copiosæ, coctæ, biliosæ, voluntariæ sedes egerebantur; si delirium prorsus sedabatur, sola remanente cerebri debilitate; si urinæ oleaginosam faciem deponentes æquabiliter turbidæ primum, tum et sedimentosæ fiebant (1); si lingua madescebat; si lemositas oculorum et sordities dentium minuebantur; et quod semper optimum fuit præsagium, si cutis mollesceret, absque viscido illo frigidoque sudore, mortis nuntio, tunc ægri res salvas habui, et mox immutatis, sed minori dosi propinatis remediis convalescebant. E contra, si optima medela incassum adhibita, omnia remanebant symptomata capitulo de historia morbi descripta, et ultra decimam septimam diem protrahebantur, pauca, vix ulla remanebat spes. Memini tamen quod sub finem mensis Septembris pro fœmina trigenaria macilentæ constitutionis a duodecim ægrotante diebus mandatus fuerim, cujus morbus eumdem non observavit gressum : curæ præfuerat supra laudatus Clar. Collega; omnibus pessimis symptomatibus, petechiis exceptis premebatur, et tam sapienter instituta erat medela ut nihil mutandum invenerim; nihil tamen proficiebant egregia remedia. Sedes copiosæ, ichorosæ, valde fœtidæ, involuntariæ, delirium continuum, meteorismus summus, pulsus nefandus. Potum acidum gratum adhibuimus, et omni biduo electarium ex tamarindis cassia et rheo clar. Kloekhof familiarii (2). Memoria excidit cur initio emesis et deinceps derivantia omissa fuerint. Talis status, qui quotidie crastinæ mortis metum incutiebat remansit ad vicesimam sextam usque diem, qua tandem cum omnibus faustioris ominis memoratis signis, copiosissimæ sedes, non ut priores cadaverosæ, sed vere biliosæ, sanationem brevi adduxerunt. Vicesima Martis anni 1756, aliam vidi fœminam supra quadraginta annos natam, septem ni fallor liberorum matrem a novem jam diebus decumbentem, et, quod miratus sum, faciem prorsus mutatam et fere cada-

(1) Lib. IV, aph. 33.

(1) Non sufficiebant crisi urinæ, sed coctam jam esse morbidam materiam et utiliter prodire sedes testabantur; simulque evacuabant illam partem fomitis quæ vasis transmissa fuerat; nam ut recte ob-observarunt veteres, *renibus fiunt crises venarum*, nec unquam sanatio sedes subsecuta est, quandiu crudæ remanserunt urinæ.

(2) *Opuscula medica*, p. 104.

verosam habentem (1); suasu nescio cujus purgata fuerat cum senne et salibus; et copiose deinde ingesta cardiaca calida scopo debilitatem, et ventriculi debilem, abnormem, vires prorsus deperditas, cerebrum pacate occupatum, sedes a biduo nullas, tremorem fere continuum. Lene propinavi emeticum valde dilutum; materiem evomuit virido nigrescentem, sed cum astricta remaneret alvus, quod phœnomenon alias accidisse non memini, et cujus causa erat procul dubio siccitas intestinis usu calidorum remediorum inducta, enemata plura adhibere debui; vires tantisper insurgebant, pulsus elatior, symptomata vero cum febre increscebant; potus valde acescens reddebatur: sinapismos applicari jussi, sed cum segnius agerent promptaque egerem revulsione, alios suris, aspersos cantharidibus, apponi curavi: per aliquot horas omnia in pejus ruere videbantur; imo ut ut suris copiose effluxisset serum, jamque plantæ pedum pluribus fœdarentur vesiculis quæ apertæ plurimum similis humoris eructabant, tamen (quod tribuebam parco potui in morosissima ægra), nihil remisit morbus per duos dies: decima octava tamarindos et mannam secundo propinavi, sedes pro votis, nulla remissio: vespera vicesimæ summum imminere videbatur periculum ex meteorismo, delirio, deficiente pulsu, somnolentia, jactatione, ortopnea, deglutiendi difficultate; cum vero cutim molliorem invenirem, nullæ adessent petechiæ, instaret vicesima prima, abdomenque borborigmos ederet; materiem morbi coctam et motam crisimque molientem incusans, astantium spem ausus sum erigere; et limonati usum cum pauxillo vini suasi si possibilis deglutitio: quo tempore enim fores pulsat crisis, acida mineralia omisi, nec pœnituit. Media circiter nocte copiose, impetuose, inscie, alvum deposuit indesinenter fere per semihoram. Debilitas inde summa, asphyxiæ plures, respiratio non anhela sed fere nulla, sopor vix excitandus, agonem credunt omnes (2). Primo diluculo arcessitus chirurgus vulnera curare supervacaneum habuit; paulo post accedens speciem somni potius quam lethi inveni; lenta erat sed facilis respiratio, exilissimus sed mollis ordinatus pulsus; abdomen detumuerat. Suasor fui ut crura curarent, limonatum cum dimidia vini parte ori subinde instillarent; lintea madida mixtione ex partibus æqualibus vini, aceti et aquæ abdomini et pectori tepide omni hora applicarent, et locos quibus majora prostant vasa eodem liquore sæpe madefacerent. Sensim instaurabatur pulsus, reviviscebat faciei color, composito placidoque fruebatur somno, nec tamen, nisi crastina excitata die, triginta et sex horis post crisim, triduo fere post primum somnolentiæ ingressum; sat cito, alvo biliosa egerente convaluit: consentientibus effatis Hippocratis qui somnum inter crises cephalalgiæ febrilis recenset (1). Status enim lethargicus ante amnem aliam crisim primum fuit ægræ nostræ solamen. Crisim novus excepit somnus, quod optimum, inde enim illius arguitur securitas, « profundi somni neque » turbulenti, judicii firmitatem denun- » ciant (2). »

Aliud exemplum veritatem Hippocraticæ doctrinæ confirmans, quod memorari non inutile credo, præbuit idem ille vir cujus cadaver incisum. Dum enim ultimis morbi diebus totum corpus purulentis pustulis tegeretur, inde spem concipiunt agnati quam erigit medicaster; ego Hippocratis auctoritate fretus illas certæ mortis præsagium credidi,

(1) Vide Foes., p. 231, l. 7.

(2) Haud absimilem refert historiam Hippocrates, de *Timocrate*, Epidem, l. v, Foes., p. 1142.

(1) Coac. prænot., § 172. Foes., p. 145. Duret, l. II, c. I, § 13, p. 88. Alius est locus Hippocratis huc referendus, sic quærit *Prorretic.*, l. I, § 63, *animadvertendum est diligenter num profundus et altus somnus ubivis damnari* debeat? Unde satis intelligitur observationes aliquas locum fecisse dubitandi; Eadem sententia in Coacis n° 178 legitur, sed cum codices non perfecte inter se congruant et in quibusdam desit ηρα γε, alii interpretes ut Foesius simpliciter legunt *sopor profundus et altus omnino damnandus*. Duretus vero *spiritus Hippocratis* (verba sunt Baglivi) dubitationem servat et legit, *an sopor ubivis malum?* p. 91. Sed controversiam dirimunt observationes, et docent ingruentem soporem. dummodo non oriatur ex metastasi, ad cerebrum semper prodesse, dum enim sic componitur tumultus, felicius succedunt criticæ evacuationes.

(2) *Coac. prænot.*, § 151. Nec explicatione eget hic aphorismus.

« quibus enim per febres assiduas, pus- » tulæ toto corpore enascuntur lethale » est (1). — Hæc fuit historia morbi et remediorum; mirabuntur forsan, vel potius increpabunt plures, tenacitatem illam ejusdem remedii, ne quidem sæpe mutata toto decursu morbi formula. Sed quid? anne illos imitabimur qui ad morbi causam ne minimum attendentes, solis symptomatibus obtemperantes, indeque continuo cespitantes, singulis visitationibus plures formulas, vel inter se, vel antecedentibus valde sæpe contrarias præscribunt? Vegetus homo pane, aqua et lacte nutritus, per triginta lustra vivit et valet, vix decem inter infirmitates attingunt, qui quotidie nihil aliud student nisi novas alimentorum præparationes : anne tantopere mutata morbo humana fabrica, ut vix per aliquot hebdomades prodesse possint eadem remedia? Minime sane; nec mutationem nec remediorum compositionem gaudet natura, nihil magis metuunt ægri quibus nauseam tollit consuetudo, unica formula acutos plures, unica chronicos sæpe sanavi morbos; alia recidivam præcavi, constantiæ nunquam pœnituit, pœnituit verum inconstantiæ, quam ridet nasutus spectator, et æger omnem abjicit fiduciam. Præter ptisanam, oximel et paucissima alia nihil adhibebant veteres; quorsum ergo tot mutationes? Quot inde mala? Perpetua circa vires medicamentorum caligo, morbi incrementum, medici dedecus, ægri timor. Cognita morbi causa præstantiorem medelam protinus adhibeat medicus, et, si acu rem tetigit, omnis absit variatio. Licet ignaris assessoribus inutilitate crepare remedium quod intra aliquot horas sævum non dirimit morbum : sed gnarus est medicus sua morbo esse tempora, nec quicquam ante tempus, vel selectiora medicamenta valere; non nescit quosdam esse morbos supra omnem vim medicinæ. Nec inde semper repudiandum remedium quia ad lethum ruentem morbum sistere nequit. Menti ergo semper obvium sit præceptum Hippocratis et monitum egregii interpretis Gorteri, « omnia secundum ra- » tionem facienti et non secundum ra- » tionem evenientibus, non transeundum » ad aliud, manente eo quod visum ab » initio (2). Quæ enim morbi causa cog- » nita, probatis non cedit remediis, » incertis non est tentanda : et quam » primum rationalis medicus conatur ex- » perimento vago tollere morbi causam, » nihil differt ab idiota et temerario qui » tentandi gratia omnia experiuntur (1). » Plura circa momentosum caput dicenda, quæ nec tempus nec locus ferunt; patebit infra, præter usurpata prædicta remedia, haud plura esse in morbo nostro innocua.

(1) *Coac.*, § 119. Duret, p. 59.
(2) Aphor., l. II, § 52.

DIÆTA ÆGRI.

Aërem et alimenta regit diæta ægrorum. Aërem, quantum potui, frigidum et sæpius renovatum in cubiculo procuravi; aëre enim calido nihil magis juvat putredinem, et respirationem lædit, et ex sola illa causa in immensum crescere possunt febris, anxietas, delirium; longe magis adhuc nocet, si calefactum fuit putridis effluviis tum ægri tum astantium, quod nunquam non evenit, quotiescumque pluries de die non renovatur. Vix pestilentiores dantur morbi quam illi qui generantur in locis in quibus plures colliguntur homines immutata aura. Nec quicquam aliud magis agrotanti et sanæ nocet plebi quam illa acribeia qua tum segnitie tum refrigerii metu, clausis semper concubiculorum fenestris, atmosphæram perpetuo inspirant expiratione hominum, brutorum, alimentorum et excrementorum fœdatam. Aceti fumus multum sæpe profuit. — Quoad alimenta duo sunt præcepta a quibus recedere nequit medicus, primum ut vires digestivas non superet quantitas, secundum ut qualitate morbi causæ opposita gaudeant. Hic sane tenuissimam diætam imperabant, tum ipse ventriculus omnia fastidiens, tum ratio; turgente enim ventriculo putridis sordibus, omnis perversa est vis digestiva; quid prodessent alimenta? Mox vomitu rejiciuntur, quod non semel accidit; vel si, quod longe pejus, remanebant, novum gravamen ventriculo, novum febri incitamentum et pabulum præbebant. Nihil nutrit nisi quod digeritur, nihil vel perparum bilioso scatens humore ventriculus digerit. Sed hæc intelligere nequeunt necessarii, damnosum grex; intelligere nequeunt aliud esse replere, aliud diversissimum nutrire, et quicquid non nutrit ægrum nutrire morbum, « im- » pura corpora quo magis nutriveris eo

(1) *Medicin. hippocr.*, comment. ibid.

» magis lædes (1); » non novi utiliorem inter sententias Hippocratis, non novi frequentius in perniciem generis humani violatam.

Impares erant vires ventriculi digestioni solidorum, liquida ergo tantum distribulu facillima adhibui, ea semper usus *Hippocratica* lege, ut quo vehementior febris eo tenuior diæta. — Secundum erat ut eligeretur nutrimentum quod causæ morbi adversum putrescere nequiret, adhibuit summus in arte magister duplicem suam ptisanam quæ nihil fuit nisi decoctum hordei : palmam meruit in morbo nostro avena excorticata, « nulla enim fermentacea species » optima est quam avena, juxta experi» menta sumpta, ad citius debellandum » alcali (2). » Non minori vi juxta ill. Van Swieten pollet secale, sed cum modus parandi hic non sit usualis solam adhibui avenam, non illa tamen rigiditate, quin, alias cerealium acescentium præparationes permiserim, sed plerisque palatis avenæ nostræ sapor arridebat. Optimus præparandi modus fuit si cum aqua decoqueretur, et post decoctionem colaturæ adderetur modicum sacchari, salis mitissimi, antiputridi, resolventis, minime hic metuendi; ut uncias tres omni trihorio sumeret. Non obfui quin decoctioni adderetur frustulum junioris gallinæ aut pulli gallinacei; avena enim aut aliis cerealibus nutriti jus præbent sponte acescens. Semper vero dissuasi usum butyri, illis ductus argumentis quibus oleosa impugnavi; aliquoties simplicia pullorum decocta, si instillaretur expressus succus acetosæ, egregium quoque præbuerunt nutrimentum; dum agit de curatione febrium putridarum similia suadet celebris ille quondam *Philippi* secundi Archiater Lud. Mercatus, « com» mune, inquit, omnibus alimentum est » jus pulli cum lactucis vel cucurbita » decocti, panatellam etiam ex jure pul» lorum et saccharo cum succo limonum » aut aceto gustui gratissimam esse com» perimus; præstantissimum etiam effi» citur alimentum ex jure panis cum » saccharo et modico succo limonum (3).» Nihil magis odi quam succulenta illa fercula ex jusculis bovis, gallorum gallinaceorum, columbarum, agnatis adeo deamata, bilioso verum ventriculo indigerendum farcimen præbentia; et quorum furtivus usus non semel vehementes exacerbationes induxit, imo plures orco tradidit. Prodesse possunt ventriculis acida laborantibus cacochilia, quam spontanea putrescentia infringunt; in morbis vero putridis non aliud nisi veneni nomen merentur. Quid de lactis usu? Responsum præbet Hippocrates, « lac dare capite dolentibus malum. Ma» lum etiam febricitantibus, et quibus » elevata sunt hypochondria murmuran» tia, et siticulosis, malum autem et » quibus dejectiones biliosæ, et iis qui » in acutis sunt febribus (1). » Nec latet ratio, multum enim nutrimenti pinguis summe noxii in lacte reperitur. — Potu alio non usi sunt quam ptisanis prædictis quas frigidas semper hauriebant; quantum enim prosunt tepidi haustus ubi nimia adest rigiditas qualis in inflammatoriis reperitur, tantum nocent in putridis et laxis morbis, « nam calida » fastidia generat, cibi aviditatem mi» nuit, viscera contristat dejicitque eo» rum vires, nervos effœminat, mentis » torporem efficit, animi deliquia, san» guinis profusiones (2). » Ubi nimius non sæviebat febrilis calor, lubens suasi vinum, quo præstantius et jucundius cardiacum simul antisepticum et diluens non novi (3), quod clar. Walcarenghi probatum vidi; « congruum pluries fuit » remedium malvaticum meracum vi» num, cujus ope ventriculi atque intes» tinorum fibræ, magis elasticæ redditæ » biliosum facilius expellebant humo» rem (4). » Vini laudes ubique arripit Hippocrates, et in febre biliosa nobis viam jam præmonstravit Galenus egregiasque tradidit cautelas, « a vino ante» quam morbus concoquat omnino absti» nendum, at ubi concoqui cœperit dan» dum est tenue, aquosum, et paucum » vinum, ubi vero jam prope est ut

(1) Aphor., l. II, § 10.

(2) Boerhaave, *Praxis medica*, collectore ignoto discipulo, t. I, p. 193.

(3) *Opera medica*, t. II, p. 386. confer. Fernel, p. 389. Primerosius aliique.

(1) L. v, aph. 64.

(2) Lib. v, aph. 16. Galenus, in commentario, *De sanitate tuenda* et passim.

(3) In ipsis morbis inflammatoriis, tempore accedentis criseos, pulchre mihi sæpe successit, si ægro cochlear unum vini mollis et grate cardiaci omni trihorio propinarem; inde enim sine tumultu mire erectæ vires, felicissime hostilem materiam expellebant.

(4) *Medicin. rational.*, § 345.

» morbus solvatur, amplius est offeren- » dum (1), » et in nonnullis ægris nullum par remedium inveni mixturæ ex uncia una vini syracusini æquali quantitate aquæ fontanæ, et dimidia sirupi cerasorum acidorum ter quaterve de die: haustus ne minimum quidem calefaciens sed temperante potius vi gaudens, appetitum vires et animos erigens, coctionem et secretiones juvans et quem in omni languore bilioso feliciter usurpavi et usurpandum suadeo. Loco sirupi cerasorum alius quilibet vel succus citri addi potest. Diæteticorum est pariter alia potio quam sæpe convalescentibus præscripsi, scopo fibras laxas ventriculi restituere, simulque quisquilias putridas si quæ superessent prorsus delere, spiritum scilicet salis cum sirupo corticis aurantiorum et aqua vel fontana, vel cerasorum nigrorum aquosa.

Ubi discesserat morbus et omni febrili symptomate liber æger sola premebatur debilitate, plenior diæta concedenda fuit, cujus hæc erat requisita conditio, ut nimirum nutrimentum molle (acre non tulissent ventriculi et intestinorum fibræ), facile eliciendum, non faciliter putrescens nec nimis laxans adhiberetur. Materiam egregiam præbent caro vituli probe nutriti assata; ejusdem animalis lingua, thymus, pancreas; agnus tener; pulli gallinacei : e piscium genere, perca, luscius junior, fario, salmo, trutta salmonata, thymallus, cipryni fluviatiles in locis quibus sunt indigenæ, dummodo omnia sic condiantur ut nec pinguedine, nec nimia aromaticorum dosi alienæ omnino concilientur ut vires. Ex oleraceis adhibentur radices teneræ, sisari, tragoponis, scorsoneræ, daucorum nonnullorum; folia cichorei, acetosæ, lactucæ, spinaciæ; de duobus posterioribus notari tamen velim, quod nimis laxante et refrigerante virtute sæpe vel in stomacho diu immutati retineantur, vel diarrhæam qua incocti abducuntur moveant (2). Turiones asparagorum, cinara-costæ vel ipsius cinaræ teneriores caudices non sunt contemnendi; cinaræ vero fructus, *capita* ut dicunt, debiles gastricas vires sæpe superant; ubique vero cavendum ne quæ sapienter suasit Medicus, in damnum ægri coqui culpa ruant (1). Fructus illi horæi quorum succi expressi utilem morbo medelam præbuerant, in convalescentia comesti salubre fuerunt alimentum, modo maturi et crudi usurparentur; coctione enim vires plerorumque pessumdantur; gratum aromaticum saporem, cardiacam inde virtutem, stimulantem, antisepticam prorsus amittunt, et damnis caloris aut teporis accedentibus, gravantes, laxantes, flatuosi fiunt. Perplures graviorum morborum curationes usu fructuum crudorum peractas et novi et graviores testantur auctores, nullam usu coctorum; plures novi qui eos ferre nequeunt, crudis optime valent.

Usum cavi carnium sanguine turgentium (quo plus enim sanguinis eo plus nutrimenti et putredinis), quales sunt omnes illæ quas nigras dicunt; absona erant quoque ova, pessimæ placentæ illæ tum pistoriæ tum culinariæ quæ obtuso blandientes palato, sanitatem irreparabili damno afficiunt, tot ærumnas ventriculo parant, totque generant viscerum obstructiones unde insanandi languores; nec multo magis probabantur offæ, alimentum illud pluribus adeo dilectum, consuetudine tam probatum, ut ut ventriculo infensum, et quod sibi interdicere prorsus debent omnes illi qui morbis ex debili ventriculo aut laxa fibra laborant. Quorsum enim mos illud jus carnium aqua submergere, panem coctione depravare, et ventriculi vires, quo tempore erigi deberent, obtundere largo illo haustu pultis calidæ et emollientis, sed de his non plura. Innumeri valent circa diætam tum sanorum tum ægrotorum errores, quorum expugnationem sibi assumere virum aliquem in arte doctum, exercitatum et illustrem, utilissimum foret.

Vini usus egregie semper successit; potus calidi semper nocebant, motus in aere campestri curationem absolvebat.

RECIDIVÆ.

Dum illustr. Kloekhof, Culenburgenses, qua sagacitate et doctrina pollet, sa-

(1) *De ration. medendi ad Glauconem*, l. I, c. IX, t. VI, p. 377.

(2) Veteres, ut nimis laxantem virtutem olerum corrigerent, addebant sal et acetum.

(1) Hic notari velim verba viri cui pares multos nescio an tulerit prior ætas, aut feret posterior; *nous avons dans la société deux ordres de personnes, les médecins et les cuisiniers, dont les uns travaillent sans cesse à conserver notre santé et les autres à la détruire, avec cette différence que les derniers sont bien plus sûrs de leur fait que les premiers.* Illustr. Diderot, *Encycl.*, art. *Assaisonnement*.

nabat, plures observavit recidivas ter usque repetentes, longas, tædiosas et tantum morbo primario mitiores (1). Talem non experti sumus calamitatem; mitescebat quandoque morbus noster mox acriter resurgens, sed nihil id ad recidivas pertinet; quæ ubi jam convalescens erat æger rarissimæ fuerunt, nec ultra biduum protensæ, quo tempore, nauseæ, cephalalgia, calor, febris et debilitas ægrum premebant : nunquam illas observavi nisi post diætam neglectam, purgationis procrastinationem, animi pathema perpessum, aut ingruente tempestatis mutatione. In secundo casu, sæviente paroxysmo proderant enemata, et simul ac remittebat, sollicitanda erat alvina evacuatio. In primo si spontanei vomitus aut diarrhæa succedebant res in vado erat, nisi, purgans haustus causam et morbum tollebat, et plusquam semel observavi morbum sine evacuatione, sola crudi coctione solutum fuisse, quod jam monuisse videtur divus Parens (2). Vidi quondam infusionem cardui benedicti, citissimum attulisse solamen fœminæ quæ debilis adhuc panes quosdam pistorios calidos, butyro illitos jentaculi loco comederat, unde nauseis, dolore ventriculi, anxietate, cephalalgia et debilitate tam acerbe correpta fuerat ut de eventu metuerent astantes; vix elapsa semi-hora post copiosos vomitus optime valebat; enema sæpe satis fuit. Tertia et quarta causa vix medelam rogabant; animi pathemate excitatum tumultum sæpe compescuit enematis applicatio, vel potio ex aqua melissæ cum liquore anodino minerali Hofmanni. Sæpius omnia sponte pacabantur. In senibus vero gravior erat casus; semper enim noxia est illis ataxia a quacumque causa orta, et senem memini qui convalescens jam perfecte, mota ira in soporem vere apoplecticum, comes siquidem aderat paralysis corporis sinistri, incidit, quo vix post plures hebdomades convaluit : huc optime profuit prædicta potio, nec quicquam adhibendum, enematibus exceptis vel potius forsan glandibus, nisi lenissima sedantia grate simul cardiaca. Depressas vires relaxatione fibrarum quam inducebat imbrosa et austrina constitutio erigebat usus vini.

(1) Quod illi fuit occasio egregium libellum de recidivis conscribere legendum et relegendum ut omnia alia auctoris opera.

(2) Prorrecticor., l. II, § 16. Foes., p. 85.

SEQUELÆ MORBI.

Superata jam febre, morbidæ frequenter supererant reliquiæ, si vel nimis tarde incœpta curatio, vel male instituta, aut citius deserta. Reliquiæ morborum oriuntur semper vel ex materia morbida non evacuata, vel ex debilitate vi morbi inducta, quæ organa functionibus peragendis inepta reddit. Materia morbida retenta, aut in ipsis morbificis relinquitur partibus; sic post inflammationem non resolutam, pars vel abscedit et nascitur vomica, vel scirrescit; aut locum generationis deserens ad alium rapitur, tuncque metastasis dicitur; sic quondam vidi in xenodochio Monspessulano *Sancti Eloë* militem juvenem, vegetum, de summo dolore brachii sinistri conquerentem; vix tumebat et rubebat pars, motus impossibilis, et compressio dolorosa, febris sat vehemens; venæ sectiones plures, enemata, potum antiphlogisticum, cataplasmata emollientia præscripsit medicus, increscit dolor; post triduum, hora forsan post discessum medici, ut relatum est a chirurgis xenodochii, cessat subito; suspicantur gangrænam, fotus aromaticos instituunt; ante semi-horam friges-cit, horret, de dolore capitis conqueritur, mox delirio corripitur, lethargicus fit, quatuor nondum elapsis horis obit. Crastina die inciditur cadaver, observavi et observarunt alii plures, musculos externos brachii a periosteo humeri separatos, illorum membranam adiposam fusam, et vestigia puris in hac parte antea congesti : fibræ musculares imprimis extinsoris cubiti longi, omnem connexionem inter se amiserant, cerebrum exhibuit pus ventriculos obsidens, et ex tota basi cranii stillans. Utilis sane observatio, et quam hic ut ut forsan extra locum legere neminem tædebit.

Tales metastases longe frequentius accidunt et accidere debent in morbis inflammatoriis quam in gastricis putridis; materia enim morbida prout coquitur paratum habet semper vastum intestinale colatorium quo sponte evacuatur; inde est ut inter trecentos et ultra ægrotos unicam tantum observaverim metastasim. Fœmina vegeta viginti quinque circiter annos nata decubuit mense Julii 1755, omissæ sunt initio evacuationes alvinæ, sudorifica adhibita, inde materia nec alterata nec evacuata, sed limphaticis seu lacteis resorpta omnem humorum massam infecit, et ægræ calamitates plures, mihi multum negotii facessivit; mituit

tamen morbus continuo usu eccoproticorum acescentium et circa circum convaluit ægra. Monitus cruditate urinarum, defectu biliosarum fæcum, languore et agripnia imperfectam esse curationem, remediorum continuationem suasi, prorsus renuebat. Post tres hebdomades illa ipsa die qua domum deseruit, post horrorem erysipelatoso tumore valde doloroso crus sinistrum deturpatur et optime valet ægra discedente languore, redeunte somno; ineptæ medelæ plures impendit dies; tandem denuo arcessitus inveni pinguium usu perversum tumorem jam abscessisse : tactu fluctuatio percipiebatur supra os tibiæ, periculum tumor, lanceola pertunditur tumor, tenue flavescens educitur pus, tædiosum per plures menses remansit ulcus solo internorum alterantium usu debellatum. Nonne Hippocratis doctrinæ pulchre consonat observatio nostra? Sic enim jam monuit venerandus senex : « Quibus urinæ tenues et crudæ multo tempore redduntur, si reliqua signa salutaria sint, in iis abcessus ad loca infra septum transversum expectari debet (1), » et aphorismum genuit forsan inter alias observatio *Pithionis*, in quo, « sub judicium ipsum urinæ aliquantisper tenues visæ sunt; post judicationem vero quadragesimo tandem die circa sedem suppuratio facta est (2).

RELIQUIÆ EX OBSTRUCTIS VISCERIBUS.

Ante viginti sæcula observavit Hippocrates « lienis obstructionem oriri ubi ex febribus et vitiosa curatione, bilis aut pituita aut utraque ad lienem incubuerint (3). » Omni ævo eadem repetita est observatio, et monuit Primerosius « obstructiones viscerum contumaces in febribus sæpe contingere, quæ aperientibus sunt curandæ (4). » Inter successiones febrium obstructiones recensuit Celeb. Gianella (2), et quod nos magis tangit propter morborum similitudinem Il. Walgarenghi « ad diluentia et dissolventia graminacea cichoracea, aquas minerales confugiebat, ut præpediret obstructiones quas in systemate hepatico, splenico, mesenterico, amurcosa illa tenaxque bilis relinquebat (1). » Cl. Pringle seorsim agit de reliquiis febris biliosæ castrorum et duas recenset ascitidem et tympanitidem, utramque ex obstructionibus ortam (2). Quoad nostros, plures e pauperibus imprimis meam implorarunt opem, quibus tumidum et durum inveni hepar, haud immunibus labe aliis visceribus; læsæ erant vires, languens ventriculus, flava cutis, anxietas morosa fere continua. Quantum ex ægrorum relationibus percipere potui triplici id evenit casu, 1° si in primo statu purgantia quidem adhibita fuerant, omissa vero coctio digestivorum ope, et emesis quæ notante Cl. Grainger obstructiones in epidemia autumnali tam frequentes certo præcavet (3). Illarum generatio favebatur imprimis si mox post primam purgationem cardiaca aut roborantia usurpabantur, quorum vi materia cruda visceribus impingebatur, præsertim hepati quod præcipua semper fuit sedes morbi. Nascebantur, 2° obstructiones in secundo et tertio statu si nimia festinatione, deficienteque copiosa dilutione pars materiæ morbidæ fluidior, reiteratis educebatur purgationibus, crassiore firmiter profundioribus visceribus agglutinata remanente. Demum, 3° excipiebant febrem citius sedatam usu astringentium, corticis peruviani et narcoticorum, quod evenit tribus fœminis in eadem domo ex electario cum condito rosarum, kina-kina et theriaca *Andromachi*. Non immorabor recensioni symptomatum quæ sequuntur obstructiones viscerum, aut curandi methodo, sunt enim capita apud auctores optimæ notæ egregie explanata, notari tantum velim quædam huc magis facientia.

Tumores biliosi, ut ut duri, facilius sanantur quam scirrhi ex lympha inflammatione cogulata et indurata, plura sunt enim bilis, quam lymphæ aut pinguedinis solventia; ubi lapideam duritiem adepta

(1) *Prænotiones*, n° 78. Foes, p. 40. *Coac. prænot.*, § 582. Foes., 213, *De Judicat.*, Foes., p. 54.

(2) Febre acuta e biliosarum genere laborabat, et *pauca biliosa alvo transmissa fuerant*, quod nostræ quoque acciderat, *Epid.*, l. III, sect. I, ægr. I. Foes., 1059.

(3) *De affectionib.*, c. XXI, Foes., 521.

(4) *De febr.*, l. II, cap. IX, p. 167, conferant. Fernel, Heredia, Mercatus, Sennert, Lancisi, aliique plures.

(1) *De successione morborum*, l. II, c. IV, p. 77.

(2) *Medicin. rational.*, § 77.

(3) *Maladies des Armées*, p. III, ch. IV, § 6.

(4) *Historia febris anomalæ*, p. 74.

est bilis, resolutionis spes nondum evanuit, ut testantur quotidianæ circa calculos felleos observationes; scirrhus e contra verus, inflammationis filius aut steatoma vix unquam resolvuntur. Hæc est causa cur plures jecoris tumores perfecte curatos observemus, scirrhos in aliis partibus longe pauciores: et periculum sæpe majus portendunt tumores biliosi, acerrima corruptela omnia exedente quam duritie. Inde in praxi sedulo curandum est ut pro indole plus minus vel acri humoris obstruentis, remedia aut acriora aut mitiora adhibeantur. Sic ubi ex prima causa ortas obstructiones inveni, audacter præscripsi pilulas ex gummi, galbano, mirrha, extracto chelidonii majoris et sapone aut veneto aut pro re nata Starkeyano, superbibita potione nonnulla ad instar illius quam capitulo de curatione descripsi; tum frictiones hypochondrii dextri vel et totius abdominis, et lenia interposui subinde laxantia, si symptomata monerent partem materiæ morbidæ fusam. Dum vero majorem adesse noscimus acrimoniam, atram bilem inspissatam, jam induratos calculos, spasmos, dolores, tunc longe mitior ingredienda via: gummosis, antiscorbuticis, saponibus alcalescentibus et acrioribus salibus missis, ad vegetabiles acescentes sapones confugiendum est. Optimam tunc præbent medelam succi recenter expressi cichorei, taraxaci, fumariæ, sonchi, senecionis, graminis; ipsa folia in pultem trituratione redacta cum sirupo acido qualicumque; sera lactis, forte radicum graminis canini decoctum, et imprimis præstans illud Hippocratis remedium, hydromel simplex, quo utilius in morbis hujusce generis nihil datur, jactantia et avaritia chimistarum oblivioni traditum, nostro verum sæculo in usum revocatum (1). Ante aliquot annos, medebat viro atrabilario, tumore duro jecoris, diris torminibus, flavo calore, agripnia et debilitate laboranti et tali vexato alvi segnitie ut viginti sæpe dies absque egestione ageret, meritoque ut *Furio* dixisses:

— Culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno:
Atque id durius est faba et lapillis:
Quod tu si manibus teras fricesque,
Non unquam digitum inquinare possis (1).

suasor fui ut omni bihorio diei sumeret drachmas tres electarii ex foliis tenerioribus senecionis et taraxaci, medulla cassiæ, manna et sirupo rubi idei; omnique ablegata animali diæta solis viveret oleribus et fructibus horæis; essetque pro potu debile hydromel: trimestri spatio regulariter promisso stetit, et optime convaluit qui jam a biennio omnem curationis spem abjecerat. Vix quicquam primo mense profecerat, tunc vero auctis torminibus et anxietate serum lactis copiosissime hauriendum præscripsi; inde nata horrendæ materiæ evacuatio; moxque omnia lætiorem induerunt faciem, et quotidiani animos erexerunt successus.

Non semel observavi: stimulantia aut purgantia innumeras obstructiones insanabiles reddunt mitiori methodo prorsus abigendas. Species est obstructionis ex atonia et succis stagnantibus nondum concretis quæ tonicis debellari debet. Longe plures sunt quas augent tonica citius adhibita. Si adsit siccitas, macilentia, senilis ætas, incautus usus gummium, aloes, martis, spirituum, ne unum unquam reseravit vasculum, sed sæpe atrophiam et paralysim induxit.

In secundo casu sæpius usurpavi extractum taraxaci inspissatum, cum cre-

---

(1) Nescio quo sinistro fato error in medicina circa mellis usum irrepsit, quem sigillo suo probarunt viri in arte graves, mel nimirum biliosum esse et inde in morbis biliosis noxium; aliter sensit vir fideli observatione educatus Hippocrates qui ubique mellis usum in morbis biliosis suadet (vid. inter al. loc. Foes., 547, 558, 560, 575, 636, 642); aliter senserunt Alexander (l. VII, c. XVI), Fernel (p. 389), aliter Ill. Boerhaavius, *Chem. proc.*, 42, t. II, p. 102. *Aphor. et comment.* Legi velim præsertim verba egregii viri quæ fidelis discipulus nobis tradidit Illustr. de Haen, *De deglutit. imped.*, p. 49, et quæ omnis medicus memoria tenere deberet. Quid mel? Plantarum mitissimus succus; sapo mollis acescens, omnis putredinis debellator, concreti biliosi, inflammatorii, viscosi solvens, nemini nisi debilibus acido laborantibus infensus. Melle et aqua simplici sanantur inflammatorii, et biliosi tum acuti tum chronici; si addantur aromatica diuretica, difficiles respirationes senum optime tolluntur: et mixtum cum decoctis chalibeatis aromaticis in chronicis atonia et obstructionibus, præstabit quæ nunquam aliis medicamentis obtinuisses.

(1) Catullus, *Carm.*, 20.

more tartari, tartaro vitriolato, et decoctum graminis melle edulcoratum : utrisque debellata obstructione, tunc locus est tonicis, quorum si nocet intempestivus usus, periculo non vacat semper omissio. Omnis pars quæ obstructa fuit, fusa materia obstruente debilis et atona remanet (1), et nisi corroboretur, prompte recidivat morbus. Quotidie datur observare ægros qui usu resolventium obstructionibus liberati, post aliquot menses denuo correpti eodem remedio aliquoties sanantur, usquedum tandem labes irreparabilis orta omnem excludat medelam. Plures curandos habui hydropicos qui fidem augent; primos morbi insultus facillime superaverant potu alicujus decocti aperientis, tandem atonia valde aucta, nulla sanatio possibilis, dum omnem amovissent recidivam, si post primi insultus debellationem tonica curatio instituta fuisset.

Diæta e carne macilentia et imprimis vegetabilibus erat; potus erat ex aqua et vino albo; aquas calidas fugiebant imprimis thee coffe, et chocolatum, quod pingue et aromaticum alimentum nullo prodesse poterat titulo. Utilissima equitatio, sed pauperibus impossibilis.

Quoties tempestive suscipiebatur cura integra plerumque succedebat sanatio, ubi vero neglecta fuerant morbi initia in immedicabile ruebant ægri fatum. Vir quinquagenarius biliosæ constitutionis, merobibus, omnibus olim libans passionibus, sollicitudinibus omnis generis vexatus, ante quindecim annos febre quartana laboraverat, deinceps febre quam malignam dicebat, quam vero ex symptomatum historia biliosam suspicatus sum, et quæ reliquerat vomitus biliosos subinde redeuntes, testes infarctus jecoris incipientis. Novo morbo decubuit vere anni 1756; invadebat primum horror, tum fastidium, nausea, anxietas, dolor sub mamma dextra obtusus, tussis vehemens, levis quantum retulit febris, flava cutis. Medens Pharmacopola demulcentibus tussim, narcoticis vigilias, cortice peruviano febrem, debellare tentaverat; ægrum ruris degentem vigesima morbi die vidi. Febris remiserat, pulsus tamen adhuc celer, parvus et haud infrequens; dolor remissior; vigebant icterus, fastidium, debilitas, vigiliæ, tussis; mane bilem evomebat; accurata palpatio durum detegebat hepar. Quænam idea morbi? Jam a febre quartana, magis a biliosa labefactum jecur, generatæ obstructiones. Omnia novi morbi symptomata inflammationem partis illius visceris judicabant, haud resolutam et sæviora minantem. Jussi vegetabilium, saponaceorum, acescentium, macilentorum pro diæta et remediis usum, nec de illo ante annum fere audivi; tunc novi consilium neglectum fuisse; fastidiosum consulenti palatum diæta fuerat, ex sapidis, succulentis, aromaticis. Paulum remiserant symptomata et viribus quadantenus recuperatis, muneribus aliquandiu functus erat, semper tamen debilis, bilem evomens et tussiens. Ineunte decembri suasu medici alienigeni ruditer epistolis informati, pilulas ex sapone hispanico devoravit; omnia mox in pejus ruebant; medio januario anni 1757, arcessitus illum continua, nocte præsertim, tussi vexatum inveni cum stupenda expectoratione viscido-biliosa; aquis distentum turgebat abdomen, somnus nullus, anxietas sæva, urinæ perpaucæ rubræ, fastidium plenum, sitis, icterus jam viro-nigrescens, hepar tumidum durum. Conclamatis omnibus nec ulla spe aut sanationis aut palliationis remanente vix animus erat quicquam præscribere; celeberrimus consultus medicus rescripsit: « Pro pace animi aliquid » forte præscribendum quod non noceat, » speciem det auxilii; lenia aperientia » antiseptica biliosæ putredini resisten- » tia, alvum leviter moventia indicari vi- » dentur; nec sedabitur symptomatica » tussis, si causa resistat, at mehercle re- » sistet. » Talis prosapiæ concinnata formula, jussuque instantis suffocationis instituta paracenthesi, per plures adhuc hebdomades, diram infelix tranavit vitam quam longiorem verosimiliter duxisset, si post primam febrem biliosam congrua adhibita fuissent remedia, si hepatis anno superiori nota et recte curata fuisset, si consiliis tunc temporis datis auscultasset, si demum non hausisset pilulas saponaceas ubicumque putredo adest fugiendas.

Tristiorem adhuc recensere proderit casum ex neglectis reliquiis febrium biliosarum. Festo Nativitatis sacræ anni 1751, operam meam desiderabant cognati virginis quinquaginta et aliquot annos natæ, a decennio plures sustinuerat febres biliosas delirio semper stipatas. Ultima reliquerat ante triennium torpidum corpus, morosam mentem, visus debilitatem, tristitiam, quæ moralibus acta cau-

(1) Hic agitur tantum de obstructione ex infarctu cavitatis vasculorum.

sis, terrore accedente subito, in vehemens delirium mutata, ægram funestissimis vexabat ideis; propinquis, servis diffidebat, sese jam mortuam vigil haud raro somniabat. Pulsus celer, mollis; anxietas continua; somnus nullus, diligenter perpendenti omnia non latuit diu causa morbi. Hepaticum nimirum systema obstructum a præcedentibus morbis; cerebrum debilitatum deliriis febrilibus, nunc vero et sympathice vitio hypochondriorum, et idiopathice bile sanguini mixta irritatum (1). Nota causa, patebat curatio: collecta et irritans evacuanda bilis, reserandæ viscerum abdominalium obstructiones, et totum deinde vasculare et nervosum genus roborandum. Nocivam venæ sectionem, sollicitanti impetuose ægræ omniaque alia renuenti, sollicitantibus astantibus, concedere imperavit necessitas; parum sanguinis educebatur, nec minimum profuit nec multum nocuit. Gratus, diluens, acescens potus sitim per biduum restinguebat, potio emeto-cathartica multam saburram biliosam educebat, et copioso usu pilularum e saponibus acidis, decocti graminis et succi senecionis, fauste tunc adhuc viridis reperiundi optime convaluit, sed citius æquo remedia deseruit. Æstate proxima aquas e pago Vals apud Viviacenses per plures dies sed parca dosi potavit; insequente vere anni 1753 secundum insultum sed priori leviorem experta est, qui usui laxantium acidorum cessit. Consultus remotus medicus suasit balnea tepida per viginti dies et serum lactis, cujus sex libras quotidie potaret cum pulvere ex nitro, cremore tartari et saccharo: quid huc boni præstare poterant balnea tepida? Brevi post in vehementem incidit paroxysmum. Chirurgus se medicum jactans venæ sectionem adhibuit, inde omnia in pejus mutata. Obstructiones, bilis dominium, debilitas, irritabilitas increverunt. Insciis omnibus agripnias narcoticis compescere studuit ægra, sed quot sic inducebat mala! augebatur atonia, firmius impingebatur morbi causa, omnes præpediebantur secretiones, cerebrum prorsus debilitabatur, melancolia novas acquirebat vires. Profuit electuarium ex cremore tartari et extracto taraxaci, cum decocto citrato graminis cui nonnullæ injiciebantur fibræ hellebori nigri. Sed morositate aucta, omnibus rejectis remediis, paroxysmi frequentiores fiebant; sex deliravit quotannis menses, sex alios non nimis sapiebat; vehementiam delirii pacavit quondam balneum frigidum cujus frequentiorem usum suaseram; tandem ex aeris intemperie in solo frigido contracta peripneumonia, intra paucos dies quantum audivi necata est. Emulsa pro deliciis illi erant et nunquam illa usurpabat quin crastina die pœnam lueret, affecto enim ventriculo afficiebatur et cerebrum. Sapere discant illi qui ex delirio venæ sectionem et omnis generis refrigerantia indicari credunt: non illis assentiebatur Hippocrates qui observavit et graphice descripsit morbum nostro simillimum, quem curandum docet helleboro nigro, aqua, melle et aceto (1).

Nonnulla exempla alii exitus obstructionum hepatis observavi, unicum recensebo casum. Fœmina polysarca, sexagenaria, anno 1755 febre epidemica detenta et chirurgo sanata, ab illo tempore pristinam non recuperaverat sanitatem, sed debilis, gravior, sæpe anhela, alias fastidiosa erat. A mense junii sævius pressa prædictis symptomatibus accessit diarrhæa sæpe recurrens, acris, biliosa; tumet frequenter tympanitice abdomen et fere semper dolet ita ut minimam vestium constrictionem ferre nequeat; deletur prorsus appetitus et carnes præsertim nauseat; urget sæpe sitis, parcus est somnus, turget jecoris regio, urinæ paucæ turbidæ. Quænam causa morbi? Biliosa obstructio in hepate relicta ante biennium, nunc materia obstruens fusa, putrefacta, mota, omnia enarrata symptomata creat et sæviora verosimiliter creabit; jecur enim omnino putrefiet; tabes succedet hepatica, tympanitis, ascites, icterus, mors, nisi vim morbi coercere possint remedia, quod dubito. Sic institui medelam: diæta est ex vegetalibus acescentibus; remedia sunt pilulæ ex acidis saponibus cum potu ejusdem indolis, ut arceatur putredo, nec impediatur putridi evacuatio; prodesse videntur; drastica purgantia cavebo, omnia enim pessumda-

---

(1) Inter viginti deliria (nativam exceptam velim fatuitatem), tum acuta tum chronica, octodecim sunt ex hypochondriis, quod probe tenendum ne saltem ægris noceamus, quibus prodesse tam arduum et tam rarum.

(1) Vocat *morbum crassum a bile, cum bilis in hepar influxerit, et in capite constiterit. De intern. affection.*, cap. LI. Foes., p. 558.

rent. Hæc scribebam ante duos menses, dum vero typographicis remoris diu sub prelo insudarent primæ plagulæ; fatalis exitus prævisionis veritatem confirmavit, et jam a triduo ultimas animas ducens ægra, hodie obiit.

Casus sunt reservati nonnulli specialem postulantes medelam; virgo octodecennalis, scrofulosæ gentis, epidemice hieme anni 1756 decubuit; medicastro infimæ notæ curata, ut ut leviter laboraret, reportavit tamen cophosim et leviorem mentis obnubilationem, ita ut eadem non polleat sagacitate ac antea; sæpius præterea defœdatam habuit cutim pruriginosis crassioris scabiei pustulis: judicavi hic potius ad scrofulosum respiciendum morbum quam ad hepatis obstructionem biliosam: talis est enim virus scrofulosi jam adulti indoles, ut febre excitatatus, non subactus, in plerisque minimis vasculis infarctus producat. Sordes alvinas eduxi et alterans plummerianum cum millepedibus saccharo et camphora præscripsi, nondum quindecim elapsis diebus melius jam se habet (1).

RELIQUIÆ EX DEBILITATE.

Tertium posui genus reliquiarum, illas nempe quas generat fibrarum atonia: « viscera enim debilitatem contra» hunt tum a febre tum a medicamentis, » unde laxitas partium consequitur quæ » postulat astringentia et roborantia (2), » et inter indicationes in febre putrida recenset Sennertus « ut partes intemperie » ac materia febrili debilitatæ ad natura» lem temperiem reducantur et roboren» tur (3). » Laxitas autem fibrarum generatur in quibusdam partibus post tensionem nimiam, in aliis post frequentiorem oscillationem, in omnibus calore, defectu nutrimenti boni et actione putridi. Quæ damna inducat laxa fibra enumerare non est hujus loci, symptomata vero præcipua quæ nobis intulit fuerunt: 1° hebetudo quædam sensuum, hanc vero illi soli experti sunt qui graviter decubuerant, nec quidem omnes; « cerebro per æstum fe» brilem defatigato ascripta, paucarum » septimanarum spatio semper sponte » cessit (1) », et plerumque pari passu cum corporeis viribus tam arctum est connubium, mentis redibat vigor, nec duplicem suspicatus esset substantiam ille qui solis doctus fuisset phænomenis, solique auscultasset rationi.

> ... Mentem sanari corpus ut ægrum
> Cernimus et flecti medicina posse videmus.

2° Tardius restaurabantur vires quam vulgo post acutos morbos solent, hanc, ni fallor, ob causam, quod ventriculus et aliæ partes digestioni famulantes longe plus detrimenti passæ erant in hoc morbo quam in acutis aliis, dum illas continuo gravabat et lacessebat ipse morbidus fomes; debilitatem augebant præterea repetitæ evacuationes alvinæ quæ gastrico nunquam non nocent systemati. Quandiu vero claudicat digestio restaurari nequeunt vires. Apud nonnullos, debilitatis summæ nervis quorum robur tam arcte ventriculi robori connectitur, mobilitatem mobilitatisque symptomata, involuntarias præsertim lacrymas observare potui. Macilentia cum reditu virium discedebat, aliquoties citius, et recordor apprime quod plures viderim qui mox post appetitus reditum subito pinguescebant, sed molli, turgida pinguedine, ex materia nutritiva crasse elaborata, imperfecte adunata; nihil tunc præ exercitio profuit. Advena juvenis omnium fere symptomatum quæ inducebat debilitas exemplum præbuit; undecim natus annos, debilis texturæ et teneræ constitutionis, difficulter ante paucos menses, ut mihi relatum, morbillis convaluerat. Debilitate, lassitudine, fastidio, ut omnes alii, Julii initio corripiebatur; sed quod nulli alteri accidit, in parte media anteriori colli nascitur primo ægritudinis ingressu eruptio vix depingenda. Natura et indole herpetica erat, figura vero rarissima, fascias nimirum duas circulares concentricas, quas accuratius non delineasset in

---

(1) De utili remedio videatur commentarius auctoris et traductio quam speciali libello propriis additis animadversionibus promulgavit vir magni in arte nominis illust. Werlhoff: felicius mihi successit ubi sub pulveris formam adhibui; fauste maritatur saccharo et millepedibus. Camphoram addidi ob virtutem anti-salivatoriam mihi sat jam notam, tum alienis tum propriis experimentis; inde tamen non velim credi me in morbis scrofulosis salivationem semper vitare, qui plures scrofulosos tumores glandularum trachealium, jugularium et maxillarium feliciter evacuatione illa sanaverim.

(2) Primerose, *De febrib.*, l. II, c. IX, p. m. 166.

(3) *De febrib.*, l. II, c. IV, p. 146.

(1) Klœkhof, loc. cit., p. 115.

arte circini versatissimus quisque referebat; singula fascia tres lineas latitudinis habuit, circuli interioris diameter exterior fuit unciarum fere duarum, correspondens diameter circuli exterioris tres æquabat pollices. Emesim ex radice brasiliensi præscripsi addita mannæ semiuncia; melius se habuit; exsiccata sensim eruptio intra paucos dies prorsus evanuit, et instaurabatur appetitus; nondum octo elapsi erant dies, quo tempore me inscio balnea tepida adhibuerat, cum acerbius subito recruduit morbus; omnia pro re nata instituta sunt, nunquam seposita consideratione constitutionis; nihilominus graviter per sex hebdomades decubuit, febre continua, quotidianis exacerbationibus, summo fastidio, continua fere diarrhæa pressus. Jam a secunda hebdomade debilitatur cerebrum, loquela fit difficilis, memoria labat; lectum deserens gressus oblitus erat, lacrymatio spontanea; appetitus, fames potius vigebat; sed si nimis indulgeret vel lienteria vel febris mox superveniebant, nec redibant vires, post trimestre spatium nondum restitutæ, et debilis adhuc focos repetiit (1). Increverat multum ante morbum, increvit durante morbo, increscere in patria perrexit et audivi vix post sesquiannum recuperatam valetudinem, quod tribuendum videtur citiori illi incremento, tunc enim nutritio fit imperfecte, juxta ponuntur non adunantur elementa nutritiva, laxæ remanent fibræ et omnibus impares functionibus; ubique congeruntur et stagnant crudi humores, semper enim debilitatam fibram sequitur cachexia, et pluribus exemplis quæ sollicite congessi mihi constitit subitum illud incrementum tum intra tum extra febres, sinistri quid fere semper habere, multos vidi inde debiles et per plures annos languentes; alias lethali corripiuntur tabe, alias vitium ad seniores propagatum annos continuam reliquit infirmitatem. Nihil tunc prodest nisi corroborantia omnis generis tum diætetica tum pharmaceutica. Exercitia, frictiones, ligaturæ, aromatica, chalibs, kina, generosa vina hic egregii inveniuntur usus. Nihil pejus evacuationibus qualibuscumque; nihil præstantius quam balneum vere frigidum, nobile illud remedium quod duce natura et adhibuit et amavit sapiens antiquitas; cujus salubritatem suadet physica et probant tum experientia quotidiana gentium illarum quas barbaras dicimus, hoc est, nostro modo nondum depravatas; tum Anglorum imo et meæ observationes: quostiescumque enim adest atonia, (quando hodie non adest?) et vitia quæ secum trahit atonia, depravatæ digestiones et coctiones, nervorum debilitas et mobilitas, fluor albus aliaque omnigena horum soboles, modo non præpediant obstructiones incurabiles aut vomicæ, nullum par datur remedium a primo vitæ diluculo (1) ad senium usque; et affirmare non timeo; nisi illorum restituatur usus, in pejus ruet degeneratio illa gentis humanæ quam omnes animadvertunt et deplorant, nemo sanat: illam e contra quotidie augemus perverso et damnabili (paucis exceptis casibus) balneorum calidorum usu quæ sane herculeas vires brevi pessumdant et debilitatem generando, mille morbis januam aperiunt. « Qui imbecillis est *enim* » proxime ad eum qui ægrotat accedit (2). » Sed e diverticulo ad viam. Astringentia sic dicta debilibus nostris propinare formidavi, ne alvum laxam diu servandam protinus astringerent. Lenia vero tonica, generosa vina, abdominis frictiones, abdomen enim semper in laxis respiciendum, et exercitium spem adimplebant, modo ventriculus ciborum mole non obrueretur: nihil enim magis digestionem impedit sicque debilitatem fovet; nec semper facile fuit hic votorum compos fieri, dum tanto ciborum desiderio post longum jejunium premebantur ægri, ut vix, juniores imprimis, sibi temperare possent; presso pede scelus insequente pœna.

Nonnullos cruciarunt dolores ventriculi, amaris quibuscumque vino digestis, aut elexirio viscerali facile devicti. —

(1) An morbilli male judicati in hoc morbo suum contulerint symbolum, cuique judicandum relinquo. Sane, si quis morbum antecedentia morbi symptomata, durationem, reliquias perpendat, vix credo dubius hærebit.

(1) Nimis valent præjudicatæ opiniones, ut matres immergant pusillos suos udæ frigidæ, sed plures novi quibus optime cessit mitior methodus; bis imo ter de die totum infantile corpus initium a capite ducendo cum spongia frigidæ immersa lavatur; sicque optime roboratur et omnes præpediuntur morbi qui debilitatem sequuntur.

(2) Hippocrates, *De prisca medicina*, Foes., p. 12.

Aliud molestissimum observavi symptoma, agripniam nimirum pertinacem vel saltem malignum somnum quem triplici tribui causæ : 1° ataxiæ fluidi nervei quæ convalescentibus semper infesta est ; 2° desuetudini, plures enim probarunt observationes somnum aliquandiu omissum, imo in perfecta sanitate, difficulter, quod infelix ipse testor, restitui ; 3° debilitati ventriculi : « somnus enim » prorsus a stomacho pendet (1), » quod nimis probavit sinister successus illorum qui amygdalatis, nitrosis, narcoticis, pediluviis, insomnias illas curare conabantur, sic enim somnum de die in diem magis fugabant, ventriculi languorem et debilitatem generalem arcessebant. Aliam non poscebat, medelam agripnia illa quam tonicam sat jam superius descriptam, alimentum eupeptum sed facile, cœnam levem, aquæ calidæ privationem (1). Belle succedebat vinum Malagense aut Alonense ante pastum et vespera. Aliquoties ex Boerhaavii suasu flores martiales salis ammoniaci usurpatæ sunt (2) probante successu : et quod huc apprime facit, memini me ante aliquot annos curasse Dominam quæ singulis noctibus et sæpe diebus acerba odontalgia, et pertinacissimis vigiliis a sexdecim mensibus torquebatur. Non incassum, sed in damnum experta erat venæ sectiones, purgantia, balnea, aquas minerales, vesicatoria, omnigena refrigerantia. Suasi ut bis de die et lectum ineundo aromatica et tonica stomachica vino infusa usurparet ; mox remisserunt et mense nondum elapso prorsus deseruerunt dolores redunte somno. Nuperrime colloquendo narrabat illustriss. Hallerus « quem nunquam adii quin doctior redie» rim, » post febres illas erysepilatosas quibus nimis sæpe gementibus bonis vexatur, somnum quem arcebant refrigerantia optime restituisse generosum illud Lusitanum vinum quod *montanum* dicunt.

Ubi vero integre nostri convaluerant, longe profundiori somno quam ante morbum sepeliebantur, nec latet causa. — Inveni apud nonnullos imprimis juniores symptomata febris levioris hecticam quadammodo referentis, cui non aliam credidi causam præter laborem nutritionis; nec febri sed debilitati medendum ; nisi res infauste succedebant, nefandaque hic increpanda praxis quæ ex caloris sensatione, *refrigerantium* sic materiæ medicæ collectoribus dictorum necessitatem concludit. Sensatio enim illa sæpissime oritur ex acrimonia et cruditate quas genuerunt atonia defectusque bonorum succorum ; et frequenter nascitur febris ex deficientia circulationis. Quot omni die pessumdantur valetudines dum in tali casu confugitur ad v. s. refrigerantia, enemata, balnea tapida ; increscunt debilitas, cruditas, acrimonia, molestus calor ; vera demum nascitur hectica quæ præpedita fuisset tonicis, kina, chalibe, vino, balneis frigidis.

(1) Boerhaave, *Responsio consultatoria circa dysenter. castrens. Consult.*, t. II, p. 22. Conferant. Illust. Halleri, *Lin. phys.*, § 578, ubi nostram tuetur sententiam. Physiologi alii magnæ pariter auctoritatis et famæ. Ill. Boerhaave et Ill. Senac aliique bene multi, alimentorum copiam et tenacitatem inter causas somni reponunt ; quid ergo anne natura sibi dissimilis? An errarunt magni viri? Neutrum; somnus naturalis semper sequitur quemdam defectum spirituum animalium, et pacatum motum reliquorum seu anxietatis aut doloris privationem ; alterutra deficiente conditione succedere nequit. Nunc ergo ; in viro sano robusto, infarctus ventriculus, stimulo alimentorum majorem spirituum affluxum sibi sollicitat, inde cæteris desunt functionibus : nec talis est tamen stimulatio ut doloris aut anxietatis sensum moveat; semper enim in sano pacati spiritus, non mirum ergo si sumnus sequatur. Sed in ægro debili longe alia res est, deficiunt enim spiritus et tamen deficit somnus ; cur? Quia deest placiditas in motu nervoso, nam ex cruditate, ut jam dixi, mobilitas ; præterea, omnes functiones debili laborem quemdam inducunt ; si ergo ventriculo onus incumbit, quod in sano levi ad ventriculum stimulo somnum procurasset, in ægro e contra nimis stimulando, laborem universum creando, cruditatemque augendo, dolorem, anxietatem, mobilitatem et agripniam inducit. Notare demum liceat quod licet si satietas inducat aliquoties somnum, raro tamen placidum illum, dulcem, reficientem qui sobrietatem sequitur. Nec ipsum Boerhaavium latuisse nostram distinctionem credet, qui citatum locum conferret perpulchro capitulo de somno, *in Institutionibus*.

(1) *Impeditur somnus, perpetua, lenta, admixtione potus aquosi calidi ad sanguinem*, Boerhaave, *Instit.*, § 592.

(2) Chemia, processus 169, tom. II, p. 286.

Nihil frequentius occurrit in praxi quam ægri querentes de *calefactione* (*échauffement* ut dicunt) ; turpiter falluntur medici si methodum antiphlogisticam amplectuntur, nulla enim forsan arte in talibus excitari posset inflammatoria illa diathesis quam debellare conantur. Vera *calefactio*, venia sit verbo, est levis inflammatio ; falsa verum toto cœlo inflammatione distat ; utrique communia sunt primo intuitu nonnulla symptomata; si eamdem larva delusus adhibeas methodum, quod nimis eheu frequens alterum juvabis alterum necabis. — Vix est quod immorer enarrationi symptomatis, qui ægris terroris multum periculi nihil incutiebat, anasarcam volo fere universalem, quam plures experti sunt jam senescentes ægri, sponte plerumque prout redibant vires evanescentem ; nec vidi enim nec audivi quemquam inde vere hydropicum remansisse; toties jam indicata tonica medicamenta sufficiebant. In paulo pertinaciori crurum œdematoso tumore, usui tincturæ martis acidæ subjunxi fasciationem cum panneis fasciis quas aqua vitæ et aceto irrorari curabam et paulo magis quotidie constringi. Talis vero curatio noxia fuisset, ut infra patebit, in tumefactione quæ obstructionibus succedebat.

Si plures cum infaustis reliquiis dimittebat morbus noster inepte aut imperfecte curatus, aliis firmiorem conciliabat sanitatem. Cura enim recte instituta omnem viscerum saburram educebat, omnes reserabat obstructiones, omnem edulcorabat acrimoniam, et de febre Lausannensi affirmare possum quod de febribus intermittentibus prædicavit vir genti humanæ, ob egregium de inoculatione librum, carus J. Kirkpatrick, illam nimirum fauste ad variolas disponere (1). Tres curavi pueros epidemica laborantes febre nec dimisi nisi perfecte sanatos, mense vix elapso variolas adeo benignas experiebantur ut mea non imploraretur opera illosque casu invisi, decennales duo erant, tredecennalis tertius. Elapso vere, nobilis Germanus viginti et duo natus annos eamdem biliosam sustinuit februm tempore præparationi variolosæ dicato ; morbum debellavi, et sivsi ut tota æstate horæos fructus pro lubitu devoraret ; nulla alia adhibita medela nisi potione laxante 14ª Septembris, variolosum filum 16ª inseri curavi ; morbum quo benigniorem non desiderares habuit, ut ut ultra ducentum pustulæ eruperint et perfectissime pulchro pure turgidæ maturuerint (1). Nec mirabitur, quicumque de illa materia serio cogitavit. Hoc est enim inoculationis arcanum, ut variolosum virus indatur corpori, omni rigiditate, laxitate, debilitate, obstructione, cacochimia, viru, omni demum labe vacuo ; verbo, corpori sano sed non athletico. Arcanum præparationis est ut status ille ægro concilietur et variis medelis debellentur enumerata vitia, infelici verum relinquantur fato illi qui aliquo incurabili nævo laborant. Omnes requisitas conditiones habuisse sanatos nostros post virium reditum, quisque facillime percipiet; præ omnibus metuenda est cacochimia biliosa (2), nemo magis aberat quam nostri rite curati. — Sic exaratis quæ ad morbi historiam, curationem, et reliquias spectant, superest ut enarretur cura symptomatum quorumdam, et instituatur examen remediorum nonnullorum, quæ aliis usurpata sciens et volens omisi.

SYMPTOMATUM CURATIO.

Medicus qui symptomatum curationem suscipit mente tenere debet Benneti præceptum, « cave ne inter ramorum excisionem crescat truncus (3) » et monitum viri in arte præstantissimi Illustris. Gaubii, « nec singulis, sed urgentibus » saltem symptomatibus oppone medelam : effecta enim morbi, hoc hujusve » causa successis, sponte cessant, quæ » nonnunquam adeo diversa sunt, ut nimis opposita, quin contraria indicent » (4). » Nec tam multa sunt revera quæ medelam specialem postulent sympto-

(1) *Perhaps a late recovery from such a moderate intermittent as had left no infarctions of the viscera behind it, might, constitute a temperament, that would not violently cooperate with the variolous infection, etc., the Analysis of inoculation*, p. 219.

(1) Filum collegeram ipse die 17 Julii anno 1755, hoc est ante viginti et sex menses, non audivi tam senia adhibita fuisse, et interest noscere talem ætatem vim illorum non infringere, jam enim 22 Septembris languere incœpit æger.

(2) Kirkpatrick, Ibid., p. 233.

(3) *Theatrum tabidor.*, exercit. 27, *De usu perdulcium*, p. m. 91.

(4) *De methodo concinnandi formulas medicas*, § 45.

mala, nec unquam quidquid adhibendum quod morbi causæ adversetur. Facillime proteiformitate morborum deluderetur incautus, rarius occurrunt contra indicationes quam forsan crederet, et illa symptomata quæ primo intuitu genio morbi aliena videntur eamdem cum omnibus aliis originem habent, et remedii principis continuatione feliciter fugantur. Illis nutritus axiomatibus rarissime medens symptomatibus inventus fui. Solæ sedes cephalalgiam sanabant, pro tempore levabant lintea aceto madida, curatibus mulierculis. Cur narcoticis abstinuerim in vigiliis pertinacissimis infra patebit. Lipothymiæ inter rarissima fuerunt et illas raro curat Medicus. Diarhæa non alia postulabat aut tulisset remedia quam evacuantia et acida. Appetitum erigere velle calidis aromaticis absonum prorsus fuisset. Ridenda verbo et damnanda versipellis illa medicina quæ mox capiti, mox pectori, mox renibus aut alvo medens, non modo nihil medetur sed plurimum nocet. Unicam itaque habeo symptomatum curationem hic memorari dignam.

Sutor Germanus, Tigurinus quantum novi, mense Octobris 1755, epidemia corripiebatur, tertia mandatus die emesim quarta præscripsi, et alia congrua remedia; sed pertinax homo potui renuens parum bibebat, nec diætam qualem jusseram admittebat; octava alvum duxi; decima talis jam aderat meteorismus ut ex summa distensione rubere inciperet cutis abdominis : respiratio ob impossibilem diaphragmatis descensum brevissima erat, pulsus parvus, mens quod stupui fere sana. Damna metuens ex compressione omnium viscerum et impedita respiratione; nullam aliam inveniens causam præter rarefactum aërem ex bile cujus putredinem sufficienti non cohibuerat potu; certus priori palpatione abdominis nullam ante morbum fuisse obstructionem, moroso medens ægro qui jussis vix obtemperabat, mecum revolvens de remedio quod citissime fibras roboraret, flatus compesceret, putrefactionem sisteret, in mentem revocavi monita veterum de aqua frigida, recentiorum nonnullorum et proprias observationes, omnibusque diligenter perpensis curavi ut lintea quadruplicata aqua fontana frigidiori madida toti imponerentur abdomini, et singulo quadrante horæ renovarentur (1), et toties hauriret uncias tres ejusdem aquæ. Intra bihorium detumuit abdomen, facilior facta fuit respiratio : ante triorium levi orta colica, cum continuis borborismis copiosissimæ biliosæ sedes prodierunt; removi lintea, sequenti nocte obdormivit, crastina die mollis erat venter, valde demissa febris, brevi optime convaluit non mutato potu quem utilissimum sæpissime deprehendi, et aquam obsolevisse dolendum est. Nihil hodie nisi arte pharmaceutica præparatum et sæpe depravatum adhibemus; sapientiores veteres, coctione perfecta, aquam frigidam egregium tonicum propinabant, tantumque ejus concedebant quantum ægro liberet libere, ut patet ex

(1) In febre biliosa ardente suasit Hippocrates idem remedium; *cum ardor tenuerit lintea frigida intenta qua præcipue parte ardere dixerit admoveto*) *De intern. affect.*, cap. XLII, p. 553, confer. Alexander, *De arte medend.*, l. VII, c. XV. Cœlius Aurelianus, *De acutis passionib.*, l. III, cap. XXI. Ætius, tetrab. 3, serm. 4, cap. XXVII, XXVIII. Th. Bartholin, *De usu nivis*, c. XXIV. Bianchi, p. 581). Zacutus Lusitanus juvenem biliosissimum acerba laborantem colica, omnibus inutiliter tentatis simili sanavit methodo. *Cum dolor*, inquit, *ingravesceret, sitis urgeret, ex nive emplastrum parti dolenti impono et gelidissimam cum saccharo ad satietatem bibendam offero, non transierat hora quin se sanum exclamaret. Prax. admir.*, l. II, obs. 23, p. m. 195. Regeret aliquis hic agi de colica non de meteorismo, sed sane a fortiori concludo; eadem posita causa quid refert symptomatum varietas? Non nostrum est exponere cur eadem cacochilia biliosa nunc colicam, nunc choleram, nunc volvulum, nunc dysenteriam alias apoplexiam inducat; sed suadet ratio, probavit experientia idem genus medelæ ubique succedere. Nec desunt observationes nostræ magis adhuc affines, inter quas primum obtinet locum illa quam refert Cl. Combalusier in utili *pneumatopathologia*; laborabat fœmina tympanitide, nihil selectiora profecerant remedia, illam applicatione externa et potatione aquæ gelidæ sanavit sagax et expertus medicus, apud Lugdunenses celeberr. D. Rast. Plures ipse novi qui vehementes colicos dolores, aliis incassum tentatis, desperabundi fere frigidam applicando sanabant. Temerarius sane ausus, caute enim applicatum heroïcum remedium multum prodesse potest, sed inepte adhibitum pessimos aptum est generare morbos. *Prudenter a prudente medico, abstine si methodum nescis.*

operibus Hippocratis, Aretei (1), Galeni (2), Alexandri (3), Cœlii Aureliani (4) aliorumque. Coævos suos jam increpuit Galenus qui usum aquæ frigidæ negligebant illosque *hydrophobos* vocat. E recentioribus Fernelius (5), Hofmann (6), Wan Swieten (7), Kloekhof (8), Grainger (9) aliique bene multi aquæ frigidæ usum suaserunt et cautelas subjunxerunt.

Convulsivi motus artuum orti ex consensu cui originem præbet communicatio quæ intercedit inter par nervorum sextum et spinales omnes, nullam specialem requirunt medelam et pessime nonnullis successit usus antispasmodicorum animalium, ut ut aliquoties spasmodica symptomata princeps viderentur morbus. Vir egregius verbi divini minister detinebatur febre, cephalalgia, nausea, nullum vero tam molestum symptoma quam successiones convulsivæ vehementes sæpissime redeuntes, quæ ortum ex phrene aut aliquo plexu vicino ducentes totum corpus vehementer attollebant; alias succussio unum alterumve tantum membrum agitabat. Si ad prædicata remedia nervina confugissem orcum brevi adiisset æger; posthabito verum symptomate, biliosam expugnavi cacochiliam emesi, purgantibus, acidis; et eamdem sequebatur viam cl. Alberti, « quando convulsivæ commotiones im- » minent, tunc ante omnia invigilandum » est, quo excretio biliosa rite succedat, » quo alvus sit libera aut cum enemati- » bus liberetur (10). » Et plura ante Alberti sæcula jam egregias nobis tradidit observationes Galenus : «per febres, »quosdam, *inquit*, conspeximus derepente » convulsione prehendi, nullo quod eam » præsagiret præcedente indicio, qui » bilioso superveniente vomitu, protinus » ab omni noxa liberati fuerunt atque » hoc modo affectorum nonnulli res quas- » dam fuscas vomendo rejecerunt, alii » humorem porri succo similem (1).» Et si virum illum toties jam, nunquam satis excitatum, Ill. Van Swieten adeamus legemus quod « dum circa præcordia fluc- » tuans acrior et copiosior bilis actiones » cerebri turbat, vomitorium datum ta- » lem convulsionis febrilis causam tollet » cito (2). » Post evacuationem cacochiliæ tonica præscripsi, nimis edoctus nervorum morbos omnium facillime in consuetudinem transire, nisi illorum tonus instauretur; quæ cautela post acutos morbos contempta sæpe locum facit languori nervoso; nec quidem, ut per transennam, aliam novi medelam nervinis morbis. Si stimulus aliquis materialis continuo irritans adsit paroxysmos renovans auferatur et tunc tonica adhibeantur. Si sensibilis desit stimulus, omnem paginam absolvunt roborantia, sæve repudiatis evacuantibus. — Claudi nolim morbi recensionem quin monuerim bilem aut cacochiliam putridam, mitiores et breviores sæpe generare febres; nemo non observavit ephemeram aut synocham simplicem pluries ex tali causa ortum duxisse. Si enim mobilis, pauca, in intestinis præsertim sita, febrem ciebit vehementem quidem, sed brevi pacandam, aut spontaneis aut arte institutis evacuationibus; plures per nyctemerum acerbe vexati, optime valent si semel aut bis ventriculum vel alvum copiose deponere possint. Si paulo fixior causa, ad triduum aut quatriduum producitur languor. Sed his diutius immorari tædiosum.

DE VENÆ SECTIONE IN FEBRIBUS BILIOSIS.

Aimatophili illi qui omnem morbum sanguini tribuentes, indesinenterque de plethora et stasi loquentes in nullo morbo venæ sectionem omittunt, stupebunt sane me de illa ne verbum protulisse,

(1) L. II, c. VIII.

(2) *Method. medend.*, l. IX, c. VI lectu dignissimo.

(3) L. VII, c. XV; l. XII, c. II.

(4) *De acutis passionibus*, l. III, c. XXI.

(5) *Method. curand. febres*, c. II, oper. p. 389.

(6) *De medend. method.*, sect. II, c. XI, p. m. 469. *De intestinor. dolor.*, obs. IV et V, mih. t. IV, p. 293, edit. fol.

(7) Aph. 640, t. II, p. 215, ubi egregie pro more disserit de usu aquæ frigide in febribus. Ib. Aph. 730, p. 422. Aph. 743, p. 494.

(8) *Opuscul.*, p. 18.

(9) *Febris anomala*. Batav., p. 79.

(10) Ubi supr., p. 770.

(1) *De affectorum locorum notitia*, l. V, c. V, oper. omn., t. IV, p. 125, quem locum imo et integrum opusculum si quis legat eximias res inveniet vix apud recentiores reperiundas.

(2) Aph. 713, t. II, p. 359. Ibidem præcepta invenies contra abusum specificorum, quæ nimis inculcari nequeunt; agnatos enim cito terrent convulsiones; remedia sollicitant, offerunt et debilis vel incertus medicum omnia pessumdat.

ut ut calor, ariditas, cephalalgia, vehemens delirium, acuta febris quæ sæpe aderant, talem evacuationem sollicitari viderentur. Sed væ illis quorum medici de causa nihil sciscitantes, omnem febrim vehementem sanguinis missione jugulare satagunt; quoties enim febris post operationem aucta ægrum jugulavit (1). Quartus excurrit annus a quo tempore typis mandavi (2) nunquam utiliter celebrari V. S. absente plethora; addere licet, nisi, ineunte aut crudo adhuc morbo inflammatorio, post vehementius exercitium, insolationem, casum, et in subjectis tantum non stricte quidem plethoricis sed robustis, sanguineis vegetis. Nec mutata mens ab illo tempore, quin imo damna V. S. ubi tales deficiunt conditiones de die in diem magis novi. Concedo, suos sanguis excedens inferre potest morbos, qui phlebotomiam indicant; sed sanguis morbos non sanguineos arcet; quo quis plus vitalis habet fluidi, modo plethora absit et frequenter hodie abest, eo melius valet, et plus viget contra generationem et insultus aliorum morborum. Quo plus ergo sanguinis amittet, eo magis illorum rixis obnoxius erit. Certum certissimum est enim sanguinem evacuatum in homine qui nimio sanguine non turget, reliquum disponere ad cacochimiam, degenerationem et morbos quos generat, putredo. Sed rem accuratius quoad febrem biliosam perpendamus, disquirendo primo num prodesse, secundo num nocere potuerit lanceola. — Indicationes erant fomitem morbidum in systemate gastrico, intestinali, mesenterico, hepatico, extra vias circulationis positum evacuare, generatam putredinem corrigere, et viscera roborare. Quid huc venæ sectio? Patebit illius effectus sub sensum adducendo. 1° Sanguinis copiam diminuit et sic tollit morbos quos induxerat copia major. 2° Ubi ex nimio robore vasorum et aucta vi circulationis causa quacumque in corpore robusto, impactus hæret phlogistice densatus sanguis in vasis aut arteriosis aut venosis, venæ sectio impetum minuendo et vasa laxando, depletione vasculorum minimorum, resolutioni et repulsioni impacti favet vel effusi resorptioni. 3° Laxitatem inducit, indeque debilitatem et morbos ex debilitate generat, irritabilitatem auget et ataxiæ viam pandit, ut innumeræ testantur observationes. Quis enim non vidit post V. S. lipothymias, tremores, spasmos flatulentos ut dicunt universales vel partiales, deliria, febres, convulsiones : in pluribus puellis, inepte missus sanguis scopo medendi lipothymiis aut suffocationibus hystericis veros horrendos adduxit motus convulsivos. Vidi nuperrime in simili casu chirurgum medicum sese jactantem præscripsisse medianæ sectionem, enema ex vino rubro astringente et potionem cum vitello ovi oleo et aliis nescio quæ ejusdem furfuris; inde (nec aliter res succedere poterat) convulsiones vix post septem dies superatæ. Dum si qui evisset, paroxysmus ille ut alii plures sponte cessisset et locum fecisset prophilacticæ medicinæ. Jam ergo indicationes morbi viribus remedii conferendo, quisque facillime capit, hoc ne minimum illas attingere posse, nec plethora enim, nec inflammatio aut rigiditas aderant ; sed agedum ! Nonne vim morbi augebat? Et id probatu facillimum.

1° Omne remedium quod non prodest nocet et præ aliis pluribus venæ sectio, quotiescumque enim causam morbi non tollit, vires pessumdat quarum tanti est conservatio, nam «nihil magis ad firmio» rem curationem conducit, quam si fir» mæ fuerint ægri vires : illæ ergo omne » ope servandæ sunt (1).» Quo plus enim vim ægri, quæ reliqua est sanitas, debilitabis, eo magis præponderabunt vires morbi. — Laxat 2°, venæ sectio, ex laxitate autem duo pessima et indicationibus prorsus adversa oriuntur, putredinis incrementum (2) et viscerum imbecillitas, scopus autem erat viscera roborare et putredinem arcere. Sed ne moveant objectionem cavillatores brevis instituenda disquisitio cui veniam concedet sapientior lector. Ex nimia phlogistica febre, inquiunt, omnis sanguis putrescit, hanc putredinem præpedit venæ sectio, quonam modo in alia acuta febre putredinem favet. Simplex est responsum, mutata conditione mutatur effectus; in acuto

(1) Talis indicatio omnino opponitur doctrinæ Hippocratis *qui venæ sectionem propter febrim adeo timuit ut sæpe ejus gratia a venæ sectione abstinendum esse existimaverit.*

(2) *Inoculation justifiée*, p. 49.

(1) Van Swieten, aph. 598, l. II, p. 96.

(2) *Tout ce qui tend à relâcher dispose à la putréfaction.* Pringle, *Maladies des Armées*, p. 327. Confer. Baglivi, *De fibra motrice*, libr. post. spec., c. 17, p. 394.

inflammatorio et in acuto putrido longe distant indicationes. In primo generatur putredo aut purulenta aut gangrænosa intra vasa sanguinea, ob nimium motum summumque calorem. In morbo putrido gastrico, rem habemus cum sordibus extra vasa circulationis depositis, ibi ob inertiam solidorum congestis, spontanee putrescentibus, et putrescendo omnia laxantibus, flatusque generantibus qui laxis jam jam fibris non coerciti eas ultra tonum distendunt, vicina obstruunt, comprimunt, lacerant. Inde nunc egregie intelligitur venæ sectionem partes humorem morbidum continentes laxando, prout est inflammatorius aut putridus, putredinem præpedire aut favere.

3° Pejor fiebat morbus si rapiebantur materiæ putridæ in massam sanguineam, et raptum illum juvat phlebotomia, «nam » depletis majoribus venis, facillime po- » terunt minimæ venæ bibulæ absorptos » humores majoribus venis tradere; unde » promptior fiet putridi resorptio (1). Sic ergo multiplicatur morbus, omnes inficiuntur humores, tota machina putrida diffluit tabe, omnisque spes sanationis excidit.

4° Non modo resorptionem juvat, sed resorpti vim auget, diminuta enim quantitate boni sanguinis eo major effectus viru. Lex est siquidem nunquam revocanda, quod, posita eadem veneni inficientis quantitate eo major infectio, quo minor quantitas humoris inficiendi. Jam monuerant veteres, venæ sectione rapi bilem in sanguinem et sanguinem frenum esse bilis; quotiescumque ergo putridum adest, nocebit cruorem detrahere, et auctoritatem præbent ipsi morbi inflammatorii, in quibus majoris famæ Medici V. S. post quartam diem vetant; lex strictius non sumenda, siquidem post illum terminum non semel profuit sanguinis missio; sed verum est tamen, magis prodest primis diebus, sæpe nocet post quartam (2). Nec rationes hujusce phænomeni usque dum allegatæ sufficiunt, sed præcipua mihi videtur mutatio morbi post quartam diem. Ante enim inflammatorius, nunc jam putridus fieri incœpit. Initio ergo V. S. præpediebat putredinem fiendam et resolutionem juvabat; elapsis primis diebus putredinem jam natam auget. Inde hanc regulam in morbis inflammatoriis observavi; quandiu vigent symptomata crudæ phlogossos, venæ sectio quacumque die prodest; ubivero jam fientis purulentiæ signa adsunt, illa prorsus abstinui qualiacumque fuerint symptomata; ne febrem antea inflammatoriam, jam putridam omnino depravarem, et in acrisiam, malignam, lethalemque mutarem. — Alio adhuc modo, quem hic memorare suadent nuperrimæ observationes, phlebotomia in acutis frequentius abutitur; dum scilicet sola illa nixi, alia remedia antiphlogistica negligunt et reiterata sanguinis eductione obtinere satagunt quod operari debent diluentia, emollientia aliaque id genus. Perversa enim methodo debilitata vi vitali, remissio phlogisticorum symptomatum aliquoties succedit; sed crudis remanentibus humoribus et atonis fibris, pertinax inducitur cachexia, facillime præpedienda, difficillime sananda. Plures novi puellas quas angina sic sanata in chlorosim citissime præcipitaverat. Sed e diverticulo ad viam. — Notandum est 5° generationem febris biliosæ non esse opus unius horæ, congeruntur sensim sordes, obstruuntur viscera, languent gastrici systematis functiones; imperfecta remanet digestio, imperfecta ergo et nutritio; nec eadem inde sanguinis quantitas conficitur, nec idem ille elaboratus sanguis, solus vere inflammari capax. Illo ergo momento quo aliquis biliosa febre corripitur, jam plethoricus et pancraticus esse plerumque desiit.

6° Plura et gravia symptomata inducebat consensus nervosus cujus vim intendit major mobilitas, quam ut superius enarrabatur venæ sectio semper auget, nec alio sæpe modo delirium et convulsiones ciet.

Sed regeret aliquis frequentiam saltem pulsus seu febrim minuere debebat? Respondeo : nec illud præstitit nec præstare debuit, dum enim omnes causas febris intendit, vix intelligitur quonam modo febrim pacare posset, sed res propius tangatur. Quo facilior ubique circulatio, eo tardior cæteris paribus motus sanguinis, sed sanguinem mittendo obstructiones in abdomine ut satis jam demonstratum generabantur, prima inde auctæ rapiditatis sanguinis causa.

---

(1) Van Swieten, § 354, t. I, p. 550.

(2) Quam constituerat legem ipse infregit Hippocrates, parvi fecit Galenus; nimis illi forsan credebat Boerhaavius. In egregio libello *de termino v. s. in acutis* accurate collegit. Ill. Klœkhof et patronos et hostes hujusce sententiæ, mediamque secutus est viam, sed miror optimum virum de illa quam moveo ratione nihil locutum esse.

Celerius 2° rapitur sanguis, (rem extra aleam ponit doctrina illustriss. Halleri) si cor magis irritabile et sanguis magis irritans fiat. In nostro morbo phlebotomia augebat et vim irritabilem cordis et vim irritantem sanguinis, altera ergo crebrioris pulsus causa.

Nec præter illas quas nostra præbuit epidemia observationes inferius referendas, desunt aliæ quæ theoriæ veritatem astruant. Dum olim ægros observabam in Nosocomio Monspeliensi *sancti Eloe*, mos ibi invalebat, quem palam prædicarunt clinici Gouraigne (1) et Fises (2), sanguinem mittere summo æstu paroxysmi febrium intermittentium et remittentium; nec sic defuerunt occasiones observare effectus V. S. in morbis illis qui apud Aquitanos ad biliosorum genus fere semper accedunt. Sancte autem profiteor, vidi pluries pulsum post apertam venam crebriorem fieri; nunquam vero remisisse frequentiam aut citius terminatum paroxysmum observare datum est. Hoc tantum quondam accidit juveni sanguineo tertiana detento; paulo post V. S. casu laxata fascia, tanta brevi effluxit sanguinis quantitas ut lipothimias plures passus fuerit, protinus quidem cessavit febris, quod notari velim tanquam consonum doctrinæ veterum, sed diuturno pressus est languore. Duo medici præerant Nosocomio quorum quisque per semestre medebatur spatium : ubi alter junior, febres biliosas, putridas malignas, venæ sectionibus, alvi ductionibus, et refrigerantibus curabat, perplures mox morbo et vitæ valedicebant. Senior alter emesim primo initio adhibens omnes fere *cito, tuto et jucunde* sanabat.

Hic sæviebant anno 1753. Peripneumoniæ biliosæ; omnes illi quibus detractus sanguis perierunt : plures curavi, semper omissa venæ sectione, omnes sanavi; alii quorum aliquos sub finem morbi vidi, post venæ sectiones difficilius respirabant et deliri fiebant; memini quod illos invenerim citissima et brevissima vexatos respiratione ; vivido delirio, pulsu parvo, celerrimo, frequentissimo et duro. Vera fuit methodus curatoria si post dilutam emesim, enemata frequenter applicabantur, copiose potabantur diuretica acida, et frequenter respirabatur fumus aceti.

Si celeberrimorum medicorum documenta consulamus, novum inde robur sententiæ nostræ. Adeamus *hippocraticos* codices, quibus nullos magis veneror et deamo, quibus nullos majoris ponderis habeo, inveniemus ubique febres biliosas descriptas, et sanatas purgantibus, oximelle, ptisana, nullibi venæ sectione; affirmat e contra illa sanguinem attenuari in cacochimia biliosa, novam vim acquirere in morbum augendum et proinde declinandam phlebotomiam esse. Imo in inflammationibus si prævaleret cacochimia alvum ducebat, venam non secabat; in sputo sanguinis vetat V. S. si biliosus est æger (1), et occasionem præbuit Prospero Martiano e præstantioribus inter interpretes, egregia monita nobis tradere. « Si sanguis, inquit, tenuissimus » ac humori bilioso proximus, per venæ » sectionem adhuc magis attenuatur, et » periculum est ne totus in biliosum hu- »morem mutetur (2). » Monet Hippocrates puerperis ex nimia sanguinis profusione oriri febres biliosas (3) et auree in eum locum sic commentatur Martianus : « V. S. refrigerat quando calor a san- » guine provenit, nequaquam vero quan- » do a cacochimia, imo apparet manifeste, » corpus e bilis copia excalefactum, misso » sanguine calidius reddi (4). » Alios plures locos habet memoria teneri dignos sed imprimis enarrationem in coacam prænotionem (5) qua princeps V. S. vetat, si cibi fastidium et tumor hypochondrii. Areteus, Celsus, Alexander, Hippocrati ubique assentiunt. Diffiteri non possum, Galenus dissentire videtur, qui pluribus locis venæ sectionem in febribus putridis suadet; sic vero solvit nodum quicumque

---

(1) *Tractatus de febribus juxta circul. leges*, p. III, c. II, p. 433.

(2) *Tractatus de febrib.*, c. XII, p. m. 281, talem methodum mens non est sub examen revocare; sed id moneo; tum ob V. S. reiteratas, tum ob strictiorem diætam, tum ob frequentiores purgationes, innumeros vidi in Nosocomio quos simplex benigna tertiana in immedicabilem conjiciebat hydropem ; calumniatur cortex, cujus hæc est culpa, quod tardius datum resarcire nequit atoniam quam priora induxerunt medicamina.

Tissot.

(1) *De humoribus*, § 37. Foes., 51.

(2) Magnus Hippocr. Cous Prosp. Martiani, p. 107.

(3) *De morbis mulierum*, l. II, § 1. Foes., 637.

(4) Ibid., p. 193.

(5) Coac., 401. Foes., p. 196. Martian, 411, conferri debet Duretus in eumdem aphorismum, p. 370.

illius opera attente perlegit. Talis fuit ut plura hypothetice sæpe magis quam clinice posuerit; supponit semper vasorum adesse plethoram cui medendum est antequam alia remedia adhibeantur, sed fallitur Galenus et ruente basi ruit ædificium; sibique non semel dissonus, quoties seponit systema plethoræ non aliam quam nostram doctrinam prædicat. In *methodo medendi* ponit *venæ sectionem nec obstructionem nec putredinem curare* (1); in ipso libro quo contra *Erasistratum* partes venæ sectionis tuetur, illos acriter reprehendit qui in omni febre putrida sanguinem sine discrimine profundunt. Putridarum ergo plures noverat species; alia est cui prodest sanguinis missio, nostræ nocebat; in priori illam instituisset *Pergamensis doctor*, in posteriori abstinuisset. E recentioribus, in nostris militat castris Fernelius; « venæ sectio exquisitæ tertianæ est in» commoda, ut quæ utilem ac necessa» rium humorem detrahit, relicto impuro » ac noxio. Sub hac enim febre attenua» tum corpus esse solet paucique sangui» nis : bilis vero acrior ipsa febris mate» ria sub cavo jecoris exuperare et æs» tuare, quam venæ sectio minime exi» mit, nec proinde morbi substantiam » minuit. Imo vero si vel sponte vel arte » profusus sanguis sit, plerumque depre» hendis bilem acrius ferocire, febrem» que invalescere (2). » Sancta-Crux casum memorat quem tenere cuperem illos qui semper ex febre et calore sanguinem mittendi occasionem arripiunt. Calor intensior, urina rubra, dolor gravitasque capitis, inquietudo, cibi fastidium, lingua arida et nigra observabantur in præclaro viro ad quem vocatus est vigesima octava die morbi; æger difficile respirans videbatur agere animam cum dolore intenso dorsi et pectoris, pulsu veloci inæquali et magno : alter medicus præscripserat venæ sectionem quam inhibuit Sancta-Crux capta conjectura ex contrectatione ventris inferioris in isto esse febris originem; quam protinus amovere incœpit clistere purgante; excretaque bile adusta, aliisque crassis purgaminibus, statim multo melius ægrotus habuit (1). Ill. J. Gorterus Archiater Russicus qui doctrina veterum et recentiorum nutritus propriaque dives experientia medullam practicam nobis tradidit, capitulo de febre biliosa, sic habet *abstinendum a venæ sectione* (2); et alibi, *nocet V. S. in morbis qui excitantur a cacochimia* (3). In epidemia quam descripsit Borelli, « nullius auxilii erant » sanguinis missiones, quia nulli qui pe» riit deerat hujusmodi remedium, etiam » ad tertias vices repetitum (4). » Et vereor ne morbum multum auxerint, « quam » ineptæ enim fuerint ad humores cor» ruptos circa ventriculum hærentes edu» cendos, unicuique palam est (5). » Illas in pleuritidibus biliosis ex observationibus Cl. Guideti vetat Bianchi si venter turgescat: « Hoc namque præsidii genere » in biliari pleuritide, ut ut acutæ signa » incauto colluderent, plurimos repentine » prostratos, et ad septimam aut nonam e » vivorum numero sublatos dolenti certe » experientia perspeximus (6). Venæ sec» tio in lipyria biliosa nunquam profi» cua est (7). In tertiana continua bilio» sa perniciosa, procurata a phlebotomo » succussio sanguinis bilis excursiones » augebat (8). In principio morborum, » bilis insurgentes æstuationes aut copiæ, » ad excursus et impetus per vasa non » sunt adigendæ ablatione resistentium » atque obturantium sanguinearum par» ticularum, per phlebotomias instituta; » huc opportune referendus videtur tex» tus ille Avicennæ : *Phlebotomia mul» toties facit febrim et multoties putre» factionem* ; et ille Zacuti Lusitani : *In » febribus biliosis V. S. extracto san» guine, qui sua benignitate et temperie » humoris biliosi acrimoniam retunde» bat, cholericorum ebullitionem facere*

(1) Libr. II, cap. XIV, oper. omn. t. VI, p. 278. Eodem et sequenti capite venæ sectionem in febribus putridis instituit, unde hæc dissidentia ? In febribus putridis ratione putredinis et obstructionum v. s. vetat, quam adhibet alias ratione plethoræ et phlogoseos.

(2) *De methodo curandi febres*, cap. II, p. m. 388, quæ verba comparari debent cum locis citatis Fises et Gouraigne.

(1) *De impedimentis magnor. auxil.*, lib. III, cap. XII, huc quoque legatur aureum Barker Opusculum Essai, etc., p. 353.

(2) *Sistem. Prax.*, n° 230.

(3) *Compend.*, tr. 54, § 61.

(4) Malpighi ubi supr., p. 128.

(5) Glass, *Comment.* 7, p. 115.

(6) *Hist. hepat.*, p. III, p. 248.

(7) Ibid., 625.

(8) Ibid., 636, aureum paulo infra legitur monitum Guideti sed prolixius ut hic transcribatur de noxis venæ sectionis et usu emesis.

» *potest* (1). Tres homines vidi robustis-
» simos simplici tertiana affectos qui per
» institutam phlebotomiam die febrilis
» recursus, ingruente hinc paroxysmo in
» horrendam choleram inciderunt, ani-
» mamque bilis torrente ereptam effla-
» runt (2). Secta vena in morbis biliosis,
» *sic effatur Cl. Junkerus*, extra vehe-
» mentem plethoram et longam assuetu-
» dinem, raptum humorum ad caput in-
» ducit, cum deliriis et faucium inflam-
» matione (3). V. S. cursum sanguinis in
» febre biliosa augendo, æstum fervo-
» remque sanguinis auget aut confirmat
» (4). » Innumeros tacebo testes, omissa
verum nolim verba J. Huxam cujus tan-
ta mihi est auctoritas et P. Walcaren-
ghi : « Ubi acris et biliosa colluvies
» exundat, aut per vomitum aut per al-
» vum rectissime expurganda est; nam
» hujus præcipua sedes est in primis viis,
» visceribus abdominis ac vasis meserai-
» cis. Fateor quidem quod tota sanguinis
» massa hac quoque scatet sæpissime, sed
» ne sic quidem indicatur V. S. quæ ni-
» miam sanguinis quantitatem utique mi-
» nuere potest, acrimoniam corrigere
» nequit : quod cum ita sit, detrahendo
» cum sanguine vires, non acrimoniam,
» officit. — Turpissimos sane errores at-
» que immedicabiles hac in re vidi; imo
» et plus vice simplici perdolui (5). San-
» guinis missio in hisce febribus ob quam
» plurimas causas inconveniens omnino
» putatur, etenim si ut toties docuimus,
» febrium hujusmodi causa plerumque a
» bile variis modis peccante derivanda
» est, quidnam proderit sanguinis missio,
» propter quam bilis jam a sanguine se-
» paratæ nihil penitus educi potest! Præ-
» terquam quod ipsius ope laxantur ad-
» modum atque enervantur solidorum fi-
» brillæ, ipsarumque ideo vis elastica
» pari ratione diminuitur; quare minus
» aptæ redduntur ut consuetis tam neces-
» sariis oscillationibus biliosum humo-
» rem ad optatas excretiones sollicitare
» queant (6). »

Ratione et auctoritate fretus huc us-que contra venæ sectionem in morbis biliosis militavi, quid docuerit febris nostra nunc perpendendum. Inter plebem novi perplures mortuos esse brevi post venæ sectiones subito repetitas; quid ipse viderim narrabo; phlebotomiam quondam initio morbi acriter sollicitanti ægro ut ut renuens denegare non potui, parum educebatur sanguinis, pœnituit tamen; biduo elapso me inscio hirudines hæmorrhoidalibus vasis applicari voluit æger, copiosa insecuta est hæmorrhagia et brevi omnia exacerbata symptomata. Homines duo trigenarii, firma antea gaudentes sanitate, ambo ob vehementiam cephalalgiæ et caloris ad venæ sectionem proprio marte bis alter, alter semel confugerunt. Primum sexta morbi die invisens, tanta virium jactura, tanta anxietate, calore adeo mordaci, cephalalgia tam acerba et tali mobilitate detentum inveni ut de evacuantibus vel levissimis cogitare nefas fuisset, ut ut enim morbi causam educendo debilitati sæpe medeantur, hic tanta erat et ex causa morbo aliena, ut metuerim ne primo evacuationum impetui, mobilitate forsan ultra prævisionem aucta resistere nequiret. Mitissimis cardiacis acidis, enematibus quotidianis et epispasticis paulatim redierunt vires, et tunc evacuando morbus quadantenus sanabatur; sed materia debilitatis visceribus adhærens et hepatis obstructionem relinquens, longam coegit curationem et aëris mutationem : per plures menses omnibus functionibus impar remansit æger, vixque post annum primas recuperaverat vires. Secundus, vir agricola mox post celebratam venæ sectionem correptus est tussi, oppressione, sopore et debilitate, quæ illi periculi mihi fastidii multum fecerunt, nam difficillime superata febre, medendum fuit debilitati quam et generata atonia et impetus tussis pulmonibus conciliaverant; tabemque diu metui et tabem illam pessimæ speciei in qua nulla quidem pulmonum ulceratio, sed talis laxitas ut omnes affluentes, stagnantes et mutati humores cum orthopnea sub crudi glutinosi formam ejiciuntur. Secundi fuissent illi status si omissa venæ sectio; sed quid in tertio proderat? Responsum in promptu est. Si genus morbi remedium aliquod non fert, quo gravior erit species eo magis nocebit remedium illud; nec aliter res hic succedere poterat; summa enim putredo, generalis infectio, pessima ergo V. S. fidem faciunt observa-

(1) Ibid., 646.
(2) Ibid., 701. Ubi prostant plura alia exempla funestæ v. s. in biliosis febribus.
(3) *Conspect. med. th. pract.*, p. 515.
(4) Scardona, *Aphorism. de cognosc. et curand. morb.*, t. IV, p. 85.
(5) *Observat. de aere et morb. epidem.*, t. II, p. 177.
(6) *Medicin. ration.*, § 78.

tiones, et inter alias, quam nunquam recordabitur cor nisi cum planctu, mors egregii viri omnibus bonis dilecti. Triginta natus annos, mense Junio anni 1756 corripiebatur post longas sollicitudines febre rheumatica tunc hic epidemica quæ lubenter ad diaphragma ruebat; aliquot detrahebantur unciæ sanguinis scopo madorem cutis accersere quod pro votis successit : quinta morbi die post urinas turbidas perfecte largum deponentes sedimentum, et sudores copiosos, recte valebat; sexta, febre omnino expers erat, sed subsultus nonnulli artuum subinde subito recurrentes monebant pravum subesse fomitem in primis viis, quem crastina die subducere licebat, siquidem omnia symptomata phlogoseos jam aberant. Sed proh dolor! vespera me absente, post animi pathema perpessum nova et prorsus aliena symptomata oriuntur. Pulsus qui in morbo regularis, altus, firmus erat, nunc frequens, celerrimus, minimus; mens usquedum ne minimum alterata sibique firmiter constans subito delirio quod tamen evanuit perculsa : urinæ aquosæ, cutis arida; alvus cruda alba egerit, respiratio fit difficilis. Quænam idea morbi? Causis epidemicis communibus, curis præsertim, sollicitudinibus, tristitia, fomes putridus in hepatico systemate generatus erat, nihil enim bilis colatoria præ mœrore constringit. In tali statu incurrit febrem catarrhalem cui summe favebant, et tempestas et res domestica tunc temporis : nec vehemens fuit quia in corpore cujus humores putride infici incipiunt non generatur valida phlogosis, sed pessimus effectus, nam aucto calore putrefiebat promptissime fomes morbidus; lethale animi pathema mœstum, nam 1° « ex pathe» mate prompte quisquis sibi pessimum » venenum in corpore generare potest (1); » 2° bilis tum sanæ tum putridæ secretio prorsus impedita inde mox fæces albæ et forsan putridi raptus in sanguine, quis enim ex simili causa icteros non observavit; 3° ob tubulorum omnium spasmodicam contractionem omnes aliæ pariter præpeditæ secretiones et excretiones, inde urinæ tenuitas, cutis siccitas; 4° citissime inde, prioribus concurrentibus causis occupatum cerebrum. Res erat ergo cum morbo putrido et spasmodico : indicationes eædem ac toties descriptæ quoad putriditatem, ex complicatione verum contra indicationes; emesim enim vetabant, tum spasmus systematis gastrici quem arguebat sensus ille anxietatis circa scrobiculum cordis de quo conquerebatur æger, tum proclivitas epidemiæ vigentis ad diaphragmatis inflammationem, summa sit enim lex medico ut si prodesse non possit saltem non noceat. Morbus tanquam lipyria biliaris spectari poterat, « in qua » V. S. nunquam proficua est; neque in » principio valida utendum purgatione » ob inductam ventriculi et intestinorum » spasmodicam habitudinem (1). » Quid ergo agendum? Media vocatus nocte enema præscripsi et haustum ex decocto hordei ad manum reperiundo cui instillabatur liquor anodin. miner. Hofmanni quem præstans inveni remedium post animi pathemata si potus aliquis tepidus superbibitur. Remittebant symptomata et mane tuto adhibere potui mannam tamarindos et parvam dosim tartari emetici solubilis (2) in decocto graminis solutos cujus uncias tres omni hora sumeret, et dosi exhausta, idem graminis decoctum cum succo acetosæ et citri. Vespera rediens, ruris enim degebat, æger, vix dimidiam partem haustus purgantis usurpatam fuisse inveni, ptisanæ acidæ parum quoque potaverat, sed frequentius liquorem anodinum mineralem; tres sedes biliosas deposuerat; mens quam lucidam mane ante discessum reliqueram nunc occupatam inveni; pulsus celerrimus, nox sequens insomnis, increvit delirium. Mane præscripsi eamdem eccoproticam potionem et aliam ex decocto hordei, sirupo acido spirituque nitri, et fortes plantæ pedum sinapismos; discessi, omnia omittuntur, de consultatione cogitatur, post meridiem congregatur; loco prædictarum potionum serum lactis tamarindatum præscribitur, loco sinapismi vesicatoria suris, crastina die omnia in pejus ruebant, nullæ succedebant evacuationes; postridie convocatur consultatio sexta matutina; summa agitatio,

(1) Frider. Hofman.

(1) Bianchi et Guideti, p. 625.

(2) Satis jam tum aliunde tum ex superioribus enarratis innotuit præstantia tartari emetici parva dosi, magno vehiculo, alvum ducendi scopo usurpati; optimus est enim stimulus ne minimum irritans, sicque mitioribus anteponendus salibus.

delirium vividum phreneticum, pulsus ut ante frequens, parvus, celer, quod pessimum, sanantur enim phrenitides cum pulsu forti, tenso, lento, vix verum cum exili et celeri. Delirii causa venæ sectio cui frustra intercedebam instituitur, furit magis æger (1) et intenduntur hypochondria. Trihorio elapso, suasu advenarii medici, me semper invito, saphenæ sectio repetitur, delinquit æger, pacatius deinceps per aliquot horas delirans ob defectum virium, cum viribus enim resurgebat phrenesis, plures ingeruntur emesis doses vix succedentibus evacuationibus, pessima nox. Crastina die suasa quartæ consultationis fortis propinatur purgatio vix sensibili pulsu, forti delirio : alvum non deposuit; acre post meridiem adhibetur clister, immensis succedentibus evacuationibus et continuis lipothimiis pulchram efflavit animam desiderandus æger. Anne prima methodus posteriori anteponenda fuisset? Medicis judicandum relinquo. Sane nec acerbius nec citius insequi poterat lethum : omnino seposita est virium indicatio, nec alia adhibita remedia quam illa quorum futilitatem demonstravi. Anne hic balneum frigidum? Sic sane veteres. « In sinocho » enim putri si æger esset Eusarkos, ju- » venis, cœli status æstuans, febris vehe- » mentissima, in frigida natationem per- » mittebant (2). »

Vir robustus, faber ferrarius, biliosus, vino deditus, mense Januarii labentis anni, intra pocula corripitur horrore, atra evomit (1); sudorifera nec quicquam aliud propinant familiares; quinta die chirurgus mandatus ut venam secaret illud denegavit nisi mea fretus sententia : circa meridiem accedens phreneticum inveni ægrum jam a biduo; facies erat cadaverosa; anhelatio sæva, pulsus minimus, intermittens, quo pejorem observasse non memini : a morbi initio alvum non deposuerat. Lethali instituta prognosi, enema, grata cardiaca acida, et lintea aceto madida abdomini imposita suasi; omittuntur omnia; tertia pomeridiana, ignotus barbitonsor venæsectionem celebrat; per minuta aliquot sævissima phrenesis; protinus subita mors. Ultimis vitæ horis delirans venæ sectionem aciter sollicitabat; inde discant plures, quam parum fidendum sit sæpe cæco instinctui si rationi dissentiat.

Nec magis proderant hæmorrhagiæ spontaneæ raræ quidem, sed lethales ex dissolutione sanguinis et atonia vasorum. Homo robustus, pinsor, primis diebus sat mite laborans nihil nisi decoctum herbarum vulnerarium cum theriaca adhibuit; ingravescente morbo purgationem, tum aniculæ suasu decoctum cardui benedicti et cornu cervi, putridæ novicæque indolis. Nona mandatus, debilissimum illum inveni, obscure delirantem, floccos carpentem; petechiæ cutem pectoris et colli obsidebant, diarrhea fœtida quid sanguinei ostendens jam aderat; omnis demum abjecta spes : potionem grate cardiacam et antisepticam quæ loco potus esset pro astantium solatio præscripsi; nondum parata erat cum hæmorrhagia naribus et alvo infaustum diræ sorti eripuit. Quid duæ ultimæ historiæ nos docent? Veram plurimarum malignarum generationem, si biliosa nimirum putrida colluvies tempestive non evacuatur emesi, sed venæ sectio aut sudoriferis exacerbatur, et in sanguinem conjicitur. Hæmorrhagiam uterinam nullam, nec menstruationem tempore morbi observavi. Vir nobilis habitualibus copiosis hæmorrhoidibus, et quotannis stupenda hæmorrhagia narium vexatus, nostro morbo detinebatur nec guttulam sanguinis una alterave via amisit. Sapiens natura adeo infensam crisim non

---

(1) Pulchræ observationes eumdem eventum testantes leguntur in utili et amœno diario Clar. Vandermonde, t. IV, p. 468, t. VI, p. 240, 463. *Dans le délire de ces fièvres bilieuses, on a remarqué que la saignée du pied était mortelle*, ibid., p. 472.

(2) Sennertus, *De febribus*, l. II, c. X, p. 290. Confer. Primerosius, Avicenna, Cœlius Aurelianus Celsus, imprimis Galenus tum *Method. med.*, l. II, cap. XX, oper. t. VI, p. 288, tum passim alibi. Plures collegit historias D. Baynard quibus constat egregii usus fuisse balneum frigidum in febribus ardentibus delirio stipatis, *Psycrolusia or the genuine use of hot and cold bath*, p. 229, utile reperitur exemplum in opusculo cui titulus : *Legs d'un ancien médecin à sa patrie*, p. 121. Conferri debet Willis, *De anima brutorum*, part. II, cap. X, oper. t. 2, p. 265. Similes historiæ ubique colligi possent; natura præmonstrat viam, animum addit ratio, quidni illam premere audemus. Rident avi; ridebunt posteri pusillanimitatem nostram, pœnas luunt coævi.

(1) *Morbis quibusvis incipientibus, si bilis atra vel sursum vel deorsum prodierit lethale.* Hippocr., l. IV, aph. 22.

moliebatur, quandiu œconomia animalis nondum obruta erat.

Superest explicandum, ne mancum remaneat opus, cur illustres medici, a vetustis temporibus ad nostrum ævum, venæ sectionem in morbis putridis adhibuerint. Rem breviter jam tetigi supra; hæc est nimirum ratio, quod duplex sit putridorum classis, alii simpliciter putridi quibus nocet ubique V. S. et quos venæ sectione nunquam debellare tentarunt viri artem medicam rite callentes; cavendum vero, quod sæpe famam inter clinicos sibi concilient viri omni accurata doctrina carentes, et qui ut ut illustres ab ignaris clientibus habiti fuerint, aliis medicis et æquis posteris funesti sunt empirici, quorum lethifera praxis angue et cane cautius vitanda est.

Secunda est classis morborum illorum putridorum in quibus adest simul diathesis phlogostica quam egregie debellat V. S. Non noscimus satis usquedum inflammationis theoriam, aut stimulorum agendi modum, ut dilucidare possimus cur nunc putredini conjungatur inflammatio, nunc absit; experientia rem sic esse nos docuit et symptomata pathognomonica utriusque casus protulit, plura quotidiana praxis præbet exempla, prostant ubique tum alibi tum in pulchris historiis epidemiarum quas posteritati consignavit Ill. Huxham. Illi quam tam accurate delineavit Cel. Pringle paulo plus immorari liceat. Dicitur quidem *febris biliosa*, sed attente consideranti mox patebit morbum fuisse simul inflammatorium, mancamque denominationem; pluries de inflammatione ventriculi loquitur cl. auctor; vere inflammatoria erat phrenesis quam anti-phlogisticis debellabat. Jam fugata phlogosi expugnanda remanebat biliosa saburra quam pulchre everrebat emesi et purgationibus quæ in morbis mere inflammatoriis adeo nocivæ reperiuntur. Sed res erat Edimburgensi medico cum militibus robustis, juvenibus, montanis, liquorum spirituosorum potatoribus omnibus demum inflammationis causis obnoxiis, et in quibus facillime sequitur stimuli applicationem. Sic prima fomitis putridi noxa erat phlogoseos generatio. Tunc, si quis emesim aut purgationem ante inflammationis resolutionem adhibuisset, omnia sane pessumdasset. Talis morbus tanquam viscerum inflammatio haberi et curari debet, valentque aurea monita Hippocratis : « Jecoris vehementissimi dolores, et lie» nis gravitates, atque aliæ inflammatio» nes et morborum collectiones solvi ne» queunt si quis eas primum medicamen» to purgante aggressus fuerit. Verum » in his V. S. præponenda est. Deinde ad » infusa per alvum veniendum, et medi» camento purgante utendum. Quicum» que autem statim per initia morborum » inflammationes medicamento purgante » solvere tentant, ii de contenta quidem » atque inflammata parte nihil detrahunt, » cum nihil cedat quæ adhuc cruda est » affectio, quæ vero morbo resistunt et » sana sunt contabefaciunt. At debili » reddito corpore morbus superior eva» dit, qui ubi corpus superarit curatio» nem non admittit (1). » Totum ergo curationis arcanum est, ut antiphlogisticis debellata inflammatione morbus ad statum putredinis adducatur. Sed notandum est : 1° quod ut jam monui, ubi cacochimia adest, inflammatio quatenus talis nunquam diuturna et pertinax est, sed mox in putridum mutatur tabum : fidem faciunt scorbutici, scrofulosi, venerei qui falsa sæpe, vera nunquam laborant inflammatione, et symptomata quibus vexantur, antiphlogistica medicina exacerbantur ; 2° simul ac inflammationis cruditas resoluta est, ad putredinis medelam descendendum ; 3° dum seligimus remedia quibus impugnanda est phlogosis, non prorsus amovenda idea comitis putredinis ; 4° demum probe tenere debet medens quisque, morbos abdominis qui initio mere inflammatorii erant, relinquere, post sanatam inflammationem, putrilaginem, novi morbi ni amoveatur fomitem. Dum enim inflammatur pars aliqua in abdomine, omnes aliæ sympathice saltem, quandoque idiopathice vitio ob vicinitatem propagato, laborantes, omnes perturbatas habent functiones; crispatura læduntur secre-

---

(1) *De victu acutorum*, c. XXXVI. Foes., p. 396. Quod in casu speciali suadet Hippocrates tanquam universale axioma tradidit Sydenham, nec inde tamen dissensus inter tratos viros; sed ut monet vir ingenio, doctrina, praxi et elegantia illustris, viscositas seu diathesis phlogistica humorum longe frequentius observatur in Anglia quam cacochimia aut corruptio, et e contra apud Græcos. Observavit tamen ipse et descripsit, observarunt alii plures Britanni medici febres venæ sectionem prorsus respuentes et purgationem initio poscentes. Barker, *Agreement between, etc.* Gall., *Essay, etc.*, p. 344.

tiones, stagnant humores, calore febrili cito putrefiunt, inde generatur fomes morbidus. Ante aliquot annos vidi extra urbem virum triginta annos natum, undecima excurrebat morbi dies; sæva laborabat hepatitide, « morbo frequentiori » quam vulgo quidem censetur, licet præ» sens sæpe ignoretur, negligatur, vel » alterius morbi titulo tractetur (1), » quod et hic evenerat. Venæ sectiones plures et ultra modum ni fallor institutæ fuerant, enemata frequenter utili sane consilio applicata, bechica pinguia minus fauste, scopo expectorationem juvandi, usurpata. Debilis et anxius erat, non latebat vera natura morbi, quem coctum esse, pulsus, urina et abdominis palpatio usque dum neglecta suadebant. Serum lactis tamarindatum cum cristallo minerali largissime hauriri præscripsi, et bihorio post primum ciathum elapso, purgans enema injici. Paulo post biliosæ, semipurulentæ, fœditissimæ succedebant sedes, alvum plusquam tricesies intra nictymerum deposuit; anxietas et hypochondrii tumor evanescebant; recedebat flavedo cutis, brevissime leniorum abstergentium usu optime convaluit.

Æstate anni elapsi, in xenodochio nostro decubuit homo germanus, juvevenis; urbem accedens benevalens sed calens et sitiens, affatim aquam e fonte salientem potaverat. Mox totum abdomen imprimis hypochondrium dextrum valde tumuit et doluit, febrique anxietate et ortopnea premebatur; inflammationem fugaturus, post V. S. adhibui cataplasmata e mica panis et lacte abdomini imposita, potum copiosum mitissimum et enemata; quinta die mannam sero lactis dilutam; et quod fere stupui immensa putridæ et fœtidæ cacochiliæ quantitas educta est, cujus maxima pars paucis abhinc diebus generata fuerat in juvene qui optime valebat nec biliosam redolebat constitutionem; octava die xenodochio valedixit. Jam notaverant veteres duplicem dari lipyriam, aliam phlogisticam, aliam biliosam; in posteriori sola proderant antibiliosa, in prima, initio adhibenda erat venæ sectio (2).

Satis superque nunc patet quando in febribus biliosis noceat sanguinem mittere, quando prodesse possit. De usu venæ sectionis in aliis morbis disserere nec mens est nec locus; breviter tamen addere liceat illam omnibus cacochimicis, debilibus, catarrhosis, scorbuticis, viscido frigido laborantibus, verminosis damnosam esse. « Ubi parum fit sangui» nis ut in virginibus decoloribus, car» nificis est non medici liberaliter venam » aperire (1). » Monuit Lancisi, febrem epidemicam describens, caute cum V. S. agendum esse : « Non nisi corporibus » probe nutritis, vermiumque labe non » affectis venæ sectionem adhiberi velim » (2). » Sæviter nuperrime hic post plures phlebotomias obiit puella debilis, laxa, valetudinaria, putrida verminosa febre laborans, quam jugulassent emesis, purgantia et imprimis acida (3). In peripneumonia notha hic vere anni 1754 sæviente, tot obierunt quot reiteratam phlebotomiam experti sunt; quo magis enim detrahebatur sanguis, eo plus augebatur viscidum illud quo sanguinei nunquam laborant, increscebat frequentia, minuebatur vis pulsus, obruebatur omnino pulmo; inde post singulam venæ sectionem difficilior fiebat respiratio, occupabatur cerebrum, anxie peribat æger.

In ipsis morbis inflammatoriis post unam alteramve venæ sectionem, tertiam ad summum, quidquid sanguinis ultra aufertur morbum plerumque incurabilem efficit; omnis præpeditur resolutio, æquilibrio inter solida et fluida destructo turbatur prorsus circulatio; omnis impetus ad partem ægram dirigitur; augetur stagnatio phlogistica et impingitur pro ratione sanguinis ultra æquam quantitatem educti; vel demum si adhuc pergitur et pergitur sæpius, pauxillum sanguinis rubri remanens, in majoribus circulat vasis dum in minoribus perfecta generatur stasis, oritur, in morbo inflammatorio, gangræna ex debilitate, brevi mors sequitur. Non desunt viæ

---

(1) Boerhaave, aph. 907, ubi de paraphrenetide agitur; sed non minus, in nostris saltem regionibus hepatitidi congruit monitum illud : rariorem alibi esse morbum monuerunt boni viri.

(2) Bianchi et Guideti, 621-626.

(1) Ballonius, *Epidem.*, lib. II, t. I, p. 108.

(2) *Histor. febr. epidemic.* Balneo-Regiensis, c. IV, § 20.

(3) Describit Cl. Scardona epidemiam putrido-verminosam in qua perpulchros habuerunt effectus acida, *insigni facta vermium dejectione, siti immoderatis evacuationibus cessantibus, perfectissime convalescebant*, ubi supr. l. III, c. VI, t. III, p. 78.

quæ omissæ phlebotomiæ locum teneant, et nisi urgeret aliquoties casus, semper tuto omitti posset; labes verum quam infert sanguis importune debili demptus, vix ac ne vix quidem sæpe resarciri potest. Nec nugas cano, obloquantur quicquid innumeri, sed veritates quas demonstrat theoria, et quod lugendum, quotidiana praxis. Quid demum? « Sanguis naturæ thesaurus est et amicus » (1). In sanguine focus est vitæ (2). Sanguis est vivificum nectar quo partium fugax vivacitas recreatur atque reficitur, ad vitæ et animalitatis conservationem et diuturnitatem (3); » virorum gallorum laude majorum aurea verba, quæ utinam menti medentium continuo adessent. Quot orco quotidie tradunt, qui omni missa ratione, venæ sectionem in acutis præscribunt usque dum remittant symptomata, quæ totis viribus remittere præpediunt? Quot illi qui celebrare non desinunt venæ sectiones illas nefandas quas præservatorias vocare amant, quas æquius destructorias diceres? Usu repetito venæ sectionis firmiores sensim alterantur valetudines ut jam diu noverant veteres (4), quid debiles, quæ non frequentiorem habent causam quam defectum elaborati sanguinis? Sensim augetur debilitas, pessumdatur digestio, præpeditur transpiratio, generatur cacochimia, nervorum morbi ingeruntur, catarrhorum affluit proterva, succrescunt obstructiones, innumerique alii ex his tanquam e trunco progerminant morbi. Objiciunt frustra paucis diebus post V. S. reparatam esse sanguinis demptam quantitatem, et experientiam citant Cl. Dodart qui sibi uncias sanguinis sexdecim detrahi curavit, et quinque elapsis diebus, ne minimum aucta alimentorum quantitate, magis in statera ponderavit quam ante demptum sanguinem. Inde enim non utilitas sed noxia V. S. evincitur; incrementum enim illud ponderis arguit secretiones et excretiones diminutas fuisse, debilitatis visceribus et vasis, cacochimiæque incipientem generationem. Hæc omnia accuratissime exposuit Ill. Maty, pluresque valerent *Eliseos* jam colentes, si medens quisque illius verba pro norma praxeos habuisset. « Prava consuetudo, quam hic » notare convenit, est venæ sectionis frequentior repetitio. Sunt qui sæpius in » anno venam solvi amant, multisque » malis se hac methodo liberari sperant. » Damnosa sane opinio! Venæ enim » sectio semper minuit sanguinem, spiri» tus, et vires. Ad hanc ergo tantummo» do in necessitate est confugiendum, ut » ad remedium semper amarum, ali» quando tamen necessarium. At qui his » frequentibus sectionibus se subjiciunt » optimum sanguinem deperdunt; æquali » copia quidem alterum acquirunt, sed » non eadem qualitate. Novus enim hic » est crudus, aquosus, lentus, circulare » nequit, hydropes creat, tandem fere » inevitabili casu morbos ex debilitate, » defectu sanguinis et spirituum, abun» dantia aquæ producit (1). » Longe increscit malum usu purgationum, aquarum calidarum, et vitæ sedentariæ, quæ tres causæ venæ sectioni conjunctæ, genti humanæ paulatim delendæ sufficiunt. Nec efficax magis adest causa degenerationis illius et depopulationis quam superius lugebam (2).

ABSORBENTIUM IN BILIOSIS FEBRIBUS CONSIDERATIO.

Absorbentibus a *Stahlianis* et pluribus aliis commendatis prorsus abstinui. De illorum futilitate tam pulchre disseruit Cel. Tralles ut novi quid addere non detur. Summa sit, quod nullam vim nisi absorptivam acidi habeant : et ubi deest acidum, ventriculum inutili pondere gravant. In morbo nostro bilis peccabat nimia alcalescentia, et ut subigeretur

(1) Ballonius ubi supra.
(2) Duretus, *in Coac.*, p. 285.
(3) Ibid., 192.
(4) Hippocrates, l. I, aph. 3, qui locus magna attentione dignus mihi videtur, egregia enim principia habet circa hanc materiam quam nullus medicus sufficienter huc usque tractavit.

(1) M. Maty, *Dissertatio de consuetudinis efficacia in corpus humanum*, Leidæ, 1740.
(2) Testem volo unicum, missa aliorum nube, librum Cl. Petri Barrere qui nuper in manus incidit : *Observations anatomiques tirées des ouvertures d'un grand nombre de cadavres*, in-4°, 1753. Utilissimum sane opus, si inde discant medici infandam auctoris praxim vitare; quod non dictum velim animo carpendi probum virum laude sua in historia naturali dignum, sed ut præmoneantur tirones contra auctoritatem clinici, celebritate quadam apud gentiles fruentis.

necessaria erant acida; absonum autem esset eidem morbo opponere et remedia utilia et alia quæ illorum virtutes castrant, sicque omnem effectum infringunt. Plura dantur præterea absorbentia quæ vera vi septica gaudent. Duplici ergo nociva fuissent titulo, et acidam medelam cassam efficiendo et putredinem citando. Scopo demulcendi nihil præstassent, solam enim demulcent acrimoniam acidam quam intendere conabamur. Nec quidem, tuta illa credunt medici plures in omni acidi redundantia; quid ergo ubi defectus. Falsa præconcepta opinione acidæ bilis, quam quisque nunc ridet, invaluerat terreorum usus, quos verior pathologia detrudere debuit. Cristallum montanam cæteris anteponere videtur Stahl, corpus si quod aliud omni bono in humana machina impar. Pulchram illorum in febribus putridis vituperationem jam habet Baglivi (1). Et Hofmann qui alienis tantum quondam sapiens præceptis, sectisque nimis forsan deditus, illa in morbis biliosis commendaverat, casta deinceps educatus chemia et fideli morborum observatione, illorum usum in solis morbis ex acido permittit, et ubi putredo adest acidis unice fidit (2). Nec nitrum sæpe adhibui; in primo statu alia salia neutra præstare videbantur; in secundo et tertio impar erat remedium quicquid non acescebat; et non semel observavi nitrum minime gaudere in morbis putridis sedativa illa et refrigerante virtute qua in nonnullis aliis morbis pollet. Sanguini mixtus illius fluiditatem augetque puniceum, imo nigricantem colorem in roseum mutat, et videtur vis illius esse dissolvens viscosi phlogistici, inde in inflammatoriis morbis, modo nimia dosi non propinetur, egregie refrigerat; in morbo verum bilioso ubi tenuior viget humorum diathesis par non sperandum erat auxilium. Basim nitro præbent alcalinæ putridæ materiæ laxiter sæpe debili acido nuptæ, ita ut si elementorum disjunctio in humano corpore succedat, quod facile contingit, majus oritur ex alcalina basi damnum quam ex acido bonum. Nec nesciunt clinici observatores, nitrum magis prodesse initio morborum phlogisticorum, quam sequentibus periodis cum jam adest putredo.

(1) *De fibr. mostrice, libr. poster. specim.*, c. XIII, p. 588.

(2) *Observat. chymic.*, l. c., c. XIX, oper. t. IV, p. 502.

SUDORIFERA, DIURETICA.

Narravi superius sudores spontaneos noxios fuisse, et morbos hac via tentatos, acerbe lethales evasisse. Quænam est enim actio sudoriferorum? Materiæ morbidæ alvo evacuandæ excretionem hac via præpediunt, vim et acrimoniam intendunt, resorptionem juvant, sanguis citius inficitur, et sic ex putrescentia humorum generali malignitatis oriuntur symptomata; semper enim crassiores remanent biliosæ partes quam ut possint cutaneis vel renalibus poris eliminari. «Diaphoreticis materia biliosa longe lateque in sanguinem diffunditur, et licet tenuata sit, sudori tamen non abedit (1).» Res est sane et vesana et periculosa admodum, cacochiliam abdominis ad vasa derivare ut colatoriis corporis minimis secernatur. Probavit ipsa observatio materiem illam ad cutem sponte delatam solis alvum ducentibus evacuari. Notum est jamdudum eresypelatum fomitem sedem habere vulgo circa vesiculam fellis nec melius exterminari quam emeticis aut catharticis (2). Tres observavi casus id nostra epidemia qui sistema astruunt; nescio enim qua proteiformitate materia biliosa ad cutim delata vehementissimam induxit febrem et speciem eresypelatosæ eruptionis, pectus, collum, brachia, femora cum summo pruritu, imo et fauces cum levi angina occupantis et demum exulcerantis; nihil profuit nisi alvi ductio repetita et acida medela (3). In epidemia Cremonensi raro observavit sudores Cl. Walcarenghi, nocivos semper ante decimam quintam diem. Monuit Cl. Huxham « in febribus putridis sudores prægmatu-

(1) Juncker, ub. supra, t. LXII, n° 8, p. 514. Idem, *Conspect. therap. general.*, tab. IV, p. 95.

(2) Cl. d'Arluc descriptionem huc conferentem tradidit eresypelatis capitis cum sæva febre epidemice grassantis et emesi sanandi, etc., *Recueil périodique*, etc., t. VII, p. 55.

(3) Congruit apprime Hippocratis aphorismus, l. II, § 15, in quo docet morbos esse cutis et faucium alios topicos, alios ex bile morbida effusa. *Ubi fauces ægrotant, aut tubercula in corpore exoriuntur, excretiones inspicere oportet. Si enim biliosæ fuerint, corpus una ægrotat, etc.*, et doctissimus interpres. J. Hollerius optime monuit, tunc purgationem adhibendam esse.

» ros certissime fere supprimere urinam » et alvum mox obrepente phrenitide » (1). Non hæc est *enim* via qua similes » solvuntur febres (2). » Nullus unquam tollitur icterus sudore, «tanta est lentoris » biliarii cum diaphoresi ordinaria im- » proportio (3). » Et egregie Alberti : « si præmatura præscribuntur diaphore- » tica, tunc præsens febris longe acerbior » et immoderatior redditur, materia bi- » liosa gravius intrinsecus commovetur ; » — excretio bilis necessaria impeditur, » cardialgia augetur, ardor sub scrobi- » culo cordis vehementior redditur, su- » perveniunt deliria, sudores frigidi, li- » pothymiæ, astus aridus et anxius, ma- » gnæ inquietudines, colli tumores, in- » flammatoriæ affectiones, imo convul- » sivæ commotiones (4)» ; sudoribus non magis favet præceptor Stahl qui scribit « nullo tolerabili aut utili modo diapho- » retica aut diapnoica adhiberi posse « (1). » Nullusne ergo diuresi aut sudoribus locus ; legem sic strictius poni nollem. In omni febre, ut ut focum non habuerit intra vasa, semper tamen alteratur massa sanguinea tum absorptione partium morbidarum, tum retentione materiæ excretionum quæ febri semper turbantur, et partes excernendæ non excretæ in vasis cacochimiam sui generis inducunt ; nec vigente febri tentanda depuratio tunc impossibilis. Sed jam sanata aut propemodum superata febre suis remediis, omnes secretiones sollicitare licet ut aperta colatoria suos alteratos humores copiose evacuent, et coctæ jam sordes sanguinis ejiciantur. Dixi urinas turbidas declinantem morbum comitari, et urinis crudis remanentibus successisse tumorem eresypelatosum cruris. Quidam morbi, omnino sudoribus ; inflammatorii non abcedentes urinis et sudoribus ; biliosi, eresypelatosi, sedibus terminantur ; sed in his ipsis semper aliquid adest urinis et sudoribus abigendum. Lex est a qua non discedit natura expellendo humores alienos, nunquam laxiori eiicit colatorio quod strictiori ejicere potest. Sed in morbis quibusdam malignis aut venenosis in quibus humor morbidus magna donatur tenuitate crisi sufficiunt sudore : sufficiunt etiam in inflammatoriis si levior morbus *lysi* ut dicunt seu resolutione terminatur ; ubi vero secundus gradus in suppurationem degenerat, tunc pars purulenta cui impares pori cutanei, tubulis uriniferis evehitur. Si crassior adhuc materia visceribus abdominis impacta, sola par est illius expulsioni evacuatio alvina. Magni est in medico, ex nota causa morbi, prænoscere viam qua subactus exibit fomes. In epidemia Lausannensi sæpissime observavi profusos oriri sudores circa decimam quartam aut decimam septimam diem, sed imprimis copiosissimum lotium ultra mensem excerni vidi. Nonne euphoria quacum succedunt evacuationes illæ, sudorifera aut diurctica indicaret, juxta aphorismum, «quo vergit natura eo » ducendum ? » Minime, jam enim natura sui potens, nec putrido oppressa fomite, sibi sufficit, et quod utile est parat ac conficit. Si calcar adderemus, illis ultra modum suscitatis excretionibus, debilitas, obstructiones et febris lenta facillime ingruerent. Aliquoties e contra, si diutius protractæ, vires abducunt vel sola organorum debilitate foveri videntur, gratis acidis aromaticis tonicis illas moderari conducit ; huc perplacet elixirium vitrioli *Edimburgensum* ; tincturam martis cum levi kinæ decocto feliciter usurpavi (1).

(1) T. II, p. 72.
(2) Baglivi, *Prax. medic.*, p. 57.
(3) Bianchi, ubi supra, p. 303, utilia ubi reperiuntur.
(4) Ubi supr., § 22, p. 770.
(5) *De febre biliosa*, § 49, p. 23.

CARDIACA.

Quot sunt causæ debilitatis, tot cardiacorum genera : non aliud enim datur cardiacum quam quod debilitatis causam tollit. In atonia vires erigunt acerba stimulantibus, vinosis, spirituosis mixta ; in defectu bonorum succorum nutrientia ; utraque augebant debilitatem quæ initio morbi ægros nostros opprimebat : « Vires enim dejectæ videbantur, sed id » fiebat ob morsum bilis et purgatione » restaurabantur (2). » Et re patuit emesim aut alvi ductionem cardiacorum effectus præstitisse ; sapienter itaque docuit Alberti ; « lipothymiis quæ nonnun- » quam in hac febre occurrunt analeptica » et nervina remedia non conducere, » quandiu adhuc materia peccans biliosa » continetur, quare et hisce animi deli-

(1) Consentientem habeo ill. Ludwig, *Institut. Medicin.*, § 1446.
(2) Ballonius, *Epidemic.*, l. I, op., t. I, p. 6.

» quis non melior medicina parari potest, » nisi quæ biliosæ materiæ congruam » evacuationem facilitat (1). » Calida verum, spirituosa, imo vinosa omnia exacerbabant, stimulum et calorem augendo, evacuationes præpediendo, et materiam morbidam more sudoriferorum impingendo : quod intelligere nequit *profanum vulgus*; sed confestim, simul ac labuntur vires ad stimulantia et juscula succulenta et aromatica, haud satis damnanda praxi confugit. Fide tamen assevero, nihil plus damni ægris affert, pluresque nefandus mos tradidit letho qui fauste evasissent si persuasum esset plebeianis mentibus, et quot sunt plebeianæ mentes ; 1° diu vivere posse hominem ex aqua pura fontana aut tenui ptisana, nec quemquam in acutis morbis ex alimentorum defectu mori. 2° Spirituosa et nutrientia initio febrium semper, alias sæpe, vires pessumdare, febrim augere, medicamentorum vires infringere; 3° nulla, ut jam dixi, esse cardiaca nisi quæ morbi causam destruunt; 4° selectum inde medicamentorum rem esse vel peritioribus sæpe difficilem, et longe extra mulierculæ provinciam positam ; 5° errorem hic pessimum esse, siquidem « quod » uni cardiacum est, idem alteri fit vene» num (2). » Monuit Boerhaavius « raris» simum esse cardiacorum in acutis in» tellectum : *et discipulus*, nullum re» medium quantumvis etiam decantatum » fuerit, in febribus acutis absolute et » simpliciter cardiacum dici posse, cum » ejus usus vel abusus a varia debilitatis » causa pendeat omnino (3).» Nunquam ergo cardiacum ullum, e cardiacis vulgo dictis, ante evacuationes præscripsi. Aliquoties post illas si debilior videretur æger, non metu mortis, sed scopo secretiones juvandi incitatus lenissima præscripsi, et præ aliis omnibus jam sæpius laudatum vinum, aut liquorem anodinum mineralem Hofmanni, « acidum, » oleosum, blandum remedium, quod » efficacissime omni putredini resistit, » grata fragrantia languentem ventricu» lum mire reficit (4), » et quod potui ægri instillabam ita ut singulo haustu minimam sorberet quantitatem ; pulchriorem sic obtinui effectum, quam raro grandiores propinando doses, quæ paulo vividius stimulando, febrim pro brevi saltem tempore augent et transennale leveque delirium inebriantium more suscitant. De cardiacis convalescentium fusius antea dixi.

(1) Ubi supr., p. 769.
(2) Walcarenghi, *Medic. ration.*, p. 219.
(3) Aphor. 672. *Comment. ibid.*, t. II, p. 285.
(4) Van Swieten, § 644, t. II, p. 224.

NARCOTICA.

Symptomatum medici, summam agitationem, cephalalgiam et pertinaces vigilias observantes, larga manu narcotica propinassent, quorum usum rationali medico prorsus dissuadebant tum ratio tum auctoritas, quibus robur addebat experientia. « Quanquam communis illa » methodus sit in hac febre symptomata » per anodina mitigare, tamen juxta » vulgarem usum perniciosa sunt, et illa » tum ad vigilias acerbiores, tum ad ca» pitis dolores valde dissuadeo (1). » Et monuit Junkerus «opiatorum usum in» tempestivum protei formia sequi peri» cula et schemata (2) ». Nec felicius inter nostros quam apud *Hallenses* succedebant; nam cum plebeii vigiliis vexati confugiebant ad diacodium, cujus vires illos docuit funestus pro puerulis usus, non magis dormiebant, sed debilitas, cruditas et symptomata increscebant. Visitavi puellam viginti natam annos quæ cum pluribus aliis symptomatibus, tam effera tussi laborabat (quod rarissimum) ut vix deglutire posset et omnia deglutita protinus evomeret : inutilibus enematibus et epithematibus, de nullo alio remedio cogitandum fuit quam de narcotico quod consensum tussis causam compesceret (3). Prima dosi diacodii mox ejecta, secundam propinavi quæ pacavit quidem tussim; sed tanta absque somno debilitas remanebat ut deliquia deliquiis continuo succederent; vinosa panna abdomini imposita, limonatum vinosum, et liquor anodinus mineralis

(1) Alberti, p. 769, 770.
(2) Ubi supr., p. 517.
(3) Tussim illam consensui ortum debuisse nemo in dubium revocabit qui leges, causas et effectus consensus novit; duplex autem inter pectus et ventriculum est consensus, continuitate nimirum membranarum et communione nervorum. Cur fortior fuerit in hac puella quam in omnibus aliis explicat tum idiosyncrasia membranarum, tum acrimonia, tum situs materiæ morbidæ quæ mox hunc mox illum vellicare potest plexum.

vires revocabant et mitigata tussi emesim propinare potui, quæ illam omnino exterminavit. Virum nobilem curavi cui sub finem morbi vel potius superato morbo, concessi obsequio quinque guttas laudani Sidenham in potione stomachica; vehementem inde expertus est colicam, morbum illi prorsus ignotum. Altera vice tentato experimento, idem infelix eventus probavit laudanum doloris causam fuisse, pluries enim eamdem potionem sine laudano utiliter sorbuerat et ne unque quidem in diæta a vero tramite discesserat. In homine illo quem post venæ sectionem gravis corripuerat tussis, felicius non successerunt narcotica. Illa in genere prorsus omisi, nec plus quam quinquies adhibuisse memini, semper minima dosi. Mox capit quisque cur in morbo putrido adeo noxium fiat remedium, cætero quin si quod aliud heroïcum: laxitatem enim et flatulentiam ex laxitate, atque putredinem auget (2), et evacuationes intestinales impedit, nisi ex rigiditate aut spasmo supprimantur. Quanta inde mala satis jam patet; et novum hæc observatio testimonium præbet effati Boerhaaviani. « Nihil dari quod ubique » bonum, contra vero, id quod hac re» rum facie salutare fuerat, mutata con» ditione perniciosum sæpe deprehendi. »

PRÆSERVATIO.

Non satis colitur prophylactica medicina; bene multi sunt morbi quos attente consideranti prævidere liceret pluribus diebus ante primum impetum, et persuasum habeo, morbum prævisum vel omnino præscindi posse vel saltem mitiorem reddi; adolescentem curavi qui febre biliosa corripiebatur dum remediis debellare conabar biliosam saburram qua laborabat et cujus rixas metueram; gravis fuit morbus vixque credam evasisse ægrum si non mitigatus et minutus fuisset fomes; alia nonnulla exempla et cautelas hic congerere extraneum foret. De præservatione morbi nostri, si quis sciscitetur non meliora respondenda habeo quam Borelli verba, « ut me servem » amicis meis, præter consuetum vivendi » modum utor haustibus aquæ singulo » mane jejuno ventriculo, et circa ves» peram misceo eidem aquæ aliquid spi» ritus sulphuris vel aliud acidum, in re» liquis hilaris vivo, et audenter totus » sum in philosophando. Tribus elapsis » diebus maxima in ore amaritudo acci» dit mihi, cui succurrere studui, sumens » cassiæ uncias duas, quibus lubricitatem » corpori conciliavi, quod videtur mihi » optime egisse (1). » Quatuor hic occurrunt indicationes 1° ut paulo minor solito dosis alimentorum quotidie ingeratur; nihil enim magis conducit ut sensim reserantur et evacuentur infarcta viscera. 2° Ut cibi sint e genere morbo minus faventi; tales capitulo de diæta recensentur : potus ex aqua pura fontana aut vino mixta vel grate acidulata. 3° Aër calidior vitetur, moveatur corpus et laxa servetur alvus, cui scopo præter prædictam diætam egregrie inservire potest cremor tartari mane jejuno ventriculo cum aquæ ciatho ad drachmam unam haustus. 4° Et præsertim obsequendum est monito Itali philosophi hilarisque vivere : noxas tristitiæ narravi, et observavi illos omnes qui post animi pathema triste decumbebant, fere semper occubuisse, licet si morbus primo intuitu gravior non videretur; sive ob generatam cacochimiam, sive ob deperditionem virium quas prosternit anxietas, et quibus deficientibus nulla sanatur ægritudo.

CANONES PRACTICI.

Hæc est idea febris putridæ; omnis humor putridus est acris, sic partes sensibiles et irritabiles stimulantur, duplex inde causa motuum depravatorum inter quos reperitur febris. Putriditas et febris solida laxant, inde nova morborum causa. Putridus humor nutritioni est ineptus, tertius ergo damnorum fons. — Mors generatur in morbis illis, si ad eum devenerit terminum febris quocum consistere vita nequit; si putredo adeo massam sanguineam infecit ut nulla nu-

---

(1) Pluribus modis in febre nostra putredinem intendebat opium, 1° laxitatem fibris inducendo, 2° evacuationem materiæ putridæ cohibendo, 3° actionem nervorum impediendo : experimentis enim probavit Illustr. Hallerus, ex actione nervorum impedita cito tum in ventriculo tum alibi generari putredinem. *Second mémoire sur l'irritabilité*, exp. 182, 183, 185. Sed nulla vi septica proprie dicta fœdatur opium teste Clar. Pringle. *Traité sur les substances septiques et antis.*, exp. 10, qua evincitur quoque vis illius emolliens.

(1) Malpighi, *Oper. posth.*, p. 28, 29.

tritio succedere possit dum continuum fit detrimentum ; si functio aliqua vitalis omnino præpediatur ; si gangræna partes internas obsideat, ex gangræna enim summa debilitas, mors. — Morbi putridi sunt vel universales , si putredo æquabiliter propemodum omnes infecerit humores, maligni vulgo dicuntur ; vel gastrici, si fomes morbidus jacet præsertim in abdomine. Plures sunt in abdomine humores qui putrescere possunt ; nec omnium pariter damnabilis corruptio , inde non pariter sævæ omnes febres putridæ gastricæ : nulla pejor corruptio quam biliosa , et febres quas generat omnium pessimæ. — Idem medelæ genus omnibus, et sic qui biliosam curare novit omnes alias optime sanabit ; primus noster status vix ut jam dixi inter biliosos accenseri potest et speciem variationum medelæ præbet. — Gastrici sunt aut simpliciter putridi aut simul phlogistici. In secunda specie venæ sectio aliquoties adhibenda est et procrastinandæ evacuationes donec phlogosis evanuerit. — In putridis non phlogisticis tum generalibus tum gastricis nocet venæ sectio, nocent omnia pinguia imo et emulsa, omnia relaxantia , septica , acria , narcotica , nutrientia , succulenta. Nocent in putridis gastricis diuretica et sudorifica. Febrem enim augent ; evacuationes alvinas impediunt ; delirium, putredinem generalem, malignitatem, petechias, mortem denique arcessunt. — Diæta plus minusve tenuis esse debet pro vi morbi , semper ex acescentibus vegetabilibus, farinosis , oleribus aut fructibus. Butyrum absit. Jusculum præbere possunt pulli gallinacei aut juniores gallinæ. — Prima medela sit emeto catharsis ; curam absolvant potus antiseptici et evacuationes alvinæ vel subinde repetitæ, vel quotidie sed leniter sollicitatæ ope purgantium acescentium vel tartari emetici largo vehiculo aquoso diluti. Subinde, sed paulo fortius purgare expedit, si symptomata doceant tenaciores humore difficulter coqui ; ubi vero majori donantur mobilitate , quotidianæ sed mites purgationes præstant, ne mora pejor evadat materia vel et resorbeatur. — Non tanti hic usus enemata quam in morbis inflammatoriis in quibus quo sæpius eo melius ; in biliosis verum , emollientia reiterata nocuissent et nunquam fere adhibui nisi purgantia, præsertim ex catholico. Initio sæpe parum proderant , sub finem belle succedebant , copiosas educendo sedes. — Qui symptomatibus alia quam generali medela mederi vellet, omnia pessumdaret.

Quas secum trahit generata debilitas infirmitates, sanant selectus et ordo medicamentorum, exercitium et aër campestre ; raro requiruntur medicamenta , quorum patet genus. — Relictæ viscerum imprimis hepatis obstructiones sanantur saponibus vegetabilibus ; qualia sunt cichoracea, graminacea, mel, sera lactis. Ingravescunt si citius confugitur ad remedia aperitiva , acria , stimulantia ; putridam inducunt cacochiliam sapones alcalini inepte adhibiti : aliquoties tamen feliciter usurpavi aquas minerales alcalescentes parva dosi per quatuor aut quinque dies. Superatis obstructionibus, tonicorum usu recidiva præpeditur. — Nihil mutant regiones quicquid clamitent ignari. Ex regionum varietate alii morbi in hac , alii in illa frequentiores sunt. Ubi vero idem morbus occurrit , ubique gentium eadem adhibenda est medela ; qua methodo biliosa sanabat Hippocrates, eadem illas sanant *Angli*, eadem *Germani*, eadem Walcarenghi apud *Cremonenses*, Mercatus, Heredia, Zacutus apud *Hispanos* et *Lusitanos* ; eadem usus , fauste mihi successit , et semper , omni ævo, omni cœlo succedet.

FINIS FEBRIS BILIOSÆ LAUSANNENSIS.

L'ONANISME.

DISSERTATION SUR LES MALADIES PRODUITES PAR LA MASTURBATION.

PRÉFACE.

Je sentis les défauts de l'original latin de ce petit ouvrage en le composant; j'en fis mes excuses, et j'indiquai mes raisons de justification dans la préface. Ces défauts me frappèrent encore plus vivement après l'impression, et je les ai trouvés intolérables en examinant une traduction française qu'on désirait que je revisse.

Outre beaucoup d'observations nouvelles à ajouter, il fallait remédier à des fautes d'ordre considérables, et donner une juste étendue à des articles qui n'étaient que des premiers linéaments, presque incapables de faire saisir ce que j'avais voulu dire.

Tant de corrections rendaient l'ouvrage à peu près neuf et beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vivante, et tous les désagréments qu'elle entraînait, ne m'échappèrent pas. Il n'y avait qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité, dont cette entreprise bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvait être à l'humanité, qui pût me décider; et c'est en effet le seul qui m'a décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables; leur considération afflige et humilie; il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence et à adoucir les misères qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup

plus pénible qu'il ne l'eût été, si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes et les expressions sont déclarés indécents par l'usage. Il m'en aurait infiniment coûté s'il eût fallu me dispenser de cette attention; et cette disposition, dont j'ose me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'aurait été, si malheureusement elle m'eût manqué; cependant, je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienséance dans les termes dont il était susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matière : comment les éviter? Fallait-il se taire sur des objets aussi importants? Non, sans doute. Les auteurs sacrés, les Pères de l'église qui, presque tous, écrivaient en langues vivantes, les auteurs ecclésiastiques n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes, parce qu'on ne pouvait pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple, et j'oserai dire, avec saint Augustin : « Si ce que j'ai écrit scandalise » quelque personne impudique, qu'elle » accuse plutôt sa turpitude, que les pa- » roles dont j'ai été obligé de me servir » pour expliquer ma pensée sur la géné- » ration des hommes. J'espère que le » lecteur pudique et sage me pardonnera » aisément les expressions que j'ai été » obligé d'employer. »

J'ajouterai à ce que dit ce saint homme, que j'espère mériter la reconnaissance et l'approbation des gens vertueux et éclairés qui connaissent la turpitude de l'univers, et qui loueront sinon mes succès, au moins mon entreprise.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la première édition, la partie morale, et cela par la raison d'Horace :

> ... Quod medicorum est
> Promittunt medici.

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, et non point du crime de la masturbation ; n'est-ce pas d'ailleurs assez en prouver le crime que de démontrer qu'elle est un acte de suicide? Quand on connaît les hommes, on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du vice par la crainte d'un mal présent que par des raisonnements fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme, dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée, fait dire à un religieux : « On » nous fait entreprendre de prouver l'u- » tilité de la prière à un homme qui ne » croit pas en Dieu, la nécessité du » jeûne à un autre qui a nié toute sa vie » l'immortalité de l'âme. L'entreprise est » laborieuse, et les rieurs ne sont pas » pour nous (1). » Marphurius doutait de tout; Sganarelle lui donna des coups de bâton, et il crut.

Ces zoïles de la société et de la littérature, qui ne font rien et qui blâment tout ce qu'on fait, oseront dire que cet ouvrage est plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, et qu'il le fera connaître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point; on s'avilit en leur répondant. Mais il est des âmes faibles, quoique vertueuses, sur lesquelles ces discours pourraient faire impression : je leur dois cette réflexion générale, c'est que mon livre est, à cet égard-là, dans le cas de tous les livres de morale; il faut les interdire tous, si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les livres saints, ceux des Pères, ceux des Casuistes, doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle est d'ailleurs la jeune personne qui s'avisera de lire un ouvrage sur une matière de médecine dont elle ignore le nom? Il est à souhaiter qu'il devienne familier aux personnes appelées à diriger l'éducation; il leur

(1) Lettres Persannes, 49.

servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude, et les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne soit lié à sa matière, puisqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappelé par la chaîne des idées. J'ai cependant fait en sorte partout qu'on pût les sauter sans interrompre le fil du discours. Ceux qui les entendent m'en sauront gré : le voyageur, au milieu des bruyères, est réjoui par la beauté d'une verdure. Enfin, si c'est un tort, il est léger ; et, dans un ouvrage aussi ingrat, l'on peut permettre ce délassement à l'auteur. S'il n'y en a pas de français, ce qui aurait été plus naturel, c'est peut-être la faute des poètes plutôt que la mienne.

Cet ouvrage, au reste, n'a rien de commun avec l'*Onania* anglais que le sujet ; et, à deux pages et demie près que j'en ai tirées, cette rapsodie ne m'a fourni aucun secours. Ceux qui liront les deux ouvrages sentiront, j'espère, la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre ; ceux qui ne liront que celui-ci auraient pu être trompés par le rapport des titres, et portés à supposer quelque ressemblance entre les deux livres ; heureusement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette nouvelle édition presque d'un tiers, et je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections : l'une, que j'ai ajouté un grand nombre d'observations et d'autorités qui ne sont presque que des répétitions de celles qui se trouvaient déjà dans la première ; l'autre, que, dans quelques endroits, je suis trop sorti de mon titre, et que j'ai envisagé le danger des plaisirs de l'amour sous un point de vue général. Je réponds à la première que, dans une matière comme celle-ci, où l'on doit moins espérer de convaincre par des raisons que d'effrayer par des exemples, on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la seconde 1° que, quand deux matières sont étroitement liées, plus on veut en isoler une et moins bien on la traite ; 2° que j'ai été bien aise de rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale.

Quelqu'un m'a dit que c'est cette lecture qui a fait horreur à un professeur illustre. Je ne puis pas le croire ; mais, si le fait est vrai, je le prie de vouloir bien lire cette préface, sur laquelle il n'avait sans doute pas jeté les yeux.

En écrivant sur l'inoculation, je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, et j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite-vérole, et d'autant plus à craindre que, travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui sont ses victimes se doutent de sa malignité. Il était important de la faire connaître ; et j'ai actuellement plusieurs raisons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile, que les yeux de la jeunesse se dessillent, et qu'elle apprendra peu à peu à connaître le danger en même temps que le mal : ce serait un des plus sûrs moyens de prévenir cette décadence dont on se plaint dans la nature humaine, et peut-être de lui rendre, dans quelques générations, la force qu'avaient nos aïeux, et que nous ne connaissons plus qu'historiquement ou par les monuments qui nous en restent.

Veuille, *celui qui peut tout*, répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos faibles travaux ne peuvent rien : Paul plante, Apollon arrose ; c'est Dieu qui donne l'accroissement.

INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement; et, si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une faiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les aliments; mais ces aliments doivent subir dans nos corps différentes préparations que l'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas ou qu'elle se fait mal, tous ces aliments deviennent inutiles, et n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus communes que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine et en général des machines animales, que, pour que les alimens acquièrent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion et la coction des aliments restent imparfaites, et d'autant plus imparfaites que l'humeur qui manque est plus travaillée et d'une grande importance.

Une nourrice robuste, qu'on tuerait en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cents jours de suite, sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps et sur la perfection des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affaiblissait plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opère dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits même du visage changent; la barbe paraît, tout le corps prend souvent un autre air, parce que les muscles acquièrent une grosseur et une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte et celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développements, en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; et des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules, dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe et le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tout le corps, et ne pas sentir par là même combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur

(1) Boerhaave, Prælectiones ad instit., § 698, t. II, p. 444, édit. Goett.

si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genèse nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre celle de son châtiment; et nous apprenons par Galien que Diogène se souilla en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendaient que de la quantité, ou étaient les mêmes, à quantité égale, il importerait peu, relativement au physique, que cette évacuation se fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression; mon sujet autorise des licences de cette espèce. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très-fâcheux, mais qui le sont bien davantage quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidents que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent sont terribles; ceux que la masturbation entraîne le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet ouvrage; mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article, dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses; les moyens de guérison et des remarques sur quelques maladies analogues finiront l'ouvrage. Je joindrai partout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

L'ONANISME.

DISSERTATION SUR LES MALADIES PRODUITES PAR LA MASTURBATION.

ARTICLE PREMIER. — LES SYMPTÔMES.

SECTION I[re] — *Tableau tiré des ouvrages des médecins.*

Hippocrate, le plus ancien et le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (1). « Cette maladie naît, dit il, de la » moelle de l'épine du dos. Elle attaque » les jeunes mariés ou les libidineux. Ils » n'ont pas de fièvre ; et, quoiqu'ils » mangent bien, ils maigrissent et se con- » sument. Ils croient sentir des fourmis » descendre de la tête le long de l'épine. » Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou » qu'ils urinent, ils perdent abondamment » une liqueur séminale très-liquide : ils » sont inhabiles à la génération, et ils » sont souvent occupés de l'acte vénérien » dans leurs songes. Les promenades, sur- » tout dans les routes pénibles, les es- » soufflent, les affaiblissent, leur procu- » rent des pesanteurs de tête et des bruits » d'oreille ; enfin une fièvre aiguë (*libi- » ria*) termine leurs jours. » Je parlerai dans un autre endroit de cette espèce de fièvre. Quelques médecins ont attribué à la même cause et ont appelé *seconde consomption dorsale d'Hyppocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), et qui a quelque rapport avec cette première. Mais la conservation des forces, qu'il spécifie particulièrement, me paraît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la première. Elle paraît être plutôt une fièvre rhumatismale.

« Ces plaisirs, dit Celse, dans son ex- » cellent livre sur la conservation de la » santé, nuisent toujours aux personnes » faibles, et leur fréquent usage affaiblit » les forces (2). » L'on ne peut rien voir de plus effrayant que le tableau qu'Aretée nous a laissé des maux produits par une trop grande évacuation de semence. « Les » jeunes gens, dit-il, prennent et l'air et » les infirmités des vieillards ; ils devien- » nent pâles, efféminés, engourdis, pa- » resseux, lâches, stupides, et même im- » bécilles ; leurs corps se courbent, leurs

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foès, p. 479.

(1) De glandulis, Foès, p. 273.
(2) De re medica, l. I, cap. IX, c. I.

» jambes ne peuvent plus les porter; ils » ont un dégoût général; ils sont inha- » biles à tout; plusieurs tombent dans la » paralysie (1) ». Dans un autre endroit, il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (2).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau et des nerfs, et détruire les forces (3), et il rapporte ailleurs qu'un homme, qui n'était pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme. — Pline, le naturaliste, nous apprend que Cornélius-Gallus, ancien préteur, et Titus Etherius, chevalier romain, moururent dans l'acte même du coït (4). — « L'estomac se dérange, » dit Aétius, tout le corps s'affaiblit, l'on » tombe dans la pâleur, la maigreur, le » dessèchement, les yeux se cavent (5) ». — Ces témoignages des anciens les plus respectables sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. Sanctorius, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celui-ci affaiblissait l'estomac, ruinait les digestions, empêchait l'insensible transpiration, dont les dérangements ont des suites si fâcheuses, produisait des chaleurs de foie et des reins, disposait au calcul, diminuait la chaleur naturelle, et entraînait ordinairement la perte ou l'affaiblissement de la vue. — Lomnius, dans ses beaux commentaires sur les passages de Celse (6) que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. « Les émissions fréquentes » de semence relâchent, dessèchent, affai- » blissent, énervent et produisent une » foule de maux; des apoplexies, des lé- » thargies, des épilepsies, des assoupis- » sements, des pertes de vue, des trem- » blements, des paralysies, des spasmes, » et toutes les espèces de goutte les plus » douloureuses (7) ».

On ne lit point sans horreur la description que nous a laissée Tulpius, ce célèbre bourgmestre et médecin d'Amsterdam. « Non-seulement, dit-il, la » moelle de l'épine maigrit, mais tout le » corps et l'esprit languissent également; » l'homme périt misérablement. Samuel » Vespertius fut attaqué d'une fluxion » d'une humeur excessivement âcre, qui se » jeta d'abord sur le derrière de la tête et la » nuque; elle passa de là sur l'épine, les » lombes, les flancs et l'articulation de » la cuisse, et fit souffrir à ce malheureux » des douleurs si vives, qu'il devint tout- » à-fait défiguré, et tomba dans une pe- » tite fièvre qui le consumait, mais pas » assez vite à son gré, et son état était » tel, qu'il invoqua plus d'une fois la » mort avant qu'elle vînt l'arracher à ses » maux (1) ».

Rien, dit un célèbre médecin de Louvain, n'affaiblit autant, et n'abrège autant la vie (2). — Blancard a vu des gonorrhées simples, des consomptions, des hydropisies qui dépendaient de cette cause (3); et Muys a vu un homme encore d'un bon âge, attaqué d'une gangrène spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (4). — Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'une perte de vue: l'observation mérite d'être rapportée en entier. « On ignore, dit l'au- » teur, quelle sympathie les testicules ont » avec tout le corps, mais surtout avec les » yeux ». Salmulth a vu un savant hypochondriaque devenir fou, et un autre homme se dessécher si prodieusement le cerveau, qu'on entendait cet organe vaciller dans le crâne; l'un et l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans, qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, et mourut au bout de quatre mois (5). — « La trop grande » dissipation des esprits animaux affaiblit » l'estomac, ôte l'appétit, et la nutrition » n'ayant plus lieu le mouvement du cœur » s'affaiblit, toutes les parties languissent, » l'on tombe même dans l'épilepsie (6) ».

---

(1) De signis et caus. diut. morb., lib. II. c. V.
(2) L. I, c. VII, p. 34, édit. Boerhaave.
(3) Comm. tert. in l. II, Hyp. de morb. vulg. 1, Oper., t. III, p. 583.
(4) Historia mundi, lib. VII, c. VIII, p. 124.
(5) Tetrab. III, serm. III, c. XXXIV.
(6) Med. static., sect. VI, aph. 15, 19, 21, 23 et 24.
(7) Comment. de sanit. tuend., p. m. 37.

(1) Obs. med., l. III, c. XXIV.
(2) Zypacus, Fundam. med., Part. II, art. 6.
(3) Instit. med., P. II, c. XXVIII.
(4) Praxis chirurgica, dec. I, obs. 4.
(5) Dec. II, ann. 5, append., obs. 88, p. 56.
(6) Schelammer, Ars medendi univ., l. II, spect. II, c. IV, § 23.

Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux et la liqueur génitale sont la même chose; mais l'observation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une grande analogie, et que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. Hoffmann a vu les plus fâcheux accidents suivre la dissipation de la semence. « Après de longues » pollutions nocturnes, dit-il, non-seu- » lement les forces se perdent, le corps » maigrit, le visage pâlit, mais de plus » la mémoire s'affaiblit, une sensation » continuelle de froid saisit tous les mem- » bres; la vue s'obscurcit, la voix devient » rauque; tout le corps se détruit peu à » à peu (1); le sommeil, troublé par des » rêves inquiétants, ne répare point; et » l'on éprouve des douleurs semblables à » celles que l'on ressent après qu'on a été » meurtri par des corps (2). »

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entre autres maux, s'était attiré, par la masturbation, une faiblesse totale des yeux, il dit: « Qu'il a vu plu- » sieurs exemples de gens qui, même dans » l'âge fait, c'est-à-dire quand le corps » jouit de toutes ses forces, s'étaient at- » tirés non-seulement des rougeurs et » des douleurs extrêmement vives dans » les yeux, mais encore une si grande fai- » blesse de vue, qu'ils ne pouvaient lire, » ni écrire quoi que ce soit. J'ai même » vu, ajoute-t-il, deux gouttes sereines » produites par cette cause (3). » L'on verra avec plaisir l'histoire même de la maladie qui donna lieu à cette consultation. « Un jeune homme s'étant livré à » la masturbation à l'âge de quinze ans, » et l'ayant exercée très-fréquement jus- » qu'à vingt-trois, tomba, pendant cette » période, dans une si grande faiblesse » de tête et des yeux, que souvent ces » derniers étaient saisis de violents spas- » mes dans le temps de l'émission de la » semence. Dès qu'il voulait lire quelque » chose, il éprouvait un étourdissement » semblable à celui de l'ivresse; la pu- » pille se dilatait extraordinairement; il » souffrait dans l'œil des douleurs exces- » sives; les paupières étaient très-pesan- » tes, elles se collaient toutes les nuits; » ses yeux étaient toujours baignés de » larmes, et il s'amassait dans les deux » coins, qui étaient très-douloureux, » beaucoup d'une matière blanchâtre. » Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il était » réduit à une extrême maigreur; et, dès » qu'il avait mangé, il tombait dans une » espèce d'ivresse. » Le même auteur nous a conservé une autre observation, dont il avait été le témoin oculaire, et que je crois devoir placer ici. « Un jeune » homme de dix-huit ans, qui s'était li- » vré fréquemment à une servante, tomba » tout-à-coup en faiblesse, avec un trem- » blement général de tous les membres, » le visage rouge et le pouls très-faible. » On le tira de cet état au bout d'une » heure, mais il resta dans une langueur » générale. Le même accès revenait très- » fréquemment avec une très-forte an- » goisse; et il lui procura, au bout de huit » jours, une contraction et une tumeur » au bras droit, avec une douleur au » coude qui redoublait toujours avec l'ac- » cès. Le mal alla pendant long-temps en » augmentant, malgré beaucoup de re- » mèdes: enfin, Hoffmann le guérit (1). »

Boerhaave peint ces maladies avec cette force et cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. « La trop grande perte » de semence produit la lassitude, la dé- » bilité, l'immobilité, des convulsions, » la maigreur, le dessèchement, des dou- » leurs dans les membranes du cerveau, » émousse les sens, et surtout la vue, » donne lieu à la consomption dorsale, à » l'indolence, et à diverses maladies qui » ont de la liaison avec celles-là (2) ». — Les observations que ce grand homme communiquait à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, et qui portent sur les différents moyens d'evacuations, ne doivent pas être omises. « J'ai vu un » malade dont la maladie commença par » une lassitude et une faiblesse dans le » corps, surtout vers les lombes: elle fut ac- » compagnée du jeu des tendons, de spas- » mes périodiques et de la maigreur, de ma- » nière à détruire tout le corps; il sentait » aussi de la douleur dans les membranes » mêmes du cerveau; douleurs que les ma- » lades nomment *ardeur sèche*, qui brûle » continuellement en dedans les parties » les plus nobles. — J'ai vu aussi un jeune » homme attaqué de la consomption dor-

(1) Consult. Cant. 2 et 3, cas 102, t. III, p. 193.
(2) Même endroit, cas 103.
(3) Même endroit, cas 103.

(1) De morbis ex nimia venere, § 13, Oper. omn. suppl. secund. pars prim., p. 496.
(2) Institut., p. 766 de la trad. de M. D. L. M.

» sale. Il était d'une fort jolie figure, et » quoiqu'on l'eût souvent averti de ne » point trop se livrer aux plaisirs, il s'y » livra néanmoins, et il devint si diffor- » me avant la mort, que cette grosseur » charnue qui paraissait au-dessus des » apophyses épineuses des lombes, s'é- » tait entièrement affaissée. Le cerveau » même, dans ce cas, paraît être consu- » mé; en effet, les malades deviennent stu- » pides, ils deviennent si roides, que je » n'ai point vu une aussi grande immobili- » té du corps produite par une autre cause. » Les yeux mêmes sont si hébêtés, qu'ils » n'ont plus la faculté de voir (1). »

De Senac peignait, dans la première édition de ses *Essais*, les dangers de la masturbation, et annonçait aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir, dans les éditions suivantes, les raisons de la suppression de ce morceau, et de quelques autres. — Ludwig, en décrivant les maux qui surviennent à la suite des évacuations trop abondantes, n'oublie pas la spermatique. « Les jeunes gens de l'un ou de » l'autre sexe qui se livrent à la lasciveté, » ruinent leur santé en dissipant des for- » ces qui étaient destinées à amener leur » corps à son point de plus grande vi- » gueur, et enfin ils tombent dans la con- » somption (2). » — De Gotter donne un détail des accidents les plus tristes, dépendants de cette cause; mais il serait trop long de le copier : je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi (3).

Après avoir rapporté la description de la consomption dorsale d'Hippocrate, telle qu'on l'a lue plus haut, Van Swieten ajoute : « J'ai vu tous ces accidents, » et plusieurs autres, chez les malheureux » qui s'étaient livrés à de honteuses pol- » lutions. J'ai employé inutilement, pen- » dant trois ans, tous les secours de la » médecine pour un jeune homme qui s'é- » tait attiré, par cette infâme manœuvre, » des douleurs vagues, étonnantes et gé- » nérales, avec une sensation tantôt de » chaleur, tantôt d'un froid très-incom- » mode par tout le corps, mais surtout » aux lombes. Dans la suite, ces dou- » leurs ayant un peu diminué, il sen- » tait un si grand froid dans les cuisses et » dans les jambes, quoiqu'au tact ces par- » ties parussent conserver leur chaleur na- » turelle, qu'il se chauffait continuelle- » ment auprès du feu, même pendant les » plus grandes chaleurs de l'été. J'admirai » surtout, pendant tout ce temps, un mou- » vement continuel de rotation des tes- » ticules dans le scrotum; et le malade » éprouvait dans les lombes la sensation » d'un mouvement semblable, qui lui » était très à charge. (1) » Ce détail nous laisse ignorer si ce malheureux termina sa vie au bout de trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque temps, ce qui est bien plus fâcheux : il n'y a cependant pas une troisième issue.

Kloekof, dans un très-bon ouvrage sur les maladies d'esprit qui dépendent du corps, confirme, par ses observations, celle qu'on vient de lire. « Une trop » grande dissipation de semence affaiblit » le ressort de toutes les parties solides; » de là naissent la faiblesse, la paresse, » l'inertie, les phthisies, les consomptions » dorsales, l'engourdissement et la dépra- » vation des sens, la stupidité, la fo- » lie, les évanouissements, les convul- » sions (2) ». — Hoffman avait déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'infâme pratique de la masturbation, perdaient peu à peu toutes les facultés de leur âme, surtout la mémoire, et devenaient tout-à-fait inhabiles à l'étude (3).

Levis (4) décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage que ce qui a rapport à ceux de l'âme. « Tous les » maux qui naissent des excès avec les » femmes, suivent plus promptement en- » core, et dans un âge tendre, l'abomina- » ble pratique de la pollution de semence, » qu'il serait difficile de peindre avec des » couleurs aussi affreuses qu'elle le mé- » rite : pratique à laquelle les jeunes gens » se livrent, sans connaître toute l'énor- » mité du crime, et tous les maux qui en » sont les suites physiques (5). L'âme se » ressent de tous les maux du corps, mais » surtout de ceux qui naissent de cette » cause. La plus noire mélancolie, l'in-

(1) Comment. sur le même endroit, t. VII, p. 214.

(2) Instit. phys., § 870 et 872.

(3) De insensibil. pers. cap. ult.

(1) Aph. 586, t. II, p. 46.

(2) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb., p. 3.

(3) Oper. omn. fol., t. III, p. 295.

(4) A practical Essai upon the tabes dorsalis. Lond. 1748, et troisième édit., 1758.

(5) Ibid., p. 12.

» différence pour tous les plaisirs (ne » pourrait-on pas dire l'aversion?), l'im- » possibilité de prendre part à ce qui fait » le sujet de la conversation des compa- » gnies dans lesquelles ils se trouvent sans » y être; le sentiment de leur propre mi- » sère, le désespoir d'en être les artisans » volontaires, la nécessité de renoncer au » bonheur du mariage, sont les idées » bourrelantes qui contraignent ces mal- » heureux à se séparer du monde, fort » heureux si elles ne les portent pas à ter- » miner eux-mêmes leur carrière (1). »

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait Storcq, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'histoire et le traitement des maladies, n'est pas moins terrible; mais je renvoie à l'ouvrage même, dont aucun médecin ne peut se passer, ceux qui voudront le voir (2). Avant que de passer aux observations qui m'ont été communiquées, je terminerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont Gaubius a enrichi la médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité et cette précision qui n'appartiennent qu'aux plus grands maîtres. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. « Immode- » rata seminis profusio, non solum uti- » lissimi humoris jactura, sed ipso etiam » motu convulsivo, quo emittitur, fre- » quentius repetito, imprimis lædit. Ete- » nim summam voluptatem universalis » excipit virium resolutio, quæ crebro » ferri nequit, quin enervet. Collatoria » autem corporis quo magis emulgentur, » eo plus humorum aliunde ad se tra- » hunt, succisque sic ad genitalia deriva- » tis, reliquæ partes depauperantur. Inde » ex nimia venere, lassitudo, debilitas, » immobilitas, incessus de lumbis; en- » cephali dolores, convulsiones sensuum » omnium, maxime visus, hebetudo, cæ- » citas, fatuitas, circulatio febrilis, ex- » siccatio, macies, tabes et pulmonica et » dorsalis effeminatio. Augentur hæc ma- » la atque insanabilia fiunt ob perpetuum » in venerem pruritum, quem mens, non » minus quam corpus, tandem contrahit, » quoque efficitur, ut et dormientes ob- » scena phantasmata exerceant, et in tin- » tiginem pronæ partes quavis occasione » impetum concipiant onerique et stimulo » fit quamlibet exigua reparati spermatis » copia levissimo conatu, et vel, fine hoc, » de relaxatis loculis relapsura. Quocirca » liquet, quare adolescentia florem adeò » pessumdet iste excessus (1). »

(1) Ibid., p. 19.

(2) Medicus annuus, t. II, p. 215, etc.

(1) Institut. pathologiæ medicinalis; auctore H. D. Gaubio. Lug. Bat., 1758.

SECTION II. — *Observations communiquées.*

Je ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illustre ami Zimmermann, un homme de vingt-trois ans, qui devint épileptique, après s'être affaibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avait des pollutions nocturnes, il tombait dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivait après les masturbations, dont il ne s'abstenait point malgré les accidents et tout ce que l'on pouvait lui dire. Quand l'accès était passé, il éprouvait des douleurs très-fortes aux reins et autour du coccyx. Cependant, ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps, je le guéris des pollutions, et j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avaient déjà disparu. Il avait repris les forces, l'appétit, le sommeil et une très belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étaient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues même, et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, et baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme-ci? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connaît un autre qui est dans le même cas : j'ai appris depuis qu'il avait fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore Zimmermann qui parle, un homme d'un très-beau génie et d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps était exactement dans l'état de celui du malade qui consulta Boerhaave (2), et que je rapporterai ailleurs.

(2) Consult. med., t. II, p. 36.

Je dois les deux faits suivants à Rast le fils, célèbre médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avait tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte était si grande qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentait qu'il hâtait sa mort, il se consolait en disant qu'il irait plus tôt trouver son père, mort depuis quelques mois.

Miege, célèbre médecin de Bâle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, et à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue à pratiquer avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre du professeur Stehelin, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé quelques observations intéressantes et utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seront mieux placées : c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, et d'une espèce d'épilepsie, dont l'origine venait uniquement de la masturbation ; il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connais aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption, avec le ventre gros et tendu, une perte blanche et une incontinence d'urine. Quoique les remèdes l'aient soulagée, elle languit toujours, et je crains des suites funestes.

SECTION III. — *Tableau tiré de l'Onania.*

Depuis la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devait pas ajouter une entière créance aux faits de la collection anglaise, et que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, et la supposition d'un privilége impérial, avaient fait prohiber la traduction allemande dans l'empire. Ces motifs m'auraient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage; mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, et que quelques-uns paraissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisième considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de Stehelin. « J'ai reçu, dit-il, une lettre de Hoffmann de Maëstricht, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'était déjà attiré une consomption dorsale, qu'il traita sans succès, et qui fut guéri par les remèdes de l'Onania, dont le docteur Bekkers, à Londres, doit être l'auteur, et si bien guéri, qu'il est redevenu gros et gras, et qu'il a quatre enfants. » — L'Onania anglais est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui se soit écrit depuis long-temps. On ne peut lire que les observations, toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques et morales. Je ne tirerai de cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires dont les malades se plaignent : la vivacité, l'expression énergique de la douleur et du repentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, et qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affaiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits; et les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour et sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades anglais, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'âme.

1° Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent; la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence ; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue et l'ouïe, s'affaiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux. — 2° Les forces du corps manquent entièrement: l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque con-

tinuel. Presque tous deviennent hypochondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidents qui accompagnent ces fâcheuses maladies; tristesses, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consomption, sont les châtiments que d'autres trouvent dans leurs propres crimes. — 3° Les douleurs les plus vives sont un autre objet de plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement. — 4° L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignait même d'excroissances charnues sur le front. — 5° Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection: chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit et de la plus faible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle, qui abat entièrement les forces et dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie fétide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les disuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affaiblissement de son jet, font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés longtemps à ce crime. — 6° Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, et quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoïdes ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune homme dont parle Hoffmann, qui, après chaque masturbation, était attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV. — *Observations de l'auteur.*

Le tableau qu'offre ma première observation est terrible; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avais fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement. L. D****, horloger, avait été sage, et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans: à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitérait tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance, et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le col se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier: son âme, déjà toute livrée à ces infamies, n'était plus capable d'autres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avait déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvait être guéri; et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procurait sur-le-champ une érection imparfaite, qui était immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentait journellement sa faiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel, et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que, pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait, dans toute la partie postérieure du col, des douleurs si violentes qu'il poussait ordinairement, non pas des cris, mais des hurlements; et il lui était impossible, pendant tout ce temps-là, d'avaler rien de solide ou de liquide. Sa voix était devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de

tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant, qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortait continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit, sans s'en apercevoir; le flux de semence était continuel; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent; la respiration très-gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençaient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des remèdes fortifians, à détruire ces violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs: content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressentent du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéraments, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent sont: 1° un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers; chez les autres par des douleurs vives, surtout dans le temps de la digestion, par des vomissements habituels qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes. 2° Un affaiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouements, des faiblesses de voix, des essoufflements dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3° Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connaître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidents qui en résultent, chez les masturbateurs, sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle; souvent des boutons, qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduire continuellement par tout le visage, mais surtout au front, aux tempes et près du nez; une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changements des saisons, surtout au froid; une langueur dans les yeux, un affaiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, surtout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivait un patient, que cette mauvaise manœuvre » m'a diminué la force des facultés, et » surtout la mémoire (1) » Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragments de quelques lettres, qui réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, et dont la langue dans laquelle j'écrivais m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. « J'eus le » malheur, comme bien d'autres jeunes » gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'écrit) » de me laisser aller à une habitude aussi » pernicieuse pour le corps que pour » l'âme; l'âge, aidé de la raison, a corrigé depuis quelque temps ce misérable » penchant: mais le mal est fait. A l'affection et sensibilité extraordinaire du » genre nerveux, et aux accidents qu'elle » occasionne, se joignent une faiblesse, » un malaise, un ennui, une détresse » qui semblent m'assiéger comme à l'envi; je suis miné par une perte de semence presque continuelle; mon visage » devient presque cadavéreux, tant il » est pâle et plombé. La faiblesse de mon » corps rend tous mes mouvements difficiles; celle de mes jambes est souvent

(1) En date du 15 septembre 1755.

» telle, que j'ai beaucoup de peine à me » tenir debout; et que je n'ose pas me » hasarder à sortir de ma chambre. Les » digestions se font si mal, que la nour- » riture se présente aussi en nature, trois » ou quatre heures après l'avoir prise, » que si je ne venais que de la mettre » dans mon estomac. Ma poitrine se rem- » plit de phlegmes, dont la présence me » jette dans un état d'angoisse, et l'ex- » pectoration, dans un état d'épuisement. » Voilà un tableau raccourci de mes mi- » sères, qui sont encore augmentées par » la triste certitude que j'ai acquise, que » le jour qui suit sera encore plus fâcheux » que le précédent; en un mot, je ne » crois pas que jamais créature humaine » ait été affligée de tant de maux que je » le suis. Sans un secours particulier de la » Providence, j'aurais bien de la peine à » supporter un fardeau si pesant. » — Je lus en frémissant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles qui me rappelèrent ceux de l'Onania. « Si la reli- » gion ne me retenait pas, j'aurais déjà » terminé une vie d'autant plus cruelle, » qu'elle l'est par ma propre faute. » Il n'est point au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoisse : la douleur n'est rien en comparaison, et quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade désire la mort comme son plus grand bien, et regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeler vie un état aussi triste.

Vivere cum nequeam, sit mihi posse mori,
Dulce mori miseris, sed mors optata recidit. *M.*

La description suivante est plus courte et moins terrible. « J'ai eu le malheur, dès » ma tendre jeunesse, je crois entre huit » et dix ans, de contracter cette perni- » cieuse habitude, qui, de bonne heure, a » ruiné mon tempérament, mais surtout » depuis quelques années, je suis dans » un accablement extraordinaire; j'ai les » nerfs extrêmement faibles; mes mains » sont sans forces, toujours tremblantes, » et dans une sueur continuelle; j'ai de » violents maux d'estomac, des douleurs » dans les bras, dans les jambes, quel- » quefois aux reins et à la poitrine, sou- » vent de la toux : mes yeux sont tou- » jours faibles et cassés; mon appétit est » dévorant, et cependant je maigris beau- » coup, et j'ai tous les jours plus mauvais » visage. » L'on verra, dans la section du traitement, le succès des remèdes dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure du premier à cause de sa longueur. « La na- » ture, écrivait un troisième, m'ouvrit » les yeux sur la cause de la langueur » dans laquelle je me trouvais, et sur le » danger de l'abîme où je me précipitais, » soit par des boutons ou vessies qui sur- » venaient à la partie qui servait d'instru- » ment à mon crime, soit par la faiblesse » que j'éprouvais au milieu du crime mê- » me, et qui ne me permettait pas de dou- » ter quelle était sa cause. »

Je pourrais ajouter ici un grand nombre de relations de maladies pour lesquelles j'ai été consulté depuis la seconde édition de cet ouvrage; mais ce serait des répétitions inutiles, et je me borne à deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui est dans la fleur de son âge, m'écrivait, il n'y a que peu de jours: « J'ai contracté fort jeune une af- » freuse coutume qui a ruiné ma santé; » je suis accablé d'embarras et de tour- » noiements de tête, qui m'ont fait crain- » dre l'apoplexie, et pour lesquels on m'a » saigné; mais on s'aperçut d'abord que » l'on avait eu tort. J'ai la poitrine serrée, » et par conséquent la respiration gênée; » j'ai fréquemment des douleurs d'esto- » mac, et je souffre successivement pres- » que par tout le corps; je suis tout le » jour assoupi et inquiet : pendant la nuit » mon sommeil est troublé et agité, et » il ne me répare point; j'ai souvent des » démangeaisons, je suis pâle, j'ai les yeux » affaiblis et douloureux, le teint jaune, » la bouche mauvaise, etc. » — « Je ne » puis faire, m'écrivait un second, deux » cents pas sans me reposer; ma faiblesse » est extrême : j'ai des douleurs conti- » nuelles dans tout le corps, mais sur- » tout dans les épaules; je souffre beau- » coup des maux de poitrine; j'ai conservé » de l'appétit, mais c'est un malheur, puis- » que j'ai des douleurs d'estomac dès que » j'ai mangé, et que je rends tout ce que » je mange : si je lis une page ou deux, » mes yeux se remplissent de larmes, et » me font souffrir, j'ai souvent des sou- » pirs très-involontaires. *Filo xylino » flaccidius veretrum, omnisque erectio- » nis impotens, semen quidem, manu » sollicitatum, effluere finit, nequa- » quam vero ejaculat; adeo cæterum » imminutum et retractum, ut oculi de » sexu vix judicare possint.* » L'on trouvera les détails et les succès du traitement dans la suite de cet ouvrage; je les donnerai, parce que c'est le plus affaibli et le plus docile des malades que j'aie vus. — Un troisième, qui s'était livré à cette horrible manœuvre dès l'âge de

douze ans, paraissait plus attaqué dans les facultés intellectuelles que dans la santé corporelle. « Je sens ma chaleur » diminuer sensiblement; le sentiment » est considérablement émoussé chez moi, » le feu de l'imagination extrêmement » ralenti, le sentiment de l'existence in- » finiment moins vif; tout ce qui passe à » présent me paraît presque un songe; » j'ai plus de peine à concevoir, et moins » de présence d'esprit; en un mot, je me » sens dépérir, quoique je conserve du » sommeil, de l'appétit, et assez bon vi- » sage. »

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypochondrialgie; et si les hypochondriaques se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidents du mal, et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux causes réunies; et des observations réitérées m'ont prouvé que, dans les hypochondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau, affaibli par cette double cause, perd successivement toutes ses facultés et les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'un homme mélancolique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchait quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, et qui s'étant trop livré à un autre genre de plaisir dans les premiers jours de son second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner (1).

Jakin nous a conservé, dans ses Commentaires sur Rhazes, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetèrent dans une consomption accompagnée de manie, qui le tuèrent en peu de jours (2). — On sait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, et surtout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, et c'est à cette cause que Van Swieten attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquents (3). Didier avait connu un marchand de Montpellier, qui ne sacrifiait jamais à Vénus sans avoir aussitôt après une attaque d'épilepsie (1). — Galien rapporte une observation semblable (2), et Henri Van Heers témoigne la même chose (3). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. Van Swieten a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (4). Hoffmann connaissait une femme très-lubrique, qui avait le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. On peut placer ici ce que dit Boerhaave, dans son *Traité des maladies des nerfs*, que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à la mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tombait, à chaque coït, dans une syncope assez longue, et celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du spasme l'avait jeté sur-le-champ dans une paralysie totale (5) : et je trouve, dans l'excellent ouvrage dont Sauvages vient d'enrichir la médecine, l'observation très-singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, était attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui raidissait tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance. « Ita ut illum præ oneris » impotentia, in alteram lecti partem ex- » cutere cogeretur uxor, et evacuatio » spermatis lenta flaccidoque veretro de- » mum succedebat, remittente corporis » rigiditate (6). » Je connais plusieurs faits analogues; de Haller en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les *Instituts* de Boerhaave (7), et l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

On a vu plus haut que la masturbation procurait l'épilepsie, et cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croit : est-il étonnant que ces actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois, dans ceux qui y sont déjà sujets? est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable? — Cette rigidité totale de tout

(1) Dec. II, an. 4, obs. 166, p. 227.
(2) Schenckius, l. I, obs. 2. De mania, p. 152.
(3) § 1077, t. III, p. 429.

(1) Quest. medic. an epilepsis mercurius vitæ.
(2) De locis affectis, l. V., c. VI.
(3) Observationes medicæ oppido raræ, obs. 8.
(4) § 1075, t. III, p. 412.
(5) De morb. nerv., p. 462.
(6) Nosologia methodica, seu classes morborum, t. V, p. 230.
(7) Ad § 658, n. f.*, t. V, p. 446.

le corps, dont parle Boerhaave, est un des symptômes les plus rares; je ne l'avais vue qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avait commencé par une raideur du col et de l'épine; il gagna successivement tous les membres, et je vis cet infortuné jeune homme, quelque temps avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, et réduit à ne prendre d'aliments que ceux qu'on lui mettait dans la bouche; il vécut quelques semaines dans ce triste état, et mourut, ou plutôt s'éteignit, presque sans souffrance. — J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale et mortelle, qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé, le 10 février 1760, pour voir à la campagne un homme de quarante ans, qui avait été très-fort et très-robuste, mais qui avait fait beaucoup d'excès en femmes et en vin, et qui s'était souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avait commencé, il y avait plusieurs mois, par une faiblesse dans les jambes, qui le faisait chanceler en marchant, comme s'il avait trop bu; il tombait quelquefois, même en se promenant dans la plaine; il ne pouvait descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, et il n'osait presque plus sortir de son appartement. Ses mains tremblaient beaucoup. Il ne pouvait écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivait fort mal; mais il dictait aisément, quoique sa langue, qui n'avait jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servait bien, et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il était moins attentif au jeu de dames, et que sa physionomie était assez changée; il avait de l'appétit, et il dormait, mais il avait un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes et en vin étaient la cause première du mal, et je pensais que les tours de force qu'il avait souvent faits, pouvaient être la cause de ce que les muscles étaient plus particulièrement attaqués. La saison était peu favorable aux remèdes, mais il fallait cependant chercher à arrêter les progrès du mal; je lui conseillai des frictions sur tout le corps avec de la flanelle, et quelques fortifiants; je me proposais d'en augmenter les doses, et de leur joindre l'usage du bain froid dans le commencement de l'été. Au bout de quelques semaines, le tremblement des mains paraissait un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'avril: on attribua le mal à ce que le malade avait écrit pendant quelques mois, il y a deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie: on employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres qu'on dit être diaphorétiques et antispasmodiques; il ne survint aucun changement. Au mois de juin, une seconde consultation décida qu'il irait prendre les eaux de Leuk en Valais: au retour il avait plus de tremblement et plus de raideur. Depuis lors (septembre 1760, jusqu'au mois de janvier 1764) je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'Onania, qui n'opérèrent rien. Il en prit, l'année dernière, d'un médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers; et, plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes; il ne pouvait plus remuer seul les bras ni les mains; l'embarras de la langue augmenta, et il perdit tellement la voix qu'on ne pouvait l'entendre qu'avec beaucoup de peine; les muscles extenseurs de la tête la laissaient continuellement tomber sur la poitrine; il avait toujours de l'inquiétude dans les reins; le sommeil et l'appétit diminuèrent successivement: les derniers mois de sa vie, il avait beaucoup de peine à avaler; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière; les yeux s'éteignirent singulièrement: il passait, quand je le revis, au mois de janvier, tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine, ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disait. Les derniers jours de sa vie il était réduit à prononcer lettre par lettre, et on les écrivait à mesure qu'il les prononçait. Voyant que je ne lui donnais aucune espérance, et que je n'employais que quelques lénitifs pour l'oppression et la fièvre, pressé par le

désir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire tout de suite, la confidence de la cause à laquelle il attribuait tous ses maux, en lui avouant que c'était la masturbation ; qu'il avait commencé cette infamie il y avait plusieurs années ; qu'il l'avait continuée aussi long-temps qu'il l'avait pu, et qu'il avait senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livrait. Il me confirma cet aveu quelques jours après, et c'est ce qui l'avait déjà déterminé à employer les remèdes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur ; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause ; il produit très-aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut de forces dans la nature. Hippocrate nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens et vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, et enfin mortelle (1).

Tout ce que Hoffmann dit sur cette matière mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de Fabrice de Hilden, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie qui avait été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, et livré aux femmes et au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre, et tous les symptômes de la maladie dont il relevait, mais beaucoup plus violemment que la première fois ; et il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livrait jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de Bartholin, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvements d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes : il guérit par le repos et quelques fortifiants (1).

N. Chesneau vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leurs noces, d'une violente fièvre continue, avec une rougeur et un gonflement considérable du visage ; l'un des deux avait une violente douleur au croupion : ils périrent l'un et l'autre au bout de peu de jours (2). — Vandermonde décrit une fièvre produite par la même cause, qui fut aussi très-longue, et accompagnée des accidents les plus effrayants, mais dont l'issue fut plus heureuse que chez le malade d'Hippocrate. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parce qu'elle est un peu longue ; mais je conseille aux médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui se trouve partout. Je parlerai plus bas du traitement. De Sauvages peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés* ; le pouls est tantôt fort et plein, tantôt faible et petit ; les urines sont rouges, la peau sèche et chaude, la soif considérable ; ils ont des nausées, et ne peuvent point dormir (3). — J'ai vu, en 1761 et 1762, deux jeunes hommes très-sains, très-forts, très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la seconde nuit de leurs noces, sans aucun frisson, d'une fièvre très-forte, avec le pouls vite et dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvements convulsifs, une inquiétude insoutenable, et la peau très-sèche ; le second avait beaucoup d'altération et beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvait aussi avoir quelque part à ces accidents ; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un et l'autre au bout de deux jours, circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie et à ses caractères, ne laisse aucun doute sur sa cause. — De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbations étaient très-dangereuses ; leur marche

(1) Epid., l. III, sect. III, æg. 16. Foès, p. 1117.

(1) De morb. ex nim. vener., § 20, 21.

(2) Nic. Chesneau, Observ. med. lib. quinq., l. V, obs. 36, 37.

(3) Nosolog., t. II, p. 262.

est ordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées ; on ne trouve point de ressources dans le tempérament ; l'art est obligé de tout faire ; et, comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique ; et je vois que Fonseca avait déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, même très-robustes, sont attaqués, après des excès avec des femmes dans une même nuit, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir ; car, quand le corps est affaibli par des excès vénériens, s'il est attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon, qui n'avait pas encore seize ans, s'était livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin, au lieu de sperme, il n'avait amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives, et d'une inflammation de tous les organes de la génération. Me trouvant par hasard à la campagne, on me consulta ; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émollients, qui produisirent l'effet que j'en attendais ; mais j'ai appris depuis qu'il était mort peu de temps après de la petite-vérole, et je ne doute point que les atteintes qu'il avait portées à son tempérament par ses infâmes fureurs n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens ! — Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien savent que, dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

SECTION V. — *Suite de la masturbation chez les femmes.*

Les observations précédentes paraissent toutes, si l'on en excepte celle de Stehelin, regarder principalement les hommes : ce serait traiter incomplètement cette matière que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'Onania anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur et de compassion ; le mal paraît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux, à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chutes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongements et à des dartres du clitoris, à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie. — Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangements intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint, dis-je, et le coloris disparaissent les premiers ; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent, par leur langueur, celle de toute la machine ; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille. — Le rachitis, ce qu'on appelle communément la *nouûre*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand Boerhaave, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais surtout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faites jusqu'à huit, dix, douze, quatorze, même seize ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine ; et le désordre devient quelquefois très-considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des

(1) De sanitate tuenda, p. 110.

causes qui la produisent. Hippocrate en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer, dans un autre ouvrage, ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que, parmi ces causes, la masturbation occupe un des premiers rangs.

Hoffmann avait déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour avant d avoir fait leur crue, maigrissaient et décroissaient au lieu de croître (2); et l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement doit à plus forte raison en troubler l'ordre, et produire ces inégalités dans sa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle. — Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les désirs et les forces ne sont pas éteints : indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusque dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du docteur Bekkers, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connais un homme qui, instruit de ces abominations par son précepteur, éprouva le même dégoût dans le commencement de son mariage; et l'angoisse de cette situation, jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins et fortifiants. — Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les pères et les mères à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade, et il en est plus d'un dans ce même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le soin important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, et de ceux qui, n'étant destinés qu'à développer leurs talents corporels, sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, et des domestiques qu'on engage souvent, sans s'informer s'ils en ont? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après Rast fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante; la collection anglaise est pleine d'exemples pareils, et je ne pourrais produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avait confié le soin de leur tournure. Il est, dans cette espèce de culture, des jardiniers des deux sexes. Quels remèdes, me dira-t-on, à ces maux? La réponse sort de ma sphère, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, et veiller sur lui et sur son élève avec cette vigilance qui, dans un père de famille attentif et éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux, et qui est toujours possible, quand on veut fortement l'avoir :

> Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus suis. (PHÆD.)

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects, empêcher tout commerce avec les domestiques. — Il n'y a pas long temps qu'une fille, âgée de dix-huit ans, qui avait joui d'une très-bonne santé, tomba dans une faiblesse étonnante; ses forces diminuaient journellement; elle était tout le jour accablée par l'assoupissement, et la nuit par l'insomnie; elle n'avait plus d'appétit, et une enflure œdémateuse s'était répandue par tout le corps. Elle consulta un habile chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avait point de dérangement dans les règles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question lui confirma la justesse de son soupçon, et l'aveu de la malade le changea en certitude; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation et quelques remèdes ont arrêté en très-peu de jours les progrès du mal, et produit même quelque amendement. — Outre la masturbation ou la souillure manuelle, il est un autre souillure qu'on pourrait appeler *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*,

> Lesbides, infamem quæ me fecistis, amatæ;

et qui, trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des épigrammes et des satires de ce siècle :

> Leonum ancillas posita Laufella corona
> Provocat, et tollit pendentis præmia coxæ.

---

(1) Aphor. sect. VI, 46.

(2) De ætate conjugio opportuna, § 10, supplem. secund., p. 340. Toute cette dissertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

Ipsa Medullina frictum trissantis adorat.
Palmam inter dominas virtus natalibus æquat (1).

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi-ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des siècles à la chimère des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire, et sur laquelle Tronchin a donné une savante dissertation, opère tout le miracle, et l'abus odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuses, peut-être, de cette espèce de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles (2). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillure; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes mènent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, et qu'il serait aisé de trouver plus d'une Laufella et d'une Medullina, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la nature pour croire qu'ils doivent faire disparaître les différences arbitraires de la naissance. — L'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, et concevoir même la jalousie la plus vive contre ceux qui paraissaient avoir de l'affection pour elles. — Il est temps de finir de si tristes détails; je me lasse de peindre les turpitudes et les misères de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs, et je passe à l'examen des causes, après cette observation générale; c'est que les jeunes gens nés avec une constitution faible ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment; tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux surtout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'étisie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'asthme, de crachement de sang, de migraines, d'épilepsie, qui ont du penchant à cette espèce de nouûre dont j'ai parlé plus haut; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement persuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, et les jettera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Tartareas vivum constat inire vias.

ARTICLE II. — LES CAUSES.

SECTION VI. — *Importance de la liqueur séminale.*

Comment une trop grande émission de semence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, et les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui se séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles, seraient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit ici que de prouver son utilité par les témoignages des médecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, et de déterminer ses effets sur le corps. La section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent produire les circonstances qui accompagnent l'émission. — Hippocrate a cru qu'elle se séparait de tout le corps, mais surtout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines et des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit, qui, se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus balsamique, et cette partie, ainsi séparée du reste, est portée par la moelle de l'épine

(1) Juven., sat. VI, v. 321.

(2) Illas dixit Græcia Tribades, Gallis dicuntur Ribaudes: monstrum quotidie nascens, et cui eo confidentius sese tradunt puellæ, quod abest fœcunditas, et ut dixit Juvenalis:

Quod abortivo non est opus.

aux organes génitaux (1). Galien adopte ces idées. « Cette humeur, dit-il, n'est » que la plus subtile de toutes les autres ; » elle a ses veines, ses nerfs qui la por- » tent de tout le corps aux testicules (2). » En perdant la semence, dit-il ailleurs, » on perd en même temps l'esprit vital ; » ainsi il n'est point étonnant qu'un coït » trop fréquent énerve, puisqu'il prive » le corps de ce qu'il a de plus pur (3). » Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la Philosophie*, les opinions des différents philosophes anciens sur ce sujet ; qu'on me permette de les rapporter ici. Aristote, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connaîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle l'*excrément du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos aliments), *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit*. Pythagore dit que c'est *la fleur du sang le plus pur*. Alcmæon, son élève, physicien et médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, et celui des philosophes païens qui paraît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme, Alcmæon, dis-je, la regardait comme *une portion du cerveau*, et il n'y a que deux ou trois ans qu'un médecin célèbre a adopté et amplifié ce système : il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules qu'il regarde comme des ganglions, et non pas comme des glandes, et c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien. — Platon envisageait cette liqueur comme *un écoulement de la moelle de l'épine*. Démocrite pensait comme Hippocrate et Galien. Epicure, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne que l'homme n'était heureux que par les plaisirs, mais qui en même temps a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavouerait pas ; Epicure, dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal s'y sont laissé surprendre, et ont pris pour un débauché, dit Fénélon, un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées ; j'ajouterai, dont les principes sont la censure la plus sévère des dogmes de ces prétendus sectateurs modernes, qui, ne connaissant de lui que son nom, en abusent indignement pour autoriser des systèmes d'infamie qu'il abhorrait, et dont les sages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un ; Epicure, dis-je, regardait la semence comme *une parcelle de l'âme et du corps*, et fondait sur cette idée les préceptes qu'il donnait de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentiments diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse. — L'on a demandé : est-elle analogue à quelque autre humeur ? est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquents et si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudrait connaître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connaissance, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et de probables conjectures. — « L'on comprend aisément, dit M. Hoffmann, comment il y a un rapport si étroit entre le » cerveau et les testicules, puisque ces » deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile et la plus exquise, » qui est destinée à donner la force et le » mouvement aux parties, et à servir » même aux fonctions de l'âme. Aussi il » est impossible qu'une dissipation trop » abondante de ces liqueurs ne détruise » pas les forces de l'âme et du corps (1). » Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se » distribue, comme les esprits animaux » séparés par le cerveau, dans tous les » nerfs du corps : il paraît être de la même » nature ; de là vient que plus on en » dissipe, moins il se sépare de ces es- » prits ». Gotter est dans la même idée : « Le sperme est la plus parfaite et la plus » importante des liqueurs animales, la » plus travaillée, le résultat de toutes les » digestions ; son intime rapport avec

(1) De genitura. Foes., p. 231.

(2) De spermate, lib. I, c. I, tom. VIII, p. 135.

(3) De semine, lib. I, cap. XXV, t. I, p. 1281.

(1) Même endroit, cas 103, p. 293.

» les esprits animaux prouve que, comme » eux, elle tire son origine des humeurs » les plus parfaites (1)». En un mot, il paraît par ces témoignages, et par une foule d'autres qu'il serait difficile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourrait appeler l'*huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être, l'*esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs faibles, et, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est séparée des autres, puisqu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps? L'on accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs, qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, etc., doit affaiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord que des exemples semblables, et trop fréquents pour n'être pas généralement connus, auraient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre et peu longue, affaiblit à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, et que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive; toutes les autres en souffrent, surtout la nutrition, qui n'est qu'une espèce de sécrétion; l'animal languit et s'affaiblit. Mais, en second lieu, il y a pour la semence une réponse qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive, dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la semence est une liqueur active dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes, qui cesse si on l'évacue; une liqueur, par là même, dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des humeurs, telles sont la sueur et la transpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs, et expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres, telle est l'urine, qui, après cette séparation et cette expulsion, sont retenues pendant un certain temps dans des réservoirs destinés à cela, et dont elles ne sortent que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter sur ces réservoirs une irritation qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisièmes, qui sont séparées et retenues, comme les secondes, dans des réservoirs, non point dans la vue d'être du moins entièrement évacuées, mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les testicules, elle passe de là par un canal assez long dans les vésicules séminales, et est constamment repompée par les vaisseaux absorbants, et de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves : une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules; elle se rend dans ses réservoirs, dont l'étendue est très-bornée, et ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour : cependant il est des hommes continents qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendrait-elle si elle ne rentrait pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation? rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation, à la route et à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, et cela dans une proportion qui ne se trouve tout aussi grande ailleurs (1).

---

(1) De perspic. insensibili, c. XVII, § 5, p. 219.

En 1720, le docteur G. A. Jacques soutint à Paris une thèse sur cette question : *An humorum præstantior semen?* et, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

(1) J'adopte, ou je parais adopter ici le système commun, que les veines ordinaires absorbent. Dans le système de Hunster, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres

Aussi, il est probable que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épididymes, qui sont une espèce de premier réservoir adhérent aux testicules, et dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminale.

Galien avait su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme. « Tout » en est plein, dit-il, chez ceux qui ne » commercent pas avec les femmes; l'on » n'en trouve point chez ceux qui se li-» vrent souvent à ce commerce ». Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps; enfin il décide « qu'elle » est d'une vertu exquise, et qu'ainsi » elle peut communiquer très-prompte-» ment de sa force à toutes les parties du » corps (1) ». Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, et conclut ainsi : « Est-il donc étonnant que » les testicules fournissent une liqueur » propre à répandre une nouvelle vi-» gueur sur tout le corps? Le cerveau » produit bien les sensations et les mou-» vements, et le cœur donne aux artères » la force de battre ». Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. « La semence est gardée dans » les vésicules séminales jusqu'à ce que » l'homme en fasse usage, ou que les » écoulements nocturnes l'en privent. » Pendant tout ce temps-là, la quantité » qui s'y en trouve excite l'animal à » l'acte vénérien ; mais la plus grande » quantité de cette semence, la plus vo-» latile, la plus odorante, celle qui a le » plus de force, est repompée par le » sang, et elle produit, en y entrant, des » changements bien surprenants : la bar-» be, les poils, les cornes; elle change » la voix et les mœurs, car l'âge ne pro-» duit pas dans les animaux ce change-» ment, c'est la semence seule qui les » opère, et on ne les remarque jamais » dans les ennuques (2) ».

Comment la semence opère-t-elle ces effets ? C'est là un de ces problêmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche ; son odeur forte, et l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus, et l'on comprend que ces particules âcres étant continuellement repompées et remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux, qui, par là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus efficace; la circulation est plus animée, la nutrition plus exacte; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite : quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent jamais; c'est le cas des ennuques (1); toutes se font mal. Il se présente ici une question assez naturelle; pourquoi les ennuques n'éprouvent-ils pas les mêmes maux que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes? Il n'est guère possible de répondre exactement à cette question qu'à la fin de la section suivante.

SECTION VII.—*Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.*

Il y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en aperçoive : toutes les autres se font dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlements généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer et lui donner issue. Est-ce trop

---

à une très-grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espèce y sont très-abondants.

L'on peut consulter sur ces matières Wharton, De glandulis; Russel, De œconomia naturæ in gland. morb., p. 92; Skmeider, De regressu seminis ad massam sanguineam ; Suppl. aux Actes des savants de Leipsick, t. v, p. 252, et une foule d'autres auteurs physiologistes.

(1) De semine, l. I, c. XXXIV, t. I, p. 1279.

(2) Haller, Prim. lin. phys., § 790.

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage sur ces hommes imparfaits doivent se procurer Wethos, De castratis.

hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps? Le coït, dit Démocrite, est une espèce d'épilepsie. « C'est, » dit de Haller, une action très-violente, » qui est très-voisine de la convulsion, » et qui, par là même, affaiblit étonnam- » ment, et nuit à tout le système ner- » veux. » L'on a vu dans les observations que j'ai rapportées plus haut, et dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espèce d'épilepsie; et la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvements violents eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affaiblissement suit l'acte a paru à bien des gens, et avec raison, une preuve que ce ne pouvait être la seule privation de semence qui l'occasionnait : mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affaiblir, c'est l'affaiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif. — Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur l'amman d'une ville de Suisse, dont F. Platérus nous a conservé l'histoire, et qui, s'étant remarié déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans : l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avait plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape; le succès en fut d'abord le même; mais, plein de confiance, il voulut aller jusqu'au bout et mourut dans l'acte même entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït sont aussi un symptôme convulsif. Hippocrate parle d'un jeune homme à qui des excès en vin et en femmes avaient occasionné, entre autres symptômes, des palpitations continuelles (2); et Dolæus en a vu un saisi, dans l'acte même, d'une palpitation si violente, qu'il aurait été étouffé s'il avait persisté (1). L'on trouve dans Hoffmann d'autres faits semblables. — L'observation de l'enfant cité plus haut est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de Rast, du pouvoir de la cause convulsive, puisqu'à cet âge il ne pouvait guère évacuer qu'une humeur des prostates, et non point une véritable semence. — Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre de bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. Galien paraît les avoir déjà faites. « La volupté elle- » même, dit-il, affaiblit les forces vita- » les. » Fleming n'a pas omis cette cause dans son beau poème sur les maladies des nerfs :

> Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas (2).

Sanctorius établit positivement que les mouvements affaiblissent plus que l'émission du sperme; et il est bien étonnant que Gotter, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvements n'affaiblissent pas plus que d'autres mouvements quelconques, parce qu'ils ne sont pas convulsifs, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. Lister, Noguez, Quincy, qui ont commenté le même ouvrage avant lui, ne pensent pas comme lui, et ils attribuent une partie du danger à l'affaiblissement que laissent les convulsions. Le coït, dit Noguez, est une convulsion; il dispose les nerfs aux mouvements convulsifs, et la plus légère occasion les fait naître (3). — J.-B. Borelli, l'un des premiers créateurs de la physiologie, ne les avait pas envisagés comme Gotter; il est positif sur cet article : « Cet acte est accompagné d'une » espèce d'affection convulsive, qui porte » les plus rudes atteintes au cerveau et » à tout le genre nerveux (4). » Senac attribue positivement aux nerfs les faiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, « c'est, dit-il, l'ac- » tion des nerfs qui se mettent alors en

---

(1) Felic. Plateri, Observ. lib. prim. suffocatio ex congressu, p. 174.

(2) Epid., l. III, s. 7, æg. 17, Foes., p. 117.

(1) Encyclop. medic., lib. II, cap. VI, p. 347.

(2) Neuropathia, l. I, v. 375.

(3) Sect. VI, aph. 10.

(4) De motu animal., l. II, c. XII, prop. 170.

» jeu. Cela est confirmé par l'abattement » ou par la syncope qui suivent l'effusion » du sperme; car ce n'est qu'aux nerfs » qu'on peut imputer cette défaillance » (1). » — Lewis (2) attribue plus à cette cause qu'à l'autre, ainsi que Sanctorius. — Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton retombe au-dessous; par là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; et, comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement quand ils sont affaiblis. — Une raison qui contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie : l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs; et Hoffmann rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même : l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (3). Cette quantité de sang distendant les nerfs, les affaiblit; ils résistent moins aux impressions, et c'est ce qui fait leur faiblesse. — En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence et les mouvements convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes : la dépravation des digestions, l'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause. — Le relâchement dans lequel ces excès jettent dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la diététique; et la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut; d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire, et même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de gouttes ou de rhumatismes, une faiblesse étonnante dans le dos, la consomption, la faiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête, et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici, en un mot, rien n'abrège tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1° L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affaiblissent, et cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives : l'estomac est presque entièrement actif; aussi dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent : vérité d'observation, qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières, et souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscère, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est de toutes les parties du corps l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, et dans laquelle, par là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affaiblit l'action des uns, et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que d'aucun autre; et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné fait que, dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra;
At contra ejusdem franguntur cuncta dolore (2).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche surtout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes, un malaise général rend la faiblesse plus à charge, les organes de sens s'émoussent, l'âme même n'exerce ses

(1) Traité du cœur, lib. IV, c. XII, § 3, p. 539.
(2) Aphor. 4, p. 6.
(3) De morb. anim. vener. 17.

(1) Lynch guide to health, p. 306.
(2) Q. Serenus Samm.

facultés qu'imparfaitement; la mémoire et surtout l'imagination paraissent anéanties; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une indigestion pénible. Une belle observation, rapportée par Payva, médecin portugais, habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affaiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac. « Quand les désirs vénériens, dit-il, » sont montés chez les jeunes gens à leur » plus haut degré, ils éprouvent une es» pèce de sensation agréable à l'orifice » de l'estomac; mais, s'ils satisfont ces » désirs avec trop d'impétuosité et au» delà de leurs forces, ils éprouvent dans » ce même endroit une sensation extrê» mement désagréable et fâcheuse, qu'ils » ne peuvent pas exprimer, et ils payent » bien chèrement leurs excès par la mai» greur, le marasme etc., dans lesquels » ils tombent (1). » — Arétée avait déjà connu cette vérité (2), et Boerhaave emploie les mêmes expressions que Payva : il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe à mesure qu'ils reprennent leurs forces (3) : il confirme la même chose ailleurs, en y joignant une règle de pratique très-utile; c'est que, quand il survient des accès d'épilepsie après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac (4).

2° La faiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidents paralytiques et spasmodiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvements convulsifs qui accompagnent l'émission; en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté, celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affaiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, et qu'à raison de cette analogie on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, et les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé, et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, et en soustrayant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, et en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment. — Il y a, entre les maladies de l'estomac et celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes, et celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouverait pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffirait pour en convaincre. La quantité de nerfs qui s'y distribuent démontrent combien ils sont nécessaires à ses fonctions, et combien, par là même, elles doivent être dérangées quand ils ne sont pas en bon état.

3° Enfin, la transpiration se fait moins bien. Sanctorius a même déterminé la quantité dont elle diminuait; et cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différents. — L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne peuvent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers; ce détail prolongerait trop ce petit ouvrage, et n'intéresserait que les médecins auxquels il est inutile; l'on peut voir ce qu'en dit Gorter (1). — Clifton Wintringham a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation, relativement

(1) In tentigine ardentissima juvenum inest quid grati in ore ventriculi, in concubitum si ruant salacissimi, et ultra vires tentant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratissimum amarumque quod exprimere nequeunt : pœnas et luunt, et pœnitentia dolent : hinc macies, marasmus, etc. G. R. de Payva, De affectu attrabilario, mirachiali, etc., p. 27.

(2) De morb. chronic., l. II, c. VI, stomachus delectationis tristitiæque princeps est.

(3) De morb. nervor., p. 454.

(4) Ibid., p. 807.

(1) De perspirat., cap. XVII, § 8, 12, et aph.

aux goutteux, et son explication mérite d'être lue (1). — Feu Gunzius (2), enlevé à la médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuse des inconvénients de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'était attiré par là une toux continuelle; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onanisme. Il était venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès dans cette infamie le jetèrent dans l'étisie, et je me rappelle que sa toux était si forte et si continuelle, que tous ses voisins en étaient incommodés. On le saigna fréquemment dans la vue, sans doute, d'abréger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il était, si je ne me trompe, Dauphinois), et lui promit une guérison complète. Il mourut deux heures après. — Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affaiblissement prodigieux des facultés de l'âme. La solution de ce problême tient à la question insoluble pour nous, de l'influence des deux substances l'une sur l'autre, et nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons et la nature de l'esprit et celle du corps; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont intimement unies, que tous les changements que l'une éprouve sont ressentis par l'autre; une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliments de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop faible, changent du tout au tout notre façon de voir et de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir et penser très-différemment, et nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices et des vertus, tant sont vrais les vers du premier satirique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang:
Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
C'est un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant est exact le tableau que Lucrèce a tracé de cette union intime.

—Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, et auctior est animi vis:
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque.
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt:
Quin etiam morbis in corporis avius errat.
Sæpe animus, dementit enim deliraque fatur (2).

L'observation nous apprend également que, de toutes les maladies, il n'y en a point qui affecte l'âme plus promptement que celle du genre nerveux; les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent presque ordinairement dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve, qui en même temps nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui, comme on l'a dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affaiblissement du cerveau, et par là même des facultés. — L'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux est suivi de celui des sens, et cela est naturel. Sanctorius, Hoffmann, et quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffrait plus particulièrement; mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me paraissent pas suffisantes. Les principales, et celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, et qui, étant toutes susceptibles de différents vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangements que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages, et sont en très-grand nombre. Enfin, cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le temps de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on aperçoit alors dans les yeux des animaux forme une preuve sensible, produit dans les vaisseaux d'abord une faiblesse, et ensuite des engorgements, dont la perte de la vue est une suite nécessaire. — Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut, pourquoi les eunuques, qui n'ont point de semence, ne sont-ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire? — Il y en a deux raisons très-suffisantes. La première,

---

(1) The Works of the late Clifton, Wintringham, c. II, p. 85, etc.
(2) Comment. in libr. de humoribus, p. 228.

(1) Régnier, satire 5.
(2) De natura rerum, l. III, v. 446.

c'est que, s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée et repompée, d'un autre côté, ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changements qui sont dus à la semence préparée, et que j'ai indiqués plus haut; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourrait, si l'on veut, me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire, semen in potentia;* c'est cette partie précieuse des humeurs que les testicules séparent: et *semence faite, semen in actu.* Si la première ne se sépare pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, et n'éprouve point les changements qui en dépendent; mais elle ne s'appauvrit pas; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare et s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès. — Les accidents qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée que le sperme de l'homme, sa perte ne les affaiblit peut-être pas aussi promptement; mais, quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus faible chez elles, et naturellement plus disposé au spasme, les accidents sont plus violents. Des excès subits les jettent dans des accidents analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai parlé plus haut, page 495, et j'ai été témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746, une fille, âgée de vingt-trois ans, défia six dragons espagnols, et soutint leurs assauts pendant toute une nuit dans une maison aux portes de Montpellier! Le matin on l'apporta en ville, mourante : elle expira le soir baignée dans son sang qui ruisselait de la matrice. Il eût été intéressant de s'assurer si cette hémorrhagie était la suite de quelque blessure, ou si elle ne dépendait que de la dilatation des vaisseaux produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII. — *Causes de danger, particulières à la masturbation.*

On a vu plus haut que la masturbation était plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir partout une providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvements, et dont la divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrais avoir recours aux causes miraculeuses que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très-bien s'expliquer par les lois de la mécanique du corps et par celles de son union avec l'âme. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par Hippocrate, qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuaient à une punition particulière de Dieu, fait cette belle réflexion : « Il est vrai que cette maladie » vient de Dieu; mais elle en vient com» me toutes les autres : elles n'en vien» nent pas plus les unes que les autres, » parce que toutes sont une suite des lois » de la nature, qui régit tout (1). »

Sanctorius, dans ses observations, nous fournit une première cause de ce danger particulier. « Un coït modéré est » utile, dit-il, quand il est sollicité par » la nature : quand il est sollicité par » l'imagination, il affaiblit toutes les fa» cultés de l'âme, et surtout la mémoire (2). » Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des désirs que quand les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaississement qui en rend la résolution plus difficile, et cela dénote que son évacuation n'affaiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des parties génitales, que leur action et les désirs qui la suivent sont mis en jeu, non-seulement par la présence d'une humeur séminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ces parties; elle peut, en s'occupant des désirs, les mettre dans cet état qui les produit, et le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il était moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin comme de ceux de

(1) De aere, locis et aquis. Foesius, p. 293.

(2) Sect. VI, aph. 35.

tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos que quand ils le sont par la nature. La faim et la soif indiquent le besoin de prendre des aliments et de la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps et l'affaiblit. Le besoin d'aller à la selle et d'uriner sont également marqués par de certaines conditions physiques, mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matières à évacuer. On s'assujettit à des besoins sans besoin, et tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, et non pas la nature, qui les sollicitent Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, et ce dont par là même elle se gardait bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs se portent là où il y a une irritation, il se fait au bout d'un certain temps un afflux continuel d'humeurs sur ces parties ; il arrive ce qu'Hippocrate avait déjà observé : « Quand un homme exerce le coït, » les veines séminales se dilatent, et at- » tirent la semence (1). »

On peut remarquer ici que l'onanisme a un danger particulier pour les enfants, avant le temps de la puberté : il n'est pas commun, heureusement, de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe, qui en abusent avant cette époque, mais il ne l'est que trop qu'ils abusent d'eux-mêmes : un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le modèrent; une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle, et n'a point de bornes. — Une seconde cause, c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, et qui est bien peint dans l'Onania anglais. « Cette im- » pudicité, dit-il, n'a pas plus tôt subju- » gué le cœur, qu'elle poursuit le crimi- » nel partout; elle s'en saisit, l'occupe » en tout temps et en tout lieu : au mi- » lieu des occupations les plus sérieuses, » des actes de religion même, il est en » proie aux désirs et aux idées lascives » qui ne l'abandonnent jamais (2). » Rien n'affaiblit autant que cette tension continuelle de l'esprit, toujours occupé du même objet. Le masturbateur, uniquement livré à ses méditations ordurières, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question, et il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourrait comparer à celui d'un muscle long-temps et fortement tendu : il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par là même détourner l'âme de cette idée; c'est bien le cas des masturbateurs, ou une incapacité d'action. Épuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte des sens, faiblesse du genre nerveux, et une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien (cette classe n'est que trop nombreuse), il en est qui n'y sont pas propres ; un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaisants. Je pourrais en citer que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, et qui le rend, à juste titre, l'objet du mépris plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième ; c'est la fréquence même des actes; l'âme et le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour solliciter à ce crime. L'âme, obsédée par les pensées immondes, excite les mouvements lascifs; et, si elle est distraite quelques moments par d'autres idées, les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération la rappellent bientôt au

(1) De natura pueri, text. 22. Foes., p. 242.

(2) Pag. 17. On trouve un très-beau morceau sur la force et les dangers des habitudes voluptueuses, dans le nouveau Traité de Pujati, professeur à Padoue, et célèbre dès long-temps par d'excellents ouvrages. De victu febricitantium, p. 60.

(1) Voy. Gaubii, Institutiones pathologicæ, § 529.

bourbier. Que ces vérités d'observation seraient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvaient prévoir qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison, qui devrait les contenir, s'affaiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de temps plongés dans une mer de misère, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer ! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques moments, la fureur les replonge. On peut bien dire :

Virtutem videant, intabescantque relicta. (PERS.)

Cependant le danger est proche, et le temps opportun de l'amendement est court.

. . . . Cinis et manes et fabula fies.
Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.
(PERS.)

Pendant que j'étudiais en philosophie à Genève, temps dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples était venu à cet état horrible qu'il n'était pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le temps des leçons : il n'attendit pas long-temps son châtiment, et il périt misérablement de consomption, au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'Onania (1). L'ingénieux auteur qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent journal latin qui paraissait à Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette observation, que tout un collége trompait quelquefois, par cette manœuvre, l'ennui, et cherchait à éviter un sommeil que leur inspiraient les leçons d'une métaphysique scolastique, qu'un très vieux professeur leur faisait en dormant (2); mais cette historiette me paraît moins prouver ce que j'avance que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.—Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce siècle, ce qui suit : On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entière de garnements de quatorze et quinze ans s'était réunie pour la pratique de ce vice, et toute une école en est encore infectée (1). — La santé d'un jeune prince se perdait journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son chirurgien le soupçonna, l'épia, et le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets-de-chambre l'avait instruit, et qu'il était retombé souvent. L'habitude était si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal allait en empirant ; ses forces se perdaient journellement, et on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour et nuit, pendant plus de huit mois.—Un malade me peignait vivement les difficultés de la victoire dans une de ses lettres. « Il faut bien des efforts, ce sont ses » termes, pour vaincre l'habitude qui » nous est rappelée à chaque instant. Je » vous l'avoue en rougissant, la vue d'un » objet féminin, quel qu'il soit, fait naî» tre chez moi des désirs. Je n'ai pas » même besoin de ce secours ; ma sale » âme n'est que trop portée à me repré» senter sans cesse des objets de concu» piscence. Cette passion ne s'allume » plus chez moi : il est vrai que je me » rappelle en même temps tous vos avis ; » je combats, mais ce combat même m'é» puise. Si vous pouviez trouver le moyen » de détourner mes pensées de cet objet, » je crois que ma guérison serait bien » proche. »

On a déjà vu, dans l'extrait de l'Onania, que la réitération fréquente avait produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire, et règne despotiquement : des organes sans cesse irrités contractent une disposition morbifique, qui devient un aiguillon toujours présent, indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des parties urinaires qui donnent une envie continuelle d'uriner ; l'irritation réitérée des organes de la génération y produit une maladie analogue. Il n'est point éton-

(1) P. 129.

(2) Excerptum totius Italicæ et Helveticæ litteraturæ, pro ann. 1759, t. I, p. 93.

(1) De l'Expérience, en allemand, par Zimmermann, t. II, p. 400. Je tire ce fragment de ceux que son amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur; presque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

nant si le concours de ces deux causes, morale et physique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison et de pudeur! — Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoique imparfaites, dont ils se plaignent, les épuise considérablement. Toute partie qui est dans un état de tension produit une dépense de forces, et ils n'en ont point à perdre; les esprits s'y portent en plus grande abondance, ils se dissipent, ce qui affaiblit; ils manquent aux autres fonctions, qui par là même se font imparfaitement : le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance, par le défaut d'érection, et la gonorrhée simple, parce que les parties relâchées laissent échapper la véritable semence, à mesure qu'elle arrive, et suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates; et qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urètre acquiert une disposition catarrheuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes : disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poumon, mais qui attaque souvent tous les viscères creux, qu'on méconnaît, parce qu'on ne la soupçonne pas, et qu'on traite mal, parce qu'on la méconnaît. Il serait aisé de trouver, dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre. — Un habile chirurgien me parlait un jour d'un homme qui, livré par une espèce de goût singulier aux Vénus du plus bas étage, ne les connaissant guère que dans les coins des rues, et debout, tomba dans l'épuisement accompagné de maux de reins les plus cruels, et d'une atrophie ou dessèchement des cuisses et des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paraissait être une suite de l'attitude dans laquelle il s'était livré à ses sales voluptés. Il mourut, après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié et l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquième cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affaiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise a besoin, pour se maintenir dans ces situations, surtout dans la première, de faire agir un grand nombre de muscles, et cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes faibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une faiblesse; les malades, qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de force. On sent par là même que le même acte, dans les unes ou dans les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affaiblissement dans les premiers que dans le dernier cas; et Sanctorius avait déjà indiqué le danger de cette attitude : « Usus » coïtus stando, lædit; nam musculos et » eorum utilem perspirationem dimi- » nuit. »

D'autres observations, bien constatées, fournissent une sixième cause, qui paraîtra peut-être bien faible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue, et qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même temps une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, et les porte dans nos vaisseaux. Ce sont des *torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de Senac, qui sortent de notre corps, et qui y entrent (1). Il est démontré que, dans quelques cas, cette inspiration est très-considérable. Les personnes fortes expirent plus; les faibles, qui n'ont presque point d'atmosphère propre, inspirent davantage, et cette partie expirée, ou cette transpiration des personnes bien portantes, con-

(1) L'on peut voir la démonstration de cette vérité dans l'endroit que je cite, l. CCCXLIII, § 7, du Traité du cœur; ouvrage qui n'aurait rien laissé à désirer, si son illustre auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avait pas appris qu'il pouvait le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, et voir un point de perfection que les autres ne désirent même pas.

tient quelque chose de nourricier et de fortifiant, qui, inspiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations qui expliquent comment la jeune fille qui couchait avec David lui donnait des forces; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards à qui on l'a conseillée; pourquoi cela affaiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons faibles, corrompues, putrides qui lui nuisent. On transpire plus dans le temps du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est peut-être plus active, plus spiritueuse que dans tout autre temps; c'est une perte réelle que l'on fait, et qui a lieu, de quelque façon que se fasse l'émission du sperme, puisqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle est réciproque, et alors l'un inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, un homme qui n'avait aucune gonorrhée, ni aucun symptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme, qui, dans le même instant, lui rendit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd et ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septième différence entre ceux qui se livrent aux femmes et les masturbateurs, différence qui est tout au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'âme, et qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, et dont elle diffère du tout au tout; cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, et l'observation le prouve. Sanctorius l'a remarqué. « Après un coït excessif, dit-il, avec » une femme qu'on aimait et qu'on dési- » rait, on n'éprouve pas la lassitude qui » devrait être la suite de cet exès, parce » que la joie que l'âme éprouve augmente » la force du cœur, favorise les fonctions, » et répare ce qu'on a perdu. » C'est sur ce principe que Venette, dans l'ouvrage duquel on trouve un chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une laide. » La beauté a des charmes qui dilatent » notre cœur, et qui en multiplient les » esprits. Il faut croire, avec saint Chry- » sostôme, que, s'excitant contre les lois » de la nature, le crime est beaucoup » plus grand de ce côté-là que de l'autre. » Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voies, qu'à ceux qui y répugnent?

Loin des plaisirs que le remords doit suivre!
Miseri quorum gaudia crimen habent!

Une huitième et dernière cause qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont dessillé les yeux sur le crime et sur ses dangers. — Et s'il en est qui soient dans ce cas, ce sont les masturbateurs. Quand le voile est tombé, le tableau de leur conduite se présente sous les faces les plus hideuses; ils se trouvent coupables d'un crime dont la justice divine ne voulut pas surseoir la punition, et qu'elle punit sur-le-champ de mort, d'un crime réputé très-grand crime par les païens mêmes:

Hoc nihil esse putas: scelus est, mihi crede, sed ingens,
Quantum vix animo concipis ipse tuo. (Mart.)

La honte qui les suit augmente infiniment leur misère. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystère, et ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystère ne doit-elle pas être, à ses propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux! On lit dans plusieurs lettres de l'Onania : « J'aimerais mieux mourir » que de paraître devant vous après un » tel aveu. » L'on est en effet, et l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé : c'est un homme emporté par la passion, qui s'oublie; l'on est bien plus porté à le justifier que celui qui pèche en violant

toutes les lois, en renversant tous les sentiments, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devrait être en horreur à la société, s'il en était connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. « Il me semble, » me marquait un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, « que chacun » lit sur mon visage l'infâme cause de » mon mal, et cette idée me rend la com- » pagnie insoutenable. » Ils tombent dans la tristesse et dans le désespoir : on en a vu des exemples dans la quatrième section de cet ouvrage, et ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserrements, qui paraissent être l'effet le plus particulier de la tristesse, ces épanchements d'humeurs qui sont une suite des resserrements : « les couloirs du foie se ferment, dit de Senac, et la bile se répand par tout le corps ; » les spasmes, les convulsions, les paralysies, les douleurs, l'augmentation de l'angoisse à l'infini : tous les accidents qui peuvent être une suite de ceux-ci. — Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers à la masturbation ; ils ne sont que trop réels et trop démontrés : je passe aux moyens de guérison.

ARTICLE III. — LA CURATION.

SECTION IX. — *Moyens de guérison proposés par les autres médecins.*

Il y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont les suites des épuisements vénériens, et, à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. Hippocrate a annoncé la mort. « C'est » une misérable maladie, dit Boerhaave: » je l'ai vue souvent, je n'ai jamais pu la » guérir. (1). » Van Swieten traita sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant, ces exemples ne doivent pas décourager : l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve, dans la collection de l'Onania ; dans les observations des médecins : ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où Hippocrate donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. « Quand le malade se » trouve dans cet état, dit-il, faites-lui » des fomentations par tout le corps, en- » suite donnez-lui un remède qui le » fasse vomir, après cela, un autre qui » purge la tête, ensuite un qui purge par » en bas. Il faut entreprendre cette cure, » surtout au printemps. Après les purga- » tifs, l'on donne le petit-lait où le lait » d'ânesse ; après cela, le lait de vache » pendant quarante jours. Pendant qu'il » boira le lait, il ne mangera point de » viande, et on lui donnera le soir une » bouillie de froment. Après avoir fini » l'usage du lait, on le nourrira de viandes » les plus tendres, en commençant par » une petite quantité, et on le rengrais- » sera par ce moyen. Il évitera, pendant » un an, toute débauche, tout exercice » vénérien, et tout autre exercice immo- » déré ; il se bornera à des promenades, » dans lesquelles il évitera le froid et le » soleil. »

L'on voit qu'Hippocrate commence la cure par un vomitif et par une purgation: son autorité pourrait faire loi; et cette loi, dans le plus grand nombre des cas, serait nuisible. Il est aisé de se retirer de cet embarras en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposait se jetter de la tête sur l'épine du dos, et, que, dans un autre endroit, il met ceux qui sont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, « parce que, non-seulement ils ne » peuvent leur faire aucun bien, mais » qu'au contraire ils peuvent leur faire » du mal (1). » Ainsi, c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale; la première forme une exception, et une exception qui même paraît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, et qui ne doit, par là même, avoir aucune force.

(1) Leçons sur les Instituts, § 776.

(1) De ratione victus in morbis acutis. Foes., p. 405, 406.

On trouve, dans la dissertation d'Hoffmann, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique: je les rapporterai l'une et l'autre. Un homme de cinquante ans, s'étant livré pendant long-temps à des excès en femmes, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption; sa vue diminua insensiblement; enfin, il ne voyait les objets que comme à travers un nuage: ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fièvre qu'il craignait, après un long usage de viande de cochon fumée: le remède lui fit enfler la tête et le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvait un obscurcissement dans la vue toutes les fois qu'elle avait commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entièrement la vue (1).

Boerhaave paraît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. « Il y a peu d'espérance de guérison; le lait passe trop » facilement; l'exercice à cheval ne fait » aucun bien à ces sortes de malades, et » ils se plaignent que ces remèdes les affaiblissent: effectivement, l'exercice » rend, dans l'erreur de leurs songes, » l'écoulement de la semence plus abondant, et leur ôte en même temps leurs » forces. Lorsque le jour reparaît, ils ne » quittent leurs lits que baignés de sueur » et affaiblis par le sommeil même; ils ne » peuvent supporter les aromatiques, dont » les effets sont aussi dangereux. Les seules ressources, dans ce cas, sont les » bons aliments, un exercice modéré du » corps, les bains des pieds, et les frictions » faites avec précaution (2). » — Parmi les consultations de ce grand homme que de Haller a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, il y en a une pour un homme qui s'est rendu tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'amour. « Un homme de trente ans s'est » si fort affaibli les organes de la génération, que le sperme s'écoule toutes les » fois qu'il a quelque commencement » d'érection; car elle n'est jamais complète (3), et la semence n'est point lancée avec force, mais elle s'écoule goutte » à goutte, ce qui le rend impuissant: il » a la mémoire, l'estomac, les reins et les » jambes totalement affaiblis. »

Boerhaave répondit: « Ces maladies » sont toujours extrêmement difficiles à » guérir, elles ne se déclarent presque » jamais que lorsque le corps affaibli fait » que les remèdes restent sans effet. On » peut essayer ce que produiront les suivants: 1° Un régime sec et léger, composé d'oiseaux, de viande de bœuf, de » mouton, de veau, de chevreau, rôtie » plutôt que bouillie, d'une petite quantité de bière excellente, de peu de vin, » mais d'un vin très-fortifiant. 2° Beaucoup d'exercice, augmenté peu à peu » jusqu'au commencement de lassitude, » et toujours à jeun. 3° Des frictions avec » une flanelle parfumée de la fumée d'encens, sur les reins, le bas-ventre, le » pubis, les aines, le scrotum, faites régulièrement le soir et le matin. 4° Il » faut prendre de deux en deux heures, » pendant le jour, une demi-drachme de » l'opiat suivant. — *R. terræ japon. dr.* » *IV*; *opopanac. dr. V*; *cort. peruv. dr.* » *VI*; *cons. rosat rubr. unc. I*; *oliban.* » *dr. II*; *succ. acac. unc. ss.*; *syrup.* » *Kerm. q. s.*; *f. l. a. cond.* Et l'on boira » par-dessus une demi-once du vin médicinal: *R. Rad. caryophill. mont.* » *Pœn. mar. aa. unc.* 1; *cort. rad. cap-* » *par. tamarisc. aa. unc.* 1 *ss.*; *lign.* » *agalloch. veri unc.* 1; *vin. gall. alb.* » *libr. VI. f. l. a. vin. med.* »

J'espère, ajoutait Boerhaave, que le malade sera guéri, après en avoir fait usage pendant deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, et il mourut, au bout de quelques semaines, d'une dysenterie maligne. Quel eût été l'effet du remède? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. Zimmerman m'a écrit qu'il en avait fait faire usage à un malade pendant deux mois, sans aucun succès. — Hoffmann indique les précautions qu'il faut prendre, et les moyens qu'il faut employer. « Il faut éviter tous les remèdes qui ne » conviennent pas aux personnes faibles, » et qui peuvent affaiblir un corps déjà » énervé: tels sont tous les astringents; » ceux qui sont trop rafraîchissants, les » saturnins, les nitreux, les acides, et surtout les narcotiques; ils nuisent tous » dans le cas de cette espèce, et malheureusement on ne laisse pas que d'en » faire souvent usage. — Le but qu'on » doit se proposer, c'est de rétablir les » forces et de rendre aux fibres le ton

(1) De morbis a nimia vener., 8, 24 et 26.

(2) Instit. de med., t. VII, p. 215.

(3) Ce symptôme est très-fréquent parmi les personnes qui se sont épuisées, et il contribue à entretenir l'épuisement; la plus petite tentation produit un commencement d'érection, qui est suivie d'un écoulement.

» qu'elles ont perdu. Les remèdes chauds, » volatils, aromatiques, ceux qui ont » une odeur forte et agréable, ne con» viennent pas ici; il ne faut que des ali» ments doux et propres à réparer cette » substance nutritive, gélatineuse, que » les évacuations immodérées ont dé» truite; tels sont les bouillons forts de » bœuf, de veau, de chapon, avec un peu » de vin, de suc de citron, de sel, de noix » muscade, et de clous de girofle. On joint » avec succès à cet usage celui des remèdes » qui favorisent la transpiration, et qui » raniment le ton languissant des fibres. »

Dans une autre consultation, pour un masturbateur, il ordonnait de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de Selter. Il serait inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très-utile, tel qu'il se trouve dans une thèse de Weszprime, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1). — W. Conybeare, âgé de trente ans, avait depuis six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyait tous les objets comme au travers d'un nuage épais. Il avait été successivement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de Londres, Saint-Thomas, Saint-Barthélemy et Saint-Georges : enfin, il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Partout, après les autres remèdes, on avait essayé si la salivation mercurielle pourrait le guérir de cette espèce de goutte sereine. Les médecins étaient lassés et le malade entièrement découragé. L'interrogeant en particulier, et avec beaucoup de soin sur sa maladie, il me dit que de temps en temps il se sentait mal tout le long de l'épine du dos, surtout quand il se courbait pour prendre quelque chose; que ses jambes étaient si faibles, qu'il pouvait à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui tremblaient, et il avait un vertige et un éblouissement; que sa mémoire était si fort affaiblie, que quelquefois il paraissait stupide; et je vis moi-même qu'il était extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourrait bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, et que le malade était attaqué d'une véritable consomption dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'était jamais souillé de l'abominable crime d'Onan, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il l'avoua en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles, dont chacune contenait six grains de mercure doux, et le lendemain une once de sel purgatif, et de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'Hippocrate dans un cas semblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même temps il se faisait frotter deux ou trois fois par semaine, en se couchant. A la fin de cette cure, il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il était parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid pendant trois semaines; il le prenait à jeun, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois, il prit deux fois par jour l'électuaire minéral et le julep volatil, auxquels il joignait les frictions et les bains de pieds. Ces secours rétablirent si bien sa santé, qu'il voulait reprendre l'exercice de sa profession, qui était la boulangerie; mais je lui conseillai de se vouer à quelque autre, craignant que l'inspiration de la farine qui s'élève en pétrissant, ne formât, dans un estomac et dans une poitrine encore faibles, une colle, dont les effets auraient pu être dangereux.

Stehelin soulagea le malade dont j'ai parlé, section 2, p. 489, par des bains fortifiants, la teinture de mars de Ludovic, et des bouillons apéritifs. — Les principaux remèdes de l'Onania sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, et cette observation est importante, qu'il n'employait aucun évacuant, et que les roborants seuls en étaient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strenthening tincture*,

(1) C'est la septième observation. Cette thèse, bien digne d'être lue, se trouve, avec un très-grand nombre d'autres petits ouvrages presque tous excellents, et introuvables partout ailleurs, dans la belle collection des thèses-pratiques, que Haller, qui désire l'avancement de la médecine avec autant de zèle que de discernement, s'est donné la peine de publier sous ce titre : *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*. Lausan., 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bibliothèques de pratique. La pièce que je cite est *Stephani Weszprimy observationes medicæ*. Trajecti, 1756. V. t. VI, p. 804.

et de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible, ce sont les termes de l'auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un et de l'autre sexe; ils leur donnent une nouvelle force, ils favorisent la génération de la semence; ils relèvent puissamment les forces d'une nature accablée (1); en un mot, comme tous les secrets, ils opèrent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troisième remède inconnu, sous le nom de *potion restaurante*, qui agit aussi très-efficacement; et, en effet, si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remèdes, ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules: l'une est une potion composée d'ambre, d'aromates et de quelques autres remèdes de la même classe; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles, de baumes, de teintures âcres; l'une et l'autre de ces compositions me paraissent trop stimulantes, et, comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la description: il en indique deux autres qui paraissent plus convenables.

DÉCOCTION.

R. Flor. siccat. lamii (2) *mpl. VI*; *radic. cyper. et galang. aa. unc. II*; *rad. bistort. unc. I*; *rad. osmund. regal. unc. II*; *flor. ros. rubr. mpl. IV*; *Ichthyocoll. unc. III.*

Scissa tuf. mixt. cum aquæ quar VIII ad quartæ part. evaporat. coquant. pour prendre tous les jours un quart (3).

INJECTION.

*R. Sacchari Saturni vitriol. alb. alum. rup. aa. dr.*1; *aq. chalyb. fabror. pint.* 1. *ss.*; *per dies decem igne arenæ digerantur: add. spir. vin. camphr. cochl. III.*

On trouvera de très-sages vues applicables à la maladie dont je traite dans un livre qui vient de paraître, intitulé: *Précis de Médecine pratique*, par Lieutaud, médecin des enfants de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les anatomistes et les physiologistes, vient de s'assurer, par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la consomption dorsale sont ceux qui ont pour titre: *Calor morbosus*, chaleur morbifique; maladie, pour le dire en passant, très-fréquente, dont personne n'avait parlé, que l'on traite souvent très-mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, et dont Lieutaud a développé le premier les symptômes, la nature et le traitement; *vires exhaustæ*, l'épuisement; et *anæmia*, qu'on peut traduire *le manque de sang*, chapitre très-intéressant, qui est tout entier à l'auteur.

Lewis, dont je n'avais point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, et que nous employions les mêmes remèdes, surtout le kina et les bains froids, conformité qui me paraît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un et l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la section suivante, ma propre pratique. — « La » cure de cette maladie, dit cet habile » médecin, dépend de deux articles; ce » qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire: » et les remèdes n'ont aucune efficacité si » l'on n'apporte pas une grande attention » à tout ce qui regarde les choses non naturelles, ou toutes les branches du ré» gime. Un air sain est de la plus grande » importance. La diète doit être forti» fiante sans échauffer. Le sommeil ne » doit pas être trop long, et il faut dor» mir à des heures convenables. L'on » doit prendre un exercice modéré, sur» tout à cheval. Si les évacuations natu» relles se font irrégulièrement, il faut » les mettre dans l'ordre. Le malade doit » chercher à se distraire par la compa» gnie, ou par les plaisirs innocents. — » Tous les remèdes doivent être tirés de » deux classes, les balsamiques et les for» tifiants (1). »

Il recommande toujours, au lieu du thé, qui est toujours, dit-il, très-nuisible

---

(1) Onania, p. 177.

(2) Il ne désigne point l'espèce: ce ne peut être que le *lamium albumvhite Archangel*, ou le *lamium maculatum*.

(3) Le quart anglais est la même mesure que la pinte de Paris.

(1) A practical essai, p. 20, 25 et 34.

aux nerfs, l'infusion de mélisse ou de menthe, en mettant, dans chaque tasse, une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crème et de jaunes d'œufs battus ensemble, avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle (1), ce qui fait une boisson dont le palais et l'estomac s'accommodent très-bien, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer moi-même; et ce remède est en effet véritablement balsamique et fortifiant. Mais je placerai ici une remarque qui peut être utile; c'est que Lewis indique, parmi les fortifiants qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb (2); et je me fais un devoir d'avertir que, malgré son autorité et celle de quelques autres médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presqu'unanime de tous les médecins : j'en ai vu les effets les plus tristes, et l'impudente imprudence des charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connaître ses dangers et ses vertus, et qu'on ne l'indique pas sans précaution, dans des ouvrages destinés au public.

Je finirai cette section par la méthode que Stork emploie dans ces maladies; elle est très simple et très-efficace. En comparant toutes ces méthodes, on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes, qu'elles tendent au même but, et qu'elles emploient des moyens très-ressemblants les uns aux autres; conformité qui fait l'éloge de la méthode, et inspire de la confiance. « On commence, » dit Stork, par les nourrir de bouillons » succulents. Le riz, les gruaux d'avoine, » ceux d'orge cuits avec du bouillon ou » du lait, et le lait, sont très-utiles; mais » il faut observer d'en faire prendre peu » et souvent. Si l'estomac était si fort af- » faibli, comme cela arrive quelquefois » quand la maladie a fait de grands pro- » grès, qu'il ne pût pas même soutenir » ces aliments sans de grandes angoisses, » il faut donner une nourrice au malade, » ce qui en a quelquefois tiré de l'état » le plus fâcheux. On redonne de la force » et de l'action aux fibres relâchées par » l'usage du vin, avec le fer, le kina et » la cannelle : dès que le malade a assez » de force pour se promener, il lui est » extrêmement utile d'aller dans un air » de campagne très-pur, ou de monta- » gne (1). »

(1) Sect. x, p. 17. Robuisson, Consomp., p. 98.

(2) Ibid., p. 26, 28.

SECTION X. — *Pratique de l'auteur.*

Il y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, et par là même de déterminer l'indication et de régler le traitement, mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point : il n'en est pas de même dans la consomption dorsale. On sait quelle est la maladie; on en connaît la cause : c'est, comme le dit Lewis, « une espèce parti- » culière de consomption, dont la cause » prochaine est une faiblesse générale » des nerfs. » L'indication est aisée à former; l'on ne peut pas être partagé par là même sur l'essentiel du traitement; mais souvent le meilleur traitement échoue : c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la faiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides sont les causes du mal. Il dépend de toutes les parties; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affaiblies; mais, comme les mêmes remèdes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.—Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, et qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, et qu'avec de bons aliments et des cordiaux dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aisément : de tristes expériences ont au contraire appris aux plus grands médecins que rien n'était plus difficile.

« Il est bien aisé, dit Gotter, de dimi- » nuer les forces; l'on n'a presque aucun » secours pour les réparer (2). » On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les aliments et les remèdes ne sont autre chose que les instruments dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, et remédier aux dérangements qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature? « L'aggrégat des forces » du corps, distribuées harmonique-

(1) Medicus annuus, t. II, p. 216.

(2) De perspir. incens., p. 504.

ment. » C'est la force vitale, distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en défaut; c'est l'architecte-ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois et le mortier, sans qu'il se répare un seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces; les aliments ne réparent point, et les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affaiblis, que les aliments n'y reçoivent pas plus de préparation que dans un vaisseau de bois; quelquefois ils s'y arrangent suivant les lois de leurs gravités spécifiques; et quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très-séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, et on les vomit tels qu'ils seraient si on les eût laissé gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on espérer des aliments, dans des cas de cette espèce?

L'épuisement n'est pas aussi considérable chez tous : il en est chez lesquels les forces ne sont qu'affaiblies, sans être totalement détruites; il reste alors quelques ressources dans les aliments, et même dans les remèdes. Ce qui reste de la nature tire quelque parti des premiers, et les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont les secours étrangers dont on aide l'architecte, pour qu'il puisse travailler à son ouvrage, en dépensant le moins possible de ses forces; c'est d'autres fois le coup d'éperon qu'on donne à un cheval faible, pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté et de prudence pour savoir juger d'un coup-d'œil la profondeur du bourbier, la force de l'animal, et les comparer! Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces, ce coup d'éperon l'obligera, il est vrai, à un effort; mais si cet effort ne peut pas le mettre en bon chemin, il ne fera que l'épuiser totalement. — La faiblesse produite par la masturbation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants qui ne se présente pas dans d'autres cas; c'est qu'il faut éviter avec grand soin ceux qui, en irritant, pourraient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animale, si différente de l'inanimée, et si peu soumise aux mêmes règles, que, quand les mouvements s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont les plus susceptibles : ce sont, chez les masturbateurs, les parties génitales; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritants se manifestera le plus sensiblement; et les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspect sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être? C'est ce que j'examinerai, après avoir détaillé le régime. Je suivrai dans ce détail la division ordinaire des six choses non naturelles : l'air, les aliments, le sommeil, les mouvements, les évacuations naturelles et les passions.

L'AIR.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, et même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connaissent non-seulement la rivière, mais encore l'endroit de la rivière où un poisson a été pris, et qu'ils distinguent :

> . . . . . Lupus hic Tiberinus, an alto
> Captus hiet, pontesne inter jactatus, an amnis
> Ostia sub Tusci?

ceux-là, dis-je, sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer, ceux qui auront côtoyé des marais dans les chaleurs, habité dans les lieux bas, entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi, avant ou après une pluie; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer sur la santé :

> Temperie cœli corpusque animusque juvatur. (Ovid.)

Les faibles ont plus besoin du secours d'un air pur que les autres; c'est un remède qui agit (et c'est peut-être le seul) sans le concours de la nature, sans employer ses forces; il est par là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale, c'est un air sec et tempéré; un air humide, un air trop

c●ud, sont pernicieux. Je connais un malade de cette espèce, que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total, et dont la santé varie en été, suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre, et cela doit nécessairement être ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop lâches, et dissout les humeurs déjà trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont attaqués de paralysie, à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays; et ce seul changement d'air opère toujours très-favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles, qu'il n'ait point perdu, par son séjour dans des lieux habités, cette espèce de qualité vivifiante qui en fait toute l'efficacité, et qu'on pourrait appeler l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux; et tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée et jonchée d'herbes, d'arbres et d'arbrisseaux.

Que le malade, dit Arétée (1), demeure auprès des prés, des fontaines et des ruisseaux, les exhalaisons qui en émanent, et la gaîté que ces objets inspirent, fortifient l'âme, animent les forces, et rétablissent la vie. L'air de la ville, sans cesse inspiré et expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvénients d'avoir moins de cet esprit vital, et d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées; c'est un air vierge, et un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, et de la vapeur de la terre, qui elle-même est très-salubre. Mais il serait inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respirait pas; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même dans toutes : ce n'est presque pas en changer que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la salubrité d'une atmosphère saine qu'en plein champ. Si les infirmités ou la faiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air dans la chambre, non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très-aisé. — Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin: ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au meilleur, et peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; et la rosée qui s'évapore peu à peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes qu'on inspire continuellement, et dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour, en est une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrais ajouter. J'en ai vu encore très-récemment les effets les plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires, sur celles surtout qui étaient hypochondriaques; elles éprouvaient de la manière la plus marquée que, si elles humaient l'air au lever du soleil, elles se sentaient beaucoup plus gaies le reste du jour; et ceux qui le passaient avec elles, n'auraient pas pu se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consomption dorsale, qui sont si souvent hypochondriaques. Le retour de la gaîté démontre seul, d'une façon invincible, un amendement général dans la santé.

LES ALIMENTS.

L'on doit être guidé, dans le choix des aliments, par ces deux règles : 1° ne prendre que des aliments qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, et qui se digèrent aisément. C'est l'aphorisme de Sanctorius : *Coïtus immoderatus postulat cibos paucos et*

(1) De curat acutor, l. II et III, p. 102.

boni nutrimenti (1); 2° éviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, et rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extension forcée; ainsi, si l'on dilatait l'estomac par la quantité des aliments, on l'affaiblirait journellement. D'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes faibles éprouvent un état de malaise, d'angoisse, de faiblesse et de mélancolie, qui augmente tous leurs maux. L'on prévient ces deux inconvénients en choisissant des aliments tels que je les ai indiqués, et en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'étant pas en état de digérer ce qui se digère difficilement, son action, extrêmement languissante, serait totalement détruite par des aliments ou trop durs, ou propres à diminuer ses forces. — L'on peut, sur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas et de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures et indigestes, telles que celles de cochon, toutes celles de vieilles bêtes, celle que l'art a durcies au moyen du sel et de la fumée, préparation qui les rend en même temps âcres; toutes celles qui sont trop grasses : les autres graisses quelconques, qui relâchent les fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop faible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, et acquièrent, par leur séjour, un caractère d'âcreté qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fièvre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digèrent pas doivent se garder avec plus de soin, que des choses grasses. Les pâtes non fermentées, surtout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espèce d'aliment très-fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potagères, en produisant des gonflements qui le distendent, et qui gênent en même temps la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles; telles sont généralement toutes les espèces de choux, les légumes à cosse, et ceux qui ont un goût et une odeur extrêmement âcres; dernière qualité qui les rend nuisibles indépendamment des flatuosités. — Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aiguës et inflammatoires, dans les obstructions, surtout dans celles du foie, et dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affaiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac, ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux; mal digérés, ils fermentent dans l'estomac et dans les intestins, et cette fermentation développe une quantité étonnante d'air qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits rouges, vingt-quatre heures après une couche très-heureuse, que le ventre était tendu au point de devenir livide : elle était dans l'assoupissement, et son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidents fâcheux : ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus, ont les mêmes inconvénients et méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des aliments défendus soit long, celui des aliments permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, et bien nourris : telles sont surtout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Inde, de perdreaux. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvénients qui ne permettraient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas. — L'on doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon c'est de les rôtir à un feu doux, qui conserve leur suc, et qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent, et restent incapables de nourrir; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs, et chargées d'eau, également insipides au goût et indigestes à l'estomac. Il est très-ordinaire de voir des personnes faibles, fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres,

(1) Sect. VI, aph. 22.

moins elles soutiennent cette préparation, qu'on devrait réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant. — Quelques soins qu'on donne à la préparation de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer : on est réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après l'avoir fait médiocrement cuire ; mais, comme il se corromprait très-aisément, il faut y joindre un peu de pain, et une petite dose de jus de citron, ou un peu de vin : un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites et écrasées dans le bouillon en relèvent le goût et le rendent peut-être encore plus fortifiant; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes, et de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption ; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain et le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume; mais leur usage, surtout celui du pain, est absolument indispensable pour prévenir non-seulement le dégoût que l'usage d'un régime tout animal ne manquerait pas de produire, mais encore la putridité qui en serait une suite, si on ne le mêlait pas de végétaux. Sans cette précaution, l'on verrait bientôt éclore, dans les premières voies, l'alcali spontané, et tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidents produits par ce régime chez des personnes faibles à qui on l'avait ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est l'altération : ils sont obligés de boire, et la boisson les affaiblit; d'ailleurs, elle se mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux qui est très-languissante ; et si, par un malheur très-ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides passent dans le tissu cellulaire, et forment d'abord des œdèmes, et enfin des hydropisies de toutes les espèces.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres, et les herbes chicoracées, les cardes et les asperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommodent, parce qu'elles rafraîchissent trop; elles amortissent la force de l'estomac. — Les graines farineuses, préparées et cuites en crème avec du bouillon de viande, font un aliment qui n'est point à mépriser; il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux règnes, et le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul; le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'aperçoit aisément, en lisant les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne; cela ne viendrait-il point de ce que l'on y mange plus de viande et moins de végétaux? — Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelque force, qu'on ne puisse, de temps en temps, s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espèce et la maturité : les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins. — Les œufs sont un aliment du genre animal, et un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup et se digèrent aisément, moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits; car, dès que le blanc est durci, il ne se dissout plus; il devient pesant, indigeste, et ne répare pas; c'est alors l'aliment des estomacs qui digèrent trop, et non de ceux qui ne digèrent point. La meilleure façon de les manger c'est de les avaler en sortant de la poule, sans coction; ou de les manger à la coque, après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas. — Enfin, une dernière espèce d'aliment c'est le lait; il réunit toutes les qualités qu'on désire; il n'a aucun des inconvénients qu'on craint. C'est le plus simple, le plus facile à assimiler, celui qui répare le plus promptement; tout préparé par la nature, on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande, et n'est point susceptible de putridité; il prévient l'altération; il tient lieu d'aliment et de boisson; il entretient toutes les sécrétions; il dispose à un sommeil tranquille : en un mot, il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas, et Lewis l'a vu produire les meilleurs effets (1). Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, et ne le substitue-t-on pas à tous les autres aliments? par une raison qui lui est particulière, qui en dénature souvent l'effet

(1) Page 27.

et qui fait qu'il en produit quelquefois un très-différent de celui qu'on espérait, et qu'on avait lieu d'attendre. Cette raison, c'est l'espèce de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est prompte, s'il séjourne trop long-temps dans l'estomac, ou si, sans y séjourner long-temps, il y trouve des matières propres à hâter cette décomposition, il éprouve les changements que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butireuse, la caséeuse et la séreuse se séparent; le petit-lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte; d'autres fois il passe par les voies urinaires, ou par la transpiration, sans nourrir; les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des maladies, des gonflements, des nausées, des coliques; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain temps sans nuire sensiblement, mais elles y acquièrent une âcreté singulière; et, au bout d'un certain temps, elles produisent des accidents que le délai n'a pas rendus moins dangereux; et l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect, quand on ordonne le lait dans des cas graves, que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vu plus haut les difficultés que Boerhaave trouvait dans son usage; mais, quelque grandes qu'elles soient, les avantages qu'on peut en retirer sont assez considérables pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter, et heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes: les attentions de régime, et les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivants.

Les attentions de régime sont, premièrement, le choix du lait : pour quelque espèce qu'on se détermine, la femelle qui le fournit doit être saine et bien conduite; en second lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les aliments qui peuvent l'aigrir, et tels sont tous les fruits, tant crus que cuits, et en général tout ce qui a de l'acidité; troisièmement, il faut le prendre dans des temps fort éloignés des autres aliments, il n'aime aucun mélange; quatrièmement, n'en prendre que peu à la fois; cinquièmement, avoir l'estomac, le bas-ventre et les jambes extrêmement au chaud; et surtout, sixièmement (sans cette précaution toutes les autres seraient très-inutiles), se modérer extrêmement sur la quantité des aliments même les mieux choisis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'estomac; la plus petite surcharge, la plus légère indigestion y laisse un principe de corruption qui corrompt sur-le-champ le lait, et du plus sain des aliments peut faire un poison quelquefois violent, et au moins toujours très-nuisible. — Quel lait mérite la préférence? Pour répondre à cette question, je n'entrerai point dans l'examen des différentes sortes de lait; ce serait prolonger mon ouvrage par un hors-d'œuvre; l'on a là-dessus plusieurs secours, et peut-être point de meilleur qu'une dissertation, aujourd'hui fort rare, de feu d'Apples, docteur en médecine, et professeur en grec et en morale dans cette académie (1). L'on n'emploie presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'ânesse, de chèvre et de vache. Chacun a ses qualités différentes; c'est la comparaison de ces qualités et les indications qu'offre la maladie, qui doivent déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands maîtres; mais l'on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réfléchir que dans le même temps on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très-peu, et qui ne vit que de pain et de végétaux. Je crois cependant qu'on pourrait l'essayer avec succès. Les belles cures opérées par son usage ne laissent aucun doute sur son efficacité; mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit : c'est une précaution dont Galien a déjà connu la nécessité, et en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie, *comme des ânes*, *au lait d'ânesse* : mais le vase n'exciterait-il point des désirs qu'on cherche à amortir, et ne serait-on point exposé à voir renouveler l'aventure du prince dont Captivaccio nous a conservé l'histoire?

---

(1) Τα ακτολογιας, Tentamen, etc. Bâle, 1707.

On lui donna deux nourrices; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvait en avoir besoin. — L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analogue à celui des femmes; mais, qu'on me permette de le dire, c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux, et par là même le plus relâchant : c'est une erreur funeste de le croire le plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire, et prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace, mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, et je ne suis pas le seul : « Il me semble, m'é» crivait de Haller, que ce lait d'ânesse » fait rarement ce qu'on lui demande. » L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. Hoffmann le conseillait dans le cas où il y avait tout à la fois épuisement et cupidité (1). — Avant que de quitter ce qui regarde les aliments, je dois finir par le conseil d'Horace, c'est de ne pas faire des mélanges :

. . . . Nam variæ res
Ut noceant homini, credas, memor illius escæ,
Quæ simplex olim tibi sederit; at, simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis,
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita.

L'on sent, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des aliments très-différents subissent dans le même temps une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes, et qui tuent les faibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin. — Une autre attention également nécessaire et presque également négligée, c'est une mastication exacte. C'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-temps sans déchoir sensiblement, et sans lequel les faibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles, et les langueurs les plus invétérées, se dissiper par cette seule attention. J'ai vu, d'un autre côté, des personnes bien portantes tomber dans des infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettaient plus qu'une mastication imparfaite, et ne recouvrer leur santé que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéraient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions. — Tant de détails, tant de précautions et de privations sont exprimés dans un vers de Procope :

Vivre selon nos lois, c'est vivre misérable.

Mais peut-on trop payer la santé? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agréments qu'elle répand sur tous les moments de la vie! « Sans la » santé, dit Hippocrate, on ne peut » jouir d'aucun bien; les honneurs, les » richesses et tous les autres avantages » sont inutiles (1) ». D'ailleurs, ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété et à la saveur des mets recherchés, pour se mettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature, et qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les apprêts lui sont insoutenables, et il trouve dans les aliments les moins savoureux une saveur qui échappe aux organes émoussés ; ainsi, ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison, et avec quelques dégoûts, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces aliments des délices qu'ils n'y soupçonnaient pas. Une oreille fine démêle cette légère différence entre deux tons qui échappe à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût : quand ils sont exquis, ils aperçoivent les plus légères variétés des saveurs, et ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis, et d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'aurait pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué), la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir serait un motif bien pressant, une récompense bien flat-

(1) Ibid., § 52.

(1) De diæta acut., l. III, c. XII. Foes, 368.

teuse pour ceux qui connaissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les aliments. — L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la faiblesse et le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut ; le thé les réunit tous ; le café a les deux derniers ; aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, et dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (1). — Les liqueurs spiritueuses qui paraissent, au premier coup-d'œil, pouvoir convenir en ce qu'elles opèrent précisément le contraire de l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger, si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvénients qui doivent les faire rejeter, ou au moins les restreindre à un usage extrêmement rare. Leur action est trop violente et trop passagère ; elles irritent plus qu'elles ne fortifient ; et, si quelquefois elles fortifient, la faiblesse qui succède est plus grande qu'avant leur usage ; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, et elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation ; aussi les buveurs de liqueur ne la connaissent point. «Les personnes, » dit l'auteur illustre que je viens de » citer, qui boivent tous les jours des » liqueurs après le repas, dans la vue de » remédier aux vices des digestions, ne » pourraient guère mieux s'y prendre, » si elles voulaient venir à bout du con» traire, et détruire les forces diges» tives ».

(1) Thiéry, auteur anonyme de la Médecine expérimentale, p. 535. Quand on publie un ouvrage de ce mérite, on ne doit ni croire qu'on sera long-temps inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous l'aurons complet sera une époque considérable dans l'histoire de la médecine.

La meilleure boisson est une eau de source très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux, ni acide ; le premier irrite sensiblement le genre nerveux, et produit dans les humeurs une raréfaction passagère, dont l'effet est de distendre les vaisseaux, pour les laisser ensuite plus lâches, et d'augmenter la dissolution des humeurs ; le second affaiblit les digestions, irrite et procure des urines trop abondantes, qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit et de sel, plus de terre et d'huile ; ce qui forme ce qu'on appelle les vins moelleux : tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhône, de Neufchâtel, et un petit nombre dans ce pays ; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries, et, dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, sont supérieurs peut-être à tous les vins du monde, en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire, il n'en est point de préférables à ceux de Neufchâtel. — Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant, ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron. — La bière ordinaire est nuisible. Le *mum*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage ; riche d'esprits, il ranime autant que le vin, et nourrit davantage : il peut tenir lieu de boisson et d'aliments. — Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être à plus juste titre à la classe des aliments : le cacao renferme en lui-même beaucoup de substances nutritives, et le mélange du sucre et des aromates prévient ce qu'il pourrait avoir de nuisible comme huileux. « Le choco» lat au lait, dit Lewis, pris à une dose » qui ne puisse pas surcharger l'estomac, » est un excellent déjeûner pour les per» sonnes en consomption. Je connais un » enfant de trois ans, qui était au der» nier degré de cette maladie, aban» donné de son médecin, et que sa mère » rétablit en ne lui donnant que du cho» colat à petites doses, mais souvent ; » et il est vrai qu'on ne peut trop re» commander cet aliment à quelques » personnes faibles (1). » Il en est plu-

(1) Tab. dorsal., f. 1.

sieurs auxquelles il nuirait infiniment. — Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque ; elle affaiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, et en précipitant les aliments avant qu'ils soient digérés ; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs, qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie diminuer considérablement, sans autre secours que le relâchement d'une partie de la boisson.

LE SOMMEIL.

Ce que l'on peut dire sur le sommeil se réduit à trois articles : sa durée, le temps de le prendre, et les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille. — Dès qu'on est adulte, sept heures de sommeil, ou tout au plus huit, suffisent à tout le monde ; il y a danger à dormir davantage, et à être plus longtemps au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvait s'y livrer plus long-temps, ce seraient ceux qui se donnent beaucoup de mouvements, et de mouvements vifs pendant le jour ; mais ce ne sont point ceux-là qui le font, ce sont au contraire ceux qui mènent la vie la plus sédentaire. Ainsi il ne faut jamais passer ce terme, à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de faiblesse qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être long-temps levé ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il est possible. « Moins on dort, dit Lewis, plus » le sommeil est doux et fortifie. »

Il est démontré que l'air de la nuit est moins salutaire que celui du jour, et que les malades faibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin ; il faut donc consacrer au sommeil, pendant lequel nous sommes bornés à une très-petite parcelle de l'atmosphère, qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le temps où l'air est le moins sain et celui où l'usage d'un air moins sain nous serait plus nuisible. Ainsi il faut se coucher de bonne heure, et se lever matin : c'est un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler. Mais il est si négligé, l'on paraît en sentir si peu la conséquence, qui est infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il est très-permis de le supposer inconnu, et de le rappeler en insistant sur son importance, surtout pour les personnes valétudinaires. « Si l'on se couche à » dix heures, et l'on ne doit jamais se » coucher plus tard », ce sont les termes de Lewis, « on doit se lever en été à » quatre ou cinq heures, en hiver à six » ou sept. Il est absolument nécessaire, » ajoute-t-il, de défendre aux personnes » atteintes de cette maladie de se laisser » aller à rester dans le lit le matin. » Il voudrait même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier sommeil, et il assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencements, elle deviendrait bientôt aisée et agréable (1). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires, qui se sentent très-bien au réveil d'un premier sommeil doux et profond, et qui se trouvent dans un grand malaise si elles se laissent aller à se rendormir : elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se lèvent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation ; ainsi l'on doit chercher à les prévenir. Trois attentions des plus importantes sont : 1° de n'être pas dans un air chaud, et de n'être ni trop, ni trop peu couvert ; 2° de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très-ordinaire aux personnes faibles, et qui leur nuit par plusieurs raisons : l'on doit à cet égard observer exactement la règle d'Hippocrate, « dormir dans un endroit frais, et avec » soin de bien se couvrir (2) » ; et 3° ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein. Rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la faiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penser et de s'occuper le lendemain, en sont la suite inévitable.

> . . . . Vides ut pallidus omnis
> Cœna desurgat dubia ? quin corpus onustum
> Hesternis vitiis animum quoque degravat una,
> Atque affigit humo divinæ particulam auræ. (Hor.)

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, et qui raccommode, qu'un souper léger. La fraîcheur,

(1) Page 30.
(2) Epidem, lib. VI, sect. IV, aph. 14, Foes, 1180.

l'agilité, la gaîté du lendemain en sont les suites nécessaires.

> Alter, ubi dicto citius curata sopori
> Membra dedit, vegetus proscripta ad munia surgit.
> (Hor.)

Le temps du sommeil, dit avec bien de la raison Lewis, est celui de la nutrition, et non de la digestion; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper; il leur défend, et jamais défense plus légitime, toute viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait et quelques tranches de pain, et cela deux heures avant que de se coucher, afin que la première digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atcantes*, qui ne connaissaient point la diète animale, qui ne mangeaient jamais rien de ce qui avait eu vie, étaient fameux par la tranquillité de leur sommeil, et ignoraient ce que c'est que songer.

LES MOUVEMENTS.

L'exercice est d'une nécessité absolue; il coûte aux personnes faibles d'en prendre, et, si elles ont du penchant à la tristesse, il est très-difficile de les déterminer à se mouvoir; rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de faiblesse, que l'inaction. Les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux sont lâches; les humeurs croupissent partout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire; il naît des stases, des engorgements, des obstructions, des épanchements; la coction, la nutrition, les sécrétions ne se font point, le sang reste aqueux, les forces diminuent, et tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation. Toutes les fonctions se font comme si l'on avait des forces réelles, et cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner. Ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces et de les rétablir. Un autre de ses avantages, indépendant de l'augmentation de la circulation, c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point gâte bientôt celui qui l'environne et lui nuit; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes; tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement. — La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le faible courage de plusieurs malades échoue; mais, s'ils avaient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiraient que c'est véritablement le cas *où il n'y a que les premiers pas qui coûtent.* J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avaient pas été rebutés acquéraient des forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étaient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir, en quelques semaines, à faire jusqu'à deux lieues de chemin, et se trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement faibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas-ventre et la poitrine endommagés; dans une plus grande faiblesse encore, celui d'une voiture est à préférer, pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir, on doit se donner du mouvement dans la maison, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant, qui exerce également tout le corps. — Le retour de l'appétit, du sommeil, de la gaîté, sont les suites nécessaires du mouvement; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort aussitôt après le repas, et de ne pas manger quand on a chaud, après l'exercice; on doit le prendre avant le repas, et se reposer quelques moments avant que de manger.

LES ÉVACUATIONS.

Les évacuations se dérangent avec les autres fonctions, et leur dérangement augmente le désordre de la machine; il est important d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins sont les selles, les urines, la transpiration et les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez régulièrement. Celle qu'il est le plus important de favoriser, comme la plus considérable, c'est la transpiration, qui se dérange très-aisément chez les personnes faibles. On l'aide en faisant

frotter la peau très-régulièrement avec une vergette ou une flanelle ; quand elle est très-languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer, que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration ; les couloirs forcés restent plus faibles, et s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions. L'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie que tout le monde, et les personnes faibles plus que les autres, doivent tenir plus chaudement, ce sont les pieds ; l'on ne négligerait pas cette précaution si aisée si l'on savait à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses : il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets ; mais ceux surtout qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les sacrificateurs, qui marchaient toujours pieds nus sur les pavés des temples, étaient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très-abondamment chez les personnes faibles ; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion ; si les malades la crachent continuellement, il en résulte deux maux : l'un, qu'ils s'épuisent par cette évacuation ; l'autre, que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui, sans elle, ne s'opère qu'imparfaitement, lui manque, et la rend par là même pénible et mauvaise. J'ai fait assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion, pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus long-temps sur ceux d'une évacuation qui la rend telle. C'est par cette raison que Lewis défend absolument à ses malades de fumer ; la fumigation, entre autres inconvénients, disposant à une salivation abondante, par l'irritation qu'elle produit sur les glandes qui fournissent à cette sécrétion.

L'inspiration qui se fait d'une personne à l'autre, et dont j'ai parlé plus haut, ne pourrait-elle pas être rappelée ici comme un moyen de curation ? Capivaccio avait cru utile de faire coucher son malade entre ses deux nourrices ; et il est très-vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua peut-être, autant que le lait, à rétablir ses forces. Elidæus, contemporain de Capivaccio, et précepteur de Forestus, qui nous a conservé cette observation (1), conseilla à un jeune homme qui était dans le marasme, le lait d'ânesse, et de coucher avec sa nourrice, qui était une femme extrêmement saine et à la fleur de l'âge ; ce conseil réussit très-bien, et on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvait plus résister au penchant qui le portait à abuser de ses forces revenues. On pourrait conserver un remède utile, et en prévenir le danger, en ne mêlant pas les sexes.

LES PASSIONS.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'âme et du corps ; l'on a compris combien le bien-être de la première influait sur le second ; l'on a vu les sinistres effets de la tristesse ; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'âme, et qu'il est de la dernière conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, et surtout dans celles qui, comme la consomption dorsale, disposent par elles-mêmes à la tristesse ; tristesse qui, par un cercle vicieux, les augmente considérablement. Mais, et c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal, et l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter. D'ailleurs il ne faut pas se faire illusion, et croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gai pour qu'on le devienne ; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend ; et l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste, que d'avoir un accès de fièvre, ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse, comme ils se prêteraient à d'autres : ces remèdes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu qu'elle leur déplaisait par des raisons particulières), que la variété de situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, et c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux, aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée, que le

---

(1) Observ. et curat., l. I, obs. 10, t. I, p. 122.

désœuvrement et l'inaction. Rien n'est surtout plus pernicieux à nos malades, et ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oisiveté et l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne, les distraient plus puissamment que bien d'autres. Lewis veut qu'on ne voie, s'il est possible, que des objets de son sexe;

> Nam non ulla magis vires industria firmat,
> Quam venerem et cæci stimulos avertere amoris.
> VIRGILE.

que les malades ne soient jamais absolument seuls; qu'on ne les laisse point se livrer à leurs réflexions; qu'on ne leur permette ni lecture, ni aucune occupation d'esprit: ce sont autant de causes, dit-il, qui épuisent les esprits, et qui retardent la cure. Je ne penserais pas avec lui qu'on dût absolument leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire long-temps de suite, ne fût-ce qu'à cause de la faiblesse de leur vue; on doit leur défendre toute lecture qui demanderait de l'application; on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourraient rappeler à leur souvenir des idées, à leur imagination des objets dont il serait à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire. Mais il en est qui, sans fixer beaucoup l'attention, et sans pouvoir rappeler des images dangereuses, les distraient agréablement, et préviennent les dangers terribles d'un ennui désœuvré.

LES REMÈDES.

Je suivrai le même ordre que dans l'article précédent. J'indiquerai les remèdes qu'on doit éviter, avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une première classe de ceux qu'on doit exclure; ce sont ceux qui irritent, les remèdes chauds et volatils. Il y en a une seconde très-opposée, et également nuisible, les évacuants. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épuisaient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remèdes qui les exciteraient doivent être bannis: il reste à examiner la saignée, et les évacuations des premières voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans les autres elle les ôte: ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consomption; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire qui, le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres raides, et la circulation forte: nos malades sont précisément dans le cas contraire; la saignée ne peut que leur nuire. « Toutes » les gouttes de sang, dit Gilchrist, sont » précieuses aux personnes qui sont en » consomption; la force assimilante qui » le répare est détruite, et ils n'en ont » que ce qu'il leur faut pour soutenir la » circulation très-faiblement (1). » Lobb, qui a très-bien approprié les effets des évacuations, est positif. « Dans les » corps, dit-il, qui n'ont que la quan- » tité de sang nécessaire, si on la dimi- » nue par les saignées ou par les au- » tres évacuations, on diminue les for- » ces, on trouble les sécrétions, et on » produit plusieurs maladies (2). » La façon dont Senac parle de la saignée lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. « Si la matière dense » ou rouge manque, les saignées sont » inutiles ou pernicieuses; on doit donc » les interdire aux corps exténués, dont » le sang est en petite quantité ou a peu » de consistance; quand il ne sort des » vaisseaux qu'une liqueur qui à peine » peut donner de la couleur au linge ou » à l'eau (3). » L'on a vu que tel était l'état du sang des masturbateurs; et c'est généralement celui des personnes faibles et valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la saignée comparent leur méthode à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée, et les observations pratiques les plus nombreuses et les mieux réfléchies, ce sont les bases de l'ouvrage dont je le tire, et qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes qui évacuent les premières voies fortifient; quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matières si considérables que par leur masse

---

(1) On sea voyage, p. 117.

(2) A letter she wingt what, is the proper preparation of persons for inoculation, § 4.

(3) Traité du cœur, l. IV, c. I, § 2, t. II, p. 263.

elles gênent les fonctions de tous les viscères, ou quand il y a dans l'estomac et dans les premiers intestins des matières putrides, dont l'effet ordinaire est une grande faiblesse. Dans ces cas-là, on peut employer les évacuants, si rien ne les contre-indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarrasser les premières voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consomption, chez lesquelles la faiblesse, l'atonie des premières voies est une contre-indication toujours présente aux purgatifs ou aux émétiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive; c'est d'employer les toniques non astringents. Tels sont un grand nombre d'amers, qui, en redonnant du jeu aux organes, produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être et d'évacuer le superflu. Il y a, enfin, rarement du danger à ne pas les évacuer promptement; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës; l'âcreté des matières que la chaleur augmente et la prodigieuse réaction des fibres peuvent occasionner des symptômes violents, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuants proprement dits ne sont par là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, et sont, comme je l'ai dit, très-souvent contre-indiqués. L'atonie, le manque d'action, sont la cause des amas; quand il s'en fait, qu'on les vide par un purgatif, l'effet est dissipé; mais la cause qui la produit est considérablement augmentée; l'on a à réparer le mal existant, et celui que le remède a fait. Si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se produit plus vite qu'auparavant; et, si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal. L'on fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art; en un mot, les purgatifs, dans les embarras des premières voies, chez les personnes faibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause, ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode; les malades l'aiment, elle paraît plus prompte; et effectivement, pourvu que la chute des forces ne soit pas trop considérable, ils se trouvent soulagés pour peu de jours. Le mal, il est vrai, revient, mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remède auquel on s'affectionne; d'ailleurs les malades sont pour le soulagement présent, et peu de médecins ont le courage de s'y opposer : il est cependant bien important, en médecine comme en morale, de savoir sacrifier le présent à l'avenir; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux et de valétudinaires. Il serait à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de médecins et à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la *Pathologie* de Gaubius, sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (1).

N'y a-t-il point des cas, dira-t-on, dans lesquels les émétiques et les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle? Sans doute, il en est quelques-uns, mais très-rares; et il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paraissent indiquer les évacuants, et qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par tous autres remèdes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions, il serait hors de place; et il me suffit d'avoir averti que les évacuants doivent rarement avoir lieu dans cette maladie. Lewis croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes; mais il ne veut pas qu'on aille au-delà. Plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvait et qu'on devait très souvent s'en passer; et j'ai rapporté plus haut deux observations de Hoffmann, qui prouvent tout le danger de ce remède. Sans expérience, le seul bon sens persuade qu'un remède qui donne des convulsions, doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées. — C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal; pour peu qu'on en enlève chaque jour, on est sûr que l'effet disparaîtra sans crainte de retour. Si l'on n'agit que sur l'effet, le travail de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible. — Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes : fortifier sans irriter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indica-

(1) Page 484.

tions : cependant le catalogue n'en est pas long, et les deux plus efficaces sont, sans contredit, *le quinquina* et *les bains froids*. Le premier de ces remèdes est, depuis près d'un siècle, regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissants fortifiants, et comme calmant. Les médecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entrait dans l'ordonnance de Boerhaave, rapportée plus haut; et Vandermonde s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femmes avaient jeté dans un état très-fâcheux (1). Lewis le préfère à tous les autres remèdes; et Stehelin, dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous. — Vingt siècles d'expériences exactes et raisonnées ont démontré que les bains froids possédaient les mêmes qualités. Le docteur Baynard en a prouvé l'usage plus particulièrement dans les désordres produits par la masturbation et les excès vénériens, surtout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance et d'une gonorrhée simple, il y avait une si grande faiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées et les purgatifs, qu'on regardait le malade comme au bord du tombeau (2). — Lewis ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : « De tous les remèdes, dit-il, soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui » égale les bains froids. Ils rafraîchissent, ils fortifient les nerfs, et ils aident la transpiration plus efficacement » qu'aucun remède intérieur; bien ménagés, ils sont plus efficaces, dans la » consomption dorsale, que tous les autres remèdes pris ensemble (3). » L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier; c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la nature, que celle des autres remèdes; ceux-ci n'agissent presque que sur le vivant, les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du quinquina et des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus; ils opèrent les mêmes effets, et étant combinés, ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auraient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile et nerveuse, et calment les mouvements irréguliers, produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la faiblesse de l'estomac, et dissipent très-promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit, et facilitent la digestion et la nutrition; ils rétablissent toutes les sécrétions, et surtout la transpiration, ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catarrhales et cutanées. En un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la faiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammations, ni d'abcès ou d'ulcères internes, conditions qui n'excluent, même nécessairement, ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina. — J'ai vu, il y a quelques années, un étranger, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, était tourmenté par des maux de tête cruels et presque continus, vu la fréquence et la longueur des accès, qui étaient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avait considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuants, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons et d'une foule d'autres remèdes. Je lui ordonnai les bains froids et le quinquina. Les accès devinrent en peu de jours plus faibles et beaucoup moins fréquents. Le malade, au bout d'un mois, se crut presque radicalement guéri; la cessation des remèdes et la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant; il recommença la même cure au printemps suivant, et la maladie vint à être si légère qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours, réitérés une ou deux fois, le guériront radicalement. — Un homme de vingt-huit ans était désolé, depuis bien des années, par une goutte irrégulière, qui se jetait toujours à la tête, et occasionnait des désordres effrayants sur le vi-

(1) Recueil périodique d'observations de médecine, etc., t. VI, p. 65. L'on trouve, dans le second volume de ce même ouvrage, la description d'une maladie produite par la même cause, qui mérite d'être lue.

(2) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ or the history of cold bathing, p. 254, 281.

(3) Page 136.

sage. Il avait consulté plusieurs médecins, et essayé des remèdes de plusieurs espèces : depuis peu, un vin médicinal, composé des aromates les plus pénétrants, infusés dans le vin d'Espagne; tous, et surtout le dernier, avaient augmenté le mal; l'on avait appliqué des vésicatoires aux jambes, qui occasionnaient des symptômes violents, et ce fut à cette époque que je fus mandé. Je lui conseillai une forte décoction de quinquina et de camomille, qu'il continua pendant six semaines, et qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avait eu depuis bien des années. Il serait inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, surtout étrangers à la matière, pour prouver la vertu fortifiante de ces remèdes, si bien démontrée depuis long-temps, et dont tout indique l'usage dans cette maladie, usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou, suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures, dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces, trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entièrement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passait les nuits dans l'insomnie la plus inquiète, et qui était baigné, tous les matins, dans des sueurs colliquatives; la nuit qui suivit le sixième bain il dormit cinq heures, et se leva le matin sans sueur et beaucoup mieux. — Le mars est un troisième remède, trop employé dans tous les cas de faiblesse, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité comme fortifiant; comme il n'a rien d'irritant, il est extrêmement approprié à nos malades; on le donne, soit en substance, soit en infusion; mais la meilleure préparation, ce sont les eaux martiales préparées par la nature, et surtout les eaux de Spa, l'un des plus puissants toniques qu'on connaisse, et un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux, sont aussi d'usage. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différents remèdes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres : on peut, en général, les choisir dans toute la classe des nervins, en prenant pour boussole, dans ce choix, les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, et souvent on l'a fait, et on a réussi, sans en connaître la cause. Il est vrai, et des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause, et par là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitements les mieux indiqués en apparence, sans que les médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès. — J'ordonnai au jeune homme, dont le cas est écrit dans un fragment de ses lettres, des pilules, dont la myrrhe faisait la base, et une décoction de quinquina, qui eurent le plus heureux succès (1). « Je m'aperçois chaque » jour, m'écrivait-il, seize jours après » avoir commencé ces remèdes, du » grand bien qu'ils me font; mes maux » de tête ne sont plus si fréquents, ni si » violents; je ne les ai plus que lorsque » je m'attache trop : l'estomac va mieux; » je n'ai plus que rarement les douleurs » dans les membres. » Au bout d'un mois la guérison fut complète, à cela près qu'il n'avait pas et n'aura peut-être jamais les formes qu'il aurait eues sans sa mauvaise conduite. L'échec que la machine reçoit dans le temps de l'accroissement a des conséquences qui ne se réparent point. Puisse cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens! elle a été depuis peu fortement prêchée. « La jeu- » nesse, dit Linnæus, est un temps im- » portant pour se former une santé ro- » buste. Rien n'est plus à craindre que » l'usage prématuré ou excessif des plai- » sirs de l'amour : il en naît des faibles- » ses dans la vue, des vertiges, la dimi- » nution de l'appétit, et même l'affaiblis- » sement de l'esprit et de la raison. Un » corps énervé dans la jeunesse n'en » revient plus; sa vieillesse est prompte » et infirme, et sa vie courte (2). » Seize

---

(1) R. Myrrh. elec. unc. ss.; gum. galban. extr. trifol. sibr. terr. Japon. aa. dr. 2. Str. Cort. aur. q. s. f. pil gr. III sept. une heure avant le déjeûner, le dîner et le souper, avec trois onces de la boisson R. cort. peruv. unc. 2; Cort. rad. capp. unc. 1; cinnam. acut. dr. II; limat. mort. in nedul. lax. unc. ss. cum. aq. font. lib. II, ss. l. a. f. decoct.

(2) Ce morceau est tiré d'une disserta-

cents ans avant ce grand naturaliste, Plutarque, dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfants, avait recommandé la formation de leur tempérament comme une chose extrêmement importante. « L'on ne doit, dit-il, négliger aucun des » soins qui peuvent contribuer à l'élégance et à la force du corps (les excès » dont je traite nuisent autant à l'une » qu'à l'autre); car, ajoute-t-il, le fondement d'une vieillesse heureuse, c'est » une bonne constitution dans la jeunesse; la tempérance et la modération, » à cet âge, sont un passeport pour vieillir heureusement (1). »

A l'observation précédente, dont le succès paraît dû au quinquina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avait toujours été dès ce temps-là faible, languissant, cacochyme; il avait eu quelques maladies bilieuses qui avaient eu beaucoup de peine à se guérir; il était extrêmement maigre, pâle, faible, triste. Je lui ordonnai les bains froids, et une poudre avec la crème de tartre, la limaille, et très-peu de cannelle, dont il prenait trois fois par jour. Dans moins de six semaines il acquit une force qu'il n'avait jamais connue auparavant. — Un grand avantage des eaux de Spa et du quinquina, c'est que leur usage fait passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut qu'Hoffmann ordonnait le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Selter. De la Mettrie nous a conservé une belle observation de Boerhaave. « Ce Duc aimable, je traduis mot à mot, » s'était mis hors du mariage, je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de » Spa avec le lait (2) ».

La faiblesse de l'estomac, qui rend la digestion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgements dans les viscères du bas-ventre, sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait, et qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux, qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion; et le quinquina, qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très-bien au lait. L'on peut employer ces remèdes, ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même temps. — Je rétablis parfaitement en 1753 un étranger, qui s'était tellement épuisé avec une courtisane, qu'il était incapable d'un acte de virilité: son estomac était aussi extrêmement affaibli, et le manque de nutrition et de sommeil l'avait réduit à une grande maigreur. — A six heures du matin, il prenait six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutait une cuillerée de vin de Canarie; une heure après, il prenait dix onces de lait de chèvre qu'on venait de tirer, et auquel on ajoutait un peu de sucre, et une once d'eau de fleur d'orange. Il dînait d'un poulet rôti froid, de pain, et d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir, il prenait une seconde dose de quinquina; à six heures et demie, il entrait dans un bain froid, dans lequel il restait dix minutes, et au sortir duquel il entrait dans son lit. A huit heures, il reprenait la même quantité de lait, et il se levait depuis neuf heures jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avait recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de Buffon. Au bout d'un mois, il avait presque entièrement repris ses premières forces. — Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules, avec l'extrait de quinquina, peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourrait aussi employer cette gomme nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, et sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle société de médecins formée à Londres (1); elle fortifie et elle adoucit: ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

---

tion de cet illustre naturaliste, sur les fondements de la santé. Voyez Mercure danois, juillet 1758, p. 95.

(1) De puerorum institut., c. x.

(2) Supplément à l'ouvrage de Pénélope, c. I, p. 35. Amabilis ille Dux se posuerat extra matrimonium; ego illum reposui intra.

(1) Medical observations and inquiries, t. I, p. 26.

Enfin si, quelque soin qu'on prenne, il était impossible de soutenir le lait, on pourrait essayer le lait de beurre ; je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme, pour lequel un principe d'hypochondrialgie me faisait craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir, et s'en trouvent toujours bien : on doit le préférer au lait, toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érysipélateuse; et il est surtout d'un très-grand usage, quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut Raphael. Malgré la faiblesse, les toniques nuiraient ; la saignée est dangereuse. Le fameux Jonston, mort baron de Ziebendorf, il y a plus de quatre-vingts ans, l'avait déjà défendue positivement dans ce cas (1). Les cures trop rafraîchissantes ne réussissent pas, comme Vandermonde le prouve, et comme je l'ai vu moi-même; mais le lait de beurre réussit très-bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraîchit, et en même temps il nourrit et il fortifie; ce qui est bien important dans ce cas, dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. Gilchrist, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'étisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie (2). — Depuis la dernière édition de cet ouvrage, faite il y a quelques années, j'ai été consulté par plusieurs personnes énervées. Quelques-unes ont été entièrement guéries, un assez grand nombre considérablement soulagées ; d'autres n'ont rien gagné ; et, quand le mal est parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut espérer, c'est que les remèdes arrêtent les progrès du mal : j'ai ignoré une partie des succès. — Le lait, dans presque toutes ces cures, a été l'aliment principal ; le quinquina, le fer, les eaux martiales et le bain froid, ont été les remèdes. J'ai mis quelques malades entièrement au lait, d'autres n'en prenaient qu'une ou deux fois par jour. — Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la section V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut, pendant trois mois, que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs sortant du ventre de la poule, par jour, et d'eau fraîche, au moment où on l'apportait de la fontaine. Il prenait du lait quatre fois par jour ; deux fois au sortir du pis, sans pain ; deux fois chauffé, avec du pain. Le remède était un opiat, composé de quinquina, de conserve d'écorce d'orange, et de sirop de menthe. Il avait l'estomac couvert avec un emplâtre aromatique ; on lui frottait tout le corps avec une flanelle tous les matins ; il prenait le plus d'exercice qu'il pouvait à pied et à cheval, et surtout il vivait beaucoup en plein air. Sa faiblesse et ses maux de poitrine m'empêchèrent de lui conseiller les bains froids à cette époque. Le succès des remèdes fut tel, que les forces revinrent, l'estomac se rétablit ; il put, au bout d'un mois, faire une lieue de chemin à pied. Les vomissements cessèrent entièrement; les douleurs de poitrine diminuèrent considérablement, et il continue, depuis plus de trois ans, à être dans un état fort tolérable. Il revint peu à peu aux aliments ordinaires, parce qu'il se dégoûta du lait.

Les parties génitales sont toujours celles qui recouvrent le plus lentement leurs forces; souvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paraisse avoir recouvré les siennes. L'on peut prédire à la lettre, dans ce cas, que la partie qui a péché sera celle qui mourra. — J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès, en peu de temps, dans l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la première jeunesse, et qui ont empêché leur accroissement, et ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très-violente, qui a consumé toutes leurs forces; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, la cessation de la cause, le temps, le régime, les remèdes peuvent les rétablir. Les seconds n'ont jamais laissé former leur tempérament; comment le rétabliraient-ils? Il faudrait que l'art opérât, dans l'âge de maturité, ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance et dans la puberté. On sent combien cet espoir est chimérique, et les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance, à l'époque du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature, pour laquelle toutes ses forces lui sont néces-

(1) In febre ex venere cavendum a venæ sectione syntagma, l. I, tit. II, c. I.
(2) On sea voyage, p. 119.

saires; l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point espérer d'être jamais vigoureux et robustes, et ils sont très-heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies et de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard, dans un âge où la machine se conserve, quand elle est bien montée, mais où elle ne se répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances. Au-dessus de quarante ans, il est rare de rajeunir. — Quand j'ordonne le quinquina avec du vin, je ne fais pas vivre uniquement de lait, mais je fais prendre le remède le matin, et du lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre : le vin, pris le matin, les faisait constamment vomir. — Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait. — Quand le mal est invétéré, il dégénère ordinairement en cacochymie, et il faut commencer par la détruire avant que de travailler au rétablissement des forces. C'est dans ce cas que les évacuants sont quelquefois indispensablement nécessaires, et opèrent très-efficacement. Les fortifiants, les nourrissants, le lait, ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fièvre lente, et le malade perd ses forces à proportion de l'usage qu'il en fait. — Quand des excès prompts jettent tout-à-coup dans des faiblesses si considérables qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Espagne avec un peu de pain, des bouillons succulents, avec des œufs frais; mettre le malade au lit, et lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin, chauffé avec de la thériaque. — Dans le cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude et la dureté du pouls, et il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche de l'eau d'orge, avec un peu de lait, quelques prises de nitre, des lavements avec une décoction de fleurs de bonhomme, quelques bains de pied tièdes, et pour nourriture des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, et ceux qui ont réussi très-promptement dans les cas où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, et ils cèdent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulièrement une partie; et j'ai souvent conseillé avec succès des épithêmes ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac, et il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle, trempée dans quelque liquide fortifiant, et de les soutenir par l'usage d'un suspensoire. — L'on peut placer ici ce que dit Gotter : « J'ai quelquefois guéri la goutte sereine, occasionnée par des excès vénériens, en employant les fortifiants internes, et des poudres nasales céphaliques, qui, par l'irritation légère qu'elles produisaient, déterminaient un plus grand afflux des esprits animaux sur le nerf optique (1) ». — Il serait inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure; quelque étendue que je leur donnasse, ils ne pourraient jamais servir à guider les malades sans le secours d'un médecin, pour lesquels ils seraient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, et que chacun peut s'y astreindre sans aucun danger. Il ne me resterait, pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire : j'ai senti que cet article manquait à la première édition de cet ouvrage, et que c'était un vide essentiel. Un homme célèbre dans la république des lettres par ses ouvrages, et plus respectable encore par ses talents, ses connaissances et ses qualités personnelles, que par son nom et par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premières villes de Suisse, Iselin, secrétaire d'état à Bâle (il voudra bien me permettre de le nommer), m'a fait sentir ce vide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant plus de plaisir, qu'il marque précisément ce qu'il faudrait faire. « Je souhaiterais, m'écrit-il, de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliqueriez les moyens les plus sûrs et les moins dangereux, par lesquels les parents, pendant le temps de l'éducation, et les jeunes gens, lorsqu'ils sont abandonnés à leur propre conduite, pourraient le mieux

(1) De perspir. insensib., p. 514, 515.

» se préserver de cette violence des désirs, » qui les porte à des excès dont naissent » des maladies si horribles, ou à des dé- » sordres qui troublent le bonheur de la » société, et le leur propre. Je ne doute » pas qu'il n'y ait une diète qui favorise » particulièrement la continence. Je crois » qu'un ouvrage qui nous l'enseignerait, » joint à la description des maladies » produites par l'impureté, vaudrait les » meilleurs traités de morale sur cette » matière. »

Il a, sans doute, bien raison; rien ne serait plus important que cette addition qu'il désire; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on voulait le traiter bien, il faudrait établir un grand nombre de principes, qui prolongeraient beaucoup trop ce petit ouvrage, et qui lui sont d'ailleurs très-étrangers. Quelques préceptes généraux, isolés des principes et des divisions nécessaires, non-seulement seraient peu utiles, mais pourraient même devenir dangereux; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempérament, et de donner aux jeunes gens une santé ferme : matière qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, et sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi, malgré moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'est que l'oisiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mou, une diète succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diète est surtout d'une extrême importance, et l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élèvent les jeunes gens devraient avoir présente la belle observation de saint Jérôme: « Les forges de Vulcain, les volcans du » Vésuve, et le mont Olympe, ne brû- » lent pas plus de flammes que les jeunes » gens nourris de mets succulents et » abreuvés de vin. » Menjot, l'un des médecins de Louis-le-Grand, dès le milieu jusqu'à la fin du siècle dernier, parle de femmes que l'excès d'hypocras jeta dans une extase vénérienne. L'usage du vin et des viandes est d'autant plus fâcheux, qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affaiblit celle de la raison, qui doit leur résister. *Le vin et les viandes hébêtent l'âme*, dit Plutarque dans son *Traité du manger des viandes*, ouvrage qui devrait être généralement lu. Les plus anciens médecins avaient déjà connu l'influence du régime sur les mœurs; ils avaient l'idée d'une médecine morale; et Galien nous a laissé sur cette matière un petit ouvrage, qui est peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent. L'on sera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité de sa promesse. « Que » ceux qui nient que la différence des ali- » ments rend les uns tempérants, les au- » tres dissolus; les uns chastes, les autres » incontinents; les uns courageux, les » autres poltrons; ceux-ci doux, ceux-là » querelleurs; d'autres modestes, les der- » niers présomptueux, que ceux, dis-je, » qui nient cette vérité, viennent vers » moi; qu'ils suivent mes conseils pour » le manger et pour le boire, je leur pro- » mets qu'ils en retireront de grands se- » cours pour la philosophie morale; ils sen- » tiront augmenter les forces de leur âme; » ils acquerront plus de génie, plus de mé- » moire, plus de prudence, plus de dili- » gence. Je leur dirai aussi quelles bois- » sons, quels vents, quelle température » de l'air, quels pays ils doivent éviter ou » choisir (1). » Hippocrate, Platon, Aristote, Plutarque, nous avaient déjà laissé de très-bonnes choses sur cette importante matière; et parmi les ouvrages qui nous restent du pythagoricien Porphyre, ce zélé anti-chrétien du troisième siècle, il y en a un de l'*abstinence des viandes*, dans lequel il reproche à Firmus Castricius, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diète végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle était la plus propre à conserver la santé et à faciliter l'étude de la philosophie; et il ajoute : Depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu était bien fondé. Il y a de très-bonnes choses dans cet ouvrage.

Le préservatif le plus efficace, le seul infaillible, c'est, sans contredit, celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ses semblables et toutes leurs voies; qui a vu, non-seulement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils devraient être, et ce qu'ils pourraient encore devenir; qui les a le plus véritablement aimés; qui

---

(1) Quod animi mores corporis temperamenta sequantur, c. IX, Charterius, t. V, p. 452.

a fait les plus grands efforts en leur faveur ; qui s'est sacrifié pour eux, et qui en a été le plus cruellement persécuté. « Veillez avec soin sur le jeune homme ; » ne le laissez seul ni jour ni nuit ; cou» chez tout au moins dans sa chambre. » Dès qu'il aura contracté cette habitude, » la plus funeste à laquelle un jeune hom» me puisse être assujéti, il en portera » jusqu'au tombeau les tristes effets ; il » aura toujours le corps et le cœur éner» vés. » Je renvoie à l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent sur cette matière (1).

La peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction; c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépérissement général de la machine ; l'affaiblissement de tous les sens corporels et de toutes les facultés de l'âme; la perte de l'imagination et de la mémoire, l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi ; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses ; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes; des douleurs aiguës et toujours renaissantes ; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force ; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né ; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre ; les mortifications auxquelles il expose journellement; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes; l'ennui, l'aversion des autres et de soi, qui en est la suite ; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoisse, remords qui, croissant journellement et prenant sans doute une nouvelle force quand l'âme n'est plus affaiblie par les liens du corps, serviront peut-être de supplice éternel, et de feu qui ne s'éteint point : voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignaient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades (et cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, surtout quand elles sont accompagnées de faiblesse), qu'ils ne doivent point espérer que l'on puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, et s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles du régime : si quelquefois elles paraissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance; et il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent point, parce qu'elles sont mal traitées, on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rend incurables, malgré les secours les mieux indiqués de la part du médecin. Hippocrate exigeait, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le médecin et les assistants fissent également leur devoir : si ce concours était moins rare, les issues heureuses seraient plus fréquentes. « Que le malade, dit Arétée, » soit courageux, et qu'il conspire avec » le médecin contre la maladie (1). » J'ai vu les maladies le plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie ; et des observations très-récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédait à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais surtout exécutées avec une docilité et une régularité dont les succès font l'éloge.

ARTICLE IV. — MALADIES ANALOGUES.

SECTION XI. — *Les Pollutions nocturnes.*

J'ai montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens et par la masturbation, et j'ai dit, au commencement de cet ouvrage, qu'elle se perdait aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, et par cet écoulement connu sous le nom de *gonorrhée simple* ; j'examinerai brièvement ces deux maladies. — Telles sont les lois qui unissent l'âme au corps, que, lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Sex quæ in vita usurpent homines, cogitant, curant, vident,
Quæque aiunt vigilantes agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minus mirum est. Acc.

(1) Voy. De l'Éducation, t. II, p. 232; t. III, p. 235.

(1) De Diut. morb., l. I, proem., p. 27.

Une autre loi de cette union, c'est que, sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'âme peut, dans le sommeil, faire naître les mouvements nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggèrent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvements qu'ils y auraient produits pendant la veille, et l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination. L'on sait ce qui arriva à Horace dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

Hic ego mendacem stultissimis usque puellam
Ad mediam noctem expecto : somnus tamen aufert
Intentum veneri : tum immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant ventremque supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers, ne réveillent quelquefois que l'imagination, et suscitent des songes qui se terminent comme les précédents. — Ces principes servent à expliquer les différentes espèces de pollutions. — La première est celle qui vient d'une surabondance de semence; c'est celle des gens dans la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, et la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination, qui, dénuée des secours qui lui feraient voir l'illusion, s'y livre tout entière : l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas, cette évacuation n'est point une maladie; c'est plutôt une crise favorable, un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui, trop abondante et trop retenue, pourrait nuire; et, quoique quelques médecins, qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié, il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut, par son abondance, produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

Qu'on me permette une courte digression sur cette question; elle n'est pas étrangère à mon sujet.

« A semine retento multos produci morbos memorat Galenus (1), et exemplum in historia monstrat. Ille novit virum et mulierem quibus hujusmodi erat natura, qui præ viduitate a libidinis usu abstinentes, torpidi, pigrique, facti sunt. Homo cibi cupiditatem amisit, atque ne exiguam quidem ciborum partem concoquere potuit; ubi vero se ipsum cogendo, plus cibi ingerebat, protinus ad vomitum excitabatur : mœstus etiam apparebat, non solum has ob causas, sed etiam (ut melancholici solent) citra manifestam occasionem : mulier vero, præter cætera mala, nervorum quoque distintione vexabatur. Verum hi quam celerrime liberati sunt, ad pristinam consuetudinem reversi. Dum Montis-pessulani eram, observationem fere persimilem vidi. Mulier valens, quadragesimum ætatis suæ annum complens, exiguo post tempore vidua; quæ antea cum viri concubitu gauderet, hoc omnino post obitum ejus fuerit privata, incidit tam violenter in affectu hysterico, ut deficere videretur actiones sensuum : cum nullum remedium in ea accessus tolerare potuerat, nisi titillatio partium genitalium (veluti per coïtum usu venire solet). Inde agitabatur toto corpore, et a copiosa pollutione seminis evacuabatur, quo facto libera est mulier a molestia sua. »

« Aliam observationem Zacutus (1) refert : ex eadem causa patiebatur puella, quæ ex intervallis paroxysmo ita convellebatur, ut accedente difficili respiratione, tota convulsa, sine sensu ullo, occulis distortis, nimio dentium stridore præcedente cum lingua tremula, animam efflare videretur. Cui cum plurima auxilia quæ in hac occasione utilia sunt, non juvarent, pessaria ex acri confecta utero applicanda curavit, ex quorum admotione, titillatione et fervore quodam in utero concitato, copiosum semen excernens, ab accessione sæva superstes remansit. »

« Historiam monialis Hoffmannus enarrat, quæ ob eamdem causam, ab eadem evacuatione, aliquoties paroxysmum solvebat. »

« Homines duo, inquit Zacutus, cum concubitu quo antea creberrime utebantur, privarentur, in gravissima damna incurrere; alter in otio et mollitie educatus cum tabi esset propinquus, a coïtu cum cessarit, huic sensim, et sine sensu umbilicus intumuit. Nuptus, et ad concubitum reversus, sanitatem recuperavit. Alter vero nobilissimus, adeo erat coïtus

(1) De locis affectis, l. VI, c. V; Charter, t. VII, p. 919.

(1) Prax. admirand., l. II, obs. 85.

studio deditus, ut lassatus et debilis cogeretur hac de causa ad tempus lecto quiescere. Ecce post sex menses, nausea correptus, vertigine concutitur, et post paucos dies epilepsia sæva opprimitur. Ab accessione auxiliorum ope levatus, medicorum præsidia expostulat. Hi, sympathicam epilepsiam a vitio ventriculi subortam rati, tonum et ventriculum a vitiosis humoribus expurgant, et roborant, sed frustra. Nam malo ferocius infestante, post paucas horas velut sideratus extinctus est. Dissecto corpore, nullum vitium in stomacho, cerebro, reliquisque partibus inventum, præterquam in cavitate vasis semen in penem deferentis et ulceribus sordidis, ab hac virulenta substantia retenta concretis. »

» Dom. Zinde (1) dissertationem Basileæ publicavit, jam quindecim abhinc annis, ubi observationes morborum a semine retento acri productis in unum colligit, quæ lectu non indignæ sunt. — Hic subjici potest quæ Dom. Sauvages dixit de mulierum castitate; quæ pudori litant, sed tanta veneris cupiditate incenduntur, et eo ardentius ac miserabilius flagrant, quo ardorem suum regunt accuratius : inde mœror, agrypnia, anorexia, macies, pollutiones frequentes. Ille celebris medicus puellam novit hujuscemodi quæ ad senis putidi et inficeti pedes prostata et accerrime suam calamitem deplorans, interea hisce invitis seminis profluviis erat obnoxia, a duobus annis his miseriis cruciata, et castimoniam mentis intemeratam servans : immane patiebatur veneris desiderium sensitivum cui constanter reluctabatur voluntas. »

Un médecin respectable par son savoir et par son âge, qui a suivi long-temps les armées autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué que ceux des soldats allemands qui n'étaient pas mariés, et qui vivaient sagement, étaient souvent attaqués d'épilepsie, de priapisme, ou pollutions nocturnes; accidents qui venaient d'une sécrétion trop abondante de semence, et peut-être de ce qu'elle avait plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie, et où la diète est plus succulente.

Le docteur Jacques, que j'ai déjà cité ailleurs, avait fait une thèse (2) sur les maladies produites par la privation du plaisir vénérien. Reneaume en a fait un autre sur la *virginité claustrale*, dont l'objet est le même. — Enfin, sans parler de quelques autres, Gaubius met la continence excessive dans la classe des causes des maladies. Il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux; on l'a vue cependant chez quelques hommes nés avec beaucoup de tempérament, et qui forment beaucoup de semence, et chez quelques femmes (1); il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, surtout dans ce siècle, qui paraît être celui de la faiblesse, et l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, en leur conseillant le mariage pour tout remède, remède souvent mal indiqué, et souvent nuisible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenaient la maladie, et qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés ceux que la grossesse et les couches produisent ordinairement chez les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions. — L'on a vu que la première espèce, produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'était pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, et lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation disposait à une suivante, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réitération des mouvements les rend plus faciles, et qu'ils se produisent par la plus légère cause; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, sur laquelle Galien, et surtout Maty (2), ont

---

(1) Nicolaus Zindelius, De morbis ex castitate nimia oriundis. Basileæ, 1745.

(2) Il est bon de remarquer que la thèse de M. Jacques ne fut point soutenue; il y eut un arrêt de défense du parlement. De la Mettrie traduisit cette thèse en français, ou plutôt la fit imprimer, car elle était déjà traduite, et l'inséra dans cette satire cruelle et odieuse des médecins de Paris; ouvrage qui fait autant de tort à la vérité qu'à son esprit.

(1) Institutiones pathologicæ, § 563.

(2) Galenus, libro de Consuetudinibus. Charter, t. vi, p. 541; Maty, Dissertatio de consuetudinibus efficacia in corpus humanum. Leid., 1740. Pujati a aussi donné de très-bonnes réflexions sur cette matière dans son Traité de la diète des fiévreux, p. 57, etc. Les métaphysiciens qui paraissent l'avoir mieux saisie sont,

dit d'excellentes choses, mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée; et il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite, indépendamment du besoin, et lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très-fâcheuses, et elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. Satyrus, surnommé Grypalopex, demeurant à Thasus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes; quelquefois même la semence s'écoulait pendant le jour. Il mourut de consomption dans sa trentième année (1).

Zimmermann me parle d'un homme d'un très-beau génie, à qui les pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps était exactement dans l'état décrit par Boerhaave. L'on a vu, plus haut, les maux qu'Hoffmann observa après des pollutions. Les symptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'est un accablement continuel, plus considérable le matin, et de vives douleurs de reins. L'on me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très-robuste auparavant, et que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois avaient si prodigieusement affaibli, qu'il ne pouvait travailler que quelques heures par jour; souvent même il en était empêché par des douleurs de reins qui le retenaient au lit, et il maigrissait journellement. Je donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution et l'effet. — J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avait une pollution nocturne, était beaucoup plus sourd le lendemain, avec beaucoup de malaise; et un autre affaibli par plusieurs causes, qui, après la pollution, se réveille dans un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, et fort abattu pendant plus de vingt-quatre. — L'on peut mettre dans cette première classe les pollutions de ceux qui, ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout-à-coup. Telles étaient celles d'une femme dont parle Galien; elle était dans le veuvage depuis quelque temps, et la rétention du sperme lui procurait des maladies de l'utérus; elle eut, dans le sommeil, des mouvements des lombes, des bras et des jambes, qui étaient convulsifs, et qui furent accompagnés d'une émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le coït (1). Une danseuse fut blessée par hasard près du sein gauche, fort légèrement; le chirurgien lui prescrivit une diète assez sévère, et lui défendit des plaisirs dont elle était en usage de jouir souvent. La troisième nuit de cette privation, à laquelle elle se soumit, en négligeant la diète, elle eut une pollution qui, revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes, la maigrissait à vue d'œil, et lui causait de violents maux de reins. La plaie ne laissait pas de guérir, et l'eût été tout-à-fait, si elle s'était ménagée pour les aliments et la boisson. Le chirurgien, ferme dans ses principes, continuait son interdiction, la saignait et la purgeait. Ennuyée et affaiblie, elle laissa les remèdes, reprit son ancien train; la faiblesse et les douleurs se dissipèrent bien vite.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie, qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévèrement le coït aux blessés; il n'y a point de praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, et dont G. Fabrice de Hilden nous a conservé l'histoire. Cosme Sotan avait coupé la main à un jeune homme qui l'avait eue meurtrie par un coup de feu; comme il le connaissait très-ardent, il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme, qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidents furent dissipés, et que la guérison était en bon train, le malade se sentant des désirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre; il se procura, sans

---

Locke, Essai, etc., l. I, c. XXXII; de Condillac, Traité des animaux, pag. 2, c. II et IX; et l'auteur anonyme des Éléments de psychologie, c. LXI, LXII, LXIII, LXIV. Je connais un homme qui, ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure après minuit, par le bruit d'un incendie, s'est constamment réveillé toutes les nuits, dès cette époque, précisément à la même heure.

(1) Epidem., l. VI, sect. VIII, n. 52. Foes. 1201.

(1) De semine, lib. II, Charter, t. III, p. 213.

coït, une émission de semence qui fut immédiatement suivie de fièvre, de délire, de convulsions, et d'autres accidents violents, dont il mourut au bout de quatre jours (1). — J'ai vu un jeune marié, qui, se jetant étourdiment du siége d'un cabriolet, tomba à côté; la roue de derrière lui passa sur le pied, entre le talon et la cheville; il n'eut ni fracture, ni luxation, mais une forte contusion; se trouvant bien au bout de cinq jours, il se conduisit comme s'il n'eût point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla, avec des douleurs inouïes, et une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons. — Ce que j'ai dit au commencement de cette section, sur la liaison entre les rêves et les idées dont l'âme s'est occupée pendant le jour, sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes : leur âme, occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, se représente pendant la nuit les mêmes objets, et le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité. — Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude, et, quelle que soit la première cause des pollutions, de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long-temps, elles se guérissent très-difficilement. « Il n'y a point de » maladie, dit Hoffmann, qui tourmente » plus les malades et donne plus de peine » aux médecins, que des pollutions noc- » turnes qui ont duré long-temps, et qui » sont devenues habituelles, surtout si » elles reviennent tous les jours. L'on » emploie les meilleurs remèdes pres- » que toujours inutilement, souvent » même ils font plus de mal que de » bien (2) ».

Tous les médecins qui ont écrit sur cette maladie en ont dit la guérison très-difficile, et tous les médecins qui ont eu occasion de la traiter l'ont éprouvé eux-mêmes, et l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût, ou redonner aux organes leur force, ou diminuer leur irritabilité pendant le temps qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible, ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs, ce qui n'est pas plus aisé, on doit être sûr que la pollution reviendra, et qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la quantité de remèdes qu'on a employée depuis la dernière. On ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit, et il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible. — Cœlius Aurelianus a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut : 1° que le malade évite, autant qu'il est possible, toute idée vénérienne; 2° qu'il soit couché sur un lit de matière dure et rafraîchissante; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siége de la maladie des éponges trempées dans de l'eau et du vinaigre, ou des choses rafraîchissantes, comme les balaustes, l'acacia, l'hypociste, le psillium; 3° qu'il ne fasse usage que d'aliments et de boissons qui rafraîchissent et qui resserrent; il lui conseille, 4° les fortifiants; 5° l'usage du bain froid; 6° de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente; c'est de diminuer la quantité de la semence, et de prévenir les rêves. La diète et le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remèdes. Les aliments les plus convenables sont ceux qui sont tirés du règne végétal, les légumes et les fruits; parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une et l'autre classe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturmes, à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent surtout renoncer au souper, ou au moins ne souper que très-légèrement; cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu, il y a plusieurs années, un jeune homme qui avait presque toutes les nuits une pollution nocturne, et qui avait déjà eu quelques accès de cauchemar. Un chirurgien-barbier lui ordonna de boire, en se couchant, quelques verres d'eau chaude, qui, sans diminuer les pollutions, augmentèrent la dernière maladie; les deux maux se réunirent et revinrent toutes les nuits; le fantôme du cauchemar était une femme, qui occasionnait en même temps la pollution.

(1) Observat. chir., cent. i, obs. 22.
(2) Conf. 102.

Affaibli par cette double maladie, et par la privation d'un sommeil tranquille, il marchait à grands pas vers une consomption. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain et quelques fruits crus, de souper de bonne heure, et de prendre, en entrant au lit, un verre d'eau fraîche, avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Hoffmann. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille; les deux maladies se dissipèrent entièrement, et il recouvra bientôt ses forces. — Les viandes indigestes et les viandes noires, surtout le soir, sont un véritable poison pour ce mal ; et, je le répète, sans la privation d'un souper, surtout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café, nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, sur chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès une drachme de nitre. J'ai cependant vu, il n'y a pas long-temps, un malade à qui le nitre nuisait, en lui procurant de plus fréquentes pollutions : j'attribuai cet effet à deux causes : l'une, c'est qu'il avait les nerfs très-faibles, et dans ces tempéraments le nitre agit comme irritant ; l'autre, c'est qu'il augmentait considérablement les urines : la vessie se remplissait plus promptement pendant la nuit, et l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne Cœlius d'éviter les lits mous est de la plus grande importance; il n'y faut point souffrir de plume ; la paille serait de beaucoup à préférer au crin, et j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire; cette situation nuit, en contribuant à rendre le sommeil plus agité, et en échauffant davantage les parties génitales. Enfin, comme l'habitude a ici une très-grande influence, et qu'il importe de la rompre, l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien, respectable par ses vertus, et l'un des plus excellents hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultait pour une maladie très-différente; mais afin de mieux m'instruire, il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avait été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuisaient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperait son imagination, et s'occupa long-temps de cette idée avant que de s'endormir. Le remède eut le plus heureux succès ; l'idée du danger, et la volonté de se réveiller, unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se produisirent, au milieu du sommeil, en même temps que cette dernière ; il se réveilla à temps, et cette précaution, réitérée pendant quelques soirs, dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité ; il en est contre lesquels les meilleurs remèdes échouent : celui qu'Hoffmann rapporte (1) en est un exemple, et l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnait au sien ; c'est que, sans une longue persévérance dans l'usage des remèdes, on ne doit en attendre aucun effet ; ou plutôt dans ce cas, où le régime est l'essentiel, ce n'est souvent qu'en l'observant long-temps qu'on peut éprouver un soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes, ils doivent être fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu une saignée assez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuses, la limonade, les esprits acides, les laits d'amande, peuvent être d'un bon usage. — Hoffmann employa pour le masturbateur qui, après avoir quitté ses infamies, tomba dans des pollutions, la poudre suivante : *R. C. C. pphicè. ppatt. ossis. sepiœ aa. unc S.*; *succini cum instillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II; carcar. dr. I.*, dont il prenait une drachme le soir avec de l'eau de cerises noires; le matin, les eaux de Selter et le lait; pour boisson, une tisane de santal, de racines d'esquine, de chicorée, de scorsonère et de cannelle. Moyennant ces secours et une diète convenable, le malade guérit en quelques semaines. Zimmermann a guéri, par l'usage de la même poudre, des pollutions très-fréquentes, suivies des langueurs ordinaires, et qui avaient duré quelques années chez un jeune homme de vingt-un ans. Il n'est pas aisé d'expliquer comment cette poudre, qui n'est qu'un simple absorbant, fait du bien ; mais j'ai vu de bons effets du camphre. — Une autre espèce de pollutions, ce sont celles des hypochondriaques. La circulation, chez eux, se fait lentement, surtout dans les veines du bas-ventre ; par là même, les parties d'où elles rapportent le sang

(1) Cas 102.

sont souvent engorgées ; les nerfs sont aisément mis en mouvement ; leurs humeurs ont un caractère d'âcreté très-propre à irriter ; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes : voilà bien des raisons de pollutions ; aussi ils y sont extrêmement sujets. « L'imagina- » tion, dit Boerhaave, produit souvent, » pendant le sommeil, des émissions de » semence. Les gens de lettres les plus » assidus, et les rateleux, sont sujets à » cet accident, et l'écoulement de la se- » mence est souvent si considérable qu'ils » tombent dans l'atrophie (1). » Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre, sans en être extrêmement incommodés. Fleming l'a heureusement exprimé :

Non veneri crebro licet unquam impune litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgements ; ensuite l'on emploie les bains froids, et cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissants remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des aliments sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulièrement dans celui-ci. Les hypochondriaques font généralement très-mal les digestions; les aliments mal digérés produisent des gonflements flatueux, qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons : 1° en gênant le retour du sang dans les veines génitales ; 2° en troublant la tranquillité du sommeil, et en disposant par là même aux rêves. On sent par là la raison de la défense que Pythagore faisait à ses disciples, de manger des aliments flatueux, qu'il regardait avec raison comme nuisibles, tant à la netteté et à la force des fonctions de l'âme, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai données, pourrais-je hasarder d'en indiquer une troisième, que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades? C'est l'expansion de l'air dégagé des fluides dans les corps caverneux, ce qui produisait une érection et le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide, mais que, tant qu'elles sont parfaitement saines, il est comme incarcéré et privé de toute élasticité. De grands physiciens avaient cru qu'il n'y avait que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus considérable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, et la putréfaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air ainsi dilaté ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes, il y avait d'autres altérations dans les fluides qui opéraient le même effet; et ces altérations paraissent plus fréquentes chez les hypochondriaques : ainsi, il n'est point étonnant que les corps caverneux soient le siége de ce développement d'air maladif; il n'y a, au contraire, point de partie qui paraisse devoir y être plus exposée : si l'on n'y a pas fait attention plus tôt, c'est vraisemblablement manque d'observateurs, plutôt que d'observations. Celles-ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces aliments qui, plus chargés d'air que les autres, incommodent, et par celui qui s'en sépare dans les premières voies, et par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde sait que la bière nouvelle, qui est extrêmement flatueuse, occasionne de violentes érections; et j'ai vu, depuis la dernière édition de cet ouvrage, que Thierry, un des plus savants médecins, et des plus célèbres praticiens de France, a connu ces érections flatueuses.

L'on peut placer ici, comme analogue à cette dernière espèce de pollution, et attaquant principalement les mélancoliques, une maladie qu'on pourrait appeler *fureur génitale* : elle diffère du priapisme et du satyriasis : je la peindrai par une observation que j'avais déjà publiée dans la première édition latine de cet ouvrage, et omise dans la française. Un homme âgé de cinquante ans en était atteint depuis plus de vingt-quatre; et, dans ce long terme, il n'avait pas pu se passer vingt-quatre heures de femme, ou de l'horrible supplément de l'onanisme ; et il réitérait ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme était clair, âcre, stérile; l'évacuation très-prompte. Il avait les nerfs excessivement affaiblis; des accès de mélancolie, et des vapeurs très-violentes; les facultés abruties, l'ouïe très-pesante, les yeux extrêmement faibles : il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remèdes; il en avait pris un grand nombre; plusieurs ne lui

(1) Institut., § 776.

avaient rien fait; tous ceux qui étaient chauds lui avaient nui; le seul quinquina infusé dans du vin, que lui avait ordonné Albinus, l'avait soulagé; et l'autorité de ce grand médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remède. On trouve parmi les consultations de Hoffmann un cas à peu près semblable; le prurit vénérien était presque continuel, et l'âme et le corps étaient également énervés (1).

SECTION XII. — *Gonorrhée simple.*

« La *gonorrhée*, dit Galien, qui ne » connaissait que la simple, est un écou- » lement de semence. » Plusieurs auteurs de tous les siècles en parlent, et Moïse, le plus ancien de tous. L'on trouve, dans les observations d'Hippocrate, l'exemple d'un montagnard dont la maladie paraît avoir été un marasme, et qui avait un écoulement involontaire d'urine et de semence (2). Boerhaave paraît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. « On lit, dit-il, dans » quelques livres de médecine, que la » semence s'est quelquefois écoulée sans » qu'on l'ait sentie. Mais cette maladie » doit être très-rare; et je ne sache pas » que la semence se soit écoulée sans » quelque chatouillement, ou ce n'était » pas de la vraie semence séparée dans » les testicules, et accumulée dans les » vésicules séminales, quoique j'aie vu » la liqueur des prostates s'écouler (3). » Cette autorité est sans doute bien respectable, mais, outre que Boerhaave ne décide point positivement, il a contre lui tous les médecins; et, pour ne point sortir de son école, l'un de ses plus illustres disciples, Gaubius, admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une et de l'autre maladie. J'ai vu des hommes qui, après une gonorrhée virulente, après des excès vénériens ou des masturbations, avaient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendaient pas incapables d'érection et d'éjaculation: ils se plaignaient même qu'une seule éjaculation les affaiblissait plus qu'un écoulement de quelques semaines; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'était pas la même, et que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates, de quelques autres glandes qui entourent l'urètre, des follicules répandues dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalants dilatés. J'en ai vu d'autres qui avaient, comme les premiers, un écoulement qui les affaiblissait beaucoup plus, qui les rendait incapables de tout prurit vénérien, de toute érection, et par là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de faire leurs fonctions. Il me paraît démontré que, dans ces derniers, la vraie semence testiculaire s'écoulait sans sensation. Et quand on connaît la structure des parties génitales, l'on se persuadera aisément que la première maladie doit être beaucoup plus fréquente que la dernière; mais l'on comprendra très-bien l'existence de celle-ci. Les auteurs exacts ont appelé *gonorrhée vraie*, celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement était la vraie semence; et l'autre, *gonorrhée bâtarde* ou *catarrhale*.

Les dangers de cet écoulement sont très-considérables; l'on a vu plus haut le tableau qu'Arétée en fait: « Comment, dit-il au même endroit, ne serait- » on pas faible, quand ce qui fait la force » de la vie se perd continuellement? La » seule semence est ce qui fait la force » de l'homme. » Celse, qui vivait avant Arétée, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne, mène à la consomption (1). Jean, fils de Zacharie, plus connu sous le nom d'Actuarius, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'ambassadeur que l'empereur de Constantinople envoyait dans le Nord, pense comme les auteurs que j'ai déjà cités. « Si l'écoulement de » semence qui se fait sans érection et » sans sensation dure quelque temps, il » produit nécessairement la consomption » et la mort, parce que la partie la plus » balsamique des humeurs et les esprits » animaux se dissipent (2). » — Les auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. « Tout le corps maigrit, dit » Sennert, et surtout le dos; les malades » deviennent faibles, secs, pâles; ils lan-

(1) Consult., cent. II et III, Oper., t. III, p. 214.
(2) Epid., l. VI, sect. III, n. 13, Foes, 1173.
(3) Ibid. La Mettrie, t. VII, p. 214.

(1) De medicina, l. IV, c. XXI.
(2) Medicus, sive de methodo medendi, l. I, c. XXII.

» guissent; ils ont des douleurs de reins; » les yeux se creusent (1). » Boerhaave range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie ; et l'on remarquera que, dans cet endroit, il admet la gonorrhée de véritable semence. « La paralysie, dit- » il, qui vient de la gonorrhée, est incu- » rable, parceque le corps est épuisé (2).» On trouve dans une très-bonne dissertation de Koempf des observations fort intéressantes (3).

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop ténues et souvent trop âcres, et d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration, qui dépend d'une faiblesse générale, qui exige les toniques, que la faiblesse des organes indique aussi ; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il serait hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs auteurs, et surtout dans Sennert, l'auteur du meilleur abrégé de médecine-pratique qu'on ait. — Les mêmes remèdes indiqués dans le courant de cet ouvrage, contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci ; le bain froid, le quinquina, le mars, les autres roborants. Boerhaave dit que l'épathique produit d'excellents effets, *egregios sanè præstat usus*, dans la gonorrhée invétérée, qui dépend du relâchement des organes (1). Quelquefois, pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs ; il y a même de grands médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie; l'expérience, plus encore que la raison, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui se donneront la peine de lire les auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

Actuarius ordonne des choses qui fortifient sans échauffer (1).

Aretée, qui veut qu'on y remédie incessamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifiants, l'abstinence des plaisirs de l'amour, et le bain froid (2).

Celse, des ouvrages duquel l'un et l'autre ont profité, ordonne des frictions et surtout le bain d'une eau extrêmement froide (*lautionesque quam frigidissimæ*); il veut que tout ce qu'on mange et qu'on boit, on le prenne froid; qu'on évite tous les aliments qui peuvent engendrer des crudités, des vents, et augmenter l'âcreté de la semence. Fernel ordonne des aliments succulents, aisés à digérer, et des électuaires restaurants (3).

Si la promesse de Languius, qui osait jurer que des purgatifs et la diète guériraient cette maladie est vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle serait produite par une mauvaise diète, qui aurait donné lieu à des obstructions dans le bas-ventre, et fait dégénérer toutes les humeurs, sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables; et il n'a eu en vue que ce cas; car, s'ils avaient reçu une atteinte un peu considérable, les purgatifs devraient nécessairement être aidés par les roborants. Telle était la gonorrhée que Regis observa, et dont Graanem nous a conservé le détail. « Un homme, dit-il, d'un tem- » pérament pituiteux, ayant fait long- » temps usage d'aliments humectants, » fut attaqué d'un écoulement d'une hu- » meur aqueuse, crue, visqueuse, qui » sortait sans sentiment. Il maigrissait, » ses yeux se cavaient; il perdait tous les » jours ses forces. Regis commença par » les purgatifs, pour évacuer ces hu- » meurs pituiteuses ; » ensuite il lui ordonna les fortifiants, et les aliments desséchants; enfin, si cela ne suffisait pas, il conseillait un caustique à chaque jambe (4). Mais cette méthode des purgatifs

---

(1) Praxis medica, lib. III, part. IX, sect. II, c. IV.

(2) De morb. nervor., p. 717. Cet ouvrage, recueilli de ses leçons depuis 1730 jusqu'en 1735, et postérieur par là même de quelques années aux leçons recueillies par de Haller, prouve que Boerhaave avait changé de sentiment sur la possibilité de la gonorrhée vraiment séminale; et l'on sait que ce grand homme était toujours prêt à abjurer ses anciennes idées pour en adopter de nouvelles, dès qu'il était convaincu qu'elles étaient plus justes.

(3) G.-L. Koempf, De morbis ex atrophia. Bâle, 1756.

(4) Historia plantarum, etc., p. 51.

---

(1) Ibid., l. IV, c. VIII.

(2) Page 131.

(3) Oper. omn., p. 544.

(4) Voyez J.-J. Mangeti, Bibliotheca medico-practica, t. II, p. 625.

ne peut jamais convenir, quand cette maladie est la suite des excès vénériens, et qu'elle dépend, comme dit Sennert, « de la faiblesse que les vésicules séminales ont contractée par les alternatives si fréquentes de réplétion et d'inaction. »

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.—Timée en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. « Un jeune homme, dit-il, étudiant en » droit, d'un tempérament sanguin, se » polluait manuellement deux ou trois » fois par jour, et quelquefois plus sou- » vent : il tomba dans une gonorrhée, » accompagnée d'une faiblesse de tout le » corps. Je regardai la gonorrhée comme » une suite du relâchement occasionné » dans les vaisseaux séminaux ; et la fai- » blesse dépendait de la fréquente effu- » sion de semence, qui avait dissipé la » chaleur naturelle, amassé des cru- » dités, lésé le genre nerveux, abruti » l'âme et affaibli tout le corps. » Il lui ordonna un vin fortifiant, avec les astringents, et les aromatiques infusés dans le gros vin rouge, un opiat de même nature, et un onguent composé d'huiles de roses, de mastic, de nitre, de bol d'Arménie, de terre sigillée, de balaustes et de cire blanche. « Le malade fut guéri » au bout d'un mois de ce mal honteux, » et je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de » cette infâme débauche et de se souve- » nir de la menace de l'Éternel ; qui ex- » clut les mous du royaume des cieux. » *Cor.* 1, *c.* 6 (1). »

« Un des meilleurs médecins que nous » ayons en Suisse, me marque Zimmer- » mann, G. M. Wepfer, de Schaffouse, » dont l'autorité ne peut-être que d'un » très-grand poids, assure avoir guéri » un écoulement continuel de semence, » suite de la masturbation, par la teinture » de mars de Ludovic. Veslin, de Zur- » zach, m'a confirmé la même chose sur » sa propre expérience. Pour moi, ajoute » mon ami, je n'en ai pas vu d'aussi bons » effets. »

Le profeseur Stehelin parle d'un homme lettré qui était affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, et qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars et le quinquina. Les remèdes, et entre autres les eaux de Swalbac, et la douche d'eau froide sur le pubis et le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'était attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que le docteur Bongars, fameux praticien de Maseych, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vésicules séminales, en leur faisant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans une tasse de vin de Pontac, et en leur faisant boire une décoction de salsepareille. Stehelin remarque que, quoique l'opium soit un remède contraire aux indications, il a cependant toujours été conseillé par Etmuller contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien et en comparant la nature du mal, dans certains cas, avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remède peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes espèces d'écoulements, il assigne les causes et le traitement de chaque espèce; et, passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes : 1° le relâchement des vésicules séminales : 2° une liqueur séminale trop bouillante, trop spiritueuse et trop abondante ; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (1). Mais à quel titre? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée ; vertu qu'Etmuller lui-même indique, et dans son petit ouvrage sur ce remède, et dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, et par là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, ténues, aqueuses ; et les nerfs en même temps excessivement mobiles. L'on sait qu'il remédie à ces différents accidents, qu'il suspend l'irritabilité, et qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration. Mais, on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendrait nuisible. Tralles, dans son excellent ouvrage sur ce remède, nous fournit une observation, et l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui dès sa jeunesse avait eu du penchant aux pollutions, ce qui l'avait rendu extrêmement

(1) Ibid., p. 624.

(1) Colleg. pract. speciale, c. II, t. I, p. 459.

faible, ne prenait jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, et à son grand dommage, des songes lascifs, accompagnés d'une émission spermatique (1). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement; c'est que l'erreur d'Etmuller prouve bien évidement, 1° combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique, qui, sans son secours, ne peut être que très-souvent fausse et erronée; 2° combien par là même un homme qui réunit l'un et l'autre doit avoir d'avantage sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique; enfin, 3° combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte, due à notre siècle, peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, et qui ignorent ces principes qui doivent servir de pierre de touche pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations; un plus grand nombre serait superflu. — Un jeune homme de vingt ans, qui avait eu le malheur de se polluer, était attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, et de pollutions nocturnes, de temps en temps accompagnées d'un épuisement considérable; il avait de fréquents et violents maux d'estomac; il se sentait la poitrine extrêmement faible, et suait très-aisément. Je lui ordonnai l'opiat suivant :

R. Conditi rosar. rubr. unc. III; condit. anthos. cort. peruv. aa. unc. I; mastices dr. II; cath. dr. olei. cinnam. gtt. III; sirup. cort. aur. q. s. f. elec-tar. solid.

Il en prenait un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards; et l'écoulement n'avait plus lieu qu'après les pollutions nocturnes, qui étaient beaucoup moins fréquentes. La continuation du même remède pendant quinze jours le remit tout-à-fait. — Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués presque dans le même temps, et bien sûrs qu'il n'y avait point de virus, d'un écoulement accompagné de faiblesse et de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvaient accuser que des excès conjugaux. L'écoulement était beaucoup plus considérable chez le mari. Ils avaient essayé différents remèdes très-inutilement, et entre autres des pilules mercurielles, qui avaient augmenté l'écoulement. Ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids, un vin de quinquina, d'acier et de fleurs de roses rouges. Ils prirent régulièrement le remède; c'était dans l'été de 1758; les pluies continuelles rendaient l'usage des bains de rivière très-difficile; la femme n'en prit que deux ou trois, le mari une douzaine. Au bout de cinq semaines, ils me firent dire qu'ils étaient presque totalement rétablis. J'ordonnai la continuation jusqu'à parfaite guérison, qui ne tarda pas. — Ces succès heureux ne peuvent point servir à fonder un pronostic général et favorable; cette maladie est le plus souvent extrêmement rebelle, quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, mais démonstratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, et qui enrichit la médecine par des ouvrages tous excellents, est affligé, depuis plus de quinze ans, d'une gonorrhée simple, que tout son art, et celui de quelques autres médecins qu'il a consultés, n'ont pu dissiper; cette triste incommodité le consume peu à peu, et fait craindre de le perdre long-temps avant le terme auquel il serait à souhaiter qu'il parvînt, et auquel il pourrait parvenir dans le cours ordinaire des choses. — Il serait inutile de m'étendre davantage; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux aux jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage, que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion; le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur, et ne conserve une santé passable qu'à force de ménagement; le nombre de ceux qui restent dans la langueur est décuple de ceux qui guérissent, et quelques exemples de gens, ou qui n'avaient été que peu malades, ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pu se relever plus aisément, ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale.

. . . Non bene ripæ creditur;
Ipse aries etiam nunc vellera siccat.

(1) Usus opii salubris et noxius, p. 131.

FIN DE L'ONANISME.

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS DE MÉDECINE PRATIQUE,

TRADUITES AVEC L'APPROBATION DE L'AUTEUR,

PAR M. VICAT.

LETTRE A M. ZIMMERMANN,

Premier médecin de Sa Majesté Britannique,

CONTENANT DES OBSERVATIONS SUR LA MALADIE NOIRE, LE VER PLAT, UNE CÉPHALÉE, L'INOCULATION ET L'IRRITABILITÉ.

Il y a huit ans, mon cher ami, que je vous communiquai deux observations sur la maladie noire : vous les reçûtes avec votre bonté ordinaire ; cela me fait espérer que quelques autres que je vous envoie ne vous déplairont pas. Elles confirment ce que j'avais d'abord avancé, et je les soumets encore à votre jugement, aussi bien que tout ce petit ouvrage, auquel j'ai fait quelques additions et quelques corrections.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Un sexagénaire, asthmatique depuis quarante ans, trop attaché à l'étude de la théologie et à une vie sédentaire, d'une constitution devenue faible après avoir été assez robuste, avait été attaqué au printemps, ces années dernières, par de cruelles fièvres rémittentes, dont je l'avais guéri jusqu'à trois fois; seulement je voyais que depuis la seconde rechute ses forces avaient de la peine à se rétablir. Cependant l'été ayant ramené un temps favorable, et le malade ayant alors suspendu ses occupations, il jouit pendant quelques mois d'une assez bonne santé, son asthme ne l'incommodant point, si ce n'est que de temps en temps il éprouvait des douleurs de colique ; mais comme elles ne l'inquiétaient pas beaucoup, il négligea de prendre des remèdes. Sur la fin de l'année les douleurs se firent sentir plus vivement au creux de l'estomac, dans la région ombilicale et au dos. Elles étaient des plus incommodes après les repas, lors même qu'il usait de la plus grande circonspection dans le choix de ses aliments ; en même temps il éprou-

vait une faiblesse si grande, que souvent il se croyait sur le point de tomber en syncope. Il calmait un peu ses douleurs en se courbant et se tenant à genoux devant son fauteuil, sur lequel il s'accoudait. Il accusait les vents d'être la cause de son mal, et, dans cette erreur qui lui coûta cher, il essayait de dissiper ses douleurs et de ranimer tout à la fois ses forces, en usant, plus souvent qu'il ne lui convenait, de café et d'eau de cerises. Dans les intervalles il usait de boissons tièdes, imprudence qui n'était pas moindre que l'autre. Quand les douleurs l'avaient quitté, il demeurait faible, abattu, et accablé d'une lassitude spontanée ; il rendait par les selles des matières crues et presque entièrement liquides; ses urines n'étaient point cuites; les autres fonctions étaient comme en santé. — Le 9 mars 1760 on m'appela à la hâte, et je trouvai le malade dans l'attitude que je viens de décrire, faible, pâle, et venant de vomir d'abord après son dîner près d'une demi-livre d'un sang rouge et noir ; ce vomissement avait été précédé de douleurs et d'une angoisse cruelles, et d'évanouissement, symptômes que je trouvai diminués à mon arrivée. Il ne me fut pas difficile de me faire une idée de l'état du patient; je compris que des vaisseaux engorgés depuis long-temps s'étaient enfin rompus et avaient produit une hémorrhagie interne. Il était aisé d'en tirer l'indication curative : si seulement j'eusse été aussi sûr de la guérison ! mais Hippocrate avait prononcé que ce cas était mortel. Cependant je conçus quelque espérance sur ce qu'il restait encore des forces au malade, que le pouls avait de la mollesse, qu'il était égal, point fiévreux, et en me rappelant quelques exemples où de pareils accidents s'étaient terminés heureusement.

Un coup-d'œil attentif sur les circonstances de cette maladie me fit voir qu'il fallait délayer le sang répandu, en prévenir la corruption, empêcher qu'il ne se fît une nouvelle effusion, et prendre garde que les forces ne vinssent à manquer. Les succès que j'avais observés dans la même maladie m'encourageaient à entreprendre cette tâche. Dans la vue de satisfaire à toutes ces indications, j'ordonnai donc : 1° que le malade se tînt tranquille au lit, et couvert légèrement; 2° qu'il ne prît pour toute nourriture que de la crème d'orge (c'est ce qu'Hippocrate appelait *ptisana polata*), ou de celle d'avoine qui était plus du goût du malade; 3° de boire beaucoup de lait d'amandes, à petites doses, mais souvent réitérées; 4° de prendre deux fois par jour un lavement émollient. — En attendant je fis donner au malade un lavement d'eau tiède, qui amena à peine quelques excréments, mais une quantité de sang noir et tenace comme de la poix, en partie liquide, et en partie sous la forme de grumeaux, quelques-uns de la grosseur d'un œuf de poule; ces grumeaux étaient tellement attachés au bassin, qu'on pouvait à peine les détacher. Voilà la vraie image de l'atrabile des anciens; c'était donc le *morbus niger* d'Hippocrate. Un second lavement donné le soir évacua des matières semblables.— Le lendemain, second jour de la maladie, le troisième, le quatrième et le cinquième, le malade fut exempt de douleurs, d'anxiété et de nausées, et il dormit quelques heures chaque nuit. Ses déjections étaient noires, ses urines peu chargées, et il reprenait des forces. Il ne s'écarta point du tout de ce que je lui avais prescrit.

Le retour des forces indiquant que les sources de l'hémorrhagie étaient fermées, j'ordonnai une décoction de tamarin dans l'intention d'évacuer les impuretés qui s'étaient amassées; il en résulta plusieurs selles, dont la septième et dernière était moins noire, avec quelque chose de jaune, qui paraissait annoncer que les choses changeaient en bien. — Le septième jour le lavement amena des excréments naturels. Je permis à mon malade de manger des racines de salsifis avec un peu de pain. — Le neuvième, le malade éprouva une heure durant, après un repas peut-être un peu trop ample, une très grande angoisse, suivie de défaillance, et ensuite d'un vomissement qui évacua un peu de sang liquide. Je conseillai de renoncer au pain et aux salsifis. Les selles n'offrent plus rien que de naturel, les angoisses et les douleurs ne reparaissent plus; le malade s'accoutume insensiblement à une diète un peu moins sévère, en se nourrissant d'aliments tirés principalement du règne végétal. Il se porte aussi bien qu'on peut s'y attendre chez un homme qui est sur le déclin de l'âge, affaibli par plusieurs maladies, et par des maladies graves, par de longues douleurs, par des peines d'esprit, par une perte de sang considérable et par un régime austère. Dès là il ne peut que mener une vie languissante, et si je m'aperçois que les aliments lui

pèsent encore à l'estomac, je lui conseillerai de vivre de lait.

Cette maladie était donc, comme je l'ai déjà remarqué, une hémorrhagie interne, et la matière noire qu'elle a évacuée, du sang corrompu. Vous trouverez assurément, monsieur, qu'on ne peut point s'en former d'autre idée ; mais on pourrait peut-être faire les questions suivantes :

1° Cette matière n'était-elle pas de la bile noire? Je me fais de la peine de n'être pas ici d'accord avec le grand Hippocrate, ce père de la médecine ; mais la vérité s'oppose à une réponse affirmative. Je ferai plus bas quelques remarques au sujet de la bile noire.

2° Quel était l'état des choses avant l'hémorrhagie? Il y avait un engorgement des vaisseaux de l'estomac et des intestins. Il en est résulté 1° de la douleur à cause de la compression des nerfs; 2° la compression étant devenue plus forte, et les membranes se trouvant distendues après le repas, la douleur s'est fait alors sentir plus vivement; 3° la rémission des douleurs après l'hémorrhagie. Tout ceci s'accorde fort bien avec les observations que M. Kæmpf a publiées, et dans lesquelles on voit que ce médecin, ayant cherché à découvrir dans un cadavre les causes d'un pareil accident, les a trouvées dans les artères gastriques, qui étaient farcies d'un sang noir (1). On comprend qu'elle était la cause 4° des déjections liquides et de la crudité des urines ; car les fonctions de l'estomac étant dérangées, la crudité suit naturellement et nécessairement. 5° Toute personne qui sait combien de causes peuvent changer l'action du sang sur les vaisseaux, et quelle est la sensibilité des nerfs, comprendra sans peine la raison de l'exacerbation des symptômes de cette maladie, de leurs rémissions et de leurs alternatives.

3° Quelles en étaient les causes éloignées ? 1° Le relâchement des vaisseaux produit par la fièvre; car tel est son effet, comme le prouve le retour des fièvres, qui, après avoir été guéries, ont été rappelées par l'usage des remèdes émollients. 2° Le défaut de mouvement qui aurait favorisé la circulation dans les vaisseaux de l'estomac et des intestins. 3° L'attitude du malade quand il était occupé à ses études. 4° Le café, l'eau de cerises et les boissons tièdes. 5° Le tartre émétique dont le malade avait fait pendant plusieurs années un trop fréquent usage.

4° N'a-t-on pas des remèdes qui passent pour être plus efficaces que ceux dont je me suis servi? Assurément, et d'habiles médecins en font usage. Mais, mon cher Zimmermann, vous avez trop de pénétration, de connaissance et d'expérience pour ne pas voir d'abord ce qui m'a fait regarder ces remèdes comme inutiles, ou même comme impraticables. La saignée n'est pas d'un si grand secours qu'on le prétend communément dans les hémorrhagies ; c'est ce que persuadent la raison, des autorités respectables, qu'il faut peser plutôt que compter, et les observations que j'ai faites. Dans le cas présent, la saignée était contre-indiquée par la faiblesse du malade, par l'anémie (l'épuisement des vaisseaux sanguins), suite du mauvais état où était sa santé depuis long-temps ; par le défaut de coction, par la mollesse du pouls, et par un asthme qui avait vieilli avec le malade, indisposition qui est très-sujette à entraîner après soi l'hydropisie de poitrine. — La raison, de concert avec le sentiment unanime des médecins, proscrivait l'émétique comme une pratique pernicieuse, quoique recommandée par les livres d'Hippocrate, mais fondée sur une folle théorie. L'émétique a plus d'une fois arrêté le vomissement de sang dans les cas où les vaisseaux étaient dans leur entier ; mais quel effet a-t-il produit lorsqu'ils étaient rompus? La mort, et une mort très-douloureuse. — Les purgatifs paraissent propres à remplir le but indiqué, mais à condition qu'ils soient des plus doux ; car autrement ils font l'effet d'un poison, 1° parce que dans un estomac sensible et sujet aux nausées il est à craindre qu'ils n'excitent le vomissement, si dangereux en pareil cas ; 2° parce qu'ils accélèrent le mouvement des intestins, et que ces mouvements sont nuisibles; 3° parce qu'une évacuation trop prompte ne fait que du mal ; car dans les plaies externes l'hémorrhagie se renouvelle, si on arrache sans ménagement le caillot qui ferme la blessure : il en arrive de même dans les internes.

(1) Joh. Kæmpf, *De infarctu vasorum ventriculi*. Basil., 1751. (C'est-à-dire, de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac.) Cette utile dissertation est comprise dans la collection des thèses de médecine pratique publiée par l'illustre M. de Haller, t. III, p. 100.

Les clystères procurent tous les avantages auxquels on peut s'attendre de la part des purgatifs; ils délayent, et, en excitant doucement et sans irritation le mouvement péristaltique, ils apaisent les mouvements qui lui sont contraires et qui produisent les nausées; c'est par cette raison qu'ils sont si utiles dans le vomissement.

On trouvera peut-être que j'aurais dû donner à mon malade quelque boisson plus capable de résoudre, ou plus acide; mais lorsque je passe en revue ce qu'on appelle résolutifs, je trouve partout une acrimonie redoutable. D'ailleurs, le calibre des intestins est assez large pour donner un libre passage à des grumeaux de sang même assez épais. Il est donc inutile, il est même dangereux d'en entreprendre l'entière dissolution; car alors il peut en résulter plus facilement une résorption nuisible. — MM. Navier et Bonté, qui ont publié de bonnes observations sur le *morbus niger*, font un grand cas des esprits acides, et surtout de l'eau de Rabel. Je la juge pourtant fort inférieure à l'esprit de vitriol tout pur; il n'est pas douteux que ces remèdes préviennent merveilleusement la putridité, et qu'ils abattent la fièvre et la chaleur; mais mon malade était sans fièvre, il n'avait qu'une chaleur modérée, et qui n'allait point au-delà de la naturelle. Il n'était donc pas à craindre que la putridité survînt sitôt, et il suffisait, pour la prévenir, d'employer le lait d'amandes, afin de mieux remplir en même temps les autres indications. — L'usage des viandes même le plus circonspect était contre-indiqué par le danger d'augmenter l'hémorrhagie et la tendance à la putridité, et par celui d'allumer la fièvre. Il n'est point de nourriture comparable, dans ces cas-là, à cette tisane consacrée dans tous les temps, et avec bien de la raison, comme une boisson qui délaye, adoucit et calme, en même temps qu'elle nourrit. — La faiblesse semblait demander l'usage des remèdes qu'on appelle improprement cordiaux; mais en faisant attention à la cause du mal, il était aisé de s'apercevoir qu'ils auraient été nuisibles, car en accélérant le mouvement du sang ils auraient bientôt détruit les forces par l'effusion de cette liqueur vitale dans les intestins. Les médicaments volatils, les spiritueux et autres de ce genre n'auraient point emporté la maladie, mais bien le malade.

5° Peut-on s'assurer contre la crainte d'une rechute? Nullement, car l'entreprise est difficile; il est même au-dessus des forces de l'art de raffermir une partie relâchée dans un corps où tout est lâche, et chez qui la nature est languissante.

Voici comment cette maladie s'est terminée. A l'approche de l'été, mon malade a insensiblement repris des forces, et il a passé quelques mois sans faire usage d'aucun remède; mais à mesure que l'hiver s'est avancé, la faiblesse, le défaut d'appétit et les insomnies ont repris le dessus, et le malade n'a pas été exempt de douleurs de colique et d'angoisses très-fâcheuses. Enfin, à l'entrée du printemps, après avoir supporté pendant un an cette cruelle maladie avec une force d'esprit et une patience que j'admirai, je le trouvai un jour occupé à s'entretenir avec sa femme et ses enfants, à qui il tenait les discours d'un homme plein de religion, de sentiments et de tendresse pour sa famille; mais tandis qu'il s'empressait à me témoigner sa reconnaissance, et qu'il me remerciait des vœux que je faisais pour lui, je le vis s'endormir paisiblement et avec la confiance que lui inspirait la piété dont il était animé. — En voilà assez, mon cher Zimmermann, au sujet de ce malade; l'histoire dont je vais vous faire part est encore plus triste.

IIe OBSERVATION.

Un artisan habile et ingénieux, appartenant à des parents honnêtes et sains, âgé de plus de trente ans, et qui avait joui pendant plusieurs années d'une santé parfaite, mari d'une femme jeune, belle et bien portante, me rencontrant par hasard il y a deux ans, me pria de lui donner des secours propres à apaiser des douleurs d'estomac qui étaient si violentes, que lors du paroxysme elles lui ôtaient presque entièrement les forces. Le premier remède que j'essayai n'eut, si je ne me trompe, aucun succès. Soupçonnant ensuite que la cause était plus sérieuse que je ne l'avais d'abord imaginé, je mis le malade à la diète blanche, et, autant qu'il m'en souvient, je lui prescrivis un nouveau remède, mais que je ne me rappelle point; car une partie de cette observation a échappé à ma mémoire, et je ne la trouve point dans mon journal. Je le rencontrai quelques semaines après, et il me remercia du rétablissement de sa santé. Ne lui ayant point

parlé depuis lors, j'appris ensuite que la maladie avait repris le dessus. — On m'appela le 23 du mois de mars à onze heures; je le trouvai très-faible, pouvant à peine parler, et flairant continuellement du vinaigre pour se ranimer. Son visage était cadavéreux; son pouls était si fréquent et si petit, que je ne pus presque pas le trouver, même en tâtant au-dessus du carpe, et qu'après l'avoir trouvé, j'eus bien de la peine à en compter les battements. Il ne se plaignait d'aucune douleur, ce qui, joint à des envies inutiles d'aller à la selle, était un signe non équivoque de l'affaiblissement de la nature. Voici comme on m'a fait l'histoire de sa maladie.

Au commencement de l'été passé, et par les conseils d'un médecin qui attribuait le mal à des obstructions de la rate, du pancréas et du foie, il essaya d'autres remèdes; ceux-ci ayant été inutiles, il alla aux eaux thermales de Leuk, toujours sous la direction du même médecin, quoique M. de Haller lui en déconseillât l'usage; et là il prit les eaux en boisson et sous la forme de bains. Vous savez, monsieur, que les sources de Leuk sont martiales, et que M. Kæmpf a fait voir que le fer et les eaux minérales sont préjudiciables dans la maladie dont il s'agit. De retour des bains, il fut bien pendant quinze jours, mais pas plus long-temps. Ce répit ne fut qu'un calme trompeur, car depuis lors la maladie empira tous les jours. Il souffrit, pendant tout l'hiver, des douleurs excessives au creux de l'estomac et aux reins; il rendit souvent en vomissant une eau limpide, et ne pouvant presque supporter aucun aliment, il vécut pendant plusieurs semaines de bouillons et de certains pains d'épices connus sous le nom de *lécrelets*. La nuit du 21 au 22, de violentes douleurs l'ayant obligé d'aller à la selle, il tomba presque en défaillance pendant qu'il était assis sur sa chaise. S'étant remis au lit, il y éprouva une extrême faiblesse. Le médecin, appelé au point du jour, chercha à ranimer les forces en prescrivant une potion stimulante, dont le malade devait boire fréquemment et peu à peu : elle était composée de teinture de castor, de sirop d'écorce d'orange et d'eau de mélisse. La faiblesse augmente, il sort par les selles beaucoup de matières noires. On lui prescrit sur le soir une potion faite avec des tamarins, de l'extrait de rhubarbe et du sel d'oseille, dont il fallait boire souvent par cuillerées. Peu après en avoir commencé l'usage, il s'évacue par la bouche des matières semblables à celles qui étaient sorties par le bas. Il survient syncope sur syncope, on met de côté la potion purgative, tout va en empirant, et le malade expire à midi, un peu après mon arrivée.

Ses frères, gens exempts des préjugés populaires, pensent à faire ouvrir son cadavre afin de découvrir la cause d'une si cruelle maladie, et que la découverte qu'on en ferait pût être utile à leurs sœurs, qui étaient sujettes à des douleurs d'estomac, et à d'autres malades. On me prie d'assister à la dissection avec le médecin ordinaire, et voici ce qu'elle fit voir. — Tout l'extérieur du corps était fort maigre, surtout le long de l'épine du dos, ce qui paraît déceler une consomption dorsale. On pouvait aussi soupçonner que cette affection avait lieu sur ce que le malade avait été mieux lorsqu'il s'était absenté un peu long-temps de chez lui; et c'est peut-être par la même raison que la maladie avait diminué durant son séjour aux bains de Leuk. Il n'y avait ni adhérence, ni aucun autre vice dans la poitrine, si ce n'est que le cœur, les poumons et les vaisseaux étaient pâles et vides. Après avoir découpé les téguments et les muscles du bas-ventre, lesquels étaient très-minces, il ne se trouva point d'épiploon; mais l'estomac se présenta dans la place qui lui était propre, et faisant une saillie conforme à sa position naturelle. Les intestins, rouges en des endroits et noirs en d'autres, étaient distendus par des vents, et ressemblaient à ceux du cadavre d'un homme mort d'une inflammation d'entrailles qui aurait commencé à dégénérer en gangrène, excepté qu'ici il n'y avait point de puanteur, et qu'il ne se trouvait point de vaisseaux. Les vaisseaux de l'estomac étaient pareillement détruits, en sorte que, quoique j'examinasse attentivement ce viscère, je n'y en aperçus pas un seul. La rate était petite, le foie était de la grosseur naturelle, et il n'y avait pas le plus petit vice dans ces parties, si ce n'est qu'elles étaient d'une couleur pâle. La vésicule du fiel était petite et ne contenait rien que de l'air; le conduit cholédoque était libre, le pancréas n'avait rien de défectueux; les reins étaient sains. C'était donc mal à propos qu'on avait taxé ces viscères d'être le siége de la maladie, et on va voir que c'étaient plutôt l'estomac et les intestins qui étaient en faute, car en les ouvrant il s'en écoula de toutes part

un sang noir, depuis l'orifice supérieur de l'estomac jusqu'au fondement; ce sang était plus fluide et moins noir dans l'estomac, où il avait été délayé par les boissons; mais plus l'œil s'éloignait de ce viscère, et plus le sang paraissait noir et tenace; il était très-noir et semblable à de la poix dans les gros boyaux. Là où ils étaient rouges, le sang était en plus petite quantité et plus fluide, mais on pouvait compter d'en trouver beaucoup et de très-noir là où les intestins paraissaient avoir cette couleur, qui disparaissait en nettoyant leurs membranes du sang qui y était attaché: alors ils devenaient tout-à-fait blancs. On demande maintenant:

1° Quelle a été la cause de cette mort? Ç'a été l'hémorrhagie, d'où provenaient la faiblesse, la syncope et l'épuisement des vaisseaux, qui depuis plusieurs mois ne contenaient que peu de sang.

2° Quelle était la maladie qui avait précédé l'hémorrhagie? L'engorgement des vaisseaux de l'estomac et des intestins. Cette maladie, que personne n'a dépeint plus exactement que M. Kæmpf, on pourrait l'appeler une inflammation chronique.

3° Aurait-on pu en prévoir les suites? Voici ce que dit le respectable père de la médecine: *Lorsque les douleurs parviennent à l'orifice de l'estomac, et qu'il s'y joint des vomissements de matières aqueuses, elles se terminent par des vomissements de matières noires.*

4° Quel traitement aurait-il fallu employer avant l'hémorrhagie? Le malade aurait dû ne se nourrir que de végétaux, ne prendre que peu d'aliments à la fois, user des sucs des plantes savonneuses les plus douces, et surtout d'extrait ou rob de sureau détrempé avec du petit-lait, en en prenant souvent de petites doses. Enfin ç'aurait été le cas d'employer les lavements que M. Kæmpf recommande avec raison, quoique d'ailleurs il indique d'autres remèdes qui me plaisent beaucoup moins, à cause de plusieurs drogues âcres et irritantes qu'il y fait entrer, et dont on ne peut presque pas comprendre l'utilité.

5° Quels secours aurait-il convenu d'employer après l'hémorrhagie? Ils ont été indiqués dans la première observation.

6° Quelle aurait dû être la cure préservative après avoir surmonté le danger de l'hémorrhagie? D'éviter ce qui aurait pu produire la pléthore, et mettre les humeurs en mouvement, ce qui aurait pu leur donner de l'acrimonie, et irriter les intestins; puis faire en même temps usage de fortifiants incapables de causer de l'irritation; car lorsqu'on néglige de rétablir le ton des vaisseaux relâchés par un effet de la distension qu'ils ont éprouvée, il se forme bientôt un nouvel engorgement. Il est vrai, comme le disait très-bien M. Redi dans ses charmantes lettres, dont la lecture est si agréable, ne fût-ce qu'à raison de l'élégance du style, que la nature se suffit souvent à elle-même, et qu'on peut espérer qu'à l'aide d'une diète qui n'admettrait que des aliments doux et légers, *les fibres des vaisseaux sanguins se fortifieraient à la longue par le seul secours de la nature.* Mais lorsque le mal est grave et qu'il s'est établi à la longue, il est à propos que l'art vienne au secours de la nature. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, le quinquina a mérité une préférence distinguée sur tous les autres toniques.

7° Est-ce donc que les hémorrhoïdes auraient été avantageuses? C'est ainsi que l'auraient décidé les Stahliens, qui auraient donné à cette maladie le nom de *colique hémorrhoïdale.* Et en effet, comme tout le système vasculaire est lié par des anastomoses, il n'est pas douteux que le flux hémorrhoïdal n'eût diminué les douleurs; car il est vraisemblable que tous les vaisseaux des intestins n'étaient pas ouverts, mais qu'une de leurs ramifications s'étant rompue en quelque endroit, le sang des autres s'était écoulé par cette plaie, et il y a apparence que la rupture des vaisseaux hémorrhoïdaux aurait été suivie d'une pareille évacuation et d'une pareille diminution de douleurs. C'est ce que donnent lieu de croire des observations de cas semblables.

8° Aurait-il fallu tenter de provoquer les hémorrhoïdes? Car, premièrement, comme le savaient déjà fort bien autrefois Galien et Aetius, qui ont averti que cette indisposition était la cause de plusieurs maux, qu'elle rendait la vie misérable, et que même elle était funeste à plusieurs, comme l'ont fort bien écrit, entre plusieurs autres, les célèbres Berger, Santorini, Richter, Gunz, Heister et Tralles; comme M. De Haen l'a démontré tout nouvellement avec la sagacité et le savoir éminent qui le distinguent, et comme plusieurs observations me l'ont appris, le flux hémorrhoïdal est rarement un bénéfice; encore a-t-on plutôt lieu de s'en affliger que de s'en rejouir. Tel est le sort des femmes; elles sont sujet-

tes au flux menstruel. A combien de maux ne les expose-t-il pas ? Les hommes incommodés de semblables évacuations courent les mêmes dangers ; aussi je dirai volontiers, comme le fait M. Hilchen dans sa Dissertation sur la sciatique (1), « que les partisans des hémorrhoïdes » les vantent donc tant qu'ils voudront, » et qu'ils en élèvent l'utilité jusqu'aux » nues ; quant à nous, assurément nous » croyons être en droit de les regarder » comme toujours et méritoirement sus- » pectes ; car le flux hémorrhoïdal est un » apanage des santés chancelantes, et ces » merveilles que les médecins hémor- » rhoïdaux se promettent ne produisent » souvent que des effets très-fâcheux. » M. Draud a fait un bon choix, en écrivant une dissertation sur cette thèse, *qu'il vaut mieux supprimer que provoquer les hémorrhoïdes*.

Secondement, il est très-dangereux d'exciter les hémorrhoïdes dans la maladie noire, car les remèdes au moyen desquels on cherche à ouvrir la ramification qui va au fondement pourraient bien auparavant faire écouler le sang de celle qui abreuve le pylore et l'intestin iléon, et ces effets seraient tous contraires aux véritables indications curatives de cette maladie : il y aurait donc doublement à craindre qu'on ne l'augmentât et qu'on ne causât la mort du malade.— En troisième lieu, M. de Haen établit avec beaucoup de sagacité les distinctions qui concernent les effets du flux hémorrhoïdal, suivant les différents vaisseaux qui s'ouvrent, et ces distinctions confirment très-bien notre avis : je conviens cependant volontiers qu'il ne me paraît pas importer beaucoup de quelle ramification le sang s'écoule. — Quatrièmement, il est à craindre que la maladie, ayant été dissipée par cette voie, ne revienne toutes les fois qu'il se reproduit une égale quantité de sang, semblable aux coliques des mois, dont le retour périodique précède l'écoulement des règles, coliques qui ne s'apaisent que par l'écoulement, et qui reviennent toujours, à moins qu'on ne les prévienne par des remèdes.

Le flux hémorrhoïdal ne promet donc qu'une cure palliative, qui est en même temps incertaine et dangereuse, et à laquelle on se fierait mal à propos. Il ne faut donc du tout point employer de stimulants pour exciter cette évacuation, à moins qu'on ne veuille donner le nom de stimulants aux lavements, qui sont si efficaces dans les maladies de cette espèce. Ce n'est pas, il s'en faut bien, que je croie que les coliques dont nous avons parlé reconnaissent toujours pour cause des épreintes hémorrhoïdales ; mais, en supposant que cela fût, je mettrais tout en œuvre pour empêcher cette hémorrhagie, « parce que dans la suite, » suivant l'avis de M. Heister, « sans parler » de ce qu'il y a de dégoûtant et de fâ- » cheux dans cet écoulement, si les vais- » seaux hémorrhoïdaux viennent par ha- » sard à s'obstruer » (il aurait pu ajouter s'ils perdent trop de sang), « il peut en » résulter facilement une infinité de » maux. » — Il découle plusieurs corollaires pratiques de nos observations ; j'en indiquerai seulement quelques-uns : 1° que les douleurs chroniques et violentes de l'estomac, des lombes et des intestins sont une maladie plus grave qu'on ne le croit communément ; 2° que les remèdes qu'on vante si fort en pareil cas, tels que les amers, les drogues aromatiques, spiritueuses, échauffantes et acerbes, sont souvent dangereux et même funestes ; 3° qu'il n'est pas rare que la classe des rafraîchissants fournisse de meilleurs stomachiques. Combien de gens ne voit-on pas mourir tous les jours victimes de ce détestable préjugé, qui fait qu'on oppose des carminatifs échauffants à toutes sortes de douleurs d'entrailles, quand même les vents n'en sont point la cause ?

L'observation suivante n'est point de moi ; mais une femme qui a beaucoup de savoir a eu la bonté de me la communiquer, sans me nommer le médecin qui en est l'auteur, et dont la sagacité, le savoir et la prudence méritent, à ce qu'il paraît, toutes sortes d'éloges.

IIIe OBSERVATION.

Un homme de qualité, à peu près sexagénaire, d'une complexion lâche, accompagnée de corpulence, faisant bonne chère et mangeant beaucoup de viande, menant outre cela une vie sédentaire, avait beaucoup souffert des hypochondres trente ans auparavant, mais depuis lors il avait joui d'une assez bonne santé. Il avait coutume, toutes les années, de se faire saigner deux fois au pied, et de boire en été des eaux minérales; il cherchait à prévenir par ces

(1) Le titre latin porte *De morbo coxæ*.

moyens des congestions hémorrhoïdales externes, auxquelles il avait été sujet autrefois.

Depuis environ une année, il était de plus mauvaise humeur que de coutume, à ce que ses parents prétendent avoir remarqué, quoiqu'il ne se plaignît de rien qui annonçât une santé chancelante. Il se tenait assidûement chez lui pendant l'automne et l'hiver derniers, étant fort occupé à faire des calculs et à repasser en revue ses papiers. Quelques personnes assurent qu'outre cela il était secrètement en proie à de profonds chagrins que lui causaient des soucis domestiques.

Je crois qu'en voilà assez sur les causes de son indisposition ; je passe à l'histoire de cette maladie cachée, dont on méconnaissait depuis long-temps la véritable nature. Le malade fut attaqué, au commencement du mois de mars, d'une petite toux sèche, accompagnée d'une légère fièvrote; à celle-ci se joignent le resserrement du ventre, des agitations et de légères angoisses pendant la nuit, de l'abattement le matin, la sécheresse de la bouche, et des urines d'un jaune orangé. Cependant ni l'appétit ni la digestion n'étaient en faute, le pouls battait presque comme dans l'état naturel; seulement le soir il devenait tant soit peu fréquent; en sorte que le malade n'ayant point gardé le lit pendant tout cet espace de temps, il paraissait à peine que sa santé fût altérée : aussi n'usait-il pour tout remède que d'une légère tisane de racines de dent-de-lion et de chiendent, en observant de ne se nourrir que de végétaux. Au bout de deux semaines il rendit trois ou quatre fois des urines épaisses, troubles et briquetées, et peu de temps après il sentit dans le bas-ventre des grouillements et des douleurs sourdes, qui cessèrent au moyen d'une purgation composée de manne, aiguisée d'un peu de sel légèrement laxatif. — Quatre jours après, le malade fut tout-à-coup assailli d'une diarrhée accompagnée de violentes tranchées dans la partie du ventre qui est au-dessus du nombril. Il poussait souvent des selles féculentes, liquides, écumeuses, d'un jaune de paille, et qui excitaient une chaleur brûlante à l'extrémité du rectum. En même temps la fièvre devient plus forte et continue avec un pouls fréquent et petit. La soif augmente, les forces et l'appétit manquent, l'esprit tombe dans l'abattement. Le malade est obligé de se mettre au lit ; il prend pendant quelques jours une légère émulsion préparée avec de l'huile d'amandes et un jaune d'œuf, dans laquelle on avait dissous de la manne, ce qui, ayant doucement évacué les impuretés, fait enfin cesser la diarrhée; mais la fièvre persévère opiniâtrement, aussi bien que la faiblesse. Le ventre se resserre de rechef, se remplit de quantité de vents et de borborygmes, quoique d'ailleurs (ce que j'aurais voulu qu'on eût examiné de plus près) on eût trouvé, pendant tout le cours de la maladie, que le ventre n'était jamais ni enflé ni dur, dans quelque endroit qu'on le palpât. Le malade devient de jour en jour plus maigre; ses joues, dont l'embonpoint lui donnait bonne mine, deviennent pendantes et difformes ; le sommeil continue d'être irrégulier et troublé par des rêves fâcheux : il dort quelquefois pendant le jour, mais c'est souvent les paupières entr'ouvertes, d'un sommeil qui paraît tenir de la léthargie, et qui ne répare pas les forces.

Mais il y avait un symptôme de très-mauvais augure, qui décelait une malignité cachée, et qui me frappait plus que tous les autres ; il avait eu lieu pendant tout ce nouveau période de la maladie (à le prendre depuis la fin de la diarrhée), savoir pendant trois semaines; je veux parler de l'irrégularité que j'avais constamment observée dans le pouls, qui était fréquent, petit et inégal, soit pour la fréquence, soit pour l'élévation, avec de très-fréquentes intermittences. Je soupçonnais un vice considérable dans le bas-ventre ; mais j'avoue que je n'avais pas même songé qu'il y eût une si grande putridité dans les viscères. Les secours sur lesquels j'insistais le plus étaient des apéritifs doux, tels que l'extrait de chicorée, le sirop des cinq racines apéritives, le tartre soluble, en donnant par intervalles de l'esprit de nitre dulcifié, et pour boisson les eaux minérales de Saint-Maurice dans les Grisons; et toutes les fois que j'apercevais des indices de la fluctuation de quelque matière dans les premières voies, je faisais prendre au malade des laxatifs doux composés de casse, de tamarin et de manne. L'état des choses nous paraissait déjà un peu plus favorable, l'appétit se rétablissant par degrés, les forces se ranimant un peu, le sommeil redevenant un peu plus tranquille, le malade quittant de rechef son lit, et commençant à se promener lentement par sa chambre, lors-

que, le 12 avril, la maladie changea tout-à-coup de face, et se montra à découvert sous l'aspect le plus fâcheux. D'abord, après un repas frugal, le malade rendit deux fois, en allant à la selle, du sang rouge, puis du sang noir, liquide, et ayant une odeur de putridité : bientôt après, ayant tombé en défaillance, avec un visage vraiment cadavéreux, ses gens le mirent au lit. On m'appelle en hâte ; je le trouve entièrement froid, flasque, couvert d'une sueur gluante, avec un pouls tremblant : s'étant un peu remis, il nous avertit qu'il allait faire encore une selle. Nous craignions tous que, si cette selle ne lui était pas funeste, elle ne le fît du moins tomber dans une défaillance nouvelle et des plus fâcheuses : j'eus donc soin qu'on appliquât le plus tôt possible sur le bas-ventre des fomentations préparées avec des ingrédients qu'on avait sous la main, savoir avec du vin rouge un peu âpre, du vinaigre, de l'eau d'arquebusade et de l'eau de fontaine fortement ferrée, fomentations qui devaient se renouveler toutes les heures : outre cela j'ordonnai un lait d'amandes avec de l'eau de Saint-Maurice, et un julep composé d'eau fraîche, de jus de citron, de liqueur anodine, et d'un peu d'eau de cannelle simple, pour en prendre alternativement et souvent, mais à petites doses : je prescrivis de lui donner à titre d'aliment, toutes les trois heures et avec ménagement, une panade réduite en émulsion, avec des amandes et tant soit peu de jus de citron. Au moyen de ce secours, la selle, qui était sur le point d'avoir lieu, fut retardée pendant le reste de la journée, et le malade se réchauffa assez pour que la surface de son corps parvînt à être tiède.

Le 13 avril il fit deux selles copieuses, très-noires, luisantes, exactement semblables à de la poix fondue, et d'une fétidité putride très-forte. L'habitude du corps était extrêmement flasque, pâle, moite, et aussi froide que celle d'un cadavre. De tout le jour le pouls ne battit point au poignet ; je ne l'aperçus qu'à la fin de la soirée : il était tremblotant. — Le 14, le malade éprouvait un sentiment de chaleur agréable. Il avait le pouls mou, très-petit, fréquent, mais plus égal que je ne l'avais encore trouvé jusque-là. Le ventre étant resserré, je le lâchai au moyen d'un lavement d'eau tiède et de miel, qui amena un peu d'excréments qui avaient de la consistance, mais qui étaient noirâtres, comme si on les eût enduits de suie. Le malade demandant une nourriture un peu plus solide, je lui permis de manger d'une bouillie de pain légère, avec un peu de jus de citron, et de boire par dessus un petit trait de vin du Rhin détrempé d'eau.

Le 15, il fit, sans le secours d'aucun remède, une selle compacte, et teinte d'une couleur semblable à celle des lies de vin rouge. Le pouls était le même. — Le 17, un lavement qu'on avait donné amena des matières molles et grises. Le pouls avait été tendu le matin ; le soir il était devenu plus souple, mais il était toujours petit et fréquent. Ce même soir il survint, à cinq heures, une sueur légère, tiède, et qui ne dura pas. On ne discontinua pas jusqu'ici d'employer assiduement les mêmes secours, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en rapprochant ou éloignant les doses de ceux-ci, selon les circonstances. Voulant ensuite essayer de leur associer de légers anti-putrides apéritifs, je prescrivis un électuaire composé de pulpe de tamarins, de celle de casse et de manne, et une décoction de racine fraîche de dent-de-lion, assaisonnée de tant soit peu de zeste de citron, et adoucie avec un peu de sirop de vinaigre simple, en ordonnant de prendre de chacun de ces remèdes de six en six heures, à une dose qui pût suffire pour tenir le ventre libre, mais non pas pour purger. — Le 19 avril, le malade fait, comme les jours précédents, des selles molles et grises, précédées de légères tranchées autour du nombril : les petites sueurs du soir reviennent presque aux mêmes heures : le sommeil de la nuit est toujours inquiet, et ne répare point les forces ; le pouls est toujours plus irrégulier et plus tendu le matin que le soir : le malade est levé tous les jours pendant une heure. — Le 23, le malade fut dans l'assoupissement pendant la matinée ; le soir, en allant sur selle, il fit des matières tirant sur le noir ; la petite sueur revint comme les soirs précédents. Je voulus qu'il n'usât qu'une fois par jour de l'électuaire et de la tisane de dent-de-lion, en continuant l'usage de l'émulsion, du julep, etc., de crainte d'exciter une évacuation impétueuse des matières putrides.

Le 26, on m'appela de grand matin. Le malade avait essayé de se lever, mais il était retombé en défaillance. Je lui trouvai le pouls tremblotant, les mains froides, et les flancs mollement enflés ;

je soupçonnai sans peine que de nouvelles matières liquides et noires étaient prêtes à s'évacuer ; mais j'étais absolument incapable de trouver quelque moyen d'y parer efficacement. L'excessive pourriture des viscères annonçait depuis long-temps le triste pronostic de cette maladie, et il se trouvait confirmé par les progrès qu'elle avait faits. Jusqu'ici mon dessein avait été, conformément aux préceptes d'Hippocrate, de soutenir les forces, d'évacuer les matières putrides, de résister aux progrès ultérieurs de la corruption, et de remédier au mauvais état des viscères, mais je ne trouvais pas dans mon esprit des ressources suffisantes pour remplir une tâche aussi difficile. Je résolus cependant de faire mon possible pour ne négliger aucune tentative ; je fis donc tout de suite appliquer sur les poignets et sur les aines de l'esprit de lavande et de fort vinaigre ; de plus, je fis mettre sur le bas-ventre et les hypochondres une fomentation préparée, en cuisant dans un mélange de vin et du même vinaigre des fleurs de roses rouges, du serpolet, de la cannelle et du santal ; je fis prendre au malade des juleps analeptiques imprégnés d'esprit de vitriol : enfin, après l'avoir muni de ces secours, et ses forces s'étant tant soit peu ranimées, je lui fis donner un lavement ; il s'ensuivit, au bout d'une heure, une selle d'excréments mous et très-noirs. Depuis lors toute la surface du corps étant redevenue tiède, le malade fut dans l'assoupissement pendant le reste de la journée ; sur la fin de la soirée je fis réitérer le lavement, afin de ne pas laisser séjourner les matières putrides qui s'étaient déjà séparées ; mais quoique la canule, après qu'on l'eut retirée, parût tachée d'une matière liquide noire, et que cela indiquât qu'il s'était fait devant le fondement un amas de cette matière, le ventre ne se lâcha cependant point qu'au bout de quelques heures, après qu'on l'eut aiguillonné à plusieurs reprises par des suppositoires ; alors il s'en évacua des excréments d'un brun foncé.

Le 27, le malade fit, dans la matinée, deux selles abondantes, extrêmement noires, luisantes, d'une puanteur insupportable ; il s'ensuivit une très-grande faiblesse, une sueur froide, le bégaiement, une face cadavéreuse, et une asphyxie de plusieurs heures. Environ à midi il commença à être en délire, avec un pouls fréquent, très-petit et irrégulier, le corps étant depuis ce moment tantôt tiède et tantôt froid. On entendait grouiller beaucoup de vents dans les intestins, et ces vents exhalaient en sortant la puanteur d'un cadavre corrompu. Il survenait un hoquet, tantôt seul, tantôt suivi de plusieurs autres, qui continuaient pendant un quart-d'heure, et qui ne cédaient guère autrement qu'à l'aide d'un bouillon tiède. — Le 28 au matin, le malade fit trois grosses selles aussi noires que les précédentes ; le soir il en fit une quatrième d'une couleur moins foncée. Il fut froid pendant toute la journée, il se réchauffa un peu sur le soir, il fut en délire et sanglotta comme la veille. — Le 29 avril, au matin, il fit une selle copieuse, noire, et mêlée de beaucoup de sanie : les autres symptômes continuèrent. Le soir approchant, il tomba dans l'agonie, avec une respiration laborieuse et sublime, et en agitant sa tête de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin il expirât. — On ne voulut point me permettre de l'ouvrir pour examiner l'état des viscères, quoique je le demandasse avec instance. Le siége de la maladie était-il dans les vaisseaux inférieurs du mésentère ? Mais le vomissement de sang est plutôt la suite d'un affaiblissement des vaisseaux supérieurs de cet organe et des vaisseaux cœliaques. Plusieurs raisons font que j'ai bien de la peine à ajouter foi à des cas analogues, mais décousus, que M. Navier a rapportés il n'y a pas long-temps. Quoi qu'il en soit, j'ai vu quelquefois le vomissement de sang, accompagné de selles qui charriaient du sang noir et grumelé provenir d'une obstruction considérable des viscères et d'autres causes. Ce n'est pas que je croie que cette maladie ait été la même que celle-ci, car je pense qu'elle en différait grandement, à raison du siége et à raison du degré de corruption. Il peut assurément arriver que le sang s'étant écoulé de ses vaisseaux dans la cavité des intestins, y contracte de la putridité, et qu'il y devienne noir par un effet de la chaleur de la stagnation : cependant il y aura de la différence entre cette putridité et celle qui a lieu dans l'intérieur des vaisseaux et dans la substance même de ces vaisseaux. Me trompé-je en affirmant que les pronostics d'Hippocrate, section IV, aph. 21-25, sont peut-être fondés sur cette différence? Mais en voilà assez sur cette matière.

IVe OBSERVATION.

Voici l'histoire d'une maladie dont l'issue a été plus heureuse. Une femme, âgée de cinquante ans, avait joui d'une santé assez ferme jusqu'à ce que, il y a deux ans, ses règles ne coulant pas convenablement, elle éprouva des douleurs d'estomac ; elle chercha, comme c'est la coutume, et fort mal à propos, à les dissiper, en usant d'aliments un peu trop échauffants, et de potions aromatiques ; elle tomba dans l'amaigrissement ; elle s'affaiblit, son sommeil devint inquiet : enfin, au commencement de 1762, après un accès de douleurs plus aiguës, elle tomba en défaillance à minuit, et après s'être ranimée en flairant du vinaigre, elle rendit en vomissant une grande quantité de sang, et s'évanouit encore par deux fois. J'arrive à une heure du matin, je trouve la malade pâle, en proie à l'angoisse, et attendant une mort prochaine : le pouls était petit, sans beaucoup d'irrégularité, mais beaucoup plus fréquent que le naturel. J'ordonnai qu'elle bût continuellement, et peu à peu, de l'eau froide à laquelle on avait mêlé du jus d'oranges douces, tandis qu'on préparait un léger lait d'amandes, qui lui servit de boisson ordinaire pendant quinze jours. Je fis envelopper ses jambes, qui étaient froides, avec de la flanelle trempée dans de l'eau tiède, afin d'éviter que le spasme causé par le froid de ces parties n'excitât l'hémorrhagie ; puis je lui fis donner un lavement émollient, et en ayant soin qu'on étendît des linges sous elle, afin qu'elle pût rendre ses excréments sans se remuer en aucune façon : il s'en suivit une selle abondante de matières fécales et de sang d'un rouge obscur, mais qui n'était pas encore caillé; elle passa quelques heures avec assez de tranquillité. — Mais vers les neuf heures du matin, après des angoisses et une sueur froide, elle vomit de rechef une quantité de sang liquide, avec de gros caillots d'un sang figé, qui étaient durs et noirs, et elle essuya une syncope de quelques moments. Étant alors venu la voir, j'ordonnai un second lavement, qui emmena une grande quantité de sang figé très-noir et vraiment semblable à de la poix. Je ne voulus rien changer aux autres remèdes, je me contentai de lui recommander une parfaite tranquillité, et de boire toutes les demi-heures un petit verre d'amandé. A six heures du soir il survint des angoisses et des douleurs de colique qui lui faisaient craindre le retour du vomissement. Je conseillai de lui donner un troisième lavement, qui fit encore sortir un sang pareil à de la poix, après quoi la tranquillité se rétablit. A dix heures du soir elle reposait tranquillement, sans douleur ni angoisse, mais elle était faible ; le pouls n'était pas fréquent, mais la maigreur était extrême ; le visage, les lèvres, la langue et tout le corps étaient de la dernière pâleur.

A trois heures du matin, après une angoisse, la malade vomit encore un peu de sang, et souhaita d'elle-même qu'on lui donnât un lavement, qui emmena encore des caillots, que la garde jeta aussitôt en bas les latrines. Étant revenu à sept heures du matin, je trouvai que tout était changé en bien : je permis à la malade de prendre quelques onces de crème d'orge : toute la journée il y eut une très-grande mobilité dans le genre nerveux ; sur le soir, le pouls, qui était lent le matin, était redevenu fréquent ; tout le corps s'était réchauffé, et il y avait même de la fièvre, quoiqu'elle fût peu considérable. Après le lavement, elle rendit par le bas de la matière fécale, et deux boulettes noires. — La malade fut tranquille pendant la nuit, mais sans dormir, non plus que la précédente. Le troisième jour, il y avait encore de la mobilité dans le genre nerveux : on donna le soir un lavement qui fut suivi d'excréments, mais où il n'y avait point de sang : la malade prit trois fois de la crème d'orge, et continua à user de lait d'amandes, ou bien, afin d'éviter le dégoût que cette boisson aurait pu lui donner, elle y substituait de temps en temps de l'eau froide avec du jus d'oranges rouges. Elle dormit cette nuit pendant une heure et demie ; à quatre heures, après une colère, elle eut de l'angoisse et des douleurs, et rendit par le haut et par le bas quelques onces de sang. Déjà les forces et le sommeil se rétablissaient de jour en jour ; le ton des nerfs se raffermissait. Le neuvième jour, elle se purgea avec de la manne et des tamarins : il ne parut point de sang. Le dixième, je lui permis de manger tant soit peu de poulet. Le douzième, elle se promena avec facilité dans sa chambre. Le vingtième, elle était bien, et ses urines, qui jusqu'ici avaient été ténues, paraissaient déjà être dans un état de coction : elle s'était insensiblement raccoutumée aux aliments.

Je lui défendis absolument l'usage des

viandes noires, salées et fumées; celui des épices, du thé, du café et du vin; je voulus qu'elle prît souvent des lavements; elle jouit ainsi pendant huit mois d'une très-bonne santé. Alors, pour avoir négligé ce régime, et par un effet du retard de ses règles, qui n'étaient revenues que trois fois pendant toute l'année, elle ressentit de nouvelles douleurs de colique, qu'elle arrêta au moyen de la saignée, que je lui conseillai de réitérer trois fois chaque année. Cependant, au printemps de 1763, elle essuya une nouvelle attaque, mais plus légère, et qui se borna à un seul vomissement de sang, et à deux selles de sang pareil à de la poix : il y avait déjà alors un certain temps qu'elle avait bu quelquefois du vin. Je prescrivis les mêmes remèdes avec le même succès. Ses règles commençant à lui manquer, elle jouit pendant deux ans d'une assez petite santé : je l'ai soutenue au moyen de la saignée, des lavements et d'une diète émolliente et légère, de manière qu'actuellement elle se porte très-bien depuis trois ans.

Ve OBSERVATION.

Une femme, âgée de trente-huit ans, accablée de chagrins multipliés, et maigre, se plaignait depuis long-temps de dégoût, d'affaiblissement et de douleurs d'estomac, surtout après le repas. Enfin, en 1764, après des douleurs encore plus considérables, elle se réveille une nuit, tourmentée d'une angoisse extrême; elle a des nausées, elle vomit une grande quantité de sang, et se pâme complètement. J'arrive aussitôt, je la trouve de la dernière faiblesse, en sorte que je pouvais à peine compter tous les battements du pouls, la faiblesse de l'artère m'en dérobant le plus grand nombre. Je lui ordonnai la tranquillité et de l'eau froide avec du jus d'oranges, puis un lavement, dont je suspendis pour quelque temps l'application, de crainte qu'en faisant aller la malade sur selle, il ne lui causât un évanouissement mortel; elle eut plusieurs défaillances légères jusque à midi; cependant le pouls reprit assez de force pour que je pusse lui faire prendre le lavement, lequel fit sortir une quantité étonnante de sang coagulé et semblable à de la poix : il s'en suivit un nouvel évanouissement assez grave, mais l'angoisse fut ensuite moins considérable. — Environ les cinq heures du soir, tout le corps s'échauffa subitement, surtout à la tête; la malade eut des nausées, vomit dans un bassin au moins trente onces de sang, et s'évanouit : étant peu à peu revenue à elle-même, on eût dit, à la voir, que c'était une image de la mort, et je n'ai jamais vu de visage plus pâle que le sien. Je la mis au même régime que la malade de l'observation précédente, si ce n'est que, dans la crainte qu'une pareille stagnation du sang ne donnât lieu à des concrétions indissolubles, je lui prescrivis quelques gouttes de liqueur anodine minérale de Hoffmann. On donna un lavement à neuf heures du soir; il amena comme de la poix noire : la nuit elle fut tranquille, mais sans dormir. Elle fut bien pendant la journée, et rendit deux fois des matières noires après avoir pris deux lavements. La nuit suivante elle eut des angoisses; le troisième jour, de grand matin, elle vomit six ou sept onces de sang, et en rendit encore dans la chaise percée, car elle s'opiniâtrait à ne vouloir absolument point se servir de linges sous elle: les forces se rétablissent un peu. — Le quatrième et le cinqième jour il ne paraît point de sang; le sixième elle se plaint d'une douleur incommode dans le bas-ventre, accompagnée d'angoisse. Elle rend, après un lavement, quelques caillots pareils à de la poix, et qui me parurent fort compactes. Depuis ce temps-là tout a changé en mieux; la malade, au moyen d'une nourriture très-légère, a recouvré chaque jour des forces, et dès lors elle n'a plus eu de vomissements. Elle n'est pas tout-à-fait exempte de douleurs d'estomac et de tranchées dans le bas-ventre, mais elles sont beaucoup moins fortes; d'ailleurs, de mauvaises digestions sont bien suffisantes pour les occasionner. — Il me paraît qu'il serait inutile d'ajouter ici d'autres observations, dans la vue de confirmer la méthode curative qui convient à cette maladie : j'en rapporterai une ou deux qui prouvent qu'on ne manque pas de moyens pour la prévenir.

VIe OBSERVATION.

Une fille de l'âge de trente-deux ans, maigre et bien réglée, se plaignait souvent d'une douleur très-vive de l'estomac et du dos : elle passait toute la journée à coudre, le corps courbé en devant. Dans l'espace de quatre ans elle avait eu cinq fois des vomissements de sang assez abondants, lesquels, à ce qu'elle me dit,

s'étaient presque arrêtés d'eux-mêmes ; ils s'étaient toujours annoncés par les mêmes symptômes. Voici quelle était leur marche : durant environ quinze jours l'appétit allait en augmentant, puis il diminuait peu à peu durant un mois, et cette diminution était accompagnée d'une sensation très-incommode qui survenait au creux de l'estomac lorsqu'elle avalait. Enfin, elle avait du dégoût pour tous les aliments, qui lui excitaient une douleur très-vive dans l'estomac, jusqu'à ce que le vomissement de sang arrivât, lequel étant arrêté, les forces se rétablissaient insensiblement, et la malade était passablement bien. — Elle sentait déjà que l'appétit augmentait, lorsqu'elle me consulta, et elle attendait à coup sûr et dans peu un accès. Je lui conseillai : 1° de se faire incessamment saigner au bras, et d'y revenir une seconde fois le quatrième jour ; 2° je voulus qu'elle prît deux fois par jour un lavement, fait avec une décoction de mauve ; 3° je lui prescrivis pour aliment des crèmes de riz, d'orge, d'avoine et du fruit cuit, et de l'eau pour toute boisson ; 4° elle devait boire peu à peu dans la journée trois livres de petit-lait bien clair, et cela dura un mois entier ; 5° je lui permettais de reprendre, au bout de trois semaines, par degrés sa nourriture accoutumée : six semaines s'étant écoulées, je lui prescrivis de petites doses de quinquina, à prendre pendant long-temps. L'effet de ces conseils fut d'abord de diminuer l'appétit et de le faire rentrer dans ses bornes naturelles, puis de lui redonner une santé meilleure qu'elle ne l'avait jamais eue. Il y a sept ans qu'elle n'a point eu d'accès, quoique les douleurs d'estomac n'aient pas encore entièrement cessé.

VIIe OBSERVATION.

Le 28 d'août de l'an 1761, je reçus une lettre dans laquelle on me consultait, et dont voici la teneur. Un homme de quarante ans, faible, fort assidu à l'ouvrage, sobre, se plaignait depuis long-temps de coliques dans le bas-ventre ; et il y avait deux ans qu'après avoir travaillé un peu plus que de coutume, il avait vomi beaucoup de sang : cette évacuation ayant été supprimée, il avait éprouvé de nouvelles douleurs de colique. Il y avait quelques semaines qu'il avait une diarrhée, que des femmelettes avaient arrêtée. Bientôt après il lui est survenu une cruelle colique, qui occupe tout le bas ventre, surtout les reins et le flanc gauche ; en sorte que, lorsque l'accès devient plus violent, ce flanc est enflé. Il n'y a point de fièvre ; le malade ne se plaint ni de mal de tête, ni de dégoût ; au contraire, il mange avec un certain plaisir. Les lavements n'entrent qu'avec peine, et par là même qu'imparfaitement, et ne font aucun bon effet. Il s'est trouvé un peu mieux de faire usage de la manne. Les applications externes, telles qu'une décoction de camomille, la thériaque et autres choses semblables, n'ont point eu de succès. Il a dormi quelques heures après avoir pris du laudanum liquide. — J'ai attribué cette maladie à un engorgement des vaisseaux des intestins ; j'ai ordonné qu'on lui tirât aussitôt du sang du bras, et qu'on réitérât cette saignée au bout de huit jours ; qu'il usât d'aliments très-légers, de lavements tres-émollients, et de petit-lait. Le malade a suivi ces conseils : les douleurs étant entièrement dissipées, je lui ai conseillé l'usage du quinquina, qui a admirablement bien raffermi les vaisseaux qui avaient été ouverts, et qui étaient relâchés. Deux ans après il se portait très-bien ; et il y a long-temps que je n'ai plus entendu parler de lui.

VIIIe OBSERVATION.

Une femme de qualité, du Haut-Languedoc, m'écrivit une lettre dont voici le contenu. La malade, âgée pour lors de trente-six ans, avait été, dès sa plus tendre enfance, et même dès le berceau, sujette, jusqu'à l'âge de quinze ans, à des saignements de nez, qui depuis lors étaient devenus plus rares. S'étant mariée elle n'avait jamais été enceinte ; mais elle avait fréquemment éprouvé un affaiblissement et une pesanteur d'estomac, de mauvaises digestions et des vomissements, sans amertume ou mauvais goût à la bouche. Elle s'était bien trouvée du petit-lait, des bains tièdes, et de l'usage de bouillons rafraîchissants. Elle vomissait toujours les potions purgatives, et, après en avoir fait usage, elle éprouvait une chaleur interne très-incommode. — Parvenue à l'âge de vingt-sept ans, elle était dans un état de langueur, et quelques jours après elle éprouva de violentes douleurs d'estomac, avec des nausées et de l'angoisse ; elle eut plusieurs évanouissements, puis elle vomit une

grande quantité de sang noir, et semblable à de la poix (elle ne parle point des selles). Ses règles, qui avaient coulé jusqu'alors, s'arrêtèrent et ne revinrent qu'au bout de quelques mois. Elle avait d'abord fait usage d'astringents et de baume du Canada; ensuite, agissant plus sagement, elle avait pris du petit-lait et du lait d'ânesse. Depuis l'âge de vingt-sept ans jusqu'à celui de trente-quatre, elle a souvent eu des dérangements d'estomac, lequel étant irrité, mal à propos, par des remèdes purgatifs, elle les a toujours vomis. A l'âge de trente-quatre ans, à l'entrée de l'automne, et après avoir été tranquille pendant quelques mois, elle fut tout-à-coup attaquée de douleurs aiguës; elle eut quelques évanouissements, et vomit à plusieurs reprises, pendant deux jours, beaucoup de sang : on la saigna, le troisième jour, de la saphène; l'hémorrhagie s'arrêta : la malade eut de la fièvre et sua; on lui tira du sang du bras, et elle but de l'eau de poulet et du petit-lait. Elle eut des douleurs de colique pendant quatre ou cinq jours, et, ayant usé pendant tout ce temps-là de lavements, elle fit par les selles du sang coagulé et noir. — Il lui resta une pâleur et une faiblesse extrêmes : elle but du lait d'ânesse pendant un mois, et le mois suivant du lait d'ânesse et de celui de vache : on lui prescrivit un bon régime; et elle jouissait déjà depuis dix mois d'une bonne santé, lorsque ayant tout d'un coup été attaquée de la douleur d'estomac qui présageait le vomissement, elle vomit de nouveau, premièrement du sang noir, puis du sang rouge figé. On la saigna trois fois au bras ou au pied; elle eut de la fièvre et sua comme auparavant : elle usa de petit-lait, de limonade et de lavements, qui amenèrent du sang pareil à de la poix. Quelques semaines après, elle était dans un état de convalescence passable; mais comme elle se plaignait toujours de constipation, et qu'elle craignait qu'il n'en résultât de nouveaux accès, elle souhaita que je lui donnasse mes conseils. Je fus d'avis qu'elle usât d'aliments émollients et non salés, qu'elle se fît saigner au bras tous les trois mois, et qu'elle se fît donner fréquemment des lavements émollients; qu'elle bût chaque année du petit-lait pendant quelques mois, et qu'elle avalât, tous les jours, avant dîner, deux drachmes de pulpe de casse. Ces secours lâchèrent très-bien le ventre, les forces se rétablirent admirablement bien, et sa santé s'est raffermie de manière, qu'encore à présent elle se porte très-bien, et que j'espère qu'elle est délivrée de cette dangereuse maladie.

Voilà, mon cher Zimmermann, diverses observations qui jettent du jour sur la nature de cette maladie, et qui en développent le traitement. J'en rapporterai cependant tout-à-l'heure encore un bon nombre d'autres, tant des miennes que de celles des autres médecins, en faisant des recherches sur toute la doctrine qui a rapport à la dénomination, à la pathologie et au traitement de la maladie noire. — On peut, en premier lieu, demander si elle a été connue de tous les auteurs sous le même nom. La réponse est aisée à faire. Les douleurs de colique qui accompagnent la maladie noire sont absolument les mêmes que celles qui ont lieu dans cette espèce de colique que plusieurs auteurs, et des auteurs de poids, ont appelée *colique hémorrhoïdale* : mais la plupart se sont servis d'une dénomination très-convenable, en la nommant *le vomissement de sang*. Ainsi, Plater, Sennert, Rivière traitent du vomissement de sang, sans seulement nommer la maladie noire. Voici ce que dit Plater : « Quelquefois on le vomit (le » sang) en très-grande quantité, tantôt » pur, tantôt délayé, tantôt coagulé et » grumelé; d'autres fois il est tenace et » noirâtre comme de la poix; quelque- » fois il est aussi noir que de l'encre, et » tel que je l'ai vu rendre par le haut et » par le bas à un célèbre jurisconsulte.» Il rapporte quelques observations, celle-ci entre autres qu'il est à propos de transcrire. — « Il y a environ dix ans qu'un » Bourguignon fut tout-à-coup attaqué, » à Toulouse, d'une certaine cardialgie, » si violente, qu'il tomba en défaillance, » laquelle fut sur le-champ suivie d'un » vomissement abondant de sang coa- » gulé, et d'une selle de même nature, » mais dont le sang était noir comme de » la poix : il s'en suivit une grande fai- » blesse; cependant le malade se remit » bientôt. Trois ans après, la même chose » lui arriva, comme il était en voyage » dans les jours les plus chauds de l'été; » car, ayant été attaqué soudainement » d'un accès de fièvre, il tomba en syn- » cope, et rendit du sang par le haut et » par le bas, comme la première fois. Deux » ans s'étant encore écoulés, il essuya de- » rechef une pareille évacuation de sang. » Enfin, cette année, en 1611, au mois » de juillet, il a eu un pareil accès, et

» m'est venu consulter à ce sujet, etc.
» Je lui ai fait voir que ces accidents » lui arrivaient à cause d'un amas de » sang corrompu, contenu dans les vei- » nes du mésentère, et qu'il fallait y re- » médier de bonne heure, parce que la » maladie était dangereuse, comme je l'ai » prouvé par d'autres exemples. » *Observ.*, *lib.* III, *p.* 797 (1).

Nous ne savons pas si ce malade ne s'est pas souvent plaint de douleurs d'estomac et d'entrailles. Il est vrai que Plater, et tous les autres auteurs de médecine pratique que je connais, ont traité trop superficiellement de cette maladie, n'ayant égard qu'à son issue, savoir, à la rupture des vaisseaux et à l'hémorrhagie, et s'embarrassant peu des symptômes avant-coureurs, qui, à la vérité, n'ont pas constamment lieu, mais qui pourtant se présentent quelquefois. On ne peut pas même disconvenir qu'Hippocrate lui-même, ou plutôt l'auteur des livres intitulés *des Maladies*, et qu'on a mal à propos décorés du nom de ce grand homme; que cet auteur, dis-je, n'a fait autre chose que de rendre compte simplement de l'issue de la maladie, et qu'il n'a bien écrit que la partie diététique, où il recommande au malade « de s'abs- » tenir de l'ivresse, des plaisirs de l'a- » mour, d'éviter le soleil, de ne pas faire » beaucoup d'exercice, de ne point user » des bains chauds, ni des mets de haut » goût, ni de ceux qui sont salés. » Il a très-bien indiqué dans ce peu de mots tout le régime que doivent observer ceux qui sont atteints de cette maladie. — D'autres médecins, par contre, les Stahliens surtout, ont bien vu que le vomissement de sang est précédé de douleurs et de symptômes spasmodiques; mais ils se sont trompés lorsqu'ils ont cru qu'on ne vomissait enfin du sang noir qu'après que la maladie avait augmenté au point de causer une inflammation de la rate; et il ne paraît pas qu'ils aient fait assez attention que la maladie qu'ils appellent colique hémorrhoïdale, laquelle, comme ils le savent bien, procède d'un engorgement des vaisseaux de l'estomac et des intestins, et qui se manifeste brusquement par un vomissement de sang; que cette maladie, dis-je, et le vomissement de sang, sont une seule et même maladie, comme je le ferai voir bientôt plus amplement, en parlant de la première espèce de maladie noire d'Hippocrate : car si on passe en revue les symptômes de la colique hémorrhoïdale, et qu'on les compare avec les douleurs qu'ont éprouvées tous les malades qui ont été attaqués de la maladie noire, on reconnaîtra que c'est la même maladie. C'est ainsi que les Stahliens décrivent la colique hémorrhoïdale : « Si quelqu'un qui n'a point en- » core été sujet aux hémorrhoïdes fluen- » tes vient à être incommodé de tranchées » dans le ventre, de tension dans le bas- » ventre et dans les hypochondres, de » douleurs spasmodiques dans le dos, » dans les lombes et à l'os sacrum, de » constipation, de tenesme; si ses urines » sont crues, s'il a des maux de tête, des » vents, un défaut d'appétit et des nau- » sées; s'il éprouve des frissons et des » chaleurs passagères avec de la soif, un » pouls plein et tendu; s'il sent au bas » de l'intestin rectum comme un nœud » ou un noyau qui y serait arrêté; si tous » ces symptômes, ou du moins, la plus » grande partie, ont lieu chez la même » personne à la fois, ou les uns après les » autres; un médecin qui possède la sé- » méiotique y reconnaîtra une tendance » au flux hémorrhoïdal. »

Le jugement de ce médecin serait à la vérité très-juste; car ces symptômes dénotent la tension des vaisseaux du bas-ventre, et on est en droit de conclure de la douleur au sacrum, et de cette sensation d'un noyau retenu au bas du rectum, qu'il se fait un engorgement, surtout dans les veines hémorrhoïdales, et que le flux hémorrhoïdal est près d'arriver. Mais toutes les fois que ces symptômes particuliers manquent, et qu'il y en a quelques autres dont je ferai bientôt mention, *un médecin qui possède la séméiotique* y reconnaîtra un engorgement des vaisseaux du canal intestinal, et craindra la maladie noire. Il ne faut pas au reste passer sous silence que Stahl, et après lui Alberti, le plus célèbre de ses disciples, n'ont pas tout-à-fait manqué d'apercevoir cette liaison qu'il y a entre la colique hémorrhoïdale et le vomissement de sang; car ils parlent d'*affections hæmatoémétiques*, qu'ils mettent au nombre des *affections qui sont les effets de cette colique, lorsqu'elle a une issue malheureuse.*

Alberti dépeint au même endroit certains caractères qui s'accordent assez bien avec ceux de la *maladie noire occulte*,

(1) Il y a dans le latin p. 779, mais c'est une faute d'impression, comme je m'en suis assuré en vérifiant la citation.

(s'il m'est permis de me servir de ce terme), ou de l'engorgement des vaisseaux du canal intestinal, avant que le sang décèle en s'échappant la *maladie noire déclarée*. Ces caractères sont: 1° qu'elle n'a lieu que chez des personnes dont le tempérament est enclin aux hémorrhoïdes; 2° qu'elle arrive à l'âge où on est sujet aux mouvements et aux écoulements hémorrhoïdaux; 3° qu'elle se termine bien plus promptement qu'une autre colique; 4° que plusieurs remèdes utiles dans les autres coliques la rendent plus fâcheuse, et que ses symptômes sont en plus grand nombre, plus compliqués, plus extraordinaires et plus frappants que ceux des autres coliques.

Stahl est-il assez fondé à conclure en ces termes : « Je ne doute pas que cette » affection, qu'Hippocrate a décrite sous » le nom d'*ileus hæmatites*, ne soit celle » que j'ai l'habitude de désigner sous le » nom de colique hémorrhoïdale? » Il paraît en effet par plusieurs passages des livres d'Hippocrate, que l'*ileus hæmatites* est une maladie longue, accompagnée de cruelles douleurs du bas-ventre, occasionnée par un engorgement des vaisseaux sanguins; mais il n'a rien qui ait rapport aux hémorrhoïdes : il serait donc plus à propos de le rapporter à une obstruction des vaisseaux du conduit intestinal, ou à la maladie noire occulte. Et en effet il y a dans cette maladie, dans l'*ileus hæmatites* et dans la colique hémorrhoïdale, des tranchées, des angoisses, des pressions et des tensions autour des hypochondres, de sorte qu'on peut bien soupçonner qu'il y a de l'affinité entre ces trois maladies: j'examinerai dans la suite si elles diffèrent en quelque chose. Il paraît assurément que ces auteurs, qui se sont piqués de suivre les traces d'Hippocrate, n'ont pas fait attention à l'identité qui existe entre la maladie noire et l'*ileus hæmatites*, et que les Stahliens ont passé sous silence l'identité entre cette même maladie et les deux autres, quoiqu'ils aient très-bien décrit la troisième, savoir, la colique hémorrhoïdale.

Hoffmann est, à la vérité, le premier qui nous ait laissé une bonne histoire de la maladie noire, soit dans ses commencements, soit dans ses progrès, ou bien de la maladie noire, tant occulte que déclarée. Après lui, M. Kæmpf a recueilli de bonnes observations, et a décrit cette maladie avec exactitude sous le titre *de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac* (1), sans lui donner, il est vrai, le nom de maladie noire. Les descriptions de l'un et de l'autre s'accordent très-bien avec celles des anomalies hémorrhoïdales, lorsqu'elles tendent au vomissement de sang; nous devons cette description à M. Alberti, qui l'a publiée dans son excellente dissertation intitulée, *de hæmorrhoïdum anomaliis*; il y fait si bien voir le danger de cette maladie, que nous croyons devoir en donner l'extrait. Après avoir très-bien dépeint la colique hémorrhoïdale, qui survient toutes les fois que les veines de l'intestin rectum sont engorgées, il continue ainsi : « Si, sans par» ler de la veine hémorrhoïdale interne, » il s'accumule une quantité considéra» ble de sang dans les veines mésentéri» ques, on est attaqué de cruelles tran» chées autour du nombril, lesquelles » montant plus haut jusque sous le creux » de l'estomac sont accompagnées de » beaucoup de serrements, de difficulté » de respiration et de soupirs, auxquels » se joignent des cardialgies des plus fâ» cheuses, et des pressions, qui augmen» tent quelquefois jusqu'à causer l'éva» nouissement, qui provoquent des sueurs » froides, qui attaquent la tête par un » effet de sa correspondance avec le » bas-ventre, qui donnent lieu à des rots » accompagnés de beaucoup d'angoisses: » en même temps ces symptômes occa» sionnent souvent une constipation des » plus opiniâtres et même des vents très» incommodes et douloureux, *dont plu» sieurs auteurs cherchent la cause dans » l'atonie de l'estomac seulement, ou des » intestins*. — Ensuite lorsque ces ano» malies ont une tendance plus prochaine » à exciter le vomissement de sang, les » symptômes dont nous avons parlé (il » en avait déjà indiqué un bon nombre) » deviennent plus fâcheux ; ils attaquent » surtout avec plus d'impétuosité et de » violence la région située depuis le » creux de l'estomac jusque vers l'hypo» chondre gauche : tels sont des serre» ments autour et au-dedans de l'estomac, » lesquels deviennent bien plus considé» rables après que le malade a avalé de » la nourriture, quoiqu'en petite quan» tité, soit qu'elle soit molle ou solide ; » c'est pourquoi les personnes qui se » trouvent dans ce cas craignent extrême» ment de prendre de la nourriture: elles

(1) Le titre latin est : *Infarctus vasorum ventriculi.*

» éprouvent dans ces circonstances des » tranchées sensibles et des alternatives » de gonflement dans l'estomac, de l'op- » pression, des secousses accompagnées » de sanglots, des attaques d'asthme, des » rots qui ne s'échappent qu'avec angoisse » et avec violence, des agitations con- » vulsives qui parviennent jusqu'au dia- » phragme et à l'estomac, des élance- » ments sans douleur dans l'hypochondre » gauche, des chaleurs passagères dans le » reste du corps; et dans les intervalles » des frissons superficiels, des sueurs » froides; il survient des douleurs gra- » vatives de la tête; des commotions » mêlées de vertiges, des sentiments d'op- » pression dans les hypochondres, des » refroidissements des extrémités des » pieds et des mains, des pertes d'appétit » considérables, l'affaiblissement des for- » ces dans le reste du corps, etc. » Je sais que la plupart de ces symptômes ont eu lieu chez ceux qui ont été attaqués de la maladie noire, qui ont quelquefois des douleurs atroces dans la poitrine, aux côtes, aux omoplates, aux reins; et je les ai souvent observés chez d'autres malades que j'ai avertis de la nature de cette maladie, et que j'ai soulagés par un traitement convenable.

Mais de tels malades sont perdus sans retour, si on méconnaît leur maladie. C'est ce que savait bien M. Alberti, qui dit: « Si, lors de ces combats causés par » les anomalies hémorrhoïdales, et dans la » supposition hasardée qu'ils viennent de » la faiblesse de l'estomac et du relâche- » ment des viscères, on emploie des sto- » machiques et des remèdes qui mettent » le sang en mouvement, non-seulement » toute cette suite de maux va en aug- » mentant, mais encore on favorise et on » accélère d'autant plus facilement et » plus certainement l'éruption du sang » dans l'estomac, etc. »

Si je compare encore les descriptions d'Alberti avec les observations des médecins français, tels que MM. Varnier, Bonté, Geoffroy, Vandermonde, Brieude, Aubrelique, le Cordier, Fleur, Campardon, d'Allas, Renard, du Saulsay, tom. 6, 8, 12, 13, 22, ou avec les miennes, je trouve qu'elles ont autant de rapport entre elles qu'il peut y en avoir entre des descriptions générales faites d'après plusieurs malades, et les histoires particulières de chaque malade, en sorte que si vous recueillez les divers symptômes que les observateurs ont indiqués, cela vous donnera une description semblable à celle d'Alberti.—Est-ce donc que cette maladie noire a lieu toutes les fois qu'on rend par le vomissement ou par les selles un sang noir et semblable à de la poix? Gardez-vous de le croire, car il est plusieurs causes qui excitent le vomissement de sang figé; et si vous faites attention à l'issue de laquelle cette maladie a pris son nom, vous verrez qu'il y a plusieurs espèces de maladies noires. Il est vrai que Hoffmann a distingué le vomissement de sang d'avec la maladie noire, quand il dit: « Les indices et les » caractères auxquels on reconnaît la ma- » ladie noire, sont: la douleur et le gon- » flement de l'hypochondre gauche, l'an- » goisse et le serrement des hypochondres, » la constipation à la suite de laquelle ar- » rive un vomissement de matières noires » mêlées d'une humeur acide ou bilieuse, » et aussi une évacuation de la même cou- » leur par le bas, avec perte d'appétit, » abattement des forces, cardialgie, syn- » cope: le plus souvent cette indisposition » est précédée de cruelles douleurs de » coliques. » *De Morbo nigro*, § 21.

Si ces symptômes ou d'autres, qui annoncent que la maladie se prépare depuis long-temps, n'ont pas lieu, il ne donne à cet accident que le nom de vomissement de sang; et il a publié deux dissertations, l'une sur le vomissement de sang, et l'autre sur la maladie noire. Mais, dans cet ouvrage achevé qu'il appelle *la Médecine raisonnée*, il regarde ces deux maladies comme n'en étant qu'une, et il a intitulé le chapitre où il en traite, *du vomissement de sang, soit qu'il soit accompagné ou non de selles noires, ou bien de la maladie noire d'Hippocrate;* et en effet, ces deux maladies ne diffèrent que par leur durée; comme l'apoplexie qui survient tout-à-coup à l'occasion de quelque violente agitation du sang qui donne lieu à la rupture des vaisseaux du cerveau, diffère de celle qui, s'étant préparée insensiblement par un engorgement des vaisseaux du cerveau, formé à la longue, a premièrement fait paraître les symptômes qui proviennent de cet engorgement. Je rapporterai donc, sans tenir compte de cette différence, les principales causes qui font que le sang est forcé de se répandre dans les intestins, et je les éclaircirai par des observations.

Et, en premier lieu, M. Vandermonde parle d'une maladie noire qu'on pourrait presque regarder comme artificielle; car il s'agit d'une fille de six ans, extrêmement pléthorique, qui, après avoir

avalé beaucoup de sang à la suite d'un saignement de nez considérable, s'en était vidée, en éprouvant des douleurs du bas-ventre, par le vomissement et par des selles très-fétides et noires : elle fut rétablie par l'usage du tartre émétique, qu'on lui ordonna sagement (car ce n'était pas ici une hémorrhagie de l'estomac, mais un amas de sang fétide dans ce viscère), puis par l'usage des acides, et enfin par celui du quinquina. (*Journal de Médecine*, tom. vi.) On peut rapporter ici avec raison le vomissement de sang et les selles noires du célèbre géomètre, M. Desènes, dont on doit la description à feu M. Sauvages, qui fut ci-devant mon maître et mon ami ; il a donné à cet accident le nom de *vomissement de sang à la suite d'un anévrisme :* il se trouva en effet que le malade avait un anévrisme de l'aorte, qui était attaché à l'œsophage, et qui s'étant ouvert dans l'endroit par où il tenait à cette partie, le sang s'en était répandu dans l'estomac, de manière à imiter la véritable maladie noire; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le malade fut convalescent pendant quelques jours et se leva ; mais enfin, s'étant mis à rire à la lecture d'un livre, il mourut sur-le-champ. Vous pouvez voir une observation tout à-fait semblable, décrite par M. Tabarrani, qui a vu une mort subite occasionnée par un anévrisme de l'artère cœliaque, laquelle était adhérente à l'estomac, et qui, s'étant rompue à l'endroit de cette adhésion, donna lieu au sang de s'épancher dans l'estomac. La mélancolie produit souvent cette maladie. M. Geoffroy fait mention dans le même journal, t. viii, p. 244, d'un homme sexagénaire, menant une vie sédentaire, sujet depuis long-temps à des douleurs aiguës de l'estomac, à une sensation incommode dans toute la région épigastrique, à des digestions lentes et laborieuses, à des vents et à la constipation, et qui ayant provoqué ces indispositions en prenant à diverses fois de l'ipécacuanha et des purgatifs, avait enfin rendu, par le haut et par le bas, du sang très-noir; mais il mourut après un traitement, qui consista à lui faire boire les eaux alcalines de Vichy, à lui donner du musc, du camphre et de l'opium : il est vraisemblable qu'on aurait pu le guérir en employant une autre méthode.

Pendant que j'écris ceci, j'ai la douleur de recevoir une lettre où on me fait l'histoire de la triste maladie d'un homme que je chéris et que je vénère, mais qui est vraiment mélancolique si jamais il en fut. Il y a trois ans qu'il était venu ici, à une grande distance de sa patrie, et il y avait fait un séjour de plusieurs mois, dans la vue de chercher un remède aux affections hypochondriaques, et, surtout, à l'extrême ennui auxquels il était en proie. Mais cette maladie qui était ancienne, et qu'on avait traitée, au commencement, avec peu de ménagement, a résisté à un traitement que j'avais cru très-bon. Cependant, quoique trompé dans son attente, il n'a pas laissé de me continuer sa confiance, et quoique depuis long-temps il soit retourné dans un pays lointain, il m'a toujours écrit pour m'informer des nouveaux symptômes qui étaient un effet de son indisposition. Au milieu de l'hiver dernier, je lui avais conseillé de mettre de côté tous les remèdes, et de se contenter d'user de temps en temps de lavements émollients, afin de se lâcher le ventre qu'il avait constipé.

Le 21 août 1768, il m'écrivit une lettre que je reçus au commencement de septembre, et par laquelle il me priait instamment de faire entièrement abstraction de sa première maladie, pour m'occuper uniquement d'une nouvelle, qui était absolument différente, et dont il faisait la description suivante : Au commencement de mai, il lui était survenu une sensation peu incommode dans la région de l'estomac, mais qui ne discontinuait que rarement, et qui était accompagnée de nausées, de dégoût, et de mauvaise odeur à la bouche : il s'était purgé avec de la manne, des tamarins et du séné ; mais cette purgation avait eu un mauvais succès, car depuis ce temps-là tous les symptômes avaient empiré : cependant il se purgea encore au commencement de juillet, avec la poudre de *tribus* ; il en résulta un nouveau surcroît de maux, et, qui pis est, une douleur aiguë au creux de l'estomac, à la poitrine, aux hypochondres et dans toute la longueur de la moelle épinière, de la tension dans le bas-ventre, et de fréquents vertiges.—Lorsque je reçus cette lettre j'étais auprès de mon père, que je chérissais, qui était alors malade, et qui mourut peu de temps après. Pendant le délai que souffrit ma réponse, je reçus une nouvelle lettre, que m'écrivait un chirurgien que le malade avait fait venir, et qui m'apprenait que le malade, après avoir éprouvé des douleurs aiguës dans la région épigastrique et dans tout

le bas-ventre, une faiblesse extrême, des maux de cœur et des défaillances, avait enfin vomi une quantité considérable de matière noire et de sang coagulé; qu'il avait fait par les selles une matière noire, épaisse comme de la glu, et extrêmement fétide, et qu'il était tombé dans un évanouissement de plusieurs heures : il me demandait mes conseils, mais il craignait qu'ils n'arrivassent après la mort du malade. Il me récrivit, le 9 octobre, que le malade respirait encore, mais qu'il était de la dernière faiblesse ; que tout son corps était attaqué d'une enflure œdémateuse, qu'il était tourmenté d'un dégoût insurmontable, et qu'il avait le croupion et les fesses écorchés déjà depuis quelques jours. Je donnai les conseils que demandait un pareil état, en supposant que ce digne homme fût encore en vie ; mais le premier courrier m'apporta la nouvelle de sa mort.

M. Merlin fait, dans le même ouvrage, p. 517, l'histoire d'une maladie causée par des peines de l'esprit. Une femme âgée de trente ans, saisie de crainte pour les jours de son père, avait été tout-à-coup attaquée d'une douleur d'estomac, qui dura pendant huit jours sans fièvre ; le huitième jour elle évacua, en allant à la selle, une grande quantité d'une matière noire et semblable à de l'encre, d'une puanteur cadavéreuse ; trois heures après il survint des nausées, et dans l'espace de quelques heures elle vomit des caillots de sang, puis elle fit encore quelques selles semblables à la première. Le troisième jour il survint une fièvre continue, avec la langue sèche et très-noire, une chaleur brûlante à l'intérieur, une soif inextinguible, et des selles qui charriaient quelque chose de noir chaque fois qu'elle avait pris un lavement. Elle se rétablit passablement en faisant usage des acides, et surtout des fruits d'été : elle ne se remit cependant entièrement qu'au bout de deux ans, au moyen des remèdes destinés à résoudre les obstructions du foie. La colère donne lieu à la même maladie, et les auteurs font mention de vomissements et de selles de sang qu'ils ont observés après de violentes colères, et qui ont été mortels en peu de temps.

M. Boucher dit, au même endroit, qu'il a vu un paysan sexagénaire, qui, sans aucune cause apparente, si ce n'est une vie dure et laborieuse, était tombé dans une très-grande faiblesse et avait évacué, par le bas, une grande quantité de sang noir; que quelque temps après on l'avait transporté à l'hôpital, où il était mort après y avoir langui pendant un certain temps. Cette maladie ne devait-elle point son origine à ces efforts auxquels les paysans sont sujets? Il y a des observations analogues qui me portent à le croire. — M. Campardon rapporte dans le même journal, tome XII, p. 306, le cas d'un homme de cinquante ans qui, après avoir fait un violent effort en remuant une pierre, avait été pris d'une douleur aiguë, qui occupait la région antérieure de la poitrine, l'estomac et les hypochondres, mais surtout le milieu et la partie supérieure de la région ombilicale; le chagrin augmenta le mal, et le malade fut dans un état d'angoisse pendant deux ans : alors, après quelques tranchées, il évacua par le bas beaucoup de matières fétides et semblables à de la poix ; il tomba bientôt dans une faiblesse excessive, et vomit des matières pareilles; il a recouvré sa santé par l'usage des acides, des acescents et de quelques purgations.— Cette maladie peut être l'effet d'une contusion considérable des viscères, comme Plater en avait déjà averti, et suivant le témoignage de Hoffmann, *de Morbo nigro*, § 19, où il allègue cette observation : « Il me souvient, dit-il, » d'un homme de soixante-cinq ans qui » fut attaqué, il y a quelques années, » d'un vomissement de sang et d'une » pareille évacuation par le fondement, » laquelle ressemblait à de la poix liqui- » de. » Cet accident avait été occasionné par une très-forte secousse du corps, et par un effort extraordinaire que cet homme avait fait pour charger des sacs sur un âne : il mourut au bout de trois jours, après avoir tenté inutilement de toutes sortes de remèdes. Schenkius nous a conservé une observation du grand Gesner, qui parle d'une femme, laquelle, ayant été jetée à terre et foulée aux pieds par son mari, avait vomi, depuis ce temps-là, tous les huit jours, et avec des douleurs excessives, du sang très-noir ; elle se trouvait bien après cette évacuation, si ce n'est qu'elle avait peu d'appétit.

On peut ranger dans cette classe, du moins comme appartenant aux lésions externes, les vomissements de sang causés par une blessure faite à l'estomac, tel que *le vomissement de sang vulnéraire* de M. de Sauvages : j'ai vu une pareille cause exciter tous les jours des selles très-noires et tout-à-fait semblables

à de la poix, chez un homme qui ne survécut que de quinze jours à sa blessure, après avoir eu plusieurs évanouissements par jour. Galien a observé le premier un vomissement de sang arrivé pour avoir avalé une sangsue; et Rivière cite une pareille observation faite par un de ses amis. — L'effet des remèdes drastiques appartient aux lésions externes, en ce qu'ils entament les vaisseaux sanguins et excitent des pertes de sang. On trouve cet exemple mémorable dans Plater. « Un » célèbre jurisconsulte de notre temps, » déjà âgé, commençait à avoir le ventre » tendu, ce qui lui faisait craindre une » hydropisie tympanite, dont je lui avais » prédit qu'il était menacé; et ne se con» tentant point des soins que je lui don» nais, quoiqu'il aperçût que son ventre » se désenflait au moyen des lavements » que je lui avais prescrits, il prit, en » 1592, par le conseil d'un certain chi» miste fameux empirique, une très-pe» tite quantité d'une certaine liqueur; » après quoi il commença, presque à l'ins» tant qu'il l'eut avalée, à rendre une » grande abondance de matière très-noi» re, en sorte qu'il salit tout le pavé de » la chambre de cette matière, qui res» semblait à un sang noir et luisant com» me de la poix; ce qu'il fit en vomis» sant, non pas une seule fois, mais à » plusieurs reprises: le lendemain matin » il survint une diarrhée semblable pour » la matière et pour la couleur. Toutes » ces évacuations le réduisirent à une » extrême faiblesse, en sorte qu'il ne » s'en remit et n'échappa qu'à grand'pei» ne après avoir pris plusieurs remèdes. » Cependant, quoiqu'il se repentît d'a» voir commis cette faute, il ne laissa » pas de l'oublier; et peu de mois après, » cédant à sa fatale crédulité, il prit de» rechef, du même empirique, la même » liqueur ou une pareille; imprudence » qui fut suivie des mêmes vomissements » qui le réduisirent sur-le-champ à la » dernière faiblesse; dans cet état, et » couché sur le dos, il se mit à lever les » mains jointes, en demandant pardon à » Dieu et à moi, d'une voix basse, de ce » qu'il n'avait pas suivi mes conseils; et » bientôt après il expira. » *Observation* p. 780.

J'ai rendu compte en peu de mots d'une semblable observation, dans l'*Avis au Peuple*, § 626 (1). Un marchand de Vevai, âgé de cinquante et quelques années, robuste et musculeux, accoutumé à de fréquents voyages, jouissait d'une très bonne santé, si ce n'est qu'il se plaignait de pesanteur d'estomac après le repas : il fut assez mal avisé que d'user pendant cinq jours de la fameuse poudre du fameux Ailhaud : le premier, le second et le troisième jour, il fut purgé avec des tranchées, et le mal ne diminuait point; le quatrième, il empira; le cinquième, quelques heures après avoir avalé cette poudre, il tomba en défaillance; il vomit beaucoup de sang, et fit plusieurs selles d'une matière très-noire: je fus appelé deux jours après, et je lui vis vomir du sang noir et faire une selle absolument noire : je me retirai après avoir prescrit un traitement pareil à celui des observations I, IV et V. Je reçus des lettres par où on m'apprenait que le vomissement de sang avait discontinué le troisième et le quatrième jour, et que les forces se remettaient un peu; que cependant il arrivait encore des selles noires; le cinquième, après une légère agitation d'esprit, il mourut. — On demandera peut-être s'il n'y avait pas, avant l'usage du remède, un engorgement des vaisseaux de l'estomac. Je n'oserais ni l'affirmer ni le nier. Le malade n'avait point éprouvé les cruels symptômes qui tourmentent la plupart de ceux qui sont atteints de cette maladie; mais on a souvent observé des vomissements de sang provenant d'une dilatation chronique des vaisseaux, sans qu'ils fussent précédés d'aucun symptôme grave; et M. Boucher fait mention, dans le *Journal de médecine*, tom. VIII, p. 524, d'une femme sexagénaire qui avait été attaquée de cette maladie sans aucune cause apparente, et qui ne s'était plainte auparavant d'aucune indisposition, excepté d'une douleur sourde dans la région épigastrique laquelle s'étendait jusqu'au dos dans la région opposée : elle guérit sans le secours des acides, par l'usage des boissons adoucissantes. — La maladie noire est aussi un effet des erreurs qu'on commet dans le régime. M. Marteau de Granvilliers parle dans le *Journal de médecine*, tom. XIII, p. 226, d'une paysanne qui, après s'être fatiguée et échauffée à un travail pénible, se mit à boire du vin de pommes âpres et acides: demi-heure après elle fut attaquée d'une douleur aiguë à l'estomac, laquelle se termina par un copieux vomissement de sang; mais ce qu'il y a de singulier,

(1) A la fin de la note *a*.

c'est que depuis ce temps-là elle n'a pu user d'aucune autre nourriture que du lait pur, qu'elle vomissait caillé et sans efforts au bout de deux heures: il y avait déjà vingt-six ans qu'elle vivait de cette manière, et pendant tout ce temps-là elle n'avait avalé autre chose que du lait, et n'était point allée à selle, si ce n'est que pendant le temps que durèrent deux maladies aiguës qu'elle essuya, elle revomissait le lait aussitôt après l'avoir bu, tandis qu'elle supportait bien le bouillon de viande et le cidre, et que pendant tout le temps qu'elle usa de ces boissons elle eut le ventre libre.

Si les irritations excitées par des poisons et par des erreurs diététiques produisent la maladie noire, les irritations qu'excitent les maladies qui ont leur siége dans l'estomac ne sont pas moins propres à produire ce mauvais effet; et vous trouverez au même endroit, pag. 486 et 492, deux observations qui méritent tout-à-fait d'être lues : la première de M. Aubrelique, médecin; la seconde de M. Fleur, chirurgien, qui décrivent une maladie mortelle dans laquelle le pylore était squirrheux. Le malade de la première observation avait eu, dans l'espace de quelques années, plusieurs accès de vomissement de sang, lesquels étaient devenus plus fréquents les derniers mois; et ces messieurs ont fort bien observé que cette maladie est sujette aux rechutes lorsqu'il y a des obstructions. M. le Cordier parle, à la pag. 490 du même ouvrage, d'un malade septuagénaire sujet aux obstructions, et qui avait des retours de cette maladie trois ou quatre fois chaque année. Ils étaient précédés de dégoût, de langueur, de lassitude, d'angoisses, et accompagnés d'évanouissement : la maladie cessait d'elle-même, bientôt après avoir fait quelques selles très-noires et semblables à de la poix; mais la santé du malade était toujours mauvaise, et il n'a jamais voulu user des remèdes propres à détruire la cause du mal. M. Whyth rapporte deux observations semblables, dans son excellent Traité des maux de nerfs, pag. 204 et 207. J'ai aussi vu des vomissements noirs chez une personne qui avait le pylore squirrheux. J'en rendrai compte ailleurs plus amplement; mais ce n'étaient pas des vomissements de sang, et ils appartiennent à une autre espèce de maladie noire.—Si les intestins sont attaqués d'un ulcère, leurs vaisseaux rendent quelquefois du sang, et on observe alors que les selles sont constamment ou périodiquement noires et comme de la poix : cependant le cas que Hoffmann rapporte est rare. « Il me souvient, dit-il, d'avoir » vu autrefois un bourgeois de Minden, » qui fut attaqué d'une douleur très- » violente et d'une tumeur autour de la » région de l'estomac; il n'avait point » d'appétit, et cette douleur augmen- » tait après le repas. Il revomissait le » plus souvent ce qu'il avait mangé : il » était outre cela maigre par tout le » corps; il avait des douleurs aux arti- » culations, beaucoup de faiblesse avec » des évanouissements fréquents, et ses » excréments devenaient noirs. Après » avoir été ainsi malade pendant pres- » que une année entière, il céda enfin » tranquillement à sa destinée. A l'ouver- » ture du cadavre, il se trouva que l'es- » tomac était petit, très-épais, comme » charnu et blanchâtre; il y avait au de- » dans de petits points rouges; et une » légère incision en faisait sortir une » matière noire. La première cause de » cette maladie avait été la boisson d'une » grande quantité d'eau-de-vie le ma- » tin. » *De morbo nigro*, § 17. J'ai vu, en 1755, un homme de cinquante ans, qui, après avoir eu la dysenterie en 1750, avait eu une diarrhée continuelle si considérable, que depuis déjà cinq ans il faisait pour le moins six selles chaque nuit, et souvent vingt et au-delà pendant la journée, avec des tranchées, et ces selles étaient fréquemment mêlées d'une sanie ichoreuse. De temps en temps, après avoir eu pendant quelques jours des tranchées plus fortes, il se trouvait très-faible et évacuait par le bas des matières noires, toutes semblables à de la poix et sanguinolentes, mais sans aucun mélange d'hémorrhoïdes : cette évacuation, à ce que l'on me dit, s'arrêtait d'elle-même; et, si je ne me trompe, elle était revenue six fois depuis trois ans, car je n'ai su tout cela que par le rapport qu'on m'en a fait, et je n'ai vu le malade qu'une fois quelques jours avant sa mort. J'aurais souhaité qu'on eût ouvert le cadavre, mais il était à la campagne, et je n'appris la mort du malade que plusieurs jours après qu'on l'eut enseveli.

Forest fait mention d'une maladie qui ne diffère pas beaucoup de celles dont je viens de parler, savoir de celle « d'une » fille qui, suivant cet auteur, était âgée » de vingt-deux ans, qui avait été long- » temps sujette à des vomissements con-

» tinuels, et qui rendait une matière fort » noire comme de la poix, avec des vers: » il s'ensuivit des évacuations semblables » par les selles. Il paraît vraisemblable » que les vers avaient rongé la substance » des intestins, et en même temps leurs » vaisseaux sanguins, et qu'ils avaient » ainsi occasionné cette cruelle mala- » die. » — Mais on peut dire que la plupart de ces maladies ne sont que de fausses maladies noires. Il s'agit maintenant de rechercher les causes qui excitent réellement l'engorgement des vaisseaux, c'est-à-dire la maladie noire occulte. Hoffmann et Kæmpf ont souvent vu cette maladie se former après des fièvres intermittentes, et il sera facile de le comprendre à quiconque aura observé une fois combien les vaisseaux sont pleins dans le temps de la chaleur de la fièvre: or, il est difficile que les vaisseaux délicats des intestins reprennent leur ton après avoir été si souvent dilatés; il est presque incroyable combien ils peuvent se distendre; et Guarinoni a vu les veines du mésentère grossies au point de ressembler à des boyaux plutôt qu'à des veines. Cette dilatation est tellement capable de troubler les fonctions, que Kæmpf a vu la mort s'ensuivre sans aucune hémorrhagie, comme il s'en est convaincu par l'ouverture du cadavre dont il fait mention au cinquième cas. La seconde des observations de Hoffmann est remarquable. « Un jeune homme était » depuis long-temps malade d'une fièvre » quarte, dont, ayant été guéri par je ne » sais quels empiriques, toute l'habitude » de son corps en devint mauvaise ; son » teint devint livide et plombé, avec un » peu d'enflure autour des paupières et » une faiblesse continuelle. Outre cela, » il se plaignait souvent, surtout après » avoir usé de choses venteuses, ou après » quelque agitation d'esprit, de douleur » au côté gauche, de dureté et de tension » dans le ventre. Enfin, après avoir fait » à pied un chemin de quelques milles, » après s'être donné beaucoup de mou- » vement et avoir eu des querelles avec » ses camarades, il fut inopinément at- » taqué d'un vomissement de beaucoup » de matières noires, et cela à diverses » reprises : il s'évacua en même temps » par les selles des excréments sembla- » bles à de la poix noire et très-fétides. » Dans ces entrefaites le malade eut plu- » sieurs évanouissements qui arrivaient » lorsqu'il voulait se relever; et il expira » au bout des vingt-quatre heures. A » l'ouverture du cadavre, qui se fit le » lendemain, il en sortit une puanteur » si désagréable, que les assistants ne » pouvaient la supporter. Dans l'estomac » on vit que les vaisseaux brefs étaient » noirs et rompus, et on trouva dans la » cavité de ce viscère aussi bien que dans » celle de l'intestin iléon une matière » liquide, noire et fétide; de plus, les » vaisseaux de cet intestin étaient noirâ- » tres. Le foie parut un peu plus dur » qu'il n'aurait dû l'être naturellement ; » mais la rate était si dure qu'il semblait » que ce fût un cartilage, et qu'on pou- » vait à peine avec un couteau bien » tranchant entamer sa surface qui était » blanchâtre; quant à la substance inté- » rieure, le peu qu'il en restait de molle » était rempli de sang noir. » Hoffmann observe, dans les remarques qu'il fait sur une autre observation, que la puanteur avait été si grande qu'il avait cru que le malade était mort de la corruption causée par quelque poison, plutôt que de l'hémorrhagie qui avait été médiocre.

Si la fièvre intermittente n'a pas produit la maladie, elle en a du moins accéléré les progrès chez un homme dont M. Bethcder rapporte l histoire dans le *Recueil d'observat. de médec. des hôpit. milit.*, p. 277. Cet homme avait eu en premier lieu la fièvre intermittente, puis la fièvre continue, et il se plaignait depuis quelque temps d'une douleur sourde vers le cartilage xyphoïde, laquelle augmentait par la pression et devenait de jour en jour plus aiguë, lorsque tout d'un coup il fut attaqué d'un vomissement de sang noir et d'une évacuation semblable par les selles. Cette maladie cessa dans l'espace de deux jours et la douleur se dissipa tout-à-fait; de sorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la maladie devait son origine à un vaisseau de l'estomac extrêmement rempli de sang, et dont la fièvre avait sans doute hâté la rupture.

Mais il faut mettre au nombre des causes les plus fréquentes de la maladie noire la cessation de l'écoulement des règles, soit qu'elle arrive par un état de maladie, soit à raison de l'âge qui est sur son déclin. On trouve dans Hoffmann et dans Kæmpf des exemples qui y ont rapport : j'ai rapporté plus haut un cas semblable; et cet effet arrive de deux manières : ou bien les règles étant supprimées, il s'en suit dans peu un vomissement de sang, comme je l'ai vu chez une pauvre femme qui, étant déjà consumée de marasme, m'apprit que sa maladie

était venue d'une suppression de règles, pendant qu'elle avait été en chemin par un temps affreux; le troisième jour, après de violentes douleurs de colique, il survint des vomissements et des selles noires que des femmelettes du peuple attribuaient à un sortilège; cela l'avait réduite à une extrême faiblesse, elle n'avait pas pu recouvrer ses forces, et, les digestions étant délabrées, elle était tombée dans la fièvre lente et dans un marasme mortel.

Ou bien au lieu des règles qui sont supprimées, il survient un vomissement de sang périodique qui revient chaque mois, qui, sans causer presque aucune incommodité à la malade, la soulage considérablement, et qu'on ne peut arrêter sans danger. C'est le cas d'une observation de Joachim Camérarius, rapportée par Schenck au sujet d'une femme de grande noblesse, pléthorique et fort grosse, « qui était attaquée toutes les années plusieurs fois d'un copieux vomissement de sang, sans qu'il en résultât de la faiblesse, ce qui lui arrivait presque toujours dans le temps destiné à l'évacuation de ses règles, qui coulaient alors fort peu. L'auteur lui conseilla de se faire quelquefois tirer du sang de la saphène, etc.; mais s'étant laissé conseiller par d'autres personnes et ayant négligé les remèdes indiqués, elle arrêta à la vérité le vomissement, en faisant usage de fort astringents; mais peu de temps après elle fut attaquée de la goutte et de violentes douleurs de tête, en sorte qu'actuellement, et sur ses vieux jours, elle est obligée de garder continuellement le lit, et qu'elle se plaint souvent, mais inutilement, de n'avoir pas été docile aux bons avis qui lui avaient été donnés. »

Ou, enfin, sans qu'il arrive d'hémorrhagie, les vaisseaux du canal intestinal s'engorgent; il en résulte la maladie noire occulte, accompagnée du concours des symptômes graves qu'elle occasionne; et le sang ne s'échappe que long-temps après, soit de lui-même, soit à la suite de quelque violence, comme il arriva à cette femme qui consulta trop tard Hoffmann, qui en parle dans sa seizième observation, laquelle ayant une suppression de règles, avec une douleur à l'hypochondre gauche, prit trois fois par jour cinquante gouttes d'élixir de propriété, remède dont l'usage lui procura des selles et des vomissements noirs qui lui donnèrent la mort. Il parle au même endroit d'une femme qui fut plus heureuse, et qui, à la suite d'une suppression de règles causée par la peur, éprouva le premier mois du dégoût, des angoisses excessives, des maux de cœur, des vomissements et le refroidissement des extrémités et de la rougeur au visage: le troisième mois les mêmes symptômes revinrent accompagnés d'un vomissement de sang, qui se renouvela plusieurs fois dans l'espace de trois jours, et qui l'affaiblit prodigieusement: cependant elle en réchappa.

MM. Dallar et Campardon rapportent le cas d'une fille dont les règles ayant été supprimées après avoir dansé, elle fut attaquée de vomissements et de selles d'un sang noir et pareil à de la poix, qui revinrent périodiquement les cinq premiers jours de chaque mois, à cinq heures après-midi, et dont les retours furent ensuite irréguliers; elle en guérit pourtant très bien. (*Jour. de Méd.*, t. XII, p. 298.) Welsch a vu une femme dont les règles étaient dérangées, qui était sujette à des coliques, à des serrements de cœur et à des chaleurs passagères: enfin ses règles s'étant tout-à-fait supprimées, elle fut attaquée d'un vomissement de sang noir accompagné de selles semblables.

Cependant ce ne sont pas seulement les femmes dont les règles ne vont pas bien qui sont sujettes à cette maladie; celles dont j'ai parlé aux observations V et VI étaient bien réglées: mais quelquefois elle est occasionnée, comme il arriva dans les deux cas de ces observations, par un vice que les vaisseaux ont contracté à la longue; d'autres fois par une pléthore que le flux menstruel, quelque bien réglé qu'il soit, ne peut pas évacuer suffisamment; et le même Joach. Camérarius rend compte d'une observation qui se rapporte fort bien à ce cas. « Une certaine dame de qualité, d'une constitution sanguine, qui s'était mariée il y a vingt ans, et qui est à présent veuve, est sujette depuis tout ce temps là à un vomissement de sang très abondant, qui revient plusieurs fois chaque année, qui ne l'incommode point, et cela quoique l'évacuation de ses règles se fasse convenablement. Mais aussitôt que ce vomissement cesse, soit que ce soit de lui-même, ou que le cours en soit empêché par les remèdes, elle se trouve mal et sent une grande lassitude par tout le corps. Ce qu'il y a aussi d'étonnant, c'est que ce vomissement ne se

» soit pas arrêté malgré la saignée à laquelle elle a quelquefois recours. Je » l'ai donc avertie de prendre garde de » ne pas s'opposer au cours de la nature, » et surtout d'avoir soin d'observer un » régime convenable, en mettant de côté » tous les autres remèdes un peu vio- » lents. » Schenk. p. 359.

Les femmes qui ont passé l'âge critique ne sont pas plus exemptes de cette maladie; car Lang fait mention dans ses lettres d'une abbesse de cinquante-huit ans qui avait de la toux, qui était attaquée chaque année d'une douleur autour des hypochondres, sans fièvre, et qui en était délivrée par un vomissement de sang spontané et copieux. Carden dit qu'il a vu une femme qui vomissait le sang toutes les années, depuis l'âge de trente-six ans, et qui avait déjà passé celui de quatre-vingt-seize.

La maladie noire tire aussi souvent son origne de la suppression du flux hémorrhoïdal. Hoffmann a vu un homme qui, après une pareille suppression, souffrit presque pendant une année de très-violentes coliques, accompagnées de défaillances continuelles; après quoi il eut des évacuations de matières noires, par le vomissement et par les selles: il mourut enfin, ayant le colon attaqué du sphacèle, *de Morbo nigro*, § 8. Les hémorrhoïdes, comme je l'ai prouvé fort au long, et la maladie noire sont aussi la même maladie, dont le siége est différent; et vous voyez tous les jours des personnes sujettes aux hémorrhoïdes, qui, lorsqu'elles fluent mal, se plaignent d'une douleur gravative à la région de l'estomac, qui ont des nausées et qui rotent continuellement.

J'ai vu en 1750, une femme qui perdait tous les jours par les veines hémorrhoïdales environ dix-huit onces de sang, en sorte que la somme de ces pertes, faites dans l'espace d'une année et pesée assez exactement, passait quatre cent douze livres. Or, comme il arriva deux fois que le sang cessa de couler pendant deux jours, elle fut attaquée d'un cruelle douleur d'estomac, avec une angoisse excessive et des maux de cœur continuels, en sorte qu'elle vomissait tout ce qu'elle avait avalé; ces symptômes ne cessèrent que lorsque l'écoulement fut rétabli, et il n'est pas douteux qu'ils n'eussent dégénéré en vomissement de sang, si le flux hémorrhoïdal avait été plus long-temps supprimé.

L'abus du vin qui détruit les forces digestives, et qui dilate tous les vaisseaux au point de les faire enfin tomber dans un relâchement général, donne aussi quelquefois lieu à la maladie noire. Hoffmann a vu un homme adonné au vin, qui n'avait point d'appétit, qui était faible, maigre, sujet à une douleur de l'hypochondre gauche, ayant le teint plombé et semblable à celui qu'on a dans la jaunisse, lequel, après avoir bu dans un repas une grande quantité de vin de Hongrie, fut attaqué d'évacuation d'une matière noire par le vomissement et par les selles qui l'emporta le troisième jour.

Cependant la maladie noire n'arrive pas toujours à la suite de quelque accident, mais elle est quelquefois l'effet d'une faiblesse naturelle des vaisseaux des intestins. Bauhin nous a conservé l'histoire d'un valet de chambre « qui avait » été valétudinaire pendant toute sa vie, » qui était tourmenté de tranchées et de » douleurs de l'estomac, surtout après les » repas; il était souvent resserré, il » était maigre par tout le corps et » avait le teint jaunâtre : enfin trois » mois avant sa mort il rendit par le vo- » missement une très-grande quantité de » sang pur; ensuite il fut de nouveau at- » taqué de ses tranchées ordinaires aux- » quelles se joignaient le matin et le soir » des vomissements de matière noire: com- » me il était fort constipé, je voulus qu'il » prît des lavements, lesquels amenèrent » une matière semblable: il avait aussi de » fréquents évanouissements. Le vomisse- » ment ayant cessé, le ventre commença » à lui enfler huit jours avant sa mort. »

Enfin le vomissement de sang est un symptôme de fièvre; et premièrement l'excellent Torti a vu des malades attaqués d'une fièvre intermittente maligne, qui, lors du paroxysme, évacuaient par les selles beaucoup d'un sang noir et semblable à de la poix, lesquels ont été très-bien guéris par le seul usage du quinquina, pag. 182. Et M. Weber nous a conservé, dans le second tome d'un petit traité qui est rempli de bonnes choses, une observation excellente, et qui mérite d'être lue, au sujet d'une femme qui était attaquée de selles très-abondantes d'une matière noire, sanguinolente et pareille à de la poix. Mais le vomissement de sang est beaucoup plus fréquent dans les fièvres continues, putrides ou malignes; car les vaisseaux se remplissant beaucoup par la chaleur de la fièvre, et le foyer de la maladie étant dans les intestins, l'effort est plus grand vers ces par-

ties; aussi n'est-il pas étonnant si les veines des intestins se gonflent et se crèvent enfin, tantôt avec le plus grand danger, tantôt avec soulagement; car j'ai vu plusieurs fois l'un et l'autre de ces effets, en sorte que l'aphorisme d'Hippocrate, liv. IV, aph 21, n'est pas toujours vrai. Mais ce qu'il enseigne dans l'aphorisme suivant demeure très vrai : *si dans les commencements de quelle maladie que ce soit, on rend de la bile noire par le haut ou par le bas, c'est un symptôme mortel;* car j'ai observé que toutes les fois que cette évacuation était arrivée les premiers jours, la mort s'en était suivie peu de temps après. Car ce symptôme dénote, ou bien une extrême putridité qui détruit entièrement le ressort des intestins, ou bien une dissolution complète, ou une fièvre excessive qui fait rompre les vaisseaux internes : alors assurément tout est perdu si la fièvre augmente encore; mais si la maladie diminuant un peu, le bas-ventre étant nettoyé, si alors, dis-je, les autres couloirs étant débouchés, les vaisseaux qui étaient engorgés depuis long temps se dégagent, la maladie prend souvent une bonne tournure, même chez des sujets déjà âgés.

J'ai vu pendant les mois de février, de mars et d'avril, en 1768, une femme replette, âgée de quatre-vingts ans, qui était réchappée trois ans auparavant d'une apoplexie, et qui s'était tirée plusieurs fois de l'hydropisie ascite, laquelle, étant attaquée d'une fièvre continue avec redoublements, fut attaquée quelques jours après d'une douleur violente et presque continuelle tout autour du bas-ventre, laquelle s'était apaisée après une saignée. Bientôt après il survint une douleur insupportable au fondement, entre les fesses, accompagnée d'une tumeur aussi grosse qu'une pomme médiocre; ce n'était point une tumeur hémorrhoïdale, mais une tumeur cutanée, de celle que les auteurs appellent œdème phlegmoneux; elle diminua beaucoup, de même que cette nouvelle douleur, après qu'on y eut appliqué des sangsues. La douleur du bas-ventre subsistait encore; on renouvela à plusieurs reprises l'application des sangsues, et toujours avec beaucoup de soulagement pour le fondement qui se guérit presque tout-à-fait, en sorte qu'il recevait déjà très-facilement les lavements et que la fièvre diminuait tant soit peu; mais la malade n'avait pas encore recouvré le sommeil, il lui restait de la douleur au bas-ventre, quoique moins forte, et de l'angoisse. Enfin, au bout de six semaines, elle fit par les selles une grande quantité de sang noir très-fétide, ce qui l'affaiblit passablement, mais elle se trouva mieux. Ses selles charrièrent pendant trois jours de ce même sang qui était plus ou moins noir et compacte. Elle usa pour boisson de lait d'amandes, et pour nourriture de bouillons de poulets, cuits avec du gruau d'avoine; le quatrième jour elle fut purgée avec de la manne et des tamarins, et se rétablit, contre toute espérance; elle se porte encore bien actuellement, dix huit mois après.

J'ai vu un homme de cinquante ans, le plus sanguin que j'aie connu, sujet aux hémorrhoïdes, et à de très-copieux saignements de nez, qui étant très-malade, en 1755, d'une fièvre bilieuse, quoiqu'elle fût déjà sur son déclin, ne put cependant en aucune façon recouvrer le sommeil ni le moindre appétit, mais resta sujet à des angoisses, à des mouvements de colère, à une douleur sourde des reins, jusqu'à ce qu'il eût évacué, par une selle, une quantité de sang noir et semblable à de la poix : mais faites attention que cela arriva sur la fin de la maladie, et chez un malade qui n'était pas épuisé; car c'est dans une pareille circonstance qu'on peut reconnaître la vérité de cet aphorisme d'Hippocrate : *Si dans un épuisement occasionné par une maladie aiguë ou chronique, ou de quelque autre manière, on rend par des selles de la bile noire ou une matière semblable à du sang noir, on meurt le lendemain.* Pendant que le malade dont je viens de parler se guérissait, il en mourut un autre plus jeune, qui avait été attaqué de la même maladie, après avoir été abattu par des chagrins et par une longue tristesse : sa maladie fut irrégulière; il perdit d'abord ses forces, et enfin quelques jours avant sa mort il rendit par les selles du sang noir, mais liquide et extrêmement fétide, et il perdit en même temps le peu de forces qui lui restaient.

Il ne faut point être surpris de la diversité des événements lorsqu'on fait attention à la diversité des causes. La femme dont j'ai parlé plus haut, et le premier des deux malades précédents, étaient l'un et l'autre attaqués d'une pléthore particulière et d'une plénitude des veines des intestins, et ils ont été guéris par l'hémorrhagie qui en a été la suite. Chez le second, tout le sang qui était entièrement corrompu s'était écoulé des mêmes veines et il avait en même temps rendu l'âme, comme il arrive

dans de semblables circonstances à ceux qui sont attaqués de l'hémorrhagie par le nez. Dans le dernier cas l'hémorrhagie est symptomatique; elle est critique dans le premier, et assez semblable à celles que Kæmpf a observées deux fois, et qui, ayant lieu chez des malades qui avaient un *engorgement dans les vaisseaux de l'estomac*, et après un long usage des remèdes, les soulageaient et dissipaient entièrement la maladie. L'hémorrhagie symtomatique ressemble à celles qui arrivent dans les maladies très-malignes, dans lesquelles le sang sort par tous les pores : il arrive fréquemment, dans la fièvre bilieuse d'Amérique, qu'on rend du sang noir et putride par le vomissement ou par le fondement, et par une sorte de diarrhée gangréneuse, suivant le rapport de M. Moultrie : c'est aussi ce que M. Le Roy, *Mém. et obs. de médec.*, page 55, a vu arriver dans les fièvres malignes du Languedoc, et dont j'ai eu la douleur de voir ici plusieurs exemples, malheurs que déplorent également les médecins de toutes les nations.

Mais il ne faut point ici passer sous silence une observation rare de Hoffmann, qui a rapport à la maladie noire qui survient dans les fièvres aiguës. « Il s'était » manifesté, dit-il, dans l'espace d'une » seule nuit, au bras droit d'un enfant d'un » mois une tumeur considérable qui de- » vint bientôt livide, dure et remarquable » par l'enflure des veines; elle l'emporta » au bout de trois jours, pendant lesquels » ce pauvre enfant ne cessa de crier, et » après qu'il eut rendu par les selles une » matière semblable à de la poix noire. » Cette tumeur maligne ayant été dissé- » quée, tous les muscles qu'elle couvrait, » aussi bien que les vaisseaux, parurent » rongés, corrompus, pourris et engor- » gés d'un sang fétide, tandis qu'il ne res- » tait qu'une très-petite quantité de sang » dans les autres vaisseaux du corps. Or, » il paraissait que cette matière noirâtre, » qui était sortie par les selles, était ve- » nue en partie de l'estomac, et en partie » des intestins, parce qu'il y restait en- » core un peu de cette matière, et que les » vaisseaux des intestins paraissaient être » farcis d'un sang noirâtre. »

Voilà, mon très-cher ami, les principales espèces de maladie noire décrites par les observations; mais il reste encore quelques questions à examiner, que je vais exposer ici. Premièrement donc on peut réitérer ici la question que j'ai déjà faite plus haut, savoir, si la maladie que j'ai décrite est véritablement la maladie noire d'Hippocrate. — Il est vrai qu'elle est la première espèce de maladie noire d'Hippocrate, qu'il décrit ainsi (1) : « Le » malade vomit comme une lie, tantôt » sanglante, tantôt semblable à du vin » de la seconde cuvée (*vinum secunda-* » *rium*), tantôt pareille à de l'encre de » polype (2); d'autres fois cette matière » est acide comme le vinaigre, quelque- » fois elle ressemble à de la salive ou à » de la pituite, ou bien elle est comme » de la bile d'un vert pâle; et lorsque le » malade vomit le sang, ce qu'il a vomi » a une puanteur cadavéreuse (3), et » laisse dans le gosier et la bouche une » sensation brûlante; les dents en sont » agacées, et ce sang fermente avec la » terre sur laquelle il est répandu : et il » semble au malade qu'il est tant soit peu » mieux après qu'il a vomi; mais il ne » peut ni se passer de nourriture, ni » manger beaucoup. Cependant, lors- » qu'il reste sans manger, il sent la faim » (4), et sa salive est acide; mais lorsqu'il » a pris de la nourriture, il éprouve de » la pesanteur dans les entrailles, il se » sent picoté comme avec des stylets » dans la poitrine et dans le dos; il a des » douleurs de côté et une petite fièvre; » il a la vue obscurcie, les jambes pe- » santes; il a un teint plombé (*color* » *niger est*), et il tombe dans la con- » somption. »

Assurément, si on compare cette description avec les cas que j'ai vus et dont j'ai rendu compte plus haut, il ne restera aucun doute sur l'identité de la maladie noire d'Hippocrate avec celle que j'ai décrite, car il est aisé de voir, premièrement, qu'il y a eu un vomissement de sang dans l'une et l'autre de ces maladies, quoique l'auteur du livre attribué à Hippocrate ait peut-être vu quelque-

(1) *De morbis*, lib. sec. *Morbus niger*.

(2) Ce polype était vraisemblablement ce que nous appelons la sèche. Voy. dans le Dictionnaire de M. de Bomar, à la fin de l'article *Sèche*.

(3) Il n'y a dans le latin que *fœtorem*, qui signifie simplement puanteur; mais en cherchant ce passage dans l'Hippocrate de l'édition de M. de Haller, j'ai trouvé *cadaver olere videtur* : il faut donc ajouter l'épithète de *cadavéreuse*, épithète que M. Tissot donne aussi à cette puanteur, à la fin du paragraphe suivant.

(4) Je crois qu'il faut rendre ainsi cette expression *viscera sugunt*, qui de mot à mot signifie : ses entrailles le sucent.

fois des vomissements de matière noire qui n'était pas sanguinolente; mais alors il a eu tort de confondre les vomissements noirs sanguinolents avec les vomissements noirs non sanguinolents; cependant les vomissements noirs sanguinolents présentent assurément toutes les variations de couleurs dont il est ici question, et tous les médecins ont observé qu'ils avaient cette puanteur cadavéreuse dont il parle. — Il y a dans cette description des passages qui ne paraissent pas tout-à-fait clairs : « le vomissement brûle le gosier et la bouche, les » dents en sont agacées, et ce qui a été » vomi soulève la terre, et le malade ne » peut ni se passer de nourriture, ni » supporter une nourriture un peu abondante; mais lorsqu'il reste sans nourriture, il éprouve un rongement dans » les viscères, et la salive est acide (1) » Il y a ici une erreur (qu'on me passe ce terme) qui revient souvent dans les livres d'Hippocrate, savoir, que l'auteur y donne l'histoire générale d'une maladie d'après une seule observation. Ce passage indique deux choses remarquables, l'acidité et la fermentation avec la terre. Les rots et les vomissements acides sont assurément des symptômes qu'on observe tous les jours chez tous ceux qui ont de mauvaises digestions; la plupart des malades que j'ai vus attaqués de la maladie noire étaient sujets aux acides, et les femmes mentionnées dans les observations cinquième et sixième s'étaient plaintes d'agacement de dents après le premier vomissement. — Est-ce donc que le sang que les malades vomissent dans cette maladie est acide? Non, assurément, car le sang ne devient point acide, et Solenander, qui a goûté ce sang, l'a trouvé exempt de toute acidité, et puisque celui dont parle Hippocrate avait une puanteur cadavéreuse, il en faut conclure qu'il n'était pas acide; mais la matière gluante et acide dont l'estomac est souvent rempli, et qui, avant le vomissement, y excitait des douleurs, des rongements et des sensations mordicantes; cette matière, dis-je, rendue avec le sang, donnait des indices d'acidité, et fermentant avec une terre absorbante, *elle soulevait cette terre.* Mais il y a aussi une autre raison de ce phénomène, car on observe qu'il a également lieu lorsqu'on fait jaillir à terre le sang de l'animal même le mieux portant, après l'avoir récemment égorgé, et ce sang n'est assurément point acide. Aussi m'étonnai-je de voir que des auteurs très-graves de nos jours disent que la bile est acide, tandis qu'ils agissent d'une manière qui s'accorde mal avec leur théorie, puisqu'ils cherchent à corriger cette saburre acide par des remèdes acescents.

La première maladie noire d'Hippocrate est donc un vomissement de sang, et c'est mal à propos qu'il a avancé que la bile était acide; mais il donne aussi la description d'une seconde maladie noire, dans laquelle il parlera peut-être de l'évacuation d'une vraie bile noire. Ne le croyez pas, puisqu'on ne peut pas même comprendre à quel titre il donne à cette indisposition le nom de maladie noire. Voici cette description : *de Morbis*, l. II, c. 72. « *Autre maladie noire :* Le » malade est jaunâtre et maigre, il a les » yeux d'un vert pâle, la peau fine, et » il est faible; et plus il y a de temps » qu'il est malade, plus aussi la maladie » devient fâcheuse; et il vomit en tout » temps, comme par une distillation médiocre, mais fréquemment, jusqu'à la » quantité de deux petits gobelets; il vomit aussi ce qu'il a mangé, et en même » temps de la bile et de la pituite; et » après le vomissement, il a des douleurs » par tout le corps, et quelquefois aussi » avant de vomir; et il a de légers frissons avec un peu de fièvre, et il vomit, » surtout après avoir mangé des choses » douces et huileuses. » Il joint à cette description celle d'une maladie qu'il appelle de corruption, et qui est tout-à-fait semblable à celle-ci, si ce n'est que le malade vomit des grumeaux de bile coagulée, et qu'il en rend de semblables par les selles, mais ni l'une ni l'autre de ces maladies ne ressemble à la maladie noire, et je ne parlerai d'aucune de ces deux.

La maladie des rots, décrite dans le même livre, chap. 67, a plus de rapport avec la maladie noire, car elle a plusieurs symptômes communs avec la maladie noire *occulte* : ce n'est pourtant pas la même maladie. Elle a aussi du rapport, comme je l'ai remarqué plus

---

(1) Voilà la traduction littérale à laquelle j'ai cru devoir donner le sens qu'on a vu plus haut, et avant que d'avoir vu l'explication que M. Tissot en donne : je n'ai pas cru devoir changer celle que j'ai donnée d'abord, puisqu'elle est d'accord avec cette explication; mais il a fallu, pour en faire sentir la nécessité, exposer ici le sens littéral.

haut, avec l'*ileus hæmatites*; et on n'est souvent pas exempt, dans la maladie noire, de tous les symptômes de cachexie qu'Hippocrate attribue à l'*ileus hæmatites*. De bons auteurs, tels que MM. Kæmpf et Bonté, ont vu, et j'ai souvent vu moi-même les gencives pourries, rongées et très-fétides; j'ai aussi vu des malades avoir un teint cachectique et un sang malsain; cependant, soit dit sans déroger à l'autorité de Stahl, la maladie noire et l'*ileus hæmatites* ne sont assurément point la même maladie, mais il n'est pas étonnant si, tandis que les forces digestives languissent totalement dans la maladie noire, il survient enfin une cachexie, à laquelle il me paraît qu'appartient plus particulièrement l'*ileus hæmatites*. — Toutes les fois que le sang s'échappe par le vomissement ou par les selles, après de violentes et de longues douleurs de l'estomac et des intestins, chacun peut en déduire sans peine qu'il y avait un engorgement des veines de l'estomac ou des intestins, mais il serait assurément bien à souhaiter qu'on eût quelque signe pathognomonique qui donnât à connaître la maladie lorsqu'elle est encore occulte, de manière qu'il ne restât aucun doute, et qu'on pût ainsi éviter de tomber dans des erreurs funestes en méconnaissant cette maladie, et en la traitant comme si elle en était une autre. Mais malheureusement nous n'avons point encore de tel signe, ce qui n'empêche pourtant pas qu'un médecin ne puisse en avoir une connaissance certaine, lorsqu'ayant bien présents à l'esprit tous les symptômes décrits jusqu'ici, et surtout la description de la colique hémorrhoïdale qui tend au vomissement de sang, telle qu'elle est rapportée plus haut à la p. 84; lors, dis-je, qu'il comparera ces symptômes avec les symptômes produits par les autres causes qui donnent lieu aux douleurs de colique. — Si donc il arrive qu'un malade qui n'a point de matières amassées dans l'estomac, ni aucune sorte d'obstructions, ni aucun vice de bile, ni trop de sensibilité dans le genre nerveux, s'il n'a commis aucune faute dans le régime. s'il n'est point sujet aux vents, et que malgré cela il sente de violentes douleurs, surtout à l'estomac, mais qui changent quelquefois de place, que ces douleurs se fassent ressentir le plus souvent aux reins, souvent même tout le long de l'épine du dos; qu'elles augmentent après le repas, qu'elles augmentent surtout extraordinairement après l'usage des aliments ou des boissons qui échauffent; que l'appétit soit irrégulier, qu'il y ait des relâches et des redoublements sans cause apparente, avec la sensation d'une chaleur interne, un surcroît de douleurs après les purgations, de la maigreur, de la pâleur, de la faiblesse, et un fréquent pressentiment d'évanouissement; il n'est presque aucun doute alors qu'il n'y ait un engorgement des vaisseaux de l'estomac et des intestins, et cette conjecture sera encore mieux fondée, si la personne attaquée de cette maladie est pléthorique; si c'est un homme auparavant sujet aux hémorrhoïdes; si c'est une femme mal réglée ou parvenue à l'âge de cinquante ans; si les douleurs diminuent par la saignée, par les hémorrhagies, par des aliments non salés, et par des remèdes adoucissants.

Cette maladie est longue, et on en est souvent tourmenté pendant plusieurs années avant que les vaisseaux se crèvent; mais cette rupture ne se prévient que difficilement, et seulement au moyen d'une diète très-légère et d'une sobriété austère; et il y a peut-être plus d'espérance de guérison après cette rupture des vaisseaux, comme je l'ai fait voir plus haut par plusieurs exemples. La guérison est quelquefois assez durable, comme il paraît par les observations IV, VI, VII et VIII. D'autres fois la maladie revient au bout de quelque temps, surtout s'il subsiste des causes qui irritent continuellement les intestins : c'est le cas de cette femme dont j'ai rapporté l'histoire dans la Ve observation, et qui est déjà atteinte depuis deux ans de nouvelles douleurs, lesquelles avaient si fort augmenté il y a quatre mois, qu'il semblait chaque jour qu'elle était sur le point de vomir le sang : cependant cette évacuation a été prévenue heureusement jusqu'à présent par la saignée, par une nourriture très-légère, par le petit-lait, par la pulpe de casse, et surtout par les sangsues appliquées au fondement, application qui a merveilleusement apaisé les douleurs.

Demande-t-on quel est le pronostic de cette maladie : l'issue en est toujours douteuse; on vient pourtant souvent à bout de la guérir. — Veut-on savoir quelle est la méthode curative de la maladie tant occulte que déclarée : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit plus haut, dans les diverses observations que j'ai rapportées; mais, je le répète, je

fais grand cas des sangsues, dont j'ai souvent observé l'utilité.—Voilà, mon cher ami, ce qu'il y a de plus important à savoir touchant la première maladie noire d'Hippocrate : je ne parlerai point des autres, car il n'y est fait mention d'aucune évacuation de matière noire, et c'est à la couleur que j'ai égard à présent; circonstance à laquelle il paraît que l'auteur n'a pas fait beaucoup attention, lorsqu'il a donné le même nom à ces maladies. — Mais il y a d'autres indispositions dans lesquelles le malade rend par le haut et par le bas des matières noires, et même ces évacuations ont souvent lieu dans de graves maladies du bas-ventre; j'en ai vu plusieurs exemples, et j'en ai encore actuellement sous les yeux. Elles accompagnent souvent les squirrhes du pylore, les endurcissements du foie, les fièvres intermittentes chroniques, les rémittentes qui suivent le type des fièvres quartes, et les obstructions de la rate. On en trouve plusieurs cas rassemblés dans l'excellent ouvrage de M. Lieutaud, ouvrage où je puise tous les jours de nouvelles connaissances. On parle fréquemment de cette maladie ; elle mérite que les médecins s'en occupent : ce serait un travail agréable, en même temps qu'utile, de rendre compte des nombreuses observations qui ont trait à ses variétés et à ses causes, et d'en faire l'examen ; mais comme le libraire me presse maintenant de mettre fin à ce petit traité, qui était commencé depuis plusieurs mois, il ne me reste pas assez de temps pour entreprendre ce travail : je passe donc à d'autres choses.

IXe OBSERVATION.

Un homme du peuple, âgé de trente-six ans, après avoir servi pendant cinq ans dans les troupes de mer chez les Anglais, et avoir été enrôlé de force chez les Prussiens, où on lui vola cinq cents florins d'empire, avait fait neuf campagnes le chagrin et l'angoisse dans l'âme. Il profita de l'occasion que lui fournit la bataille de Collin pour déserter, et pour se retirer dans sa patrie, où il se mit d'abord à travailler dans une imprimerie en qualité de pressier ; mais, ne se trouvant pas assez robuste pour continuer ce travail, il chercha à gagner sa vie en s'occupant à celui de reparer les chemins : cependant, et malgré toute son activité, il fut plus d'une fois obligé de quitter son ouvrage à cause d'une cruelle douleur d'estomac. — Enfin, ayant été forcé à garder le lit, par la continuité et la violence des souffrances qu'il endurait, il me pria, l'automne dernier, de lui procurer du soulagement. M'étant exactement informé des symptômes de cette maladie, je ne trouvai rien de lésé dans les fonctions, si ce n'est que le sommeil était empêché par les douleurs, et que l'évacuation des selles était si tardive que le ventre était presque continuellement resserré. Le malade n'avait point de dégoût ni de nausées, excepté quand il s'était chargé l'estomac de mauvais aliments qui irritaient ce viscère. Mais il sentait une douleur aiguë continuelle qui augmentait souvent et qui ne cessait jamais, qui devenait surtout plus forte après le repas, et dont le siége était renfermé dans d'étroites bornes, savoir, au milieu de la région qui s'étend depuis le cartilage xyphoïde jusqu'au nombril.

En examinant avec attention quelles pouvaient être les causes d'une si cruelle maladie, je n'en trouvais presque point qui pussent avoir réduit le malade a un si triste état, excepté une pierre dans les intestins ou un squirrhe : je soupçonnais même aussi quelque vice dans le foie, à raison de l'opiniâtreté de la constipation; et ce qui me confirmait dans ce soupçon, c'est qu'en tâtant l'hypochondre, je trouvais que le limbe inférieur du foie était plus dur qu'il n'aurait dû l'être naturellement; mais comme cette dureté s'élevait peu au dessus des extrémités des côtes, il m'était difficile d'en porter un jugement sûr. Le siége de la douleur, lequel pouvait être à portée de la main, paraissait être dans un état naturel lorsque je le palpais légèrement, mais quand je pressais fortement dans cet endroit, cela causait une si grande douleur, que j'étais obligé de m'abstenir de cette pression, ce qui indiquait un vice dans le pancréas situé au dessous. — Le malade n'attribuait son état à aucune maladie précédente ; mais les fatigues de la guerre et le chagrin auquel il avait été longtemps en proie, étaient bien propres à donner lieu à la formation d'un squirrhe. Quelques circonstances me faisaient croire qu'il y avait une pierre, mais un plus grand nombre me persuadaient qu'il n'y en avait point. Je cherchai donc uniquement à résoudre ce squirrhe, en supposant qu'il n'était pas encore complètement formé, et cela d'autant plus volon-

tiers, que je m'assurais que les remèdes destinés à remplir cette indication seraient utiles, au cas qu'il y eût une pierre. Mais je voyais avec le plus vif chagrin que malheureusement j'étais obligé de renoncer aux remèdes les plus choisis, n'étant pas possible de se les procurer sur la fin de l'automne.

Je lui prescrivis cependant une nourriture légère, et je lui fis avaler des savons naturels les plus doux qu'on pût avoir dans cette saison ; je lui fis appliquer les fomentations les plus émollientes, et j'eus soin qu'on lui donnât des lavements deux ou trois fois par jour. Cela ne lui procura aucun soulagement, mais du dégoût. Il usa sans succès d'une eau minérale artificielle. J'essayai si les calmants pourraient lui faire du bien, mais ils réussirent mal. Je mis enfin tous les remèdes de côté, et je conseillai au malade de ne vivre que de lait, adouci de tant soit peu de miel. Il n'en fut point soulagé, et la maladie ne lui en laissa pas plus de relâche, excepté pendant quelques heures de la nuit, après avoir pris de l'opium, dont je lui permis d'user tous les soirs depuis le milieu de janvier ; et déjà, plusieurs semaines avant sa mort, je consentis à ce qu'il en prît tous les matins : je m'y sentais engagé par un motif d'humanité et de religion, et parce que, d'après ce motif, il me paraissait affreux d'abandonner un homme à des douleurs si cruelles et si infructueuses, tandis que la bonne Providence nous a pourvus avec largesse d'un remède propre à adoucir ces douleurs.

Je n'ignorais pas que l'opium était contraire à toutes les indications curatives, 1° en affaiblissant les forces de l'estomac, ce que prouva le dégoût que le malade éprouva sur la fin de sa maladie pour toute espèce d'aliments ; 2° en rendant le ventre plus paresseux ; 3° en empêchant le dégagement des matières coagulées ; 4° en privant les remèdes de leur efficacité ; 5° en abattant les forces de l'âme. Mais il n'est rien de pire que la douleur, et lorsqu'il n'y a plus d'espérance de guérison, il ne reste plus rien à faire qu'à adoucir les douleurs. — Un autre médecin fit saigner le malade au mois de février : c'est sans doute un dessein utile que de diminuer la quantité de *l'humide radical* chez un homme, quelque épuisé qu'il soit depuis long-temps par la maladie, par le jeûne, par les douleurs et par la privation du sommeil, si on peut espérer d'abréger par là la longueur de cette maladie. Mais cette saignée ne fut elle point faite dans un autre but? *Je suis un Davus, et non pas un OEdipe.*

Il n'y avait point de jaunisse : le malade poussa des hurlements les dernières semaines de sa vie, ce qui me fit craindre plus d'une fois qu'il n'y eût un cancer à l'intérieur : le peuple, par un effet de sa superstition, les attribua à un serpent qui rongeait les entrailles de ce malheureux. La respiration avait été aisée et régulière pendant tout le cours de la maladie, et elle continua à l'être également jusqu'au dernier jour. Les douleurs ayant tant soit peu diminué, il survint un léger dérangement d'esprit qui dura une heure, et le malade expira le 1er avril, à cinq heures du matin, sans avoir éprouvé aucune difficulté de respirer. Le pouls ne s'écarta point de l'état naturel, si ce n'est qu'il s'affaiblit.— Je croirais à peine que le cadavre de cet homme, qui était haut de six pieds et d'une taille carrée, ne pesait que cinquante livres; mais le chirurgien qui a fait la dissection, et son aide, en ont été les témoins La peau était dure et laide ; les muscles du bas-ventre étaient minces, maigres et noirâtres ; il n'y avait à la place de l'épiploon qu'un fragment de membrane très-mince, de la largeur de la paume de la main. Les intestins offraient un aspect dégoûtant. La membrane externe du duodénum, le pylore, la partie de l'estomac qui en était la plus proche, et les intestins qui l'avoisinaient, étaient tachés d'un jaune foncé. L'estomac était vide et parfaitement sain ; mais il était un peu trop penché à gauche, où il était caché sous le foie ; celui-ci était extrêmement gros sans aucune attache, s'élevant au dessus de la troisième côte, et ne faisant qu'une masse continue avec la rate. Sa surface était partout hérissée de tubercules ; il était dure au toucher comme de la pierre, excepté dans l'endroit où ce viscère reçoit la veine porte. Sa dureté, beaucoup plus grande que celle d'un cartilage, et presque égale à celle d'un os récemment formé, faisait qu'il cédait à peine au scalpel, et on sentait par-ci par-là craquer du gravier en le coupant. Il était absolument vide de sang, et avait la couleur du fromage nouveau; il s'écartait cependant un peu moins de l'état naturel vers sa partie concave et moyenne. Un morceau qu'on en découpa se trouva plus pesant que du marbre. Le lobe inférieur, qui était très

dur et très-gros, comprimait toutes les parties voisines. — La vésicule du fiel était petite, cylindrique, ne contenait qu'une petite quantité de bile fluide et très-noire, mais rien de coagulé. La rate était un peu plus grosse que le naturel, d'une couleur noirâtre, fort remplie d'un sang noir et fluide, que je faisais couler avec la plus grande facilité en y faisant une légère blessure, en sorte qu'il n'était presque pas possible de douter que le sang ne se fût épanché au-dedans du tissu cellulaire, ou qu'il n'existât une anastomose, au moyen de laquelle, un seul vaisseau de ce viscère venant à se vider, tous les autres se vident par là : et, ce qui mérite d'être remarqué, c'est que la rate était si éloignée d'être endurcie, que, lorsque le sang s'en fut écoulé, elle tomba en pourriture.

Il ne faut donc pas chercher plus longtemps la cause des douleurs qu'avait souffertes ce malade; car quel est le médecin qui ignore que le squirrhe du foie cause de violentes douleurs d'estomac? Est-ce donc qu'on a mal à propos attribué de semblables douleurs au pancréas, tandis qu'il n'était point en faute? On trouve, assurément, dans le *Sepulchretum* de Bonnet (livre III, sect. 7), plusieurs exemples de cruelles douleurs d'estomac causées par le squirrhe du pancréas; c'est ce qui parut à découvert après avoir écarté l'estomac, car le pancréas était trois fois plus gros que le naturel, plus dur que le foie, plus graveleux, de la même couleur et de la même pesanteur: c'était donc ce mauvais état du pancréas qui avait été la véritable cause des douleurs, car l'estomac était comprimé entre ces deux viscères, aussi durs que des pierres, comme dans une presse. Ajoutez à cela que la surface de la partie moyenne inférieure du pancréas semblait menacée du cancer : car elle avait je ne sais quoi de livide, et était parsemée de ces tumeurs qui viennent de l'expansion du tissu cellulaire, lesquelles je crois être le signe pathognomonique du cancer actuellement existant, ou prêt à se former. Il n'y avait point d'adhérence non naturelle dans tout le bas-ventre. Pour les autres cavités, comme il paraissait par l'histoire de la maladie qu'on n'y devait trouver aucun vice, je m'abstins volontiers de les faire ouvrir, d'autant plus que j'y étais obligé parce que le moment de l'ensevelissement approchait. Il paraît que le squirrhe était déjà complètement formé depuis long-temps; par conséquent les remèdes n'avaient pu produire aucun effet.

Les règles de précaution qui découlent de cette observation, et qu'il importe aux médecins d'observer, n'échapperont pas à votre pénétration; il serait ennuyeux de s'y arrêter plus long-temps. Cependant permettez-moi d'ajouter une autre observation qui s'est présentée la même semaine, et qui, à la vérité, n'est pas d'une aussi grande importance, mais qu'il ne faut pas regarder comme inutile. — Un garçon âgé de quatre ans, qui avait été guéri tout nouvellement de l'atrophie des enfants par l'usage du quinquina et de l'extrait de trèfle de marais, rendit un matin dans le lit, avec une légère démangeaison au fondement, un ver ordinaire, et en même temps un ténia naissant; celui-ci ressemblait à un gros fil blanc, uniforme, long d'environ vingt-cinq pouces, plié en rond en quatre ou cinq contours, et tout-à-fait semblable à ceux que M. Linné a trouvés dans les fontaines de Suède, et qu'un seul médecin a trouvés dans une fontaine de la Suisse. M. Haller, qui n'ignore rien de ce qui a trait à l'histoire naturelle, a observé qu'il se trouve fréquemment de tels vers dans les poissons; mais je ne me rappelais point d'avoir lu ou entendu dire qu'il en fût sorti de pareils du corps humain et chez un enfant. Cependant j'ai appris peu de temps après, d'une dame véridique, que cela était arrivé quelquefois à sa fille, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix ans, mais que depuis quinze ans elle n'avait éprouvé aucun symptôme qui parût indiquer la présence d'un ténia. Comme au moment où on me montra ce ver j'étais sur le point de faire un voyage, je demandai qu'on me le conservât dans du lait; et je fus bien aise, à mon retour, de m'être procuré par là la facilité d'examiner attentivement : 1° si ce ver avait quelque mouvement; 2° s'il avait pris de l'accroissement dans le lait; 3° si, après l'avoir coupé, il se reproduirait de chaque portion un animal entier.

Je voudrais aussi qu'on fît attention 1° combien il est ridicule de donner à ce ver le nom de solitaire, puisqu'on l'a vu habiter avec des strongles, comme plusieurs observations l'ont déjà fait voir; 2° que cette observation est un nouveau témoignage qui confirme la vertu vermifuge du quinquina; que la véritable cause de la génération des vers est une faiblesse du système gastrique, et que

cette même observation démontre que le véritable moyen de guérison consiste à fortifier ce système ; 3° j'observerai exactement si cet enfant aura dans la suite le ver plat. Il s'est écoulé neuf ans depuis ce temps là, et ce jeune garçon, qui est plein de vie et de santé, n'a jamais aperçu depuis lors aucun ténia. J'ai cependant vu plusieurs personnes qui, après avoir une fois été délivrées de cet animal, par l'usage du remède que vendait ci-devant le chirurgien *Noufer*, et que vend à présent sa veuve (1), ont été peu d'années après de nouveau sujettes au ver plat. Il est donc faux que lorsque ce ver est une fois sorti, il ne s'en reproduit point d'autre.

J'ai parlé jusqu'ici de ce que j'ai appris par des dissections de cadavres ; je dirai à présent les bons effets d'une incision sur une malade. — Une fille âgée de trente ans, d'une constitution robuste, jouissant d'une santé constante et d'une réputation intacte, commença, il y a vingt-huit mois à se plaindre d'une céphalée pour laquelle elle vint me consulter quelques semaines après, se sentant déjà affaiblie. Ce mal la tourmentait jour et nuit, et elle ne pouvait point dormir. Le siége de la douleur, là où elle était la plus vive, occupait un si petit espace, qu'un sou l'aurait couvert; il était situé à l'angle interne postérieur de l'os pariétal du côté droit. Tout le devant de la tête éprouvait de la douleur, et cette douleur était si furieuse, qu'il semblait à la malade, tantôt qu'on la brûlait, tantôt qu'on lui fendait le crâne. C'était assurément un mal bien affligeant. — Elle demeurait à la campagne où elle était née, et je ne l'ai vue que rarement; mais sa mère ou son beau-père me rendait un compte exact de sa maladie. J'ai essayé tout ce que l'art de la médecine pouvait me suggérer, et autant que mes connaissances dans cet art pouvaient me le permettre; j'avais du moins la satisfaction de voir que ma malade était docile, aussi bien que les personnes qui la soignaient. Elle se sentit soulagée, mais pour peu de temps, par des ventouses scarifiées qu'on appliqua sur la partie douloureuse; elle éprouva un soulagement un peu plus durable au moyen d'une abondante suppuration, excitée par des cantharides appliquées à la tête. — La saignée fut inutile; il en fut de même de celle qu'on lui fit en ouvrant l'artère temporale, ensuite de ce que je me souvenais d'avoir lu autrefois dans les Lettres de *Conrad* Gesner, que ce grand homme avait guéri deux cents ans auparavant une maladie assez semblable par une pareille saignée. Les bains de pieds tièdes furent sans succès, aussi bien que les bains froids de tout le corps, et une douche d'eau froide versée sur la tête. Je fis donner trois fois de l'opium, mais inutilement; je ne réussis pas mieux en ayant recours au séton, qui avait été d'un si grand secours à cette malade dont parle Ruysch ; en un mot, toutes les tentatives furent inutiles. — Les règles coulèrent régulièrement pendant tout le cours de la maladie. La santé ne fut troublée en rien pendant plusieurs mois, excepté par rapport au mal de tête, et à l'insomnie qui était presque continuelle. Mais depuis quinze mois environ, les forces étant abattues par la continuité de la douleur et par la privation du sommeil, la faiblesse obligea la malade à garder le lit, et la machine commença à tomber en décadence. Il survint successivement du dégoût, des coliques, des vers longs et le *ténia*, desquels elle ne s'était point aperçue jusqu'alors, depuis l'âge où on est sujet aux vers; elle en fit plusieurs et à diverses fois; elle fut tourmentée de palpitations presque continuelles, d'angoisses, et d'un endolorissement de toute la peau.

Après lui avoir laissé passer tout l'hiver sans remèdes, dont j'avais voulu qu'elle s'abstînt, je pensai, à l'entrée du printemps, à un moyen qui me parut le seul propre à sauver la malade d'un si misérable état; c'était d'inciser l'endroit de la douleur en y faisant une large plaie jusqu'à l'os, afin que les nerfs de la peau et des muscles étant ainsi entièrement coupés, cette partie douloureuse devînt incapable d'éprouver la douleur. Je ne doutais presque point que la guérison ne s'en suivît, et les doutes que j'aurais pu avoir ne m'auraient point empêché de faire cette tentative, puisqu'une espérance incertaine est préférable à un désespoir certain. J'avoue que ce qui causait la douleur pouvait résider au dessous de cette douleur ; ce pouvait être quelque vice dans l'os capable d'irriter désagréablement les muscles, et dans ce cas l'incision n'aurait pas été capable de guérir cette maladie ; mais elle la

(1) On sait que le roi de France a payé généreusement ce secret, et l'a fait publier il y a quatre ans.

mettait à découvert et frayait en même temps un chemin aux topiques et au trépan. — La malade eut assez de courage pour vouloir se soumettre de bonne grâce à cette opération, s'inquiétant peu des plus cruels tourments, pourvu qu'ils pussent mettre fin à sa maladie. Le chirurgien fit cette incision le 12 avril 1760, en fendant la peau par une incision cruciale jusqu'au péricrâne, de sorte que chaque incision fut longue de deux pouces. J'eus soin de faire exciter une suppuration abondante; et le troisième jour après l'opération j'irritai dix fois le péricrâne à nu avec un instrument de fer tranchant, sans que la malade le sentît aucunement, soit que je l'eusse avertie ou non que je voulais essayer cette irritation. Le septième jour je réitérai les mêmes expériences avec le même succès; ce que le chirurgien trouva admirable, et dont il fit l'épreuve, laquelle il a réitérée ensuite plusieurs fois avec le même résultat. Le péricrâne n'est donc pas sensible. La plaie fut fermée le cinquième de mai. — La malade fut plus heureuse qu'elle ne s'y attendait; elle fut quitte de la douleur qui la tourmentait au moment où la peau fut incisée, et cette douleur n'est jamais revenue depuis lors. La douleur gravative de la tête se dissipa petit à petit, et elle ne se plaint actuellement de rien que de faiblesse, de palpitations, d'un endolorissement à la peau du tronc et des membres, et de dégoût. Le sommeil revient, quoique lentement. Mais comme tous ces symptômes ne sont que les effets d'une cachexie produite par le manque de mouvement et par les veilles, j'espère qu'ils se dissiperont à la faveur de la vigueur de l'âge et de l'esprit de la malade.

Elle a déjà usé avec succès de l'ipécacuanha pour débarrasser son estomac des nausées qui l'incommodaient. Un mélange de rhubarbe et de racine de pied de veau détachera et entraînera les impuretés amassées dans les intestins; il ranimera le ton des viscères, redonnera du jeu au mouvement péristaltique et rétablira les forces de l'estomac. J'espère terminer la cure par le moyen du quinquina et du fer, pourvu que l'organisation de tout le système de l'extérieur de la tête ne soit pas encore dépravée, ce que donnent lieu de craindre la longueur et l'opiniâtreté de cette maladie; car si cela était, il serait à craindre que les parties voisines n'en souffrissent bientôt; mais cela même n'aurait aucun rapport au traitement de la douleur; et si ce malheur, que Dieu veuille éloigner, avait lieu, il prouverait seulement qu'on a trop tardé à user du remède, mais non pas qu'il eût été inutile en y ayant recours de bonne heure. Quelle a été la cause de la maladie? La malade n'en a indiqué aucune d'éloignée, que des fardeaux trop pesants qu'elle avait portés sur la tête. La cause prochaine consistait en une humeur fortement fixée sur les nerfs, et peut-être sur une ramification assez considérable du nerf dur, laquelle passe dans l'endroit qu'occupait le siége de la douleur. J'écrivais ceci au mois de mai 1760. Peu de temps après la malade a changé de demeure, et, comme cette demeure est fort éloignée de la ville, je ne l'ai point vue depuis ce temps-là, mais j'ai cependant appris plusieurs fois par son frère que sa santé était toujours chancelante, mais que les grandes douleurs n'étaient point revenues. — Quel corollaire peut-on déduire de cette observation? Que la médecine d'aujourd'hui est trop molle; qu'elle donne trop dans les remèdes qui favorisent la mollesse, et que c'est mal à propos qu'elle a renoncé à des remèdes d'une efficacité plus mâle. On fait trop rarement attention à cette observation d'Hippocrate, *que le fer guérit les maux qui résistent aux médicaments.* Mais, et c'est un malheur à déplorer, cette médecine mâle, qui voyait de très-mauvais œil la trop grande timidité dans les doses et la crainte des instruments de chirurgie; cette médecine héroïque à laquelle les anciens se plaisaient, est tombée en désuétude : les Arabes, Sennert, Etmuller, Stahl, Hoffmann, la plupart des Allemands, des Italiens et des Français, tant de ce siècle que du siècle passé, l'ont méprisée. Conrad Gesner, Torti, Haller et quelques autres modernes en ont fait usage, mais ne l'ont pas encore rétablie.

Cet hiver, qui a été fécond en maladies, m'a fourni plusieurs autres observations utiles; mais je suis las de vous avoir entretenu de tant de misères, et j'ai d'autres choses à vous dire. — Vous avez déjà reçu la seconde édition de ma lettre à M. Roncallo (1), laquelle est purgée des fautes qui avaient défiguré la

---

(1) Ce qui suit était déjà écrit le 12 de décembre 1759, mais j'avais eu plusieurs raisons pour le laisser jusqu'à présent parmi mes papiers.

première, au point que dans des endroits il n'y avait point de sens, tandis que dans d'autres le vrai sens était perverti. Pourquoi, avez-vous dit alors, a-t-on fait une seconde édition de ce traité, dont la médecine aurait bien pu se passer sans rien perdre? Je ne répliquerai rien à cela ; j'avoue que ce petit écrit est inutile, si on ne veut regarder comme utiles que les ouvrages qui contiennent quelque chose de nouveau, ou éclaircissent quelque vérité encore trop obscure. Je ne puis cependant pas le regarder comme inutile, une observation attentive ne m'ayant que trop appris à connaître la légèreté des hommes, et sachant très-bien qu'autant ils sont faciles à embrasser une erreur qu'on leur présente sous un point de vue qui les intéresse vivement, autant ils sont portés à la mépriser, si on leur en a fait une fois sentir le ridicule. La fougue avec laquelle j'ai vu le comte Roncallo Parolini, déjà renommé par d'autres ouvrages, attaquer l'inoculation, m'a fait craindre, légèrement à la vérité, que des lecteurs d'ailleurs d'un esprit superficiel ne s'en laissassent imposer par le nom que cet auteur s'est fait et par la véhémence de son style, au point de regarder comme nuisible une méthode que l'Esculape de Brixen décriait comme dangereuse, et que les invectives amères qu'il s'est permises ne leur parussent des raisons tranchantes. Il m'a paru que le seul moyen de parer à ce danger était de faire voir que la brochure entière de M. Roncallo ne contient pas la moindre chose qui soit contraire à l'inoculation.

C'est un grand feu sans force, et dont la violence n'aboutit à rien (1).

J'avoue cependant, comme j'en ai déjà averti dans cette même lettre (2), que je n'aurais pas épousé cette querelle, si je n'y avais pas été invité fort obligeamment par des gens que je considère infiniment, et qui sont chers aux gens de lettres par plus d'un endroit, tandis que vous-mêmes vous refusiez de vous en charger. Mon caractère ne me permettait pas de suivre la manière de procéder injurieuse de M. Roncallo. Mais pourquoi n'aurais-je pas repoussé par des *plaisanteries sans fiel* un adversaire qu'on ne peut réfuter par des raisons, puisqu'il a lui-même absolument renoncé aux raisons? M. le comte, se fiant à sa réputation, a cru que sa colère porterait des coups mortels à l'inoculation, mais ils ne m'ont pas paru tels. Il se plaindra peut-être que ma lettre est fort différente de celle que j'avais adressée à M. de Haen. Je ne désavoue pas cette différence ; cependant cette plainte sera assurément injuste, et devra paraître telle à tous ceux qui, ayant parcouru les opuscules de MM. de Haen et Roncallo, verront combien leurs écrits diffèrent entre eux de toute manière. Et vous, mon cher Zimmermann, vous apercevrez bien une seconde raison de cette différence qu'il y a entre mes deux lettres, vous qui savez combien je fais cas du professeur de Vienne, combien j'ai de vénération et d'amitié pour lui, sentiments qui me sont communs avec tous les médecins.

Ce n'a été qu'avec chagrin que je suis entré en lice avec lui, et avec des forces assurément inférieures aux siennes : je ne l'aurais jamais fait pour un objet de moindre importance; mais pour parler avec Aristote, je suis ami de Platon, je le suis de Socrate, mais je suis encore plus ami de la vérité. Ce sont les droits de celle-ci que j'ai tâché de revendiquer, autant que mes faibles talents pouvaient me le permettre. Et mes efforts ne manquent point d'être secondés par le nombre des autorités, et des autorités d'un rang distingué; et les avantages certains que l'inoculation a par devers elle, me donnent bonne espérance. Mais il me manque l'approbation de mon illustre antagoniste, puisqu'au contraire, après avoir lu attentivement ma lettre, il a jugé que l'inoculation n'était pas aussi bien défendue qu'il l'avait cru. Je n'ai cependant rien de nouveau à ajouter, à moins que je ne voulusse risquer de vous ennuyer à force d'accumuler les témoignages des auteurs les plus respectables. Ayant donc renoncé à toute espérance de convaincre M. de Haen, je n'ai pas seulement songé à écrire pour disputer sur cette matière, mais je saisis avec empressement cette occasion de m'entretenir là-dessus avec vous, comme un ami. — Je mets de côté toutes les autres objections de peu d'importance, lesquelles il faut abandonner aux railleurs, pour m'occuper de ces quatre que M. de Haen propose, et dont la solution paraît embarrassante.

---

(1) . . . . Magnus sine viribus ignis
Incassum furit . . .

(2) C'est la lettre adressée à M. Roncallo, la première de ce recueil.

1° *Que la petite-vérole naturelle n'est pas fort dangereuse.*

2° *Que la petite-vérole inoculée l'est tout autant.*

3° *Qu'il y a tant de personnes qui ont deux fois la petite-vérole, que la sécurité qu'on peut se promettre de l'inoculation se réduit à peu de chose.*

4° *Qu'il y a un tel nombre de personnes qui n'ont jamais la petite-vérole, qu'on doit être perpétuellement en crainte de la faire prendre à quelqu'un qui en aurait été exempt toute sa vie.*

Il tâche d'étayer son premier principe par plusieurs autorités; je lui en avais opposé un plus grand nombre, avec cette différence que la plupart de celles qu'il cite sont aussi en ma faveur; mais cet auteur distingué veut presque partout qu'une exception serve de règle. J'en pourrais citer une infinité d'autres, mais M. de Haen n'en trouverait que bien peu à citer. Dans la lettre adressée à M. Roncallo, j'ai fait usage de deux nouvelles autorités. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici quelques-unes de toutes récentes, et une autre qui avait été omise lors de l'impression de la première lettre. « A Amsterdam, ce sont les paroles » de Kerkring, la petite-vérole régnait » au commencement de l'an 1669, de » manière que sur environ cent trente » personnes qu'on enterrait chaque se- » maine, il y avait cent enfants qui étaient » morts de la petite-vérole. » L'auteur anonyme de *l'Essai sur la nature*, etc., *de la petite-vérole* (1) est témoin « que, » dans les années 1671 et 1672, il avait » régné dans plusieurs comtés en Angle- » terre, une petite-vérole accompagnée » de mauvais symptômes, que plusieurs » en étaient morts, et que dans la pe- » tite ville qu'il habitait et dans la pa- » roisse, il en était mort environ soixante- » six. »

Lorsque M. de Haen a rendu compte des nécrologes de Londres, il a dû être affligé en voyant que la petite-vérole avait tué à Londres 2096 personnes en 1683, 3138 en 1710, 3538 en 1752, 2359 en 1754, et qu'en général, une année comportant l'autre, le nombre des morts allait chaque année à 2000. Qu'on suppose donc maintenant qu'il meurt chaque année à Londres trente mille personnes; il s'ensuivra que la seule petite-vérole en emporte la quinzième partie, en partant des mêmes calculs que M. de Haen nous a opposés dans la vue de nous réfuter. Mais si vous faites attention que dans cette ville qui est extrêmement peuplée, il meurt beaucoup d'étrangers qui ont eu la petite-vérole ailleurs, et que plusieurs enfants de Londres en meurent hors de la ville, vous verrez bientôt que le calcul que nous opposons à nos adversaires est bien modéré. Outre cela, ce calcul est établi comme si tous les hommes avaient la petite-vérole; mais s'il y en avait un bon nombre qui en fussent exempts, comme le prétendent les ennemis de l'inoculation, combien le danger de la mortalité n'en serait-il pas plus grand? C'est ce que M. de la Condamine a observé avec sagacité.

Voici des paroles remarquables de M. Lieutaud, qui a vieilli dans l'exercice d'une pratique nombreuse. « Il résulte » de tout ce que nous venons d'exposer: » que la petite-vérole est une maladie » des plus meurtrières; l'inoculation, » pratiquée ailleurs avec beaucoup de » succès, est le seul moyen qui puisse ar- » rêter cette mortalité : il faut espérer » qu'on ouvrira enfin les yeux, et que le » bien public l'emportera sur les vues et » l'intérêt des particuliers. » Une autorité non moins respectable que celle-là, c'est celle de M. Tralles, de cette excellent homme qu'on peut mettre à tant de titres au rang des premiers médecins de notre siècle, et qui fait aussi grand cas de l'inoculation : je rapporterai d'autant plus volontiers ce qu'il en dit, qu'il fait très-bien voir en même temps les dangers de la maladie et l'utilité du remède. « Il est » facheux, dit-il, que nous n'ayons pas » encore pu partout en Allemagne par- » venir, aussi bien qu'en Angleterre, à » détruire les préjugés anciens de nos » pères et de nos amis, préjugés qui s'op- » posent à une invention qu'on devrait » partout approprier au bien public. Mais » la vérité et l'expérience se répandront » toujours davantage; elles élèveront leur » sorte de voix, et après avoir détruit so- » lidement les objections des théologiens, » des moralistes et des médecins, elles » triompheront enfin aussi des obstacles » que leur oppose la pusillanimité : com- » bien de milliers de personnes ne con- » serveront-elles pas alors à leurs parents, » à leurs frères, à leurs sœurs, à leurs ma- » ris, à leurs femmes, à leurs amis! Com- » bien n'épargneront-elles pas un jour » de deuils aux maisons les plus illustres,

(1) *Tentamen de natura*, etc., *variolarum.*

» et mêmes aux maisons royales! Quel ne » sera pas le nombre immense de chefs- » d'œuvre de la divinité qui ne seront » pas détruits, qui ne seront pas effacés » du nombre des vivants! »

Cet homme célèbre n'ignore cependant pas, puisqu'il en avertit, que plusieurs milliers d'enfants échappent heureusement à la petite-vérole, soit par le secours de la nature, soit par celui de l'art; mais aussi des observations impartiales et exactes lui ont appris, de même qu'à d'autres médecins, qu'il y a des petites-véroles heureuses et d'autres qui sont funestes; et comme cette variété est un effet de ce qui arrive dans les circonstances physiques dans lesquelles se trouvent ceux qui prennent cette maladie, c'est aux gens de l'art à examiner avec soin quelles sont celles de ces circonstances qu'il faut éviter, et quelles sont celles dont on doit désirer le concours, afin de profiter de celles-ci pour procurer la petite vérole. Les Génevois regrettent tout nouvellement la perte de plusieurs personnes que cette maladie leur a enlevées, entre autres le second des comtes de Holstein, et M. de Plessein, appartenant à une maison très-noble. La mort des princesses de Nassau m'a rappelé un passage qui a trait aux petites-véroles qui attaquent particulièrement certaines familles; il est de M. Sidobre, dont la réputation à la vérité est d'ancienne date, mais dont M. de Haen parle avec éloge, quoique peu de médecins le citent: « La petite-vérole, dit-il, » est funeste dans certaines familles. Nous » avons vu à Montpellier des enfants de » familles illustres être emportés en peu » de temps, après avoir été tourmentés » des plus fâcheux symptômes de la petite- » vérole. »

Il n'y a qu'à lire tout le chapitre qui traite du pronostic de cette maladie, pour ne pouvoir presque plus douter qu'elle est dangereuse; et dans le moment où j'écris ceci, je reçois un ouvrage tout fraichement sorti de la presse, et intitulé Des maladies des enfants et de celles de la peau (1), dont on dit que l'auteur est un ancien médecin de Montpellier, et dans lequel je trouve ce qui suit au sujet du pronostic de la petite-vérole. « Quelquefois l'épidémie de la petite-vérole » est bénigne; mais souvent elle est si » mauvaise qu'il n'en réchappe qu'un » petit nombre. » Et au commencement du chapitre il dit: « Ces épidémies sont » de terribles fléaux pour le genre hu- » main, et quelquefois elles sont si dan- » gereuses, qu'elles tuent un nombre » prodigieux de personnes. » Cet auteur ne paraît pourtant pas prendre le parti de l'inoculation.

Qu'y a-t-il enfin? de quelque côté que nous portions nos regards, nous trouverons qu'il y a des petites-véroles très-fâcheuses; et si vous exceptez peut-être vingt médecins, tous les autres, avec tout le genre humain, regardent cette maladie comme une maladie affreuse; et on ne peut se permettre de passer sous silence que, tandis que les ennemis de l'inoculation s'efforcent à démontrer la bénignité de la petite-vérole, ils citent les succès de Lœber, qui a pleuré plusieurs de ses propres enfants que la petite-vérole lui a enlevés; ce que Hamberger a publié avant sa mort. Sans m'arrêter donc davantage à des témoignages nouveaux et superflus qui prouvent cette triste vérité, je passerai au second principe, savoir: *que la petite-vérole inoculée tue presque autant de monde que la petite-vérole naturelle.* — Nos célèbres adversaires se trouvent ici d'accord avec nous en ce qu'ils égalent le danger de la petite-vérole inoculée avec celui des petites-véroles naturelles les plus bénignes, telles qu'ils les supposent: mais on peut leur objecter qu'il en est de très-mauvaises; il faut donc employer la méthode qui procure les avantages des plus bénignes; et on peut très-bien appliquer ici les paroles du grand Harvei, qui, en parlant de la multitude de futilités qu'on opposait aux observations qui établissaient inébranlablement la circulation du sang, disait: « Quiconque veut savoir ce qui en est, » doit voir si ce qui a rapport à cette ques- » tion, et qui est visible et tombe sous » les sens, est vrai ou ne l'est pas; ou » bien il doit s'en rapporter au témoi- » gnage de ceux qui ont fait les expé- » riences: il n'y a point de moyen plus » évident pour s'instruire et pour parve- » nir à la certitude. »

Je ne puis passer sous silence ce que je lis, pendant que ceci s'imprime, dans une lettre très-savante et très-polie de M. de Haen: « Il y a deux moyens d'é- » viter la mortalité dans cette maladie: » le premier est l'inoculation, l'autre est » une bonne méthode de traiter la mala- » die. » Maintenant nous sommes assurément presque du même avis. Ce célè-

(1) *De morbis puerilibus et cutaneis.*

bre auteur a eu la bonté d'accompagner cette lettre de l'excellent opuscule qu'il a publié en dernier lieu (1), où je trouve ces mots à la page 102 : « La même an- » née dernière, en 1759, j'ai entendu des » médecins détester en ma présence l'ex- » trême mortalité de la petite-vérole de » cette année ; et, suivant le nécrologe » de Vienne, il leur est mort l'année » précédente environ 500 personnes. » Ce savant distingué objecte qu'après la mort de personnes qui avaient été ino- culées, on avait publié des lois qui dé- fendaient l'inoculation chez de sembla- bles sujets : cela lui donne lieu de tourner cette méthode en ridicule par des plai- santeries pleines de sel. — Mais est-il assez impartial? Des imprudents ou des fanatiques, car je ne disconviens pas que l'inoculation n'ait ses fanatiques, ont inoculé une personne attaquée de la phthi- sie : est-il donc ridicule que des méde- cins mieux instruits aient attribué la mort de cette personne à la phthisie, et qu'ils défendent d'inoculer par la suite des personnes atteintes de cette maladie? N'est-il pas probable que, tandis que tant de personnes se mêlent de l'inocula- tion, il y en aura plusieurs qui l'emploie- ront mal à propos, et faut-il la taxer à cause de cela? Faut-il interdire la mé- décine électrique, parce que faute de l'avoir administrée avec précaution, elle a été inutile aux uns et nuisible à d'au- tres? Le sort du quinquina a été autrefois le même que l'est aujourd'hui celui de l'inoculation ; et tandis qu'il guérissait des milliers de personnes, il faisait du mal à une ou deux à qui on l'avait donné sans précaution. Les partisans de ce re- mède n'en craignaient pas plus de se déshonorer et de le discréditer en avouant leur imprudence. Pourquoi les partisans de l'inoculation seraient-ils privés d'un pareil privilége, et pourquoi ne citerais- je pas ici un passage de saint Jérôme qu'a cité en pareil cas l'excellent M. Badi ? « Ceux qui ne croient pas un fait, dont » ils ne veulent pas reconnaître la réa- » lité, le nient ordinairement en fermant » les yeux à l'évidence. » — Il serait en- nuyeux et inutile de s'arrêter à la troi- sième et à la quatrième objection, puis- qu'elles ont été réfutées ailleurs fort au long, et que leur futilité est reconnue « sur les montagnes par les bergers, sur » les théâtres par les poètes, dans les as- » semblées par les ignorants, dans les » bibliothèques par les savants, et dans » les écoles par les maîtres. »

M. de Haen avertit que je n'ai rien dit de la moralité de la question, et que j'en ai remis la solution au célèbre Chais, parce qu'elle nous avait paru trop diffi- cile à M. de la Condamine et à moi. Il est vrai que j'ai abandonné à ce vénéra- ble pasteur cette décision qu'il avait prise sur lui de son propre mouvement; mais je ne l'ai pas abandonnée sans y toucher, puisque j'emploie un argument qui est le seul, il est vrai, dont je me serve, mais qui est très-fort, que plusieurs per- sonnes ont trouvé solide, et qui, à ce que j'espère, a été trouvé tel par mon adversaire, puisqu'il n'en dit pas un mot. — Enfin, comme je vois que les raisons par lesquelles il insiste sur l'im- possibilité de l'inoculation d'après les préceptes des inoculateurs, et d'après l'histoire des épidémies, par où il pré- tend démontrer qu'on ne trouvera ja- mais un temps favorable à l'inoculation; comme je vois, dis-je, que ces raisons n'ont fait impression sur personne, je ne m'en occuperai pas : mais j'examinerai, ainsi qu'il convient que je le fasse, ce dont ce grand homme veut bien faire part au public dans la seconde édition de l'*Ino- culation justifiée* (1), que j'ai déjà pro- mise il y a long-temps, mais que je veux garder encore pendant quelque temps dans mes papiers, fondé sur cet adage, qui dit qu'on fait assez tôt ce que l'on fait assez bien. — Mais je ne veux pas garder le silence sur le petit ouvrage de M. de Haen, sans vous déclarer que M. Van Swiéten m'a fait espérer qu'il écrirait en faveur de l'inoculation; ce dont on verra la preuve, si je ne me trompe, dans le quatrième tome de ses commentaires : car son illustre ami n'au- rait pas manqué de dire qu'il désapprou- vait l'inoculation, s'il eût été du même avis que lui; et il serait assurément bien affligeant que cet ouvrage immortel trans- mît à nos derniers descendants la cen- sure d'une pratique de laquelle on s'é- tonnera alors qu'on ait pu un jour con- tester partout l'utilité.

Je ne me mets donc point en peine des vaines déclamations et des invectives,

---

(1) *Febrium divisio*, etc.

(1) Cet ouvrage, dont il a déjà paru trois éditions à Lausanne, se trouve chez François Grasset et compagnie, éditeurs des ouvrages de M. Tissot.

qui de tout temps furent marquées au coin de l'erreur; et au lieu de se fâcher, on ne fera que rire aux dépens de cet écrivain qui, possédant aussi bien la géographie que le latin et l'histoire littéraire, dit de M. de Haen, qu'il est *professeur à Vindobone en Allemagne*, et qui appelle l'inoculation *une pratique plus meurtrière que les guerres les plus sanglantes* : peut-on s'empêcher d'en rire (1)? Mais on réprime cette envie de rire pour donner des larmes au malheur de M. de Cantwel; car, tandis qu'il s'efforce de démontrer que la petite-vérole naturelle est bénigne, et que l'inoculée est maligne, l'événement réfute son discours, et la mort de sa fille unique, tuée par la petite-vérole naturelle, prouve que ce père infortuné s'est trompé. Mais je me fais de la peine de renouveler une affliction si amère (2). — Voici sur quoi je fonde mon assurance; le mercure, le tartre émétique, l'opium, le quinquina, l'ipécacuanha et je ne sais combien d'autres remèdes, dont on a long-temps blâmé et condamné l'usage, l'ont enfin emporté sur la calomnie. L'inoculation, dont l'utilité est bien plus grande et qui a les mêmes obstacles à surmonter, aura aussi un jour le bonheur d'en triompher. L'irritabilité dont vous prenez la défense aura aussi cet avantage, quoiqu'elle ait à essuyer les contradictions de tant d'adversaires dont une partie cependant sont vaincus, mais qui n'ont négligé aucune tentative pour n'être pas forcés d'avouer leur défaite. D'autres, voyant déjà qu'on ne peut plus la nier, prétendent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens; objection qu'on n'avait pas eu honte d'opposer à la circulation. Qu'on accorde, si l'on veut, que l'irritabilité n'est qu'une ancienne découverte renouvelée : mais si les anciens en ont parlé dans leurs ouvrages, pourquoi tous les adversaires de cette doctrine l'ont-ils ignoré? C'est quelque chose de tout-à-fait ridicule que les subterfuges de cette vanité, qui fait qu'on est injuste envers ses contemporains, et qu'on attribue à des gens qui ne sont plus tout ce qu'on ne peut pas s'arroger.

Il est une autre classe de ces gens qui se contentent de taxer une invention de futilité, et de s'écrier que c'est une inutilité bonne pour la plaisanterie. Mais ces mêmes gens exciteront assurément vos risées, si vous voyez comme ils élèvent jusqu'aux nues les plus petites découvertes de physique, d'anatomie et de botanique, jusqu'à un osselet, tel que tout cadavre en offre en assez bon nombre à chaque anatomiste; ou bien si vous voyez comme ils déduisent au long un différend survenu entre deux auteurs, dont chacun s'approprie la découverte d'un troisième : nos descendants riront d'un pareil jugement, eux qui verront que cette prétendue inutilité est comme une base inébranlable sur laquelle sont établies la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. — Je n'ai aucun intérêt à tenir le parti de l'irritabilité; je n'y suis porté par aucun préjugé suggéré par l'autorité d'un maître : M. de Haller n'a jamais été le mien, quoique les auteurs du *Journal des Savants* le croient ainsi; il est vrai, et j'en conviens avec plaisir et avec reconnaissance, que je lui dois beaucoup de choses dans la théorie et dans la pratique, sciences dont il a également traité en maître; mais avant que je connusse ce grand homme, avant que je vous connusse, monsieur (et je vous ai connus, l'un et l'autre, trop tard à mon gré), j'avais fort bien compris, d'après la lecture de vos ouvrages, que la doctrine de l'irritabilité ne répandait pas moins de jour sur la médecine que celle de la circulation du sang : ces deux belles découvertes sont le pendant l'une de l'autre, et si on retranche l'une, l'autre demeure comme boiteuse. — Il y a cinq ans que j'indiquai, dans une brochure faite à la hâte, quelques utilités pratiques de l'irritabilité : il en est une infinité d'autres qu'un examen plus attentif m'y a fait découvrir, et qu'il me serait facile d'indiquer aujourd'hui; et je vois avec plaisir combien il est avantageux de connaître parfaitement d'aussi excellents personnages que MM. Gaubius et Tralles.

Il est un troisième ordre de gens qui vous paraîtront singuliers : je veux parler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, se forgent une hypothèse qui la présente sous une face nouvelle, du moins à leurs yeux, et différente de celle dont vous parlez, sans être fondés sur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties solides du corps humain, tandis qu'il est démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties, excepté les chairs, en sont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent

(1) *Risum teneatis amici.*

(2) *At infandum tædet renovare dolorem.*

de son activité; et en lui refusant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété universelle à la vérité, mais qui n'est pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les disciples de M. de Haller, et ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes résultats, et ont vu qu'il n'y aurait que la fibre musculaire qui fût irritable, et qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété était la source des mouvements vitaux; qu'il se trouve des gens qui, méprisant les expériences, et n'ayant observé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle existe dans tout le corps, et qui en même temps prétendent qu'elle est incapable de mettre en jeu les mouvements vitaux. Ah! est-il possible que l'esprit humain s'avilisse à ce point-là, et que chacun aime mieux se forger et s'approprier une erreur, que d'embrasser la vérité chez autrui? — Mais ne croyez pas que ce soient là toutes les erreurs qu'on commet au sujet de l'irritabilité; car il est des gens qui, ne faisant pas une distinction exacte des marques caractéristiques de l'irritabilité et de la sensibilité, attribuent l'une et l'autre aux nerfs. Il est vrai que lorsqu'on a coupé les nerfs, un muscle ne conserve pas long-temps son irritabilité: s'ensuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en sont point doués? Non, assurément. Qu'est-ce donc? L'irritabilité est une propriété des muscles qui sont dans un état d'intégrité et sains; et quelle que soit la cause qui diminue cette intégrité, l'irritabilité en souffrira : or les nerfs sont nécessaires pour l'intégrité des muscles. Un muscle est tiède dans son état d'intégrité; lorsqu'il est froid, son irritabilité est détruite: faudra-t-il à cause de cela attribuer cette propriété à la tiédeur? On y est autant autorisé qu'à l'attribuer aux nerfs; et les nerfs et la tiédeur sont des conditions sans lesquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'une horloge dépend de la gravitation d'un pendule; mais si quelqu'une des roues, même la plus petite, est courbée ou inclinée, cela fait cesser le mouvement de cette machine, lequel ne dépendait cependant point de cette roue. Cette comparaison est très-juste. Mais où trouvera-t-on quelqu'un qui admette une comparaison contraire à une hypothèse à laquelle il est attaché? En réfléchissant sur tant d'inconséquences, je me suis rappelé plus d'une fois ces jolis vers de Guarini, qu'on peut très-bien appliquer ici en changeant un peu le sens :

> A che del saper nostro
> Insuperbite, o miseri mortali?
> Questa parte di noi ch' entenda e vedo
> Non è nostra virtù, ma vien dal cielo.
> Esso la da come a lui piace, e toglie (1).

Plût à Dieu que cette erreur fût la dernière sur cette matière! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela; car vous trouverez bien des gens qui attribuent l'irritabilité à l'âme; ils abjureraient cependant bientôt cette erreur s'ils possédaient bien toute l'histoire de l'irritabilité, car l'irritabilité est peut-être encore plus grande dans les végétaux que chez les animaux, puisqu'il paraît qu'elle seule fait dans les plantes des effets qu'elle ne fait chez les animaux qu'autant qu'elle agit de concert avec la sensibilité. L'âme et l'irritabilité n'ont donc rien de commun; mais il ne fallait pas ôter à l'âme la prérogative qu'on lui a accordée d'être l'origine des mouvements du corps. Les partisans de ces opinions ne sont cependant point d'accord en ceci; et comment le seraient-ils, tandis qu'ils sont dépourvus d'expériences? — Mais cette prérogative de l'âme ne se soutiendra pas long-temps. M. Batties a fait voir en dernier lieu avec beaucoup de force qu'elle était nulle, et j'espère faire voir bientôt qu'elle n'existe point; je prouverai en même temps ouvertement qu'il n'importe point à la religion que les mouvements vitaux des animaux soient un effet de l'influence de l'âme plutôt que de celle d'un principe matériel; et même, si on pouvait une fois prouver que la matière est incapable de perpétuer le mouvement, nous serions assurément bientôt réduits au point d'accorder une âme à tout être vivant et aux plantes, même à celles qui ont le moins de vie, puisqu'il y a une infinité de plantes dans lesquelles la somme des mouvements vitaux est plus grande que chez un bon nombre d'animaux. La vie des plantes ne dépend ce-

---

(1) Voici le sens de ces vers : « O misérables mortels, pourquoi vous enorgueillissez-vous de notre savoir? Ce n'est pas à notre intelligence que nous sommes redevables de ces organes par lesquels nous entendons et nous voyons; mais ce sont des dons du ciel, qu'il nous accorde ou nous ôte comme il lui plaît. »

pendant d'aucun secours externe qui ne se trouve pas chez les animaux : le mouvement a donc la même origine dans les uns et les autres, et il n'y en a point de plus efficace que l'irritabilité. — C'est quelque chose de fort important que cette analogie entre les animaux et les plantes ; les anciens ne se sont point contentés de l'observer légèrement, et certains modernes ne l'ont que trop méprisée, le sachant et le voulant : vous pourrez l'examiner en détail dans le livre intitulé *De la nature*. Mais qu'il me soit permis de vous en parler ici en peu de mots, afin que, mieux instruit par votre réponse, je puisse approcher de plus près de la vérité. La Meltrie, cet auteur fameux dans son temps, a publié un petit ouvrage où il ne manque pas de génie, dans lequel il a exposé quelques affinités; surtout des affinités anatomiques; mais en cherchant à déduire de cette comparaison la vraie cause des mouvements communs à ces deux classes, il faudra que je recherche, avant toutes choses, quelle est l'influence qu'ont sur l'une et l'autre les causes universelles du mouvement dans notre globe, surtout l'air et le soleil; et si je ne me trompe, je démontrerai avec la plus grande facilité que l'influence de l'un et de l'autre est la même chez les animaux et dans les plantes.

Personne n'ignore que la privation de l'air fait périr aussi promptement les plantes que les animaux. Personne n'ignore qu'un air corrompu est également mortel pour le jardinier et pour la laitue. Et l'influence du soleil n'est pas moindre que celle de l'air. Le règne végétal a ses espèces nocturnes, et dans le temps que se livrent au sommeil les oiseaux et les autres animaux que la nécessité ou quelque abus n'oblige pas de veiller, dans le temps que s'y livrent les malades dont les forces affaiblies se remettant et prenant le dessus sur celles de la maladie en font cesser les redoublements, dans le temps que le sommeil adoucit les infirmités qu'occasionne chez les enfants une trop grande faiblesse, et après qu'ils ont été assez bien pendant le jour; dans ce même temps les plantes jouissent d'un repos qui leur est propre, comme l'a découvert M. de Linnée ; et M. Hill a prouvé que ce repos était dû à l'absence du soleil. Tandis qu'en automne la circulation cesse peu à peu dans les plantes, elle cesse aussi chez une infinité d'espèces d'animaux. Il semble qu'aussitôt les uns et les autres de ces êtres sont privés de la vie. Lorsque le printemps ramène la chaleur sur la terre, ils reprennent les uns et les autres de la vie par une pareille gradation. — Les observateurs attentifs savent qu'il est des plantes à l'aspect desquelles on peut juger à coup sûr, au milieu du jour, si le soleil luit ou s'il est caché par des nuages. Les voyageurs savent combien il leur importe d'être à l'abri du soleil, soit que cet abri leur vienne d'un nuage, d'un arbre ou de quelque autre corps qui en intercepte les rayons; car lorsqu'il luit, les insectes qui en sont plus animés les tourmentent, au lieu qu'ils languissent et les épargnent lorsqu'il ne paraît pas. Et en ceci l'influence du soleil paraît beaucoup plus grande sur les insectes que sur les plantes ; ce qui est en faveur de notre système. Mais je l'avoue, je ne daignerais pas chercher à réfuter cet argument, car on pourrait y objecter avec raison que cette différence vient de celle des éléments dans lesquels se trouvent les plantes et les animaux; car tandis que la terre qui est dense conserve long-temps sa chaleur, elle la communique pour quelque temps aux plantes, et presque dans le même degré, lors même que la cause de cette chaleur a disparu ; l'air étant beaucoup moins dense perd bientôt la chaleur qu'il avait reçue.

L'inaction fait languir les animaux ; le défaut de mouvement fait aussi languir les plantes : et cette observation donne déjà l'explication de plusieurs phénomènes. Chaque espèce d'animaux est pourvue des aliments qui lui sont propres et ils périssent s'ils en manquent : il n'est point aujourd'hui de physicien qui nie qu'il y ait un pareil choix pour la nourriture des plantes. Tel animal qui vit naturellement dans tel climat, dans telle terre et dans telle eau, ne pourra prospérer nulle autre part; chaque plante a aussi son lieu natal, hors duquel elle ne peut plus avoir ni vigueur ni vie; les végétaux ont aussi leur nostalgie (que nos adversaires en prennent occasion, s'ils veulent, de ridiculiser les Suisses); les plantes ont leurs maladies, et des maladies qui ont de l'affinité avec celles des animaux: les remèdes des unes et des autres ne diffèrent pas beaucoup. En un mot, et sans parler d'une infinité d'autres comparaisons, c'est des mêmes causes que dépendent, dans ces deux règnes, l'accroissement, la santé, la vie, les imper-

fections, les maladies, la mort : donc les mêmes causes, ou du moins des causes de même genre, sont l'origine des mouvements vitaux.

On répliquera peut-être que les mouvements sont plus grands chez les animaux que dans les plantes ; la réponse est toute prête. Il serait facile de démontrer qu'il est un plus grand nombre de plantes dans lesquelles la somme des mouvements, qui résultent de la masse qui se meut, de la vitesse du mouvement, du chemin à parcourir, de la force des résistances, est plus grande que dans les animaux d'une masse égale. Au reste, rien n'empêche, et je l'accorde volontiers, que la cause interne du mouvement des plantes concourant avec les causes externes ; que cette propriété qui n'a lieu, ni dans les minéraux, ni dans les plantes mortes, et qui est plus active dans telle plante, tandis qu'elle est plus faible dans telle autre ; que cette propriété, dis-je, n'ait plus d'efficacité chez les animaux : je prétends seulement qu'elle est de même genre, savoir qu'elle est matérielle, et je le prouverai un jour invinciblement. Elle est la base inébranlable de toute certitude dans l'économie animale ; elle est la vraie nature. Il est vrai qu'elle peut être troublée par des causes morales ; mais que s'ensuit-il de là ? — Cette irritabilité est le pendule de l'horloge ; mais il est beaucoup de choses qui peuvent diminuer, augmenter, troubler les effets de l'action de ce pendule, et l'âme est de ce nombre ; car les mouvements que celle-ci excite sont toujours de courte durée, irréguliers et turbulents : les mouvements vitaux, au contraire, sont continus et uniformes ; ceux-ci ont donc une autre origine ; et il est heureux que cela soit ainsi, car la circulation serait continuellement dans un état d'égarement, si le mouvement du cœur dépendait de l'âme, ou plutôt elle tomberait bientôt dans cet état ; car une machine dans laquelle il y aurait des mouvements aussi turbulents ne subsisterait pas long-temps. Une observation journalière ne démontre-t-elle pas que le terme de la vie est d'autant plus court, que l'âme s'est plus souvent mêlée de la circulation ? Assurément je ne pourrais guère croire que les animistes même les plus zélés se laissassent amener au point de confier à leur âme les rênes de leur cœur, si cela était au pouvoir de l'homme.

A l'occasion de ces partisans de l'âme, du nombre desquels sont plusieurs savants très-célèbres par leurs connaissances et par leurs talents, et à qui je dois de la vénération, je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien de fois j'ai été surpris de voir que ces auteurs, qui attribuent la plus grande influence sur le corps à un être spirituel, sont les mêmes qui se fondent avec plus de confiance sur les mathématiques, pour expliquer par elles les phénomènes de cette machine *pneumato-corporelle*. Je ne suis point ennemi des mathématiques ; du moins, autrefois, n'ai-je point été novice dans cette science, ayant été disciple de deux grands mathématiciens, MM. Calendrini et Cramer, dont on doit chérir à jamais la mémoire ; mais depuis que j'ai commencé à comprendre ce que c'était que la médecine, j'ai toujours cru que les mathématiques étaient de peu d'usage, non pour le médecin lui-même, mais pour la médecine ; et la multitude de livres de médecine mathématique que j'ai lus depuis ce temps-là ne m'a pas engagé à penser différemment. — Je conviens que connaissant les propriétés élémentaires de notre corps, on pourra sans doute très-bien expliquer ses mouvements et cela avec autant de certitude qu'on l'a fait par rapport aux planètes ; mais de trouver ces propriétés, c'est là une grande difficulté. L'élasticité, l'irritabilité, la chaleur et le froid, d'où dépendent la dilatation et la condensation, les diverses acrimonies et la sensibilité, ont de grandes influences, et des influences inégales pour chaque individu dans la mécanique du corps humain ; et on ne peut les soumettre à aucun calcul : l'attraction entre les corps les plus prochains a aussi ses influences qu'on n'a pu encore assujétir à aucun calcul exact. Quelles seront donc les propriétés élémentaires d'après lesquelles vous soumettrez une fonction au calcul, tandis que les causes même les plus connues de cette fonction n'admettent jusqu'ici aucune espèce de calcul ? De quelle utilité seront des calculs fondés sur des propriétés élémentaires hypothétiques ?

Voici comme raisonnent les animistes : les mouvements vitaux agissent avec une force supérieure à celle des causes mécaniques ; mais l'effet ne peut pas avoir plus d'activité que sa cause : donc ces mouvements tirent leur origine d'une cause immatérielle. Mais il y a ici un sophisme, tel que celui que les dialecticiens appellent une *énumération imparfaite* ; car en faisant l'énumération des causes, ils

n'en indiquent que quelques-unes, sans parler des autres. Il est vrai que la force des mouvements vitaux est supérieure à celle des forces mécaniques de la plupart des corps inanimés : mais où ont-ils appris qu'il n'est point d'autre force dans les corps animés ? où ont-ils vu que cette force, dont l'existence est déjà démontrée invinciblement, soit assujétie aux mêmes lois que les corps privés de vie ? L'effet ne peut avoir une activité plus grande que celle de sa cause, j'en conviens ; mais il y a encore ici une énumération imparfaite, en ce que ces messieurs se plaisent à ne considérer que la force qui agit, sans parler de celle qui réagit, et qui, ayant lieu dans un corps où elle est comme emprisonnée, n'a besoin que d'être un peu aidée pour rompre ses liens et agir avec un effort prodigieux. — Il ne manque point de semblables exemples, soit dans la nature, soit dans les arts. Un habile artiste sait construire une voûte de manière que, tant que la clé de cette voûte demeurera à sa place, elle ne pourra céder à aucun effort ; cette clé peut être faite de façon qu'une très-petite force soit capable de la remuer de sa place ; mais aussitôt qu'elle est ôtée, la voûte tombe avec une force prodigieuse. Est-ce que cette force lui venait de la très-petite force qui a remué la clé ? Point du tout ; cette force avait lieu dans cette voûte.

Lorsqu'on frotte un caillou avec de l'acier, avec une force qui ne mettrait pas une demi-livre en mouvement, il en sort assez de feu pour réduire une ville entière en cendres et en fumée : et quel est le nombre qui exprimera de combien l'effet a surpassé la cause qui l'a produit ? Mais il y avait dans les corps qui ont été consumés une cause inconnue qui y existait avant cet effet, et dont la force était de beaucoup supérieure à la première. Supposons maintenant que la force du feu soit inconnue à tout le monde, et il y a peut-être plusieurs forces pareilles dont on ignore encore l'existence : si un habile artiste avait construit une machine au moyen de laquelle l'approche d'une seule étincelle excitât un grand mouvement, nos médecins mathématiciens argumenteraient ainsi avec un grand appareil de mathématiques, et peut-être de métaphysique : *L'effet ne peut pas être plus grand que sa cause, mais le mouvement de cette machine est plus grand que celui qui a fait sortir l'étincelle ; donc il ne vient pas de cette étincelle, mais de quelque esprit capable de produire le mouvement.* Il en est entièrement de même par rapport à l'irritabilité, ou à quelque autre force motrice des mouvements vitaux. Il y a trop de présomption à rejeter tout ce qui est nouveau : un jour instruit un autre jour, et la postérité découvrira ce que nous ne savons pas : pourquoi notre siècle blâmerait-il ce qu'ignoraient les précédents ? Il est peut-être une infinité d'autres propriétés qui ont été données à différentes espèces de corps, qui sont soumis à des lois de mouvement jusqu'ici inconnues, et qui exciteront dans la suite de nouvelles querelles, aussi long-temps qu'il existera des hommes qui auront honte d'apprendre quelque chose des autres.

Sans parler donc de tous ces calculs auxquels on emploie trop de temps inutilement, il ne reste que la seule observation qui soit propre à enrichir la médecine : c'est, je l'avoue, une route difficile et que peu de gens peuvent suivre, tandis que celle des hypothèses est aisée à tenir pour tout le monde. Toutes les fonctions du corps dépendent du mouvement et du sentiment : c'est de l'irritabilité que vient le mouvement que les muscles donnent aux autres parties ; l'âme sent par les nerfs, et c'est par le moyen des nerfs qu'elle produit des mouvements qui lui sont propres ; c'est de ces divers mouvements que dépendent la nature des diverses humeurs et l'appareil des diverses sécrétions. Si vous faites attention à ces trois choses dans un esprit d'observation, en considérant en même temps quel peut être l'effet des circonstances extérieures et environnantes, des aliments et des remèdes, vous approvisionnerez bientôt la médecine d'une foule de bonnes choses qu'on n'aurait jamais trouvées en suivant le chemin battu. Mais il est bien temps de mettre un frein à la rapidité de ma plume : tout en voulant vous entretenir en peu de mots d'une maladie assez rare, j'y ai ajouté plusieurs choses étrangères à ce sujet : puissent-elles ne pas vous déplaire ! — Portez-vous bien, mon cher Zimmermann, mon illustre ami, et ne faites pas attendre long-temps aux gens de bien les excellents ouvrages que vous vous proposez déjà depuis long-temps de publier, et que vous avez achevés en partie : celui qui traite *des tempéraments*, dans lequel vous exposerez dans un si grand jour les effets de l'irritabilité ; celui de *la solitude du médecin*, et celui-ci de *l'ex-*

périence en médecine. Recevez de bon cœur cette petite dissertation, quelle qu'elle soit; je l'apprécierai suivant le cas que vous en ferez. Je vous salue derechef; et soit que vous fixiez votre demeure dans votre patrie, et que, méprisant généreusement les honneurs, vous vous concentriez dans le sentiment intérieur de votre propre mérite (1); soit qu'étant né pour de plus grandes choses, vous cédiez aux instances du magnifique recteur de l'université de Gottingue, et que vous y agréiez la chaire de professeur que vous rempliriez en y enseignant la véritable médecine pratique, ne cessez point d'aimer le meilleur de vos amis.

Lausanne, le 6 mai 1760; et pour la seconde fois, le 10 octobre 1769.

(1) J'ai cru qu'il fallait rendre ainsi ces vers :

Contemnere honores
Fortis, et in te ipso totus teres atque rotundus.

LETTRE A M. DE HALLER,

SUR

LA PETITE-VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

Monsieur,

Comme vous possédez parfaitement l'histoire de la médecine, vous n'ignorez pas que les Arabes, qui ont les premiers observé la petite-vérole, ont indiqué la véritable méthode de la traiter.

Ils ont averti qu'elle est du nombre des maladies chaudes; et ils ont employé une méthode curative propre à empêcher que l'inflammation n'aille trop loin: cette méthode consistait à faire de copieuses saignées, à donner des rafraîchissants, des acides, des lavements, et à prescrire une diète très-légère, tandis qu'en même temps ils préparaient la peau, par des vapeurs émollientes, à donner au venin une issue facile. Ils ranimaient les forces languissantes en donnant de l'opium, et ils resserraient le ventre lorsqu'il était trop relâché. — Depuis le temps d'Albucasis, qui a été à peu près le dernier des médecins arabes, et qui a vécu sur la fin du onzième siècle, jusqu'à la fin du seizième, les médecins du temps de la basse latinité ont plutôt avili la médecine qu'ils ne l'ont changée. Au commencement du seizième siècle, Paracelse, qui méprisait ses prédécesseurs, qui vantait avec exagération les remèdes chimiques et l'opium, fut le fondateur d'une secte qui, dans les maladies aiguës, surtout dans les éruptives, cherchant à faire sortir le venin par la peau, rejetait avec horreur les saignées, les rafraichissants, les lavements et toutes les évacuations, excepté la sueur. Cette méthode s'établit si bien, surtout dans le traitement de la petite-vérole, que depuis Paracelse il se trouve peu de médecins qui aient été entièrement exempts de ce préjugé. Mais pendant deux siècles on a employé des diaphorétiques fort échauffants, des compositions thériacales, des bézoardiques, des narcotiques, qui en ajoutant à l'activité du virus variolique, ont dévasté toute la terre. *Mais*, comme vous le dites très-bien, *il importe aux médecins d'ensevelir tout cela dans un éternel silence pour ne pas laisser aux hommes un souvenir qui pourrait leur rendre odieux le nom d'un art qui leur est si salutaire.*

Sydenham a été le premier qui ait élevé la voix contre cette abominable pratique et qui ait rétabli la méthode rafraichissante. — Boerhaave suivant ses traces, l'a recommandée avec cette énergie mâle qui lui appartenait: aussi les disciples de ce grand médecin l'ont-ils adoptée avec empressement; ils l'ont répandue, et aujourd'hui elle n'est inconnue nulle part, et elle est journellement utile à plusieurs personnes. Il n'y a plus rien à désirer à cet égard, si ce n'est que tout le monde en fasse usage, et que s'il y a des défauts on les corrige. — L'opium, dont les Arabes faisaient usage avec tant de précaution, a été le remède que Sydenham a principalement employé dans sa méthode; il s'y fiait comme à une dernière ressource dans les cas les plus désespérés; il le regardait comme un calmant capable d'apaiser les plus violents désordres de la suppuration. Pour les esprits acides il n'en a pas dit un mot, excepté lorsqu'il s'est agi de la petite-vérole maligne. Les auteurs de nos jours ne paraissent pas penser autrement. Le trai-

tement de la petite-vérole, et des réflexions attentives sur la nature de cette maladie, m'ont appris à penser un peu différemment. Je vous envoie, monsieur, mes observations et mes réflexions là-dessus, avec quelques autres sur l'apoplexie et sur l'hydropisie, non dans la vue d'ajouter à vos connaissances, mais pour vous prier d'y faire vos corrections.

J'ai eu moi-même la petite-vérole bénigne au mois d'août de 1743, étant à l'âge de quinze ans, occupé à étudier la physique, et désirant devenir un jour médecin. Un médecin âgé et respectable me prescrivit un régime utile, qui consistait à user de thé au lait et de pommes ou de pruneaux cuits; mais il me fit prendre le soir de la thériaque. La nuit qui suivit l'usage de ce remède fut si mauvaise, que je refusai absolument d'en reprendre; et j'ai appris dès-là, pour ne l'oublier jamais, que les remèdes échauffants nuisent dans la petite-vérole.

Trois ans après, en 1746, j'étais à Montpellier, où une cruelle épidémie me fournit l'occasion d'observer plusieurs personnes atteintes de la petite-vérole; mais un apprenti ne sait pas observer. Je lus pourtant le petit traité de La Mettrie, et les chapitres dans lesquels Sydenham parle de cette maladie. Il m'était tombé par hasard, dans le même temps, entre les mains le petit ouvrage de Thompson sur l'opium, où ayant appris que l'opium *est un remède très-chaud*, et étant instruit d'ailleurs que la principale vertu de la thériaque lui venait de l'opium, je crus que ce narcotique était un remède nuisible dans la petite-vérole.

J'admirais cependant les grands succès que lui attribuaient Sydenham et La Mettrie, mes guides; mon esprit était en suspens, et j'aurais pu dire avec vérité: *Ce n'est pas à moi à concilier les différends importants que vous avez entre vous* (1). — L'événement a augmenté mes craintes au sujet de l'opium. La plupart des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, les mères elles-mêmes donnaient, dans cette ville, beaucoup de diacode et de gouttes de Sydenham. On n'en faisait point usage, ou du moins rarement, dans le grand hôpital où l'on reçoit ces enfants que des parents barbares font exposer, mais dont l'État prend soin. Pendant que cette affreuse maladie tuait une infinité de personnes, il en mourait fort peu dans l'hôpital, où l'on suivait la méthode que je viens de dire. Le médecin de l'hôpital publia un tableau d'une demi-page dans laquelle il prouvait, par des observations, que l'opium était nuisible. Il gardait un profond silence sur ce qu'il y avait d'essentiel à dire sur la maladie et sur le remède.

Les années suivantes, il m'est aussi arrivé d'observer plusieurs petites-véroles; et il a été rare que j'aie vu le diacode être utile dans cette grave maladie. De retour dans ma patrie, en 1749, je réfléchis attentivement sur les observations précédentes, sur celles que m'avait fournies nouvellement une épidémie, dont un grand nombre de personnes furent atteintes l'année suivante, et sur ce que j'avais lu dans les meilleurs auteurs qui traitent de la petite-vérole; mais outre cela je pratiquais beaucoup: or, la pratique est au-dessus de toutes les instructions des maîtres; ayant donc observé soigneusement les effets de l'opium chez les malades et chez moi-même, qui en éprouvai toujours des maux de tête, de l'angoisse, de la soif, et une fois de l'ardeur d'urine, je compris que l'opium était un remède déplacé dans la petite-vérole, qui est une maladie fâcheuse et inflammatoire, et cela d'autant plus qu'elle est plus grave, que la fièvre est plus aiguë, et que la suppuration est plus prochaine. — J'ai eu le plaisir de voir, peu de temps après, mes observations confirmées par l'autorité du célèbre Th. Simpson, qui, dans le petit ouvrage qu'il a écrit sur la méthode de Sydenham, se trouvait être parfaitement d'accord avec moi au sujet de l'opium. — J'ai enfin vu, en 1758, que M. Young pensait comme moi. La première partie de l'excellent ouvrage que M. Tralles a publié sur l'opium et que je lus cette année, me fit espérer qu'il serait aussi du même avis: mon espérance fut remplie dans la seconde partie, que je ne reçus que tard. J'ai eu la satisfaction de voir que cet auteur respectable y avait exposé savamment toutes les idées que j'avais déjà depuis long-temps, avec plusieurs autres choses; et je ne puis assez exprimer combien j'ai été charmé à la lecture de ses avis, qui ont tant de rapport avec mes observations, qu'un œuf ne peut pas en avoir davantage avec un autre.

Mais excepté M. Simpson qui est déjà

(1) *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

mort, à ce que j'apprends (1), et qui, comme plusieurs choses le font penser, a servi de guide au médecin de Montpellier; excepté M. Young l'aîné, aussi médecin, à supposer qu'il soit encore en vie, et M. Tralles, je ne connais point d'autre médecin qui craigne l'usage de l'opium dans la petite-vérole. Il ne sera donc pas inutile que je produise un nouveau témoignage contre cet usage. Mais permettez-moi auparavant de vous exposer en peu de mots l'idée que je me fais de la petite-vérole. — Il est reconnu que la petite-vérole n'est pas une maladie spontanée, occasionnée par diverses fautes commises dans le régime; et personne ne s'arrête aujourd'hui à quelques observations qu'on oppose à ce principe. Elle est donc produite par un venin d'un genre particulier, dont l'air est de temps en temps infecté, et qui, étant introduit dans les humeurs du corps humain, les corrompt insensiblement. La santé chancelle pendant quelques jours, jusqu'à ce que la nature, irritée par ce qu'il y a de stimulant dans cette acrimonie, excite la fièvre, qui est le plus souvent inflammatoire, mais qui varie suivant les circonstances du malade, de la saison et du régime : cette fièvre ne s'apaise enfin que lorsque le venin, après s'être introduit et propagé, s'est déposé à la peau en la défigurant par des pustules phlegmoneuses, qui d'abord sont très petites, qui grossissent insensiblement et qui finissent par suppurer. Si tout le venin se dépose sans exciter une grand multitude de pustules, la maladie est terminée après l'éruption en tant que ces pustules grossissent, mûrissent et se dessèchent sans exciter aucun trouble. Voilà l'espèce de cette maladie qui est la plus bénigne.

Mais si la quantité du venin est si considérable qu'il pousse un très-grand nombre de pustules, alors l'irritation de la peau, la suppression de la transpiration qui devait se faire par cette surface, la résorption du pus, donnent bientôt lieu à une nouvelle fièvre, qu'on appelle la fièvre secondaire ou de suppuration, et qui est très-dangereuse. — Il est un troisième cas. Si la peau ne peut pas suffire au dépôt de tout le venin, ou si les forces ne sont pas suffisantes pour le pousser au dehors, la fièvre ne cesse point, mais elle continue sans relâche, accompagnée de redoublements très-fâcheux et de symptômes terribles, et chaque jour il pousse de nouveaux boutons sous les premiers.—Il y a deux sortes de traitements dans les maladies virulentes : ou bien on dompte le venin par un antidote reconnu propre à produire cet effet, ou bien on garantit le corps contre la violence des symptômes, en sorte que le venin ne puisse en exciter que de légers. Des auteurs célèbres ont entrepris de guérir la petite-vérole par la première méthode, mais leurs efforts ont été jusqu'ici inutiles; et ce n'est peut-être pas un si grand malheur, car la constitution de nos corps étant telle qu'ils sont sujets à prendre cette maladie aussi long-temps qu'ils ne l'ont pas eue, la destruction d'un virus introduit autrefois n'empêcherait pas l'effet d'une nouvelle contagion, et nous serions obligés de recevoir le cours de ce virus pendant toute notre vie, et d'avoir recours à son antidote pour le dompter. Il ne reste donc uniquement que le second traitement, et de travailler à adoucir une maladie que chacun doit essuyer. Il est vrai qu'il serait bien plus facile de parer à cette maladie au moyen d'un antidote connu. — Le caractère inflammatoire que l'on connaît à cette maladie a indiqué la meilleure méthode, dont l'usage a confirmé l'utilité. Mais ce caractère inflammatoire, qui est le véritable caractère de la petite-vérole, est quelquefois changé par des qualités accidentelles de l'air et par divers levains de maladies qui sont cachées dans l'intérieur du malade. C'est de ces deux sources que sont provenues ces espèces de petites-véroles que les observateurs ont décrites, et qu'il faut guérir avec des remèdes différents de ceux que fournit la classe des rafraîchissants; car comme toutes les autres causes morbifiques agissent diversement suivant les différentes circonstances qui accompagnent leur admission dans le corps, il en est de même du virus variolique. « La » petite-vérole suit la constitution du » corps, quoique les circonstances des » temps y apportent je ne sais quels chan- » gements. » Je vais à présent passer aux effets de l'opium dans la petite-vérole.

(1) J'avais été mal informé, et dans le temps que j'écrivis ceci pour la première fois M. Simpson était plein de vie et de santé, comme me l'apprit M. Pringle, et la pratique lui fournissait tous les jours de nouvelles observations, qui le confirmaient dans son sentiment sur les effets dangereux de l'opium. Depuis lors, il a payé le tribut à la nature.

1° L'opium est du genre des sudorifiques les plus échauffants (1), et c'est le principal de tous. Les zélés partisans de l'opium défendent cependant l'usage de ces remèdes. Pourquoi parlent-ils en faveur du plus actif, tandis qu'ils défendent ceux du même genre qui sont les plus doux?

2° Les humeurs sont âcres, et même d'une âcreté excessive, et souvent corrosive. A quoi servira l'opium, qui est un remède extrêmement âcre et corrosif? Peut-être que cette âcreté, étant opposée à l'acrimonie morbifique, corrigera celle-ci? Point du tout; car :

3° Toutes les humeurs se corrompent dans la petite-vérole, et le célèbre Alston a averti que l'opium tend à l'alcalescence plutôt qu'à l'acidité. Outre cela, les expériences démontrent que la ligature des nerfs excite en très-peu de temps une putridité affreuse, et même la gangrène dans les parties où ces nerfs aboutissent: mais l'opium empêche, comme la ligature, les fonctions des nerfs. Il est donc à craindre que l'opium n'augmente la putridité, tant parce que c'est de l'opium, que parce qu'il provoque le sommeil, pendant lequel les humeurs séparées par les sécrétions se corrompent d'elles-mêmes faute de mouvement.

4° Qui est-ce qui n'a pas vu, lu, ou entendu dire que l'usage, tant interne qu'externe, de l'opium dans les maladies inflammatoires a produit plusieurs fois la gangrène? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a ici un homme qui est privé des doigts de l'un de ses pieds, ayant été obligé de les faire couper à cause d'une terrible gangrène, qui suivit de près l'application d'une teinture d'opium qu'on avait faite dans la vue de dissiper une douleur flegmoneuse. Mais dans les mauvaises petites-véroles inflammatoires on a toujours à craindre que la gangrène ne se manifeste : pourra-t-on donc sans danger prescrire de l'opium, tandis que tout est dans une chaleur brûlante, tandis que tout le corps n'est en quelque sorte qu'un flegmon?

5° Tous les vaisseaux sont dans un état de plénitude par la quantité et la raréfaction des humeurs : car c'est en vain que certains auteurs veulent nier cette raréfaction en appliquant trop strictement au corps humain les règles de physique qui conviennent aux autres corps. Les meilleurs médecins ne souhaitent d'employer que les remèdes qui empêchent la raréfaction et qui, en mettant en jeu toutes les sécrétions, désemplissent les vaisseaux. L'opium les empêche toutes, excepté la sueur, qui est la seule qu'on puisse obtenir par son moyen; et il augmente tellement la raréfaction que, suivant une observation que Pierre Borelli fit en 1660, il obligea une veine qu'on avait ouverte, à se rouvrir, et qu'il excita une hémorrhagie mortelle : il est donc contraire dans cette maladie. Et en général le sommeil nuit, quand la saignée est avantageuse; et le peuple lui-même n'a point tort de le regarder comme dangereux après la saignée; car leurs propriétés sont opposées, et il arrive tous les jours de voir des malades qui sont fâchés d'avoir perdu, par le sommeil, le mieux-être que la saignée leur avait procuré. — Nous avons tous bonne espérance, et cela avec raison, lorsqu'il survient une salivation abondante : il est démontré que l'opium supprime cette évacuation; il ne peut donc manquer de nuire. Je sais que quelques personnes nient cet effet; mais c'est mal à propos; et Sydenham lui-même, ce partisan de l'opium, a avoué que la salivation diminuait pendant le sommeil, mais qu'après l'écoulement en redevenait plus abondant. Mais si elle ne souffre par là aucune diminution, pourquoi a-t-il eu si souvent recours à l'oxymel scillitique dans la vue qu'en excitant des nausées il fît beaucoup saliver? D'autres ont avoué que l'opium diminuait la quantité de la salive; mais combien procure-t-il d'avantages en dédommagement de ce défaut? J'ai toujours vu le défaut, mais je n'ai pas encore aperçu les avantages. L'usage de l'opium diminue à coup sûr la salivation, et d'une manière dangereuse.

6° Il est difficile de comprendre comment un sommeil artificiel pourrait être utile, tandis que le naturel lui-même est nuisible. Car j'ai été plus d'une fois obligé d'écarter celui-ci par le secours de l'art, voyant qu'il était suivi de ronflement, d'angoisse, d'irrégularité du pouls, d'enflure du visage, de la cessation des sécrétions, et parce que je craignais que

(1) Il y a cinq ans (en 1764) que M. Bard a publié quelques observations qui, au premier coup d'œil, paraissent rendre douteuse la propriété échauffante de l'opium; mais, après y avoir bien fait attention, il se trouve que la vérité démontrée par l'illustre Tralles demeure inébranlable.

le malade ne tombât facilement de ce sommeil dans la léthargie :

. . . . . Facilis descensus Averni,
Sed revocare gradum superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. . . . .
Pauci potuere (1).

Lorsque dans des petites-véroles des plus bénignes, de celles qui attaquent les enfants, j'ai donné du diacode pour apaiser les douleurs qui les faisaient pleurer, n'en craignant aucun mauvais effet dans une maladie aussi légère, j'ai vu bien plus d'une fois que le sang se portait à la tête, que les yeux et les paupières étaient enflés. — Et il ne faut pas s'étonner si le sommeil nuit dans la petite-vérole, puisque une observation attentive nous apprend que ceux qui ont de la fièvre en sont plutôt incommodés que soulagés. Car quel est le médecin qui ne les a pas vus être plus mal après le sommeil qu'avant? Ceux qui sont attaqués d'esquinancie trouvent tous les jours qu'ils ont plus de peine à avaler après le sommeil; ceux qui ont des douleurs de tête s'en plaignent davantage dans le même temps; ceux qui sont sujets à la difficulté de respirer respirent avec plus de peine; les personnes atteintes du rhumatisme éprouvent des douleurs plus aiguës lorsqu'elles commencent à s'endormir: aussi se gardent-elles bien de se livrer à ce sommeil qui est accompagné d'angoisse, et souvent de spasmes; les pléthoriques se trouvent plus faibles après le sommeil, parce que leurs nerfs ont éprouvé une plus forte compression. Les médecins de l'antiquité ont fait de semblables observations, puisqu'ils ont désaprouvé le sommeil dans les fièvres, « dans la crainte que la chaleur » que la fièvre détermine au dehors ne » se jette sur les parties intérieures; » et c'est peut-être à ce précepte que se rapporte cet aphorisme d'Hippocrate dans lequel il juge du danger des maladies (aiguës à ce qu'il paraît) par les effets du sommeil. Le sommeil n'augmente point une légère indisposition, mais il rend beaucoup plus fâcheuse une maladie grave. — Je vois tous les jours que le sommeil est nuisible lorsqu'il y a de la fièvre; vous l'avez vu plusieurs fois, comme vous avez eu la bonté de m'en avertir; c'est ce qu'a pareillement souvent vu M. Young, qui sait aussi, comme chacun peut le voir, que les vaisseaux sont fort pleins pendant le sommeil, ce qui est une suite nécessaire de la diminution des sécrétions; et il ajoute que le sommeil produit tous les symptômes de la pléthore, et même de l'obstruction. Il est aisé de comprendre par là combien il peut être nuisible dans les maladies, et j'ose affirmer, comme un axiome vrai dans la pratique, que le sommeil qui rafraîchit les personnes qui se portent bien, échauffe celles qui ont de la fièvre.

Au premier coup-d'œil cette proposition paraît être un paradoxe; mais quelqu'un qui examinera avec attention les causes du sommeil dans l'état de santé et dans celui de maladie, et les effets du sommeil, comprendra d'abord ce qui en est. Il arrive ou par le défaut des esprits, ou bien par la compression des nerfs; chez les personnes qui sont en santé, il est le plus souvent l'effet de l'une et de l'autre de ces causes. Les esprits s'épuisent par le travail de la journée, et le soir il s'allume une légère fièvre dont presque personne n'est exempt. Voici quel est le soir l'état d'un homme sain : les esprits sont en défaut; souvent aussi il arrive que la partie la plus déliée des humeurs s'épuise ayant été dissipée par le mouvement; les humeurs crues, provenant des aliments qui ne sont pas encore cuits, font l'effet d'un stimulant; très-souvent la tête se remplit plus d'humeurs que les autres parties; le sang commence à devenir d'une densité inflammatoire, car les longues veilles donnent lieu aux plus mauvaises fièvres inflammatoires. Le remède vient de la maladie même, et la machine à laquelle le mouvement nuirait devient incapable de ce mouvement; le corps se prépare nécessairement au repos, et ce repos répare les inconvénients qui résultent des actions et de ce qu'on a avalé. — Cela arrive, parce que les impressions extérieures, tant physiques que morales, qui aident à l'action du cœur, cessent, et que la circulation se ralentit. Le pouls devient donc plus rare aussi bien que la respiration, qui, dans la plupart des cas, suit le mouvement du cœur dans une proportion connue. Le sang se meut plus lentement vers les couloirs, il s'ensuit qu'il se sépare une moindre quantité

(1) Il est facile de descendre jusqu'à l'Averne,
Mais ce n'est qu'avec bien de la peine et de grandes difficultés
Qu'on revient sur ses pas et qu'on peut s'échapper pour revenir sur la terre.
Peu de gens ont pu vaincre ces obstacles.

d'humeurs par les sécrétions, et que la transpiration même qui se fait par la peau est moins considérable, quoiqu'il semble qu'on doive conclure le contraire de la moiteur de la peau, qui vient du peu de matière de la transpiration qui ne s'exhale pas. Le sang ne perd donc rien ou peu de chose; son mouvement étant moins considérable, il se condense moins, et il devient moins alcalescent; ce qui est cru se cuit, s'assimile; étant cuit il s'applique aux couloirs; il en résulte l'humectation, la réparation et la nutrition des parties solides. Les esprits se réparent, les forces se rétablissent, et on se lève bien portant le matin, après s'être couché malade le soir; car l'état d'un homme qui est sur le point de s'endormir est un état de maladie. Le sommeil, en remédiant aux causes de cette maladie, ramène la santé.

Mais l'état d'un fébricitant est bien différent. Le sommeil chez lui n'enlève point les causes de son indisposition, il ne la diminue donc point; il est en obstacle à la guérison, dont il augmente la maladie. Une observation incomplète a fait tomber dans l'erreur. On a vu que chez les gens qui se portent bien le sommeil de la nuit ralentit la circulation, et que ceux qui dorment sont rafraîchis; on en a conclu que le sommeil avait la propriété de rafraîchir toujours et dans tous les cas, sans faire attention que ce rafraîchissement vient de la cessation des causes du mouvement et de la chaleur. On a vu que le sommeil survenait après l'usage de l'opium; on en a déduit ce précepte : « Le sommeil rafraîchit, l'o- » pium endort; donc le dernier effet de » l'opium est de rafraîchir, donc l'opium » sera utile dans la petite vérole, lors- » qu'on souhaitera de procurer un rafraî- » chissement exquis. » Mais la proposition est fausse, et la conclusion l'est aussi. Le sommeil, encore un coup, ne diminue la vitesse de la circulation et la chaleur que lorsque les causes du mouvement diminuent pendant qu'on dort. Lors même qu'on jouit de la meilleure santé, il survient tous les jours une petite maladie fébrile occasionnée par le travail de la journée, et à laquelle la nature a voulu remédier par ce paisible repos que nous appelons le sommeil; alors le sommeil est le seul bon fébrifuge. Mais dans toute autre fièvre il n'a plus cette propriété. Les fonctions du cœur ne sont pas les mêmes dans l'état de santé qu'elles sont dans la maladie; dans le premier cas elles cessent pendant le sommeil, mais non pas dans le second : leur effet est donc différent. — Un homme est atteint d'une fièvre bilieuse qui doit se guérir en évacuant le ventre et les urines, et par une copieuse boisson délayante et acide : la fièvre est-elle moins forte à son réveil? Point du tout. Pendant le sommeil le ralentissement du mouvement péristaltique donne lieu à des amas, à la stagnation et à une plus grande pourriture des matières putrides des intestins; les urines coulent moins, la transpiration diminue; circonstance que je serais tenté de regarder comme fort importante : les matières âcres sont donc retenues dans le sang, et elles sont plus stimulantes; le cœur bat plus fréquemment, la fièvre est plus aiguë. Outre cela le manque de changement d'air fait que la chaleur est plus grande; la boisson manquant, rien n'empêche les progrès de la putridité; le sommeil a donc nui de plusieurs manières. On peut appliquer le même raisonnement à la petite-vérole : le sommeil ne peut emporter aucune des causes de cette maladie, ni la diminuer en rien; il les augmente au contraire, et retarde la guérison; il rend donc la maladie plus violente.

Mais, dira-t-on, le sommeil est nécessaire pour réparer les forces, et il est nécessaire que les forces se réparent, donc le sommeil est nécessaire. La majeure est fausse, la mineure est douteuse, et la conclusion est fausse. Comme le sommeil rafraîchit ceux qui se portent bien en empêchant les causes de la chaleur, de même il répare les forces en remédiant aux causes qui les avaient abattues; mais dans la fièvre elles sont abattues par la maladie, laquelle le sommeil ne diminue pas, et les moyens de les réparer manquent; il ne redonne donc point alors des forces, ce que prouve une observation journalière. Il n'y a que les remèdes qui domptent la maladie qui fortifient véritablement; plus on lui ôte de ses forces, et plus le malade en reprend; et dans ce but quelques onces de jus de citron seront beaucoup plus utiles, dans une fièvre accompagnée de putridité, que le sommeil le plus long.

Ne croyez pourtant pas, cher Haller, que je désapprouve absolument le sommeil et l'usage de tout narcotique dans les maladies aiguës : il s'en faut bien. Je veux seulement dire que le sommeil nuit souvent à ceux qui ont de la fièvre, et que les narcotiques leur nuisent encore

plus souvent en augmentant la maladie, et en contrariant les vertus des remèdes. Il m'est souvent arrivé d'observer, et je l'ai encore observé tout nouvellement pendant que j'écrivais ceci, que des fébricitants qui s'étaient mal à propos laissé persuader d'avaler de l'opium le soir, se sont trouvés plus mal le matin, après avoir passé une cruelle nuit. Je sais par contre qu'il fait de très-bons effets lorsqu'on l'emploie dans les maladies, après qu'on a enlevé la pléthore, qu'on a délayé le sang inflammatoire et relâché les vaisseaux; car alors il agit en qualité de diaphorétique et produit des effets admirables. Mais il doit être manié prudemment et par un médecin prudent. M. de Haen a fait d'excellentes observations à ce sujet. — J'ai vu, dans la petite-vérole confluente, qu'un malade qui n'avait point dormi pendant huit jours entiers, ne s'en était pas trouvé plus mal ensuite; j'ai souvent eu soin d'en faire réveiller d'autres qui tombaient de temps en temps dans l'assoupissement, voyant que leur réveil était accompagné d'angoisse à cause de la suppression de la salivation, dont l'écoulement continuel ne peut être arrêté pendant une minute, que le gosier n'en devienne plus enflé. Je l'ai vue aller à la quantité de sept livres dans l'espace de vingt-quatre heures. La salivation dure quelquefois plus long-temps, et, après qu'on a déjà surmonté la maladie, et même jusqu'au trentième jour, comme je l'ai vu, elle incommode les malades : mais je n'ai pas voulu la faire cesser, car c'est une crise utile et qui cesse d'elle-même à mesure que le sang acquiert une nouvelle disposition et que les solides se fortifient, surtout lorsqu'on prend de l'exercice. Je me souviens d'avoir vu une fille étique dont la maladie avait commencé par une toux, qui était survenue après avoir supprimé la salivation au moyen d'un gargarisme astringent. — Il ne manque point d'autres raisons à alléguer contre l'usage de l'opium dans la fièvre secondaire de la petite-vérole ; car,

7° Le médecin doit choisir des remèdes qui soient tels, que non-seulement ils favorisent les crises qui doivent procurer la guérison de la maladie (or nous avons vu que l'opium leur est contraire à toutes), mais aussi qu'ils éloignent les symptômes qui, lorsqu'ils surviennent, rendent la maladie mortelle. Tant s'en faut que l'opium ait cette propriété dans notre cas, puisqu'il est plutôt propre à exciter tous ces symptômes. La plupart de ceux qui meurent de la petite-vérole périssent par la léthargie ou par l'orthopnée, qui vient des humeurs qui se sont accumulées dans les poumons : où trouvera-t-on un remède qui puisse tuer plus sûrement de ces deux manières? — On craint continuellement qu'il ne survienne la phrénésie, l'esquinancie, la pleurésie, la péripneumonie, l'inflammation du foie, la rétention d'urine et la gangrène des intestins; on chercherait en vain un moyen d'occasionner plus promptement ces accidents.

8° Les malades ont des angoisses, ils sont souvent en délire, ils éprouvent de la chaleur et de la soif; l'opium donne de l'angoisse, du délire, de la chaleur et de la soif.

9° L'opium fait les mêmes effets que le vin. Qui est-ce qui ferait boire du vin à longs traits, lorsque la suppuration est dans toute sa force ?

10° On éprouve quelquefois des démangeaisons insupportables. Qui est-ce qui ignore que l'opium les augmente?

11° Je vois que les plus habiles médecins défendent absolument l'usage de l'opium dans les fièvres aiguës, ou que du moins ils l'emploient avec beaucoup de circonspection; je ne puis pas comprendre pourquoi on l'emploie si hardiment dans la fièvre secondaire, qui est peut-être la plus aiguë de toutes les fièvres, à moins qu'on ne croie qu'il est doué d'une vertu spécifique anti-variolique ; ce que je n'ai pas appris que personne ait pensé. La fièvre de la petite-vérole fournit les mêmes indications que la fièvre putride la plus terrible : Rivière a conseillé autrefois de traiter celle-là comme celle-ci : comment est-ce que le même remède agira différemment dans des maladies tout-à-fait semblables?

Passez enfin en revue toutes les propriétés de l'opium, vous n'en trouverez aucune qui ne soit contraire aux véritables indications, excepté peut-être celle qu'il a de faire suer et d'apaiser les douleurs. Mais pourra-t-il être utile de ces deux manières? Point du tout. 1° Suivant les préceptes de la médecine ancienne aussi bien que suivant ceux de la moderne, on ne cherche point à faire suer pendant qu'il y a de la fièvre; 2° pour faire suer, il est nécessaire de faire que les humeurs se portent à la peau, et que de plus elle se trouve dans un état qui ne s'oppose pas à cette évacuation ; mais il se trouve tel dans la petite-vérole, que la sueur ne peut en aucune façon avoir

lieu. Il est donc dangereux de forcer les humeurs à se porter à la peau; il ne s'ensuit aucune évacuation, mais une plus grande tension et inflammation de la peau; l'irritation en devient plus grande et la fièvre augmente. Et cette impossibilité n'est point inconnue aux habiles gens qui emploient l'opium; car en même temps ils cherchent à évacuer les humeurs par le ventre et par les urines, évacuations qu'ils ont soin d'ailleurs de supprimer lorsqu'ils veulent exciter la sueur; ils imitent en cela fidèlement la nature, dont nous prévoyons la tendance à opérer une sécrétion à la peau, lorsque les selles se suppriment et que les urines coulent moins.

Il apaisera les douleurs. Mais assurément il augmente les causes de la douleur, savoir: l'engorgement des vaisseaux et l'inflammation de la peau. Il ne lui reste donc d'efficacité qu'autant qu'en émoussant la sensibilité du siége commun des sensations, il ôte à l'âme la faculté de sentir la douleur. Mais cet engourdissement vient de ce qu'il augmente la compression du cerveau; or, combien n'y a-t-il pas de danger à procurer le soulagement des douleurs, lorsqu'on ne peut y parvenir qu'en augmentant la cause des douleurs et toutes les autres circonstances les plus graves de la maladie? — L'opium est donc un remède dangereux dans la fièvre secondaire de la petite-vérole, en tant qu'elle est une fièvre aiguë, inflammatoire et putride, et qu'il augmente tous les symptômes que la fièvre excite. — Je parle d'après mon expérience, je ne dis rien que de véritable. Il est vrai que pendant deux ans j'ai quelquefois été dans l'incertitude, n'ayant pas encore assis mon jugement au sujet de l'opium; mais depuis dix-sept ans, tant que j'ai été seul consulté et que j'ai pu agir à mon gré, je n'ai jamais employé les narcotiques dans une fièvre secondaire dangereuse, et j'en ai vu plusieurs et de très-fâcheuses; et je puis assurer en toute vérité que je n'ai perdu aucun des malades que j'ai traités ainsi. Ayant été très-souvent appelé pour des malades qui avaient été assez mal avisés que de prendre du diacode à grandes doses, sans corriger ses qualités nuisibles par un régime assez rafraîchissant, j'ai eu la douleur de lui voir produire de très mauvais effets, auxquels j'ai eu le bonheur de remédier quelquefois, grâce à la bonne Providence, par l'usage des purgatifs et des acides; d'autres fois les remèdes ayant été employés trop tard, ils ont été sans succès. — Je fus appelé à la campagne au printemps de 1754, auprès d'un gentilhomme âgé de cinquante ans, qui, étant au septième jour de sa maladie, usait de narcotiques par le conseil de deux autres médecins. Je le trouvai attaqué d'une esquinancie, qui s'était manifestée depuis quelques heures, et qui l'empêchait déjà d'avaler et de boire. Je conseillai inutilement la saignée; j'obtins qu'on suspendît l'usage des narcotiques pendant vingt-quatre heures. On donna plusieurs lavements au malade, et il put avaler. Le neuvième jour on eut de nouveau recours aux narcotiques; le gosier se boucha après la seconde dose. Le dixième le délire survient, et le passage est fermé à tous les remèdes. Je sollicite en vain la saignée, l'usage des lavements et l'abstinence des narcotiques, que le malade ne pouvait pas avaler, afin qu'il pût boire quelques heures après. Mais on mêlait du diacode dans sa boisson; il survient de l'angoisse, le délire augmente, et le pharynx s'obstrue derechef. Le douzième jour le malade tombe dans la léthargie. On le saigne au pied et au bras par le conseil de cinq médecins, mais c'était trop tard; on applique des cantharides, quoique nous nous y opposassions le médecin ordinaire et moi; on enveloppe le malade dans la peau d'un mouton écorché en notre présence, pour se conformer à une pratique populaire extravagante et nuisible. Le ronflement survient la nuit suivante, et le malade meurt. Ce père de famille vivrait vraisemblablement encore pour le bien de la société, si on avait mis de côté le diacode, et qu'on lui eût fait boire autant d'onces d'esprit acide; car j'ai vu plusieurs personnes couvertes d'une grande quantité de boutons de petite vérole, qui n'ont eu ni délire ni angoisse, pas même pendant une minute, et qui se sont tirées d'affaire à souhait: mais il est vrai qu'elles n'ont pas seulement avalé une goutte de sirop de coquelicot.

Faut-il donc taxer tous les plus grands médecins de l'Europe, à l'exception peut-être d'un ou deux, faut-il taxer ces principaux chefs de la vraie médecine, qui cherchent à modérer la violence de la fièvre de suppuration par le moyen de l'opium? A Dieu ne plaise! Il en est plusieurs pour qui personne n'a plus de vénération que moi, et leur méthode est si parfaite à tout autre égard, que l'em-

ploi qu'ils font d'un seul remède qui ne s'accorde pas parfaitement avec leurs principes ne peut presque pas être dangereux. D'ailleurs, ils sont si sages et si expérimentés, que j'oserais jurer que, quoiqu'ils recommandent l'opium en thèse générale, ils s'en abstiennent dans plusieurs cas. Et puis ils prescrivent le plus souvent le sirop diacode, qui, tel qu'il est dans les boutiques, est, comme je l'ai vu souvent, plutôt adoucissant que narcotique ; quelquefois même il tient plutôt des acides, à raison du sucre, que des qualités de l'opium. Cette différence avait déjà lieu du temps de Sydenham, à ce qu'il paraît par une observation très-connue, qui est de cet auteur. Savoir : que les femmes hystériques se trouvent bien de l'usage du laudanum liquide, et mal du diacode, et par une règle de précaution qu'il nous a transmise, en disant que l'expérience a prouvé que l'opium liquide, qui est d'ailleurs d'un si grand usage dans la petite vérole, échauffe quelquefois, et que le diacode n'a point cet inconvénient.

Il faut donc bannir l'usage de l'opium du traitement de la petite vérole? Point du tout; il a mérité des éloges dans cette maladie, et même des éloges distingués, mais non pas dans le cas pour lequel on le recommande principalement.

Je l'emploie, 1° lorsque les forces vitales paraissent affaiblies, et que la nécessité demande des cordiaux. Par exemple, il se présente souvent à moi des enfants délicats, faibles, qui ont le genre nerveux trop mobile, qui sont attaqués avant l'éruption de symptômes irréguliers, qui, les premiers jours de l'éruption, ont le pouls inégal et faible, qui sont refroidis et tombent en syncope. Alors, je ranime les forces par l'usage de l'opium, qui est le plus excellent remède que l'on puisse donner toutes les fois qu'il s'agit de chasser un venin errant de l'intérieur à l'extérieur. C'est ainsi qu'au moyen d'une seule dose, un peu grande à la vérité, de laudanum liquide, je dissipai, il n'y a pas long-temps, entièrement une angoisse des plus cruelles qu'éprouvait depuis huit jours un homme de qualité, le venin de la goutte lui irritant l'estomac. Une violente douleur se jeta sur l'articulation, et l'estomac fut dégagé. — Mais dans la petite vérole l'usage de ce remède peut facilement dégénérer en abus. Le venin étant déposé à la peau, les forces, qui auparavant étaient abattues, se raniment d'une manière étonnante, et si on ne met pas de côté l'opium qui a sauvé la vie, il l'ôtera bientôt à l'approche de la fièvre de suppuration qui est des plus violentes, et qu'il faut calmer par les plus puissants rafraîchissants. J'ai guéri l'été dernier un enfant qui avait pris une drachme et demie de laudanum liquide entre le troisième et le quatrième jour de la maladie ; la mobilité et la faiblesse rendant ce remède nécessaire, l'éruption fut abondante et parfaite, et le malade fut très-bien pendant quelques jours. Entre le neuvième et le dixième jour, il prit six drachmes d'esprit de soufre, parce que la fièvre de suppuration le demandait. Il est rare que j'aie vu un pareil changement chez les adultes ; mais lorsque j'ai vu que les enfants, aussi bien que tous ceux qui étaient d'une constitution délicate, qui avaient le genre nerveux mobile et l'esprit abattu, avaient besoin d'opium, je leur en ai donné hardiment dans la vue de donner de la force à la circulation, d'apaiser l'irritation des nerfs et de redonner de la vigueur à l'esprit.

2° Ce remède est d'un grand usage pour les enfants qui ont eu une petite vérole bénigne, mais qui suppportent avec peine la douleur que leur causent les boutons, ou qu'on ne peut pas engager à garder la chambre; alors l'opium endort les douleurs, il empêche le refroidissement, et la maladie parcourt paisiblement ses périodes; car les inconvénients qui peuvent résulter de la petite dose d'opium qu'on donne en pareil cas ne sont que d'une petite ou même de nulle conséquence.

3° Lorsque dans le temps de l'éruption les humeurs se jettent sur les intestins sans qu'il y ait d'inflammation, et qu'il survient une diarrhée qui menace d'abattre entièrement les forces, j'ai vu alors l'opium surpasser mon attente en forçant le virus à retourner à la peau ; la diarrhée étant arrêtée, la peau devenait moite, les exanthèmes repoussaient et les forces revenaient. — Il arrive aussi quelquefois, dans les petites véroles malignes, que, le ventre étant trop relâché pendant toute la maladie, il en résulte un abattement total des forces, avec de fréquentes défaillances et le refroidissement des extrémités : j'ai souvent alors été obligé d'employer l'opium à grandes doses ; je n'ai même pas craint d'avoir recours au diascordium qui fortifie un peu les intestins, à raison de sa qualité légèrement astringente. Il est alors à propos d'y joindre l'usage de la mixture simple, en la

mêlant avec des esprits purement acides. Ne me taxez pourtant point d'user ici d'un mélange mal assorti, après avoir blâmé plus haut un pareil défaut; car ce n'est point au même symptôme que j'oppose l'opium et les acides, qui sont de qualités contraires; mais lorsque j'ai le chagrin de voir que le malade est attaqué d'une diarrhée symptomatique qui pourrait lui causer la mort, j'arrête cette diarrhée par les remèdes qui lui sont propres, tandis que je combats de toutes mes forces la putridité qui est la cause de la maladie.

4° Si les malades, surtout ceux qui sont jeunes, ont employé des remèdes trop chauds, ou qu'ils aient trop pris d'aliments, et que leur régime n'ait pas été rafraîchissant; s'ils ont eu long-temps le ventre resserré, si on l'a lâché à contre-temps par des remèdes trop âcres, si on a trop renvoyé la purgation, si enfin on a commis quelque faute par rapport aux six choses non naturelles (1); alors, dans le temps du desséchement des boutons, ces malades sont souvent attaqués d'une diarrhée abondante, dont l'effet est non-seulement d'entraîner les restes du venin, mais encore de faire que les intestins étant irrités par le venin, toutes les humeurs y affluent; les pustules s'affaissent bientôt, s'exténuent, se vident et deviennent semblables à une bourse vide, en sorte qu'on peut alors les appeler avec raison des pustules siliqueuses; la peau devient pâle et flasque; les syncopes et le délire surviennent; les extrémités se refroidissent et le malade périt. Je sais que plusieurs sont morts de cette manière. J'ai été témoin de la mort de deux pour lesquels on m'avait appelé trop tard. Le premier rendait le dernier soupir au moment où j'entrai dans la chambre; le second vécut encore deux heures. J'en ai sauvé plusieurs auprès de qui j'avais été appelé à temps, en leur faisant prendre beaucoup de laudanum, dont l'effet est de réprimer l'excès du mouvement péristaltique, et de rétablir la circulation cutanée : j'y joins la boisson du lait, qui, à raison de sa qualité émolliente, enveloppe les matières âcres, et qui répare les forces. — Les vésicatoires sont aussi utiles dans ce cas, mais ils opèrent un peu tard; et ce qui ne plaira peut-être qu'à un petit nombre de lecteurs, c'est que l'opium et les cantharides sont des remèdes qui agissent d'une manière analogue dans la petite vérole et dans quelques autres maladies, et que je les ai fort souvent employés en même temps. Les cantharides raniment les forces comme l'opium, elles font de même couler les humeurs à la peau, et arrêtent la diarrhée. J'ai souvent employé utilement l'opium, lorsque, le malade étant faible, l'éruption avait été précédée d'un sommeil accompagné de spasmes; et il a produit dans l'espace d'une heure l'effet que les vésicatoires auraient fait trop tard. — Il y a un seul symptôme dans lequel je m'abstiens d'user des narcotiques, quoique leur effet soit si salutaire dans les autres cas; savoir : lorsque l'acrimonie virulente ayant quitté la peau se jette sur les poumons, le pouls étant très fréquent, très-vite et faible, la peau étant sèche, y ayant de l'orthopnée, de l'angoisse et du délire. Ce cas est assurément grave et des plus dangereux qui s'offrent au médecin dans la petite vérole. J'y ai quelquefois remédié heureusement, lorsque j'ai été appelé tout de suite, en faisant appliquer des vésicatoires très-forts et larges aux gras des jambes, et prescrivant de boire abondamment et chaudement de la décoction d'orge et de sureau miellée, avec de très-petites doses de soufre doré d'antimoine. Au bout de quatre ou cinq heures la fréquence du pouls diminue, l'angoisse cesse, la peau devient moite et les forces augmentent. La poitrine étant tout-à-fait dégagée et la fièvre abattue, on peut aider à la nature avec un léger narcotique; il convient de faire suppurer long-temps les jambes. — Les cantharides sont fort nuisibles dans cet assoupissement, qui vient de la violence de la fièvre et de la trop grande plénitude des vaisseaux: elles nuisent surtout dans une violente fièvre de suppuration, malgré tout ce qu'ont pu dire, il y a trente ans, l'illustre J. Freind et ses sectateurs pour s'opposer à ce sentiment; et je vois avec plaisir que les modernes abandonnent cet usage. Si jamais elles ont été utiles dans cette fièvre, elles l'ont été unique-

---

(1) Les médecins scolastiques ont appelé ainsi les choses qui n'entrent point dans la composition du corps humain, mais qui entretiennent la vie et la santé par leur bon usage et leurs conditions requises, ou qui les détruisent par leur abus et leurs mauvaises qualités; ce sont : l'air, les aliments, tant solides que liquides, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les matières ou les humeurs retenues ou évacuées, et les passions de l'âme.

ment en évacuant une grande quantité de pus; mais cet avantage est accompagné de tant d'inconvénients, que ce serait commettre une faute très-grave que d'employer les cantharides dans ce dessein, surtout tandis qu'on peut se promettre le même avantage, sans tous ces inconvénients, en faisant des incisions aux jambes et aux bras; méthode que les Anglais emploient depuis long-temps, et que l'on suit en-deçà de la mer, depuis quelques années : d'ailleurs, il reste douteux si les cantharides évacuent un vrai pus variolique existant avant leur application, ou un pus qu'elles auront nouvellement produit. Voici quels sont les effets des cantharides mis en parallèle avec les indications : 1° elles augmentent la fièvre, l'inflammation, la chaleur et la putridité que nous cherchons à diminuer. Panarole a vu les cantharides accélérer si fort la circulation que, durant la fièvre qui en résulta, le sang s'ouvrit un chemin par une veine qu'on avait ouverte plusieurs heures avant l'application de ces mouches ; 2° elles excitent l'inflammation de la peau, laquelle on doit chercher à apaiser ; 3° elles diminuent souvent l'écoulement des urines, tandis qu'on doit favoriser cette évacuation ; 4° elles rendent souvent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il est question de les adoucir; 5° elles font obstacle à la liberté du ventre, qui est un avantage que l'on désire : en un mot, elles ne satisfont à aucune indication, et sont en opposition à plusieurs.

5° Un léger narcotique est utile après les purgations sur la fin de la suppuration, comme c'était la coutume de Sydenham ; car les convalescents ont le genre nerveux mobile, et les purgatifs excitent des désordres que l'opium réprime. On me fera peut-être cette question : Puisque vous mettez de côté les narcotiques dont les autres médecins se servent pour diminuer la violence de la fièvre, quel remède employez-vous? Je réponds que j'emploie la même méthode rafraîchissante qui était familière aux Arabes, et qu'a si bien exposée M. de Haen, cet homme si cher à la médecine par tant d'endroits, et pour qui j'ai beaucoup d'amitié. L'omission des narcotiques n'ôte rien à l'efficacité de cette méthode : mais outre cela je l'augmente en y joignant un usage abondant d'esprits acides. — Les acides végétaux, que les Arabes avaient déjà recommandés, ont été employés par plusieurs médecins jusqu'au temps de Sydenham, quoiqu'en même temps ils prescrivissent, ensuite d'un préjugé aveugle, des absorbants, de bezoardiques et des compositions thériacales. Sydenham ne faisait pas grand usage de ces acides ; mais dans une espèce de petite vérole maligne gangréneuse, qui fit beaucoup de ravages l'année 1670 et qui revint en 1674, il employa enfin cette dernière année l'esprit de vitriol, en en faisant mêler dans la bière, jusqu'au point de la rendre d'une acidité agréable; il parle de rechef du même remède employé dans le même cas, dans son excellente lettre à G. Cole, et dans son *Procédé entier* (1). Mais ce qui vous étonnera, c'est qu'il avertit partout qu'il faut employer ce remède jusqu'à ce que l'éruption des boutons soit complète, et qu'il paraît l'abandonner dans le temps de la suppuration ; il n'a donc pas su combien il était efficace contre la fièvre secondaire.

Les médecins anglais, qui ont d'ailleurs si fort enrichi la médecine, et à qui je reconnais volontiers et avec gratitude que je dois beaucoup d'excellentes choses, suivant les traces de Sydenham, emploient l'esprit de vitriol avec des aromates dans les petites véroles malignes anomales ; mais ils gardent le silence sur son usage dans la fièvre secondaire : ils ne l'auraient pourtant pas gardé, s'ils avaient su comme moi qu'il n'y a pas de plus puissant secours que celui-là (2); et ils agissent assurément d'une manière conséquente, en ce que tandis qu'ils emploient les narcotiques dans le dessein d'apaiser la fièvre, ils s'abstiennent des esprits acides; car ce sont des remèdes qui ne s'accordent point, et qui se détruisent mutuellement, comme il paraîtra plus bas. Mais j'ai lieu d'espérer que l'illustre Tralles, qui connaît les dangers de l'opium, se rangera facilement à mon avis, et qu'il approuvera l'usage des esprits acides ; et assurément je me réjouirai et me ferai honneur de son consentement, comme je me fais honneur d'avoir en ma faveur

---

(1) *In processu integro.*

(2) Lorsque j'ai écrit ceci, je ne connaissais pas un petit ouvrage de M. Langrish, publié peu de temps auparavant sous le titre de *Plain directions in regard to the small pox,* dans lequel il recommande un usage abondant des acides, et même des acides minéraux, contre la violence de la fièvre de suppuration, et où il borne l'efficacité des narcotiques.

celui de Sydenham qui ne l'avait pas prévu; car ce qu'il dit de la véritable vertu de l'esprit de vitriol est un consentement pour moi. — Mais je ne puis pas comprendre comment un si grand médecin ne l'a pas employé comme une ressource assurée contre la furie de la suppuration, toutes les fois que je lis dans ses écrits : *Je pensais que l'esprit de vitriol pouvait satisfaire à l'une et à l'autre de ces intentions*, *de résister à la putridité et d'abattre l'extrême chaleur*; car c'est parce que ce remède a cette double efficacité, qu'il remplit les indications de la fièvre variolique, surtout s'il fait couler les urines et la salive (1). Or, les esprits acides sont capables de produire tous ces effets, suivant l'avis que vous en avez donné le premier, monsieur, si je ne me trompe, et que personne d'autre n'a peut-être donné jusqu'ici, lorsqu'en faisant l'histoire d'une épidemie qui a régné à Berne et dont la putridité demandait des acides, vous dites : *Le neuvième jour au soir*, *on ajouta à la boisson du phlegme de soufre. Le dixième jour*, *les mêmes pustules* (noires) *sont devenues jaunes après avoir fait usage d'un acide plus fort*, *et l'appétit est un peu revenu.* Mais on n'a pas fait assez d'attention à ces belles observations, et il paraît que si elles ont servi de guide à quelqu'un, ce n'est qu'à un petit nombre de médecins. — L'état de cette fièvre devient très-dangereux par la chaleur, par l'inflammation de la peau, par l'arrêt de la transpiration, par la résorption continuelle du pus, dont le passage dans le sang excite toujours de la fièvre, comme personne ne l'ignore, et par l'état de putridité des humeurs qui est si contraire à la nature humaine. Elle indique donc un remède qui diminue la chaleur de la fièvre, qui fasse sortir par d'autres couloirs la matière de la transpiration qui est retenue, qui empêche les effets de la résorption du pus, et qui écarte la putridité qui commence à s'emparer des humeurs. C'est ce que peuvent faire les esprits acides dans les cas les plus graves, mais non pas d'autres remèdes, même les mieux choisis. *J'ai vu*, dit M. Th. Schwenche, *le lait de beurre et le jus de citron ne rien changer chez un malade à la putridité variolique*, *mais dégénérer dans peu en cette putridité.*

J'avais employé heureusement les acides minéraux dans les petites-véroles malignes, proprement ainsi dites, surtout dans les sanguinolentes; je les ai opposés, pour la première fois à la fin de l'année 1754, à la fièvre secondaire, dans un cas grave auquel je ne voyais aucune espérance de pouvoir remédier par les acides végétaux; et par les autres remèdes que l'on vante pour ces sortes de cas. Une esquinancie était sur le point de se manifester; je l'éloignai par le moyen de la saignée, et j'eus soin que la malade bût à diverses reprises, dans l'espace de trois heures, une mixture composée de deux drachmes d'esprit de nitre, mêlées avec autant d'onces de sirop de violette qui en devint d'un beau rouge, et d'une grande quantité d'eau de fontaine. Cela fit que la fièvre diminua, et que les urines coulèrent abondamment et au-delà de mon espérance. Je continuai à en conseiller l'usage, mais à plus petite dose; je lâchai le ventre, et la malade, que j'avais craint de perdre, réchappa heureusement : je l'aurais sans doute perdue si j'avais manqué de lui faire prendre de l'esprit de nitre. L'année suivante, qui a été fort féconde en petites-véroles, j'ai souvent employé le même remède, et j'ai guéri heureusement plusieurs malades attaqués des petites-véroles confluentes les plus terribles, en prenant garde que pendant tout le cours de la maladie, ils ne goutassent absolument rien que de la tisane d'orge, des émulsions, du jus de citron, du sucre, des esprits acides, de l'eau de fontaine, et en m'abstenant surtout de l'usage des narcotiques. Je prescris les esprits acides, non-seulement dans la fièvre de suppuration, mais aussi toutes les fois que la fièvre est trop allumée; et ils n'ont pas encore trompé mon attente. Tout nouvellement, j'ai eu à traiter une fille de dix ans chez qui il se manifesta, environ la soixantième heure de la maladie, une fièvre si violente accompagnée de délire, d'angoisse, et de je ne sais quelles taches très-petites et brunes à la peau, qui étaient sans doute des ecchymoses occasionnées par la violence de la fièvre, que j'étais en peine de ce qui en résulterait. Après un lavement, je lui fis prendre trois drachmes d'esprit acide dans l'espace de quatre heures. La fièvre diminuait peu à peu. La malade

(1) Il n'augmente pas proprement la salivation; car tandis que les malades urinent beaucoup, ils ont moins besoin des autres évacuations, et ils crachent réellement moins, mais ils crachent avec facilité, et ils ne souffrent pas de la salivation, comme cela arrive souvent lorsqu'on emploie une autre méthode.

passa une nuit tranquille, et le matin il se manifesta une rosée de sueur avec les premières pustules d'une petite-vérole très-bénigne. Je donne ces acides à très-grandes doses dans la fièvre de suppuration, et j'ai guéri en dernier lieu une malade qui n'a avalé, dans l'espace de quarante heures, que deux onces d'esprit de soufre avec du sirop de violettes, et de très-légères émulsions.

J'ai vu cet automne des enfants attaqués de saignements de nez et de pissement de sang, avec de vilains boutons et un pouls très-fréquent, qui se sont guéris heureusement en ne prenant pour toute nourriture, pour toute boisson et pour tout remède, que de grandes doses d'esprit acide adouci avec du sirop du fruit du mûrier des haies. Je n'ignore pas que des auteurs de poids conseillent en pareils cas l'usage de divers astringents, de l'alun, du cachou, du sang de dragon : mais qu'il me soit permis de dire, sauf le respect que je dois à de si grands médecins, que ces médicaments ont bien des inconvénients, et que je n'ose les prescrire, les abandonnant à ceux qui les vantent et qui sont plus habiles que moi. Leur principale vertu dépend d'un principe acide qu'il est plus sûr de faire prendre tout pur.

D'autres conseillent l'usage de l'écorce du Pérou, que je ne veux pas priver des éloges qu'elle mérite dans le traitement de la petite-vérole; mais j'avoue que je ne l'ai pas encore employée dans une fièvre secondaire un peu considérable, après cette maladie qui est véritablement inflammatoire, parce qu'il ne m'a jamais paru qu'on pût l'employer sûrement; et je voudrais qu'on l'employât avec précaution dans le pissement de sang. Elle ne paraît assurément pas propre à remplir les indications de la fièvre secondaire; elle est en opposition avec quelques-unes : mais comme elle est fort utile dans les fièvres malignes, elle l'est aussi dans ces petites-véroles malignes où on voit que les fibres sont relâchées, que le sang est dissous et putride, que la faiblesse est très-grande, et qu'on a à tout moment à craindre qu'un sang gâté et putride ne donne lieu à la gangrène. Alors, en prenant le quinquina pendant tout le cours de la maladie, à la dose de trois, quatre ou cinq drachmes par jour, il fait prendre à la maladie une tournure favorable. Chez un enfant de douze ans à qui, après une terrible maladie, il était tombé une partie de la mâchoire inférieure, il a très-bien terminé la cure en le donnant à très-petites doses, mais souvent réitérées; il buvait en même temps du lait de vache qui lui servait de nourriture, en en prenant souvent par cuillerées. Le quinquina est aussi utile contre cette fièvre lente qui est quelquefois la suite d'une petite-vérole très-fâcheuse, mal traitée ou maligne, et il prévient la consomption. Enfin on l'emploie utilement lorsqu'il arrive, comme je l'ai vu, qu'une fièvre intermittente se joint à la petite-vérole. Dans tous les autres cas il n'est pas aussi utile, si tant est qu'il ait alors quelque utilité.

Un remède dont les vertus ne diffèrent pas beaucoup de celles du quinquina, c'est le camphre, que vous avez employé le premier dans le traitement de la petite-vérole; pratique que plusieurs médecins ont suivie d'après votre exemple, et que j'ai vu très-bien réussir dans quelques espèces de petites-véroles malignes, en combinant cet usage de camphre avec celui des acides. Voici quelles sont ses vertus dans cette maladie, comme je l'ai appris par l'expérience : il ranime doucement les forces; en agissant sur les fibres comme un stimulant modéré, il résiste au virus putride, et le porte à la peau; il n'est personne qui ne comprenne très-facilement combien ces vertus le rendent utile dans certaines petites-véroles. On comprendra en même temps qu'il pourra le plus souvent être nuisible. Il possède plusieurs des propriétés de l'opium, et il est exempt de plusieurs de ses défauts; aussi devrait-on souvent le substituer à la place de ce remède : dans certains cas, il n'est point mal à propos de les marier ensemble, et je vois que déjà en 1564 ce mélange fut employé dans la peste, qui est la plus maligne de toutes les maladies, et qu'il était fort du goût de Conrad Gesner, ce grand homme, que j'appellerais volontiers le Haller de son siècle, du moins pour la médecine; car personne n'ignore, à moins que d'être tout-à-fait novice dans l'histoire civile et ecclésiastique, que ce siècle a eu ses Haller qui étaient vos ançêtres, et dont les uns étaient grands théologiens, les autres grands politiques; que Chr. Haller, d'heureuse mémoire, a été notre réformateur en 1528, et que la république de Berne a eu des avoyers de ce nom qui ont mérité de grands éloges en tenant les rênes du gouvernement, et à la tête des armées.

Je reviens aux acides dont l'usage pro-

cure au malade les avantages suivants : 1° La salive s'écoule sans discontinuer, ce qui à la vérité empêche le sommeil, comme je l'ai déjà dit; mais qu'importe encore un coup? la destruction des causes de la maladie est un sommeil pour les malades, et cet écoulement est facile; car pendant qu'on fait usage des acides, la salive ne s'épaissit pas, et la salivation ne dure pas si long-temps; car 2° l'urine coule fort abondamment, et soustrait la matière de la salivation. 3° Le ventre, que les narcotiques constipent fortement, est libre pendant qu'on use des acides, et les lavements seuls procurent souvent de copieuses évacuations. Il n'en résulte jamais cette diarrhée dont j'ai parlé plus haut, qui est causée par des impuretés âcres amassées dans les intestins ou déposées sur ces parties, laquelle n'est jamais exempte de danger; car autant il est utile que le ventre soit libre pendant tout le cours de la maladie, autant il convient qu'il soit un peu plus relâché, soit de lui-même, soit par le secours de l'art, dans le temps de la suppuration, autant aussi est nuisible une diarrhée abondante qui survient tout d'un coup sur la fin du desséchement. 4° La fièvre, la chaleur, la soif, l'angoisse et la démangeaison augmentent beaucoup moins. 5° On n'a point d'esquinancie à craindre, et ce que j'ai souvent admiré et que j'attribue à je ne sais quelle vertu spécifique des acides, je n'ai jamais observé ni délire, ni phrénésie, pendant leur usage. 6° M. de Haen, cet homme né pour avancer les progrès de la pratique, se plaint « qu'il est une cause bien difficile » à découvrir, qui change les petites-vé- » roles les plus bénignes en malignes, et » qu'on a vu quelquefois la petite-vérole » se terminer par une mort subite, sans » aucun affaissement de boutons. » Sydenham, Freind et d'autres s'en sont plaints; et j'ai vu l'un et l'autre de ces cas. En 1755, je fus appelé pour un enfant le dixième jour de la maladie; je le trouvai déjà mort, ayant une petite-vérole très-belle et discrète à la vérité, mais dont les boutons étaient nombreux: cet enfant, à ce qu'on m'a dit, qui jusque là avait été bien suivant son état, avait été tout-à-coup attaqué d'une cruelle douleur de tête, et avait expiré au bout de deux heures. On ne voulut point consentir à l'ouverture du cadavre; il se serait sans doute trouvé du pus dans la tête. Mais d'où est-ce que ce pus avait été repompé, les pustules étant pleines? Quelqu'un qui aura lu avec attention les ouvrages de M. de Haen n'ignorera pas quelle pouvait en être la source. J'ai vu plusieurs autres malades qui, ayant une petite-vérole assez légère, étaient attaqués de symptômes irréguliers, surtout dans le temps de la suppuration; la maladie, de bénigne qu'elle était, devenait maligne. Quelquefois j'ai pu à l'aide de Dieu, écarter le danger; d'autres fois cela ne m'a pas été possible. C'est toujours la résorption d'un miasme putride qui est la cause de ces tristes changements; car c'est de la putridité que vient la malignité, ou bien on meurt souvent de mort subite, parce qu'il se fait un dépôt de cette matière putride sur quelque partie noble. J'ai vu une inflammation du foie mortelle, provenant d'une pareille cause. L'illustre premier médecin de la maison d'Autriche a averti que ces cas arrivent rarement, lorsqu'on emploie la salutaire méthode qu'il décrit: il est permis de douter s'ils ont lieu lorsqu'on fait usage des acides minéraux, car je ne l'ai pas encore vu, et cela n'est pas étonnant, car tout ce qui se mêle de nuisible au sang est corrigé sur-le-champ, et s'évacue par des couloirs qui sont toujours ouverts. 7° Je n'ai jamais observé, même après les petites-véroles les plus fâcheuses, les reliquats inquiétants et souvent insurmontables que produisent par-ci par-là ces dépôts d'un virus retenu et qui n'a pas été dompté.

J'emploie les acides minéraux en tout temps, toutes les fois que la fièvre augmente trop, et toujours lorsque la maladie est un peu grave, dès la première attaque de la fièvre de suppuration jusqu'au moment où elle a tellement diminué que je puis en conclure avec assurance qu'il n'y a plus de danger. Ce remède utile n'a trompé mon espérance que deux fois, chez deux femmes âgées de cinquante ans, dont la santé était déjà très-mauvaise, et que je ne pus voir que rarement, parce qu'elles étaient à la campagne; et une expérience multipliée m'a conduit à la ferme persuasion que les acides minéraux sont le meilleur frein, connu jusqu'ici, qu'on puisse opposer à la furie de la petite-vérole: c'est pourquoi je prie instamment tous les médecins d'en faire l'expérience autant qu'ils le pourront sans faire usage des narcotiques; car on peut espérer avec assurance qu'on guérira, par le moyen de ces acides, les petites-véroles les plus terribles, qu'on ne pourrait pas guérir par l: au-

tres méthodes les plus excellentes. — Mais j'avertis encore une fois quiconque voudra éprouver les vertus des acides, de prendre garde de ne pas se servir des narcotiques qui leur ôteraient de leur efficacité; car les vertus des uns sont entièrement opposées à celles des autres. Qu'il me soit permis de mettre en peu de mots cette différence sous les yeux. Les narcotiques augmentent la chaleur et la putridité; les esprits acides corrigent ces mauvaises qualités : les premiers de ces remèdes augmentent la difficulté de respirer et l'angoisse; les seconds les diminuent : après l'usage des narcotiques, les sécrétions du ventre, des reins et des glandes salivaires cessent; elles augmentent lorsqu'on use des acides. Les remèdes tirés du pavot offusquent l'entendement, les acides en dissipent les nuages : en un mot, les propriétés de ces remèdes n'ont rien de commun, elles sont toutes opposées entre elles. Qu'on compare les unes et les autres avec les indications de la petite-vérole, et qu'on choisisse.

Il me reste à faire une seule observation sur les esprits acides, à laquelle je voudrais qu'on fît attention. Puisqu'on s'accorde unanimement à recommander les acides végétaux, pourquoi n'a-t-on pas averti qu'il fallait recourir aux plus puissants acides, toutes les fois que les plus faibles n'ont pas assez d'efficacité? Assurément, si les espèces d'acides les plus faibles conviennent dans une maladie légère, on devra employer hardiment les acides les plus efficaces dans une maladie beaucoup plus grave. Comme les esprits acides sont d'une si grande utilité lorsqu'on les avale, de même aussi la vapeur du vinaigre, qu'Hippocrate avait déjà recommandée, remédie promptement et mieux que tous les autres moyens, à l'orthopnée variolique, qui vient de l'inflammation des poumons; je l'ai souvent employée et elle a rarement trompé mon attente; et j'ai appris par la renommée que vous aviez sauvé par le même moyen une femme de qualité qui était enceinte, dont on n'espérait déjà plus rien, et à qui, suivant l'usage du lieu, les médecins auxquels on avait confié le traitement avaient peut-être fait prendre des remèdes trop chauds. J'ai même vu quelquefois que la simple vapeur de l'eau chaude faisait des merveilles.

Ne croyez cependant pas, mon illustre ami, que je mets uniquement ma confiance dans ces acides : point du tout; mais j'ai outre cela recours à tout ce qui a rapport à la méthode rafraîchissante que j'ai déjà recommandée, en m'abstenant seulement de l'opium, qui est contraire aux autres remèdes. Outre la saignée, qui est inutile dans une petite-vérole bénigne, qui est nuisible dans une petite-vérole très-bénigne ou aussi dans une maligne, mais qu'il faut réitérer dans les commencements, lorsque la maladie est violente, jusqu'à ce qu'on connaisse, par l'état du pouls, par l'adoucissement de la peau et par la diminution des symptômes, que la disposition inflammatoire est résoute, que les parties enflammées sont dégagées et que la peau est amollie; il faut revenir à cette évacuation pendant le cours de la maladie, tout autant de fois qu'on a de nouveau lieu de craindre une vraie inflammation « et avant l'éruption, » pour me servir des termes de Patin, « et pendant l'éruption » même, et après qu'elle est complète; » car la maladie même est toute dans le » sang; c'est pourquoi ceux qui évitent » la saignée commettent une faute très- » grave : » outre la saignée, dis-je, je fais surtout grand cas des lavements, des bains de pieds et d'un long séjour hors du lit, dans le temps que la fièvre est la plus forte; et suivant ce que m'a appris une expérience multipliée, j'entre dans les idées de Sydenham par rapport à ce qu'il dit des effets dangereux du lit, et je n'en suis point détourné, par ce que le célèbre Mead a opposé à son sentiment.

Une femme grosse, âgée de trente et quelques années, se trouvait dans un cas très-grave; elle était couverte d'une petite vérole très-confluente; je la fis tenir assise pendant soixante-dix heures au milieu de sa chambre, qui était aérée de tous côtés : cette méthode m'a toujours procuré plusieurs avantages. Car 1° la fièvre diminue; 2° la respiration en est plus aisée; 3° les humeurs ne se jettent pas à la tête, mais elles descendent aux mains et aux pieds qui sont moins élevés; 4° les reins s'échauffent moins, les urines coulent plus aisément; 5° les émanations du corps ne sont pas retenues dans des linges remplis de matières putrides, mais elles s'échappent continuellement; 6° l'air se renouvelle sans cesse, et, je l'atteste de bonne foi, j'ai vu le plus souvent qu'au moment où les malades quittaient le lit, la tournure de la maladie, de sinistre qu'elle était, devenait favorable. Je ne prétends pourtant pas nier

qu'il est des cas où la petite-vérole demande qu'on garde le lit, j'en serais démenti par l'expérience journalière, mais je parle maintenant d'une fièvre de suppuration considérable et d'une maladie inflammatoire. — C'est ici le lieu de parler du rafraîchissement de l'air qui est souvent si nécessaire, surtout lorsque la petite-vérole règne pendant les mois d'été. On se procure à coup sûr ce rafraîchissement en aspergeant les planchers, l'intérieur des murailles et même leur extérieur, si elles sont exposées au soleil, et par l'évaporation d'un vase plein d'eau, où l'on met tremper des branches de saule ou de frêne, pratique dont les anciens médecins, surtout les méthodistes, faisaient beaucoup de cas, que peu de modernes emploient, et dont je me suis très-bien trouvé pour moi-même dans les grandes chaleurs, en faisant l'essai dans ma propre chambre, lors même que j'étais en santé. — Il est aussi nécessaire de changer de chemise, quoi qu'en puissent dire ceux qui se récrient aujourd'hui contre cet usage ; car, lors de la suppuration les boutons qui s'ouvrent salissent horriblement les chemises, et il est dangereux pour les malades de rester enveloppés dans des linges ainsi remplis de putridité.

Par le moyen des bains de pieds ou d'une application continuelle de fomentations émollientes, je dispose les pieds et les jambes de façon qu'ils reçoivent aisément les humeurs qui s'y portent ; outre cela je fais appliquer à la plante des pieds des épispastiques, qui y attirent les amas d'humeurs. L'effet de ce topique est tel que ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ne pourraient pas se l'imaginer ; et cela en faisant enfler les parties inférieures, désenfler les supérieures, et en apaisant la fièvre, qui fait que le pouls est d'une fréquence qui dans toute autre maladie serait bientôt mortelle. J'ai vu cette année une malade dont le cou était horriblement enflé, mais qui, dans l'espace de vingt minutes, se trouva désenflé au point de n'avoir plus que la moitié du diamètre qu'il avait, et cela après qu'on eut fait sortir la malade du lit et qu'on lui eut appliqué les sinapismes. Il est vrai qu'elle souffrait aux pieds de terribles douleurs, que je lui conseillai de supporter pendant deux heures ; alors, les jambes étant fort enflées, je fis ôter les sinapismes, et tout fut apaisé. — Souvent il ne suffit pas de tremper les jambes dans l'eau tiède, il faut y baigner tout le corps, et il n'y a point de remède plus excellent que celui-là. Il apaise en même temps merveilleusement l'inflammation, car il est le plus puissant de tous les remèdes rafraîchissants, et il amollit la peau au-delà de ce qu'on pourrait l'espérer. Il est surtout fort avantageux aux enfants, et on doit des éloges à Bouvard, premier médecin de Louis XIII et père du trisaïeul du célèbre praticien de ce nom, qui exerce aujourd'hui la médecine à Paris, de ce qu'il a, autant que je m'en souviens, été le premier à rétablir l'usage de ce remède, environ l'an 1630, remède qui avait été derechef presque entièrement oublié, mais que l'illustre Senac a remis en vogue avec un grand applaudissement, et que le peuple même emploie tous les jours en Hongrie avec un succès admirable, suivant le témoignage de M. Fischer. La peau des adultes, étant plus dure, a quelquefois besoin d'être humectée par la vapeur de l'eau qui est plus émolliente. Il est un moyen facile de l'appliquer : le malade étant assis tout nu, on lui fait tenir les jambes dans un vase rempli d'eau tiède, tandis qu'il a le corps enveloppé dans un gros linge ou dans un drap qui retient la vapeur, laquelle s'applique ainsi très-bien à tout le corps excepté la tête : on peut l'augmenter à volonté en ajoutant de l'eau chaude.

Il ne doit pas seulement être question d'aliments pendant tout le cours de la fièvre de suppuration, et il est fort à souhaiter que les malades ne prennent rien de nourrissant pendant ce temps-là. Les émulsions nourrissent beaucoup et ne conviennent guère, tandis que les esprits acides sont nécessaires : aussi n'ordonnai-je alors que des émulsions très-légères, et le plus souvent je les ai mises de côté. Mais plusieurs malades les demandent avec beaucoup d'instances, car elles adoucissent agréablement toute la surface des lèvres, de l'intérieur de la bouche, qu'une longue salivation a écorchées, tandis qu'au contraire toutes les autres boissons irritent ces parties. — Je conseille pourtant volontiers d'user des fruits fondants aigrelets, qui font tant de plaisir aux malades, qui abattent la chaleur et la fièvre, qui résistent à la putridité, et mettent en jeu les couloirs. Ils sont surtout utiles aux enfants en leur tenant le ventre libre, ce qui fait qu'il est moins nécessaire de leur donner des lavements, dont l'application excite souvent leurs pleurs. En été, j'ai fait un

grand usage des fraises, des framboises, des cerises et des griottes; en automne j'ai fait usage des raisins, mais en moindre quantité. J'ai guéri un malade âgé de vingt-cinq ans, à qui j'avais persuadé que la diète la plus légère était la meilleure. Il n'avala rien pendant les treize premiers jours que de légères émulsions, et personne n'a jamais été moins malade avec un pareil nombre de boutons. — Lorsque cette maladie n'est pas trop grave, les pauvres s'en tirent en buvant abondamment du petit-lait. Mais quand la maladie est trop grave, ce moyen de guérison ne suffit pas, et il faut aiguiser le petit-lait avec du vinaigre; car cette espèce de mélange est un remède qui coûte peu, mais qui a plus de vertu que le petit-lait seul, et qui chasse très-bien les fièvres putrides qui ne sont pas d'un bien mauvais caractère. — Je délaie la salive trop épaisse et je débouche les narines obstruées, en injectant, par le moyen d'une seringue, de l'oxymel délayé avec de l'eau tiède : il est surprenant combien cela soulage les malades; car les injections réussissent beaucoup mieux que les gargarismes. Cela paraîtra peut-être n'être qu'une bagatelle à des gens sans expérience, mais il vous sera aisé d'en sentir l'importance. J'ai vu la fréquence du pouls et l'anxiété diminuer sensiblement après avoir procuré le débouchement du nez par de continuelles injections.

J'ai soin de faire ouvrir continuellement les pustules non-seulement du visage, mais aussi du cou, des mains, des bras, des jambes, des pieds, de tout le corps enfin, surtout celles du visage, du cou et des extrémités, parce que dans ces dernières parties elles sont pour l'ordinaire plus nombreuses, plus grosses, et que la peau en est plus tendue. A mesure qu'on les ouvre, les parties se désenflent, les douleurs diminuent et tous les symptômes s'apaisent. Je ne puis pas assez dire de bien des avantages que procure cette méthode, qui avait déjà été recommandée par les Arabes, que quelques-uns ont ensuite détestée, et que d'autres ont trouvée fort de leur goût, et surtout Félix Plater, médecin distingué, qui, dans la vue de conserver seulement la beauté du visage, a très-bien averti : « Que, si on n'ouvre pas les pus» tules de bonne heure avec une aiguille » ou avec un stylet pointu (des ciseaux » valent mieux), le pus étant retenu, il » ronge les chairs, qu'il en résulte de pe» tits ulcères creux, et qu'il reste une » cicatrice creuse. » Il ordonne ensuite qu'on essuie souvent le pus et la matière ichoreuse, et il avait déjà observé :« Que » les mères se mettent trop en peine d'é» viter que le frottement occasionné par » la démangeaison ne déchire les pus» tules, dans l'idée que c'est ce qui don» ne lieu à des cicatrices creuses, tandis » que cela arrive plutôt, comme je l'ai » dit, de ce que les pustules n'ont pas été » entamées et de ce qu'elles se sont ou» vertes trop tard. » — Mais cette méthode procure un autre avantage plus important que Plater n'a pas aperçu; c'est qu'elle prévient la résorption du pus, et que la peau étant relâchée et les douleurs étant diminuées, la violente irritation qui en résultait et qui entretenait la fièvre cesse. Et puis le visage et le cou étant plus vite désenflés par ce moyen, les humeurs se portent moins au cerveau, et il n'y aurait point de méthode plus propre à apaiser sûrement la fièvre secondaire, que celle d'ouvrir et d'essuyer sans cesse tous les boutons par tout le corps, à mesure qu'ils se rempliraient. Mais dans le siècle où Plater vivait, on n'était pas au fait du caractère de la fièvre secondaire. Rivière, qui est venu après lui, a bien averti que c'était une fièvre putride, qu'il fallait guérir par la saignée, par les purgations et les rafraîchissants; mais il ne paraît pourtant pas qu'il en ait connu les véritables causes: cette connaissance était réservée à notre siècle. Holland a été le premier, si je ne me trompe, qui ait indiqué l'ouverture des boutons, que les anciens n'avaient conseillée que comme un moyen de conserver la beauté, à titre de remède de cette maladie.

J'ai observé une diarrhée critique, même chez des enfants à la mamelle, mais ç'a été rarement. J'en ai vu un plus grand nombre qui, étant à peine âgés de quatre ans, essuyaient la salivation et une constipation, à laquelle je n'ai jamais tardé de remédier plus de deux jours, même dans la petite-vérole la plus bénigne. — J'ai guéri une fille qui, sans avoir aucun bouton le troisième jour de la maladie, saliva tout d'un coup si abondamment pendant deux heures, que sa mère crut qu'elle en avait craché quelques livres. La salivation s'arrêta subitement, il survint une fièvre violente; la salive recommença à couler le cinquième jour, et quoique la petite-vérole fût très-discrète, elle coula assez copieu-

sement jusqu'au onzième jour. Il est dans plusieurs cas une nécessité mécanique qui oblige à saliver ; mais est-ce que le virus variolique est de nature à se porter préférablement aux glandes salivaires? Plusieurs choses semblent l'indiquer. — Nous entendons souvent les malades se plaindre d'esquinancie ; ils l'attribuent aux pustules de la gorge, mais mal à propos. Elle est l'effet de l'engorgement inflammatoire du pharynx et des parties voisines ; elle présage souvent la salivation, et je regarde les boutons à la gorge comme un accident des plus rares. J'ai vu tout le corps couvert de boutons très-nombreux, tandis qu'il n'en paraissait aucun à l'intérieur des lèvres, lequel j'ai pourtant vu en être attaqué d'autres fois, aussi bien que le bout de la langue, mais ces boutons parcouraient promptement tous leurs temps. Il est rare qu'ils montent au-dessus du bord des narines, et je ne me rappelle pas avoir vu des malades qui crachassent des croûtes, ou qui en évacuassent par les selles. — J'ai disséqué autrefois quatre cadavres sur l'épiderme desquels un nouveau bouton n'aurait pas pu trouver place. Il n'en parut aucun tout le long du canal alimentaire, ni dans le larynx, ni dans la trachée et dans le poumon. Et assurément j'ai de la peine à comprendre comment ont pu vivre ceux qui, suivant le narré de plusieurs auteurs, ont eu le larynx, la trachée et les lobes du poumon couverts de boutons, j'ai de la peine à comprendre comment l'irritation de la glotte et du larynx, et comment le pus qui distillait continuellement dans la trachée et dans les bronches, n'ont pas excité très-promptement une toux mortelle. J'ai trouvé, il est vrai, ces parties enflammées, putrides et dégoûtantes de pus, mais il n'y avait pas une pustule.

En raisonnant *à priori*, il ne sera pas non plus fort aisé de se persuader que ces parties soient couvertes de boutons; car il n'y aurait point de pustules varioliques cutanées si l'épiderme était aussi mou, aussi lâche et aussi chaud que l'*épithelium* (1). Ceux qui ont l'épiderme fait de manière qu'il ressemble à l'*épithelium*, ont très-peu de boutons. Je n'en veux point d'autre témoin que M. Fischer, et assurément je ne croirai pas, à moins que je ne le voie de mes yeux, que le virus variolique distend cette peau intérieure qui lui donne une issue si aisée. Ceux qui affirment l'existence de la petite-vérole terne, de qui le témoignage est pourtant de poids, et parmi lesquels se trouve, à mon grand étonnement, l'illustre Gunz, ont-ils peut-être conclu que ces pustules avaient lieu à cause de l'ulcération? J'ai vu avec bien du plaisir que vos observations s'accordaient très-bien avec les miennes, et les unes et les autres font bien voir quel cas il faut faire de l'hypothèse d'un célèbre chirurgien français, qui s'est imaginé que les fièvres malignes sont une dartre de l'estomac.

J'ajouterai une seule observation sur les purgatifs. Dans les petites-véroles confluentes et dans les discrètes, dont les boutons sont nombreux, j'emploie la manne dès la première attaque de la fièvre de suppuration, dans la vue de purger, et j'ai vu que le malade faisait trois, quatre, jusqu'à cinq selles déjà le neuvième jour de la maladie ; je n'en discontinue point l'usage les jours suivants. Je ne me suis jamais repenti de cette méthode, et les autres médecins qui l'essaieront ne s'en repentiront certainement pas. Je vois pourtant que tous les autres médecins purgent plus tard, mais j'espère que la méthode de purger d'abord n'éprouvera pas de contradictions, puisqu'elle est autorisée par la raison et confirmée par une expérience multipliée. Dans les petites-véroles moins graves, je purge aussitôt que le visage devient jaune, et cela réussit mieux que d'attendre, pour procurer cette évacuation, que le dessèchement ait lieu, comme c'est la coutume de presque tous les praticiens. — Je suis sûr que ces purgations, données à temps, préviennent les suites de la maladie, et assurément une seule purgation, donnée de bonne heure dans ce dessein, fait plus de bien, tandis que les humeurs étant encore mobiles coulent plus facilement, que trois ou quatre données plus tard. Une purgation donnée d'abord prévient cette seconde suppuration des pustules qui suit quelquefois le dessèchement. La peau ulcérée rend une si grande quantité de pus que tout le sang paraît tomber en suppuration ; elle se couvre de croûtes très-épaisses, et les linges, que le pus rend bientôt raides, excitent partout de nouvelles excoria-

(1) Je ne trouve point de mot français qui réponde à celui-là, qui désigne cette peau mince qui couvre l'intérieur des lèvres, de la bouche, etc.

tions ; le malade a une petite fièvre et maigrit. Heureusement ce cas est rare, et je ne l'ai jamais vu que chez des sujets cacochymes ou mal traités, lorsqu'on avait trop tardé à les purger. On y remédie avec succès en lâchant le ventre, en faisant boire du lait, seul ou accompagné de l'usage du quinquina.

Cette maladie a laissé des reliquats différents et plus graves chez des malades qu'on avait négligé de traiter, ou, ce qui est encore plus dangereux, qu'on avait mal traités. Entre plusieurs de ces cas, j'en rapporterai un qui est arrivé nouvellement. Un garçon de six ans s'était passablement bien tiré d'une petite-vérole discrète assez nombreuse, si ce n'est que l'œil droit, qui était rouge dès le commencement, et dont la sclérotique était couverte de boutons blancs, s'était de nouveau enflammé sur la fin de la maladie, et que la cornée était couverte de pustules. Le mal avait tellement augmenté, que les paupières étant entièrement enflées et enflammées, je ne pus ni les ouvrir, ni voir l'œil. On avait employé plusieurs remèdes nuisibles ; on eut enfin recours à moi, dans la crainte que l'œil ne tombât en suppuration. J'ordonnai qu'on appliquât sur l'œil, pendant deux jours, un cataplasme de mie de pain et de lait, et qu'on mît en même temps le malade à une diète légère. Trois jours après, l'inflammation étant un peu diminuée, j'écartai doucement les paupières, non cependant sans faire couler des larmes, et je vis que toute la cornée était couverte d'une tumeur blanchâtre. Je voulus qu'on continuât l'application du même cataplasme encore pendant deux jours. Le mal prit une meilleure tournure, car les douleurs diminuaient et la tumeur s'amollissait. La même application ayant été continuée, le pus s'écoula le huitième jour, et les douleurs cessèrent. J'eus soin qu'on ajoutât pendant deux jours à ce cataplasme des fleurs de camomille et de sureau ; alors, ne craignant plus l'inflammation, je fis seulement appliquer des linges très-doux et trempés dans une décoction aqueuse de fleurs résolutives et de racine de fenouil, à laquelle on avait ajouté une quatrième partie de vin. Enfin toute la pellicule étant enlevée, il ne resta qu'une tache, qui fut bientôt dissipée par le moyen d'un collyre, et la vue redevint bonne. Un autre enfant, comme je m'en suis assuré, et dont la petite-vérole n'avait pas été fâcheuse, a perdu la vue, mais on l'avait traité par une autre méthode. — Quelle était cette maladie? Était-ce une pustule variolique? Il paraît que c'en était une, et que si on l'avait mal traitée un peu plus long-temps, elle se serait durcie en dégénérant en un squirrhe, qui aurait défiguré l'œil pour toujours et aurait empêché la vue ; ou bien elle aurait entièrement détruit l'œil par la gangrène ou par la suppuration.

Toutes les fois qu'il m'est arrivé de voir la même partie attaquée d'une pustule, j'ai eu soin de faire appliquer continuellement du lait, qui est de toutes les fomentations la plus émolliente ; c'est un cas qui, par bonheur, n'arrive pas fréquemment, et dans lequel il est à propos qu'un chirurgien fasse usage de ses ciseaux. Mais souvent les pustules poussent à la sclérotique et sont accompagnées d'un larmoiement continuel, cependant sans aucun danger.

Toutes les autres suites de la petite-vérole viennent, ou 1° de ce que, la maladie ayant été grave, les forces en ont été abattues ; on les rétablit par le moyen du lait, du quinquina et de l'exercice. Ou 2° de ce qu'il s'est fait un dépôt de pus quelque part ; on y remédie par une diète légère et anti-putride, en évacuant le pus suivant les règles de l'art, ou en faisant son possible pour le chasser vers des parties ignobles. 3° Ou bien elles sont l'effet de la lésion de quelque partie ; alors la meilleure méthode consiste en une diète légère et adoucissante, à lâcher souvent le ventre, et à appliquer des fomentations très-émollientes sur la partie malade. — Il est en général trois préceptes dont l'observation soigneuse est fort propre à prévenir tous ces fâcheux accidents. 1° D'éviter un air chaud et enfermé, et les remèdes échauffants ; 2° de s'abstenir rigoureusement de la viande, des bouillons, des œufs et du vin, aussi long-temps qu'il y a du pus ou de la fièvre : c'est ce dont vous avez très-bien averti il y a vingt-cinq ans ; 3° de purger de bonne heure. — Dans les épidémies les plus bénignes, il y a des espèces de petites-véroles anomales, qui, ne pouvant être attribuées à un vice de l'air, doivent s'expliquer d'après les causes morbifiques propres au malade. Mon dessein n'est pas de les rapporter toutes ; il suffira que j'indique les principales que j'ai observées le plus souvent. Les enfants qui ont le ventre rempli de mauvaises humeurs sont attaqués de symptômes assez graves, qui sont étrangers

à la maladie, dans le temps que la chaleur de la fièvre corrompt ces impuretés, qui demandent nécessairement à être évacuées par des remèdes appropriés.

On reconnaît que cette cause a lieu, 1° ou à un mal de tête ou à un assoupissement souvent insurmontable et plus fort que la fièvre ; 2° à la puanteur de la bouche, au dégoût et aux nausées qui subsistent même après l'éruption ; 3° à la fièvre qui continue avec de l'angoisse, après une éruption bénigne ; 4° à la puanteur des selles, et souvent à une diarrhée fétide, sans que les pustules s'affaissent. J'ai vu en pareil cas quelques malades faire impunément jusqu'à quarante selles et au-delà, dans l'espace de vingt-quatre heures. Combien de maux ne s'ensuit-il pas, lorsqu'on supprime à contre-temps cette évacuation, lorsque dans les petites-véroles discrètes on retient au-dedans du corps le venin qu'une diarrhée salutaire évacuait, et qui était incapable de nuire ! En donnant de la confection ou de la thériaque, la chaleur augmente sur-le-champ, il pousse un grand nombre de boutons; les assistants s'en réjouissent, mais le malade en pleurera dans le temps de la suppuration. 5° Au délire ; 6° à une urine crue et trouble, sans parler de quelques autres symptômes. Pendant ce temps-là les pustules croissent très-bien durant quelques jours, mais sur la fin de la maturation et dans les premiers temps de la fièvre de suppuration, tout se dérange, et le malade, quoiqu'ayant une petite-vérole bénigne, est attaqué à la fois des symptômes les plus graves, et il meurt dans le délire, la léthargie, avec l'orthopnée, la tympanite, une diarrhée fétide, un pouls irrégulier et un abattement complet des forces.

Lorsque j'ai été appelé au commencement de la maladie, j'ai toujours pu prévenir ces funestes symptômes en purgeant le malade tous les jours ; déjà, dès le troisième jour de la maladie, en faisant usage de la crème de tartre et des tamarins, et à mesure que le ventre se lâchait, tous les symptômes se dissipaient; et j'en ai vu un si heureux effet que, dans le temps de la suppuration, le malade, après avoir été purgé tant de fois, était presque en état de se passer de remèdes. Je purge les enfants indociles sans qu'ils le sachent, en mêlant dans leur boisson ordinaire une dissolution de tartre émétique à une dose capable d'émouvoir les intestins, mais non pas l'estomac. Lorsqu'on m'a appelé tard, le dixième ou le onzième jour, la maladie étant déjà devenue violente, j'ai vu quelquefois que les remèdes étaient sans succès; d'autres fois ils ont été efficaces. Les seuls secours dont on peut espérer quelque chose sont une purgation donnée d'abord, un usage abondant des acides, puis encore la purgation. J'ai vu une si grande putridité, que j'ai été obligé de commencer par les acides, et d'y joindre d'abord après la purgation. — Dans une maladie qui n'est pas violente, le serpent reste souvent long-temps caché sous l'herbe, et alors ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il se montre enfin tout-à-coup, et il en impose très-facilement, sous l'apparence d'une autre maladie, à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes ; le médecin peut facilement tomber dans cette erreur, et elle est irréparable. Le seul moyen de sauver le malade, c'est encore la purgation. J'ajouterai ici un exemple remarquable tiré de la rougeole. Il était une famille composée de six jeunes garçons, dont deux étaient morts ci-devant de la rougeole étant à la campagne; deux autres s'en étaient tirés heureusement, ayant eu une rougeole bénigne. Le cadet de tous, âgé de douze ans, prend la même maladie, qui paraît bénigne pendant les cinq premiers jours, si ce n'est que son haleine et ses selles sentaient mauvais. Le sixième jour, le dessèchement ayant déjà commencé, il fut tout d'un coup attaqué d'une orthopnée excessive, de sanglots, de nausées et de délire, avec un pouls très-irrégulier. Les parents épouvantés viennent réclamer mon secours. Le concours des symptômes menaçait d'une terrible fin : il n'y avait aucune sorte d'inflammation ou de pléthore, le venin n'était point rentré ; tout cela venait donc d'une saburre putride. Le malade se refusait à tous les remèdes. Je pensai au kermès minéral, que je lui fis prendre en très-petite dose dans de la confiture de cerises : il en avala un grain sans s'en douter ; cela le fit vomir au-delà de ce que j'avais espéré. Le délire et l'orthopnée s'apaisèrent. J'ordonnai un lavement; il prit encore un grain de kermès ; il fit quatre selles, les urines coulèrent abondamment; il survint une sueur copieuse, et en trois heures le malade se remit entièrement.

J'ai trouvé que, dans d'autres cas semblables, l'oxymel scillitique était un excellent remède, qui méritait les éloges qu'il y a déjà long-temps qu'on lui a donnés, et que Sydenham ne lui a pas

refusés. Il mérite aussi des éloges dans d'autres cas, et une expérience multipliée m'a appris qu'on en peut dire ce que Conrad Gesner disait de son oxymel d'ellébore : « car il chasse merveilleuse- » ment du centre à la superficie les hu- » meurs vénéneuses et les autres mau- » vaises humeurs. » — Trois semaines s'étant écoulées, une sœur du malade dont je viens de parler, âgée de seize ans, se trouva dans le même cas, si ce n'est qu'ayant l'esprit libre et souhaitant de prendre les remèdes, elle avait avalé d'elle-même de la manne; il s'en suivit des selles très fétides; elle recouvra bientôt la santé après avoir été aux portes de la mort. Deux de ses aînés, à ce que me dirent les parents, avaient rendu le dernier soupir peu d'heures après avoir été saignés. — L'anomalie qui vient de malignité est plus mauvaise dans la petite-vérole. Je ne parlerai pas ici des signes de cette malignité, de ses espèces, ni des raisons qui servent à excuser ce terme, cette matière ayant été pleinement exposée dans un nouveau traité des fièvres ; il suffit de savoir qu'une faiblesse extrême, un pouls très-petit, une fièvre continuelle, et accompagnée de redoublements irréguliers; qu'un délire léger, mais continuel ; que des pustules très-petites, aqueuses, ichoreuses, noires, et des taches à la peau ; que des hémorrhagies par tous les pores et par tous les couloirs ; qu'une angoisse continuelle, le dégoût et l'apathie, sont tout autant de caractères non équivoques de malignité dans la petite-vérole.

Dans tous ces cas, le traitement consiste à donner des acides et des anti-putrides fortifiants. Toutes les fois que l'alcalescence et la dissolution chaude des humeurs paraissent prévaloir, il ne faut employer que les esprits acides tout seuls. Lorsque les fluides sont dans une disposition de vapidité, et qu'il y a du relâchement dans les solides, il faut y joindre l'usage des cantharides, du quinquina, du camphre, de la serpentaire ; enfin, il faut employer complètement la méthode qu'ont enseignée les médecins anglais, qui ont souvent occasion de voir cette maladie, et surtout la méthode du célèbre Huxham. On retire ici un grand avantage de l'esprit de vitriol et de la mixture simple, remède à la vérité dont la composition est mal assortie, mais qui est utile. — Le soufre doré d'antimoine, mêlé avec le camphre, ne manque pas non plus d'utilité, quoique ces remèdes soient dangereux comme la peste dans une autre espèce de petite-vérole. Il ne faut pas trop craindre les secousses qu'occasionne une légère dose d'ipécacuanha; ce remède est d'un grand usage dans des maladies analogues, et, comme vous me l'avez déjà appris il y a long-temps, les Allemands le regardent comme un secret fameux dans le traitement de la fièvre miliaire ; et j'ai quelquefois enfreint avec succès la loi rigoureuse que je m'étais imposée de m'abstenir de faire vomir dans le traitement de la petite-vérole.

Mais en voilà assez au sujet de la petite-vérole : si vous donnez votre approbation, monsieur, à ce que j'en ai dit, je m'en réjouirai extrêmement, car elle me tient à présent lieu de beaucoup d'autres, et lorsqu'il n'y aura plus lieu à l'envie de ceux qui voudraient en faire peu de cas, la postérité regardera cette approbation comme un témoignage de ma capacité.

Permettez-moi, monsieur, de soumettre encore à votre jugement quelques observations sur l'apoplexie et l'hydropisie. Je serai court, parce que j'y suis obligé par d'autres occupations, et dans la crainte de nuire aux intérêts du public en vous faisant perdre du temps par un long discours (1).

Il est une infinité d'auteurs, et même de bons auteurs, qui ont écrit sur l'apoplexie : cependant, qu'il me soit permis, sauf les égards que je dois à de si grands hommes, d'ajouter certaines choses qui sortent du plan qu'ils s'étaient proposé, surtout au sujet de la formation de cette maladie, et de la méthode à suivre pour la prévenir. — Il est plusieurs causes qui font que le cerveau se remplit plus de sang que les autres parties : je rapporterai les principales.

1° Il n'est aucune partie dans laquelle, à volume égal, il aborde une aussi grande quantité de sang, car le cerveau reçoit pour le moins la sixième partie de tout le sang ; il en reçoit même le tiers, s'il en faut croire Malpighi. — 2° Il n'en est point dans laquelle il se porte avec autant d'impétuosité en sortant du ventricule du cœur, qui le pousse avec la plus grande vigueur, et sans que cette impétuosité soit arrêtée par la courbure de l'aorte, qui la ralentit plus que les courbures de l'artère carotide et de la vertébrale. — 3° Les parties les plus pesantes

---

(1) . . . In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora.

et les plus volatiles du sang se portent nécessairement au cerveau, par un effet des lois mécaniques ; de là vient qu'il arrive facilement que le sang se raréfie, et que les vaisseaux en souffrent. — 4° Les obstacles extérieurs ne retardent en rien l'impétuosité du sang, car les vaisseaux qui vont au cerveau sont bien à couvert et très-forts. La boîte osseuse qui les contient fait qu'ils ne sont point, ou du moins qu'ils ne sont que peu à portée de profiter du rafraîchissement qui apaise si bien la fougue des humeurs. — 5° Il y a tant d'anastomoses, que l'obstruction de quelqu'un des vaisseaux qui apportent du sang au cerveau ne diminue en rien la qualité de ce fluide. — 6° Les vaisseaux, après être entrés dans le crâne, y font tant de circuits que, la circulation étant fort ralentie, il en résulte très-facilement la stagnation. — 7° Les muscles ne favorisent en aucune manière le retour de ce sang. — 8° Il est au contraire une infinité d'indispositions de la gorge et des poumons qui le retardent; car, ce qui est bien remarquable, autant de fois que la quantité du sang augmente dans le poumon, et elle peut être augmentée par des causes sans nombre, tout autant de fois le retour du sang du cerveau devient plus difficile.

On voit donc pourquoi la tête se remplit de beaucoup de sang aussi souvent que la circulation est accélérée, et on comprend qu'il n'est aucune maladie qui mette plus souvent la vie de l'homme en danger : on conçoit pourquoi j'ai vu plusieurs personnes, dont la charpente osseuse avait été autrefois déformée, tomber dans le délire au milieu de leurs occupations ou des assemblées où elles se trouvaient, à l'occasion d'une circulation un peu trop accélérée, et sans être atteintes d'aucune maladie, état auquel il fallait remédier par une parfaite tranquillité. — Des expériences sûres ont appris que le cerveau étant comprimé, dans quel endroit que ce soit, il en résulte la privation du mouvement et du sentiment dans quelque partie, savoir dans celle dont les nerfs viennent de l'endroit où se fait la compression.

Cela posé, il est très-facile de se mettre au fait de toutes les espèces d'apoplexie; car l'apoplexie n'étant autre chose qu'une privation de tous les sens et de tous les mouvements soumis à la volonté, elle aura lieu, toutes les fois que tout le cerveau éprouvera cette compression qui suspend les fonctions de cet organe. Je ne dirai rien des apoplexies symptomatiques qui tirent leur origine d'une autre maladie, quoiqu'elles n'arrivent jamais qu'après que le cerveau a été comprimé; je ne dirai rien de celles qui surviennent en pleine santé par quelque cause subite, soit externe, telle qu'un coup de soleil, comme j'en ai vu des exemples chez des enfants; ou telle que la vapeur des charbons, genre d'accident que j'ai encore vu ce mois-ci, et que j'ai guéri par l'air frais, par des bains de pieds, des lavements et du jus de citron ; soit par une cause interne, telle que l'opium et le vin. Mais il en est d'autres qui paraissent attaquer subitement sans aucune cause apparente : cependant je ne crains pas d'assurer que celles-ci se sont formées insensiblement, mais elles ont augmenté tout d'un coup; et c'est ici le lieu de reconnaître qu'Hippocrate a dit très-vrai, quand il a dit « que les maladies n'attaquent point l'homme tout d'un coup, mais qu'après s'être accrues peu à peu, elles se montrent enfin dans toute leur force : » et assurément, si quelqu'un examinait attentivement toute l'histoire d'un malade relativement à sa santé, il y découvrirait plusieurs symptômes qui ont annoncé sa maladie long-temps avant qu'il en fût attaqué.

Hippocrate avait déjà recueilli les principaux symptômes qui précèdent l'apoplexie; plusieurs médecins en ont ajouté de nouveaux dans les siècles suivants. Boerhaave et son illustre commentateur rendent compte de la plupart de ces symptômes; cependant, cette partie de la médecine est tellement laissée à l'abandon qu'on serait tenté de croire que la plupart des médecins n'en ont presque jamais entendu parler, ce dont se plaint vivement et avec raison l'auteur de l'*Expérience en Médecine*, qui cite à ce propos une brochure d'un médecin de Vérone, lequel traite expressément de cette matière, et dont il rapporte un fragment où les symptômes avant-coureurs de l'apoplexie sont très-bien décrits. Il serait inutile d'en faire l'énumération, car ce sont tous des symptômes qui prouvent qu'il y a une trop grande quantité d'humeurs dans le cerveau, et que les nerfs sont offensés. J'ai le plus souvent observé une paresse d'esprit, un défaut de mémoire, un vice indéfinissable dans les yeux, un assoupissement fréquent, un sommeil inquiet, de fréquents accès de mal de tête, un engourdissement général, des attaques de

paralysie très-légères, particulières, fréquentes et passagères; et un froid de glace subit dans des parties qui ont été ensuite paralysées. J'ai aussi connu une femme qui a pu prévoir, par ce symptôme, une seconde et une troisième attaque de paralysie au bras et à la cuisse. Il est à la vérité des apoplexies qui surviennent tout-à-coup sans avoir été précédées d'aucun symptôme ou sans cause apparente; mais il faut faire attention qu'une colère réprimée et qu'un chagrin étouffé, état qui n'est inconnu à personne, occasionnent tous les jours des apoplexies.

On a vu tomber un homme de qualité, tandis qu'avec un visage qui exprimait la joie il félicitait un compétiteur qui lui avait été préféré pour remplir le poste qu'ils avaient sollicité, et au moment même où il embrassait celui-ci; dans l'espace d'une heure ce ne fut plus qu'un cadavre. On ne l'ouvrit point. Quelqu'un niera peut être que ce fût une apoplexie, et attribuera plutôt cette mort à la rupture d'un vaisseau de la poitrine; mais ce sera mal à propos, comme plusieurs choses l'indiquent. Cependant un violent chagrin peut affecter la poitrine d'une manière très-fâcheuse: qu'il me soit permis d'en citer un exemple bien remarquable. Un homme perd son épouse qu'il chérissait, et qui était une mère nécessaire à sa famille qui était nombreuse: il est attaqué d'une difficulté de respirer et d'une angoisse très-grave. Un médecin âgé et de réputation, qui attribuait cet état à des hémorrhoïdes détournées, chercha à les exciter par des remèdes âcres; le malade meurt au bout de deux jours. On vit, à l'ouverture du cadavre, qu'il y avait une terrible inflammation des poumons, et que le cœur même s'était rompu par la violence du sang, dont le passage par les poumons avait été fermé. L'un et l'autre de ces cas, monsieur, vous est très-bien connu, mais je reviens à mon sujet.

Toute apoplexie primitive suppose donc que les vaisseaux du cerveau se sont obstrués insensiblement; mais, dit-on, l'apoplexie attaque d'un seul coup, et cela est vrai. Le mal, après avoir été à peine sensible pendant des semaines, des mois, et même des années, se change subitement en une maladie mortelle. Mais qu'y a-t-il d'étonnant? Il suffit d'être tant soit peu au fait de l'histoire des maladies, pour avoir vu des cas semblables. Lorsque, dans les maladies aiguës, je m'informe exactement des circonstances qui ont précédé, j'apprends très-souvent que la santé a déjà essuyé depuis long-temps de légères attaques. Celui qui, par quelque violent exercice, a acquis une disposition à la péripneumonie, la conservera sans s'en apercevoir, jusqu'à ce que, la disposition inflammatoire du sang ayant augmenté insensiblement, ce terrible appareil éclate par une maladie mortelle. Je traite à présent un péripneumonique chez qui le germe de cette maladie existait depuis quatre mois et au-delà, après l'avoir contracté dans un long voyage; depuis ce temps-là il a craché une fois le sang, d'autres fois il a eu de la fièvre, de la difficulté de respirer, des points, et après avoir eu le bonheur d'en être délivré pour un temps par diverses crises procurées par la nature, il a enfin été attaqué d'une inflammation de poumons assez grave. Je vois tous les jours avec chagrin que des malades ont négligé de légères indispositions, qui décelaient un vice naissant du foie ou du poumon, et qui attendent pour demander du secours jusqu'à ce qu'ils soient abattus par la violence d'une maladie, laquelle n'en admet aucun; « le mal s'entretient et s'accroît sourdement, tandis que le berger néglige de panser la plaie (1). »

Il n'est pas moins dangereux de mépriser ces légères maladies qui précèdent une apoplexie dont on est menacé, et qui la précèdent souvent fort long-temps avant qu'elle arrive; car il n'est point de maladie, comme l'a très-bien dit M. Thierry, qu'on puisse plus facilement prévoir long-temps à l'avance; mais il n'en est point non plus qu'il soit plus difficile de dompter, lorsqu'elle est complètement formée. Les médecins devraient donc avertir sans cesse du danger que l'on court en envisageant avec indolence ces légères attaques, qui sont les avant-coureurs de l'apoplexie. Il est aisé de la prévenir, mais il est rare qu'on la guérisse complètement, et ce qui est à remarquer, c'est qu'on se repose mal à propos sur la nature du soin de la guérison; car si on ne lui aide pas, il arrive souvent que les efforts même qu'elle fait pour surmonter la maladie rendent celle-ci incurable. Les maladies du poumon et du foie, desquelles il a déjà été fait mention, en fournissent tous les

---

(1) Alitur vitium, vivitque tegendo
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat.

jours des exemples ; car, aussi long-temps que la fièvre n'est pas de la partie, nous ne désespérons pas encore de l'état du malade ; mais si la fièvre survient, elle diminue beaucoup de nos espérances, quoiqu'on en fasse un si grand cas à titre d'agent de la nature. — C'est par cette raison que nous voyons les vieillards supporter pendant long-temps des maladies de la poitrine, parce qu'il arrive difficilement qu'ils aient de la fièvre ; tandis que ces mêmes maladies, étant secondées par la fièvre, tuent bientôt les jeunes gens.

La pathologie de l'apoplexie montre quel doit en être le traitement. La principale indication est de diminuer l'affluence du sang vers la tête ; car en la débarrassant d'une partie du fardeau, les forces du malade se trouvent suffisantes pour venir à bout du reste, pourvu qu'elles ne soient pas encore entièrement abattues. Lorsque la rupture des vaisseaux donne lieu à l'effusion du sang, il ne reste point ou que très peu d'espérance de sauver le malade par l'inanition des vaisseaux, et il en résulte ces apoplexies qui tuent dans la minute, et qu'on a appelées *foudroyantes*. — Dans le cas d'un engorgement ou d'une obstruction très-forte, le mal n'est pas tout-à-fait sans espérance, si les vaisseaux sont encore entiers ; mais le tempérament du malade, et surtout le concours des symptômes, indiquent qu'il faut faire choix des remèdes révulsifs et évacuants. — Toutes les fois que j'ai vu de la pléthore ou de l'inflammation, 1° j'ai commencé le traitement par une saignée copieuse, dans la vue, qu'en évacuant les vaisseaux, elle fît cesser la compression. Si la première saignée ne se trouve pas suffisante, vu la gravité du cas, je la fais suivre d'une seconde ; car l'expérience m'a appris qu'il ne faut point espérer de sauver le malade, tant que le pouls reste dur ou tendu.

2° J'emploie des lavements propres à amollir, et préparés avec une décoction émolliente, du miel et du sel.

3° Je prescris des tamarins, de la manne et du nitre, dissous dans de l'eau, et à une dose qui puisse, avec le secours des lavements, exciter une diarrhée.

4° J'ai vu un bon effet d'une boisson abondante de jus de citron, délayé dans de l'eau. Cette méthode était fort du goût des anciens, qui voulaient qu'on bût abondamment de l'oxymel étendu dans de l'eau.

5° Il faut faire tenir le malade le tronc élevé, les jambes pendantes, la tête nue et le reste du corps peu couvert ; car dans cette position l'effort du sang vers la tête diminue. Ces attentions paraissent minutieuses, mais l'expérience apprendra qu'on doit en faire cas.

6° Il est bon de faire des ligatures au-dessus du genou ; car, tandis qu'elles compriment davantage les veines, une partie du sang est retenue dans les jambes, et c'est tout autant qu'on ôte au reste du corps ; il s'en suit que la quantité du sang diminue dans la tête. Chacun sait que cette pratique est fort utile dans les hémorrhagies ; et il y a long-temps que des médecins de poids ont averti que l'apoplexie est une hémorrhagie du cerveau. — Tandis que le malade est étendu sans mouvement, les assistants et souvent le médecin cherchent à rétablir le mouvement, ce qui est une erreur très-dangereuse et ne cessent de tourmenter le malade en faisant usage de divers stimulants ; mais cette méthode est tout-à-fait nuisible : car ce n'est pas le mouvement du cœur qui est en défaut, et c'est le seul que nous puissions ranimer, mais c'est la faculté de sentir et de remuer les membres, laquelle on ne peut rétablir que par un seul moyen, savoir : en diminuant la compression du cerveau ; il n'y a qu'une méthode propre à produire cet effet ; c'est de diminuer les mouvements vitaux et la pléthore. — Il faut donc se garder avec soin de secouer, de rouler ou de frotter en aucune manière le malade ; de toute boisson ou fomentation échauffante, aromatique, spiritueuse ; de tout secours enfin qui pourrait augmenter la force de la circulation, qu'on doit plutôt réprimer. Il faut interdire soigneusement tous les remèdes qui ont quelque chose de stimulant, tous les aliments qui ont de l'âcreté ou qui nourrissent trop. — Le préjugé fondé sur l'opinion qu'on a de l'utilité de la fièvre, fait que l'on est porté pour les remèdes chauds ; il est vrai qu'on a été induit dans cette erreur d'après un aphorisme du père de la médecine, lequel on a mal compris. La fièvre est utile, lorsque les vaisseaux sont déjà délivrés du poids qui les opprimait, et que la pléthore est enlevée ; car lorsqu'il survient une légère fièvre, elle peut dégager les obstructions, au cas qu'il en reste quelque part ; mais aussi long temps que les vaisseaux sont très-pleins, un nouveau degré de fièvre de plus dans la circulation du sang serait funeste. Il a

donc pu arriver que la cause d'une apoplexie sanguine ayant été surmontée, la fièvre ait été utile, mais jamais auparavant, puisqu'alors elle lui est contraire. Elle ébranle davantage les forces dans l'apoplexie qui vient d'épuisement.

J'ai vu les frictions des jambes augmenter la rougeur du visage, la force et la fréquence du pouls et le ronflement, ce qui n'est pas étonnant, car c'est là l'effet de ce remède. J'ai vu une purgation faite avec du séné, du sel de Sedlitz et quelques amers, qu'on avait donnée trois jours après une attaque d'apoplexie, être suivie, au bout de quelques heures, d'une seconde attaque qui fut mortelle. Je sais qu'un apoplectique est mort dans le temps qu'on espérait son rétablissement, et cela pour avoir mangé une soupe trop nourrissante, deux œufs mollets et avoir bu deux onces de vin d'Espagne. Pour échapper au danger dans cette maladie, il faut s'abstenir pendant quelques jours de toute nourriture, et ne vivre que d'une boisson très-légère, délayante et rafraîchissante; et il est assurément nécessaire de défendre pour long-temps aux malades tout aliment tiré du règne animal. — Je n'ignore pas que je choquerai plusieurs praticiens, en attaquant aussi hardiment une méthode que l'abus a confirmée, et en enseignant avec un petit nombre d'autres médecins à guérir l'apoplexie par les rafraîchissants; mais la raison et l'expérience demandent ce traitement à grands cris, et il n'est aucun guide qu'un médecin de probité doive préférer à ceux-là. Cette maladie est du genre des inflammatoires, et j'ai vu chez des vieillards une première attaque de fièvre continue inflammatoire se manifester avec des symptômes qui menaçaient d'une apoplexie prochaine, et qui auraient très-promptement dégénéré en une vraie apoplexie, si je n'y avais pas paré par une méthode extrêmement rafraîchissante.

Vous aurez lu, monsieur, par-ci par-là dans les ouvrages de très-célèbres auteurs, qu'ils recommandent les cantharides; et vous aurez vu des médecins d'une grande réputation faire appliquer ces mouches. Il est vrai que Boerhaave et le célèbre praticien qui l'a commenté ont averti qu'on devait en faire usage avec précaution, et seulement après d'abondantes évacuations. Je n'ai point voulu les employer dans cette espèce d'apoplexie, et je ne m'en suis pas repenti; car ces insectes paraissent plutôt propres à occasionner l'apoplexie, qu'à y remédier. Lorsque les femmes, qui sont si souvent sujettes aux maux de dents, cherchent à s'en délivrer par le conseil des femmelettes, en s'appliquant des cantharides derrière les oreilles ou à la nuque, combien de fois n'arrive-t-il pas que la maladie, de supportable qu'elle était, dégénère en une terrible inflammation accompagnée d'un grand mal de tête, et qu'il faut traiter par la saignée et les rafraîchissants? J'ai vu un homme qui, pour s'être fait appliquer un emplâtre vésicatoire derrière le cou, dans la vue de dissiper une fluxion catarrhale qui s'était jetée sur ses dents, tomba dans un assoupissement dont on put à peine le réveiller au bout de vingt-quatre heures. On diminue le danger en enlevant la pléthore; mais le dissipe-t-on en entier? Il est certain que, de quelque façon que la pléthore soit diminuée, les pléthoriques ne laissent pas que de conserver cette disposition particulière, qui rend très-facilement au sang sa première impétuosité et son état inflammatoire. — Les péripneumonies et les pleurésies reprennent tout d'un coup leur violence à l'occasion du plus léger stimulant, et deviennent encore plus dangereuses dans le temps qu'on croyait le malade sauvé. L'an 1757, j'ai vu dans une autre ville une femme sexagénaire, sanguine, replète, qui avait eu une attaque d'apoplexie, et à qui on avait administré, par le conseil d'un apothicaire, la saignée, des lavements, des purgatifs et d'autres secours, qui ne sentaient pas absolument l'impéritie; on lui appliqua des cantharides derrière le cou, toujours sous la direction du même apothicaire. Je n'aurais jamais cru, si je ne l'eusse vu, que cette application fût suivie d'une inflammation de tout le dos, d'esquinancie, d'une fièvre aiguë et d'un surcroît d'assoupissement qui se dissipait déjà, de terribles douleurs, d'une angoisse terrible, d'une agitation continuelle et d'une mort affreuse. Il est donc plus sûr de s'abstenir de l'usage des cantharides, dans l'apoplexie qu'on appelle sanguine, et lorsque j'ai voulu user de révulsifs, j'ai ordonné d'appliquer au gras de jambes de la semence de moutarde saupoudrée sur du levain, après avoir fait précéder des fomentations émollientes, et j'ai souvent eu le plaisir de voir que la tête se débarrassait à mesure que les jambes s'enflaient.

Quant à la cure prophylactique qu'on

a trop négligée, et de laquelle je veux surtout parler, la meilleure consiste : 1° à empêcher la formation de la pléthore; 2° à éloigner tous les stimulants capables d'exciter des mouvements si dangereux; 3° à empêcher le transport du sang à la tête, qu'on appelle en latin *anarrhopia.* — Nous remplissons la première indication par une diète légère et par les évacuants. Il me paraît superflu d'exposer en détail la diète que d'autres ont indiquée au long. La première et la principale règle est, que les aliments soient surtout tirés du règne végétal, et que la boisson soit atténuante, aqueuse et acescente; qu'on s'abstienne des vins généreux ou spiritueux, et qu'on n'use que des vins légers, et qui mêlés avec l'eau font une boisson agréable et diurétique; tels que sont quelques-uns de nos vins de la Côte, ceux qui croissent dans le village d'Yvorne, voisin de l'heureux séjour où vous vous êtes retiré, monsieur; les vins du Rhin, ceux de Moselle; ceux que produit en abondance le vignoble de Graves, près de Bordeaux; ceux de l'Orléanais, qui font de si bon vinaigre, et quelques autres.

Il importe aussi beaucoup de souper peu et d'exclure de ce repas toutes les nourritures animales et le vin; car le sommeil occasionne la pléthore, laquelle nous cherchons à éloigner: on fait donc très-mal de prendre des aliments qui puissent donner lieu à la pléthore déjà avant le sommeil; et il n'est pas étonnant si, les vaisseaux étant engorgés par cette double cause, les attaques d'apoplexie arrivent si souvent pendant la nuit. Il faut, par une semblable raison, s'abstenir de faire la méridienne, parce que ce sommeil augmente trop la pléthore; les personnes même qui sont en santé font mal de s'y livrer, soit par la raison que je viens de dire, soit parce que ce sommeil se fait aux dépens de celui de la nuit, ou parce qu'il est de trop, ce qui est également nuisible. En général donc on nuit à sa santé en dormant après le dîner, ce que prouvent abondamment la pesanteur, l'engourdissement, la rougeur du visage, le mal de tête, la puanteur de la bouche et la pesanteur d'estomac qu'éprouvent ceux qui ne sont pas accoutumés à ce sommeil. L'habitude fait qu'on s'y accoutume, on ne sent plus le danger dont on est menacé; mais quoique les mauvais effets de cet abus ne s'aperçoivent pas, ils n'en sont pas moins nuisibles, surtout toutes les fois qu'on a à craindre des transports de sang à la tête. On peut cependant permettre ce sommeil dans certaines circonstances. — On comprend le mal qu'on se fait en buvant le soir, et à quels dangers s'exposent ceux qui, ne pouvant dormir pour avoir trop mangé à souper, et n'avoir rien voulu retrancher à ce repas, cherchent à se délivrer de l'insomnie, tandis que la cause en subsiste encore, en prenant de l'opium. J'ai vu cette imprudence donner lieu à des accidents fâcheux, et j'ai guéri plusieurs fois le même homme, qui restait plongé pendant deux ou trois jours dans un assoupissement comateux pour avoir avalé de la thériaque ayant l'estomac et les vaisseaux pleins. Puisque le sommeil produit la pléthore, ceux qui sont en danger de devenir pléthoriques doivent éviter de dormir trop long-temps. Mais cette digression m'écarte de mon plan.

Assurément j'ai vu que, lorsque les malades voulaient suivre mes conseils en s'astreignant à la diète légère dont j'ai parlé, elle empêchait les retours d'apoplexie et dissipait ces indispositions de la tête qui depuis plusieurs années avaient menacé de dégénérer en une maladie plus grave. Et qu'on ne craigne pas que cette diète abatte les forces animales ; les malades s'en portent mieux, comme je l'ai dit, et sont mieux en état de s'acquitter de toutes les fonctions animales. Toutes les fois au contraire que la quantité du sang est augmentée, que les forces vitales prennent trop le dessus, et que les vaisseaux de la tête sont fort pleins, il arrive tout autant de fois que la pression du cerveau nuit aux fonctions des nerfs, et que les forces animales et naturelles se détruisent. Je connais un homme qui a essuyé une attaque d'apoplexie assez grave, dont le visage devenait rouge, et qui perdait l'ouïe et les forces toutes les fois qu'il buvait au-delà d'un verre de vin pur. J'ai vu une femme qui avait été pareillement atteinte de cette maladie, et à qui les forces manquèrent, tandis qu'elle était sur la chaise percée, pour avoir pris un bouillon aux écrevisses trop succulent. Oh! combien le genre humain ne prolongerait-il pas sa vie, s'il était fermement persuadé que la diète la plus propre à donner des forces est celle qui est la plus opposée à la maladie! — La diète peut tenir lieu de tous les autres secours, pourvu que le cas ne soit pas pressant; mais lorsque la maladie est déjà formée et que le danger est pressant,

ce serait vainement qu'on se confierait à la diète seule : la saignée est alors la seule ressource assurée qui reste. Je n'ignore pas ce que des gens de poids allèguent contre ce remède, en avertissant avec raison que la pléthore se reproduit bientôt après avoir été dissipée par la saignée; mais cela ne prouve rien contre une nécessité urgente. Il faut sauver la vie au malade par la saignée, puis prendre garde que la diète soit telle que la pléthore ne se reproduise pas; et il faut prendre ce parti sans hésiter; car s'il est des cas où le retard soit dangereux, c'est surtout dans celui-ci. En voici un exemple choisi sur plusieurs autres.

Une femme âgée de soixante ans, sanguine et robuste, éprouvait depuis plus d'une année des vertiges violents. Je lui avais conseillé de se faire saigner au moins quatre fois par an, et de se lâcher le ventre en buvant sur des tamarins. Elle avait suivi quelquefois ces conseils assez exactement; mais ayant un peu trop tardé de se faire saigner, les vertiges l'avaient obligée de faire avertir le chirurgien de venir la saigner au bout de trois jours. Mais après s'être couchée bien portante, on la trouva le matin raide morte dans son lit, et dans une attitude semblable à celle que les médecins regardent comme une marque de la meilleure santé. Le sommeil, ayant rendu la pléthore plus considérable, avait occasionné l'apoplexie. Toute la peau, et surtout celle du visage, était défigurée par une horrible ecchymose noire, qui venait de ce que le sang avait rompu tous les vaisseaux, et même ceux des narines par lesquelles il s'était écoulé. Cet accident aurait vraisemblablement été prévenu par la saignée; évacuation dont on peut d'autant moins se passer, que les malades ont moins de docilité et refusent de se soumettre aux règles de la diète.—Il est aussi nécessaire de délivrer de la plénitude de sang ces personnes qui en font une si grande quantité que si on ne la diminue pas, ou qu'on n'en empêche pas la génération par toutes sortes de moyens, elles sont continuellement exposées aux maladies les plus graves.

J'ai vu une belle fille âgée de vingt-deux ans, qui, étant sujette à des maladies graves causées par une plénitude de sang, ne vivait depuis trois ans que de végétaux et d'eau, et qui néanmoins avait eu pendant tout ce temps-là des règles fort abondantes, et des saignements de nez copieux et fréquents. Cela ne diminuait pourtant pas la pléthore au point que la malade n'éprouvât pas souvent un violent mal de tête, et qu'elle ne tombât en syncope toutes les fois que le mouvement ou un air chaud rendaient chez elle la circulation plus rapide. Enfin elle fut attaquée, au commencement de l'hiver, d'une pleurésie très-fâcheuse, qui ne put se guérir par aucun autre remède que par d'abondantes et fréquentes saignées et par des saignements de nez très-considérables. Elle a vécu très-sobrement, pendant tout l'hiver, de légumes, de pain et d'eau : le 25 de mars, elle a été de nouveau attaquée d'une violente pleurésie, qui a cédé aux mêmes secours. — Quelle est la faculté en vertu de laquelle il se fait une si grande quantité de sang? Ce n'est sans doute pas celle qui constitue la vigueur du manœuvre, et qui paraît dépendre de la seule densité des fibres; car cette fille a la fibre mobile et lâche. Un homme robuste ne fait pas une si grande quantité de sang; la cause de la force est donc différente de celle de la sanguification. Cette différence vous est connue, monsieur, et vous voudrez bien faire voir en quoi elle consiste, ou bien elle est inconnue. Il paraît que les fondements en sont imperceptibles. Voici d'autres exemples.

Un homme de qualité, âgé à présent de cinquante ans, qui avait été autrefois à la guerre, et qui depuis plusieurs années était sujet à un flux hémorrhoïdal abondant, s'étant fait une si grande quantité de sang, en menant une vie oisive dans des chambres chaudes, et en s'adonnant au jeu et à la bonne chère, essuya, au mois de février de 1752, une légère attaque d'apoplexie dont il fut guéri, à ce que j'ai appris, par la saignée. L'année suivante et le même mois, il perdit quinze livres de sang dans l'espace de deux jours. Ayant été son médecin depuis lors, je lui ai conseillé une diète légère, et presque entièrement végétale, telle que l'exigeait la maladie : il use d'un vin léger dont il boit en petite quantité, il se passe entièrement de liqueurs spiritueuses, de café et de tabac; il évite les chambres chaudes; il a le ventre libre, le flux hémorrhoïdal revient périodiquement et en abondance; il mène une vie active. Je n'ai pourtant pas encore pu faire en sorte qu'il fût exempt de cette hémorrhagie pendant deux ans entiers. Quelle est, encore un coup, je vous prie, monsieur, la cause d'une sanguification si considérable? Je sais qu'il est nombre

d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont un pareil tempérament : cela vient-il de ce que la transpiration est moins considérable? — Je connais une femme qui depuis plusieurs années perdait beaucoup de sang par les hémorrhoïdes; elle avait essayé d'une infinité de remèdes; je ne m'en rappelle qu'un seul qui mérite attention, savoir du safran de Mars astringent, qu'elle prenait à grandes doses par l'ordonnance des plus célèbres médecins de Montpellier. Elle m'a protesté avec serment que, d'après un calcul très-exact fait au moyen d'un vase qui lui servait de mesure, elle avait perdu dans une seule année quatre cent douze livres de sang; cependant elle vivait, mangeait et se promenait dans sa chambre. Autant que je l'ai pu savoir, elle n'a jamais été entièrement exempte de ce flux hémorrhoïdal; elle vit encore actuellement. Cette quantité de sang n'est pas sans danger : comment peut-on y remédier? Quoique la cause en soit inconnue, l'expérience a cependant fait voir qu'il est fort utile d'éviter tous les aliments qui nourrissent beaucoup ou qui agissent comme stimulants; de s'abstenir des vins généreux et des vins rouges, mais d'user d'aliments végétaux en petite quantité, de boire de l'eau aigrelette, de se donner un exercice modéré, mais continuel; de prendre de temps en temps des purgatifs acescents, et de provoquer les urines par des remèdes nitreux. Il paraît que la faculté *sanguificative* a beaucoup diminué chez la fille dont j'ai parlé plus haut, et, au lieu de la chaleur continuelle dont elle se plaignait auparavant, elle commence déjà à craindre le froid.

Quelle est l'utilité de la saignée? Elle se réduit assurément à peu de chose. Comment est-ce qu'en tirant quelques onces de sang on emportera cette pléthore, qui ne laisse pas de subsister malgré qu'il s'évacue une livre de sang par jour? ou comment apaisera-t-on par là une hémorrhagie qui ne peut s'arrêter qu'après qu'il s'est écoulé quelques livres de sang? Cette saignée sera-t-elle utile en faisant une révulsion qui détourne le sang des vaisseaux par lesquels il s'écoule? Cependant il n'est pas encore décidé que cette révulsion soit réelle, et la raison, de concert avec l'expérience et les autorités, m'empêche de le croire. Mais accordons à la saignée cette propriété révulsive : elle arrête donc l'hémorrhagie à raison de cette propriété, mais elle laisse substituer la pléthore; elle empêche la guérison qu'opérait la nature, et elle ne guérit pas; donc elle est nuisible. Mais en la réitérant souvent on parerait à la nécessité des hémorrhagies. J'en conviens, si on tirait plusieurs livres de sang avant le temps où l'hémorrhagie doit arriver, on la préviendrait certainement; mais qu'importe que cette évacuation soit l'ouvrage de la nature ou celui de l'art? D'ailleurs on a appris, par de fréquentes observations, une chose dont la raison n'est pas difficile à trouver, c'est qu'on supporte bien cette évacuation de sang qui se fait goutte à goutte, quand même elle va à plusieurs livres, tandis qu'une saignée qui aurait évacué la moitié de cette quantité aurait causé la mort. — J'avoue cependant que, vu l'impétuosité avec laquelle le sang s'échappe de lui-même, vu qu'il s'en perd beaucoup au-delà de ce qu'il convient, et que l'hémorrhagie ne s'arrête pas toujours après que la pléthore est dissipée, mais qu'elle donne lieu à l'épuisement, il serait souvent utile de prévenir l'hémorrhagie par la saignée. Mais il y a ceci à craindre, c'est que les hémorrhagies spontanées ne tombent en désuétude, et que les saignées étant une fois renvoyées, il ne survienne quelque maladie grave qui emporte le malade. Car aussi long-temps que les hémorrhagies continuent d'être habituelles, la nature pourvoit à sa conservation et éloigne le danger de la pléthore. Mais lorsque l'on remet à l'art le soin de remédier à la pléthore, il est toujours à craindre qu'il ne se commette quelque faute de la part du malade ou de la part du médecin, et que, bercés d'une espérance trompeuse qui leur fait entrevoir la guérison, ils ne méprisent trop le danger. Je connais des personnes qui, étant sujettes à des hémorrhagies très considérables, sont parvenues à une vieillesse des plus heureuses. Plusieurs pléthoriques par contre, qu'on s'était flatté de guérir par la saignée, ont été accablés par leur propre sang et ont mené une vie misérable. — Il est donc plus sûr de s'abstenir de la saignée chez ceux que des évacuations spontanées délivrent d'un sang qui leur est à charge; à moins qu'on ne soit forcé d'y recourir par quelque maladie grave. Mais il est à propos de pratiquer la saignée lorsqu'il se fait une grande quantité de sang, et que, la nature n'excitant aucune hémorrhagie, le sang se jette cependant sur différentes parties et menace souvent d'occasionner une apoplexie, une esqui-

nancie, un catarrhe suffocant ou d'autres maladies très-graves. Et un médecin n'agirait point mal avec ses malades, s'il pouvait apprendre à la nature à faire sortir le sang par les narines, toutes les fois qu'il y en a trop; car la pléthore existe souvent sans qu'on le sache, et il est arrivé plus d'une fois que le premier symptôme par lequel elle s'est manifestée a été mortel. C'est peut-être cette raison qui avait donné lieu à l'usage où étaient les anciens Égyptiens de se faire scarifier le nez.

Je me suis trop arrêté à disserter au sujet de la pléthore : il s'agit maintenant de rechercher de quelle manière il faut remplir les autres conditions de la prophylactique. Je serai court, car il suffit de faire voir qu'en évitant la pléthore on empêche le trop de mouvement des humeurs, et qu'elles ne se portent à la tête. Il me reste donc peu de choses à ajouter.— Premièrement donc on empêche le trop grand mouvement des humeurs en s'abstenant rigoureusement d'avaler quoi que ce soit sous le nom d'aliment ou sous celui de remède, et de toute boisson chaude, parce que tout cela augmente dans le moment la chaleur et le mouvement; 2° en évitant un air trop chaud et impur, car un tel air augmente singulièrement la raréfaction et le mouvement des humeurs; et j'ai vu récidiver plusieurs apoplexies par l'abus des chambres trop chaudes. Ceux qui sont sujets aux vertiges témoigneront combien les chambres trop chaudes sont nuisibles; et les hommes même les mieux portants éprouvent des vertiges lorsqu'ils s'y arrêtent un peu trop long-temps. Or, les vertiges, l'apoplexie, la léthargie, le carus et les autres affections soporeuses, ont une origine qui leur est commune, et ne diffèrent que par le degré; donc les mêmes choses conviennent ou nuisent dans ces maladies. — Outre cela, il faut faire attention que cette précaution est d'une grande importance pour empêcher le transport du sang à la tête, ce qui est la troisième indication. Car dans une chambre trop chaude la tête s'échauffe plus que les autres parties, parce que, suivant une loi physique, l'air qui environne la tête est plus chaud que celui qui est autour des pieds, et que la respiration surtout en souffre : or, j'ai déjà dit que la plénitude du poumon donne lieu à celle de la tête. Il importe surtout beaucoup de dormir dans une chambre qui soit grande et un peu froide, avec les rideaux ouverts; car, je ne cesserai de le répéter, le sommeil est très-contraire dans les affections soporeuses. Il faut donc mettre tous ses soins à empêcher que d'autres causes nuisibles ne concourent avec le sommeil; 3° il faut éviter soigneusement tous les mouvements excessifs qui agitent toute la masse du sang.

On prévient le transport du sang en se conformant aux avis précédents et aux suivants; en se tenant les pieds au chaud; en évitant de s'exposer au soleil, et tous les efforts qui, en obligeant à une longue inspiration, font que le sang s'accumule dans la tête; en renonçant à toutes sortes de narcotiques, de spiritueux et de céphaliques qui poussent toutes les humeurs vers les parties supérieures; enfin en se tenant le ventre libre, car par là on s'épargne des efforts dangereux et on réussit à empêcher la pléthore, la chaleur et la fièvre. J'ai vu à cet égard de très-bons effets des cristaux de tartre, dont un usage long et journalier procure plus d'avantages qu'on ne peut le dire; et j'ai appris par une expérience multipliée qu'ils sont le remède de précaution le plus sûr de l'apoplexie sanguine ou bien de l'apoplexie bilieuse, nom que l'on donne volontiers à cette maladie. Il est aussi deux passions de l'âme qui ont souvent produit l'apoplexie et qu'il faut éviter avec soin, savoir : la colère et une joie excessive. Il est rare qu'un excès de bonheur tue par une joie inopinée; mais les occasions de se mettre en colère sont très-fréquentes, et les apoplectiques sont souvent sujets à la colère, ils doivent se tenir fort sur leurs gardes : les livres des médecins sont remplis d'observations qui font voir que la colère a été suivie de l'apoplexie. — L'apoplexie est une maladie familière aux savants; et lorsqu'ils en ont été une fois attaqués, ils ne peuvent rien faire de mieux, pour en prévenir les rechutes, que de renoncer tout à-fait aux études un peu trop sérieuses, car la méditation donne lieu au sang de s'accumuler dans la tête, et à l'apoplexie. Il n'est point d'homme de lettres qui n'ait éprouvé des plénitudes de tête considérables et menaçantes; elles se dissipent très-bien en renonçant incessamment à toute espèce d'étude, en se découvrant la tête et se tenant assis dans une parfaite tranquillité, et même sans parler. Il leur importe beaucoup d'avoir la tête légèrement couverte, d'éviter les chambres

chaudes, d'user d'une diète légère et de s'abstenir du vin. Je ne dois pas non plus passer sous silence que le café, dont ils boivent pour dissiper ces plénitudes de tête, est un remède peu sûr, et qui est plus propre à produire l'apoplexie qu'à l'éloigner.

J'ai vu cette maladie chez des octogénaires ; alors j'ai évité la saignée, à moins qu'il n'y eût une nécessité pressante, auquel cas l'issue en est mortelle, car cette évacuation fait quelquefois des maux bien difficiles à réparer ; mais j'ai alors employé efficacement les purgatifs et la diète. J'en ai vu récemment un exemple dans la personne d'un homme âgé de quatre vingt-quatre ans, qui menait autrefois une vie active, mais qui, parvenu à cet âge, s'était adonné à une vie sédentaire et à la bonne chère. Il eut de nuit une attaque d'apoplexie qui lui laissa un léger obscurcissement dans les idées, et une paralysie imparfaite de la langue : il ne voulut pas permettre qu'on lui donnât des lavements; mais à mesure que ses intestins se vidèrent par le moyen des tamarins, de la manne, de la crème de tartre et du jus de citron, les fonctions de l'esprit et de la langue se rétablirent, et il recouvra sa première santé. — J'ai vu cette espèce d'apoplexie laisser quelquefois de la toux après elle : cette toux fait beaucoup de mal, en ce qu'elle fait que les humeurs s'accumulent dans la tête : elle ne demande point de traitement particulier, mais elle cède très-bien à la diète végétale : j'ai vu réussir l'esprit de nitre délayé dans une boisson émolliente. Il faut se garder soigneusement de tous les narcotiques qui, dans ce cas, sont des poisons dangereux. — Avant de parler des autres espèces d'apoplexie, je rendrai compte en peu de mots de quelques autres maladies qui ont de l'affinité avec l'apoplexie sanguine, et je rapporterai des observations qui y appartiennent. — La première de ces maladies n'est pas fort rare : elle n'a pourtant pas été décrite jusqu'à présent, aussi est-il souvent arrivé qu'on ne l'a pas connue, et, qu'ayant été mal traitée, elle est devenue mortelle : elle reconnaît pour cause une obstruction lente et légère des vaisseaux du cerveau : il s'en suit de la langueur, de la pesanteur, de la lassitude (car les esprits qui mettent les muscles en mouvement sont en défaut), puis un dérangement d'estomac, du dégoût et des nausées, qui sont un effet de cette étroite correspondance qui a lieu entre l'estomac et la tête, et qui fait qu'il est souvent difficile de juger si la cause des nausées est dans l'estomac ou dans le cerveau, parce que la pléthore du cerveau produit fréquemment un effet semblable à celui qui dépend des impuretés de l'estomac. La maladie se manifeste tout-à-coup par des vomissements souvent accompagnés d'un pouls irrégulier et d'une faiblesse excessive : on en accuse des dépravations du chyle ; on emploie des émétiques, des purgatifs, des stomachiques ; on cherche à rétablir les forces par des spiritueux, et à opérer une révulsion par le moyen des vésicatoires : tout va en empirant ; la léthargie survient et le malade succombe.

J'ai vu plusieurs personnes dans ce cas ; j'ai arrêté les vomissements, dissipé les nausées, empêché la maladie d'achever de se former, et je l'ai guérie par une saignée copieuse, par des bains de pieds, en faisant boire sur des tamarins, sur le nitre, en prescrivant une boisson délayante et laxative, et par des lavements très-émollients. Je sais que plusieurs sont morts pour avoir été traités par une autre méthode. Il n'y a pas bien long-temps qu'un homme qui avait été attaqué de cette maladie est mort dans une profonde léthargie; on lui avait fait prendre des préparations de pavots, je ne sais dans quel but, à moins que ce ne fût peut-être pour arrêter le vomissement. — Il est encore une maladie analogue à laquelle succombent plusieurs personnes parvenues à une extrême vieillesse. Après des vertiges, de l'angoisse et de la faiblesse, elles sont tout-à-coup attaquées de vomissements si copieux, qu'on a peine à concevoir la quantité des matières qu'elles évacuent. Les vomissements durent pendant quelques heures ; lorsqu'ils sont apaisés, les malades paraissent être un peu mieux, mais il leur reste une très-grande faiblesse, et à peine s'est-il écoulé quelques heures qu'il survient une léthargie mortelle, ou qu'après une légère difficulté de respirer ils tombent en syncope, et finissent ainsi leurs jours assez tranquillement. — Deux cas tout nouvellement arrivés serviront d'exemple d'une autre maladie. Un homme de quarante ans, d'un tempérament bilieux, mais sain, ayant mené ci devant une vie gaie et active, maintenant sédentaire, en proie à l'ennui et à certains chagrins, et mangeant peut-être un peu trop, tomba, sur la fin de l'automne der-

nier, dans un sommeil presque continuel, en sorte qu'il entendait à peine parler, qu'il répondait avec difficulté, qu'il ne prononçait que de temps en temps quelques paroles dépourvues de sens, soit que l'assoupissement le gagnât, soit que ce fût l'effet d'un très-violent mal de tête qui alternait avec l'assoupissement; il était dégoûté de tout, même de la vie; il était maigre, jaune, faible; il avait des nausées et des vertiges. Je conseillai 1° de ne lui donner pour toute nourriture que des végétaux, et pour boisson de l'eau seulement, ou de la limonade, en mettant le vin absolument de côté, et surtout de lui donner une très-grande quantité de fruits de la saison, principalement de raisins; 2° de lui faire baigner les jambes dans l'eau tiède une ou deux fois le jour; 3° de lui faire boire tous les jours douze onces d'une tisane faite avec de la racine de chiendent, des tamarins et du nitre. Il se porta bien au bout de douze jours.

J'ai été consulté par les parents d'un capitaine de qualité, qui avait près de cinquante ans, qui était robuste, mais qui avait l'habitude de passer les nuits à jouer : il était tombé dans la tristesse et dans un assoupissement sans sommeil, accompagné d'absences de mémoire, en sorte qu'il s'endormait étant assis à table, en parlant et en se promenant : il passait des nuits cruelles et dans l'angoisse, et il oubliait ce qui s'était passé peu auparavant; il ne disait pas un mot de tout le jour, tandis qu'avant sa maladie il était d'une humeur gaie. Quelle était la cause de cette maladie? Était-ce une disposition inflammatoire? Quels remèdes fallait-il employer? Ce n'était sans doute pas des bouillons de vipère et des vésicatoires, comme un médecin étranger l'avait conseillé; mais j'ordonnai qu'après une saignée, 1° il bût tous les jours quatre livres de petit-lait très-clarifié avec autant d'onces de miel, une once de rob de sureau et deux drachmes de crème de tartre; 2° une diète entièrement végétale et consistant surtout en herbes chicoracées, en fruits de la saison et en raisins; 3° je lui défendis absolument toute boisson fermentée, excepté le vinaigre seulement, mais je voulus qu'il bût abondamment de la limonade, de l'eau et du moût; 4° je voulus qu'il prît le soir d'amples bains de jambes tièdes. Le malade étant indocile n'observa tout cela qu'imparfaitement, et ne voulut pas renoncer tout à-fait à la viande et au vin; il ne prit ni du petit-lait, ni du miel, ni du rob de sureau; il usa cependant des bains de jambes tièdes, de crème de tartre et d'apozèmes de chicorée. Cela fit prendre une meilleure tournure à la maladie, l'assoupissement se dissipa, le sommeil revint, la tristesse diminua; mais comme il mit bientôt de côté toute les règles que je lui avais prescrites, la maladie ne cessa pas entièrement (1).

Il faut rapporter ici ces sommeils léthargiques dont parlent des auteurs dignes de foi; on voit quel doit en être le traitement toutes les fois qu'ils ne tirent pas leur origine de quelque autre maladie. C'est mal à propos qu'on cherche à réveiller les malades en employant des remèdes stimulants, tandis qu'il faut les guérir par des évacuations, et en réprimant le mouvement des humeurs; car lorsqu'il aborde plus de sang dans certaines parties qu'il ne s'en écoule, elles se remplissent trop. Il faut donc, par cette raison, faire en sorte que l'affluence du sang et la pléthore diminuent, car des observations sans nombre prouvent que toutes les fois qu'on la dissipe, le mouvement du sang dans les veines est plus facile. — Il est des hommes mal constitués dès leur naissance, et qui, ayant les vaisseaux du cerveau ou de la tête trop délicats, sont exposés, à raison de cette constitution, à des maux de tête continuels et très-graves, et ils sont presque d'abord accablés par les moins violents. L'art ne peut pas y remédier, et il n'y a de soulagement à attendre que d'un genre de vie qui diminue l'activité des forces vitales; ces personnes sont obligées de vivre dans un état de faiblesse, les forces leur donnant la mort.

Je dois maintenant parler des autres espèces d'apoplexie. Toutes les fois que cette maladie attaque un corps qui n'est sujet ni à la pléthore, ni à l'inflammation, mais qui est cachectique et rempli d'humeurs crues, aqueuses, visqueuses, il est rare qu'il faille avoir recours à la saignée, mais il faut évacuer par les couloirs et

(1) Il y a neuf ans que j'écrivis ceci; ce malade parut être encore pendant quelque temps dans un état de convalescence; mais ayant bientôt repris son premier genre de vie, il retomba dans l'assoupissement; et ayant été assez mal avisé pour user de la poudre d'Ailhaud, il s'enflamma le cerveau, dans lequel on trouva un abcès après sa mort.

faire en même temps tout son possible pour procurer une révulsion. Il ne faut pas non plus faire choix des remèdes recommandés précédemment, lesquels sont exempts de toute âcreté; car dans ce cas-ci il n'est pas si facile d'accélérer le mouvement des humeurs, et les corps engourdis de ces malades obéissent mal à des remèdes doux. J'emploie les sels amers, le séné, la rhubarbe, le diagrède, la racine de jalap et des lavements âcres à titre de purgatifs : après qu'une diarrhée abondante a entraîné une quantité d'humeurs, il est permis d'exciter d'autres secrétions, pourvu qu'en même temps on fasse usage des révulsifs ; mais on est quelquefois obligé d'employer des stimulants un peu forts, car l'engourdissement du cerveau est si grand que, quoique les causes de l'engorgement soient déjà dissipées, ce viscère a toutes les peines du monde à s'en délivrer si on ne lui aide pas. — C'est dans cette espèce d'apoplexie que les cantharides sont souvent d'une si grande utilité, parce qu'elles agissent en même temps comme stimulants et comme révulsifs et qu'elles excitent souvent des sueurs abondantes, que j'ai vues plus d'une fois emporter la maladie ; mais il faut pour cela entretenir l'écoulement assez long-temps, car telle est la propriété des vésicatoires qu'ils raniment toutes les fonctions de la transpiration cutanée, quand même on ne les applique qu'à une seule partie. Vous savez, monsieur, que dans quelques endroits les gens de la campagne substituent aux cantharides la renoncule des marais, qui est une plante vénéneuse (1) ; mais il faut s'en servir avec précaution. Il est vrai qu'appliquée au pouce elle a dissipé la fièvre intermittente ; mais la trop grande irritation qu'elle excite a occasionné des maladies beaucoup plus graves. Je connais un capitaine piémontais qui, après avoir eu le pouce détruit jusqu'à l'os avec des douleurs inouïes, a eu pendant plusieurs mois un ulcère très-fâcheux qui l'a fait cruellement souffrir. Un charretier eut, dans l'espace de quelques heures, toute la peau du bras levée en forme d'une vessie prodigieuse, avec de la fièvre, du délire, de la frénésie, une espèce de rage et la gangrène, en sorte qu'un très-habile chirurgien eut bien de la peine à sauver ce bras. Les cantharides sont donc plus sûres.

Une femme âgée de soixante et dix années, et d'une constitution lâche, eut une attaque d'apoplexie qui lui laissa une paralysie complète de la langue, de la moitié du visage, du bras et de la jambe du côté gauche. Après avoir beaucoup évacué les premières voies on lui appliqua les cantharides; puis, à l'aide d'une boisson convenable et des diaphorétiques fixes, on excita des sueurs qu'on laissa continuer pendant neuf jours entiers sans presque faire changer d'attitude ni de linge à la malade; ces sueurs la laissèrent entièrement dégagée de toute paralysie et jouissant d'une santé, d'une force et d'une bonne vue qui lui étaient déjà inconnues depuis long-temps, en sorte qu'elle put quitter ses lunettes, dont elle se servait depuis bien des années. — D'autres auteurs ont indiqué fort au long d'autres secours qu'il faut rapporter ici. Le traitement prophylactique consiste en deux parties, celle de la diète et celle des remèdes. La principale règle est d'observer une diète qui soit atténuante sans être émolliente, mais qui soit assaisonnée de stimulants qui mettent en jeu les fibres engourdies et qui réveillent l'activité des couloirs qui ne font plus leurs fonctions. Une dose médiocre d'un vin diurétique fait un bon effet. Il faut éviter toutes les boissons qui relâchent. Il faut continuellement se donner de l'exercice et se frotter chaque jour par tout le corps. Il faut se purger de temps en temps avec de la poudre cornachine ou de la rhubarbe. Il est à propos d'user d'un vin médicinal

(1) C'est le *Ranunculus sceleratus* de Linnée, qu'on appelle aussi *Grenouillette d'eau* ou *Pied-pou*, et que nos paysans appellent *Piapau*. Qu'il me soit permis de transcrire ici, de mon *Histoire des Plantes vénéneuses* (pag. 100 et 108), ce qu'il y a de plus important à savoir touchant l'usage externe de cette renoncule. « La fleur et les feuilles appliquées sur la peau la rougissent, et y font lever des vessies au bout de douze heures, sans douleur, il est vrai ; mais les ulcères qui en résultent demandent beaucoup de temps pour se fermer, surtout si on a percé ces vessies. Les feuilles appliquées sur ces verrues les enflamment, etc. Lorsque la grenouillette d'eau, employée à l'extérieur, y a excité un ulcère qui dure trop long-temps, et qui devient douloureux, l'application du baume du Pérou réussit très-bien, quoiqu'il augmente d'abord la douleur; mais après cela elle ne tarde pas à disparaître entièrement, et l'ulcère se ferme en peu de temps. »

fait avec des amers et des diurétiques; je l'ai prescrit à plusieurs malades et toujours avec succès. — Plusieurs font cas des fontanelles dans cette espèce d'apoplexie; je les approuve dans le cas où la première attaque de la maladie a succédé à la suppression de quelque écoulement qui subsistait depuis long-temps; car alors une fontanelle, établie à l'endroit où se faisait cet écoulement, a empêché le retour de l'apoplexie, et a guéri d'autres maladies qui provenaient de la même cause : autrement la fontanelle n'a pas été d'une grande utilité, et il ne faut pas mépriser l'autorité de quelques auteurs de poids qui ont averti que les fontanelles étaient souvent un remède nuisible; l'observation le fait voir.

Une femme respectable, sexagénaire et replète, étant tourmentée depuis plusieurs années d'une lippitude très-fâcheuse, consulta en 1758, au mois de juillet, un chirurgien étranger, qui, ayant examiné attentivement ses yeux, trouva qu'ils n'avaient aucun vice, et que la vue était bonne. Mais dans la vue de remédier à la lippitude, il conseilla une fontanelle; un médecin étranger, le médecin et le chirurgien ordinaires furent du même avis : on l'établit en faisant une incision dans le bras gauche; bientôt il survint autour de la fontanelle de vives douleurs, des inflammations, des croûtes (1), des dartres qui défigurèrent dans peu de temps tout le corps, qui jusque là avait été absolument exempt de toute maladie de la peau : la lippitude devint encore plus fâcheuse. Ayant été appelé, pour la première fois, au mois de décembre de la même année, pour consulter sur ce qu'il y avait à faire pour rétablir la vue que la malade avait presque perdue, je trouvai que les deux yeux étaient obscurcis par une cataracte.

Quelle était l'étiologie de cette maladie? Est-ce que l'irritation de la peau avait arrêté la transpiration? avait-elle donné lieu par là à ces vices de la peau, et à ce qu'une humeur trop âcre, ayant reflué vers la partie malade et vers les parties voisines, avait augmenté la lippitude et produit la cataracte? La peau se guérit, après avoir fermé la première fontanelle qu'on avait établie dans une partie trop musculeuse, et après en avoir ouvert une autre (car la malade ne voulut pas permettre qu'on supprimât entièrement cet écoulement), après avoir appliqué des préparations de plomb au bras, et employé des purgations douces, composées de mercure doux et de soufre doré d'antimoine, mélange utile, qui réussit toutes les fois qu'il s'agit de résoudre des humeurs visqueuses.

(1) *Lichenes.*

La cataracte qu'on aurait dû abattre d'abord (1) subsistait encore : on en aurait fait l'extraction depuis long-temps si on m'avait donné une entière confiance; car les arguments qui démontrent qu'on doit préférer l'extraction à l'abaissement sont d'un grand poids, et tous les gens de bien doivent des remercîments à M. Daviel de ce qu'il a fait voir par de nombreuses observations l'utilité de l'extraction, laquelle plusieurs autres auteurs avaient déjà soupçonnée; car, sans parler de ceux que cite M. de Jussieu dans sa dissertation sur cette nouvelle méthode, l'extraction a été mise en pratique dans le siècle dernier par Rock Matthiole, chirurgien italien, par Burrhus, par Lamzweerde, et au commencement de ce siècle par un charlatan allemand. M. Méry en cite d'autres exemples dans les *Mémoires de l'Académie de Paris* de l'année 1707. Il en est un très-digne de remarque, dans lequel la nature, montrant la route convenable, poussa d'elle-même le cristallin opaque dans la chambre antérieure de l'œil, d'où il fut très-facile à M. de Saint-Yves de le tirer.

Mais, dans le cas de notre malade, le chirurgien à qui on s'était adressé pour opérer sur cette cataracte ne connaissait pas cette nouvelle méthode, et renvoyait même l'abaissement, malgré moi, en attendant je ne sais quelle maturité dont on parlait beaucoup autrefois, mais dont les plus habiles gens ne font aucun cas aujourd'hui, car lorsque le cristallin est sain, il est mûr et très en état de subir l'opération; l'opacité ne lui ôte rien de cette aptitude, si ce n'est qu'en même temps il devient mou, et même se fond, ce qui arrive quelquefois. Mais toutes les fois qu'il a conservé sa première solidité, il est toujours mûr; et aussitôt qu'il ne reste plus d'espérance de dissiper la ca-

(1) On l'a abattue depuis lors, mais le succès en a été malheureux, car la malade a souffert de très-grandes douleurs après l'opération, et le peu de vue qu'elle a recouvré ne lui a été d'aucune utilité.

taracte par les remèdes, on peut faire l'opération avec sûreté, et c'est en vain qu'on supporte la cataracte scrupuleusement pendant plusieurs années; ce délai est même mal indiqué, car il est à craindre que le cristallin, qui est devenu inutile et incommode, étant retenu long-temps dans l'œil, n'y excite des inflammations, des adhésions, des suppurations ou d'autres maladies qui rendent pour toujours impossible la guérison qu'on avait différée, et qu'en attendant ainsi une maturité imaginaire, on ne laisse échapper une occasion qu'on ne retrouvera jamais. J'en ai des exemples dont je rendrai une fois compte ailleurs.

Il est une espèce d'apoplexie provenant de trop d'embonpoint, laquelle il faut prévenir par les remèdes les plus fondants, car lorsqu'elle est formée elle ne se guérit pas. Les symptômes qui l'annoncent, durent souvent long-temps; M. Van-Swieten les a exposés avec beaucoup de clarté. — Il y a trois ans, qu'une femme, âgée de cinquante-quatre ans, tombait fréquemment dans l'assoupissement; elle était à la vérité replète, mais exempte de tout autre vice, autant que j'ai pu le découvrir; elle était souvent attaquée d'engourdissement à la langue, au bras, à la jambe, de vertiges et d'obscurcissement de la vue. L'embonpoint diminua par un usage abondant du savon de Venise et d'oxymel scillitique, par une diète atténuante, maigre, légèrement stimulante, et par un exercice modéré; tous les symptômes se dissipèrent peu à peu, et dans la suite elle se porta bien.

J'ai vu, dans l'été de 1759, dans une ville voisine, une femme âgée de quarante et quelques années, presque ensevelie dans la graisse, paresseuse depuis long-temps et lente, se plaignant que la mémoire lui manquait, et qui, quelques mois après, était presque continuellement plongée dans le sommeil, incapable de presque aucun mouvement, absolument dépourvue de mémoire, en proie à l'angoisse et de mauvaise humeur; elle était enfin imbécile. D'autres médecins avaient conseillé des bains froids et des fortifiants. Je crus qu'il fallait employer les plus puissants fondants. Les chaleurs, qui étaient alors excessives, et qui donnaient beaucoup d'angoisses à la malade, ne me permettaient pas d'employer le savon; mais je fus d'avis qu'elle usât d'oxymel scillitique avec un sel neutre, et qu'elle se mît à une diète très-légère et fondante. Au bout de quelques jours, il y eut de l'espérance que l'assoupissement se dissiperait bientôt; mais déjà le septième jour la malade refusa de prendre ces remèdes, et elle en employa d'autres; la maladie dégénéra promptement en léthargie et en apoplexie. — Soit que la secrétion et la distribution des esprits animaux soient empêchées, soit qu'ils viennent à manquer par l'épuisement des forces, il s'ensuit l'apoplexie, maladie dans laquelle les nerfs cessent d'être sensibles; et ce défaut de sensibilité donne lieu à la cessation des actions volontaires, car les nerfs ne sont certainement pas privés de toute action, mais seulement de celle qui sert aux sens; car tous les mouvements qui ne dépendent pas de celle-ci subsistent encore; ce sont ceux que l'école a appelés les *mouvements vitaux* et les *mouvements naturels*. Or, l'engourdissement des sens fait cesser l'action de l'âme sur le corps et les mouvements qu'elle produit. La circulation subsiste dans son entier, ses causes n'étant pas du ressort de l'âme; la respiration est quelquefois lésée, soit à cause du catarrhe suffocant qui accompagne souvent l'apoplexie, soit parce que cette fonction est à la vérité en partie nécessaire et en partie assujétie à l'action de l'âme.

Doit-on rapporter ici cette industrieuse hypothèse que notre ami le célèbre Zimmermann a proposée il y a vingt ans, non sans être fondé sur des expériences, en disant qu'il soupçonnait que les nerfs sentent par les esprits; et qu'ils produisent le mouvement par une propriété innée des solides? Quoi qu'il en soit, on comprend que l'apoplexie a lieu lorsque les esprits sont en défaut; telle est celle qui tue subitement dans les maladies chroniques, surtout dans ces maladies qui dissolvent entièrement le sang, dans la jaunisse par exemple, ce que j'ai vu arriver quelquefois. Telle est celle qui emporte ceux qui aiment les remèdes, et qui, en en prenant continuellement, s'attirent une mort qu'ils cherchent à éviter. Telle est enfin celle qui succède au marasme des vieillards, ou qui tue ceux que des chagrins continuels ont abattus. — Il faut employer ici un autre traitement; il faut remédier à la mauvaise qualité des humeurs, et en rétablir la quantité; il faut exciter les mouvements vitaux qui languissent. La cure consiste donc à employer des fortifiants, de bon-

nes nourritures et à éviter soigneusement les évacuants. On prévient la maladie en usant d'aliments fort nourrissants, mais qui soient faciles à digérer, en en prenant souvent et en petite quantité. — Il est une espèce d'apoplexie dans laquelle la faiblesse est l'effet d'obstruction du bas-ventre, lesquelles ont nui aux digestions et empêché la nutrition. Je l'ai vu arriver chez des femmes qui n'étaient pas encore parvenues au premier période de la vieillesse. Il faut soutenir les forces et résoudre les obstructions avec prudence. Les gommeux et les plantes amères sont pour cela d'une grande utilité.

Sydenham a mis avec raison l'affection hystérique au nombre des maladies qui ont l'apparence de l'apoplexie; j'en ai souvent vu des exemples. Le plus souvent cette maladie n'est pas grave, pourvu que le médecin ne la fasse pas empirer par sa faute. On la guérit par des frictions de tout le corps, par des épithèmes aromatiques, par quelque boisson fortifiante et anti-hystérique; on la prévient par les fortifiants et par l'exercice; elle est souvent occasionnée par les passions de l'âme. Est-elle donc exempte de tout danger? Non, assurément, car on meurt de l'affection hystérique, quoi qu'en disent ceux qui tournent cette maladie en plaisanterie. M. de Haen, à qui on doit tant de bonnes choses, en rapporte un exemple bien remarquable, et j'en ai vu deux. — Une fille de qualité, belle et âgée de vingt ans, avait eu dans une autre ville, et quelques mois avant que d'être attaquée de cette maladie, une petite-vérole très-bénigne, à ce qu'on m'a dit, et dont elle s'était tirée avec la plus grande facilité, après quoi on la purgea plusieurs fois. Depuis ce temps-là, elle avait eu des maux hystériques; elle se plaignait surtout, depuis environ deux mois, de maux de tête très-fâcheux, et elle était triste. L'éloignement d'un médecin habile, qui avait guéri la première maladie fit qu'on confia le traitement de celle-ci à un empirique qui s'était fait une certaine réputation, et qui espérait guérir cette maladie par des remèdes évacuants et rafraîchissants; mais la tentative était folle et le succès en fut malheureux. Tout allait de mal en pis; enfin la malade souffrant un mal de tête inouï perdit subitement la parole, en montrant du doigt l'endroit de la douleur. Je ne la vis que deux heures avant sa mort: elle avait alors le visage rouge, le pouls intermittent, irrégulier, très-petit et très mauvais, une angoisse extrême; elle mourut subitement. Ses parents voulurent qu'on ouvrît la tête, j'en fus témoin tout seul; il ne s'y trouva pas le plus petit vice. Aurait-on trouvé dans la poitrine quelque trace de maladie? L'observation suivante prouve peut-être le contraire.

La même année, une fille de dix-huit ans ayant eu une frayeur pendant l'écoulement de ses règles, elles s'étaient arrêtées; elle avait eu après cette suppression de fréquents évanouissements, auxquels un chirurgien, qui demeurait alors ici, avait tenté de remédier par divers moyens. Enfin, après que la maladie se fut montrée sous une infinité de formes pendant six ou sept mois, la malade tomba dans un profond assoupissement, d'où on tâcha inutilement de la tirer. Toutes les tentatives ayant été infructueuses, les parents eurent recours à moi le troisième jour de l'assoupissement; je trouvai la malade dormant si profondément, qu'aucun bruit ni aucun genre d'irritation ne pouvaient la réveiller. Je conseillai ce que j'ai accoutumé de conseiller dans des cas semblables, savoir : de la laisser dans une parfaite tranquillité. Au bout de douze heures, elle se réveilla bien portante, si ce n'est qu'elle était extrêmement faible. — En examinant tout avec attention, je trouvai qu'il n'y avait aucun vice local et qu'il n'y avait point de fièvre; cela me détermina à conseiller des fortifiants combinés avec des anti-hystériques. Ils réussirent à souhait; mais, quelques jours après, une nouvelle frayeur jeta la malade dans des angoisses si cruelles, accompagnées d'un mal de tête inouï, de nausées continuelles et d'affreuses convulsions des membres, qu'il m'est rarement arrivé de voir un état plus fâcheux. J'apaisai d'abord la furie du mal au moyen d'une seule dose d'opium; puis j'en vins insensiblement à bout par les remèdes que j'ai déjà dit. Mais l'abattement des forces qui avaient été affaiblies par la longueur de la maladie, et surtout par les remèdes, ne me laissait pas beaucoup d'espérance de parvenir à une guérison complète. La malade fut saisie d'angoisse en mangeant une soupe, et elle mourut dans l'espace d'une minute.

J'engageai les parents, en leur offrant de l'argent, à permettre l'ouverture du cadavre. Je trouvai le cœur peut-être un peu plus gros, plus mou et plus pâle que le naturel; cela venait-il des saignées

fréquentes qu'on avait faites? Je n'ai d'ailleurs point vu de cadavre plus exempt de toute espèce de vice. Qui est-ce qui fera voir de quelle manière cette maladie est devenue mortelle dans ces deux cas et dans celui que rapporte M. de Haen? Est-elle arrivée par le défaut des esprits seulement? Mais il est des personnes qui vivent long-temps, quoiqu'étant beaucoup plus faibles que ne l'étaient nos malades quelques jours avant leur mort. La mort a-t-elle été occasionnée par une paralysie ou par une convulsion du cœur? Il arrive assurément très-souvent et très-facilement que tous les muscles des femmes hystériques sont convulsés; pourquoi le cœur ne le serait-il pas? Je croirai donc que cela est ainsi, jusqu'à ce que des gens instruits rectifient mes idées. J'avoue que la théorie des maladies des nerfs renferme encore beaucoup d'obscurités; cependant la clarté augmente insensiblement, et il y a lieu d'espérer que la dissertation que mon intime ami, M. Zimmermann, prépare pour la presse, sur les affections hystériques et hypochondriaques, dissipera toutes ces obscurités.

Il est difficile de s'imaginer combien la frayeur abat les forces des personnes faibles; j'en rapporterai un exemple entre plusieurs autres. Une femme grosse éprouvait des hémorrhagies de matrice, que j'eus le bonheur de faire cesser; et comme elle devait accoucher dans peu, il y avait lieu d'espérer qu'elle guérirait sûrement, car les forces étaient en bon état, et il y avait déjà plusieurs jours qu'elle n'avait plus de pertes. Elle est frappée d'une grande frayeur et tombe en défaillance; étant revenue de cet état, elle tombe dans un délire accompagné d'une faiblesse totale. Je rétablis un peu les forces par la nourriture et par des remèdes appropriés à son état; le lendemain il survient une nouvelle hémorrhagie, mais peu considérable, et telle que la malade aurait pu en supporter plusieurs avant sa frayeur, sans s'en trouver mal. J'étais absent; elle meurt dans l'espace d'une heure, et je perds en sa personne une amie que je regretterai toujours. Maintenant, pourquoi la cause de cette mort n'aurait-elle pas été dans les nerfs? Elle arrive à la suite de la ligature de la plus petite ramification nerveuse, et lorsqu'on irrite légèrement un nerf qui est à découvert, toute l'économie animale en est troublée. Mais il est plusieurs maladies qui peuvent affecter les nerfs plus fortement que ne le fait un observateur en faisant usage de la ligature ou d'une légère irritation. — Il est temps maintenant d'en venir à la paralysie; mais il sera bon de commencer par un court examen de ce qu'on doit penser de la fumée du tabac, qu'on recommande, à ce que j'ai vu dans un livre nouveau, comme préservatif contre l'apoplexie, afin qu'on ne s'en laisse pas imposer par une erreur aussi dangereuse.

Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, a été le premier qui, à la persuasion d'un Flamand qui revenait de la Floride, a employé et recommandé l'usage de cette fumée aux Européens, l'an 1560, si je ne me trompe. Cette fumée est chargée d'un sel âcre et d'un soufre combiné avec une huile narcotique. Ce sel, aidé de la chaleur, irrite les glandes salivaires, fait couler la salive et soulève l'estomac; de là vient le vomissement chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fumer; il irrite les intestins, c'est ce qui fait que les fumeurs novices en éprouvent souvent une diarrhée abondante, et que les fumeurs de profession ont tous les jours une selle, ce qu'ils regardent comme très-avantageux. Il se peut qu'à raison de son amertume et de sa vertu purgative, cette fumée soit contraire au *tænia* et aux autres vers, car on manque à cet égard d'observations sûres. — Il résulte du même principe que cette fumée a quatre inconvénients: 1° elle fait cracher la salive et donne lieu à toutes les maladies que cette évacuation produit; car si on y fait attention, on verra que les fumeurs salivent beaucoup pendant qu'ils fument, et qu'ils ne crachent point pendant le reste de la journée; cela n'est pas étonnant, car l'organe de la salivation ayant été irrité, sa fonction cesse en même temps que la cause de l'irritation; de là vient souvent une sécheresse de la bouche qui fait que l'on se gorge d'une trop grande quantité de boisson; 2° la fréquente irritation détruit les forces de l'estomac et des intestins, l'appétit se perd, les forces s'épuisent, la nature devient paresseuse et n'agit plus qu'à l'aide des stimulants; 3° les humeurs contractent de l'acrimonie; 4° ceux que la fumée du tabac oblige de boire en trop grande quantité sont exposés par là à une nouvelle source de maladies, laquelle varie selon la diversité des boissons, et qui est toujours funeste. — Le principe narcotique de cette fumée ajoute à l'indisposition de l'estomac; la

tête se remplit d'humeurs, il survient des maux de tête, des vertiges, des angoisses, la léthargie, l'apoplexie; enfin il produit tous les effets de l'opium, comme le grand Bacon de Vérulam en a déjà averti en disant : « Le tabac, dont » l'usage s'est accrédité dans notre siècle, » est un certain genre de jusquiame, et » trouble manifestement la tête, de la » même manière que le font les compo- » sitions où il entre de l'opium. »

On voit donc combien on se trompe et à quel danger on s'expose en usant de cette fumée dans la vue d'éloigner l'apoplexie. J'ai vu plusieurs exemples, outre nombre d'autres qui sont venus à ma connaissance par ouï-dire ou par lecture, de gens qui, ayant eu une attaque d'apoplexie dans le temps qu'ils fumaient pour se garantir de cette maladie, ont bien fait voir par là que ce remède a la propriété d'occasionner l'apoplexie. Je ne me souviens pas d'avoir vu un fumeur qui soit devenu vieux; de Heyde regrette un savant médecin, qu'un usage excessif de la pipe a tué à la fleur de son âge. On comprend bien qu'un pareil abus donne lieu à toutes les maladies que des auteurs de poids disent avoir été occasionnées par la fumée du tabac. De ce nombre sont : l'apoplexie, suivant Van Helmont, Tulp, suivant les médecins de Breslau et plusieurs autres; l'épilepsie, suivant les *Ephémérides des Curieux de la Nature*; des vices très-considérables de la poitrine, suivant de Heyde et Tulp; la jaunisse, suivant Pierre Borelli; des maladies du foie qui sont en général des maladies graves, suivant Van Swieten; la goutte, suivant Werlhoff; l'étisie suivant vous, monsieur; et d'autres maladies, suivant d''autres auteurs. Je traite encore actuellement un homme qui était tourmenté d'un mal de tête des plus cruels et d'une sécheresse brûlante à la bouche, après avoir trop fumé de tabac dans la vue de se guérir d'un mal de dents, mais sans succès, au lieu qu'il s'en est délivré en usant de rafraîchissants, comme je le lui avais conseillé. — La fumée du tabac n'a-t-elle donc aucune utilité? Si on en use beaucoup, elle nuit assurément à toutes sortes de personnes et dans tous les cas; et cette assertion ne peut être réfutée par quelques exemples de personnes chez qui la peine n'a suivi qu'à pas lents la commission de l'abus; car l'habitude fait que nous nous accoutumons aux poisons les plus dangereux; mais quoiqu'ils ne détruisent pas la machine tout d'un coup, ils ne laissent pas que de produire cet effet à la longue.

Des personnes d'une constitution lâche et flegmatique se sont quelquefois bien trouvées de faire un usage modéré du tabac, en fumant avec des pipes longues et minces auxquelles s'attache l'huile de cette plante, qui est chargée d'un soufre narcotique, comme on l'a appris par expérience; les bons effets que ces personnes en ressentent viennent de ce que le sel stimulant du tabac évacue les glandes salivaires et ranime le mouvement péristaltique devenu trop lent; c'est de cette manière qu'on dit que la pipe a guéri quelques maladies provenant d'une trop grande quantité d'humeurs. Elle a pu, par l'irritation qu'elle cause, rétablir le ton des glandes salivaires qui étaient fort relâchées, comme les remèdes âcres remédient quelquefois au relâchement de l'estomac, et c'est ainsi qu'elle a pu faire cesser une salivation habituelle. La fumée du tabac a pu soulager des personnes sujettes à l'asthme pituiteux, en s'introduisant avec l'air dans les bronches. Je lis en ce moment qu'elle a aussi été utile à des gens replets. Est-ce peut-être qu'elle a produit cet effet en leur ôtant l'appétit? est-ce en ranimant leurs fibres languissantes? Suivant le témoignage de Hoffmann, elle a toujours guéri promptement de violentes coliques; est-ce à titre de soporifique ou de purgatif? c'est ce que cet auteur nous a laissé ignorer. — Il est donc difficile de nier qu'un usage prudent de cette fumée n'ait quelquefois été un remède utile, mais l'usage journalier est presque toujours nuisible. — Le tabac en poudre, qu'on ne cesse de tirer par le nez, par une très-mauvaise habitude, ne manque pas non plus d'inconvénients, car il irrite les nerfs et il n'a point d'autre vertu. Or, je ne sais pas quel avantage on peut attendre de l'irritation des nerfs dans un corps sain. L'abus de cette poudre cause des vertiges chez les plus robustes. J'ai vu des personnes faibles en avoir non-seulement des vertiges, mais aussi des angoisses et des défaillances complètes. Il est une infinité de femmes fort sensibles qui, pour avoir tiré par le nez, à jeun, un seul grain de tabac, ont eu une violente attaque de passion hystérique. Enfin cette irritation réitérée fait non-seulement perdre l'odorat, mais encore elle donne lieu à un engourdissement général qu'on a bien de la peine à dissiper. Est-ce que le tabac affaiblit la

mémoire, comme on le dit communément? Les observations les plus nouvelles donnent lieu de le croire. On dit qu'il fait moucher. Cela est vrai, sans doute, dans certaines circonstances, mais d'ailleurs il bouche le nez, et cet écoulement n'est pas fort recommandable; on devrait même le mettre plutôt au rang des indispositions, puisque les personnes qui se portent le mieux en sont exemptes, et que c'est chez les malades une incommodité dégoûtante. L'irritation que le tabac excite aurait-elle été quelquefois utile dans les maux de dents, à raison d'une propriété opposée à la cause du mal? Il paraît qu'on devrait, dans cette maladie, avoir plus de confiance à la mastication qui procure une évacuation abondante de sérosité, et c'est ainsi que P. Borelli guérit autrefois un homme replet, comme il le raconte lui-même.

J'ai peu d'observations à faire au sujet de la paralysie qui accompagne, suit ou précède si souvent l'apoplexie. L'étiologie en est facile. On démontre en physiologie, comme je l'ai déjà dit, que lorsque le cerveau est comprimé, il en résulte une privation de mouvement et de sentiment dans la partie dont les nerfs viennent de l'endroit du cerveau qui est comprimé. La pression de la moelle épinière prive tout de même du mouvement la partie du corps qui reçoit ses nerfs de cette moelle. — Il est pareillement connu qu'il y a une sérosité qui croupit dans les parties comprimées; car les artères apportent plus de sang que les veines n'en emportent. Donc il arrive, après ou avant l'apoplexie (car, comme je l'ai dit, la cause subsiste long-temps avant que la maladie ne se manifeste), ou en même temps, que, tandis que les sens ou les muscles du visage sont attaqués à raison de la compression du cerveau, la sérosité qui croupit dans les ventricules du cerveau, faute de résorption, découle à la base du cerveau ou sur la moelle épinière et empêche divers mouvements, suivant la partie qu'elle comprime. — On voit par là ce que c'est qu'une paralysie totale et en quoi consiste une paralysie particulière; pourquoi tantôt elle n'affecte que les organes des sens, tantôt les muscles, en les privant de leurs fonctions. Les membres en sont attaqués toutes les fois que la moelle épinière est comprimée; et elle peut l'être par une humeur qui distille du cerveau, par un engorgement formé dans la moelle même, par la fracture, par la luxation ou par quelque autre maladie osseuse des vertèbres. On m'a consulté tout nouvellement pour une fille qui a un ulcère dans le dos, accompagné de la paralysie des cuisses et des jambes, lesquelles sont absolument privées des mouvements volontaires, et qui sont quelquefois agitées par des mouvements convulsifs. Je n'ai pas vu la malade, mais je n'ai pas craint d'affirmer comme une chose certaine que l'ulcère et la paralysie venaient d'un vice des vertèbres qui comprimait la moelle épinière. Si quelque cause donne lieu à l'irritation, ce qui peut arriver de plusieurs manières, il en résulte des mouvements convulsifs. Un autre médecin avait conseillé un bain de marc de raisins; j'avertis qu'on ne pouvait rien espérer que de la main d'un chirurgien.

Cette paralysie, qui est l'effet d'un vice de l'épine, est une maladie fréquente; personne n'ignore l'observation de Galien, touchant une paralysie des doigts qui arriva pour s'être enveloppé le cou dans un drap mouillé. J'ai vu, en 1750, un jeune homme de quatorze ans, couché dans un lit où il était tout-à-fait immobile depuis le menton en dessous, et ne pouvant remuer que la tête, la langue et les yeux; en un mot, il était atteint, depuis deux ans, d'une véritable paraplégie. Voici, à ce qu'on me dit, quelle en avait été la cause; il était occupé, se portant bien, à tirer du sable d'une grotte, lorsqu'une masse de terre compacte lui tomba sur le cou du haut de la grotte, il tomba sur-le-champ en syncope et ne recouvra jamais depuis lors l'usage de ses membres. Le chirurgien n'avait pourtant aperçu aucune luxation ou fracture. En 1758, un couvreur, après avoir fait une chute qui porta principalement sur les reins, fut incontinent attaqué d'une paralysie de la vessie, des cuisses et des jambes, sans pourtant que les vertèbres eussent été fracturées ou disloquées. J'ai fait plusieurs autres observations semblables, qu'il serait superflu de rapporter. — Au reste, la première de celles qu'on vient de lire dévoile très-bien à nos yeux la théorie des maladies convulsives et paralytiques, en tant qu'elle démontre invinciblement ce qu'on avance en physiologie, savoir: que lorsqu'une partie du cerveau ou de la moelle est irritée, il en résulte des convulsions, et que la paralysie a lieu, lorsque cette même partie est comprimée. — La paralysie est donc pour l'ordinaire la même maladie que l'apoplexie, et demande les

mêmes préservatifs et le même traitement. Il n'est aucun point dans les nerfs qui ne puisse être le siége de la cause de la paralysie des parties dont les nerfs viennent de ce point, et chaque point nerveux peut être envisagé comme étant le cerveau respectivement aux parties inférieures.

Combien n'en résulte-t-il pas de paralysies et de maladies qui se rapportent à la paralysie? Combien n'y a-t-il pas de maladies qu'on traite mal, parce qu'on ne songe pas seulement que la paralysie en est la cause? Il est aisé de comprendre ce que c'est que ces faiblesses presque paralytiques, qu'on observe souvent dans les maladies aiguës et dans les chroniques. — Le traitement est le même que celui dont j'ai parlé. Il faut faire en sorte de diminuer le mouvement du sang dans les artères, d'en procurer en même temps la résorption et le mouvement dans les veines et d'évacuer ainsi les humeurs nuisibles à certaines parties dont elles sont trop remplies. Car quelqu'un qui aura réfléchi attentivement sur la structure des vaisseaux n'aura presque aucun doute que toutes les stagnations n'aient leur siége dans le tissu cellulaire ou dans les veines, car tout le système artériel est un tube divergent dont le diamètre va en s'élargissant à mesure que le tube s'allonge. Le système veineux, par contre, est un tube convergent dont le diamètre va toujours en se rétrécissant. — Le tissu cellulaire est un vaisseau presque passif, n'ayant presqu'aucune faculté qui lui soit propre et dans lequel les humeurs étant déposées, elles y croupiraient éternellement si la résorption veineuse ne les en faisait pas sortir, ou bien elles ramperaient insensiblement de côté et d'autre, soit par leur propre poids, soit par l'impulsion des parties voisines. Le mouvement du sang se fait donc facilement dans les artères; il se fait difficilement dans les veines et il est presque nul dans le tissu cellulaire. De là vient le siége de la stagnation, de l'obstruction et de l'inflammation dans les veines ou dans le tissu cellulaire, ce que l'inspection des cadavres confirme.

Je sais que plusieurs auteurs parlent d'engorgements des artères; elles ont sans doute leurs obstructions, mais la théorie, de concert avec les observations, nous apprend que les veines s'obstruent plus fréquemment. J'ai très-bien vu dans le cadavre d'un homme qui mourut dans l'espace de quatre jours d'une maladie très-aiguë, dont on me fit mal l'histoire, que les veines et la tunique cellulaire de l'estomac étaient fort remplies de sang, tandis que les artères, que je remplis par un moyen très-simple, étaient presque vides. L'épanchement du sang dans la membrane cellulaire faisait que l'estomac paraissait comme tapissé de pourpre, sur lequel on voyait un réseau veineux noir. Cette maladie était assurément une inflammation de l'estomac. J'ai observé un vice semblable, mais moins universel, dans la vessie, et on ferait tous les jours de pareilles observations si on disséquait plus souvent des cadavres. Ensuite de la fausse supposition de l'obstruction qu'on croit avoir lieu dans les artères, on se tourmente à chercher pourquoi après la mort la plus grande partie du sang se trouve dans les veines. La question est facile à résoudre, c'est que le plus souvent ce sang était dans les veines avant la mort. — Les anciens savaient bien, quoique d'après une fausse théorie, que le siége de l'inflammation est dans les veines, ou bien, ce que je croirais volontiers, l'observation ayant fait voir que le siége de l'inflammation était dans les veines, cela avait donné lieu à la fausse théorie du sang contenu dans les veines et des vents dans les artères; théorie que Galien avait déjà rejetée. Pourquoi est-ce que les modernes ont abandonné cette vérité en mettant l'inflammation sur le compte des artères, tandis que vous avez fait voir, monsieur, qu'on doit la remettre sur celui des veines? — Mais l'inflammation ne dépend pas de l'obstruction seulement. Que faut-il de plus? Une plus grande activité dans la force vitale de la partie obstruée. Mais qu'est-ce que la force vitale? C'est ce que j'examinerai bientôt en parlant de la nature de la paralysie.

Il y a plus d'une espèce d'obstruction des vaisseaux sanguins; j'ai parlé ailleurs de l'inflammation chronique; il en est plusieurs espèces qui ne sont connues que des praticiens. J'ai vu un homme être attaqué au bout de deux heures d'une tympanite causée par une goutte rentrée; cette fâcheuse métastase n'est pas rare, je l'ai observée plusieurs fois: je l'ai trouvée quelquefois de peu de conséquence, d'autres fois dangereuse, et je connais un buveur chez qui elle a été très-aiguë et qu'elle a tué dans l'espace de trois jours. La grossesse ressemble souvent à une tympanite déjà dès les premiers jours, elle est alors accompa-

gnée de violentes douleurs et d'une angoisse insupportable. J'ai vu le bas-ventre être plus gros la sixième semaine qu'il ne l'est ordinairement le jour de l'accouchement, et si tendu qu'il en résultait des douleurs très-aiguës que le plus léger attouchement augmentait extrêmement; toute la peau depuis le creux de l'estomac jusqu'au pubis était absolument noire comme le charbon. — Après avoir diminué la quantité des humeurs, il faut aider quelquefois celles qui croupissent à se dissiper et à la résolution de celles qui sont coagulées. D'autres fois cependant, on peut satisfaire à tout par le moyen d'une diète atténuante, suivie de quelque stimulant qui agisse doucement. J'aime beaucoup la méthode d'Albius qui guérissait les paralytiques en leur prescrivant une diète atténuante et incisive, et de l'eau miellée pour boisson. Je connais une pauvre femme âgée de septante ans, qui, étant paralytique de la moitié du corps à la suite d'une apoplexie, s'est complètement guérie dans l'espace d'une année sans aucun autre secours que celui d'une diète très-atténuante, telle que sa situation lui permettait de se la procurer.

Mais lorsque la diète ne suffit pas, il faut faire un choix prudent des remèdes, et ne pas oublier que l'apoplexie est toujours toute prête à se déclarer; si la paralysie a été précédée d'apoplexie, il faut toujours faire attention quelle a été l'espèce de cette apoplexie; mais si l'apoplexie n'a pas eu lieu auparavant, il faut prendre garde quelle est l'espèce de cette maladie qu'on a à craindre, car cet examen sert de boussole au médecin, en lui indiquant d'une manière sûre tout ce qu'il doit faire.

Un de vos concitoyens, M. ***, âgé de cinquante-six ans, robuste, actif et qui avait eu il y a quelques années de forts accès de vertiges, fut attaqué, au printemps de l'an 1760, d'un engourdissement et même d'une paralysie complète des trois derniers doigts de la main droite; mais, le mal étant léger, il se dissipa de lui-même au bout de quelques heures, Son médecin lui prescrivit une infusion théiforme de romarin et de sauge, dont il devait prendre deux fois par jour avec une cuillerée d'eau de cerises; la même attaque revint plusieurs fois pendant ce traitement, et le malade eut un nouvel accès de vertige. — Heureusement cependant que les humeurs agitées ne se jetèrent pas sur le cerveau, mais sur les reins, ce qui donna lieu à une très-violente néphrétique. Ayant été appelé, je conseillai de combattre cette maladie par les plus puissants rafraîchissants, et je fus d'avis que le malade prévînt les rechutes en évitant comme la peste tous les aliments et les remèdes qui auraient quelque chose de stimulant et qu'il se gardât bien surtout d'user d'herbes et d'esprits céphaliques. Il déféra à mes conseils, et depuis ce temps-là il a été absolument exempt de vertige, de paralysie et de toute autre maladie. S'il eût fait un plus long usage des remèdes échauffants, il serait mort d'apoplexie, et serait couché en terre, ou bien il serait paralytique, et mènerait une vie misérable; car c'est une coutume pernicieuse, et qu'on est en droit de blâmer, que celle de chercher à guérir toutes sortes de paralysies par des stimulants, sans vouloir comprendre que la pléthore des vaisseaux est le plus souvent la cause qui fait obstacle au mouvement des muscles. Je sais qu'à la vérité on emploie très-souvent la saignée; mais bientôt après, comme si on se repentait d'avoir bien commencé, on donne quantité de remèdes dont l'effet est tel qu'ils détruisent bientôt tout le bien que la saignée avait fait.

Ces préliminaires posés, j'examinerai en peu de mots trois secours dont on se sert tous les jours trop indistinctement pour combattre toutes sortes de paralysies. Le premier qui s'offre est celui des eaux thermales qu'on vante si fort; mais elles raréfient les humeurs par leur chaleur et par leur qualité stimulante, elles en accélèrent le mouvement et elles donnent ainsi lieu à la fièvre et à la pléthore; il est donc à craindre qu'elles n'attirent une attaque d'apoplexie. Tous ces effets doivent être connus de quiconque a vu un homme dans un bain d'eau thermale. J'ai vu à Balaruc, en 1747, un étudiant en médecine qui voulut entrer dans le bain plutôt par plaisanterie que pour en faire l'essai; y étant resté un peu trop long-temps, malgré l'avis qu'on lui avait donné, il se plaignit en sortant de l'eau d'un violent mal de tête et de vertige qui n'étaient pas encore entièrement dissipés le lendemain, en sorte que, s'étant levé au bout de deux heures, il chancelait tellement qu'il fut obligé de s'asseoir. Il avait le visage rouge, les yeux pleins, le pouls fiévreux et la respiration dérangée. Il est vraisemblable que, s'il fût resté plus long-temps dans le bain, il serait mort d'apoplexie (1).

---

(1) Tout nouvellement, c'est-à-dire au

Moi-même m'étant arrêté un peu trop long-temps dans une étuve, je suis devenu enflé par tout le corps et j'ai eu des vertiges pendant une heure. Des observations dignes de foi font mention de personnes qui sont mortes dans le bain ou dans une étuve, peu de temps après en être sorties, et toutes les années plusieurs paralytiques finissent leurs jours dans ces mêmes bains, desquels ils attendaient leur guérison; il faut donc être fort sur ses gardes par rapport à un pareil remède, auquel je ne prétends pourtant point ôter la réputation qu'il mérite dans plusieurs cas, car il y a un grand nombre de paralytiques qui ont recouvré le mouvement et la santé par le moyen des eaux thermales, mais le nombre de ceux qui ont rendu leur maladie plus fâcheuse en usant de ces eaux n'est pas moins grand. — Comme notre peuple ne se trouve pas dans le voisinage des eaux thermales, il fait souvent usage du bain de marc de raisins, mais c'est souvent sans beaucoup de succès; je l'ai pourtant vu réussir quelquefois. Un tailleur étant en chemin par la chaleur d'un jour d'été, échauffé du voyage et trempé de sueur, avait passé un ruisseau à pied au lieu de passer sur le pont, et était entré dans l'eau jusqu'aux reins. La nuit, toutes les parties qui avaient été mouillées furent attaquées de douleurs très-violentes, que le malade supporta pendant quelques jours sans demander aucun conseil : bientôt après, il employa, par le mauvais conseil d'une bonne femme, des diaphorétiques échauffants et des fomentations spiritueuses; les douleurs augmentèrent, la fièvre devint plus forte, le malade tomba en délire, l'urine se supprima. Ayant été appelé, j'apaisai la fièvre, le délire et les douleurs, et je rétablis l'écoulement des urines par la saignée, par une diète rafraîchissante, par des lavements et des fomentations émollientes; mais le malade conservait une très-grande faiblesse aux jambes, en sorte qu'il ne pouvait pas sortir du lit, et la vessie n'était pas parfaitement rétablie, car elle paraissait se contracter avec peine. Je conseillai de faire des frictions avec un vin aromatique et l'usage abondant d'une décoction des cinq racines apéritives avec du sirop d'althéa. — Ayant été redemandé quelques semaines après, j'appris qu'on avait mis de côté tous les secours que j'avais prescrits, et qu'on s'était entièrement reposé du soin de la guérison sur la nature, qu'on accablait par un mauvais régime. Il y avait une vraie paralysie des cuisses et des jambes. Les circonstances du malade et son naturel m'obligèrent à renoncer aux remèdes internes et à un long traitement; la saison était favorable pour faire un bain de marc de raisins; je voulus essayer l'effet qu'il pourrait produire dans une maladie dont la cause paraissait être autour des parties extérieures. On fit entrer le malade jusqu'au nombril dans le marc. Les quatres premiers bains lui donnèrent de la fièvre et ne le soulagèrent point. La fièvre survint également après le cinquième, mais elle fut suivie d'une sueur très-copieuse qui guérit entièrement le malade. L'efficacité de ce remède vient de je ne sais quelle vapeur très-pénétrante produite par la fermentation qui frappe l'odorat et qui irrite doucement les vaisseaux.

Les bouillons de vipères ont été long-temps regardés dans toute l'Europe comme un secret par le moyen duquel on espérait de venir à bout des paralysies les plus désespérées; dans certains pays, il est plusieurs médecins et d'autres personnes qui leur attribuent encore à présent cette propriété. La source de cette erreur est le même faux principe que j'ai déjà réfuté, savoir : que les remèdes qui accélèrent le mouvement des humeurs sont ceux qui dissipent la paralysie ; et assurément, d'après ce point de vue, ces bouillons mériteraient les éloges qu'on leur donne. Voici quelles sont leurs vertus : ils accélèrent la circulation, ils allument souvent la fièvre, ils poussent les humeurs à la tête, ils raréfient le sang, ils produisent l'alcalescence dans le corps et une chaleur incommode ; ils augmentent tellement la disposition à la colère, que j'ai vu des hommes qui faisaient usage de ces bouillons avoir continuellement de la colère, de la fièvre et une plénitude de tête.

Ils encourent entièrement le blâme que j'ai donné aux bouillons d'écrevis-

---

commencement de juillet de 1779, une fille robuste a risqué de périr d'apoplexie pour être restée deux heures dans un bain chaud aux bains d'Aigny près de Payerne, quoique ces eaux, qui ne s'échauffent que par la chaleur artificielle, paraissent n'avoir que très-peu d'activité, du moins à en juger par leur saveur et par leur odeur, qui sont presque imperceptibles.

ses ; en un mot, leur propriété est telle, qu'ils produiraient à coup sûr et inévitablement l'apoplexie chez une personne bien portante qui en ferait un long usage. Que ceux qui vantent ces bouillons voient à présent à quel titre ils pourraient les mettre au rang des anti-apoplectiques! Ils ne peuvent être utiles que lorsque la maladie vient d'un manque de bonnes humeurs, et lorsque le sang est glaireux, appauvri et acescent; j'en ai vu, en pareil cas, de très-bons effets. J'assure cependant en bonne foi que la médecine ne serait pas moins riche quand même on proscrirait pour toujours l'usage des vipères : nous pouvons faire tout le bien qu'on peut en attendre par le moyen de plusieurs autres remèdes, et j'ai trouvé que lorsqu'il est besoin d'employer des remèdes résolutifs ou des stimulants, les plantes analogues au cresson, les sucs des plantes férulacées, les tisanes des bois, comme on les appelle, ou celles des cinq racines apéritives, peuvent tenir lieu de tout.

Il est un autre remède qu'on vante extrêmement depuis dix-sept ans contre la paralysie, je veux parler de l'électricité. Quelques savants ont soupçonné presque en même temps et sans s'être communiqué leurs idées, qu'elle pourrait avoir son utilité dans la paralysie, et ils l'ont démontré par des expériences. On doit cette découverte à MM. Cruger, Kratzenstein, Klein et à M. Jallabert, qui a été mon maître en physique expérimentale, et pour qui j'aurai toujours de la vénération. M. F. de Sauvages, de qui j'ai aussi été le disciple, ne tarda pas à fournir son eontingent dans cette matière. Bientôt cette belle invention fut connue chez toutes les nations, et trouva des partisans partout ; et depuis l'an 1747 jusqu'à l'an 1756, on travailla dans toute l'Europe à guérir les paralytiques par le moyen de l'électricité; on en essaya l'efficacité dans presque toutes les villes, mais avec des succès bien différents. — Le défaut de conformité des observations ne nous laisse qu'un seul moyen de juger des effets de l'électricité dans la paralysie, savoir : de déduire les effets généraux de l'électricité d'après les observateurs, et de comparer ces effets avec les indications qui se présentent dans la paralysie. J'en parlerai en peu de mots.

1° L'électricité rend le pouls plus fréquent, et le résultat de plusieurs observations comparées ensemble a donné cette règle : c'est que si avant que d'électriser une personne son pouls bat cinq fois dans un temps donné, vous trouverez qu'il battra six fois dans le même temps après qu'elle aura été électrisée. 2° Elle augmente pareillement la chaleur et la pléthore. 3° Elle excite constamment la transpiration, et souvent d'autres évacuations, telles que celles des selles, des urines, etc. 4° Elle excite diverses hémorrhagies, et surtout le saignement de nez, comme celui que M. Winkler a éprouvé lui-même ; j'en ai aussi vu un assez grave. 5° Il survient de la douleur dans la partie qu'on électrise, la peau en souffre, les muscles se meuvent malgré la volonté ; l'électricité rétablit l'irritabilité du cœur qu'on a sorti du corps plus puissamment que ne le fait l'esprit même de vitriol. 6° Elle frappe d'une secousse convulsive très-violente qui est suivie de faiblesse de la tête, de vertige, d'un sommeil accompagné d'angoisse, de trouble et de mouvements convulsifs, tel que je l'ai souvent éprouvé moi-même, et que la plupart des autres personnes l'ont éprouvé, à ce que j'ai su. 7° Ces spasmes et cette fièvre sont immanquablement suivis de lassitude et de faiblesse. 8° La respiration reste souvent gênée. 9° On a observé qu'elle avait occasionné une paralysie des extrémités, et une paralysie universelle qui a été funeste à Doppelmayer, et qu'elle a tué par la paralysie. 10° Elle tue à la manière de la foudre. 11° L'ouverture des cadavres de ceux qu'on avait électrisés pendant long-temps a fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés et fort pleins de sang. 12° L'électricité a excité chez les animaux des convulsions violentes, une raideur convulsive, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse ; la bouche est devenue écumante, le mouvement du cœur a cessé ; enfin elle a causé promptement la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine et dans le cerveau.

Suivant cela, il est clair que les principales propriétés de l'électricité sont d'exciter la fièvre, des convulsions, et de produire la pléthore. Elle force le sang à se porter à la tête, et selon les circonstances elle occasionne la paralysie, ou elle l'augmente. — De quelle utilité peut-elle donc être dans la paralysie? Ce que nous avons dit précédemment le fait voir. La fièvre et la pléthore sont souvent nuisibles parce qu'elles peuvent rappeler la maladie. Les spasmes ne sont

presque jamais exempts de danger, car ils troublent la circulation, dont l'uniformité est la source de la santé, et ils sont souvent suivis de la paralysie. Il ne faut donc pas employer l'électricité indistinctement dans toute sorte de paralysie, mais seulement lorsqu'on n'a aucuns mauvais effets à craindre de la fièvre, de la pléthore, ni des spasmes. — On voit déjà pourquoi ce remède varie si fort dans ses effets, pourquoi on le vante ici tandis qu'on le blâme ailleurs ; c'est sans doute parce qu'il a été utile aux uns et nuisible à d'autres qui se sont trouvés dans des circonstances différentes. C'est un remède qui, dirigé par un habile médecin, possède des vertus qui lui sont propres ; c'est un remède héroïque, et dont on doit conserver l'usage en médecine, parce qu'alors on ne l'applique qu'à propos ; on en a vu de grands effets dans l'hôpital Thérésien. Mais on fait très-mal de le donner pour un spécifique contre la paralysie, et ce n'était pas à tort, mais avec sagacité, que M. Camper écrivait déjà en 1746 : *Il est probable que les effets de l'électricité sont ennemis des nerfs.* Il ajoutait qu'elle avait la propriété d'exciter la fièvre. — On lit qu'elle a été utile dans la paralysie des doreurs ; je n'en suis pas surpris, car cette maladie vient d'un engourdissement produit par un poison stupéfiant. Or, les spasmes paraissent propres à dissiper cette indisposition. Elle sera vraisemblablement utile dans la paralysie qui est une suite de la colique de plomb ; dans l'un et l'autre de ces cas, il n'y a ni pléthore, ni fièvre, ni vices dans le cerveau ; elle nuira dans plusieurs autres paralysies ; elle soutiendra sa réputation dans ces tempéraments qui sont en même temps lâches et dépourvus d'irritabilité. J'ai souvent observé un pareil tempérament chez ces malheureux enfants qui, privés de l'ouïe, et ayant l'esprit tardif, sont dans un état de stupidité. La plupart des efforts de l'art ont été jusqu'ici infructueux ; les commotions électriques pourraient-elles faire quelque effet ? on n'aura pas à se repentir d'en faire l'essai. — Je n'ajouterai qu'une seule observation. Un de mes amis, architecte habile et ingénieux, avait depuis plusieurs années une petite tumeur derrière le cou, que la chaleur du lit rendait fort douloureuse. Étant à Paris avec le célèbre Blondel, il y reçut la commotion électrique. Au bout de deux heures il commença à s'écouler par les narines une humeur qui continua d'en sortir sans cesser et presque à fil pendant vingt-quatre heures. Cet écoulement fut un peu moins abondant les jours suivants. Il est presque incroyable combien d'humeurs il s'en écoula ; la tumeur se dissipa, et ne revint plus depuis ce temps-là.

Les effets de l'électricité et ceux de la colère, dans la paralysie, ne sont peut-être pas fort différents ; l'électricité a assurément rétabli les forces de plusieurs paralytiques, tandis qu'elle les a ôtées à d'autres ; les effets de la colère sont les mêmes. Gabriel, fils de Bachtishua, avait déjà guéri une paralytique en irritant sa pudeur. Des observations dignes de foi faites depuis lors rendent compte d'événements semblables ; mais il en est d'autres qui offrent des exemples de paralysie occasionnée par la colère. Je connais une belle femme qui, étant à l'âge de six ans, et se disputant avec une de ses amies sur la couleur d'un ruban qui devait servir à attacher la chemise d'une poupée, fut subitement attaquée d'une paralysie de la langue et du bras gauche. La langue se rétablit assez bien au bout de plusieurs années, mais le bras restera paralytique pour toujours. Pourrait-on avec sûreté essayer de le guérir par le moyen de l'électricité ? J'ai peine à le croire; car je crains qu'elle ne soit nuisible aux tempéraments pléthoriques, acrimonieux, mobiles, irritables; et quelques exceptions ne doivent pas faire enfreindre la règle générale. — J'ai vu tout nouvellement à la campagne un jeune laboureur, vigoureux et très-bien portant, qui, s'étant mis en colère en buvant, a été sur-le-champ attaqué de paralysie à la langue, au bras, à la cuisse et à la jambe. Peu de jours après, son frère, en songeant qu'un serpent rampait le long de son bras, le secoua fortement pour se débarrasser de cet animal ; depuis lors il éprouve plusieurs fois par jour, dans le même bras, et souvent pendant une demi-heure, un mouvement convulsif si violent, que rien ne peut l'arrêter. Il prend seulement des précautions pour que sa main ne lui blesse pas le visage, ou qu'elle ne se meurtrisse pas en se heurtant contre des corps durs. — Mais tandis qu'il s'agit de l'électricité, permettez, monsieur, que je vous fasse ici une question à ce sujet. De quelle manière est-ce que les partisans de l'hypothèse qui attribue tous les mouvements à l'âme s'y prendront pour faire voir

que l'accélération que l'électricité produit dans la circulation vient de l'âme?

Après avoir parlé de la paralysie dans laquelle il y a une lésion des mouvements volontaires, je dirai quelque chose de l'hydropisie, qui vient le plus souvent de la langueur des mouvements vitaux. — Le tissu cellulaire que vous avez décrit, monsieur, avec une si grande exactitude qu'il semble que ce soit une partie nouvellement découverte dans le corps humain, ce tissu, dis-je, et les cavités du corps, sont tout autant de siéges de différentes espèces d'hydropisies. L'hydropisie ascite, celle de la poitrine, une espèce d'hydropisie de la tête et d'hydropisie de la matrice, sont des espèces d'hydropisie qui ont leurs siéges dans des cavités; toutes les autres sont des maladies du tissu cellulaire. Je voudrais pouvoir étaler aux yeux de tout le monde le beau spectacle que donna, au mois d'octobre de 1757, le cadavre d'un enfant trouvé, dont le magistrat permit qu'on fît la dissection. Le tissu cellulaire situé entre les intéguments et le péricrâne était distendu uniformément et de l'épaisseur de trois lignes par une eau d'un rouge clair, et faisait voir distinctement la première espèce de l'hydrocéphale et l'espèce d'hydropisie qui est la plus fréquente : on y découvrait en même temps la véritable structure du tissu cellulaire; l'œil, en distinguant très-bien les cellules, d'où on pouvait faire sortir l'humeur de côté et d'autre par une légère pression avec un linge souple, en sorte que je pouvais, à mon gré, faire évacuer une partie et remplir l'autre. Mais, enfin, ayant employé une compression trop forte, la membrane trop distendue se creva vers la partie moyenne inférieure de l'os temporal gauche, et toute l'eau s'étant répandue, cette membrane demeura flasque; mais en soufflant de l'air par l'ouverture par laquelle l'eau s'était écoulée, je vis se former une bouffissure emphysématique plus considérable que ne l'était l'enflure œdémateuse; bientôt après les cellules se rompant de toutes parts, et laissant échapper l'air, la tumeur s'affaissait. Il aurait été facile à un peintre de copier d'après ce cadavre les vaisseaux externes de la tête.

On peut donc se faire aisément une idée de la formation des hydropisies, surtout, monsieur, à la faveur du jour que répandent sur cette matière vos *Eléments de physiologie*, dont la lecture augmente toujours plus mes connaissances dans la pratique, et me confirme par là toujours mieux dans l'idée où je suis, que le médecin le plus habile est celui qui est le plus complètement instruit de tout ce que la théorie enseigne; et ce qui ajoute à ma confiance, ce sont les entretiens tout-à-fait instructifs que j'ai eus avec vous, monsieur, vos lettres et les grands avantages que j'ai trouvés à consulter avec vous : si seulement ces consultations avaient pu être plus fréquentes! J'ai eu occasion d'admirer avec quelle facilité vous découvriez aussitôt une maladie interne à la vue d'un symptôme, et comme vos connaissances étendues dans la matière médicale vous servaient à faire choix du remède le plus efficace. — Mais il faut aussi convenir des avantages de la pratique : si la théorie lui prête des secours, celle-ci en tire parti à son tour; et vous êtes une preuve, monsieur, de l'heureuse combinaison qui en résulte chez quelqu'un qui cultive l'une et l'autre. Il est difficile que quelqu'un devienne physiologiste s'il n'a pas exercé la pratique, et s'il n'a pas lu les ouvrages des praticiens, dont je vois avec plaisir que vous avez mis un si grand nombre à contribution dans votre Physiologie; car rien ne répand plus de jour sur le mécanisme des fonctions, qu'un examen exact des causes qui leur nuisent, et des symptômes qui sont la suite de ces lésions : il suffira que j'en cite un seul exemple. Qui est-ce qui comprendra la physiologie du foie ou de la bile, sans avoir observé que l'inflammation de ce viscère donne lieu à des squirrhes, à la jaunisse, aux calculs biliaires, et que l'engorgement de ceux-ci cause des coliques? Chacun peut dissiper ses doutes, s'il en reste, en consultant les physiologies de Galien, de Boerhaave, et surtout la vôtre, monsieur, qui est d'un grand secours à un praticien dans les cas les plus graves, tandis que sur la lecture de tant d'autres livres de physiologie on peut à peine soupçonner qu'il y ait de la liaison entre la théorie et la pratique. C'est par cette raison que Galien avait déjà donné ce bon avis aux physiologistes : « Apprenez cette science des médecins, à moins que vous ne pratiquiez » vous-même la médecine. » Mais je reviens à mon sujet.

Comme les artères sont poreuses dans tout leur trajet, elles laissent suinter dans l'état de santé, au travers de leurs membranes, quelques parties aqueuses et

grasses; écoulement que les injections rendent sensible à la vue par cette voie.

Entre les issues multipliées du système artériel, il en est une qui aboutit dans les cellules du tissu cellulaire, et une autre qui communique avec les grandes cavités. L'humeur, que l'une et l'autre déposent, est repompée de ces réceptacles par la vertu résorbante des petites veines, ensuite de cette propriété qu'ont chez les animaux les vaisseaux capillaires, par laquelle les vaisseaux lactées sucent le chyle des intestins, comme Nicolas Aggiunti, ce célèbre disciple de Galilée, l'a fait voir le premier. — Toutes les fois donc qu'il découle des artères dans les cavités, ou dans le tissu cellulaire, plus d'humeur aqueuse que les veines n'en repompent, il en résulte, tout autant de fois, cet amas d'eau qu'on appelle l'hydropisie. — Les causes générales qui peuvent empêcher ce retour de la sérosité dans les veines, sont :

1° Un obstacle qui ne comprime que les troncs veineux seulement : c'est ainsi que dans l'expérience très-connue de Lower, la ligature d'une veine produit l'hydropisie des parties d'où cette veine rapporte le sang; car tandis que le tronc ne se désemplit pas, la succion cesse dans les branches.

2° Un obstacle qui comprime avec une égale force l'artère et la veine; car l'artère étant plus robuste n'est pas autant gênée et continue à donner cours au sang que la veine ne ramène pas en pareille quantité. Si on serre l'artère et la veine avec la même ligature, il en résulte une hydropisie particulière comme dans la première expérience, mais un peu plus tard.

3° La diminution des forces qui font mouvoir le sang; car les artères recevant d'abord leur mouvement du cœur, et étant naturellement plus fortes que les veines, elles leur transmettent le sang aussi long-temps qu'il leur reste de la force; mais lorsque les autres secours de la circulation manquent, le mouvement se ralentit d'autant plus dans les veines, et la liqueur que les artères avaient apportée ne peut pas être ramenée, dans un temps égal, par les veines : il en résulte l'hydropisie, telle, par exemple, que celle qui est une suite de la vie sédentaire.

4° Afin que la succion des vaisseaux capillaires réussisse, il faut qu'il y ait une certaine proportion entre les vaisseaux qui sucent et la liqueur qui doit être sucée; mais lorsque cette proportion manque, la succion cesse. Or, les veines sont sujettes à plusieurs défauts qui peuvent empêcher cette fonction (*a*); à un affaissement qui vient de ce qu'elles sont trop relâchées (*b*); à une diminution du mouvement vital, car tout comme il arrive dans un arbre que si cette faculté est en défaut dans une branche, le mouvement du suc nourricier cesse, il arrive de même dans les veines que, lorsque le mouvement vital se ralentit, la circulation se ralentit aussi. — Or, qu'est-ce que le mouvement vital des veines? Est-ce ici le cas de recourir à l'irritabilité? Vos expériences, monsieur, font penser qu'il en est autrement; mais le corps humain ne présente-t-il pas plusieurs phénomènes qui sortent des bornes auxquelles l'expérience peut atteindre, et qu'on pourrait cependant démontrer par les lois d'une saine analogie? ou bien faudra-t-il avoir recours au mouvement des fibrilles imaginé par M. Roger, qu'une mort prématurée nous fait regretter; mouvement qu'il avait cherché à établir d'une manière ingénieuse et propre à donner une idée avantageuse de ses connaissances? Mais il est plusieurs choses, et des choses d'importance, qui ne permettent pas d'être de son avis; cependant je ne m'arrêterai point à les examiner en détail, et je dirai avec Cicéron : « Je pense qu'il convient » mieux de diriger nos recherches sur les » événements des choses que sur leurs » causes; il me suffit, pour être content, » d'être instruit des faits, quoique j'i» gnore comment ils arrivent. »

Je ne parle pas des autres défauts des veines, tels que les callosités, les spasmes, l'inflammation, etc.; le fluide qu'elles charrient a aussi ses défauts; son mouvement ne cesse point aussi long-temps qu'il cède à la force qui le pousse, à moins que le vice auquel il est sujet ne soit considérable; mais la résorption du sang se dérange plus facilement, car elle n'admet pas ce qui est trop épais, et elle exclut les matières âcres, qui, en irritant les orifices des veines, font qu'ils se resserrent. Car, comme vous l'enseigniez, monsieur, il y a vingt ans, « l'Ar» tiste souverainement sage a construit » le corps humain de manière que les » très-petits sphincters des veines résor» bantes se contractent à l'attouchement » de quelque particule âcre, et qu'ils » n'admettent rien d'une liqueur qui » pourrait être nuisible. » C'est ainsi que les vaisseaux lactées ne sucent rien des

âcretés déposées sur les intestins, et c'est là souvent la cause des flux de ventre les plus opiniâtres. Doit-on expliquer ainsi la cause de ces hydropisies qui arrivent à la suite des violentes douleurs du bas-ventre? Assurément. Ce mécanisme fournit-il une réponse à la question, comment il est arrivé que la saignée et l'opium ont été tantôt utiles et tantôt nuisibles dans cette espèce d'hydropisie ascite, dont M. Porte rend compte dans le *Journal de Médecine?* L'histoire même qu'il en fait nous laisse dans le doute à cet égard; car les symptômes ayant été les mêmes, à ce qu'il paraît, ces remèdes ont été aussi nuisibles au commencement de la maladie quils ont été utiles sur la fin. Est-ce peut-être qu'une cause inconnue a opéré la guérison malgré les remèdes? — Une âcreté qui irrite les orifices des veines en s'y appliquant, les ferme, et en irritant les extrémités des petites artères, elle les oblige à s'évacuer plus vite et plus abondamment : il y a donc une double cause qui fait que l'humeur aqueuse s'amasse, savoir, l'affluence qui en est plus abondante et le retour qui l'est moins. Est-ce ainsi qu'on peut expliquer l'action des vésicatoires, de laquelle on a parlé jusqu'ici d'une manière peu intelligible? Lorsqu'on les applique aux membres, ils y occasionnent souvent de l'enflure; est-ce parce que les veines de la peau sont gênées par l'inflammation comme par une ligature? En considérant toutes les causes, même les causes possibles de l'hydropisie, on n'en trouve aucune qui ne prenne sa source dans l'une des causes que j'ai indiquées; et cela sert à comprendre à quelle de chacune de ces causes on peut remédier, quand et comment cette guérison est possible. La première et la seconde cause demandent l'éloignement de l'obstacle. La troisième veut qu'on emploie les fortifiants. La quatrième exige les mêmes secours. Elle demanderait un spécifique qui serait d'une plus grande importance en médecine que la plupart des remèdes qu'on a découverts jusqu'ici; mais en l'attendant nous opposons à cette maladie les fortifiants, et surtout cette divine écorce dont l'analogie a fait découvrir l'utilité dans la mortification gangréneuse, et dans d'autres vices du mouvement vital; utilité que l'expérience a confirmée. — On guérit quelquefois les espèces d'hydropisie qui dépendent de la cinquième cause et qui cèdent difficilement, en employant des spécifiques, des délayants, des adoucissants, combinés le plus souvent avec des fortifiants. Mais je ne veux pas entrer dans le détail sur cette matière. M. Donald Monro, qui a été autrefois votre disciple, monsieur, ayant écrit sur cette maladie un traité fort utile dans lequel il donne, d'une manière savante et claire, des préceptes et des exemples par lesquels il enseigne à connaître et à guérir la plupart des hydropisies. Cependant il sera bon que j'ajoute, après ces préliminaires généraux, quelques avis que d'autres auteurs ont omis ou dont ils n'ont parlé qu'en passant, sur des moyens de guérison qu'il convient plutôt d'éviter que de pratiquer.

1° Le fondement du traitement consiste à faire que les veines repompent autant de sérosité que les artères en distillent; on fait donc mal d'accélérer le mouvement des artères aussi long-temps que la résorption veineuse continue à être empêchée.

2° J'ai vu que, lorsque la maladie vient seulement du relâchement d'une partie externe, on la guérit plus promptement et plus sûrement en appliquant à cette partie des fortifiants externes, qu'en employant des remèdes internes; car le siége de cette maladie est principalement dans le tissu cellulaire et dans les veines, parties sur lesquelles les remèdes externes agissent, tandis que les remèdes internes agissent principalement sur les artères. C'est ainsi que j'ai si souvent dissipé, par des bandes humectées avec des liqueurs spiritueuses, ces tumeurs de jambes qu'éprouvent si souvent, surtout en été, les femmes d'une constitution lâche, et qui mènent une vie sédentaire, quoique d'ailleurs elles soient très-bien portantes.

3° Ce n'est que par le moyen des fortifiants qu'on peut venir à bout de l'hydropisie qui vient de l'inanition des vaisseaux, après une longue maladie ou après des évacuations abondantes; il faut même les employer avant que la maladie se soit accrue au point de donner lieu à de nouvelles causes morbifiques, lesquelles il faudrait combattre par d'autres secours. Car là où les humeurs sont en stagnation, il en résulte l'acrimonie, la douleur, la fièvre, la putridité, la gangrène, tous symptômes auxquels il faut faire attention, sans quoi le traitement devient inutile; car ils augmentent par l'usage des remèdes échauffants, stimu-

lants et fortifiants. Cela se voit par nombre de cas auxquels a donné lieu cette méthode curative, qui, ne supposant point d'autres causes que le relâchement des fibres, a si souvent fait empirer l'hydropisie, et d'autres maladies qu'il aurait fallu traiter par d'autres remèdes.

4° Il y a plus : en faisant choix des remèdes qui évacuent les eaux qui croupissent, il faut se garder de ceux qui augmentent la putridité ou qui excitent la fièvre ; car elle est nuisible malgré ce que quelques auteurs ont débité pour prouver le contraire, et l'hydropisie est presque désespérée lorsqu'elle est accompagnée de fièvre ; aussi long-temps qu'elle en est exempte, elle n'est pas encore sans espérance. Je sais combien des auteurs très-respectables ont fait cas de la fièvre dans les maladies chroniques ; elle a plus d'une fois dégagé la circulation des embarras qui lui faisaient obstacle lorsqu'ils étaient légers, et qu'ils ne faisaient que de commencer. Elle a donc mérité quelquefois des éloges, mais le plus souvent on a eu lieu de s'en plaindre, car elle rend plus fortes les obstructions considérables, elle entretient la putridité, elle abat entièrement les forces, et, lorsqu'elle dure long-temps, elle jette dans l'hydropisie les gens les plus robustes.

5° La résorption se fait parfaitement bien si les vaisseaux se vident complètement, et si les fluides qui doivent être repompés ne sont point corrompus par quelque acrimonie. Il faut donc faire en sorte que les sécrétions se fassent avec succès par leurs couloirs, que les vaisseaux se fortifient, et prévenir la dégénération des fluides. C'est par cette raison qu'il importe si fort, dans cette maladie, d'user d'une diète légère, et surtout de souper très-peu. Il faut choisir des aliments qui ne soient ni relâchants ni de nature à favoriser la putridité : il faut y joindre l'usage des acides; plusieurs se sont bien trouvés d'user d'*oxysaccharum* (1), qui sert à assaisonner les aliments, surtout ceux qui sont tirés du règne animal ; c'est un remède facile à se procurer, mais qui n'est point à mépriser. J'ai vu des hydropisies commençantes se guérir tandis que les malades faisaient un usage abondant de ce remède joint à une diète légère et à un exercice convenable : il est encore utile toutes les fois que la maladie est invétérée, car il résiste à la fièvre et à la putridité, et il facilite les sécrétions.—Dans des cas plus graves, j'ai recours aux acides minéraux, sans être retenu en cela par le blâme que jettent sur eux des médecins d'ailleurs habiles qui veulent proscrire l'usage de tous les acides dans les maladies chroniques, car la raison et l'expérience condamnent cette manière de penser, et l'observation démontre que l'usage de ces acides remédie à la faiblesse, en tant qu'ils s'opposent à ses causes bien loin de l'occasionner, comme ces médecins le craignent : outre cela, on les marie très-bien avec les fortifiants, et le mélange de l'esprit de soufre avec le quinquina m'a souvent réussi à souhait. Un homme respectable m'écrivit, il y a quelques années, que du lait caillé, donné pour toute nourriture, avait eu de grands succès dans le traitement de l'hydropisie (à Saint-Germain en Laye). S'il a réussi, ç'a été en qualité d'acide.—On conçoit déjà l'utilité de la crème de tartre, que M. Menghini a si fort recommandée, et qu'il y a déjà plusieurs années que j'ai employée avec succès, de même que celui du nitre qui plaît si fort à M. Brook, et celui du sel des eaux thermales de Lucques, dont M. Benevenuti fait cas : mais ces sels peuvent-ils tenir lieu de tout? Non assurément. J'ai vu de très-bons effets de la crème de tartre (*a*), toutes les fois qu'il s'agissait d'une hydropisie naissante, pourvu qu'elle ne fût pas l'effet d'une constitution trop lâche ou sujette aux acides. C'est ainsi que ce remède détruit les causes de maladie chez les femmes qui, approchant de l'âge de cinquante ans, deviennent hydropiques par un effet du dérangement de leurs règles; et je suis venu plusieurs fois à bout d'arrêter les progrès de cette maladie difficile, et de la dompter par le moyen de la crème de tartre et d'une abstinence rigoureuse. Cela n'est pas étonnant, car cette espèce d'hydropisie est un effet de la pléthore à laquelle la diète et les acides remédient à merveille.

(*b*) La crème de tartre réussit lorsque l'hydropisie vient de ce vice que les anciens appelaient l'intempérie chaude du foie. J'ai guéri un homme atrabilaire (qu'on me passe ce terme impropre) qui était fort tourmenté d'une cruelle angoisse, d'un dégoût complet, d'insomnies très-incommodes et d'une enflure qui lui défigurait les cuisses et les jam-

(1) C'est un mélange de sucre avec du vinaigre, ou du jus de citron, etc.

bes, en lui prescrivant de prendre trois fois par jour une drachme de crème de tartre enveloppée dans du rob de sureau, et cinq onces de petit-lait bien clair mêlées avec une once de miel très-pur. Sa boisson ordinaire consistait en une décoction de racine de chiendent. L'angoisse et le dégoût se dissipèrent insensiblement, l'enflure s'affaissa, le sommeil revint, et le malade recouvra une santé parfaite dont il jouit encore à présent.

(*c*) Lorsque la sécrétion de l'urine se fait avec lenteur et qu'elle devient d'une couleur foncée, le malade éprouve bientôt une sensation de lassitude et de plénitude; son sommeil est inquiet, il est pesant après le repas, il est dans un état d'indolence, il a de l'angoisse et du dégoût. On dissipe fort bien tous ces symptômes en usant de bonne heure de la crème de tartre qui procure un écoulement abondant d'urine, ce qui allège beaucoup tous les symptômes.

(*d*) La crème de tartre a même procuré du soulagement, mais pour un temps seulement, dans une hydropisie très-invétérée; mais la plupart du temps elle est inutile en pareil cas, parce que les fibres ayant à la longue perdu tout-à-fait leur ressort, il n'y a que les stimulants les plus forts qui puissent leur redonner du jeu, mais même alors il est utile de leur associer de la crème de tartre.

6° Les esprits de nitre ou de soufre apaisent la soif et la chaleur; ils remédient aussi à la toux qui tourmente souvent les hydropiques et leur fait beaucoup de mal, surtout le soir. Enfin, on comprendra que les acides sont nécessaires, lorsqu'on aura observé des hydropiques, et lorsqu'on aura vu, par les dissections de leurs cadavres, que ce sont presque toujours la fièvre, la soif, l'inflammation, la purulence, l'alcalescence, des humeurs corrompues et la gangrène qui sont la cause de leur mort. On verra en même temps quel cas on doit faire de cette méthode dont j'ai déjà parlé, laquelle, n'ayant en vue que le relâchement des fibres, recommande de se nourrir de viandes rôties et d'œufs, et de boire des vins généreux. — Cette méthode convient à la vérité dans une hydropisie naissante, qui, comme je l'ai dit plus haut, vient du relâchement des fibres et de l'acidité des fluides; ou bien, chez certains sujets, après qu'on a évacué entièrement l'humeur de la maladie; mais elle est très-mauvaise dans la plupart des autres espèces, et elle est opposée aux deux principales indications, à l'inanition des vaisseaux et à l'amendement de la putridité; et cette dernière indication est de la plus grande importance, car les hydropiques ne meurent guère sans putridité, et j'ai presque toujours pu, aussi long-temps qu'elle n'a pas eu lieu, renvoyer la maladie du moins pour un temps; mais quand la putridité est formée, elle abat tellement les forces, que les plus excellents remèdes ont peu de succès.

L'observation suivante fait voir les avantages de la crème de tartre et les inconvénients des remèdes échauffants. Je fus consulté, au mois de février de 1759, pour une femme âgée de soixante ans, qui depuis long-temps avait beaucoup d'embonpoint, qui avait long-temps abusé de la saignée, ce qui avait peut-être fait augmenter cet embonpoint; elle avait alors, à ce qu'on m'apprit, les cuisses et le bas-ventre extrêmement enflés, les urines étaient rouges et en petite quantité, elle avait de la fièvre le soir, elle passait les nuits sans dormir et dans l'angoisse, elle avait des nausées, elle était prodigieusement affaiblie, elle avait souvent la respiration courte, le visage était rouge. Je lui prescrivis une diète qui consistait à ne manger qu'une fois par jour tant soit peu de viande avec de l'*oxysaccharum* (1); à vivre d'herbes potagères, surtout de la famille des chicoracées, et de fruits; à user pour boisson d'un vin léger mêlé d'eau; à vivre frugalement, et surtout à souper très-légèrement. Je conseillais en même temps qu'on la fît quelquefois promener en voiture, et qu'elle avalât deux fois par jour une drachme et demie de crème de tartre, en buvant par-dessus quatre onces d'hydromel. On me récrivit bientôt (car je n'ai point vu la malade que j'avais connue autrefois, et elle était à une distance de plusieurs lieues) que tout prenait une tournure favorable, et que la maladie diminuait tous les jours; elle fut en bonne santé au commencement du mois de mai. — Je n'ai point appris de ses nouvelles depuis lors, si ce n'est après sa mort que sa sœur me raconta ainsi ce qui s'était passé et dont elle avait été témoin oculaire. Cette femme se porta bien pendant quelques mois; mais ayant négligé le régime et l'exercice, elle éprouva, sur la fin de septembre, de nouvelles an-

(1) Voyez la note précédente.

goisses. On consulta, au mois d'octobre, un médecin qui, voyant un autre malade dans le même village, se trouva plus à la portée de celle-là; il employa plusieurs remèdes qui, comme je le vis par ses ordonnances, étaient des amers, des fortifiants, des stimulants de différentes espèces, des purgatifs, des diurétiques, des gommeux, des sels, et je ne sais combien d'autres remèdes; il prescrivit une diète qui consistait presque entièrement en viande sèche pour laquelle la malade avait du dégoût. Les angoisses augmentèrent terriblement, la malade devint enflée par tout le corps et éprouva de plus une orthopnée continuelle. Les dernières semaines il survint de l'assoupissement qui, augmentant par l'usage des remèdes chauds et des vésicatoires, par le moyen desquels on espérait de le dissiper, dégénéra enfin en léthargie qui se termina par une mort cruelle.

En 1757, une femme qui approchait de cinquante ans, et dont les règles étaient dérangées en tirant à leur fin, passait les nuits dans l'angoisse, avait du dégoût pour tous les aliments; ses jambes étaient fort enflées, elle rendait une urine rouge et en très-petite quantité. Je lui conseillai d'user de crème de tartre; l'enflure se dissipa entièrement et la santé se rétablit très-bien. Les mêmes symptômes étant revenus au bout de six mois, je les ai guéris par le même remède, lequel a encore réussi à mon insu contre une troisième attaque. Cette femme ayant eu une quatrième attaque pendant l'hiver de 1759, et dans un temps où elle avait des chagrins, elle essaya la crème de tartre, mais inutilement; la maladie augmenta et l'enflure avait déjà gagné tout le corps; la malade éprouvait une orthopnée cruelle et une suppression totale des urines, lorsque je vins la revoir. — Mon dessein étant d'opposer à l'opiniâtreté du mal un remède assez efficace pour la vaincre, je fis choix d'une mixture dont l'usage m'est familier, et qui est composée d'oxymel scillitique, de terre folliée de tartre et d'eau de sureau; je prescrivis à la malade d'en prendre une dose médiocre trois fois par jour; le ventre en fut fort relâché sans que l'enflure diminuât et sans que la malade se sentît soulagée: cela lui donna plutôt de l'accablement. Je voulus qu'elle prît cette mixture à petites doses, mais souvent; elle alla plus rarement à la selle, et au bout de trois jours les reins se vidèrent si copieusement, qu'il s'écoula soixante livres d'urine dans l'espace de trente-cinq heures; je soutins pendant ce temps-là les forces par des bandages qui serraient les jambes, les cuisses et le bas-ventre, et par une boisson agréable mêlée de vin; tous les symptômes se dissipèrent très-promptement; je fis ensuite prendre à la malade des fortifiants, afin de rendre aux fibres les forces qu'elles avaient perdues par la distension et par le séjour des eaux. Elle se rétablit très-bien.

Mais cette femme ayant été accablée de malheurs encore plus tristes pendant tout l'été et l'automne, son mari étant mort au mois de novembre, sa fortune étant tout-à-fait délabrée, elle fut attaquée, au mois de décembre, de coliques fréquentes, et bientôt après de jaunisse, de dégoût et d'un affaiblissement total. J'employai des savonneux doux, agréables et acescents, propres à rétablir les forces, à prévenir la corruption de la bile, à dissoudre celle qui se serait coagulée, et à évacuer celle qui se serait dissoute; j'eus pendant quelques jours des succès qui entretinrent mes espérances. Mais la malade éprouvant tous les jours des redoublements de tristesse qui lui ôtaient absolument les forces, ses jambes étant devenues légèrement œdémateuses, elle expira au mois de février sans aucune agonie, genre de mort que j'ai vu d'autres fois après une longue jaunisse qui, pourrissant le sang, abat entièrement les forces; cette scène tragique se termine par la syncope, ou plutôt par la paralysie du cœur. On aurait trouvé des calculs biliaires dans le cadavre, mais les circonstances ne permirent pas d'en faire la dissection. — Je traite encore actuellement une autre hydropique qui a près de quarante ans; c'est une femme qui avait joui auparavant d'une bonne santé, qui est mère d'une nombreuse famille, et dont la maladie est venue originairement du chagrin d'avoir été convaincue de vol; la crainte du châtiment lui donna la jaunisse, maladie qui est si souvent une suite de la tristesse; elle fut mise en prison; mais, ayant été relâchée à cause de sa jaunisse, et parce qu'on la soupçonnait grosse, elle se tint chez elle où il lui survint, outre la jaunisse qui continuait, une enflure des jambes, des cuisses et du bas-ventre, dont elle ne s'inquiéta pas beaucoup dans l'idée que c'était un symptôme de grossesse. Mais il survint de la fièvre avec des insomnies, un délire fréquent,

de la soif et une suppression d'urines; elle me demanda alors du secours. Je pensai que je devais calmer la fièvre, éteindre en même temps la soif, déboucher les couloirs de la bile qui se dévoyait, et ceux de l'urine. Des savonneux acescents, l'oxymel scillitique et des boissons acides dissipèrent assez promptement la fièvre et rétablirent assez la sécrétion de la bile pour que la jaunisse se guérît pour la plus grande partie; mais la suppression de l'urine persistait avec opiniâtreté, quoique pas en entier; le bas-ventre grossissait étonnamment, et en le frappant on apercevait distinctement qu'il contenait des eaux épanchées.

Il me restait des doutes sur la grossesse qu'elle accusait; je voulus, pour les dissiper, que la sage-femme la touchât. Celle-ci annonça un accouchement prochain; ce qu'ayant de la peine à croire, je confiai le soin de cet examen à un chirurgien et à une autre sage-femme, qui affirmèrent tous deux que la matrice était vide. J'employai les remèdes les plus puissants que la maladie permit de donner, mais en vain; il ne restait donc plus d'espérance que dans la paracenthèse; on tira vingt-sept livres d'eau, ce qui soulagea beaucoup la malade. Cette eau ressemblait au petit-lait par sa couleur et par sa consistance, mais elle avait une odeur qui sentait un peu la putridité. J'en soumis quelques onces aux expériences; une partie fut mise de côté sans mélange, je fis ajouter à une seconde du sirop de violettes, de l'esprit de vitriol à une troisième, de l'alcali fixe à une quatrième et de l'alcali volatil à la cinquième. — Le mélange du sirop de violettes donna une belle couleur verte à la seconde portion; la troisième devint d'une couleur un peu trouble; il ne se fit aucun changement dans la quatrième ni dans la cinquième. On garda dans l'apothicairerie tous les petits pots qui les contenaient et qui étaient légèrement couverts de papier, les ayant ouverts le sixième jour, je jetai bien vite la première qui puait extrêmement; la seconde, qui était encore d'un plus beau vert qu'auparavant, n'avait point d'autre odeur que celle du sirop; la cinquième sentait l'alcali volatil; la troisième sur laquelle on avait versé une petite portion d'esprit de vitriol, et la quatrième à laquelle on avait mêlé une plus grande quantité d'huile de tartre, avaient un peu de mauvaise odeur.

Doit-on conclure de là que les sels acides et alcalis introduits dans un corps vivant y détruisent la putridité avec la même efficacité? Non, sans doute, car les uns et les autres y ont des propriétés bien différentes de celle-là, chacun peut en faire l'épreuve, il n'y a pour cela qu'à avaler tous les matins pendant une semaine, comme j'en ai fait l'essai une fois, de la crème de tartre, et la semaine suivante du sel fixe de tartre ou d'absinthe. Celui qui fera cet essai éprouvera aussi les bons effets que j'ai éprouvés en faisant usage de la crème de tartre, si ce n'est que le dernier jour elle me fit faire quelques rots qui sentaient le cuivre. Le troisième jour après avoir commencé à prendre du sel d'absinthe, dont je n'avalais qu'un scrupule dans l'espace de deux heures, il me vint des rots nidoreux, je perdais l'appétit. je sentais une châleur brûlante à l'orifice gauche de l'estomac, j'éprouvais de la soif et du dégoût, mes urines étaient rouges, les forces me manquaient, je renonçais déjà le sixième jour à cette dangereuse expérience et je rétablis ma santé par une boisson acide.

Les alcalis fixes ont cependant leur utilité dans l'hydropisie et dans plusieurs maladies chroniques, savoir : toutes les fois que ces maladies viennent d'une lymphe épaisse et qui tourne à l'acide, ou d'une bile trop épaisse, dans tous les cas, en un mot, dans lesquels on se sert utilement du savon, dont toute la vertu dépend du sel alcali, comme vous le savez très-bien, monsieur, vous qui avez employé plusieurs fois l'huile de tartre dans l'hydropisie et cela avec un succès surprenant. Je fais pareillement souvent usage de cette huile, soit dans certaines espèces d'hydropisie ou quelquefois dans les pâles couleurs, soit dans diverses cachexies qui décèlent un sang appauvri et sa dégénération acide. Ce remède provoque merveilleusement les urines qui s'écoulent avec lenteur, il débarrasse les obstructions, il donne une belle couleur rouge au sang pâle, même dans la palette. Il faut rapporter ici les infusions des cendres de genièvre et de genêt, dont une expérience multipliée a confirmé les vertus. — Mais que doit-on penser du succès de notre opération? Il n'a pas été tel que je l'avais souhaité, car il y avait déjà le troisième jour, dans le bas-ventre, un nouvel amas d'eaux, qu'on sentait à l'attouchement; cependant, comme depuis ce temps-là cet

amas n'augmente pas, que la malade est arrivée dans cet état à la fin du dixième jour, et que l'urine coule plus abondamment, il ne faut pas encore en désespérer tout-à-fait. — De tout temps des médecins très-respectables, et Sydenham lui-même, ont recommandé dans cette maladie de forts purgatifs, je les ai vus réussir quelquefois en vidant les vaisseaux par une diarrhée copieuse, et en procurant la résorption des humeurs épanchées; mais l'observation a fait voir beaucoup plus souvent qu'une forte purgation ne diminue point la tumeur, et que cependant elle abat les forces, ou que la tumeur dissipée par cette voie se reforme très-promptement, mais l'affaissement de la tumeur que procure une évacuation copieuse des urines est plus durable, et j'ai dit tout-à-l'heure que l'oxymel scillitique n'avait été d'aucune utilité tant qu'il avait lâché le ventre, mais que son action s'étant portée sur les reins, il avait bientôt dompté la maladie.

Quelle est la cause de ce phénomène? C'est la correspondance merveilleuse qu'il y a entre la peau interne et l'externe, car lorsque la transpiration qui se fait à l'extérieur augmente, la résorption intérieure devient plus considérable dans la même proportion, la diarrhée se tarit par la sueur. Est-ce que l'augmentation de la transsudation interne fait augmenter la résorption externe? On a toutes sortes de raisons de le croire, et cela n'arrive pas seulement par l'inanition des vaisseaux, car autrement la même chose arriverait après une évacuation quelconque, mais cela a aussi lieu à raison de cette correspondance qui vient de la conformité des fonctions, comme lorsque les mamelles décroissent par un écoulement de la matrice, et qu'elles grossissent lorsque les règles sont supprimées, effets qui ne dépendent ni l'un ni l'autre des autres évacuations. — Cet inconvénient des purgatifs se remarque surtout chez cet ordre de malades qui ont beaucoup de mobilité dans le genre nerveux, car l'influence de la correspondance entre les fonctions est plus grande chez eux. Il arrive souvent que les femmes débiles et hystériques tombent dans l'anasarque et dans l'ascite, bientôt après avoir pris mal à propos une purgation trop forte, ce que je ne prétends pourtant pas expliquer uniquement d'après la diminution de la transpiration qui se fait à l'extérieur, tandis que la résorption est augmentée, car il faut aussi compter pour quelque chose une cause qui n'est pas des moins considérables, savoir : le délabrement des forces digestives, qui étant déjà affaiblies se détruisent par l'usage des drastiques; il s'ensuit le défaut de coction et d'assimilation, un abîme de maux et l'hydropisie. L'irritation du genre nerveux y contribue peut-être aussi; de là vient que les secrétions se font mal. Ceux qui sont assez mal avisés pour chercher à rétablir leur santé chancelante par des purgatifs manquent non-seulement leur but, mais ils s'attirent tôt ou tard, en récompense de la peine qu'ils ont prise, une hydropisie insurmontable.

Il serait inutile d'entasser les exemples qui se présentent de toutes parts; mais je rapporterai en peu de mots l'histoire d'une maladie qui a failli me plonger dans le deuil le plus amer. Etant de retour dans ma patrie, en 1749, je trouvai que ma mère, que je chérissais, et qui était d'une constitution délicate et mobile, était incommodée de plusieurs symptômes qui me faisaient craindre avec raison une hydropisie prochaine. Mais il faut reprendre de loin, et dès les premiers commencements, l'histoire de cette maladie. D'autres médecins, voulant y remédier, avaient déjà conseillé depuis long-temps des purgations fréquentes, et des infusions en guise de thé à prendre plusieurs fois par jour : mais tout cela n'avait réussi qu'à faire empirer le mal de jour en jour. Je proscrivis sans retour l'un et l'autre de ces remèdes, et je prescrivis des pilules anti-hystériques à prendre régulièrement deux fois par année, pendant quelques semaines : je suis ainsi parvenu, grâce à l'Être Suprême, à rendre la santé à ma mère, en sorte qu'elle en jouit encore actuellement autant que sa constitution peut le permettre, et sans avoir rien à craindre de l'hydropisie, danger qui a cessé en même temps que l'usage des purgatifs. — Une de ses amies et sa contemporaine, étant à peu près du même tempérament, dans un état semblable au sien, et menacée d'une maladie pareille, quoique plus éloignée, mourut d'une hydropisie, en 1750, après avoir été purgée et délayée d'importance.

Cela n'est pas étonnant; car si on met en parallèle les vertus des purgatifs avec les indispositions des hydropiques, on verra qu'ils sont, dans la plupart des cas, des remèdes déplacés. Ils n'ont aucun autre avantage que celui d'évacuer; ils ont plusieurs défauts : il faut

donc choisir d'autres moyens qui aient également la propriété d'évacuer, sans avoir les mêmes inconvénients. — Il est vrai que quelquefois les purgatifs réussissent bien dans cette espèce d'hydropisie qui vient de ce que les viscères sont obstrués, en tant qu'ils résolvent les matières épaissies; car ils détruisent la cause qui aurait produit l'hydropisie : en pareil cas, la rhubarbe mêlée avec un tiers ou une moitié de crème de tartre m'a tenu lieu de plusieurs autres remèdes. Je me suis aussi servi du jalap broyé long-temps avec du sucre, lorsque j'ai rencontré des constitutions trop paresseuses. — La rhubarbe est aussi d'un grand secours contre ces hydropisies qui viennent uniquement du relâchement, car elle fortifie admirablement bien l'estomac et les intestins. Elle a guéri toute seule une femme qui avait bu mal à propos des eaux minérales à trop grande dose, et à qui cet abus avait attiré la diarrhée, de la faiblesse et l'anasarque. Un scrupule de rhubarbe avalé matin et soir, pendant quinze jours, a dissipé la maladie : je suis venu à bout des désordres qu'elle avait laissés après elle, en faisant prendre à la malade de la limaille de fer mêlée avec un quart de cannelle ; elle s'est très-bien rétablie.

8° Mais dans les autres cas, j'en avertis encore, on fait mal de donner sa confiance aux purgatifs, dans la vue de prévenir ou de guérir l'hydropisie, car elle est souvent l'effet de l'affaiblissement de la digestion et de la diminution de la transpiration cutanée: or, les purgations réitérées augmentent l'un et l'autre de ces défauts — Pour prévenir une hydropisie naissante, il faut : 1° la connaître; 2° examiner quelles en sont les causes; 3° il faut déduire chacune de ces causes par les remèdes qui lui conviennent; car comme il n'est point de remède qui guérisse toutes les hydropisies (quoi qu'en disent les médecins qui vantent leurs secrets et qui en attendent de grands succès), il n'en est point non plus qui empêche les progrès de toutes les hydropisies naissantes. — J'ai déjà parlé de plusieurs signes avant-coureurs de l'hydropisie; si on y ajoute une sécheresse de la gorge qui revient de temps en temps, avec ou sans soif, la sécheresse de la peau provenant de la diminution de la transpiration, des soubresauts pendant le sommeil auxquels on n'était pas sujet, et surtout un examen attentif de toutes les causes qui peuvent produire l'hydropisie, on pourra toujours connaître l'hydropisie avant qu'elle soit déclarée, et souvent l'étouffer. — Je ne passerai pas en revue chacun des remèdes qu'indique la cause qu'on a découverte. Il en est trois qui sont utiles dans tous les cas, et qu'il ne faut jamais négliger; l'exercice à pied, à cheval, en char ou en carrosse; une grande réforme dans les aliments; l'usage des secours qui sont capables de rétablir l'écoulement des urines et la transpiration de la peau. Une femme respectable et de qualité, replète, âgée de près de cinquante ans, n'ayant plus ses règles depuis quelques mois, et ayant éprouvé depuis quelques années certaines indispositions qui étaient des avant-coureurs d'hydropisie, avait déjà bu plusieurs fois les eaux minérales du Valais, et cela par le conseil de je ne sais qui. La dernière fois qu'elle les avait prises, en 1759, elles lui avaient extrêmement affaibli les forces digestives, et sa mauvaise santé était allée en empirant pendant tout l'hiver : mais comme elle haïssait les remèdes, elle se passa de secours jusqu'à ce que sa répugnance étant vaincue par la crainte d'un danger pressant, elle souhaita, au mois de juin 1760, que je lui donnasse mes soins. — Elle éprouvait une douleur continuelle, comme si sa poitrine eût été serrée étroitement avec une ceinture de fer ; symptôme qui est familier à d'autres hydropiques; chaque nuit elle était réveillée plusieurs fois par l'orthopnée et par une angoisse des plus cruelles, qui l'obligeaient de sortir du lit pour ouvrir la fenêtre et respirer un air frais : elle avait une toux continuelle, violente et qui n'amenait rien ; ses forces s'affaiblissaient, ses pieds devenaient enflés, elle éprouvait souvent une chaleur qu'aucun humectant ne pouvait abattre, la quantité de l'urine était moindre qu'elle n'aurait dû l'être. Je lui ordonnai : 1° une diète légère, et surtout de s'abstenir à toute rigueur de manger de la viande le soir; 2° une potion composée d'oxymel scillitique et d'une égale portion d'eau de sureau dont elle devait boire deux cuillerées trois fois par jour; 3° de se promener tous les jours en voiture.

Les choses prirent bientôt une tournure plus favorable : la troisième nuit la malade put rester tranquille dans son lit : le matin, la peau, qui jusqu'alors avait été sèche, s'amollit par une moiteur qui la couvrait comme une rosée successivement l'enflure des jambes s'af-

faissa, le serrement de la poitrine se relâcha, les forces se rétablirent, et au bout de trois semaines il ne restait plus que la toux qui était plus opiniâtre que les autres symptômes, et qui céda cependant insensiblement à l'usage de la crème de tartre. La malade était bien au commencement de septembre, si ce n'est que l'appétit était un peu languissant, ce qui ne m'étonnait pas, car tel est l'effet de la scille. Elle souhaitait une purgation que je lui refusai : cependant, enfin, une complaisance poussée trop loin fit que je lui permis inconsidérément de prendre, pendant quelques jours, un verre d'une décoction qu'une de ses amies vantait extrêmement, et qui était principalement composée, à ce qu'elle me dit, de plantes amères, et d'une drogue légèrement stimulante et laxative; en un mot, ce remède avait la vertu de remonter les forces de l'estomac, et de faire aller à la selle deux ou trois fois par jour.

Cela réussit bien les premiers jours, mais le quatrième il survint une telle diarrhée que la malade fit quarante selles accompagnées de tranchées; cette diarrhée continua pendant quelques jours, mais avec moins de violence; elle fut suivie de lienterie, d'abattement des forces, de dyspnée, d'un sommeil accompagné d'angoisse et de toux. Je remis la malade dans l'état où elle était précédemment en lui donnant des fortifiants. Elle a été bien pendant l'hiver, mais sur la fin d'avril elle a eu une nouvelle attaque de toux, qui se dissipe déjà par le moyen du vinaigre scillitique. Ses règles ne sont point revenues, mais elle a eu plusieurs fois des saignements de nez. Elle peut espérer avec assurance de jouir d'une santé ferme. Il y a long-temps qu'elle serait ensevelie et dans un état de pourriture, si j'avais fait usage d'une diète desséchante et échauffante, de purgatifs, de remèdes âcres et de fortifiants (1).—La scille est certainement un puissant remède dans plusieurs hydropisies, et la réputation qu'elle a depuis long-temps va tous les jours en augmentant. Cependant elle m'a toujours mieux réussi en l'employant à une dose capable d'évacuer les reins, mais non pas le ventre; de cette manière elle fait des effets merveilleux; elle ne peut pourtant pas réussir dans tous les cas, et elle n'est pas non plus exempte d'inconvénients, car (*a*) elle énerve, certainement et à coup sûr, les forces de l'estomac, que le quinquina, à la vérité, remonte bien ensuite (*b*). Ce remède, qui est âcre et pénétrant, excite souvent dans tout le corps des douleurs aiguës; (*c*) il excite même souvent des convulsions chez ceux qui ont le genre nerveux mobile. Il est vrai qu'on va audevant de l'un et l'autre de ces inconvénients par l'addition du camphre, comme vous me l'avez appris il y a long-temps, monsieur, aussi bien que plusieurs autres vérités utiles, et comme vous l'avez enseigné le premier (*d*). La scille dissout la consistance du sang, comme on le voit souvent par les selles et les urines qui en prennent une légère teinte de sang, et il faut assurément user de ce remède avec précaution lorsque les humeurs sont déjà dissoutes. — J'ai souvent évacué les eaux des hydropiques par le moyen de la scille; j'ai remédié d'abord après au relâchement des solides, et j'ai rendu au sang sa consistance par l'usage de quinquina ou des autres fortifiants; souvent j'ai employé en même temps la scille et le quinquina. J'ai guéri, l'automne dernier, une femme qui n'était pas âgée, mais qui était abattue par une dyspnée de vingt ans qui augmentait déjà, et par des peines d'esprit. Elle était faible, ayant des nausées continuelles et souffrant toutes les nuits une migraine cruelle, ne dormant point et ayant les jambes enflées : je lui prescrivis de l'oxymel scillitique à prendre avant midi, et deux drachmes d'écorce du Pérou pour l'après-midi : c'était quelque chose de surprenant comme tous les symptômes se dissipèrent peu à peu parfaitement, et comme l'appétit, les forces et le sommeil revinrent.

(*e*) L'usage de la scille n'est point exempt de danger lorsqu'il y a un squirrhe ancien accompagné d'une fièvrote, car il en résulte facilement une ulcération. Telle était une mauvaise ulcération que j'ai vue en résulter chez une femme qui était en même temps attaquée d'une hydropisie et d'un cancer, car le cancer devint plus douloureux, et il s'en écoula bien plus de matière ichoreuse teinte d'une plus grande quantité de sang : l'hydropisie diminua cependant, et le quinquina répara le mal que le cancer avait souffert. Mais cette femme, tourmentée par deux ennemis aussi terribles, ne supporta pas long-temps les maux

(1) Elle vit encore, et depuis neuf ans elle n'a point eu de retour de sa première maladie.

qu'ils lui faisaient souffrir. J'ai souvent vu d'autres malades dont l'état ne laissait depuis long-temps aucune espérance d'une guérison entière et dont la fin paraissait prochaine, chez qui le quinquina et la scille ont réprimé pendant quelque temps l'atrocité de la maladie, en sorte que ces malades ont vécu encore quelque temps avec assez de tranquillité. — On a diverses préparations de scille; mais si on n'a uniquement en vue que l'efficacité, la scille pure est préférable à toutes ces préparations. Souvent deux ou trois grains de ce remède, broyés avec du sucre, dissipent très-promptement les angoisses terribles qu'on éprouve dans l'hydropisie de poitrine, et j'ai vu des malades qui, après avoir été tourmentés pendant plusieurs nuits par des insomnies et par l'orthopnée, se sont endormis assez tranquillement au bout de deux heures, et se sont guéris dans peu de temps, en continuant d'user avec prudence de ce remède. Mais, je l'ai déjà dit, la scille est si âcre qu'il est plusieurs personnes qui ne peuvent point la supporter toute pure; c'est ce qui a donné lieu à diverses manières de l'administrer.

Plusieurs emploient la torréfaction afin qu'elle détruise la virulence de la scille sans lui ôter de son efficacité. Mais est-on assez sûr qu'elle possède cette double propriété? Je croirais volontiers qu'elle est en entier d'une virulence nuisible, et qu'elle agit à l'instar des autres poisons, à raison de cette même vertu délétère qu'on ne peut diminuer sans châtrer sa vertu; et il me paraît que par la torréfaction on ne parvient à autre chose qu'à lui faire perdre de son efficacité: une légère torréfaction ne lui ôte rien de ses vertus ni de ses qualités vénéneuses; une torréfaction plus forte détruit en même temps le poison et le remède; il faut donner la scille torréfiée à des doses passablement grandes, et elle ne manque pourtant pas alors de mériter des éloges. M. Rast, le fils, médecin de Lyon, a averti il n'y a pas long-temps dans une lettre, où il montre du savoir suivant sa coutume, qu'en donnant en dernier lieu dix grains de scille torréfiée partagés en deux doses, il a très-bien guéri un enfant malade d'une anasarque très fâcheuse, le remède ayant fait couler une abondance d'urine qui avait un sédiment sanguinolent d'une teinte très-délayée.

On a de pareilles observations de M. François Home, qui a enrichi la médecine et l'économie de tant de choses utiles; il a aussi guéri plusieurs anasarques avec une pareille dose du même remède mêlé avec un poids égal de gingembre. C'est ici une autre espèce de préparation et qui était en usage chez les anciens, laquelle consiste à corriger ce que la scille a de nuisible pour l'estomac par des drogues aromatiques; telle est l'addition de l'eau de cannelle spiritueuse à l'infusion de scille, mélange qui plaît fort aux Anglais; telle est encore le mélange de la scille avec la tisane de genièvre, dont quelques médecins français font cas et qui m'a paru avantageux. Le vinaigre scillitique occasionne souvent des angoisses insupportables; le vin de scille est, de toutes les préparations, la plus efficace, mais j'ai vu plusieurs malades qui ne pouvaient pas s'accoutumer à en faire usage, car il leur faisait faire de terribles efforts pour vomir; cependant l'usage de l'oxymel ne leur faisait point de peine, et on a plusieurs observations qui ne permettent point de douter que cette préparation soit inférieure à aucune autre, pourvu qu'on l'emploie à une dose convenable, et qu'on y mêle, autant que cela se peut, un sel neutre.

10° Il ne convient pas toujours d'employer les plantes de la famille du cresson, dont plusieurs médecins font beaucoup de cas et avec raison, car ces remèdes dissolvent entièrement le sang, le putréfient et donnent de la fièvre, quoi qu'en puissent dire des médecins qui déraisonnent au point de prescrire toutes les années l'usage de ces sortes de plantes, à titre de rafraîchissants, avec des écrevisses et des bouillons de viande. Elles réussissent très-bien contre des humeurs bourbeuses, et lorsqu'il s'agit d'un tempérament froid; mêlées avec des fortifiants amers, elles ont quelquefois été utiles dans cette espèce d'hydropisie qui attaque les buveurs après de longs dégoûts, mais elles sont préjudiciables toutes les fois qu'il y a déjà de la fièvre, de la chaleur, de la soif, lorsque le sang est dissous et putride, et que la peau est déjà défigurée par des taches livides. Je sais qu'un médecin est tombé dans une erreur très-grossière en s'en laissant imposer par de pareilles taches, qui lui firent prendre la maladie pour une affection scorbutique; il la combattit avec le beccabunga, le cresson et l'esprit de cochléaria, mais il eut bientôt le chagrin d'en voir de très-mauvais effets. En pareil cas, ceux qui aiment les remèdes indi-

gènes peuvent se servir de l'hièble qui n'est point à mépriser et dont les baies fournissent un suc qu'on épaissit; ce suc, qui n'a rien de trop âcre ni de trop chaud, a été utile à plusieurs malades en rétablissant les excrétions: ce remède est cependant trop faible toutes les fois que la maladie est grave. — Les circonstances qui proscrivent les remèdes analogues au cresson excluent aussi le fer, telles sont la chaleur, la fièvre, l'alcalescence; mais il mérite la préférence sur tous les autres remèdes, toutes les fois que la maladie vient uniquement du relâchement des fibres et que les humeurs ne sont pas encore atteintes de putridité; c'est à cette espèce d'hydropisie que sont sujettes les filles d'une constitution lâche et qui mènent une vie sédentaire; elle se guérit par l'usage de la limaille de fer, à laquelle on peut ajouter quelque poudre aromatique. Il n'y a pas bien long-temps que j'ai délivré une fille de vingt ans de cette maladie, en lui faisant prendre six fois par jour une demi-drachme de limaille de fer avec cinq grains de cannelle. Toutes les secrétions augmentèrent et surtout celle de la peau, et la maladie se dissipa pour la plus grande partie par les sueurs, ce que j'ai vu arriver rarement.

11° On prône beaucoup plusieurs remèdes sur la propriété desquels il serait ennuyeux de disserter longuement : je n'en examinerai que trois, les frictions du bas-ventre avec de l'huile, l'évacuation de la sérosité par la peau, et l'usage du mercure. — Ce n'est pas une chose nouvelle en médecine que de frotter avec de l'huile ceux qui sont atteints de l'hydropisie ascite; Celse, Cœlius, Aurélien et Galien (*de Compos. medicam. secund. loc.*, *l.* 9, *c.* 3) avaient déjà recommandé cette friction, mais elle était tombée en désuétude, et il n'y a pas long-temps qu'elle a été remise en pratique par M. Oliver, médecin de Bath; elle a réussi à souhait et elle est venue heureusement à bout, en Angleterre, de plusieurs hydropisies qu'on croyait incurables. On frotte le ventre pendant une heure, matin et soir, avec la main graissée d'huile d'olive, et au bout de quelques jours le malade désenfle en urinant abondamment. Ce remède agit de deux manières, à raison de la friction et à raison de l'oignement. L'effet de la friction du ventre est de dissoudre les matières coagulées et tenaces, d'aider au mouvement, surtout à celui des veines, de rendre ainsi les humeurs plus propres à être repompées et d'augmenter la résorption; or, la médecine expérimentale a fait voir que les humeurs épanchées dans le bas-ventre en sont repompées et s'évacuent par les reins.

Je sais que les frictions font que les fluides se portent souvent à la peau plutôt qu'aux reins, mais ici la nature de la maladie s'oppose à cet effet, parce que, comme je l'ai déjà dit, cette maladie empêche la transpiration insensible et la sueur; c'est à cause de cela que chez la plupart des hydropiques la peau est si sèche, sale, dure et même tout-à-fait calleuse, telle que je l'ai vue dans plusieurs parties du corps. Mais en administrant la friction, lorsque les fluides épanchés croupissent déjà dans la cavité du bas-ventre, il faut bien prendre garde de ne pas frotter trop rudement, car une pareille friction ferait beaucoup de mal en offensant les viscères qui sont dans un état d'amollissement et d'une corruption prochaine, et il ne faut pas être trop prompt à blâmer ceux qui discontinuent les frictions lorsque les humeurs sont épanchées. — Les observations qui font voir que la transpiration externe est en défaut prouvent que la résorption interne qui correspond avec elle a augmenté, et les expériences faites, la balance à la main, démontrent que cette résorption est si considérable dans quelques cas, qu'on a peine à le croire. On comprend maintenant quelle est la manière d'agir de l'huile, elle empêche la résorption et elle détruit ainsi une des principales causes de la maladie. Est-ce peut-être qu'en relâchant le serrement du bas-ventre et en adoucissant les nerfs, elle dégage les reins obstrués à raison de leur liaison avec les parties qui les avoisinent? On serait tenté de le croire, d'après les grands succès qu'ont eus les émollients employés à titre de diurétiques dans certains cas où les remèdes âcres étaient depuis long-temps inutiles et même nuisibles. Est-ce enfin que l'action de l'huile, nonobstant qu'elle ait d'abord empêché entièrement la transpiration, la rétablit cependant ensuite après avoir remédié au mauvais état de la peau? Est-ce qu'elle réussirait mieux si on en oignait tout le corps? C'est ainsi que le croyaient les anciens qui en frottaient tout le corps, excepté le bas-ventre seulement. « De plus (dit Celse), il est né» cessaire de faire tous les jours deux ou » trois fois une forte friction avec de

» l'huile et quelques drogues échauf-
» fantes. Cependant en faisant cette fric-
» tion il faut épargner le ventre. »

Que doit-on penser de l'autre partie du conseil de cet auteur? « Mais il faut » souvent appliquer de la moutarde sur » cette partie, jusqu'à ce qu'elle entame » la peau; il faut aussi faire des ulcères » en plusieurs endroits du ventre en les » brûlant avec des fers chauds, et il faut » entretenir long-temps ces ulcères. » Ceci se rapporte à l'évacuation de la sérosité de laquelle il sera bientôt question. Je crois volontiers que la friction huileuse de tout le corps, laquelle Celse conseille, peut être quelquefois utile dans l'hydropisie, mais elle serait beaucoup plus utile, si je ne me trompe, dans le diabétès, en prenant en même temps des fortifiants internes, et surtout de la rhubarbe, car le diabétès est une maladie qui vient de la résorption cutanée, qui devient exorbitante, comme le démontrent, outre plusieurs autres, les observations de MM. Metz et Kratzenstein.— Est-ce par un effet semblable que l'usage externe des cantharides est utile dans cette dernière maladie? Elles augmentent la transpiration, et en détournant ainsi la matière de se porter aux reins, elles diminuent la résorption et ôtent par là à la maladie ce qui lui sert d'aliments; elles augmentent l'âcreté et la difficulté de l'urine, mais (*dans le diabètès*) les urines sont trop douces et s'écoulent avec trop de facilité. Cette maladie vient-elle de la perversion des fonctions de la peau? Les cantharides les rétablissent. Je soumets ces conjectures à votre jugement, monsieur, et à celui de tous les médecins qui ont un véritable savoir; j'invite les praticiens à en faire l'essai avec circonspection, si cette maladie se présente à eux. La résorption cutanée augmente assurément lorsque les urines deviennent plus abondantes, comme l'a démontré visiblement la belle observation de M. Lining.

Qu'il me soit permis de faire encore une question : Pourquoi est-ce que les frictions huileuses sont utiles dans certaines maladies de la peau, tandis que la plupart des maladies de cette classe viennent d'une transpiration supprimée, et qu'elles ont très-souvent lieu à la suite des applications graisseuses à la peau? C'est parce que ces maladies viennent quelquefois d'une trop grande rigidité de la peau ou de sa contraction occasionnée par le dépôt d'une matière âcre; ce sont deux vices auxquels on remédie par un liniment émollient. D'où vient que ces maladies sont souvent si opiniâtres? Cela vient-il de ce que le sang circule avec difficulté à la peau? Est-ce parce que les remèdes y parviennent difficilement par la même raison? Ou bien cette opiniâtreté vient-elle peut-être d'un vice dans l'humeur qui oint le réseau de Malpighi, lequel infecte ensuite de sa mauvaise qualité, à la manière d'un levain, tout ce qui en approche? Il est plusieurs choses qui pourraient persuader que cela est ainsi, car la viscosité du sang et la lenteur avec laquelle les remèdes parviennent à la peau ne paraissent pas être des causes suffisantes d'une si grande opiniâtreté. Mais ce vice du réseau cutané est bien capable de produire cet effet, parce qu'il est une partie située en quelque sorte hors de la portée de la circulation, et d'où il est très-difficile de faire disparaître les taches de la brûlure. — Y a-t-il outre cela quelquefois un venin tellement mêlé avec le sang qu'on ne puisse le chasser qu'avec bien de la peine? Personne ne peut nier que le venin des dartres et celui de la gale ne soient dans ce cas, car l'une et l'autre de ces maladies se communiquent par contagion, s'étendent insensiblement et cèdent à l'efficacité des remèdes. Mais je connais des malades qui, durant dix, quinze, vingt ans, n'ont jamais été exempts un jour entier d'une dartre qui sautait d'une partie à l'autre. Quelle en est la cause? Je vous prie, monsieur, de me l'apprendre. — J'ai essayé trois fois les frictions huileuses, elles ont été infructueuses : j'ai voulu encore actuellement en faire usage (si seulement ce pouvait être sous de plus heureux auspices!) pour cette femme dont j'ai fait l'histoire tout à l'heure, et cela avant qu'on lui fît la ponction une seconde fois (1).

La nature nous a appris à évacuer la sérosité par les pores de la peau, surtout aux jambes, car la peau étant distendue par l'enflure devenue excessive, elle se crève, et il sort par des crevasses souvent invisibles, et peut-être même sans que l'intégrité des pores en souffre, une si grande quantité de sérosité, que tout

(1) Ces frictions n'ont été d'aucune utilité; le soulagement que la seconde paracentèse a procuré a été de courte durée, et la malade a succombé au bout de quelques jours.

le corps désenfle bientôt, soit que cette sérosité s'écoule du tissu cellulaire, soit que ce soit des vaisseaux mêmes exhalants. L'art imite la nature, et il a ouvert les sources remplies des sérosités que la maladie avait accumulées, en faisant des incisions au tissu cellulaire. Cette méthode, qui est très-ancienne, n'est pas encore tombée, et je lis dans ce moment que le célèbre Antoine Cocchi, cet homme véritablement savant, en a fait l'expérience sur lui-même, et que cette opération a fait sortir quatre livres de sérosité; M. Manetti rend compte du succès, en disant : « que la malade éprouva » un soulagement sensible de son incom- » modité, mais que ce petit avantage ne » dura que pendant toute la nuit sui- » vante. » — Les anciens, suivant le témoignage de Celse, dont j'ai rapporté le passage, auquel on pourrait en ajouter une infinité d'autres, les anciens, dis-je, entamaient la peau par la brûlure, par des drogues âcres et par la scille même, qu'ils appliquaient à l'extérieur. Quelques modernes appliquent des cantharides, mais il faut s'abstenir de tout ce qui est âcre, car l'humeur qui s'écoule est âcre et capable d'irriter, d'offenser et d'enflammer la peau. Si le remède a aussi beaucoup d'âcreté, il est à craindre que la gangrène ne survienne, comme cela arrive facilement toutes les fois que la circulation se fait avec lenteur et que les humeurs sont appauvries et âcres. On doit donc préférer les scarifications, qui ne sont pas elles-mêmes entièrement exemptes de danger chez un malade cacochyme, mais il est rare qu'on soit absolument trompé dans ce qu'on en espère, car aussi souvent que je les ai employées, elles ont été fort utiles en évacuant les eaux, en enlevant la difficulté de respirer, en rétablissant le sommeil, en rendant les parties accessibles aux remèdes, mais le plus souvent elles n'empêchent pas les rechutes.

Il est un autre remède qui plaît fort aux gens du peuple, qui craignent les scarifications, savoir la racine de bryone qu'on coupe par tranches; alors on applique ces tranches aux jambes, après les avoir légèrement pilées et chauffées; cette racine, à raison de son âcreté virulente, qui est pourtant moins forte que celle des cantharides, irrite doucement les vaisseaux de la peau, ce qui fait que toute la jambe rend beaucoup de sérosité. La première application n'attire rien, mais au bout de douze heures on renouvelle les tranches, et il est rare que j'aie vu les jambes sans humidité après une troisième application : on la renouvelle jusqu'à ce qu'on voie que l'écoulement se soutient d'une manière durable. On fait quelquefois sortir par cette voie une quantité surprenante de sérosité: d'autres fois, il n'en sort que très-peu. Quel en est le succès? J'ai vu des malades qui continuaient d'être également enflés et sujets à l'angoisse pendant qu'il s'écoulait beaucoup de sérosité, tandis que d'autres désenflaient tout-à fait. Il y a eu, pendant l'hiver de 1756, une femme âgée de soixante ans, qui était enflée par tout le corps, laquelle n'a point été soulagée par l'application de la bryone, car ses jambes ont peu coulé et sans allégement.

Dans le même temps un homme de septante ans, que la scille avait pu soulager quelquefois, mais chez qui elle n'était déjà plus capable de faire cet effet, fut bien délivré de l'orthopnée, de l'angoisse et de l'enflure par l'application de la bryone, qui procura un écoulement si abondant que, le malade ayant les jambes étendues hors du lit, on fut obligé de mettre dessous de larges bassins. Au bout de trois jours la peau était si fort relâchée que je ne l'ai jamais vue dans cet état que chez un petit enfant mort d'un catarrhe pour avoir été tenu dans une chambre trop chaude, en sorte que je pouvais empoigner, rouler et plier cette peau comme si c'eût été un drap grossier. La faiblesse était outre cela si grande, qu'on craignait à tout moment qu'il ne survînt une syncope mortelle; les jambes donnèrent aussi beaucoup de peine. Cependant les forces se rétablirent par la nourriture et par les fortifiants, et les jambes se guérirent; mais quelques mois après le malade finit ses jours.—La même méthode fit aussi entièrement disparaître l'enflure chez une jeune femme, et les fortifiants rétablirent entièrement la santé. La nature a procuré ce secours aux malades dont je vais parler, savoir, à une femme âgée de cinquante-trois ans, qu'elle a délivrée de l'orthopnée et de l'enflure des jambes, en excitant dans ces parties des sueurs nocturnes très-abondantes: je lui fis bientôt recouvrer une parfaite santé, en rétablissant ses forces par l'usage du fer et du quinquina C'est ici le lieu de rapporter ce cas rare arrivé au comte d'Osterman, seigneur russe: il était atteint d'une hydropisie très-grave, dont il guérit par une sueur spontanée très-abondante aux pieds, évacuation qui, étant ensuite devenue conti-

nuelle, l'a mis à l'abri de tout retour de cette maladie pendant vingt ans: il portait des souliers faits de manière que l'eau qui s'écoulait était reçue dans un réservoir où elle pouvait rester quelques heures sans incommodité. — Il ne faut pas non plus oublier de parler ici d'une méthode très-avantageuse employée il n'y a pas bien long-temps par N. Lieberkuhn, cet homme qui ne le cédait à personne pour les talents de l'esprit, pour le savoir et pour ses succès dans la pratique, et qui, mettant à profit la connaissance qu'il avait des effets qui pouvaient résulter de la correspondance du tissu cellulaire, forçait l'eau épanchée dans le tissu cellulaire des poumons à descendre dans les jambes par le moyen des bains de pieds, après quoi il employait les fortifiants.

Il y a quelques années que le célèbre Stoerck recommanda l'usage du colchique d'automne; j'en ai fait quelquefois l'essai, mais j'ai trouvé le plus souvent que ses vertus étaient inférieures à celles de la scille: rien n'empêche cependant qu'on ne garde cette racine dans les boutiques; car tel est l'effet de l'idiosyncrasie que deux remèdes de la même vertu réussissent différemment chez des malades qui sont attaqués de la même maladie. — On comprend aisément que le mercure étant doué d'une vertu résolutive, il est plusieurs cas d'hydropisie dans lesquels ce remède peut produire de grands effets, savoir : toutes les fois que les plus petits vaisseaux sont obstrués par une mucosité tenace, ou lorsqu'une bile durcie fait obstacle aux sécrétions, ou bien lorsque les petites veines qui servent à la résorption sont resserrées par l'effet de l'acrimonie écrouelleuse ou de la dartreuse, et même par celui de l'acrimonie goutteuse ; et assurément ce remède s'est rendu recommandable par les heureux succès qu'ont eus plusieurs fois des pilules composées de mercure doux mêlé avec des gommes, des extraits amers, du savon, ou, suivant les circonstances, avec d'autres remèdes : mais il faut s'en abstenir toutes les fois que le malade est déjà atteint d'une fièvre continue, ou que ses forces sont abattues par la putridité. —Je n'ai point d'avis à donner touchant la paracentèse, car les préceptes de Celse sont excellents. Les uns craignent de la faire dès les commencements, d'autres craignent qu'on ne l'administre lorsque la maladie est avancée : je ne crains point de l'employer dans l'une et dans l'autre de ces époques ; car si on le fait de bonne heure, elle est souvent très-utile, et il n'y a point de danger de la pratiquer tard, à moins que le malade ne tire déjà à sa fin, car alors cette opération hâte la gangrène des viscères. Il faut toujours faire usage de ce bandage qui a déjà été employé par Cælius-Aurélien, que M. de Littre a renouvelé, et dont le célèbre Mead a cru être l'inventeur. Si on l'administre tard, elle ne guérit pas, mais elle dissipe du moins pour quelques jours les angoisses qui tourmentent si fort les malades, ce qui est l'unique soulagement qu'ils désirent.

Je finirai ici cette épitre: vous ne trouverez pas, monsieur, qu'elle présente beaucoup d'observations merveilleuses, ou plutôt extraordinaires; car de pareilles observations ne sont presque d'aucune utilité; mais elle contient des histoires de maladie sur la vérité desquelles on peut compter, et qu'on voit tous les jours, mais qu'on n'a point examinées jusqu'ici avec assez d'attention ; car, comme dit Cicéron, « on ne demande pas les raisons des choses qu'on a toujours sous les yeux (1). » Pardonnez-moi, monsieur, les imperfections de mon style, vous qui écrivez si bien en latin ; il n'appartient qu'à un Haller, à un Gaubius et à un très-petit nombre d'autres, de répandre le jour sur les mystères sacrés de l'art d'Esculape, dans un style que Salluste et Celse auraient voulu s'approprier (2). — Je serai content de savoir que ce que j'ai écrit, quelque peu élégamment que ce soit, contient des choses utiles, et qu'il vous paraisse, monsieur, que ce petit ouvrage ait reculé, ne fût-ce que bien peu, les bornes du domaine de la médecine, car alors votre autorité me tiendra lieu de protection, et me mettra à l'abri des attaques et des insultes qu'on pourrait me faire. Agréez mes salutations et mes vœux pour que Dieu fasse au genre humain la faveur de vous conserver long-temps en santé. Veuillez ne pas discontinuer de m'honorer de votre amitié qui m'est si précieuse, et de m'instruire par vos conseils ; et recevez l'assurance de mon entier dévouement.

Lausanne, le 16 mai 1761.

---

(1) « Non requirunt rationes earum rerum quas semper vident. »

(2) « Huc illuc vocat ægra cohors. »

OBSERVATIONS

SUR

LA COLIQUE DE PLOMB.

J'ai pensé que quelques médecins, qui ne lisent pas les journaux, ne seraient pas fâchés de trouver ici les observations suivantes qui ont déjà été publiées il y a long-temps dans un excellent journal imprimé à Berne, sous le titre d'*Extrait de toute la littérature de l'Italie et de la Suisse* (1). Car on terminerait plus vite les disputes auxquelles on se livre avec animosité sur les coliques nerveuses, si tous les médecins à qui ces maladies se présentent daignaient faire part de leurs observations. Celles que je donne pour ma part, et telles que le hasard me les a offertes, ne sont pas de grande importance, sans être pourtant inutiles. Ce sont d'ailleurs ces mêmes observations que j'avais recueillies il y a long-temps, et que M. de Haën a déjà citées dans le tome troisième de son ouvrage intitulé *Ratio medendi.*

Je m'abstiendrai de raisonner sur la contestation élevée sur cette matière : je serais cependant porté à croire que certains vins, les poisons et le scorbut, sont trois causes qui excitent des coliques, lesquelles entraînent après elles la paralysie, et qu'il n'en est pas un plus grand nombre (2); car je traite tous les jours des coliques très-violentes, et qui proviennent de toutes sortes d'autres causes; je n'en ai pas encore vu résulter la paralysie : il est un bon nombre d'autres médecins qui ne l'ont pas vu non plus; de ce nombre sont les plus habiles médecins de tous les pays de l'Europe : aussi, toutes les fois que je vois la paralysie arriver à la suite d'une colique, je soupçonne que cela vient d'une des causes que j'ai indiquées. Cependant je n'avance ceci qu'à titre de propositions douteuses, et qui ont besoin d'être examinées par d'autres médecins, car je ne prétends point récuser les témoignages de personnages dont l'autorité est du plus grand poids.

(1) *Excerptum totius Italicæ et Helveticæ Litteraturæ.*

(2) De nouvelles observations m'ont fait changer de sentiment il y a dix ans; mais j'en parlerai plus au long dans un autre ouvrage que je prépare pour l'impression.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une femme âgée de trente ans, maigre, qui était accouchée trois fois, veuve depuis deux ans, me conjura, en fondant en larmes, au mois de septembre 1753, de lui donner du secours ou bien de lui procurer une mort tranquille. Il s'était écoulé sept jours depuis la dernière selle, et il y avait déjà dix jours qu'elle avait commencé à être tourmentée d'une sensation incommode depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril, laquelle augmentant journellement, en était venue au point de réduire la malade à appeler presque sans cesse la mort à son secours pendant les deux derniers jours, et que la violence du mal l'avait troublée jusqu'à la faire tomber plus d'une fois en

délire. Elle avait eu la nuit précédente des attaques de convulsions, légères cependant, et depuis lors elle avait eu de la peine à remuer les doigts. Il n'était pas impossible de connaître cette maladie, quoique jusque-là on eût négligé d'y faire attention, mais voyons quelle en était la cause. — Le chirurgien me rendit compte de ce que cette femme avait souffert depuis une année, et me dit que, dans la vue d'éloigner la phthisie, il avait prescrit la teinture anti-phthisique de Garmann à la dose de trente gouttes, qu'elle devait prendre deux fois par jour avec une infusion de fleurs de roses rouges. Elle s'y était conformée exactement durant un mois entier, et il n'y avait que cinq jours qu'elle avait cessé d'user de ce poison. Je compris que la toux qu'elle avait précédemment avait été un effet de l'affection hypochondriaque : quant à la nouvelle maladie, j'étais déjà au fait de son origine; le chirurgien l'avait traitée avec la même impéritie avec laquelle il l'avait attirée; car, comme il l'attribuait à des vents, il n'avait presque employé autre chose que des drogues échauffantes et aromatiques, de l'anis, du fenouil, des rossolis, de la thériaque et des fomentations spiritueuses.

La malade éprouvait une chaleur ardente; sa peau était sèche et ridée, elle avait la langue sèche et gercée; elle avait à peine fait plein un verre d'urine depuis trente heures; elle avait déjà passé sept nuits sans dormir un instant; le bas-ventre était tellement resserré et tendu, que la malade craignait le plus léger attouchement; l'angoisse était telle que je n'en ai pas vu de plus cruelle. Je conseillai un bain tiède d'eau commune; elle y entra une heure après : en attendant, on lui donna un lavement composé de quatre onces d'huile d'olive et autant de sirop d'althéa; elle avala une pareille dose de ce sirop mêlée avec le double d'eau chaude, tandis qu'on préparait un petit lait dont voici la formule. Prenez une livre de petit-lait, dissolvez-y une once et demie de manne grasse; ajoutez à la colature une once de sirop d'althéa, douze grains de nitre, sirop de pavot blanc et eau de fleur d'orange, de chaque une drachme, pour en boire deux onces, petit à petit, tous les quarts-d'heure.

Je lui fis prendre la première dose dans le bain, où elle demeura plongée pendant une heure entière, à cause du petit soulagement qu'elle croyait y ressentir. Au sortir du bain, on lui couvrit tout le bas-ventre, depuis le creux de l'estomac jusqu'au pubis, avec un cataplasme fait avec de la mie de pain, des fleurs de sureau et de camomille cuites dans du lait. Le bain ne l'avait que bien peu soulagée; elle était encore en proie à des douleurs les plus cruelles, et il ne se faisait aucune évacuation, pas même par les urines, que j'avais espéré que le bain provoquerait : ensuite quatre heures s'étant écoulées depuis le premier lavement, j'en fis donner un second, ce que j'aurais dû faire plus tôt, mais il resta pareillement dans le ventre : on lui en donna un troisième, toujours avec les mêmes ingrédients, mais qui n'eut pas un succès plus heureux. — Voyant enfin que je ne devais attendre aucun soulagement aussi long-temps que la malade n'irait point à la selle, il me vint dans l'esprit de hasarder une tentative nouvelle en essayant l'effet d'un clystère en forme de vapeur, et cela par une mécanique grossière mais utile : on fit donc passer dans les intestins la vapeur d'une décoction de mauves au moyen d'une canule, d'une vessie de cochon et d'un entonnoir de cave, ce qui réussit assurément à souhait; car déjà, au bout de six minutes, la malade sentit dans le bas-ventre des mouvements auxquels elle n'était pas accoutumée depuis long-temps : au bout de dix minutes on ôta ces instruments, et les douleurs parurent avoir changé : une demi-heure après il sortit du ventre des matières molles et très-dures; c'était la neuvième heure après le premier remède que j'avais essayé.

On donne un quatrième lavement composé de décoction de mauves et de sirop d'althéa; il s'ensuit une nouvelle selle, et les douleurs étaient déjà assez diminuées pour que la malade se fût récriée sur son bonheur, si ses doigts, qui étaient paralytiques, ne lui avaient pas été d'un mauvais augure. Environ à dix heures du soir, elle fit une selle copieuse, liquide, très-puante, et elle en fit quatre autres sur le matin, après avoir déjà avalé neuf livres de petit-lait, et par conséquent aussi près de quatorze onces de manne; c'est ce que je voudrais que remarquassent ceux qui ne savent pas vaincre les difficultés par des moyens assez efficaces, et qui traitent mollement les maladies violentes. — Étant revenu le matin (c'était le onzième jour depuis

le commencement de la maladie), j'appris que les douleurs étaient fort légères : je mis de côté les sirops d'althéa et de diacode, et je prescrivis de mêler dans chaque livre de petit-lait une demi-once de manne et une once de suc de dent-de-lion. La malade fit pendant la journée deux selles fétides et qui causaient une chaleur brûlante au fondement. Il s'écoula une très-grande quantité d'urine trouble qui déposa beaucoup de sédiment jaune : pendant la nuit, elle fut faible, ne dormit point et fit une selle. — Le douzième jour, on ajouta à chaque livre de petit-lait, préparé comme le jour précédent, trois drachmes de jus de cresson de fontaine ; on ajouta au cataplasme de la rue et du safran : la malade n'eut point de douleurs ; du catholicon qu'on lui donna en lavement, à cinq heures du soir, amena encore beaucoup de matière ; elle dormit depuis environ neuf heures, pendant deux heures. — Le 13, on laissa la manne, et on ajouta encore une once de jus de cresson sur chaque livre de petit-lait ; mais la malade n'en but plus que toutes les demi-heures. Au lieu des bouillons de poulet dont elle se nourrissait, je lui permis de manger des herbes potagères et du pain : un lavement qu'elle prit le soir l'évacua puissamment ; elle dormit cinq heures ; le lendemain matin elle était bien, elle avait même de la vigueur, et il ne lui manquait que de pouvoir remuer les doigts. — Le 14 et le 15, elle continua de la même manière. Le 16, on ajouta au lavement du soir de l'électuaire d'*hiera piera* ; il s'ensuivit des selles copieuses : une heure après elle avala un bol composé de douze grains de camphre et de deux scrupules de conserve de fleurs de romarin, en buvant par-dessus cinq onces d'une décoction très-forte de bardane adoucie avec du sucre.—Le 17, elle prit le petit-lait, le lavement et le bol. — Le 18, à sept heures du matin et à cinq du soir, elle avala, au lieu du petit-lait, un bouillon de poule avec du jus de dent-de-lion, de celui de fumeterre et de celui de cresson : le soir elle prit le bol ; elle passa une très-bonne nuit ; le matin elle était moite de sueur, et elle remuait les doigts à la vérité, mais ils étaient absolument sans force. Elle continua les mêmes remèdes jusqu'au trentième jour ; se portant alors très-bien et étant tout-à-fait délivrée de son affection hypochondriaque, elle cessa de prendre des remèdes.

IIe OBSERVATION.

Une femme du peuple, qui avait toujours été d'une constitution délicate, avait, au mois de mai de 1754, une toux qui durait depuis quelques mois, et qui était accompagnée d'une expectoration abondante, que ceux qui la traitaient alors appelaient purulente ; je compris cependant qu'elle n'avait été que pituiteuse, et cela par un effet de l'altération de la lymphe des poumons qui étaient relâchés, mais sains. Comme elle allaitait outre cela un enfant, ses forces s'épuisèrent ainsi doublement, ce qui la menait grand train à l'étisie, suivant la relation qu'on m'en faisait : l'apothicaire, voulant prévenir cette maladie, conseilla à la malade d'avaler trois fois par jour jusqu'à cinq grains de sucre de saturne, avec de la conserve de roses. L'expectoration diminua, et elle fut entièrement supprimée le sixième jour. — Le dixième, qu'il faut regarder comme le premier jour de la nouvelle maladie, elle commença déjà à se plaindre d'une légère angoisse, et d'une sensation de pesanteur incommode dans le bas-ventre ; elle eut le ventre tout-à-fait resserré, tandis qu'auparavant elle avait accoutumé de faire une selle tous les jours ; l'angoisse et les douleurs augmentaient d'un jour à l'autre ; le sixième jour elles étaient déjà très-violentes, et faisaient l'effet d'une ceinture de fer qui aurait serré très-fortement les hypochondres. — Le 7 et le 8, elle poussa des hurlements continuels, les lavements n'amenant rien et ne la soulageant point. — Le neuvième au matin on m'appela ; je lui trouvai de l'angoisse, de l'oppression et une faiblesse extrême ; elle était en proie aux plus cruelles douleurs, et il y avait déjà quelques heures qu'elle avait de la difficulté à remuer les bras. Elle avait la langue et le gosier si secs, qu'ils en étaient presque roides ; elle avait essayé d'éteindre sa soif et d'apaiser ses douleurs en buvant à grands traits de la décoction de camomilles et d'anis, qu'elle avait déjà revomie plusieurs fois. On lui avait aussi donné plusieurs fois de la thériaque détrempée dans de l'huile de noix, et je ne sais quelles autres drogues aussi mal imaginées. Le pouls était petit, fréquent, vite, dur. — La faiblesse qui était extrême, le relâchement qui était la cause de la maladie précédente, et l'œdème qui occupait les jambes, interdisaient l'usage du demi-bain : je fis sur le champ

donner un lavement composé de quatre onces d'huile de lin, d'une once de sirop diacode, de sirop d'althéa et de décoction de camomilles, de chaque deux onces. On couvrit d'un cataplasme très-émollient la poitrine et le bas-ventre, depuis le cou jusqu'au pubis. J'ordonnai que la malade bût chaudement, et à la même dose que celle que j'avais prescrite pour le petit-lait à la malade précédente, de la décoction de fleurs de mauves à chaque livre de laquelle on avait ajouté une once et demie de manne, une once du miel, et une drachme de sirop diacode. Dans la vue de remédier aux mauvais effets de la suppression des crachats, je conseillai à la malade d'inspirer par la bouche et par le nez la vapeur très émolliente de la même décoction, en se tenant la tête couverte. On donnait un lavement toutes les deux heures : il parut, après le troisième, que la malade était un peu soulagée; il ne s'était pas encore écoulé une heure après le quatrième, et elle avait déjà avalé environ huit onces tant de manne que de miel, lorsque les douleurs étant devenues excessives, et ayant augmenté jusqu'à faire tomber la malade en défaillance, elle fit une selle presque aussi dure qu'une pierre, et qui surnageait sur l'huile; et elle rendit beaucoup d'urine très-fétide et rouge. Elle fit de plus six selles pendant la nuit, qui fut encore très-mauvaise.

Le 10, elle n'avait presque plus de douleurs; elle avait déjà le plaisir de se sentir la bouche et le gosier humectés, mais les mains étaient sans mouvement. La malade, toujours très-faible, continua pendant deux jours à faire usage de la même boisson, à laquelle on avait ajouté du sirop des cinq racines, en omettant le sirop diacode. Elle fit quelques selles, les crachats reparurent, mais sans la toux, ou du moins sans qu'elle se fît presque apercevoir. — Le 13, on appliqua de l'emplâtre de galbanum safrané tout le long de l'épine du dos, et sur tout le bas-ventre : je fis prendre, trois fois par jour, à la malade, des bols composés de camphre, de benjoin, d'assa-fœtida, saupoudrés de poudre d'aunée, avec un peu de baume du Pérou broyé avec du sucre, en buvant par-dessus une tisane de bardane, de sassafras et de fleurs de romarin : j'avais soin qu'on lui frottât, en même temps, les parties inférieures avec des flanelles imprégnées de la fumée du succin; et je lui conseillai des aliments de facile digestion. — Cette méthode ayant été suivie pendant six jours, savoir jusqu'au vingtième de la maladie, la malade remuait déjà la main gauche; le trentième, elle se portait fort bien. Mais s'étant exposée inconsidérément à une pluie d'été, comme je l'ai appris ensuite, et ayant été derechef attaquée de la toux, elle mourut étique au commencement de décembre. On me dit qu'elle avait sevré son enfant trois jours après avoir commencé l'usage du sucre de saturne.

IIIe OBSERVATION.

Un homme âgé de vingt-trois ans, ayant la gonorrhée, et conseillé par un barbier qui se mêlait de faire le chirurgien, prenait, pendant le mois de septembre de 1756, du sucre de plomb à la dose de douze grains à sept heures du matin. Il en avait déjà consommé trois drachmes dans l'espace de quinze jours; la gonorrhée étant ainsi presque supprimée, il était tourmenté d'un malaise intérieur, d'angoisse, de faiblesse, de dégoût et de soif. Le dix-huitième jour, il eut de la douleur à l'estomac. Le 23, la maladie avait tellement augmenté que le malade paraissait être en danger de mort: après avoir pris, à ce qu'il me dit, à diverses fois des lavements, des purgations et des remèdes huileux, le ventre se lâcha le 18, et les douleurs furent un peu apaisées; mais il survint en même temps une paralysie aux mains et aux pieds, qui lui ôtait le mouvement de ses membres. — Ayant été appelé le 31, et voyant que le ventre n'était pas encore assez libre, je le purgeai copieusement, mais doucement, en lui faisant prendre, pendant deux jours, une boisson délayante, préparée avec de la manne, de la pulpe de casse et de la décoction de racine de chiendent; puis je fis appliquer sur le bas-ventre un cataplasme nervin et un emplâtre de la même nature sur l'épine du dos; de plus je lui fis faire des frictions par tout le corps. — Depuis le 31 jusqu'au 38, il but à toute heure, jour et nuit, trois onces d'une décoction de chardon-roland, de salsepareille et de gayac adoucie avec du miel. — Le 39, après avoir fait précéder deux lavements qui amenèrent des selles copieuses, je lui fis prendre toutes les quatre heures, quatre fois par jour, des bols faits avec de la serpentaire de Virginie, du camphre, de l'assa-fœtida et une petite quantité de soufre doré d'antimoine de la troisième précipitation, en buvant par-

dessus un verre de la décoction. — Le 40, comme il ne pouvait pas encore dormir, je fis ajouter au bol qu'il devait prendre le soir un demi-grain d'opium, ce qui lui procura une nuit tranquille.— Le 41, je lui fis boire trois onces de vin de Malaga,. le matin, et autant le soir; cela ranima merveilleusement les forces.

Le 42, il remua la jambe droite. — Le 50, en faisant usage des mêmes remèdes, excepté l'opium, que je n'employai qu'une seule fois, il put remuer à son gré les mains et les pieds. Des aliments de facile digestion, des vins généreux et l'équitation rétablirent tout-à-fait les forces, et le malade ne s'est jamais plus ressenti de sa gonorrhée.

LETTRE A M. G. BAKER,

SUR

LES MALADIES CAUSÉES PAR L'USAGE DU SEIGLE ERGOTÉ.

Monsieur (1), je suis bien charmé de l'idée avantageuse que vous avez de mes petits ouvrages; j'ai reçu avec reconnaissance votre excellent Mémoire sur la dysenterie et le catarrhe, et je l'ai lu d'un bout à l'autre avec beaucoup de profit. — Ce n'est pas moi qui suis l'auteur de ce qu'on lit dans mon *Avis au peuple*, touchant le seigle ergoté, mais cela appartient à l'éditeur anonyme de Paris. Ce petit chapitre et tous ceux qui traitent de diverses maladies chroniques, depuis la page 420 jusqu'à la page 504, sont des additions du même auteur : je les ai mises de côté dans la seconde édition imprimée à Lausanne, laquelle est cependant beaucoup plus complète que la précédente, et que vos libraires MM. Becket et de Hondt ont fait traduire en anglais. Je me détermine cependant volontiers, et pour vous complaire, monsieur, à vous envoyer ce que j'avais recueilli ci-devant sur cette matière, en faisant des recherches soigneuses sur les diverses parties de la diététique : vous pourrez, monsieur, si vous le trouvez à propos et si ces observations vous paraissent le mériter, en faire la lecture de ma part dans les assemblées de l'illustre société. — Les grains de froment et de seigle sont principalement sujets à trois sortes de maladies, savoir : à la *rouille*, à la *nielle* et à l'*ergot* (1). On trouve presque partout une étrange confusion au sujet de ces maladies, surtout au sujet des deux premières : il sera à propos de les définir avec plus d'exactitude. — La rouille, que vous appelez *mildew*, et qu'on nomme *ruggine* en italien, est une poudre d'un jaune rougeâtre, gluante, et qui, en s'attachant à la tige et à la balle de plusieurs plantes graminées, empêche leur accroissement : cela fait que le grain étant mal nourri, il tombe dans l'atrophie et le desséchement, et ne donne point ou presque point de farine. C'est, si je ne me trompe, cette maladie qu'on appelle dans certains endroits *blé venté* : le peuple croit qu'un vent chaud a consumé le grain. — La *nielle* ou *brûlure*, que les Italiens appellent *fuligine*, est un nom générique qui désigne une dégénération, qui fait que les graines deviennent noires : il y en a deux espèces, le *charbon* (2) et la *carie*.

Le charbon est une maladie du grain, laquelle se fait à peine connaître à l'extérieur, si ce n'est que les grains paraissent plus ronds : elle consiste en ce que leur substance interne se change en une poudre noire, visqueuse et fétide. Les grains attaqués du charbon grossissent quelquefois beaucoup. M. du Hamel a appelé cette maladie la *bosse*. Il est très-facile d'observer la nature du charbon

(1) Cette lettre a été insérée dans les *Transactions philosophiques*, vol. LV. J'ai pensé que quelques médecins ne seraient pas fâchés de la trouver ici.

(1) En latin *rubigo, ustilago et secale cornutum.*

(2) *Carbunculus.*

dans ce blé des Indes qu'on appelle *maïs*, suivant l'observation de M. Bonnet (1); car il en a vu des grains qui étaient aussi gros qu'un œuf de poule, et qui étaient remplis d'une poudre noire, fétide, sanieuse, et séparée par plusieurs petites lames. — La carie, qu'on désigne le plus souvent par le nom générique de nielle, infecte le froment, le seigle et plusieurs autres plantes; elle nuit beaucoup non-seulement aux grains, mais aussi aux fleurs et aux feuilles, et cela sous la forme d'une poudre noire, visqueuse, qui s'attache de toutes parts, et qui détruit tout ce qu'elle touche : cette maladie commence à se manifester dans le temps que le froment fleurit et elle empêche ainsi que le grain ne mûrisse jamais; car je ne croirais pas facilement qu'il pût se corrompre lorsqu'il est parvenu à sa maturité. J'ai sous les yeux plusieurs épis attaqués de carie, et dont la couleur est partout obscurcie par cette poudre; ils sont entièrement vides de grains; ils ne présentent que des balles blanchâtres et au milieu de la balle je ne sais quoi de fibreux, qui paraît avoir été la partie fibreuse du grain ou son ébauche. Je vous en envoie quelques-uns, monsieur; cette poudre a peu de goût ou d'odeur, et elle n'en a pas eu davantage au moment où on a cueilli ces épis. — M. Ginanni croit que la carie a été observée de tout temps; mais il n'y a pas si long-temps qu'on connaît le charbon, et on ne l'avait jamais vu en Lombardie avant l'année 1730, et à Césène avant l'année 1738. — Le *blé cornu* ou *seigle ergoté* est une maladie bien différente; elle n'attaque que le seigle et deux ou trois autres plantes graminées des Alpes, comme l'a rapporté M. Haller, mon illustre ami. C'est une végétation irrégulière du grain du seigle, lequel devient une substance qui tient en quelque sorte le milieu entre le grain et la feuille, qui est comprimé irrégulièrement et dont la couleur est d'un vert brun, comme je l'ai vu, quoique très-rarement (car il est rare d'en voir dans notre pays); de plus, il est souvent long de quatorze ou quinze lignes et large de deux, comme l'ont déjà vu autrefois les célèbres Marchand et Vaillant. Charles-Nicolas Lange est, de tous les auteurs, celui qui a décrit ces grains le plus exactement, en ajoutant des expériences sur leur qualité. Lorsqu'on les sème, ils ne germent point du tout; ils abondent surtout dans les années pluvieuses et lorsqu'un printemps pluvieux a été suivi d'un été très-chaud (1). — Tout cela paraît simple, mais la confusion des noms a donné lieu à plusieurs erreurs. Les plus anciens documents ne permettent pas de douter que la rouille n'ait été connue de tout temps. Les anciens ont aussi connu la nielle à laquelle ils donnaient le nom de suie (2) ou de brûlure (3) : mais autrefois, tout comme dans les derniers siècles, on a, dans plusieurs endroits, abusé du terme de la rouille pour désigner la nielle, et réciproquement on a appelé la rouille du nom de la nielle; abus dont se plaint M. le comte Ginanni (4), et il croit fermement que la rouille décrite par Ramazzini, dans son histoire de la constitution épidémique de l'année 1692, a été une véritable nielle. Il se plaint que plusieurs ont attribué hardiment à la nielle ce qui n'appartient uniquement qu'à la rouille, que les anciens ont aussi appelée du nom d'*ærugo*. Il cite fort au long leurs passages, par lesquels il paraît évidemment que la brûlure ou la suie (car le mot *ustilago* est moderne) a été, à la vérité, connue dès les premiers siècles, mais seulement d'une manière obscure.

Il y a moins de confusion dans la nomenclature du seigle cornu : quelques-uns, à la vérité, l'appellent *secale luxurians* (5), d'autres *mater secalis* (6), ce qui revient au *mutterkorn* des Allemands; d'autres l'appellent *orga*; Lange lui donne le nom de *clavus secalinus;* mais on ne peut presque pas confondre cette maladie avec les autres. M. Moneta est peut-être le seul qui puisse induire en erreur à cet égard, en tant qu'il affirme que le seigle cornu n'est autre chose que des grains d'une grandeur dé-

(1) *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, p. 327.

(1) L'ouvrage de M. Lange, sénateur et médecin de Lucerne, a été écrit en allemand, et a paru à Lucerne en 1707. Le titre signifie : *Description des maladies provenant de l'usage du seigle ergoté dans le pain :* on en trouve un bon extrait dans les *Acta eruditorum* de l'an 1718, p. 509.

(2) *Fuligo.*

(3) *Uredo.*

(4) *Delle malattie del grano in herba, trattato storico fisico*, in-4°, in Pesaro, 1759.

(5) Seigle qui foisonne trop.

(6) Mère du seigle.

mesurée, provenant d'un accroissement excessif dans les années d'abondance, et que ces grains n'ont rien de nuisible : il ajoute, contre le sentiment général, que l'orge et le froment peuvent devenir cornus (1). Cependant cet homme de bien n'a sans doute jamais vu le seigle cornu, mais il aura vu de ces grains vraiment gigantesques, qui n'ont point d'autre défaut que celui d'être trop volumineux, et qu'on rencontre partout chaque année. M. Salerne a fait part à la postérité de la lettre d'une femme qui dit aussi que le seigle ergoté est quelquefois plus grand et quelquefois plus petit que le seigle ordinaire (2). Et M. Hanow paraît aussi croire que le seigle ergoté est une maladie qui tient de l'atrophie (3) : mais tous les autres auteurs sont d'un avis différent de celui de ces trois. Dans la Sologne on appelle cette maladie *ergot*; on lui donne le nom de *blé cornu* dans le Gâtinais (4). — Toutes les fois donc qu'il s'agit de la rouille, de la nielle ou du seigle ergoté, il faut bien se souvenir que ce qu'on appelle *rubigo*, *ærugo*, *ruggine. robbiga*, *mildew*, *rouille*, *suc miellé*, et peut-être *blé venté*, n'est qu'une seule maladie; que la nielle, appelée *ustilago*, *uredo*, *fuligo*, *nigella*, *volpe*, *brûlure*, est une autre maladie qui diffère de la première, et qui est de deux espèces, savoir, la carie et le charbon; qu'enfin le seigle ergoté, autrement dit *secale luxurians*, *mater secalis*, *mutterhorn*, *orga*, *clavus secalinus*, est un troisième genre de maladie, entièrement différent des deux premiers. — Les anciens n'ont pas ignoré que tous les grains corrompus donnent une mauvaise nourriture; et Galien, qui tient encore à présent un rang distingué parmi les auteurs de diététique, a donné de très-bons préceptes sur les mauvais effets du froment noir, c'est-à-dire de la nielle et de l'ivraie, dont il défend sérieusement l'usage aux boulangers, en rendant compte en même temps des maladies qu'il en a vu résulter (1).

Le pain fait avec des graines infectées de la poudre de la nielle, ou avec celles qui ont été attaquées du charbon (car il ne m'est pas encore arrivé de voir des graines en partie cariées et en partie saines), fermente et se cuit toujours mal; il est visqueux, pesant, et donne des nausées à ceux qui n'y sont pas accoutumés; et si l'observation ne m'a pas trompé, il a été, en 1758, la cause de plusieurs maladies chroniques du bas-ventre et de la peau, y ayant eu ici dans cette année beaucoup de ce pain. Longolius a vu un homme qui, après avoir avalé par curiosité quelques grains de froment niellé, fut attaqué de douleurs de membres, et fut guéri en faisant quelques selles. — Mais les mauvais effets qui résultent de l'usage du seigle ergoté sont très nuisibles; et comme il est vraisemblable que cette dégénération du seigle a eu lieu de tout temps, je ne ferais pas difficulté de croire que dans tous les siècles il y a eu des hommes qui ont éprouvé les maladies qu'il occasionne, quoique les médecins de l'antiquité ne les aient point décrites; car ce n'est qu'en 1596 qu'on les a décrites pour la première fois avec exactitude : depuis ce temps-là elles ont cruellement infesté divers pays de l'Europe, en excitant des spasmes ou la gangrène. Je rendrai compte de ces fléaux en peu de mots et historiquement. Frédéric Hofmann décrit cette maladie sous ces deux faces (2). Je ferai en premier lieu la description de l'espèce spasmodique, puis celle de l'espèce gangréneuse. — Il régna en 1596, dans la Hesse et dans les pays voisins, une maladie épidémique spasmodique-convulsive, dont la faculté de médecine de Marbourg attribua la cause à l'usage du seigle ergoté. Elle publia, en 1597, un petit traité, écrit en allemand, sur les symptômes, l'étiologie et le traitement de cette maladie; et c'est dans cette source que Sennert paraît avoir puisé ce qu'il en a dit (3). Il en

(1) *Commentarii de rebus in historia natur. et medic. gestis*, t. III, p. 520.

(2) Mémoire sur les maladies que cause le seigle ergoté, dans les *Mémoires de mathématiques et de physique présentés à l'Académie royale des sciences*, t. II, p. 161.

(3) *Commentar. de rebus in histor., etc.*, à l'endroit cité plus haut.

(4) *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, de M. de Bomare, au mot *Seigle*. Cet auteur distingué, dont l'utile ouvrage a été publié une année après cette lettre, définit en peu de mots, mais avec justesse, ce que c'est que la rouille et la nielle, au mot *Blé*; et le seigle ergoté, à l'article *Seigle*.

(1) *De alimentorum facultatibus*, lib. I, c. XXXVII.

(2) *Pathol. gener.* Part. II, cap. IX, § 16, dans le Scolie.

(3) *De febribus*, liv. IV, cap. XIV, *De*

donne une ample description dont je n'extrairai que ce qu'il y a de plus remarquable, parce qu'il est facile de la trouver, cet auteur étant entre les mains de tout le monde.

1° Ceux qui étaient attaqués d'épilepsie n'étaient presque point délivrés de cette maladie par la suite.

2° Ceux qui tombaient dans la démence demeuraient stupides jusqu'à la mort.

3° Quoique quelques-uns vécussent encore jusqu'à quinze ans après avoir eu cette maladie, ils se trouvaient cependant mal toutes les années aux mois de janvier et de février.

4° Cette maladie n'était pas exempte de contagion; ce qu'on n'a observé nulle autre part.

5° Les cadavres de ceux qui en étaient morts se corrompaient beaucoup plus vite que s'ils étaient morts d'une autre maladie (1).

6° Elle n'a point non plus toujours épargné les bêtes sauvages; les cerfs surtout en étaient attaqués comme les hommes, et ils restaient étendus par terre comme s'ils avaient été en léthargie (2).

Suivant le témoignage de Hoffmann, la même maladie régna dans le Voigtland dans les années 1648, 1649 et 1675. En 1702, elle parcourut tout le territoire de Freyberg. En 1716, elle affligea la Saxe et la Lusace. Cette épidémie a été décrite par G.-V. Wedel (3). Dans le même temps, A.-O. Gœlike a publié une dissertation sur la même maladie, dans laquelle il a donné un précis exact de tous les auteurs qu'on avait alors sur cette matière (tels étaient Horst, Buddæus, Longolius, Haberkorn, Willisk, et d'autres), et il y a soigneusement indiqué les différences de la maladie dans les diverses épidémies (4). — La même maladie se manifesta, en 1717, dans diverses contrées de l'Allemagne. Elle se répandit en Silésie, l'an 1722, c'est ce qui donna lieu à la dissertation de Vater (1). Elle régna, en 1736, dans la dynastie de Zottenberg, en Silésie, et dans le district de Wartenberg, en Bohême. G.-H. Burghart décrivit l'épidémie de Zottenberg, mais en allemand pour la plus grande partie (2). J.-A. Srinc, qui avait traité lui seul cinq cents malades, dépeignit avec exactitude la maladie de Wartenberg (3). Voici quels étaient ses symptômes: « Elle commençait par un chatouil- » lement incommode aux pieds comme si » si on y eût senti marcher des fourmis; » bientôt l'estomac était tourmenté d'une » cardialgie grave. Le mal s'avançait de » là jusqu'aux mains, jusqu'à ce qu'il oc- » cupât la tête même. Ce chatouillement » était suivi, non-seulement dans les » mains et les pieds, mais encore dans » les doigts de ces membres, d'une con- » traction que l'homme le plus robuste » pouvait à peine empêcher, en sorte » qu'à voir comme les membres étaient » tordus en divers sens, on aurait juré » qu'ils étaient disloqués. Les malades » poussaient les hauts cris en se plaignant » que les pieds et les mains leur brûlaient, » tandis qu'ils suaient excessivement par » tout le corps. La tête, après avoir es- » suyé les douleurs, devenait pesante, » et était attaquée de vertige; la vue » était comme offusquée par des nuages. » Quelques-uns étaient tout-à-fait aveu- » gles ou croyaient voir les objets dou- » bles, quoiqu'ils fussent simples. Ils s'ou- » bliaient eux-mêmes et chancelaient » comme des gens ivres, étant tout-à-fait » hors de sens. Quelques-uns devenaient » maniaques, d'autres mélancoliques, » d'autres tombaient dans l'assoupisse- » ment (4). Ceux qui avaient passé l'âge » de quinze ans étaient sujets au mal ca- » duc, et en mouraient pour la plupart. » Cette maladie était accompagnée de » l'opisthotonos, et d'une écume presque » sanglante, ou jaune, ou bien verte, qui » sortait de la bouche. La langue était » souvent déchirée par l'effet des con- » vulsions; elle s'enflait tellement chez » quelques-uns qu'elle interceptait la

---

febre maligna cum spasmo. Dans le siècle dernier Willis, et tout nouvellement M. Cartheuser, ont décrit, d'après Sennert, la pathologie de cette maladie.

(1) A.-O. Gœlike, *Exercitationes subsecivæ*, t. II, p. 17.

(2) Ibid., p. 23.

(3) *Diss. de morbo spasmodico epidemico maligno in Saxonia, Lusatia, vicinisque locis grassata*. Jenæ, 1717.

(4) A.-O. Gœlike, *Exercitationes subsecivæ*, t. II, p. 1. Ce petit ouvrage est bon et mérite d'être lu.

(1) Chr. Vateri, *Dissertatio de morbo spasmodico populari Silesiaco*. Wittembergæ, 1723.

(2) *Satyræ medicorum Silesiacorum*, specim. III, obs. 4.

(3) Ibidem, specim. III, obs. 5.

(4) *Comatosi fiebant*.

» respiration, la salive s'écoulant en même temps en très-grande quantité. » J'ai vu des malades qui étant attaqués » de cardialgie, puis d'épilepsie après le » vomissement, ont perdu la vie. Les » mains et les pieds éprouvaient moins » de distention chez ceux qui avaient été » saisis de frisson et de froid après le » chatouillement. Toute cette série de » maux était suivie de la faim canine. » La plupart des malades ne pouvaient » pas se rassasier; il en était très-peu » qui eussent de l'aversion pour les ali- » ments. Il se forma des bubons au der- » rière du cou chez l'un d'eux, mais ces » bubons n'ont point de rapport avec » ceux de la peste. Il en sortit un pus » jaune, et cet écoulement était accom- » pagné de douleurs excessives et brû- » lantes. Il est survenu chez un autre des » taches aux pieds, lesquelles subsistent » encore depuis huit semaines. Chez » quelques-uns le visage s'est couvert de » taches qui l'ont affreusement défiguré.

» Le pouls était semblable à celui de » la santé, et cela chez tous les malades » sans exception. Les spasmes étaient » suivis de raideur des membres, en sorte » que les malades paraissaient être im- » potents des pieds et des mains. Cette » cruelle maladie joue son rôle chez » quelques-uns pendant deux semaines, » chez d'autres pendant quatre, chez » d'autres pendant six ou huit, et même » chez quelques-uns il dure l'espace de » douze semaines; elle a pourtant ses » entr'actes, pendant lesquels elle laisse » les malades tranquilles. Dès les com- » mencements elle a fait périr cent per- » sonnes, qui pour la plus grande partie » étaient des enfants. Sur cinq cents ma- » lades, par exemple, il s'est trouvé » trois cents enfants; or, je mets au nom- » bre des enfants tous ceux qui étaient » au-dessous de l'âge de quinze ans. Elle » a emporté les habitants de deux mai- » sons sans en laisser un seul. Je prends » Dieu à témoin qu'il n'y avait point » de contagion. — Burghart dit qu'on » n'a pu, par aucun moyen, en arrêter » les horribles symptômes, non plus que » les spasmes qui violentaient d'une ma- » nière extraordinaire les extrémités du » corps, savoir : les bras, les jambes, la » tête, les yeux et les lèvres, et qui ôtaient » absolument aux malades l'usage de la » raison (1). Il était rare que la maladie » diminuât en aucune façon avant la » troisième semaine, mais plusieurs en » ont été détenus pendant un et même » pendant deux mois, surtout ceux qui » n'ont point pris de remèdes, et qui » n'ont pas voulu observer un régime » convenable. Quant à ceux chez qui il » survenait comme une fièvre continue » qui leur procurait des sueurs abon- » dantes, surtout après les accès tant de » fièvres que de spasmes, ils en ont plus » vite réchappé. Mais ceux qui ont pé- » ri ont paru, peu de temps avant leur » mort, être attaqués d'un relâchement » des membres semblable à la paralysie, » et même d'une véritable apoplexie. La » maladie a laissé de plus longs intervalles » aux femmes, mais elle les maltraitait » enfin d'autant plus violemment, lors- » que le temps de subir l'évacuation » menstruelle était arrivé; cette évacua- » tion finie, elles ne se plaignaient guère » d'autre chose, pendant quelques se- » maines, que d'un abattement extrême » des forces, jusqu'à ce que le retour » d'une nouvelle lunaison renouvelât les » mêmes désordres. — Ceux enfin qui » ont pu en réchapper ont éprouvé, pen- » dant un espace de temps considérable, » de la faiblesse dans les membres, et » même comme de la raideur et une cer- » taine difficulté de mouvement dans » l'une ou l'autre de ces parties, et un » engourdissement d'esprit.»

Enfin, en 1741, la même maladie s'étant introduite dans la Nouvelle-Marche, elle régna dans ce pays jusqu'au mois de mai de l'année 1742; elle a été parfaitement bien dépeinte par M. Muller (1), dont la description, qui est très-exacte, mérite d'être lue. Vous y trouverez, monsieur, que ses commencements, ses progrès, les symptômes convulsifs, les symptômes de paralysie, son opiniâtreté et son issue, ont été les mêmes que ceux qui sont rapportés dans la description de Srinc; mais cette épidémie-ci a été constamment accompagnée de fièvre, symptôme qui était inconnu dans l'épidémie

(1) Wedel, qui n'a observé que quelques cas particuliers dans son district, a vu des malades attaqués de manie, du *tétanos*, de l'*emprosthotonos* et de l'*opisthotonos*.

(1) C.-A.-A. Bergen et J.-M.-F. Mulleri, *Disput. de morbo epid. spasmod., convuls. contagii experte*. Francof. ad Viadrum, 1742. C'est une dissertation utile, qu'on trouve dans la collection de dissertations pratiques publiée par M. de Haller.

qui avait régné en Bohême.— Je ne sais si depuis ce temps-là ce fléau a dévasté d'autres pays; maintenant, monsieur, je vais passer à l'autre genre de maladie qu'occasionne le seigle ergoté, savoir : la gangrène spontanée.— Il conste, d'après ce que j'ai recueilli au sujet de cette maladie, qu'elle a déjà été connue en 1630 dans certaines provinces de France, suivant le témoignage du docteur le Thuillier, médecin de l'illustre duc de Sully (1). Elle régna en 1650, 1670 et 1674, en divers lieux de la Guienne, dans la Sologne, dans le Gâtinais, et particulièrement en 1674, à Montargis, suivant le témoignage de M. Perrault (2). —Le premier symptôme était un engourdissement des jambes, il était suivi de douleur avec une légère tumeur sans inflammation, puis succédaient rapidement le froid, la lividité, le sphacèle et la chute du membre. Dans la Sologne cette maladie était sans fièvre, et les douleurs étaient légères On n'employait aucun secours, mais le nez, les doigts, la main, les bras, les pieds, la jambe, la cuisse, étaient attaqués du sphacèle et tombaient d'eux-mêmes.

En 1695, J. C. Brunn, cet illustre médecin, vit à Augsbourg une femme attaquée d'une maladie spasmodique et du sphacèle des mains, laquelle venait de ce qu'elle avait mangé du seigle ergoté, elle se portait bien d'ailleurs; ce médecin apprit par un chirurgien qui accompagnait cette femme, et qui avait fait tout nouvellement l'amputation d'un pied attaqué du sphacèle par la même cause, « que la dégénération de ce genre » de blé était cause que les habitants de » la Forêt-Noire étaient non seulement » attaqués de convulsions extraordinaires, » mais que de plus leurs extrémités » étaient mortifiées par le sphacèle (3).»

En 1709, le même fléau s'introduisit derechef dans la Sologne, pays qui est assurément rarement exempt de seigle ergoté, mais cette année-là le quart du seigle était infecté de cette maladie. Dans l'espace d'une année, M. Noël, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, traita au-delà de cinquante malades *ergotés*, comme on les appelle, tant hommes que jeunes garçons; il n'y avait point de femme qui fut de ce nombre, et il n'y avait que très-peu de jeunes filles (1). La maladie commençait presque toujours par les doigts de pieds (il n'y eut qu'un seul malade chez qui elle commença par la main), et elle s'étendait souvent jusqu'au-dessus de la cuisse. Le premier symptôme qui se manifestait après l'usage du pain empoisonné était une espèce d'ivresse. Quatre malades moururent après l'amputation, la gangrène s'étant communiquée jusqu'au tronc, ce qui me paraît fournir un nouvel argument, qui démontre le danger de pratiquer l'amputation avant que la gangrène se soit arrêtée.

Cette amputation est aussi nuisible que la répercussion des sueurs critiques dans une maladie venimeuse. Il arriva à Blois un terrible accident que M. de Fontenelle rapporte ainsi. « Un paysan fut attaqué de la manière la plus cruelle : » la gangrène lui fit tomber d'abord tous » les doigts d'un pied, ensuite ceux de » l'autre, après cela le reste des deux » pieds, et enfin les chairs des deux jambes et celles des deux cuisses se détachèrent successivement et ne laissèrent » que les os. Dans le temps qu'on en » écrivit la relation, les cavités des os » des hanches commençaient à se remplir de bonnes chairs qui renaissaient (2). »— La même année, si fameuse dans tous les pays par le froid très-rigoureux qu'il fit alors, la même maladie se manifesta pour la première fois dans le canton de Lucerne, et pour la seconde fois en 1715 et 1716, et se répandit en même temps dans les cantons de Zurich et de Berne; c'est cette épidémie dont Lange a fait l'histoire. « On » était, dit-il, attaqué de cette maladie » sans aucune fièvre, le plus souvent » après avoir éprouvé plus ou moins » long-temps de la lassitude. Le froid » s'emparait des membres qui devenaient » pâles et ridés, tout comme s'ils eussent » été plongés un peu long-temps dans » l'eau chaude, les veines disparaissant » sous les rides de la peau. Les malades » étaient ensuite dans un état d'engourdissement et d'insensibilité totale, sans » être pourtant privés de la faculté de se

(1) *Lettre de M. Dodart au journaliste des savants*, ann. 1676, t. IV, p. 79.
(2) *Journ. des savants*, ibid.
(3) *Act. curios. natur.*, dec. III, an. 2, obs. 224.

(1) *Histoire de l'Académie royale des sciences*, ann. 1710, p. 80.
(2) *Histoire de l'Académie royale des sciences*, ann. 1719, p. 81.

» mouvoir, quoiqu'ils l'exerçassent avec » assez de difficulté ; ils étaient tourmen- » tés d'une douleur interne des plus » atroces, qui augmentait excessivement » par la chaleur de l'atmosphère ou par » celle du lit, elle diminuait un peu lors- » qu'ils étaient dans un endroit frais, » mais elle faisait place à une sensation » de froid presque insupportable. Cette » sensation si fâcheuse, après avoir com- » mencé aux extrémités des parties, s'é- » tendait de proche en proche et montait » des doigts des mains et des pieds aux » bras, aux épaules, aux jambes et aux » cuisses, jusqu'à ce que le sphacèle sur- » venant, la partie qui en était attaquée » étant corrompue et noire, elle se déta- » chait du membre voisin ou du tronc. Il y » a eu des malades qui, sans ressentir au- » cune douleur, ont perdu par le sphacèle » une ou deux phalanges de leurs doigts, » qu'ils ont trouvées dans leurs gants » ou dans leurs bas. Durant le cours de » la maladie, les autres parties du corps » étaient en assez bon état, si ce n'est » que, lorsque la douleur augmentait, les » malades éprouvaient une légère chaleur » fébrile, et que, lorsqu'ils usaient d'ali- » ments échauffants, ils suaient depuis la » tête jusqu'au creux de l'estomac : leur » sommeil était laborieux et troublé par » des rêves inquiétants (1). »

Je ne sache pas que depuis ce temps-là on ait observé cette maladie en Suisse ; mais dans l'espace de trente ans qui se sont écoulés depuis l'an 1709, il y a eu trois ou quatre épidémies qui ont été observées dans l'hôpital d'Orléans par M. Noël (2). — Il paraît qu'elle est endémique dans ces pays-là, car on lit, dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, l'histoire d'une épidémie du même genre, que M. du Hamel a décrite d'après la relation de M. Mulcaille ; elle était assurément des plus malignes, car le nombre de ceux qui en périssaient était de beaucoup plus considérable que celui de ceux qui en réchappaient. « Il règne en Sologne, depuis » la moisson, une maladie appelée *ergot;* » nom qu'on lui a donné à cause de la » figure d'un grain qui la produit, qui » ressemble à un ergot de volaille ; c'est » un seigle dégénéré, dont l'usage donne » à la masse du sang une qualité putride » et gangréneuse, qui se fait d'abord » sentir dans les pieds et dans les jambes, » par des lassitudes douloureuses et une » lividité extérieure, qui forme une gan- » grène plus sèche qu'humide, il s'y en- » gendre souvent des vers, enfin les » doigts des pieds se détachent de leurs » articulations et tombent dans le méta- » tarse ; ensuite le pied, la jambe, et » jusques au fémur, qui abandonne la » cavité cotyloïde ; il en arrive autant » aux extrémités supérieures, et on a vu » à l'Hôtel-Dieu des gens n'ayant plus » que le tronc, vivre néanmoins plusieurs » semaines, car ces chutes des membres » ne sont jamais suivies d'hémorrhagie. » Jusques ici on n'a pas réussi à guérir » de ces malades, il en a péri plus de » soixante (1). » — M. Salerne a décrit une autre épidémie (2), dont voici quels étaient les principaux symptômes.

1° Elle a attaqué les personnes de tout âge et de tout sexe. Elle ne montait pas plus haut que le genou, au lieu que l'année précédente (c'est peut-être lors de l'épidémie que M. Mulcaille a décrite), un garçon de dix ans perdit deux cuisses, et que son frère, âgé de quatorze ans, perdit une cuisse d'un côté et une jambe de l'autre, tous les deux périrent au bout de vingt-huit jours. 2° Il y en a eu très-peu qui en aient réchappé, et cependant il a été rare que ceux-ci aient vécu longtemps après. 3° L'amputation hâtait la mort. 4° De cent et vingt malades il en est à peine réchappé quatre ou cinq, tous les autres ont péri dans l'espace de six mois. 5° Le sang était extrêmement visqueux, et distillait à peine de la veine. 6° L'inflammation de la peau annonçait la suppuration dans cet endroit. 7° Après l'amputation, on n'avait besoin ni du tourniquet, ni de la ligature. 8° Dans la Sologne, qui est un pays marécageux, cette maladie attaque plus fréquemment les jambes. 9° Tous les malades étant presque imbéciles dès le commencement, aucun d'eux ne sait faire l'histoire de sa maladie : leur visage jaunit, et ils maigrissent si fort qu'ils paraissent des cadavres. 10° Cette maladie n'est du tout point contagieuse. — M. Puy, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, m'a

---

(1) *Acta Erudit.*, ann. 1718, p. 309.
(2) Quesnay, *Traité de la gangrène*, p. 408.

(1) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, ann. 1748, p. 528.
(2) *Mémoires de mathématique et de physique présentés à l'Acad. royale des sciences*, t. II, p. 153.

raconté qu'il y avait vu de temps en temps, et toujours dans les années pluvieuses, quelques malades attaqués de cette maladie, lesquels on avait amenés des campagnes voisines : de ce nombre était une femme à qui les deux cuisses étaient tombées. Le symptôme dont ils se plaignent est un feu brûlant dans la partie. Il ajoutait qu'il avait ouï dire qu'on observait quelquefois la même maladie en Dauphiné.

Le seigle ergoté ne nuit pas aux hommes seulement, mais il empoisonne aussi les animaux. — Dans le district de Wartemberg son usage faisait avorter les truies et périr les mouches. Srinc rapporte qu'un chien qu'on avait nourri avec du pain fait de pur seigle avait péri au milieu de spasmes horribles. D'autres médecins ont fait la même expérience avec des cochons, des oies, des poules. Le résultat en a été le même (1). — Des cerfs qui avaient mangé du seigle ergoté ont aussi péri par les convulsions (2). — M. Salerne a vu un cochon qu'on avait nourri pendant quelque temps avec de ce seigle mêlé avec deux fois autant d'orge, lequel périt ayant le bas-ventre enflé, dur, noir et les jambes fort maltraitées par des ulcères; son foie et ses intestins étaient en partie gangrenés. Les quatre pieds et les deux oreilles tombèrent à un autre cochon, pour avoir mangé du son de seigle ergoté. Quelques canards en furent très-malades, et deux périrent assez promptement.

On peut faire plusieurs questions : 1° quelle est la cause de cette dégénération du seigle? Ceci est encore enveloppé d'épaisses ténèbres. M. Aimen a démontré que la carie venait de ce que les grains étaient infectés de moisissure (3), et il a promis de faire des recherches sur les causes de l'ergot du seigle. Je ne sais s'il a rempli son engagement dans le quatrième tome, que je n'ai pas encore vu (4). 2° Comment le seigle ergoté est-il nuisible? On ne peut que désirer d'être éclairé sur cette matière. Nous connaissons plusieurs poisons végétaux, dont nous ne comprenons pas le moins du monde la manière d'agir : tel est le seigle ergoté; il a une saveur nauséeuse et âcre, telle est celle de plusieurs poisons narcotiques. Il paraît en général que ce seigle infecte nos humeurs d'un venin qui s'est introduit dans la graine, lequel, en irritant les nerfs, occasionne des spasmes, ou qui produit la gangrène en putréfiant le sang. Je n'en sais pas davantage. 3° Comment est-ce que la nielle nuit? C'est un poison âcre et visqueux; et si quelqu'un se promène à pieds nus dans des prés couverts de nielle, il en rapportera de vilains ulcères aux jambes (1). 4° Pourquoi est-ce que ce poison excite tantôt des spasmes, tantôt la gangrène avec de la fièvre, ou le plus souvent sans fièvre? Cette question est trop au-dessus de notre portée, et on ne peut espérer de la résoudre qu'après une infinité d'observations et d'expériences, auxquelles on n'a pas seulement songé jusqu'à présent. En général tout l'historique de cette matière n'est pas assez connu, et on ne l'a pas suffisamment examiné; il mérite pourtant tout-à-fait l'attention des médecins, car il présente plusieurs phénomènes qui, étant bien compris, répandraient beaucoup de jour sur des choses plus difficiles qui sont du ressort de la médecine. Maintenant je rendrai compte de ce que je sais par rapport au traitement.

Les médecins de Marbourg purgeaient, puis ils prescrivaient beaucoup de sudorifiques amers. — Longolius conseillait l'usage des acides. — Lange employait au commencement l'émétique; après que le vomissement avait cessé, il donnait des sudorifiques amers, et il ordonnait de s'abstenir de tous les aliments visqueux, gras, et d'autres nourritures indigestes. Tous ont défendu rigoureusement de manger du pain frais, l'observation ayant partout démontré qu'il était beaucoup plus pernicieux que le pain rassis. Le grain même perd sa virulence avec le temps; c'est à cause de cela que l'épidémie est fréquente d'abord après la moisson, qu'ensuite elle devient insensiblement plus rare, et qu'enfin elle cesse entièrement, quoiqu'il ne manque pas de seigle ergoté. — Le traitement de Muller était sans activité et dépourvu d'efficacité, consistant en des anti-spasmodiques imaginaires; mais il employait avec raison les vésicatoires. — Dans la Sologne,

---

(1) *Satyr. medic. Siles.*, à l'endroit cité plus haut, p. 57.

(2) Muller, § 14, 33.

(3) *Mémoires de mathém., etc., présentés à l'Acad.*, t. III, p. 68.

(4) Je trouve que cet auteur ne parle encore dans le tome quatrième que de la nielle.

(1) Lange, à l'endroit cité plus haut, p. 313.

la saignée adoucit les douleurs : une décoction de vitriol, d'alun et de sel commun, arrête quelquefois la gangrène dans ses commencements (1). M. Puy fit plusieurs incisions jusqu'à l'os dans la jambe gangréneuse d'un enfant; en suite de quoi il perça de plusieurs trous le tibia qui éprouvait des douleurs aiguës : presque tout l'os, qui était pourri, tomba; mais il se régénéra insensiblement par le moyen du calus, et de nouvelles chairs s'étant formées, le malade se rétablit complètement.

S'il m'était permis de proposer mes conjectures sur cette maladie inconnue, après avoir fait précéder la saignée, suivant l'exigence du cas (2), j'exciterais le vomissement par le moyen de l'ipécacuanha, et cela peut-être à diverses fois; je purgerais ensuite avec un sel amer; puis je donnerais de grandes doses de camphre, d'élixir de vitriol et de quinquina, en faisant boire par-dessus une décoction de camomille; je ferais appliquer de larges vésicatoires derrière le cou et à l'os *sacrum*, et, après avoir fait faire plusieurs incisions aux parties malades, j'y ferais appliquer continuellement des fomentations préparées avec du quinquina cuit dans le vin. — Se trouverait-on bien dans cette maladie des bouillons de vipères, dont j'ai fait voir plus haut qu'on les emploie abusivement dans la paralysie qui arrive à la suite de l'apoplexie sanguine? On est porté à le croire ainsi d'après un examen attentif de la maladie et de ce remède, dont M. de Haën a constaté l'efficacité il n'y a pas long-temps par quelques observations de certains cas graves dans lesquels il l'a employé. — Est-ce avec assez d'exactitude qu'on a donné à cette gangrène le nom de *gangrena ustilaginea* (3)? Non, assurément. — Est-ce le *mal des ardents?* Cette maladie paraît avoir été un érysipèle qui dégénérait souvent en gangrène. M. Puy a dit que cette maladie s'était quelquefois montrée sous cette apparence en Dauphiné. — Est-ce la même gangrène que celle qui a été si funeste à la famille de J. Downing dans le district de Wattisham, au mois de janvier 1762, et qui a été décrite par MM. Bones (1), Wollaston (2) et Persons (3).

Le père, la mère et six enfants sont attaqués des plus cruelles douleurs aux jambes, aux pieds et aux cuisses, tandis que le reste du corps est en bon état; ces parties se noircissent et tombent par la gangrène. Le père seul est plus heureux, et la maladie étant moins violente chez lui, il ne perd aucune partie de son corps. Un petit garçon de quatre mois meurt avant l'amputation, ayant les jambes noires. La mère, trois filles et deux fils perdent sept jambes et quatre pieds; de douze pieds, il en tombe donc onze d'eux-mêmes ou par l'amputation. Voilà la vraie image de la maladie de Sologne. — Elle n'a pas été produite par la même cause, savoir, par le seigle ergoté, mais bien par un froment corrompu dont on avait fait un mauvais pain, duquel un autre homme ayant fait usage, il avait été attaqué de la même maladie, mais avec beaucoup moins de violence. Il faut donc chercher la cause de cette maladie dans la graine, qui, suivant l'observation de M. Wollaston, était noire et corrompue. Muller a cru, mais mal à propos, quoique ce n'ait peut-être pas été sans être fondé sur quelque observation, que l'ergot n'a pas été nuisible sans que la nielle y ait eu part. Mais pourquoi cette famille a-t-elle été malade plutôt que d'autres?

1° Il y a eu en Silésie deux familles entières qui ont péri, et chez qui il y avait par conséquent quelque disposition nuisible, qui les avait préparées à recevoir cette maladie. Il y a eu en Sologne deux frères qui ont été, plus que toute autre personne, cruellement maltraités de la même maladie. Il paraît qu'à Blois il

---

(1) *Mém. de math. présenté à l'Acad.*, t. II, p. 162.

(2) Il faut user de circonspection dans l'emploi de la saignée; et Wald-Schmidt, qui a décrit une épidémie qui régna en 1717 dans le Holstein, dans une dissertation publiée la même année à Kiel, avertit qu'il a appris par des expériences multipliées, que la saignée était nuisible pendant le cours de la maladie.

(3) De mot à mot cette dénomination signifierait *la gangrène produite par la nielle*; mais il paraît que c'est ce qu'on a désigné en français sous le nom d'*ergot*. Voyez Sauvages, *Nosologia methodica*. Genève, 1778, in-4°, t. II, p. 623, où il appelle cette maladie *Necrosis ustilaginea*.

(1) *Philosoph. Trans.*, tom. LII, n° 84 et 85.

(2) Ibid., n° 83 et 98.

(3) *Medical musæum*, tom. I, p. 442; t. II, p. 499.

n'y a eu qu'un seul homme qui en ait été malade. Il est d'autres observations qui démontrent que certaines personnes sont fort sujettes à cette gangrène (1). 2° En Silésie, l'ergot a surtout attaqué les enfants ; ceux qui en ont été malades en Angleterre étaient des jeunes gens, et une mère affaiblie en allaitant son enfant. 3° Tous ceux qu'elle a infectés étaient maigres et valétudinaires, ce qui décèle un sang appauvri. 4° On a observé ailleurs que la maladie était devenue plus fâcheuse parce que l'air était humide et renfermé, et que les malades s'étaient nourris de cochon et de lait. Tout cela avait lieu dans la famille Downing. 5° Cette famille infortunée n'a pas seulement usé d'un mauvais pain, mais encore de mouton gâté, de mauvais lard, de mauvais pois, et de certaines choses qui nuisent sur-le-champ ; tout cela a contribué à leur maladie. 6° Cette maladie n'a pas été contagieuse.

Doit-on rapporter ici cette épidémie gangréneuse qui a régné aux Iles en 1749 et 1750, et dont M. Boucher a donné une bonne description (2) ? Elle commençait par des douleurs aiguës et par des spasmes, surtout aux parties inférieures ; ces spasmes étaient si terribles, que les talons s'approchaient des fesses ; il survenait après cela un engourdissement qui était suivi de gangrène, et quelquefois de la chute spontanée des membres. L'auteur, dont les observations sont bien faites et exactes, ne soupçonne point à la vérité que l'usage du seigle ergoté en ait été la cause, et attribue cette maladie à la mauvaise qualité de l'air. Je serais pourtant porté à croire que des aliments empoisonnés y ont contribué, et cette maladie a assurément beaucoup de rapport avec celles que le seigle ergoté occasionne. — Cette maladie serait-elle du même genre que cette fièvre épidémique et gangréneuse qu'on a observée dans l'un des hôpitaux de Bologne, et dont on trouve une description très-exacte dans ce bon journal intitulé *Giornale di Medicina*, qui se publie à Venise ? Il ne le paraît pas du tout.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, et je vous prie de recevoir avec bonté ce petit mémoire tel qu'il est.

A Lausanne, le 28 juin 1764, et derechef le 16 novembre 1769.

(1) Quesnay, *De gangrena*, p. 413.

(2) *Journal de médecine*, tom. XVII, p. 327, etc.

CHOIX
DE QUELQUES PIÈCES
SUR
LE RAPHANIA,
MALADIE ATTRIBUÉE CI-DEVANT AU SEIGLE ERGOTÉ,
PAR M. P.-R. VICAT.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Il a paru depuis 1772 plusieurs ouvrages sur le raphania, lesquels ont été publiés à l'occasion de diverses épidémies de cette maladie qui ont régné en Allemagne il n'y a pas long-temps. Comme M. Tissot se plaint, dans la lettre qui traite cette matière, qu'on manquait jusqu'alors d'observations suffisantes et d'ouvrages satisfaisants sur ce sujet, j'ai cru que, vu sa grande importance, il était de mon devoir de tâcher de suppléer à ce défaut, en profitant de cette occasion pour publier en français un choix de ce que les observateurs allemands ont donné de mieux en dernier lieu sur le raphania. Je me suis servi pour cela de l'excellent journal de médecine de M. Tode, dont M. de Haller faisait très-grand cas (1).

(1) Ce journal a pour titre, *Medicinisch-Chirurgische Bibliotek von Joh. Klem.* Tode, etc., c'est-à-dire, Bibliothèque de médecine et de chirurgie par Jean Clément Tode, docteur et lecteur en médecine de l'université de Copenhague, médecin ordinaire du roi, médecin de la maison des Orphelins et des autres hôpitaux de Christianshaven, membre du collége royal de médecine et de la société de médecine, co-président de la société de chirurgie de Copenhague. Copenhague, 1775, 1779, in-8°.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE SUR LE RAPHANIA [1],

PUBLIÉ PAR LE COLLÉGE ROYAL DES MÉDECINS DE COPENHAGUE (2).

Ce mémoire est très-intéressant, et on peut le regarder comme un de ceux qui contribuent le mieux à nous mettre au fait de l'histoire de cette terrible maladie. Les éditeurs ont divisé ce mémoire en deux sections, dont la première contient le plan envoyé par les médecins du roi de Danemarck aux médecins des duchés de Sleswich et de Holstein.

On y trouve d'abord les relations faites d'après l'expérience des médecins mêmes, parmi lesquelles celles qui sont les mieux faites tiennent la première place, lors même que l'auteur de qui elles sont n'a pas eu autant d'occasions que d'autres d'apprendre à connaître la maladie par lui-même. Le plan annonce, dit M. Tode, un observateur clairvoyant, un jugement sûr : on y voit régner l'esprit de bienfaisance, qualités qui, jointes à la noble simplicité du style, feraient reconnaître la plume du célèbre Hensler (1), quand même il ne serait fait mention ni de son nom, ni du lieu de sa résidence.

Il a tiré de solides conséquences de ce que ces médecins estimables ont vu et expérimenté touchant le raphania ; ce qui a dû être d'un grand secours au collége royal de médecine. — M. Hensler soupçonne aussi la mauvaise qualité du pain, et regarde comme très-probable la présence d'une substance stupéfiante dans le seigle frais. Il n'y a jamais trouvé de graine de rave sauvage (2) : le seigle ergoté (3) lui a paru plus suspect, mais sans pouvoir éclaircir ses soupçons jusqu'au degré de la conviction. Il ne parle point, ou très-peu de la gangrène. — Dans la vue de prévenir cette maladie, il conseille avec beaucoup de raison de sécher le seigle avant que de le moudre; et il fait à cette occasion une question très-importante ; savoir si les Livoniens, qui font sécher leur seigle avant que d'en faire usage, sont aussi sujets au même

(1) Je me sers de ce mot, qui est de l'invention de M. de Linné, d'autant plus volontiers qu'il paraît avoir été adopté par plusieurs habiles gens, et en dernier lieu par M. Vogel; non pas qu'il faille entendre par là que ce nom convient à la maladie en question, à raison de la cause à laquelle M. de Linné l'attribuait uniquement (dans sa *Diss. de Raphania,* Upsal, 1763, et qui se trouve dans les *Amœnitates academ.* de cet illustre botaniste, tom. VI, p. 430 et suiv.), savoir, aux graines de la rave sauvage appelée *raphanistrum*, mais parce que, comme le dit M. Vogel, ce nom a la commodité de désigner cette maladie par un seul mot.

(2) Voici le titre de ce mémoire : *Berichte und Bedenken die Kriebelkrankheit betreffend, so von den Schleswig-Holsteinschen Physicis an die kœnigliche deutsche Kammer zu Kopenhagen eingesandt worden, nebst dem desfalls von dem kœniglichen Collegio medico daselbst ausgefertigten Responso und einem Unterricht für das Landvolk;* c'est-à-dire, réflexions et consultations concernant le raphania, adressées par les médecins des duchés de Sleswig et de Holstein à la chambre royale allemande de Copenhague, avec la réponse qu'y a faite le collége royal de médecine, et une instruction pour les gens de la campagne. Copenhague, 1772, in-8° de 140 pages.

(1) Médecin de S. M. danoise.
(2) Voyez à la fin de la note (2).
(3) En allemand *Kornzapfen.*

fléau. — Quant au traitement de la maladie, il ne lui a pas aussi bien réussi qu'à feu M. Dame, médecin de Segeberg; mais les raisons de ce manque de succès ne sont assurément point à sa charge. Cela n'empêche pas que les différentes propositions que fait M. Hensler ne soient très-intéressantes. Il s'explique aussi au sujet de la saignée, en désapprouvant qu'on en fasse usage indistinctement; mais il fait surtout cas de l'émétique, de l'exercice et d'une réforme dans la diète. Il paraît qu'on peut se promettre beaucoup des sudorifiques et des ulcères artificiels dont on entretient l'écoulement; du moins est-il sûr que ces derniers sont d'une grande utilité dans les maux de nerfs opiniâtres.

La conclusion qui termine cette petite mais précieuse dissertation de M. Hensler pourrait bien, continue M. Tode, faire soupirer par sympathie certains médecins étrangers. « Je voudrais, dit-il, » et je pourrais en dire davantage; mais » je doute que ni moi ni d'autres puis- » sions le faire, si on ne nous en fournit » pas l'occasion en pourvoyant à ce que » les malades soient traités sous nos yeux » ou par d'habiles chirurgiens de cam- » pagne, secours dont on éprouve par- » tout la plus fâcheuse disette : cela » est d'autant plus triste, que la plu- » part de ces malades sont si pauvres et » si fort à l'abandon, qu'il n'est point de » sujet qui ressente un aussi grand be- » soin des regards compatissants et des » bontés du père de la patrie. Nos éta- » blissements en faveur des pauvres sont » encore trop au-dessous de leurs véri- » tables besoins. Les rentes qui leur sont » destinées sont une espèce de pension » où l'on ne trouve rien pour les cas im- » prévus, et il est rare qu'on y puisse » prendre de quoi assister les malades. » Cependant les pauvres qui sont ma- » lades sont doublement pauvres. »

Le seconde relation est de feu M. Dame, médecin de Segeberg. Il décrit le raphania d'après nature. Il ne le regarde pas comme contagieux, parce qu'il a vu des enfants téter leurs mères qui en étaient atteintes, sans en éprouver aucun mal. M. Wichmann, médecin de la cour de Zell, a fait la même observation. Il conclut, sur diverses raisons solides, que cette maladie reconnaît pour cause la nielle qu'il confond à la vérité avec le seigle ergoté. Il conseille, à titre de préservatif, de nettoyer soigneusement le seigle, de faire usage de l'huile de lin et du lard, de cultiver davantage d'autres plantes, et de prendre un vomitif dès les premiers indices de la maladie. Les secours les plus efficaces, selon M. Dame, consistent à prendre un émétique toutes les semaines, puis du guy de chêne avec de la valériane, auxquels il a pourtant associé l'assa-fœtida et le camphre. — Il apaisait les convulsions violentes avec de l'opium, et la fièvre avec du nitre et du camphre. Il donna à un malade dix grains de tartre émétique avec vingt grains d'ipécacuanha, sans qu'une si forte dose pût le faire vomir : cela fait voir jusqu'à quel point les nerfs des premières voies sont insensibles dans cette maladie; ce qui décèle cette insensibilité d'une manière encore plus remarquable, c'est le peu d'effet qu'ont produit quarante grains de tartre émétique, suivant une observation de M. Taube, aussi médecin de la cour de Zell; en supposant cependant que ce remède antimonial n'ait pas été affaibli par la manière de le préparer.

La troisième et la quatrième relation sont de M. Conradi, médecin de Rendsbourg. Il a remarqué que la mauvaise graine qui avait donné lieu au raphania avait crû sur un terrain marécageux (1), tandis que tous les autres l'ont vu croître dans les champs sablonneux. Il démontre assez clairement la qualité vénéneuse de la nielle, mais il confond aussi cette maladie avec le seigle ergoté. Il a trouvé que les émétiques, les purgations, les emplâtres vésicatoires et quelques autres remèdes étaient les plus salutaires. Il se plaint beaucoup de l'opiniâtreté des paysans, qui ne connaissent point de qualité nuisible à la mauvaise graine, et qui ne veulent point se laisser traiter. — La cinquième et la sixième sont de M. Hermann, médecin de Plœn et autres lieux. Il a vu le raphania dans le bailliage d'Arensbœk. Il accuse pareillement la nielle, et la dépeint assez exactement aussi, si ce n'est qu'il ne la distingue pas parfaitement du seigle ergoté. L'évacuation

(1) Il y a dans l'allemand *mohrigten Boden*, ce qui de mot à mot signifierait un sol noir comme un Maure; mais j'ai soupçonné, d'après ce que j'ai lu ailleurs, qu'il s'agissait d'un sol marécageux, et que *mohrigten* avait été mis par faute d'impression pour *morastigen*, qui signifie marécageux : au reste, les terrains noirâtres sont souvent marécageux, et dans ce sens encore je ne crois pas m'être beaucoup trompé.

des premières voies a aussi été de la plus grande utilité dans ce district. Le catalogue des remèdes dont il a fait usage est très-ample. Il rapporte le cas remarquable d'une pauvre famille de la petite ville de Plœn, laquelle avait été attaquée du raphania pour avoir mangé du pain où il y avait de la nielle, ce qui donne beaucoup de poids au sentiment auquel se range aussi ce médecin (savoir : que l'usage de la nielle produit le raphania). — Dans le nombre des autres médecins qui en général n'ont pas observé cette maladie par eux-mêmes, il faut excepter M. Wegner, médecin du bailliage de Hütten. Il a trouvé, dans le voisinage du district où il avait régné en 1713, une épidémie décrite par Waldschmied, des gens d'âge qui ont eu des rechutes de cette maladie, dont ils avaient été atteints tant d'années auparavant. — M. Bœssel, médecin de Flensbourg, fait mention d'une maladie semblable qu'on observa en 1766 dans une partie du bailliage qui n'était d'ailleurs point infertile, laquelle se manifesta pourtant parmi les serfs, mais qui disparut aussitôt qu'on eut soigneusement nettoyé le blé de la graine de rave sauvage qui y était mêlée. — Il paraît très-évidemment par la relation de M. Esmark, médecin de Fonden, et par celle de M. Fabricius, médecin de Sonderbourg, que le seigle ergoté n'a absolument aucune part à la maladie du raphania, vu que dans ces deux districts le seigle ne manque point d'être ergoté chaque année, et que cependant on n'y aperçoit point cette maladie. Et M. Fabricius a vu un fermier âgé de quarante ans manger impunément du seigle ergoté à pleines mains.

La seconde section de ce recueil contient la réponse du collége de médecine, et une courte instruction qui enseigne les moyens de se garantir à tout événement du raphania, sans le secours d'un médecin. — Dans cette réponse on attribue la cause du mal à la nielle, sans que ce soit pourtant avec la certitude de la conviction, c'est pourquoi on recommande aussi à tous les médecins du Holstein de faire toutes les recherches possibles pour s'en assurer. On conseille, à titre de préservatif, de ne pas faucher le seigle trop tôt, de le nettoyer et de le sécher aussi bien que possible, d'arracher celui qui est atteint de la nielle, de cultiver d'autres plantes et de changer de nourriture. On propose ensuite de faire usage, dès les premières attaques de la maladie, d'un vomitif qui soit en même temps purgatif, puis d'un sudorifique; mais on propose d'employer, lorsque la maladie est avancée, un électuaire composé de valériane, de jalap et de myrrhe, d'user, outre cela, de toutes sortes de plantes analogues aux oignons, et principalement d'aliments tirés du règne animal, et d'une nature huileuse. Je dis qu'on propose tous ces moyens : car, grâces à Dieu, les médecins de Copenhague n'ont point eu d'occasion d'apprendre, par leur propre expérience, quels sont les secours les plus efficaces pour la guérison du raphania.

Du reste, le collége de médecine forme quelques souhaits très-sages, mais qui ne s'accompliront pas si facilement; il souhaite aux seigneurs de terres assez d'humanité pour donner de bon seigle contre celui qui est gâté, aux meûniers assez de probité pour sacrifier au bien public le gain illégitime qu'ils n'ont pas honte de faire, il souhaite aux paysans assez de docilité pour se laisser instruire, il souhaite qu'il y ait dans les villages des chambres pour les malades; qu'on donne aux malades de quoi adoucir leur misère; que les médecins soient pourvus de machines électriques et qu'ils emploient un traitement tout-à-fait simple, ce qui n'est pas des plus facile pour tous les gens de l'art. — Cependant le collége de médecine ne s'en tient point à de simples souhaits, il promet aux médecins qui donneront la meilleure description du raphania, d'après leur propre expérience et d'après des observations nouvelles, un prix de cent rixdalers. Personne jusqu'ici n'a encore cherché à mériter ce prix, parce que vraisemblablement il ne s'est point présenté d'occasion convenable pour cela. Ainsi, si on a été privé à Copenhague de la satisfaction qu'on se promettait de découvrir de plus près la nature d'une maladie qu'il importe si fort de connaître, ce n'a été que par l'effet d'un bonheur bien plus grand et bien plus essentiel, savoir : la prospérité des récoltes, avantage qui a remédié à ce fléau de la campagne bien plus efficacement que n'auraient pu le faire toutes les précautions humaines. — La petite instruction destinée au peuple de la campagne contient, outre les formules et les conseils qui se trouvent dans la réponse du collége de médecine, une description abrégée de la nielle.

EXTRAIT

DES OBSERVATIONS

DE M. L.-F.-B. LENTIN (1).

Les premières et les plus importantes de ces observations roulent sur le raphania ; ce sont aussi celles dont nous allons nous occuper. Lorsque M. Lentin entra en possession de l'emploi de médecin pensionné du duché de Lavenbourg, il trouva qu'il y avait, dans quelques villages voisins de Ratzebourg, un bon nombre de personnes qui étaient atteintes de cette maladie déjà depuis neuf mois. Mais, avant que de traiter le sujet principal, il expose ses idées sur la cause du raphania, savoir le seigle ergoté : il ne paraît pas qu'il en soupçonne aucune autre. — Il a remarqué qu'outre la surabondance de suc particulière à certains grains de seigle, laquelle fait crever la balle, et qui est communément l'effet des chaleurs qui succèdent à un temps humide, il y a encore une cause particulière qui donne lieu à l'extravasation et à l'épaississement du suc nourricier du grain. Dans les étés où l'on trouve beaucoup de seigle ergoté, on voit une quantité de l'espèce d'escarbot que M. de Linné appelle *scarabœus solstitialis*. Ces insectes se posent sur les grains de seigle pleins de suc ; ils en percent l'enveloppe et s'en soûlent jusqu'à en devenir comme ivres. Le suc qui s'écoule s'épaissit et se noircit à l'air, et il prend de l'épi dans lequel il est une forme à quatre pans. — Ce blé cornu n'est pas plus nuisible que de l'autre seigle ; aussi en a-t-on mangé en quantité en 1769 et 1770 dans le bailliage de Danneberg, sans que personne en ait été malade. Mais lorsque ce blé cornu occasionne le raphania, c'est pour avoir été gâté par la rouille (*Honigthau*). Cette rouille est comme une rosée vénéneuse qui fait des taches rayées, et qui tombe surtout sur les grains ergotés, vu leur saillie considérable. Ce qu'il y a de nuisible dans le seigle ergoté, ainsi corrompu, perd à la vérité un peu de sa mauvaise qualité en le cuisant au four, mais il ne la perd pas en entier. Il n'occasionne point de cours de ventre, parce que le pain ne fermente plus dans les premières voies, mais il peut bien causer de l'irritation. Lorsque le seigle est en partie ergoté, ceux qui en usent mangent d'autant plus de grains ergotés, parce que les autres grains donnent alors moins de farine. Il arrive aussi que dans les temps de disette on se contente communément d'égruger le blé, ce qui fait que la surface qui est infectée de rouille reste dans la farine.

(1) Le titre est : *Lebrecht Friedrich Benjam Lentins, der Arzeney-Gelahrtheit Doctors, Bergmedici und Stadtphysici zu Clausthal, Beobachtung einiger Krankheiten;* c'est-à-dire, Observations sur quelques maladies, par L.-F.-B. Lentin, docteur-médecin, médecin pensionné de la ville et des mines de Clausthal. Gottingue, 1774, in-8° de onze feuilles, chez la veuve van den Hoek. M. Lentin s'était déjà fait connaître avantageusement par d'autres observations; celles-ci ont confirmé M. Tode dans la bonne idée qu'il avait conçue des talents de cet auteur.

L'orge peut aussi occasionner le raphania, lorsque cette graine a été infectée de la nielle (1). En général, cependant, l'ergot et la nielle sont souvent assez répandus, sans que pour cela il en résulte aucune atteinte de raphania; mais il faut encore, pour que les graines qui sont ainsi infectées donnent cette maladie, un concours considérable de circonstances; il faut que les grains gâtés n'aient point été lavés par la pluie ni nettoyés, et que cette circonstance soit encore accompagnée de quelques autres, qui sont des conditions nécessaires pour que l'usage de ces grains puisse causer le raphania. — Toutes les propositions que l'auteur avance ici, dit M. Tode, ne sont que de pures assertions de sa part; encore les a-t-il empruntées en partie des autres écrivains. Mais elles convaincront difficilement un lecteur qui aura bien pesé les relations des médecins du Sleswick et du Holstein. Il est assurément singulier que ce concours si rare de diverses circonstances ait dû avoir lieu pendant plusieurs années consécutives dans la préfecture de Segeberg, mais il est encore plus singulier qu'après tout ce que d'autres auteurs ont écrit au sujet de la nielle comme étant une cause du raphania, M. Lentin n'ait pas trouvé que cette nielle méritât son attention, et qu'il ait mieux aimé s'en tenir à l'ergot.

Il examine ensuite la ressemblance de cette maladie avec d'autres indispositions, et entre autres avec la colique des habitants de la province de Cornouaille, laquelle a été décrite par Huxham (2), celle qu'elle a avec la colique de plomb et avec les symptômes qu'occasionnent les vers. M. Lentin rapporte à ce sujet quelques observations remarquables. — Un prédicateur était attaqué d'une colique hémorrhoïdale; après avoir éprouvé une sensation particulière dans les membres, ces parties perdirent le sentiment et le mouvement. Cependant une piqûre de puce était capable d'y causer la sensation la plus désagréable et la plus inquiétante, tandis qu'on pouvait les pincer et les empoigner sans y faire aucune impression. — Un autre malade se sentait moins de douleur dans le ventre, toutes les fois qu'il éprouvait de la difficulté d'uriner. — Un aveuglement causé par des impuretés dans les premières voies se guérit en les évacuant. — M. Lentin a aussi trouvé que les muscles qui sont autour du pouce s'atrophient chez les personnes attaquées du raphania. — Des vésicatoires appliqués des deux côtés de la poitrine ont rétabli des *ergotés*, chez qui les spasmes ne souffraient déjà plus d'interruption, et qui étaient tout-à-fait stupides. — Le fourmillement et l'appétit vorace sont deux symptômes de cette maladie qui ne lui sont communs avec aucune autre affection spasmodique. Cependant, dit M. Tode, outre l'exemple que M. Lentin en a trouvé dans les observations de M. Hillary, j'ai observé une pareille sensation chez une femme hystérique, attaquée de spasmes. Cette infortunée passe à l'ordinaire des heures entières dans son lit ayant les mains élevées, les genoux ployés et les paupières tremblantes, et ces accès sont toujours précédés d'un fourmillement dans les membres comme si réellement elle y sentait des fourmis. — M. Lentin pense que le venin subtil qui produit le raphania passe dans le sang, et que, lorsqu'il parvient au cerveau, il y occasionne ces symptômes nerveux qui sont si difficiles à guérir. — Il recherche ensuite quelle est la qualité de la rouille, et de quelle manière l'usage du pain qui en est infecté produit le raphania. Cette substance est gluante, d'une douceur désagréable. Elle empêche que le levain ne fasse fermenter et lever la pâte. C'est pour cela que le pain qu'on en fait n'est point ferme, qu'il est difforme et qu'il a une odeur déplaisante. Cela n'empêche pas que la faim et le besoin ne le fassent manger avec avidité aux ouvriers de la campagne. Mais sa qualité glutineuse fait qu'il reste longtemps dans l'estomac; sa douceur dégénère en une acidité extrêmement irritante; de là cette multitude d'indispositions, surtout une voracité insatiable. Les matières rendues par le vomissement et par les selles décelaient aussi la présence d'une forte acidité dans les premières voies, et ce que les malades vomissaient leur agaçait les dents.

M. Lentin s'excuse sur ce qu'il ne lui paraît pas facile à expliquer comment il arrive que cette acidité a si long-temps de l'activité, et qu'ensuite elle paraît en être périodiquement dépourvue, en di-

---

(1) Je crois qu'il faut traduire ainsi le mot allemand *Mehlthau*, du moins ici, quoiqu'il désigne aussi la rouille et la brouissure.

(2) C'est la même que celle de Devonshire.

sant qu'il ne résoudra point cette difficulté avant qu'on ait donné la solution de quelques autres problèmes embarrassants. Il me semble, dit M. Tode, qu'il n'est pas nécessaire d'attendre si longtemps pour donner cette explication ; elle n'est pas si difficile pour qui a premièrement démontré les faits avec certitude. — M. Lentin parle ensuite des moyens qu'on pourrait employer pour détourner les suites qui arrivent par l'usage du seigle ergoté infecté de rouille ; et il dit là-dessus beaucoup de bonnes choses, mais dont la plupart ne sont pas neuves. — Lorsqu'on aperçoit au mois de juin plusieurs petits scarabées d'un jaune obscur, et qu'il survient en même temps, lorsque le grain devient laiteux, un temps humide, on peut s'attendre alors qu'il y aura à proportion une quantité de seigle ergoté. — Il paraît quelquefois sur les pois, sur les fèves et sur d'autres graines semblables, comme un fort vernis de laque : on y voit ramper des poux verts, ensuite de quoi les plantes se recoquillent, surtout les fèves, ou bien il arrive que les barbes des épis deviennent gluantes, ou même qu'elles se collent tout-à-fait les unes aux autres, alors c'est une marque que ces plantes sont infectées de la nielle (*Mehlthau*). Là où le vent a soufflé, la nielle en a suivi la direction, c'est ce qu'on peut reconnaître à l'arrangement des épis, lorsqu'on y fait attention de bonne heure. — Les grains ergotés que la rouille a infectés sont d'abord gluants et doux, après quoi ils ont un goût âcre et désagréable. Lorsqu'on verse de l'eau sur une quantité de ces grains, elle prend une mauvaise odeur, et il s'y forme une peau de différentes couleurs et très-déliée. — Lorsqu'on a trouvé ces caractères à la graine, il faut la nettoyer en la lessivant et en la lavant avec soin, après quoi il faut la sécher avec beaucoup de précaution. Il est aussi nécessaire de bluter la farine, de ne prendre pour faire lever la pâte que du levain de vieux seigle, et de garder le pain quelques jours. Ce dernier avis doit être fort difficile à suivre pour des pauvres affamés.

L'auteur passe ensuite aux histoires de malades. Il y en a vingt-trois dont quelques-unes sont rapportées tout au long. On y voit qu'il a suivi une méthode qui n'est pas exactement la plus convenable. Il expose en premier lieu les changements qui arrivent aux symptômes, après quoi il rappelle dans un tableau très-bien fait ce qu'il y a de plus important à savoir là-dessus. Vient ensuite l'exposé de sa méthode curative, comme il l'appelle. Voici ce qu'il y a de plus remarquable à déduire de ces observations. — Plus l'appétit était vorace, plus aussi les spasmes étaient violents, et plus l'esprit était faible. Les malades, quoique stupides pour toute autre chose, étaient attentifs et alertes pour tout ce qui avait trait à leur nourriture. — Lorsqu'ils avaient perdu l'usage de tous les autres sens, l'ouïe devenait plus fine. — L'engourdissement des doigts était un bon signe. — Le pouls n'apprenait rien. Seulement était-il quelquefois très-fréquent avant ou après le repas, après quoi il redevenait bientôt lent. — Plus la tête était dans un état de stupidité, et moins les entrailles étaient irritées. — Les accès d'épilepsie arrivaient le plus souvent lorsque l'estomac était vide. Une femme qui éprouvait de pareils accès parce qu'elle faisait ses repas plus tard qu'elle n'avait coutume, en a été d'abord délivrée en mangeant plus à bonne heure. — Ce symptôme était toujours un signe que la maladie était à son plus haut degré ; lorsqu'il ne sortait point de vers, elle était extrêmement dangereuse. — La maladie était plus fâcheuse chez ceux qui avaient déjà les bouts des doigts courbés. — Les règles étaient ordinairement supprimées. Le flux hémorrhoïdal se rétablissait beaucoup plus tôt. — La prunelle était fort dilatée chez ceux qui étaient dans un état de stupidité. — La peau était presque toujours sèche. — Une éruption procurait quelquefois du soulagement. — On a remarqué chez un malade un hoquet particulier.

Une dissection a fait voir une plénitude considérable des vaisseaux sanguins, surtout dans la tête, un épanchement d'eau dans le derrière de la tête ; la moelle du cerveau était dans un état de mollesse, l'épiploon était corrompu ; il y avait une matière ichoreuse dans l'estomac et dans la vésicule du fiel. — On n'y trouve point d'autre dissection, le malade dont on vient de parler ayant été le seul qui soit mort pendant le traitement. Plusieurs autres, surtout de ceux qui sont restés dans les villages, ont eu des rechutes, dont M. Lentin ne nous apprend point l'issue ; mais on voit que ces malheureux avaient déjà été attaqués du raphania au printemps ou pendant l'été de 1771 ; or, M. Lentin n'a entrepris leur guérison que dans l'automne de la

même année, et il n'a commencé à traiter les autres qu'au mois de mars de 1772. —Voici quel était communément le traitement qu'il employait. Il évacuait les premières voies en donnant un émétique et des pilules mercurielles, puis il cherchait à porter le venin à la peau par des remèdes internes et des vésicatoires; après quoi, dans la vue de fortifier les membres, il faisait prendre intérieurement de l'huile de cajeput. Il faisait aussi observer une diète bien entendue, sans oublier des bains d'eau tiède. L'auteur donnait à ses premiers malades du phosphore de Brandt à la dose de deux grains toutes les deux ou trois heures dans un électuaire, afin de ranimer le système nerveux qui était engourdi, et ce remède faisait assurément de bons effets. Du reste le renouvellement continuel des vésicatoires, les bains, l'usage interne du savon, et les purgations, ont été les remèdes qui ont le plus contribué à la guérison. Le musc, la valériane et le camphre dissous dans l'éther vitriolique n'ont été d'aucune utilité. — Cet extrait, dit M. Tode, s'est un peu étendu sans que je m'en sois aperçu, mais la matière en est si intéressante pour quelques-uns de mes lecteurs! et puis, quand un ouvrage fait plaisir, on en fait volontiers un extrait un peu ample.

PRÉCIS DES RELATIONS

PUBLIÉES

SUR LE RAPHANIA,

Par les médecins des duchés de Sleswick et de Holstein, et par ceux de l'électorat d'Hanovre, rédigé en 1775, par M. Tode.

HISTOIRE DE LA MALADIE.

§ 1. Le raphania qui a régné, en 1770 et 1771, dans les comtés de Pinneberg, d'Arensbourg, et dans les bailliages d'Arensbœck, de Segerberg et de Rendsbourg, est une seule et même maladie.

§ 2. Il ne diffère de l'épidémie de Zell et de celle de Giffhorn qu'en ce que celle qui a régné cette fois dans le Holstein n'a été ni aussi dangereuse ni aussi meurtrière qu'elle l'a été de l'autre côté de l'Elbe.

§ 3. Cette épidémie ressemblait beaucoup à celles qui ont eu lieu auparavant dans le Holstein et dans d'autres provinces de l'Allemagne, si ce n'est qu'elle n'était pas aussi maligne ni aussi mortelle que celles-là l'avaient été.

§ 4. Ce raphania se distingue en particulier des épidémies où cette maladie a été accompagnée de la gangrène sèche, par l'absence de ce symptôme.

§ 5. Indépendamment de toutes les différences provenant des circonstances qui ont accompagné cette maladie, les symptômes qui la caractérisent sont presque universellement les mêmes.

§ 6. Ces symptômes caractéristiques sont le fourmillement, les spasmes qui s'ensuivent, et les accès épileptiques.

§ 7. Mais outre ces caractères, l'indisposition des premières voies, accompagnée d'un appétit qui se soutient et même qui augmente, est une circonstance presque particulière à cette maladie.

§ 8. Relativement à la succession des symptômes, on peut la diviser en deux ou trois périodes; mais une division qui serait plus simple, et peut-être meilleure, ce serait d'en faire deux périodes, celui du raphania proprement dit, et celui de l'épilepsie qui lui succède.

§ 9. La succession des symptômes nous apprend que les causes prochaines de cette maladie agissent premièrement sur l'estomac et sur les intestins, puis sur le genre nerveux.

§ 10. Ce qui prouve que les premières voies souffrent dès le commencement de l'action des causes prochaines, ce sont les nausées, le vomissement, etc., et puisque cette maladie se guérit souvent dès le commencement par les évacuations.

§ 11. On juge que tout le genre nerveux est ensuite affecté par les spasmes, par les dérangements de l'esprit, et par la perte des sens, comme aussi par le soulagement que procurent quelquefois les remèdes nervins.

§ 12. Mais on comprend que cette affection du genre nerveux est toujours entretenue, et même souvent renouvelée par une cause qui réside dans les premières voies, parce que les malades se trouvent bien de manger souvent et d'user d'une meilleure nourriture, comme aussi

par le prompt retour du mal après qu'ils ont mangé de mauvais pain.

§ 13. Ce qui fait voir suffisamment que le raphania est une maladie nerveuse, c'est qu'elle n'est presque jamais accompagnée de fièvre, que les humeurs ne subissent aucune altération sensible ; joint à cela les symptômes qui l'accompagnent et sa marche périodique.

§ 14. Les signes d'un engourdissement du genre nerveux, les douleurs de colique qui sont si fréquentes, les spasmes et le fourmillement qui se manifestent dès les commencements dans les membres supérieurs, annoncent beaucoup de rapport entre les causes de cette maladie et celles de la colique de plomb.

§ 15. Cependant le raphania se distingue de la colique de plomb par la différence des autres symptômes, et par des soupçons très-vraisemblables de l'existence d'une autre cause.

§ 16. La voracité de l'appétit, la dilatation de la prunelle, les spasmes et les convulsions, mais surtout la sortie de vers longs, et le soulagement qu'on a si souvent remarqué après cette évacuation, tout cela porterait presque à croire que cette maladie est causée par les vers.

§ 17. Mais il est très-vraisemblable que l'affaiblissement de la faculté vitale et du mouvement des premières voies, lequel a lieu dans cette maladie, favorise le développement de la semence vermineuse, et que la sortie de ces hôtes fâcheux procure du soulagement, parce que les malades sont délivrés par là d'une cause concomitante qui augmentait le désordre du genre nerveux.

§ 18. L'observation des choses avantageuses ou nuisibles aux malades fait voir que l'usage du pain ou de la farine infectée de nielle ou de rouille donne lieu au raphania : c'est ce qu'on verra aussi par les aphorismes suivants.

§ 19. Les malades se trouvent plus mal par le froid, tandis que la chaleur leur est avantageuse ; différence qui a aussi lieu dans d'autres maladies nerveuses.

§ 20. On pourrait aussi attribuer en bonne partie l'adoucissement qui arrive à la maladie, lorsque le printemps ramène un air chaud, à l'effet d'un meilleur régime et des remèdes, dont on fait alors usage de plus en plus.

§ 21. Peut-être aussi que la virulence du mauvais grain diminuant à la longue, cela contribue de même pour quelque chose à cet adoucissement.

§ 22. Il se pourrait bien que l'amendement qu'il y a eu dans la malignité et dans la mortalité des dernières épidémies de raphania, vienne plutôt de ce qu'on a mieux traité cette maladie, que de ce que le degré de la virulence du grain gâté a été moindre.

§ 23. Les malades attaqués du raphania peuvent en réchapper et vivre encore plusieurs années ; mais ils sont sujets à des rechutes lors même qu'ils sont avancés en âge. Il en est d'autres qui peuvent avoir cette maladie plusieurs années de suite, mais il faut enfin qu'ils en meurent.

§ 24. Les dissections de cadavres morts du raphania ont été très-rares, et il est difficile qu'elles aient fait voir autre chose que les effets de la maladie : on n'a pu en distinguer les causes que chez les malades qui ont été enlevés dès les commencements.

§ 25. L'état des selles ne peut pas être bien instructif, quoiqu'on puisse en tirer quelque lumière par rapport à la nature du mal.

CAUSES DE LA MALADIE.

§ 1. Elle n'attaque que les habitants des contrées dont le sol est maigre, ou de ce qu'on appelle des contrées arides (*geestlœnder*).

§ 2. Elle a surtout lieu dans les pays où elle a déjà régné une ou plusieurs fois.

§ 3. Il est certains cantons où on peut presque l'envisager comme endémique.

§ 4. Il est très-rare qu'elle ait lieu dans les villes ; et ce n'est qu'à la campagne qu'on peut dire qu'elle règne.

§ 5. Elle n'attaque quelquefois que certains bailliages, certaines paroisses ou villages, ou seulement certaines maisons; et quelquefois elle attaque tous les membres d'une famille, excepté un seul.

§ 6. Elle épargne souvent un enfant à la mamelle, tandis que la mère en est attaquée, ou même qu'elle en meurt.

§ 7. Elle se manifeste aussi dans des lieux où l'air est très-sain.

§ 8. Elle épargne par contre telle contrée où les eaux sont des plus mauvaises; tandis que quelquefois elle se montre dans des lieux où l'eau n'a aucune mauvaise qualité.

§ 9. Elle attaque communément telles personnes qui ne boivent que peu ou point d'eau, mais qui boivent de mauvaise bière.

§ 10. Elle ne se manifeste jamais qu'après la moisson, quoique ce soit tantôt plus tôt, tantôt plus tard.

§ 11. Elle a surtout lieu après de mauvaises moissons et chez de pauvres nécessiteux.

§ 12. Elle exerce ses ravages seulement dans les lieux où il y a disette de viande, et où la mortatité parmi le bétail fait qu'on manque de lait, de beurre, de fromage, de lard, etc.; ou, enfin, lorsqu'il n'y a aucun autre moyen de varier les aliments, en sorte que le pain soit à peu près la seule nourriture dont on puisse user.

§ 13. On a remarqué que le raphania se manifestait particulièrement après avoir mangé du pain chaud.

§ 14. Partout où cette maladie a régné, il s'est trouvé que le pain avait été fait avec des graines ou de la farine suspectes.

§ 15. Ces graines ne ressemblaient en rien au seigle ergoté.

§ 16. Et même on ne connaît point le raphania dans telles contrées où l'on a vu la plus grande quantité de seigle ergoté, et où l'on en a mangé.

§ 17. Les graines suspectes paraissent avoir été bien plutôt infectées de la rouille que de la nielle.

§ 18. Ces graines sont nuisibles aux hommes et aux bestiaux, et font les mêmes effets que du pain ou de la farine corrompus.

§ 19. Elles perdent beaucoup de leur mauvaise qualité en les gardant longtemps, comme aussi en les séchant.

§ 20. Tout comme on remarque que les épidémies de cette maladie ne commencent à régner qu'après qu'on a fait usage de ces graines malsaines, on voit aussi que le raphania reparaît dans certains cas, après qu'on est revenu à cette mauvaise nourriture.

§ 21. Les personnes qui peuvent joindre à l'usage de cet aliment nuisible celui d'autres nourritures, surtout de celles qu'on tire du règne animal, ces personnes-là, dis-je, ne se ressentent que peu ou point du tout de cette maladie.

§ 22. A mesure que le printemps ramène la chaleur, l'épidémie diminue, et elle se dissipe tout-à-fait en été, quoiqu'il puisse arriver que certaines personnes continuent à en être atteintes, surtout celles qui ont des rechutes ou qui en ont conservé des reliquats.

§ 23. Le dérangement de saisons contribue à faire empirer cette maladie ou à la rendre opiniâtre, mais il n'en est point la cause.

§ 24. On rend souvent des vers dans cette maladie : mais tous ceux qui sont atteints du raphania n'en ont pas; de même qu'il y a des cas où l'on est assuré de la présence de ces insectes sans que le raphania ait lieu.

§ 25. Le raphania ne reconnaît donc point d'autre cause que l'usage du pain ou de la farine faits avec des graines suspectes.

§ 26. Ces graines suspectes, soit qu'on attribue leur mauvaise qualité à la rouille ou à la nielle, sont infectées d'un poison de la classe des stupéfiants.

§ 27. Ce poison agit avec plus de facilité chez les enfants à cause de la grande sensibilité des premières voies à cet âge.

TRAITEMENT DE LA MALADIE.

§ 1. La meilleure manière de l'attaquer dans les commencements, c'est d'évacuer à diverses fois les premières voies; les émétiques sont ce qu'il y a de mieux pour cet effet.

§ 2. Les purgatifs ont aussi leur utilité, mais c'est particulièrement pendant le progrès de la maladie, et en général lorsqu'il y a lieu de conclure que la cause morbifique réside plutôt dans les intestins que dans l'estomac.

§ 3. Par rapport aux émétiques, le mieux serait de les donner en plusieurs doses jusqu'à ce qu'ils fissent leur effet, leur activité étant fort incertaine, vu l'influence de la propriété stupéfiante de la cause morbifique.

§ 4. Les purgatifs ne doivent pas être des plus doux, mais de ceux qui peuvent mettre facilement en jeu l'irritabilité, et dont l'activité se développe beaucoup.

§ 5. Il n'est pas inutile, pour les malades qui paraissent avoir des vers, d'ajouter au jalap une portion de mercure doux.

§ 6. Quant aux vermifuges tirés du règne végétal, il se peut bien qu'il n'y aurait pas de la sûreté à employer de ceux qui ont en même temps quelque chose de stupéfiant; telle est la tanaisie (l'absinthe), etc.

§ 7. Les sudorifiques sont aussi très-utiles, surtout le vinaigre camphré.

§ 8. Les remèdes qui agissent sur les nerfs, tels que le quinquina, le camphre, le castor, l'assa-fétida et la valériane, ne

promettent pas tous une utilité égale; il faudrait premièrement assigner les degrés de cette utilité par des expériences exactes.

§ 9. Il paraît qu'il en coûterait trop pour faire avec le musc des expériences telles qu'il les faudrait pour pouvoir en déterminer quelque chose.

§ 10. L'opium ne promet absolument aucun bon effet tant que la cause morbifique est encore retenue dans les premières voies, ou que ces parties pèchent plutôt par défaut que par excès de sensibilité.

§ 11. Les lavements ne peuvent jamais faire de mal dans le raphania ; mais aussi ils ne sont pas toujours nécessaires.

§ 12. Comme l'estomac et les intestins grêles sont vraisemblablement les parties sur lesquelles le poison agit avec le plus de force, dans les cas où elles seraient trop dépourvues de sensibilité pour communiquer l'impression que les nervins devraient faire sur elles à tout le genre nerveux, ce qu'il y aurait peut-être alors de mieux à faire pour parvenir à ce but, ce serait de faire passer de grandes doses de ces nervins dans les intestins par le moyen des lavements.

§ 13. Les saignées sont fort dangereuses, et c'est à cette évacuation qui est beaucoup trop du goût des gens de la campagne, qu'il faut attribuer en bonne partie les symptômes fâcheux et la longue durée de cette maladie.

§ 14. L'application des sangsues et celle des ventouses scarifiées sur les membres convulsés ne sont pas inutiles pour le soulagement de ces parties.

§ 15. Mais on peut aussi tirer de grands avantages des fomentations et des bains tièdes.

§ 16. Un bain entier d'eau tiède, qu'on peut, en tout cas, imprégner des vertus médicinales de plantes appropriées à cet usage, promet de très-bons effets, vu la grande utilité qu'on retire d'un pareil bain dans d'autres maladies spasmodiques qui affectent tout le corps.

§ 17. Suivant l'analogie, on peut espérer beaucoup des frictions, et surtout de celles que l'on fait avec des remèdes nervins tels que le pétrole.

§ 18. Les emplâtres vésicatoires, à en juger par la plupart des témoignages qu'on en donne, sont un bon moyen de dégager les parties nobles, et pour ranimer le genre nerveux engourdi.

§ 19. On fait empirer cette maladie, si, dans les commencements, on ne fait point d'exercice et qu'on garde le lit.

§ 20. Cependant il faut aussi éviter le froid, les mauvais temps, la pluie, etc.; parce qu'il pourrait en résulter la suppression de la transpiration, dont la continuation et l'entretien sont si salutaires dans cette maladie.

§ 21. Mais avant toutes choses, rien n'est plus utile que des aliments et des boissons d'une bonne qualité; ils sont même indispensablement nécessaires pour aider à l'effet des remèdes : tels sont le lait ou le lait de beurre à titre de boisson; le pain et d'autres aliments farineux préparés avec de bon seigle, des soupes au vin, et des nourritures tirées de la viande à titre d'aliments solides.

§ 22. Peut-être que la méthode de Sydenham, qui consistait à donner quelque préparation d'opium après les évacuations, aurait aussi son utilité dans cette maladie.

§ 23. Les remèdes huileux donnés dans l'intervalle des évacuations paraissent convenir dans le raphania tout comme dans la colique de plomb.

§ 24. Il ne serait sans doute pas contraire à la dignité d'un médecin de chercher, par quelque supercherie utile, à gagner la confiance du paysan qui s'obstine si fort à ne pas reconnaître ce qui lui est avantageux.

§ 25. Il est à propos en particulier de ne pas employer seuls les remèdes dont les effets ne tombent pas sous les sens.

§ 26. En conseillant une saignée sous la langue ou derrière les oreilles, etc., comme devant être fort avantageuse, on tranquillisera très-bien un paysan, et on lui épargnera ainsi une forte saignée, laquelle, sans cela, il se serait fait faire en cachette, outre que cette petite saignée peut être réellement utile dans certains cas.

§ 27. On peut aussi se promettre du succès des ulcères artificiels, vu qu'ils sont d'un si grand secours dans les autres maladies nerveuses.

PROPHYLACTIQUE DU RAPHANIA

§ 1. Comme les graines qu'on accuse de donner lieu à cette maladie n'acquièrent communément cette mauvaise qualité que dans certains champs, il serait à propos d'y cultiver des denrées d'un autre genre, telles que des pommes de terre, des lentilles, des fèves, etc.

§ 2. Il ne faudrait jamais faucher le

blé avant qu'il fût parfaitement mûr, ni le battre trop tôt.

§ 3. Il serait bien nécessaire de faire visiter les blés lorsqu'ils ont grené, pour voir s'il ne s'y trouve point de rouille ou de nielle, et si les autres plantes de seigle n'en sont point infectées, si les grains n'en sont point véreux, d'une vilaine couleur, etc.

§ 4. On devrait faire des expériences avec les graines suspectes, tandis qu'elles sont encore récentes, pour découvrir si elles sont nuisibles aux animaux.

§ 5. Lorsqu'on se serait assuré par ce moyen de leur qualité vénéneuse, il faudrait répéter ces expériences en présence des paysans : quant aux expériences curieuses que la chimie pourrait fournir, il se peut qu'elles seraient utiles, mais il se peut aussi qu'elles nuiraient à l'opinion qu'on voudrait accréditer.

§ 6. Il faudrait que les habitans de la campagne fussent pourvus de bon seigle, jusqu'à ce que celui qui est suspect eût eu assez de temps pour s'essorer ; après quoi il conviendrait de s'assurer, en renouvelant les expériences, s'il ne serait plus préjudiciable à la santé.

§ 7. Lors même qu'on n'aurait que de légers soupçons sur la qualité du seigle, il faudrait pourtant, avant que d'en faire usage, le cribler, le laver, ou même trier les grains suspects.

§ 8. Pour plus de sûreté, on pourrait le faire sécher au four avant que de le moudre, et néanmoins ne pas l'employer d'abord à faire du pain.

§ 9. Il faudrait tâcher de dissuader ceux dont l'appétit est trop vorace, de manger ce pain pendant qu'il est encore frais, ou les en empêcher en leur fournissant quelque autre aliment.

§ 10. Ceux qui voudraient user de pain ou de farine qui ne seraient pas encore exempts de soupçon devraient chercher à se garantir des mauvais effets qui pourraient en résulter, en mangeant du beurre, du lard, etc. ; ou, en tout cas, une cuillerée d'huile de lin (1).

§ 11. Les pères du peuple devraient suppléer au défaut de ces secours, ou bien, ce qui vaudrait encore mieux, procurer au paysan une quantité suffisante de bon seigle.

§ 12. Il faudrait aussitôt enlever tout le grain suspect et le détruire.

§ 13. Il faudrait faire donner aux pauvres de la bonne farine, afin qu'ils n'eussent pas besoin d'en acheter de meuniers peu consciencieux.

§ 14. Afin de pouvoir mieux secourir les pauvres malades, et d'être en état de mieux observer les véritables effets des remèdes, il conviendrait d'établir des maladreries dont on donnerait la conduite à des chirurgiens de confiance sous l'inspection du médecin.

§ 15. Il faudrait aussi faire insérer dans l'almanach une instruction concernant la qualité nuisible des mauvaises graines, avec les moyens d'y remédier, afin de diminuer l'empire des préjugés chez les paysans.

§ 16. On devrait avoir soin de cultiver un plus grand nombre de productions, afin qu'il fût d'autant plus facile de suppléer au défaut du grain.

---

(1) Je crois que la bonne huile d'olives ou de noix conviendrait également.

ESSAI

SUR LA MUE DE LA VOIX.

Je ne sais par quelle fatalité tous les auteurs qui ont traité de l'économie animale gardent le plus profond silence sur la mue de la voix ; ceux qui se sont exercés plus particulièrement sur la voix, comme MM. Perrault (1) et Dodart (2), sont également vides sur cet article. M. Ferein, dans son Mémoire sur la formation de la voix (3), garde le même silence, et n'a point encore donné un suivant qu'il avait promis, et dans lequel ce phénomène eût sans doute été expliqué. J'espérais de trouver quelque chose sur cette matière dans une dissertation publiée depuis peu ; mais elle y est à peine indiquée (4). L'on doit donc regarder cette question comme entièrement neuve ; et quand elle ne serait que de pure curiosité, elle est assez jolie pour consacrer, sans regret, quelques moments à l'examiner : mais cet examen a une utilité réelle ; les mêmes principes qui servent à expliquer la mue de la voix, servent à rendre raison des différents changements qu'elle subit dans les maladies; et de justes notions sur ces matières peuvent répandre beaucoup de jour sur bien des cas de pratique. Il est impossible de guérir sûrement une maladie, quand on en ignore les causes ; une théorie exacte est la base de la médecine comme de toutes les sciences et de tous les arts ; sans elle la pratique la plus nombreuse ne fera jamais que des tâtonneurs dont le hasard décide les succès ; et tout l'avantage de l'usage, c'est qu'il donne la facilité d'appliquer les règles avec justesse et avec promptitude.—L'âge procure des changements à la voix dans l'homme et dans tous les animaux, qui ne peuvent échapper à personne; elle suffit pour faire distinguer un enfant de trois ans d'un de sept, et celui-ci d'un de quatorze. A vingt ans elle n'est pas ce qu'elle sera à cinquante ; en un mot, dès la première enfance jusqu'à la décrépitude, elle subit des changements que la gradation rend moins sensibles, mais qui n'en sont pas moins réels. Le plus considérable de tous est celui qu'elle subit à l'âge de puberté. Mais comme l'époque de cet âge n'est pas fixe, qu'elle varie suivant la différence des tempéraments, celle de la mue est sujette à la même instabilité.

« Le son de la voix, dit M. de Buffon, » devient rauque et inégal pendant un » espace de temps assez long, après lequel il se trouve plus plein, plus assuré, plus fort et plus grave qu'il n'était auparavant. Ce changement est » très-sensible chez les garçons, et, s'il » l'est moins chez les filles, c'est parce » que le son de leur voix est naturellement plus aigu (1). » Ce changement s'aperçoit plus distinctement chez les jeunes gens qui, dès leur bas âge, ont accoutumé de chanter. La voix qu'ils avaient eue claire jusqu'alors commence à deve-

(1) *Essais de physique. Traité du bruit.*

(2) *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 1700, 1701, 1706, 1707.

(3) Ibid., 1741.

(4) *Vox penitus permutatur*, dit l'auteur, en parlant des changements que produit la puberté. *Dissertat. inaugural. de voce ejusque organis, auct J.-G. Runge.* Lugd. Batav., 1753.

(1) *Hist. natur.*, t. II, chap. de la *Puberté.*

nir rude, peu juste, inégale; bientôt ils ne peuvent plus chanter, et, enfin, au bout d'un certain temps plus ou moins long, depuis dix-huit mois jusqu'à quatre ou cinq ans, ils recouvrent graduellement la facilité et la justesse de la voix, mais beaucoup plus grave que celle qu'ils avaient auparavant.—La mue a lieu chez tous les jeunes gens, mais il y en a chez qui elle est très-peu sensible; on la remarque surtout dans ceux qui chantent, et cela par deux raisons: la première, c'est que l'organe de la voix étant plus exercé, elle subit un changement plus considérable; la seconde, c'est que, quoiqu'il ne fût pas plus considérable, il serait plus senti, parce que le chant fait sentir d'une façon plus marquée les imperfections de la voix. Quelquefois ce changement dégénère en enrouement considérable, d'autres fois même l'on voit de jeunes gens à qui il ne reste qu'un filet de voix presque imperceptible. Cet enrouement et cette perte de voix ont lieu surtout chez les jeunes personnes du sexe atteintes des pâles couleurs. Si l'on entretient dans les garçons une enfance perpétuelle, qu'on les empêche de passer à l'âge de puberté et de devenir jamais hommes, on prévient par ce moyen la mue, on leur conserve la voix claire et haute; par la privation d'un organe on assure la beauté d'un autre; et si, quand ils sont déjà parvenus à l'âge viril, on les fait repasser à la puérilité, ils éprouvent une seconde mue, mais assez courte, qui, par un effet opposé à celui de la première, diminue la gravité de leur voix et la rend plus aiguë qu'elle n'était.—Pour expliquer ces phénomènes d'une façon satisfaisante, il faut examiner: 1° la cause de la voix; 2° celle de la différence des tons; et, enfin, de la combinaison de ces principes avec les changements qui arrivent dans tout le corps dans le temps de la mue, déduire comment celui qui arrive dans les organes de la voix peut en changer la nature. J'écarterai dans cet examen tout ce qui n'est pas nécessaire; je me contenterai de rapprocher les principes physiques et physiologiques nécessaires, et d'en déduire quelques conséquences. — Si l'unanimité des opinions prouvait la validité d'un système, il n'y en aurait jamais eu de plus vrai que celui d'Aristote sur la cause de la voix, il a été généralement adopté pendant une suite de plus de vingt siècles. Au commencement de celui-ci, M. Dodart, médecin de Louis-le-Grand, le mit dans un plus grand jour, et l'étaya d'un grand nombre de raisons si séduisantes, que personne n'en révoquait en doute la certitude, et que depuis lors on l'a appelé le système de M. Dodart. Il représente la voix comme l'effet d'un instrument à vent. *Le larynx situé au haut du cou en est le principal organe*; *l'air en est la matière*, *le poumon est regardé comme le soufflet*, *la trachée-artère comme le porte-vent* (1). Le son, suivant ce système, est produit par le mouvement que l'air poussé rapidement communique à l'air tranquille; il est plus ou moins grave, ou, ce qui revient au même, le ton est différent suivant la plus ou moins grande ouverture de la glotte par laquelle l'air passe; et ainsi c'est la gradation de cette ouverture qui donne celle de tous les tons. Le palais, la langue, la bouche, les dents, les lèvres forment l'articulation et font l'effet d'un porte-voix (2).

Le premier coup-d'œil est si favorable à ce système, qu'il ne faut point être surpris s'il a joui d'un applaudissement universel. Enfin, en 1741, M. Ferein, de l'Académie des sciences, osa s'élever contre une idée qui n'était respectable que par son antiquité. Il ne le fit qu'après s'être muni d'expériences auxquelles il était difficile de ne pas se rendre, et qu'on peut voir dans son mémoire même, dans la dissertation de M. Runge, et dont j'ai répété le plus grand nombre ou de semblables qui ont eu le même succès.— En conservant la première et la dernière partie du système de M. Dodart, c'est-à-dire ce qui regarde l'usage de la trachée et de la bouche, il changea la seconde sur l'usage du larynx. Bien loin d'attribuer la nature du ton à la différente ouverture de la glotte, il a prouvé qu'il était impossible qu'elle en dépendît. Quelle en est donc la cause? Des expériences sûres le lui ont appris et me l'ont fait voir; c'est la vibration des deux liga-

(1) *Mém. de l'Acad.*, 1741.

(2) Je crois devoir faire remarquer que c'est la glotte seule qui varie la nature de la voix dans chaque espèce d'animal. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à prendre la trachée-artère d'un animal à laquelle on ait seulement laissé le larynx; en soufflant dedans on reconnaît parfaitement au ton de quel animal elle est; celle du chien aboie, celle du bœuf mugit, et celle du mouton bêle.

ments qui forment les lèvres de la glotte. Chacun de ces ligaments est un ruban musculeux, large d'une ligne, long de dix ou douze, couvert d'une membrane très-fine, et que le jeu des différents cartilages qui composent le larynx peut tendre plus ou moins comme une cheville tend les cordes d'un violon, ou une clé celles d'un clavecin. Le son dépend donc des vibrations que l'air imprime à ces ligaments ou à ces *cordes vocales*, comme les appelle M. Ferein, et la différence des tons dépend du degré de leur tension: dans le violon, on les change en tendant plus ou moins les cordes; ici c'est l'air qui fait l'office d'archet; et tout comme la plus ou moins grande force avec laquelle on le presse n'apporte pas une différence sensible au ton (1), de même la différente force de la poitrine ne change que la force du son, sans altérer la nature du ton.

L'organe de la voix est donc un instrument d'un genre entièrement nouveau, tel qu'on n'en connaissait point et que d'habiles physiciens avaient désespéré qu'on pût en connaître. M. Ferein, qui peut à juste titre passer pour en être l'inventeur, l'a nommé *dicorde pneumatique* (2). — Je n'entrerai point dans le détail des raisons qui détruisent le système de M. Dodard, et qui fondent celui de M. Ferein; ce serait un écart déplacé; l'exposition abrégée que j'en ai donnée suffit pour expliquer la mue de la voix; et c'est tout ce qu'il en faut ici. Le dernier a pour lui l'approbation du plus grand nombre des académiciens et des physiciens les plus distingués de l'Europe. Il faut qu'il y eût bien peu de lieu à l'indécision, pour que l'on ait abjuré si promptement des idées qu'on avait sucées avec les éléments des sciences, et dont l'abjuration coûte toujours quelque chose à l'amour-propre. Un suffrage qui lui fait trop d'honneur pour l'omettre, c'est celui de cet homme illustre dont le génie également vaste, juste et fécond, paraît ne s'être exercé dans tous les genres que pour prouver, sinon à ses contemporains, du moins à l'équitable postérité, cette proposition si satisfaisante pour l'humanité : *L'universalité des talents s'est trouvée avec leur perfection* (1). C'est donc sur les principes de M. Ferein que je fonderai l'explication de la mue; elle suppose qu'on en connaît de physiques que je rapporterai sans m'arrêter à les démontrer. Les lecteurs qui douteront de leur vérité en trouveront la démonstration dans plusieurs ouvrages physiques.

1. Ce qui rend un son grave ou aigu, c'est le plus ou moins grand nombre de vibrations que fait le corps sonore dans un temps donné. Plus le nombre des vibrations sera grand, plus le son sera aigu.

2. Le ton le plus grave qu'on puisse entendre est celui qui est rendu par des corps qui font douze vibrations et demie dans une seconde : le plus aigu, par ceux qui en font six mille quatre cents. Au-dessous du premier terme, et au-dessus du second, on n'entend plus rien (2).

---

(1) Quoique insensible, cette différence est réelle; elle dépend de ce qu'en pressant beaucoup on tend davantage les cordes. M. Mondonville, si bon juge dans ces matières, a trouvé que quand les cordes étaient lâches, elle allait jusqu'à un demi-ton; mais on ne s'en aperçoit pas dans le jeu d'un habile artiste, parce qu'il n'enfle son coup d'archet qu'imperceptiblement.

(2) Cet habile médecin a trouvé parmi les jouets de l'enfance ce que l'on demandait inutilement aux physiciens et aux musiciens, un instrument de la même nature que l'organe de la voix, c'est-à-dire à vent et à corde; c'est un composé de deux pièces de bois et d'un ruban, qu'un souffle très-léger met en mouvement et qui rend un son.

(1) Voyez les *Bijoux indiscrets;* ce livre si ingénieux, si libertin, et encore plus philosophique.

(2) Bien des lecteurs, n'imaginant point comment on fait ces calculs, pourraient bien les traiter de suppositions arbitraires; ils sont cependant très-vrais. On les doit à M. Sauveur. Pour les faire, il a établi un ton qu'il appelle le *ton fixe;* c'est celui que rend un tuyau d'orgue de cinq pieds. Par une expérience très-aisée, on compte le nombre de ses vibrations; il en fait cent par seconde. Deux autres expériences apprennent que le tuyau le plus long dont le ton soit sensible est de quarante pieds; le plus court, de quinze seizièmes de pouce. Ces faits posés, par de simples règles de trois on trouve le nombre des vibrations de ces différents tuyaux. L'on pourrait prendre pour ton fixe le ton moyen entre ces deux extrêmes; c'est celui que rendrait un tuyau d'orgue de vingt pieds sept et demi seizièmes de pouce, et il répond à peu près au *la mi la* ordinaire.

3. Dans les cordes de même longueur, et également tendues, la gravité du ton qu'elles rendent est en raison directe de leur diamètre; ou plus intelligiblement, le ton est d'autant plus grave qu'elles sont plus épaisses; une corde, dont le diamètre (tout le reste égal) sera double de celle d'une autre, sonnera à l'octave basse.

4. Dans les cordes de même longueur, de même tension et de même diamètre, la gravité du ton est comme la flexibilité de la matière : si l'on a deux cordes parfaitement égales, l'une d'or, l'autre de fer, celle d'or sonne à la quinte basse de celle de fer.

Après avoir exposé la façon dont la voix se forme, et établi les principes de musique qui expliquent la différence des tons, il me reste à rappeler les changements que subit tout le corps, dans le temps de la mue de la voix : c'est ce qu'on appelle les *symptômes de puberté*. — Les chairs prennent plus de fermeté; les mouvements des humeurs se font moins vite, mais avec plus de force; elles acquièrent plus de densité, plus de ténacité; plusieurs organes, qui jusqu'alors étaient restés dans l'inaction, commencent à se mettre en jeu : chez les femmes, les seins prennent un accroissement qui ne se fait pas toujours sans douleur; le bassin augmente sensiblement. Chez les hommes, l'accroissement est plus sensible dans la carrure, et surtout dans le larynx, dont l'augmentation est extraordinaire. L'amour commence à se faire sentir, et la nouveauté prête à ses premiers plaisirs un charme qui compense bien ce que l'art peut y ajouter dans la suite. Le corps en général acquiert plus de force; l'âme, dont les changements tiennent si intimement à ceux du corps qu'on a bien de la peine à se défendre de les confondre, acquiert aussi plus d'étendue, plus de justesse, plus de solidité; l'imagination plus de feu; la mémoire plus de fermeté. De tous ces phénomènes, il résulte cette conséquence : c'est *que les fibres cessant de s'étendre en longueur acquièrent plus de grosseur et de diamètre.*

Après tout ce que je viens de dire, l'explication de la mue s'offre d'elle-même. Les fibres qui composent les *cordes vocales*, acquérant plus de diamètre sans augmenter de longueur, feront, par le troisième principe, moins de vibrations dans le même temps. Donc, par le premier, le ton qu'elles rendront sera plus grave; c'est précisément ce qui fait le changement de la voix. — Appliquons ce principe à quelques cas relatifs, soit aux circonstances qui accompagnent la mue, soit aux changements de la voix en général : ils dépendent du même principe. — Ce changement se fait peu à peu, parce que ce n'est que peu à peu que les fibres contractent une nouvelle épaisseur. — Pendant le temps de ce changement, la voix est faible et fausse, parce que les différentes fibres, étant inégalement tendues, ne frémissent plus ensemble; leurs vibrations ne sont plus isochrones; cette inégalité affaiblit le ton et le rend faux; c'est un concert dont les instruments ne sont pas d'accord. — Dans les hommes, ce changement est plus considérable, parce que celui que la puberté produit chez eux est plus sensible à tous égards, et surtout, comme je l'ai dit, dans le larynx; ce qui prouve que celui qui arrive aux *cordes vocales* doit l'être dans la même proportion. — En conservant les hommes dans un état d'enfance, on prévient les changements que produit la puberté : la mue en est un.

Pourquoi quelques personnes ont-elles la voix plus grave que d'autres? Parce que, ou 1° à égal diamètre les *cordes vocales* sont plus longues ou moins tendues, ou 2° qu'à égale tension et longueur elles ont un diamètre plus considérable. — Pourquoi dans la même personne la voix est-elle quelquefois plus grave que d'autres fois? Parce que bien des raisons peuvent varier l'état des fibres. Suivant le quatrième principe, toutes choses d'ailleurs égales, la gravité est en raison de la flexibilité; et par conséquent tout ce qui augmentera cette flexibilité rendra la voix plus grave; comme un rhume, un catarrhe, une angine aqueuse. Tout ce qui la diminuera produira une voix plus aiguë, comme une esquinancie violente, dans laquelle la voix n'est quelquefois qu'un sifflet. Trop de rigidité peut cependant, en diminuant l'oscillabilité des fibres, et en empêchant la facilité de leurs vibrations, produire le même effet que trop de flexibilité, et rendre la voix grave; comme il arrive par l'échauffement, la poussière, la vieillesse, la phthisie, le marasme.

Il y a des personnes chez qui le fluide nerveux, étant d'une grande mobilité, produit des tensions spasmodiques dans différentes parties, dans les *cordes vocales* comme ailleurs; ce qui les expose à

de fréquents changements de voix, suivant les différents degrés de cette tension, et à des aphonies totales quand le spasme est violent. — Les plaisirs de l'amour influent extrêmement sur la voix. Cette influence dépend de la sympathie qui se trouve entre leurs organes. L'on pourrait juger des moments heureux d'un musicien à son ton (1); et les acteurs d'opéra conserveraient bien plus longtemps la beauté de leur voix, s'ils pouvaient préférer la fumée des applaudissements publics à la réalité des plaisirs particuliers. — Qu'est-ce qui détermine l'étendue de la voix humaine? C'est la différente nature des *cordes vocales*. Entre celles qui donnent le ton le plus grave et celles qui donnent le ton le plus aigu, on compte trois octaves de différence (2). Il est aisé de déterminer le rapport qu'il y a entre le nombre des vibrations qui donnent ces deux extrêmes. — L'on s'attend sans doute que je dirai quelque chose de la mue des oiseaux. Je commencerai par une remarque sur la formation de leur voix; c'est que l'on n'a point pu étendre le système de M. Ferein jusqu'à eux. Leur glotte cartilagineuse paraît peu propre à former un instrument à corde; et comme on ne l'explique pas plus heureusement dans le système de M. Dodart, il faut attendre du temps des expériences qui nous en dévoilent la mécanique. Ce qu'on appelle mue chez les oiseaux est une maladie qu'ils éprouvent, les uns une, les autres deux fois par an. Ils sont tristes, abattus, faibles; ils mangent peu; quelquefois ils sont pris de la diarrhée; d'autres fois, au contraire, ils sont très-resserrés : ils perdent leurs plumes; ils ne chantent que peu ou point, et ils n'ont guère alors qu'une espèce de cri assez désagréable. Cet état est une maladie critique, que ces petits animaux essuient annuellement, et à laquelle ils sont sujets, comme les hommes à bien d'autres. Quelle que soit la cause de cette maladie, quelle que soit la mécanique de leur voix, elle doit influer sur son organe comme sur tous les autres, et en déranger les fonctions.

L'on dit que les quadrupèdes muent, quand ils perdent leur poil, ce qui arrive en été : la nutrition se fait moins bien; les bulbes poileux, relâchés par les sueurs, laissent échapper le poil qu'ils contenaient, et cet état dure jusqu'à ce que la diminution des chaleurs les remette dans leur état naturel. Si on les observait attentivement, je ne doute point qu'on ne remarquât d'autres symptômes que cette chute de poils. — Je finis par une remarque générale sur les deux systèmes : c'est que l'impossibilité d'expliquer, dans celui de M. Dodart, les phénomènes dont celui de M. Ferein rend si naturellement raison forme un argument bien fort contre le premier, et bien favorable au second.

(1) C'est une observation d'Hippocrate vérifiée dans tous les temps, et qui entre dans la classe des sympathies par la communication des nerfs. On peut consulter sur cette matière M. de Haller, *Lineæ physiologicæ*, § 555 : l'ouvrage de M. Rega, *De sympathia*, et une très-belle dissertation de M. Langhans, médecin bernois: *Dissertatio inauguralis de consensu partium corporis humani, auct. Dan. Langhans*. Gœtting, 1749.

(2) On divise cette étendue en six classes qui diffèrent les unes des autres de demi-octave, et qui renferment les différentes voix, la basse-taille, dont la plus basse s'appelle basse-contre; le concordant, la taille et la haute-contre, qui est la plus haute voix d'homme; le bas-dessus et le dessus, qui est la plus haute voix de femme. Voyez *Éléments de musique théorique et pratique* de M. d'Alembert, p. 102. Il y a des personnes dont la voix extrêmement étendue parcourt à peu près toutes ces classes.

FIN DES OEUVRES DE TISSOT.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



